

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Durendal, 8^{ème} année (n°1-12), Bruxelles, Janvier 1901 - Décembre 1901.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))

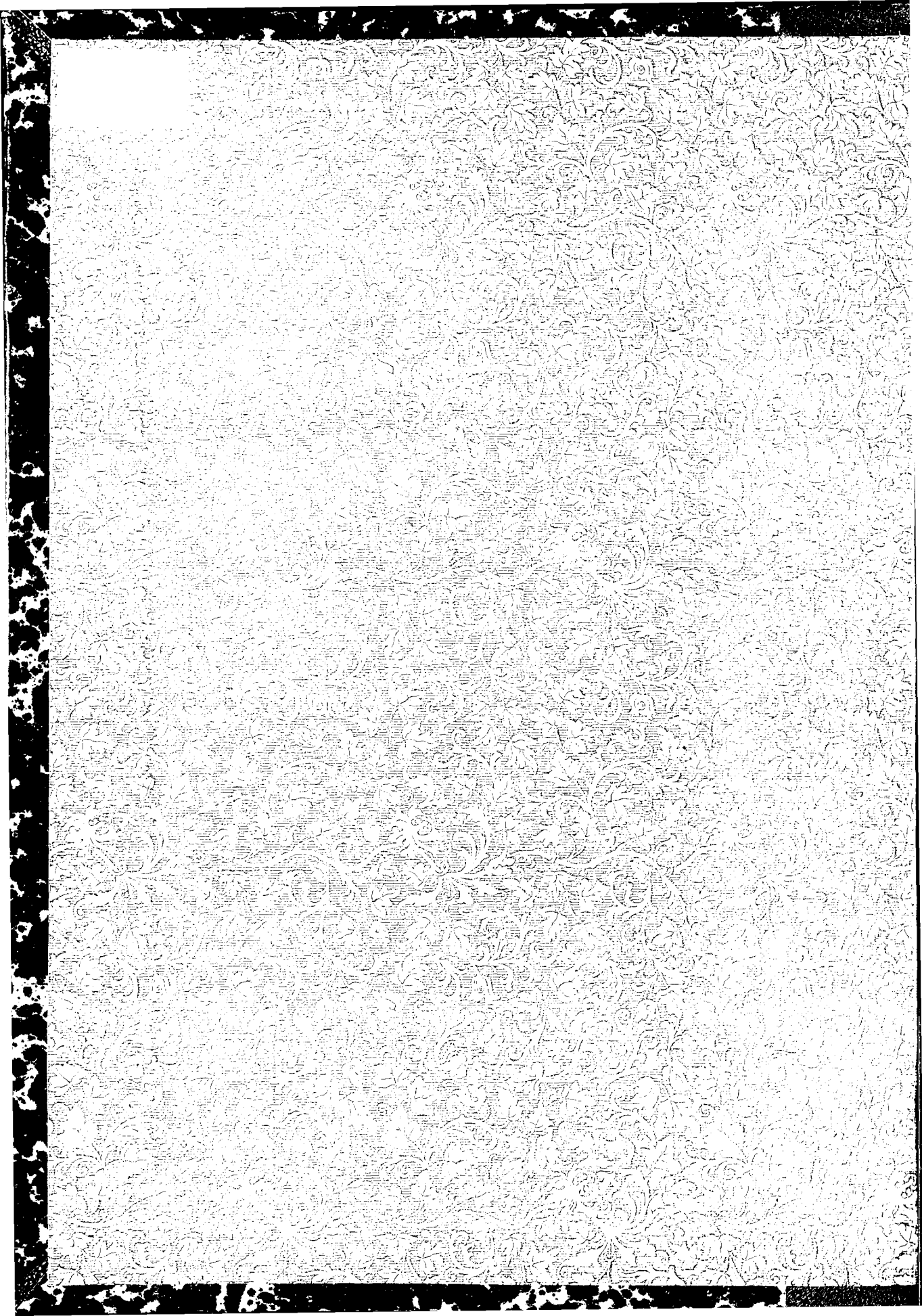
Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par les Archives et Musée de la Littérature.

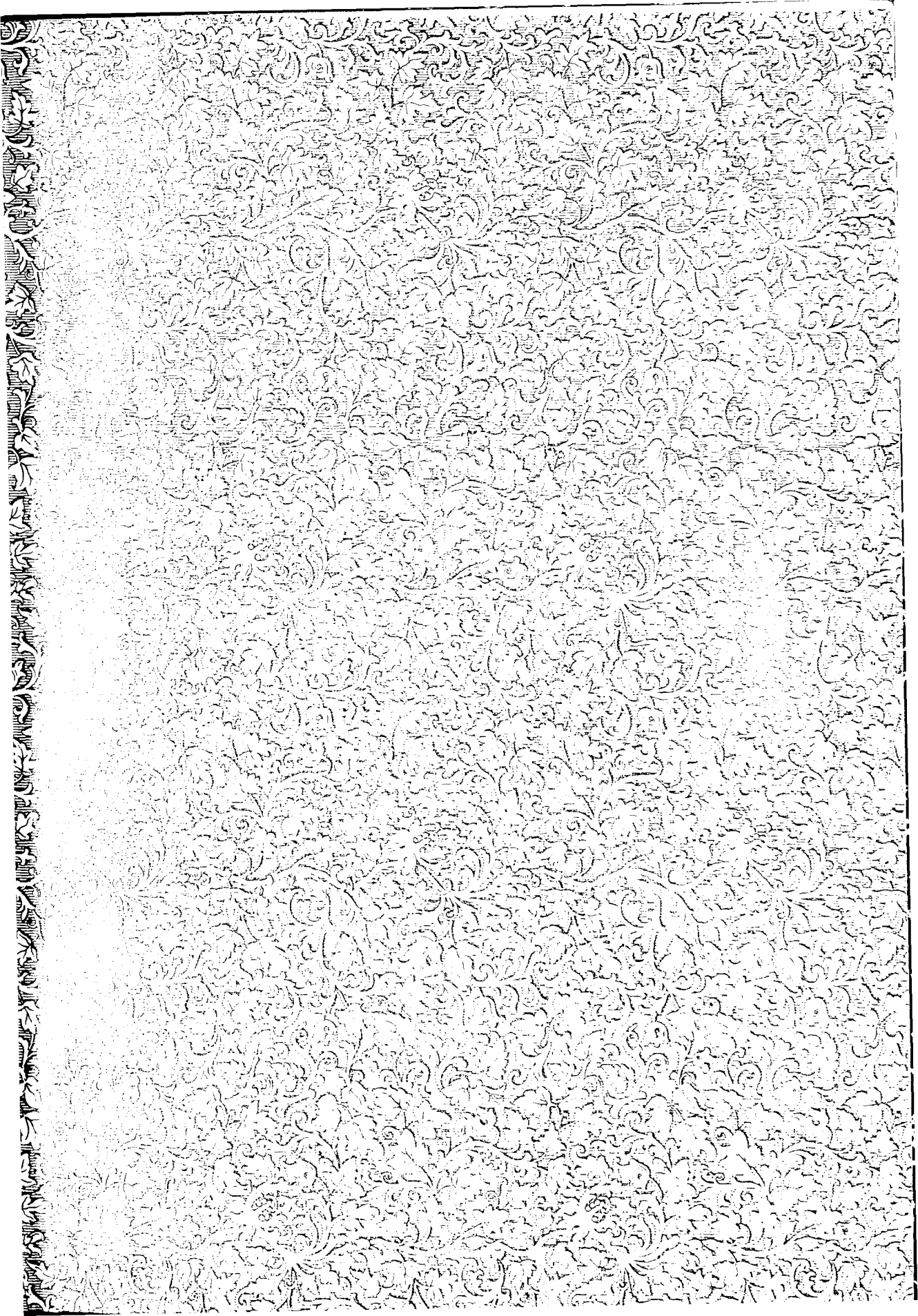
Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

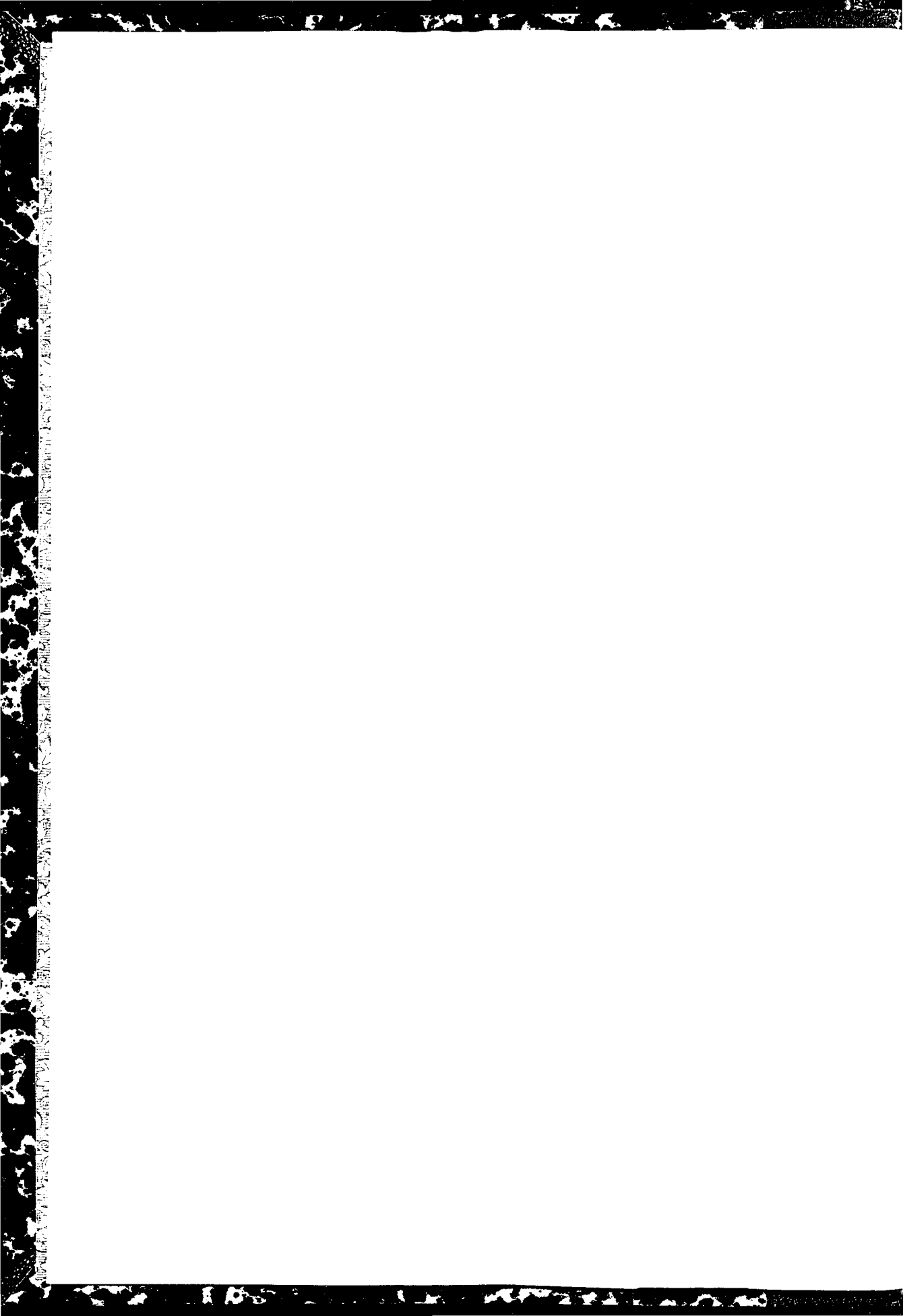
L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

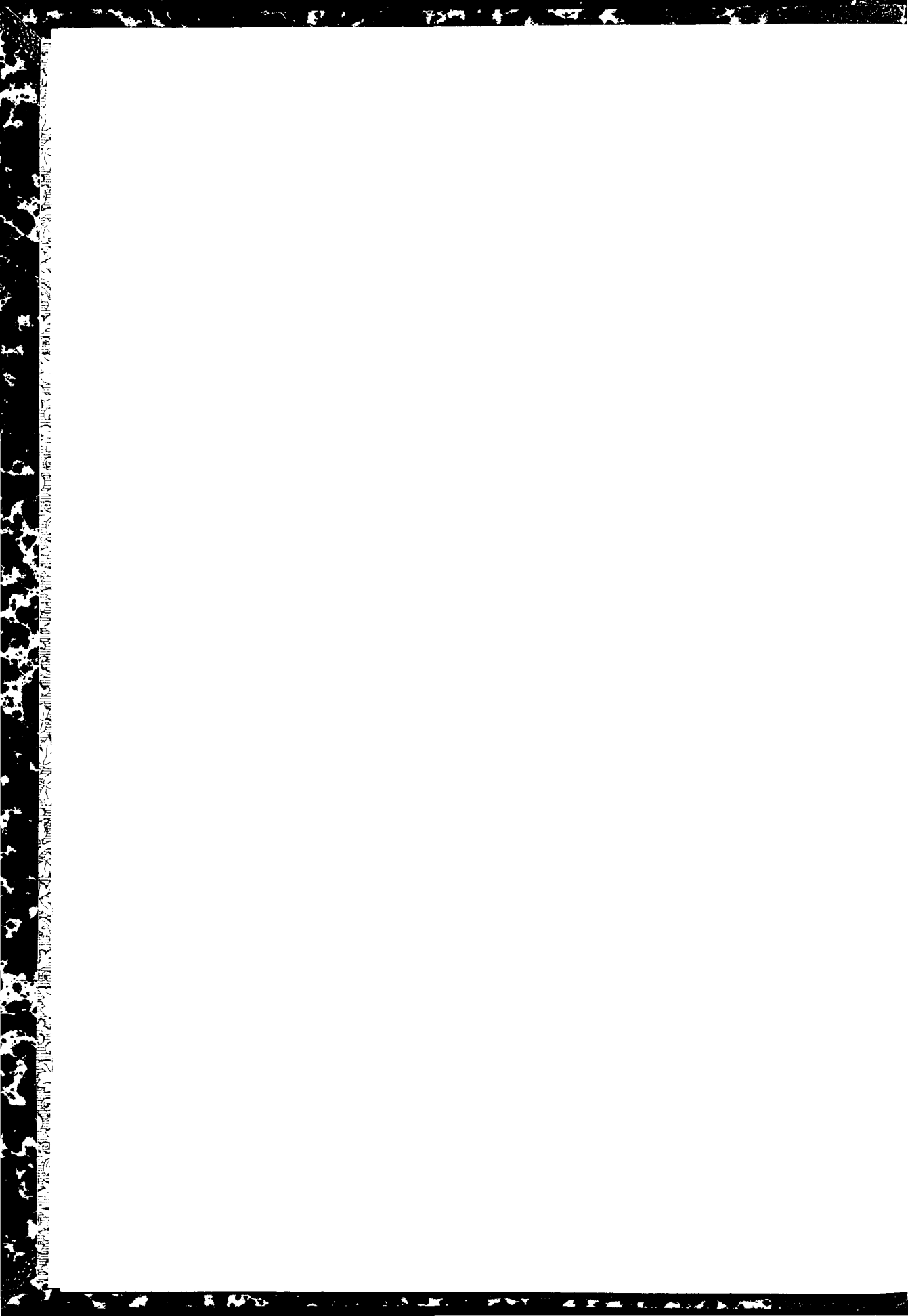
M.L. VN.

R-61
84









ML-VN

R-61

24

DURENDAL

DURENDAL

Revue Catholique
d'Art et de Littérature

8^{me} ANNÉE

1901



IMPRIMERIE SCIENTIFIQUE CHARLES BULENS, ÉDITEUR
75, rue Terre-Neuve, 75

BRUXELLES
14, Rue du Grand-Cerf, 14

PARIS
35, Rue de Boulainvilliers, 35

DURENDAL

REVUE CATHOLIQUE D'ART
ET DE LITTERATURE





S. A. R. MADAME LA PRINCESSE ALBERT DE BELGIQUE

A Son Altesse Royale
MADAME
la Princesse Albert de Belgique
née Élisabeth de Bavière

L'Elsa rêveuse aux longs regards d'ombre et d'azur
Sourira donc encore au vieux Brabant qui l'aime.
Ah, qu'en⁽¹⁾ ce jour béni, de son baiser suprême
Un rayon de soleil caresse le ciel pur!

Que les vives couleurs chantent dans les lumières!
Que l'Automne dolent n'attriste pas ses yeux!
Et que l'âpre terre offre à ses pas gracieux
Un pâle et doux tapis fait de roses trémières!

Que l'hymne du Poète étrange au front songeur
Joigne, pour accueillir l'épousée en ses voiles,
L'éclat mélancolique et tendre des étoiles
Au murmure câlin du flot qui berce et meurt!

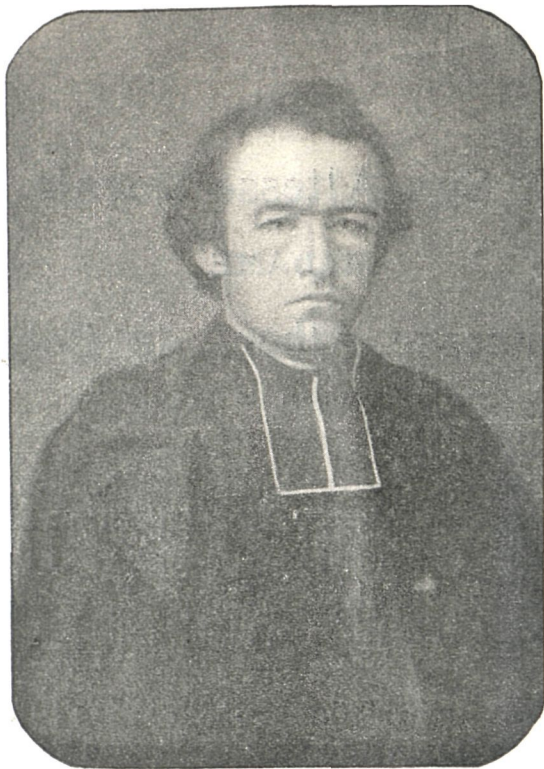
Nous vous disons, Elsa, les fidèles paroles,
Présages de bonheur, gages de loyauté,
Que le sol patrial par nos lèvres chanté
Nous suggéra du langage de ses corolles.

Et dans un cri joyeux de franche et noble ardeur
Dont le vol pacifique ébranle au loin l'espace
Nous vous disons les vœux que notre libre race
Sentit pour vous germer et fleurir dans son cœur!

CHARLES DE SPRIMONT.

Octobre 1900.

(1) Ces vers furent écrits en l'AUTOMNE de 1900 à l'occasion de la joyeuse entrée de Leurs Altesses Royales le Prince et la Princesse Albert de Belgique à Bruxelles.



D'après un cliché de Siffert de Gand.

Guido Gezelle

(Suite)

Kerkhofblommen. = Fleurs de cimetière⁽¹⁾

Le volume de Gezelle qui porte ce titre austère est celui qui a été le plus lu en pays flamand. C'est le nécrologe poétique de la Flandre. La plupart des familles flamandes, pauvres artisans et riches seigneurs, intellectuels et simples, y trouvent le souvenir de leurs morts — quelques fleurs de deuil poétiques semées sur leurs tombes par le poète des deuils et des joies de la West-Flandre.

Le volume s'ouvre par un poème exquis, moitié vers, moitié prose, consacré par le tout jeune professeur de poésie du séminaire de Roulers à l'un de ses élèves :

« M. Edouard Van den Bussche, né à Staden, en West-Flandre, le 7^o janvier 1840; élève de poésie et membre de la Congrégation de Marie-Immaculée

(1) Littéralement : Fleurs du jardin de l'église.

au petit séminaire de Roulers, décédé en sa paroisse natale, le 3 mai, l'an de grâce 1858. »

Voyons comment Guido Gezelle a su chanter la Mort chrétienne, lui, que nous apprendrons à connaître comme le chantre par excellence de la Vie :

Si jamais une petite fleur germait — sur la tombe ou tu es couché — quelque belle que soit sa floraison : — une fleur pure comme la lumière du soleil — blanche ainsi qu'un lys — scintillante comme le cœur d'une rose — humble comme la plante que l'on foule aux pieds — parfumée, riche en miel et — visitée de préférence par l'abeille — elle ne pourrait aux yeux de quiconque t'a connu — t'être comparé!

Edouard Van den Bussche était, de par ses origines, sa vie et ses mœurs, sa foi et sa piété, tout son aspect extérieur, un véritable enfant, une vraie fleur des champs. Un enfant qui susciterait peut-être aujourd'hui les railleries de bien des gens qui lui sont inférieurs de beaucoup aux yeux de Celui pour qui les humbles seuls sont grands et dignes de la complaisance divine. Un enfant tel, que quand j'en dirais tout le bien imaginable, personne, ni parents ni maîtres, ni prêtres, ni condisciples, ni amis, ne trouveraient cet éloge exagéré. C'eût été une peine intime pour nous, ses condisciples de seconde, s'il nous eût fallu, à cause de la distance ou de quelque autre motif, nous priver de la consolation d'assister à ses obsèques; nous y allâmes.

C'était l'heure où la douce alouette — interrompt sa navigation à travers la mer azurée — pour descendre à terre — y chercher sa subsistance, mais sans s'attarder un instant, — redéploie les voiles, en chantant — et reprend son vol vers le ciel.

C'était l'heure où ta voix résonne — babille, rit et siffle — oh ! joyeux rossignol; — orgue, que dans l'harmonie des champs — l'on écoute avec plus d'amour et qui résonne plus longtemps et d'une façon plus vibrante — que tout autre langage d'oiseau. —

C'était l'heure où le vent se lève, — rafraichit et lèche le blé qui ondule — et le fait doucement frémir; — l'heure où, des champs plantureux, nous arrive — cet air qui donne la bonne vie — au sang qui circule et bout.

C'était l'heure où le paysan s'en va — et fait un signe de croix sur son cœur — un signe de croix sur sa terre; prie, pleure et sème en marchant — ce qu'un autre, peut-être, récoltera — et remisera dans sa grange en riant. —

La semence! La semence! création merveilleuse — que jamais, homme si puissant fût-il, — ne sut faire — qui meurt avant que de pouvoir vivre — qui vit, gisant dans la mort, — et vit en mourant sans cesse!

Nous allions aussi, nous, confier à la terre une noble semence — la dépouille mortelle de notre camarade — tous joyeux, et pleurant tous, — la confier à la terre bénie, — et fertile qui, au jour fixé — la rendra.

Nous approchions de la mortuaire. Le soleil luttait avec le brouillard nocturne, et semblait impuissant à le dissiper ; mais les sages paysans, qui nous voyaient passer en travaillant, et échangeaient avec nous leur — « bonjour à chacun », nous assuraient, en s'appuyant sur leur expérience journalière des vents et du temps que Dieu donne, que Notre-Seigneur allait accorder une belle journée au travailleur. Il en fût ainsi. Nous vîmes surgir bientôt la ferme à travers la demi-obscurité du brouillard. Déjà nous apercevions la blanche couverture du chariot qui devait, suivant la vieille coutume flamande, conduire le défunt avec la famille en pleurs et en prières à l'église.

Lentement s'en va le chariot blanc — par la route silencieuse — et sous la couverture de lin — l'on pleure et l'on gémit! —

Pas à pas vont les chevaux — lents, tristes, taciturnes et muets — et ils se retournent souvent, — comme en peine, vers le maître ; — vers le maître, qui, ce matin — tandis qu'il peignait et soignait — sa paire de chevaux bien-aimés — leur fit part de la triste nouvelle. — « Baai », disait-il, « Baai et Blesse, — aujourd'hui il nous faut... hé! ne bougez pas! — il nous faut aller à la messe d'obsèques — avec le chariot, Blesse et Baai! » — Puis, ayant trempé sa main — dans l'eau bénite claire — il bénit les hautes têtes — des chevaux distraits. — Il les baise tous deux en croisant leurs têtes — et dit : « Vous, Blesse et Baai — il vous faut conduire un cadavre au cimetière — Baai et Blesse, hé! ne bougez pas, mes enfants! — Vous écumeriez et auriez la sueur mauvaise — si je vous laissais ignorer la nouvelle, et vous vous échaufferiez — si je ne vous donnais la bénédiction! » — Et lui-même se signe — avant de leur mettre le mors — avec l'eau du bénitier suspendu — à côté de sa rude couche. — Car il dort avec ses chers — chevaux et les soigne — plus amoureuxment qu'une mère — ne soignerait son enfant. — Il asperge avec l'eau — du buis bénit les chevaux et l'étable — pour prémunir le cortège funèbre — contre tout danger ou accident. — Ah! qui sait tous les dangers — auxquels s'exposent ceux qui, — Dieu les garde! — mènent des chevaux. — leurs maîtres! — Lentement va et roule le chariot — tristement il longe la route — et sous la toile qui l'abrite — l'on n'entend que pleurs et plaintes. — Pas à pas, vont les chevaux — se retournant et regardant le maître ; — pas à pas, comme s'ils étaient en peine — lents, tristes, taciturnes et... muets! —

Les braves campagnards se décidèrent avec peine à renoncer pour cette fois à leur vieille coutume, pour nous laisser l'honneur et la consolation de porter nous-mêmes, la main dans la main pour ainsi dire, notre ami au cimetière.

Lorsque nous arrivâmes enfin, après un court voyage, à la ferme, les têtes des premiers arrivants se découvrirent, puis celles des suivants, si bien que nous nous trouvâmes réunis tous, dans un profond silence, autour du cercueil, en face des grands bras d'une immense croix couchée.

Oh! chère foi de la Flandre, perle précieuse de la Patrie! C'est toi seule qui as pu inspirer aux diligents campagnards de coucher là une croix, et une

croix de paille vide ! Que tu exprimes merveilleusement et d'une façon lumineuse, sans paroles, les sentiments de ton cœur, Flamand à l'âme chrétienne !

« Priez », dis-tu, « vous tous qui venez à ma ferme, priez et découvrez-vous devant la croix du Seigneur, car aujourd'hui même une âme est partie d'ici, et elle ne peut plus s'appuyer sur rien, si ce n'est sur ses mérites et sur la croix. Priez et réfléchissez, vous qui venez à ma ferme : le Seigneur est venu cueillir son grain et Il a laissé la paille vide que voilà ! Bienheureux le grain, s'il n'a pas été trop léger ; bienheureux, si le fléau de la douleur ne l'a pas froissé, et s'il a été trouvé digne d'être le froment élu du Seigneur ! Priez et réfléchissez, vous tous qui venez ici ; priez et réfléchissez, vous qui allez sortir de ma ferme, priez et ne foulez pas aux pieds la croix qui apaise toute colère et donne toute joie ! »

Nous entrâmes, un à un, pour ne pas gêner ces braves gens qui ne nous attendaient pas. La mère, une femme très simple, oublia presque, dans son hospitalité flamande, que le cadavre de son enfant était là couché dans sa maison, et nous fit toutes sortes d'excuses : tout était sens dessus dessous, ceci et cela manquait, elle se plaignait et ordonnait à tort et à travers, sans savoir quoi ni à qui ; elle avança elle-même des chaises, mais soudain son cœur se brisa, et elle éclata en un torrent très amer de larmes, qu'elle alla pleurer, accroupie, dans les cendres du foyer éteint.

Le corps, déjà mis en bière, était placé dans une chambrette adjacente. Quelques-uns de nous y pénétrèrent pour autant que l'exiguïté de la chambrette le permettait, et les autres s'agenouillèrent de-ci de-là dans la maison.

De profundis ! retentit la prière — De profundis ! gémit la maison — la maison, et avec elle tous ceux qui étaient agenouillés — en un pieux murmure des voix. —

Seigneur, je crie vers vous des profondeurs de l'abîme — écoutez ma voix, je vous en supplie ! — Daignez tendre votre oreille vers moi — vers moi qui crie : au secours !

Si vous considérez tous mes péchés — Seigneur, qui ne périrait pas ? — Non, la miséricorde est en vous — et votre parole me tient debout !

Je reste debout confiant en votre parole — j'espère en vous, Seigneur ! — Depuis la première lueur du matin — jusqu'au retour du soir. — Car la compassion est en vous — ainsi que l'adoucissement des peines aiguës, — elle l'emporte sur la résistance opiniâtre — et la méchanceté d'Israël.

Seigneur, qu'il repose en paix — dit le prêtre, et nous lui répondimes : — « que dans toutes les éternités — la lumière céleste luise pour lui ! »

De profundis ! chanta la prière — De profundis ! gémit la maison, — et gémirent tous ceux qui étaient agenouillés ensemble, — dans un murmure de voix s'éteignant peu à peu.

Lorsque nous eûmes répandu avec le buis béni, l'eau sainte sur le cercueil

et sur nous-mêmes, nous vîmes, pour la dernière fois ici-bas, la figure de notre aimable camarade. Nous le reconnûmes encore dans le vêtement blanc de son innocence; oui, nous te reconnûmes, Edouard, à ce front noble et candide, à ces yeux profonds, si enfoncés et si fixes, et qui plongeaient dans le Ciel!—*Au Ciel!* disait ta physionomie. *Au Ciel!* s'écriaient nos âmes, et ce cri retentissait dans nos cœurs comme un chant de triomphe, lorsque ton cercueil se referma.

Entretemps arrivaient jusqu'à nous par intervalle, de la chambre d'à côté, les cris perçants, les notes les plus amères du chant de la souffrance. De temps à autre nous saisissions ces mots : *Edouard! ah! mon petit Édouard!* Ce cri était chaque fois la finale d'une longue suite de gémissements, de hoquets et de plaintes. *Edouard! ah! mon petit Edouard!*... Des femmes en pleurs nous firent entrer, écartèrent un rideau et... nous vîmes le Père vénérable de la famille, le chef et le roi des champs d'alentour, le campagnard puissant, dur à la peine, tournant vers nous ses yeux noyés de larmes et implorant un secours que nous ne pouvions lui donner, car la main du Seigneur l'avait touché.

Ainsi se dresse un chêne, célèbre tout à la ronde, Roi de la Forêt; tranquille et paisible, il soutient les nuages sur ses tiges et de ses branches à l'ombre immense. Tout à coup l'éclair du Très-Haut brille, il est foudroyé par l'orage et il gît, la tête fumante, sur les branches fracassées des bois qui l'entourent. Tel, cet homme gisait là, abattu et déraciné, dans toute la force et la vigueur de ses cinquante années de travail, se reposant sur les soins tendres mais vains de sa femme et de ses enfants en larmes.

Tu vis jaunir mainte moisson, brave homme; tu eus pu planter encore maint rameau de mai sur tes granges pleines, mais le Seigneur a abrégé les clairs de lune que tu compteras encore, tandis que tu es couché et que tu gémis sur le lit de la souffrance, brisé par un mal si douloureux! Et pourquoi, par quelle fausse honte ne te nommerais-je pas et contraindrais-je ma langue à taire ton nom, horrible cancer, éclair du Très-Haut, douleur affreuse, mais sainte, depuis que le sang du Dieu souffrant a sanctifié et consacré la douleur?

Pourquoi ne te nommerais-je pas, Ange au service du Seigneur, exécuteur de sa volonté toujours adorable, toi, dont la main a fait monter vers Dieu tant d'élangs d'amour, tant de paroles de résignation, tant d'aspirations au ciel, tant d'holocaustes de soi-même, comme autant de fleurs cueillies dans la poitrine du Chrétien souffrant?

Oui, celui-là aime vraiment Dieu! qui sait bénir le fléau qui le frappe et baiser la main qui le flagelle. Il avait cette vertu, ce bon père affligé. Il était plus vaillant que toi, jeunesse de ce temps, qui ne sais te maîtriser ni dans l'intempérance de tes plaisirs coupables, ni quand les châtiments fondent sur toi; mais qui, ou bien foules aux pieds le don de Dieu, la vie, comme si elle était un monstre, ou bien traînes tes jours raccourcis, sans t'inquiéter du but à atteindre.

Nous consolâmes le pauvre homme, ou plutôt il se consola lui-même dans le Seigneur. « Seigneur », disait-il, « Vous me l'aviez donné, je l'aimais tant, je Vous le rends; c'était pourtant un si bon enfant!... Edouard, père te

suivra bientôt; prie pour moi au Ciel!... Ah!... C'est la volonté de Dieu, nous devons quand même le remercier et nous résigner. Ah!... Quelle affreuse chose ce doit être pour ceux qui n'ont pas de Dieu! »

La bière était sur le seuil. Peu à peu tout fut prêt pour le départ. Nous accueillâmes le cercueil, tête découverte, et nous l'enveloppâmes pieusement dans les plis du drap virginal.

Ainsi que du champ de bataille on emporte un guerrier, enrobé du drapeau sous les plis duquel et pour lequel il est tombé, ainsi nous emportions notre ami du champ de bataille de ce monde, sous « la croix bleue sur champ de blancheur » du drapeau de Marie et sous la triomphale couronne d'argent de la virginité. Trois garçonnets, rubiconds de santé, qui attendaient là depuis longtemps, accoururent lorsqu'ils virent sortir de la maison la belle croix parée! Combien tristement ils regardaient dans les yeux rougis par les larmes de la sœur silencieuse, qui cachait leurs menottes sous la blanche étoffe dans laquelle ils devaient porter la petite croix. Si leurs yeux pleuraient parce qu'ils voyaient pleurer, leur petit cœur tressaillait de joie; à la vue de la belle, la magnifique croix! Souvent encore ils l'admireront avec leurs petits camarades; en jouant et en cueillant des fleurettes au cimetière; ils se la montreront du doigt l'un à l'autre, sans oser en approcher, ni déranger le tertre où elle sera plantée.

Chacun avait pris place dans la procession rustique qui allait se développer. On n'avait pas oublié ces croix de paille tressée qui, posées en jalon aux coins des chemins, comme des mendiants solitaires, implorant du passant chrétien l'aumône d'un *Avé*. Le corps fut soulevé, les pieds tournés vers l'église. La mère apparut, avec la famille. Le père se leva, riva les yeux sur le cercueil et souhaila à son enfant en même temps qu'à nous un déchirant « que Dieu vous garde! » Lentement nous quittâmes la ferme, conduits par la croix fleurie et brillante.

Le bois de cette croix était mort et les vents — esséaient — Dieu sait où — son feuillage folâtre! — Jamais plus il ne s'épanouirait ni en feuilles ni en fleurs. — Jamais, ... si ce n'est dans les mains de la Foi Chrétienne. — Le bois était mort, mais le bois revivrait : — la feuille était desséchée, mais la Vierge Chrétienne — en avait fait germer une fleur — plus belle et meilleure qu'il n'en portait vivant : — fleur de Foi dans l'immortalité de l'âme — fleur d'Espérance en un bienheureux au-delà — fleur d'Amour, de cet Amour qui sait se passer de tout — pourvu que lui soit laissée la Croix, car la Croix est le pardon! Oh! Croix, sur laquelle un Dieu répandit son sang, — Croix, qui terrassas Satan, — Croix, qui fermas les portes de l'enfer, — Croix, qui ouvris celles du paradis, — Croix, contre laquelle le monde lutte en vain — marche en tête du cortège funèbre, comme une bannière : — Croix enguirlandée de fleurs chrétiennes marche, sois notre bannière, nous te suivons! — S'il faut aller au devant de l'enfer — l'Enfer fléchira; — s'il faut affronter la mort — mourir n'est rien, — rien que les lumières vacillantes d'une nuit qui s'éteint, — lorsque le soleil

reprend sa course ; — s'il faut traverser cette mer d'esclaves au cœur rétréci, — qui ne connaît de la Croix que son poids et naviguer sur l'océan du monde, — la Croix est au port. — Qu'il faille passer par la joie ou par la souffrance — s'il faut lutter et combattre — la Croix sera notre cuirasse, elle mettra à l'abri des secousses formidables de la tempête — celui qui sait mourir pour la Croix et avec la Croix — et qui, plutôt que d'abandonner la Croix et renoncer au triomphe, — marche sur la mort et sans se lasser — chante : Hosannah ! la bénédiction de Dieu est en nous !

Ainsi marchions-nous et songions-nous tout le long du chemin. Personne ne disait mot.

Nos yeux et nos cœurs se baignaient si profondément dans la mer infinie du ciel bleu, qui planait elle-même sur une autre mer, celle des champs de blés verts, ondulants à perte de vue. Le soleil faisait pleuvoir ses rayons sur nos têtes, dans le cœur des bourgeons en germes, dans le tissu des feuilles, dans le sein de la terre reconnaissante. Les fleurettes du chemin s'éveillaient de leur sommeil et se tournaient vers le Roi du ciel ; la mouche dessinait dans l'air en bourdonnant ses cercles gracieux, le ruisseau rieur courait gaîment, et brillait sous l'herbe flottante aux cordons mouvants ; baie et talus retentissaient du chant clair des oiseaux ; les petites plantes le long du chemin résonnaient du ronron des abeilles sauvages ; — l'alouette secouait la rosée de ses ailes et s'en allait chanter son cantique dans le ciel bleu ; — et le coucou nous jetait de loin son doux bonjour.

Les petits oiseaux s'élevaient lentement en tournoyant par bandes ; puis descendaient, droit comme des flèches, et se poursuivaient, comme une banderole vivante, à travers les broussailles et les vieux troncs où ils perchaient et s'injuriaient à cause d'une mouche qu'ils se disputaient ; tandis que dans le lointain, le coryphée du grand concert des oiseaux, exhalait plaintivement sa dernière oraison, l'*Amen* et la fin de ses magnifiques matines. Plantes, fossés, prairies et sol humide, tout fumait et se fondait, comme de l'encens au feu du soleil, aux chaudes caresses. Les campagnards qui nous voyaient passer, moulaient le genou dans le pavé mou du temple immense de l'univers et souhaitaient bon voyage au passant en disant : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, que Dieu ait son âme dans le repos éternel, *amen* ! »

En ce même instant, là-bas au loin, la ville, étalée sur son tas de pierres, gémissait et suait aux feux d'un soleil torride ; les cheminées orgueilleuses crachaient leur fumée noire à la face du ciel ; les ateliers tremblaient sous les crampes et les rugissements du géant-vapeur enchaîné dans des liens de feu, et hurlaient le grincement des roues, le ronflement des lanières, les insolences, les plaintes amères, les rires, les sifflements et — que Dieu leur pardonne — les blasphèmes d'une ruche humaine en travail ; les rues fourmillaient de gens dont les yeux, la langue, l'haleine, les pas pressés, étaient brûlés par le désir d'une chose qui leur manquait, d'une chose inaccessible, ou leur échappant toujours ; tandis que nous — Dieu soit loué ! — nous nous promenions paisiblement à travers notre Flandre bien-aimée ; nous, que per-

sonne ne voyait, si ce n'est Dieu et nos frères des champs! — Oui, Dieu soit loué! — Nous étions et nous nous sentions heureux, et cependant nous transportions un cadavre! Nous poursuivions notre route en suivant les méandres du chemin, les yeux fixés sur une étoile qui brillait droit devant nous, au sommet de la tour de l'église, tour à tour visible ou éclipsée par les têtes touffues des grands arbres.

Ainsi scintille l'étoile du soir, lorsque les vaches retournent à l'étable, lentes et pesantes sous le poids du lait qu'elles ont puisé dans les prairies et qu'elles rapportent, bonnes et pacifiques, à la maison.

Nous marchions en nous orientant d'après le coq du clocher, qui regardait le sentier de l'église tantôt à droite, tantôt à gauche.

Enfin, après nous être passé plusieurs fois de mains en mains le corps de notre ami, qui, si léger qu'il fût, devenait de plus en plus difficile à porter, nous arrivâmes à la grande chaussée et là, après un repos, il s'éleva, lui, le plus humble de nous tous, au-dessus de notre tête, sur nos épaules. Le drap blanc et bleu qui le couvrait s'agitait dans le vent autour de nous, comme autrefois le défunt nous enveloppait de ses bons exemples; ou bien, nous le serrions pieusement dans nos mains, en signe de fidélité, et nous y ensevelissions nos larmes, courbés sous le saint fardeau.

Nos pas retentissaient sur les pierres en un rythme triste, interrompu par les pleurs et les hoquets de la mère, les plaintes claires de la sœur et les gémissements sourds du frère de notre ami défunt, de ce frère qui, plus accablé et plus en peine que nous, voulait et ne savait pas pleurer.

Ah! plaignez celui qui, oppressé — par le poids de la douleur — ne sait pas verser une larme — pleurer et être heureux! — Ah! le pauvre! comme la souffrance — devait transpercer son cœur d'outre — en outre — tandis qu'elle restait en mal d'enfant — et privée du fruit amer! —

Larmes, fruit amer de la souffrance, — boisson qui rafraîchit le cœur brûlant, — semence de la joie et du bonheur, — qui soulagea Dieu même — tandis qu'il errait sur la terre — et que ses yeux, humectés et tristes, répandaient des larmes adorables!

Comme à l'heure de midi — la pluie qui rafraîchit les plantes, — comme la perle d'eau qui ferme la plaie — du pin blessé, — comme la fraîche brise du soir — succédant à la chaleur torride de l'été — vous êtes douces, oh! larmes — oui, vous êtes bien plus douces — oh! larmes amères!

Merci! ô Seigneur, parce que vous m'avez — ouvert la source des larmes, — où si souvent j'ai puisé avec délices — où je suis si souvent allé: — si l'ami ou l'ennemi doit encore me verser — la boisson amère qui resserre le cœur — oh! alors ne me donnez rien, — rien d'autre que de pouvoir pleurer! —

Fleuve de la tristesse, nobles larmes; — ruisseaux amers des pleurs, — comment pouvez-vous frayer la route — à la consolation? Qu'avez-vous de commun — gouttes de la douleur — avec la rosée mielleuse du

cœur ; — pourquoi, lorsqu'il me faut souffrir, — m'êtes-vous si douces, oh ! larmes ?

Les voies de Dieu sont mystérieuses ! Il fait croître la plante qui embaume et guérit — à la même place où le serpent qui va mordre le passant — se tient caché : — Rendons grâces à Celui qui sait — la mesure de notre misère — et qui essuie avec des larmes — les pleurs qu'elle nous fait verser ! —

Nous arrivâmes à l'église en même temps qu'une foule grossissante et curieuse de pieux chrétiens.

« Soyez les bienvenus », s'écriaient les cloches dans leur chant frémissant. « Soyez les bienvenus », chantait notre Sainte Mère l'Eglise, lorsqu'elle vit approcher pour la dernière fois son pauvre enfant porté sur nos épaules. Agenouillés à côté du cadavre, tête découverte, nous reçumes sa bénédiction, qui pleuvait en perles d'eau sainte sur nous ; la porte s'ouvrit, nous entrâmes en chantant, et nous nous arrêtâmes devant le saint tabernacle du Seigneur.

Mystère !... Mystère et profondeur insondable, tout ce qui se passa alors. Mystère... d'abord cette évocation soudaine de toute l'antiquité formidable du christianisme sortant de sa tombe, redevenue vivante. Job, ulcéré de plaies et accablé de maux ; David, l'oint du Seigneur, la tête couverte des cendres de la pénitence ; le vieux roi Ezéchias, Zacharie avec l'encensoir, Paul avec le glaive, s'avançaient lentement, s'arrêtaient en silence, se penchaient sur le catafalque, lui jetaient un regard ; puis avec l'accent propre à chacun, mais tous d'une voix qui résonnait comme la voix du Très-Haut, ils entonnèrent en se répondant mutuellement le chant des plaintes, et gémissaient sur la boue dont nous sommes pétris à notre naissance et sur la poussière de notre dernière demeure.

Sur la feuille dont se joue le vent, sur la fleur qui à peine épanouie est foulée aux pieds ; sur le fil coupé par le tisserand, sur l'ombre fugitive de la vie.

Sur les nombreux péchés de jeunesse, sur la guérison de la chair.

Sur la course de la vie interrompue à mi-chemin... Sur la porte béante du tombeau, du fond duquel on n'entendit plus sortir à la fin que le gémissent de Job. *Misere mini !* Ayez pitié de moi, vous tous qui êtes mes amis, car la main du Seigneur m'a touché !

Mais la finale de la grande plainte n'était pas encore dite. La parole formidable passa à la Sainte Eglise. Ceint d'un triple diadème, trois sceptres à la main, apparut un prêtre. Debout au milieu des Pères, qui s'effacèrent devant lui comme des ombres, le pape Innocent fit entendre sa voix au milieu des trompettes des Chérubins qui éclataient dans les orgues, trompettes qui doivent un jour faire trembler toute chair. Et le *Dies iræ* retentit.

Ici le poète place une traduction admirable en vers flamands, du *Dies iræ*.

Puis il continue :

Mystère!... le nuage d'encens qui s'éleva lentement du cœur incandescent de l'argent, et retomba en pluie invisible de parfums, embaumant l'église et imprégnant nos vêtements, comme monte et descend la prière du juste exaucé!

Mystère!... de Foi éclatante, d'Espérance fixée au Ciel, et d'ardente Charité, les flambeaux qui scintillaient autour du catafalque et flattaient agréablement la vue.

Mystère!... ces lumières plus humbles, qui nous conduisirent à la rencontre du Prêtre, lorsqu'il descendit de l'autel, pour faire participer la foule pieuse à l'offrande de la victime non sanglante!

Mystère!... le baisement de la patène d'or, autel du Sacrifice, plateau d'offrande du saint Agneau du Seigneur! Tu mérites bien d'être baisé, métal royal, maître partout ailleurs, couché ici humblement comme un esclave sous les pieds du Seigneur Jésus, et concourant dans ton innocence à expier, sur l'autel du Très-Haut, les péchés innombrables qui se commettent pour toi, avec toi et par toi!

Mystère!... le son argentin, trois fois répété de la clochette avertissant le peuple distrait, que le prêtre tremblant s'est déjà avancé bien loin dans le Saint des Saints!

Mystère!... lorsque, à la venue du Seigneur, tout se tut et devint immobile; lorsque nos fronts s'effondrèrent dans nos mains, mouillées de larmes, et que, dans la haute tour du temple, l'airain lança ses sons vibrants dans le silence formidable, et communiqua ses frémissements aux pierres du temple et jusqu'aux tombes cachées sous les dalles de marbre!

Mystère!... la voix bénie et consolatrice de la cloche, accueillie en amie, se perdant à moitié en route, lorsque, ange consolateur, elle alla doucement faire vibrer l'air dans la chambre et autour de la couche du Père infirme, pour lui annoncer que Jésus avait souffert et était mort de nouveau, d'une façon non sanglante, pour Edouard, son enfant! Les perles de la douleur et de la souffrance coulèrent sans doute des yeux du pauvre homme, lorsqu'il entendit les sons de la cloche de l'Élévation, mais en même temps qu'elles, les grains usés du rosaire glissèrent dans ses doigts joints pour la prière, pendant qu'il songeait à Celui qui mourut sur la Croix, à Celle qui était debout au pied de la Croix et vécut cependant, à Lui et à Elle, qui règnent maintenant au Ciel, au-dessus de toute douleur.

Ah! qu'il est consolant, lorsqu'on a pieusement admiré ces saints mystères et qu'on a fait boire son cœur aux eaux de la prière, enveloppés encore des doux parfums de l'encens, de se lever ensemble, la main dans la main pour accompagner dans le voyage à la tombe, le frère défunt! Qu'il est consolant d'entendre la voix de notre vénérable Mère, donnant sa dernière bénédiction à son enfant! Quelle douce consolation! lorsque les voix de l'orgue chantent, les cloches tressaillent, les portes s'ouvrent, la Croix se met en tête, le vent fait claquer le drapeau, le corps se retourne, monte et marche, au cri d'adieu de la Sainte Eglise, résonnant comme le signal d'un voyage triomphal!

In Paradisum! Les cœurs sautent dans les poitrines, les joues pâlisent, les larmes obscurcissent la vue, les genoux fléchissent sous le poids du corps.

In Paradisum! On pleure, sans savoir pourquoi ; on pleure, on est joyeux, on est consolé, on est fier de pleurer ; on se tait, on n'entend plus rien, on ne pense plus, on est étranger à ce qui se passe, le corps frémit sous la voix de l'orgue et l'âme s'épand et monte aux Cieux, à la voix de ce merveilleux *in Paradisum!*

Qu'au Paradis te conduisent les Anges — pars avec les saints Martyrs — que des murs bienheureux de Jérusalem, — les Chœurs des Séraphins viennent en chantant à ta rencontre! — Vas, toi qui fus un jour pauvre et misérable avec Lazare! — Repose-toi... dans les siècles des siècles sans fin!

Tels étaient nos sentiments, le 5 mai de l'an 1858, à l'heure brûlante de midi, au cimetière de Staden, en plein cœur de la West-Flandre. La croix descendue une dernière fois dans la fosse marqua trois fois le cercueil du signe du salut...

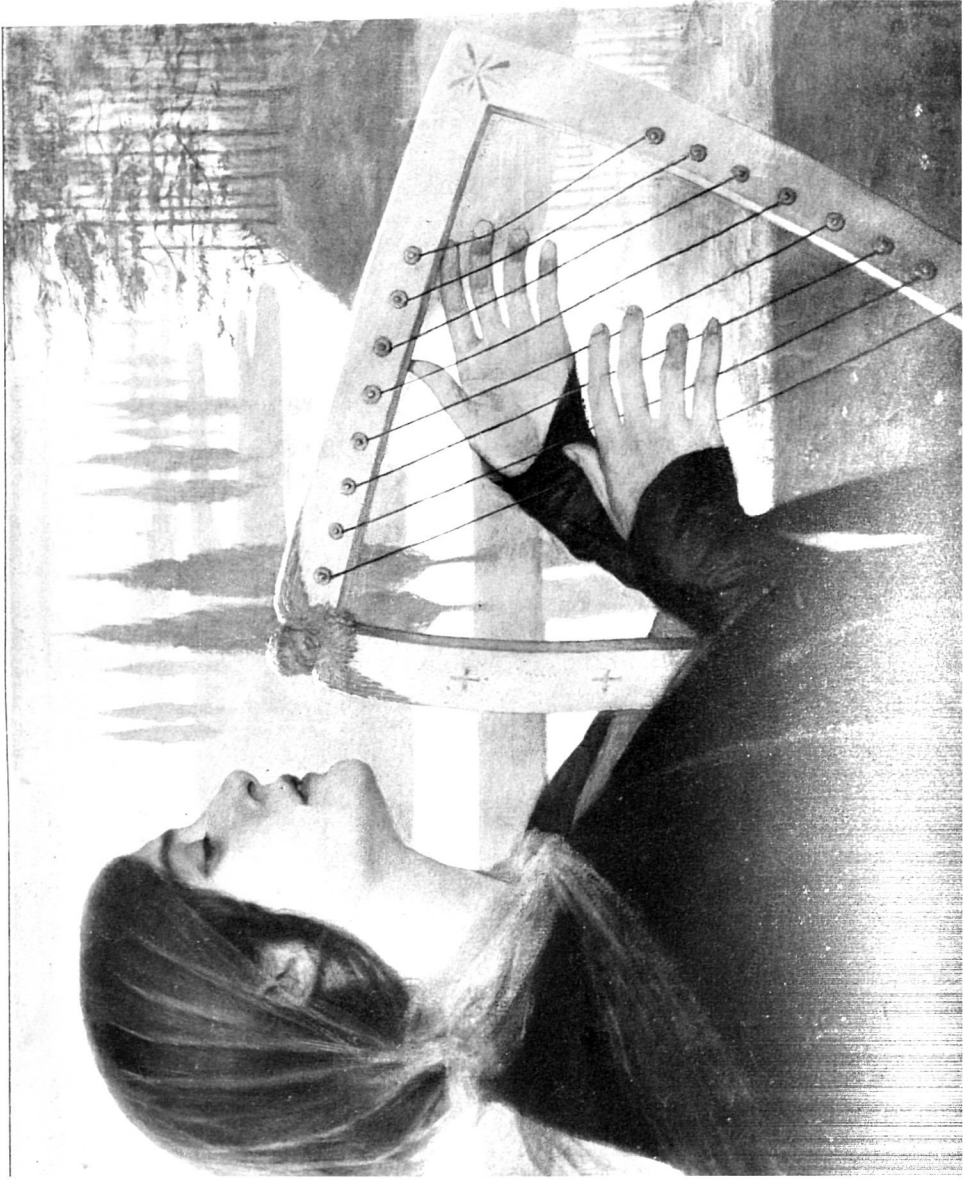
C'est ainsi que « Mère » signait jadis ton front, et fermait tes petits yeux en les caressant du signe de la croix, après t'avoir — Mère alors pleine d'espérance — endormi en priant et en chantant, au temps de ta toute première enfance, toi qui gis et dors maintenant dans le sein de la terre.

Le bruit sourd de la terre que le prêtre jeta sur le cercueil en prononçant les paroles saintes, et du grincement des cordes qu'on retirait, s'évanouirent avec le dernier *requiescat*, avec la dernière spirale d'encens qui s'élevait doucement et comme en rampant des braises mourantes et des chaînettes d'argent pour se dissiper aussitôt ; tout devint silencieux comme la mort elle-même, et on semblait attendre la parole d'adieu. Elle fut dite dans ces termes :

« Mes chers et bien-aimés élèves !

» Ma charge m'appelle à prendre tous les jours la parole au milieu de vous. Aujourd'hui, nous sommes réunis non plus dans l'enceinte paisible de l'école mais aux bords d'une tombe. Je vais m'acquitter de mon devoir quotidien. C'est ici que je vous donnerai ma leçon. Mais ! à quoi bon parler, quand tout ici parle un langage si clair, oui, lorsque le silence de mort du cimetière imprègne nos os frémissants !... Parlez donc à ma place, Ange de la Mort, dont nous foulons ici le domaine ; parlez vous-même, et répétez-nous vos leçons données si souvent, tant de fois apprises et autant de fois oubliées. Parlez surtout, vous, jeune homme vertueux, vous dont les maîtres font cet éloge « que vous n'avez cessé d'être enfant que pour devenir Ange ! » Parlez, mon ami, mon élève et mon enfant : parlez et dites-nous comment loin que l'Ange de la Mort ait remporté sur vous une victoire, il vous a au contraire enlevé sur ses ailes, au royaume du Ciel. »

Parlez, âme, du fond de votre éternité, et dites-nous avec quelle joie Celui qui donne tout bien a récompensé vos aimables vertus ; de quel vêtement



de gloire céleste il a revêtu votre chasteté, par quel diadème d'honneur il a couronné votre humilité, de quel amour il a payé votre amour, votre vénération pour vos parents et vos maîtres, enfin, quel prix vous a été donné en retour de ce don merveilleux et rare du Seigneur, qui vous fit désirer, dès votre plus tendre enfance, la tunique et la couronne, les consolations et les amertumes du saint sacerdoce. Parlez, oh! notre Ami, parlez et consolez vos Parents, puisque personne de nous ne peut les consoler! Consolez ce père, qui cachait ses souffrances pour ne pas en accroître les vôtres; qui offrait sa vie à Dieu, pour que Dieu épargnât la vôtre; parlez et dites-nous que bientôt vous serez là auprès de sa couche, Ange du Seigneur, pour le soutenir dans son agonie et que vous conduirez son âme au Ciel.

Parlez et consolez la femme qui vous a conçu, mis au monde, allaité et élevé pour le Seigneur; consolez votre mère, qui, durant le jour, simulait la joie, de crainte de vous attrister; qui, d'une main, avec une diligence attentive, recevait la coupe à laquelle son enfant souffrant vient de boire et de l'autre offrait un siège au prêtre qui venait le visiter, mais qui, la nuit, seule, aux pieds de son crucifix, laissait couler le torrent longtemps contenu de ses larmes, et déchargeait son pauvre cœur brisé. Dites-lui : « Mère, vous demandiez un prêtre à Dieu; le Seigneur vous a exaucée; il ne vous a pas donné un prêtre, mais un saint, un Ange au Ciel, qui, sans avoir porté le fardeau du sacerdoce, jouit de toutes les délices dont il est la source et qui, dans l'Eglise éternelle du Très-Haut à l'Autel même de l'Agneau, prie pour vous.

Parles aussi maintenant, toi, mon cœur brisé, si tu peux encore parler...

Mais non, il est temps que nous nous séparions.

Nous nous séparons donc de vous, notre frère, après avoir versé la dernière larme de l'amitié, avoir offert à Dieu pour vous la dernière prière du chrétien, avec la dernière bénédiction du prêtre...

Et vous, terre chérie des Flandres, notre Patrie, terre bénie du jardin du Seigneur, terre sur laquelle ont été construits les murs du temple de Dieu et dans laquelle a été planté le pied de la Croix, terre où se reposent les ossements de tant d'ancêtres dont la poussière sainte est peut-être contenue dans cette poignée que je tiens dans ma main, terre que j'embrasse et que j'aime parce qu'elle est la terre dont je suis sorti et où je retournerai, terre bénie, tombez, mille fois bénie et arrosée de nos larmes, sur ce cadavre sanctifié que nous vous confions! Gardez cette relique jusqu'au jour où l'Ange de la Résurrection viendra frapper ici, criant : « Levez-vous, vous tous qui êtes morts! » Alors vous vous lèverez de nouveau, Edouard, notre ami, dans la gloire de la Résurrection avec, dans vos yeux, le même rayon de simplicité et d'innocence, avec le même sourire des lèvres, qui souriaient sans cesse de joie intérieure, et de candide innocence,

*Qui souriaient d'amour, souriaient de joie,
Souriaient de pureté parfaite, —
Souriaient dans la vie, souriaient dans la mort, —
Souriront dans l'éternité! »*

Nous nous séparâmes ainsi de son corps, tandis que son âme jouissait déjà du bonheur que tant d'ennemis, de luttes et de dangers nous disputent encore; mais que nous conquerrons aussi, avec l'aide de Dieu, si nous marchons sur les traces de notre Ami, et si nous restons fidèles au serment que nous avons fait à Dieu sur sa tombe; enfin, et pour finir par une parole du défunt lui-même, si :

« *Chacun de nous dort sur son bouclier, l'épée à la main.* »

*
* *

Voici du même recueil un poème étrange, une ballade d'une mélancolie si intense et si vraiment germanique et d'un rythme si impressionnant que beaucoup le considèrent comme un des plus purs chefs-d'œuvre de Gezelle, et qu'on n'oublie plus quand on l'a lu une fois :

Le petit enfant de la mort. = (Het kindeke van de dood)

Il en est qui s'en vont sur le chemin de la vie, — ayant à peine un morceau de pain pour se nourrir, — atteignent la vieillesse — qui vivent, malgré la Mort.

Il en est d'autres que la vie chasse — du chemin aisé et joyeux — dès le premier instant de leur voyage : — et ce sont les enfants de la Mort.

J'en connais, un; sa mère lorsqu'elle — le berçait dans son giron — chantait et disait : « Mon enfant ! » C'était faux ! — C'était l'enfant de la Mort.

Elle vécut, elle vécut deux fois — lorsqu'elle le pressa contre son cœur, — et trois fois, lorsqu'elle le nourrit, — son petit enfant... de la Mort.

L'enfant but et mangea, à contre-cœur — et contraint par la nécessité, — mais quand il mangeait et buvait — il mangeait et buvait la Mort.

Il grandit comme croît la plante, — qui ne voit jamais un rayon de soleil : — c'était un enfant élancé et svelte, — fragile comme le roseau. — Les autres fleurs, blanches et joyeuses, — riaient autour de lui; — folles de joie, et se moquaient — de sa misérable tige.

Il souriait... il levait les yeux vers la mer bleue — du ciel, mais — ces yeux retombaient aussitôt vers la terre — et se fixaient là, — toujours — là.

Voyez-le, s'appuyant contre la maison, — il repose, et se tenant — tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre — il reste là, fixé au mur.

Il y est, dès la pointe du jour, — il ne dit pas un mot, — mais son cœur parle — et Dieu seul entend ce qu'il dit.

Il attend l'heure de midi, — il laisse pendre la tête, il geint — il respire péniblement... — mais il ne se plaint jamais : il se tait.

Ainsi tombe, flasque, le feuillage juteux de sève — sous la brûlure du midi — et il expire toute la force, — qui le nourrit.

Il se tient là de préférence quand descend le soleil, — globe céleste, — qui brille et regarde sous les arbres, — et puis il s'en va.

Alors il lève sa pupille dilatée — et en laisse choir, comme une trop lourde charge — la perle brillante — que personne ne peut comprendre. Puis il s'en va péniblement, il jette en soupirant — avant de rentrer — un dernier et si long regard — dans le lointain, au delà de la route!

Et quand le vent fait gémir la porte, — il se retourne avec tristesse — se retourne encore, branle la tête, et écrit, — dans les cendres : « Viens ! »

Comme l'enfant songe joyeusement — le soir au compagnon de ses jeux — et aspire au lendemain. — Ainsi il souhaite la Mort.

La Mort est sa parente et son amie — il connaît sa main blanche — son pas léger, sa voix — sa faux et son pays.

Elle est son amie et sa compagne de jeux, — son cœur la désire; — oui, la mort niche déjà dans ce cœur, et, en écrivant, il s'écrie en soupirant : « Viens ! »

Elle attendit et il l'attendit si longtemps, — et un jour elle vint tout de même, là où il se tenait — d'habitude, il vint et elle le trouva là. —

Elle vint, elle pénétra dans la maison, il la vit — et la suivit : elle monta et il monta, elle se coucha et il se coucha, — elle sourit... et il lui sourit.

Et une femme s'écria : « Oh! il rit! il rit! — Que lui est-il arrivé? — Que fait-il donc, qu'il n'a jamais fait? — notre frère, oh! Seigneur, va-t-il guérir. »

« Oh! » dit alors une autre femme, — « c'était un rire étrange que celui-là! — C'est ainsi que riait, lorsqu'il allait mourir — mon pauvre mari et lui... hélas! »

La peur entra dans la maison, et chacun tremblait et frissonnait — et courait affolé : — et la tour s'ébranlait, et la cloche tintait — et un cierge clair fut allumé.

Tout tomba dans le silence... dans un profond silence; — plus rien ne bougeait ni ne vivait, — pénétré d'effroi et de vénération — et à cause de la venue du — Seigneur!

Et une voix douce dit — lorsqu'elle osa reprendre la parole : — « Que va-t-il faire — regardez! que va-t-il faire, — que fait-il donc, sur sa poitrine? »

« Ah! » dit une autre femme — tandis qu'elle montrait le Christ : « Vite! le crucifix! car il se prépare à partir... — il va mourir ! » Et elle pleurait... — Et l'eau bénite tomba sur lui — la croix fut pressée contre ses lèvres, — et mainte voix gémit et geignit encore — qui se trouva sans parole.

Et il parla, regardant fixement, droit devant lui — et serrant dans ses bras — quoi? — « Oh! mère, donne-moi donc une petite croix! » hélas! — la mère était morte depuis longtemps!

Et l'âme, brisant, dans un long soupir, — ses liens... en deux — l'âme s'enfuit... se sauva dans le sein de sa mère — et laissa le cadavre seul. —

Il gisait, les yeux mi-clos, la bouche mi-ouverte — il gisait, il riait et il

regardait; — et plusieurs de ceux qui le virent, s'écriaient : « Voyez donc ! » — et ils disaient qu'il ressemblait si bien. —

Le paysan s'arrêta au son lugubre — de la cloche qui sonnait le glas, — et songea, en levant un moment la tête : — C'est pour l'enfant de la Mort. —

Quelque vite que la prière de cet homme juste — montât au ciel, — elle n'y arriva pas plus tôt que la petite âme — du petit enfant de la Mort.

Et celle, qui ferma un jour — ses yeux mourants sur ce même enfant — baisa au Ciel son bien-aimé... — son... petit enfant... de la Mort.

Et quelqu'un pour qui la vie ne fut pas une joyeuse route, chanta : — « J'espère en une vie meilleure — que cette vie de Mort. Oh ! que je me contenterais, sur le chemin de la vie — d'une bribe de pain ; — si je pouvais aller droit au Ciel — comme — le petit enfant de la Mort ! »

*
* * *

La majeure partie des *kerkhofblommen* se compose des cent soixante-deux petites poésies que le poète écrivit à la demande des parents et amis des défunts, pour ces souvenirs mortuaires qu'on distribue, en Flandre, pendant les obsèques. Ces *zielgedichtjes* sont d'une lecture aussi attrayante qu'édifiante. On ne pourrait rien offrir de plus consolant aux cœurs en deuil de leurs bien-aimés, que ces poésies tout embaumées du parfum de la pensée chrétiennement humaine, profonde, grave, mais très douce du saint prêtre et du cœur d'or qu'était l'illustre Guido Gezelle. Quel bien il a fait autour de lui, l'ascète miséricordieux de l'humble « Mariastrate » de Courtrai ! Que de pères, de mères, d'enfants en deuil il a réconfortés par sa haute parole de poète, d'un poète qui savait *compatir* à toutes les souffrances humaines et à chaque souffrance en particulier ; qui avait un cœur vaste et profond comme la Mer, où toutes les douleurs trouvaient un abri et étaient bercées avec les tendresses intuitives de la Mère !...

Les graves leçons de la Mort sont prêchées sous toutes les formes dans ces poésies d'un sage et d'un philosophe, qui ne s'avilît jamais jusqu'à enfouir la Vérité chrétienne sous les fleurs vite fanées et vaines de la consolation trompeuse et fallacieuse du Monde...

La lecture des *Zielgedichtjes* est instructive, et bienfaisante pour quiconque veut regarder la Mort en face. C'est un livre de méditation poétique qui inspire au chrétien sérieux, non la peur,

mais la crainte que tout homme réfléchi doit avoir de l'inévitable... Intruse.

Les *Zielgedichtjes* de Gezelle sont souvent d'une délicatesse exquise, comme le suivant; sur la mort d'un petit enfant:

Un enfant trépassa : — qui le sait — si ce n'est le cœur de la Mère, — et Jésus, qui l'a ravi — et ne le perdra plus jamais ?

Parfois ces poésies pénètrent intimement dans le Mystère grandiose de la Mort, comme celle-ci, qui fut imprimée sur le souvenir mortuaire d'une religieuse :

Anges, portez au Ciel le trésor précieux — enseveli et caché dans la bure du cloître! — Savez-vous ce que vous portez? — C'est notre enfant — issu de père et de mère — c'est une partie de nous-même... Non! c'était l'enfant de Dieu, et Dieu ordonna — qu'ayant à peine vécu, il se flétrirait dans la Mort! —

Oh! les moments amers qu'une mère passe lorsqu'elle donne la vie; — oh! les moments amers, lorsque l'enfant à peine né — retrouve, en mourant, la vie dans la mort! Car la tombe et le berceau sont une et même chose; — le drap mortuaire est le voile du berceau — sous lequel la Toute-Puissance de Dieu affirme que l'immortalité sort du tombeau — et que la mort, qui trompe tout le monde, — berce de sa propre main de joyeux enfants pour Dieu. —

Beaucoup de ces poésies sont écrites en un style lapidaire et résument, en quelques vers, tout un caractère.

Celle-ci, par exemple, sur le baron Félix-A.-J. Béthune, mort en 1880, presque centenaire :

J'ai connu ce blanc vieillard, cet homme puissant, bon et d'humeur douce; — ce joyeux vieillard, cet homme vaillant — courageux et noble, ce chrétien! — Je ne me rappelle pas un seul jour de ma vie — où je ne l'aie connu toujours vert et jeune de cœur, — quoique vieux, il paraissait éternel. Oui, éternel est l'amour — qu'il éveilla et qui le suivra, surtout maintenant — qu'il est parti et qu'il a laissée, vide, — cette grande place que son nom tenait; — maintenant que, confirmé par Dieu et à son avantage — mais non, hélas! au nôtre, il est parti, beaucoup trop tôt! —

Il vécut presque un siècle, comme Pie, qu'il vénérât — et qui à son tour connaissant et estimant son vieux fils — honora et enrichit son blason royal — de la couronne comtale de Rome, la Ville du Monde. — Il ne mourut point; il disparut; il ne fut pas malade, mais, silencieux — tout à coup, il parut ravi en extase, écoutant — une voix qui lui parlait, voix imperceptible pour les autres... puis exhalant un soupir il s'en alla, lui, c'est-à-dire la meil-

leure partie de lui, — son âme noble et loyale! — Adieu donc, vieux père — allez, allez au bonheur que nous vous souhaitons, inondés — de larmes, et cependant joyeux : allez à Dieu pour toujours — et restez-nous unis en Lui, immortel!

Plusieurs de ces poésies sont consacrées à de pauvres femmes, à d'humbles ouvriers. Gezelle avait une haute idée des pauvres et des ouvriers, comme le prouve cette pièce choisie entre un grand nombre d'autres semblables, consacrée à la mémoire d'un ouvrier mort à la peine :

Les soldats qui, encore jeunes, au milieu de la pluie des obus — exposent leur vie, le fer assassin à la main, — on les glorifie comme des héros, on les admire : — et leur nom honore leur pays pour l'éternité. —

Pourquoi? Et, si cet honneur est mérité, comment oublier donc — ces braves pères de famille, qui prêts à donner leur vie — pour leur femme et leurs enfants, le jour comme la nuit — mangent leur pauvre pitance — ignorant où la Mort les attend à l'improviste? —

Ce sont des héros, ceux-là : leur Femme et leurs Enfants peuvent marcher — la tête haute : et celui qui les laisserait mendier leur pain — ou refuserait, quand il le peut, de sécher leurs larmes — ne mériterait pas le nom d'homme ni de chrétien.

Ecoutez, pour finir, cette apostrophe d'un cœur d'apôtre que le poète adresse au grand compositeur flamand, Pieter Benoit, lors du décès de sa bonne vieille mère qu'il aimait et vénérât en fils modèle :

La Mère de Pieter Benoit :

Quand l'éternité se lève pour l'homme, — que te reste-t-il de mieux à faire — à toi qui as moissonné — les honneurs du monde ; toi, dont le nom illustre — est sur les lèvres de l'humanité entière ?

Je suis morte en paix, avec la confiante espérance — (tu sais si je connais ton cœur!) — que tu seras fort contre — la tyrannie et la domination du Monde — contre ses chaînes d'or qui — pèsent si lourdement et rivent à la terre!

Lèves-toi! suis ta mère — chante doué par Dieu — chante immortel et souviens-toi de ma prière! — Viens faire entendre ta voix — dans les chœurs joyeux du Paradis — à celle qui jadis chantait ta *Berceuse*.

L'abbé AUGUSTE CUPPENS.

(A suivre.)



Pour un tableau de Saint Benoît

A L'ABBÉ H. MÖLLER.

*Le visage éclairé par des prunelles d'aigle ;
En un silence auguste et comme égyptien ;
Portant sur tes genoux l'irréfragable Règle*

*Bénissant d'une main rigide, sans que rien
Dérange dans ses plis ta grande serge obscure ;
Assis mystiquement sur le fond d'or ancien ;*

*Tu saisis l'avenir, que d'avance inaugure
La fixe vision de ton regard savant,
Patriarche voilé, sybilline figure.*

*Dans ses hauteurs l'Esprit t'a retiré vivant,
Et ne respirant plus pour les choses mortelles
Qui sont misère et nuit, qui sont poussière et vent ;*

*Autour de toi sentant passer les souffles d'ailes
Des farouches Chérubs tout couverts d'yeux ardents ;
Epris d'aller où sont leurs Légions fidèles ;*

*Loi des Contemplateurs, Lampe des Pénitents,
Tu suis le cours des flots épanchés de ton urne
Aux lointains horizons de l'Espace et du Temps,*

Miséricordieux, sévère et taciturne.

A une Bénédictine

*Toi qui, parée encor des fleurs de ton matin,
En ta simplicité vins, toute rougissante,
Implorer pour ton front le joug bénédictin.*

*Des fêtes de la terre, ô bienheureuse absente,
Ton âme abandonnée à ses élancements,
Angélique déjà, contemple, prie et chante.*

*Va, d'un pas recueilli, sous les cloîtres dormants :
Dis l'office et, dès l'aube ayant reçu l'hostie,
Demeure les yeux clos dans tes enivrements.*

*Mais, sœur toujours joyeuse en Dieu, sois avertie
Que, dans l'exil terrestre, il est des jours moins doux,
Des jours pleins du regret de l'extase partie!*

*Demain, creusant le dur pavé, de tes genoux,
Et criant vers le Ciel sans que le Ciel réponde,
Ma sœur, tu connaîtras l'absence de l'Epoux.*

*Précieuse agonie et souffrance féconde,
Grandeur d'être broyée et beauté de s'offrir,
Indicibles rachats, pleurs qui sauvent le monde!...*

*Les roses du martyr, en toi pourront fleurir,
Et, du sang le plus pur de ton âme, vermeilles,
Auront tous leurs parfums quand il faudra mourir.*

*Alors viendra l'Époux récompenser tes veilles :
« Ah ! dira-t-il, ma Sœur et ma Colombe, accours
Partager avec Moi mes royales merveilles ! »*

*Et, du seuil de Sion la sainte, aux claires tours,
Descendront sur ses pas en tressant la guirlande
Dont l'éclat nuptial ceindra ton front toujours*

Hildegarde, Mechtilde et Gertrude la Grande.

A Albert Samain

*Chanteur mystérieux, dont les chastes douleurs
Faisaient trembler si lente et si douce la phrase,
Toi dont un feu secret, plus d'une fois embrase
La discrète élégie aux fuyantes pâleurs,*

*Tu savais qu'au nectar se mêle un goût de pleurs
Malgré la ciselure errante aux flancs du vase,
Et que toutes les fleurs du printemps plein d'extase
Ne sont que l'ombre froide et vaine d'autres fleurs.*

*Sur ta vie et ton œuvre, avant l'heure finies,
Si l'amitié te doit de gémir ses nénies,
Sois envié, Poète, autant que regretté.*

*Car, après la tristesse et les larmes des choses,
L'Automne pur t'ouvrit l'immarcescible Été,
Où tu respireras les véritables Roses.*

La Main qui frappe

—

I



EST dans la douceur tiède d'un clair commencement d'automne. L'immense forêt, sous le sourire du soleil, étend vers un infini très lointain les vagues mourantes de son feuillage encore vert, où çà et là émergent des îlots de rouille. Tout est calme, c'est le recueillement mystérieux qui précède l'agonie des êtres. Parfois un chant d'oiseau jaillit comme une fusée d'or, traverse les voûtes feuillues et va mourir lentement sur une feuille déjà morte. Un lièvre, étonné du silence, s'arrête sur la route blanche, tend les oreilles vers le vent, puis se remet à brouter les herbes odorantes des accotements, jusqu'à ce que le bruissement d'une feuille qui tombe l'arrache à son repas.

Sur la route, la vieille Grite s'en va songeuse et lente, menant par la main le dernier de ses petits enfants, un bambin joli aux cheveux d'or, comme dans les légendes. C'est qu'elle est vieille, la bonne Grite, très vieille. Les plus vieux l'ont toujours connue telle, avec son front creusé de rides, ses yeux profondément

enfoncés dans les orbites, et sa bouche édentée dont les lèvres fines murmurent machinalement des mots lointains comme des prières.

Elle va songeuse, et le petit bambin évite de faire du bruit avec ses sabots contre les pierres du chemin, de peur de troubler le silence méditatif de la mère-grand. Ses grands yeux la regardent parfois en une interrogation muette. Mais elle est close. Elle ne voit pas le soleil qui joue parmi les branches comme un enfant espiègle. Elle n'entend pas le bruissement des feuilles qui disent « mère Grite! mère Grite! », car tous les arbres la connaissent depuis si longtemps. Elle ne prend point garde aux merles familiers qui l'interrogent : « pourquoi es-tu triste? pourquoi es-tu triste? » Elle ne s'étonne point de voir le coude de la route lui faire signe, l'invitant à marcher gaiement, plus vite. Elle ne vit point au dehors, la vie s'est concentrée dans son cœur où passent comme vers un cimetière des pensées de deuil. La bonne mère Grite est triste et songeuse, elle va par la route avec le petit qui tient sa jupe.

— Grand'mère Grite, dit soudain la timide voix de l'enfant, veux-tu, nous irons chercher des fâines dans la forêt.

— Non, petit, il n'y aura point de fâines, cette année; il n'y aura point de fruits, la terre est trop amère, les arbres mourront tous, s'*Ils* ne s'en vont pas.

— Qui ça, grand'mère?

— Qui?

Elle ne répondit point. Mais dans son imagination de vieille passa la vision inquiète de l'invasion, des hordes sanguinaires violant sacrilègement la Forêt, culbutant les croyances de la glèbe, brûlant les églises et les monastères, traquant les prêtres comme des fauves, arrachant de leurs calvaires de bois ou de pierre les pauvres christes pantelants de douleur. Elle se souvenait. Elle avait entendu raconter par ceux qui lisaient les vieux livres, qu'au commencement, des empereurs avaient torturé les fidèles du Christ. Elle savait les victimes des bêtes, les tenailles de feu, les grils fumants, les torches humaines. Elle était prête à tout cela; elle croyait ces temps mauvais revenus. Mais elle savait aussi que cela ne pourrait durer et qu'on n'arracherait pas la Forêt entière, la Forêt qui croyait depuis si longtemps.

Bientôt la mère Grite quitta l'accotement fleuri de thym, tra-

versa le blanc ruban de la route, soulevant de ses sabots de petits nuages de poussière fine et se dirigea avec le bambin vers un chêne géant, au croisement des chemins. Ce chêne était le plus ancien de la forêt. Tous les terriens et les forestiers le connaissaient, en étaient fiers; c'était leur chêne. Son tronc énorme ridé de crevasses moussues et lépreuses se divisait en branches grosses comme des arbres, et qui se nouaient de mille façons. A deux mètres du sol, pendait un christ, le bon Dieu de Pitié, cloué là par quelque ancien moine, voué à la garde de la Forêt et à l'édification des voyageurs. Et d'avoir été choisi pour supporter le Fort des forts, le chêne semblait plus puissant, sacré pour tous; et le gui des anciens druides léchait les pieds du Crucifié.

C'était un vieux christ de bois, tel que ceux des calvaires de Bretagne et d'Ardenne, sculpté grossièrement par une main inhabile au ciseau. Il n'était point de ceux-là qui sur leur visage émacié et sur tout leur corps douloureux ont une expression de paix sereine et de douce mansuétude. Les christes des montagnes d'Ardenne ont un masque d'une douleur paroxysée, d'une douleur qui fait mal et incite à la pénitence. Les naïfs moines d'Orval qui les ciselèrent presque tous, voulurent impressionner l'esprit des rudes forestiers en exaltant surtout la souffrance. Car ils étaient de ceux qui fulminent et qui accusent.

La vieille Grite s'est agenouillée sur la mousse, avec son petit à côté d'elle. Pour qui sont les prières de ces deux êtres? La vieille n'a jamais accompli que le bien, le petit n'a pas encore eu le temps de malfaire. Et cependant, à l'expression ardente du visage de Grite, à l'effondrement pieux de tout son être, on sent qu'elle s'abîme dans une supplication fervente. Elle prie. Elle prie pour tous les chrétiens des montagnes, elle prie pour tous les arbres de la Forêt. Et c'est la Justice qu'elle invoque et la Vindicté suprême.

Tout à coup le silence se martèle du galop rythmé d'un cheval qui se devine dans un nuage de poussière, tout au loin, là-bas, au tournant de la route. Le cavalier est pressé sans doute; car il précipite la course de sa monture et bientôt il apparaît distinctement. Grite regarde. Elle connaît ce chapeau de feutre couleur de terre, cette blouse bleue aux larges plis que le vent gonfle, et ce long sabre de cavalerie qui ballotte au flanc de la monture.

— Le Gallinet, dit-elle.

Et dans son exclamation passe un frisson de terreur. Debout maintenant au pied du chêne, le bambin blotti dans ses jupes, la vieille regarde l'homme et le défie.

— Hé! hé! bonjour, la mère!

La vieille ne répond pas. Elle branle nerveusement la tête, tandis que le bambin regarde étonné le cavalier dont les yeux vont alternativement vers le christ et vers la vieille. Et c'est en ricanant qu'il continue :

— Tu n'es pas enchantée de me voir, ce me semble ; mais, par Samson! je suis heureux de passer par ici afin de dévaler ce Christ de notre chêne. Car il est temps que disparaisse de la Forêt libre ce signe de l'ignorance et de la tyrannie.

— Oh! tu ne feras pas cela, s'écrie Grite. Non, on en a assez descendus de ces pauvres « bons Dieu ». Tu es du pays, toi, tu n'oseras pas, tu ne le feras pas.

— Par la tête des tyrans, je le ferai.

Et sa main chercha la garde du sabre. Mais la mère Grite, appuyée contre l'arbre, les bras étendus en geste de protection, criait : « Malheur! Malheur! »

Gallinet parut se calmer. Puis, ricanant, les yeux rivés à l'arbre, il dit :

— Or donc, citoyen Christ, je repasserai ce soir par ici, et, si tu n'es pas descendu de ton chêne pour monter la garde et me saluer, comme doit faire tout bon citoyen devant un officier de la République, je te dévalerai, foi de Gallinet.

Et il reprit sa course.

La mère Grite affalée sur la mousse, pleurait. Le bambin la tira par la jupe disant tout bas :

— Grand'mère Grite, allons-nous-en. Il y a quelqu'un, dans le buisson, là, quelqu'un qui bouge, avec de grands yeux. Sauvons-nous.

Elle suivit docile l'enfant dont les dents claquaient. Au loin le galop du cheval sonnait le glas, sur la route.

II

A l'orée du bois, Gallinet ralentit la marche de son cheval. La campagne était encore belle. En longues et étroites bandes,

des champs de blés et d'avoines couraient paresseux sous leurs houles d'or. Çà et là, au milieu des lacs jaunes, l'acier des faux luisait et les cornettes blanches des javelleuses semblaient de blanches mouettes cueillant des épis. Dans les prés, où fleurait bon le regain coupé, de lourdes vaches paissaient tranquillement sous la garde du petit bouvier qui, couché le dos dans l'herbe et la casquette sur les yeux, sifflait un refrain joyeux. Sur la route, croisant le cavalier, cahotaient les lourds chariots conduits par des terriens alertes.

Gallinet passait, répondant à peine aux bonjours des campagnards qui le saluaient par crainte, il le savait, et en grommelant. On n'aimait pas le commissaire de la République. A sa vue, des colères s'éveillaient dans les cœurs, hurlantes, mais ne s'échappaient pas des lèvres closes. On avait peur de la délation. Gallinet, terrien lui-même, comprenait les silences des terriens, mais il était de ceux que le danger fascine et qu'une rage rend aveugles. Le jour, où il s'était jeté dans les bras de l'invasion pour la guider à travers la Forêt et la mettre au service de ses haines, il avait résolu d'aller jusqu'au bout de sa trahison. Et, ce qui n'était point pour lui déplaire, les républicains avaient récompensé ses services en le nommant maire de son village, après l'avoir félicité de son civisme. Il lui avait suffi pour cela de faire la chasse aux prêtres et aux moines, qu'on envoyait à l'île de Ré; après les avoir fait mourir peu à peu dans les cachots de Luxembourg, et de dénoncer au Comité du Salut public les chrétiens trop zélés, ceux qui cachaient leurs pasteurs dans leurs greniers ou dans leurs caves.

Les paysans, voyant Gallinet se diriger vers Etalle, où siégeait le terrible Comité, se demandaient : « Qui va-t-il dénoncer aujourd'hui? »

Gallinet en effet avait découvert la retraite d'un prêtre qui avait l'audace de dire la messe dans une carrière de pierres abandonnée et il venait demander des soldats pour arrêter l'insoumis. Quand il eut fait sa déclaration et qu'on lui eut promis des hommes, il sortit de la mairie avec quelques membres du Comité qui le conduisirent au cabaret voisin « à la Déesse Raison ». Là, ils burent la blonde bière et l'eau-de-vie frelatée au salut de la République et à la santé de Samson, le bourreau.

Gallinet raconta la scène de la forêt, et la sommation faite par lui au Christ de Pitié, disant que ce serait bien drôle, si le Christ avait trouvé bon d'obéir.

— Pour sûr, dit l'un, ça serait drôle! et une vision d'épouvante s'évoqua dans ses yeux.

— Tu aurais peur, je gage, lança un autre.

— Dame, dit un troisième, la situation serait nouvelle. Que ferais-tu, Gallinet?

— Ce que je ferais? — Ah! ça — et Gallinet tourna lentement la tête fixant tour à tour ses amis avec un regard de suprême dédain. — On me connaît, je pense. Suis-je homme à reculer devant des mômeries? — Puis il éclata de rire et ajouta après avoir lampé son verre : En effet, ça serait drôle, drôle... drôle.

Il s'assura que son sabre jouait dans le fourreau, serra les mains des camarades et sauta sur son cheval.

— Allons ! citoyens, au revoir !

— A demain, alors! dit l'homme à qui Gallinet avait indiqué la retraite du prêtre.

— A demain !

Lorsqu'il sortit du village rempli de cris d'enfants qui jouent de beuglements d'animaux qui regagnent l'étable, d'appels lointains de moissonneurs et de glaneuses, la nuit tombait silencieuse et calme sur la campagne désertée. L'occident, là-bas, du côté de la France, était rouge des feux du couchant. Le soleil avait disparu derrière les collines boisées. Une longue coulée de sang barrait l'horizon vers lequel la forêt portait ses houles grises. Gallinet songea que le sang n'avait point encore assez coulé, qu'il fallait encore saigner la Forêt jusque dans ses racines, la grande Forêt dont les arbres suçaient la foi avec les sèves. Et de penser qu'il était un des principaux ouvriers de ce travail, son cœur s'emplit de satisfaction.

Il était maintenant dans le bois qu'emplissait la nuit. Une paix très douce et religieusement belle enveloppait les arbres et les choses. Le silence rêveur aux mille voix ténues, le froufrou soyeux des feuilles qui s'endorment, le cri-cri des grillons qui parlent aux vers luisants, la clarté mystérieuse et pâle de la lune qui rêve; tout cela, toute cette langueur infinie qui noie les sens délicieusement passait à côté de Gallinet sans l'émou-

voir. Son âme était autre en ce moment que l'âme de la nuit. Aucun fil ne reliait l'une à l'autre. Le commissaire de la République sentait à côté de lui chevaucher ses projets criminels, avec qui il s'entretenait, s'excitant à la rage par des paroles incohérentes et des gestes brusques.

Peut-être voulait-il aussi chasser la peur qui s'avavançait vers son âme avec la nuit. Pourquoi tressaillait-il d'un jeu d'ombre sur la route, d'une tombée de feuilles sur les buissons? Les paroles de la mère Grite revenaient, lancinantes : « Malheur! Malheur! » Ne la disait-on pas un peu sorcière, cette vieille? Puis il se ressaisissait. Folie, pure folie! qu'avait-il à craindre? Il était armé. Et pourtant il dut reconnaître que des frissons cinglaient comme des lanières sa peau dure de paysan hâlé. Un sentier détourné l'invitait; il eut un instant le désir de s'y engager, de ne pas aller vers ce christ dont la vision l'obsédait d'une souffrance.

Mais il se rappela les membres du Comité d'Etalle. Leur dirait-il sa peur? Il se vit l'objet de leur dérision. Non, cela ne serait pas, cela ne pouvait pas être. La mère Grite, elle-même, en serait trop heureuse. La rage lui monta affolante contre ce christ qui l'avait un instant courbé sous la peur et forcé au remord. Il mit son cheval au galop, traversé quand même d'un frisson. La vue du chêne, où pantelait le Crucifié, le blêmit davantage et le mordit d'une rage qui s'exhala en paroles baveuses.

Sous la clarté pâle qui l'enveloppait d'un suaire de lumière, le vieux christ de bois semblait plus douloureux, plus humain. Usé, jauni par le frôlement des siècles, son bois suait la souffrance par tous ses pores. Ainsi apparu dans le silence de la nuit, au milieu du mystère qui rôdait affolant, il évoqua dans l'esprit du nouveau décide les siècles qui avaient invoqué sa douleur et marché en procession vers sa souffrance. La toute-puissance resplendit. Gallinet douta un instant. S'il était vrai pourtant que ce Christ existât et qu'il fût le Fort!

Mais soudain de sa voix reconquise, le paysan cria :

— Christ descends, je te l'ordonne.

Au pied du chêne, le buisson remua, sembla vivre. L'âme de la lune parut animer le bois douloureux. La voix impérieuse se



(D'après un cliché de la maison Eusemann d'Anvers)

LE MUSICIEN

(ANTON VAN WELLE DE BOIS-LE-DUC)

perdit dans la forêt. Gallinet, ricanant, — penser qu'il avait eu peur! — sauta de cheval, dégaina et d'un bond...

— Damnation!

Au pied du chêne, blême comme l'ivoire, diaphane sous la clarté lunaire, un homme, debout, les bras en croix, était dressé. De longs cheveux blonds coulaient sur ses épaules nues. Un suaire ceignait ses reins. Ses yeux doux fixaient Gallinet blanc d'effroi.

Un éclair d'acier! A la place où la lame avait pénétré, une coulée rouge ruissela et brusquement le supplicié s'affala dans un râle.

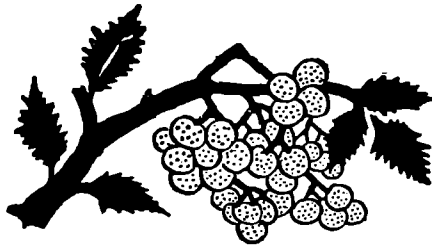
Gallinet s'enfuit maintenant soudainement dégrisé de sa folie. Le Christ, il a tué le Christ! Derrière lui il entend la course muette de pieds nus sur la poussière du chemin. Les branches des arbres ont des mains qui se tendent vers lui pour l'arrêter. Dans les fourrés surgissent des spectres hideux entrevus. Des hoquets s'étranglent dans sa gorge. Hardi! le cheval! La course vertigineuse s'accélère encore semant sur la route des taches de bave marbrée de filets rouges.

Le village enfin! Au seuil de la maison le cheval épuisé s'écrase et râle sa mort, et Gallinet qu'on a relevé inanimé près de la bête est porté dans sa chambre où il agonise dans un blasphème.

III

Le lendemain, la mère Grite qui passait, trouva au pied du chêne, étendu tout nu avec une blessure large au flanc le fou Jean Morel, dont les chairs se déchiraient aux épines du buisson.

EDOUARD NED.



La Guirlande de Sourires

Camée

A VALÈRE GILLE.

*Elles rêvaient, ce soir, blanches âmes heureuses
Sous les saules nimbés de clartés vaporeuses
A l'ineffable amour des oiseaux pour les fleurs :
Mais l'une ayant baigné dans la rosée en pleurs
Ses mains fines où l'or des bagues ciselées
Fait éclore au soleil mille étoiles ailées,
Soucieuse, cueillit un lys déjà fermé :
Puis, inclinant un peu le calice embaumé
Sur l'herbe où souriaient ses sœurs agenouillées
Fit choir de l'urne blanche une oiselle mouillée.*

Odelette

A EDMOND ECKAUTTE.

*La nuit aux longs voiles
D'un pas diligent,
Sème des étoiles
Dans le ciel d'argent.
Seule, ta voix chante
Dans l'immensité
Et mon cœur s'enchanté
Devant ta beauté.*

*O douceur de vivre
 Quand tout semble mort!
 Mon esprit s'enivre
 De doux rêves d'or.*

*Je sens dans mon âme
 Eclorre et grandir
 Une noble flamme
 Qui ne peut mourir.*

*Et la nuit fait place
 Aux fêtes du jour
 Sans que je me lasse
 De chanter l'amour.*

Les violons chantaient...

A IWAN GILKIN.

*Les violons chantaient : le ciel extasié
 Enroulait du soleil aux tiges des rosiers
 Dont les fleurs tour à tour tremblantes et charmées
 S'offraient en grappes d'or aux doigts des Bien-aimées
 Qui passaient en rêvant dans la joie du matin :
 Des senteurs imprégnaient les robes de satin
 De baisers que la brise apportait sur ses ailes
 Et le charme indécis de cette heure immortelle
 Baignait ainsi les cœurs de doux songes d'amour.
 O sourire du monde aux premiers chants du jour !
 Des voix, vagues encor, s'éveillaient dans les branches
 Que la brume enlaçait de ses écharpes blanches,
 L'aurore éparpillait ses colliers de clarté :
 Tout vibrait, tout songeait en ce matin d'été :
 Les Lys mêlaient leur neige à la neige des Cygnes
 Et plus belles encor sous le soleil insigne
 Les âmes pressentaient le moment des aveux...
 Des violons chantaient : Et dans le ciel en feu
 Soudain, fleuri d'espoir, de bonheur et de gloire*

*L'Amour aux yeux de flamme, aux ailes de victoire
Surgit : Et souriant au matin frémissant,
Fit naître sous ses pas mille rosiers de sang
Dont les fleurs tour à tour tremblantes et charmées
S'offraient en grappes d'ombre aux doigts des Bien-aimées.*

Messe Nocturne

A ALBERT GIRAUD.

*Un rossignol prélude au loin : le ciel sourit :
C'est l'heure infiniment troublante où se devine
Dans l'eau que vient baiser l'émoi du soir fleuri,
L'harmonieux reflet d'une Forme divine.*

*Ange ou femme au sourire vague, endolori
Par le frisson cruel d'une étoile orpheline,
L'Ombre dont l'eau songeuse et câline s'éprit,
Cueille un iris vermeil qui vers elle s'incline.*

*Puis, levant vers le ciel la fleur aux reflets d'or,
Elle tressaille et prie. — O Sainte Eucharistie ! —
Mais son front lumineux semble plus triste encor.*

*Le rossignol s'est tu dans la forêt : tout dort
Et sur la fleur que vient frôler son baiser mort,
La Lune doucement descend, magique hostie.*

Bibelot de Saxe

A LOUIS MOREELS.

*Minuscule et jolie à soumettre à sa loi
Le plus cruel et le plus beau des fils du Roy,
En robe de satin broché de pierreries
Qu'embellit au corsage une rose chérie,
La Marquise que trouble un instant le baiser
Adorablement chaste et timide posé
Sur ses doigts frêles par Lindor qui la courtise,
Suit d'un regard distrait un rayon qui s'avise*

*De chercher noise au vin dont elle a savouré
Voici quelques instants le doux arôme ambré.
Son bichon pomponné s'est assoupi près d'elle
Sur un léger coussin de cygne et de dentelle :
Mais comme elle préfère au pauvre amant transi
La bestiole qui dort, heureuse et sans souci,
Rieuse, elle reprend son éventail d'écaille
Et lasse de rêver, ferme son cœur et bâille.*

Fleur de Rêve

A. M. L'ABBÉ MÖLLER.

*Fleur de songe éclore au matin
Parmi des colliers de rosée
Fleur de clarté, comme rosée
Par un cher souvenir lointain,*

*Dans l'allée où l'aube badine
Avec l'écharpe de la nuit,
Ton parfum doucement s'affine
Aux caresses du vent qui fuit.
Née un soir du baiser d'un ange,
Tu vas mourir sous mon baiser
Qui sur ton urne s'est posé*

*Sans souci de ta gloire étrange,
O fleur souveraine, fleur d'or
Sainte comme l'Amour, belle comme la Mort.*

GEORGES MARLOW.



Les Aquarellistes



Le quarante et unième Salon de la Société Royale des Aquarellistes est, on peut le dire sans craindre d'être taxé d'exagération, très intéressant. Des artistes qui affirment leur personnalité, qui vont de l'avant et restent eux-mêmes, sans s'inquiéter de ce qui se fait à côté d'eux en matière d'aquarelle, telle est la note caractéristique du Salon. Aussi les genres les plus divers y sont-ils représentés : luministes, impressionnistes, clair-obscuristes, miniaturistes sollicitent tour à tour l'admiration des visiteurs.

Les procédés sont encore plus différents, bien que le nom d'aquarellistes soit de nature à faire supposer aux gens simples et de bon sens que la peinture à l'eau est seule admise ici.

Voyez, par exemple, Lybaert et Claus, deux ouvriers de la dernière heure, en matière d'aquarelle. Ils sont à des pôles complètement opposés.

THÉOPHILE LYBAERT a exposé des gouaches d'une finesse extraordinaire : Sa *Sentinelle* et sa *Tête de mulâtre* sont tellement achevées qu'il ne nous reste plus rien à deviner dans ces Orientaux un peu las, au regard triste et mou.

Pas un pli des figures, pas une ride, pas un détail des costumes ou des accessoires qui ne soit peint avec la même exactitude scrupuleuse. Il semble qu'on pourrait compter jusqu'au dernier des cheveux du mulâtre et même, une conséquence inattendue de cette finesse, c'est que ces cheveux sont en réalité très épais, surtout si l'on tient compte de ce que leur propriétaire n'est pas peint en grandeur naturelle.

Comme me le faisait remarquer, ces jours derniers, un très fin critique, en parlant des aquarelles de Lybaert, « si ce n'est pas là le comble de l'art, c'est du moins le comble de la facture ».

Nous passons sous silence la *Sortie du bain* du même artiste, petite étude de plein air faite entièrement à l'atelier, où l'on voit une baigneuse aux jambes tordues et aux mouvements avortés se hâter vers sa cabine. Le *Bibliomane* est

incontestablement ce qu'il y a de meilleur dans l'envoi de Lybaert et avec ce vieillard futé, passionné d'in-folios, nous rentrons dans la note qui est chère à l'artiste gantois : la peinture de types et de choses du passé par des procédés qui rappellent le passé.

Il nous souvient qu'un jour ÉMILE CLAUS mit un jeune homme qui lui demandait conseil au défi « de faire du Claus à l'aquarelle ». Voulait-il, qu'on nous passe l'expression, se payer la tête de l'artiste en travail ou bien faut-il voir dans sa participation au Salon une de ces inconséquences dont il n'y a pas lieu de s'offusquer de la part du joyeux maître d'Astene ? Le fait est qu'il a tenté l'impossible et qu'il y a réussi. Il a renoncé — il le fallait bien — aux empâtements et aux grattages et dans des lavis fluides et minces, à peine retouchés, il est resté l'impressionniste ému, l'observateur sincère et vrai de la Nature, que nous connaissons tous. Dans les aquarelles qu'il expose sous le titre d'*Automne*, il n'a pas encore cette assurance triomphante qui lui permet de tout aborder. Sa lisière de forêt irisée de soleil est une tache orange presque uniforme, où les troncs noirs des arbres sont à peine esquissés, et qui ressort mal sur l'arrière-plan embrumé. Dans le grand sous-bois, la symphonie des verts et des mauves est peut-être trop accentuée et nous y aurions voulu plus de profondeur, et aussi un peu de mystère. Mais quelle poésie se dégage de ces grands hêtres tout verts de mousse, quelle finesse et quelle variété dans ces tons ! Et comme tout cela est franchement brossé et, surtout, parfaitement dessiné ! Comme perfection de modèle et comme étude de physiologie, le buste d'une petite fille, à côté du sous-bois, est un délicieux morceau, admirablement poussé, et que déparent seulement, par leur éclat trop vif, les grandes feuilles rousses d'un châtaignier, encadrant la tête de l'enfant.

Mais qu'importent, au surplus, ces différences de style et de facture, si de quelques-unes des œuvres exposées se dégage une impression vraie et forte. Or, dans plusieurs de ces œuvres s'affirme la volonté de produire une pareille impression ; cette recherche de l'impression domine, toute-puissante, et c'est ce qui fait l'intérêt de ce Salon.

Dans les *Travailleurs de la mer* de CONSTANTIN MEUNIER, ce qui domine, c'est l'impression de force. Deux chevaux sont attelés à une pierre énorme, qui doit servir à renforcer une jetée ; ils s'avancent vers la mer qui déferle et marchent dans les flots jaunâtres. Leurs têtes noires sont courbées sous l'effort, les muscles de leur dos et de leurs croupes sombres se tendent et leurs jambes nerveuses s'arcboutent. Les hommes crient ; l'un d'eux excite les chevaux ; l'autre, armé d'un marteau-pilon, frappe de grands coups sur la jetée, que la mer envahit. Les hurlements du vent, les mugissements de la mer, les cris des hommes, le bruit sourd du marteau dans la tempête, on entend tout cela ; dans le ciel blanc, une mince nuée grise inclinée sur l'horizon accentue l'idée dominante de mouvement et de lutte contre la rafale. Rien de plus simple que le procédé de cette gouache, qui est presque une sépia, animée de quelques jaunes et de gris mornes, mais aussi rien de plus puissant ; placés entre deux aquarelles de Cesare dell'Acqua, d'un faire mou, d'un coloris désagréable, les *Travailleurs de la mer*, par la vigueur, la solidité et la fougue, sont peut-être la page maîtresse du Salon.

Dans ses vieux coins de villes flamandes, ALBERT BAERTSOEN nous donne une exquise impression de calme, de poésie mélancolique. Ce *Soir dans la Ville*, à Gand, ce *Vieux Pont*, si vrai, si décoratif, en même temps, et surtout ces *Vieilles maisons sur la rivière*, tout cela est vécu et, qui plus est, profondément senti. L'artiste gantois a compris et aimé ces sites pittoresques de sa ville natale; il a compris la poésie du vieux Gand et dans ces grands fusains à peine relevés de lavis et de quelques frottis de pastel, si bien observés, si profondément fouillés, il a fait passer toute son âme. La *Grand'Place*, à Audenarde, avec sa massive collégiale se découpant sur un gros nuage blanc et ses petites maisons claires, incrustées dans le colosse de pierre grise, nous a plu infiniment; tout cela est solidement construit, le dessin, serré de près, donnant sa forme à chaque détail, à chaque pierre, et le procédé, — une trouvaille de Baertsoen, — avive cette impression de charme paisible et solitaire qu'évoquent en l'âme des plus modernistes, nos vieilles cités, souvenirs vivants de notre passé.

FERNAND KNOPFF, encore que l'impression qu'il produit soit voulue, éveille en nous, avec une acuité rare, cette malade curiosité du mystère, cet attrait des choses incomprises et inquiétantes qui a toujours caractérisé son art subtil et raffiné. Sa *Recluse* est toute pénétrée de ce que les Italiens appelaient si bien la *morbidezza*. Ses grands yeux gris clair, d'une étrange fixité, semblent vouloir sortir de son visage pâle, qu'encadrent d'épais cheveux noirs. Les coudes posés sur une table, elle appuie son menton sur ses mains délicates et blanches jointes en un geste rare, et des lys au feuillage maigre tordent devant elle leurs pétales roussâtres, tandis qu'à ses côtés s'ouvrent des échappées sur un cloître silencieux. Le coloris est en accord avec le sujet; pas une note gaie ne rompt la tristesse de cette composition — funèbre ainsi qu'un enterrement — et la facture très fine contribue à lui donner l'aspect irréel d'une vision.

De Knopff encore, un exquis *Profil anglais* à la sanguine: dans ce type simple et franc de jeune fille, l'expression serait tout à fait saine, n'était un léger voile de tristesse qui passe dans les prunelles vertes. Signalons enfin *Une musicienne*, — dessin relevé de quelques touches de couleur brillante, d'une jolie finesse de facture, détaillé, ciselé comme une miniature de Gustave Moreau.

Après cet examen des purs impressionnistes que sont Baertsoen, Claus, Meunier et Knopff, c'est avec plaisir qu'on revient aux vétérans de l'aquarelle, à ceux dont la note sincère et franche n'a pas varié depuis qu'ils ont pris droit de cité dans nos salons annuels: j'ai nommé Uytterschaut, van Leemputten, Titz et Hagemans.

J'entends dire parfois qu'UYTTERSCHAUT est passé de mode, qu'il reste toujours le même: c'est précisément ce qui me charme dans cet excellent artiste. C'est vrai qu'il n'a pas varié sa manière et que ses vergers ensoleillés, ses pittoresques chaumières, ses sous-bois jaunissants le font reconnaître entre mille; mais n'est-ce pas chose remarquable que d'arriver à une note personnelle, lorsqu'on a borné l'ambition de sa vie à être seulement sincère et vrai, et ne faut-il pas savoir gré à Uytterschaut qu'il nous fasse voir sans cesse les mêmes humbles coins de nature, puisqu'il sait en dégager la souve-



(D'après une photographie d'Alinari de Florence)

LA DESCENTE DE LA CROIX

DE BOTTICELLI

raîne beauté? Pour saisir ce que son art contient d'observation émue, il faut voir son *Étang à Rouge-Cloître*, si fin de tons, si vaporeux, si grand, il faut se promener sous les hêtres sans feuilles de ses *Environs d'Utrecht*, au printemps, il faut surtout le suivre *En Flandre*, sur ce chemin de terre bordé d'arbres pittoresquement tordus et de petites maisons à toits rouges, littéralement « noyées » dans la verdure.

FRANS VAN LEEMPUTTEN continue d'interpréter dans une note lumineuse et fraîche nos paisibles campagnes flamandes. A noter, de l'artiste anversois, quelques excellents effets de jour : deux *Récoltes de pommes de terre*, la première, un crépuscule coupé de blanches spirales de fumée s'élevant toute droite des tas de racines symétriquement disposés et se perdant dans le ciel blanchâtre, par delà une rangée de maisons curieusement découpées; l'autre, prise au matin, et irradiée des ardeurs naissantes d'un soleil pâle et aveuglant, qui dore de son rayonnement les glaneuses courbées sur les sillons. Le *Retour vers la bergerie*, gai, solide, d'une perspective très originale, chère à l'artiste, et le *Troupeau en Campine*, page d'observation attentive, étonnamment lumineuse, complètent cette étude synthétique d'un coin de pays.

Les aquarelles de Louis TITZ se rapprochent de celles de van Leemputten et surtout d'Uytterschaut, et dénotent chez cet artiste un progrès constant. Sa vue d'*Automne au parc d'Enghien* est bien établie et intéresse par la finesse des tons, les curieuses harmonies de jaunes, de roux, de violet et la jolie touche de couleur que fait, à l'avant-plan, une dame en noir s'appêtant à gravir le perron du château. Nous préférons cependant, pour la franchise du coloris et la solidité des masses, trois autres études, qui sont davantage dans le genre de Titz : *A Stockel*, un tournant de ruisseau, où de grands buissons sans feuilles, s'enlevant sur un ciel de rafale, reflètent leurs fines branches noires, traitées dans une note un peu trop dure; *Au bord de la Woluwe*, une échappée sur un coin de prés bien verts, coupés d'un filet d'eau sinueux et gai, avec, au fond, un ciel vigoureusement brossé, tout cela dans une note franche, moelleuse, très simple; puis enfin, un brillant effet de soleil éclairant à contre-jour un *Moulin dans les Dunes* et projetant sur le sable blanc l'ombre violette d'un champ de colza tout jaune.

HAGEMANS, encore un qui est resté lui-même et nous revient cette année avec ses grandes gouaches lumineuses, si décoratives. La *Source sous bois* est une page bien venue, où il y a du mystère, du silence, de la solitude; la présence d'une femme, près de la source, nous fait mieux encore sentir la solitude de ce sous-bois humide, où s'annonce déjà l'automne jaunissant, mais que dépare malheureusement un de ces taillis fait de « chic » par lesquels Hagemans a si souvent gâté ses avant-plans. Nous préférons à cette grande composition deux paysages traités dans une même gamme claire, grise et très harmonieuse : deux vues de rivière au matin, encore noyées dans la brume et déjà mangées de soleil; l'une d'elles, intitulée *Matinée de septembre à Chooz*, avec ses vaches dans les hautes herbes et ses arbres étrangement découpés, qui s'enlèvent, vaporeux, sur le ciel blanchâtre, me fait songer à l'un des plus merveilleux Corot qui soient au Louvre.

A ces anciens de l'aquarelle il faut en ajouter deux qui évoluent : STACQUET

a, aujourd'hui, presque complètement renoncé à ses vues de plein air inconsistentes et sans chaleur. Son *Port de Veere*, d'un ton froid et désagréable, d'une facture volatile, sans solidité, est le seul et déplorable exemple de cette première manière. La *Marine à Scheveninghe* est déjà meilleure, mais la mer est encore crayeuse et sans transparence. En revanche, les intérieurs de Stacquet sont des morceaux délicieux : la *Vieille chapelle à Terdeck*, dans sa simplicité de facture, et le respect scrupuleux de son décor, est l'évocation émue d'un reste du passé auquel se rattache quelque cher souvenir ; le *Bénédictité*, si chaud de tons, si intime, si enveloppé, nous fait comprendre le charme pénétrant d'une fin de jour dans une chambre étroite, où une vieille femme est en prière devant une pauvre table éclairée par la lueur mourante de l'unique fenêtre.

L'évolution de CASSIERS est moins sensible. Il est resté le peintre des coquettes cités zélandaises et de leurs fraîches habitantes ; mais son procédé s'est élargi et, sans rien perdre de son éclat, le coloris est devenu moelleux, aérien, surtout dans *En Zélande* et *Sur la Digue*. La sortie de l'église, le *Dimanche*, rappelle le Cassiers d'antan, un peu sec peut-être, mais si énergique de dessin, et si frais, si propre ! Le soir dans un *Vieux port hollandais* a fourni à Cassiers une page émue, la perle de la série. Des baraquements, des maisons de pêcheurs, que baigne une eau mourante, deux barques de rivière piquant leur note verte dans la masse grise des maisons, un ciel blanc jaunâtre sur lequel un moulin profile ses ailerons fantastiques.

L'évolution, ou même la transformation complète a du bon, surtout quand elle a pour conséquence d'abolir un genre faux et une routine parfois odieuse. A ce titre, l'on ne peut que souhaiter de voir évoluer sans retard quelques artistes dont je ne veux citer ici les noms que pour exprimer l'espoir de les voir remplacer bientôt par des jeunes, voire même par des révolutionnaires. DE MOL, PUTTAERT et STROOBANT représentent, par ses plus mauvais côtés, l'art de 1850. Les deux premiers nous font des arbres et des sous-bois sans chaleur ni poésie, le troisième peint des vues de villes dans une couleur pain-d'épice et avec un manque d'originalité qui fait songer aux plus mauvais chromos.

En regard de ces tristes survivants d'un procédé qui n'offre plus même un intérêt rétrospectif, nous aimons à saluer ici le nom de quelques jeunes, dont l'avenir paraît plein de promesses.

MADAME GILSOUL-HOPPE, presque une débutante de l'aquarelle, a encore accentué la vigueur de son coloris.

On se souvient de ces fleurs si hardiment jetées sur le papier, si brillantes et veloutées, qu'elle exposa l'an dernier. Elle nous revient encore, cette année, avec deux études de fleurs, moins heureusement venues que les précédentes, plus ternes et comme perdues dans les détails d'un cadre trop compliqué. Mais elle aborde en même temps la peinture de genre et les belles qualités de son début s'affirment à nouveau dans sa *Vieille Cour* et surtout dans son *Intérieur*, si franc de tons, si profond et intime : cette petite aquarelle dénote un talent désormais sûr de lui-même et qui se possède, et aussi une originalité très grande dans le choix du sujet. Madame Gilsoul a désormais

sa voie tracée : souhaitons-lui de la suivre et de ne pas tomber, sous le prétexte de faire du neuf, dans les errements d'ALFRED DELAUNOIS. Autant nous avons admiré et admirons encore celui-ci dans ses peintures d'intérieur, autant nous le trouvons médiocre dans les deux vues de plein air qu'il intitule : *Au pays monastique*. Dans ces grandes gouaches, qui, ma foi, n'ont de monastique que le nom, il n'y a ni dessin, ni perspective aérienne, ni beauté de coloris; les champs sont bizarrement étalés en longues traînées vertes, mauves et rousses, les ombres, crues et fausses. Par contre, *Après les Vêpres* est une magnifique étude d'intérieur d'église; la perspective est excellente, l'harmonie des blancs et des noirs d'une rare finesse et entre les colonnes gothiques circule un jour tamisé, une atmosphère de recueillement dont le rendu est extraordinaire. Très personnelle aussi, et très profonde, cette aquarelle où Delaunoy nous conduit *Chez la morte* : un long corridorsombre, étouffé, aux murs blancs, dallé de rouge; par-dessus la porte close, un mince filet de jour qui jette une lueur vague sur les murs et sur les dalles; à l'avant-plan, une femme en manteau noir montant avec lenteur un escalier de trois marches : la visiteuse qui va voir la morte. Rien de plus simple et de plus impressionnant que cet intérieur bourgeois : c'est du Pieter de Hooch compliqué de mystère et de drame.

Si cependant nous avons à donner la palme à l'un des jeunes, c'est à JACOB SMITS que nous la donnerions, pour son *Garçon à la canne*. Encore un chercheur, Jacob Smits, et qui a fini par trouver. Ce gamin campinois si vivant, au regard intelligent et doux, qui s'appuie d'un air crâne sur une canne presque aussi haute que lui-même et dont les grands yeux bien ouverts vous regardent en face, est lui-même une trouvaille. Un fond obscur, où rayonnent des ombres transparentes et très chaudes, fait admirablement ressortir la figure de l'enfant et donne à cette vaste aquarelle un cachet séduisant, infiniment distingué et, surtout, très personnel.

Mentionnons encore les aquarelles de CHARLET, d'un faire hésitant, qui tend visiblement à se rapprocher de l'Anglais Bartlett, les vues de Londres de HOËTERИCKX, tout imprégnées de brouillard et de cette vie commerciale intense, particulière à la Cité, qui a son pittoresque, elle aussi; puis, avant de parler des étrangers qui exposent cette année à Bruxelles, disons un mot de ceux qui ne sont plus, Albrecht De Vriendt et Franz Binjé, l'un et l'autre représentés ici par quelques œuvres.

L'éminent directeur de l'Académie d'Anvers n'était pas, à proprement parler, aquarelliste. ALBRECHT DE VRIENDT se servit de la peinture à l'eau pour les études préparatoires de ses tableaux et de ses fresques; mais, quelle puissance, quel caractère dans ces simples esquisses! *Paul III devant le portrait de Luther* est un modèle de difficulté vaincue et l'on n'a pas mieux appliqué la loi des valeurs que dans cette petite peinture où la robe du pape, le tapis de la chambre, le mobilier et la table semblent faits d'une même pièce d'étoffe rouge cramoisie et gardent cependant leur valeur propre. Plus caractéristique encore, une étude de six têtes de moines, profondément fouillées, presque des morceaux de sculpture, tant est poussé le dessin des muscles et des moindres méplats des visages; ici, aucun parti-pris

d'éclairage, tout l'effort du peintre s'est concentré sur l'étude des formes, la recherche des physionomies et des caractères.

De BINJÉ nous avons revu avec plaisir et non sans un regret du passé, quelques-unes de ces jolies impressions d'*Automne*, de *Printemps*, de *Neige*, humides et lumineuses, où l'artiste aimait à faire passer comme un souffle de mélancolie.

* * *

Les étrangers sont peu nombreux au Salon. CHARLES-W. BARTLETT expose des pages zélandaises, où l'on retrouve la fraîcheur d'impressions, la douceur de coloris, la facture fine, enveloppée, que nous admirons depuis deux ans dans ses aquarelles. Il revit surtout, tel que nous l'avons connu, dans cette délicieuse enfant de la campagne, assise sur l'herbe maigre de la *Côte de Zélande*, à côté de l'agneau blanc dont elle a la garde.

Par contre, l'*Enterrement* de Bartlett est sinistre. Dans le brouillard, un cortège funèbre s'avance, déployant sur une vaste plaine de neige un étrange et sombre zigzag. L'interminable file se perd dans la brume, tandis que les premiers personnages sont coupés par le cadre. Les femmes sont assises dans des chariots verts, à barreaux espacés, les hommes marchent à côté, drapés dans de longues houppelandes noires, la tête coiffée de curieux couvre-chefs défraîchis, rappelant nos modernes tuyaux de poêle. Leurs visages couperosés se détachent en notes vives sur les noirs opaques ou sur la neige bleuâtre; ils ont froid et, les mains dans les poches, luttant contre le vent, ils marchent, indifférents, mornes, ayant l'air d'accomplir une corvée, tandis que les femmes se blotissent l'une contre l'autre dans leurs carrioles et tiennent la tête baissée. Le corbillard est en avant; on ne le voit pas; le peintre a porté toute son attention sur les pleureurs, les amis qui suivent le mort par convenance et la cruelle ironie de cet hommage transformé en routine lui a fourni la matière d'une profonde étude de mœurs.

Très remarquable aussi l'envoi des Hollandais. NICO JUNGMAN, qui fut longtemps l'inséparable de Bartlett et participa à sa vision des choses de la Hollande, expose cette année trois profils de femmes d'une grâce énigmatique et inattendue de la part de ce véridique observateur des marins et des paysannes de son pays. Est-ce le moyen âge qui lui a donné l'idée de ce *Chapeau bleu* et de ce *Chapeau noir* ou bien faut-il voir dans ces fins visages de femmes, coiffées de bandeaux étranges et curieusement parées, quelqu'une des sept princesses de Maurice Maeterlinck? Comme facture, rien de plus fin, de plus distingué; c'est toujours du dessin colorié, mais qu'elles sont jolies les couleurs de Jungman, et si heureusement mariées, surtout dans la *Vierge*: son teint est rose et blanc et la ligne mince du front élevé, du nez droit et de la bouche petite se découpe sur un fond mauve; ses cheveux sont d'un blond vineux et sa robe bleue s'ouvre sur un corsage vert clair; tout cela dans une note tendre et naïve, qui charme infiniment.

Les *Philosophes de village* de PAUL RINK nous font rentrer dans le monde réel. Ils sont peut-être un peu courts sur jambes, ces trois discoureurs en haillons, mais l'étude de leurs physionomies est un monde d'observation spirituelle et nous met en présence de véritables types de paysans retors : l'un goguenard et futé, espèce de gamin de quarante ans, l'autre obtus et rebelle aux explications de ses deux camarades, qu'il subit, les mains dans les poches, le troisième, avisé et faisant valoir, avec une manière d'air supérieur, ses arguments de taverne. Au surplus, étude pleine de vie et de relief, où la lumière se joue en réflexions discrètes sur les visages plissés de rides, sur les habits loqueteux et rapiécés.

NICOLAS VAN DER WAAY a conservé sa facture large et lumineuse, son coloris puissant, admirable de moelleux. Sa *Grève de ballerines* est presque une réplique de ses *Coulisses de théâtre*, exposées ici l'an dernier : la composition y est excellente, les attitudes parfaitement comprises, tous les personnages vécus, depuis la première danseuse, qui a quitté le groupe de ses compagnes pour négocier des conditions de la paix, jusqu'au directeur du théâtre, visiblement affolé à l'idée de sa représentation compromise et qui arrive, le cigare en bouche, sans prendre garde aux habitués assis au fond de la salle. On peut regretter toutefois de voir un talent aussi sérieux s'attacher à des thèmes aussi peu relevés et à des symboles aussi mesquins de notre civilisation. Le même reproche s'adresse à la *Baigneuse* de Rink, superbe étude de chairs, éblouissante de lumière et de vie, mais qui n'est, après tout, qu'une étude, dont la place est avant tout à l'atelier. En revanche, sa *Jeune orpheline*, avec les mêmes qualités de largeur et d'éclat, dénote une réelle fraîcheur d'impression. Cette jolie Hollandaise, qui achève de revêtir le pittoresque costume national noir et rouge, est un modèle de peinture simple et saine et nous fait admirer une fois de plus en Rink un praticien d'une rare habileté.

De WYSMULLER, quelques jolis paysages villageois, habilement disposés, mais d'un ton uniformément rougeâtre et peu consistant dans les avant-plans.

L'Allemand von BARTELS expose une grande gouache réaliste, la *Mendiant de harengs*, où il y a de bons morceaux : le visage ridé de la vieille femme, ses grands bras maigres, qu'elle tend vers la barque de pêche, expriment bien l'attente et l'espoir du menu fretin. Le reste est d'une venue moins heureuse.

Des trois aquarelles de GASTON LA TOUCHE, une nous a plu, le *Portrait d'Octave Uzanne*. Le littéraire est représenté assis devant sa table de travail ; sa physionomie d'homme qui pense est bien fouillée et joliment mise en lumière ; la tête surtout ressort, vivement éclairée, dans l'appartement sombre et traité dans une couleur très chatoyante. Par contre, *L'alcool* et la *Tasse de thé* sont des peintures veules, indignes de l'artiste qui exposait l'an dernier, au Salon d'art religieux de Durendal, le *Christ aux outrages*. Un cabaret ignoble, une femme d'ouvrier, son enfant sur le bras, debout près du comptoir souillé et tendant ardemment son verre, un aubergiste qui, d'un geste avorté, lui verse la liqueur empoisonnée, tel est le sujet de *L'alcool*. Le seul personnage de la *Tasse de thé*, une odieuse créature, qui a fait la vie, ne vaut guère mieux que la mère de famille de *L'alcool*. Le demi-jour de l'appartement où elle s'est

affalée est bien rendu en sa tonalité jaunâtre; mais les mains sont mal dessinées, et l'impression générale est fade.

Pour compléter la série des étrangers, signalons enfin quelques très personnelles *Pochades vénitiennes* de Madame CLARA MONTALBA, embarcations fantastiques noyées dans une atmosphère de rêve, coquilles de noix aux couleurs étranges, qui semblent suspendues entre l'eau et le ciel, tandis que des vols de mouettes tournoient à l'entour, dans la brume couleur d'or.

PIERRE VERHAEGEN.



Notes Musicales

La Messe en Ré de Beethoven au Théâtre de la Monnaie. — Les manifestations musicales du mois de décembre ont été d'ordre supérieur et de valeur exceptionnelle.

La Messe en Ré nous a été donnée par M. Sylvain Dupuis dans des conditions de perfection rarement atteintes jusqu'à ce jour, si ce n'est aux auditions des concerts rhénans. A part quelques faiblesses du quatuor, les chœurs, superbes d'homogénéité, d'élan, de puissance, et l'orchestre admirablement disciplinés n'ont pas eu une défaillance au cours de cette pieuse restitution du sublime testament de Beethoven. La vérité est qu'une œuvre d'une polyphonie aussi opulente reste toujours obscure, surchargée et énigmatique jusqu'au moment où la lumière jaillit d'une interprétation supérieure, sachant allier la clarté et la plasticité du détail symphonique à la vie, au mouvement, à la couleur, en un mot à la grande intuition de l'ensemble. Alors, dépouillée des nuages qui la recouvrent, la splendeur du poème apparaît en même temps que son sens profond et éternel. A travers et au-dessus des éblouissements de la structure formelle se révèle la vie intérieure qui l'anime, et c'est là l'impression que nous a laissée l'exécution du chef-d'œuvre sous la direction de l'éminent chef d'orchestre qu'est Dupuis.

On connaît le mot de Beethoven, à propos de cette messe : « Jamais, dit-il, plus grande œuvre d'art ne fut conçue dans des circonstances de vie plus malheureuses. » Ce témoignage du Génie conscient de sa puissance n'a été que tardivement ratifié par la Postérité, mais actuellement il n'est plus personne pour contester que la *Messe en Ré* soit un des plus rayonnants sommets de l'Art. Nous ne saurions cependant y voir un chef-d'œuvre absolu au sens strict de la musique religieuse.

La fantaisie du poète y a en effet trop de part, les proportions énormes du monument n'ont pas toujours l'équilibre des choses de Dieu, certains développements y apparaissent trop forcés.

La religion est un rapport de deux termes, un lien (*re-ligio*) entre Dieu et l'homme, et il y a peut-être trop d'humanité dans l'œuvre de Beethoven, pas assez de grandeur vraiment divine. *La Messe en Si mineur* de Bach nous semble

plus purement, plus harmonieusement belle, plus proche aussi de la vérité éternelle, car si Dieu consent à s'abaisser momentanément jusqu'à nos misères, c'est pour nous élever bientôt jusqu'à Lui, dans l'Union sereine et joyeuse. Nous l'avons déjà dit d'ailleurs, en dehors de son caractère évident d'absolue et par conséquent d'immortelle beauté, la musique de Beethoven s'offre à nous par certains côtés comme le reflet de son époque, une des plus troublées qui furent jamais. Cet art raconte une vie et surtout une période de l'histoire de l'Humanité,

Tristan et Yseult à « la Monnaie ». — Les mêmes éloges doivent être accordés sans réserve à M. Dupuis pour la maîtrise dont il a fait preuve dans la conduite des représentations de *Tristan et Yseult* à la Monnaie. Ce drame immense qui, avec *Parsifal*, constitue le triomphal couronnement de l'œuvre wagnérienne a été rendu d'une façon supérieure à tous égards. Orchestre et interprètes n'ont pas joué mais vécu et souffert le drame dans toute son intensité. Ainsi peut se résumer l'impression maîtresse de ces belles représentations. La vie coulait à pleins flots au travers de la trame orchestrale, toute en lumière, où les thèmes tour à tour majestueux et tendres, entrecroisant à l'infini leur étincelant lacis, se dessinaient avec une merveilleuse netteté. M^{me} Litvinne, dont les progrès réalisés depuis deux ans ont été étonnants, a mis ses éminentes qualités de chanteuse et d'interprète au service du rôle le plus écrasant qui existe au théâtre. Elle a soulevé l'enthousiasme tant par le charme de sa voix aussi puissante qu'expressive que par la composition de son personnage au point de vue poétique et scénique. Les rôles de Tristan, de Kourwenald, de Brangaine et de Marke ont été tous tenus par des interprètes admirablement intelligents, conscients et convaincus de l'infinité portée d'art du chef-d'œuvre qu'ils avaient mission de traduire. Merci à tous les interprètes et en première ligne à M. Kufferath qui a été visiblement en tout ceci le guide et l'inspirateur, la lumière et la flamme.

Le Concert Wagner. — Il a été pour nous la source de pures et profondes émotions. En ces quelques notes brèves nous n'avons pas le loisir d'entrer dans des détails. Qu'il nous soit permis seulement de signaler deux points.

Le prélude de *Lohengrin* dont Mottl traduit la pensée avec une ampleur et une poésie incomparables. Qui n'a pas entendu sous sa direction cette page divine n'en a qu'une idée très incomplète. C'est comme un souffle embaumé du Paradis inondant l'âme de ses effluves et de ses caresses. C'est une voix charmante et ineffable, s'élevant des lointaines contrées qui ont Dieu pour Soleil, et qui tendrement pénètre ainsi qu'un fleuve de miel aux ultimes profondeurs de notre être, laissant, dans ses alternatives de puissance et de douceur, une seule et même impression, celle d'un bercement exquis au pays des Séraphins.

Et Van Rooy! Ah, le noble, le pur artiste, préoccupé avant tout de vivre son rôle, de ne jamais sacrifier à l'effet la vérité d'interprétation. C'est vraiment le chanteur de l'expression par-dessus tout. La voix est souple et émue, colorée de nuances ravissantes, conduite avec un art suprême, soutenue par

une diction d'une merveilleuse clarté. Ce n'est pas Van Rooy, nous disait à la sortie un fin et subtil critique, ce n'est pas Van Rooy que nous avons entendu, ce sont Wolfram et Wotan eux-mêmes qui nous ont apparu ce soir en toute leur majesté.

Armide au Conservatoire. — M. Gevaert professe une admiration toute spéciale pour Gluck, et il a cent fois raison. Gluck occupe dans l'histoire de l'art une place très éminente. A la fin du siècle dernier, et presque en même temps que Mozart, ce fier génie a projeté ses rayons sur toute l'évolution de leur musique moderne (1). En associant ici les noms de ces deux illustres musiciens, remarquons néanmoins que si l'imagination plus purement musicale de Mozart fut mieux douée sous le rapport de l'abondance des idées, de la richesse mélodique et peut-être aussi de la finesse d'inspiration, en revanche Gluck possède au suprême degré une qualité qui manqua constamment et totalement à Mozart, la grandeur. La noblesse est le fond même du génie de Gluck, le trait le plus essentiel de son esthétique, se reflétant limpide en un style qui, toujours grave et pur, n'est cependant jamais entaché de pompe. *Armide* est la seule parmi les œuvres capitales du maître qui ne soit pas empruntée à l'Antiquité. La partition ne se soutient pas d'un bout à l'autre à la hauteur des authentiques chefs-d'œuvre ayant nom *Orphée*, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*. On y relève des longueurs, des traces de fatigue, certains contre-sens poétiques et même quelques banalités. On a dit que le génie de Gluck était trop sévère, trop chaste pour peindre en sa musique les mollesse de l'amour sensuel. Quoi qu'il en soit, *Armide* renferme d'éclatantes beautés et, à cet égard, il faut citer en toute première ligne l'admirable scène qui clôt le poème. M^{me} Bastien s'y est révélée l'artiste consommée, la tragédienne vibrante que nous avons déjà appris à connaître dans les autres œuvres de Gluck. D'une façon générale d'ailleurs, l'exécution d'*Armide* a été un pur rêve de grâce et de poésie. Les airs de ballet, bijoux délicatement ciselés, ont apparu aussi fins que les plus exquis pastels de Van Loo ou de Boucher. Et comment en serait-il autrement quand il se trouve aux pupitres de l'orchestre des artistes de l'envergure de Thomson, de Guidé et d'Anthoni ?

GEORGES DE GOLESCO.



(1) Voir notre article sur Gluck paru dans *Durendal*, livraison d'avril 1900.

Gazette des Faits et des Livres

Décembre 1900.

Le souvenir de feu Gustave Frédéric, critique à l'*Indépendance belge*, bénéficia ces temps derniers d'un double rappel : un buste au cimetière et la publication d'un choix de chroniques (1).

Trente ans de critique !... Pendant trente ans, en effet, M. Frédéric tint en Belgique, avec plus de solennité que de grâce, le sceptre de la critique ; son autorité fut réelle et incontestée parce qu'elle était unique ; il fut longtemps *le* critique national, et ses arrêts littéraires faisaient jurisprudence ; pour conquérir aujourd'hui un tel prestige, il serait nécessaire à un écrivain d'avoir derrière soi quelque œuvre forte et approfondie ; or M. Frédéric ne laisse que des articles ; il fut un *articlier* dans tout ce que le mot signifie de léger, d'éphémère et de superficiel ; ce « Sainte-Beuve belge » — comme on le qualifia un jour dans un accès de bouffonne flagornerie — n'a pas écrit, sur un auteur quelconque, une étude générale et complète, situant l'homme croqué et l'œuvre analysée dans l'évolution des idées artistiques de son temps ; et en réunissant ses écrits en deux volumes, ses amis n'ont pu offrir au public que des appréciations fragmentaires de livres, des chroniques théâtrales brassées entre minuit et une heure, et de hâtives nécrologies griffonnées sur le marbre d'imprimerie.

M. Frédéric fut un journaliste prompt et agréable ; il sut enterrer très proprement les morts illustres ; il renseigna intelligemment les familles sur la valeur littéraire et morale des nouveautés de l'art dramatique ; enfin il profita habilement de quelques amitiés illustres, et les anecdotes qu'il rapporta de leur contact sont ce qu'il y a de plus personnel dans ses livres.

(1) GUSTAVE FRÉDÉRIX : *Trente ans de critique* ; deux volumes. Bruxelles, Lebègue.

« Trente ans de critique » — en deux volumes ! — prouvent que dans la critique d'il y a trente ans, on pouvait, en Belgique, passer grand homme — à très bon marché.

* * *

J'ai gardé, de mes lectures de jadis, une heureuse impression de la *Théorie des belles-lettres* du R. P. Longhaye; dans un genre que je juge vain et peu probant, c'est une œuvre très supportable et d'ailleurs fort bien écrite; lorsque, plusieurs années après, ce Jésuite très informé, très érudit et maniant la plume avec une progressive maîtrise, appliqua à l'étude de la littérature classique, l'étalon de ses préceptes, son *Histoire de la Littérature au XVII^e siècle* apparut comme un document historique et littéraire de toute première valeur, et qui peut rivaliser de netteté et d'envergure avec les meilleurs « tableaux » de M. Brunetière.

A présent voici que le R. P. Longhaye aborde le *Dix-neuvième siècle* (1). Et c'est pour lui, pour son beau talent et sa notoriété naissante, le moment d'épreuve et le quart d'heure difficile; et plus d'un, certes, de ceux qui l'aiment et le suivent comme un des maîtres des lettres françaises et chrétiennes, s'est demandé en recevant le volume nouveau : que va faire le P. Longhaye; gravitera-t-il à son tour dans l'orbite traditionnelle des pitoyables contemporains de la modernité dont le R. P. Cornut, auteur des *Malfaiteurs de la plume*, reste le prototype ridicule — ou bien s'orientera-t-il vers un éclectisme raisonné et clairvoyant qui, sans rien sacrifier des essentiels principes, sait comprendre, goûter et mettre en relief ce qu'il y a de beauté réelle, originale et durable dans l'art de ce temps ?

L'énigme était cruelle; elle le restera encore aussi longtemps que nous ne pourrions juger dans son ensemble l'œuvre du R. P. Longhaye; des trois volumes projetés, seul le premier a paru — et il est consacré au « Renouveau chrétien (1800-1830) ».

Le Romantisme alors? Non, l'auteur place la période romantique de 1830 à 1850; il la personnifie en Hugo et en biffe Chateaubriand, Madame de Staël et Lamartine!... Singulière façon et très arbitraire d'écrire l'histoire et d'arranger les dates, et qui semble avoir pour objectif d'exclure Hugo du bénéfice de tout ce que le Romantisme apporta de novation glorieuse et bien-faisante... Faire du maître des *Contemplations* et de la *Légende des Siècles* le « pelé et le galeux » d'où vient tout le mal à la littérature de notre siècle — voyons, mon Père, laissez donc à d'autres cette mesquine et rancunière besogne; vous avez écrit sur Chateaubriand des pages belles et fortes — encore qu'un peu sévères pour la mélancolie de *René*; vous avez porté sur Lamennais un jugement motivé et définitif, et votre appréciation sur Lamartine est d'une compréhension sympathique et large; votre autorité de critique est grande déjà, elle mérite de grandir encore; de grâce, ne descendez point de ces hauteurs de la juste sérénité et de l'admiration loyale pour

(1) *Dix-neuvième Siècle ; Esquisses littéraires et morales*, par Longhaye. Paris, Retaux.

partager, contre l'auteur des *Châtiments*, les animosités et les haines des politiciens ; malgré ses petitesesses, ses erreurs et ses fautes, Hugo a écrit sur le Livre d'or du siècle une page incomparablement majestueuse et géniale, et lorsqu'aux horizons de l'art de notre époque, son formidable profil de géant est évoqué, tous ceux qui aiment les Lettres, tous ceux qui tiennent une plume lui doivent bien, n'est-ce pas, un coup de chapeau — ce chapeau fût-il un tricorne !

*
* * *

L'autre soir, dans un salon, où émergent de l'habituelle cancanerie quelques préoccupations littéraires, la causerie était à la conversion de M. Paul Bourget ; et une vieille dame de dire, mi-sévère, mi-triomphante : « Enfin, il va écrire des choses convenables » ; tandis qu'une jeune dame murmurait, dans une délicieuse moue : « Hélas ! il va écrire des choses ennuyeuses ! »...

Mes deux interlocutrices partaient d'un point de vue psychologique différent, mais leurs réflexions étaient la conséquence de cet identique et éternel préjugé qu'en art, le domaine passionnel est interdit à tout auteur qui se réclame du catholicisme.

La parfaite bêtise ! — que le jansénisme de nos critiques et la haute autorité soudain conquise par ce nouveau Père de l'Église, qu'est M. Brunetière, érigèrent à la dignité d'un principe !

La destinée de M. Paul Bourget demeure celle d'un ingénieux sagace et émouvant « démêleur » de complications sentimentales ; les anomalies sociales qu'entraîne — comme un châtiment et une rédemption — le péché d'amour sollicitèrent dès l'abord son observation ; on peut lui reprocher, au temps de sa jeunesse, d'avoir rendu trop attrayant le péché, trop bénin le châtiment et trop facile la rédemption ; mais depuis lors et à partir de la *Terre promise*, sa vision des choses s'est conformée de plus en plus aux exigences de la morale véritable ; et actuellement s'il serait inconvenant de demander à M. Bourget ses sentiments intimes et personnels sur la religion, il doit être permis de constater que les « moralités » de ses plus récents livres ne sont que des transpositions très artistiques de la Révélation.

La dernière œuvre de M. Bourget souligne péremptoirement cette constatation (1) ; sous l'agréable et vivante forme de contes, voilà scrutées, débattues et analysées les plus poignantes situations que peut créer le désordre moral — et la réparation mise en balance avec la faute ; l'innocente jeune fille qui, pour racheter la faiblesse de sa mère, brise héroïquement et silencieusement dans son cœur le plus exquis des amours ; la courtisane qui compense sa vie de luxe et de plaisirs par les angoisses les plus tragiques pour la vertu de son fils et exhale, en moins déclamatoires formules, les affres du Quasimodo de Hugo ; l'adolescent viril qui se guérit d'une affection coupable en se rabaisant volontairement aux yeux de celle qui l'aime — tous ces êtres qu'on sent

(1) PAUL BOURGET : *Un Homme d'affaires*. Paris, Plon.

vécus, réels et modernes, disent mieux et au moins aussi éloquemment que bien des sermons, la nécessité d'une vie conforme à l'ordre moral qui se rencontre, du reste, avec l'esprit de l'Évangile...

M. Paul Bourget approprie admirablement le Décalogue aux accidents de la psychologie contemporaine; c'est un apologiste indirect, mais de quelle profonde bienfaisance! Au contact de la vie et de l'idéal chrétien entrevu, sa pensée s'est renouvelée de vigueur et d'envergure, et le haut problème de la responsabilité auquel il voua toujours les prédilections de son magistral talent s'est éclairé pour lui de lumières nouvelles.

Cela nous suffit, n'est-ce pas? — et laissons à d'autres l'impertinence de lui demander son billet de confession.

*
*
*

Et voilà rouvert le débat sur l'Art chrétien — amorcé par la conférence de mon vaillant ami Henry Carton de Wiart! J'aime ce discours pour sa forme nerveuse et primesautière, et pour la bousculade entreprise à travers les mobiliers dits esthétiques; mais mon vieux compagnon de luttes me pardonnera de ne point partager son optimisme vis-à-vis de l'École néo-gothique. Les plus beaux principes et les intentions les meilleures ne peuvent rien contre les faits; et les faits les voici : si l'école néo-gothique a admirablement réussi en architecture — et le baron Béthune n'eût-il réalisé que l'abbaye de Maredsous, que son nom encore mériterait de survivre dans la gratitude des artistes catholiques — et si, dans le mobilier, elle a trouvé un type heureux encore qu'un peu monotone, qui peut contester que les tentatives de sculptures et de peintures *secundum Lucam* ont abouti à la plus déplorable faillite artistique!

Non, on ne me fera jamais admettre que le dédain de l'anatomie, le mépris caricatural de ce chef-d'œuvre de Dieu qu'est le corps humain, le torticolis et la grimace soient des éléments essentiels de l'art catholique!

Contre ces cauchemars pétrifiés et coloriés, la réaction, du reste, s'affirme de jour en jour davantage; il me fut donné dernièrement d'en constater un heureux symptôme.

Le hasard m'avait amené à Eindhoven, l'exquise et propre ville hollandaise, aux claires maisons enrubannées d'eau et égayées de verdure, et que dominent les sveltes clochers de plusieurs églises gothiques modernes; l'une d'elles surtout m'a laissé un souvenir inoubliable; située dans un lointain faubourg et toute voisine des champs et des pâturages, elle élève vers le ciel sa symbolique prière de granit, de toute la légère et pure hardiesse de ses ogives; nulle fresque criarde, nulle erreur de mobilier ne viennent rompre l'impression à la fois précise et artistique de ces nefs grandioses et sveltes que le clair-obscur d'un prestigieux crépuscule teintait comme d'une patine séculaire; au cours de ma visite, me voici soudain arrêté par une blanche statue de Sainte Anne, avec la Vierge-enfant à ses côtés : en sa longue robe, sobre de plis, la mère avait toute la sévère et expressive beauté des vieux maîtres flamands, et la fillette était toute candeur et toute fraîcheur; dans

l'attitude et le regard de l'une il y avait l'anxiété implorante des douleurs entrevues, tandis que le geste d'amour de l'autre était comme un poème de soumission ingénue... L'émouvante œuvre en vérité — si religieuse d'idée et si humaine de réalisation !

Je demandai le nom du statuaire : « Les frères Custers, me fut-il répondu ; ils habitent tout près d'ici... »

Le lendemain nous sonnions à une coquette villa en pierres de taille ; à travers un corridor aux dalles miroitantes, on nous conduisit au seuil d'un grand hangar d'où nous arrivèrent soudain des chants mâles et lents : une dizaine de jeunes gens, en longues blouses blanches de sculpteurs, travaillaient là fiévreusement, parmi les projets en terre glaise, les maquettes de plâtre, les débris de moulage : ici s'ébauche d'un bloc de bois une tête de Christ bellement souffrante ; là un Saint François d'Assise étend les bras dans une extase éperdue ; plus loin sur un coin de chaire de vérité se déroulent, en une théorie pleine d'énergie et de vie, les patriarches de l'ancien Testament d'une part et les Apôtres d'autre part ; et tout cela, qu'il s'agisse de travaux en genèse ou de travaux achevés, tout cela profère la double caractéristique qui nous frappa dans la *Sainte Anne et la Vierge* vue la veille : la foi et l'art, l'idéalité et la forme s'harmonisent, se parachèvent et se façonnent en des œuvres qui suscitent l'édification et l'admiration.

Au milieu de leurs apprentis, donnant ici une indication, là un coup de main, expliquant et discutant, affables et fraternels, Jan et Alfons Custers circulent, l'un silencieux, portant sur son masque tourmenté le stigmate des longues cogitations d'art, l'autre tout en dehors, avec une fine tête à la Van Dyck, et clamant haut, dans un joli geste de sa cigarette, son enthousiasme esthétique.

En surprenant ainsi dans leur travail les frères Custers, en les écoutant parler, je crus deviner le secret de leur profonde originalité d'artistes chrétiens : c'est la collaboration d'une pensée intimement imbue de croyance avec une imagination ardente et créatrice ; ici les concepts de la foi éternelle sont renouvelés, dans leur expression, par une technique qui ne désavoue et ne dédaigne aucune des ressources de la vie ; ces deux sculpteurs se complètent l'un l'autre, et les principes essentiels emportés par l'un des enseignements de l'Ecole Saint-Luc à Gand aboutissent, grâce à la personnalité instinctive de l'autre — épanouie dans un milieu de tendances plus contemporaines — à des réalisatives où l'apostolat religieux est secondé de toutes les conquêtes de la modernité.

Et voilà l'heureuse découverte que me valut un vagabondage de vacances en Hollande — et que je promis de faire partager aux lecteurs de *Durendal* ; des initiatives semblables à celles des frères Custers sont trop rares et trop méritoires pour ne pas valoir d'être mises à l'ordre du jour (1).

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

(1) Nous espérons reproduire bientôt dans *Durendal* l'une ou l'autre œuvre des frères Custers.

Les Matinées littéraires

du Théâtre Molière

Conférence de M. Fierens-Gevaert. — La thèse principale de l'excellente conférence de M. Fierens-Gevaert tendait à prouver que Flaubert n'avait pas réussi, et ne pouvait réussir, à s'abstraire — comme c'était sa prétention — de son œuvre, à n'y rien laisser transparaître de lui-même. Ambition évidemment absurde! Aucun effort, aucune contorsion de pensée, aucune contrainte pourraient-ils faire qu'un artiste, doué d'originalité, ne se reflète, avec sa vision et sa conscience de la vie, dans ses créations? De quel souffle s'animent ses personnages, sinon du sien? L'historien, même, qui croit ne conclure que sur des faits authentiques qu'il n'invente pas, se laisse, inconsciemment, guider par ses tendances philosophiques, ses sympathies ou ses répulsions dans le choix des éléments dont il se sert, et cela quel que soit son souci d'impartialité; à plus forte raison, une fiction, dont les combinaisons dépendent uniquement de l'auteur, ne saurait-elle rester indépendante de la personnalité de celui-ci. Chimère fallacieuse à l'égal de celle de l'art pour l'art — de laquelle Flaubert était également engoué — et d'où est issu l'art d'aujourd'hui, art de cénacle, ésotérique, accessible aux seuls adeptes et initiés, hors du large courant de la vie et des hommes et qu'aussi ceux-ci ne connaissent plus...

L'art grec, de même que, jusqu'au xv^e siècle, l'art moderne, était populaire et s'adressait à la foule : les tragédies d'Eschyle et de Sophocle étaient applaudies par tout le peuple assemblé à l'occasion des fêtes helléniques; les citoyens de Florence et de Sienne faisaient cortège d'allégresse et de triomphe à la Vierge de Cimabue ou à celle de Duceio; toute la cité du Lys était en effervescence lors du placement des portes de Ghiberti au Baptistère; les *canzone* du Dante étaient chantés par les gamins des rues.

L'art des Primitifs n'avait pas divorcé d'avec la vie; il sublimait la langue même du peuple au milieu duquel il florissait; il s'inspirait, pour la traduire

en beauté, de la seule réalité. Mais on lui fit connaître, bientôt, que son langage était barbare, qu'il devrait y renoncer et adopter celui d'une civilisation morte; on lui apprit que la réalité était grossière et que la beauté idéale existait, et le « grand art »... Le peuple, cessant de comprendre, se désintéressa d'un art, objet de luxe, destiné uniquement, sans doute, aux lettrés, aux savants, aux riches. Le malentendu n'a cessé de s'accroître depuis; et les artistes, à présent, forment une sorte de caste hiératique, sacerdotale, gardienne de rites obscurs. Ils ne comprennent pas plus la foule que celle-ci ne les comprend; ils considéreraient comme une dégradante déchéance d'en être compris et cependant, souffrent, en même temps, et déversent sur elle la majesté de leur mépris souverain — parce qu'elle ne les comprend pas!

Flaubert a dépensé sa vie à vitupérer le bourgeois; ses lettres abondent en imprécations contre lui; c'est une convulsion perpétuelle et pénible, affligeante et, quelquefois, ridicule... Si l'on vit dans sa « tour d'ivoire », qu'importent la grossièreté et la physionomie des badauds qui errent aux alentours? Non content d'épancher sa haine atrabilaire du monde médiocre, au milieu duquel rien, d'ailleurs, ne l'obligeait à vivre, il en sature son œuvre : *Madame Bovary*, *l'Education Sentimentale* où surabondent les personnages odieux, sordides ou imbéciles; et enfin, cette encyclopédie inouïe de la platitude, cette œuvre de vengeance frénétique et maniaque, *Bouvard et Pécuchet* !... Il vivait, en quelque sorte, de son dégoût; car, en somme, pourquoi, puisque le coudoïement de tels êtres dans son existence réelle lui donnait la nausée, perpétuait-il sa rancœur en les évoquant dans sa vie intellectuelle...

Saurait-on tenir, dès lors, Flaubert pour un peintre vraiment compréhensif de la vie contemporaine qu'il a regardée avec les yeux de la rancune, avides de n'en voir que les tares, les laideurs, les infamies? Sont-elles bien justifiées, ces épithètes de « demi-dieu » et de « penseur » dont l'honore M. Fierens-Gevaert, alors que l'on chercherait vainement dans la partie capitale de son œuvre les accents de haute pitié, de large et compatissante compréhension humaine qui donnent à l'œuvre d'un Balzac, d'un Dostoïewsky, d'un Tolstoï une portée si supérieure?

Le monde, vraiment, n'est pas uniquement peuplé de créatures hideuses ou stupides comme le couple Bovary et les amants d'Emma; tous les libres-penseurs ne ressemblent, peut-être, pas à Homais. On dirait que les naturalistes ont cette conviction innée que l'ignoble seul est vraisemblable et — naturel! M. Zola, ce virtuose puissant et grossier de l'abjection, ce « malheureux — pour emprunter la dure mais équitable sentence de M. Anatole France — ce malheureux, dont on peut dire qu'il vaudrait mieux pour lui n'être pas né », ne veut-il pas que la société moderne se reconnaisse dans le miroir souillé des Rougon-Macquart?

Flaubert, au moins, s'évada, parfois de la sentine où grouillaient ses bourgeois; il a rêvé superbement *Salammbô*, les *Trois Contes*, la *Tentation de saint Antoine*. Cependant, il serait difficile, pensons-nous, d'apercevoir une inspiration vraiment mystique, comme le voudrait M. Fierens-Gevaert, dans la *Légende de saint Julien l'Hospitalier* et dans la *Tentation*. Le dessein de celle-ci semble plutôt de destruction ironique et de ruine; et celle-là, une des

pages les plus accomplies du maître, est surtout pittoresque et, faut-il le dire ? d'une splendeur verbale trop continûment éclatante.

La rançon de ce style si parfait, si travaillé, où rien n'est abandonné au hasard est qu'il semble souvent figé, qu'il revêt les apparences immobiles et polies de la mosaïque ; qu'il étonne sans parvenir à émouvoir. A force de vivre avec ses phrases, de les remanier, de les « gueuler », comme il disait, de vouloir les courber aux règles qu'il s'était tracées, le velouté délicat de l'inspiration se froissait, l'imprévu disparaissait, et tout ce qu'il y a de frissonnante palpitation, de spontané dans la vie. Le style de Flaubert a la consistance et l'éclat du marbre, mais, comme celui-ci, il est glacé.

M. Fierens-Gevaert a marqué, en quelques mots seulement, à la fin de sa conférence, les réserves que l'on doit faire quant à la manière acerbe dont, du fond de la misanthropie de sa douloureuse existence solitaire, le grand écrivain a envisagé la vie. Craignant, sans doute, l'ire posthume de l'auteur de *Madame Bovary* et son aversion pour la race abominable des critiques, il a surtout montré ce qu'il y a d'admirable chez lui ; nous sommes tombés dans l'excès contraire : que Flaubert nous pardonne en faveur de notre infimité !

La causerie de M. Fierens-Gevaert a été fort applaudie, de même que la lecture de la *Légende de saint Julien l'Hospitalier*, à laquelle M. Chomé a donné beaucoup de relief et de chaleur.

Conférence de M. Ed. Ned. — La cinquième conférence du théâtre Molière a été consacrée à MOLIERE. Le conférencier, M. Edouard Ned, s'est surtout attaché à tracer la physionomie morale du grand comique. Comique ! au fond c'est tragique, plutôt, qu'il faudrait dire, car, s'il y a dans Molière une verve vraiment plaisante et légère, tout ce qui chez lui relève davantage de la comédie satirique, *Tartuffe* et le *Misanthrope* par exemple, est, si l'on y prend garde, grave et triste.

En réalité, c'était un mélancolique, une âme de haute et puissante tendresse, d'une sensibilité exquise, et destinée, comme toutes les âmes de cette sorte, à souffrir la vie plutôt qu'à la vivre. On peut dire, aussi, qu'il souffrit certaines de ses œuvres bien plus qu'il ne les écrivit ; et il mettait dans la bouche de ses personnages la douloureuse confidence de l'homme de génie, méconnu et moqué par une frivole femme trop aimée. Il laisse percer le gémissement sourd de sa souffrance, mais c'est devant le public, et ses paroles sont des railleries amères ; et, alors, derrière le masque à moitié détaché de ses protagonistes, apparaît son propre visage, ardent et soucieux.

L'auditoire, fort nombreux, comme à l'ordinaire a fait fête à la causerie très vivante de M. Ned et aux acteurs du *Molière*, qui ont joué, ensuite, un acte du *Misanthrope*.

ARNOLD GOFFIN.



LES LIVRES

LE ROMAN :

Maison d'Or, roman par MAURICE DES OMBIAUX. — (Paris, Ollendorff.)

M. Maurice des Ombiaux, qui s'est diverti naguère à nous dire les aventures un tantinet rabelaisiennes de saint Dodon, nous offre, en ce roman, un drame familial, discret et poignant, conté avec une émotion vraie et communicative. La famille, qu'un désastre a ruinée et dispersée, a reconquis lentement, par le travail et l'économie de tous, l'aisance. Au foyer reconstitué il y aura du bonheur encore pour le vieux père, pour Kate, la sœur sublime, pour Fred, le frère vaillant, pour la petite Mad, la cadette, qui dut naguère chercher au loin son pain et que l'on va rappeler d'exil. Mais Mad n'est plus ce qu'elle était; la ville lointaine l'a changée; son âme ne vit plus au foyer; des liens mystérieux et que l'on sent coupables l'enchaînent ailleurs. Par elle va crouler le rêve de paix et de joie longuement édifié. L'enfant prodigue ne reviendra que malheureuse et abandonnée au foyer d'où le père à son tour, tué par l'oubli d'une enfant ingrate, est parti. Kate, la *maison d'or*, est peinte avec infiniment de tendresse: elle est le centre, la reine de ce beau et noble livre, dont la seconde partie surtout atteste un talent délicat et nuancé, une âme ouverte aux sentiments les plus tendres comme aux plus hautes émotions.

La Valse. — Les Départs, par HENRI LAVEDAN, de l'Académie française. — (Paris, Calmann-Lévy.)

Les dialogues où M. Lavedan raille si féroce­ment la roserie et le muffisme contemporains sont, sans doute, la partie la plus populaire et la plus caractéristique de son œuvre. Les *Départs* continuent *Leurs Sœurs*, les *Petites Visites*, les *Beaux Dimanches* et les autres recueils que chacun sait. La verve est la même; mais l'âpreté d'ironie est moindre. Si l'on y rencontre quelques satires sinistrement vraies, et des scènes où les ridicules, les snobismes et les lâchetés sont fouettées cruellement, l'on y voit aussi, plus que précédemment, semble-t-il, des dialogues où l'ironie ne fait qu'effleurer, où la verve s'attendrit, où la caricature émeut et touche. Quelques nouvelles exquises, alertes et simples ouvrent le volume: l'une d'elles, la *Valse*, qui donne son titre au volume, ressemble fort à un chef-d'œuvre.

La Mort des Dieux, le roman de Julien l'Apostat, par DMITRY DE MÉREJKOWSKY, traduit du russe par JACQUES SORRÈZE. — (Paris, Calmann-Lévy.)

Cette œuvre de M. de Mérejkowsky, qui passe pour l'un des chefs littéraires de la jeune Russie, est, croyons-nous, la première qu'une traduction ait mise à la portée du public français. Hâtons-nous de dire qu'elle justifie la réputation de son auteur. Son caractère diffère étrangement de celui du roman russe que nous révéla M. de Vogüé et qui nous apparaît préoccupé de morale plus que de littérature, inquiet de vérité plus que d'art. Bien que la hantise religieuse soit nécessairement partout dans un livre dont l'empereur Julien est le héros, c'est l'artiste surtout qui s'y affirme. On y sent partout le souci plastique, le culte de la forme impeccable, l'influence classique. Il est un de ceux qui marquent l'avènement, en Russie, du cosmopolitisme intellectuel et du dilettantisme. Aucun des romans russes traduits jusqu'à ce jour ne nous avait, s'évadant du milieu national, montré la reconstitution d'un passé historique étranger; l'œuvre de M. de Mérejkowsky témoigne d'une conception d'art ignorée naguère dans son pays.

Leroman s'ouvre au lendemain de la mort de Constantin, à l'heure où Julien adolescent végète enfermé, par les ordres de son cousin Constance, dans la solitaire forteresse de Macellum. Il accompagne Julien, à travers les épisodes connus de sa vie et de son règne, jusqu'au jour où l'Empereur tombe mortellement frappé, dans une rencontre avec les Perses. L'Apostat est à peu près l'unique héros du livre; il traverse une série de tableaux, dont les autres personnages sont, pour la plupart, simplement épisodiques. Ce n'est que dans sa dernière partie que l'action, à partir de l'avènement de Julien, se lie et se serre davantage. La psychologie de l'Apostat, aux diverses étapes de sa rapide vie, est profondément fouillée; d'autres portraits sont curieusement vivants et pittoresques. L'époque étrange, compliquée, pédante et subtile, croyante et sceptique, où se prolonge l'agonie de l'Olympe vaincu par le Christ, ressuscite avec un saisissant relief. Bien des chapitres sont d'un art achevé, exquis et puissant. Notons que l'auteur n'a pas manqué de mettre dans la bouche de Julien expirant l'apostrophe célèbre : « Tu as vaincu, Galiléen ! » Ce mot à effet, si souvent exploité, est malheureusement légendaire, comme la plupart des mots historiques.

M. D.

L'ART :

Notes sur les Primitifs italiens et sur quelques Peintres des Marches et de l'Ombrie, par JULES DESTRÉE, avec deux eaux-fortes de M. Aug. Danse et cinq eaux-fortes de M^{me} Jules Destrée, 1 vol. in-8°. — (Florence, Alinari; Bruxelles, Dietrich.)

M. Jules Destrée poursuit le cours de ses attrayantes études sur les Primitifs italiens, dont nous avons signalé ici même la première série consacrée à quelques artistes toscans. Il nous en donne aujourd'hui une nouvelle où il réunit de curieuses pages sur les principaux peintres de l'école ombrienne, de

Boccati da Camerino au Pérugin et sur quelques artistes peu connus, les Salimbeni, de San Severino; Giovanni da Oriolo et Leonardo Scaletti, de Faenza.

M. Destrée connaît, et il redit, avec émotion, la joie des courses esthétiques en ces petites cités de gloire, de soleil et de beauté, Pérouse, Foligno, Spello, Urbino, Orvieto... le plaisir de la flânerie en de petits musées tranquilles et déserts, que le flot des touristes embrigadés, toujours déferlant à Florence, à Venise ou à Rome, n'envahit pas; le bonheur de la lente assimilation de l'œuvre d'un artiste aimé, étudié à loisir dans le silence tiède des salles vides ou dans les églises dormantes et fraîches; l'allégresse des découvertes rares, des hypothèses, des rapprochements inattendus, des convictions basées sur des indices lentement accumulés et coordonnés soudain, comme par le coup de foudre de l'intuition, à l'aspect de quelque œuvre délaissée ou méconnue. Il affectionne signaler des travaux qui, conservés en des endroits écartés, hors des grand'routes hantées par la caravane de la critique, ont échappé, ou presque, à l'attention de celle-ci, ou ceux d'artistes classés qui dénotent quelque aspect négligé de l'auteur: les fresques des San Severinates, Giacomo et Lorisenzo Salimbeni, à Urbino, citées par Müntz et Rio, mais auxquelles, selon M. Destrée, ces écrivains n'ont pas accordé l'importance qu'elles méritent; certaines œuvres de Boccati da Camerino, qui montrent chez cet exquis peintre de suavité une aptitude singulière à des œuvres de force tragique et à une interprétation toute originale et audacieuse de réalités possibles. Pointons encore, sous ce rapport, les pages remarquables consacrées à deux peintres dont on ne sait à peu près rien, Giovanni da Oriolo, représenté par un unique portrait du marquis Lionel d'Este, conservé à la *National Gallery*; et Leonardo Scaletti, duquel le musée communal de Faenza détient les seules œuvres authentiques.

Les notes de M. Jules Destrée sont d'un périégète consciencieux et chercheur, admirablement informé, mais aussi d'un artiste sensitif, attentif aux problèmes de la technique, à tous les détails qui peuvent aider sa sagacité, et qui, à la fois, saisit la beauté des œuvres dans leur réalité supérieure, dans leur expression profonde et humaine. Il faut marquer spécialement, à cet égard, les belles pages où il analyse à grands traits l'œuvre du Pinturicchio et du Pérugin.

Il ressent pour l'art du xv^e siècle cette tendresse exaltée sans laquelle il n'est point de véritable admiration, et de compréhension parfaite. Il entre de l'amour dans toute admiration pénétrante. D'autres que nous, qui partageons les prédilections passionnées de M. Destrée, diront qu'elles le rendent partial vis-à-vis de la seconde Renaissance; nous ne sommes pas de cet avis, mais, au fond, c'est possible; pourtant, n'est-ce pas la rançon de toute conviction forte et exaltée que d'entraîner quelque exclusivisme? et le communicatif enthousiasme dont nous émeuvent certaines œuvres est-il susceptible de naître dans des esprits éclectiques ou sceptiques, que leur sang-froid et leur demi-indifférence doit en défendre?

Les études de M. Destrée sont illustrées d'eaux-fortes de M^{me} Jules Destrée et de M. Aug. Danse, où ces excellents artistes ont triomphé, à force d'habi-

leté et de souplesse, des difficultés que recèle la reproduction par le burin des œuvres de la peinture. Il faut louer, surtout, de la première, la saisissante transcription du *Calvaire*, de Boccati da Camerino, et du second, la très belle copie du merveilleux portrait du Pinturicchio, à Spello.

ARNOLD GOFFIN.

L'HISTOIRE :

Le Mariage de Louis XV, d'après des documents nouveaux et une correspondance inédite de Stanislas Leczinski, par HENRI GAUTHIER-VILLARS. — (Paris, Plon.)

Le joyeux Willy faisant la cour à Clio, voilà qui est, certes, inattendu. C'est la surprise que nous offre, ici, devenu grave soudain, M. Gauthier-Villars. Une bonne fortune ayant mis en sa possession des documents inédits qui permettaient d'éclaircir des points demeurés obscurs, de jeter sur d'autres une lumière neuve, il a recommencé l'histoire, écrite par beaucoup d'autres déjà, du mariage de Louis XV. C'est une histoire curieuse, mal édifiante et compliquée que celle de cet hymen royal préparé par quatre ans de politique, je veux dire de tripotages et de basses intrigues. Le Régent, héritier pour lors du trône, demandait au roi d'Espagne, dès 1721, et obtenait, pour le jeune Louis XV, âgé de onze ans, la main d'une infante qui en avait trois à peine. Il comptait, par cette union ridiculement disproportionnée et qui retardait d'une douzaine d'années la naissance d'un dauphin, ménager les chances de sa maison. Conduite en grande pompe à Paris, la petite infante y attendait l'âge des fiançailles, lorsque le Régent mourut d'apoplexie et fut remplacé par Henri de Bourbon-Condé, M. le Duc, amant de cette intrigante célèbre que fut la marquise de Prie. M. le Duc détestait et redoutait les Orléans, dont l'avènement l'eût ruiné. Comme il avait tout à craindre de la mort du roi sans héritier, il ne songea qu'à pourvoir au plus tôt Louis XV d'une épouse d'âge normal. Et rien ne lui fut plus aisé, comme on le pense, que de démontrer péremptoirement que les intérêts du royaume étaient d'accord avec les siens. On s'empressa donc, à la grande colère de Philippe V, de renvoyer dans sa péninsule la pauvre infante, et de chercher ailleurs une princesse à marier. D'échec en échec, on en vint à se résigner à Marie Leczinska, fille du roi détrôné de Pologne. Le mariage fut célébré en 1725. Une enfant timide et dévote, gracieuse et bonne, mais sans beauté, sans alliance, sans fortune, dut ainsi le plus beau trône du monde et des tristesses sans nombre aux manœuvres intéressées d'une intrigante et d'un ambitieux. M. Gauthier-Villars continue l'histoire de ce mariage jusqu'à son couronnement, la naissance du Dauphin.

Abondamment documenté, alerte et vivant, son livre se complait peut-être un peu trop volontiers dans l'étalage d'une érudition scabreuse. L'auteur estime avec raison que les dessous de l'histoire sont indispensables au chercheur que ne saurait satisfaire la correction incomplète, et souvent inexacte, des annalistes officiels. Mais il demande, trop souvent, à mon gré, son pittoresque aux anecdotes croustillantes et aux cancans d'alcôve.

M. D.

LITTÉRATURE FLAMANDE :

Gedichten, par GODFRIED HERMANS. — (Jules Van Landschoot, éditeur, Termonde.)

Ce recueil de poésies flamandes est le premier essai d'un jeune poète qui promet beaucoup pour l'avenir. Le pseudonyme de *Godfried Hermans* cache le nom de *M. Louis Dosfel*, dont nous avons déjà eu l'occasion d'admirer le beau talent de poète lorsque nous avons parlé des poésies qu'il a publiées dans le recueil de *Tijd en Vlijt*, la société littéraire flamande de l'*Alma Mater* de Louvain.

La première partie du recueil de Godfried Hermans renferme des pages d'une originalité puissante et d'une haute envolée. Le poète contemple l'humanité à son berceau et nous décrit ses visions du passé en des pages parfois superbes de grandeur et de profondeur. Ainsi sa pièce : *Abel doodgevonden* (Abel trouvé mort) communique au lecteur un frémissement tragique. Il nous introduit au Purgatoire, fait célébrer sous nos yeux la *Messe du XIX^e siècle*, décrit la fin du Monde et le Jugement dernier, etc. Mais il nous paraît que le jeune poète n'est pas encore assez maître de son sujet. Il ne réussit pas toujours à donner à ses rêves grandioses l'expression adéquate. La forme n'est pas assez artistique pour nous émouvoir complètement. Le verbe n'enrobe pas encore la pensée du vêtement resplendissant de l'Art. Qu'il travaille et il arrivera à maturité, ce jeune rêveur. Qu'il ne se contente pas d'un à-peu près de l'expression, et il deviendra un poète de marque, mieux encore, un poète chrétien.

Dans la seconde partie de ses *Gedichten*, il se révèle plus artiste que dans la première, où il se montre plutôt penseur. Cette seconde partie renferme des poésies plus courtes mais plus achevées. J'admire, par exemple, la pièce intitulée : *De Dichten op Sinai*, et encore plus la pièce exquise de forme et de pensée : *Kinderen* (Les Enfants). Elles se distinguent toutes deux par une maîtrise de forme rare chez un poète de vingt ans.

A. C.

DIVERS :

Belgique Pittoresque et Monumentale. — (Bruxelles, Charles Bulens, éditeur.)

Ce charmant album publié par notre éditeur, Charles Bulens, contient la reproduction des plus beaux monuments de la Belgique, tels que nos fastueuses cathédrales, nos merveilleux hôtels de ville, les admirables maisons de corporations de la féerique grand'place de Bruxelles, unique dans le monde entier, en un mot tout ce que la Belgique renferme de plus intéressant en architecture, en sites pittoresques, en monuments de tout genre. Le tout broché en une élégante couverture. C'est l'album le plus complet et le plus gracieux des monuments belges que l'on ait publié jusqu'ici. Nous saisissons cette occasion pour rendre hommage à M. Bulens, notre éditeur. Les lecteurs de *Durendal* ont pu constater le soin qu'il apporte à la publication de notre revue, dont tout ce qui concerne l'éditeur, et notamment la partie illustration est absolument irréprochable au point de vue esthétique, grâce à M. Bulens. Il a rang désormais parmi les éditeurs d'art de tout premier ordre.

H. M.

NOTULES

Les rédacteurs de " Durendal " viennent de s'adjoindre comme secrétaire leur jeune ami et collaborateur CHARLES DE SPRIMONT, l'auteur des charmants poèmes que nous avons publiés ici-même et qui au talent de poète joint celui de parfait prosateur et de très judicieux critique littéraire.

* * *

Jeunes Musiques. — Sous ce titre, VINCENT D'INDY a publié dans l'*Art Moderne* un article remarquable dont nous nous faisons un devoir de reproduire un beau passage, qui prouve que cet admirable artiste est aussi un profond penseur :

« Y a-t-il un *vieil art*? N'est-ce pas précisément l'un des privilèges les plus imprescriptibles et les plus incontestables de l'*art*, sans qualificatif, de vivre *en dehors du temps* ?

» Et les formules? dira-t-on. Oh! d'accord, les formules peuvent vieillir, mais ce serait faire preuve d'un esprit bien étroit que de faire consister l'art en une série de formules évidemment sujettes à la mode et à l'usure au même titre qu'un justaucorps à fraise ou un *smoking*. Pour moi, je resterai toujours persuadé que ce qui est d'essence vraiment supérieure, toutes les manifestations de tous les temps en lesquelles s'est exprimé intensivement le sincère sentiment humain, tout ce qui est *beau*, en un mot (bien que mot ait le don de choquer certains obscurantistes), ne vieillira jamais.

» Vieilles sculptures, la Victoire de Samothrace, le portail d'Amiens, la statue de Colleone, mais combien plus jeunes d'art que nombre de sucreries en marbre ou de chocolateries en bronze qui encomrent nos squares ou nos places publiques!

» Vieilles peintures, les fresques de Gozzoli à San Gimignano, les Assomptions du Gréco à Madrid et les *Syndics* de Rembrandt, mais combien plus

vivaces et plus réconfortantes pour nos esprits modernes que bien des compositions académiques ou hystériques dues à des peintres actuels !

» Vieilles musiques, l'antienne grégorienne : *Nemo te condemnavit*, le motet ; *O vos omnes* de Vittoria, les chorals d'orgue ou les cantates d'église de Sébastien Bach, mais combien plus expressives et, quoi qu'on dise, plus *près de nous* que tant d'œuvres prétendant orgueilleusement et dogmatiquement monopoliser l'expression musicale de notre temps !

» Pour moi, la *Magdalena* du Dialogue de Schütz, l'Âme pleurant la mort du Christ de la *Matthæus-Passion*, l'Armide abandonnée de Gluck, l'Isolde de Wagner, ne m'émeuvent pas moins que la charmante Louise de Gustave Charpentier ; toutes ces musiques, abstraction faite de leur vêtement de formules auquel un esprit élevé ne peut attacher d'importance, sont aussi vivantes, aussi passionnantes, tranchons le mot, aussi *jeunes* l'une que l'autre, car, toutes elles expriment sincèrement et émotionnellement l'âme humaine, qui, elle, ne change jamais, sauf en des détails infimes qui ne portent nullement atteinte à sa tenue générale et dont il faut être singulièrement étroit d'esprit pour tenir compte.

» Certes, l'expression d'art doit toujours aller en avant — elle ne pourrait, du reste, faire autrement — et c'est précisément dans le but de fortifier les jeunes et de leur donner la santé morale nécessaire à l'éclosion de leur moderne personnalité, que je leur prescris l'étude attentive et approfondie de toutes les œuvres *belles* qui ne vieilliront pas.

» Refaire du Palestrina, du Bach ou du Beethoven serait une folie, copier n'est pas créer ; en tous cas ce serait de l'art inutile, conséquemment nuisible ; mais il est absolument indispensable au créateur *moderne* de connaître ces belles œuvres éternelles et *de les aimer*, car, sans parler même du point de vue *métier* (la libre rythmique des productions du xvi^e siècle peut être un efficace régénérateur, en ce temps d'arythmie résultant de la néfaste période judaïque Louis-Philippe et second empire), sans même parler du point de vue *métier*, dis-je, l'artiste moderne n'a point d'autre mission que de continuer à défricher la voie *unique* de l'art ouverte par ses prédécesseurs, et, pour un travail efficace et personnel, il n'a que deux guides sûrs : la *science* et la *conscience*. Oui, certes ! il doit abandonner le sentier battu, rien ne lui servirait de piétiner sur place, mais pour trouver le terrain solide, il doit savoir par où les autres ont avancé et rattacher les terres conquises par lui à la route que les grands anciens ont commencé à tracer, faute de quoi il se perdra inévitablement en les fondrières de l'à-côté et ses œuvres vieilliront plus vite que les saines productions sur lesquelles les siècles ont pu passer sans en altérer la puissance émotive ; les *vieilles musiques* ne sont pas toujours, hélas ! celles dont la date est la plus ancienne ! »

* * *

Un discours de M. Charles Van der Stappen. — Au discours réactionnaire de M. Cluysenaer, dont nous avons parlé dans notre précédent numéro, il importe d'opposer la vibrante et éloquente allocution

adressée par le sympathique et distingué Directeur de notre *Académie des Beaux-Arts* à ses élèves, à l'occasion de la distribution des prix aux lauréats de l'Académie :

« Lorsque, dans les temps futurs, un jugement impartial, définitif, sera porté sur le siècle qui s'achève ; lorsque, après avoir établi la somme des efforts humains qui se sont exercés non seulement dans les sciences et dans l'industrie mais aussi dans l'art, on comparera ce siècle aux siècles précédents, il apparaîtra que le nôtre n'a rien à envier à ces derniers. Il marquera surtout par *la volonté, la recherche de la personnalité et l'abandon réalisé des sentiers battus.*

» L'Exposition du Centenaire de l'Académie montre à quel point cette recherche de l'individualité a été atteinte et prouve que notre Académie n'est pas un foyer de traditions, ainsi que quelques esprits mal renseignés ou chagrins ont tenté de le faire croire. Elle n'entend nullement contrarier la personnalité. Son exposition, où sont représentés des genres si divers, des expressions si opposées, permet à celui qui juge sans passion et sans parti-pris d'apprécier la libéralité de son enseignement et le respect qu'elle professe pour l'originalité de l'artiste.

» Et comment peut-il en être autrement ? Dans quel but, par quels moyens l'Académie peut-elle être un obstacle au développement et à l'éclosion d'un esprit avide de recherches, épris de neuf, passionné pour le Beau et le Vrai conçus sous des formes particulières et inusitées ? Disons pour ceux qui l'ignorent que *l'Académie royale des Beaux-Arts est une école d'enseignement d'art où notre mission est de vous apprendre le MÉTIER qui vous permettra de traduire matériellement votre pensée et votre vision, de même que dans les Universités on enseigne au savant, à l'avocat, à l'écrivain, la Science, le Droit et l'Eloquence.*

» En notre pays, une certaine forme d'art, qui lui était très particulière, la peinture d'histoire, est délaissée, — fait qui peut s'expliquer parce que le rajeunissement des formes et des expressions nouvelles s'est orienté vers les choses de la vie et de la lumière. C'est aux scènes plus simples, et non moins expressives, que vont les tendances, conformément au goût des grandes époques, où l'artiste traduisait les choses de son temps ; aussi, quelle émotion quand de l'œuvre se dégage une immense intensité de vie ou l'impression vive d'une humanité qui espère et qui agit !

» Mais vous m'avez compris, mes chers élèves. Marchez droit devant vous, *n'obéissez qu'à votre nature et à votre sentiment d'artiste.* Si votre esprit, si vos goûts vous portent vers les œuvres puissantes et grandes, exécutez-les. Si votre aspiration vous pousse vers la nature baignée de lumière, traduisez-en les vibrantes clartés. Si, plus timides, vous êtes attirés vers l'industrie d'art, soyez les utiles artisans de belles et bonnes besognes.

» Les exhortations que je vous adresse, dictées par la confiance que je place en vous et le devoir que j'ai de vous guider vers les visions hautes, ne sont qu'une partie de la tâche qui m'est dévolue.

» Comme je vous le disais en commençant, la mission de vos maîtres comporte un enseignement technique sans lequel vos œuvres seraient stériles, et par conséquent inutiles. Il importe que vous appreniez votre *métier d'art* avec

conscience; pour communiquer une émotion, il faut *pouvoir la produire de manière vraie et complète*. Pourquoi restons-nous émerveillés en présence des chefs-d'œuvre de la statuaire grecque? Que nous en reste-t-il? Bien souvent rien que des fragments, et pourtant quelle impression profonde s'en dégage! Ce qui nous émeut, c'est l'*expression dans le sentiment* d'un des plus beaux et des plus purs métiers qui soient.

» Les manifestations de l'art sont le reflet d'une civilisation intellectuelle. Les grands mouvements d'art de notre époque ont voulu exprimer toutes les sensations de la pensée, de la souffrance et de l'espoir et le siècle qui va commencer réalisera les promesses de celui qui finit. Il reste de grandes choses à accomplir; pour les exprimer et les transmettre, il faudra des artistes. Aussi, mes chers élèves, *au travail!* Soyez de votre race et de votre temps. Soyez les élus qui diront aux hommes des temps futurs ce que vous avez voulu. Groupez-vous autour de votre drapeau et dans le bon combat faites triompher sa glorieuse devise : BEAUTÉ MON GRAND SOUCI. »

* * *

La Traduction des FIORETTI : *les petites fleurs du Petit Pauvre de Jésus-Christ, saint François d'Assise*, cette exquise et poétique légende du moyen âge, par notre ami ARNOLD GOFFIN, a inspiré à un collaborateur de l'*Art Moderne* un article charmant de grâce et de délicatesse dont voici quelques fleurs :

« Ces *Fioretti* nées spontanément au lendemain de la mort corporelle de l'héroïque Petit Pauvre, comme pour embaumer sa dépouille chétive stigmatisée d'âpres douleurs, et son âme claire et bénie, il nous est donné à présent de les cueillir et de les respirer dans leur fraîcheur intacte et leur suavité candide. M. Arnold Goffin, avec un art d'une tendresse passionnée, accomplit la traduction en français de l'œuvre de ce moine obscur qui, dans le xiv^e siècle, plein de souvenir et de foi et presque en façon de prières, « au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié et de sa mère la Vierge Marie », pieusement écrivit ces chapitres.

» Une très belle étude servant d'introduction au livre des *Fioretti* éclaire l'adorable légende et la replace, comme un cadre précieux, au milieu de tant d'autres manifestations émouvantes des arts qui la glorifient et la sanctifient, aux yeux mêmes des profanes, par le pinceau de Giotto ou la plume d'Alighieri.

» M. Arnold Goffin y montre encore de quelle importance historique fût pour l'Italie et le monde le passage sublime de celui que ses frères avaient nommé « l'Homme angélique » et qui vainquit par les mérites de la « très sainte Pauvreté » et de la glorieuse « Obéissance ».

» Pour parler des *Fioretti*, cette œuvre plus divine qu'humaine, il faut peut-être oublier avant tout qu'il s'agit simplement d'un *livre* : ceci est *autre chose* et relève de la beauté sans relever de l'art. Autant que le ciel ou la mer, ou l'herbe sans pensée végétant au soleil, ou l'amour, ou la foi, ou toute expansion de vie, irrésistible, inconsciente et pourtant volontaire.

» Aucun miracle n'est plus grand, aucun n'est plus *miraculeux* en soi que celui de cette âme ineffablement dépourvue qui, ayant rejeté hors d'elle tout sentiment humain et n'ayant gardé que l'*Extase*, par cette extase même recouvra toutes ses puissances centuplées et bénies : l'Amour qui est l'héroïsme de l'âme, la Joie quand même, qui est l'héroïsme du cœur, l'Humilité parfaite et la Douceur, héroïsme du caractère.

» La Foi, cet enthousiasme sacré qui est, dans ses effets, la plus ravissante vertu, la plus vaillante et la plus pure, cet homme-ci, ce chevalier du Christ, l'a possédée dans son entièreté sublime. Il eut, ce Pauvre, ce qu'un très grand et très noble apôtre moderne, le père Didon, appelle magnifiquement l'Amour *insensé* de Jésus ! Dès l'heure de sa conversion, qui fut surnaturelle et foudroyante comme le geste clair de l'épée d'un archange, les actes de sa vie furent marqués chacun de cette folie exemplaire qui peut tout ce qu'elle veut et qui veut *tout* le Bien.

» Quand saint François prêcha les poissons de la mer et les oiseaux des arbres ; quand, avec frère Massée, il mendia le pain et « parce qu'il était disgracié, petit de taille, ne recueillit sinon de petits morceaux et lambeaux de pain sec, tandis qu'à l'autre, qui était grand et beau de corps, de bons morceaux furent donnés et grands et beaucoup » ; quand « se rendant une fois de Pérouse à Sainte-Marie-des-Anges, avec frère Léon, par un temps d'hiver dont le très grand froid fortement les tourmentait, saint François exposa les choses qui sont la *joie parfaite* », alors et en tant d'autres lieux où passa l'époux mendiant de la très Sainte Pauvreté, des miracles s'épanouirent tout divinement enfantés par un sortilège de grâce dans l'effusion d'une âme aussi ardente et pure qu'un diamant qui brûle et s'évapore sous le feu des lentilles...

» Ces choses que Giotto a peintes sur les murs de la basilique d'Assise, les *Fioretti* les racontent ou plutôt les peignent aussi en fresques plus durables, d'une naïveté plus émouvante encore, d'une suavité inexprimable.

» Si cette œuvre apparaît plus haute que les livres, elle est, en tant que livre, d'une incomparable beauté.

» Il n'y a nul effort. L'image suit l'image, et le pays s'étend avec sa terre douce et pauvre, avec son ciel où l'on entend voler les anges.

» L'image suit l'image, et le poème chante avec ses vocables mystiques, ses mots plus fins que des sons de viole, ses noms de villes, d'églises, et de saints, et de saintes, et sa « Vierge Marie » et « Jésus-Christ béni » et le « Sauveur très doux » et cette « odeur divine » qui répand à travers tous ces chemins d'extase son ivresse mystérieuse.

» L'image suit l'image : les visions miraculeuses naissent comme des fleurs au rameau de chaque prière qui s'incline et palpète sous le souffle de Dieu. Et l'on ne peut choisir, chacune étant multiple et chastement précieuse, comme une rose ouverte en Paradis.

» L'admirable et fervent artiste qui sut, avec cette merveilleuse simplicité d'accent, refaire en notre langue la légende au doux nom, y ajouta le « cantique des créatures communément dit du frère Soleil », que le bienheureux saint François, déjà près de mourir, composait à Saint-Damien en 1225.

» Dans une note inscrite au bas de la page, le traducteur, avant de clore cette œuvre rayonnante d'une ineffable paix et d'une céleste splendeur, esquisse en quelques traits la scène inoubliable de la mort du très humble *petit Pauvre*. »

* * *

Le jubilé de Sienkiewicz à Varsovie. — Voici d'après l'*Illustration* le compte rendu de ce jubilé, qui fut, comme on le verra, une fête avant tout religieuse. Sa Sainteté Léon XIII avait envoyé sa bénédiction à l'auteur de *Quo Vadis*. Et tout le clergé, l'évêque en tête, prit la part la plus vive, la plus active et la plus enthousiaste à cette fête. « La fête du 22 décembre s'ouvre par une messe, que Mgr Ruskiewicz, évêque de Varsovie, célèbre solennellement à l'église de la Sainte-Croix. L'aspect de la vieille cathédrale, remplie de monde, est imposant. Les dames sont en toilette d'apparat, les hommes en habit noir et cravatés de blanc. Le jubilaire et ses enfants se trouvent placés dans un demi-cercle formé par les assistants.

» Des nuages d'encens s'élèvent lentement et la voix d'un orgue invisible remplit la nef de ses accents profonds et majestueux.

» Nous voici à l'Hôtel de Ville. Dans la grande salle de cérémonie, le même monde qu'à l'église. Une estrade couverte de tapis persans et, au fond, toute une forêt de myrtes et de citronniers. La porte de la salle, dite des portraits, s'ouvre. D'abord, entrent les membres du Comité jubilaire. Puis, paraît Sienkiewicz, conduit processionnellement par l'évêque Ruskiewicz et le comte Félix Czacki. Ils sont suivis par les deux enfants du jubilaire. Une pluie de fleurs tombe des galeries et des applaudissements éclatent. Un chœur de deux cent soixante musiciens entonne une marche triomphale.

» Mgr Ruskiewicz, président du comité, se lève et parle ainsi : « Nous venons de remercier le Très Haut de nous avoir donné en toi un maître de la parole, qui est devenu l'orgueil de notre peuple. L'admiration et la reconnaissance nationale se manifestent par un présent qui n'est pas riche, car nous ne sommes pas riches, mais qui sera cher à ton cœur, car c'est le don de ceux dont l'âme fut ennoblie par ta pensée. Que le Seigneur, Dieu des Clartés, bénisse à jamais ton labeur, car tu travailles pour le bien et la gloire du pays. »

» L'évêque remet à Sienkiewicz un superbe portefeuille orné de bronzes. C'est l'acte de donation d'Oblengorek. Quatre petites filles habillées de blanc apportent quatre albums contenant les noms des souscripteurs.

» Vient ensuite le tour des députations. L'abbé Chelmicki, un littérateur très connu, est chargé de la présentation. Sa voix sonne comme une fanfare. On sent que cet homme est doublement heureux : fier de la gloire échue à un compatriote et fier du triomphe d'un auteur qui prit toujours la défense de l'Évangile et auquel le Saint-Père avait envoyé sa bénédiction. Les délégués de l'Académie des sciences de Cracovie arrivent les premiers. Viennent ensuite les représentants des universités de Jagellon et de Lemberg, des sociétés scientifiques du grand-duché de Posen, les moines du monastère de

Czenstochowa, les représentants des Polonais de Moscou, de Wilna, Witebsk, Kieff, Gitomir, et d'autres villes de l'Empire. Les députés présentent à Sienkiewicz leurs adresses de félicitations, couvertes de signatures et enfermées dans des cassettes précieuses ou dans des portefeuilles richement ornés. Après les députés, les délégués des nationalités slaves des terres autrichiennes, ceux de la presse américaine de Chicago, les députations des paysans polonais, les différentes sociétés littéraires, scientifiques et artistiques, etc. Les dames de l'aristocratie varsoivienne, au nombre de soixante, présentent une plume en diamants.

» Sienkiewicz va parler. Un grand silence se fait. Sa voix est mâle et chaude. « Cette journée, dit-il, est remplie pour moi d'émotions profondes. Jadis, un pareil triomphe attendait un guerrier vainqueur. Aujourd'hui, la société exige de ses serviteurs un labeur paisible, long et patient, et cette société m'en récompense de la façon la plus attendrissante. Je suis aimé entre les miens, connu entre les autres et j'ai gagné, à la sueur de mon front, un certain avoir matériel. Une chose pourtant manquait à mon bonheur : un coin de terre. Voici que vous m'appellez et que vous apportez pour moi et pour mes enfants une parcelle de cette terre natale que nous aimons et qui nous nourrit, dont nous sommes les fils et qui sera éternellement la base de la vie des générations. » L'attendrissement se peint sur sa physionomie et il termine son discours par ces mots : « Qu'il vive à jamais ce grand cœur national qui sait ainsi sentir et ainsi récompenser ! »

» Les bravos éclatent avec le fracas du tonnerre. C'est une scène d'une indescriptible impression. »

* * *

La Bruyère ardente, le superbe roman de notre collaborateur GEORGES VIRRÈS, est admirablement analysé et justement loué dans la *Justice sociale*. Voici un extrait de ce beau compte rendu :

« Ce roman est, sans contredit, un des plus forts et des plus beaux de ceux qu'ont produits notre littérature et notre terroir. A la puissance évocatrice qu'atteignirent Lemonnier et Eekhoud dans telles descriptions de nos mœurs et de nos paysages, il joint des qualités plus profondes et plus saines d'observation.

» Sa conception est moins aprioriste et plus proche à la fois de la vérité et de l'art.

» Nos rudes fils de Campine ne sont pas les rustauds que Zola caricatura de son crayon fangeux dans la *Terre* de malodorante mémoire, ni les paysans épiques dont Cladel exagéra obstinément la grandiloquence, ni les êtres sentimentaux que George Sand mit un moment à la mode avec *François le Champi*. Il y a chez eux sans doute de la grossièreté, de la grandeur et du sentimentalisme. Mais tout cela, mêlé à d'autres alliages encore, et apparaissant sous des formes incompréhensibles pour ceux qui ne sont point de leur race et n'ont point vécu de leur vie.

» Psychologue avisé de ces âmes frustes, mais non vulgaires, — habile à pénétrer ces mentalités campagnardes que l'observation superficielle tient parfois pour surnoisées et animales tandis qu'elles sont, avant tout, réfléchies, — M. Georges Virrès n'est pas moins pénétré du sens des paysages amples et vivifiants qui sont le décor de cette race.

» Ces paysages, dont il retrouve et signale les traits dans les caractères, — manifestement, il en a subi lui aussi l'influence. Il en rend l'impression avec la magie d'un style qui, depuis le temps des premiers récits d'*En pleine Terre*, s'est débarrassé de ce qu'il avait parfois de trop exubérant et de trop luxuriant.

» Oh ! les belles matinées de printemps, les chaudes journées de moissons, les sous-bois des sapinières et les grands horizons de la lande par lesquels ce roman nous promène. Comme on y retrouve la Campine.

» Comme on en hume les parfums sauvages et invigorants : les myrtes, les bruyères, les lupins...

» Il faut, en félicitant Georges Virrès de ce beau et bon livre, qu'on ne peut lire sans ce petit frisson d'émotion, qui révèle toujours sûrement la beauté artistique, nous réjouir aussi de voir notre école d'écrivains du terroir, — je parle de ceux qui cherchent surtout à faire revivre dans leurs ouvrages nos mœurs paysannes, — s'enrichir d'un jeune maître qui, ayant la religion robuste de nos campagnards flamands, et vivant parmi eux, saura interpréter plus fidèlement et plus noblement leurs pensées et leurs existences...

» Ses Campinois, Georges Virrès ne les peint pas « de chic », par curiosité de lettré ou d'observateur. Il voit en eux autre chose que de « belles brutes ». Il perçoit leur métaphysique. Il les comprend avec leurs défauts et leurs vertus et les aime d'une âme fraternelle.

» Tout ce que ces paysans ont de bon tressaille en lui-même. Et c'est pourquoi, parmi nos écrivains de langue française, M. Georges Virrès apparaît, dès ce livre, comme le peintre le plus complet et le meilleur de la race campinoise. »

* * *

A l'École de musique d'Ixelles. — La distribution des prix de cette remarquable école, dont on ne saurait assez faire l'éloge, véritable école d'art, magistralement dirigée par son chef, M. THIÉBAUT, a été l'occasion d'un superbe concert, auquel assistaient des milliers d'auditeurs. On a entendu dans ce concert des chœurs de Bourgault-Ducoudray et d'H. Thiébaud, parfaitement exécutés, un chant populaire persan dont M^{lle} Weiler a dit le solo d'une voix exquise, des solistes, lauréats des classes de piano et de déclamation, et la Cantate inaugurale de l'exposition de 1897, par Paul Gilson, transcrite par M. Thiébaud pour voix de femmes et d'enfants. Les airs populaires flamands ont été fort bien chantés par tous les élèves de l'école sur un accompagnement de piano, d'harmonium et de célesta.

* * *

Le numéro de Noël du « XX^e Siècle ». Il faut féliciter le *XX^e Siècle* pour l'intéressant numéro de Noël qu'il a publié cette année. Alors que le texte des numéros de ce genre des autres journaux est généralement quelconque, les intelligents rédacteurs du *XX^e Siècle* ont composé le leur avec un vrai souci d'art. Il suffit pour le prouver de citer les noms des principaux artistes qui figurent au sommaire : Villiers de l'Isle-Adam, Paul Arène, Dostoïewski, Pouvillon, Jules Lemaitre et Victor Kinon. Nous saisissons cette occasion pour féliciter le *XX^e Siècle* pour la part si large qu'il donne dans ses colonnes à l'art et à la littérature. Cela ne nous étonne point de sa part. Il compte parmi ses rédacteurs un de nos collaborateurs, MAURICE DULLAERT, qui est un écrivain de première valeur, et GEORGES SYSTEMANS, dont les critiques d'art sont absolument exquises, tant quant à ses appréciations des œuvres d'art qui dénotent un vrai instinct d'artiste, que quant à la forme toute gracieuse et charmante dont il enrobe sa pensée.

* * *

Le célèbre dessinateur FORAIN vient de se convertir à l'abbaye de Ligugé, ainsi que nous l'apprend notre ami J.-K. Huysmans. Forain alla passer les fêtes de Noël dans la *Maison Notre-Dame*, ainsi qu'Huysmans appelle si doucement l'ermitage où il s'est réfugié à l'ombre du célèbre cloître bénédictin. Le jour de Noël, l'oblat de Ligugé eut la consolation de voir le grand artiste parisiens'asseoir à ses côtés à la Table Sainte dans l'église abbatiale. Tous les artistes catholiques se réjouirent de cette nouvelle conversion. Encore un nom à inscrire sur la liste des convertis célèbres de ces derniers temps, où on lit les noms de : Huysmans, Bourget, Coppée, Brunetière. Souhaitons que cette liste s'allonge encore. L'Eglise catholique n'est-elle pas le refuge naturel des artistes? Là seul ils trouveront l'assouvissement complet de la soif d'idéal qui brûle leurs âmes et qui n'est en dernière analyse que la soif de la beauté suprême et infinie, qu'en langage chrétien nous appelons: Dieu.

* * *

A notre ami et collaborateur Henry BORDEAUX, nous offrons nos plus cordiales félicitations et les plus affectueux souhaits de bonheur de la rédaction de *Duwendal*, à l'occasion de son mariage, célébré à Thonon-les-Bains le 22 janvier.

* * *

Accusé de réception : EDMOND PICARD : Monseigneur le Mont-Blanc (Bruxelles, Balat). SANDER PIERRON : Les délices du Brabant (Bruxelles, Lacomblez). BROUSSOLLE : La jeunesse du Pérugin et les origines de l'école ombrienne (Paris, Oudin). Un siècle. Mouvement du monde de 1800 à 1900

(Paris, Oudin). G. EEKHOUD : La faneuse d'amour (Paris, Editions du *Mer-
cure de France*). E. TOULMIN NICOLLE et J. PENFOLD : Les îles normandes, tra-
duit de l'anglais par S. OLIVIER (Bruxelles, G. Balat). I. SOTTIAUX : L'effort
du sol natal (Namur, Godenne). RENÉ D'AVRIL : Processions dans l'âme
(Paris, éditions du *Mercur*e).

* * *

Un bulletin de souscription est intercalé dans ce numéro. Nous prions nos amis de l'utiliser pour nous procurer de nouveaux abonnés et nous aider ainsi à propager et développer une œuvre qui leur est chère comme à nous.



DURENDAL

REVUE CATHOLIQUE D'ART
ET DE LITTÉRATURE



Une Préface⁽¹⁾



vous qui prenez les chemins de la vie, enfants, s'adressent ces contes. Vos regards sont faits d'innocence, comme vos chairs sont formées de lait. Tout est pur en vous, tout est chaste, tout est divin. Vos âmes sont fraîches ainsi que les sources, pures ainsi que le ciel sans nuage, et pleines d'espoir ainsi que le premier rayon du soleil. L'existence humaine s'ouvre : et vous allez, mes doux troupeaux aux prunelles claires, comme les cortèges qui se mettent en marche aux sons des orchestres qui s'animent : la fatigue n'a point encore rompu vos jarrets, la désillusion n'a pas encore séché votre cerveau ; vous ne voyez devant vous que la fête !

Mais tandis que vos cœurs sont encore malléables, qu'aucun durillon ne les marque, laissez-moi essayer d'y mettre une empreinte très douce et très bonne.

Vous rencontrerez des gens hâves et vêtus de guenilles. Ils se glissent dans les villes, dans les villages ou le long des arbres des routes ; ils entrent dans les usines, ils en sortent par des soirs tristes, et ils sont alors souvent noirs comme la nuit ; ils habitent des masures couvertes de chaume ou des cités sinistres, quand ils ne logent pas dans des briqueteries, des hôpitaux ou des prisons.

Ce sont les Pauvres.

Trop souvent les riches et les bourgeois les méprisent ou en ont peur. On les a trop appelés, tantôt des manants, tantôt des prolétaires.

(1) Nous sommes heureux de donner, inédite, la préface du nouveau livre d'Eugène Demolder : *le Cœur des Pauvres*. Ce livre paraîtra bientôt illustré par Couturier, au *Mercur de France*. La nouvelle qui suit et celle que nous avons publiée en novembre font partie de ce livre.

Ce sont des Hommes.

Et vous, les jeunes, qui êtes sans haine et sans futile crainte, allez aux Pauvres : vous sentirez davantage la grande âme humaine que le Destin fait s'épanouir sur le monde, comme la nuit, quand il est triste et noir, on sent mieux l'Univers.

Ils ne sont pas méchants, les Pauvres, ils ne sont pas vils. Je les ai fréquentés, je les ai bien connus. Et c'est pour que vous les aimiez comme je les aime que j'ai écrit ces contes, que je vous offre.

J'y narre, oh ! sans prétention, sans grande phrase — simplement, comme si je tenais l'un de vous sur mes genoux — des histoires véridiques, non pas imaginées, mais prises dans la vie des *Pauvres* : et je tâche d'y montrer leur *Cœur*.

EUGÈNE DEMOLDER.

La Fin du Père Lasacoche

—

Conte écrit pour les enfants

—

A MON PETIT AMI ROBERT COUROUBLE.

Peaux de lapins ! Peaux de lapins ! Chiffons, ferraille à vendre !

Chaque matin, ce cri poussé d'une voix sonore monte dans la grande cour comme un oiseau qui se cognerait aux fenêtres et réveillerait les marmots et les vieux encore endormis dans la cité ouvrière. Car il n'y a plus, à cette heure pourtant encore pénétrée d'un reste d'aurore, que des enfants et des vieillards dans le grand bâtiment parfois si grouillant, et les soirs, aux lumières, actif comme une ruche. Tous ceux qui ont l'âge de travailler sont déjà partis vers les usines noires, dont les cheminées fument à l'horizon, vers les appels des cloches, qui attristent l'aube au seuil des fabriques.

Peaux de lapins ! Peaux de lapins ! Chiffons, ferraille à vendre !

A ce refrain, des fenêtres s'ouvrent, et apparaissent, à côté d'une fleur de géranium ou d'un fuschia maigre, des perruques grises et des têtes blondes, également ébouriffées.

— Par ici, marchand! crie une vieille femme.

— Eh! Peau de lapin! voulez-vous monter! reprend une fillette en guenilles.

L'homme qui achète les peaux est un robuste gaillard, qui porte son demi-siècle comme une plume de pinson. Il a l'air d'un bon meunier, avec une figure fraîche et ronde, imberbe sous des cheveux gris. Il cache sous une blouse bleue, brodée de blanc aux épaules, le luxe d'un « complet » confortable en drap.

— J'arrive! J'arrive!

Et il laisse sa voiture et son petit cheval dans la cour, près d'un monceau de détritux où gisent au-dessus des épluchures une casserole trouée et un pot vert brisé. La carriole est jaune et cheval pie. A l'un des coins du véhicule pend un paquet de dépouilles raides, tachées de sang et bordées de fourrures.

L'homme monte l'escalier.

Par toutes les gueules noires des corridors sortent des grand'mères, encore vaillantes, appuyées sur des cannes.

Entre ces vieilles se fauflent de petits bambins, aussi chancelants qu'elles. Pour ne point tomber, ils ont besoin d'appui : ils cherchent : une main ridée se tend : et près des ancêtres courbées, le marchand se réjouit de voir des marmots avec leurs sourires barbouillés dans leurs frimousses roses où s'épanouit la sève d'une jeune fleur humaine.

Des portes s'ouvrent encore, et voilà des fillettes. Elles ont douze ans, un peu plus, un peu moins : dans les ménages indigents, elles remplacent les mères, qui sont assises devant un métier, au fond d'une usine. Les fillettes ont l'air préoccupé : déjà se dessine au milieu de leur front le pli qu'on voit aux femmes des pauvres et qui est comme la cicatrice de leur misère.

Tout ce monde crie :

— Bonjour, père Lasacoché!

— Bonjour les petites pratiques! répond-il aux enfants.

Et il se tourne vers les vieilles :

— Bonjour, la jeunesse!

On rit, en montrant des quenottes ou des chicots. Et le père Lasacoche continue sa tournée par les corridors qui exhalent des odeurs de langes qui sèchent, de lampes à pétrole et de pipi de chat. Parfois il ouvre une lucarne, dans la cage de l'escalier :

— Donnez-vous de l'air, dit-il.

Il fait ses petites affaires, achetant, marchandant, cherchant de la monnaie au fond de la grande sacoche en cuir qui lui vaut son surnom. Le coude bleu de sa blouse se blanchit aux murs crépits à la chaux. Parfois sa large carrure disparaît en un recoin sombre de la vaste maison, parfois une grande et froide fenêtre fait tomber une lumière vive sur les trois chapeaux de feutre superposés qu'il porte au-dessus de ses oreilles — chapeaux, verdis par les averses, qu'il vient d'acheter et qu'il a mis pour faire rire la marmaille.

Enfin il revient : un tas de chiffons bleus, bruns, pourpres, jaunes, mais tous déteints comme s'ils avaient essuyé les sueurs de dix générations, se ballotte sur son dos.

— Comment peut-il porter tout cela ? dit une vieille.

Et de la main droite il tient une grande casserole de cuivre qui cache son métal brillant sous une couche de noir de fumée. Aujourd'hui il ne faut éblouir personne, mais demain, recurée, aguichante, elle tirera l'œil du client dans la boutique du bric-à-brac. En attendant cette gloire, la voilà dans la voiture, près des chaussures effondrées, des chapeaux raffalés, des guenilles qui furent de hautes nouveautés en leur temps et qui sont tristes comme tout ce qui a passé par les doigts secs de la navrante Misère.

Autour de la carriole les gamins sont rassemblés, les poings dans les poches. Les plus grands apportent au cheval du pain : ils se retirent vivement, aussitôt la miche empoignée par le bidet, et disent aux petits :

— Tu vois, j'ai pas peur !

— Prends garde qu'il prenne ton doigt pour un radis ! crie le marchand.

Il défait le nœud des guides et s'apprête à partir. Le cheval secoue la tête, fait tinter le grelot de son collier.

— En marche, Rigolo ! commande le père Lasacoche.

Mais il n'a pas fini.

— Attendez ! Attendez ! crie une voix cassée.

Une vieille arrive et présente au père Lasacoché une robe à volants, dont les ramages fleuris lui rappelaient, dit-elle, sa jeunesse. Mais elle a songé qu'un peu de feu serait plus de saison : les souvenirs réchauffent le cœur, mais ne font pas bouillir la marmite!

L'homme offre vingt sous.

Elle sursaute :

— Vingt sous! Ce n'est pas le prix du poivre que j'ai mis dedans pour la préserver des mites pendant quarante ans!

Cette bonne raison fait qu'elle obtient deux francs — une pièce toute ronde qu'elle soupèse.

Et comme elle part avec une toux plus forte que d'habitude, les voisins disent :

— Elle n'en a plus pour longtemps!

Maintenant c'est un vieux berceau qu'on apporte. Cela étonne qu'un berceau puisse être vieux! Oh! si vous voyiez celui-là! Il vous ferait pitié! Une bribe de rideau reste accrochée à sa flèche tordue, et l'on y distingue encore de petits oiseaux bleus qui chantent dans les ombres de la perse salie. Entre les mailles du filet, l'étoffe crevée sous la moisissure apparaît brune par endroits et laisse voir de petits matelas privés de leurs toiles. Un horrible polichinelle pendu à une ficelle au « col de cygne » gigote : ses bras se détachent, il ne lui reste qu'un pied; livide sous une perruque jadis « sucre d'orge », sa figure de pantin mort grimace.

Tout cela est moins mélancolique que la maigre femme qui traîne la dépouille. Elle approche. On lui fait place. Elle est si malade, toute pâle, avec des joues creuses et une poitrine qui s'enfoncé!

— Combien me donnez-vous? dit-elle.

— Cela ne vaut pas deux sous, répond le marchand. C'est encombrant et le mioche qu'on mettrait dedans ne serait guère en sûreté. Les oiseaux n'accrochent pas leurs nids aux branches pourries, la mère! Et puis votre enfant n'est pas mort! Il sera aussi bien couché là dedans que par terre!

— Il sera mieux, la nuit, près de moi, dit tristement la femme. La fièvre, ça tient chaud!

Ces paroles décidèrent l'homme à conclure une mauvaise affaire. Il donna vingt sous en disant :

— J'aime mieux les peaux de lapin !

— Eh bien, en voilà encore !

On a dit aux environs : « le marchand est là » ! Dix mains tendent des peaux, avec le poil en dedans. De ces peaux, les unes sont sèches et rigides, comme la baudruche ou la vieille morue, les autres, fraîches, pendent flasques et gluantes ; les plus soigneusement conservées sont bourrées de paille, à éclater. Celles-ci passent pour les plus belles : elles vont jusqu'à quatre sous ! Et il faut voir avec quelle attention le marchand regarde la marchandise ! Une déchirure, il n'en veut pas du tout ! Une patte arrachée, cela ne vaut plus qu'un sou ! Suivant les beautés du poil, deux ou trois.

Une fillette arrive, très fière :

— Une peau de lapin russe, dit-elle.

La figure du marchand s'éclaire. Il donne une petite pièce d'argent.

— Ça vaut bien ça, affirme-t-il. On en fait du chinchilla.

Tout le monde est content. Oh ! c'est un bon marchand, un bon marchand !

— Hue ! Rigolo !

Le cheval pie reprend son pas, cahin-caha. Et la voiture secoue le vieux berceau, qui berce éperdûment son petit pendu. Le marchand est heureux : car cela fait rire les enfants et attire les mères aux fenêtres.

— *Peaux de lapins ! Peaux de lapins ! Chiffons, ferraille à vendre !*

Le cri plane dans l'air : et comme si la misère tombait du ciel, il pleut dans la voiture des loques, de la ferraille et des peaux : le marchand achète même des os : il y en a de gros, sans moelle, qui font songer à des lunettes d'approche.

— Ah ! ça marche !

Aussi le cheval est gras, bien soigné, et l'homme chante parfois au coin des rues. A midi, quand il se trouve aux environs, il s'arrête au cabaret du *Petit Ramponneau*, fameux pour ses gibelottes et ses tripes à la mode de Caen.

— Ah ! ça marche !

Mais il y a longtemps de cela ! Et petit à petit tout a changé, car tout se modifie dans le monde.

Maintenant les guenilleux peuvent faire du feu avec leurs guenilles! Cela ne se vend plus : la Norvège, sur d'immenses bateaux, couche ses grands sapins : grâce à eux se fabrique du papier aussi blanc que celui qu'on faisait jadis avec de beaux pans de chemise! La ferraille, d'autre part, a perdu sa valeur : elle arrive de tous les pays, par wagons sur la terre; sur l'eau les péniches en sont lourdes à couler!

Comment voulez-vous faire la concurrence, alors, avec un vieux cheval, poussif, une charrette qui grince faute de graisse! Ce n'est pas possible!

Il y a bien les peaux de lapin, qui sont en hausse! Mais plus moyen de les avoir depuis qu'on en fait des jaquettes de loutre! Savez-vous qu'on vend des lapins écorchés à la livre? Le vieux marchand a même entendu dire qu'à Paris, pour tenter le pauvre monde, chez les grands épiciers, on vend le civet tout cuit!

— Des histoires à troubler la cervelle! pense-t-il.

Et il suit les grand'routes, qui se bordent à présent d'une foule de villas en briques rouges, avec des grilles qui ne s'ouvrent jamais à son approche, et des balcons où n'apparaît personne.

Le vieux marchand crie tout de même, par acquit de conscience :

— *Peaux de lapins! Peaux de lapins! Chiffons, ferraille à vendre!*

Mais, hélas! Plus jamais d'aubaine! Une peau par-ci, une peau par-là; pas moyen de vivre avec si peu et de nourrir sa bête!

Aussi le vieux cheval pie en eut bientôt assez de voir les routes blanches s'allonger malignement devant lui sans un brin d'herbe à l'horizon.

— Ce n'est pas juste, après tout, pensa-t-il. La luzerne ne pousse-t-elle que pour les ânes?

Et le voilà qui se révolte et se chagrine, gagne la jaunisse et meurt, bien tristement, un soir, dans la cour d'une auberge.

— Il te sera plus utile crevé que vivant, dit au père Lasacoché le patron du cabaret. Tu pourras le vendre à l'équarisseur et il ne te coûtera plus d'avoine.

Mais Lasacoché fut triste. Il regarda longtemps la bête

défunte qui gisait sur le pavé et qui lui rappelait ses années prospères, et il versa une larme.

— Pauvre Rigolo ! Pauvre Rigolo ! bégayait-il.

Mais il prit vite son parti, céda sa carriole et accomplit ses tournées avec un sac au dos.

Dame ! Un sac suffisait pour un aussi maigre commerce ! Bientôt il fut trop grand ! La journée passait, le soir tombait : on le voyait presque aussi plat sur l'échine du bonhomme. Si Lasacoche se courbait, c'était sous le poids de l'ennui et de la vieillesse. Ses cheveux blanchissaient et tombaient, ses joues de meunier joyeux se ridaient, pâlissaient, ses yeux clairs devenaient jaunes et pleuraient ; il manquait des dents à ses rares sourires.

De jour en jour la vie du pauvre ambulancier s'assombrit. Quand il entrait par habitude dans la grande cour, où tout était changé (en vingt ans qu'est-ce qui ne change pas ?), il n'était plus reconnu que par trois vieilles.

Ah ! ces vieilles ! comme trois chats, elles ronronnaient de tout sur les ordures qu'elles poussaient avec leurs balais de bruyère, avant que les boueux ne passent. Elles se souvenaient d'avoir connu Lasacoche au temps prospère où chaque dimanche on faisait sauter un lapin : la bête avait été écorchée avec soin, car on pensait au marchand qui payerait la peau deux fois : de beaux gros sous d'abord et puis d'un compliment à la commère.

— Maintenant qui pense à nous féliciter sur nos belles mines ? dit une des vieilles.

Elle était dodue, rouge et ronde comme la lune quand elle bat son plein et s'élève aux cieux ainsi qu'un gros ballon. Elle ajouta :

— N'est-ce pas rare de conserver ma fraîcheur à mon âge ? Eh bien ! Qui m'en parle ?

— Ah ! Rose, reprit d'une voix de fausset une petite vieille à la peau tannée et ridée en tous sens comme un vieux bas trop repris où se perd la symétrie du point, telle que vous me voyez, malgré mes soixante-dix printemps, hier encore j'essayais un corsage que je mettais lorsque j'étais jeune fille. Il m'allait comme un gant ! Et il y a beau jour qu'on ne m'invite plus à la danse au *Salon des Muses* !

La svelte pauvrese semblait valser en s'appuyant, légère, sur le balai, dans un nuage de poussière.

— Oui, oui, les bons s'en vont! grommela la troisième, dont la jupe se relevait par devant, à cause de son gros ventre. Heureusement que nous restons, pour nous rappeler le temps où nous étions les trois plus belles! Tiens, voilà le père Lasacoché! Demandons-lui s'il se souvient de notre beau temps?

Et les sorcières attendirent Lasacoché appuyées sur leurs balais.

Il haletait, en montant la côte, la tête basse, cramponné à son bâton de chêne. Voyant les commères il soupira, chevrotant :

— Peaux de lapins! Peaux de lapins!

— Bonjour, père Lasacoché! dirent en chœur les vieilles.

— Bonjour, bonjour, la jeunesse! répondit machinalement l'homme, en passant vite.

Très fières, les vieilles sourirent :

— Il nous reconnaît, le farceur!

— Nous n'avons pas changé tant que cela!

— Bast! Quand on a bon pied, bon œil!

Une odeur nauséabonde montait de la fange qu'elles avaient remuée.

Lasacoché continua sa route.

Un soir, bien las et plus triste que de coutume, il rentra, le sac et le ventre vides. Et sur les couvertures trouées qui lui servaient de couche en son taudis il tomba, pleurant. Il pleurerait, il pleurerait! On n'eût pas cru que d'un pauvre corps si sec il pût sortir autant de larmes! Mais n'avait-il pas le droit de pleurer, sa porte close, lui qui ne se plaignait à personne?

Et on ne sait quel bon ange vint le consoler cette nuit. Mais le lendemain matin il s'éveilla fort gai : il riait à tout venant, et faisait des saluts de la main.

Il entra chez le boulanger.

— Du pain, du pain! dit-il.

On le servit, et sans sortir de la boutique il mangea goulûment, et donnant des baisers à la mie blanche :

— C'est du sucre, du sucre, du sucre! disait-il.

Et il léchait la croûte.

Alors il désigna d'un doigt tremblant une brosse à manche qui pendait à côté du comptoir :

— J'offre vingt francs de cette peau de lapin, dit-il.

Et frappant, hilare, sur sa cuisse, il sortit sans payer son pain.

— Il est fou ! se dit le mitron.

Il se mit sur sa porte et regarda le père Lasacoche qui marchait très vite sur le trottoir, et mal d'aplomb. Ses pas s'emmêlaient comme ceux des très petits marmots, mais il ne tombait pas. Ses yeux clairs semblaient suivre de beaux oiseaux le long des toits.

— Il est fou ! répétèrent les voisins.

Effectivement le père Lasacoche avait perdu la raison. Mais comme il souriait à tout le monde, tout le monde lui sourit. D'ailleurs il n'était plus le même homme, qu'on voyait toujours taciturne et consterné par sa misère. Il paraissait guilleret. Il faisait de grands saluts aux bonnes et aux concierges, caressait les chiens en les appelant :

— Mes petits Rigolos ! Mes petits Rigolos !

Il sortait avec cinq chapeaux sans fonds, superposés sur sa tête, ce qui le faisait suivre par les gamins.

Il prenait les mêmes rues qu'auparavant : mais elles lui paraissaient moins longues, car la folie lui tenait compagnie et l'égayait de ses discours.

Devant la grande maison ouvrière, il s'arrêta, sembla se souvenir qu'il y avait de bonnes gens parmi les malheureux.

Il entra et cria :

— *Peaux de lapins ! Peaux de lapins ! Chiffons, ferraille à vendre !*

Il attendit longtemps, parlant aux chiens et aux enfants, l'heure où les ouvriers, sortis de la fabrique, rentrent pour déjeuner.

Certains reconnurent le père Lasacoche : il leur avait donné jadis des sous pour de vieux clous. Quelques-uns même lui devaient un gâteau ou des billes.

Reconnaissants ils se dirent simplement que, la soupe étant chaude, le bonhomme en recevrait sa part. Un vieil enfant, parbleu !

On lui apporta des assiettes où nageaient du lard et des croûtes de pain.

— Bon! bon! bon! disait-il.

Il mangea dans la cour, heureux comme à la belle époque; puis il revint souvent. Son sac ne le quittait jamais et toujours il avait en main une ou deux peaux de lapins que lui donnaient les ouvriers compatissants avec un sou ou deux, les jours de paie.

Certains dimanches une des trois vieilles venait, en cachette des autres, offrir un petit coup de vin à Lasacoché et lui disait :

— C'était moi la plus belle!

Alors il riait plus fort et sans savoir il répondait :

— Oui, la jeunesse!

Et la vieille, contente, partait riant aussi:

EUGÈNE DEMOLDER.

(Extrait d'un livre inédit : *Le Cœur des Pauvres.*)



La Légende du Page Guy

Un Mystère en deux tableaux

« Golden gifts for all the rest,
Sorrow of hart for the king's daughter. »
SWINBURNE.

PERSONNAGES du premier tableau :

LE PAGE GUY.
LA PETITE PRINCESSE GYSÈLE.
LA FÉE ANHAILDÉ, marraine de Guy et de Gysèle.
L'ESPRIT DES AIRS.
L'ESPRIT DES EAUX
L'ESPRIT DES FLEURS.
PREMIER RÉCITANT (voix d'homme).
DEUXIÈME RÉCITANT (voix de femme).
TROISIÈME RÉCITANT (voix d'enfant).

PREMIER TABLEAU

Une prairie ensoleillée, toute pleine de fleurs. A droite, rochers surplombant un peu la prairie. Fond lointain et vapoureux. Profil de château. Printemps. Les trois esprits cueillent, groupent des rameaux fleuris et se poursuivent et s'amuseent.

PREMIER RÉCITANT

Les lacs reflètent en murmure l'hymne bariolé des longs rameaux fleuris.
Les lacs boivent en feux et couleurs l'épanouissement solaire. Les lacs,

immobiles sous le ciel comme d'immenses fleurs d'azur épanouies, reflètent, boivent et murmurent, en cent accents, et mille parfums l'émotion fragile et chantante dont s'imprègnent les airs...

LES TROIS ESPRITS (ensemble, soulevant une énorme gerbe de fleurs
qui retombe sur eux)

Au printemps !

DEUXIÈME RÉCITANT

La petite princesse Gysèle court dans les gazons verts, et doucement ses pieds dans les mousses humides comme deux tourtereaux dans les moiteurs du nid, se cachent frissonnants et tour à tour s'envolent, doucement, ses petits pieds dans les mousses humides...

L'ESPRIT DES AIRS

L'air est pur !

L'ESPRIT DES FLEURS

Partout, joyeuses, les fleurs encensent
A pleins calices, les prés, les eaux, l'azur...

L'ESPRIT DES EAUX

L'eau bruissante sautille et chantonne!...
— Les lacs immobiles, comme de grands lotus bleus
Étalent sous les cieus, leurs clairs épanouissements...

TOUS TROIS

Salut au printemps !

PREMIER RÉCITANT

Là-bas s'en vient solitaire rêveur,
Par le creux des routes fleuries
Le page Guy, au rendez-vous !

TROISIÈME RÉCITANT

Guy, Guy, page Guy sous ton chaperon bleu,
Où vas-tu, de si grand matin ?

PREMIER RÉCITANT

Il vient au rendez-vous promis
A la petite princesse Gysèle.

DEUXIÈME RÉCITANT

Gysèle court là-bas dans les prés
Avec la fée Anhaïldé...

L'ESPRIT DES FLEURS

Partout joyeuses les fleurs encensent
A pleins calices, les prés, les eaux, l'azur...

LA VOIX LOINTAINE DE GUY

J'ai cru voir ce matin dans ses yeux de paresse
Monter les larmes de sa tristesse...
Ses yeux sont les plus doux yeux!

Ce midi j'ai cru voir des larmes de joie
Briller à sa gorgerette de soie...
Ses yeux sont les plus grands yeux!

Mais ce soir, j'ai cru voir ses larmes d'amour
Brûler et couler toujours et toujours...
Ses yeux sont les plus beaux yeux!

(Un oiseau chante.)

L'ESPRIT DES AIRS

Voici venir le page Guy
Avec ses flûtes et ses fleurs!

LES DEUX AUTRES

Salut au printemps!
Voici Guy,
Quel bonheur!

(Ils se rejoignent et l'attendent.)

GUY (chantant au dehors)

Hô! Lâlâhé! Lâlâhô! Lâhé!
Ses beaux doux grands yeux ont pleuré!

(Il paraît.)

— Bonjour, bon matin
Mes petits amis!
Contez-moi vite vos nouvelles.

LES TROIS ESPRITS

Au printemps...

L'ESPRIT DES AIRS

L'air est pur !

L'ESPRIT DES FLEURS

Partout joyeuses les fleurs encensent
A pleins calices les prés, les eaux, l'azur...

L'ESPRIT DES EAUX

L'eau bruissante fourmille et ruisselle...

GUY

Salut aux bonnes nouvelles !
— Et maintenant cueillez des fleurs ;
Je consacre au printemps mes amours et mon cœur !
Cueillons des fleurs, pour Elle.
(Tous quatre s'en vont cueillant.)

PREMIER RÉCITANT

L'adroite fée Anhaïldé avec la petite Gysèle, se promènent la main dans la main, le long du chemin...

DEUXIÈME RÉCITANT

Anhaïldé regarde l'enfant et songe au beau filleul, au page bleu, son page aux grands yeux...

TROISIÈME RÉCITANT

Guy cueille sans doute des fleurs pour elle...
Voici, la main dans la main, Anhaïldé, la princesse Gysèle...

L'ESPRIT DES AIRS

Hé! Lahé! Guy! voici venir
Ta petite amie Gysèle..

L'ESPRIT DES EAUX

Avec la fée.
Anhaïldé..

GUY

Ah! Ah! vraiment?
Quel bonheur! C'est charmant! —

Allez, amis, cueillez toujours,
 Mon cœur a de plus chères amours
 Que la princesse Gysèle...
 Vos fleurs ne seront pas pour elle...
 Mais que vous importe? Cueillez toujours.

(Il sort et reparait bientôt, au
 sommet du rocher, où il
 s'est allongé, regardant la
 prairie.)

DEUXIÈME RÉCITANT

Pauvre marraine aux doigts fuselés
 Tes rêves d'azur s'en sont allés :
 Guy bleu n'aime plus ta Gysèle..

TROISIÈME RÉCITANT

Chère amoureuse, petite princesse
 Dis ta prière plaintive et ne cesse...
 Ton page est à jamais perdu
 Gysèle si belle,
 Qu'on lui croit des ailes,
 Guy, ne t'aimera plus...

(Anhaïldé et la petite Gysèle entrent se tenant par la main.
 Toutes deux sont vêtues de longues robes, la princesse
 en blanc, la fée en drap d'or et d'argent.)

(L'oiseau chante.)

GYSÈLE

Dites-moi donc pourquoi,
 Anhaïldé,
 La brise est si légère
 Parmi les iris et les fougères,
 Anhaïldé,
 Au fond des bois!

L'ESPRIT DES AIRS

Quelle mignonne petite...

GYSÈLE

Dites-moi donc pourquoi,
 Anhaïldé,
 L'eau coule si rapide
 Avec de petits cris et des rides...
 Anhaïldé,
 Répondez-moi!



(D'après une photographie d'Alinari, de Florence.)

L'ADORATION DES ROIS MAGES

L'ESPRIT DES EAUX

Quelle fragile petite...

GYSÈLE

Dites-moi donc pourquoi,
 Anhaïldé,
 Les fleurs ainsi parfument,
 Roses, jasmins et lilas se rallument?
 Anhaïldé,
 Dites, pourquoi?

L'ESPRIT DES FLEURS

Quelle invisible petite...

ANHAÏLDÉ

Ta voix est plus molle et plus vibrante
 Qu'autrefois, ma Gysèle, ma fleur,
 Le Printemps a parfumé ton cœur,
 Avec ses doigts de rose et d'amaranthe...

GYSÈLE

L'air est si troublé, tout chante...

(Un temps.)

Oh! Dites-moi, Anhaïldé!
 Pourquoi, pourquoi, mon Guy, ne vient pas!

ANHAÏLDÉ (appelant)

Hallaläi!
 Page!
 Volage!

Où donc restes-tu, petit Guy?

(L'oiseau chante et continue pendant que
 Guy souffle en ses flûtes de roseaux
 un air mélancolique.)

PREMIER RÉCITANT

Ses yeux sont les plus grands yeux!

DEUXIÈME RÉCITANT

J'ai cru voir cette nuit ses larmes d'amour
 Brûler et couler toujours, toujours,
 Ses yeux sont les plus beaux yeux!

ANHAILDÉ (apercevant Guy)

Ah! c'est lui qui fait cette musique...
Descends donc... Quelle mine tragique!
Dans tes yeux quel regard singulier?

GUY (après un temps)

Eh non, marraine, — tâchez d'oublier... —

ANHAILDÉ

Que dis-tu, que veux-tu, mon beau page?

GUY

Je suis un étrange personnage,
Et j'ai vu déjà tant d'yeux pleurer...
Qu'il vaut encor mieux ne pas vous leurrer,
Vous qui me dites : page volage...

LES TROIS ESPRITS

Referme donc tes blanches ailes
Pauvre, fragile, petite Gysèle...

ANHAILDÉ (gravement)

Je ne sais ce que tu voulais dire...

GUY (légèrement)

J'ai voulu vous dire dans un sourire,
Marraine, que l'air est doux aujourd'hui,
Et que mon cœur se lamente et soupire
Parce qu'il aime, pauvre Guy!...
J'ai voulu vous dire ceci...

LES TROIS ESPRITS

Voile donc tes yeux de lumière,
Coupe tes blonds cheveux
Et toujours, en pleurant, répète ta prière!

ANHAILDÉ

Beau Guy, descends, je le veux!

(Guy reste couché et rejoue doucement
les coudes à terre.)

DEUXIÈME RÉCITANT

J'ai cru voir, ce matin, dans ses yeux de paresse
Perler les larmes de sa tristesse...

PREMIER RÉCITANT

Ses yeux sont les plus beaux yeux!

ANHAILDÉ (avec douceur)

Veux-tu, mon Guy, viens embrasser Gysèle?

L'ESPRIT DES AIRS

Referme tes blanches ailes...

GYSÈLE

Guy, mon Guy, viens embrasser ta Gysèle...

(Guy reste immobile et joue toujours.)

GYSÈLE (se jette sanglotante vers la fée)

Oh! Oh! Anhaïldé! Pourquoi ne m'aime-t-il plus?

PREMIER RÉCITANT

Tout est perdu.

ANHAILDÉ (entourant la petite princesse du bras et lui passant
une main sur les cheveux)

Je t'aime.

(Puis durement.)

— Guy!

J'ai voulu te dire ceci :
Tu ne sais l'âge de celle qui t'aime,
De celle qu'un jour ta main choisit ;
Quand tu l'auras deux fois toi-même,
Hélas! hélas! tu le sauras,
Et sa douleur sur ton front blême,
Pour un baiser retombera !...
Adieu, adieu...

(Elle sort avec l'enfant qui sanglote encore.)

Rouvre tes grands yeux, ma princesse,
L'air est si pur, — et ne cessent

Les chants ni les cris des oiseaux ;
Un flot murmure... dans... les... roseaux...

(Le page, silencieux, descend du rocher. Les trois
esprits lui portent des fleurs.)

GUY (tristement)

Et Gysèle s'en va toute en pleurs,
Avec Anhaïldé... Quel... malheur!.. (Il pleure.)

LES TROIS ESPRITS

Guy, voici tes fleurs toutes jolies,
Les fleurs de ton amour...

L'ESPRIT DES AIRS

Pourquoi pleurer, quelle folie !

L'ESPRIT DES EAUX

Qu'as-tu fait de tes yeux, toi, si rieur toujours ?

L'ESPRIT DES FLEURS

Guy, voici tes fleurs toutes cueillies,
Les fleurs de tes amours...

GUY

Allez, jetez vos fleurs par les vents,
Courez, cherchez ma petite princesse...
Demandez-lui pardon bien souvent,
Dites-lui que je pleure et pleure sans cesse,
Vite, oh vite, partez, courez et cherchez-la...

PREMIER RÉCITANT

Mais la blonde Gysèle entre au cloître déjà.

(Les cloches du couvent sonnent bien loin.
Les trois esprits disparaissent en courant.
Guy se laisse tomber et pleure la tête dans
les mains.)

PREMIER RÉCITANT

Les lacs reflètent en murmure l'hymne bariolé des longs rameaux fleuris.
Les lacs boivent en feux et couleurs l'épanouissement solaire.

(L'oiseau chante.)

DEUXIÈME RÉCITANT

Les lacs immobiles sous le ciel — comme d'immenses fleurs d'azur épanouies, reflètent, boivent et murmurent en cent accents, et mille parfums l'émotion fragile et chantante des airs...

TROISIÈME RÉCITANT

Pauvre Gysèle, petite princesse...

DEUXIÈME TABLEAU

And as I stooped her own lips rising there
Bubbled with brimming kisses at my mouth.

DANTE GABRIEL ROSSETTI.

PERSONNAGES du deuxième tableau :

ALIX, comtesse de Castellanges.
GUY, son page.
LA VOIX du comte de Castellanges.
PREMIER RÉCITANT (voix d'homme).
DEUXIÈME RÉCITANT (voix de femme).
TROISIÈME RÉCITANT (voix d'enfant).

Salle flamande dans un vieux château. Sur une estrade à trois marches, centre et fond, la cathédre comtale aux armes de Castellanges. A droite, fenêtre losangée, ouverte au large. Coussins de cuir et de velours. Impression luxueuse, chaude et intime.

Alix, debout près de la fenêtre, regarde dans la cour. A gauche, avant-scène, le page assis sur un grand coussin de cuir gaufré, s'absorbe en un travail d'enluminure.

PREMIER RÉCITANT

Hô! Hé!

Les bois sont vivants! La dernière neige est fondue!
Le torrent bondit en grondant, des rochers, le torrent bondit!

Et l'herbe est reverdie...

La terre molle et dégourdie, rêve de fraîches floraisons
Sous le ciel bleuissant!

Hô! Hé! Les bois sont vivants!

(Sonneries de chasse.)

Les chevaux harnachés, piaffent dans la cour!
Les grands gros molosses jappent et montrent

La langue et les dents! En chasse!
 En chasse! Au dernier sanglier!
 Les chevaux écumants font vibrer le harnois!
 Ils ont secoué leur joyeuse crinière!
 En chasse!

DEUXIÈME RÉCITANT

Le sire comte de Castellanges enfourche son palefroi...
 Son cher écuyer lui tient l'étrier...

PREMIER RÉCITANT

En chasse!

LE COMTE DE CASLELLANGES (au dehors)

 Madame,
 Avant que de partir
 Voici le salut de votre seigneur,
 Avant que de partir
 Madame,
 Je vous salue! Los et honneur
 A la très belle châtelaine!
 Vos yeux, mes yeux, sont les plus beaux yeux

LA FOULE (au dehors)

Los et honneur!

ALIX (agitant son voile blanc)

Adieu... adieu!..

(On entend le sabot des chevaux sur le pavé. Sonneries.
 Aboiements. Peu à peu le bruit diminue et se fond.
 Dès que la chasse s'éloigne, Alix rentre dans la
 salle, à pas lents...)

DEUXIÈME RÉCITANT

Et là-bas maintenant sur son grand cheval
 S'en va le sire de Castellanges...
 Sous son manteau de velours et de soie,
 En courant, en courant,
 Par à travers le vent!

(Silence.)

ALIX

Il est parti !...

(Silence.)

(Apercevant Guy, elle s'approche lentement,
regarde par dessus son épaule.)

ALIX

Oh !... (et reste en admiration.)

Dis-moi quelle est en son nimbe d'or,
 Parmi ces strophes d'étoiles,
 Cette pâlotte et fluide enfant
 Avec sa robe d'albe toile,
 Dans ces raideurs de rouges lys ?...
 Son petit cœur est tout en or...
 Son petit corps est tout en blanc.
 Quelle est, en tristes cheveux, cette enfant,
 Mon page Guy ?

GUY

C'est la pauvre toute petite princesse
 Dont j'ai transpercé le petit cœur,
 Au nom de vos regards mensongers
 Et du fol espoir de vos rouges baisers...

C'est la pauvre Gysèle
 Aussi pure, aussi belle,
 Avec le nimbe de sainte Agnès.

(L'oiseau, dehors, chante.)

Son petit cœur est tout en or,
 Son petit corps est tout en blanc...

ALIX (s'en allant vers le fond)

Quel incompréhensible enfant !...

(Elle s'arrête devant un vase de cuivre plein de
pivoines, en choisit une rouge, énorme, et
rêveusement fixe la fleur sur l'épaule droite de
l'enfant. Guy lève la tête et la regarde au fond
des yeux.)

TROISIÈME RÉCITANT (lentement)

Que voulez-vous donc, très belle comtesse,
 Pour m'avoir donné la rouge fleur ?

ALIX (gentille)

Guy, donne-moi la sainte Agnès...

(Silence.)

GUY

Et ne vous ai-je pas,
Déjà,
Donné son cœur?

ALIX

Mon Guy, donne-moi la sainte Agnès...

GUY

Et ne vous ai-je pas,
Déjà,
Donné toute sa vie
Et ma vie?..

ALIX

Guy, mon aimé, la sainte Agnès?..

(Sonneries de chasse, au loin.)

GUY

La sainte est pour la sainte sœur
Qui pleure et prie au fond du chœur,
La sainte est pour ma sœur Aude,
Afin qu'elle prie et m'en veuille pas
Tandis qu'elle pleure, hélas! hélas!
La pauvre petite sœur Aude...

ALIX

Puisque Guy
M'a déjà repris
Ce que mon page m'avait donné,
Ma main reprend aussi
Ce que mon cœur t'avait donné...

(Elle lui arrache la pivoine, remonte en silence,
s'assied et se met à broder une lourde tapisserie.
Guy s'incline sur son travail.)

ALIX (s'interrompant)

Je voudrais bien le faire pleurer,
Il est si joli quand il pleure...

PREMIER RÉCITANT

Ainsi femme trompe et leurre
 Et n'a qu'un but : faire souffrir,
 Faire mourir
 D'heure en heure...

(La cloche du couvent sonne dix coups)

ALIX

Dix heures...

(Silence.)

Guy...

(Silence.)

Mon Guy... mon joli Guy...

(Silence.)

Mon cher petit Guy... oh ! viens !

(Elle rejette l'ouvrage. Sonnerie lointaine.

Guy relève son visage tout en pleurs, puis la voyant si belle et souriante, il apporte la miniature qu'il pose sans un mot sur les genoux d'Alix. Dehors, l'oiseau tristement chante)

ALIX

Que voudrais-tu que je te donne
 Pour ta petite sainte Agnès ?

GUY (après un temps)

Me donner?... — Je voudrais en couronne
 Les fleurs à mon front, de vos divins baisers !

ALIX (riant)

Ah ! Ah ! Ah ! mon baiser !...

(Elle lance la miniature au milieu de la salle.)

Garde-la... je veux bien ; —
 Mon baiser, tu l'auras demain...

GUY

Demain !... Prenez garde, qui sait, oh demain
 Pourrait être un jour
 Si pauvre d'amour,
 Pourrait n'être qu'un jour

D'immense chagrin,
Demain... toujours demain...

(Il se laisse tomber, pleurant sur un coussin
aux pieds de la comtesse encore assise.)

ALIX

Il est si joli quand il pleure.

(Elle le contemple et songe.)

PREMIER RÉCITANT

Bien à genoux, récitant les heures
Je vois sous la voûte d'un cloître obscur,
Une pucelle aux yeux d'azur,
Qui semble si douce et si fervente
Bien à genoux. la récitante...

DEUXIÈME RÉCITANT

*Quoniam si voluisses sacrificium
Dedissem utique,
Holocaustis non delectaberis!*

(Silence.)

TROISIÈME RÉCITANT

*Ecce ancilla Domini...
Fiat mihi secundum verbum tuum!*

(Silence.)

ALIX (vaguement)

Et Guy me raconte une belle histoire...

GUY (se soulevant à demi, effaré)

Ah... oui, oui... une belle histoire...

(Alix se reprend à broder. Guy assis, raconte.)

Il y avait aux temps jadis,
Un sonore jardin, comme un paradis,
Au plus profond des bois.
C'est là que vivait un peuple de fleurs,
Aux cent familles et mille couleurs,
Sous le règne d'un enfant-roi.
Dès l'aube, en chantant, le prince mignon
Allait rendre visite à ses compagnons,
Les coquelicots, les roides pavots,
Les cyclamens, les pivoinés de feu,

Les roses rouges, les bleuets bleus
 Et bien d'autres sur terre et dans l'eau.
 On le voyait soir et matin
 Frais et rieur comme un lutin,
 Près d'un bouquet de centaurée,
 Murmurant de longues phrases d'amour,
 Aller, venir, et faire sa cour,
 Devant une fleur, sa préférée.

DEUXIÈME RÉCITANT

La chère fleur, sa préférée ..

GUY

C'est un beau lys au geste blanc
 Qui doucement parmi le vent
 Balance sa tête rigide...
 — Mais certain soir d'automne, hélas !
 Le petit dieu ne revint pas,
 Et le lys se ride, livide...

DEUXIÈME RÉCITANT

Et se ride le lys...

GUY

Car il aimait une autre fleur
 — Qui sait ? Plus belle ? — et dans son cœur
 Chantaient déjà les parfums lourds
 De la perverse et rare fleur
 En de nouvelles amours
 Plus belles — oh ! qui le dira ? — mais dans son cœur
 Était défunt l'unique lys
 Si grand, si blanc, le lys de jadis...
 — Or donc, comme il errait un matin
 Sur l'ancien petit chemin
 Près de la centaurée,
 Il vit la pauvre tige efflorée...
 Alors sans doute un reproche muet
 L'a tourmenté, l'a torturé,
 Car il foule la tige, de son petit pied..

DEUXIÈME RÉCITANT

De son petit pied, il foule la tige...

GUY

Mais voilà que soudain
 Au bout du chemin,
 — Peut-être avait-il tout épié —
 Surgit immense le Dieu des fleurs
 Et sur l'enfant blanc de terreur
 Il prononce le dam fatidique!
 Au loin le petit roi s'encourut...
 Depuis ce jour il disparut;
 — Et cette histoire est véridique...

DEUXIÈME RÉCITANT

L'histoire, hélas ! est véridique...

GUY

Nul ne dira s'il est encor vivant,
 Madame, ni quel amour décevant
 Causa jadis son sort étrange...
 — Depuis les lys embaument toujours,
 Mais ils n'auront plus d'autres amours
 Que la fluide caresse des anges!
 (Guy retombe, sanglotant, parmi
 les coussins. — Silence.)

ALIX (pensive)

Ils n'auront plus d'autres amours
 Que la caresse des anges...

(Silence.)

(Avec douceur)

— Guy

(Silence.)

O Guy... mon joli Guy...

(Silence.)

Mon Guy... pourquoi pleures-tu ?

(Elle va chercher une autre pivoine et la fixe sur
 l'épaule gauche de l'enfant.)

(Doucement) Guy, m'aimes-tu ?

(Alors le page relève la tête et tend les lèvres; Alix
 lui met une main sur l'épaule, l'autre au front
 qu'elle incline en arrière, puis lentement se
 penche vers lui.)

(Avec tendresse)

Oh oui, ne pleure plus,
 Mon enfant, mon aimé...

(L'oiseau chante.)

GUY (doulourement)

Oh!..

ALIX

Enfant, la fleur que tu m'as demandée,
L'ardente fleur, je te la donnerai...

GUY

Oh!.. assez... assez...

ALIX

Mais, ris,
Ris donc de ta bouche jolie,
Page d'amour, mon page Guy!
Puisque t'adore ta grande amie...

GUY (éperdument)

Tu... oh,... tu m'aimes!..

(Sonneries au loin.)

ALIX

Oui, oh! oui, viens, et toujours et quand même,
Pourquoi te leurrer plus longtemps, mon chéri,
Puisqu'à tout cœur, à tout bras, moi aussi
Je te tiens, je te garde, et je t'aime!

GUY (extasié)

O bonheur!...

Ton amour!...

Toujours,...

Quand même!

(Pendant ces derniers mots, la cloche du couvent
sonne onze heures. Au coup suprême, Guy
retombe en arrière sur le coussin.)

ALIX (riant)

Qu'as-tu?

Pourquoi fermer tes grands yeux?

Vas-tu,

Vas-tu pleurer encore?

Ah ! Ah ! riez mon page d'aurore,
 Riez, riez, mon page bleu,
 Puisque votre dame, à la folie,
 Puisque votre grande amie
 Vous...

(Le soulevant, effrayée.)

Guy !

(Silence.)

(Criant)

Guy !
 Ciel, oh, qu'as-tu ?
 Tes mains sont pâles, pâles... pâles...
 Guy ! Mon amour, Guy, m'entends-tu ?
 Oh, tu ne parles, tu ne souris plus,
 Dieu ! Dieu ! qu'est-il arrivé...
 Tu ne bouges plus, tu ne parles plus.
 Mon Dieu ! qu'est-il arrivé ?...
 Tu parleras, tu souriras
 Mon page, ah ! ah !

(Rire forcé)

Mon page d'aurore,
 Tu m'aimeras encore,
 Ah ! Ah !

(Silence.)

Mais, es-tu fou !
 Relève-toi...
 Je te donnerai tout
 Ce que tu voudras...

(Sonneries. Alix demeure comme
 pétrifiée avec le page entre ses
 bras.)

PREMIER RÉCITANT

J'ai voulu te dire ceci :
 Tu ne sais l'âge de celle qui t'aime,
 De celle qu'un jour ta main choisit ;
 Quand tu l'auras deux fois toi-même,
 Hélas ! hélas ! tu le sauras
 Et sa douleur sur ton front blême,
 Pour un baiser, retombera.

(L'oiseau chante.)

ALIX (se jette en sanglots sur le corps de l'enfant)

Oh ! oh ! oh !...

DEUXIÈME RÉCITANT

De désir en désir,
Comme il en fut toujours,
Le temps fuit en soupirs
Et l'on meurt sans amour...

(La cloche du couvent tinte tristement.)

TROISIÈME RÉCITANT

Lilium Mysticum!

(Silence.)

Sancta Agnès! Ora pro nobis!

(L'oiseau chante encore.)

J. WAPPERS.



Les Primitifs Italiens

—

I

Le Pérugin

—



EN terminant son *Histoire de la Peinture en Italie*, Stendhal dresse une liste des peintres les plus célèbres de la Péninsule, et à côté du nom de chacun d'eux place un chiffre qui indique le rang relatif qu'il lui attribue. Ce livre et génial esprit, si délié et si perspicace professait, en matière de beaux-arts, des idées singulières, mélange de conceptions hardies et clairvoyantes et de préjugés. Si difficile qu'il soit de concilier de telles opinions avec le caractère de son œuvre littéraire, avec le réalisme de ses romans, il était resté inféodé à l'esthétique de la seconde Renaissance, au *beau idéal*, et considérait l'imitation de la nature ainsi qu'une erreur et une barbarie. Aussi, ne s'étonnera-t-on point de voir dans la liste dont nous parlons les noms de Masaccio, Ghirlandaio et Filippo Lippi enfermés dans une accolade suivie de cette mention dédaigneuse : « Intérêt historique ! » De Botticelli, nulle mention ; le Pérugin — inscrit, d'ailleurs, dans l'école romaine — y reçoit la note 4, alors que les imitateurs de Raphaël ou de Michel-Ange, Jules Romain ou Polydore de Caravage, obtiennent la note 2 ou 3 et que les Bolonais, Annibal Carrache, le Dominiquin et Guido Reni, sont placés hors de pair, tout comme le Vinci, Raphaël et Michel-Ange !



LA VIERGE ET L'ENFANT

(LE PÉRUGIN)

Combien les dogmes esthétiques, les idées préconçues peuvent aveugler les yeux les plus attentifs ! Ne croirait-on pas rêver en lisant ce titre d'un chapitre de l'ouvrage de Beyle : « Caractère des peintres de Florence. Bon dessin, style minutieux, *peu de beauté, point d'expression !* »

Peut-être, il est vrai, avons-nous simplement charge de préjugés ! Au fond, qui regardons-nous dans les œuvres de l'art, sinon nous-mêmes, notre âme, notre pensée ? Nous admirons précisément celles qui donnent une forme précise et magnifique à nos confuses aspirations ; celles qui sont, pour ainsi dire, dans le sillage de notre sensibilité. Au début du xix^e siècle, régnait une sensibilité plutôt sentimentale ; la nôtre est plutôt nerveuse ; de là, semble-t-il, avec une infinité d'autres causes, le discrédit où sont tombés les maîtres de Bologne, qui nous paraissent langoureux et emphatiques, et notre prédilection pour la naïveté forte et ressentie du xiv^e siècle, pour l'art achevé et suggestif du xv^e siècle.

Il va de soi que Stendhal ignore absolument Gentile da Fabriano, Ottaviano Nelli, Piero della Francesca, Buonfigli, etc., les compatriotes, les maîtres et les émules du Pérugin. Longtemps, d'ailleurs, le seul nom de ce dernier a résumé toute l'école ombrienne et, jusqu'ici, nous ne possédions sur l'histoire et le développement de celle-ci que des travaux fragmentaires.

Nous parlions récemment ici des notes substantielles (1) publiées à ce sujet par M. Jules Destrée ; voici un nouvel ouvrage (2) très étendu, très complet et d'autant plus intéressant qu'il a été écrit d'une plume enthousiaste et charmée par un fervent de l'Ombrie et de ses artistes — un fervent tellement épris même de son étude que, parfois, il en devient quelque peu prolix. Mais flâner avec lui ne fatigue guère, car ses digressions abondent en idées ingénieuses, en aperçus inattendus et aboutissent, presque toujours, comme dit J.-K. Huysmans dans son amusante et verveuse préface, « à d'insinuantes suppositions qui laissent d'abord perplexe, puis finissant, sinon par vous persuader complètement, au moins par vous séduire assez pour que l'on ne veuille pas se donner le regret, en lui retournant trop, de n'y plus croire ».

M. l'abbé Broussolle s'est attaché, surtout, dans ce volume — le suivant, annoncé par l'auteur, sera consacré à la maturité du Pérugin — à démêler les antécédents de l'école ombrienne et, en étudiant soigneusement les prédécesseurs et les contemporains de Pietro Vannucci, à dissiper l'obscurité dont s'enveloppe la première partie de la carrière de celui-ci jusqu'à l'époque où, déjà renommé, évidemment, il fut appelé à Rome, pour participer avec Ghirlandaio, Botticelli, etc., à la décoration à fresque de la Sixtine. Cette période de l'existence du Pérugin est fertile en questions presque insolubles : quel a été son maître : Buonfigli ? Piero della Francesca ? Verrocchio, dans l'atelier duquel, selon Vasari, il travailla en même temps que Léonard et Lorenzo di Credi ? Où sont les œuvres qu'il a, certainement, produites avant

(1) *Sur quelques peintres des Marches et de l'Ombrie*, un vol. in-8°, illustré. Bruxelles, Dietrich ; Florence, Alinari.

(2) ABBÉ BROUSSOLLE : *La Jeunesse du Pérugin et les origines de l'école ombrienne*. Paris, H. Oudin. Un vol. illustré, viii-551 pages.

1482, moment de son départ pour Rome? Sont-elles détruites comme les fresques qu'il avait peintes chez les Jésuites de Florence?

M. l'abbé Broussolle distrait de l'œuvre existante de l'artiste un certain nombre de tableaux qu'il considère comme datant de sa jeunesse ; et ses conjectures sont plausibles, mais il me semble moins heureux lorsqu'il veut donner au Pérugin l'*Adoration des Mages*, attribuée à Fiorenzo di Lorenzo, à la Pinacothèque de Pérouse : peut-être n'est-elle point de ce dernier, mais, à coup sûr, on chercherait en vain parmi les ouvrages de Vannucci quelque similitude avec elle.

L'auteur de la *Jeunesse du Pérugin* n'est pas fort tendre pour l'artiste qu'il étudie si diligemment ; il lui reproche assez durement d'avoir oublié, dans ses idées ambitieuses, qu'il n'était qu'un *artisan* plus habile que ses confrères ! Il ne laisse pas grand'chose à Fiorenzo di Lorenzo de l'œuvre disparate et composite que les exégètes lui ont constituée et il n'est pas sans malmener Gentile da Fabriano, au dépens duquel il exalte Ottaviano Nelli, l'illustrateur un peu rude de la chapelle du Palais Trinci, à Poligno.

Au fond, M. l'abbé Broussolle croit, avec raison, que pour mystique ou religieux qu'il soit, l'artiste ne saurait sans dommage s'éloigner de l'étude assidue de la nature, qu'il doit lui emprunter tous les éléments de beauté, transfigurés par lui et élevés à la hauteur de symboles. Il faut que, par quelque endroit, il touche toujours terre, afin de se renouveler, de ne point tomber dans le fétichisme d'une forme stéréotypée, dans la répétition de plus en plus privée de vie de lui-même, comme il advint de l'art byzantin, momifié, finalement, dans ses expressions hiératiques. La communion constante avec la réalité donnera, seule, à l'artiste de faire confluer, si l'on peut dire, ses inspirations idéales avec la vérité de la vie, d'interpréter les songes contemplatifs de sa pensée dans le simple et persuasif langage qui sera compris de la foule.

Et les maîtres ombriens au xv^e siècle n'ont, pour la plupart, pas agi autrement, et leurs œuvres les plus tendres et les plus extatiques ont jailli directement de la vie. Nous ne parlons point, naturellement, de Piero della Francesca, de Melozzo da Forli et de Luca Signorelli, que l'on ne saurait rattacher à l'école ombrienne ; mais, dans celle-ci, nous ne voyons, d'Ottaviano Nelli au Pérugin et au Pinturicchio, aucun artiste qui ne s'inspire d'une étude plus ou moins approfondie de la nature, — oui, même ces délicieux lyriques : Boccati da Camerino et Gentile da Fabriano

Certes, M. l'abbé Broussolle est injuste pour celui-ci. Il nous semble, d'abord, qu'il y ait quelque témérité à le juger si absolument sur ses rares œuvres survivantes. Peut-être l'*Adoration des Mages* n'est-elle qu'une élégie exquise, d'une perfection précieuse et raffinée, dans l'œuvre d'un poète dont les grandes compositions épiques, aux murailles du Palais des Doges et du Latran, ont disparu ? Qu'étaient ces fresques ? Nous ne savons, mais l'enthousiasme des contemporains, les honneurs et l'argent qui étaient prodigués à Gentile à Venise et à Rome témoignent assez qu'il était capable d'œuvres, sinon plus belles, au moins plus puissantes que cette merveilleuse enluminure.

L'*Adoration des Mages* est comme une effusion émue et ravie ; la magnifique page ruisselante d'or et de pierreries, la somptueuse image dans laquelle, en

une heure de vive inspiration enchantée, le doux poète a transcrit son rêve juvénile de l'Évangile. Rêve d'une imagination noble et délicate, qui se meut naturellement dans la grâce et la splendeur ; rêve, oui, mais tout émané de la réalité et dont l'irrésistible séduction ne dissimule aucun défaut.

A des degrés inégaux, Gentile et le Pérugin, comme Botticelli et le Vinci, ne furent pas uniquement peintres ; leur pinceau a su donner une apparence sensible à d'indéfinissables sentiments, à des aspirations profondes ; leur imagination n'était pas seulement plastique...

Quelque chose n'est pas dans l'œuvre, si admirable qu'elle soit, d'un Fra Filippo Lippi ou d'un Ghirlandaio, qui est dans la leur : l'âme ardente et intuitive en laquelle vibrait avec intensité l'écho des tendances confuses du temps, l'élan mystique des simples, le besoin effervescent de croire, les angoisses de la foi défaillante chez les autres, et l'incertitude de la vie inflexible, et douloureuse, et ironique... Et c'est pourquoi, aussi, ils nous émeuvent davantage et ont sur nous une prise plus forte que ceux qui furent surtout d'étonnants ouvriers de couleur, de grandioses et habiles transpositeurs de réalité.

Quels que soient les reproches que l'on peut faire au Pérugin, à propos de la négligence, de la sécheresse, de la reproduction presque mécanique de ses œuvres dernières, il n'en reste pas moins qu'il a créé le type de beauté qui résume et magnifie, en traits inoubliables, l'âme ombrienne. Il semble que le long cri de dévotion effrénée et brûlante du moyen âge retentisse dans son œuvre, et qu'il ait pris, chez lui, un accent d'autant plus indicible que les esprits étaient plus troublés. Et l'artiste lui-même, mordu par le doute, en proie à l'indécision, après la mort inique du Juste, Savonarole, peut-être, s'efforçait-il de restaurer la foi en lui-même en traçant ces images pieuses, et, dans l'anxiété de sa fièvre, leur conférait-il l'étonnante splendeur de tristesse, de crépuscule et de songe dont elles sont revêtues?...

La Pinacothèque du Vatican renferme une *Résurrection* que le Pérugin peignit durant les dernières années de sa vie et dans laquelle il semble qu'il ait voulu laisser un monument des affres dont il était tourmenté ; le Christ, victorieux de la mort, sort du tombeau gardé par quatre légionnaires ; trois de ces soldats sont endormis ; le quatrième, auquel l'artiste a donné sa propre physionomie, a été brusquement réveillé ; son visage est empreint d'une poignante expression d'incrédulité, de douleur et d'inquiétude, et il semble que l'on lise sur ces lèvres, dit Rio, « l'interrogation désespérée d'une âme sceptique, qui demande au Christ s'il est bien réellement le Fils de Dieu ».

II

Sandro Botticelli

Depuis quelques années la maison Alinari, de Florence, a entrepris un grand nombre de publications d'art d'un intérêt considérable, dues, pour la plupart, à des critiques renommés et enrichies d'illustrations empruntées à la

collection unique de reproductions formée par l'éditeur. On ne saurait mesurer les services rendus à l'histoire de l'art par la formation de répertoires de photographies tels que ceux de la maison Alinari, résultat d'un travail énorme et intelligent, résumé en des catalogues qui sont des modèles de méthode et d'érudition.

Parmi les ouvrages les plus récents et les plus remarquables édités par les frères Alinari, il faut citer l'*Histoire de la sculpture florentine*, de Reymond; et voici une nouvelle monographie consacrée à Sandro Botticelli, par M. Supino (1), l'auteur d'un intéressant travail sur le Campo-Santo de Pise. C'est une œuvre de vulgarisation plutôt que d'érudition et de critique; elle résume dans une langue claire et facile les abondants travaux qui ont été consacrés au délicieux peintre du *Magnificat*; c'est un commentaire substantiel et bien informé, aux illustrations nombreuses et choisies qui ornent le volume.

Botticelli ! prononcer ce nom, c'est évoquer toute la féerie tendre, exquise et triste, et inexprimable, de ses Vierges et de ses Anges. L'ingénuité douloureuse, la candeur aimante et désolée, l'avenir anxieux; toute la pureté et toute la sagesse; ce mélange de jeunesse et de maturité qui caractérisent à la fois ces visages séraphiques où l'extase s'allie à une étrange inquiétude.

C'est la peinture d'un homme d'une sensibilité suraiguë, blessé et meurtri par la vie, déconcerté de ne découvrir point le bonheur, et qui finit par apercevoir qu'il en porte la secrète incapacité en lui. Presque tous ses personnages semblent des souffrants de la vie, qui les froisse et les déchire; des âmes trop vibrantes dans des corps trop fragiles et trop nerveux; dans le sourire de la déesse de *Mars et Vénus*, comme dans celui de ses anges un navrement indicible s'exprime, un navrement qui sait la vanité d'impossibles consolations.

Botticelli vivait dans cette Florence, modelée à l'image des Médicis, dévote et licencieuse, croyante et sceptique, chrétienne et païenne, dans une sorte d'éclectisme entre les antiques vertus de la bourgeoisie républicaine et la corruption aimable et séduisante des princes. La culture moins profonde et sérieuse qu'étendue et superficielle était pourtant réelle; les poètes, sauf Politien et, parfois, Laurent de Médicis, étaient plutôt de pénibles erudits et les philosophes des exégètes ivres de commentaires. Il n'y avait d'artistes, en somme, que les peintres, les sculpteurs et les architectes, remplis tous de la forte sève du commencement du siècle, admirateurs sans fétichisme de l'antiquité, dont ils ne recevaient les enseignements que pour les absorber dans l'originalité de leur art personnel.

La société, qui entourait Botticelli, brillante et dépravée, courtisane et lettrée, sans scrupules, brutale, au fond, sous son vernis de raffinement devait être fertile en mortifications pour une âme délicate et fière, telle que celle de Sandro.

(1) I. SUPINO : Sandro Botticelli, traduit de l'italien par M. J. de Crozalo. Un vol. grand in-8°, illustré. Florence, Alinari frères, éditeurs.

Nous ne connaissons rien, ou presque, des circonstances intimes de son existence, mais que sont les faits de la vie d'un artiste auprès de ce fait capital qui est son œuvre?... Le Vinci n'avait-il pas reconnu en Botticelli une âme haute et profonde, sinon égale, au moins congéniale à la sienne, puisque c'est le seul peintre dont ses écrits fassent mention, et dans cette forme affectueuse : « Notre Sandro ».

Un sentiment d'insécurité, de catastrophe imminente, le trouble d'une appréhension imprécise et grandissante domine la seconde moitié de ce siècle dont le terme devait voir l'ébranlement de la foi, des peuples et des princes : l'Italie envahie et saccagée par les Barbares ; l'aventure théocratique et le supplice de Savonarole ; le règne voluptueux et sanglant d'Alexandre VI, l'éphémère triomphe de César Borgia, duc de la trahison et du parjure, scélérat systématique dont l'élégante et fine cruauté devait être mise en théorèmes et revêtue par Machiavel de la monstrueuse beauté de l'horreur, atroce et superbe à l'égal de cette tête de Méduse peinte par Léonard... Toutes les idées étaient bouleversées et croulantes ; des hommes comme Michel-Ange traduisaient leur aversion pour la fourberie empoisonnée de leur temps, pour sa frivolité meurtrière, en des œuvres qui ont l'allure d'un défi, d'une vengeance, qui retentissent comme la véhémence clameur de malédiction d'un Jérémie ou d'un Isaïe...

Le Vinci passait dédaigneux et insoucieux de la moralité des princes qu'il servait, absorbé par la lente élaboration de son œuvre, par ses études et ses expériences, oubliant l'heure et les hommes, pour servir l'avenir dans l'art et dans la science. Botticelli, lui, auquel, de même qu'à tous les êtres de trop d'amour, il fallait une règle de vie précise et simple, une doctrine incontestée de tendresse et de charité ; Botticelli retrace dans son œuvre, à l'accent douloureux et remplie d'extases, d'aspirations et d'élans, la sourde et indicible angoisse dont il se sentait la victime. C'est quelque chose d'intraduisible et d'ineffable, qui est dans le galbe aminci des visages, dans l'expression ardente des yeux, dans les attitudes de lys penchés et languissants de ses figures.

Et tout l'émoi persistant qui est la souffrance morbide de tant d'âmes actuelles, abandonnées à la dérive, sans guide et sans boussole, au milieu du désarroi et des tourmentes de la pensée, apparaissent en traits reconnaissables dans l'œuvre de Botticelli ; et n'est-ce pas là ce qui en fait le tardif succès, l'attrait poignant et spirituel?...

En réalité, c'est le vrai poète du temps ; il n'évoque guère la vie ambiante, le faste des marchands et des patriciens, les fêtes de la cour médicéenne — comme faisaient Ghirlandaio ou Gozzoli ; il peupla quelquefois un tableau de portraits, comme sa somptueuse *Adoration des Mages*, d'une si magnifique coloration, chaude et dorée, des Uffizi ; mais c'est rare. Cependant, si abstrait que l'artiste soit ou veuille être de la vie, elle l'emprisonne de toutes parts, et c'est toujours elle qui, seule, l'inspire. La vie ou, comme chez Botticelli, la quintessence de la vie, l'impression réflexe qu'elle produisait sur des âmes telles que la sienne, discrète et fine, contristées par le bruit des

armes mercenaires, par l'éclat des fêtes sacrilèges, désemparées au milieu d'une société enivrée des plaisirs de la jouissance et de la domination.

Savonarole survient, et quels sont ceux qui courbent la tête sous le foudroiement implacable de son verbe ascétique ? quels artistes sont parmi ses disciples les plus fervents ? le puissant et taciturne Michel-Ange, dont la pensée et le génie s'alimenteront, désormais, des paroles virulentes du dominicain, qui taillera pour les Médicis un tombeau qui sera comme l'apothéose éternelle de son mépris ; — le Pérugin, dont la « tête de porphyre », comme dit Vasari, s'était ouverte aux objurgations violentes du moine et qui produit, alors, ses chefs-d'œuvre ; — Botticelli, enfin, le tendre Botticelli qui, endolori par le supplice du Prieur de Saint-Marc, place son image dans plusieurs de ses tableaux, notamment dans cette *Adoration des Mages*, des Uffizi, inachevée, défigurée par le coloriage insane d'un barbouilleur du xvii^e siècle, et dans laquelle le peintre reconnaissant reproduisit également l'effigie de Laurent le Magnifique.

Les interprétations païennes de Sandro n'ont aucun accent de sensualité, sont en tout l'opposé des lourdes matérialités qui prévaudront au siècle suivant. Il est tout grâce, beauté expressive et vibrante ; et ses nudités sont ingénues. Il fait apparaître sur la mer, dans la naïveté d'un matin moins timide qu'elle, une Vénus innocente et puérile, attendue sur le rivage, à la lisière d'un bois sacré, par le Printemps paré de fleurs juvéniles ; et son *Allégorie du Printemps* n'est-elle pas une fête pavoisée de fleurs, de jeunesse et de sourires?....

En peignant ses nymphes et ses déesses sous les traits exquis et délicats des jeunes Florentines, Sandro retrouve la beauté faite de charme et de modestie de ces Kharites pudiques et gracieuses si souvent représentées en théories harmonieuses sur les vases grecs ou par les coroplastes de Tanagra. Et son art a toute la *générité* de celui du cinquième siècle hellénique précisément parce que, pour traduire la pensée des poètes dont il s'inspire, il n'a regardé qu'en lui-même, il n'a consulté que son propre génie ; parce qu'il s'est modelé sur la nature vivante et non sur l'antiquité morte.

Sa fantaisie a ressuscité les mythes séculaires sous un aspect nouveau ; c'est comme un rajeunissement des divinités vieilles du paganisme. Il les fait surgir dans une aurore de candeur et de beauté qu'elles ne connaissaient plus, dans le doux éblouissement d'une imagination qui les a réinventées plus pures, avec le lustre perdu de leur grâce primitive.

Botticelli est poète ; c'est une âme fébrile, un peu malade, toute en émotions aiguës ; elle s'exprime par la couleur et par la ligne, conjuguées, aux jours les plus heureux de sa vie, en des œuvres d'une eurythmie et d'une noblesse inégalables. La sensibilité du maître transparait dans l'attitude de ces personnages sacrés éperdus de ravissement douloureux, dans la frémissante adoration de ces anges, dans le deuil navré et la consternation des acteurs de sa poignante *Déposition de Croix* (1).

(1) Galerie Poldi-Pezzoli, Milan. Voir la reproduction de ce tableau dans notre numéro de janvier.

Il se met vraiment tout entier dans son œuvre; il s'y donne avec prodigalité et l'agitation déconcertée des dernières années de sa vie s'y reflète en traits fiévreux : adepte fervent de Savonarole, l'immolation inique du Réformateur le bouleverse; sans doute, sa foi ne s'éteint point, comme celle du Pérugin, avec le feu de ce bûcher, mais son âme aimante et passionnée en reste désorbitée. Il se consacre dès lors presque uniquement à l'illustration de la *Divine Comédie*, et ses tableaux, de valeur très inégale, se font rares : M. Supino classe parmi ceux de cette époque le *Couronnement de la Vierge*, de l'Académie de Florence, dur et désagréable dans les figures de saints de la partie inférieure, mais merveilleux dans sa partie supérieure : Marie humblement penchée recevant le diadème, dans une gloire d'or et de roses, sur une nuée environnée du vol éblouissant des anges.

Les œuvres de ses débuts trahissent l'influence de Fra Filippo Lippi et de Verrocchio, ses maîtres, et celle de Pollainolo; mais il se conquiert, bientôt, lui-même, et commence à produire cette longue série de peintures prestigieuses, si expressives, et pleines de beaux gestes tremblants de mélancolique jubilation. Ce ne sont pas des tableaux, mais des cantiques; la couleur qui caresse et chatoie, l'attitude extasiée et suave des personnages, le fond de paysage triste et doux, et crépusculaire, tout y chante. Et c'est un chant ambigu et pénétrant où la joie se marie à la douleur.

Il y a à la fois dans la *Vierge du Magnificat* une fierté divine et une chaste modestie, de l'allégresse et de la résignation; elle courbe la tête, baisse les paupières, car chez elle, comme chez les beaux anges, éplorés et ravis, qui l'entourent, la prescience transparait, déjà, et l'immense douleur anticipée du sacrifice. Et il semble que la couronne suspendue sur sa tête ne soit que la parure de l'immolation.

ARNOLD GOFFIN.



Songe

—

A EUGÈNE GILBERT.

— Dans la solitude et le silence du crépuscule printanier, le Poète écoutait sa jeunesse lui murmurer des promesses de bonheur. Et il la croyait, parce que l'expérience ne lui avait pas encore appris à se méfier de ses espérances. Et il rêvait grande, radieuse, sublime, sa part d'amour ici-bas.
.

— En longue théorie, avec des airs d'ennui ou de tristesse, les heures sont venues à lui, se tenant par la main et le faisant prisonnier de leur ronde. Même celles qui voulaient être joyeuses, le saluaient ironiquement au passage et lui montraient le stigmate de leur destin : un trou béant et vide que toutes avaient à la place du cœur. Et leur sourire était un mensonge. Lentement elles descendaient l'escalier d'oubli, où, de degré en degré, leurs groupes formèrent des semaines,..... des mois,..... des années.....

— Il accueillait avec une inlassable sérénité, les nouvelles venues, car il attendait à tout moment l'Envoyé qui disperserait ce cercle d'ombres mélancoliques, et l'espérance est un miroir où la vie penche toujours un visage d'allégresse. Il veillait et priaït. Et son âme, pour étancher sa brûlante soif d'harmonies,

s'efforçait de saisir, à travers les rumeurs terrestres, cet écho affaibli du Verbe que les hommes appellent BEAUTÉ. Et il connut alors que les jouissances les plus raffinées de l'esprit ne sont que cymbales retentissantes : leurs éclats peuvent étourdir, mais ils résonnent, lugubres et discords, dans le silence du cœur!...

— Il espérait l'Envoyé libérateur au retour des hirondelles et des violettes. Les violettes se sont fanées sur la tombe du printemps ; les hirondelles ont emmené l'été. Voici l'automne, et nul encore n'a franchi le seuil défleuri du Poète.

— Souvent il gravissait la colline et, la main en visière, fouillait du regard l'horizon. Et, chaque fois, il en rapportait une déception plus lasse, n'ayant découvert, du haut de ses songes, qu'un avenir implacablement désert.

— Un jour cependant, béni entre les jours, une colombe fendit le brouillard et arrêta son vol nacré sur le toit du Poète. O bonheur ! elle portait un message de l'Hôte en marche par les forêts du couchant, et qui s'annonçait pour la nuit.

— Tournez ! fuyez plus vite, dernières heures de solitude ! Celui qui va mettre à vos sœurs leur couronne nuptiale et leur robe de joie, celui qui allumera l'ardent foyer de vie en leur poitrine glacée, l'Amour est proche ! Déjà les carillons du soir, tour à tour, chantent la délivrance et sonnent le glas de votre tyrannie !

— L'huile et le bois des longues veillées ont rempli la lampe et l'âtre. Entre la table du repas et la claire flambée, s'offre le fauteuil propice aux douces causeries. Et, tandis qu'autour du Poète, sa famille échangeait les menus propos de sa paisible intimité, il se recueillait dans son allégresse, et trompait son impatience, en la berçant de vers amoureux, à l'unisson des mystérieux désirs qui chantaient en lui.

— Et, sans qu'il y prit garde maintenant, tournait, tournait la ronde des heures grises. Plus que jamais subreptices en leur fuite, elles entraînaient, une à une, vers le fatal sommeil, toutes les amitiés qui l'entouraient, jusqu'à ce que, détachant soudain les yeux de sa lecture, il se vit seul parmi les ténèbres, où, lugubrement, la clepsydre stillait ses gouttes, pareilles à des larmes.

— L'huile s'est tarie sous la mèche fumeuse ; la dernière flamme a voltigé au sommet des tisons et le poème est tombé

de ses mains engourdies par le froid. Dieu! quel déchirant soupir une angoisse humaine peut exhaler dans la nuit!...

— Le vent a commencé de gémir par la forêt; la pluie a sangloté dans l'âtre et ruisselé aux vitres. Un chien a hurlé, comme s'il flairait la mort. Une feuille sèche est entrée par-dessous la porte. Et la détresse de l'abandonné pleurait des larmes désespérées!

— Puis, au loin, un coq a chanté; une lueur blême a filtré par la fente des rideaux : la nuit de délivrance serait-elle donc à jamais passée?... Non, non! voici résonner la porte sous les coups du heurtoir!... Oh! comme le cœur du Poète tressaute à cet appel! Quelle subite altération en cette voix, qui crie une première et lointaine bienvenue à l'Hôte! Oui, cette minute rachète toutes les anxiétés! Il se défend même de leur souvenir, afin de n'en pas troubler sa félicité présente!... Il s'élançait, tire les verroux, ses bras tremblants s'ouvrent...

— Mais aussitôt, il recule frappé d'horreur : au lieu de la suave apparition illuminant la nuit, une grande forme en deuil, voilée de noir, entre à pas lents. Muette, elle l'attire près du feu éteint, et là, s'assied à ses côtés. D'un geste, elle refuse le pain de l'hospitalité. Tout à coup, elle saisit entre ses doigts osseux la main gauche du Poète. Cette irrésistible étreinte lui communique un froid cadavéreux, qui, peu à peu, lui remonte au cœur. Une sueur d'agonie perle à son front, où la pensée semble se glacer aussi. Et pendant que, de sa main libre, l'Etrangère montre le trou béant et vide de sa poitrine, ses orbites sans regard le fascinent, comme les ténèbres d'un abîme, et les yeux du Poète, d'abord agrandis d'épouvante, s'appesantissent enfin, et se ferment pour la mort.

— Alors, en sursaut, le Poète s'est éveillé de l'atroce cauchemar et il n'a plus vu que la lune ironique lui souriant par la croisée... Mais, en lui, demeure une tristesse, dont l'écho mélancolique se répercute à travers ses chants, tantôt comme un cri de douleur, tantôt discret et timide et pareil au soupir d'une vague nostalgie; car il a peur que ce vain songe ne soit l'image de sa destinée...

GASTON DELLA FAILLE DE LEVERGHEM.

Décembre 1900.

Musique Religieuse

La Messe en ré de Beethoven

Le *Requiem* de G. FAURÉ. — *Sanctus Petrus* du R. P. HARTMANN



A *Missa Solemnis*, récemment exécutée aux Concerts populaires de Bruxelles, date des années 1818 à 1823; elle est sœur jumelle de la Neuvième Symphonie. Bien que cette œuvre renferme des pages d'une beauté fulgurante, que dans son ensemble elle apparaisse comme un monument colossal, d'une structure et d'une harmonie de proportions incomparables, elle ne laisse pas cependant, comme la Neuvième, l'impression d'une œuvre parfaite.

Beethoven est le créateur de la symphonie. Il distance ses devanciers à tel point que ceux-ci paraissent n'avoir produit que des ébauches. Et parmi ses successeurs, les plus grands : Schumann et Brahms, ne sont qu'un écho affaibli de son lyrisme. Dans ce genre, à part les grandes lignes classiques, tout lui appartient, l'ampleur ou la concision des thèmes, le style, les procédés de développement, et surtout cette chaleur, cette passion débordante qui va de pair avec une pondération toujours parfaite, comme la vie qui circule dans un beau corps. C'est la plastique grecque unie aux effusions les plus passionnées de l'âme moderne.

En écrivant ses deux messes, — la première en *ut* (op. 86), la seconde en *ré*, cette fameuse *Missa Solemnis* de proportions insolites — Beethoven marchait sur les brisées de ses prédécesseurs immédiats. A cette époque, la

musique religieuse comme telle n'existait plus. La facture d'une messe ne se distinguait pas essentiellement de celle d'une œuvre profane. C'était un thème très voulu pour des morceaux de caractère varié : solennels, tendres, triomphants, avec de beaux prétextes à développements polyphoniques, comme les fugues obligées qui terminaient le *Gloria* et le *Credo*. En tout cela, Beethoven suivit une tradition dont on conçoit qu'il pouvait difficilement s'évader.

Si, au surplus, on se souvient que le Maître de Bonn n'était qu'un vague déiste, on ne s'étonnera pas qu'il n'ait pu infuser une âme religieuse et croyante dans ses vastes machines de musique soi-disant d'église. Encore n'ont-elles pas les admirables envolées de ses symphonies. En particulier, je ne trouve pas dans la *Missa Solemnis* ni la profondeur pathétique de l'allégre, ni le charme de l'adagio, ni le lyrisme élevé du final de la Neuvième.

Je reprocherais même à certains passages de la *Missa Solemnis* de fâcheux écarts de goût, exemples de rococo musical, comme la fin du *Gloria*, et dans le *Credo* les mots *Deum de Deo*, etc., *descendit de caelis*, ... *Et — resurrexit* (pourquoi le Maître lance-t-il cet *et* isolé, violent, comme séparé d'un coup de hache du mot suivant?), le badinage d'orchestre qui précède la strette finale du *Credo*, enfin l'ampleur incongrue de l'*Agnus Dei*, avec ses appels de trompette, ses rumeurs de guerre et le débordement final de joie sans retenue.

Cet *Agnus Dei* est à coup sûr un curieux morceau. Le début est sombre, funèbre, infiniment désolé. Le *Dona nobis pacem* est dans la pensée du Maître (la partition le dit) une prière pour la paix intérieure et extérieure. Et ceci devient un prétexte à esquisse dramatique. Mettons-y d'autres paroles, plus adéquates à la musique que le texte sacré, et voici ce que nous aurons : une idylle champêtre un moment interrompue par une agression violente ; alarme, cris éperdus de femmes, combat, victoire, chants de triomphe, sarabande générale.

Avec une telle adaptation, l'*Agnus Dei* de la *Missa Solemnis* serait un chef-d'œuvre. Son seul défaut actuel est de n'être pas un *Agnus Dei*.

Il est inutile d'ajouter qu'au point de vue liturgique la *Missa Solemnis* est inacceptable, comme du reste la messe en *si* mineur de J.-S. Bach, à cause de son excessive longueur. Et encore la *Missa Solemnis* est profane même en sa facture.

A ce propos, une question fort débattue surgit : que doit être la musique d'église ? Que cette question ne soit que vaguement résolue dans le cerveau de musicologues de valeur, j'en trouve la preuve dans ses lignes du *Guide Musical*, numéro du 30 décembre 1900, signées par H. de Curzon : « M. S. Rousseau n'a pas écrit de *Credo* pour cette messe ; ce morceau comporte de tels développements qu'on ne peut pour ainsi dire jamais l'exécuter à l'église. »

* * *

Paulo minora canamus. Durendal a bien voulu m'envoyer à l'examen deux œuvres récentes de musique religieuse : le *Requiem* de Gabriel Fauré et

l'oratorio du R. P. Hartmann intitulé *Sanctus Petrus*. Qu'il me soit permis de consigner ici, en toute franchise, une impression produite, je dois l'avouer, par la simple lecture d'une réduction pour piano et voix (1).

Le *Requiem* de Fauré m'a paru une œuvre bien pensée, bien ordonnée et bien écrite, plutôt destinée au concert qu'à la liturgie sacrée, mais empreinte d'un vrai sentiment religieux.

Le début est impressionnant. Les harmonies, quoique simples, sont riches et point banales; c'est une belle progression comme une prière très douce qui s'enfle en supplication pressante : *requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis*, pour finir en un soupir à peine exhalé : *luceat eis*. Les ténors reprennent encore : *Requiem æternam...*, sur un thème d'allure classique; les sopranos continuent le texte liturgique, jusqu'aux mots *exaudi orationem meam*, que le cœur entier clame en un grand élan de passion contenue. Le *Kyrie* s'enchaîne au même motif et forme, avec l'*Introït*, un morceau de belle structure musicale.

Le début de l'*Offertoire* est un peu déconcertant. C'est un passage fugué dont la tonalité échappe. Les trois premières notes suggèrent le ton de *ré mineur*; les deux suivantes mettent les premières dans l'accord de septième de dominante du ton d'*ut*, puis à travers des méandres on aboutit au ton de *si mineur* qui est celui du morceau. Je me demande quelle sensation esthétique peuvent produire ces tiraillements. L'intention de l'auteur est-elle de souligner les mots du texte : *de pœnis inferni et de profundo lacu... in obscurum*, etc. ? N'est-ce pas trop de subtilité? Le solo de baryton : *Hostias et preces...*, est d'une sereine grandeur. Puis la polyphonie chorale reprend avec plus d'ampleur pour aboutir, à la suite de modulations pénibles, à une conclusion d'une parfaite suavité, amenant le ton de *si majeur*.

Je dois faire à ce morceau le reproche de prendre trop de liberté avec les paroles liturgiques. D'une part répétitions fastidieuses, d'autre part suppressions de mots et de membres de phrases, altérations de structure de phrases, même une faute de latin : *in obscuro* pour *in obscurum*; enfin addition de l'*Amen* final que le texte n'a pas, mais que le musicien se donne par raison d'art, afin de conclure en lumière un morceau sombre et tourmenté.

Le *Sanctus* est peut-être la page la mieux réussie et la plus personnelle du *Requiem* de Fauré. Les voix disent en alternant, sur un motif très simple — trois notes seulement — le trisagion des anges, pendant qu'un accord arpégé, reposant sur la médiane, et une courte cantilène enveloppent le chant comme d'un léger nuage d'encens, avec les fugitives irrisations du thème qui module. Puis une courte lueur de gloire : *Hosanna in excelsis*, s'éteignant dans la suavité de l'accord parfait, que les arpèges semblent prolonger indéfiniment.

Toutefois, au point de vue liturgique, ce *Sanctus* est trop long.

(1) La réduction pour piano et chant du *Requiem* de G. Fauré a été éditée par J. Hamelle de Paris; celle de l'oratorio *Sanctus Petrus* du Père Hartmann, par Ricordi de Milan.

Le *Pie Jesu* est un récit de soprano solo fort bien écrit et d'un grand charme, peut-être d'un trop grand charme. Le caractère en est très archaïque; il évoque un peu le souvenir d'une naïve villanelle, d'une tendre complainte que la bergère soupire dans la solitude des landes. Cette impression est accusée par le retour obstiné d'une formule, d'ailleurs très élégante, qui revient en ritournelle. Ce morceau est aussi trop long.

L'*Agnus Dei* est basé sur deux motifs, le premier très doux, accompagné d'un contrepoint discret et distingué, le second plus sombre avec un dessin heurté des basses. Ces deux motifs s'échangent jusqu'au moment où les sopranos entonnent *lux æterna luceat eis*. Le mot *lux* est dit sur une longue tenue d'*ut* (*dolce sempre*) à découvert, que le cœur prolonge en balancements chromatiques richement étoffés. Le morceau se termine par la phrase *requiem æternam...* du début. Cette conclusion, en dehors du texte liturgique, me paraît aussi inutile au point de vue musical. Le caractère d'unité, qui en est le prétexte, est d'ailleurs factice.

Je n'aime pas le *libera me*. Le thème est vulgaire, l'accompagnement encore plus. C'est du poncif de marche funèbre et du mauvais Gounod. Les furieuses dissonances et le rythme rocailleux qui soulignent le *dies illa*, la reprise en unisson du *libera* ne sauvent pas le morceau de la banalité, plutôt l'y enfoncent davantage.

M. Fauré n'a pas voulu congédier le public sous une impression funèbre. Une lumière d'espérance luit dans le suave *in paradisum*, qui rappelle le *Sanctus*.

Il se dégage en somme du *Requiem* de Fauré un sentiment religieux très intense, surtout une grande sérénité, malgré, peut-être, quelques défaillances, quelques erreurs passagères. C'est le chant de la mort chrétienne, toujours consolant même dans la tristesse, toujours dominé par un souffle d'espérance et d'immortalité.

*
* *

Je voudrais dire du bien de l'œuvre du R. P. Hartmann, mais, en conscience, je ne le puis. Je n'ai trouvé qu'une bonne chose dans cette partition : le choral des sopranos et altos du début, et encore les membres du choral, empruntés au plain-chant, sont-ils séparés par des mesures de contrepoint quelconque. Admettons encore que les chœurs, écrits en style polyphonique, ont de la puissance, et manifestent une certaine technique. Mais je cherche en vain une inspiration personnelle, un peu de modernisme, un peu de souffle artistique.

S'il y a dans la partition une bonne chose, il y en a par contre une fort mauvaise : c'est la marche d'introduction à la troisième partie. Ceci dépasse la limite de la banalité la plus vulgaire. Ce n'est pas du Meyerbeer, c'est du pur Lambillotte.

F. VERHELST.

Chronique Littéraire

et Artistique du Mois

—

Conférence de M. H. Maubel au Molière. — M. Maubel avait choisi pour sujet de sa conférence : *la Vie dans les œuvres littéraires*, et le principal de sa thèse, illustrée d'exemples empruntés aux œuvres de Rodenbach, de MM. Verhaeren, Gide, Jammes et Elskamp, était que si, à leurs débuts, les écoles littéraires et les écrivains sont enclins à formuler une conception dogmatique de la vie et de l'art lui-même, l'expérience ne tarde pas à faire apercevoir aux unes et aux autres que la vie, comme l'art qui la reflète, ne sont point susceptibles de définitions exclusives et rigoureuses.

Au fond, le monde, les choses, n'ont pas de réalité objective et ne commencent d'exister que lorsque nous les *nommons* ; l'artiste les crée en les regardant et il les crée revêtues de l'apparence que son âme leur a donnée.

En montrant d'une façon rapide et incisive l'arbitraire des classifications d'écoles — et, en effet, n'arrive-t-il pas, le plus souvent, que les membres les plus éminents d'une école soient ceux qui, en réalité, lui appartiennent le moins ? — M. Maubel a cité le beau sonnet de Baudelaire :

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Mais ces symboles, l'artiste, le poète, seuls, les déchiffrent, parce qu'ils en portent la signification en eux-mêmes, et l'acception que chacun d'eux leur prête lui est propre et personnelle, tellement qu'elle doit le rendre aveugle, sinon hostile, à toute interprétation trop éloignée de la sienne. Quelle vertu persuasive aurait une œuvre en laquelle l'auteur n'aurait pas foi ? Qui partagera mon avis, si je l'énonce en hésitant ? On ne saurait douer d'enthousiasme et de force communicative une œuvre élaborée sans exaltation ni

amour, hors du sentiment qu'elle devait être telle et non autre. Il s'en faut que tous les artistes intolérants soient originaux, mais on pourrait gager avec une quasi-certitude que l'inverse est vrai, car toute personnalité forte est exclusive et ne peut communier qu'avec les œuvres où quelque aspect de son propre rêve se joue. Un artiste vraiment créateur ne saurait pas plus être éclectique qu'un poète lyrique, sceptique.

Rien de surprenant, donc, à ce que certains poètes, dans le ravissement à la fois retors et ingénu de leur vision, s'imaginent avoir découvert le sens trop longtemps obscurci de la vie et, du haut du trépied du symbolisme — ou de la simplicité veillent enseigner leurs contemporains. Et ils ne s'aperçoivent point que la vérité qu'ils prêchent n'est qu'à eux et qu'elle deviendrait caduque entre les mains des autres.

M. Maubel a été fort applaudi, de même que M. Etiévant qui a dit de la façon la plus compréhensive quelques poèmes de Rodenbach.

A. G.

La IX^e Exposition de « Pour l'Art ». — L'impression générale que l'on emporte de ce Salon est celle d'une réunion d'artistes associés dans un effort persévérant, remplis d'une foi grave et recueillie en leur art. Leurs œuvres sont plus ou moins originales, décèlent ou non une vision personnelle, mais cette caractéristique leur est commune de ne se présenter au public qu'avec des travaux élaborés en conscience.

Nous engageons vivement nos lecteurs à visiter le Salon de « *Pour l'Art* » ; nous nous bornerons, pour le surplus, à signaler quelques œuvres, qui, dans cet ensemble excellent, méritent une spéciale attention.

Il faut marquer, particulièrement, dans l'envoi de M. Victor Rousseau, dont le talent fin et profond s'affirme chaque jour davantage, le *Groupe des deux sœurs*, et la figure d'homme *Soucieux*, d'une forte et discrète puissance d'expression. Le fragment du *Drame humain* témoigne que l'auteur de *Déméter* tend avec bonheur à élargir sa manière et à nous donner des œuvres de plus grande envergure.

Un jeune artiste, M. Antoine Springael, expose à la fois comme sculpteur et comme peintre. Ses travaux dénotent un tempérament d'observateur attentif et minutieux, mais qui ne saisit pas les choses et les êtres uniquement dans leur aspect matériel. Citons spécialement, à cet égard, son *Buste d'homme* et, parmi ses tableaux, *Pêcheur au repos* et *Four triste*.

M. Léon Dardenne a rapporté de son exploration africaine une considérable série de paysages qui s'imposent tous par une grande fermeté de dessin et de couleur, une sorte de gravité vibrante de rendu, tout à fait remarquables.

Mentionnons encore, entre les belles études marines de M. Amédée Lynen, les paysages de M. De Haspe, surtout le *Village sur la Colline* ; ceux de MM. Smits et Viendier ; enfin les savoureux intérieurs et sites anciens de M. René Janssens ; les pastels et dessins de M. Hanotiau.

Nous retrouvons M. Laermans avec quelques-unes de ses superbes toiles du Salon triennal et des esquisses pour des œuvres en cours d'exécution.

M^{me} Derrudder expose un panneau brodé au passé, chef-d'œuvre d'habileté et de patience, mais dont l'effet décoratif est, en partie, manqué à cause de la surabondance des détails, charmants, mais confus, et de l'emploi de nuances trop fines et trop diaprées.

A. G.

Alex. Marcette. — Les vingt-sept tableaux, dont cinq aquarelles, exposés par Marcette au Cercle Artistique permettent d'apprécier sa vision très personnelle. Ce sont pour la plupart des marines ou des études de ciels. Ceux-ci y sont compris dans leur perpétuelle variation avec une rare perspicacité. Ils semblent sous le pinceau de l'artiste sur le point de se mouvoir et de se transformer. Parfois les nuages s'amoncellent en rocs ou en murailles épaisses. D'autres fois ils s'irisent, s'effilent, s'allongent, s'évanouissent en taches douces, en tonalités assoupies. Quelques-uns s'irradient de couleurs riches et somptueuses, dans l'effondrement de couchants, ou, d'autres, dans des aubes magiques. Dans les tableaux d'Alex. Marcette, c'est le ciel qu'il faut regarder. Il envahit la toile. Il absorbe l'attention. De là la préférence de cet artiste pour les marines. Car ici le domaine du firmament s'agrandit. Il se retrouve dans les reflets. Il se regarde dans des eaux tranquilles. Il s'accroche aux vagues. Il est plus mobile et plus varié encore dans ces surfaces toujours mouvantes. Le tableau *En rade* est parfait, d'une étonnante transparence, exécuté en teintes très heureuses. A signaler aussi la délicatesse et la justesse de tons et d'atmosphère, du *Lever de lune* au *Moerdyck*, du *Retour de pêche*, des *Barques* et du *Soir de canicule*.

Oscar Halle. — Les tableaux exposés par cet artiste au *Rubens Kring* semblent tous conçus dans une tonalité grise, étouffée. Il faut excepter une *Rue à Lombartzyle*, — elle est colorée et vivante, — ainsi qu'une *Vue de Flessingue* et le *Travail au jardin*. Le talent d'Oscar Halle est certes universel. Il pratique tous les genres : portrait, nature morte, paysage.

Le portrait d'*Emile Banning* est intéressant, tant par la noblesse d'expression que par le métier. Les autres portraits sont moindres. Oscar Halle s'affirme dans ses paysages, consciencieux observateur de la nature. Mais il me paraît manquer de fougue et d'émotion. Toutefois son tableau, *Après l'orage*, donne une jolie impression de ciel par un vent d'ouest. Il importe de louer le peintre pour son infatigable activité. La centaine d'œuvres exposées dénote la volonté d'arriver, avec, comme appoint, une vision exacte de la réalité.

H. V.



LES LIVRES

LE ROMAN :

Le Pays natal, roman par HENRY BORDEAUX. — (Paris, Plon-Nourrit.)

M. Henry Bordeaux, le subtil auteur de ce maître livre : *Ames modernes*, débute dans le roman par une belle œuvre où concordent harmonieusement la forme et la pensée, ces deux sœurs trop souvent séparées aujourd'hui.

« Aventure d'un déraciné qui reprend racine », le *Pays Natal* prouve victorieusement la nécessité sociale de l'esprit de famille, seule force qui puisse arrêter les progrès de l'anarchie révolutionnaire. C'est en se rattachant à sa race, à la terre qu'elle a habitée depuis un temps immémorial et pour laquelle se sont dépensés tous ses efforts que Lucien Halande se débarrasse peu à peu du pessimisme égoïste qui le rongait, détruisant impitoyablement le meilleur de lui-même, et se reprend à vivre, selon l'esprit de la nature et de l'humanité, une existence grandie par le travail et parfumée d'amour. Ce caractère noble et loyal contraste de façon singulière avec celui de Jacques Alvard, type frappant de l'arriviste qui sacrifiera lâchement à ses intérêts jusqu'au bonheur et la vie d'une femme qui l'aime et lui pardonne. Au reste, les personnages que M. Bordeaux a mis en scène sont bien campés, étudiés à fond par un auteur qui, comme psychologue, a déjà fait ses preuves. Annie et Jeanne Mérans sont de délicieux pastels de femmes, l'une pâlie par la douleur, l'autre souriante de vie et de jeunesse, toutes deux idéalisées par le pur amour qui émane d'elles et les environne. Auprès de ces douces figures, M^{me} Ferresi incarne la sensualité morbide, dont l'action pernicieuse, semblable à celle de certains poisons, s'exerce sur tout ce qui l'entoure.

La mélancolique magie de l'automne drapant de son or fané le décor montagneux de la Savoie, emplit la lente agonie d'Annie Mérans de son merveilleux spectacle. Certains tableaux décèlent à la fois chez leur auteur un peintre et un poète.

C. DE S.

Le Rouet des Brumes, par GEORGES RODENBACH. — (Paris, Ollendorff.)

Il est rare que l'œuvre posthume grandisse un écrivain. L'inédit que gardent les tiroirs du défunt n'est le plus souvent que ce que celui-ci jugeait indigne encore de sa renommée. La plupart des vingt-quatre contes que livre au public ce volume parurent, si nous avons bonne mémoire, dans un journal parisien, peu après la mort du regretté poète du *Silence*. Plusieurs sont médiocres, pauvres d'idées et d'exécution hâtive. Quelques-uns sont d'une mélancolie exquise et d'un sentimentalisme délicat, avec une abondance de sensations subtiles et rares. On y rencontre cette simplicité très raffinée qui caractérise le talent de Rodenbach. Sa prose a des légèretés qui n'appartiennent à nulle autre : c'est de la mousseline et du cristal. L'image infiniment ténue y semble tissée souvent avec des fils de la Vierge. Des recherches qui touchent à la mièvrerie, des maniérismes qui font sourire ; mais aussi des pages frissonnantes où survit le rêve triste et doux du poète.

M. D.

L'Amour-Phénix, par JOSÉ HENNEBICQ. — (Paris, Editions de l'*Humanité Nouvelle*.)

M. Paul Adam écrivit pour ce recueil de contes une claire préface où il le qualifie de petit missel renfermant la somme des divers concepts de l'Amour. Ceci n'est pas un vain éloge. On connaît le véritable culte de la beauté idéale qui surélève toutes les œuvres, malheureusement trop rares, du subtil platonicien qu'est M. José Hennebicq et on ne peut refuser sa sympathie à ce très noble artiste qui, dans ses écrits, s'attacha plutôt à la perfection qu'à l'étendue. Aujourd'hui, il nous est heureusement donné d'apprécier l'ensemble de ses contes, et nous ne pouvons que souscrire, comme le feront les lecteurs épris à la fois d'art et de pensée, aux paroles que M. Adam inscrivit au seuil du livre.

Les diverses formes d'amour que l'humanité conçut pour sa propre souffrance y sont en effet profondément analysées et s'acheminent lentement jusqu'au temple suprême où règne l'amour divin, sauveur du monde. C'est l'amour de Phidias, le créateur de dieux éternisant la passagère beauté qu'il adora, dans le marbre de l'œuvre incorruptible ; c'est l'amour passionné d'aujourd'hui, dont le mensonge brise et broie les cœurs ; l'amour que la mort ni l'oubli ne peuvent vaincre, car il renferme en soi sa raison d'être et renaît, comme le phénix légendaire, du bûcher où il se consume ; l'amour pénitent de Magdeleine, l'amour rédempteur du Christ.

Le style de M. Hennebicq convient admirablement, par sa noble et ferme harmonie, aux sereines pensées qu'il doit exprimer. Ainsi le péplos aux larges plis drapé majestueusement les marbres antiques.

L'Avenue des Douleurs, par EUGÈNE HERDIES. — (Bruxelles, Oscar Schepens.)

De petites proses subtiles et mièvres, notations d'un impressionnisme intime, s'attachant à la vie familière et simple. Parfois, malheureusement des incorrections qu'il est difficile de pardonner.

Irrésolvables, par GEORGES LEBACQ. — (Bruxelles, Edition de la revue : *Le Thyse.*)

Ces quelques contes trahissent mieux que de simples promesses. Des états d'âme curieux y sont notés en un style qui ne manque ni de nerf, ni d'allure. Nous aimerions y voir pourtant un peu moins de laisser-aller et un souci d'art plus continu.

Terre de Misère, par MARIUS RENARD. — (Bruxelles, G. Balat.)

Des contes dépeignant l'âpre vie des gueux dans sa force naïve et sa brutale douleur; en décor, les horizons du pays noir, ternis par la fumée des usines, puissants inspirateurs des révoltes et des haines; comme personnages, les ouvriers besogneux, les vagabonds aux vagues allures de prophètes, les vieilles courbées par les labeurs et dont la houillère fatale a dévoré les fils, toute une population vigoureuse, arriérée, étrangement laide. Le style du livre est robuste mais souvent incorrect, évoquant assez bien ce misérable pays dont le sol est couvert de scories et où l'air lui-même est noir.

Cunroth le Scandinave, par J. CHOT. — (Bruxelles, G. Balat.)

Une histoire héroïque, dépeignant l'époque sanglante et tourmentée où les alleus des Francs confinaient aux rives de la Meuse. Les invasions ont déchaîné sur l'Europe le flot de la barbarie; l'approche d'Attila menace l'Occident déjà dévasté. Tel est le cadre où M. Chot a placé son récit. Il y a fait se dérouler des combats, des festins, des scènes d'amour. Malheureusement, son style est loin d'être parfait, et d'excellents auteurs nous ont habitués à exiger dans la reconstitution historique tant de splendeur verbale.

Rhodène et Corusculus, par JACQUES DES GACHONS. — (Etampes, L. Didier Des Gachons, éditeur.)

MM. Jacques et André Des Gachons, celui-ci imagier expressif, celui-là délicat écrivain, collaborent à l'*Hémicycle*, une minuscule revue dont de courts poèmes, des proses d'une ou deux pages à peine et de gracieux dessins font un véritable bijou. Ils publient aujourd'hui une charmante légende, témoignant d'un égal talent, et dont le texte, souple et coloré, s'accorde si harmonieusement aux images qu'on se demande lequel fut illustré, l'écrivain ou le dessinateur.

L'Exil de Wanne, par EUGÈNE HERDIES. — (Bruxelles, G. Balat.)

Ce livre révèle un gracieux conteur, expert en l'art de peindre de frêles tableaux animés d'humbles vies. Wanne est le petit enfant mélancolique des villes, hanté de la nostalgie des campagnes, des beaux jardins épanouis sous la tendresse du ciel, des canaux qui s'en vont tout droit dans l'inconnu. M. Herdies a su dégager de ses impressions un véritable charme. Son style, depuis qu'il nous donna ses *Images de Zélande*, a fait de réels progrès; nous le constatons avec plaisir, non sans souhaiter mieux encore.

C. DE S.

Bartek le Victorieux, par HENRIK SIENKIEWICZ. — (Paris, Paul Ollendorff.)

L'on assure que la traduction de *Bartek le Victorieux* et des autres contes qui lui font suite dans ce volume a médiocrement enchanté leur auteur. Le fait est qu'elle ne brille point par sa virtuosité et que les diverses œuvres ici réunies et qui datent de la jeunesse de Sienkiewicz ne paraissent pas devoir ajouter notablement, en France, à la gloire du maître polonais. C'est pourtant une aventure poignante que celle de ce soldat posnanien, combattant en lion sous les drapeaux allemands, à Gravelotte, à Sedan, sous Paris, héros à la fois et victime lamentable de la guerre, qui le ruine après l'avoir honoré. Ce qui émeut, dans ce récit, ce n'est pas seulement une amère pitié, c'est aussi le cri de colère et de révolte de la patrie contre l'oppresser prussien. Deux études d'enfants : *l'Extrait du journal d'un précepteur de Posen* et *Yanko le Musicien* sont d'une simple et tragique beauté. La dernière manifeste, avec son exquise et profonde sensibilité, sa noble imagination, le grand poète qui double, chez l'auteur de *Quo Vadis*, le romancier.

M. D.

LE THÉÂTRE :

Quand nous nous réveillerons d'entre les morts, drame en trois actes, par H. IBSEN. — (Paris, Perrin et Cie.)

... ou « L'Individualisme puni »... ou « Ce qu'il coûte de rater sa vie ! » — Herr professor Rubek, sculpteur devenu célèbre, est marié depuis cinq ou six ans à Maïa. Ils ne sont pas heureux. Chez l'un c'est une âme, des goûts, l'égoïsme inconscient de l'artiste; l'autre, au contraire, positive, aime la vie plus matériellement active, plus réelle en un mot. Désenchantement... ils se l'avouent au premier acte avec une fatigue un peu nerveuse; là-dessus paraît Irène. Avant le mariage de Rubek, elle fut son modèle. Jeune fille, elle quitta tout pour poser devant lui; il lui prit sa beauté, il en revêtit son grand œuvre, *Le jour de la Résurrection*. Il lui prit même son âme et son cœur — nous l'apprendrons au second acte — mais il ne s'en aperçut point dans son égoïsme d'artiste : une fois qu'en tant que modèle il n'en eut plus besoin, il la renvoya chaste, désespérée, muette. Et maintenant voici qu'il la retrouve dans un hôtel-sanatorium, folle plus qu'à moitié, vêtue de blanc, gardée de près par une énigmatique diaconesse — espèce de sœur de charité protestante — délabrée de corps et d'esprit après une vie d'aventures féroces et singulières et d'approximative prostitution. Nous avons déjà deux vies ratées : Rubek et sa femme; voilà la troisième : elle ne l'est pas peu !

Cependant Maïa s'intéresse vivement à une façon de brute, le chasseur Ulfheim, très vivant lui, encore qu'il ait aussi raté sa vie, mais c'est épique. Ulfheim lui parle ours, montagnes, tueries, avec une férocité entraînant, lui propose définitivement une âpre chasse sur les hauteurs, et Maïa accepte, *consensu mariti*, trop heureux d'en être débarrassé. Or Rubek s'est rapproché d'Irène. Mélancoliquement, ils tisonnent le passé. Dans un langage où le symbole abonde, elle lui reproche le malheur qu'il mit dans sa vie. Elle voulait se donner toute entière, lui l'artiste, le poète, l'égoïste, la traitant en

« simple épisode » n'a songé qu'à la seule utilisation de sa beauté formelle. Reproches que la folie adoucit ou tempère! Naturellement Rubek s'aperçoit que c'est Irène qu'il aurait dû aimer, épouser... maintenant il est trop tard. Et voici à peu près, en raccourci, ce qu'ils se disent :

Lui. — « Hélas! si j'avais su!... »

Elle. — « Ah! oui!... »

Lui. — « Et plus rien à faire! — Maïa! que je n'ai jamais aimée... Mais crois-tu que nous ne pourrions pas retrouver nos âmes d'antan?... Ah! faire renaître ce temps profond, délicieux... compléter enfin ce bonheur ébauché!... »

Elle. — « Impossible, Rubek! et d'ailleurs je suis morte!... »

Lui. — « Hein... morte!... »

Elle. — « Oui... et toi aussi... »

Lui. — « Je comprends .. mais essayons de revivre... une nuit, une seule nuit, à deux, sur la lande! »

Elle. — « Eh bien, oui, tentons!... L'irréparable ne nous apparaîtra que... »

Lui. — « Que?... »

Elle. — « Quand nous nous réveillerons d'entre les morts! »

Lui. — « Et que verrons-nous alors? »

Elle. — « Nous verrons que nous n'avons jamais vécu! »

Il semble un peu que toute la pièce n'ait été écrite que pour ce mot. Et ce serait là une bien mauvaise formule dramatique. « Préparer » une réplique pendant cent cinquante pages réussit peut-être à la rendre fort saisissante, mais ne contente qu'imparfaitement le lecteur. Certainement la dernière œuvre d'Ibsen n'est pas uniquement cela; toujours est-il qu'elle en fait naître le reproche. C'est donc par ce mot que se ferme le second acte. Le troisième réunit sur les hauteurs Rubek et Irène, Maïa et Ulheim. On pourrait espérer que ces époux mal assortis feront au moins des amants heureux. Hélas! pas même!... Maïa a vite fait de rembarquer ce sombre galantin qu'est le chasseur d'ours.

Rubek, lui, entraîne Irène; ils s'exaltent en montant; ils tendent vers les hauts sommets — les voici presque à la Lumière, à la Résurrection. Mais une avalanche les ensevelit au dernier moment et clôt leurs destinées dans la mort, une mort réelle cette fois! Ils meurent sans avoir pu « revivre »!

Quelle idée contient cet épisode dramatique? Comme toutes les œuvres du maître, celle-ci laisse quelque jeu à l'interprétation personnelle. On y a vu une volte-face intellectuelle et morale d'Ibsen. N'est-ce pas lui qui a dit un jour : « L'homme le plus seul est l'homme le plus fort », et cette parole est la boutade, le paradoxe-étendard de son individualisme à la fois artistique et intime; dès lors son dernier drame en serait la désertion. Il aurait voulu montrer que l'artiste ne peut s'isoler de la vie. En effet, il ne suffit pas qu'il s'en érige le miroir intelligent, subtil à en refléter la seule beauté, non, il faut qu'il s'y mêle, qu'il aime, qu'il souffre avec tous et comme tous. Rubek a rencontré Irène; son froid égoïsme de poète n'a vu en elle que la Beauté. De cette jeune fille, qui était de la vie expansive et généreuse, il n'a pris que le splendide

reflet; il a délaissé la lumière même qui était en elle : son amour pour lui. Et il a été puni; il est « mort » ! Il la retrouve plus tard ; il se réveille brusquement; il s'aperçoit qu'il n'a pas vécu. — Est-ce là l'idée de la pièce?... Sans doute — mais on ne peut dire pourtant qu'elle soit maîtresse. Une autre s'en dégage davantage : celle d'un profond pessimisme. Pauvres que nous sommes! nous orientons notre vie dans un sens, nous constatons un jour que nous nous sommes trompés, nous voulons retourner sur nos pas, efforts vains — trop tard... L'Irréparable a passé par là !

Il faut l'avouer, ce n'est pas très original; pas plus que la première interprétation ne le serait extrêmement. C'est pourquoi l'on peut croire que le dernier drame du maître norvégien ne grossira pas considérablement sa gloire. On sait avec quel art, ordinairement inouï de réalisme, Ibsen parvient à rendre intensément vivants, existants, des êtres qui nous paraissent parfois si exceptionnels qu'ils semblent évoluer en marge de l'humanité contingente. Eh bien! cet art où la robustesse de son génie éclate a défailli un peu ici. Le personnage d'Irène en effet, on a beau se faire l'âme la plus ibsénienne possible en le lisant, il nous crispe un tantinet par quelque chose comme un pathos flou, une teinte de... pédantisme dans le symbole, où il se noie. Si nous voulions descendre aux détails, ne retrouverions-nous pas des choses presque choquantes; tenez ceci : la petite madame Maïa — et, remarquez-le, elle ne nous est pas donnée pour une fripouillette; au contraire, c'est le seul personnage vraiment sain du drame — la petite madame Maïa, sentant que son mari prend un profond intérêt à Irène et ne pensant pas encore à une séparation radicale, propose simplement à Rubek de vivre à trois dans leur villa de Taunitzer-See! C'est à croire qu'il y a des Pyrénées entre nous et le Nord au point de vue d'une certaine noblesse de l'âme...

Et pourtant l'œuvre est d'un grand intérêt. Le style est vif; il a cette netteté réaliste avec laquelle parlent toujours les personnages d'Ibsen, même ceux qui nous semblent quelquefois pas trop réels... J'exprime là, en passant, une antithèse caractéristique dans son art. Irène et sa symbolomanie, je le crains fort, ne vous plairont qu'à moitié. Mais Rubek est d'une excellente psychologie, bien campé dans sa veulerie d'artiste! Le dernier acte paraîtra peut-être à quelques-unes un peu fatal, un peu simple, un peu facile; pourtant si l'on a l'imagination souple, on le goûtera parce qu'il est saisissant; c'est une fresque tragique, un sombre tableau où le pessimisme souffle grandioisement. D'ailleurs, ici comme souvent, le maître laisse beaucoup à faire au lecteur. Cette hardiesse de son génie n'en est-elle pas, au fait, une des qualités les plus attrayantes?... Mon Dieu, oui... mais avec tout autre que lui que ce procédé serait aisément détestable!

GEORGES BRIGODE.

LA POÉSIE :

Feuilles Eparses, poèmes par LÉON WAUTHY. — (Bruxelles, A. Vromant.)

Des aquarelles et des nocturnes où parfois un beau vers éclôt comme une fleur rare; une suite de piécettes en vers libres, qui n'ont que de lointains

rapports avec les rythmes vigoureux ou tendres d'un Verhaeren et d'un Griffin; de la recherche au point de gratifier la lune de ce qualificatif bien fin de siècle : monstre bec Auer; de la bonne volonté, ce qui est bien, à défaut de bons poèmes, ce qui serait mieux; voilà ce que nous avons trouvé dans ce petit livre. Loin de nous la pensée de décourager qui que ce soit, mais, franchement, de pareils vers ressemblent trop à tant d'autres.

C. DE S.

LITTÉRATURE FLAMANDE :

Lenteleven. — Zonnetij. — Zomerland, par STIJN STREUVELS.

Voici un jeune qui est déjà ou qui sera certainement le grand écrivain flamand de demain. Stijn Streuvels, de son vrai nom : Frank Lateur, est le neveu du grand Guido Gezelle. Il exerce, à Avelghem, le métier de boulanger! Dans le monde littéraire flamand et néerlandais il professe l'art d'écrire. Il n'a que vingt-huit ans. C'est un self-made man, il ne doit rien à aucune Ecole, et il écrit des chefs-d'œuvre, comme cette épopée du travail *Oogst* (La Moisson), une des plus belles choses que j'ai lues dans ma vie.

Stijn Streuvels fait en prose ce que son oncle a fait en vers : il se crée sa langue, prenant pour matière première le superbe dialecte West-Flamand, et il étonne par sa puissance d'expression, par son style personnel, par son aptitude à peindre et à sculpter avec des mots, les sensations les plus délicates et les nuances les plus fines de la pensée.

Je me propose de lui consacrer plus tard ici une étude. Son nom doit rayonner au delà des bornes étroites de son petit pays natal.

Je n'approuve pas tout ce qu'il écrit. J'ai une appréhension terrible que cet enfant de génie ne prenne des chemins de traverse et ne s'égare dans des bourbiers et dans les ténèbres.

Qu'il se méfie des admirations malades de la protestante Hollande, des tentations de l'orgueil et de l'exubérance même de sa nature réaliste. Puisse-t-il rester digne, par son humilité chrétienne, son respect et son amour de la Religion, de la Morale chrétienne et de son peuple, d'être, comme prosateur, pour la Flandre, le continuateur de son oncle Guido, le grand poète que nous pleurons...

Cette famille des Gezelle paraît devoir être une dynastie de rois dans le domaine de l'Art.

L'Abbé AUG. CUPPENS.

DIVERS :

Jonas, par IWAN GILKIN. — (Bruxelles, Lamertin.)

En ce gai badinage sur des questions fort graves dont l'imminente actualité fascine politiciens et penseurs, M. Gilkin nous présente un Jonas de fantaisie, bon vivant et joyeux compagnon à ses heures et qui ne ressemble guère que fort lointainement à son ancêtre le vieux prophète d'Israël. Ce Jonas fin de siècle (le livre est daté de 1900) dont la vie se passait paisiblement,

embaumée de la légère vapeur des havanes, entre la lecture des meilleurs auteurs, l'opéra et les salons de peinture, connut un beau matin que l'Esprit lui ordonnait de prêcher à la Nouvelle Ninive sa ruine prochaine, injonction que notre homme n'accepta pas sans rechigner un peu. Mais on ne désobéit pas à l'Esprit et force fut à notre pauvre Jonas de se soumettre et de vaticiner, nonobstant les pronostics pessimistes de la Baleine, que ses aïeux avaient fait soigneusement empailler en souvenir du plus illustre membre de leur lignée.

Dès lors donc, en de vibrants discours, Jonas s'efforce de faire comprendre aux rois et aux peuples de la Nouvelle Ninive l'immense danger qui les menace du côté de l'Orient. Car c'est rien moins que du péril jaune, des mystérieuses et redoutables éventualités cachées sous ces simples mots, que M Gilkin nous entretient tout au long de cette légère fiction symbolique.

Jonas s'en va d'abord trouver les rois ; il leur prêche la croisade, ce qui ne leur sourit guère ; il leur montre l'imminent péril qu'ils ne comprennent point : l'exode des capitaux vers l'Extrême Orient, la migration des machines, l'ouvrier européen ruiné par l'ouvrier asiatique qui travaille à meilleur compte, la chute graduelle du chiffre des exportations. N'obtenant rien des rois, il s'adresse aux cacatois démocrates « qui se lamentent furieusement, sans toutefois renverser leurs mangeoires » et il comprend qu'eux non plus ne pourront sauver la Nouvelle Ninive. L'âme de Tamerlan lui apparaît sur la steppe, joyeuse de l'état de choses qui finira par changer l'équilibre du monde en transférant le sceptre industriel des mains de l'Européen à celles de l'Asiatique.

Les conclusions de Jonas sont donc loin d'être optimistes, ce qui ne l'empêche pas de conseiller à un jeune ingénieur de partir pour la Chine, car s'en abstenir serait « renoncer à de beaux bénéfices sans retarder d'un quart d'heure les catastrophes inévitables ».

Tel est ce petit livre plein d'esprit et de finesse. Sa lecture jette de vives lumières sur une question économique et sociale dont d'ordinaire on comprend peu l'importance. Écrit en un style léger et sur un ton de lyrisme ironique ; il exerce un charme captivant et fait connaître un curieux aspect de la personnalité de M. Gilkin. Ceux qui lisent les intéressants articles que *Zadig* signe au *Journal de Bruxelles*, savent depuis longtemps, il est vrai, que le beau poète de la *Nuit* et de *Prométhée* est aussi un penseur très original, doublé parfois d'un subtil ironiste, ce qui ne gêne rien à la chose.

C. DE S.

Réflexions morales et religieuses, ou leçons de sagesse chrétienne, proposées par un père à sa fille, par DÉMÉTRIUS DE GOLESCO.

Cet ouvrage, honoré du témoignage et de l'approbation d'hommes très éminents, entre autres de Mgr Van Weddingen, de si sympathique mémoire, est un des plus nobles livres qui aient été écrits en ces derniers temps. Il condense, en deux petits volumes de trois cents pages, les questions les plus hautes et les plus essentielles de la philosophie chrétienne, mises à la portée des femmes et des jeunes filles du monde. Le premier volume traite de Dieu et de l'âme. Le second, de nos devoirs envers Dieu, envers les autres et envers nous-mêmes. Les spéculations profondes, les vues si élevées dont cet ouvrage

est rempli seront accueillies d'autant plus volontiers des jeunes lectrices que l'auteur possède le rare secret de les exprimer en une langue claire, harmonieuse et imagée dont les qualités d'énergie, de sobriété et de concision rappellent le style du grand siècle. Car Démétrius de Golesco fut poète autant que penseur. Si les démonstrations qu'il expose dans la partie purement philosophique des réflexions sont lumineuses et accessibles à toute intelligence cultivée, ce qui constitue le charme souverain et indéfinissable de ce livre, c'est la sérénité, apanage exclusif du chrétien, répandant un baume délicieux sur nos plus secrètes blessures. Les chapitres traitant de la mort, du bonheur, de l'espérance, des devoirs envers nos enfants, sont des chefs-d'œuvre d'onction, de chaleur, de poésie simple et vraie prenant leur source dans une âme à la fois tendre et délicate. Aussi les réflexions morales et religieuses, que devraient posséder tous les établissements d'éducation de jeunes filles, ne s'adressent pas exclusivement à celles-ci ; elles pourront être méditées avec fruit par tous ceux qui ont l'âme élevée, par tous ceux qui aiment à voir réalisée dans un livre l'alliance du vrai, du beau et du bien, idéal radieux si rarement atteint de nos jours. Les réflexions morales et religieuses, œuvre d'un artiste et d'un chrétien, sont mieux qu'un très beau livre, elles constituent une bonne action.

S.

Lettres du R. P. Didon à M^{lle} Th. V. (Paris, Plon.)

Bien que ces lettres soient plutôt des lettres de direction spirituelle, elles intéresseront quiconque désire connaître le célèbre conférencier dans son for intérieur. Il s'y révèle âme vaillante et forte, apôtre avant tout, s'étant imposé comme tâche de réconcilier son siècle avec l'Eglise en l'orientant vers Dieu. De là le caractère très moderne de son apostolat.

Encouragé d'abord par le Pape dans sa mission, il tomba plus tard en disgrâce auprès de ses supérieurs, à cause précisément du ton trop moderne, disait-on, de ses prédications. Le P. Didon fit preuve dans ces circonstances critiques et pénibles, où le courage de tant d'autres eût sombré, d'une hauteur de vue incomparable et d'une force de caractère indomptable. Il se soumit sans hésiter et alla s'ensevelir dans la retraite de Carbara qu'on lui avait assignée et où il lui avait été donné ordre de se consacrer uniquement à la prière et à l'étude. Cette inactivité contrainte dut être un martyre pour ce tempérament de feu. Il ne faiblit point, mais se retrempa au contraire dans l'épreuve. Et les plus intéressantes peut-être de ces lettres sont précisément celles écrites du fond de l'exil. On sort de la lecture des lettres du P. Didon tout épris d'une admiration enthousiaste pour la vertu héroïque de ce moine des temps modernes.

H. M.

Garçon, l'audition! par l'OUVREUSE DU CIRQUE-D'ÉTÉ. — (Paris, Simonis-Empis.)

L'œuvre critique, déjà considérable, de la célèbre Ouvreuse du Cirque-d'Été, *alias* Willy, *alias* M. Henry Gauthier-Villars, se recommande à la fois et très

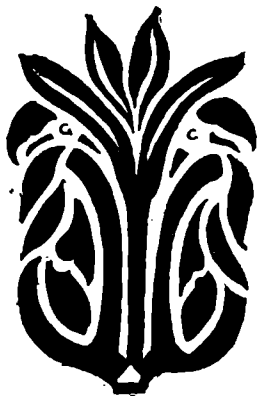
instamment aux mélomanes, par la justesse et l'indépendance de ses jugements, et aux hypocondres par la fantaisie de sa verve jaillissant en mots drôles, en à-peu-près stupéfiants, en blagues féroces. Ce volume est digne de ses aînés, et c'est tout dire : auteurs, chanteurs, musiciens, public, l'Ouvreuse y juge prestement, avec un esprit qui n'exclut pas, au fond, la gravité, tout ce qui, en un an, se fait, se joue et s'écoute de musique à Paris.

M. D.

La Joie d'être par CHARLES SAINT-AURICE. — (Bruxelles, O. Schepens.)

Dédié aux déshérités du bonheur, à tous ceux qui souffrent, ce livre plein de nobles pensées témoigne plutôt du cœur que du talent littéraire de son auteur. Tel qu'il est, dans sa simplicité de style et le laisser-aller qui y règne, il peut charmer et consoler, en montrant que le bonheur ici-bas n'est pas le rêve de l'impossible et se trouve dans l'accomplissement des devoirs journaliers. S'ouvrant par un lever de soleil, il se termine en chant d'alouette, proclamant la saine joie de la vie.

C. DE S.



NOTULES

Nos abonnés de l'étranger, qui ne nous ont pas encore envoyé le montant de leur abonnement pour l'année 1901, seraient bien aimables s'ils voulaient avoir l'extrême obligeance de le faire, en adressant un mandat-poste à la Rédaction.

* * *

Aristide Dupont, le jeune et distingué avocat de la Cour d'appel, qui vient de mourir à Bruxelles, était un admirateur enthousiaste de notre œuvre. Nous perdons en lui un ami qui nous était cher. Il collabora à *Durandal* plusieurs fois. Il nous donna notamment une intéressante étude sur le beau livre des frères Marguerite, le *Désastre*, et le récit pittoresque d'un voyage en *Andalousie*. C'était un esprit fin et délié, une âme charmante, bonne, douce et affectueuse, un grand et noble cœur, d'une grande élévation et d'une exquise délicatesse de sentiments. Les quelques pages qu'il laisse sont fortement pensées. Il avait le souci de la forme littéraire. Il aimait à enrober ses idées d'un vêtement poétique. Sa mort ne le surprit point à l'improviste. Il l'accueillit avec le calme du chrétien qui est le résultat d'une vie toute d'intégrité et de piété. Que Dieu ait son âme ! Nous présentons à sa famille désolée nos plus sympathiques condoléances.

* * *

Pour le petit Villiers. — Sous ce titre MAUBEL fait, à la générosité des amis du génial artiste Villiers de l'Isle-Adam, un appel enthousiaste, dont nous nous faisons volontiers l'écho auprès de nos abonnés :

« Voici plus de douze ans que Villiers est mort. C'était un des plus puissants écrivains de la langue française ; des œuvres comme l'*Eve Future*, les

Contes cruels, *Axël*, marquent une renaissance du spiritualisme, un retour vers la synthèse dont les plates physiologies du naturalisme nous avaient déshabitués, et c'est aujourd'hui qu'on voit bien la valeur et la substance de ces œuvres ; à mesure que nous nous éloignons, elles s'élèvent, elles dominent une époque.

» Beaucoup de poètes des dernières générations, en dépit des querelles de naturistes et symbolistes, ont consacré à celui qu'on appelait *le prince des lettres françaises* un culte profond.

» Or, Villiers de l'Isle-Adam laisse une veuve et un fils à qui tant de richesses intellectuelles dépensées devraient rapporter de quoi exister, et ils sont pauvres avec les cinquante francs de rente que l'Etat français alloue à la veuve du poète.

» N'est-ce pas de quoi prolonger le supplice de l'inanition ? Le petit est depuis plus d'une année gravement malade, et le médecin a prescrit l'Algérie.

» En attendant que la Société des gens de lettres et le ministre de l'instruction publique viennent en aide aux héritiers de celui à qui la France doit tant, un journal de Paris recueille, pour les transmettre à la veuve de l'artiste, les sommes qui pourraient aider au départ prochain de l'enfant vers le pays du soleil. »

La Rédaction de *Durendal* s'associe de tout cœur à l'hommage rendu par Maubel à la mémoire de Villiers et fait siennes ses nobles paroles. Nous nous ferons un devoir de transmettre à la veuve en détresse les aumônes que nos abonnés voudraient bien nous adresser pour elle, ou plutôt pour son enfant malade. Nous dirons avec Maubel aux admirateurs de l'artiste défunt : « Envoyez un peu de secours au petit Villiers pour toute la joie profonde que le grand vous a donnée. »

* * *

Comment on fête sainte Cécile, non seulement en France, comme il est écrit dans un article (dont ci-joint une coupure) de la *Tribune de Saint-Gervais*, mais surtout en Belgique :

« Voici bien longtemps que je me promets de vous dire en deux mots comme on vous *cuisine* en province un office *dit artistique* afin de fêter la patronne des musiciens.

» On fête sainte Cécile dans les sociétés chorales, harmonies ou orphéons. Ce jour-là, on met les pieds à l'église et l'on y déchaîne *un fatras d'élucubrations* que nous sommes heureux d'attacher *au pilori* musical. Pour les harmonies, on choisit dans le répertoire courant les œuvres qui présentent le plus de recueillement, *arrangements d'opéras*, dont les plus respectueux du saint lieu suppriment *le pas redoublé* final, et encore ! On y chante généralement quelques messes orphéoniques *insipides*. Les *Gloria* en sont d'ordinaire pompeusement magnifiques et vous ont des airs guerriers à faire trembler les voûtes. Tout cela finit *au cabaret d'où ça n'aurait jamais dû sortir*.

» Ne croyez pas que les chefs-lieux d'arrondissement aient seuls le privilège de ces manifestations artistiques !? Paris lui aussi a sa messe annuelle de sainte Cécile et il est juste de dire combien cette exécution manque à bien des points de vue. Nous ne voulons pas incriminer les répertoires ; les messes, la plupart médiocres, empruntées aux œuvres des maîtres de chapelle actuels, sont exécutées d'une façon déplorable. Nous ne voulons pas pousser plus loin le procès des messes : les mutilations infligées au texte, le *Gloria in excelsis Deo* imposé du grand orgue par trois chanteurs, le dos tourné à l'église, comme le portait une partition en annotation, j'allais dire en jeu de scène, ni les pauvretés mélodiques de certains de nos grands chœurs de la composition musicale religieuse présente, du bois dont était fait le singulier phénomène qui signa autrefois des articles où on contestait du talent à Palestrina. Mais laissons ces misères et plaignons la gracile Sainte, idéale et charmante, enfermée dans sa petite chambre nuptiale, à laquelle on inflige de telles sérénades. Il y a heureusement dans le seul office grégorien qui la chante des perles mélodiques assez rares pour la consoler de toutes ces turpitudes. Il est juste de dire qu'on la fête comme il convient en quelques lieux. N'oublions pas que là où on loue vraiment sainte Cécile, et ce en toute perfection d'un bout de l'année à l'autre, c'est à Solesmes, à l'abbaye Sainte-Cécile des Dames Bénédictines. »

Tout ce qui précède s'applique, en grande partie, à la Belgique. On y fait dans la plupart de nos églises une musique horrible et grotesque, dénuée de tout art, cela va sans dire, mais surtout, ce qui est non moins déplorable, scandaleusement profane.

Pour entendre une musique à la fois religieuse et artistique, recueillante et élevante, on en est réduit à aller à l'abbaye de Maredsous ou aux cathédrales de Malines et de Tournai. A Bruxelles nous ne connaissons qu'une église qui fasse une noble exception, c'est celle de Saint-Boniface, aux jours où les chanteurs de Saint-Boniface se font entendre. Partout ailleurs c'est le néant.

Le théâtre à l'église, voilà ce qu'est la musique d'église en Belgique et cela même dans les chapelles de couvent, à peu d'exceptions près. Et c'est encore en général de la mauvaise musique de théâtre qu'on y fait.

* * *

Un mysticisme de parade. — Très juste la remarque suivante de Derval au *Messageur de Bruxelles* au sujet des allures soi-disant mystiques qu'affectent certains snobs :

« Le mysticisme, nul ne l'ignore, est très à la mode aujourd'hui parmi les esthètes qui se payent de mots. On en a mis partout. « Il y a des heures de nuit, dit quelque part M. Charles Morice, où le Boulevard est mystique. » La recette est connue et simple : s'accouder à des missels, humer avec délices l'encens, évoquer à propos ostensoirs et ciboires, se fleurir la boutonnière d'un lys, ne jurer que par les Quattrocentistes et par les Préraphaélites, hanter à la fois Baudelaire et Puvis de Chavannes, Burne Jones et M. Maurice Maeterlinck. Que faudrait-il de plus pour s'acquérir, dans les cénacles et les brasseries, une réputation solide de mysticisme ?

» Cette farce, qui fut plaisante au temps où elle dupait force snobs et qui commence à vieillir, n'a évidemment rien de commun avec ce qui constitue, d'après la théologie, le fond du vrai mysticisme : l'union intime de l'âme avec Dieu. N'est pas mystique qui veut : les phénomènes qui caractérisent cet état échappent absolument à la volonté humaine. Le mysticisme est une grâce, et une grâce extraordinaire, à laquelle nul ne peut atteindre de lui-même, et qui n'est généralement accordée qu'à ceux qui la méritent par les efforts de l'ascétisme et par l'ardeur de la piété. »

On pourrait en dire autant du symbolisme. Certains écrivains en parlent en laissant dans l'ombre le formidable symbolisme chrétien presque en entier. Chose absolument grotesque, car le symbolisme chrétien est à la fois le plus beau et le plus puissant qui soit. C'est le symbolisme essentiel. En face de lui l'autre s'évanouit comme le brouillard à l'apparition du soleil. Mais les esprits superficiels sont incapables de pénétrer l'essence des choses. Ils n'en voient que la surface. Ces mystiques et ces symbolistes feraient bien de se soigner ; ce sont des malades.

* * *

M. Philippe Mousset donnera un concert (piano-récital) le mercredi 27 février, à 8 heures du soir, à la salle de la Grande-Harmonie, rue de la Madeleine. M^{me} E. ARMAND, cantatrice, prêtera son concours à cette audition musicale organisée par notre jeune et sympathique artiste. Voici le programme de son concert :

1. Sonate op. 57, *fa mineur* de L. VAN BEETHOVEN (Allegro assai ; Andante con moto ; Allegro ma non troppo). — 2. Arioso du *Prophète* de MEYERBEER (M^{me} E. Armand). — 3-4. *Kreisleriana*, 8 Fantasiens de SCHUMANN ; *Si mes vers avaient des ailes* et *Mai* de HAHN et *Te Souvient-il ?* d'A. HOLMÈS (M^{me} E. Armand). — 5. *Berceuse* de BRAHMS et *Mazeppa*, Etude IV de LISZT.

* * *

Des lectures littéraires seront faites au Conservatoire par M. CHOMÉ, à 4 h. 1/4, aux jours suivants :

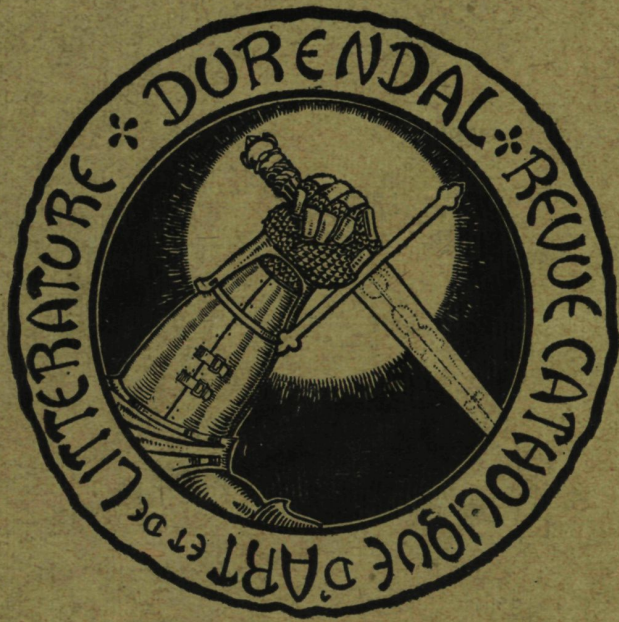
Le 12 février : *Athalie* et *Les Plaideurs* de RACINE ; le 26 février : *Les Fables* de LA FONTAINE ; le 5 mars : *Le Misanthrope* et *L'Impromptu de Versailles* de MOLIÈRE ; le 12 mars : *On ne badine pas avec l'amour* de MUSSET ; le 19 mars : *Les oiseaux s'envolent et les fleurs tombent* d'E. BOURGÈS et *Noël* de M. BOUCHOR ; le 26 mars : *Prométhée* d'I. GILKIN.

* * *

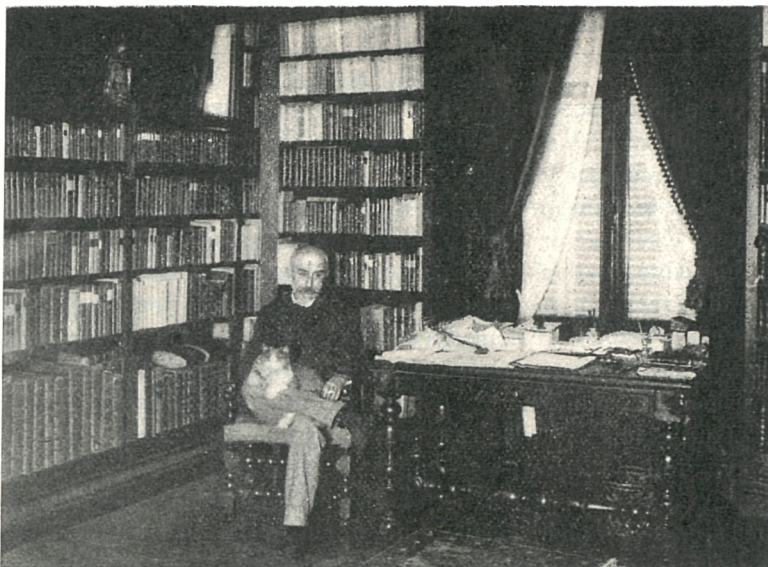
Accusé de réception : P. et V. MARGUERITE : *Les Tronçons du Glaive* (Paris, Plon). G. D'ANNUNZIO : *Le Feu* (Paris, Calmann-Lévy). L. GUILLAUME : *Proses d'Adam de Saint-Victor et odes d'Horace* (Société de

Saint-Augustin), 2 vol. G. LEDOS : Sainte Gertrude (Paris, Lecoffre). A. LEPITRE : Saint Antoine de Padoue (idem). H. ARDEL : La faute d'autrui (Paris, Plon). L. NÈVE : Londres (Gand, Huyshauwer). E. VERHAEREN : Petites légendes (Bruxelles, Deman). E. GERELLI : Nel metro odiato (Cremona, Fezzi). E. DEMOLDER : Les patins de la reine de Hollande (Paris, *Mercur de France*). A. FRANCE : Monsieur Bergeret à Paris (Paris, Calmann-Lévy). H. SIENKIEWICZ : Hania (Idem). A. LE BRAZ : Au pays des pardons (Idem). M. SCHWEISTHAL : Drames et comédies (Paris, Flammarion). G. DE-LAUNOY : Contes d'autrefois (Namur, Godenne).



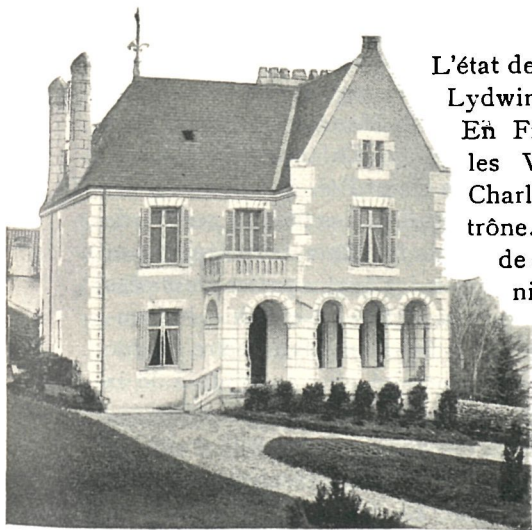


Imprimerie Scientifique Char-
les BULENS, Éditeur, rue
Terre-Neuve, 75, Bruxelles



J.-K. HUYSMANS A LIGUGÉ

Sainte Lydwine de Schiedam ⁽¹⁾



LA MAISON DE NOTRE-DAME

ments sont des pacages de vermines et ses cheveux et sa barbe sont des haras

L'état de l'Europe, pendant le temps que vécut Lydwine, fut effroyable.

En France, règnent Charles VI puis Charles VII. Lydwine naît l'année même où Charles VI, âgé de douze ans, monte sur le trône. Dans le lointain des âges, les années de ce règne évoquent d'abominables souvenirs ; elles dégouttent de sang et, à mesure qu'elles s'éboulent, les unes sur les autres, elles se dévergondent ; aux lueurs des vieilles chroniques, derrière le transparent poussiéreux de l'histoire, quatre figures passent.

L'une est celle d'un aliéné, au teint hâve, aux joues creuses, aux yeux tantôt ardents et tantôt morts ; il croupit dans un palais à Paris et ses vêtements

(1) Grâce à l'amabilité de notre cher ami J.-K. Huysmans, nous avons la joie de pouvoir offrir à nos lecteurs la primeur de ces pages inédites de son prochain livre, le premier qu'il ait écrit dans la maison de Notre-Dame, à l'ombre du cloître bénédictin de Ligugé.

à poux. Ce malheureux qui fut, avant qu'il ne divaguât, un être familier et libertin, irascible et débile, c'est le roi Charles VI. Il assiste, maintenant idiot, à la bacchanale enragée des siens.

L'autre est celle d'une intrigante, baroque et vénale, d'une femme impérieuse, bruyamment décolletée et traînant après elle, sous un hennin planté, comme une tête de diable, de deux cornes, une robe historiée et qui n'en finit point; et elle souffle lorsqu'elle marche, chaussée de souliers à becs de deux pieds de long; c'est la reine de France, la Bavaroise Ysabeau, qui apparaît, grosse des œuvres d'on ne sait qui, près d'un mari qu'elle abhorre.

La troisième est celle d'un bavard et d'un fat dont les dames de la Cour raffolent et qui se révèle, à la fois, cordial et rapace, avenant et retors; il presse le pays, draine l'argent des campagnes et des villes et le dissipe en de scandaleuses équipées; celui-là, c'est le duc d'Orléans, le maudit des peuples, ainsi que l'appelle, en pleine chaire, un religieux de l'ordre de Saint-Augustin, Jacques Legrand.

La quatrième, enfin, est celle d'un petit chafouin, malingre et taciturne, sournois et cruel, le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, qualifié de Jean sans pitié, par tous.

Et tous les quatre se démènent, s'invectivent, s'écartent et se rejoignent, exécutent une sorte de chassé-croisé macabre, dans la débandade d'une nation qui répercute l'insanité d'un roi. La France, en effet, se convulse; à Paris, ce sont les atrocités de la guerre civile, la dictature des bouchers et des égorgeurs qui saignent les bourgeois, tels que des bêtes; en province, ce sont des troupes de malandrins qui assomment le paysan, incendient les récoltes et jettent les enfants et les femmes dans le brasier des meules; ce sont les hordes scélérates des d'Armagnac, la tourbe avide des Bourguignons et ceux-là tendent la main aux Anglais pour les aider à sauter la Manche; et les voilà, en effet, qui débarquent près d'Harfleur, remontent vers Calais et rencontrent, en chemin, l'armée française, dans le comté de Saint-Pol, à Azincourt. Ils l'attaquent et sans peine abattent, ainsi que des quilles, les files de ces lourds chevaliers emprisonnés comme en des guérites de fer dans leurs armures et huchés sur des chevaux qui demeurent immobiles, les quatre pattes enfoncées dans l'argile détrempée du sol; et, tandis que la région est envahie, le Dauphin fait assassiner le duc de Bourgogne qui a lui-même fait occire le duc d'Orléans, le lendemain du jour où il s'est réconcilié et a communiqué de la même hostie, avec lui; de son côté, la reine Ysabeau, stimulée par ses besoins de luxe, se vend à l'ennemi et oblige le fou qui règne à signer le traité de Troyes; et, ce faisant, elle déshérite son fils au profit du souverain d'Angleterre devenu héritier de la couronne de France. Le Dauphin n'accepte pas cette déchéance et, trop faible pour résister, il prend la fuite et est proclamé roi par quelques aventuriers, dans un manoir de l'Auvergne; le pays est scindé en deux camps, trahi par les uns, roué de coups par les autres, rançonné par tous. Il semble que sa dispersion soit proche quand, à quelques mois d'intervalle, le roi d'Angleterre Henri V et le roi de France, Charles VI, meurent; la lutte n'en continue pas moins entre les deux nations. Charles VII, insouciant et craintif, toujours vu de dos, prêt à décamper, se perd en de

basses intrigues, pendant que l'ennemi lui raffle, une à une, ses provinces; on ne sait plus très bien ce qu'il va rester de la France, quand le ciel jusqu'alors impassible s'émeut; il envoie Jeanne Darc, elle accomplit son œuvre, chasse les étrangers, mène sacrer son misérable monarque à Reims et expire, délaissée par lui, dans les flammes, deux années avant que Lydwine ne trépasse.

Le sort de la France, à la fin du xiv^e siècle et au commencement du xv^e, fut donc atroce, et il le fut merveilleusement, car les fureurs humaines ne suffirent point et les fléaux s'en mêlèrent; la peste noire sévit et faucha des milliers d'êtres; puis elle disparut pour céder la place au tac, une épidémie singulièrement redoutable, à cause de l'ardeur meurtrière de ses toux; celle-là s'éteignit à son tour et la peste revint, vinda Paris seul de cinquante mille personnes en cinq semaines et s'en alla, laissant à sa suite trois années de famine; ce après quoi, le tac surgit encore et acheva de dépeupler les villes.

Si la situation de la France est lamentable, celle de l'Angleterre, qui la torture, ne vaut guère mieux. Aux soulèvements du peuple, succèdent les révoltes des nobles; on s'égorge dans l'île et l'on s'y noie. Le roi Richard II se rend odieux à tous par ses débordements et ses rapines. Il part pour réprimer les troubles de l'Irlande; on le dépose et on lui substitue le duc de Lancastre, Henri VI, qui le claquemure dans un cul de basse fosse et le décide, en lui imposant trop de jeûnes forcés, à mourir. Le règne de l'usurpateur se passe à modérer des discordes et à déjouer des brigues; entre-temps, il brûle, sous couvert d'hérésie, ceux de ses sujets qui lui déplaisent et traîne dans des crises d'épilepsie une existence de malade que les manœuvres de son fils, aux aguets de sa succession, désespèrent. Il trépasse à l'âge de quarante-sept ans et ce fils connu jusqu'alors comme un pilier de cabarets et un che-napan qui ne fréquentait que les voleurs et les filles, se décèle, dès qu'il monte sur le trône, ainsi qu'un homme froid et cassant, d'une arrogance démesurée et d'une piété féroce. Le pharisaïsme et la cupidité de la race anglaise se sont incarnés en lui; il préfigure la sécheresse et le bégueulisme éperdu des protestants; il est, en même temps qu'un usurier et un bourreau, un pasteur méthodiste, avant la lettre. Il rénove la campagne de Normandie, affame les villes, falsifie les monnaies, pend, au nom du Seigneur, les prisonniers, accable de sermons ses victimes; mais son armée est lacérée par la peste et cette curée qu'il sonne du terroir de France, l'épuise. Il est néanmoins victorieux à Azincourt; il massacre tous ceux qui ne peuvent se racheter et exige d'énormes rançons des autres et, tandis qu'il agit de la sorte, il se signe, il marmotte des oraisons, il récite des psaumes; puis il décède au château de Vincennes, et son héritier est un enfant de quelques mois. Ses tuteurs, l'un violent et dissolu, maladroit et vénal, le duc de Gloucester; l'autre vaniteux et rusé, le duc de Bedford, ravagent la France, mais ils sont battus à plate couture par Jeanne Darc et se souillent à jamais en l'achetant pour la faire périr, après un infâme procès, sur un bûcher.

Et après la France et l'Angleterre, ce sont les Flandres qui, atteintes en plein flanc, gisent, démâtées par les bourrasques.

Leur histoire est intimement liée à la nôtre, et elles sont, elles aussi,

dévorées par les luttes intestines ; la rivalité commerciale de Gand et de Bruges fait jaillir, durant des années, de ses prairies devenues des ossuaires, des sources de sang.

Gand se décèle ainsi qu'une cité orgueilleuse et têtue, peuplée d'un amas d'éternels mécontents et de pieuses brutes ; avec ses corps de métier, elle est le bivac des jacqueries, le camp dans lequel se ravitaillent les séditions des vilains ; tous les révolutionnaires de l'Europe font cause commune avec elle ; — Bruges semble plus policée et moins opiniâtre, mais sa superbe égale celle de Gand et son âpreté au gain est pire. Elle est le grand comptoir de la chrétienté et elle asservit, avidement, les villes qui l'entourent ; elle est une négociante implacable et à propos d'un canal qui peut avantager l'une de ces agglomérations au profit de l'autre, des haines de cannibales naissent. Le comte de Flandre Louis III dit de Male, tyranneau vaniteux et prodigue, malchanceux et cruel, se heurte à l'entêtement des Gantois et vainement il s'efforce de le briser par des supplices. Leur chef Philippe d'Artevelde marche contre lui, le défait, pénètre dans Bruges dont il tue, de préférence, les plus riches commerçants ; ce après quoi, il saccage les hameaux et spolie les bourgs. La noblesse des Flandres appelle la France à l'aide ; c'est une croisade de castes où le rôle d'infidèles est joué par des tisserands ; Charles VI et le duc de Bourgogne franchissent la frontière, rejoignent, à la tête d'une armée, d'Artevelde à Roosebeke et ils foncent sur les Flamands qui se sont bêtement reliés entre eux avec des chaînes, pour ne pas reculer ; ils les refoulent, les acculent les uns sur les autres, les suffoquent dans un étroit espace, sans même qu'ils puissent résister. Ce fut le triomphe de l'asphyxie, un combat sans blessures, un massacre sans plaies, une bataille pendant laquelle le sang sortit seulement, comme de tonnes qu'on débouche, par les bondes éclatées de visages bleus.

D'Artevelde fut, heureusement pour lui, reconnu parmi les morts, car aussitôt après la victoire, les bas instincts se décagèrent ; on pilla les campagnes, l'on trucidait les enfants et les femmes ; celles des places qui ne voulurent pas être détruites, se rachetèrent à prix d'or : ce fut la bourse ou la vie ; cette noblesse qui avait tremblé devant la troupe de ces gueux, se montra inexorable ; les Gantois exaspérés recoururent aux Anglais qui débarquèrent mais glanèrent surtout le butin que les Français omirent ; ce malheureux pays devint alors la proie et de ceux qui l'attaquèrent et de ceux qui le défendirent ; mais ni les déprédations, ni les tortures n'amollirent son incroyable énergie. Ackermann a succédé à d'Artevelde et soutenu par un corps d'outre-Manche, il assiège Ypres. Charles VI le déluge et s'empare de Bergues où il ne tolère pas un être vivant, puis, las de ces orgies de meurtres, il conclut pour se reposer une trêve. Sur ces entrefaites, Louis de Male décède et Philippe de Bourgogne hérite, du chef de sa femme, de cette terrible succession des Flandres. Il reprend les hostilités interrompues et les massacres et les incendies se suivent ; la place de Dam est réduite en cendres ; le pays dit des Quatre-Métiers n'est plus qu'un amas de ruines ; et comme si ces horreurs ne suffisaient pas, les querelles religieuses viennent se greffer sur cet interminable conflit. Deux papes ont été élus à la fois qui se bombardent à coups de bulles. Le duc

de Bourgogne prône l'un de ces pontifes et entend que ses sujets acceptent son obéissance; ceux-ci refusent et Philippe s'irrite, décapite les meneurs du parti qui regimbent; mais, une fois de plus, les Flamands se révoltent; les églises se ferment, les offices religieux cessent, la Flandre semble frappée d'interdit et le duc, excédé par ces disputes, finit par laisser ce peuple dont il ne peut venir à bout, tranquille; il se contente, en échange de sa liberté de conscience, de lui extirper des sous.

Telle la situation des Flandres; si nous passons dans la Hollande même, nous la voyons, elle aussi, bouleversée par d'incessants combats.

Au moment où naît Lydwine, le duc Albert gouverne, en qualité de Ruwaard ou de vice régent, le Hainaut, la Hollande, la Zélande, la Frise, les provinces réunies sous le titre de Comté du Pays-Plat. Il remplace le véritable souverain, son frère, Wilhelm V qui, après des luttes impies avec Marguerite de Bavière, sa mère, est devenu fou; et tandis qu'on l'interne, le pays à vif se démène; une bataille enragée se livre entre les bonnets rouges ou Hoecks et les bonnets gris ou Kabelljauws; ces deux partis, les Guelfes et les Gibelins des Pays-Bas, s'étaient formés à propos de la guerre entreprise par Wilhelm contre la princesse Marguerite, les uns tenant pour le fils et les autres pour la mère; mais ces haines survécurent aux causes qui les engendrèrent, car nous les retrouvons, encore vivaces, au xvi^e siècle.

Aussitôt qu'il est nommé vice-régent, le duc Albert met le siège devant Delft, dont il mate la sédition en dix semaines; puis ce fut une prise d'armes contre le duc de Gueldre et l'évêque d'Utrecht; ce fut enfin le scandaleux litige d'un père et d'un fils, faisant en quelque sorte pendant à la rivalité de la mère et du fils du précédent règne.

Wilhelm V meurt, et le duc Albert est proclamé gouverneur des provinces; le pays, fourbu par ces dissensions, s'appête à souffler un peu; mais le duc Albert est dominé par sa maîtresse Adélaïde de Poelgeest et il trahit, sous son influence, le parti des Hoecks qui l'avait jusqu'alors protégé. Poussé par ceux-ci, son fils Wilhelm fait assassiner Adélaïde au château de La Haye, puis, craignant la vengeance de son père, il se sauve en France; mais la Frise se soulève et cette rébellion rapproche le père du fils. Persuadé que le meurtrier est seul capable de commander les troupes, le duc Albert lui accorde son pardon et le rappelle. Il débarque au Kuinder et les saignées commencent. La Frise ruisselle de sang, mais elle ne s'avoue pas vaincue; l'année suivante elle se révolte derechef, est réduite et elle s'insurge encore, rompt cette fois les armées du duc et le force à souscrire à un traité de paix. L'on dirait d'une Gand hollandaise, rude et tenace. Cette guerre est à peine terminée qu'une autre éclate; un vassal, le seigneur d'Arkel se déclare indépendant, au moment où le duc Albert trépassa. Wilhelm VI, qui succède à son père, marche contre le rebelle, conquiert ses châteaux et l'oblige à se soumettre; mais le duc de Gueldre se mutine à son tour et les Frisons une fois de plus ferment. Wilhelm à bout de ressources et malade signe avec eux, après qu'ils ont capturé la ville d'Utrecht, un armistice, et cède laissant, avec de nombreux enfants naturels, une fille légitime Jacqueline.

Elle occupe la place de son père et le désordre s'accroît. La vie de cette

singulière princesse ressemble à un roman d'aventures. Son père la marie à seize ans à Jean, duc de Touraine, dauphin de France, qui périt, quelque temps après, empoisonné. Elle se remarie sans tarder avec son cousin germain, Jean IV, duc de Brabant, une sorte d'énergique et de niais, qui la dédaigne et vit publiquement avec une autre femme. Elle le quitte et s'enfuit en Angleterre auprès d'Humphrey, duc de Gloucester, dont elle s'est amourachée; elle obtient de l'antipape, Pierre de Lune, un bref qui prononce le divorce entre elle et le duc de Brabant et elle épouse le duc de Gloucester. Ils sont à peine unis, qu'il leur faut rentrer précipitamment en Hollande pour en expulser Jean de Bavière, évêque de Liège, oncle de Jacqueline, qui a profité de l'absence de sa nièce pour envahir ses Etats; ce prélat est vaincu et se retire. Gloucester, qui ne paraît pas très épris de Jacqueline, l'installe à Mons et retourne en Angleterre. Alors la malheureuse se débat dans un labyrinthe d'intrigues; son oncle, le duc de Bourgogne, en tient les fils; elle se sent enveloppée de toutes parts; tous sont contre elle, son oncle, l'évêque de Liège, qu'elle a vaincu, son second mari Jean de Brabant, qui capte le Hainaut, alors qu'elle ne peut le secourir et le duc de Bourgogne qui, résolu à appréhender la Hollande, impose les garnisons de ses soudards de la Picardie et de l'Artois, aux villes.

Jacqueline, qui comptait au moins sur la fidélité de ses sujets de Mons, est livrée par eux au duc de Bourgogne; celui-ci l'enferme dans son palais de Gand où elle reste trois mois, mais elle profite d'un moment où les soldats chargés de la surveiller s'enivrent, pour fuir, déguisée en homme, et elle gagne, bride abattue, Anvers et atteint Gouda. Là, elle se croit en sûreté et appelle son mari à l'aide, mais le Gloucester a oublié qu'elle était sa femme et il en a épousé une autre. Il refuse d'intervenir. Jacqueline se décide alors à se défendre seule. Elle fortifie Gouda que les troupes de Bourgogne assiègent, elle fait percer la digue de l'Yssel et inonde le territoire pour abriter d'un côté la ville; puis, elle se porte de l'autre côté au-devant de l'ennemi et le taille en pièces; mais son triomphe fut de courte durée, car l'année suivante, elle essaie vainement de prendre Harlem d'assaut et ses partisans sont dispersés, tandis que, sur les instances du duc de Bourgogne, le véritable pape déclare que son mariage avec le duc de Gloucester est nul et qu'il constitue, en dépit du bref de l'antipape, un adultère.

Alors tous lui tournent le dos; abandonnée par ceux qui lui étaient demeurés fidèles, elle se résout, pour sauvegarder sa liberté, à demander grâce au duc de Bourgogne et elle conclut avec lui, à Delft, une convention aux termes de laquelle elle le reconnaît comme son héritier, lui cède, de son vivant, ses provinces et s'engage en sus, car son second mari vient de mourir, à ne pas se remarier sans son consentement; mais elle est à peine libre qu'elle omet ses promesses, car elle tombe amoureuse de Frank de Borselen, stathouder de Hollande, et l'épouse en secret. Philippe de Bourgogne, qui la cerne d'espions, apprend cette union et ne dit mot; mais il attire de Borselen dans un guet-apens et l'interne à Rupelmonde, dans les Flandres; puis il fait savoir à Jacqueline qu'il le pendra haut et court si elle ne renonce pas, une bonne fois et sans conditions, à ses droits sur les districts des Pays-Bas. Afin de sauver son

mari, elle abdique tous ses pouvoirs entre les mains du duc et se retire avec de Borselen, le seul homme qui paraisse l'avoir réellement aimée, à Teylingen. Là, dans ce donjon, les chroniqueurs la montrent malade et triste, ne parvenant pas à se consoler de sa déchéance, s'amusant à modeler des petites cruches de terre et finissant par s'éteindre de consommation, à l'âge de trente-six ans, trois années après le décès de Lydwine, sans laisser, de ses quatre maris, aucun enfant.

Telle est, en quelques lignes, son histoire. Quelle fut au juste cette étrange Jacqueline ? Sur son compte les avis diffèrent. Les uns la représentent comme une aventurière et une dévergondée, les autres comme une femme tendre et chevaleresque, victime de l'ambition des siens ; elle semble avoir été surtout une impulsive, inapte à résister aux émois de ses sens. Un portrait plus ou moins exact d'elle, inséré dans « *La Flamboyante Colonne des Pays-Bas* », nous la dépeint sous les traits d'une forte Hollandaise, avenante et commune, d'une virago énergique et hagarde ; et on se la figure en effet assez bien ainsi, impérieuse et versatile, intrépide et toquée, mais au fond brave femme.

En attendant, cette Hollande qu'elle gouvernait devait supporter les conséquences de ses coups de cœur et le pays saccagé par les troupes des Bourguignons, lacéré par les bandes des Hoecks et des Kabelljauws, perdait son sang ; des inondations qui engloutirent des villages entiers achevèrent de le désespérer et pour parfaire le tout, ce fut la peste.

Le reste de l'Europe fut-il mieux partagé et plus heureux ? Il ne le paraît guère.

En Allemagne règne une fastueuse crapule, l'empereur Wenceslas ; celui-là ne dessaoule pas ; il trafique des charges, tandis que ses vassaux s'assomment et, pour avoir la paix, il faut le balayer, lui et ses concubines, dehors.

En Bohême et en Hongrie, c'est la lutte exaspérée des Slaves contre les Turkomans ; puis ce sont les massacres en masse des Hussites ; la vallée du Danube est un immense charnier au-dessus duquel plane la peste.

En Espagne, les indigènes se déciment avec les Maures et c'est une haine sans merci entre les provinces. En Castille, Pierre le Cruel, une sorte de forcené, tue ses frères, son cousin, sa femme Blanche de Bourbon et invente d'effrayants tourments pour torturer des captifs. En Aragon, Pierre le Cérémonieux vole les biens de sa famille et exerce d'horribles sévices sur ses ennemis. Le maître de la Navarre est un empoisonneur, Charles le Mauvais.

En Portugal, un autre Pierre le Cruel, épris de fanfares et de supplices, fait arracher le cœur à des gens qui, après avoir été martyrisés, respirent encore et, atteint d'un accès de vampirisme aigu, il déterre sa maîtresse morte, l'assied, vêtue d'ornements royaux et couronnée d'un diadème, sur un trône et il force tous les seigneurs de sa Cour à défilier devant ce cadavre et à lui baiser la main.

En vérité, la péninsule est un douaire d'épimanes et la démence quasi-débonnaire d'un Charles VI semble presque raisonnable si on la compare aux aberrations de ces possédés-là !

En Italie c'est, avec la guerre civile, la peste ; et dans ce déchaînement de fléaux, des ruffians s'écharpent ; on se bat dans les rues de Rome ; la famille

des Colonna et ses séides s'insurgent contre le pape et, sous le prétexte de rétablir l'ordre, le roi de Naples, Ladislas, s'empare de la ville et, après l'avoir pillée, la quitte et revient pour la piller encore ; entre Gênes et Venise, c'est une collision qui aboutit à de féroces représailles ; à Naples, c'est la reine Jeanne qu'on enlève pour l'étouffer entre deux matelas, dans un château de la Basilicate ; à Milan, ce sont les atrocités de factions aux prises ; mais ce qui fut pis encore, ce fut le sort de l'Eglise devenue soudain bicéphale. Si les membres de son pauvre corps, si les régions catholiques s'étiolaient, malades et à bout de sang, ses deux têtes à elle, qui se dressaient, l'une à Avignon et l'autre à Rome, ne cherchaient qu'à s'entre-dévorer.

Elle était, en effet, dominée par d'effrayants pontifes ; c'était l'époque du grand schisme de l'Occident. La situation du Saint-Siège était celle-ci : le roi de France Philippe le Bel avait autrefois assis sur la chaire de Saint-Pierre l'une de ses créatures, Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux. Après avoir été consacré à Lyon, ce souverain, au lieu de se fixer à Rome, s'était installé dans la principauté d'Avignon ; avec lui commença cette période que les écrivains appellent l'exil de Babylone ; des papes se succédèrent, moururent sans avoir pu se décider à regagner leurs Etats ; enfin, en 1376, Grégoire XI reprit possession de la ville éternelle et décéda au moment où, dégoûté de l'Italie, il s'apprêtait à retourner en France.

Il trépassa et c'est une suite de pontifes qu'on élit et qu'on rejette. Rome en nomme un et Avignon un autre ; l'Europe se divise en deux camps. Urbain VI, le pape de Rome le plus honnête, mais le plus imprudent et le plus sanguinaire des deux, est reconnu par la Germanie, l'Angleterre, la Hongrie, la Bohême, la Navarre, les Flandres et les Pays-Bas ; l'autre, Clément VII, le pape d'Avignon, est de mœurs plus douces, mais il est dénué de scrupules ; il pratique la simonie, vend les indulgences, brocante les bénéfices, bazarde les grâces. Il est accepté par la France, l'Ecosse, la Sicile, l'Espagne. Les deux pontifes guerroient à coups d'interdits, rivalisent de menaces et d'injures. Ils meurent ; on les remplace et leurs successeurs s'excommunient à tour de bras, tandis qu'un troisième pape, élu par le concile de Pise, les couvre, de son côté, d'anathèmes.

Le Saint-Esprit se promène au hasard de l'Europe et l'on ne sait plus auquel de ces pasteurs il convient d'obéir ; la confusion devient telle que même l'entendement des saints se brouille. Sainte Catherine de Sienne tient pour Urbain VI et le bienheureux Pierre de Luxembourg pour Clément VII. Saint Vincent Ferrier et sainte Colette se soumettent, un moment, à l'obédience de l'antipape Pierre de Lune, puis finissent par se rallier à une autre tiare ; c'est le désarroi le plus absolu ; jamais on ne vit chrétienté dans un chaos pareil. Dieu consent à démontrer l'origine divine de l'Eglise, par le désordre et l'infamie des siens ; il n'est point, en effet, d'institution humaine qui eût pu résister à de tels chocs. Il semble que Satan ait mobilisé ses légions et que les barathres des enfers soient vides ; la terre appartient à l'Esprit du Mal et il bloque l'Eglise, l'assaille sans répit, réunit toutes ses forces pour la culbuter et elle n'est même pas ébranlée. Elle attend patiemment que les saints que Dieu lui enverra la dégagent ; elle a des traîtres dans la place ; des papes

affreux, mais ces pontifes de péchés, ces êtres si misérables lorsqu'ils se laissent séduire par l'ambition, par la haine, par le lucre, par toutes ces passions que le Diable attise, se retrouvent infaillibles aussitôt que l'Ennemi s'essaie à détruire le dogme; le Saint-Esprit que l'on croyait perdu revient et les assiste; lorsqu'il s'agit de défendre les enseignements du Christ, aucun pape, si vil qu'il soit, ne défaille.

Il n'en est pas moins vrai que les malheureux croyants qui vécurent dans l'horreur de ces extravagantes années, crurent que tout allait s'effondrer; et, en effet, de quelcôté qu'ils se tournent, ils ne voient que des champs de carnage.

Au sud, dans l'Orient chrétien, ce sont les Grecs, les Mongols et les Turcs qui s'exterminent; au nord, ce sont les Russes qui avec les Tartares et la Suède, qui, avec les Danois, s'égorge; et si, regardant plus loin encore, ils franchissent, d'un coup d'œil, les territoires saccagés de l'Europe, s'ils vont jusqu'à la ligne de ses frontières, c'est la fin du monde qu'ils aperçoivent, ce sont les menaces de l'Apocalypse qui sont sur le point de se réaliser.

Sur un ciel qui tremble, déchiré par le fouet des foudres, les limites de l'univers chrétien se dessinent en des traits de feu; les hameaux situés sur les confins des pays idolâtres flambent; la zone des démons s'éclaire, Attila est ressuscité et l'invasion des barbares recommence; dans un tourbillon de jaïnissaires, l'émir des Ottomans, Bajazet, passe, rasant comme un ouragan les campagnes et balayant les villes; il se précipite à Nicopolis contre les forces catholiques réunies pour lui barrer la route; il les broie, il va déraciner la chaire de Saint-Pierre et c'en est fait de l'Occident des chrétiens, quand un autre conquérant, le Mongol Tamerlan, célèbre par la pyramide de quarantevingt-dix mille crânes qu'il élève sur les ruines de Bagdad, arrive à fond de train des steppes de l'Asie, se rue sur Bajazet et l'emporte après avoir pilé, en un effroyable combat, ses hordes.

Et l'Europe, épouvantée, assiste à la rencontre de ces deux trombes qui se heurtent et éclatent en l'inondant d'une pluie de sang.

L'on peut aisément s'imaginer la terreur des simples gens. Combien parmi ceux qu'épargnèrent les désastres de ces consternantes époques, vécurent, l'âme détraquée et le corps épuisé, par les famines et par les paniques! les danses macabres, les convulsions, les chorées rythmiques et une maladie que les anciens chroniqueurs désignent sous le nom de « la rage de tête » et qui paraît être la méningite, les rendent, lorsqu'elles ne les tuent pas, quasi-fous. Avec cela, les vivres manquent et les épidémies sont à l'état endémique, dans les pays; la peste noire parcourt l'Occident et nulle région n'est indemne; elle infeste aussi bien l'Italie que la France, l'Angleterre que l'Allemagne, la Hollande que la Bohême et l'Espagne; elle est le plus redoutable des fléaux de ces siècles, celui que les réservoirs infernaux du Levant versent sans relâche sur la pauvre Europe.

Bientôt, dans ces organismes débilités et dans ces âmes mal étanches que la peur démantèle, Satan s'immisce et l'immondice des sabbats, au fond des forêts, s'affirme. Les forfaits et les sacrilèges les plus exécrables se commettent; les messes noires se célèbrent et la magie s'atteste. Gilles de Rais

trucide de petits enfants et ses sorciers épluchent leurs entrailles, cherchent, dans ces tristes dépouilles, le secret de l'alchimie, le pouvoir de transmuter les métaux sans valeur en or. Le peuple gît effaré et par ce qu'il apprend et par ce qu'il voit; il appelle une justice, il implore une consolation à tant de maux et tout se tait. Il se tourne vers l'Eglise et il ne la trouve plus. Sa foi vacille; dans sa naïveté, il se dit que le Représentant du Christ sur la terre n'a plus rien de divin, puisqu'il ne peut le sauver. Il en vient à douter de la mission des successeurs de saint Pierre; il n'arrive pas à les concevoir et si humains et si faibles, car il se rappelle ce spectacle déconcertant, l'empereur d'Allemagne Wenceslas, toujours ivre, venant rendre visite au roi de France Charles VI qui délire, pour déposer, à eux deux, un pape. Le Saint-Esprit jugé par un pochard et un dément!

Il n'est donc pas surprenant que, dans une telle débâcle, en sus même des pratiques de la goétie et des sabbats, les hérésies les plus véhémentes ne s'imposent; elles pullulent d'un bout du monde à l'autre.

En Angleterre, Jean Wicléf, membre de l'université d'Oxford et curé de Lutterworth, nie la transsubstantiation, y substitue la doctrine de rémanence, autrement dit du pain et du vin demeurant, après qu'ils sont consacrés, intacts; il attaque le culte des saints, rejette la confession, abolit le purgatoire, conspue le pouvoir admis des papes. Son enseignement, qui obtint un succès immense, réunit une foule de forcenés contre l'Eglise et c'est en vain que deux carmes, Etienne Patrington et Jean Kinningham, luttent, pied à pied, pour les repousser. Wicléf meurt, mais ses disciples, les Lollards, continuent de propager ses erreurs.

Elles pénètrent jusqu'en Bohême avec Jean Huss et Jérôme de Prague. Eux acceptent le dogme de l'Eucharistie, mais à la condition que le sacrement soit administré aux laïques sous les deux espèces; ils déclarent cependant que les indulgences n'existent pas, que la papauté est une invention des hommes, que l'Eglise est la synagogue de Satan. Jean Huss fut, ainsi que son élève Jérôme de Prague, brûlé; mais leurs partisans, dont les désordres du Saint-Siège augmentaient le nombre, incendièrent les chapelles et les cloîtres, égorgèrent les prêtres et les moines; l'on tenta sans succès de les réduire; ils se battirent si bravement que le roi Sigismond finit par traiter avec eux pour terminer la lutte. Alors, ils se divisèrent en sectes de plusieurs sortes: en Thaborites, qui érigèrent la vengeance à l'état de vertu et exaltèrent le bienfait des meurtres; en Orébites, plus féroces encore, qui dépecèrent les fidèles dans d'affreux tourments; en Adamites, venus de la Picardie, qui se promenaient nus, pour imiter le premier homme, enfin en sectes moins fanatiques, plus sociables, en Calixtins, c'est-à-dire en fidèles auxquels on accorda de boire au calice, et en Frères bohêmes qui, après avoir nié la Présence réelle, se séparèrent complètement de l'Eglise.

En Italie, les partis dérivés des vieilles hérésies albigeoises foisonnent; les restes de ces Fratricelles qui se développèrent si vigoureusement à la fin du XIII^e siècle, renouvellent les ignominies des Adamites et des Gnostiques; tous prétendent avoir atteint le degré de l'impeccabilité et soutiennent que, dès lors, l'adultère et l'inceste leur sont acquis; tous refusent de travailler pour

être plus certains de demeurer pauvres. On eut beau les détruire par le feu, ils repoussèrent de toutes parts. Saint Jean de Capistran les assaillit sans relâche, mais ses efforts furent inutiles; ils s'étendirent en Allemagne et la dépravèrent; et au xv^e siècle, on les découvre en Angleterre, mêlés aux Lollards, et se livrant à une propagande enragée, encore activée par les supplices.

Et tandis que les papes les frappent d'excommunications, des confréries de flagellants s'organisent en Allemagne, se répandent dans l'Alsace, dans la Lorraine, dans la Champagne, s'insinuent jusque dans le midi de la France, à Avignon, et ceux-là bannissent la vertu des sacrements, prônent le sang des coups de fouets comme matière valide du baptême, prêchent partout que le pouvoir du Vicaire du Christ, sur la terre, est nul.

Dans cette Flandre où naquit la série d'erreurs connue sous le nom de ce Gauthier Lollard qui les y sema, les extravagances se multiplient. Une béguine, Marguerite Porrette, revivifie, elle aussi, les abominations de la Gnose, en enseignant que la créature anéantie dans la contemplation de son Créateur, peut tout se permettre. Cette femme donnait des audiences, assise sur un trône d'argent et elle se prétendait escortée de deux séraphins, lorsqu'elle se rendait à la Sainte Table. Elle finit par être grillée vive, à Paris, où elle était venue pour faire des prosélytes; elle périt en 1310, c'est-à-dire bien des années avant la naissance de Lydwine, mais les disciples qu'elle avait dressés empoisonnaient, du temps de la sainte, le Brabant. Une autre possédée Blommardine ou Bloemardine, morte à Bruxelles en 1336, s'était mise à la tête de la secte et elle soulevait la Flandre du midi et du nord contre l'Eglise.

Ruysbroeck l'Admirable, l'ermite de la vallée verte, le plus grand des mystiques flamands, la combattit, mais le virus conservé de l'antique Gnose ne s'en infiltra pas moins dans la Belgique et les Pays-Bas. En 1410, alors qu'on le croyait usé, il se redéveloppe tout à coup et l'hérésie reparait, colportée par des gens qui s'intitulent « hommes d'intelligence ». Un carme défroqué, Guillaume de Hildernissen et un laïque de Picardie, Ægydius Cantoris, la dirigent. Ils sont condamnés, abjurent leurs croyances, mais en 1428, l'on retrouve leurs erreurs plus vivaces que jamais; elles serpentent en Allemagne et en Hollande, finissent par se fondre avec les débris toujours actifs des Fratricelles et des Lollards qui en viennent à proclamer le règne de Lucifer injustement chassé du Paradis et devant, lui et les siens, expulser à leur tour de l'Eden saint Michel et les anges.

Et rien ne put exterminer les racines de ces impiétés; les dominicains et les franciscains s'usèrent à cette tâche; les disciples de Ruysbroeck, son fils spirituel Pomerius, Gérard Groot, Pierre de Hérenthals essayèrent de les extirper, mais les souches qu'ils arrachaient devenaient sataniquement fécondes, repoussaient ainsi que ces végétations fongueuses, que cette flore de teigne qui se ramifient dans les égouts, loin du jour.

En dehors même de ce culte, plus ou moins caché, du Démon, il faut encore signaler, dans les Pays-Bas, l'influence de doctrines qui furent pour ce pays ce que les erreurs de Wicief et de Jean Huss furent pour l'Angleterre et la Bohême; l'on voit poindre déjà les théories des partisans de la Réforme, avec Jean Pupper de Goch, fondateur d'un couvent de femmes à

Malines, qui n'admet que l'autorité des Ecritures, nie celle des conciles et des papes, hue le mérite des vœux et décrie les principes de la vie monastique — avec Jean Ruchrat de Wesel qui honnit les sacramentaux, contemne l'Extrême-Onction, répudie les commandements de l'Eglise; — avec Jean Wessel, de Groningue, aux œuvres duquel, plus tard, Luther empruntera ses arguments pour contester la valeur des indulgences.

Et ce fut alors que l'Eglise était sapée par les hérésies, écartelée par de dangereux papes, alors que la chrétienté semblait perdue, que Dieu suscita des saintes pour enrayer la marche en avant du Malin et sauver le Saint-Siège.

Déjà, avant que le schisme d'Occident n'éclatât, Notre-Seigneur avait dispensé à deux d'entre elles la mission de prévenir ses Vicaires qu'ils eussent à abandonner Avignon et à réintégrer Rome.

Sainte Brigitte fut, en effet, dépêchée de Suède pour ramener le Souverain Pontife en Italie. Tandis qu'elle s'évertue à le convaincre, il décède; un autre le remplace qu'elle investit, et il périt à son tour. Le troisième enfin, Urbain V, l'écoute; il rentre à Rome puis il se lasse de cette ville et retourne à Avignon où il trépassa. Brigitte objurgue son successeur, Grégoire XI, de fuir la France, mais pendant qu'il hésite, elle-même disparaît et ce n'est que, sur les instances d'une autre sainte, Catherine de Sienne, qu'il se détermine à franchir les Alpes.

Sainte Catherine poursuit l'œuvre de sainte Brigitte et s'entremet pour réconcilier le pape avec l'Eglise, mais Grégoire XI meurt.

Et le schisme se déclare avec les deux papes élus, l'un à Avignon et l'autre à Rome; la pauvre sainte essaie vainement de conjurer le mal et Dieu la rappelle à Lui en 1380, et elle quitte ce monde, désolée de cet avenir d'ouragans qui se prépare.

Aussitôt Dieu ordonne dans une vision à une pieuse fille, Ursule de Parme, de se rendre à Avignon, auprès de Clément VII et de l'inviter à abdiquer; elle part et ce pape, ébranlé par ses sommations, va céder, mais les cardinaux qui l'ont élu s'y opposent; ils emprisonnent Ursule comme sorcière et elle n'est préservée que par un tremblement de terre qui disperse ses bourreaux, au moment où ils allaient lui appliquer la torture. Dieu la tire du mauvais pas où elle s'est engagée, mais son entreprise échoue.

En attendant que d'autres déicoles la suppléent dans cette mission d'aventurière divine et que les saintes qui se préparent soient assez âgées pour prendre la succession de Catherine de Sienne, une tertiaire de saint François, la bienheureuse Jeanne de Maillé, qui a déjà tenté de libérer la France, en parlant, au nom du Seigneur, à la reine Ysabeau et au roi Charles VI, assiégé, à son tour, le ciel de suppliques, fait procéder, sous forme de suffrages, à des prières publiques, organise des processions dans les collégiales et les cloîtres pour refréner la décomposition qui s'accélère des papautés aux prises.

Elle remplit, en quelque sorte, un intérim, car elle ne s'immisce pas directement dans le conflit; elle semble vouée plus particulièrement aux œuvres de miséricorde, aux soins des pestiférés et des lépreux et aux visites

des captifs; la véritable succession de Catherine, elle échoit, le temps venu, à trois saintes : sainte Lydwine de Schiedam, sainte Colette de Corbie et sainte Françoise de Rome; une Hollandaise, une Française et une Italienne.

Sainte Lydwine et sainte Colette naissent en 1380, c'est-à-dire l'année même où sainte Catherine de Sienne s'inanime; et toutes deux s'efforcent de sauver l'Eglise, en souffrant mort et passion pour elle; l'une active, l'autre passive.

Avec des existences absolument différentes, elles présentent cependant des ressemblances; toutes deux issues de parents pauvres, de jolies deviennent, selon leur désir, laides; toutes deux endurent sans répit d'épouvantables douleurs; toutes deux portent les stigmates du Calvaire; toutes deux, lorsqu'elles meurent, recouvrent la beauté de leur jeunesse et leurs cadavres embaument. Durant leur vie, elles furent dévorées d'une pareille soif de tortures; seulement Colette reste, malgré tout, valide, car il lui faut parcourir la France, d'un bout à l'autre, tandis que Lydwine voyage, immobile, dans l'au-delà, sur un lit; et chacune d'elles décèle encore cette similitude, qu'elle est une sauvegarde pour sa patrie.

Sainte Colette est, en somme, adjointe à Jeanne Darc pour chasser les Anglais; elle l'aide avec le renfort surhumain de ses larmes. Pendant que Jeanne se charge de la partie matérielle, qu'elle combat à la tête des troupes, Colette commande à la partie spirituelle; elle réforme les monastères des clarisses, en fait des remparts de mortifications et de prières, jette dans la mêlée les pénitences de ses filles, se pend aux jupes de la Vierge jusqu'à ce qu'elle ait obtenu la défaite des Bedford et des Talbot et le renvoi de l'ennemi dans son île.

De son côté, Lydwine, par la puissance de ses exorations et de ses tourments, protège la Hollande envahie par les routiers de Bourgogne et empêche une flotte d'attaquer Schiedam.

Comme sainte Brigitte et sainte Catherine de Sienne, Colette est appelée à batailler, en personne, par les voies visibles, contre le schisme; elle intervient avec saint Vincent Ferrier au concile de Constance, et elle essaie encore, quelques années après, d'empêcher, par ses démarches et ses conseils, le concile de Pise de substituer à un pape réel un intrus. Lydwine ne prit, humainement parlant, aucune part aux tribulations de cette sœur inconnue qui luttait si ardemment contre des cardinaux égarés et de faux papes; elle n'aurait dû connaître, au fond de son village de la Hollande, les détresses de l'Eglise que par ce que ses confesseurs en surent, mais elle eut certainement des révélations du Sauveur; en tout cas, l'amas de ses souffrances fut un trésor de guerre où, bien qu'ignorant sans doute qui l'avait rassemblé, Colette puisa, de concert avec sainte Françoise Romaine.

Celle-là fut plus spécialement choisie pour l'assister dans la partie de sa tâche inhérente au schisme.

Plus jeune de quatre ans que Colette et que Lydwine, Françoise était issue d'une famille illustre de Rome et elle s'allia à un seigneur qui comptait parmi ses ancêtres un pape et un saint. Elle différait donc, par son origine, par sa situation de fortune, par sa condition de femme mariée, des deux

vierges, ses sœurs ; mais si elle s'écarte d'elles par certains points, elle s'en rapproche par d'autres, ou plutôt, elle tient des deux, empruntant à chacune un trait particulier, devenant une succédanée tantôt de sainte Colette et tantôt de sainte Lydwine.

Elle s'assimile à la vierge de Corbie par son existence active, par sa vocation de manieuse d'âme et de fondatrice d'ordre, par le rôle qu'elle assume dans la politique de son temps, par les combats qu'elle livre au démon qui prend corps pour la rouer, elle aussi, de coups ; — à la vierge de Schiedam, par sa guérison miraculeuse de la peste, par son contact perpétuel avec les anges, par ses voyages dans le Purgatoire, en quête d'âmes à délivrer, par sa mission très spéciale d'être une réparatrice des crimes du siècle, une figure victimale de l'Eglise souffrante.

Par des voies opposées et souvent pareilles, ces trois femmes qui furent, toutes les trois, des stigmatisées, se sont donc mesurées contre les influences infernales de leur époque ; quelle tâche fut plus accablante ! Jamais, en effet, l'équilibre du monde ne fut plus près de se rompre ; et il semble aussi que jamais Dieu ne fut plus attentif à surveiller la balance des vertus et des vices, et à entasser, quand le plateau des iniquités descendait, comme contrepoids, des tortures de saintes !

Cette loi d'un équilibre à garder entre le Bien et le Mal, elle est singulièrement mystérieuse, quand on y songe ; car, en l'établissant, le Tout-Puissant paraît avoir voulu fixer lui-même des bornes et mettre des freins à sa Toute-Puissance. Pour que cette règle s'observe, il faut, en effet, que Jésus fasse appel au concours de l'homme et que celui-ci ne se refuse pas à le prêter. Afin de réparer les forfaits des uns, il réclame les mortifications et les prières des autres ; et c'est là qu'est vraiment la gloire de la pauvre humanité ; jamais Dieu, si respectueux de la liberté de ses enfants que l'on peut compter ceux qu'il priva du pouvoir de Lui résister, jamais Dieu ne fut leurré. Toujours il a trouvé, à travers les âges, des saints qui ont consenti à payer, par des douleurs, la rançon des péchés et des fautes.

Et cette générosité s'explique maintenant pour nous, à peine. En sus de notre nature même qui répugne à la souffrance, il y a encore le Maudit qui intervient pour la détourner du sacrifice, le Maudit auquel son Maître a concédé, dans la triste partie qui se joue ici-bas, les deux plus formidables atouts, l'argent et la chair. Et ce qu'il abuse, celui-là, de la lâcheté de l'homme qui sait bien pourtant que la grâce du Sauveur suffirait à lui assurer la victoire, s'il essayait seulement de se défendre ! Ne dirait-on pas vraiment qu'après le renvoi d'Adam du Paradis, le Seigneur, sollicité par l'ange rebelle, lui a dédaigneusement accordé les moyens qu'il jugeait les plus sûrs pour vaincre les âmes et que la scène de l'Ancien Testament, de Satan réclamant à Dieu et obtenant de Lui la permission de tâcher de faire succomber, à coups d'épreuves, le malheureux Job, a pu se passer d'abord à la sortie de l'Eden ?

Et, depuis ce temps, le fléau de la balance oscille ; quand il incline trop du côté du Mal, quand les peuples deviennent trop ignobles et les rois trop impies, Dieu laisse se déchaîner les épidémies, les tremblements de terre, les disettes,

les guerres; mais sa miséricorde est telle qu'il active alors le dévouement de ses saints, les assiste, renchérit sur leurs mérites, triche peut-être un peu avec Lui-même, pour que sa justice s'apaise et que l'équilibre se rétablisse.

L'univers serait, sans cela, et depuis quand! en ruines; seulement, étant donné les ressources dont le Très-Bas dispose et la faiblesse des âmes qu'il assiège, l'on comprend la sollicitude toujours en éveil de l'Eglise, chargée de dégrever autant qu'elle le peut le plateau des péchés, de neutraliser le lest des offenses en ajoutant sans cesse sur l'autre plateau de nouveaux poids d'oraisons et de pénitences; l'on s'explique la raison d'être des redoutes de suppliques et des citadelles d'offices que, sur les ordres de l'Epoux, elle érige, le bien-fondé de ses cloîtres impitoyables, de ses ordres durs, tels que ceux des Clarisses, des Calvairiennes, des Carmélites, des Trappés, et l'on peut concevoir aussi la somme inouïe de souffrances endurées par les saints, les maladies, les chagrins même que le Très-Haut distribue à chacun de nous pour nous assainir et nous faire participer un peu à cette œuvre de compensation qui suit, pas à pas, l'œuvre du Mal.

Or, la dissolution de la société, à la fin du xiv^e siècle et au commencement du xv^e siècle, fut, nous l'avons dit, effroyable.

Le xiii^e siècle qui, malgré ses conflits et ses tares, nous apparaît, dans le recul des âges, si candide avec saint Louis et Blanche de Castille, si chevaleresque et si pieux avec ses fidèles quittant leurs femmes, leurs enfants, tout, pour arracher le sépulcre du Christ des mains des mécréants; ce siècle qui connut le pape Innocent III, qui vit saint François d'Assise, saint Dominique, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, sainte Gertrude et sainte Claire, le siècle des grandes cathédrales, était bien mort; la foi s'affaiblissait; elle allait se traîner pendant deux siècles, pour finir par choir dans ce cloaque déterré du Paganisme que fut la Renaissance.

En résumé, si nous jetons un coup d'œil sur l'état de l'Europe, au temps de sainte Lydwine, nous n'apercevons que des guets-apens de seigneurs cherchant à s'entre-dévorer, que des guerres de peuples rendus par la misère féroces et par la peur, fous. Les souverains sont des scélérats ou des déments, comme Charles VI, comme Pierre le Cruel, comme Pierre le Cérémonieux, comme Wilhelm V de Hollande, des toquées comme Jacqueline, d'autres sont des ivrognes luxurieux comme l'empereur d'Allemagne Wenceslas, de pharisaïques gredins comme le roi d'Angleterre; quant aux antipapes, ils crucifient le Saint-Esprit, et lorsqu'on les regarde, c'est l'épouvantel

Si c'était seulement tout! mais il sied de l'avouer encore, pour excéder la patience de Dieu, ceux qui lui furent consacrés, s'en mêlèrent. Le schisme, soufflant en tempête, avait démâté les barques de sauvetage et les bateliers de Jésus étaient devenus de vrais démons. Il n'y a qu'à lire les sermons de saint Vincent Ferrier, leur reprochant leurs turpitudes, les invectives de sainte Catherine de Sienne les accusant d'être cupides et orgueilleux, d'être impurs, leur criant qu'ils vendent à l'encan les grâces du Paraclet, pour se figurer le poids énorme qu'ils ajoutèrent à la balance de Justice, sur le plateau du Mal.

Devant une pareille somme de sacrilèges et de crimes, devant une pareille

invasion des cohortes de l'Enfer, il semble probable que, malgré tout leur dévouement et leur bravoure, sainte Lydwine, sainte Colette, sainte Françoise Romaine, eussent succombé sous le nombre, si Dieu n'avait levé des armées pour les secourir.

Ces armées, il est bien possible que jamais elles ne les connurent, pas plus, du reste, qu'elles ne se connurent entre elles, car le Tout-Puissant est le seul maître en cette stratégie et seul il voit l'ensemble; les saints sont entre ses mains, ainsi que des pions qu'il place sur l'échiquier du monde, à sa guise; eux s'abandonnent simplement, corps et âme, à Celui qui les dirige; ils font sa volonté et ne demandent pas à en savoir plus.

Aussi, n'est-ce que bien longtemps après, lorsqu'on examine les ressources dont le Seigneur disposait et les divers éléments dont il se servit, que l'on parvient à vaguement entrevoir la tactique dont il usa pour vaincre, à telle ou telle époque, les hordes séduites par les mauvais anges.

A cette fin du xiv^e siècle, nous ne pouvons que difficilement établir le dénombrement de ces milices qui s'armèrent, sous les ordres du Christ, pour assister Lydwine et les deux autres saintes. Quelques-unes nous sont connues, d'autres resteront probablement à jamais ignorées; d'autres encore paraissent avoir été plus spécialement occupées à opérer des diversions sur le champ de bataille de l'au-delà.

Sans crainte de se leurrer cependant, l'on peut signaler les troupes engagées en première ligne et s'avancant, sous l'abri de prières des redoutes contemplatives, des forteresses mystiques défendues, en France, par les clarisses de sainte Colette; en Italie, par les clarisses de sainte Catherine de Bologne et les tertiaires franciscaines cloîtrées de la bienheureuse Angéline de Marsciano; par les dominicaines réformées, avec l'aide de Marie Mancini de Pise, par la bienheureuse Claire de Gambacorta; par les tertiaires de saint Dominique qui adoptèrent la clôture, sous l'autorité de Marguerite de Savoie; par les cisterciennes qu'avait ramenées à leurs strictes observances le pape Benoît XII; par les sœurs chartreuses qu'exaltait encore le souvenir de sainte Roseline.

Ces troupes d'avant-garde étaient formées par les bataillons des franciscains et des frères-prêcheurs; — les premiers marchant sous les ordres de saint Bernardin de Sienna qui naquit la même année que Lydwine et remplit une mission analogue à celle de sainte Colette, en redressant les règles fléchies de saint François; de son disciple saint Jean de Capistran qui le soutient dans cette tâche et combat, plus spécialement, ainsi que le bienheureux Thomas Bellacio de Linaris, les hérésies des Fratricelles et des Hussites; de saint Jacques de la Marche qui lui est adjoint pour prêcher contre les infidèles; de saint Mathieu d'Agrigente qui restaure les us réguliers dans les maisons de l'Espagne; du bienheureux Albert de Sartéano qui fut plus particulièrement chargé de guerroyer contre les schismes; — les seconds, conduits par saint Vincent Ferrier, le thaumaturge, qui évangélisa surtout les mécréants; par saint Antoine de Florence qui lutta contre les œuvres de magie; par le bienheureux Marcolin dont les genoux, à force de traîner sur le sol, étaient devenus ainsi que les bosses rugueuses des vieux arbres; par le bienheureux Raymond de Capoue, le confesseur de sainte Catherine de

Siéne, qui, avec Jean Dominici et Laurent de Ripafratta, stimula la piété ralentie et renoua les coutumes déliées de l'ordre ; par le bienheureux Alvarez de Cordoue qui travailla à l'extinction du schisme et convertit, de même que saint Vincent Ferrier, les idolâtres.

Et ces colonnes, destinées, par la nature même de leur vocation, aux labeurs de l'apostolat, habituées au métier d'éclaireurs, aux rencontres d'avant-poste, s'étendaient en un interminable front de bataille, en tête de l'immense armée du Seigneur dont les deux ailes s'éployaient : — l'une composée par les régiments drus des carmes, commandés par leur prieur général Jean Soreth qui ranima la ferveur déchue des siens et créa l'institut des carmélites ; par saint Antoine d'Offen et le bienheureux Stanislas de Pologne qui périrent martyrisés, l'un et l'autre, pour la cause du Christ ; par Jean Arundine, prieur de la maison de Bruges ; Ange de Mezzinghi qui contribua à implanter la réforme de la règle en Toscane ; par Bradley, promu évêque de Dromory, en Irlande, et dont les austérités furent célèbres ; — l'autre, par les masses compactes des augustins, scindés en de multiples observances, et ralliés et réformés, eux aussi, en Italie, par Ptolomé de Venise, Simon de Crémone, Augustin de Rome ; en Espagne, par Jean d'Alarcon qui introduisit les couvents de la stricte obédience, dans la vieille Castille ; les augustines dont le tiers-ordre venait de pousser une fleur de Passion, la bienheureuse Catherine Visconti.

Et ces masses, fraîchement exercées, encadraient les détachements plus faibles et insuffisamment armés, des camaldules qui, dans le désordre de leurs rangs, comptaient pourtant un savant religieux Ambroise Traversari et deux saints : Jérôme de Bohême, l'apôtre de la Lithuanie et l'oblat Daniel ; — des birgittins et des birgittines à peine nés à la vie religieuse et mal préparés au service de campagne ; — des servites dont la discipline fut alors resserrée par Antoine de Siéne et dont le porte-oriflamme était une tertiaire, la bienheureuse Elisabeth Picenardi ; — des prémontrés dont les circaries étaient, ainsi que les couvents de Fontevrault que Marie de Bretagne allait bientôt remanier, si relâchés, que leurs effectifs de secours furent quasi-nuls.

Enfin, entre ces deux ailes, derrière la ligne avancée des enfants de saint François et de saint Dominique, évoluait la partie résistante, le gros de l'armée, le centre dense et massif de l'ordre le plus touffu du Moyen Age, de l'ordre de Saint-Benoît, avec ses grandes divisions : — les bénédictins, proprement dits, dirigés, en Allemagne, par l'abbé de Castels, Othon, qui reprend la partie intégrale de la règle et l'abbé Jean de Meden qui convertit les mœurs dissolues de cent quarante-sept abbayes ; en Italie, par Louis Barbo, abbé de Sainte-Justine de Padoue, qui réassujettit aux lois sévères de son cloître de nombreux monastères, parmi lesquels celui du Mont-Cassin, le berceau de l'ordre ; en France, par l'abbé de Cluny, Odon de la Perrière, le cellierier Etienne Bernadotte, le prieur Dom Toussaint, un neveu de sainte Colette, qui fut, à cause de ses vertus, comparé à Pierre le Vénérable ; par Guillaume d'Auvergne, cité dans les chroniques comme ayant été un véritable saint ; par le bienheureux Jean de Gand, prieur de Saint-Claude, qui s'interpose entre le roi d'Angleterre et le roi de France, pour tâcher de les résoudre à con-

clure la paix; — les cisterciens, par le bienheureux Eustache, le premier abbé du Jardinot, par les vénérables Martin de Vargas et Martin de Logrôno qui réorganisent les dépôts bernardins de l'Espagne; — les célestins qui délèguent un de leurs plus saints moines, Jean Bassand, pour être le confesseur de sainte Colette, mais dont les escouades nombreuses et très famées en France, n'en sont pas moins mal entraînées et peu solides; — les olivétains mieux aguerris et menés à l'assaut par le vénérable Hippolyte de Milan, abbé du Mont-Olivet, par le frère Laurent Sernicolaï de Pérouse, le convers Jérôme de Corse qui mourut en odeur de sainteté, au couvent de San Miniato, à Florence, par le vénérable Jérôme Mirabelli de Naples, par le bienheureux Bernard de Verceil qui fonda deux couvents de l'observance, en Hongrie; — les humiliés, dans les cloîtres desquels figure une oblate, la bienheureuse Aldobrandesca, illustre par ses miracles, à Sienne.

L'on peut compter encore, dans le contingent de cette armée, une légion d'élite, celle des recluses, de ces femmes qui vécurent la vie érémitique, telle que sainte Colette la pratiqua, elle-même, pendant quatre années, à Corbie, des femmes anachorètes, enfouies dans les solitudes de l'Occident ou volontairement emmurées dans les villes et auxquelles l'on passait, par une lucarne, un peu de pain et une cruche d'eau. Les noms de quelques-unes de ces célestes sauvages nous sont connus, ceux d'Aliz de Bourgotte, internée dans une celle à Paris; de la bienheureuse Agnès de Moncada qui, à la voix de saint Vincent Ferrier, s'en fut, ainsi que Madeleine, pleurer les péchés du monde dans une grotte; de la bienheureuse Dorothée, la patronne de la Prusse, qui se séquestra près de l'église de Quidzini, en Pologne; de la bienheureuse Julie Della Rena qui s'incarcéra à Certaldo, en Toscane; de Perrone Hergolds, une stigmatisée, tertiaire de saint François, qui se retira dans un ermitage des Flandres; de Jeanne Bourdine, claquemurée à La Rochelle, de Catherine Van Borsbecke, une carmélite qui s'écroula dans une sorte de laure contiguë à un sanctuaire près de Louvain; d'une autre fille du carmel, appelée Agnès, que l'on retrouva, quelques années après la mort de Lydwine, encore enfermée dans un réduit situé près de la chapelle des carmes, à Liège.

Enfin, la fleur des servantes de Jésus, la garde d'honneur du Christ des rangs de laquelle sont sorties — il faut le remarquer — sainte Catherine de Sienne, sainte Lydwine, sainte Colette, sainte Françoise Romaine, la bienheureuse Jeanne de Maillé — les victimes plus particulièrement chères à Dieu, les effigies vivantes de sa Passion, ses vexillaires, les stigmatisées?

En Allemagne, c'est une tertiaire franciscaine, la bienheureuse Elisabeth la bonne de Waldsee, et la clarisse Madeleine Beüttler; en Italie, c'est une tertiaire de saint François, Lucie de Norcie, une clarisse, Marie de Massa, une veuve, la bienheureuse Julienne de Bologne, une augustine, sainte Rite de Cassie; c'est l'extatique Christine dont le nom nous est conservé, mais sans renseignements, par Denys le chartreux; en Hollande, c'est la dominicaine Brigide et la béguine Gertrude d'Oosten; et combien perdues dans d'anciennes annales, tombées dans un complet oubli!

A ces troupes actives, l'on peut annexer encore des soldats qui ne furent incorporés dans aucun régiment et firent la guerre de partisans, seuls, de

leur côté, tels que le bienheureux Pierre, évêque de Metz et cardinal de Luxembourg, tels que saint Laurent Justinien, évêque de Venise, qui s'infligèrent d'incomparables macérations pour expier les péchés de leur temps ; tels que saint Jean de Kenty, l'apôtre de la charité, en Pologne, saint Jean Népomucène, le martyr de la Bohême, tels que la bienheureuse Marguerite de Bavière, une amie de sainte Colette, et le corps de réserve recruté parmi les volontaires laïques ou prêtres, religieuses ou moines que les razzias diaboliques n'emportèrent point.

Ainsi se peut résumer le bilan de l'armée qui entre en campagne, à la fin du xiv^e siècle et au commencement du xv^e, sous les bannières du Christ.

Au premier abord, elle semble imposante et décidée, mais quand on l'examine de près l'on s'aperçoit que si les chefs qui la dirigèrent, selon le plan de Jésus, furent admirables, les troupes placées sous leur commandement manquèrent de cohésion, furent irrésolues et débiles ; le gros du contingent était, en effet, fourni par les corps des monastères d'hommes et de femmes et, nous venons de le voir, les désordres et les brigues perturbaient les cloîtres ; les règles agonisaient et la plupart des statuts étaient morts ; les phalanges monastiques étaient par conséquent sans endurance de piété et à peine exercées aux marches de la voie mystique. Il fallut donc, avant tout, refaire les cadres, ramener les religieux et les nonnes au maniement oublié de leurs armes, les équiper à nouveau d'offices, leur réenseigner la pratique des mortifications, leur réapprendre la manœuvre délaissée des coupes.

Seuls, les chartreux faisaient, dans ce relâchement général, exception. Ils s'étaient divisés en deux camps, au moment du schisme, mais la discipline n'en était pas moins demeurée, dans leurs rangs, intacte. Ils avaient, parmi eux, d'habiles stratégestes et de puissants saints : Denys de Ryckel, dit le chartreux, l'un des plus grands mystiques de l'époque ; Henri de Calcar, le prieur de la chartreuse de « Bethléem-Maria », à Ruremonde, le maître de Gérard Groot, l'un des écrivains auquel l'on a parfois attribué la paternité de l'*Imitation de Jésus-Christ* ; Etienne Maconi, le disciple bien-aimé de sainte Catherine de Sienne ; le bienheureux Nicolas Albergati, devenu cardinal après avoir été prieur de l'ascétère de Florence ; Adolphe d'Essen, l'apôtre du rosaire, qui fut directeur de la bienheureuse Marguerite de Bavière ; d'autres encore.

Les compagnies Cartusiennes formèrent un noyau de vieux soldats bronzés au feu des batailles infernales et elles servirent d'arrière-garde, abritèrent, avec les remparts de leurs prières, le train de l'armée, couvrirent les garnisons des pupilles, des jeunes recrues qui venaient d'être rassemblées, leur donnant ainsi le temps de se fortifier et de se préparer à la lutte ; parmi ces conscrits qui composèrent des bataillons de renfort, il faut noter la poignée d'oblates de Saint-Benoît fondées par sainte Françoise Romaine, et surtout le groupe des nouvelles carmélites dressées au service des places mystiques, par des saintes telles que sainte Angèle de Bohême qui se clôtura dans le monastère de Prague, la vénérable Agnès Correyts, la fondatrice du carmel de Sion, à Bruges ; la vénérable Jeanne de l'Erneur qui créa le monastère de Notre-Dame de la Consolation à Vilvorde et fut une des premières filles spirituelles de Jean Soreth ; par la bienheureuse Jeanne Scopelli, supérieure du

monastère de Reggio; par la bienheureuse Archangèle Giralani, prieure de la maison de Mantoue, dont le cadavre incorruptible eut la spécialité de guérir, par son attouchement, les femmes atteintes de chancre à la figure et à la gorge.

Lydwine, elle, ne leva aucune armée, ne fit partie d'aucun corps et elle n'amena à la rescousse des mécréants l'appoint d'aucun cloître; elle combattit, solitaire, en enfant perdue, sur un lit; mais le poids des assauts qu'elle supporta fut le plus énorme dont on ait jamais ouï parler; elle valut une armée à elle seule, une armée qui devait faire face à l'ennemi sur tous les points.

Elle expia, de même que les autres saints de son siècle, pour les âmes du Purgatoire, pour les abominations du schisme, pour les ribotes des clercs et des moines, pour les scélératesses des peuples et des rois; mais en outre de cette obligation qu'elle accepta de réparer les fautes commises d'un bout de l'univers à l'autre, elle eut encore la charge d'être le boucémissaire de son pays.

Ainsi que l'observent ses biographes, toutes les fois que Dieu voulait châtier la Hollande, c'était à elle qu'il s'adressait; c'était elle qui recevait les premiers coups.

Fut-elle la seule, dans la région batave, à supporter la responsabilité des méfaits punis? ne fut-elle pas aidée dans cette mission spéciale aux Pays-Bas comme elle le fut dans sa mission d'expiatrice du monde, par d'autres saints? cela semble à peu près sûr.

Les stigmatisées que nous avons nommées, Gertrude d'Oosten et Brigide, n'existaient déjà plus lorsqu'elle commença, par procuration, de souffrir, car l'une était morte en 1358 et l'autre en 1390; elles n'intervinrent donc pas dans l'œuvre propitiatoire qu'elle entreprit; elles la commencèrent, sans savoir qui la finirait et Lydwine fut simplement instituée la légataire plaintive de leurs biens. Elle prit leur succession comme elle avait déjà pris celle d'une sainte qui vécut au siècle précédent, d'une compensatrice dont l'existence présente de singulières analogies avec la sienne, sainte Fine de Toscane; celle-là passa, en effet, sa vie sur un lit et fut couverte d'ulcères dont le pus exhalait de frais parfums.

Il est impossible d'énumérer les personnes dont les mérites allégèrent, dans la Hollande même, la tâche de Lydwine; tout ce que nous savons, mais cela nous le savons d'une façon sûre, par les chroniques des monastères de Windesem et du mont Sainte-Agnès, c'est que Dieu fit croître à cette époque, dans les provinces septentrionales de la Néerlande, d'admirables semailles mystiques.

Il y eut alors une école d'ascèse pratique, issue des enseignements de Ruysbroeck et elle s'épanouit dans la région de l'Over-Yssel et plus particulièrement à Deventer.

Un homme originaire de cette ville et qui, après avoir été converti par le prieur de la chartreuse de Monnikhuisen, près d'Arnhem, devint, par sa sanctimonie et par sa science, fameux, Gérard Groot ou le Grand, le traducteur de Ruysbroeck, prêchait en ce temps à Campen, à Zwolle, à Amsterdam, à Leyde, à Zuphten, à Utrecht, à Gouda, à Harlem, à Delft et son éloquence embrasait les masses; les églises ne pouvaient contenir les foules qu'il entraînait et il les haranguait, en plein vent, dans les cimetières; il opérait d'innombrables conversions et peuplait, avec ses recrues, les abbayes. Il finit par fonder, avec son élève Florent Radewyns, vicaire à Deventer, un institut

« de frères et de sœurs de la vie commune » qui poussa rapidement ses racines dans les Pays-Bas et la Germanie. Cet ordre que l'on pourrait qualifier d'un nom qu'il ne porta jamais « les oblats de saint Augustin » fut un véritable centre d'études et de prières. Les hommes habitaient dans la maison de Radewyns et s'occupaient à transcrire les anciens manuscrits de la Bible et des Pères, et les femmes, des sortes de béguines, résidaient chez Gérard et s'adonnaient, en dehors des heures d'oraisons, à des travaux d'aiguille.

Gérard mourut en 1384, à l'âge de quarante-quatre ans, en soignant les pestiférés de Deventer et, après sa mort, fidèles à ses recommandations, Florent Radewyns et les autres frères érigèrent, sous la règle de saint Augustin, un monastère à Windesem ; et ce lieu, qui n'était alors qu'une saulaie, donna naissance en Hollande à quatre-vingt-quatre couvents d'hommes et treize couvents de femmes.

Ces congrégations de « la vie commune » furent, avec les cisterciens et les chartreux, qui étaient les seuls à observer leurs constitutions primitives dans les Pays-Bas, de véritables réservoirs de suffrages et de pénitences et elles désarmèrent souvent le Seigneur que devait singulièrement irriter la dissolution des autres ordres, car si nous en croyons Ruysbroeck, Denys le chartreux et Pierre de Hérenthals, le dérèglement des moines dans les Provinces-Unies et les Flandres fut affreux.

Il est certain, en tout cas, que l'école mystique de Deventer étaya de ses prières l'œuvre de Lydwine qu'elle connut et aima, car deux des augustins qui en firent partie, Thomas A Kempis et Gerlac, ont, chacun, écrit une biographie de la sainte.

Et ils nous apprennent qu'elle ne se contenta même pas de se substituer, pour en subir le châtement, aux crimes de l'univers et à ceux de sa propre ville ; elle consentit encore à prendre à son compte les péchés des gens qu'elle connaissait et les maladies corporelles qu'ils ne pouvaient supporter sans accabler le ciel de reproches et de plaintes.

Cette vorace de l'immolation, elle s'empara de tout ; elle fut en même temps et à la fois l'infatigable danaïde de la souffrance et le vase de douleurs qu'elle s'efforçait elle-même de remplir, sans pouvoir en atteindre le fond ; elle fut la bonne fermière de Jésus, celle qui éprouva les tourments de sa Passion et la charitable suppléante qui voulut, pendant trente-huit ans, acquitter, par la largesse de ses maux, le loyer de santé et les dettes d'insouciance que les autres ne songeaient guère à payer.

Elle fut, en un mot, une victime générale et spéciale.

Cette existence d'expiation, elle serait inconpréhensible si l'on n'en avait tout d'abord indiqué les causes et montré le nombre et la nature des offenses dont la réparation fut, en quelque sorte, ici-bas, sa raison d'être.

Ce résumé de l'histoire de l'Europe, à la fin du xiv^e et au commencement du xv^e siècle, explique le pourquoi de cette exubérance de tortures qui fut, dans les annales des saints, unique. Elles surpassent, en effet, par leur durée, celles des autres élus auxquels fut accordé, avec un supplice souvent assez court, la gloire plus retentissante du martyr.

J.-K. HUYSMANS.

Albert Guequier

Albert Guequier vient de mourir.

Son nom évoque quelques-unes des plus belles et des plus batailleuses années littéraires, en ce pays si inhospitalier aux poètes, et s'il est peu connu de la génération présente, il ramène ceux qui se groupèrent autour de lui, voici près de dix ans déjà, vers d'intenses et poignants souvenirs.

Avec quelques amis, Guequier avait fondé en 1891, à Gand, les *Essais littéraires* qui, grâce à divers appuis, se transformèrent bientôt et devinrent sous le titre « *Le Réveil* » une revue groupant la jeunesse littéraire de l'époque.

Nous y avons à peu près tous publié nos premiers poèmes.

Nos juvéniles aspirations se teintaient volontiers de théories subversives et Dieu sait combien de vers libres — alexandrins en nourrice — nous immolâmes dans les colonnes de ce *Réveil* que Guequier dirigeait avec tant d'indulgence!

Au bout de quelques années, le *Réveil* compta parmi ses collaborateurs les plus purs d'entre les artistes français et belges : Verhaeren, Maeterlinck, Van Lerberghe, Mockel, Henri de Régnier, Maubel l'honorèrent de leurs proses et de leurs vers.

La Revue centralisait les efforts de tous les poètes indépendants et par cela même fut bientôt en lutte ouverte avec la *Jeune Belgique* qui défendait la poétique traditionnelle. Guequier

apportait au combat sa verve gouailleuse et sa belle sincérité, négligeant pour cette tâche qu'il croyait urgente et nécessaire, l'Immortelle dont il portait le baiser au front. La Muse pourtant se vengea quelquefois de cet injuste abandon et tour à tour, sous son nom et sous celui de Frédéric Friche, Guequier publia des poèmes en prose qui sentaient leur race ; il annonça même un volume : *Les Miroirs*, qui ne parut jamais.

En 1896, il quitta le *Réveil* pour se consacrer à ses études médicales.

Le *Réveil* cessa de paraître en 1897.

Guequier meurt à trente ans.

Avec lui disparaît un esprit noble et pur : Il fut un pieux messenger de la Beauté et les poètes saluent en lui un admirable ami à qui la Muse attristée peut sans crainte offrir un rameau du Laurier sacré.

GEORGES MARLOW.



Chansons d'aube et de soir

Des mains...

CARISSIMAE.

*De blanches mains d'amour, de rêve et de lumière,
De blanches mains d'éternité
M'ont effleuré ce soir d'un geste de prière
Où passait toute leur bonté.*

*Elles semblaient m'offrir, sous le ciel tiède et calme
Qui les choyait d'un souffle pur,
Leur divine candeur, comme une grande palme
De rayons, d'aurore et d'azur.*

*O le céleste émoi de leur longue caresse!
L'amour s'éveillait dans mon cœur
Et marchait au devant de ma pâle jeunesse
Avec un sourire vainqueur.*

*En moi vibraient des voix, des voix mystérieuses
Où revivait tout l'autrefois
Et mon âme entr'ouvrant ses ailes radieuses
Chanta pour la première fois!*

*Tout n'était que splendeur, tout n'était qu'harmonie,
Des fleurs s'élevaient vers mon cœur...
Et les mains prolongeant leur caresse infinie,
M'ouvraient les portes du Bonheur.*

*Les yeux extasiés, je me penchai vers elles
 Pour les fleurir de mes baisers,
 Mais je les vis trembler sous mes lèvres mortelles,
 Pareilles à des lys brisés.*

*Car elles dédaignaient l'hommage de mes lèvres
 Où semblaient s'attarder encor
 Les parfums maladifs de mes anciennes fièvres
 Et l'âcre arôme de la Mort.*

*Elles craignaient les cris déments de mon cœur ivre
 Devant leur doux geste apaisé
 Et le ressouvenir des voluptés de vivre
 Sous les roses de mon baiser.*

*Aussi, pour effacer mon antique souffrance
 Elles s'unirent sur mes yeux
 En un bandeau d'amour, de songe et d'espérance
 Divinement religieux.*

*Et je n'entrevis plus derrière leur doux voile
 Qui m'avait paru lourd d'abord,
 Qu'un grand ciel de lumière où s'ouvrait une étoile
 Dans une apothéose d'or.*

Éventail

*Son éventail d'écaille atteste,
 Ainsi posé négligemment
 Après maint soupir et maint geste,
 Un trouble indicible et charmant...*

*Elle sourit un peu, mais preste
 Renait bientôt l'ancien tourment...
 Et voici qu'une larme reste
 Au bord des cils, exquisement...*

*Aimer!... O Marquise frivole,
 L'Amour s'attarde ou bien s'envole
 Au gré des jeux de l'éventail...*

*Elle rêve : Mais le pleur glisse
De l'œil aux lèvres de corail
Qui le savourent, ô délices!...*

Sur un air ancien

*Un air de clavecin indécis et touchant
Comme un envol d'oiseaux dont les ailes sont lasses,
Frissonne dans le soir, rêve un instant et passe
Pour se fondre aux lueurs suprêmes du couchant.*

*Quels doigts ont attardé leur geste négligent
Sur le clavier jauni qui chante avec la grâce
D'une aïeule, jolie encor, malgré la trace
Des pleurs que dissimule un sourire indulgent?*

*Rameau, Lully, chansons précieuses et grêles,
Murmures d'autrefois cherchant comme en secret
L'appui fragile un peu d'anciennes chanterelles!...*

*Sourire de Watteau, grâce en fleur de Lancret! ..
L'air se mêle à la nuit où la lune se lève
Pour le cueillir au vol sur ses ailes de rêve.*

Vers pour Salomé

*Pour orner le jardin stérile de mon cœur
Tu me tendis les fleurs écloses dans ton âme
Et les rayons cruels de ton amour, ô Femme,
S'unirent en couronne autour de ma langueur.*

*Tu me croyais captif de ton rire moqueur
Et prosterné devant tes prunelles de flamme
Qu'un peuple ivre de joie et de désir acclame
Comme les phares d'or du Bel Amour vainqueur.*



(D'après un cliché de Buschman, d'Anvers)

OPHÉLIE

(ANTON VAN WELIE, DE BOIS-LE-DUC)

*Mais mon rêve inflexible et mes yeux implacables
Pénétraient sans effroi les secrets redoutables
De ton cœur meurtrier qui triomphait encor.*

*Un sourire ambigu vint plisser mon visage
Et devant toi, tu vis une tête de mort
Raillant la vanité de ta parfaite image.*

Façon de Madrigal

*Rose riieuse, au sein des roses
Qui t'enlacent de leurs réseaux
Où palpitent des vols d'oiseaux
Près de mes lèvres, tu reposes.*

*Mains jointes et paupières closes,
J'écoute la Dame des eaux
Balbutier dans les roseaux
D'exquises et troublantes choses.*

*Le ciel s'argente et, souriant,
Le matin rôde à l'orient
Sans oser déchirer les voiles*

*De la Nuit qui s'attarde encor
A relever les grilles d'or
De tes cils protégeant les dernières étoiles !*

Ophélie au bord de l'eau

*Son âme close sur un aveu deviné
Bien qu'à peine, dans l'or bleuté de ses prunelles,
Elle rêve parmi des clartés éternelles
Aux charmes d'un amour mort avant d'être né.*

*Cœur adorablement souffrant qui s'est donné
Sans le dire à celui qui de ses mains cruelles
Flétrit sur son chemin les roses les plus belles,
Elle ne pleure plus, ayant tout pardonné.*

*Et dans chaque calice effeuillé qu'elle cueille,
Elle croit découvrir un baiser qui l'accueille
Et des chansons d'amour dont son âme frémit...*

*Un rayon vient frôler sa tête qui se penche
Vers une rose morte et sur sa robe blanche
L'eau chuchoteuse imprime un baiser ennemi.*

GEORGES MARLOW.





(Giatto)

(Phot. d'Alinari)

LA SOURCE MIRACULEUSE

I FIORETTI † LES PETITES FLEURS DE LA VIE DU PE- TIT PAUVRE DE JÉSUS-CHRIST SAINT FRAN- ÇOIS D'ASSISE

DES TRÈS SAINTS STIGMATES DE SAINT
FRANÇOIS ET DE LEURS CONSIDÉRATIONS

A MADAME BLANCHE ROUSSEAU.

DANS cette partie nous verrons avec une pieuse considération les glorieux, sacrés et saints stigmates de notre bienheureux père saint François, lesquels il reçut du Christ sur le saint mont de la Vernia; et parce que lesdits stigmates furent cinq, selon les cinq plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce traité aura cinq considérations:

La première considération sera de la façon dont saint François parvint au saint mont de la Vernia.

NOTE : Les *Considérations sur les stigmates* composent, avec la *Vie de frère Junipère* et celle de frère Egide, les appendices aux *Fioretti*. Le succès de ce dernier ouvrage parmi le peuple provoqua, sans doute, comme le suppose judicieusement M. Paul Sabatier, des continuateurs qui recueillirent la tradition orale et écrite pour satisfaire à la curiosité des fidèles. Les *Considérations* datent, de même que les *Fioretti*, du XIV^e siècle. On ne connaît pas davantage l'auteur de celles-là que de ceux-ci : c'est, probablement, aussi, quelque moine du couvent de Greccio, tout rempli de l'esprit primitif de l'Ordre, à l'âme ingénue et forte, au langage d'une naïveté dont la simplicité se hausse, souvent, jusqu'à la plus persuasive éloquence.

La seconde considération sera de la vie et conversation qu'il eut et tint avec ses compagnons, sur ledit saint mont.

La troisième considération sera de l'apparition séraphique et de l'impression des très saints stigmates.

La quatrième considération sera comment saint François descendit du mont de la Vernia, après qu'il eut reçu les sacrés stigmates et retourna à Sainte-Marie des Anges.

La cinquième considération sera de certaines apparitions et révélations divines faites, après la mort de saint François, à de saints frères et à d'autres personnes dévotes desdits sacrés et glorieux stigmates.

I. — DE LA PREMIÈRE CONSIDÉRATION DES SACRO-SAINTS STIGMATES

QUANT à la première considération, il est à savoir que saint François, étant à l'âge de 43 ans, en 1224, partit, par l'inspiration de Dieu, du val de Spolète pour aller en Romagne, avec frère Léon, son compagnon; et allant, il passa au pied du château de Montefeltro, dans lequel château se faisait alors un grand festin et assemblée, parce que l'un de ces comtes de Montefeltro devait être armé chevalier; et saint François, apprenant la solennité qui s'y faisait et que beaucoup de gentilshommes de divers pays y étaient réunis, il dit à frère Léon : « Allons là-haut à cette fête, car, avec l'aide de Dieu, nous y ferons quelque bon fruit spirituel. » Entre les autres gentilshommes de cette contrée qui étaient venus à cette assemblée, il y avait un grand et riche gentilhomme de Toscane, qui avait nom messer Orlando de Chiusi de Casentino, lequel, à cause des merveilleuses choses qu'il avait entendues de la sainteté et des miracles de saint François, lui portait grande dévotion et avait très grand désir de le voir et de l'entendre prêcher.

Saint François arrive à ce château, et il entre et s'en va sur la place, où était réunie toute la multitude de ces gentilshommes, et, en ferveur d'esprit, il monta sur un petit mur et commença à prêcher, proposant pour thème de sa prédication ces paroles en langue vulgaire : « Si grand est le bien que j'attends, que toute peine m'est un plaisir »; et, sur ce thème, sous la dictée de l'Esprit-Saint, il prêcha si dévotement et si profondément, le prouvant par diverses peines et martyres des saints apôtres et de saints martyrs, et par les dures pénitences des saints confesseurs et par beaucoup de tribulations et de tentations des saintes vierges et des autres saints, que tous les assistants restaient avec les yeux et l'esprit suspendus vers lui et écoutaient comme si un ange de Dieu parlait. Et parmi eux, ledit messer Orlando, touché de Dieu par la merveilleuse prédication de saint François, se mit dans le cœur d'aller raisonner avec lui, après la prédication, des intérêts de son âme. La prédication terminée, il tira saint François à part, et lui dit : « O Père, je voudrais

parler avec toi du salut de mon âme ! » Saint François répondit : « Cela me plaît beaucoup, mais, ce matin, va et honore tes amis qui t'ont invité à la fête et dîne avec eux et, après le dîner, nous parlerons ensemble tant qu'il te plaira. » Messer Orlando s'en va donc dîner et, après le dîner, il retourne à saint François et règle et dispose entièrement avec lui les intérêts de son âme. Et à la fin, ce messer Orlando dit à saint François : « J'ai en Toscane un mont de la Vernia, lequel est très solitaire et est très propre à qui voudrait faire pénitence, en un lieu éloigné du monde, et à qui désire une vie solitaire; s'il te plaît, volontiers je te le donnerai et à tes compagnons, pour le salut de mon âme. » Saint François, entendant une offre si libérale de cette chose qu'il désirait beaucoup, en eut très grande allégresse, et louant et remerciant d'abord Dieu et puis messer Orlando, il lui dit ainsi : « Messer Orlando, quand vous serez retourné à votre maison, je vous enverrai de mes compagnons et vous leur montrerez cette montagne, et, si elle leur paraît propre à l'oraison et à faire pénitence, j'accepterai votre offre charitable. » Et cela dit, saint François s'en va; et son voyage accompli, il s'en retourna à Sainte-Marie des Anges. Et messer Orlando, semblablement, la solennité de cette fête étant terminée, s'en retourna à son château, qui s'appelait Chiusi, lequel était à un mille de la Vernia.

Retourné donc que fut saint François à Sainte-Marie des Anges, il envoya deux de ses compagnons au dit messer Orlando, lesquels, arrivant à lui, furent reçus par lui avec très grande allégresse et charité. Et, voulant leur montrer le mont de la Vernia, il envoya avec eux environ cinquante hommes armés, afin qu'ils les défendissent des bêtes féroces; et, ainsi accompagnés, ces frères gravirent la montagne, cherchèrent diligemment et, à la fin, arrivèrent à une partie du mont très propre à contempler, dans laquelle partie il y avait une plaine, et ils choisirent ce lieu pour leur habitation et celle de saint François, et, avec l'aide de ces hommes armés, qui étaient de leur compagnie, ils firent une cellule de branches d'arbres; et ainsi ils acceptèrent au nom de Dieu et prirent le mont de la Vernia et le lieu des frères sur ce mont et s'en allèrent et retournèrent à saint François.

Et, arrivés qu'ils furent auprès de lui, ils lui racontèrent comment et de quelle façon ils avaient pris, sur le mont de la Vernia, un endroit très propre à l'oraison et à la contemplation. Saint François, entendant cette nouvelle, se réjouit beaucoup et, louant et remerciant Dieu, il parla à ces frères avec un visage joyeux et dit ainsi : — « Mes fils, nous approchons de notre carême de saint Michel archange; je crois fermement que c'est la volonté de Dieu que nous fassions ce carême sur le mont de la Vernia, lequel, par divine libéralité, nous a été apprêté, afin que, à l'honneur et à la gloire de Dieu, et de la glorieuse Vierge Marie et des saints anges, nous, par la pénitence, méritions du Christ la consolation de consacrer ce mont béni. » Et cela dit, saint François prit avec lui frère Masseo de Marignano d'Assise, lequel était homme de grande intelligence et de grande éloquence, et frère Ange Tancrede, de Rieti, qui était très gentilhomme et avait été chevalier dans le siècle, et frère Léon, qui était homme de très grande simplicité et pureté, raison pour laquelle saint François l'aimait beaucoup. Et, avec ces trois frères, saint

François se mit en oraison, se recommanda, et les prédits compagnons, aux prières des frères qui restaient, et se mit en route avec ces trois, au nom de Jésus-Christ crucifié, pour aller au mont de la Vernia ; et, en partant, saint François appela un de ces trois compagnons, et ce fut le frère Masseo, et lui dit ainsi : — « Toi, frère Masseo, tu seras notre gardien et notre prélat en ce voyage, c'est-à-dire que, pendant que nous irons et resterons ensemble, nous observerons nos usages : ou nous dirons l'office, ou nous parlerons de Dieu, ou nous garderons le silence. Et nous ne penserons d'avance, ni au manger, ni au boire, ni au dormir, mais, quand il sera l'heure de loger, nous acheterons un peu de pain, nous nous arrêterons et nous nous reposerons au lieu que Dieu nous apprêtera. » Alors ces trois compagnons inclinèrent la tête et, faisant le signe de la croix, se mirent en route.

Et le premier soir, ils atteignirent un couvent de frères, et là se logèrent ; le second soir, à cause du mauvais temps et parce qu'ils étaient fatigués, ne pouvant atteindre à un couvent de frères, ni à un château, ni à aucun village, la nuit arrivant inopinément à cause du mauvais temps, ils se réfugièrent pour loger en une église abandonnée et inhabitée et, là, se reposèrent.

Et, tandis que les compagnons dormaient, saint François se mit en oraison, et voici, à la première veille de la nuit, venir une grande multitude de démons très féroces, avec rumeur et tumulte très grands ; et ils commencèrent fortement à lui donner tourment et ennui ; l'un l'attrapait de-ci, l'autre de-là et l'un le tirait en haut, l'autre en bas ; celui-ci le menaçait d'une chose et celui-là lui en reprochait une autre, et ainsi de diverses façons ils s'ingéniaient à le distraire de l'oraison ; mais ils ne pouvaient, parce que Dieu était avec lui. Et quand saint François eut longtemps soutenu ces combats de démons, il commença à crier à haute voix : « O esprits damnés, vous ne pouvez rien que pour autant que la main de Dieu vous le permette, et pour cela, de la part de Dieu tout-puissant, je vous dis que vous fassiez de mon corps ce qui vous est permis de Dieu ; car je le supporte volontiers, parce que je n'ai pas de plus grand ennemi que mon corps, et si vous me vengez, à ma place, de mon ennemi, vous me rendez ainsi un très grand service. » Et alors, les démons avec très grande violence et furie, le prirent et commencèrent à le traîner par l'église et à lui infliger de beaucoup plus grands tourments et ennuis que d'abord. Et saint François commença alors à crier et à dire : « Seigneur Jésus-Christ, je te remercie de tant d'amour et de charité que tu montres envers moi, car c'est un signe de grand amour quand le Seigneur punit bien son serviteur de tous ses défauts, en ce monde, afin qu'il n'en soit pas puni dans l'autre. Et je suis prêt à soutenir allègrement toute peine et toute adversité que toi, mon Dieu, tu veux m'envoyer pour mes péchés. » Alors les démons, confus et vaincus par sa constance et patience, s'en allèrent. Et saint François, en ferveur d'esprit, sort de l'église et entre dans un bois qui était là près, et là se jette en oraison, et avec des prières, et avec des larmes, et en se frappant la poitrine, il cherche à trouver Jésus-Christ, époux et bien-aimé de son âme ; et finalement, le trouvant dans le secret de son âme, tantôt il lui parlait avec respect comme à son Seigneur ; tantôt il lui répondait comme à son juge ; tantôt il le priait comme un père ;



SAINT FRANÇOIS REÇOIT LES STIGMATES

PUCCIO CAPANNA

(Eglise inférieure d'Assise)

tantôt il s'entretenait avec lui comme avec un ami. En cette nuit et en ce bois, ses compagnons, après qu'ils s'étaient réveillés et restaient à écouter et à considérer ce qu'il faisait, le virent et l'entendirent prier dévotement avec larmes la divine miséricorde pour les pécheurs. Ils le virent et l'entendirent pleurer à haute voix la passion du Christ, comme s'il la voyait corporellement, en cette nuit même; ils le virent prier avec les bras mis à la façon d'une croix, puis, un grand espace de temps, suspendu et soulevé de terre et enveloppé d'une nuée resplendissante. Et ainsi, en ces saints exercices, il passa toute cette nuit sans dormir; et le matin, les compagnons, connaissant, qu'à cause de la fatigue de la nuit, qu'il passa sans dormir, saint François était trop faible de corps et n'aurait pu cheminer à pied, s'en allèrent à un pauvre laboureur des environs, et lui demandèrent, pour l'amour de Dieu, son âne à prêter pour frère François, leur père, qui ne pouvait aller à pied. Les entendant nommer frère François, il leur demanda : — « Etes-vous des frères de ce frère d'Assise dont on dit tant de bien ? » Les frères répondirent que oui, que c'était pour lui qu'ils demandaient la bête de somme. Alors, ce bon homme, avec grande dévotion et sollicitude, apprêta l'âne et le mena à saint François, et, avec grande révérence, le fit monter dessus. Et ils cheminèrent plus outre, le paysan avec eux, derrière son âne.

Et, après qu'ils eurent avancé quelque temps, le paysan dit à saint François : — « Dis-moi, es-tu frère François d'Assise ? » Saint François répond que oui. — « Eh bien ! tâche donc, dit le paysan, d'être aussi bon que tu l'es réputé par tout le monde, parce que beaucoup ont grande foi en toi; et, pour cela, je t'exhorte qu'en toi il n'y ait rien d'autre que ce que les gens en espèrent. » Saint François, entendant ces paroles, ne se courrouça point d'être admonesté par un paysan et ne se dit pas en lui-même : — « Quelle bête est celui-ci qui m'admoneste ! », comme diraient aujourd'hui beaucoup d'orgueilleux qui portent la cape; mais immédiatement, il se jeta de l'âne à terre, et s'agenouilla devant le laboureur et lui baisa les pieds et le remercia humblement, parce qu'il avait eu la bonté de l'admonester si charitablement.

Alors le paysan et les compagnons du saint, avec grande dévotion le levèrent de terre et le reposèrent sur l'âne; et ils cheminèrent plus outre. Et arrivés qu'ils furent peut-être à la moitié de l'ascension du mont, la chaleur étant très grande et l'ascension fatigante, il vint une grande soif à ce paysan, de sorte qu'il commença à crier après saint François, disant : — « Hélas ! je me meurs de soif, et si je n'ai pas quelque chose à boire; je vais m'évanouir immédiatement. » Saint François descend de l'âne et se jette en oraison, et reste agenouillé, les mains levées au ciel, tant qu'il connaît, par révélation, que Dieu l'avait exaucé. Et alors saint François dit au paysan : — « Cours, va vite à cette pierre, et là, tu trouveras l'eau vive que Jésus-Christ, par sa miséricorde, a fait sortir maintenant de cette pierre. » Le paysan courut au lieu que saint François lui avait montré et trouva une belle source, sortie, par la vertu de l'oraison de saint François, du rocher très dur; et il en but copieusement et fut réconforté. Et il apparaît bien que cette source fut de Dieu produite miraculeusement, par les prières de saint François, parce que, ni auparavant, ni depuis, en ce lieu ni dans un grand espace aux alentours, ne se vit source

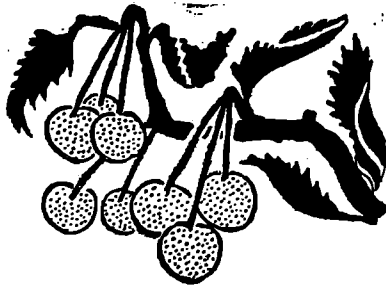
d'eau, ni eau vive. Cela fait, saint François, avec les compagnons et le paysan, remercièrent Dieu du miracle et, ensuite, ils cheminèrent plus outre. Et s'approchant du pied même du rocher de la Vernia, il plut à saint François de se reposer un peu sous un chêne qui était sur le chemin et y est encore ; et, étant là, saint François commença à considérer la disposition du lieu et du pays ; et, étant en cette considération, voici venir une grande multitude d'oiseaux de diverses sortes qui, par leurs chants et leurs battements d'ailes, montraient très grande réjouissance et allégresse. Et ils entourèrent saint François de telle façon que les uns se posèrent sur sa tête, ses épaules et ses bras, les autres dans son giron et autour de ses pieds. Ses compagnons et le paysan voyant cela et s'émerveillant, saint François tout réjoui en esprit, dit ainsi : — « Je crois, très chers frères, qu'il plaît à notre Seigneur Jésus-Christ que nous habitons sur ce mont solitaire, puisque tant d'allégresse montrent de notre venue nos frères et nos sœurs les oiseaux. »

Et ces paroles dites, ils se levèrent, cheminèrent plus outre et finalement parvinrent à l'endroit qu'avaient d'abord choisi les compagnons.

Et voilà quant à la première considération, à savoir comment saint François parvint à la sainte montagne de la Vernia.

Traduction littérale d'ARNOLD GOFFIN.

(A suivre.)



Saint Paul et Pétrone



N homme, une œuvre supérieurs soulèvent plus que de la critique. Certains gens se plaisent à les détracter systématiquement et maintes fois injustement.

Ainsi en est-il du chef-d'œuvre de Sienkiewicz. Quelle apologie plus modeste et pourtant plus éclatante a été écrite en faveur du christianisme?

Ce n'est pas sans raison qu'aux premiers jours de l'apparition de « *Quo Vadis* » dans nos contrées, un écrivain incrédule s'écriait tristement : Pourquoi faut-il que le XIX^e siècle, ouvert avec le *Génie du Christianisme*, se ferme sur cette défense populaire de la doctrine chrétienne? Renan, où êtes-vous?

Voici maintenant qu'on s'arrête à des détails de cette belle conception. Elle plaît à beaucoup, dit-on, parce qu'elle chatouille, çà et là, l'instinct inférieur de l'humanité. Or, saurait-on peindre, plus chastement, les ivresses néroniennes du festin impérial du Palatin; les orgies césariennes et bestiales de l'étang d'Agrippa; ce tableau, d'un délicat paganisme, où le sceptique Pétrone se ménage une entrevue passionnée avec son esclave tendre et dévouée, la belle Eunice, pour mieux reprendre, dans le réseau des plaisirs sensuels, Vinicius encore hésitant, absorbé déjà par les attraits supérieurs que lui inspire la pure, chrétienne et royale Lygie?

En combien d'autres endroits l'auteur laisse, discrètement, le lecteur aux prises avec le fond de son livre, savoir : le parallèle entre l'amour revêtu de toutes les richesses charnelles, tel que le paganisme le concevait, et l'amour naturel, relevé, transfiguré, à la fois idéal et pratique que bénissent Jésus Christ et Son Eglise!

En vérité, après avoir lu ces pages aussi fortes que fines, l'homme sensé et désintéressé s'avoue, une nouvelle fois, vaincu par l'éternel Galiléen.

N'importe! Aux yeux d'autres malveillants assez nombreux, la figure de Pétrone, ce païen intellectuel et jouisseur, ancien et toujours si moderne, a

été modelée avec trop de complaisance artistique. Encore eût-il fallu, selon ces critiques, mettre saint Paul en un meilleur relief.

Nous l'avouons : cette objection de détail, pas plus que la précédente, n'est point venue refroidir notre enthousiasme réfléchi. Elle aurait néanmoins quelque fondement si les traducteurs français (1) n'avaient pas supprimé (pour quelle raison ?) un dialogue de haute importance entre ces deux personnages : saint Paul et Pétrone.

Nous avons découvert cette omission en lisant la traduction anglaise de Jeremiah Curtin (juin 1896) précédée d'une lettre autographe de Sienkiewicz aux éditeurs américains : Little, Brown et Cie, leur attribuant, dans la mesure du possible, le monopole de l'édition en langue anglaise (2).

* * *

Vinicius et Lygie se sont fiancés à genoux, aux pieds de saint Pierre. César est allé à Antium, suivi de Poppæa, des augustans et de toute sa cour. Vinicius, que l'impératrice Poppæa a tenté en vain de posséder, ne peut résister au désir de revoir sa bien-aimée. Il s'échappe des fêtes enivrantes en lesquelles Néron berce ses ennuis ; il vient goûter le calme divin de la petite maison du Transtévère où se cache Lygie.

Il lui parle, à elle « l'âme de son âme » :

« O ma bien-aimée, vivre ensemble, adorer ensemble le doux Sauveur et »
 » savoir qu'après la mort nos yeux s'ouvriront encore, comme après un heu-
 » reux rêve, à une nouvelle lumière ! (3) »

Puis aussitôt, d'après la traduction française, il ajoute : « Dis un mot et » nous quitterons Rome pour nous établir au loin (4). »

Au contraire, la traduction anglaise laisse entre la phrase : « O ma bien-aimée... » et celle-ci : « Dis un mot... » tout ce qui suit. Nous traduisons ces lignes à l'intention de ceux qui n'auraient pas eu la chance de découvrir ce passage, l'un des plus importants et des plus fondamentaux du livre :

« à une nouvelle lumière !

Peut-on imaginer quelque chose de supérieur ? Ce qui m'étonne c'est que je n'aie pas saisi cela d'emblée. Et sais-tu ce que je pense maintenant ? C'est que personne ne résistera à cette religion. Dans trois ou quatre siècles le monde entier l'acceptera. Le peuple oubliera Jupiter. Il n'y aura plus d'autre dieu que le Christ, ni d'autres temples que les temples chrétiens. Car, qui donc n'aspire pas au bonheur ? Mais j'entends encore la conversation de Paul avec Pétrone. Sais-tu quel fut le dernier mot de Pétrone ? « Cela n'est pas pour moi. » Il ne sut pas donner d'autre réponse.

(1) HENRYK SIENKIEWICZ. *Quo Vadis*, roman des temps néroniens, traduction de B. Kozakiewicz et J.-L. de Janasz, 49^e éd. de la *Revue Blanche*, 1900.

(2) *Quo Vadis* a narrative of the times of Nero by H. Sienkiewicz, author of « With fire and sword », « The deluge », « Pan Michael », « Children of the soil », etc., authorised and unabridged translation from the polish by Jeremiah Curtin. — London : J.-M. Dent and Co, 1899.

(3) P. 351, traduction française.

(4) *Loc. cit.*

« Répète-moi les paroles de Paul », dit Lygie.

« C'était un soir, chez moi. Pétrone commença à parler avec enjouement et sur un ton badin, selon son habitude. Paul entama la conversation et lui dit : « Comment peux-tu nier, sage Pétrone, que le Christ ait existé et soit ressuscité, pour le seul motif que tu n'étais pas au monde alors. Pierre et Jean l'ont vu. Je l'ai vu moi-même sur le chemin de Damas. Prouve d'abord, ô toi qui te vantes d'être un sage, que nous sommes des fourbes. Alors seulement tu auras le droit de récuser notre témoignage. »

Pétrone répondit que jamais la pensée de nier ne lui était venue à l'esprit, car il savait pertinemment qu'il était arrivé bien des événements incompréhensibles, qui étaient affirmés par des gens dignes de foi. « Mais la révélation d'un nouveau dieu est une chose, dit-il, et l'adhésion à sa doctrine en est une autre. Je ne désire rien connaître qui me gâte la vie et en défigure la beauté. Qu'importe que nos dieux soient authentiques ou non. Ils sont beaux ! Leurs préceptes sont faciles. Ils nous permettent de vivre sans soucis. »

— « Tu es donc disposé à rejeter une religion d'amour, de justice et de miséricorde, uniquement par crainte des soucis de la vie », répliqua Paul, « mais songe-y donc, Pétrone, est-ce que ta vie en est réellement exempte ? Considère que personne, ni toi, ni aucun homme, si riche et si puissant soit-il, ne sait en s'endormant le soir, s'il ne se réveillera pas le matin sous le coup d'une sentence de mort. Dis-moi donc, si César professait cette religion qui oblige à l'amour et à la justice, est-ce que ton bonheur ne serait pas bien plus assuré ? Tu t'inquiètes au sujet de tes délices ! Mais est-ce que ta vie ne serait pas bien plus joyeuse dans cette occurrence ?

» En ce qui concerne la beauté et les ornements de la vie, si déjà maintenant vous construisez tant de beaux temples et élevez tant de belles statues aux divinités du mal, à des dieux rancuniers, adultères et perfides, que ne feriez-vous pas en l'honneur du Dieu qui seul est vrai et miséricordieux ? Tu vantes ton sort, parce que tu es bien portant et que tu vis dans la luxure. Mais tu eusses pu être pauvre et esseulé, quoiqu'issu de noble maison, et alors, en vérité, il eût été préférable pour toi que le peuple confessât le Christ. Que de fois à Rome même des parents riches, pour se débarrasser de la charge de l'éducation de leurs enfants, ne s'en défont-ils pas ! On appelle ces enfants les *alumni*. Le sort eût pu faire que tu en fusses. Cela n'arriverait pas si les parents vivaient selon les préceptes de notre religion. Supposons qu'arrivé à l'âge viril, tu aies rencontré la femme de ton cœur ; tu souhaiterais évidemment qu'elle te soit fidèle jusqu'à la mort. Or, vois ce qui se passe autour de toi. Que de vilénies, que de hontes, que d'accrocs dans la fidélité des femmes ! N'êtes-vous pas tout étonnés, vous autres païens, quand vous rencontrez par hasard ce que vous appelez : *univira*, une femme fidèle ? Eh bien, je te garantis que les femmes qui portent le Christ dans leur cœur sont fidèles à leurs maris et que les époux chrétiens sont fidèles à leurs femmes. Vous autres vous n'êtes jamais sûrs ni de vos gouvernants, ni de vos pères, ni de vos femmes, ni de vos enfants, ni de vos esclaves. Le monde entier tremble devant vous, et vous tremblez vous-mêmes devant vos propres esclaves. Vous savez qu'à toute heure votre tyrannie peut soulever une révolte effroyable, une guerre comme

il en a déjà surgi plus d'une. Quoique riche, tu n'es pas sûr qu'il ne te sera pas intimé demain l'ordre d'abandonner tes biens. Tu es jeune; demain tu devras peut-être mourir. Tu aimes, mais la trahison te guette. Tu tiens à tes villas ornées de statues. Demain le pouvoir peut t'en expulser et te jeter nu sur la plage vide de Pandatarie. Tu as des milliers d'esclaves; demain ces esclaves feront couler ton sang. S'il en est ainsi, comment peux-tu être tranquille et heureux? Comment peux-tu vivre dans les délices? Moi je prêche l'amour, je prêche une religion qui commande aux gouvernants d'aimer leurs sujets, aux maîtres d'aimer leurs esclaves, aux esclaves de servir avec amour, à tous la justice et la miséricorde, une religion qui garantit après cette vie un bonheur sans bornes, aussi vaste qu'une mer qui n'aurait pas de rivages. Comment peux-tu donc dire, Pétrone, que cette religion défloré la vie, alors qu'au contraire elle la corrige et alors que toi-même tu serais cent fois plus heureux et plus en sécurité si elle s'étendait sur le monde, aussi loin que la suprématie de Rome? »

Ainsi raisonnait Paul.

Pétrone répondit : « Cela n'est pas pour moi ! »

Sous prétexte qu'il était fatigué, il partit, et, en s'en allant, il dit : « Je préfère mon Eunice, ô petit Juif! mais en vérité je ne voudrais pas être contraint à discuter avec toi en public. »

Je buvais les paroles de Paul avec toute mon âme et quand il parlait de nos femmes, j'exaltais de tout mon cœur cette religion dont tu es la fleur, comme le lys surgit au printemps du sein d'un champ fécond. Et je songeais alors à Popæa qui a trahi deux maris pour se prostituer à Néron, à Calvia Crispinella, à Nigidia, à toutes les femmes que je connais à l'exception de Pomponia. Toutes ont été infidèles et ont trahi leurs serments. Seules Pomponia et ma fiancée ne m'abandonneront pas, ne me trahiront pas, n'éteindront pas le feu qui brûle en moi, quand bien même tous les êtres en qui j'ai mis ma confiance m'abandonneraient et me tromperaient. Dès lors, je me disais dans mon âme : « Comment pourrais-je te témoigner ma reconnaissance sinon en t'aimant et en t'honorant? » Sais-tu qu'à Antium je causais et m'entretenais avec toi, comme si tu étais à mes côtés? Je t'aime cent fois plus pour m'avoir arraché à la maison de César. Je ne fais plus aucun cas du palais de César. Je ne désire plus ni ses luxures, ni ses musiques. Je ne désire que toi. Dis un seul mot et nous abandonnerons Rome pour aller établir notre demeure quelque part au loin (1). »

* * *

Le discours de saint Paul à Pétrone, n'est-ce pas l'essence même de la morale bien actuelle du livre?

Combien de Pétrones empêchés, fatigués ou distraits ne tournent pas, de nos jours, le dos à la Lumière? Châtiment, hélas! de la légèreté, de l'égoïsme de leur brillant esprit!

(1) Traduction anglaise, pp. 302-304.

Pourtant, les faits sont toujours là. L'Incarnation, la Vie, la Mort, la Résurrection, l'Ascension de Jésus-Christ, tous événements historiques que nous n'avons point vus, tandis qu'y ont assisté Pierre, Paul, Jean et bien d'autres.

Du moins, nous vivons de la vie de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine. Elle est, sous nos yeux, un fait indéniable. Pierre, en la personne du savant et immortel Léon XIII, est toujours à Rome. Il y prêche; il y garde le dépôt de la Foi.

En présence de ces faits incontestables et en réalité incontestés, agirons-nous en hommes de science? Les observerons-nous pour en déduire la loi de notre vie?

Ou avec Pétrone, qui n'était pas un savant, mais un littérateur et un esthète, dirons-nous : « Cela n'est pas pour moi? »

Dans la première alternative, voici l'amour, la justice, la miséricorde de Dieu!

Dans la seconde, s'avancent les malentendus, les haines, les luttes de classes, la justice sur les lèvres et l'injustice dissimulée au fond des cœurs, l'impitoyable vengeance attisant le feu révolutionnaire!

L'humanité vivra, ici-bas, pacifique, satisfaite autant que possible; là-haut, de l'éternelle vie bienheureuse; sinon, elle s'abîmera misérablement comme le fier empire du fier et impudique Néron. Le passé répond de l'avenir.

Des conceptions naïves, simplistes, antiscientifiques, telles les combinaisons subjectives du collectivisme intellectuel, ne sauraient se substituer ni à la nature humaine ni à son histoire vraie.

CH. LAGASSE DE LOCHT.

Dimanche 24 février 1901.



Notes Musicales

Le Deuxième Concert du Conservatoire. — Le Songe d'une Nuit d'Été. — L'Esthétique de Mendelssohn. — César Thomson. — Les Chanteurs de Saint-Gervais. — Motil. Le Vaisseau-Fantôme. — Feruccio Busoni.

L'œuvre de Mendelssohn est en général peu prise de nos jours, et même à ne consulter que certains soi-disant puristes intransigeants, elle devrait être rayée des programmes de nos concerts. Il est de bon ton de la considérer comme tout à fait secondaire et négligeable, ce qui est assurément excessif et injuste. L'auteur de la *Symphonie Écossaise* nous offre un nouvel exemple d'un fait des plus fréquents dans l'histoire de l'Art, le dédain et l'oubli voués à une œuvre en raison directe de l'idolâtrie qu'elle a suscitée du vivant de l'artiste.

Si elle n'arrive jamais à produire la grande émotion, celle qui étreint l'âme et voile de larmes le regard, la musique de Mendelssohn, comme celle de Mozart dont elle s'inspire d'ailleurs, est une musique souverainement *belle* au sens grec et classique du mot.

La ligne en est pure et fière, le tissu mélodique d'une suavité et d'une insinuante tendresse exemptes cependant de banalité ou de mièvrerie, et il y a en outre dans l'art de Mendelssohn un côté pictural, descriptif et fantastique dont l'*Ouverture du Songe d'une Nuit d'été* nous offre le type le plus caractérisé.

Sous la direction de M. Gevaert, l'orchestre du Conservatoire a rendu avec une réelle maîtrise ce tableau musical d'une touche aérienne où l'exquise fluidité de la trame orchestrale traduit merveilleusement le caractère fantastique du poème shakespearien.

À entendre cette symphonie tissée de rêve où s'épandent, en cascades de perles lumineuses, les sonorités ténues, l'on croit sentir, dans la lumière rose et atténuée du Songe, comme de soyeux effleurements d'ailes blanches et

caressantes, tandis que retentissent les appels amoureux des Sylphes et des Fées, les uns volant silencieusement dans le mystère d'un rayon de lune, les autres voilant leur beauté et s'abritant, gracieuses, sous le velours embaumé des pétales d'un Lys.

Cependant, il faut le reconnaître, ce qui caractérise le génie de Mendelssohn, c'est une noble élégance mais à coup sûr non la grandeur. S'il nous était permis de nous exprimer de la sorte, Mendelssohn eut le malheur d'être trop heureux. Il ne connut point cette période surélevante de difficultés, de tâtonnements, d'efforts douloureux, de combats à livrer qui trempe l'âme du poète, l'aide à prendre son essor vers les splendeurs éblouissantes de l'Art éternel et fait ainsi mûrir les fruits indestructibles du Génie. Au contraire, il n'eut qu'à se montrer pour triompher, ralliant toutes les admirations, ravissant tous les cœurs et il paye maintenant bien chèrement les joies de ce facile triomphe. Qu'il en fut autrement de Beethoven, de Schumann, de Wagner, ces grands remueurs d'idées dont l'œuvre épique et lyrique à la fois, synthétisant toute la vie humaine, semble bâtie pour l'Éternité ! Mais ceux-là, en vrais nourrissons de la Gloire, s'abreuvent au lait amer de la Souffrance génératrice de Force. C'est la marque des favoris de Dieu. Loi adorable bien qu'incompréhensible : les œuvres de génie, êtres immortels, ne peuvent éclore à la vie qu'après avoir été longtemps couvées sous l'aile du Malheur.

... Et l'âme douce et féminine de Mendelssohn cessa de chanter, se taisant devant l'Œuvre immense... Ce même jour, M. Gevaert nous fit entendre la Symphonie Héroïque. Puis César Thomson nous joua le seul concerto que Beethoven ait écrit pour le violon, poème tout de charme que traverse une sève de jeunesse printanière et où semble encore planer et fleurir l'âme de Mozart. Ce nous fut une joie d'écouter en ce morceau l'interprétation de Thomson, ce grand poète de la ligne, après celle que nous en donna l'an dernier Ysaye, ce grand poète de la couleur.

Les *Chanteurs de Saint-Gervais*, si goûtés et appréciés à Bruxelles, nous ont convié à un concert que S. A. R. Madame la Comtesse de Flandre honorait de son auguste présence, et où nous entendîmes quelques-unes des meilleures pages écrites par les maîtres du xvii^e siècle. Cette remarquable phalange que M. Ch. Bordes dirige avec un haut souci d'art, se distingue surtout par ses qualités de parfaite fusion, par la chaleur et la belle tenue des voix, par la pureté du style dans l'interprétation. La sonorité discrète et d'une absolue distinction dans les *piano* pêche peut-être dans les *forte* par une certaine crudité, mais encore est-il vrai de dire que l'acoustique de la salle où se donnait cette très intéressante audition était probablement pour beaucoup dans cette impression. Parmi les œuvres interprétées, signalons en toute première ligne les émouvants motets de Vittoria, de Roland de Lassus, de Nanini intitulés *O vos omnes*, *Nos qui sumus in hoc mundo*, *Hodie Christus natus est*, puis le *Dialogue Spirituel* de Henri Du Mont (xvii^e siècle), remarquablement dit par MM. David et Gebelin, les verveuses chansons françaises de Roland de Lassus et de Jannequin, le célèbre *Sanctus* de la *Messe du Pape Marcel* et deux admirables *Alléluia* en chant grégorien.

Mais si nous devons de la reconnaissance à M. Ch. Bordes pour les

déliçates jouissances artistiques qu'il nous a procurées, n'oublions pas qu'ici même, à Bruxelles, M. Carpay, à la tête de l'Association des *Chanteurs de Saint-Boniface*, poursuit avec une constance et un dévouement infatigables le même but que M. Bordes à Paris, s'attachant à révéler en de remarquables exécutions l'art si pur, mais ignoré ou délaissé des maîtres du xvi^e siècle.

Signalons encore la nouvelle audition de chefs-d'œuvre qui a eu lieu dernièrement à l'Alhambra, sous la direction de Mottl. Nous y entendîmes du Beethoven, du Berlioz, du Wagner. L'ouverture de *Benvenuto Cellini*, de Berlioz, œuvre ingénieuse et de grande allure, fut accueillie avec respect et sympathie. Berlioz nous a toujours semblé un très noble esprit, aspirant à un Idéal trônant sur des cimes sourcilleuses, mais ne parvenant jamais à traduire adéquatement cette aspiration et cet Idéal en une langue suffisamment précise, cherchant douloureusement et vainement les moyens d'expression ayant la vertu de faire vivre, de fixer l'œuvre d'art à la hauteur sublime de son rêve, en sorte qu'éveillant presque toujours l'idée de quelque chose de grand, il se dégage de cette musique une impression qui demeure vague, approximative, dépourvue d'efficacité et de puissance.

Proclamons-le d'ailleurs, c'est dans l'interprétation du maître de Bayreuth que Mottl nous semble le plus complet, le plus vibrant et le plus original. L'œuvre wagnérienne, tel est le domaine propre où l'éminent capellmeister paraît se mouvoir avec le plus d'aisance. Nous attirions dernièrement l'attention sur l'ampleur extraordinaire et l'infinie portée poétique dont Mottl sait revêtir le *Prélude de Lohengrin*. Imprimant à l'œuvre un mouvement très lent, il atteint alternativement par ce moyen au paroxysme de la puissance et à la plus exquise douceur, en sorte qu'après avoir entendu tonner un instant la voix immense du Mystère insondable, nous prêtons ensuite l'oreille à de lointaines symphonies de Séraphins perdues aux confins du rêve. Cette fois l'ouverture du *Vaisseau-Fantôme* fut une pure merveille d'éloquence descriptive. Rarement nous eûmes l'impression aussi vive, aussi présente et quasi-visuelle de la Mer infinie, des vagues livides torturées par la Tempête au fouet d'acier, des convulsions du monstre colossal éternellement souffrant, poussant dans l'horreur nocturne des gémissements de spectre, tandis qu'en face du vaisseau-fantôme désemparé, sinistre, énigmatique, luit glorieusement le phare d'espoir et de RÉDEMPTION, pivot et boussole de toute l'épopée wagnérienne, comme il est le pivot et la boussole de l'Humanité.

Nous arrivons ainsi à redire que le but sublime auquel doit tendre l'interprète est de dégager l'âme d'une œuvre, en d'autres termes de mettre en lumière ce qui en constitue la beauté typique et essentielle. Et nous avons par là même l'occasion de saluer en Ferruccio Busoni celui qui peut être considéré actuellement comme le maître le plus complet du piano. Déjà, l'an dernier, nous avons établi un parallèle entre Paderewski et Busoni, entre la virtuosité élégante, charmeresse mais superficielle du premier et l'interprétation souverainement impressionnante du second. Nous ne nous arrêterons pas ici sur ces qualités qu'on retrouve chez tous les grands pianistes et que Busoni possède à un degré éminent, délicatesse aérienne du toucher, habiles contrastes de puissance et de douceur, netteté cristalline des traits

s'égrenant en colliers de perles. Ce qu'il faut davantage et surtout louer en lui, c'est la remarquable sagacité dans l'importance relative donnée aux différents plans du tableau musical d'où l'orchestration de l'œuvre, c'est l'intensité expressive, la différence de timbres obtenue dans un même *grupetto* de notes, l'ampleur d'orgue que revêtent les basses dans l'exposé des thèmes fondamentaux, en un mot, c'est cette compréhension profonde qui, à côté du virtuose, dévoile le penseur et le poète.

Sur un incomparable piano Steinway, qui est aux autres pianos ce que le piano-forte parut être quand il se substitua jadis à l'antique clavecin, la Sonate en *ut mineur* de Beethoven s'est élevée à la hauteur d'une symphonie, et les côtés obscurs de cette œuvre apocalyptique se sont colorés de rayons révélateurs. La Sonate en *si mineur* de Chopin a apparu débordante de vie dans sa première partie, puis le Scherzo a projeté une poussière d'étincelles sonores, l'Adagio a pleuré doucement son rêve, et la dernière partie, la moins intéressante de l'œuvre de Chopin, a été relevée par le grand pianiste en ce sens que, tout en faisant ressortir ses traits vertigineux avec une parfaite clarté, il ne leur attribuait cependant pas en son interprétation une prépondérance absolue. Les étonnantes variations de Brahms nous ont décelé surtout le virtuose, et les Rapsodies de Liszt nous ont apparu empreintes d'un parfum de poésie que les pianistes parviennent rarement à dégager de l'œuvre du maître hongrois.

Souhaitons que M. Busoni nous revienne ici le plus tôt et le plus souvent possible. Il nous l'a dit d'ailleurs, il aime tout particulièrement notre ville où le public d'artistes et de lettrés l'a distingué de prime abord, suivant depuis près de dix ans avec l'intérêt le plus affectueux le développement de son grand talent.

GEORGES DE GOLESCO.



Gazette des Faits et des Livres

Février 1901.

L'Art et le Droit vont prochainement fêter Edmond Picard ; et la fête ne peut manquer d'être belle et cordiale, puisque l'intruse Politique en sera exclue...

A celui qui aura mission d'être, auprès du Maître, l'interprète des sentiments de ses admirateurs, je conseillerai volontiers comme thème de développements cette idée que le secret du génie de Picard est dans son invincible jeunesse...

Sous les ravages physiques et les désillusions morales des années accumulées, il garde, de la jeunesse, l'instinctive spontanéité, la témérité généreuse et le candide désintéressement ; la vie ne sut lui enseigner ni les prudences cauteleuses ni les égoïsmes utilitaires ; il demeura réellement *qualis ab incepto*, et rares sont ceux qui — comme lui — parvenus au seuil de la vieillesse et se retournant sur la vie, peuvent sourire sans honte et sans remords à leur adolescence ardente et lointaine...

Picard eut ses erreurs, ses injustices et ses partis pris ? Soit — mais qui donc oserait se lever pour lui reprocher une vilénie ?

Cela juge l'homme et l'œuvre : le Droit végétait, bandeletté de légisme, et il l'a délivré, lui rendant la liberté naturelle de ses mouvements vers une communion plus parfaite avec l'humanité vraie ; l'art belge croupissait dans la banalité et il lui mit au front l'étoile rédemptrice de l'originalité...

D'une part comme de l'autre, Edmond Picard fut mieux qu'un réformateur, un rédempteur — la rédemption par la jeunesse, par le sang vigoureux et chaud infusé dans les artères aqueuses de corps débilités et anémiés.

Ah ! puisqu'après les polémiques loyales et nécessaires, l'heure de justice nous convie, chapeau bas devant celui-là — dans l'oubli des divergences secondaires : artistes et lettrés de Belgique, si nous valons quelque chose, c'est qu'un peu est en nous de son essence intellectuelle !

Dans la solitude hivernale de ma chambre, tandis qu'au dehors la lune joue avec la neige une pâle féerie de rêve, j'ai vécu une soirée avec Monseigneur le Mont-Blanc (1); ce noble et hiératique primat des Blancheurs m'a conté les péripéties de sa vie pendant le siècle défunt : l'insolence accapareuse et mercantile des agences violant la virginité de ses sites; la promiscuité imbécile et tumultueuse des Perrichons et des Tartarins insultant au calme infini des azurs, le contact mesquin d'une foule incompréhensive de la grandeur et du silence — et la main mise sur sa sauvage individualité par la toube des Cooks, des Joanne et des Baedeker...

Et j'ai répondu : « O Prince des altitudes immaculées et tragiques, consolez-vous; au seuil de l'ère nouvelle, de notre plate petite terre de Belgique, un écrivain vint vers vous, qui est à la fois un penseur et un poète; magnifiquement sur la profanation dont vous fûtes l'objet, il a étendu le manteau de son imagination réparatrice; sa voix clamant votre gloire de symbole a couvert les niaises exclamations des Homais profanateurs; guidé par le Rêve et l'Histoire, ses habituelles compagnes, son pas robuste et tenace a tracé vers vos sommets une route nouvelle désormais chère aux artistes; par lui, par la puissance imagée de son style, par sa délicatesse exquise de vision, par sa vaillance ardente d'explorateur, vous avez reconquis, ô Blanc Géant de la nature épique et mystérieuse, toute votre beauté originelle et toute votre éternelle personnalité »...

* * *

J'ai rencontré aussi M. Bergeret (Lucien)... (2). Le cher homme m'a confié qu'il en avait assez, et Riquet aussi... « La sagesse commande de ne rien exagérer, a-t-il dit, et M. Anatole France abuse décidément de moi; je ne suis plus d'âge à tant de déplacements et à des péripéties d'existence si variées; certes, par lui, je fis connaissance, *Sous l'orme du mail*, de compagnons qui n'étaient point sans agrément, et nous échangeâmes des aperçus ingénieux et piquants, mais la mésaventure conjugale qu'il m'octroya ensuite m'amena au geste assez peu élégant du *Mannequin d'osier*; certes, ma foi en la vertu humaine fut toujours précaire; M. France pourtant m'imposa la fréquentation d'une noblesse par trop rosse et d'un clergé par trop vilain; et puis, valait-il bien la peine de me prêcher et de me faire prêcher le scepticisme, s'il se proposait de m'engager ensuite dans la banale équipée du dreyfusisme et de m'amener enfin à Paris comme agent électoral au service de M. Waldeck-Rousseau? »

« Je demande que M. Anatole France me permette de revenir à mes chères études et je lui conseille de retourner de son côté chez *Thaïs* »...

Ainsi parla M. Bergeret (Lucien) et Riquet acquiesça de ses aboiements...

* * *

M. Octave Mirbeau s'est acquis récemment, auprès des chercheurs de truffes, quelque chose qui ressemble à de la gloire, par la publication du *Four-*

(1) EDMOND PICARD : *Monseigneur le Mont*. Bruxelles, Balat.

(2) ANATOLE FRANCE : *Monsieur Bergeret à Paris*. Paris, Calmann-Lévy.

nal d'une femme de chambre; la spéculation fut détestable et lucrative; ces « Mémoires d'arrière-office » ont rivalisé d'éditions avec *Quo Vadis* et *Cyrano*.

L'affligeant spectacle! — que cette orientation vers l'ordure mercantile d'un des plus fiers, des plus puissants et des plus émouvants talents dont s'honorent les Lettres françaises d'aujourd'hui; du *Calvaire* (1) au *Journal d'une femme de chambre*, quelle chute — et comment le racolement du linge sale d'une drôlesse a-t-il pu tenter cet écrivain qui semblait s'être assigné la mission d'un consolateur de nobles souffrances et d'un redresseur d'injustices choquantes.

Pendant des années, on le vit, pèlerin assidu du Calvaire de la vie, prodiguant la richesse et la vigueur de sa pensée et de son style aux pauvres hères broyés par la malchance, aux parias du travail, de l'amour et du rêve, à tous les douloureux, à tous les malcontents, à tous les désabusés; magnifiquement, d'un geste irréparablement prodigue, il sema l'énergie, le réconfort et l'espoir; à l'appel, trop souvent sans écho, de ceux que la foule piétinait de ses iniquités ou de ses méconnaissances, sa voix répondait en clameurs ardentes et sympathiques; il fut réellement le chevalier servant du malheur, et le front de l'artiste en détresse d'idéal ou de renommée connut par lui la douceur apaisante du voile de Véronique...

A cette haute et bienfaisante destinée, Oscar Mirbeau va-t-il faire définitivement faillite?... Les alcôves nauséabondes où se prostitue à présent son art l'enlèveront-elles à son rôle de Don Quichotte révolté, généreux et pitoyable; dès le *Calvaire*, cette tragique monographie du déclassement social, la critique prononçait autour de l'auteur — inestimable récompense! — le nom formidable de Balzac; préfère-t-il que dorénavant on fasse des rapprochements avec Lovelace et le marquis de Sade?

* * *

Toute une hottée de livres de critique m'est advenue ces temps derniers : livres tisonnant le passé de l'histoire littéraire, tel le « *Sainte-Beuve inconnu* » (2), du vicomte de Spoelbergh de Lovenjoul, livres commentant et scrutant l'actualité de la pensée française, comme *les Écrivains et les Mœurs* (3) de M. Henry Bordeaux, livres enfin qui entament les problèmes généraux de l'art, ainsi *L'Esthétique fondamentale* (4) du R. P. Verest.

La contribution nouvelle du vicomte de Spoelbergh de Lovenjoul, ce pieux et sagace serviteur des grandes mémoires qui lui sont chères, renferme un document curieux et un document charmant; un roman inédit de Sainte-Beuve nous est révélé qui, avec des qualités moindres de profondeur et de perfection plastique, a un peu de la grâce rêveuse et du charme alangui de *Volupté*; mais l'intérêt de cette publication est éclipsé par la qualité délicate et émouvante des lettres écrites à Sainte-Beuve par Marcelline Desbordes-Valmore et que l'auteur de *Sainte-Beuve inconnu* nous révèle; ce sont vrai-

(1) OCTAVE MIRBEAU : *Le Calvaire* (réédition). Paris, Ollendorff.

(2) VICOMTE DE SPOELBERGH DE LOVENJOUL : *Sainte-Beuve inconnu*. Paris, Plon.

(3) HENRY BORDEAUX : *Les Écrivains et les Mœurs*. Paris, Plon.

(4) R. P. VEREST. *L'Esthétique fondamentale*.

ment là de jolies dentelles de tendresse, de mélancolie et d'enjouement; si elles ne peuvent réhabiliter aux yeux de la postérité le vilain bonhomme moral que fut le grand écrivain qui les inspira, elles confirmeront le respect et l'admiration unis dès toujours et par tous à l'adorablement exquis bas-bleu qui les écrivit.

Vers les tréteaux des Lettres contemporaines, M. Henry Bordeaux promène une lorgnette perspicace et attentive; je lui reprocherai seulement d'avoir la vue un peu trop mobile et que son analyse, qui jadis s'ingéniait à des aperçus d'ensemble et complets, papillonne en des butinements trop sommaires et trop hâtifs; si j'en excepte la belle étude sur Daudet, *les Écrivains et les Mœurs* sont l'œuvre moins d'un critique que d'un « articier »; et pour quelques pages d'artiste, il y a là trop de copies pour journaux... Si je suis sévère, c'est que l'auteur d'*Ames modernes* m'en a donné le droit.

Qui donc a dit que « la vie est trop courte pour lire La Harpe ». Elle n'est vraiment point assez longue non plus pour disputer à propos de la définition du Beau; le R. P. Verest est un dialecticien très vivant et très habile; mais ne lui en déplaise, les débats sur l'esthétique fondamentale sont gestes de pure virtuosité; et de savoir si le Beau est la splendeur du vrai ou la splendeur de l'ordre n'a jamais aidé en rien chez un artiste, à l'éclosion d'un chef-d'œuvre.

FIRMIN VANDEN BOSCH.



Au-dessus des Forces Humaines

de Bjoernstjerne Bjoernson

représenté au Théâtre du Parc les 6 et 7 Mars

(La traduction a été éditée par la REVUE BLANCHE de Paris)



La représentation de ce dyptique dramatique fit l'objet d'un festival (?) en l'honneur de son auteur, dernièrement à Paris. Et les 6 et 7 mars nous pûmes à notre tour l'entendre à la scène : Lugné-Poë entouré de ses fidèles, de ses convaincus camarades de *L'Œuvre*, le joua au *Théâtre du Parc*, devant un public, très attentif dès la première partie, définitivement emballé, frémissant et enthousiaste pendant la seconde. Essayons d'expliquer brièvement ce succès.

J'ai dit « dyptique ». Au-dessus du premier panneau on pourrait inscrire en titre : *Mysticisme* ; au-dessus du second : *Socialisme*. Est-ce à dire que ce soient deux drames arbitrairement accouplés comme semblerait le faire croire l'apparente indifférence des étiquettes ? Nullement. Songez, en effet, que si le mysticisme est essentiellement une tendance vers Dieu et sa connaissance par le miracle, si le socialisme d'autre part est un effort conscient pour la réalisation du Bonheur humain par la Justice, ces deux entités se réunissent pourtant en dernière analyse dans l'idée génératrice de l'Absolu ou de l'Infini d'où elles découlent nécessairement quoique projetées sur des plans différents : vie éternelle et vie actuelle.

L'idée de Miracle et l'idée de Justice : voilà donc les deux « ferments » dramatiques qui, déposés dans les âmes des personnages, vont les faire agir intensément et donneront à l'œuvre entière sa profonde unité. Et n'est-il pas intéressant de remarquer ici la particulière portée philosophique d'œuvres pareilles; on a dit du théâtre d'Ibsen comme de celui-ci, qu'il était du « théâtre d'idées ». C'est davantage encore : c'est du théâtre « d'idées-forces », pour employer l'expression et la conception de Fouillée. D'où la beauté et la puissance de la pièce de Bjoernstjerne.

Dans la première partie nous voyons *Sang*, le pasteur ingénu, faire des miracles par la seule efficace de sa prière. A l'entour de lui les paralytiques marchent, les aveugles voient, les moribonds se retournent vers la vie. Mais sa femme est étendue depuis quinze ans sur sa couche douloureuse. La maladie résiste aux prières les plus ardentes, les plus continues de son mari. La foi de Sang n'est point entamée, pourtant; voici qu'il tente un dernier effort : lui, ses enfants, une foule entière de villageois croyants réunis dans l'église, entourent la malade d'une « chaîne de prières », un coup de cloche annonce le commencement de leur formidable oraison... et aussitôt Clara se lève, marche, vient au-devant de son mari illuminé, suivi de la foule, frémissante de psaumes... Sang la reçoit dans ses bras... mais elle y tombe pour mourir, et lui-même, frappé brusquement par ce coup au-dessus des forces humaines, perd la vie avec la foi...

La seconde partie de l'œuvre nous fait retrouver *Elie*, le fils de Sang. Il a hérité de son père la même âme ardente idéaliste et profonde. Seulement le contenu est tout autre : Sang était affamé de Dieu, lui l'est de justice, de justice sociale. Une grève a éclaté parmi les ouvriers opprimés de la ville. Son cœur saigne à toutes les misères de la plèbe. Il voit avec épouvante l'atroce égoïsme du capital écraser sans pitié le salariat, le pauvre salariat moderne dont on a pu dire qu'il est né vaincu. Elie se dévoue à la grève; il lui donne ses forces et sa fortune, mais son âme est trop vaste pour rester dans le cadre juridique de la coalition. Tous les patrons d'usines sont réunis dans un château pour délibérer sur la grève, le château est miné; Elie le fait sauter avec lui-même et tous ses habitants, sacrifiant sa vie à son idée.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne donne pas même les grands traits du drame mais seulement un de ses aspects principaux. La place me manque pour en indiquer les autres éléments qui en font une œuvre extrêmement touffue, impressionnante et profonde. Il y aurait surtout à insister sur le personnage du pasteur *Bratt* auquel s'acharne une fatalité grandiose, la fatalité de *l'Insuccès*. Bratt qui demande un miracle avec toute l'anxiété de sa foi ardemment chancelante, Bratt qui, croyant désabusé, devient le leader de la grève, conseille Elie et, sans le vouloir, sème ce qu'il croit la Justice et la Pitié dans une âme si mystique — l'anarchisme ne l'est-il pas à sa manière? — qu'elle s'effondre terriblement dans le crime et la vengeance!... Il en devient fou, au dernier acte!

Ce drame, est-il besoin de l'écrire, est essentiellement pessimiste, décourageant, atroce même. Mais il est grandiose. Bjoernstjerne avec une audace merveilleuse y verse pêle-mêle le mélodrame le plus populaire, le réalisme le plus

exact, le symbolisme le plus norvégien. L'ensemble constitue une œuvre discutable dans ses parties, géniale incontestablement dans son ensemble.

La troupe de *l'Œuvre* l'a joué avec une sincérité empoignante. M. Lugné-Poë est au-dessus de tous éloges dans les rôles de Sang et de Holger qu'il crée — peut-on dire mieux? — qu'il crée magistralement. M. Rameau a composé un Bratt émouvant au possible. Quant à M. de Max (Elie) il a démontré péremptoirement qu'à trop courir après le pathétique on s'expose à attraper le ridicule. Il y a réussi merveilleusement.

GEORGES BRIGODE.

10 mars 1901.



Les Conférences du Mois

Conférence de M. Ernest Verlant (théâtre du Parc). —

Il s'agissait du théâtre de Victor Hugo : sujet très simple s'il ne fallait que démontrer la mécanique rudimentaire du drame romantique tel que l'avait conçu le poète; — très complexe, s'il fallait discuter les manifestes, préfaces, discours dont le maître avait coutume d'accompagner l'apparition de chacune de ses œuvres.

C'est Renan, je crois, qui a dit que Hugo avait dû être créé par un décret spécial de la Providence (il a oublié d'ajouter : *si elle existe !*); et c'était bien l'opinion du poète lui-même, et la raison du droit qu'il s'était arrogé, et qu'il exerçait, d'ailleurs, avec une indéniable majesté, de faire la leçon aux rois et aux peuples. Sa politique était, du reste, simpliste à l'égal de sa philosophie; et si celle-ci fait partie inséparable de ses œuvres les plus immortelles, celle-là avec la majeure partie des pages où elle s'exprime a déjà glissé à l'oubli.

Le romantisme, tout comme le réalisme et, plus tard, le naturalisme, s'est présenté comme un retour à la vérité défigurée par les classiques ou momifiée dans des formules. Au fond, il substituait un poncif à un autre : il remplaçait les personnages de la tragédie classique, les Grecs, les Romains, les Chinois, les Persans, etc., antiques dans le temps et, si l'on ose dire, dans l'espace! par des modernes, à l'exemple de Shakspeare, de Schiller et de Gœthe...

Le moyen âge, l'art gothique, que la seconde Renaissance avait relégués aux oubliettes de l'histoire, réapparurent, magnifiés, éblouissants de lumière et de ténèbres, dans les œuvres grandiloquentes du maître; et à la suite de celui-ci, comme de Chateaubriand et de Walter Scott, toute l'histoire passa, en drames et en romans, pittoresques et faux. Ce fut comme le jugement dernier des rois, des princes et des ministres; on déterra de nouveau ces cadavres, déjà arrachés une fois aux sépulcres de saint Denis, pour les souffleter encore; Hugo et Alfred de Vigny déboulonnèrent Richelieu — « cette tête... qui n'avait pas d'entrailles », pour parler comme Michelet, le plus romantique des historiens; puis Hugo empoigna l'imbécile roi d'Espagne, enfin François I^{er};

Alexandre Dumas exécuta les derniers Valois; et ce fut la revanche des petits sur les grands, le règne de Ruy Blas, de Triboulet, de Coconas, de Cinq-Mars et du mousquetaire d'Artagnan...

M. Verlant a raconté avec verve et précision les débuts du théâtre romantique; montré ce que Hugo et son école voulaient faire et ce, qu'en réalité, ils ont fait. Causerie élégante et substantielle, émaillée de traits malheureusement trop peu *voyants* pour un public bruxellois.

La conférence a été suivie de la lecture sentimentale et redondante de « poésies » assez malencontreusement choisies de Hugo et de la représentation du dernier acte de *Marion Delorme*.

Conférence de M. Albert Giraud. — On pourrait appliquer à M. Albert Giraud l'épithète dont le rhapsode Homeros, cher aux Dieux, qualifie Artémis : — « Qui se réjouit de ses flèches ! » Il les lance d'une main experte et sûre, penche la tête pour écouter le sifflement de leur trajectoire dans l'espace, les regarde s'enfoncer et vibrer dans le but, tandis que, déjà, le sourire aux lèvres, il retend son arc — un arc qui a plusieurs cordes, et dont les cordes sont harmonieuses comme celles d'une lyre. Est-il doux ? est-il cruel ? qui le sait, ou lui-même ? Peut-être eût-il épargné la présomptueuse Niobé, fille de Tantale, et ses enfants, mais il est certain, qu'en aucun cas, il n'aurait fait grâce au pédagogue !

Il se souvient, parfois, qu'il est Citharède : Marsyas l'importune et, quoique d'une main un peu dégoûtée, il l'écorche. Et c'est une belle anatomie ! Le rôle de Musagète lui conviendrait, sans doute, moins : les Muses, aujourd'hui, viennent moins communément du mont Olympe que de l'école normale, avec un lorgnon, mais sans cheveux, pleines d'une loquace et virulente ardeur pour les droits de la femme et contre « l'arrogance sacerdotale » ; ou, infatigables et fières, elles marchent, comme des présidents de fanfares, pavoisées du drapeau rouge et arborant le tricot symbolique, en tête des manifestations populaires !...

Taine, parlant, un jour, de *Hors du Siècle*, disait que cette belle œuvre lui évoquait le souvenir de ses chers poètes anglais de la Renaissance. Et c'était un éloge très juste. Car si M. Giraud, d'instinct comme de réflexion, se rattache par ses aspirations à la tradition latine, l'âme de superbe et de violence qui est en lui, sa vision profonde et éclatante de la couleur, la propension douloureuse de sa pensée, font qu'il appartient bien au Septentrion. Mais il est complexe : par la logique innée, l'ordonnance heureuse et claire, la finesse et le pétilllement du trait, la pénétration incisive, il est Latin, quelquefois Grec — en prose ; mais son langage lyrique est autre, et c'est une langue somptueuse et subtile, scintillante et colorée, qui bruisse et se froisse comme de la soie ou du velours ; qui enivre comme des parfums ; qui étincelle et darde comme la flamme, toute en lueurs, en reflets, en images orfévries, damasquinées, chatoyantes. C'est un Flamand de la lignée du fastueux et élégant

Van Dyck; un Vénitien de la descendance de ce Giorgione, songeur et mélancolique; un Flamand ou un Vénitien venu trop tard; après Alfred de Vigny, après Baudelaire, et qui, au don magique de la couleur qu'il a trouvé dans son héritage, a ajouté tout son rêve personnel, le rayonnement d'une inquiète et troublante spiritualité.

En somme, on pourrait dire, avec quelque justesse, que l'ironiste — qui semble prédominer, aujourd'hui — le critique, l'esprit, seuls, sont Latins; — le poète, l'âme, non...

A propos de la célèbre phrase de Gautier : « Je suis un homme pour qui le monde visible existe », M. Giraud nous a dit que c'était là une des caractéristique du primitif, du sauvage; — peut-être — et cette opinion est controversable, car il se pourrait que le sauvage ne vit des choses que celles qui lui sont utiles, comme le paysan ne perçoit dans la campagne aucune poésie, mais de positives emblavures où croissent du froment, du seigle ou du trèfle! Au reste, dans l'admiration pour un paysage, n'y a-t-il pas déjà une sorte de faculté de synthèse?...

M. Albert Giraud n'est, certes, rien moins qu'un primitif et si les Grecs, vraiment, étaient plus près de la nature que nous — autre opinion discutable — le poète des *Dernières Fêtes* n'en est pas non plus, car on chercherait vainement dans son œuvre lyrique une évocation de la nature, un site vu et décrit directement. Il s'est cherché dans l'art, surtout, dans l'histoire, dans la légende; — dans la nature, nulle part.

Et c'est tant mieux; et l'art de Gautier n'est pas plus antique que celui de M. Giraud. La vision outrancière et exclusive des choses telle qu'elle existait chez Gautier est totalement étrangère aux poètes helléniques; et c'est peut-être une illusion de décadence de s'imaginer qu'il y ait là quelque chose de plus naturel. Les écrivains de la basse latinité, Sidoine Apollinaire, par exemple, étaient en proie à cette illusion. Regardaient-ils la nature avec des yeux et une intelligence si simples, ces Aryens primitifs, qui en firent jaillir les inépuisables générations de dieux de l'Inde et de la Hellade? Et toute la mythologie n'est qu'un pullulement de métaphores!... D'où nous pourrions conclure, avec infiniment de raison, que la caractéristique, précisément, des peuples primitifs est de considérer tous les phénomènes sous l'aspect du fabuleux...

D'ailleurs « il n'y a rien, si le reste est indifférent » : Gautier et M Giraud sont des poètes, et la critique est vaine à l'égal de la politique.

Voilà que nous avons parlé du conférencier, sans dire presque mot de la conférence; et celui-là nous a masqué celle-ci : mais on ne résume pas l'éloquence, la grâce, l'ironie contenue et fière, l'élégance forte et simple qui donnent à la parole de M. Giraud un tel charme persuasif que l'on perd l'envie de le contredire. Il a remué beaucoup d'idées, la plupart justes; quelques-unes séduisantes ou captieuses et qui voudraient être discutées; mais, ce serait long et superflu, car il ne changerait pas d'opinion — ni moi non plus.

Conférence de F. Séverin sur Lamartine, au « Molière ».

— Après avoir régné en souverain incontesté sur les esprits et les cœurs pendant la première moitié du xix^e siècle, Lamartine a vu en ces derniers temps son prestige décroître d'une manière assez sensible. Au seuil du xx^e siècle, nous apercevons dans le lointain cette physionomie pâlie dont l'éclat semble comme environné d'une pénombre. En sa très attachante conférence, F. Séverin nous a fixé les traits essentiels qui font l'œuvre de Lamartine immortelle.

Et qui, mieux que F. Séverin, pouvait accomplir cette noble tâche ?

Les *Poèmes ingénus*, par la saine émotion qu'ils font couler dans l'âme, par l'exquisité du sentiment où ils prennent leur source, par leur moelleuses cadences et leur rythme savoureux, ne font-ils pas chanter au plus profond de notre être des voix douces et pures qui évoquent, sans le répéter, le concert berceur des *Harmonies* et des *Méditations* ?

F. Séverin nous a fait assister à la lente évolution du génie du poète, génie d'abord mou et ondoyant, sans base ni direction fixe, se laissant aller à la dérive au gré des impulsions accidentelles, des impressions momentanées de bonheur ou de souffrance, païen même et sensuel en certaines pièces inspirées par son voyage en Italie, puis s'affinant, se fortifiant, s'élevant peu à peu, grâce aux germes d'idéalisme que les traditions de famille et l'influence précieuse entre toutes de son admirable mère avaient déposé en son âme, abondant triomphalement les régions lumineuses de l'optimisme chrétien, et revêtant sa forme définitive en ces poèmes frissonnants d'amour et d'adoration qui s'appellent *l'Homme, Dieu, Jéhovah, l'Immortalité*.

L'œuvre de Lamartine vivra toujours, car elle a renouvelé dans la poésie moderne la conception de l'Amour, de la Mort et de la Nature. Aucun poète n'a peut-être été plus admirateur de la beauté sensible de la femme, mais à ce sentiment chez lui s'allie toujours comme une intime compréhension du côté éphémère de cette beauté et comme un mélancolique pressentiment de la mort qui doit y mettre un terme.

En Lamartine, F. Séverin distingue très judicieusement le poète et l'artiste, celui-ci évidemment inférieur à celui-là. Il caractérise à merveille la fluidité musicale et le vague de cette poésie, où les paysages se dessinent en lignes inconsistantes et vaporeuses, et dont la monotonie, il faut parfois même le reconnaître, le vide, ne sont rachetés que par l'ardente intensité du sentiment qui la dicta.

Notre avis personnel est qu'en dépit de certaines lacunes évidentes en l'œuvre d'art qu'il nous légua, Lamartine apparaîtra toujours dans l'ensemble de sa vie comme une physionomie infiniment plus intéressante et sympathique, un esprit incomparablement plus élevé que l'auteur de la *Légende des siècles*, en l'œuvre duquel il est cependant impossible de méconnaître le grand artiste à côté du grand poète.

N'oublions pas aussi que si Lamartine fit vibrer en ses chants les plus nobles cordes du cœur humain, l'amour de Dieu et de la famille, le culte du pauvre, la passion de la Nature, le sentiment de l'Infini, ce fut aussi lui qui, il y a plus de cinquante ans et pour ainsi dire le seul à son époque, prévit toute l'importance des questions sociales et reconnut que le Christianisme était seul capable d'en fournir la solution.

Conférence de M. Ch. de Sprimont à l'École de musique d'Ixelles. — En sa remarquable conférence, Charles de Sprimont nous a retracé l'évolution de la poésie au cours du siècle qui vient de se clore. Sujet immense, suscitant la réflexion du penseur, et que le conférencier a traité avec une sagacité merveilleuse, un éclectisme clairvoyant et une haute impartialité. Il est évident que dans une causerie d'une heure et demie, Ch. de Sprimont n'avait pas le loisir d'approfondir l'œuvre de tous les grands artistes qu'il a fait défiler devant nous. Il s'est contenté de marquer d'un trait précis et subtil l'esthétique des grandes écoles depuis l'époque romantique jusqu'à nos jours, démêlant en chaque poète la part du passé et ce qu'il doit à son propre fonds.

Adressant un salut respectueusement filial aux premiers rénovateurs de la poésie moderne, Lamartine, Hugo, Musset, il a montré l'action romantique passant au travers de l'œuvre parnassienne pour s'exercer, par exemple, sur quelques-uns de nos plus purs artistes belges, Verhaeren et Giraud possédant l'ample souffle épique de Hugo, Séverin se rattachant plutôt à Lamartine. Plus une poésie est personnelle, dit excellemment Ch. de Sprimont, plus elle se rapproche de la musique. Plus elle est objective, et plus elle s'apparente aux arts plastiques. A Baudelaire de jeter un coup d'œil plus subtil sur les rapports de l'homme et du monde. Gloire à Mallarmé, à Verlaine, à Villiers, secondés par Burne-Jones et Richard Wagner, s'unissant pour refouler fièrement l'inondation boueuse du naturalisme et infuser à l'art contemporain cette victorieuse poussée de sève idéaliste qui sera l'honneur de notre temps. Et Ch. de Sprimont soulève les plis du voile qui enveloppe la pensée du « *plus sincère amant de l'art et du rêve qui fut jamais* ».

Parmi les derniers poètes, Ch. de Sprimont a surtout étudié Henri de Régnier que caractérise, à l'instar de Villiers, une conception hégélienne de l'univers, ainsi que la hantise légendaire et la préoccupation de symbolisme, puis Viélé-Griffin et Verhaeren, chantres magnifiques de la vie, le premier touché par ses côtés éblouissants, le second ému plutôt par le spectacle douloureux qu'elle nous offre si souvent. Ch. de Sprimont a terminé en proclamant l'immortalité de la poésie et la pérennité de l'Idéal.

Ajoutons que cette conférence sérieusement documentée, nourrie de substantielles pensées, d'aperçus, d'oppositions et de rapprochements subtils et révélateurs, était sertie dans une forme de choix, rayonnant d'images neuves, de symboles éloquents, attestant l'âme et les tendances d'un poète au sens le plus complet du mot.

GEORGES DE GOLESCO.



LES LIVRES

LA POÉSIE :

Processions dans l'Ame, par RENÉ D'AVRIL. — (Paris, édition du *Mercur de France*.)

M. René d'Avril collabore très activement à *la Grange Lorraine*, recueil périodique en quoi se concentre l'effort de nombreux poètes et où nous avons lu aussi de beaux vers de MM. Paul Briquel et Henri de la Renommière. Ses poèmes, révélateurs d'une franche personnalité, sont pénétrés de fraîcheur embaumée et tout tressaillants d'un ardent amour de la vie. Harmonieux et tendres, ils chantent les nymphes des bois et des eaux et le retour crépusculaire des illusions et des souvenirs. Voici quelques vers dont on appréciera la douceur :

*Celui qui va dans la trêve des soirs
Divins d'automne, avec la joie en son pressoir,
Celui qui porte au cœur le rêve qui succombe,
S'arrêtera près de l'église d'un hameau,
Et, respirant des fleurs, à l'ombre des rameaux,
Ne s'apercevra pas qu'il marche sur des tombes.*

Poèmes dialogués, par ADOLPHE BOSCHOT. — (Paris, Perrin.)

Sous ce très simple titre, l'auteur, dont nous nous rappelons avoir naguère lu, dans la *Revue de Paris*, de savantes études sur le rythme, a réuni trois poèmes d'inspiration mystique, exprimant de beaux symboles en une langue souple et musicale. Dans le *Matin d'Automne*, il montre l'alternative du poète entre le rêve exquis de l'amour et la réalité de la femme aimée. Un autre poème, *Dans la Chapelle*, traduit une alternative semblable en ce qui est de Dieu : « Dieu existe-t-il en dehors des âmes qui aiment à le prier ? » *L'Aurore*

au Printemps rassemble les souvenirs qui renaissent avec le jour et la vie ambiante dans l'âme du Poète, tour à tour cruels et doux, tandis que l'Espérance murmure à ses oreilles son chant éternel :

*Ce qui tombe à jamais au Néant, c'est la Haine ;
Le doute fond, comme une brume, dans le jour
Et l'âme que la Mort, dans la splendeur, ramène,
Vit éternellement ce qui fut son amour.*

M. Boschot a fait précéder ses beaux poèmes d'une préface où il énonce ses idées sur l'essence et la forme de la poésie. Il faut louer sans restriction ces pages hautement pensées, qui témoignent chez leur auteur d'un sentiment de l'art noble et sûr.

L'Effort du Sol natal, par JULES SOTTIAUX. — (Namur, Godenne.)

Ce livre est dédié à Constantin Meunier « qui a magnifié dans l'immortalité du bronze les héros du pays natal ». L'auteur y chante les rudes labeurs de la terre noire, les pudleurs robustes raidis par l'effort, les sombres galeries des houillères où l'homme peine loin des consolations du jour, les forges où le fer rouge martelé entoure ceux qui le travaillent d'une auréole d'étincelles, les terriils dont les scories resplendissent au couchant de clartés étranges.

Ces tableaux, d'un âpre et vigoureux réalisme, sont bellement stylés. Bien que le vers manque souvent de sûreté, maintes strophes charment par leur franche allure. M. Sottiaux a fixé en son œuvre consciencieuse un des aspects les plus tragiques du labeur humain.

Du Cœur à l'Âme, par RENAUD STRIVAY. — (Seraing, Lecomte.)

Nous préférons les gracieuses et délicates proses, que M. Strivay intitula : *Sous le Grand Ciel*, aux vers dont se compose le présent volume. L'auteur ne possède pas encore le sens bien exact du rythme et il le montre surtout dans ses poèmes où il tente la forme périlleuse du vers libre. Mais ce sont là questions de technique, et il convient de reconnaître à M. Strivay l'émotion, la fraîcheur, la sincérité, toutes qualités caractéristiques du poète.

CH. DE S.

Nel metro odiato, par ENRICO GERELLI. — (Cremona, Tipografia Fezzi.)

De beaux vers graves, de jolis rythmes chantants où se reflète une âme de poète triste et ardente, et changeante.

A. G.

LE ROMAN :

Les Deux Etreintes, roman contemporain, par LÉON DAUDET. — (Paris, Charpentier.)

M. Daudet vient de prouver une fois de plus qu'il ne recule point devant les situations hardies que la réclame boulevardière a coutume de vanter

comme les plus propres à assurer, auprès de certain public, la fortune d'un roman. Le drame à trois qu'il intitule *Les Deux Etreintes* pourrait s'appeler aussi *L'Esprit et la Chair*. Henriette Herrant, l'héroïne, s'est promise à un jeune savant, Claude Varnier, qu'elle aime de toute sa raison et de tout son cœur et qui le mérite; si elle diffère néanmoins le mariage, c'est qu'elle juge l'amour incomplet tant qu'il y manque le désir. Il va de soi que surgit à point nommé Maurice Dellenoy, le beau vainqueur des vertus, fourbe, égoïste, rusé, cynique, mais charmant, qui n'a qu'à se montrer pour conquérir par les sens la jeune fille trop scrupuleuse. Henriette se dédouble : son esprit reste à Claude, tandis qu'elle livre le reste à l'autre. Tirillée par son sentiment et par sa sensualité, elle reste l'amie de Varnier en même temps que la maîtresse de Dellenoy, jusqu'au jour où, éclairée, pacifiée, la passion légitime s'éveillant enfin, elle épouse le fiancé clairvoyant et, malgré tout, si fidèle que l'on hésite, avec le psychologue du livre, à décider s'il est un héros ou un simple serin. On nous dispensera d'insister davantage, ici, sur une donnée à ce point scabreuse. Disons seulement, pour rendre hommage au vrai, que le sujet est traité avec une discrétion relative que beaucoup n'y eussent pas mise. Le livre atteste, après d'autres, les brillantes qualités de M. Léon Daudet. Esprit lucide et souple, imagination ardente et lyrique; conteur net, rapide et logique, styliste nerveux, élégant, précis, peu d'écrivains réunissent au même degré que M. Daudet les grâces vives et claires de l'esprit français.

M. D.

La Faneuse d'Amour, roman, par GEORGES EEKHOU. — (Paris, *Mer-
cure de France*.)

On sait que ce livre est la réimpression des *Milices de saint François*, un roman qui parut en 1886. Son personnage principal, Clara Mortsel « la Faneuse d'Amour », lui donne cette fois son titre. Il était d'un vif intérêt de rappeler ces pages de passion lancinante, d'exaltation patriale et d'une ferveur presque mystique. Dans l'œuvre entière d'Eekhoud, cette Clara Mortsel apparaît maintenant comme un type précurseur du Laurent Paridael de *la Nouvelle Carthage*, et même certain décor précis — le Riet-Dijk — sera ramené et élargi, plus tard, dans l'étude complète d'Anvers. L'âme de Clara Mortsel sympathise, dès l'enfance, avec les existences misérables; ses affinités l'unissent « aux victimes de nos conventions, souvent les élus de la nature, souvent les plus beaux et les meilleurs d'entre nous ». Et, si les parents de Clara l'avaient comprise « leur amour fût parti d'une profonde pitié ». N'est-ce pas tout l'écrivain qui se révèle déjà? Le drame s'engagera en terre de Campine, et il y aura à côté de ce cœur pantelant d'une femme, l'évocation admirable de la vie des paysans, la vision des horizons tragiques du pays barbare. La Campine croyante, farouche dans sa Foi, où bouillonnent les énergies, et où soudain elles éclatent, sanglantes : c'est la colère des rustres qui se vengent de la lâcheté des citadins; c'est l'émotion violente qui gonfle leurs poitrines lorsque, à Montaigu, ils approchent de la Table Sainte; c'est dans la finale

du livre, le combat terrible de la chair et de l'esprit chrétien (l'une des plus fortes scènes de notre littérature). Et s'il faut dire que ce livre n'est malheureusement pas écrit pour la généralité des lecteurs, il faut aussi reconnaître l'absolue sincérité de l'écrivain, qui s'exalte auprès de ses héros, quand ils se courbent, frémissant encore, devant le Maître des destinées, comme lorsqu'ils brandissent leurs passions rouges.

G. V.

Les Délices du Brabant, par SANDER-PIERRON. — (Bruxelles, Lacomblez.)

Les contes du terroir brabançon se recommandent par leur franche allure, leur style sobre, énergique, coloré, les descriptions de paysages familiers et connus dès l'enfance qui les émaillent. Il faut louer l'auteur d'avoir magnifié dans son livre la terre et les gens d'ici, d'avoir dépeint les coutumes, les villages et les sites, tout ce qui rend si cher le pays natal. Des pages comme les *Fiancés de la Fête-Dieu*, le *Profil de Métal*, le *Noble Feu de la Toison d'or*, renferment mieux que de simples promesses. Ce sont les fruits d'un travail tenace et conscient de sa valeur. Aussi bien, l'auteur qui les récolta est-il déjà sûr de son art et mérite-t-il qu'on le connaisse.

En lisant ces récits simples et francs, nous laissons errer notre imagination vers les joyeux paysages de la campagne brabançonne et nous nous rappelions ces paroles que M. Eugène Demolder fait dire à Rembrandt dans son superbe roman, la *Route d'Émeraude* : « Dans ta patrie même tu rencontreras tant de beautés que ta vie serait trop courte pour les comprendre et pour les exprimer. »

Mon nouveau vicaire, journal humoristique d'un vieux curé, par P.-A. SHEEHAN. — (Limoges, P. Dumont.)

Ce livre est écrit d'une plume alerte, rempli de verve et d'humour, et en outre très amusant. Le caractère du Rév. Edward Letheby, héros de l'histoire, est spirituellement tracé. Les mille petits détails de mœurs irlandaises dont l'auteur a parsemé son ouvrage sont très intéressants.

Les Chiennes des Ténèbres, roman, par G. TOUDOUZE. — (Paris, Plon.)

Bien que le roman ait pour épigraphe un texte de l'*Orestie*, il ne nous paraît guère eschyléen. Sa principale qualité est de se laisser lire et de n'être en somme ni meilleur ni plus mauvais que tant d'autres.

CH. DE S.

LA CRITIQUE :

Styles et caractères, par GEORGES LEGRAND. — (Bruxelles, Oscar Schepens et Cie.)

Une série d'études intéressantes et délicates sur les œuvres de René Bazin, Pierre Loti, Rostand, Droz, Coppée, etc. M. Georges Legrand est un critique intelligent et fin, et nous prenons plaisir à signaler surtout les pages émues et pénétrantes qu'il consacre aux lettres de l'admirable Ozanam et celles où, à la suite de l'historien de la Poésie franciscaine, il évoque les figures de saint François et de Jacopone de Todi, ces humbles et radieux poètes de la Pauvreté.

A. G.

DIVERS :

Les Saints. — Sainte Gertrude (1256?-1303), par GABRIEL LEDOS. — (Paris, V. Lecoffre.)

« L'on n'a guère de renseignements sur sainte Gertrude que par les cinq livres de l'ouvrage intitulé : le *Héraut de l'Amour divin*, dont le second est l'œuvre de la sainte elle-même, dont les trois suivants ont été rédigés sur des notes prises sous sa dictée et dont le premier, qui forme une sorte d'introduction, a été composé après sa mort par une de ses compagnes qui avait joui de son intimité. » Ainsi s'exprime l'auteur dans sa préface. L'intérêt principal de son intéressant ouvrage gît aussi, moins dans la partie biographique forcément écourtée, que dans l'étude de l'œuvre mystique de la sainte. La vie de celle-ci, qui s'écoula tout entière dans le monastère cistercien d'Helfta, ne connut guère que des événements spirituels, les progrès de son union avec Dieu, dont le *Héraut de l'Amour divin* et les *Révélation*s nous ont conservé le témoignage.

A. G.

Les îles normandes, Jersey, Guernesey, Serk, traduit de l'anglais par S. OLIVIA. — (Bruxelles, Balat.)

Elégamment édité, illustré de nombreuses photogravures, cet ouvrage donne une intéressante description des îles normandes. Les sites pittoresques, le climat, la flore y sont renseignés de façons attrayantes. On y trouve aussi une esquisse de l'histoire des îles et maints détails sur d'anciennes coutumes datant du moyen âge.

CH. DE S.



NOTULES

Avis à nos abonnés. — Nous prions instamment ceux de nos abonnés qui par erreur n'auraient pas reçu de quittance postale ou auraient été absents au moment de la présentation de la quittance, d'avoir l'extrême obligeance de s'acquitter de leur dette en envoyant eux-mêmes un bon postal à la rédaction.

* * *

Le Journal de Bruxelles, par la plume autorisée de Zadig, un de ses plus lettrés et plus distingués collaborateurs, rend à *Durendal* un hommage dont la rédaction lui est profondément reconnaissante. En voici un extrait :

« Je viens de feuilleter la dernière année de *Durendal*, « revue catholique d'art et de littérature », et tout d'abord ma pensée s'est reportée non sans quelque mélancolie sur une autre revue littéraire aujourd'hui défunte : la *Jeune Belgique*. Née et alimentée de la collaboration de la plupart de nos écrivains en vue, MM. Albert Giraud, Georges Rodenbach, Emile Verhaeren, Fernand Séverin, Valère Gille, Maurice Maeterlinck, Georges Eekhoud, Eugène Demolder, Louis Delattre, Arnold Goffin, notre collaborateur Iwan Gilkin et plusieurs autres, la *Jeune Belgique*, affaiblie par une série de scissions, périt après avoir paru durant dix-sept années. On a attribué sa fin à plusieurs causes. Il se peut, comme l'a écrit M. Arnold Goffin, que l'individualisme farouche de ces principaux collaborateurs les ait induits en querelles excessives, et qu'il en faille accuser dès lors leur tempérament trop « belge » ; elle eut aussi à subir l'hostilité d'un groupe d'esthètes et d'amateurs qui détenait malheureusement dans notre petit pays le monopole presque exclusif de la réclame et la puissance de mener par le bout du nez le petit groupe de gens qui malheureusement aussi sont à peu près les seuls lecteurs de notre littérature moderne ; enfin elle refusa de publier et de prôner exclusivement une littérature « nationale », ayant un caractère spécialement belge, wallon ou flamand. C'était une faute de n'avoir pas prévu la vogue du nationalisme et de préférer tendre vers ce que Gœthe appelait « une littérature européenne ».

Elle répugnait à tous les particularismes et à toutes les divisions; elle n'admettait pas que l'on parquât les écrivains selon leur province d'origine, selon leurs opinions politiques ou leurs croyances religieuses. C'est tout cela qui l'a tuée. Les scissions, les divisions, les émiettements, les particularismes de toute espèce ont été les plus forts : on comprendra peut-être un jour quelle force a été perdue avec l'union et quelles belles destinées sont peut-être irrémédiablement manquées. Il semble que le mouvement littéraire belge ait commis les mêmes fautes, en petit, que commirent nos populations à l'époque où se fondaient les grandes nationalités, tandis que nos provinces et nos communes, s'épuisant en querelles particulières, ne parvenaient pas à se concentrer, comme l'Angleterre ou la France, en masses cohérentes et puissantes. Ainsi se révèle le tempérament belge. Il commet bien des erreurs avant de reconnaître que « l'union fait la force ».

» La place abandonnée par la *Jeune Belgique* est occupée à présent par un grand nombre de revues et de revuettes se réclamant de programmes divers. On sera unanime à reconnaître, je crois, que parmi elles *Durendal* se distingue par son importance et sa belle tenue. C'est une revue catholique, et cela spécialise son jugement sur les ouvrages littéraires et limite le choix de ses publications; un journal catholique ne peut que l'en féliciter. Mais elle est catholique avec largeur et tolérance; elle se garde bien de borner son horizon aux seuls ouvrages publiés par des coreligionnaires avérés : elle est une revue catholique d'art et de littérature, mais non une revue de littérature et d'art catholique, — il y a en ces termes une différence assez considérable, et *Durendal*, qui se pique, avec raison, de modernité, n'entend point qu'on les confonde.

» Les revues généralement publient peu de chefs-d'œuvre et les revues « jeunes » en publient peut-être moins que les autres, car les essais des débutants et les exercices des jeunes écrivains travaillant à former leur talent sont rarement parfaits; en revanche on y trouve des sentiments pleins de fraîcheur, des expressions vives, un enthousiasme ardent et audacieux qui sont l'apanage de la jeunesse et dont les revues plus mûres sont moins richement pourvues. Signalons, dans les livraisons de *Durendal* que nous venons de feuilleter, d'excellentes pages de critique et d'histoire de M. Arnold Goffin, des vers de M. Georges Marlow, d'une langueur délicate et raffinée, des vers de M. Charles de Sprimont, où passe un souffle héroïque qui semble faire claquer de grands étendards chargés d'épiques broderies, des vers chastes et délicieux du doux poète Fernand Séverin, des pages colorées de MM. Eugène Demolder et Georges Virrès, d'intéressants articles de MM. Léopold Wallner, Edmond Jolly, Henry Mœller, etc. Parmi les nouveaux poètes que *Durendal* fait connaître au public, M. Charles de Sprimont mérite une attention particulière : il a la sensibilité vibrante, l'enthousiasme profond, le verbe sonore et grandiloquent. »

* * *

Un grand poète et un petit critique. — Sous ce titre suggestif et vrai, le *Mercuri de France* flagelle d'importance, et selon son mérite, la

critique écrite par R. Doumic dans la pédante et prétentieuse *Revue des Deux-Mondes*, à l'occasion de la publication des œuvres complètes du génial et merveilleux poète, PAUL VERLAINE, qui — nous, lettrés catholiques, nous ne l'oublierons jamais — a écrit *Sagesse*, un des plus sublimes poèmes chrétiens de ce siècle. La critique de ce monsieur nous remet en mémoire la parole d'Ernest Hello : « L'homme médiocre cherche la virgule qui manque dans le chef-d'œuvre de l'homme de génie ! »

Gustave Kahn, dans la *Revue Blanche* a également et parfaitement remis à sa place M. Doumic. Il proteste avec raison « contre le ton de pion et le ton d'insulte qu'affecte un pur et simple essayiste à l'égard d'un grand poète, qu'il traite comme un écolier. Il ne faudrait pas que le fait d'avoir eu du génie engendrât comme conséquence naturelle qu'on est voué aux outrages ignominieux et c'est non tant la sottise de M. Doumic que son inconvenance que je flétris. »

* * *

Au Conservatoire de Bruges. — Le deuxième concert du Conservatoire a été principalement consacré à la musique belge.

Le morceau capital du concert était le poème symphonique *Psyché*, de CÉSAR FRANCK.

Ce qui a charmé par-dessus tout dans *Psyché*, c'est le coloris orchestral ainsi que la beauté et l'originalité du travail harmonique. A cet égard, la partition de Frank renferme, à côté de quelques réminiscences wagnériennes, de vraies trouvailles, de délicieuses surprises.

D'un tout autre caractère est le poème lyrique *Kollebloemen*, de M. TINEL, une œuvre pleine de fraîcheur; le cœur des épis, « Blozend en vonkelend », pétillant comme un scherzo de Mendelssohn; la description de la bataille, pleine de véhémence, tout cela est très réussi et forme un morceau de belle et forte musique.

Mais où l'esprit de la Flandre revit surtout, c'est dans la cantate *Jacob Van Artevelde*, de GEVAERT; cela est fait tout d'un jet, dans un élan d'enthousiasme, par un Flamand qui, en évoquant la figure du grand tribun gantois, s'est souvenu de toute la grandeur passée de la Flandre et l'a rendue avec un grand bonheur d'expression, dans le style franchement populaire, sans vulgarité. C'est superbe et solidement charpenté. (*Guide Musical.*)

* * *

M. Philippe Mousset, secondé de M^{me} Armand, la grande cantatrice, nous a donné dernièrement un récital de piano du plus haut intérêt. Programme d'un véritable artiste au goût affiné, renfermant les plus beaux noms de la littérature pianistique : Beethoven, Schumann, Brahms, Liszt. Signalons tout particulièrement les *Kreisleriana* de Schumann, trop rarement jouées et qui sont, à côté des Etudes symphoniques et de la Fantaisie en *ut*,

une des œuvres de piano les plus complètement belles qu'ait signé le maître d'Iwickau. Le talent du jeune pianiste, au cours de cette intéressante audition, s'est affirmé mûri, avec toutes les qualités de compréhension, de poésie, de distinction qui caractérisent les élèves de M. A. de Greef.

* * *

La Musique à l'Eglise. — Nous lisons dans *l'Esthétique fondamentale* du Père VEREST : « Feu le chanoine Van Damme, le pieux et très savant musicologue de Gand, se plaignait avec amertume du supplice que lui infligeait la musique *théâtrale* pendant les offices religieux : elle *équivalait pour lui à des propos licencieux*, et cette *profanation* du sanctuaire le froissait profondément. *Sancta Sancte*, disait-il. »

* * *

L'A Capella de Gand, sous la direction de M. Hullebroeck, a consacré son deuxième concert à l'audition d'œuvres de Josquin des Prés. Au programme figurait une intéressante biographie du maître ; avec des détails curieux sur son influence dans l'évolution musicale au moyen âge. Le *Misericordias Domini* avec son beau travail de basse, l'*Incarnatus est*, mélodie au charme pénétrant, et *Regrets*, chanson à quatre voix d'une douceur et d'une mélancolie exquise, ont été chaleureusement applaudis par le public qui a bissé d'enthousiasme la dernière chanson exécutée à ravir. (*Revue d'archéologie.*)

* * *

Accusé de réception : V^{te} DE SPOELBERCH DE LOVENJOL : Sainte-Beuve inconnu (Paris, Plon). R. BOYLESVE : La Becquée (Paris, *Revue Blanche*). S. COUBÉ : Au pays des castes (Paris, Retaux). L. DE LA BRIÈRE : Madame de Sévigné en Bretagne (idem). H. VIGNEMAL : Méprise tragique (Paris, Lemerre). WILLY : Claudine à Paris (Paris, Ollendorff). BJOERNSTERNÈ BJOERNSON : Au-dessus des forces humaines (Paris, *Revue Blanche*). J.-B. SUPINO : L'arte di Benvenuto Cellini (Florence, Alinari). E. BILSTEIN : Une voix disait... (Verviers, H. Loffer).



L'Âme des Races

A mon ami l'abbé HENRY MÖLLER,
je dédie cette vision qui me frappa
d'une façon inoubliable lors de
mes débuts au barreau et que
j'écrivis à vingt ans.

H. B.

I

Comme l'audience allait commencer, je m'approchai des grandes fenêtres du Palais de Justice. Au loin la vue s'étendait, magnifique. Du ciel sans limites à la mer sans fin les teintes s'appâlis-saient, bleues, grises, laiteuses, rosées, aux rayons de velours soyeux d'une matinée ineffable. Les vagues s'enfuyaient vers d'inconnus là-bas, comme nos rêves et comme nos désirs d'un instant. Et dans ce charme tranquille et pur, annonciateur de pleine lumière, je voyais distinctement flotter le symbole d'une jeunesse indéfinie et d'une immuable vie, à l'écart des lois et des règles, dans l'indépendance, la force et la grâce.

Cependant le tribunal avait fait son entrée. Les trois juges avaient gagné leurs sièges, et leurs traits pâles et fatigués disaient le triste poème des vies bureaucratiques. Ils s'affaissèrent, très las des inutiles besognes, et d'instinct leurs yeux se tournèrent vers les étendues lumineuses dont les vitres livraient la splendeur. Un instant leurs pensées vaguèrent dans les immensités; puis reconquis bientôt par la fonction et la coutumière existence ils immobilisèrent leurs visages, et présidèrent, impassibles, à la confection de la cuisine judiciaire. L'huissier audien-

commença la lecture du rôle; des avoués agitèrent de volumineux dossiers et arguèrent de savantes procédures, cependant que des avocats se tiraient la barbe dans l'attente de la plaidoirie. Dans le fond de la salle, d'anxieux clients guettaient les jugements favorables.

Soudain l'une des portes latérales s'ouvrit toute grande et un troupeau de bohémiens, poussés, comme du bétail sur un champ de foire, par une paire de vastes gendarmes, envahit la salle d'audience et s'avança vers le banc des prévenus. Et ce fut une magique apparition. Il me sembla qu'au dehors le soleil devenait plus éclatant et plus fauve, tant ses rayons dorèrent les visages de ces errants. Ils étaient superbes vraiment, drapés dans leurs haillons aux couleurs voyantes, dont les trous laissaient voir leur chair nue, brune et mate, veloutée comme des pêches mûres. Il y avait parmi eux, le dominant de sa taille haute et fière et de son geste de roi sans royaume, un vieillard aux longs cheveux blancs, aux regards profonds et doux, reflétant toute la mélancolie des lointaines destinées et des fuites douloureuses; sa figure était singulièrement régulière et belle, et son torse par endroits dénudé semblait encore d'un jeune homme. Avec une grâce souveraine, où palpait tout l'orgueil d'une race de vaincus, il fit asseoir à ses côtés une jeune femme étrangement pâle, dont les grands yeux cernés par la souffrance et la taille déformée indiquaient les proches angoisses de la maternité. Et celle-ci souriait, — d'un sourire navrant qui accentuait la délicatesse de son visage pur, — à un adolescent de dix-huit ou vingt ans, grand et mince, beau comme un Apollon, au regard impassible et dédaigneux. Autour d'eux se groupèrent d'autres hommes et d'autres femmes, tous fiers et tous beaux, et de brunes fillettes de quatorze ans, et des enfants ébouriffés et sales, ayant déjà dans leurs yeux naïfs le resplendissement de la vie aventureuse. Leurs étoffes larges et flottantes, dont les couleurs fripées se frangeaient d'or au soleil du matin, tranchaient outrageusement sur le noir funèbre des travestissements judiciaires. Et leurs visages lumineux, vivants reflets de l'existence large et libre, s'opposaient aux figures lassées et pensives des hommes de la loi.

Toujours là-bas, à travers les vitres frémissantes, les vagues s'enfuyaient, appelant aux exils lointains, aux rêves d'Eldorados fabuleux, les âmes de désir et les cœurs nostalgiques...

II

La loi punit le *délit* de vagabondage. En ces temps où l'être humain n'est plus qu'un contribuable, il n'est pas permis de vivre sans patrie, sans foyer, sans état civil et sans impôts. Qu'importe qu'on ait détruit le foyer et ruiné la patrie des races vaincues et oubliées : elles se doivent, comme les autres, parquer en des catégories et soumettre à des administrations. Et c'est pour n'avoir point subi ces atteintes sociales que cette douzaine de Zingares, cueillie en montagne par une vigilante maréchaussée, comparaisait en justice ce jour-là, sous l'inculpation de flagrant délit.

Le brigadier de gendarmerie fit sa déposition, les talons joints, les mains collées au pantalon et exhibant leurs paumes, le corps se dandinant en une prétentieuse coquetterie, la tête banale et sans caractère. Il avait surpris cette bande de bohémiens parmi les prairies, et comme ils étaient sans papiers et sans moyens d'existence, n'ayant qu'une vieille baraque et une maigre rosse qui les traînait ou qu'ils traînaient sur les grand'-routes, il avait coffré ce facile butin de police.

Alors le président fit avancer celui qui paraissait le chef de la troupe, le grand vieillard aux yeux tristes, et il lui demanda de sa voix railleuse qui il était et d'où il venait. Le vieux gitane bronzé regarda la mer lointaine, et lentement répondit : « Nous marcher, marcher toujours ; Autriche, Italie, France, pas de pays pour nous ; nous, marcher jusqu'à mourir... »

Et ces paroles, prononcées simplement d'une voix gutturale sans accent et sans nationalité, m'entrèrent dans l'âme, évoquant en moi la splendeur des temps primitifs et les pas vagabonds des races nomades sur la terre aux parfums de jeunesse et d'aurore : la nature est toute baignée de clarté sereine, le murmure des sources rafraîchit la profondeur des bois, et les animaux ont des regards confiants et naïfs, et les hommes, ignorant la loi, ne connaissent que la joie et l'amour. Depuis lors, la terre a vieilli, les bêtes sont devenues craintives et sauvages, et les races humaines se sont servilisées et sont entrées jusqu'au cœur dans la souffrance et dans la haine...

Cependant l'interrogatoire continuait. La jeune femme pâle comparaisait à son tour et ne daignait rien répondre aux vaines

questions des juges, attendris pourtant par les lignes pures de son ovale et l'évidence de sa maternité prochaine ; elle fixait, de ses grands yeux étonnés, le mystère du crucifix cloué à la muraille au-dessus du président, se demandant sans doute quel était ce supplicié et pourquoi il souffrait. Elle ne comprenait pas qu'il l'avertissait des erreurs judiciaires. L'un des juges se pencha vers son voisin et lui dit à voix haute : « Puisqu'elle est sur le point d'accoucher, elle sera mieux soignée en prison. » Et ses deux collègues, pleins d'humanité, esquissèrent un signe d'approbation.

Mais l'éphèbe au brun visage et au torse nerveux quitta sur cette parole sa hautaine impassibilité, et s'avançant brusquement dans l'hémicycle, il s'écria : « Non, ne la mettez pas en prison ; il lui faut la liberté pour qu'elle ait son enfant ; autrement elle mourra. » Le sourire des juges arrêta sa parole. Et se hâtant d'expédier ce surcroît de besogne, le tribunal condamna toute la bande à quinze jours d'emprisonnement, ayant assez de justice dans l'âme pour donner à tous la même peine, afin qu'ils s'en lassent ensemble à travers le hasard des pays.

...Toujours là-bas, à travers les vitres frémissantes, les vagues s'enfuyaient, appelant aux exils lointains, aux rêves d'Eldorados fabuleux, les âmes de désir et les cœurs nostalgiques...

III

Et, tandis que l'audience continuait ses routinières pratiques, je rêvais à ce contact de deux races tout à coup surgi dans cette matinée de lumière.

La symbolisation de la vie indépendante et libre m'apparaissait dans ce vieillard aux yeux profonds et doux, qui semblait regarder dans l'infini des espaces en prononçant les paroles magiques : Nous, marcher jusqu'à mourir... Pour ces errants, pas de conventions, pas de préjugés, pas de frontières, pas de règles et de codes inutiles : ils s'en vont à travers la terre, égrenant au hasard les fantaisies de leur existence, insoucieux de la misère qui les talonne, et fuyant vers des exils éternels dont ils goûtent le charme amer. Et parce qu'ils ignorent des lois et des formules, ils connaissent le bonheur de vivre. Ils sont beaux, car leurs corps dévêtus ont poussé librement dans l'harmonieux

développement des forces et le rythme des lignes et des proportions. Ils sont fiers, car ils n'ont jamais servi personne, n'ayant pas assoupli leur caractère pour flatter les puissants, et ne s'étant pas inclinés sous un maître ou sous une formule sociale. Et la douceur de leurs yeux limpides révèle leurs âmes toutes vierges et frissonnantes de primitifs et de nomades.

Et la vision des juges et du personnel judiciaire se détachait très nette, antithèse attristée de cette race de beauté. Les figures déformées et pâlies indiquaient le travail de la pensée et le mal de vivre; les corps étroits ou sans harmonie accusaient l'existence renfermée et privée d'air et de lumière; et dans les yeux mélancolisés par les méditations se lisaient tous les rêves irréalisés et tous les espoirs enfuis. Il y avait là pourtant des visages qui avaient dû être beaux, et des torses qui avaient dû connaître la splendeur des lignes : mais la vie avait passé sur eux, avec son long cortège de lutttes sans pitié, de vaines amours et de pensées inutiles, et les yeux s'étaient usés, contemplant les horizons éblouissants de clarté avec la certitude de ne jamais en jouir, et les esprits s'étaient abâtardis, rêvant des existences de joie avec la connaissance de leur impossibilité.

Et leur conception de la vie séparait tellement les deux races qu'elles ne pouvaient réciproquement se pénétrer. Les yeux des gitanes disaient jusqu'à l'évidence leur mépris de ces hommes noirs qui s'arrogeaient le droit de prendre leur liberté : qu'avaient-ils à faire avec les codes et les lois, eux, les sans-patrie et les sans-demeure, et au nom de quels supérieurs principes venait-on s'inquiéter de leur nom et de leur profession et les entraver dans leur course à travers la terre, leur domaine? Faisaient-ils donc le mal en donnant à brouter à leur rosse fidèle l'herbe qui borde les routes, et en allégeant les lourds pommiers de leurs fruits *naturels*? La terre n'était point divisible, à leur idée, et l'homme n'avait point le pouvoir de la personnaliser à son profit. Et comment auraient-ils pu vivre toute une vie, si brève et si rapide qu'elle soit, dans un même enclos, en face des mêmes horizons, et en commerce avec les mêmes gens, eux dont les âmes étaient amoureuses de l'espace, et dont les regards s'emplissaient des lumières changeantes et des paysages multiples? Les lointains aimantait leurs âmes, et c'était une *pensée inconsciente* qui les entraînait sans réflexion à travers les mondes,

et en faisait les éternels errants sur une terre de misère, et les suprêmes vestiges des races nomades et libres.

En les étudiant durant l'interrogatoire, les hommes de la loi, au contraire, songeaient à leur foyer confortable, à leurs mensuels émoluments, à leur existence sûre et dûment organisée, à l'administration qui bénévolement règle tous les actes de la vie privée, et aux bienfaits de la civilisation qui assure le bien-être et classe les individus en savantes catégories. Et leur pensée évoquait avec un significatif dédain ces vies de vagabonds sans certitude des jours futurs, sans méthode et sans règles, osant promener en plein soleil leurs costumes indécents et leur mépris des lois. Le cœur des deux races s'attestait en leurs paroles, et les hommes ne s'étaient pas compris. Lorsque le jeune adolescent avait affirmé que la terre libre était nécessaire à son amante pour mettre au monde son enfant, et que la prison serait pour elle la mort certaine, les juges avaient souri, conscients de leur supériorité et n'attachant aucune importance à l'expression d'une idée qui leur était inconnue. Et ils avaient condamné avec la pleine confiance du devoir accompli, ayant servi la société par la répression du vagabondage et l'humanité par les soins et la demeure donnés à l'accouchée.

D'infranchissables barrières se dressaient donc entre ces hommes et nul ne pouvait les briser. L'amour même dont le désir mêle les peuples et rompt les attaches sociales, s'avouait impuissant à confondre en un rêve identique des âmes d'errants et de civilisés. Les Zingares ne s'aiment qu'entre eux, et si le cœur d'une jeune fille bat pour quelque adolescent dont les yeux lui parlèrent parmi les soirs parfumés, il ne se donne qu'en passant, éternellement incapable de se fixer et éternellement épris des pays inconnus et des songes lointains.

Ainsi l'âme des races se manifestait, affirmant les immuables différences qui séparent les êtres humains, et qui ferment les cœurs à la connaissance et à l'amour.

Et, se mêlant à l'intime profondeur de ma songerie, toujours là-bas, à travers les vitres frémissantes, les vagues s'enfuyaient, appelant aux exils lointains, aux rêves d'Eldorados fabuleux, les âmes de désir et les cœurs nostalgiques...

IV

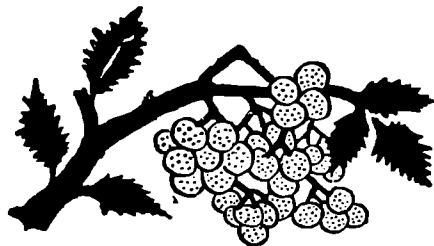
Quinze jours plus tard, je revis passer les bohémiens; ils étaient rendus à la vie indépendante, et ils s'emplissaient les regards de ciel, car sur leurs traits fatigués se lisait la souffrance d'avoir été prisonniers. Et comme la race qu'ils symbolisaient à mes yeux m'avait pris un peu de l'âme, je les suivis à travers les rues de la ville dormant encore.

Ils s'en allèrent au champ des morts et se firent indiquer une tombe. Puis, à l'emplacement désigné, ils s'arrêtèrent tous sur un signe du vieillard qui les conduisait : la terre remuée fraîchement recouvrait la jeune femme pâle qui dans sa prison avait trépassé, comme si elle avait voulu attester la parole de son amant devant les juges. Leurs visages bronzés n'indiquèrent aucun tressaillement intérieur; seuls, les yeux de l'adolescent se détournèrent une seconde pour fixer le ciel infini, et se voilèrent de larmes qui ne tombèrent point.

Et ils repartirent du côté de la mer dont les vagues s'enfuyaient, appelant aux exils lointains les âmes nostalgiques. Ils ne regardèrent pas derrière eux, pas même le jeune homme dont l'amante avait pourtant fermé pour toujours ses beaux yeux las, ses yeux jadis pleins de douceur pour lui. Ils savaient que les lointains là-bas attiraient leur pensée inconsciente, et qu'ils devaient marcher, marcher toujours, marcher jusqu'à mourir.

HENRY BORDEAUX.

Octobre 1891.



Printemps

*Puisque la source claire encore
Egrène, pleine de frissons,
Les perles de sa voix sonore
Sous les massifs et les buissons ;*

*Puisque les oiseaux dans les branches
Chantent, ma charmante, toujours,
Parmi les fleurs roses et blanches,
La chanson des jeunes amours ;*

*Puisque la nature immortelle,
En dépit des destins maudits,
Est souriante et douce, et telle
Que nous la connûmes jadis ;*

*O chérie, il est impossible,
N'est-ce pas ? que notre amour seul
Demeure une chose insensible
Qu'il faille coudre en un linceul.*

*J'en crois la lumière divine
Qui resplendit comme autrefois
Sur le coteau, sur la ravine,
Et sur tous les rameaux des bois ;*

*J'en crois l'ardent parfum qu'apporte
L'haleine des vents embrasés,
Oh ! non, notre âme n'est point morte,
Et ces papillons, les baisers,*

*Se posant sur nos lèvres closes,
D'un coup d'aile vont les rouvrir :
Quand les rosiers poussent leurs roses,
Tous les cœurs doivent refleurir.*

*Oh ! retrouve ton frais sourire,
Ton sourire des jours meilleurs,
Et je retrouverai ma lyre
Longtemps muette par nos pleurs ;*

*Et mes strophes enthousiastes
Pourront s'épanouir encor
Parmi la plaine des cieux vastes
Que traverse un grand soleil d'or.*

MAURICE OLIVANT.





ANVERS. — HÔTEL DE VILLE

Peter Benoit



ES lignes, consacrées à la mémoire du grand artiste flamand que nous venons de perdre, n'ont pas la prétention d'être ni une biographie, ni une étude approfondie, ni un simple panégyrique.

J'estime d'ailleurs comme un devoir de consigner avant tout de graves réserves. Si j'admire l'artiste, je déplore le caractère de l'homme, l'incurie du chrétien baptisé et élevé dans la foi du peuple flamand, qui a oublié ses intérêts éternels pour le seul souci de l'art, l'égoïsme du païen qui a poursuivi la satisfaction des bas instincts de l'humanité, dans le désordre d'une vie facile. Fasse Dieu que, dans les heures ténébreuses de son agonie, ce lamentable naufragé ait reconnu sa misère et imploré son pardon. Mais il ne convient pas d'insister : c'est le secret de Dieu.



PETER BENOIT

(D'après une photographie de J. Franck, de Bruges)

Mon rôle se bornera à étudier rapidement les tendances et l'œuvre de l'artiste.

On l'a caractérisé exactement, semble-t-il, en l'appelant le Rubens de la musique. C'est la même vie débordante, plus extérieure qu'intime, le même éclat de couleur grasse, chatoyante, lumineuse, avec des oppositions puissantes d'ombres profondes et chaudes, le même amour du grandiose, les mêmes exagérations déclamatoires et emphatiques. *Un Rubens au petit*

L'œuvre de Benoit s'inspire fréquemment des spectacles visuels. Le paysage y abonde. Dans *Lucifer* — sa première grande œuvre (1865-1866) — il peint la mer, endormie dans la nuit, paisible comme un tombeau. Et la phrase musicale évoque l'étendue sans limites en un thème morne, ténébreux, fatal, que des lueurs crépusculaires éclairent comme par-dessous. Brusquement, sans transition, une clameur sauvage déchire l'air. Une puissance monstrueuse soulève les flots, qui retombent en hurlant. Et dans le chaos de la tempête se dresse une figure terrifiante qui répond au double nom de *Mort* et *Lucifer*...

De Schelde (L'Escaut, 1867-1868) est une large fresque dont le fond retrace les rives aimées du beau fleuve flamand. Une idylle se cache parmi les roseaux. La nuit, pendant que les eaux lentes s'écoulent paisiblement vers la mer, des lueurs étranges passent dans le ciel. Ce sont les fantômes des Kerels de la vieille Flandre dont la chevauchée furieuse donne au paysage l'allure grandiose d'une épopée. Plus loin, les ombres s'évanouissent dans la lumière du jour, et l'on revoit le fleuve portant une procession de navires, voiles déployées, chargés des richesses du monde. Et toujours, dans l'ampleur de la polyphonie musicale, les sons évoquent, par je ne sais quelle magie, l'image des coques puissantes, des hautes mâtures et des voiles ployées sous le vent.

Dans d'autres œuvres moins importantes, comme *De Leie*, apparaissent des rives plus intimes, avec de lointains rappels du thème de l'Escaut.

Celui-ci revient encore dans le prologue du grand poème *De Rhijn* (Le Rhin, 1891-1892), qui nous transporte, avec les Génies allégoriques du Fleuve et de la Tour, en plein paysage rhénan. Là défilent les rives légendaires, encaissées en d'abruptes montagnes, les villes bruyantes qu'animent les

bandes d'étudiants, les bourgeois amis de la bonne bière et les doctes *professoren*; enfin les cathédrales et les dômes, dont les flèches altières se mirent dans les eaux glauques, tandis que de graves chants d'orgue s'épandent de leurs portails entr'ouverts.

Feestzang (Hymne de Fête, 1885) traduit la cohue de la foule encombrant la place publique d'une grande ville, un jour de fête officielle; c'est le bourdonnement de la ruche humaine que traverse l'appel des clairons, le tintement du carillon, l'envolée des cloches et ces trois coups de canon, prodigieux prélude à l'hymne de triomphe : — *Zegen! Zegen! Zegen!* — qui éclate grandiose et solennel, comme le *Sanctus* liturgique.

Mais par-dessus tout il convient de louer le prodigieux poème symphonique du printemps, qui ouvre le chef-d'œuvre du maître : *de Oorlog* (La Guerre, 1871-1873). Tout son génie, toute la saveur et la puissance de sa technique y sont à l'apogée.

Les premières mesures de l'orchestre disent un thème très doux, limpide comme des cristaux de glace, avec l'évocation d'un ciel de mars pur mais froid. Puis, sur des accords de harpes, les chœurs entonnent le chant de la terre sommeillant sous les premiers baisers du printemps. Le thème du renouveau s'élève dans le murmure de la symphonie, avec des inflexions molles et caressantes. Un long frémissement secoue la dormeuse, qui s'éveille en souriant. Le torrent de la sève, longtemps captif sous les glaces, reprend son cours; il s'enfle et bouillonne, il déborde en larges flots exubérants.

Voici que le soleil vainqueur illumine les larges étendues d'herbages, barrées de bouquets d'arbres; les ruisseaux bondissent dans les prairies; déjà l'orge et le froment ondulent sous la brise; les abeilles et les frelons emplissent l'air embaumé d'un bourdonnement sonore; les oiseaux chantent à gorge déployée dans les bocages et dans l'azur; tandis que le soleil répand partout l'éclat varié de ses rayons, en taches diaprées, diamants sombres au contact des terres grasses, émeraudes, topazes, saphirs et nacres dans le chatoiement de la verdure et des eaux.

Toute cette étincelante gamme de couleurs jaillit en incomparable poésie dans le fouillis des thèmes, l'allure du rythme qui s'anime toujours davantage, le charme des timbres, les larges

sonorités tantôt profondes, tantôt aériennes et subtiles comme la lumière même. Mais c'est surtout par le charme pénétrant de la phrase musicale que Benoit se montre poète lyrique. Il ne décrit point pour décrire; il ne poursuit pas de vaines analogies sensorielles; c'est la beauté intime des choses qu'il recherche; c'est l'émotion profonde, la sensation esthétique que les formes visibles et le langage mystérieux des sons font naître au fond de l'âme, comme par un commun privilège.

Benoit n'est pas seulement le poète de la nature. Il raconte aussi les passions du cœur, l'amour de la patrie, le culte des grands hommes, l'enthousiasme pour tout ce qui est noble, et toujours son langage se hausse à la grande déclamation, parfois jusqu'à l'excès. Quand il chante l'amour humain, c'est en une note tendre, délicate, enjouée.

Si dans Wagner l'amour est un torrent furieux qui gronde, ou un embrasement formidable qui fait crouler la voûte des cieux, cette passion, chez Benoit, ne semble connaître ni farouche ardeur ni tourment. Est-ce manque de profondeur dans le sentiment? Ou plutôt n'est-ce pas la manifestation de deux états d'âme tout opposés: l'Allemand, dont la philosophie inquiète a sombré dans le pessimisme, représenterait un phénomène de dégénérescence décadente, tandis que le Flamand primesautier, n'obéissant qu'aux impulsions de l'être, naturellement optimiste, serait le type sain et intact d'une race que la surcivilisation n'aurait point entamée.

Il trouve des accents profondément attendris dans son admirable *Moederspraak*, où le charme languide de la mélodie traduit si bien le sentiment grave et naïf du vieux texte.

Ailleurs, dans *Kindercantate*, c'est le gentil minois, sinon l'âme, des bambins et des bambines qui sourit dans le délicat travail orchestral, enveloppant de ses gracieuses arabesques la mélodie des vieilles rondes enfantines.

Mais le génie de Benoit recherche avant tout le déploiement des grandes compositions. Il a cultivé de préférence l'oratorio, où, après les classiques tels que Bach, Haendel, Haydn, Mendelssohn, il a su apporter sa note personnelle de romantisme dans une forme classique, de chaud lyrisme dans l'ordonnance

sévère des lignes et des proportions. Son tempérament devait le porter vers cette forme de l'art, où la parole donne à la musique un accent que la pure symphonie ne peut trouver, mais assez puissante, assez expressive par elle-même pour n'avoir pas besoin d'action dramatique ni de mise en scène. Au reste, il n'a jamais essayé de l'opéra, dédaignant cette veine de succès faciles et de profits assurés pour une forme dramatique plus conforme à son génie : le drame lyrique.

Benoit a écrit quatre grands oratorios : *Lucifer, de Schelde, de Oorlog, de Rhijn*, quoique l'on puisse ranger dans le même genre des œuvres moins longues, ou bien écrites pour une circonstance officielle, comme *Drama Christi* (Inauguration des fresques de Guffens et Swerts en l'église Saint-Georges à Anvers, 1871), *Rubens-Cantate* (centenaire de la naissance de Rubens, 1876); *de Muze der Geschiedenis* (la Muse de l'Histoire, exposition de Bruxelles 1880), *Conscience-Cantate* (à l'occasion de la mort de Conscience), *Feestzang* (Exposition d'Anvers 1885), etc. Inspirant ses librettistes, parmi lesquels d'excellents comme Hiel et Van Beers, de médiocres comme de Geyter, il recherche toujours les sujets grandioses, les imaginations épiques, la rhétorique grandiloquente, les thèmes à effet.

Dans l'*Oorlog*, deux chœurs, personnifiant deux armées ennemies, se livrent un combat homérique. Après la tuerie éclatent simultanément les cris de victoire, les imprécations des vaincus, les appels stridents des trompettes guerrières, la grande voix de l'orgue, le *Te Deum* des prêtres et la sonnerie des cloches.

Remarquons, en passant, la rencontre fortuite du thème des cloches chez Benoit et chez Wagner dans *Parsifal*, sans que l'on puisse soupçonner un plagiat, *Parsifal* ayant été joué la première fois en 1883 et l'*Oorlog* datant de 1873.

Dans la *Rubens-Cantate*, les cinq parties du monde s'ébranlent pour glorifier le peintre anversois, et dans la marche triomphale de la première partie des épisodes caractéristiques rappellent les civilisations et les peuples barbares.

La peinture de l'Escaut s'exalte du souvenir des vieux Flamands. La seconde partie de l'œuvre raconte leurs luttes farouches et ce récit dramatique s'entrecoupe d'opiniâtres retours du lied de Guillaume de Nassau, qui éclate enfin en fanfare victorieuse. Encore un de ces irrésistibles effets dont

Benoit avait le secret, et qu'il savait du reste sauver de la banalité.

Il excellait généralement dans les péroraisons, habilement préparées et ramassant pour l'explosion finale toutes les ressources des sonorités, tout l'intérêt des thèmes. Je n'en connais guère de plus belles au monde que celle de *Lucifer* et du *Feestzang*, si grandioses dans leur structure très simple mais très saisissante. La péroration du *Feestzang* est digne de Beethoven même.

Cette grandeur de la pensée, Benoit se plaît à la réaliser dans une accumulation inusitée de masses chorales et instrumentales. Il est reçu que le grand orchestre wagnérien de la tétralogie est le type des grandes armées musicales de notre temps. Je citerai ici, à titre de curiosité, la composition de l'orchestre qui exécuta le *Feestzang* à Anvers, lors de l'érection de l'École de musique flamande en Conservatoire, le 12 septembre 1897, sous la direction de M. L. Mortelmans.

Grand orgue	1 petite flûte	6 cors
3 harpes	6 grandes flûtes (groupes de trois)	6 trompettes
18 premiers violons	6 hautbois (groupes de trois)	6 trombones
18 seconds violons	1 cor anglais.	1 tuba
12 altos	6 clarinettes (groupes de trois)	1 bombardon
13 violoncelles	1 clarinette basse	1 sarrusophone
10 contrebasses	1 saxophone	
	4 bassons	
	2 paires de timbales	
	tambour	
	tam-tam	
	grosse caisse	
	cymbales	
	jeu de cloches	
	canon	

Ce formidable orchestre soutenait un chœur de 880 chanteurs se décomposant comme il suit : 187 sopranos, 143 altos, 135 ténors, 143 basses, plus une bande de 272 enfants.

Dans ces conditions, l'exécution de l'œuvre, admirablement à point et dirigée d'une main ferme et savante, écrite du reste pour le déploiement de sonorités exceptionnelles, fut absolument prodigieuse.

De Muze der Geschiedenis comporte des chœurs mixtes, deux chœurs d'enfants, neuf groupes de chanteurs, chaque groupe représentant une province, accompagnés chacun d'un petit orchestre caractéristique, et, brochant sur le tout, le grandissime orchestre de symphonie et deux orchestres d'instruments de cuivre, — enfin le canon.

De Oorlog mobilise, outre le grand orchestre de symphonie, le grand orgue et des bandes de trompettes guerrières, un quatuor de voix solistes, un petit chœur mixte, deux grands chœurs mixtes et un chœur d'enfants.

Benoit voulait et *savait* faire grand. Il savait conduire ces masses profondes en tacticien habile dans les effets successifs de diversion et de concentration. Car il faut remarquer qu'entre des mains médiocres de pareilles ressources n'aboutiraient qu'à la confusion et au chaos. Berlioz a essayé, lui aussi, des moyens insolites. Mais on convient généralement que l'effet produit n'était pas proportionnel aux moyens engagés.

*
* *

Pour le théâtre, Benoit a écrit deux grands drames lyriques : *Charlotte Corday* (1875-1876) dont l'ouverture et la valse sont célèbres, et *Willem de Zwijger* (Guillaume le Taciturne, 1876), épisode de la Pacification de Gand, de plus des scènes moins importantes comme *Het Meilief* (Amour de Mai, 1893), et des œuvres moins connues : *Karel van Gelderland* (Charles de Gueldre, drame lyrique parlé en 5 actes, 1892), *Pompeïa* (drame lyrique parlé en 5 actes, 1895).

L'œuvre purement symphonique de Benoit est très restreinte. Outre des ouvertures, on peut citer deux concertos pour orchestre et piano (1864), pour orchestre et flûte (1866), œuvres de début mais dignes des meilleurs classiques.

Benoit laisse encore quelques œuvres religieuses ; pour le concert : une cantate de Noël, une messe, un *Te Deum*, un *Requiem* (tétralogie factice datant de 1859 à 1863), *Drama Christi* ; pour l'église : *Ave Maria* pour double chœur mixte *a capella* (œuvre de début), une messe brève (de la bonne époque) et vingt motets, dont la moitié, c'est-à-dire les premiers en date, sont détestables, tandis que les autres ont une allure large et noble qui les rend

recommandables, bien que le sentiment du texte liturgique ne soit pas toujours bien compris, et que l'onction religieuse fasse parfois défaut.

Il convient de noter la transformation profonde de sa manière d'écrire pour l'église, opérée sous l'influence d'une personne d'un rare mérite, M^{lle} Constance Teichmann, dont Anvers garde l'impérissable mémoire. Elle fut à la fois l'ange de la charité, le modèle de toutes les vertus, une sainte dans le monde auréolée des dons extraordinaires de la grâce, une grande artiste passionnée de musique, douée d'un organe merveilleux qu'elle eût la bonne grâce de produire en public, en dépit de sa fierté de patricienne et de sa modestie chrétienne. Ce fut elle qui chanta le rôle du soprano solo dans l'exécution de *Lucifer* à Bruxelles en 1865. Elle eut pour Benoit un culte extraordinaire qui se fût changé volontiers en ardeur d'apôtre. Si son influence ne fut pas durable au point de vue des intérêts de l'âme, elle ouvrit au maître des horizons nouveaux sur le caractère de la musique d'église. De ce moment datent les œuvres de Benoit que les maîtrises peuvent accepter.

*
* *

Dès le début de sa carrière artistique, Benoit s'attache à ce principe que l'art d'un peuple doit plonger ses racines profondes dans les traditions nationales. Il a voulu fonder une école de musique flamande. Pour lui, chaque peuple a sa manière de chanter; le mélос de l'Italien n'est pas celui de l'Allemand, ni même du Français. Il cherchera donc le thème mélodique propre au Flamand, en étudiant sa langue et ses anciennes mélodies populaires. Ses œuvres sont nourries de cette sève antique, mais élaborée par la puissance de sa propre individualité. Les vieux airs qu'il emploie, il les transforme à sa fantaisie, tout en gardant le type primitif. Ainsi du lied de Guillaume de Nassau (*Schelde*), il ne conservera que les trois premières notes. La suite est de lui, mais cette suite a jailli de la tradition comme une plante vigoureuse sortie des entrailles du sol natal.

Benoit n'a vécu et n'a écrit que dans cette conviction d'apôtre de l'art national. Il ignorait toute autre ambition. La réclame lui était tout à fait inconnue, à tel point que l'opinion publique

à l'étranger s'occupe à peine de lui. On ne connaît guère ses œuvres, qu'il négligea de faire traduire et même de publier. D'ailleurs les difficultés d'exécution sont telles qu'il faut un effort considérable et le stimulant d'un événement pour monter une de ses grandes machines. Ainsi l'*Oorlog* n'eut qu'une seule exécution!

Je me suis arrêté avec complaisance aux beaux côtés de l'œuvre de Benoit. Cela ne veut pas dire que ce soleil n'ait pas eu aussi ses taches. Son amour de la grandiloquence le fait tomber parfois dans l'enflure. Il n'est pas toujours exempt de fautes de goût, et, dans ses dernières productions, l'inspiration est souvent rebelle. Il semble que l'ardeur de la flamme ait usé le creuset.

*
* *

L'ambition de Benoit fut celle d'un fondateur d'école. Y a-t-il réussi? L'individualisme de la race peut-il résister au torrent de cosmopolitisme qui entraîne fatalement les hommes d'aujourd'hui? Les aspirations mercantiles n'entrent-elles pas en conflit avec le désintéressement d'un art confiné, s'il reste sincère, dans les limites d'un petit pays? Au reste, y a-t-il eu, y aura-t-il jamais un art flamand? La tendance de Benoit n'est-elle pas plutôt affaire de tempérament que de terroir?

Je ne prétends pas résoudre ces questions, mais je constate pourtant que, des trois élèves les plus distingués de Benoit, Blockx, Wambach et Mortelmans, je n'en vois aucun marchant résolument dans la voie du maître. Chacun suit sa route propre.

Blockx s'est tourné vers le théâtre, où il cherche des succès faciles, dans une conception superficielle du caractère flamand. Il n'y voit qu'une chose : le goût de la ripaille, des beuveries, de la danse en sabots et du plaisir sensuel.

A l'étranger, on nomme cela de l'art flamand, et l'on rappelle Teniers et Jan Steen! Odieuse mystification, dont ne peuvent être dupes ceux qui se souviennent du caractère profondément religieux, de la sensibilité grave et délicate de la vraie race flamande, personnifiée en ces purs artistes qui se nomment Memling, Roger van der Weyden et Quinten Matsijs. Au reste, Blockx travaille volontiers sur des librettos français. C'est un habile homme qui ne dédaigne pas l'art profitable.

Wambach est incontestablement plus Flamand que ce dernier. Les admirables figures de la légende et de l'histoire que Wambach a illustrées du charme de sa musique, Yolande, Blanche-fleur, Quinten Matsijs, évoquent autrement notre idéal, nos amours et nos rêves que cette odieuse et compromettante *Princesse d'Auberge* dont les badauds s'amuse!

Mais l'élève le plus distingué de Benoit est sans contredit M. Mortelmans. Jusqu'ici, son œuvre est purement symphonique. Il a révélé dans ce genre, assurément le plus difficile, des aptitudes extraordinaires qui annoncent un grand artiste. Toutefois, je ne découvre guère de sentiment de terroir dans les deux symphonies de Mortelmans, et si j'y devais reconnaître l'influence d'autres maîtres, je songerais à Beethoven, à Schumann et à Wagner, avant de penser à Benoit.

Après tout, il n'y a là aucun sujet de plainte. L'art connaît-il encore des frontières? Et avant d'appartenir à sa race, l'artiste du vingtième siècle n'appartient-il pas à l'humanité riche de l'héritage accumulé de cinq siècles?

F. VERHELST.



Elaine

I

*La vierge au regard clair comme l'eau des fontaines,
Du vitrail féodal où le vent vient gémir
Contemple à l'horizon d'opale et de saphyr
Le beau soleil dorant les collines lointaines.*

*L'ennui des jours pareils, lourds de tristesses vaines,
A terni sa beauté prête à s'épanouir,
Les chagrins de l'oubli font lentement pâlir
Le sang limpide et pur qui coule dans ses veines.*

*Et quand un long rayon s'attarde à caresser
— Souvenir du héros qui ne fit que passer —
Le riche bouclier dont le mur se décore,*

*Un reflet s'alanguit dans l'or de ses cheveux
Et l'image du preux disparu dans l'aurore
Vient doucement remplir le rêve de ses yeux:*

II

*Il vint, un soir de guerre, où de larges blessures
Dans sa chair de héros s'ouvriraient comme des fleurs ;
C'était au mois où le printemps rend les couleurs
Fraîches et fait lever l'or des moissons futures.*

*Il resta jusqu'au jour où les récoltes mûres
Tombent sous l'acier bleu des faux aux vols siffleurs ;
Il partit un matin, dédaigneux de ses pleurs,
Pour avoir vu briller dans l'aube des armures.*

*Elle l'aimait. Ses yeux devinaient dans les siens,
A travers la fierté des exploits anciens,
Une âme de douceur et de caresse pleine...*

*Il s'était éloigné, sans parler de retour,
Et la vierge unissait pour un sanglot d'amour,
Lancelot, ton nom grave, à son nom tendre, Elaine !*

III

*Le temps passe ; l'automne a terni les grands bois,
La rivière en pleurant roule des feuilles mortes,
Le vent rude siffle aux créneaux et gronde aux portes,
La meute au chant du cor a mêlé ses abois.*

*Mais plus sonore encor que ces bruyantes voix,
Trop tenace pour que l'aquilon bref l'emporte,
Dans le cœur façonné par sa main douce et forte,
L'Amour dominateur veille comme autrefois.*

*O douloureux Amour par qui l'on peine et pleure !
L'enfant lasse a quitté la tranquille demeure,
L'enfant s'en est allée auprès du flot qui dort.*

*Elle a vu dans l'eau claire où baignent les étoiles
Sa blanche image, pâle et frêle sous les voiles
Qui semblent la vêtir des candeurs de la mort.*

IV

*Elle voit s'écouler l'onde limpide et lente
Dans la lumière étrange et calme qui reluit,
Elle sent s'alanguir les lèvres de la Nuit,
Comme pour un baiser, sur son âme tremblante.*

*Seul son cœur veille encore et palpite, parmi
La paix mystérieuse et sainte qui l'enchanté ;
D'ombre et d'argent se vêt la forêt sommeillante
Dans le divin silence où tout s'est endormi.*

*L'enfant pâle a cueilli des fleurs d'eau... l'enfant lasse
S'est inclinée au bord des flots... un air de chasse
Rappelle le héros lointain, qui vint un jour.*

*Les flots ont emporté l'enfant morte sans plaintes,
Sur ses lèvres tenant ses petites mains jointes,
O lys de l'innocence et roses de l'amour !*

CHARLES DE SPRIMONT.



M. Edmond Rostand

(L'Aiglon) ⁽¹⁾



AREMENT destinée littéraire fut aussi magnifique, aussi complètement heureuse que celle de M. Rostand : la précocité de son génie, la soudaineté de cette décisive révélation que fut *Cyrano de Bergerac*, l'empressement de l'Ancien et du Nouveau Monde à ratifier la jeune renommée de ce privilégié, font de M. Edmond Rostand une sorte d'archétype du « favori des Muses ». La fortune, si souvent ingrate aux accoupleurs de rimes, lui sourit dès ses premiers pas ; il n'eut qu'à paraître pour être applaudi, choyé, fêté comme pas un ; et ses trente ans n'avaient pas encore sonné qu'une auréole, déjà, s'apercevait à son front. C'est, aussi, que M. Rostand fut comblé des dons les plus rares. Il avait reçu, en naissant, ce coup de soleil qui influa si puissamment sur toute la vie de Jean-des-Figues, et dont Paul Arène parle si joliment. Mais le coup de soleil marseillais qui frappa la tête d'Edmond Rostand dut être vraiment prodigieux : il eût suffi, n'en doutez pas, à mettre en marmelade plusieurs cerveaux d'hommes du Nord. M. Rostand le subit allègrement, et ne s'en porta que mieux : à l'âge où les jeunes poètes soupirent encore après le premier baiser de la Muse, elle l'avait gratifié de faveurs nonpareillées. Et il eut ce suprême bonheur, — en débarquant à Paris avec ses rêves, ses espérances et un merveilleux bagage de talent, — de rencontrer sur sa route cette fée à la voix d'or, de qui la toute-puissante baguette fait sortir de terre des légions d'écouteurs. Or, écouter M. Rostand et l'applaudir, vous savez bien que cela ne fait qu'un... Puis, Coquelin s'affubla du nez héroïque de Cyrano : et ce furent des acclamations, et ce fut un triomphe — et ce fut la Gloire !

(1) *L'Aiglon* a été édité par la maison Fasquelle, de Paris.

Gloire légitime ! s'écrient les uns, délirant d'enthousiasme. Gloire usurpée ! répondent les autres, non moins ardents en leur dénigrement... Il est permis de rechercher lequel des deux partis a raison. Parcourons donc l'œuvre d'Edmond Rostand, et tâchons de déterminer la somme de beauté qu'elle nous a apportée. Un rapide coup-d'œil sur chacune des cinq pièces de théâtre du jeune dramaturge nous suffira : aussi bien les sujets de ces comédies ou drames ne sont-ils ignorés de personne.

M. Edmond Rostand débuta par les *Musardises*, un recueil de piécettes sans prétention aucune ; l'auteur ne se décide pas à rééditer ce volume, aujourd'hui introuvable. Peut-être a-t-il raison. Son vrai début, ce sont les *Romanesques*, une fine, pittoresque et délicieuse bluette en trois actes. Le poète nous y raconte, comme à mi-voix, l'histoire exquise de deux enfants plus épris encore d'aventure que d'amour, et à qui leurs pères parviennent à persuader qu'une haine féroce les divise, et qu'en s'aimant, ces deux rejetons de deux familles ennemies ne seraient ni plus ni moins criminels que les amants de Vérone. Eux, naturellement, de donner tête baissée dans le piège ; un enlèvement pour rire, machiné par les papas de concert avec un faux spadassin, donne à Percinet l'occasion de faire le geste héroïque et de sauver sa Sylvette... Mais voici que le subterfuge se découvre : fureur des jouvenceaux, qui mutuellement s'agrippent, en viennent aux sarcasmes, et de là à l'inévitable querelle :

— Fi ! la fausse enlevée !

— Hou ! le sauveur en toc !

Et Percinet s'en va de par le monde, à la poursuite de réelles aventures. Mais il revient bientôt, dégrisé, tirant de l'aile, pitoyable et meurtri par la vie. Et Sylvette, qui au fond l'a toujours aimé, Sylvette, qui elle aussi en a soupé, du romanesque ! l'accueille dans ses bras, le console et le guérit ; cependant qu'il conclut très raisonnablement que, s'étant crus véritablement en péril, ils ont été des héros véritables,

Et qu'elle peut broder quand elle veut, notre âme,
De véritables fleurs sur une fausse trame !

Sur cette frêle trame, M. Rostand a brodé lui-même de précieuses fleurs de rêve : les *Romanesques*, c'est comme un marivaudage banvillesque — et qui se hausse, parfois, jusqu'à devenir shakespearien — situé en un décor de Watteau. Les personnages sont de fragiles fantoches aux gestes menus, aux paroles grêles, et qui semblent vêtus de clair de lune, pétris de lys et de roses : mais, pour légère que soit leur voix, elle n'en exprime pas moins des choses profondes, et vraies de l'éternelle vérité. Ces deux petits toqués sont de tous les temps et de tous les lieux. C'est pourquoi, je le répète, les *Romanesques* s'avèrent, sous leur apparence de badinage, une comédie très humaine.

La *Princesse lointaine*, qui suivit les *Romanesques*, est peut-être la plus noble, la plus haute et la plus purement belle des œuvres de M. Rostand. A coup sûr est-elle la plus désintéressée : ici, nulle concession au goût public, nulle tache de préciosité, nulle défaillance de rythme ; mais partout une pensée

hautaine et grave, un langage d'une grandeur constamment soutenue, un alexandrin majestueux et tout héroïque. La *Princesse lointaine*, par ces charmes profonds, est un des drames d'aujourd'hui qui se rapprochent le plus des sommets shakespeariens.

Quant à la *Samaritaine*, quelque remplie de beautés que soit cette légende biblique, il me semble qu'on lui reprocherait avec raison une préciosité excessive, qui, dans la bouche de Jésus au moins, est vraiment déplacée. Le Sauveur de M. Rostand a des manières de dire qui sentent un peu leur fin de siècle; ce Jésus-là a fréquenté chez Julie d'Angennes et lu les poètes romantiques : rien ne lui échappe des subtilités du langage moderne, et sa parole abonde en images raffinées, fort différentes des simples figures de l'Évangile. Tout ceci n'empêche pas, d'ailleurs, qu'un large souffle d'éloquence et d'amour ne circule au travers de ces pages.

Pour *Cyrano de Bergerac*, qu'aucun de mes lecteurs n'oserait ignorer, qu'il me suffise de constater avec tout le monde que cette comédie héroïque déborde littéralement de poésie exquise, d'imagination échevelée, d'esprit, de verve, de bonne humeur et de belle santé. C'est, à quelques réserves près, un chef-d'œuvre. Le métier consommé du dramaturge, l'adresse du versificateur et le génie du poète se réunissent dans *Cyrano* pour en faire quelque chose de définitif, l'expression suprême de la personnalité d'Edmond Rostand. Le langage des précieuses, que l'auteur excelle à parler, à augmenter même de trouvailles délicieuses, est ici tout à fait à sa place : il confère à l'héroïque cadet de Gascogne, — de qui les sanglots s'étouffent sous des éclats de rire, et dont l'affreux pif a l'air d'un faux nez de carnaval, et dont les concetti perpétuels sont comme des confetti dont il éblouit Roxane et s'aveugle lui-même —, il lui confère ce privilège inestimable d'être un type, et un type qui restera. Les prodigieuses dépenses d'esprit de cet homme étrange surpassent, peut-être, ce que l'on connaît en ce genre de plus miraculeux. Si l'on y ajoute son inébranlable fierté, sa loyale horreur des compromis et des bassesses, sa joyeuse bravoure sans vantardise, il se trouve qu'aucun personnage de théâtre ne saurait être plus sympathique à l'âme française que le généreux amant de Roxane. Le talent très particulier de M. Rostand a pu, ici, se déployer à l'aise et dans un cadre approprié; et c'est pourquoi *Cyrano de Bergerac* est probablement appelé à demeurer, parmi les œuvres de l'auteur, celle que l'unanime jugement proclame le « chef-d'œuvre ».

L'écho du triomphe qui accueillit l'*Aiglon* n'aura pas manqué de parvenir jusqu'à vous. Les raisons de ce formidable succès sont-elles purement littéraires? quoique admirant profondément le talent hors de pair de M. Rostand, je n'oserais affirmer qu'il n'y eut pas, à ce récent triomphe, certaines causes quelque peu étrangères à l'Art. Il est très possible, hélas! que le drapeau tricolore obstinément agité par le duc de Reichstadt, au cours de ces six actes, ait autant contribué à la victoire que la bannière propre du poète. D'autres peuvent estimer que ceci n'enlève pas, à cette victoire, une parcelle de sa valeur; certains même iront jusqu'à dire que cela lui en ajoute... Moi qui, n'étant point Français, ai quelque raison de ne m'exalter pas en un chauvinisme ridicule, je préférerais ne devoir attribuer un si glorieux triomphe qu'au

seul prestige de l'Art. Chacun, du reste, voit les choses à sa manière. Et je sais que, dans les applaudissements qui saluèrent certains des drames de Victor Hugo, une bonne part s'adressait plus à leurs théories politiques qu'à la splendeur de leurs vers.

L'*Aiglon* occupe, dans l'œuvre d'Edmond Rostand, la même place qu'*Hamlet* et *Lorenzaccio* dans celles de Shakespeare et de Musset. Je n'essaierai pas d'établir, entre ces trois portraits d'une âme chancelante et inférieure à ses rêves, des comparaisons oiseuses. Je ne me demanderai pas davantage si M. Rostand a voulu, par delà cette résurrection du duc de Reichstadt — qui, vivant, ne fut pas grand'chose et qui, mort, n'est plus rien du tout — tenter de plaider une cause politique. L'auteur, d'ailleurs, prend soin de nous le dire en une épigraphe :

Mon Dieu ! ce n'est pas une cause
Que j'attaque ou que je défend,
Et ceci n'est pas autre chose
Que l'histoire d'un pauvre enfant.

Je ne demande pas mieux que de le croire, encore que ce me soit assez malaisé. Tout autant, d'ailleurs, que l'histoire de ce frère jeune homme — qui, en réalité, ne fut ni plus ni moins qu'un « cavalier parfait » — et qui dit de lui-même :

Moi qui ne suis qu'un souvenir dans un fantôme,

tout autant que l'histoire de cet enfant veule et insignifiant, l'*Aiglon* me paraît être l'histoire de la trace qu'a laissée en Europe le passage du Petit Caporal. L'auteur suit pas à pas le sillon profond creusé par l'épopée napoléonienne, et qui n'est pas si près de se refermer ; il analyse, en une série d'exemples vivants, l'influence surhumaine exercée par cet homme inouï, qui fut adoré comme un demi-dieu, — à la mort de qui l'on ne voulait, l'on ne *pouvait* pas croire —, et dont le fantôme formidable, planant et sur la France et sur l'Autriche elle-même, secouait de terreur un empereur sur son trône, éveillait de nouveaux héroïsmes au fond du cœur des soldats, et faisait répandre encore de l'or, des larmes et du sang. Tout le long de ces six actes, la gloire de Napoléon-le-Grand, telle une infatigable marée, vient battre les murs de Schœnbrunn de son bruit redoutable ; et le duc de Reichstadt, qui s'effémine et s'amollit au milieu d'une cour de jolies femmes, interrompt ses jeux enfantins pour prêter l'oreille, rêveusement, à cette rumeur majestueuse et chère qui lui parle et lui parle sans cesse de son père ! de l'Homme ! de celui dont l'héritage est trop pesant à ses débiles mains !

Le réveillera-t-elle, cette voix glorieuse ? Ah ! s'il n'y entendait que le galop des chevaux, le tintement des cuirasses et le fracas des armes, peut-être se lèverait-il de son moelleux fauteuil pour ceindre une épée, sauter en selle et voler, lui aussi, à la poursuite de la Gloire. Mais il se mêle, à ces échos de combats, trop de râles de blessés, trop de sanglots d'enfants, trop de plaintes de mères. Et le pauvre petit Franz est tendre et doux : voir couler son sang à lui ne l'effraierait peut-être point, mais le sang d'un autre le ferait se trouver

mal... Et puis Metternich est là, Metternich à l'âme diabolique, qui vient l'halluciner de souvenirs affolants, lui évoquer les Ombres lamentables de ses aïeux d'Espagne, avec toutes leurs faiblesses et toutes leurs folies, — et lui montrer dans un miroir, aux clartés blêmes des bougies, ses yeux d'enfant espagnol, ses yeux

Dans lesquels d'autres yeux, déjà vus dans des cadres,
Rêvent à des bûchers ou pleurent des escadres !

A peine a-t-il tenté de secouer sa torpeur, à peine s'est-il à demi éveillé de sa pâle inaction, à peine a-t-il osé rêver d'Empire, — que Metternich est là, qui part d'un éclat de rire, et par quelque sarcasme lui rappelle quelle infranchissable distance le sépare de son père, lui, colonel dans la garde autrichienne ! Et le voilà, — lui dont l'imagination s'était allumée à l'enthousiasme des fidèles de France, à la lecture des Campagnes paternelles et aux récits enflammés d'un grognard épique, — le voilà qui succombe sous la pointe acérée d'un diplomate autrichien. C'est que Metternich dit vrai : Franz est un enfant malade, qui porte en lui-même son plus grand ennemi, et qui ne peut

Oser aller régner en France, avec ses yeux !

Ah ! qu'il a bien raison, ce mince colonel blanc, de renoncer aux aventures, de ne pas tenter la Vie pleine de hasards, et de s'écrier dans un enjouement résigné :

Soit ! je serai le reflet blond du héros brun
Qui s'en allait les battant tous l'un après l'un,
Et tandis que je les vaincrai l'une après l'une,
Mes soleils d'Austerlitz seront des clairs de lune !

L'aura-t-il même connu, ce pâle enchantement des clairs de lune ? A peine ! Trop faible pour les combats, son cœur est trop faible aussi — ou trop grand — pour l'amour : il cueille, le long du chemin, des « amourettes », rien que des amourettes. Passionnément aimé de toutes les femmes, il sent bien que ce qu'elles adorent en lui, c'est le souvenir de son Père ; et il replie son cœur comme une farouche sensitive. Et quand il le donne enfin, à cette si jolie et si touchante « petite source » qui le rafraîchit de sa pitié, c'est pour échouer de nouveau en cette suprême tentative de bonheur. Il était dit qu'il devait tout rater.

Sa conspiration aussi rate piteusement, comme un pétard mal allumé, — une conspiration tramée en un bal masqué, par des femmes qui chuchotent sous des loupes de satin, au milieu du tournoiement des Polichinelles et des Pierrettes ! C'était bien le complot qu'il lui fallait, à ce pauvre enfant dont toute la destinée n'est qu'une tentative avortée.

Et pourtant, une fois au moins dans sa lamentable vie de fantoche, ce petit duc de Reichstadt apparaît vraiment grand : c'est à Wagram, sur le champ de bataille, où il s'offre en holocauste pour payer tout le sang répandu par son père, en une scène hautement tragique et puissamment originale, une des plus belles du drame.

De celui-ci, je ne vous détaillerai pas l'intrigue. Je vous ai dit ce que j'ai cru voir, dans cet *Aiglon* si discuté; d'autres peut-être y verraient autre chose. Quant à moi, cette interprétation me plaît, qui fait de l'*Aiglon*, bien plus qu'une célébration du Roi de Rome, un monument à la mémoire de son père. Et c'est seulement vue de ce côté que l'œuvre me charme et m'enthousiasme; c'est ainsi qu'elle me paraît, dans son ardeur bonapartiste, le plus naturelle et le plus légitime : car les Héros seuls sont dignes d'avoir un cortège de poètes. Et Napoléon, ce fabuleux bâtisseur d'odyssées, attend encore son Homère.

Je comprends si bien, voyez-vous, cet « emballement » pour le grand Conquérant, qui forme, somme toute, le pivot du drame. Tout le monde l'a ressenti, cet emballement, et nous en éprouvons aujourd'hui encore, tous tant que nous sommes, le formidable charme. Mais on se figurerait malaisément ce qu'était, vers 1830, ce culte de l'homme d'Austerlitz : mon grand-père, qui avait combattu à Waterloo dans les rangs des alliés, ne le racontait jamais, honteux qu'il était d'avoir contribué à battre l'Idole! De nos jours même, dans les contrées qu'il parcourut, son prestige est demeuré vivace : en 1889 — j'avais quatorze ans — je passais mes vacances au château de la Paix, à Fleurus; Napoléon y avait logé à l'avant-veille de Waterloo; sa chambre était restée l'objet d'une sorte de vénération presque superstitieuse, à ce point que les jeunes filles n'y voulaient pas dormir, persuadées que l'ombre de l'Empereur leur apparaîtrait la nuit! La « chambre de Napoléon » me fut donc dévolue : et rien ne saurait rendre l'émotion mystérieuse qui troublait mon âme d'enfant, tandis que je reposais dans cette alcôve où il avait reposé lui-même — de quel sommeil orageux! — à la veille du désastre immense qui devait bouleverser la face du Monde!

Quoi d'étonnant, dès lors, à ce que le souvenir de Napoléon propageât des frissons de religieuse terreur, dans ce palais de Schœnbrunn où ses bottes de vainqueur avaient fait sonner leurs éperons! Quand Flambeau — ce vieux grognard qui s'y est introduit sous prétexte d'espionner le jeune Duc, et qui se donne le luxe, chaque nuit, de monter la garde devant la porte de son « petit empereur », en uniforme complet de vieux de la vieille, — quand Flambeau interdit à Metternich l'entrée des appartements de Franz, et lui affirme que son Maître, Napoléon! dort là, vivant et victorieux, quoi de si invraisemblable à l'effroi du chancelier d'Autriche? Un vaincu, que la honte mord encore au cœur comme une plaie vive, ne se figure que trop facilement, dans une hallucination nocturne, la présence angoissante du Dominateur. Ce grenadier, c'est toute l'armée de l'épopée! ce petit chapeau noir qui traîne sur une table, c'est tout Napoléon!... L'empereur François aussi tremble d'épouvante au seul bruit de ce nom redoutable. Marie-Louise, elle, oublie et dédaigne le dieu qui fut son époux : quelle apparence, du reste, que cette tête de linotte porte le deuil de l'Aigle!... Quant aux autres, la mémoire du petit Caporal les enveloppe tous, également et indistinctement, dans un ensorcellement prodigieux; nul n'y échappe, nul n'y résiste, à cet invincible pouvoir du Héros: d'humbles soldats autrichiens l'acclament dans la personne de son fils; des femmes qui jamais ne l'ont vu, rien qu'à regarder ce fils, se prennent à pleurer; on fait la cour à sa veuve — veuve aussi de Neipperg! — pour l'entendre parler de Lui;

il n'y a pas jusqu'à cet Attaché royaliste de France, qui ne bondisse en entendant un Autrichien traiter l'Empereur de lâche! Et si le duc de Reichstadt peut faire le rêve encore de susciter des héroïsmes, d'assembler une armée, de rentrer à Paris sur un char de victoire, — c'est uniquement parce qu'il est son fils.

Avais-je pas raison de vous dire que l'*Aiglon*, c'était bien plutôt l'histoire du souvenir laissé par le père, que du destin pâlot et vacillant de l'enfant? Et n'est-il pas naturel que le Soleil éclipse cette pauvre étoile?

Les qualités si diverses de M. Rostand se rencontrent dans ce drame, en un mélange qui ne laisse point, parfois, de nuire à l'harmonie de l'œuvre. Il arrive, par exemple, qu'au milieu d'une scène toute palpitante de tragique noblesse, un jeu de mots détonne de désagréable manière, ou qu'un vers lâche se glisse parmi de fiers alexandrins. Ah! quel chef-d'œuvre M. Edmond Rostand pourrait nous donner, s'il en voulait prendre la peine! Car, je le répète, ce poète est pourvu de dons précieux et rares, et de lui on peut attendre tout, c'est-à-dire mieux encore que ce qu'il a produit jusqu'aujourd'hui.

Dans l'*Aiglon*, malgré des négligences plus fréquentes qu'en aucune autre de ses œuvres, malgré un plus constant relâchement de l'alexandrin, l'auteur a prodigué les trésors d'une opulente et fastueuse imagination.

Voulez-vous de la grâce? en voici, et de la plus délicate :

Ecoutez : une valse! et banale, on dirait!
 Mais elle s'ennoblit en voyageant : peut-être
 Qu'en traversant ces bois que fréquenta le Maître,
 Autour d'une fougère ou près d'un cyclamen,
 Elle aura rencontré l'âme de Beethoven...

Voulez-vous du lyrisme? oyez la mâle réponse de Franz à cette vipère de Metternich, qui lui siffle :

Mais la maison d'Autriche a des aiglons sans nombre,
 Et vous en êtes un, voilà tout!

LE DUC

Aigle sombre,
 Triste oiseau bicéphale au cruel œil d'ennui,
 Aigle de la maison d'Autriche, aigle de nuit,
 Un grand aigle de jour a passé dans ton aire,
 Et, tout ébouriffé de peur et de colère,
 Tu vois, vieil aigle noir, n'osant y croire encor,
 Sur un de tes aiglons pousser des plumes d'or!

Voulez-vous de la verve romantique? lisez le discours de Metternich au petit chapeau. De la grandeur épique? lisez la tirade de Flambeau, comparable à certains récits de la *Légende des Siècles*. De la mélancolie? la moindre phrase du Roi de Rome en est tout imprégnée. De l'esprit? chaque page en déborde.

Quant à l'habileté théâtrale de M. Rostand, elle est vraiment miraculeuse; il se joue des difficultés du métier avec une aisance, une grâce qui donnent le

vertige. Abus des ficelles! dira-t-on. Mais ses ficelles sont fils de soie si ténus et si légers qu'à peine les aperçoit-on. Et quelle vivacité de dialogue! que de naturel, d'éloquence et d'émotion! Une phrase qui tour à tour soupire, sanglote, grince des dents, éclate de rire, gronde ou raille, se pliant merveilleusement à tous les sentiments et à toutes les pensées. D'un simple mot, une intrigue se dénoue, une situation se définit, un caractère s'accuse, une tirade se panache. Un « trait » jaillit à tout instant, qui va haut et loin, et qui en tire à sa suite d'autres, d'autres encore, — comme une fusée qui éclate soudain, monte jusqu'au ciel et retombe en pluie d'étoiles. Ce sont d'éblouissants feux d'artifice.

Maintenant que se trouve à peu près déterminée la valeur d'art du théâtre de M. Rostand, il me reste à vous dire en peu de mots pourquoi je l'aime et l'admire. Il y a beau temps, n'est-ce pas? que nous sommes tous fatigués des nébulosités symboliques, — des lacs de rêve où glissent, en des yoles trainées par des cygnes, des princesses vêtues de lys, — et de tous les autres accessoires de la décadence. Il y a belle lurette aussi que les éternelles histoires d'adultères et les malpropretés naturalistes, nous ont écœurés jusqu'à la nausée... Or, M. Rostand est venu, qui, tout en ayant du talent, a eu cette audace inouïe de demeurer moral et de rester intelligible : ceci seul suffirait à lui concilier notre estime et notre gratitude. Outre ces raisons de l'admirer, il y en a de plus profondes : en un temps où la Poésie semblait morte — Henri Heine déjà l'avait pleurée, — où le Rêve était méprisé comme le produit d'un cerveau malade, où l'on riait de tout ce qui osait s'élever au-dessus de la platitude, de la banalité et du mercantilisme ambiants, l'auteur des *Romanesques* et de *Cyrano* n'a pas craint, fort de la faveur des Muses, de nous apporter encore des vers, et des vers qui ne parlaient que de songes bleus, d'amour et d'héroïsme; il a tenté de rallumer un flambeau qui commençait de s'éteindre, et il y a victorieusement réussi. Il nous a remis au cœur le culte de cette chose indéfinissable que personne n'a jamais analysée, mais dont chacun sent en soi le germe obscur : la poésie. Et, pour le bien qu'il nous a fait, pour celui qu'il fera aux poètes de demain, à qui il a rouvert la voie sacrée, il sied qu'Edmond Rostand soit profondément remercié.

FRANZ ANSEL.



Petits Poèmes

A MARINO DE LUSI.

Le Poète et le Conquérant

I

*A travers bois, tels des bohèmes,
Nous allions, la cravate au vent,
Tour à tour parlant ou rêvant,
Toi d'amour et moi de poèmes.*

*Car les senteurs du renouveau
Nous troublaient de leurs griseries,
Eveillant mille rêveries
Dans ton cœur et dans mon cerveau...*

*Le feutre penché sur l'oreille,
La blanche cigarette au bec,
Nous marchions en chantant, avec
Une allégresse sans pareille.*

*Avril riait. Des rayons d'or
Se jouaient dans nos chevelures,
Nous donnant les fières allures
D'un barde et d'un conquistador.*

*Et nous rêvions, devant les grilles
Des cottages aux volets verts,
D'ensorceler les jeunes filles,
Toi par tes yeux, moi par mes vers.*

II

*Or, justement, une fillette,
Du haut d'un balcon de roman,
Sollicitait également
Le Conquérant et le Poète.*

*Et nos deux lots étaient égaux,
Car elle semblait peu farouche :
L'air d'offrir aux baisers sa bouche
Et son oreille aux madrigaux !*

*L'aventure piquante et douce
Était là, nous n'en doutions pas !...
Et nous fîmes chacun trois pas
Vers la grille au manteau de mousse.*

*Hélas ! les verrous étaient clos :
En fait d'exploit, tu pus tout juste
Arracher d'un fragile arbuste
Un bouquet fraîchement éclos.*

*Tu le mis à ta boutonnière,
Prenant ainsi, malgré le mur,
Un peu du parfum tendre et pur
De cette maison printanière.*

.

*Pour moi, j'ai su faire tenir
Tout entier dans une odelette,
Le frêle et coquet souvenir
Où cette idylle se reflète.*

*Hélas ! tout voyage à travers
La Gloire et l'Amour et le Rêve,
C'est ainsi, vois-tu, qu'il s'achève :
Par quelques fleurs et quelques vers !*

Bourrasques

*Dernière haleine,
Où l'âpre Hiver
Rend sa vilaine
Ame à l'enfer,*

*L'Ouragan gronde
Aux cieux mouvants,
Menant la ronde
Des quatre vents ;*

*Et, dans sa corne
De rauque airain,
Il souffle un morne,
Un long refrain.*

*Puis il gambade
Sur les maisons,
Donnant l'aubade
A nos Suzons.*

*Il importune,
Les décoiffant
Par jeu, plus d'une
Jolie enfant ;*

*Ou bien badine,
Gaîment, sur leur
Incarnadine
Lèvre de fleur...*

*Puis il s'envole,
Pour décrocher
Un coq, qu'il vole
A son clocher...*

*Tombant par groupes
Du haut des monts
Comme des troupes
De noirs démons,*

*A ma tourelle,
Les ouragans
Cognent leur aile,
Extravagants!*

*Ma girouette
Perd la raison
Et pirouette
Sur ma maison,*

*Dans un délire
Qui fait qu'on peut
A peine lire
Quel vent l'émeut :*

*Car la folâtre,
Sur mes créneaux,
Sourit aux quatre
Points cardinaux!...*

*Et la bourrasque
Me fait songer
A ma fantasque
Au cœur léger.*

Canzonetta

*Enfant, quand je dormais
Dans mon berceau de soie,
L'ombre avait moins de paix
Que je n'avais de joie.*

*Depuis qu'Amour, les nuits,
Hante mon lit de toiles,
Mon cœur a plus d'ennuis
Que le ciel n'a d'étoiles...*

*Oh! dormir à jamais
Dans un cercueil de chêne!
La tombe a plus de paix
Que mon cœur n'a de peine.*

FRANZ ANSEL.





SAINT FRANÇOIS MORT
VÉNÉRÉ PAR SAINTE CLAIRE ET SES COMPAGNES

GIOTTO

(Eglise supérieure de Saint-François à Assise)

I FIORETTI

(Suite)

II. — DE LA SECONDE CONSIDÉRATION DES SACRO-SAINTS STIGMATES

La seconde considération est de la conversation de saint François avec les compagnons sur ledit mont de la Vernia. Et quant à cela, il est à savoir que, apprenant que saint François avec trois compagnons était monté sur le mont de la Vernia, pour y habiter, messer Orlando en eut très grande allégresse, et le jour suivant il se mit en route avec beaucoup de gens de son château, et ils vinrent visiter saint François, en portant du pain et du vin et d'autres choses pour vivre, pour lui et pour ses compagnons. Et arrivant là-haut, messer Orlando les trouva en oraison, et s'approchent d'eux, il les salua. Alors saint François se redressa et, avec grande charité et allégresse, reçut messer Orlando et sa compagnie, et cela fait, ils se mirent à causer ensemble; et après qu'ils eurent causé ensemble, et que saint François l'eut remercié du saint mont qu'il lui avait donné et de sa venue, il le pria de lui faire faire une pauvre cellule, au pied d'un très beau hêtre, lequel était à une longueur d'un jet de pierre du logis des frères, parce que cet endroit lui paraissait très bien disposé et propre à l'oraison. Et messer Orlando immédiatement la fit faire; et cela fait, parce que le soir approchait et qu'il était temps de partir, saint François avant qu'ils ne partissent leur prêcha un peu; et puis, après qu'il eut prêché et qu'il leur eut donné la bénédiction, messer Orlando, devant s'en aller, appela à part saint François et les compagnons et leur dit: « Mes frères très chers, ce n'est pas mon intention que, sur ce mont sauvage, vous souffriez aucune nécessité corporelle, à cause de laquelle vous pourriez moins vous appliquer aux choses spirituelles; et pour cela, je veux, et je vous dis cela une

fois pour toutes, qu'à ma maison vous envoyiez certainement pour toutes vos nécessités. Et si vous faites le contraire, je l'aurai à grand déplaisir. » Il dit cela et s'en va avec sa compagnie et s'en retourne au château.

Alors saint François fit asseoir ses compagnons et leur enseigna la façon et la vie qu'ils devaient tenir, comme aussi quiconque veut religieusement vivre dans les ermitages. Et parmi les autres choses, il leur imposa particulièrement l'observance de la très sainte pauvreté, disant : « Ne considérez pas tant la charitable offre de messer Orlando, qu'en chose aucune vous offensiez Notre-Dame la Pauvreté. Ayez pour certain que, plus nous fuirons la pauvreté, plus le monde nous fuira, et plus nous souffrirons de nécessités ; mais, quand nous embrasserons bien étroitement la pauvreté, le monde nous suivra et nous nourrira copieusement. Dieu nous a appelés en ce saint Ordre, pour le salut du monde, et a établi ce pacte entre nous et le monde, que nous donnions bon exemple au monde, et que le monde nous pourvoie en nos nécessités. Persévérons donc dans la sainte pauvreté, parce qu'elle est la voie et la perfection et le gage de la vie éternelle. » Et après beaucoup de belles et pieuses paroles et enseignements de cette sorte, il conclut, disant : « Voici la façon de vivre que je vous impose, et à moi ; Parce que je me vois approcher de la mort, j'ai l'intention de rester solitaire et de me recueillir avec Dieu et, devant lui, de pleurer mes péchés. Et frère Léon, quand il lui paraîtra bon, m'apportera un peu de pain et un peu d'eau ; et pour aucune raison, ne laissez venir à moi aucun séculier, mais répondez-lui pour moi. » Et ces paroles dites, il leur donna la bénédiction et s'en alla à la cellule du hêtre, et les compagnons restèrent dans le logis avec la ferme intention d'observer les commandements de saint François.

A peu de jours de là, saint François, se tenant à côté de ladite cellule et considérant la disposition de la montagne, et s'émerveillant des très grandes fissures et ouvertures de rochers très grandes, se mit en oraison, et alors il lui fut révélé de Dieu, que ces fissures si merveilleuses avaient été faites miraculeusement, à l'heure de la passion du Christ, quand, selon que dit l'Évangéliste, les pierres se brisèrent. Et Dieu voulut que cela apparût singulièrement sur le mont de la Vernia, parce que là devait se renouveler la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'âme de saint François, par amour et compassion, et dans son corps, par l'impression des sacro-saints stigmates. Après qu'il eut reçu cette révélation, saint François se renferme immédiatement dans sa cellule, et se recueille tout en lui-même et se dispose à attendre le mystère de cette révélation. Et, dorénavant, par l'oraison continuelle, il commença à goûter plus souvent la douceur de la divine contemplation, par laquelle souvent il était si ravi en Dieu, qu'il était vu par les compagnons élevé corporellement de terre et ravi hors de soi. En ces ravissements contemplatifs, lui étaient révélées de Dieu, non seulement les choses présentes et futures, mais aussi les secrètes pensées et les désirs des frères, comme l'éprouva lui-même frère Léon, son compagnon, en ce jour. Lequel frère Léon, soutenant une très grande tentation du démon, il lui vint grande envie d'avoir quelque chose pieuse écrite de la main de saint François, et il pensait que s'il l'avait, cette tentation disparaîtrait en tout ou en partie. Ayant ce

désir, par honte et par respect, il n'avait pas eu la hardiesse de le dire à saint François, mais, si frère Léon ne le lui dit pas, le Saint-Esprit le lui révéla. Saint François l'appela à lui, se fit apporter la plume et le papier, et de sa main écrivit une louange du Christ, selon le désir du frère, et à la fin il fit le signe du Tau, puis la lui donna, lui disant (1) : « Tiens, très cher frère, ce papier, et jusqu'à ta mort, garde-le diligemment. Dieu te bénisse et te garde contre toute tentation, ne t'épouvante pas, parce que tu as des tentations, car je te répute ami et plus serviteur de Dieu, et t'aime davantage, d'autant plus que tu es combattu de tentations. Vraiment, je te dis que personne ne doit se réputer parfait ami de Dieu tant qu'il n'a pas passé par beaucoup de tentations. » Frère Léon, recevant cet écrit avec la plus grande dévotion et foi, subitement toute tentation disparut, et, s'en retournant au logis, il raconta avec grande allégresse aux compagnons quelle grâce Dieu lui avait faite dans le don de cet écrit de saint François; et le conservant diligemment, les frères firent ensuite avec lui beaucoup de miracles.

Et, désormais, ledit frère Léon, avec grande pureté et bonne intention, commença à observer et considérer la vie de saint François et, à cause de sa pureté, il mérita de voir plusieurs fois saint François ravi en Dieu et suspendu de terre, quelquefois à une hauteur de trois brasses, quelquefois de quatre, quelquefois jusqu'à la hauteur du hêtre, et quelquefois il le vit élevé en l'air si haut et environné de tant de splendeur, qu'à peine il pouvait le voir. Et que faisait ce simple frère quand saint François était si peu élevé de terre qu'il pouvait l'atteindre? Il allait doucement et lui embrassait les pieds, les lui baisait avec larmes et disait : « Mon Dieu, aie miséricorde de moi, pécheur, et pour les mérites de ce saint homme, fais-moi trouver ta grâce. » Et une fois, entre autres, étant ainsi sous les pieds de saint François, quand il était si élevé de terre qu'il ne pouvait le toucher, il vit une cédule écrite en lettres d'or descendre du ciel et se poser sur la tête de saint François, sur laquelle cédule étaient écrites ces paroles : « Ici est la grâce de Dieu »; et après qu'il l'eut lue, il la vit retourner au ciel.

Par le don de cette grâce de Dieu qui était en lui, saint François, non seulement était ravi en Dieu par contemplation extatique, mais aussi quelquefois était conforté de visitations angéliques. Un jour, saint François, se trouvant pensant à sa mort et à l'état de son Ordre après sa vie, disait : — « Seigneur Dieu, que sera-t-il après ma mort de ta famille de petits pauvres, que, par ta bénignité, tu as confiée à moi, pécheur? qui la confortera? qui la corrigera? qui te priera pour elle? » Et disant de semblables paroles, l'ange envoyé de Dieu lui apparut et, le confortant, dit ainsi : « Je te dis de la part de Dieu que la profession de l'Ordre ne manquera pas jusqu'au jour du jugement, et

(1) Cet écrit, conservé dans le trésor de la Basilique d'Assise, s'exprime en ces termes : — « Benedicat tibi Dominus et custodiat te, ostendat faciem suam tibi et misereatur tui; convertat vultum suum ad te et det tibi pacem. — Dominus benedicat te, frater Leo. T. »

— « Que le Seigneur te bénisse et te garde; qu'il te montre sa face et ait pitié de toi; qu'il tourne son visage vers toi et te donne la paix. Que le Seigneur te bénisse, frère Léon. T. »

il n'y aura personne, si grand pécheur, qui, s'il aime de cœur ton Ordre, ne trouve miséricorde auprès de Dieu; et personne qui, persécutant malicieusement ton Ordre, pourra vivre longuement. Personne dans ton Ordre, très coupable et qui ne corrigera pas sa vie, ne pourra persévérer longtemps dans l'Ordre. Et, pour cela, ne te contriste pas si, dans ta Religion, tu vois quelques mauvais frères, lesquels n'observent pas la Règle comme ils doivent, et ne pense pas à cause de cela que la Religion décroît, parce que toujours il y en aura beaucoup, beaucoup, qui observeront parfaitement la vie de l'Évangile du Christ et la pureté de la Règle, et ceux-là, immédiatement après la vie corporelle, s'en iront à la vie éternelle, sans passer aucunement par le Purgatoire; d'autres l'observeront, mais non parfaitement, et ceux-là qui iront aussi en Paradis, passeront en Purgatoire, mais le temps de leur expiation te sera commis de Dieu; mais de ceux qui n'observent rien de la Règle, ne t'en préoccupe pas, dit Dieu, parce que lui-même ne s'en préoccupe pas. » Et ces paroles dites, l'ange s'en alla, et saint François resta conforté et consolé.

Ensuite la fête de l'Assomption de Notre-Dame approchant, saint François chercha un endroit plus solitaire et secret, dans lequel il pût, plus solitaire, passer le carême de saint Michel Archange, lequel commence à ladite fête de l'Assomption. Il appelle frère Léon et lui dit ainsi : « Va et reste sur la porte de l'oratoire du logis des frères, et quand je t'appellerai, reviens vers moi. » Et frère Léon va et il reste sur la porte, et saint François s'éloigne et l'appelle fort. Frère Léon, entendant appeler, retourne à lui, et saint François lui dit : « Fils, cherchons un autre endroit plus écarté, où tu ne puisses m'entendre, quand je t'appellerai. » Et cherchant dans la partie de la montagne du côté du midi, ils virent un endroit secret et bien convenable, selon son intention, mais on ne pouvait y aller, parce que devant il y avait une très grande, terrible et effrayante ouverture de rocher. Avec grande fatigue, ils posèrent dessus une planche à la façon d'un pont et passèrent au delà. Alors saint François fit chercher les autres frères et leur dit comment il avait l'intention de faire le carême de saint Michel en cet endroit solitaire; et pour cela, il les pria d'y faire une pauvre cellule, de telle sorte que ses cris ne pussent être entendus d'eux. Et faite que fut la cellule de saint François, il leur dit : « Allez-vous-en à votre logis, et laissez-moi ici, solitaire, parce que, avec l'aide de Dieu, j'ai l'intention de faire ici ce saint carême sans trouble et sans dérangement d'esprit; et pour cela, qu'aucun de vous ne vienne à moi, ni ne laissez venir à moi aucun séculier. Mais toi, frère Léon, seulement, une seule fois par jour, tu viendras à moi avec un peu de pain et d'eau, et la nuit une autre fois, à l'heure de matines; et alors tu viendras à moi en silence et, quand tu seras à la tête du pont, tu me diras : *Domine, labia mea aperies*; si je réponds, viens et passe à la cellule et nous dirons ensemble les matines; et si je ne te réponds pas, va-t'en immédiatement. » Et saint François disait cela parce que, quelquefois, il était si ravi en Dieu, qu'il n'entendait ni ne sentait rien corporellement. Et cela dit, saint François leur donna la bénédiction et ils retournèrent au logis.

La fête de l'Assomption étant venue, saint François commença donc le saint carême, avec très grande abstinence et âpreté, macérant le corps et

réconfortant l'esprit par de ferventes oraisons, veilles et disciplines; et en ces oraisons, croissant toujours de vertu en vertu, il disposait son âme à recevoir les divins mystères et les divines splendeurs, et le corps à soutenir les combats cruels des démons, avec lesquels souvent il combattait sensiblement. Et une fois, entre autres, en ce carême, saint François sortant, un jour, de la cellule, en ferveur d'esprit, et allant là près se mettre en oraison dans la cavité d'un rocher creux, duquel jusqu'à terre il y avait une très grande hauteur et un horrible et épouvantable précipice, tout à coup vient le démon avec tempête et avec très grand vacarme, sous une forme terrible; et il heurte saint François pour le pousser de là en bas. Saint François ne pouvant fuir ni souffrir l'aspect très cruel du démon, se retourne de suite avec les mains, avec le visage et avec tout le corps vers le rocher, et se recommande à Dieu, tâtonnant avec les mains et cherchant si à aucune aspérité il ne pouvait s'accrocher. Mais, comme il plut à Dieu, qui ne laisse jamais tenter ses serviteurs plus qu'ils ne peuvent le supporter, subitement par miracle, le rocher auquel il s'appuyait se creusa selon la forme de son corps, et ainsi le recueillit; et comme s'il avait mis les mains et le visage dans une cire liquide, ainsi dans ledit rocher s'imprima la forme du visage et des mains de saint François, et ainsi, aidé de Dieu, il échappa de devant le démon.

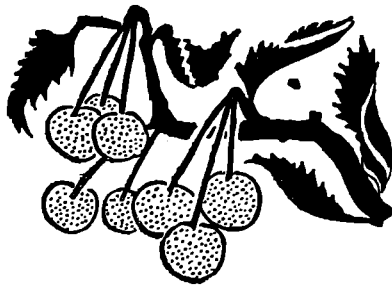
Mais ce que le démon ne put faire alors à saint François, de le pousser de là en bas, il le fit depuis, quelque temps après la mort de saint François, à un de ses chers et dévoués frères, lequel, en ce même lieu, accommodant quelques planches, afin que sans péril on y pût aller en dévotion de saint François et du miracle qui s'y était accompli, un jour le démon le poussa, quand il avait sur la tête une grande planche qu'il voulait placer là. Et il le fit tomber de là en bas avec cette planche sur la tête; mais Dieu, qui avait sauvé et préservé saint François de la chute, par ses mérites sauva et préserva son dévoué frère du péril de la chute; tandis qu'il tombait, le frère, avec très grande dévotion et à haute voix, se recommanda à saint François et lui, subitement, lui apparut, et le prenant le mit ainsi au bas des rochers sans qu'il subît aucun coup ou lésion. Les autres frères, ayant entendu les cris de celui-là, quand il tomba, et croyant qu'il était mort et haché à cause de la haute chute sur les rochers aigus, avec grande douleur et larmes prirent la civière et allèrent de l'autre côté du mont, pour rechercher les restes de son corps et les enterrer. Etant déjà descendus du mont, ce frère qui était tombé les rencontra, cette planche, avec laquelle il était tombé, sur la tête, et il chantait le *Te Deum laudamus* à haute voix. Et les frères s'émerveillant fortement, il leur raconta, par ordre, toute la manière de sa chute, et comment saint François l'avait sauvé de tout péril. Alors, tous les frères ensemble avec lui revinrent au couvent, en chantant très dévotement le prédit psaume, *Te Deum laudamus*, et louant et remerciant Dieu, avec saint François, du miracle qu'il avait opéré dans ce frère.

Saint François, continuant donc, comme il est dit, ledit carême, bien qu'il soutint beaucoup de combats du démon, recevait néanmoins beaucoup de consolation de Dieu, non seulement par visitations angéliques, mais aussi par les oiseaux sauvages; car, en tout ce temps de carême, un faucon, lequel

nichait là près de sa cellule, chaque nuit, un peu avant matines, avec son chant ou en battant des ailes à sa cellule, le réveillait ainsi et ne s'en allait pas jusqu'à ce qu'il se fût levé pour dire les matines; et quand saint François était plus las une fois que l'autre, ou faible et malade, ce faucon à la façon d'une personne discrète et compatissante, chantait plus tard. Et ainsi saint François prenait grand plaisir en cette horloge; car la grande sollicitude du faucon chassait de lui toute paresse et le sollicitait à prier, et outre cela, le jour il restait quelquefois familièrement avec lui. Finalement, quant à cette seconde considération, saint François étant très affaibli de corps, à cause de la grande abstinence et des combats du démon et voulant par la nourriture spirituelle de l'âme reconforter le corps, il commença à penser à la gloire démesurée et à la joie des bienheureux de la vie éternelle; et sur cela, il commença à prier Dieu qu'il lui concédât de goûter un peu de cette joie; et, étant en ce penser, tout à coup lui apparut un ange avec très grande splendeur, lequel avait une viole dans la main gauche et l'archet dans la main droite, et saint François étant tout stupéfait à l'aspect de cet ange, celui-ci passa une fois l'archet sur la viole, et de suite une telle suavité de mélodie adoucit l'âme de saint François, que, selon qu'il raconta ensuite aux compagnons, il doutait que, si l'ange avait tiré une seconde fois l'archet, l'âme ne lui serait, par intolérable douceur, partie du corps. Et voilà quant à la seconde considération.

Traduction littérale d'ARNOLD GOFFIN.

(A suivre.)



Représentation de Philippe II

Drame en trois actes de M. Emile Verhaeren,

au Théâtre du Parc



Le nouveau drame de M. E. Verhaeren présente une interprétation, très peu conforme à l'histoire, du caractère de l'infant don Carlos, fils de Philippe II d'Espagne, et du mystère dont sa fin tragique demeure environnée. Entre le don Carlos de Schiller, chevaleresque, impétueux, libre et fier, et le pauvre fou monstrueux que les savants travaux de M. Gachard nous ont dévoilé, il restait place pour un personnage ambigu, qui réunit l'audace, l'ardeur, la brusque énergie du premier à la morbidesse inquiète, au découragement maladif du second.

Tel est le personnage dont M. Verhaeren a fait le principal héros de son beau drame. C'est un Hamlet qui hésite entre deux abîmes : la révolte, où son âme aventureuse pourra s'épanouir librement au plein soleil de la gloire et la folie qui l'enlèvera fatalement s'il reste inactif, soumis à la dure loi des volontés paternelles. Son esprit déséquilibré le pousse, d'un instant à l'autre, du « suprême palier de son orgueil » à la conscience désolée de sa faiblesse. Seul, il ne pourrait rien ; mais il a auprès de lui une âme ardente dont la chaleur se communique à la sienne, une âme adorée à qui le joint la réciprocité d'une passion folle et qui saura, par son amour, l'élever à la hauteur d'une noble entreprise, l'enivrer du désir ambitieux qui le perdra. La comtesse de Clermont représente pour lui la beauté, l'unique raison de la vie ; c'est elle qui l'inspire et le console, elle qui lui a conseillé de partir pour la Flandre afin d'y déployer ce fier courage que son aïeul, Charles-Quint, lui a légué.

Mais ce couple rêveur qui s'attarde aux terrasses de l'Escorial, à écouter le bruissement du vent dans les roseaux du Manzanarès, est sans cesse sous l'empire d'une présence fatale. L'ombre du roi le hante comme un présage mortel. Ce monarque taciturne dont les volontés sont implacables et qui a cassé le désir de don Carlos d'aller gouverner les provinces de Flandre pour y conquérir un peu de gloire, remplit tout le drame comme un mauvais destin.

L'évasion d'une hérétique, la marquise d'Amboise, préparée par la comtesse de Clermont, favorisée par don Carlos, déchaîne la catastrophe inévitable. Tandis que le roi fait interroger devant lui la comtesse qui avoue fièrement son acte et son amour pour l'infant, celui-ci accourt, arrache son amante aux juges du Saint-Office, et crie à Philippe II épouvanté sa passion, son orgueil, sa haine qu'il se promet bien de ne pas refréner plus longtemps.

Menacé d'un attentat, craignant pour la stabilité de son trône, poussé par sa volonté de maintenir sauve la dignité royale qui prime tout à ses yeux, Philippe se décide à faire condamner son fils. L'Inquisition, à laquelle il le livre, lui appliquera la loi terrible frappant ceux qui favorisent les hérétiques, et, après que les bourreaux auront exécuté la sentence et vengé le monarque par la mort du sujet rebelle, le père viendra s'agenouiller et prier auprès du cadavre encore chaud de son enfant.

Ce sujet tragique a été traité par M. Verhaeren en trois actes rapides. Quelques grandes scènes lui ont suffi pour préparer la catastrophe finale. Le nœud de l'action, c'est le moment où l'individualité sombre et sournoise du roi se heurte à l'individualité exaspérée du prince ; le point culminant, c'est la menace de mort dont l'infant soufflette son père et qui, on le devine, se retournera inévitablement contre lui.

Ecrite en une langue rude et puissante, la pièce possède l'ensemble des qualités propres à M. Verhaeren et que l'on retrouve dans toutes ses œuvres à des degrés divers. Sans atteindre la valeur du *Cloître*, elle contient plusieurs passages d'une rare beauté. Les caractères sont tracés de façon sobre et ferme ; l'indécision morbide de don Carlos, l'astuce et la rigidité du roi, la belle ardeur amoureuse de la comtesse de Clermont : tels sont les principaux facteurs psychologiques du drame. Au second plan, Jean Bernardo, un moine farouche qu'on croirait sorti du *Cloître*, représente l'action occulte et redoutable du Saint-Office. Don Juan d'Autriche, d'importance moindre, est partagé entre Carlos dont il est l'ami et le roi qu'il respecte en soldat loyal.

La pièce abonde en nobles tirades, en amples périodes où se mêlent et s'entre-choquent ces images frustes, ces expressions sonores qui appartiennent si bien à Verhaeren et à lui seul. Parfois, quelques phrases de douce et caressante tendresse nous font souvenir que l'auteur écrivit aussi les *Heures claires*.

La direction du *Théâtre du Parc* a monté le drame avec de grands soins qui témoignent du souci de rendre la réalisation aussi adéquate que possible à la pensée de l'auteur. Dès le lever du rideau, le public était charmé par le beau décor de l'Escorial dû à M. Dubosq.

M. Monteux a composé un don Carlos ardent et passionné, M. Beaulieu

un Philippe II qui ne manque pas de grandeur tragique; le rôle de la comtesse de Clermont fut bien compris par M^{lle} Van Doren qui s'y montra émouvante et charmante. MM. Jahan et Rouyer complétaient honorablement l'interprétation.

Le public a fait à la pièce un chaleureux accueil et a salué le nom de l'auteur par de longs applaudissements. Bref, cette soirée fut toute à l'honneur de M. Verhaeren et des lettres belges. Il importe de faire dans ce succès leur part légitime aux directeurs du Parc, MM. Darmand et Reding. Organiser et mener à bien des spectacles tels que *Au delà des forces humaines*, *Hedda Gabler*, *Philippe II* prouve une haute intention d'art que nous sommes heureux de reconnaître et de proclamer!

CHARLES DE SPRIMONT.



Le Salon de la Libre Esthétique



Il y a beaucoup de peintures par le monde! — Beaucoup de livres, aussi — trop! ajouteront les peintres et les sculpteurs — beaucoup de revues, et inutiles!... Cependant, à défaut d'autre mérite, les livres et les revues ont ce relatif avantage de tenir peu de place. Mais les toiles sans nombre, les cadres éblouissants, les aquarelles dans l'or, les eaux-fortes, les fusains, les pastels, les gouaches, sans parler, naturellement, de l'écrasement redoutable d'innocentes porcelaines que les pensionnaires et de grosses dames tudesques ou britanniques, élégiaques et coiffées à la Malvina ou à la Clara d'Ellébeuse, enluminent, de leur main potelée et subtile, d'attendrissantes couleurs, de fleurs penchées ou de laborieuses copies des à la fin exaspérantes *enfances* de Kate Greenaway!

Négligeons les « œuvres » des amateurs; mais celles des professionnels où vont-elles?

Où est Claquin, le bon Breton ?
Où, le comte Daulphin d'Auvergne
Et le bon feu duc d'Alençon ?...
Mais où est le preux Charlemagne !

Les « postures » se brisent; elles sont d'une louable fragilité; il suffit d'un enfant ou d'un chat spirituel pour les réduire en morceaux... Mais, la peinture, moins pondérable, échappe à de tels destins, elle ternit, s'emboîte, noircit, mais elle subsiste obstinément.

Jadis, des artistes superposaient tranquillement leurs propres conceptions à celles qui figuraient déjà sur le bois d'un panneau ou sur le mur d'une église; et c'est comme les palimpsestes de la peinture... Une telle mésaventure pourrait-elle advenir aux œuvres de quelqu'un de nos peintres? à celles, par exemple, du portraitiste renommé de toutes les gardes civiques du Royaume Je me plais à espérer que non!

L'art est la seule branche de l'industrie humaine où la loi de l'offre et de la demande reste sans influence sur la production... Il faut, d'ailleurs, admettre que tout cela se tasse, se classe, s'accroche, se suspend quelque part, puisque chaque hiver l'innombrable théorie des artistes s'ébranle, chacun portant dans ses pieuses mains tendues — comme les esclaves figurés dans les bas-reliefs égyptiens — le produit de son labeur... Et c'est le *Sillon*, *Pour l'art*, la *Libre Esthétique*, le *Salon des Beaux-Arts* — j'en passe... mais je ne sais si c'est des meilleurs !

* * *

Le Salon de la *Libre Esthétique*, comme jadis celui des *XX*, par la mission que ses organisateurs se sont donnée de mettre devant les yeux du public les œuvres de tendances les plus divergentes, produits des dernières « expressions d'art », a conservé ce privilège d'exaspérer les partisans de l'ancienne peinture et les survivants admirateurs de Gallait, Slingeneyer, Stallaert, etc.

Lors d'une de mes premières visites au Salon, je rencontrai un mien vieil ami, sous-directeur au Ministère des Cas-Echéants, frotté d'art et de littérature par une hypothétique collaboration à l'*Echo* (qui serait charivarique, aujourd'hui!) *du Parlement*. Du plus loin qu'il m'aperçut :

— Enfin, vous ne me direz pas que ceci soit de la peinture ?

Il inclinait l'extrémité menaçante de la canne qu'il tenait droite, la pointe en l'air, de la main fourrée dans la poche de son paletot, vers un tableau, à la vérité déconcertant. Et tout ricanait dans sa personne, depuis le bout agressif de ses luisants souliers jusqu'aux mèches lustrées de ses cheveux teints, les pointes cirées de ses moustaches, ses sourcils obliques et son impertinent monote.

Je n'avais d'ailleurs aucune opinion sur l'œuvre d'une extravagance qui me paraissait sans accent. L'originalité, au fond, consiste moins à dire d'autres choses, des choses inédites — qu'à redire les mêmes choses — autrement.

Il y avait un peintre manchot qui peignait avec ses pieds; et c'était une grande et notable originalité aux yeux de la majorité du public, qui apprécie dans l'art surtout la difficulté vaincue, et considère un artiste à peu près comme un équilibriste!...

Ces réflexions s'ébauchaient en mon esprit, tandis que mon triomphant interlocuteur, me voyant muet, donnait à son visage une telle et si intolérable expression d'ironie et de supériorité que le démon de la contradiction s'agita avec colère en moi :

— Mais, en somme, de quelle esthétique êtes-vous ici le député? lui demandai-je.

— Quelle esthétique?... L'esthétique du bon sens!

— Oui, nous avons eu l'école du bon sens — et c'est comme le parti des honnêtes gens, en politique — le nôtre, naturellement! Au reste, le bon sens est une qualité négative; il est jacobin et niveleur, réprovoque toute pensée trop haute, et l'extase, l'exaltation, le lyrisme, la passion lui paraissent insolites et réprovoqués. Il voudrait ramener toutes les idées au commun dénominateur

de la médiocrité; car la supériorité d'intelligence est une plus mortifiante aristocratie, puisque ce privilège est de la nature et non de la société!... Le bon sens n'accepte que les idées usées à force d'avoir servi, qui ont laissé un peu de leur vertu et de leur relief à toutes les mains qui les ont palpées et salies...

Je parlais, mais mon vénérable ami était déjà loin, et je l'entendais siffloter, avec une fureur comique, cet air contemporain des années de ses succès :

Souvent femme varie !
 Bien fol est qui s'y fie...

*
 * *

Si les lecteurs de *Durendal* tiennent aux transitions, je dirai, ingénieusement, que M. Théo Van Rysselberghe n'a pas varié, lui. Il est resté fidèle au pointillage, abandonné ou mitigé par maint fervent du début. Bien que cette innovation ait pu exercer une salutaire influence et nettoyer les palettes de plus d'un ton faux et traditionnel, il faut avouer que les œuvres qu'elle a produites sont, en général, peu séduisantes, en dépit de l'incontestable habileté des artistes qui l'emploient. Le procédé a quelque chose de déplaisamment mécanique, je ne sais quelle roideur scientifique; cette plage, ce ciel vibrent, c'est possible, mais du dur éclat d'une surface micacée. J'ai beau m'halluciner à contempler ces tableaux, je n'y vois qu'une poussière fourmillante de couleur et de lumière; j'y cherche vainement une impression totale que le peintre, occupé au méticuleux dosage de ses tons, n'a point pu y mettre. Notre œil ne décompose pas le prisme; son éducation est à refaire, soit! Celle de nos poumons, aussi, alors, qui absorbent l'air, sans en analyser les éléments chimiques.

Tout en admirant la sensibilité et la finesse que décèlent les paysages maritimes de M. Van Rysselberghe, il nous sera permis de marquer notre préférence pour la magnifique série de portraits qu'il expose. Remarquons que le maître abandonne presque complètement le pointillage lorsqu'il traite la figure. Disons : tant mieux! quoique, au point de vue de la logique, on ne perçoive pas la raison de cette exception, les êtres n'étant, comme le reste des choses, que des objets dans l'atmosphère et ne pouvant, dès lors, être soustraite aux lois générales de la vision. Il faut marquer spécialement parmi ces effigies si diverses, saisies toutes dans le secret intime de leur physionomie, le portrait en pied de la fille de l'artiste, exquis de crânerie juvénile; le n° 477, la femme et la fille encore de M. Van Rysselberghe, dans un décor gracieux, coloré, rempli de sérénité; les pénétrants portraits de M^{me} Braun et de MM. André Gide et Charpentier. Des eaux-fortes d'une morsure et d'un trait puissant, le *Chenal de Nieuport*, entre autres, et l'amusante silhouette de Verhaeren, pèlerin des plages hallucinées, complètent cette très remarquable exposition.

M. Claude Monet a lentement évolué depuis quelques années; ses tableaux sont moins voyants et pailletés que jadis; ne nous en plaignons pas: ils feront, peut-être, moins parler, et rêver davantage. Pourquoi l'artiste transporte-t-il un

paysage sur la toile? Apparemment parce que le contour de la terre, l'aspect des arbres et des eaux a ému quelque chose dans son âme, qu'il veut nous rendre sensible, afin de répercuter en nous la sensation qu'il a subie... Je veux bien que tout cela soit presque inconscient, et que tout site puisse être expressif, mais le choix qu'en fait l'artiste parmi l'infinité des autres, témoigne qu'à cette heure-là, tel aspect des choses, et tel aspect, seul, l'avait saisi, parce que, seul, il formulait harmonieusement la disposition présente de sa pensée. Les paysages de M. Monet semblent avoir été conçus en de semblables heures de coïncidence heureuse, surtout *l'Inondation*, grands profils d'arbres dans l'étendue triste des eaux qui noient le sol et imprègnent l'air de leurs exhalaisons humides.

Une étrange séduction d'épanouissement et de déclin émane des jardins d'Eragny, de M. Camille Pissarro : *Jardin potager ; Soleil d'automne, matin*.

Passons sur les japonaiseries, d'un coloris très fin, de M. Vuillard; l'artificieuse naïveté de M. Serusier; les étonnantes figures gauches et compassées, de cire, probablement, de M. Maurice Denis (*le Christ à la belle verdure* : au milieu d'un décor d'arbres, dont les feuilles figées font des treillis, apparaît à terre une forme embryonnaire, massepain en savon? autour de laquelle des créatures anguleuses, aux vêtements treillisés aussi, sont accroupies... Peut-être qu'elles broutent!). Laissons également les dures marqueteries de M. Cross (son *Nocturne*, cependant, avec ses bateaux fabuleux, sa théorie de femmes drapées et leurs gestes d'incantation a on ne sait quel attrait d'évocation antique); notons les interprétations un peu romantiques : *Au pays monastique*, et les eaux-fortes suggestives de M. Alfred Delaunois; les rochers et les plages hantées par les syrènes de M. Donnay; les délicates impressions de M. Gruricy de Dragon, de M. Kienerk; les aquarelles d'un faire minutieux et subtil de M. Pepper; les tableaux de M. Dario de Regoyos, un revenant, et ceux, très vibrants, de M. André Wilder : la *Pointe du Décollé* et *Péniches à Fanville*.

M. Albert Baertsoen a quatre cadres, d'une tonalité puissante, dans une couleur profonde et en pleine pâte. Il faut signaler, surtout, ses *Chalandes sous la neige*, vigoureux et d'une particulière beauté pittoresque.

M. Georges Lemmen nous revient avec un ensemble considérable de lumineuses études d'intimité et de plein air, et de lithographies d'une fine et délicate notation, précises et chatoyantes et où nous retrouvons, en continuel progrès, l'original et consciencieux artiste. Parmi les premières, mentionnons spécialement la *Chambre des enfants*, *Lecture* (n° 288) et *Couture*; parmi les secondes, *Étude de fillette* et *Garçonnet jouant*. M. Lemmen expose aussi des modèles de carreaux céramiques, de papiers de gardes (en collaboration avec M^{lle} H. Engels), de tissus et de papiers peints, coquilles, fleurs épanouies, motifs arabesques, d'une belle allure sobrement ornementale.

L'exposition de M. Claus ne comprend pas moins de seize numéros : et c'est une véritable fête de lumière. Il en fait jaillir sur sa palette, pour les étaler sur sa toile, toutes les nuances irisées d'or, d'argent, de nacre, opaques ou translucides. Son pinceau note toutes les dégradations subtiles du jour : l'éclat féerique de l'atmosphère raréfiée par le soleil estival ; rendue sèche et sonore

par le gel ; ou vêtue de lueurs assourdies et chatoyantes par le brouillard et la brume.

Toutes ces œuvres évoquent des rues de village, des coins de bois, le tranquille cheminement des hommes et des bêtes parmi les champs et les pâturages. Elles expriment la bonté des choses, très simples et très grandes, quelquefois presque héroïques, comme ces *Vaches qui traversent un ruisseau*, mais que nous sommes trop petits et trop compliqués pour goûter si l'art du peintre ne nous la rendait sensible.

Voici des peintures amies et qu'à chaque passage, on salue d'un regard familier : *Maison rose* et *Maison close* : humbles logis, avec leurs murs de briques rosâtres et leurs volets verts, sur lesquels le frileux soleil d'avril projette l'ombre noueuse, à chaque instant voilée, de quelque arbre fruitier... Est-ce là la maison du bonheur, avec sa haie de troëne et les humbles sorbiers de son seuil ? La petite maison, étroite et chaude, où la joie serait pour toujours, et les paroles rares et lentes, par trop de félicité ? Qui sait ? Peut-être ? C'en est tout le décor et plus d'une âme passionnée aura regardé, un instant, son image fugitivement rassérénée dans le miroir de songe et de rêverie de ces œuvres de couleur et de pensée ; aura assis, pour une halte précaire, la nostalgie de sa lassitude sur la pierre bleue de cette porte enviée...

Le *Vieux sapin* est beau, aussi, et, toutefois, je ne l'aime pas : il n'est pas simple, il a l'air de poser dans le rayon de soleil qui l'auréole, de s'être venu mettre là, dans la posture la plus avantageuse à son genre de beauté !

M. Paul Dubois a un bas-relief, la *Pensée*, d'une forte et noble expression ; son buste ivoire et argent nous semble moins heureux ; M. Victor Rousseau, une réduction complète de son groupe, le *Drame humain*, d'une belle sobriété pathétique.

Outre un triptyque d'une solennité nue et triste : les *Mineurs*, une brigade d'ouvriers qui se rendent à la fosse, passifs comme les choses mêmes qui les entourent, comme le paysage d'usines et de fumées dévoilé par le petit jour blafard, Constantin Meunier expose un nouveau fragment de son *Monument du travail* : *Dans la mine*, rempli d'amples et harmonieux gestes de beauté. Il serait oiseux de louer le maître qui a pétri de ses fortes mains volontaires tant de figures de puissante et simple réalité auxquelles la noblesse naturelle et la probité de son art ont conféré une dignité héroïque. Ce sera un jour faste pour l'art belge que celui où nous verrons dressée sur une de nos places l'œuvre haute et pure du grand artiste.

ARNOLD GOFFIN.



Les Conférences du Mois

Conférence de Mlle de Rothmaler au « Molière ». —

Le mail et son orme, ne pensez-vous pas? doivent, à présent, être embaumés de plus de mélancolie, et les heures provinciales y traîner plus longues et plus lourdes. On n'y voit plus M. Bergeret et l'abbé Lantaigne, l'homme de l'incertitude et celui de la certitude, remplis, également, d'urbanité, nourris des bonnes lettres, amoureux des méthodes sûres, discuter en se promenant, ou démolir de concert la République, celui-ci en l'attaquant, celui-là, plus efficacement, en la défendant ! M. Bergeret est à Paris ; l'abbé Guirel est évêque ; tous les délicieux comparses qui les entouraient se sont éparpillés aussi. Le préfet juif Worms-Clavelin, habile à suivre les impulsions de l'autorité supérieure, a, sans doute, évolué vers l'extrême-gauche et la persécution anticléricale mâtinée d'anarchie ! D'autres, à la faveur de leur stupidité, ont été rangés de droit, par M. Anatole France, parmi les nationalistes.

Quant à Riquet, le sympathique compagnon de M. Bergeret, il est délaissé ; peut-être étudie-t-il, à son tour, l'âme de son maître et soupire-t-il en apercevant que la sereine philosophie éclectique de celui-ci, parfois, l'abandonne, qu'il montre, quelquefois, de l'indignation, voire de la violence et que l'Affaire l'obsède au point de le faire monter sur des estrades, au milieu de meetings où sa naturelle courtoisie et ses inclinations logiques sont durement contrariées.

La politique l'a ravi à sa chère solitude spéculative ; il croit qu'il y a une vérité, à cette heure, ce qui le change prodigieusement, et, même, il ajoute qu'elle est en marche.

Peut-être, au fond, se dit-il qu'il n'y a point de trahison, mais, seulement, des circonstances ; et est-il porté à l'indulgence, pour en avoir déjà acquitté une — qui le touchait de plus près — et perpétrée également par un militaire !

Je crois qu'à propos de M. Anatole France, je me suis laissé glisser dans la politique ; — dans la... charcuterie, pour parler comme Gautier ! Que le lecteur me le pardonne : la faute en appartient à l'aimable conférencière, M^{lle} de Rothmaler, qui, à l'occasion de Chénier, nous a parlé de l'auteur de *M. Bergeret à Paris* et nous a donné à connaître ses opinions personnelles, ou celles de l'enseignement auquel elle appartient, sur les questions du jour

ou du siècle passé : l'Affaire, entre autres ! On s'attendait qu'elle ferait un rapprochement entre ce procès et celui de Chénier qui, on le sait, fut condamné sur le vu d'un acte d'accusation rédigé pour son frère Sauveur, et qui qualifiait le poète d'ex-adjutant-général, chef de brigade sous Dumouriez ! Mais elle a évité ce terrain trop brûlant.

Pour le surplus, M^{lle} de Rothmaler a parlé assez brièvement de Chénier poète ; plus largement — trop — de Chénier journaliste et polémiste. Il est vrai que, au temps de la Terreur, la politique devait prendre plus d'attrait pour les âmes fières telles que celles d'André : leur vie pouvait devenir la rançon de leurs paroles. Et quel divin enivrement de braver les cuistres, les goujats et les brutes qui régnaient !...

Conférence de M. Emile Verhaeren. — La dernière séance littéraire du théâtre Molière a été consacrée aux *Burgraves*, dont M. Emile Verhaeren nous a parlé avec la grandiloquence poignante et colorée dont il est coutumier. Il a fort habilement mis en relief les beautés verbales indéniables de ce drame sombre et naïf, tout en chausse-trapes, en rapt, plein d'intentions occultes et profondes, et où les fleurs romantiques, noires et pourprées, du meurtre et du poison, épanouissent d'abondantes et moyen-âgeuses corolles.

Tous les personnages des *Burgraves* ignorent leur mutuelle identité et, à peine, chacun d'eux se sait-il lui-même ; ils errent à tâtons, lumineux et obscurs, dans les ténèbres resplendissantes, dans la forêt nombreuse des paroles accumulées par Hugo. M. Verhaeren tient cette intrigue pour « assez simple », et il dit juste, en un sens, car elle est d'une complication purement fabuleuse et enfantine.

Le poète des *Villes tentaculaires* a tenté entre le drame tel que le conçurent Shakespeare et Goethe et le drame de Hugo un parallèle que, pour avoir été exposé trop succinctement, sans doute, nous n'avons pas fort compris. Le premier comporte l'intervention du surnaturel : le spectre d'*Hamlet* ; les sorcières de *Macbeth* ; le Méphisto, les anges, etc., de *Faust* ; tout à fait exclue du second qui aurait visé, surtout, à créer des types légendaires d'humanité, des *sur-hommes*, nobles ou malfaisants, et serait devenu ainsi le prototype du drame wagnérien. Et cette thèse soulève d'abondantes objections : — Que ferons-nous de Racine et de Corneille ? peu enclins à l'emploi du surnaturel, eux aussi : et ce dernier ne haussa-t-il pas également sur la scène des types d'hommes exagérés, roidis dans la noble ferraille d'une conscience ou d'un orgueil frénétique. En quoi le Cid est-il moins légendaire, dans l'acception que M. Verhaeren donne à ce mot, que Barberousse ? et le drame wagnérien n'est-il pas rempli de surnaturel et de magie : Lohengrin suscité par l'évocation d'Elsa ; le Vénusberg, dans *Tannhauser* ; la *Tétralogie*, peuplée de dieux, de géants, de nains ; *Tristan*, et le philtre qui en voye les héros à l'amour et à la mort ; Parsifal, avec le Graal ?...

Le public a fait succès à M. Verhaeren et à M. Chomé qui a lu, avec beaucoup de feu, un acte des *Burgraves*.

Les Conférences de la Libre Esthétique. — M. GHÉON, dans sa conférence : *La poésie et l'empirisme*, s'ingénia à exposer les causes du désaccord qui lui paraît exister actuellement entre les dramaturges, les romanciers et les poètes. Ce désaccord existe-t-il? Sans doute. Brieux, Paul Adam, Henri de Régnier ne semblent guère avoir la même conception de l'esthétique; mais de Brieux à Paul Adam, de Paul Adam à Henri de Régnier, il y a des intermédiaires. M. Ghéon est mieux inspiré quand il établit la distinction suivante : « Un poème est une œuvre d'art, ou n'est pas. Un drame, un roman, une comédie peuvent n'être pas des œuvres d'art et pourtant être. » Et encore; si le drame, si le roman, si la comédie ne sont pas œuvres d'art, ils existeront temporairement, mais ils seront privés de cette existence éternelle que la beauté seule confère. C'est comme œuvres d'art que demeurent à jamais les tragédies de Sophocle et de Racine, les comédies d'Aristophane et de Molière, comme demeureront à jamais les romans d'un Flaubert. Si le poète représente l'art dans son acception la plus haute, c'est parce qu'il lui faut, pour bâtir son œuvre, moins de conditions extérieures qu'au dramaturge ou au romancier. En ce sens, on peut dire avec M. Ghéon que « le poète est la seule condition de la poésie », puisqu'il tend à exprimer sa propre vision du monde, tandis que le dramaturge et le romancier représentent les idées, les passions, les souffrances des autres.

Mais quelqu'un exprima-t-il jamais un autre que soi-même? Et n'est-ce pas en s'exprimant soi-même, sincèrement, que l'on parvient à émouvoir. Telles sont quelques-unes des idées dont M. SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER entretint son auditoire.

Il évoqua, dans sa conférence : *La rédemption par l'art*, le Poète suprême qui jaillira des brumes, vers l'avenir. Le monde entier est intéressé à l'avènement du Génie, car la présence du Génie élève, affermit et protège. Les grands poètes des temps passés ne suffisent plus à contenter nos aspirations. Il faut à notre époque une âme qui la comprenne et l'anoblisse à ses propres yeux en transformant en beauté ses doutes et ses misères. Quand il élève ce qui paraît bas, reconforte ce qui est prêt à défaillir, reconstruit un temple nouveau à la place de celui qui s'écroule, le Poète est un rédempteur!

Si le chef de l'école naturaliste est capable, comme on voit, d'enflammer des enthousiasmes, M. BEAUBOURG, qui vint parler *du grotesque et du tragique à notre époque*, semblerait, à prime abord, destiné à les éteindre. Une heure durant, son imperturbable et glaciale ironie s'acharna à découvrir la part de ridicule que comportent les événements les plus graves de la vie moderne. Se basant sur le mélange, dans l'existence, du plaisant et du sévère, il eut raison de réproucher la séparation outrée des genres, mais il fit la part un peu trop large au grotesque. Sans doute, l'esprit d'analyse d'aujourd'hui est porté à chercher le revers de toutes les médailles; sans doute, l'humanité contemporaine prête davantage à la caricature qu'à la sculpture, mais est-ce là une raison d'introduire, à si forte dose, dans l'art un élément dont l'emploi abusif risquerait fort d'en ternir la pureté? Si Homère a créé le type de Thersite, Shakespeare celui de Caliban, c'était pour que le contraste rendit plus divins encore Achille et Prospéro.

M. E. JOLY clôtura la série des conférences par un entretien de philosophie. *L'Art, l'Amour, la Mystique*, tels sont les concepts dont il analysa l'action concomitante et les rapports : l'Art, ou appétit du monde représentatif ; l'Amour, ou appétit de la personnalité humaine ; la Mystique, ou appétit du divin. Il montra les joints qui rattachent ces trois expressions de la faculté affective et la façon dont elles tendent à se rendre tangibles par le symbole. L'Art synthétise en des images concrètes la valeur absolue des choses ; l'Amour matériel se spiritualise quand on le considère comme le rite de l'Amour suprême ; la Mystique aussi comporte une série de figures sensorielles représentant les réalités divines.

CHARLES DE SPRIMONT.

M. Léopold Wallner, notre distingué collaborateur, a donné à l'école de musique d'Ixelles une très remarquable conférence sur la Musique de l'Ukraine.

M. Wallner, comme chacun sait, est à la fois un musicien d'élite, un érudit de premier ordre, un compositeur original et un très fin lettré. C'est dire tout l'intérêt qu'a présenté cette initiation à une musique absolument inconnue, dont la poésie et la couleur sont d'autant plus prenantes qu'elle est souvent basée sur les harmonies mélancoliques dérivant de la gamme roumaine et de la gamme dorienne. M. Wallner nous a donné des détails hautement intéressants sur les peuplades de la Petite-Russie et de l'Ukraine, et sur la formation de leur Folklore musical qui étincelle de richesses, et où Beethoven lui-même, consciemment ou inconsciemment, n'a pas dédaigné de puiser le thème fondamental de sa septième symphonie.

A la Salle Kevers, M^{lle} Marie Biermé, la distinguée conférencière qui a signé fréquemment en diverses revues de très solides critiques d'art, nous avait conviés à entendre une causerie sur Bach. Elle a tenu pendant plus d'une heure son auditoire sous le charme de sa parole élégante, vibrante et émue. Conférence nourrie d'idées et de faits, écrite en une langue pleine de vie et de couleur, ressuscitant en toute son ampleur la figure du Père de la Musique.

La belle conférence de M^{lle} Biermé a été suivie d'une partie musicale où se firent entendre M. Sylvain Collaer, un jeune violoniste de la bonne école, élève de Colyns, qui a été surtout très admiré dans la Chacone où il a déployé les ressources d'une technique superbe, puis M^{lle} Alice Lamal qui, d'une belle voix nuancée, a dit avec gravité et émotion un *Air de la Passion* et la sublime prière de l'*Actus Tragicus*. Enfin M. Gerhaerts, un pianiste bien jeune mais plein d'avenir, qui a exécuté plusieurs préludes et fugues de Bach, avec un style parfait et une grande intensité expressive, révélant en toutes ces œuvres les qualités d'un musicien consommé. Conférencière et artistes ont été chaleureusement acclamés.

GEORGES DE GOLESCO



Vers

—

*J'aime moins les zéphirs des printemps parfumés
Que les autans hurleurs des farouches automnes; —
Je n'aime pas les cieus par le mourant aimés,
Cieus d'azur éternel, calmes et monotones;
J'aime les grands ciels noirs où le doigt des éclairs
Trace à fulgurants traits des énigmes tragiques; —
Je n'aime pas les nuits douces, mélancoliques,
Mais les nuits où l'orage épouvante les airs,
J'aime les rouges soirs, les beaux soirs d'incendie; —
Je n'aime pas la mer langoureuse, engourdie
Comme un lac qui somnole aux pieds des monts géants;
J'aime la mer houleuse, échevelée, et folle,
Comme un étalon fier qu'un rut terrible affole,
Je l'aime hurlant sa rage aux phares flamboyants.*

EDGARD BONEHILL.



LES LIVRES

LA POÉSIE :

Petites Légendes, par EMILE VERHAEREN. — (Bruxelles, Edm. Deman.)

La variété dans l'œuvre est une des caractéristiques essentielles des grands poètes; la parution des *Petites Légendes* d'Emile Verhaeren en fournit une preuve après tant d'autres. Le peintre fougueux et puissant des *Flamandes* et des *Moines*, le visionnaire des *Apparus dans mes chemins*, le chantre des douces, lumineuses et caressantes *Heures claires*, nous fait mieux connaître aujourd'hui un des multiples aspects de son talent. Après l'évocation grandiose des plaines et des villages, voici des tableautins anecdotiques narrant les mœurs, les superstitions, les légendes de la terre flamande, depuis les grasses prairies qui bordent l'Escaut et le Rupel jusqu'aux landes sablonneuses, coupées de sapinières, du Hageland.

C'est l'histoire du pèlerin qui s'en va implorer la Madone pour son maître malade, les pieds alourdis par le plomb mis dans ses vieux souliers, portant du houx dans ses manches et ses chausses.

C'est la glorieuse chevauchée de l'archange saint Michel à travers le pays flamand, chantée par le poète en des vers héroïques et sonores :

*Soudain, là-bas, sur la digue d'Escaut,
Lance brillante et cimier haut,
Apparait clair, dans la lumière,
Un cavalier.
Il a passé par la bruyère,
Il a passé par le hallier ;
Son étalon est ferme et beau
Comme la tour de Saint-Rombault,
Son bouclier est translucide
Comme une chûsse en une abside,
Ses deux ailes semblent en feu.
Calme, la main en auvent sur les yeux,
Il regarde de loin la fête
Et, tout à coup, fouettant sa bête,
Après trois bonds, l'arrête
A la grille du cimetière ancien.*

Voici encore l'histoire de Jan Smel « dont le cœur n'était profond que pour les bêtes » et que chiens, loups, renards, loutres et rats vinrent lugubrement pleurer durant sa veillée funéraire.

*Les bêtes voulurent veiller la nuit entière ;
Il en était venu d'autres à leur appel,
Des pays d'or et de fumée, où le Rupel
Sinue, et des marais de la Durme flamande,
Le vieil Escaut avait fourni des bandes
De rats et de loutres, et les renards
Étaient sortis du château de César
Dont la ruine illustre Rupelmonde.*

Il faudrait citer d'autres poèmes encore : les *Petits Vieux*, la *Sorcière*, et la funèbre légende du ménétrier *Misereve* qui tous les ans, le jour des morts, fait danser les squelettes aux grincements de son violon macabre. Ou plutôt, il faudrait tout citer, tellement ces poèmes si variés charment par leurs sujets captivants et la magie de leurs rythmes. Le vers, souple et vif, s'allonge, s'amplifie, se fait menu et frêle, selon le jeu merveilleux des mots et des images. Si parmi les œuvres de Verhaeren, les *Moines*, les *Villages illusoire*s, le *Cloître*, témoignent d'une inspiration plus haute, aucune ne pourrait intéresser davantage. Ainsi, les dessins où se complait l'imagination d'un peintre caractérisent mieux parfois sa personnalité que ne le font, si belles soient-elles, ses grandes compositions.

CH. DE S.

LE ROMAN :

Contes d'autrefois, par GEORGES DELAUNOY. — (Namur, Godenne.)

Voici un recueil de contes absolument étonnants. Il n'est pas connu en Belgique, comme il mériterait de l'être. J'avoue, à ma honte, et à la honte de la critique belge, que c'est un écrivain français qui me l'a signalé. Dans une de ses lettres, mon ami J.-K. Huysmans m'écrivait dernièrement :

« A propos de nouvelles, j'ai lu un volume belge, où il y en a quelques-unes absolument remarquables sur des Rouliers. Je trouve cela plus fort que d'autres dont vous me parlez, intéressantes sans doute, mais en somme déjà vues. L'auteur a un sens spécial des charrois. C'est d'un nommé G. Delaunoy que je ne connais pas. Les bonnes pages de son livre me plaisent par leur vigueur et le côté parfois mystérieux dans l'épique qu'elles atteignent. »

Un éloge pareil, sorti d'une telle plume, celle d'Huysmans notre maître à tous, dans l'art de penser et d'écrire, vaut plus que tous les éloges du monde. Et je me garderais bien de le déflorer en y ajoutant ma critique à moi.

J'ai lu ces contes. Ils sont splendides, nerveusement stylés, en une langue forte et colorée, vivante et originale. Je les recommande instamment à tous ceux qui aiment la belle littérature.

H. M.

La Faute d'Autrui, roman, par HENRI ARDEL. — (Paris, Plon.)

Ce roman ajoute un beau caractère à la série de portraits de jeunes filles que M. Henri Ardel se plaît à esquisser. Le père de Thérèse Erlennes a aimé d'une passion coupable la mère de Philippe de Gardannes, et voici que l'affreux

hasard de la vie pousse l'un vers l'autre les deux enfants, les unit à jamais par un définitif aveu. Brisée d'avoir appris la réalité terrible, Thérèse obéit au douloureux devoir d'affection filiale qui lui commande de faire taire le cri de son cœur. Mais si elle se courbe devant l'irréparable, c'est en âme fière, et elle traverse la vie, indifférente aux regards qui la convoitent, cherchant dans les labeurs de l'art la consolation et l'oubli.

Auprès d'elle, M. Ardel a placé deux caractères d'hommes, l'un ouvert et impétueux, l'autre froid et concentré, tous deux souffrants du même amour : Philippe de Gardannes et Pierre de Kergoz. Enfin, un de ces gracieux pastels où l'auteur excelle, Laire de Kergoz.

Le livre est écrit en un joli style parfois empreint de fraîche poésie, mais il vaut avant tout par la morale noble et saine qui s'en dégage.

CH. DE S.

Claudine à Paris, par WILLY. — (Paris, Ollendorff.)

Ceci n'est point pour petites filles, ni pour grandes dames; et, s'il me fallait choisir les lecteurs de ce livre, j'aurais la conscience fort embarrassée. Claudine, en quittant Montigny, n'a rien oublié du trop qu'elle y savait déjà; elle a complété sur bien des points son expérience des choses qu'il vaut mieux ignorer.

Poussée à ce point, la clairvoyance touche de près à la curiosité vicieuse, l'indiscrétion à de l'impudeur. Peu de mémoires sont aussi scabreux que le journal de cette adolescente, et le sont avec autant d'insouciance et de légèreté. Sodome et Lesbos y tiennent décidément trop de place.

Il sera vraiment difficile de faire mieux, dans le genre *rosse*, que cette satire implacable de la jeune fille et du jeune homme contemporains, dans certain monde. Dommage que Willy dépense tant de verve et d'esprit, tant d'observation sagace et fine, à composer des livres qu'il faut enfermer.

M. D.

LE THÉÂTRE :

On Jouera la Comédie, par CHANTEMERLE. — (Bruxelles, Vromant.)

Voici, réunies en un gros volume, cinq comédies d'un jeune, qu'applaudirent déjà les paumes robustes de la jeunesse universitaire catholique, au Théâtre flamand, et aussi, dans les salons, des mains fines, délicatement gantées.

Après avoir soumis au feu de la rampe, fusillade dangereuse qu'il subit victorieusement, plusieurs piécettes d'inspiration primesautière : *Ce que femme veut*, *le Bouquet*, *Dans le monde savant*, l'auteur ne craint pas d'offrir son œuvre au scalpel impitoyable de la critique. Les cinq comédies de salon qu'il nous donne se recommandent par de sérieuses qualités de forme et de fond. Si la psychologie en est parfois un peu compliquée, le style un peu entaché, mais combien délicieusement, de mièvrerie, maintes scènes fortes, vives, bien menées, compensent ces jolis défauts.

L'auteur, il s'en fait gloire à juste titre, est un fervent de Molière, sur lequel il écrivit dans la *Revue générale* des pages qui prouvent son bon sens de critique et son admiration; mais il doit aux écrivains du dernier cru le caractère

nettement moderne de son genre. Sa verve s'est exercée à peindre des milieux divers : les étudiants et les étudiantes d'Amérique : *Ce que femme veut*, la vieille province aux mœurs antiques : *La dernière des d'Ermengard*, *Trois valses*, la haute littérature dans ses rapports avec le féminisme envahisseur : *Bas Bleu*, les jeunes filles sentimentales dont le cœur, comme une fleur délicate, s'éveille à l'amour : *Fraulein*.

M. Davignon (que Chantemerle me pardonne de divulguer son mystère!) aime à corser ses tableaux de quelques traits légèrement ironiques qui ne sont pas sans charme. Et j'entends d'ici jaillir derrière les éventails le rire des gentilles auditrices, aux grands jours de première, dans les salons illuminés.

CH. DE S.

La Conversion de Pétrone, comédie en un acte par FIRMIN VANDEN BOSCH. — (Gand, Siffer.)

Notre ami Firmin Van den Bosch, l'auteur de cette bluette artistique, est un des talents les plus souples que je connaisse. Cette souplesse s'affirme en la variété de ses écrits.

Tout le monde connaît les belles études littéraires de l'auteur. La plupart ont été rassemblées par lui sous le titre trop modeste d'*Essai de critique catholique*, livre que je recommande à tous ceux qui veulent se faire une idée d'ensemble très complète sur le mouvement littéraire contemporain.

Nos lecteurs ont eu la primeur des *Fantômes de Jeunesse*, où l'auteur a consigné, en une forme bellement imagée, ses enthousiasmes, ses principes d'art, ses idées et ses tendances. Bientôt, nous l'espérons, cette belle œuvre paraîtra en volume.

La comédie récemment parue et que ces quelques lignes ont pour but de présenter au public est minime de volume, mais non moins importante en valeur.

Jamais je n'ai lu quelque chose de plus fin, et comme pensée et comme forme, dans ce genre de la comédie de salon, où on tombe si facilement dans la fadeur, le banal et le ridicule. Toutes les comédies de salon sont généralement d'une niaiserie déconcertante. Celle-ci est absolument délicieuse et nous ne saurions trop la recommander à tous ceux qui voudraient lire ou faire jouer une comédie de salon qui serait en même temps une œuvre littéraire. Car c'est bien cela. C'est, je le répète, un petit chef-d'œuvre.

H. M.

DIVERS :

Un Siècle. — Mouvement du Monde de 1800 à 1900. — (Paris, H. Oudin.)

Ce livre est un beau monument dressé par la science et la littérature chrétiennes au siècle qui vient de s'écouler. Publié par les soins d'un comité sous la présidence de Mgr Pêchenard et réunissant des personnalités telles que MM. de Vogüé, Lamy, de Mun, de Lapparent, Brunetière, d'Haussonville, etc., il présente un résumé fort intéressant du gigantesque travail intellectuel et social du XIX^e siècle. Les trois parties qui le composent étudient tour à tour le mouvement politique et économique, le mouvement intellectuel et le mouvement religieux.

Sans vouloir entrer dans le détail des sérieuses études qu'elles comprennent, il importe néanmoins de signaler les beaux articles de M. Etienne Lamy sur les nationalités, du général de la Girennerie sur la guerre, du comte A. de Mun sur la question sociale, dans la première partie. La seconde partie contient de fortes pages du chanoine Didiot sur la philosophie, de M. de Laparent sur la science de la terre, de Mgr Duchesne sur l'histoire, de MM. Brunetière, Pératé et Bellaigine sur la littérature, les beaux-arts et la musique. Enfin, le mouvement religieux est exposé notamment par M. G. Fonsegrive (*Les luttes de l'Eglise*), M. le comte d'Haussonville (*Les œuvres et la charité de l'Eglise*), Mgr Touchet, évêque d'Orléans (*La vie intime de l'Eglise*).

Un éloquent préambule de M. Eugène Melchior de Vogüé résume dans ses traits principaux l'effort du siècle passé; une conclusion de Mgr Richard, archevêque de Paris, indique ce que sera l'effort du siècle présent et de ceux qui le suivront vers l'unité religieuse. N'est-il pas beau de voir s'unir ainsi dans une triple pensée d'adoration pour Dieu, de respect pour le passé, de confiance en l'avenir, l'Art, la Science et la Foi, que rien ne devrait jamais séparer?

CH. DE S.

Les Sculptures de Plein Air à Bruxelles, par POL MEIRSSCHAUT.

Guide explicatif; 121 photographures. — (Bruxelles, Bruylant.)

Il faut autant louer M. Pol Meirsschaut pour l'idée qui a présidé à son « Guide » que pour le soin avec lequel il l'a accompli. Son livre est un puissant appoint pour tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'art. Il y a en effet une foule de détails qui sont ignorés du public, et les notes intelligentes et concises de l'auteur appelleront l'attention sur des sculptures, qu'à peine un rare esthète, en rêveuse déambulation avait remarquées. Je crois, certes, que dans la mesure du possible, ce livre stimulera le sens esthétique, et développera l'esprit d'observation, comme M. Meirsschaut le souhaite dans sa préface.

Les sculptures que M. Meirsschaut fait passer sous les yeux, grâce à des clichés très délicats, cherchent leur intérêt non seulement dans leur valeur artistique, mais également dans leur appoint historique. Presque toutes consacrent des événements remarquables, expriment par leur tendance, leur style, les idées de l'époque, érigent en figures lapidaires, les visages des grands citoyens. Et il y a évidemment en cela un profond enseignement.

Mais il fallait un Guide, qui donnât au spectateur toutes les explications requises. Ce Guide, le voici; et s'il m'est permis de faire une légère observation, je trouve le format de l'ouvrage dont nous parlons trop grand pour le but qu'il veut atteindre. Je souhaite de le voir diminuer de grandeur, pour la prochaine édition.

En parcourant le Guide, on voit défiler successivement les monuments historiques de Bruxelles, le Parc célèbre qui évoque tant de souvenirs glorieux pour notre indépendance, les Palais de la Science, des Arts, les habitations modernes, partout où le ciseau de l'artiste s'est plu à enseigner la foule par des figures et par des symboles.

H. V.

NOTULES

Le Néo-Impressionnisme au Musée de Bruxelles. — Le Musée de Bruxelles vient de faire l'acquisition d'une œuvre de Théo Van Rysselberghe, exposée au dernier Salon de la *Libre Esthétique*. C'est un triomphe pour l'art jeune, méprisé jusqu'ici par ceux qui étaient incapables de s'élever jusqu'à lui. OCTAVE MAUS célèbre avec enthousiasme cette victoire dans l'*Art Moderne* :

« Il faut que les mysonéistes en prennent leur parti : voici le néo-impresionnisme au Musée de Bruxelles ! Il y est entré fièrement, par la grande porte largement ouverte à l'un de ses adeptes les plus fervents, à Théo Van Rysselberghe dont l'art altier ne s'est jamais plié aux compromissions et vers lequel se sont élevés peu à peu, d'un mouvement unanime, les esprits clairvoyants, sans qu'aucune concession eût été faite de la part du peintre pour se concilier les faveurs publiques.

La commission du Musée a prouvé qu'elle savait se placer au-dessus des querelles d'écoles et saluer le talent quelle que fût la forme extérieure qu'il revêtit, dût-il même, par la nouveauté et l'intransigeance du procédé par lequel il se manifestait, violer les principes consacrés par des traditions universellement respectées.

C'est pour l'art neuf, pour celui *qui ne relève que du tempérament personnel et de la conscience de l'artiste*, une victoire et une date.

L'achat du *Portrait d'une jeune femme et de sa fille* marque la fin des résistances imbéciles contre une expression picturale dont la beauté harmonieuse n'est plus contestée que par les aveugles. Il ouvre à l'espoir d'une rénovation des avenues nouvelles. Il montre qu'à côté des chefs-d'œuvre d'hier, il y a place pour l'art de demain. Il enseigne aux artistes qu'au lieu de se perdre dans les réminiscences du passé, dans le recommencement des formules qu'ont épuisées nos pères et nos aînés, c'est à la conquête d'une esthétique renouvelée, dégagée des procédés vieilliss, qu'il faut résolument marcher.

Ce qui donne à l'événement sa signification, c'est qu'en ouvrant à une peinture exécutée par le procédé de la division du ton les portes du Musée, la Commission a expressément entendu reconnaître, en même temps que le

talent d'un artiste qui fait honneur à l'École belge, l'existence officielle d'un groupe de peintres qu'on s'est vainement efforcé jusqu'ici de représenter, dans l'armée artistique, comme des tirailleurs excentriques et hors cadre, dignes tout au plus de commisération.

Que reste-t-il des plaisanteries faciles, sénilement répétées chaque année depuis vingt ans par les malheureux chroniqueurs qui traînent lamentablement le boulet des clichés usés et des formules ressassées : les « poignées de confetti », les « souvenirs du carnaval », les « épidémies de petite vérole » et autres facéties. Le vent a balayé ces éructations comme il a dissipé les aménités analogues dont furent gratifiés — et ce fut leur honneur! — Delacroix, Corot, Manet, Claude Monet, qui constituent pour Van Rysselberghe une hérédité digne de quelque considération.

Les Croisés sont au Louvre, malgré Bonington et ceux qui s'inspirèrent de sa haute compréhension artistique. *Olympia* est au Luxembourg. Corot et Monet sont la gloire du paysage français. Il était logique, et nous attendions patiemment l'événement, que Van Rysselberghe prît place au Musée de Bruxelles, à côté d'Henri de Braekeleer, d'Artan, de Louis Dubois, d'Hippolyte Boulenger, d'Agneessens, de Smits, d'Heymans et des Stevens. Si le procédé qu'il emploie est différent de celui dont usèrent ces maîtres, son idéal est le même puisqu'il proclame, comme eux, la beauté de la vie et qu'il chante d'une voix claire l'éternelle harmonie des couleurs et des lignes. Avec Claus, Baertsoen et Lemmen, avec Frédéric, Ensor, Laermans, Khnopff, Verhaeren, Gilsoul, Verheyden, Delaunois, Levêque et quelques autres, il personnifie la lutte des peintres de la génération actuelle pour l'émancipation de la pensée et l'affirmation d'un art original, personnel, sincère, qui n'emprunte rien aux recettes d'école et aux conventions reçues. »

* * *

La Société des Amis de la Médaille d'art. — Sous ce titre vient d'être fondée à Bruxelles une Société hollandaise-belge.

Cette Société a pour objet d'encourager l'art du médailleur, de répandre et de développer le goût de la médaille artistique en Belgique et en Hollande.

Elle commandera aux meilleurs sculpteurs-médailleurs et graveurs des médailles qui seront destinées aux seuls membres de la Société et mettra, tous les trois ans, au concours, un projet de médaille entre les jeunes artistes sortis des Académies ou des écoles supérieures de dessin et de sculpture de Belgique et de Néerlande.

Dans l'assemblée tenue au Palais des Académies, elle a élu comme président M. A. de Witte, le distingué secrétaire de la Société royale de numismatique. M. de Dompierre de Chaufepié, conservateur du Cabinet des médailles de La Haye, a été élu secrétaire.

Une centaine de personnes font déjà partie de la nouvelle Société à peine fondée, entre autres MM. De Smet de Naeyer, ministre des finances; Surmont de Volsberghe, ministre du travail; duc d'Ursel, président du Sénat; etc.

S'il en est parmi nos abonnés qui désireraient faire partie de la dite société, ils peuvent nous envoyer leur adhésion que nous transmettrons au comité.

directeur. La cotisation qui est de 25 francs par an donne droit à un exemplaire en bronze de la médaille artistique qui sera frappée chaque année pour les membres de la Société exclusivement.

* * *

Un nouveau buste de poète, sculpté par Injalbert, va s'élever bientôt, à côté de ceux de Banville, de Leconte de Lisle, de Verlaine, dans les jardins du Luxembourg. C'est celui d'un rêveur ému qui chanta la nature et les saines tendresses, vécut pauvre, mourut sans gloire, et qui devient illustre dès que sa tombe est refermée : Gabriel Vicaire. « L'auteur des *Émaux bressans* et de l'*Heure enchantée* fut — écrit M. Edmond Haraucourt — un esprit de grâce et de sincérité. L'âme de la nature se recueillait en lui, et son art était fait d'amour. D'autres ont plus de science et d'habileté, de technique subtile, de grandiloquence ou de préciosité. Mais personne n'a mieux que lui, plus que lui, l'intelligence de la nature ambiante et cette compréhension d'amour qui met l'homme en communion avec les plantes de la terre et les nuages du ciel. Toute sa patrie natale, comme une seconde âme, frissonne en lui : les odeurs du sol, les souffles de brise, les murmures de ruisseau, dans ses strophes, deviennent des existences réelles et embaumées ; une senteur d'herbe écrasée s'exhale d'entre ses doigts, et les roses qu'il cueille gardent leur parfum dans son livre. Ceux-là sont sûrement des poètes qui possèdent ce don de transposer l'âme des choses et de la faire palpiter dans les mots. Notre bon La Fontaine fut, par cela, un des plus grands poètes du grand siècle et c'est en se roulant dans l'herbe et la rosée que sa muse a gagné l'odorante jeunesse que trois siècles n'ont point fanée et qu'on sent immortelle à force d'être vraie. Car, quelle est-elle donc, la mission première du poète, sinon d'exprimer les deux forces qui le créèrent : le pays dont il est né, la race dont il est issu ? Les poètes sont des voix qui parlent au nom de ce qui se tait, afin d'être entendues par ceux qui ne sauraient pas dire, et qui sentent. Nos poètes sont nos propres voix, nos propres âmes. Toute la patrie de Bourgogne chante et fleurit en Gabriel Vicaire. La Bourgogne a droit de posséder son marbre représentatif dans le jardin de la jeunesse française. Vicaire y suffira. Les pieds dans l'herbe qu'il comprit, le front dans la brise qu'il aimait, il réalisera dans la mort le vœu suprême des derniers jours, des derniers chants :

Mais avant d'arriver à la sombre vallée,
Je veux sentir encor l'odeur de tes lilas,
Jeunesse inoubliable, enfance immaculée !... »

* * *

Chez M. Jules Lagac. — L'excellent sculpteur expose dans son bel atelier de l'avenue Michel-Ange le buste, qu'il vient de terminer, après un travail de trois ans, de S. E. le cardinal archevêque de Malines. L'œuvre est admirable de noble et saisissante réalité ; l'artiste a réussi à fixer la physiologie si mobile de Monseigneur Goossens, avec l'expression complexe de bienveillance, de finesse et de sérénité qu'on lui connaît.

M. Lagae nous a montré encore nombre d'œuvres achevées ou en voie d'exécution : la maquette de sa belle statue symbolique *Flandria* : une jeune châtelaine à cheval sur une haquenée d'une grande allure simple et décorative, qui achèverait la beauté de telle place de Bruges, celle du Bourg, par exemple ; le buste du poète Guido-Gezelle ; une figure de pêcheur à cheval, destinée à une minque ou à un marché aux poissons ; un taureau colossal, véritable effigie de la force animale, etc.

Toutes ces œuvres sont impressionnantes, non par l'éclat artificiel, le faire hâtif et violent, les prétentions exotériques, familiers à tant d'autres, mais par la sorte de rayonnement de gravité et d'énergie qui en émane.

M. Lagae, comme les maîtres florentins du xv^e siècle, ne veut pas d'autre maître que la nature ; il s'efforce de saisir la vie dans ses apparences et, à la fois, d'en pénétrer l'essence, et de nous la présenter sous l'aspect qui nous en fera davantage apercevoir la splendeur héroïque et profonde.

A. G.

* * *

Le Concert de la Schola Cantorum. — Il a été un des plus remarquables de la saison. Les œuvres, ainsi que leurs interprètes, étaient de premier ordre. La première partie était consacrée à l'art de la Basse continue au xvii^e et au xviii^e siècle. Entre ces belles prières de Schütz, de Henri du Mont, de Carissimi, de Sébastien Bach, toutes d'un art si pur, d'une portée si haute, il nous semblerait difficile de fixer nos préférences. Bornons-nous à dire que ces chants admirables ont été dits magistralement par MM. David, Gébelin, M^{lles} de la Rouvière et Joly de la Mare, qui ont su trouver en toutes ces œuvres les accents les plus émouvants.

Dans un intermède consacré à Bach, M. Crickboom exécuta avec une superbe maîtrise le concerto en *la* mineur et la célèbre fugue pour violon seul.

Dans la seconde partie du concert, nous entendîmes avec grand intérêt un cycle de mélodies charmantes de Ch. Bordes, rendant à merveille l'âme des poèmes de Verlaine, et un autre cycle de mélodies de Castillon, celles-ci d'allure plus sévère et de style plus polyphonique. Puis le deuxième tableau du *Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy, une des plus belles œuvres du maître, et que l'auteur de *Fervaal* accompagnait lui-même au piano.

L'audition donnée le même jour à la *Libre Esthétique* et où M. Vincent d'Indy a présenté au public bruxellois quelques-uns de ses élèves nous a fait connaître des œuvres intéressantes par de remarquables trouvailles au point de vue de l'originalité harmonique et rythmique, et qui, si elles manquent souvent de ligne, si le souffle de l'inspiration y faiblit plus d'une fois, n'en attestent pas moins un très noble effort vers le renouveau de l'art, effort qui aboutira sans doute à des résultats plus complets, quand tous ces jeunes talents seront arrivés à pleine maturité.

* * *

Les Chanteurs de Saint-Boniface. — Signalons les très remarquables exécutions données à l'église de Saint-Boniface à l'occasion des

fêtes de Pâques. La phalange si artistique que dirige M. Carpay nous a semblé encore en progrès.

Le vendredi saint, nous avons entendu avec un égal plaisir la « *Lamentatio* », chœur à cinq voix d'Allegrî (1590-1652), *Popule meus*, double chœur de Modlmayr, *Recordare Domine*, chœur à cinq voix de Gaetano Capocci.

Le dimanche de Pâques, la maîtrise a fait entendre une belle messe de Th. Dubois, et M. De Boeck a exécuté avec son autorité habituelle un Prélude pour orgue de J.-S. Bach et un *Tantum ergo* (chœur et orgue) de sa composition, qui a sonné majestueusement dans la vaste église.

Le soir on entendit des œuvres de Mendelssohn, de Th. Dubois, d'André Heidet, de Joseph Ryelandt, le brillant élève de Tinel, jeune compositeur dont l'œuvre de musique religieuse, déjà très considérable, est animée d'une inspiration si haute, parce que sincère.

* * *

Le Cercle « A Capella » de Gand a donné une audition fort intéressante d'œuvres de Vittoria, de la messe *Regina Cœli* de Swellinck, et de trois vieilles chansons françaises. Les progrès accomplis sous la direction de M. EMILE HULLEBROECK sont très sérieux, et la dernière audition peut certes compter parmi les meilleures que nous ayons eues à Gand. Une très grande part du succès revient à M. Hullebroeck, qui, depuis deux ans, a fait revivre parmi nous ces œuvres anciennes à peu près inconnues de la grande majorité des auditeurs. (*Guide Musical.*)

A signaler le dernier lied de M. Emile Hullebroeck : *Ik ben de zanger van 't dietsche volk*, chant large, animé d'un vrai souffle patriotique.

* * *

Au Cercle d'art « Revival » à Louvain. — Le mardi 19 mars, EMILE VERHAEREN s'est rendu à Louvain, la bonne ville universitaire. Devant un public nombreux d'étudiants attirés par son renom, il parla de Racine.

Dans toutes ces jeunes cervelles il fit renaître les souvenirs déjà s'effaçant des classes aux murs blanchis et des vers étudiés en maugréant. Par des aperçus imprévus et d'intéressantes citations il leur donna le désir de relire et d'étudier le grand auteur, à la fois tant et si peu connu.

La conférence, dont il serait ici superflu de faire l'éloge, a été accueillie par de vifs applaudissements; il est à espérer que le poète a emporté l'assurance que le vieil enthousiasme littéraire n'est pas mort à Louvain, qu'il dort seulement, et qu'il ne faut qu'un peu d'énergie pour le faire sortir de sa torpeur.

Cette séance était organisée par un groupe de jeunes, le cercle d'art « Revival », dont les efforts tendent à régénérer l'esprit artistique de la vieille ville estudiantine. Fondé il y a deux ans, depuis lors il n'a fait que prospérer. A cette première éclosion de sa jeunesse, à sa première manifestation extérieure il y a tout lieu d'applaudir, car ce fut un succès affirmatif.

Bientôt dans la ville pleine d'antiques souvenirs d'études et de grandeurs,

l'on verra reflleurir l'ardeur batailleuse et enthousiaste de l'époque qui vit se manifester chez elle les talents des maîtres tels que Gilkin, Giraud et Verhaeren lui-même.

* * *

A l'École de musique d'Ixelles. — Nous ne saurions assez engager le public à assister aux intéressantes conférences qui se donnent, tous les jeudis, à 4 1/2 h., à cette école, rue d'Orléans, 53. Voici le programme des prochaines conférences :

Le 11 avril : *La Musique populaire de l'Ukraine*, par M. WALLNER; les 18 et 25 avril : *Dante Alighieri*, par M. WILLIAME; le 2 mai : *Molière*, par M. PICARD; le 9 mai : *La Diction et le Chant*, par M. DU CHASTAIN; les 23 et 30 mai : *Chopin*, par M. CHARLES VANDEN BORREN; le 6 juin : *La Tragedie de l'Opéra*, par M. GILKIN; le 13 juin : *Peter Benoit*, par M. SOBRY; le 20 juin : *Eugène Demolder*, par M. RAMAEKERS; les 27 juin et 4 juillet : *La Jeune Ecole musicale russe*, par M^{lle} BIERMÉ.

* * *

Accusé de réception. — P. MEIRSSCHAUT : Les sculptures de plein air à Bruxelles. Guide explicatif, 121 photogravures (Bruxelles, Bruylant). DIRK DE VOS : Marioline, Roman versierd met platen op japaansch papier door EDMOND VAN OFFEL (Antwerpen, de Vos en Vander Groen). E. MALTRAVERS : Une rançon (Paris, Charles). L. BOCQUET : Flandre (Paris, Maison des Poètes). A. DE WITTE : Les médailles et les jetons d'inauguration frappés par ordre du gouvernement général aux Pays-Bas Autrichiens (1717-1794) (Bruxelles, Goemaere). BJOERNSTJERNE BJOERNSON : Le roi. Le journaliste (Paris, Stock). E. STRAUS : Le Théâtre alsacien (Paris, Bibliothèque de *La Critique*). H. FIERENS-GEVAERT : Psychologie d'une ville. Essai sur Bruges (Paris, Alcan). J. GILLARD : Les horizons évanouis (Namur, Godenne). J. DESTRÉE : Le secret de Frédéric Marcinel (Bruxelles, Larcier). H. VANDEPUTTE : La planète (idem).



Paris Nocturne

A. M. Cochefert,
chef de la Sûreté.

Des deux inspecteurs de police que l'amabilité du chef de la Sûreté, M. Cochefert, voulut bien mettre cette nuit-là à notre disposition, l'un, grand, sec, à la figure anguleuse, imberbe et volontaire, donne une impression d'énergie; l'autre, petit, bedonnant, les yeux vifs et un sourire malicieux dans sa barbiche noire, s'affirme un type de finesse et de rouerie.

Il est onze heures; dans la nuit calme et tiède, la voiture nous emporte loin des symphonies de lumières des boulevards, vers des coins de Paris de plus en plus déserts et de plus en plus noirs; seule, de-ci de-là, la réverbération d'une vitrine de marchand de vin barre le pavé sombre d'une tache claire; puis l'obscurité et la solitude recommencent; les rues se resserrent de plus en plus, et voici que dans un étroit boyau au-dessus d'une porte vitrée le mot *Bal* s'affiche en transparent; c'est le bal de Gravilliers, la première station, entre dix heures et minuit, de la basse pègre parisienne; dans l'air saturé d'alcool et de fumée, au son bizarre et heurté d'un piano poussif et d'un violon fêlé, de jeunes souteneurs au teint hâve et mat, la cravate voyante, la casquette noire dans le cou et deux accroche-cœurs leur battant les tempes, font danser des filles en cheveux, anémiées par le vice, les joues luisantes d'une sueur vermillonnée; tout autour des groupes sont assis : devant une équivoque absinthe, la cigarette aux dents et la main tendue, un long gaillard à l'œil cupide et mauvais se fait remettre par sa compagne le produit de la soirée; plus loin quatre

«gosses» — l'aîné peut avoir seize ans — penchés l'un vers l'autre et tête contre tête parlent bas et jettent à la dérobée des regards soupçonneux : ils se font des confidences, règlent un butin ou préparent un coup; la patronne de l'endroit toujours en mouvement, va de table en table, brandissant un plateau où scintillent des verres de vin bleu, tandis que le patron empressé et obséquieux se fait confesser par les policiers... Et dans la jaune lumière du gaz, voilée de fumée, parmi les jurons et les baisers, les couples passent et repassent toujours, lascivement enlacés, comme des symboles de débauche bestiale...

La nuit nous a repris; et après quelques circuits nous nous engageons dans une sorte de fissure sombre entre deux hautes bâtisses; des détritrus innombrables parsèment le sol; sur un paquet de chiffons, le dos au trottoir, un ivrogne ronfle; des deux côtés, sous des auvents qui dessinent sur le ciel d'informes et gigantesques gargouilles, des réduits s'éclairent sordides et blafards où des gouges dépenaillées, fantômes de la luxure et de la faim, sollicitent le passant de leurs gestes lubriques... « Où sommes-nous donc? » — « A la rue de Venise — l'égout du plaisir parisien!... Ici s'agite le résidu extrême de la prostitution; et telles dames de chez Maxim, veuves de leurs charmes, viennent finir dans ces antres... » La rue de Venise!... Quel amer et ironique contraste alors de reporter sa pensée par une nuit bellement pareille vers les douces et sveltes gondoles glissant mollement sur le grand canal, à l'ombre des palais fastueux qui disent si ardemment la joie d'aimer et la volupté de vivre!

Trois coups frappés à la porte et le père Fradin, hôtelier de l'*Auberge à Quatre Sous*, vient ouvrir; la maison, au morne et massif aspect de caserne, s'élève haut vers le ciel et descend profondément en terre; des galletas aux souterrains, elle est meublée uniquement de tables crasseuses et de bancs branlants de bois blanc; là s'entassent, s'accroupissent, s'étendent pour un sommeil de quelques heures tous les vagabonds de la capitale; assis, couchés, recroquevillés, ils sont là sept à huit cents; les corridors en sont garnis et les escaliers encombrés; des lueurs falotes éclairent leur lourd repos de malchanceux : on distingue des blouses de charpentiers, des tabliers de cordonniers, des mains noires de forgerons, un fouet de cocher, la casquette galonnée d'un porteur du *Figaro* et parfois les fins et douloureux doigts d'un artiste qui cache honteusement sa figure

sous l'épaisse crinière des cheveux; pour quatre sous, le père Fradin, philanthrope avisé, héberge une nuit ces sans-gîte et ne les congédie le matin qu'après avoir réchauffé leur pauvre et minable carcasse d'une écuelle de soupe...

Le lourd silence qui pèse sur ces dortoirs de la misère n'est troublé d'intervalles que par une plainte de souffrance, un soliloque de rêve ou la chute d'un corps sur les dalles; au passage des visiteurs, quelques-uns s'éveillent et regardent curieux, effarés ou hostiles; l'un ou l'autre tend la main vers une aumône et empoche la pièce reçue avec des regards de défiance pour ses voisins, car il a lu aux murs en lettres bleues : « Méfiez-vous des voleurs. » En sortant, dans un coin, affalé sur un escabeau et le buste appuyé contre le mur, un des dormeurs fixe notre attention : son crâne est énorme, dénudé et bossué; deux lèvres épaisses saignent dans sa grise barbe inculte et d'épais sourcils soulignent la largeur du front... « Mais c'est Verlaine », s'écrie l'un de nous; la ressemblance, en effet, est frappante, et dans ce milieu, à cette heure, elle devient émouvante; nous prenons la main du paria pour y glisser quelques sous et il ouvre les yeux, des yeux clairs et bleus qui se retirent d'abord de défiance, puis s'adoucissent de gratitude — yeux du chien habitué d'être battu, et qui s'étonne et remercie du frôlement d'une caresse.

A une église proche, deux heures sonnent : c'est l'instant nocturne où l'écume de Paris déferle vers les halles et s'engouffre dans ces pires bouges : le *Caveau des Innocents* et l'*Ange Gabriel*.

Après avoir passé devant le « zinc » d'un marchand de vin, où quelques légumiers mêlés à des forts de la Halle devisent bourgeoisement, un escalier tortueux et humide nous conduit dans le *Caveau*... Etrange crypte aux voûtes en demi-cercle, basse, jaunâtre et toute couverte d'inscriptions faites au couteau et qui commémorent un crime, rappellent une débauché ou profèrent une menace! Les massives colonnes de fondations divisent en trois salles ces catacombes de la cambriole et du vice; une grouillante foule s'y entasse qui crie, chante, jure, s'interpelle, foule « d'Alphonses » et de « marmites », la plupart très jeunes, les hommes encore imberbes, les femmes montrant de jolis yeux de quinze ans dans des figures déjà fripées et mangées de fard, tous décidément et irréparablement engagés dans le rouage de la rapine et de la prostitution; et un des

agents de la Sûreté nous souffle à l'oreille : « Ils sont trois cents ici et il n'y a pas un honnête homme ou une honnête femme, pas un, pas une qui ait un métier avouable. » Les brocks de vin chaud circulent et aussi les absinthes et les cerises à l'eau-de-vie; d'un piano violemment tapoté sort un air canaille; un « môme » à la figure cireuse sous sa chevelure d'ébène, monte sur une chaise et d'une voix éraillée entame la *Marche des Cambrioleurs* :

On arriv' la nuit,
 Sur le coup d' minuit
 Dans un' maison solitaire;
 On flanque au portier
 En train d' roupiller
 Des marrons sur la caf'tière.
 Le bourgeois traqueur
 Devient vert de peur,
 Nous offre des liqueurs.
 On prend son argent
 Et mêm' ses fauss's dents,
 Ses antiquités,
 Son vin frelaté
 Et sa femm' par dessus l' marché !

Au refrain! Et toute l'assemblée, les fifres aigus des femmes se mêlant aux notes basses des hommes, répète cette Marseillaise du chourinage en l'appuyant et en la soulignant sur la table de violents coups de poings qui font danser les verres. Et la chanson terminée, sous le coup de fouet de l'excitation, les assistants s'apostrophent de coin à coin et de table à table et des vocables s'entremêlent bizarres, équivoques et incompréhensibles pour les non-initiés — langage de convention, argot de métier où se distinguent les mots : « vache », « casserole », « marlou », « purotin », « loupiot », « ponte », « miché », « flic »... « Flic, c'est pour nous cela, nous confie un de nos guides, ils nous auront reconnus. » Parfois une dispute éclate, des injures ordurières se croisent et des poings se lèvent, mais aussitôt le patron, vigilant du bon ordre, va quérir un des sergots en permanence aux environs, et quand le képi du policier surgit au seuil du Caveau, la tempête s'apaise soudain dans des grognements et le piano amorce à nouveau la *Marche des Cambrioleurs*...

Vers quatre heures « *le Caveau* » se vide lentement, habitués

et habituées sortent d'un pas fatigué et traînard, et pour se conformer à l'étiquette de la pègre vont attendre l'aurore à l'*Ange Gabriel*.

L'*Ange Gabriel* est l'ultime station du noctambulisme; dans sa grande salle oblongue aux peintures d'un vis-à-vis mystique et obscène s'assemblent les types les plus hétéroclites de la haute et de la basse noce. Germinie Lacerteux y coudoie l'horizontale à la mode, et les fêtards selon le rite de M. Lavedan se mêlent aux plus ignobles « casquettes à pont »; et tout ce monde fraternise en pataugeant dans l'ordure des chansons les plus canailles; les yeux se ferment de lassitude, les bustes s'inclinent, les bras s'étirent, et néanmoins, malgré le sommeil impérieux, les bouches profèrent encore, sur des notes rauques et comme en songe, des débris de blasphèmes et de malpropretés... L'odieux spectacle — dans les lueurs du virginal matin qui lentement filtre du dehors — l'odieux spectacle que celui de ces ilotes ivres et abrutis, vautrés en grappes de soies chiffonnées, de cheveux en désordre et de chairs fanées, sur lequel flotte un air vicié de nicotine, d'alcool, de patchouli — tandis que là-haut dans le panneau central du mur se dessine, en odieux symbole, la blanche silhouette de l'*Ange Gabriel* terrassé par un souteneur!

Nous sortons et nous tombons au dehors dans la ruche mouvementée des Halles en pleine activité; et c'est délicieux alors, c'est exquis et purifiant de humer l'air vif et fort du matin, de se libérer les yeux par la vision de ces profusions de fleurs, tout humides de rosée et si joliment teintées par le soleil levant, d'aspirer l'âcre et savoureuse odeur de la terre qui se dégage des amoncellements de légumes et de fruits, de se désaltérer la bouche en mordant à pleines dents dans le duvet d'une pêche et après ce pèlerinage nocturne dans les antres d'une vie factice, malfaisante et intervertie de sa vraie fonction, de se trouver enfin en face de la vraie vie laborieuse, utile et féconde, symbolisée par les beaux gars sanguins et robustes qui transportent à bras tendus un demi-bœuf, ou là-bas par la paysanne aux joues rouges de santé et aux yeux de claire franchise qui, couchée hier avant la nuit, amène à Paris avec l'aurore, au petit trot d'une mule, sa charrette débordante des produits du champ paternel.

FIRMIN VANDEN BOSCH.

La Couronne d'Ombre

A IWAN GILKIN.

Conseil

*J'entends encor ta voix qui m'appelle là-bas...
Hélas! un tel orgueil a déchiré mon âme
Que je t'offenserais en te cédant, ô Femme :
Va-t'en, je suis de ceux que l'on n'évoque pas.*

*Mes rêves profanés m'ont suivi pas à pas,
Harcelant sans pitié de leurs torches en flamme
Mon cœur où se débat une chimère infâme
A qui, le soir venu, Satan parle tout bas.*

*Je les ai massacrés dans la nuit où je baigne
Mon esprit foudroyé qui se désole et saigne
Loin des yeux ingénus dont je maudis l'azur.*

*Par pitié, laisse-moi mourir dans les ténèbres...
Je t'aime, tu le sais, mais mon sourire impur
Pourrait marquer ton front d'une empreinte funèbre.*

Solitude

*Qu'attendais-tu? — L'amour. — Qu'as-tu trouvé? — L'ennui. —
Ah, ne regarde plus autour de toi, mon frère,
Rien ne pourra guérir ton rêve solitaire
Qui cherche vainement sa route dans la nuit.*

*Accepte ton destin : Nulle clarté ne luit
Pour ton âme qui passe ainsi qu'une étrangère.
Pâle et fière, parmi les foules mensongères,
Méprisant leur sourire et fuyant leur appui.*

*Reste seul : La puissance est à ceux qui dédaignent
L'amour triste et fatal, la force à ceux qui saignent
Sur la croix où les ont cloués les hommes vils..*

*Vénère la Beauté loin du monde illusoire
Sans souci des rumeurs ni des cris puérils,
Et tu savoureras le baiser de la Gloire.*

Mensonge

*Tu mens! Dans tes yeux d'or, j'ai vu se refléter
L'abominable espoir qui te ronge les moelles,
Tu dérobes en vain sous le lin de tes voiles
Ton triste cœur mordu par la lubricité.*

*J'entends gronder en moi mon amour insulté
Devant les monstrueux désirs que tu dévoiles...
Ne lève plus les yeux : tu souilles les étoiles
Qui t'accablent de leur souveraine clarté.*

*O toi que j'ai chantée, ô toi que j'ai bénie,
Le vampire gorgé du sang de mon génie
Fouille à présent ton cœur qui se révolte encor.*

*En criant ma douleur, je proclame ta honte :
Tu m'as tué, mais je saurai malgré la mort
Briser ta chair sous mon dédain que rien ne dompte.*

A une Femme de trente ans

Sur un buste de VICTOR ROUSSEAU.

*Dans tes yeux où survit un grand rêve ignoré
Parfois se mire encor le visage magique
De l'Amour qui charmait ton âme nostalgique
Aux jours déjà lointains où tu savais pleurer.*

*Il t'apparaît alors magnifique et paré
D'un prestige à la fois étrange et tyrannique,
Et ton cœur frémissant sous sa lèvre ironique,
S'offre anxieusement aux baisers espérés.*

*Un printemps attardé refléurit ta mémoire
Des mille émois divins d'une enfance illusoire
Et l'espoir de revivre hante ton morne cœur.*

*Mais la nuit qui descend chasse de tes prunelles
Ce fantôme d'amour dont le rire moqueur
Semble sonner le glas de ta beauté charnelle.*

Le Prophète

*Mon rêve m'apparaît sous les traits familiers
D'une divine enfant qui m'aime et dont je nie,
Dans un ricanement, la tendresse infinie :
J'éprouve à l'offenser un plaisir singulier.*

*Bientôt, je plongerai mon glaive meurtrier
Dans son cœur où pourtant frissonne mon génie,
Afin de savourer l'émoi d'une agonie
Et d'être seul à me couronner de laurier.*

*Car je refuse aux mains fragiles de la Femme
Le globe de lumière et le sceptre de flamme
Dont je veux éblouir l'univers étonné.*

*J'assume avec fierté ce crime sdlutaire :
Me sachant attendu, je serai pardonné,
O Rêve, si ton sang peut féconder la terre.*

Les Miroirs

*O le charme ingénu de lire en tels beaux yeux
La légende adorable éclore aux jours d'enfance !
On dirait qu'il s'y fond du rêve et du silence
Dans la splendeur d'un soir calme et religieux.*

*Des reflets d'autrefois doucement s'y profilent
Comme en de clairs miroirs où se seraient figés
Des visages défunts à peine énuagés
Par le touchant émoi des choses qui s'exilent.*

*Ainsi tout l'infini d'un passé vague et pur
Vient moirer d'ombre et d'or leur ineffable azur :
A leur aube se mêle un peu de crépuscule.*

*Je n'ose les fixer de mon œil attristé
Et mon cœur devant eux se dérobe et recule
Pour ne pas les souiller de sa perversité.*

La Vaine Conquête

*Je promène à travers la Ville saccagée
Par une soldatesque ivre dont j'ai conduit
Les sombres bataillons, complices de la nuit,
Le rêve ensanglanté de mon âme outragée.*

*Le tocsin jette en vain ses clameurs enragées
Sous le ciel morne et lourd : tous les hommes ont fui.
Je reste seul, assis sur mon trône d'ennui
Devant ton souvenir, ô Toi que j'ai vengée!*

*La Ville avait broyé de ses anneaux de fer
Ton cœur, fruit de mon cœur, ta chair, fleur de ma chair,
Et notre pur amour râlait sous ses mâchoires.*

*A mon tour, j'ai semé la honte et la terreur...
Mais la prestigieuse ivresse de la Gloire
N'étouffe pas la voix qui gémit dans mon cœur.*

L'Infant

*J'erre dans les couloirs d'un sombre Escorial,
Mystérieux captif d'une antique souffrance,
Cherchant à rafraîchir d'un doux songe d'enfance
Mon esprit dévasté par un morne idéal.*

*La mort semble hanter mon cœur d'enfant royal
Qui se révolte en vain contre son impuissance :
Je sens toujours grandir l'implacable silence
Autour des fronts marqués de mon signe fatal.*

*Je n'aurai point connu ton magique sourire
O Gloire ! Et les désirs qui harcèlent mon cœur,
Jamais je ne pourrai, Bel Amour, te les dire.*

*Je passerai peut-être à côté du Bonheur,
Mais mon cœur est si las, que je préfère encore
M'éteindre dans la nuit, sans attendre l'aurore.*

L'Erreur

*Tu m'apparais sous la figure d'un beau songe,
Plus douce que tu n'es et plus sereine aussi,
Trop noble pour goûter les voluptés d'ici
Et grande à la façon d'un être de mensonge.*

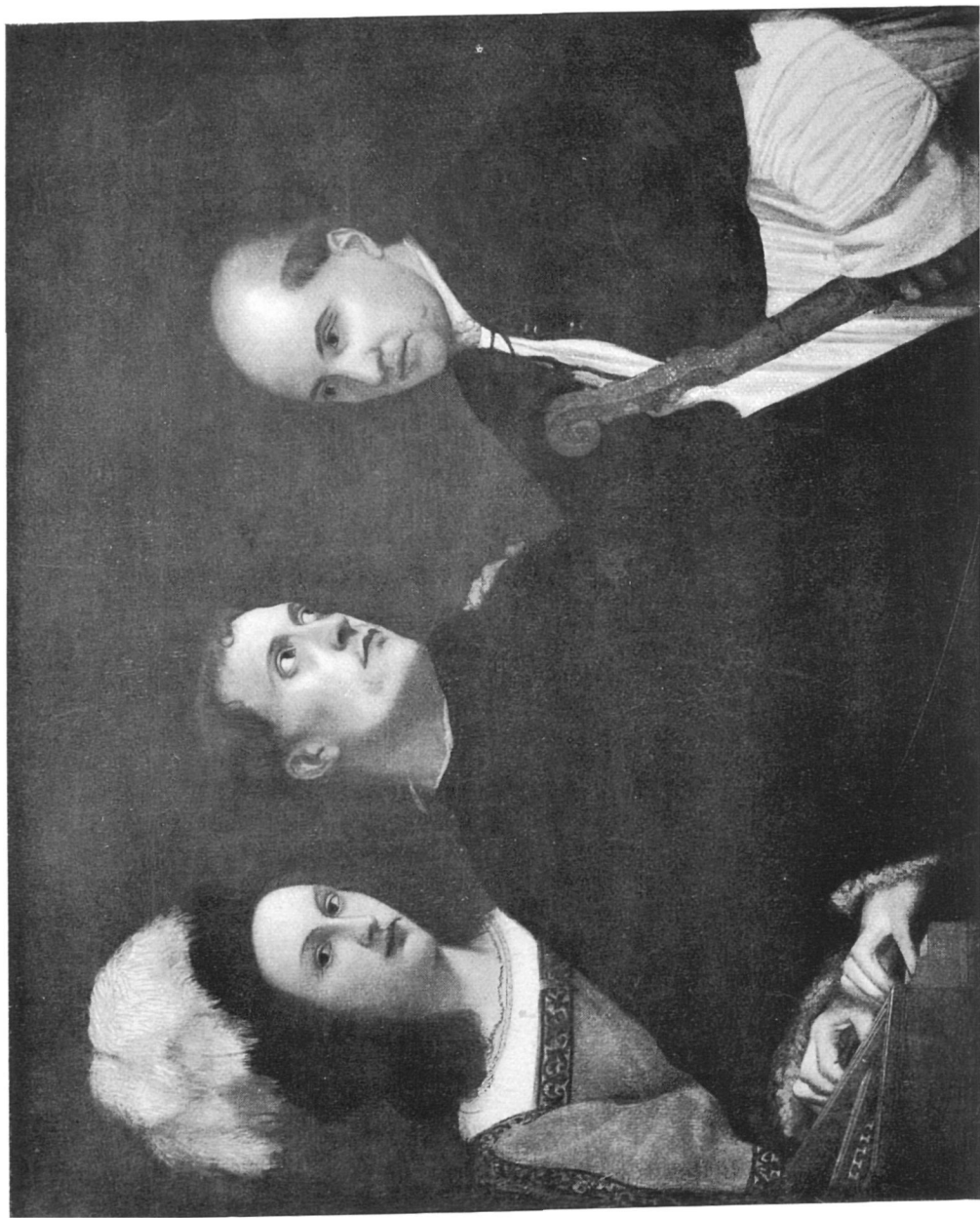
*Dans ton âme où souvent mon âme erre et se plonge,
J'arrache avec dédain les ronces du souci
Pour l'orner de mes fleurs et ne connaître ainsi
Aucun des vains désirs qui vers ton cœur s'allongent.*

*Les hommes quelquefois semblent sourire entre eux
En me voyant penché, pâle enfant douloureux,
Sur ton âme où jamais ne s'allume une flamme ;*

*Mais, fier de mon erreur, j'obéis à ta loi
Et toutes les clartés qui flottent dans mon âme,
Pour me leurrer encor, je les découvre en toi.*

GEORGES MARLOW.





(D'après une photographie d'Alinari, de Florence)

LE CONCERT

(GIORGIONE)

Galerie Pitti à Florence

Giorgione

Ai pavoni.

Peut-être n'y a-t-il point une pensée qui n'ait été pensée, une chanson qui n'ait été chantée, un rêve qui n'ait été rêvé, un amour qui n'ait été aimé... Cependant, le poète passe, et cette pensée, cette chanson, ce rêve, cet amour — ces fleurs qui, déjà, ont été cueillies, il les ramasse et, pour avoir été assemblées en gerbe par sa main inspirée, voici qu'elles se parent d'une vie nouvelle et inattendue... — Ces paroles sont de toujours, mais lui, éphémère, s'y est ajouté, et elles ont pris dans sa bouche un surprenant et solennel accent de commémoration et de prophétie, comme si tout le passé s'y exprimait, et tout l'avenir...

Nous disions, à propos de Botticelli, que le fait capital de sa vie est son œuvre, et que c'est là qu'il faut chercher, découvrir et connaître l'intimité de cette âme exquise. Et, en effet, par ce qu'il y a de conscient dans l'œuvre d'art, et, plus encore, par ce qu'il y a d'inconscient, l'auteur s'y dévoile tout entier, dans la réalité rayonnante et profonde de son génie et de son cœur.

Son œuvre le crée autant qu'il la crée et, créée, elle ne le surprend pas moins que ses admirateurs. L'art et la vie d'un artiste sont solidaires ; soutenir comme M. Angelo Conti, dans sa très belle étude sur Giorgione (1), qu'il n'est point de parité entre l'un et l'autre, que l'existence positive d'un artiste et les événements qui l'ont marquée n'ont pu avoir aucune répercussion dans sa pensée paraît singulièrement hasardé. Non, « nous sommes faits de la même étoffe que nos rêves », dit Shakespeare, et la même sensibilité qui jaillit et saigne dans les vers enivrés ou douloureux du poète, il la porte dans la vie et elle la lui fait ombrageuse et passionnée. Il vit sa vie et, en même temps, la

(1) GIORGIONE, *studio* di Angelo Conti. — Firenze. Alinari (Illustré de belles reproductions).

pense, la sent, la souffre, en jouit, avec une intensité inconnue aux autres hommes — et son œuvre n'en est que l'expression suprême, de même que la fleur surgie, radieuse, du sol, extériorise, dans sa couleur et son parfum, dans sa fine grâce sauvage, les obscures énergies coalisées de la terre.

L'art, aussi, a une tige et des racines, et ses fruits seront d'autant plus savoureux et durables que celles-ci seront plus étendues et s'alimenteront aux sources plus secrètes de la vie. L'existence active et sentimentale de l'artiste est la trame sur laquelle, peu à peu, par la collaboration de sa pensée et de ses jours, heureux ou sinistres — de sa vie vécue et de sa vie réfléchie — son œuvre se tisse et s'élabore. Les faits journaliers peuvent devenir le principe de ses inspirations les plus hautes, parce qu'il n'y a rien d'ordinaire pour le génie ; que les plus insignifiantes circonstances peuvent « cristalliser » dans son esprit, se ramifier, se transfigurer, perdre leur caractère relatif pour assumer des significations absolues. « Tout est ordinaire pour les gens ordinaires », assurait Carlyle, et il ajoutait : — « C'est à jamais l'ère des miracles, ici-bas. »

M. Conti prononce ailleurs ces belles paroles de vérité, qui sont la négation implicite de l'opinion que nous avons rapportée : « L'art n'est pas seulement aspiration et imploration, il est aussi souvenir et pressentiment. La prière qu'il exprime est faite d'espérance et de larmes. »

Selon qu'elle lui a été maternelle ou marâtre, l'artiste exalte la vie ou se venge d'elle, mais elle est son unique inspiratrice. L'art, comme l'amour, n'est peut-être qu'une façon plus haute de nous aimer nous-mêmes, en nous sacrifiant pour nous retrouver, grandis... L'homme est anxieux de l'homme, seulement ; et il ne se reconnaîtra pas dans les héros transférés au milieu de l'éblouissement tragique par le poète, ne souffrira point leur souffrance, ne s'explorera ni ne s'émouvra avec eux, si le sang et la sève de la vie ne circulent dans leurs veines. Il ne cherche jamais que lui-même, et il faut que les choses lui répètent le mot de la sagesse hindoue : « *Tal twam asi* — Cette chose, c'est toi ! ». L'art paroxyse la réalité et une œuvre est d'autant plus poignante qu'elle marie plus de réalité à plus de rêve.

« Ton héritage, s'écriait Goethe, reconquiers-le chaque jour ! ». A chaque moment de la durée, l'artiste est l'héritier de tous les maîtres qui sont venus avant lui ; il a reçu d'eux la tradition de la beauté, mais ce legs ne sera fécond qu'au prix de son labeur personnel : il faut qu'il vive du travail de ses mains, et non de l'épargne de ses devanciers. Il marche dans la lumière projetée derrière lui par les siècles révolus, mais, pour ne pas cheminer dans sa propre ombre, une lumière doit émaner de lui aussi, personnelle, et qui éclaire la route devant ses pas. La pensée du passé et celle du présent doivent se résumer en lui, confondues avec la sienne : comme les prédécesseurs dont il continue la mission, il devient alors, en s'exprimant lui-même, le héraut des aspirations informulées des contemporains. Car il est d'une époque et d'une contrée, il est situé dans l'espace et dans le temps, et son art se localisera davantage à mesure qu'il sera plus spontané.

L'ambition éternelle de l'art est la représentation de la vie — d'arrêter en traits de beauté quelque aspect de sa physionomie changeante ; de surprendre

au vol, pour le fixer, dans le frissonnement de sa complexité, un de ses visages de songe, de mystère ou d'ironie... L'artiste saisit les éléments périssables de la vie, pour leur conférer une dignité supérieure, pour les marquer du signe de l'immortalité, comme l'artisan grec de Tanagra pétrissait un bloc d'argile pour en tirer l'image rayonnante d'un dieu. Ces éléments, il les prend autour de lui, mais le souffle dont il les anime, l'âme de feu qu'il y ajoute, lui appartiennent : — il les a reçus en don privilégié, mais c'est pour les prodiguer.

Les œuvres, seules, survivent où ce qui est du temps se mélange à ce qui est de tous les temps ; les œuvres qui possèdent le style. A la fin de la seconde Renaissance, il n'y a plus de style ou, plutôt, c'est la confusion des styles, parce que l'art a été privé de l'indispensable ferment de toute conception logique et harmonieuse : il a rompu avec la pensée actuelle, avec la tradition immédiate, pour se conformer, sans les bien comprendre ni les connaître, à la pensée et à la tradition antiques.

Le style est cette qualité par laquelle un art existe et se particularise, d'où vient aux ouvrages qu'il produit ce relief puissant, cette nerveuse splendeur frémissante, qui sont comme la présence encore sensible de la pensée et de la main de l'artiste, enivré de la beauté qu'il a lui-même découverte, soucieux de la représenter avec l'éclat où elle lui est apparue. Et le secret de ce don prestigieux, que détinrent les Grecs, les Gothiques et les Primitifs italiens, c'est de regarder la nature, elle seule, avec des yeux enthousiastes.

« Chez Pisanello, comme chez presque tous les grands *quattrocentisti*, jusqu'à Giovanni Bellini et Giorgione, le style est l'art même. Plus tard, le style, c'est l'artiste. »

Cette réflexion de M. Angelo Conti est excellente. En effet, au xv^e siècle, chacun regarde les choses et soi-même, la volonté tendue vers l'expression de sa vision personnelle, de l'idéal de force, de suavité ou de magnificence qu'il porte en lui ; et tout l'art du temps, de l'Angelico à Botticelli, de Ghiberti à Mino da Fiesole, prend de ce fait un caractère de vivace beauté toujours renouvelée, grave, ravissante et simple.

Le xvi^e siècle prohibe la recherche libre de la beauté ; il promulgue les dogmes esthétiques, la loi académique, issus de l'admiration idolâtrique de l'art ancien, étudié, du reste, dans les œuvres de la période hellénistique ou romaine. L'ère du style noble commence pour durer deux siècles, au milieu d'une décadence toujours accélérée ; et l'originalité des artistes, comprimée, vinculée dans l'indépendance de son inspiration foncière, s'exerce presque uniquement dans la forme, épuise ses facultés inventives dans les pitoyables imaginations du baroque et du rococo.

M. Conti raille doucement la critique scientifique, « critique de catalogue », qui, après avoir groupé des faits ou des conjectures, fouillé et compulsé les archives, émis de doctes et prudentes hypothèses sur l'origine, l'auteur d'un tableau ou d'une statue, se frotte les mains et croit avoir ajouté une page à l'histoire de l'art. Ne dédaignons pas son travail, cependant, car il est utile et accumule les matériaux dont quelqu'un, un jour, fera jaillir l'étincelle : La

critique, elle aussi, peut être créatrice; ne point se réduire à décrire, classer, comparer... Les œuvres de l'art peuvent l'inspirer, comme celles de la nature, l'artiste.

La nature acquiert une existence consciente de beauté dans la mesure seulement où notre esprit et notre âme collaborent avec elle. Elle est comme un inépuisable répertoire de paroles ébauchées, de signes inachevés, qui ne trouvent la perfection de leur éloquence et de leur expression que dans la bouche, sous la main volontaire de l'artiste. L'œuvre élaborée par celui-ci, où il confond sa propre pensée avec la pensée éparse dans les choses, doit donc avoir une existence complète et définitive. Cependant, voici que, détachée de son auteur, elle continue à vivre indépendamment de lui; elle subit la condition de tous les objets créés et devient susceptible de significations inépuisables, selon les yeux, ternes ou rayonnants, qui la contemplant; de telle sorte qu'en réalité, une œuvre n'est jamais finie, et s'achève incessamment dans l'intellect de ses admirateurs. L'homme ne se lasse point de commenter l'homme.

Pourquoi donc ne trouverions-nous point, dans l'étude des ouvrages des maîtres, les mêmes principes d'exaltation de notre personnalité qui sont nés, pour eux, de l'observation directe du monde? Et l'humanité serait-elle moins vivante et passionnée, pour être envisagée, non dans sa réalité immédiate, mais dans l'incisive et puissante interprétation qu'ils en ont donnée? N'est-ce point de la vie haussée à un état supérieur — à laquelle ils ont conféré l'empreinte du divin?

Il ne s'agit point ici de critique scolastique, minutieuse, toute matérielle, mais de la critique telle que Goëthe en a laissé le merveilleux exemple dans les pages de *Wilhelm Meister* consacrées à Shakespeare; telle que la comprennent Taine ou Barbey; telle que la conçoivent Bourget, Lemaître ou Anatole France. Critique toute subjective, qui imagine, en somme, et devine, et participe à la pensée du génie pour en faire jaillir de nouvelles fleurs et des fruits inaperçus... La fécondité du théâtre de Shakespeare, des chefs-d'œuvre de Vinci ou de Michel-Ange est illimitée: — qu'importe que l'on nous dise: « Le poète, l'artiste n'a point connu les pensées, les intentions que votre fantaisie lui prête » — elles étaient en puissance dans son œuvre et, donc, lui appartiennent...

Qu'importe que Giorgione ait senti confusément, sans jamais probablement se les définir à lui-même, la beauté musicale, l'espèce de rythme exalté révélés dans chacun de ses ouvrages? L'une et l'autre y sont visibles pour qui sait voir, inconscients parce qu'ils étaient innés, parce qu'ils étaient la forme même de la pensée de ce poète de songes somptueux et tristes, de cet évocateur de vie absolue, noble et harmonieuse comme la douleur.

Il y a dans Giorgione l'inimaginable splendeur d'une efflorescence et d'un déclin; quelque chose de juvénile à la fois et de prématuré, comme chez tant de délicieux maîtres apparus entre la décadence émerveillée de la première Renaissance et l'aurore de la seconde. Une vie poignante et ingénue s'éveille

sous son pinceau et il prononce, avec un insolite accent, extasié et endolori, des paroles que l'on n'a jamais entendues...

Ses personnages sont replacés dans le cadre animé et mouvant de la nature, parmi les eaux, les arbres et la lumière... Ils se dépouillent des costumes de faste et d'apparat chers aux peintres du xv^e siècle; ce ne sont plus les « orants », les donateurs, les pieux figurants de quelque scène sacrée, et qui contemplant Jésus, la Vierge, la théorie fidèle des saints, dans le calme ravi d'une certitude, d'une foi presque incontestée, d'une existence, terriblement troublée et combattue dans sa paix matérielle, mais en énergie plutôt qu'en pensée, sans débat intime, sans angoisses métaphysiques, sans le ravage et la démoralisation du doute.

L'âme était toute réfugiée dans la religion, quiète, protégée contre ses propres défaillances... Mais voici que, émancipée, ayant quitté son guide sûr, elle regarde autour d'elle le monde qui l'environne; et, étonnée, il lui semble qu'elle se soit perdue, à la fois, et retrouvée; elle se sent faible, débile, abandonnée et, en même temps, d'étranges espoirs, la fougue et la témérité de tous les espoirs, l'aperception bravée de toutes les déconvenues, montent en elle, l'angoissent et l'enivrent. Elle se découvre elle-même, et avec cette découverte, la tristesse entre dans le monde...

La biographie de Giorgione s'écrivait en cinq lignes : né à Castelfranco, dans le territoire vénitien de terre ferme, vers 1477, il meurt en 1511, non point, comme le voulait la légende, d'un désespoir d'amour, mais de la peste. Son nom se rencontre dans les catalogues de tous les grands musées d'Europe, mais on ne compte peut-être pas plus d'une douzaine d'œuvres qui puissent lui être attribuées sans contestation. Indépendamment des fresques presque effacées du *Fondaco dei Tedeschi*, à Venise, et de la *Madone entre Saint Liberade et Saint François*, de Castelfranco, les ouvrages où son génie de tendresse et de mélancolique inquiétude apparaît davantage sont la *Fête champêtre* du Louvre et le *Concert* du Palais Pitti.

Dans un paysage fait de luxuriantes verdure, d'eaux molles et de ciel, avec des maisons lointaines et un troupeau qui rentre au bercail, deux jeunes gens sont assis à terre, dont l'un, vêtu de vert et de rouge, joue du luth... Et il semble qu'il doive moduler le chant grave et nostalgique, entrecoupé de rêve un peu fiévreux et de joie trop frémissante, de ce site ardent où la beauté estivale revêt déjà des teintes incertaines d'automne... Son compagnon écoute. Sont-ils joyeux? non... ils sont hommes. C'est une fête, mais une fête qui se défait, et toute la beauté hésitante de l'heure et de la saison déclinante, le secret de volupté et de mort, le destin entr'aperçu de tristesse qui embrasent les choses de cet éclat suprême, se reflètent, sans doute, dans la pensée du joueur de luth, conduisent sa main, font qu'il tire des cordes de l'instrument d'indicibles sons évaporés dans l'air immobile du soir, et où tremble, pleure et se contemple son âme humble et fière.

Deux femmes sont là, aussi, nues — l'une écoute la mélodie qui jaillit, notée à note, sous les doigts inspirés de l'improvisateur; l'autre puise de l'eau à une

fontaine. Elles ne sont pas dévêtues — elles sont nues, nues comme la nature magnifique et candide... Sont-ce les nymphes de ces bois et de cette fontaine ? des déesses ou des mortelles ? ou, seulement, incarnent-elles l'esprit du paysage, souriant comme ces femmes et, comme elles, décevant et chimérique ?

Le *Concert* du Palais Pitti comporte trois personnages : un vieillard, un homme dans la force de l'âge et un adolescent.

Les mains nerveuses de l'homme — un moine — effleurent, caressent les touches du clavecin. Toute sa physionomie rayonne d'inspiration sérieuse et triste ; et c'est un visage plébéien, aux traits arrêtés, puissants et fins, aux pommettes saillantes et que l'excitation de l'art enfièvre. Tout en appuyant sur le clavier, il se retourne à moitié vers le vieillard, comme pour lui dire du regard éloquent de ses yeux : — « Ecoutez ! Ecoutez ! l'inexprimable chante dans la musique... Voici l'indicible ; voici le sanglot, et voici le rire divin de la vie ; et ils se succèdent, s'unissent et se confondent, tellement que l'âme attentive et interdite s'interroge et ne sait si ce monde est pour la joie ou pour la douleur... »

Le claveciniste est dans la maturité, son visage d'homme pensant se dessine dans sa vigueur précise, dans les lignes de noblesse et de souffrance que la vie a creusées ; et c'est un masque amaigri de décision, de désenchantement et de songe. Il sait ce qu'il rêve, et que cela est inaccessible ; il connaît qu'il veut, et que toute volonté est vaine, et, toutefois, il ne renonce pas.

Une vitalité ardente, contrariée et sans autre issue que la véhémence du songe, s'exprime sur cette figure altière et tourmentée qui nous apparaît entre ce vieillard et cet enfant avec leurs faces arrondies et imprécises : le temps a émoussé les traits de l'un, n'a pas encore modelé de son pouce capricieux et cruel ceux de l'autre... Il n'y a de passion que chez l'homme et elle émane, comme une auréole, de toute cette splendide tête d'orgueil brisé et de lassitude ; il n'y en a plus chez le vieillard : les jours ont passé, et l'inutile vanité du désir ; il n'y en a pas encore chez l'enfant, parce que la vie surabonde en lui, présomptueuse et futile, et que la passion est faite d'expérience et de regret.

Le vieillard, cependant, pose sa main lente, une main de conseil et d'apaisement, sur l'épaule du musicien, et le geste répond au regard de celui-ci : — « Calme-toi, âme trop généreuse et trop donnée ! Tu te transportes tout entière dans ton rêve ; et il est beau, éblouissant et doux — mais ne pressens-tu point qu'il sera démenti ?... Ah ! je le vois, tu le sais et l'inévitable déception ne t'enivra pas moins que le rêve lui-même... Hélas ! tu ne m'écouteras pas, car je suis vieux et ma sagesse est froide ; pourtant, apprends-le, elle est faite, elle aussi, de rancœur et d'extase désolée... »

Avec la volupté avide de sa bouche et de ses yeux, l'enfant, lui, n'écoute ni ne regarde ses compagnons ; la musique n'émeut rien en son âme, ni souvenir, ni aspiration, ni attendrissement. La vie est trop forte, encore, et trop impétueuse en lui ; elle n'a pas besoin, pour le séduire, des significations supérieures et profondes de l'art ; elle exprime par elle-même, parfume de son

propre parfum, grise de sa propre saveur. Il est la vie elle-même, inconsciente et déployée; et il ne se connaît, ni ne la connaît.

Il est arrêté, ébloui, au seuil de la route, tandis que l'homme, déjà, y chemine, dans l'exaltation désespérée de l'amour et de la foi. Quant au vieillard, pacifié, réconcilié avec sa destinée à force de déconvenues, il s'est assis au bord du chemin, parce qu'il a su enfin que marcher est superflu, puisque, s l'horizon se déplace, il ne se rapproche ni ne change...

ARNOLD GOFFIN.



I Fioretti



est de simples et doux poèmes, ingénus comme l'enfance, pleins de la fraîche odeur des bois et des prairies. On aime à les relire dans l'apaisement des heures trop brèves, quand le ciel pur est traversé de nuages, alors que la nature entière convie l'homme à partager son rêve. On en marque d'un brin d'herbe ou d'une fleur les pages préférées, car le signet doit se conformer harmonieusement aux phrases dont il est le gardien frêle, et peu à peu la subtile essence végétale s'attache aux mots, les parfume, leur donne cette demi-teinte des choses fanées, que le temps n'a fait qu'embellir. Les auteurs de ces poèmes s'appellent Verlaine ou Séverin, leurs œuvres ont des titres mélodieux et tendres qui les résument, tout comme une rose résume l'ardente vie de l'Été, une feuille chaudement dorée la mélancolie des crépuscules d'Automne.

Le délicieux recueil des *Fioretti* ou « petites fleurs de la vie du Petit Pauvre de Jésus, saint François d'Assise » est une de ces œuvres. Son auteur anonyme fut sans doute un de ces moines dont la vie se partageait également entre les prières et les humbles besognes quotidiennes. Quel qu'il soit, il a su le pénétrer de bien doux parfums. On y respire le souffle épars des bois et des campagnes et, plus encore, l'arome pacifiant du saint amour. Ces *Fioretti* nous semblent une gerbe de fleurs champêtres répandue sur l'autel de quelque chapelle rustique. Des images

de saints sourient au mur, des *ex-voto* attestent la foi naïve et recueillie qui, depuis les âges reculés, fit s'agenouiller les pèlerins sur les marches usées du sanctuaire. Aux alentours, la calme étendue des moissons jaunies s'étend sous la paix du ciel.

Ce pays, c'est l'Ombrie. Des coteaux aux courbes douces l'encerclent de leur ondulation harmonieuse. La nature y est accueillante aux hommes, les choses semblant s'y rappeler la pureté originelle. Les noms mélodieux des villages paraissent être nés, à l'aube, du clair battement des cloches dans l'air pur.

Ce fut en cette contrée heureuse que vécut, au XIII siècle, le Petit Pauvre de Jésus dont les *Fioretti* nous racontent l'admirable vie. La brutalité des hommes contredisait alors de toute la force de son orgueil la piété ravie de la nature. C'était l'époque où la vie tumultueuse forçait chaque citoyen à faire de sa maison une citadelle, chaque cité à s'entourer de solides remparts. Collines et peuples ployaient sous le fardeau des murailles et des impôts de guerre.

Par les lèvres de saint François devait fleurir, sur cette terre où retentissait le fracas des armes, le verbe divin de l'Amour. L'Amour « qui meut le soleil et les autres étoiles » était bien la caractéristique du *Poverello* qui basa sur cette loi unique et sublime les règles de son ordre. Illimité, s'étendant aux hommes et aux choses, il parcourut, avec Dame Pauvreté sa sœur, les villes et les campagnes de l'Italie, récoltant le grain des bonnes semailles ou répandant par ses paroles le germe des moissons futures. C'est lui qui présidait au repas merveilleux de saint François et de sainte Claire au couvent de Sainte-Marie des Anges ; c'est lui qui poussait les frères de l'ordre à évangéliser les oiseaux de l'air et les poissons de la mer ; c'est lui qui, à l'intervention du saint, réconcilia les habitants d'Agobio avec le loup féroce dont la cruauté les rançonnait. Le bouquet des *Fioretti* est composé principalement de ses roses ardentes. Et cette pourpre, en faisant ressortir de façon éclatante les lys de pureté qui l'entourent, nous rappelle aussi, par son aspect sanglant, que l'amour véritable s'épure et se transfigure dans la douleur.

La lecture des simples récits de ce recueil, où les images sont comme des fleurs nées spontanément selon la grâce, la joie, l'émotion des pensées, fait éclore dans l'âme un sentiment de

charité paisible et douce. De beaux vers de Fernand Séverin chantent dans la mémoire :

Ce serait vers Assise, au bienheureux pays
Que la douceur du ciel jadis a visité...

Nous devons à M. Arnold Goffin le plaisir de goûter ces choses. L'auteur de tant de pages fortement pensées et belle-ment écrites sur l'art italien était plus apte que tout autre à traduire (1) les récits délicats dont se compose le livre des *Fioretti*. Il l'a fait avec la souplesse et la grâce qui le caractérisent. On ne saurait assez le féliciter du charme naïf et archaïque dont il a imprégné son style et il convient aussi de louer la savante étude par laquelle il vous introduit dans le jardin des *Fioretti*. Au reste, M. Goffin est un esprit rare et subtil, qui sait revêtir d'un clair manteau de beauté tout ce qu'il touche.

CHARLES DE SPRIMONT



(1) On peut se procurer la traduction des *Fioretti*, d'A. Goffin, en s'adressant à M. Goetgebuer, libraire, rue de Lausanne, 44, à Bruxelles.

Saint François à la Cigale

A J.-K. HUYSMANS.

*Le poudroyant midi, de sa clarté précise,
Découpe les coteaux silencieux d'Assise :
L'alouette sans voix se cache dans le blé,
L'air où rien ne frémit sent le myrte brûlé ;
C'est l'heure morne où seule une cigale crie,
C'est l'implacable été sur l'immobile Ombrie.*

*A ses frères ayant ordonné le sommeil,
Pour entonner encore un cantique au soleil,
François, le fou divin, s'en va les mains ouvertes :
Les pins l'ont appelé sous leurs aiguilles vertes ;
Il sourit doucement d'un sourire du ciel,
Et, comme s'il venait ainsi qu'Ezéchiel
De contempler l'ardeur des flamboyantes Roues,
Il tressaille et l'on voit une flamme à ses joues.*

*L'Esprit l'a ressaisi : voici qu'il va chanter,
Car son cœur est trop plein pour ne pas éclater :
O toi, dit-il, ô toi qui vibres dès l'aurore,
Harmonieuse enfant, créature sonore
Que bercent les grands pins dans leur chaude épaisseur,
Musicienne d'or que je nomme ma sœur,
O cigale, en vigueur allègre qui t'égale,
Vibrante, crépitante, exultante cigale
Ta voix infatigable est l'hymne de midi,
Et, t'écoutant crier, mon cœur rouge a bondi,
Bénissant la lumière illimitée et blanche
Qui, royale, du sein du Roi des Rois s'épanche.*

*Pauvrette, comme toi nous vivons l'âme en feu,
 Insoucieux de tout fors de bien louer Dieu.
 La Nature nous voit dans notre zèle agile,
 Pleins du tressaillement sacré de l'Évangile,
 Des sandales aux pieds passer le long des champs,
 Chanteuse, comme toi nous ne sommes que chants.
 Mais avec les beaux jours, fille de la lumière,
 O cigale d'été tu mourras tout entière,
 Tandis que nous, tournés vers l'immuable jour,
 Nous trouverons qu'il fait clair et chaud dans l'Amour.
 Ainsi nous connaissons la vie harmonieuse
 Jusqu'à l'heure où la Mort s'en viendra gracieuse.
 « O bons frères mineurs, dira-t-elle, venez,
 Soyez entre mes bras comme des nouveau-nés,
 J'ai la clef des jardins de la joie infinie,
 C'est par moi que, sans fin, au Christ on communie,
 Vite ! vous danserez autour du firmament
 Une danse d'amour sempiternellement :
 Lui-même Sire Christ présidera la fête,
 Car c'est le Coryphée et l'éternel Poète ;
 Son cœur est comme un luth pour sa divinité
 Et le ciel vibre au chant de son humanité. »*

Telle nous parlera la bonne Mort Candide. —

*Et nous, les yeux tournés vers la paix du splendide
 Azur, voyant les jours terrestres révolus,
 Nous mourrons du trépas radieux des élus.
 Jésus nous ayant fait grande miséricorde,
 Tous, à son luth vivant, nous serons une corde :
 Pour enchanter le Père il tirera de nous,
 Dans les éternités, des sons perçants et doux,
 Et nous jubilerons et nous battons des ailes,
 Dans l'immortel été cigales immortelles. —*

*Il dit, et se découvre en silence le sein,
 Car son cœur brûle. Alors s'envolant d'un vieux pin,
 La cigale, tandis qu'il se pâme extatique,
 Vient chanter sur le cœur du père sérapique.*

LOUIS LE CARDONNEL.



MORT ET FUNÉRAILLES DE SAINT FRANÇOIS

(GIOTTO)

Eglise supérieure de Saint-François à Assise

I FIORETTI

(Suite)

III. — DE LA TROISIÈME CONSIDÉRATION DES SACRO-SAINTS STIGMATES

QUANT à la troisième considération, à savoir de l'apparition séraphique et de l'impression des sacro-saints stigmates, il est à considérer que, la fête de la très sainte Croix du mois de septembre approchant, frère Léon alla une nuit au lieu et à l'heure habituels pour dire les matines avec saint François. Et disant à la tête du pont, comme il avait coutume : *Domine, labia mea aperies*; et saint François ne répondant pas, frère Léon ne s'en retourna pas, comme saint François le lui avait commandé, mais avec bonne et sainte intention, il passa le pont et entra dans sa cellule, et ne le trouvant pas, il pensa qu'il était dans le bois, quelque part, en oraison. Il sort donc et, à la lumière de la lune, il va cherchant par le bois; et, finalement, il entend la voix de saint François et, s'approchant, il le voit à genoux, en oraison, avec la face et les mains levées au ciel; et, en ferveur d'esprit, il disait : « Qui es-tu, mon Dieu très doux? que suis-je, moi, ver très vil et ton inutile serviteur? » Et il répétait toujours ces paroles et ne disait rien d'autre. Frère Léon, s'étonnant de cela, leva les yeux et regarda au ciel; et, regardant, il vit venir du ciel une flamme de feu très belle et très splendide, laquelle, descendant, se posa sur la tête de saint François; et de ladite flamme il entendait sortir une voix qui parlait avec saint François, mais frère Léon ne comprenait pas les paroles. Entendant cela et se réputant indigne de rester près du saint lieu où était cette admirable apparition, craignant aussi d'offenser saint François ou de le troubler dans sa contemplation, si par lui il était

aperçu, frère Léon se retira en arrière et, restant à l'écart, il attendit pour voir la fin. Et, regardant attentivement, il voit saint François étendre trois fois les mains vers la flamme et, finalement, après un grand espace de temps, il voit la flamme s'en retourner au ciel. Après quoi, il s'éloigne, tranquille et joyeux de la vision, et s'en retourne à la cellule. Et tandis qu'il s'en allait tranquillement, saint François qui l'avait entendu au froissement des pieds sur les feuilles, lui commanda qu'il l'attendît et ne bougeât plus. Alors frère Léon obéissant, s'arrêta et l'attendit avec une telle peur, que, selon ce qu'ensuite il raconta aux compagnons, il aurait plutôt voulu, en cette occasion, que la terre l'engloutît que d'attendre saint François, qu'il pensait être irrité contre lui; car il se gardait avec la plus grande attention d'offenser sa paternité, afin que, par sa faute, saint François ne le privât de sa compagnie. Le rejoignant donc, saint François lui demanda : « Qui es-tu ? » Et frère Léon, tout tremblant, répondit : « Je suis frère Léon, mon père. » Et saint François lui dit : « Pourquoi viens-tu ici, frère petite brebis ? ne t'ai-je pas dit que tu n'aïles pas m'observant ? Dis-moi, par la sainte obéissance, si tu vis ou entendis rien ? » Frère Léon répondit : « Père, je t'entendis parler et dire plusieurs fois : « Qui es-tu, mon Dieu très doux ? Qui suis-je, moi, ver très vil et ton inutile serviteur ? » Et, alors, s'agenouillant devant saint François, frère Léon se déclara coupable de la désobéissance qu'il avait commise contre son commandement, et en demanda pardon avec beaucoup de larmes. Et ensuite, il le prie dévotement qu'il lui explique ces paroles qu'il avait entendues et lui dise celles qu'il n'avait pas entendues. Alors, saint François, voyant que Dieu à l'humble frère Léon, à cause de sa simplicité et pureté, avait révélé, ou concédé d'entendre ou de voir quelque chose, consentit à lui révéler et expliquer ce qu'il lui demandait, et dit ainsi : « Sache, frère petite brebis de Jésus-Christ, que quand je disais ces paroles que tu entendis, alors m'étaient montrées à l'âme deux lumières, l'une, de la connaissance de moi-même et l'autre, de la connaissance du Créateur. Quand je disais : « Qui es-tu, ô mon Dieu très doux ? », alors j'étais en une lumière de contemplation, dans laquelle je voyais l'abîme de l'infinie bonté et sagesse et puissance de Dieu; et quand je disais : « Que suis-je ? », j'étais dans une lumière de contemplation, dans laquelle je voyais la profondeur lamentable de ma bassesse et misère, et pour cela je disais : « Qui es-tu, Seigneur d'infinie bonté et patience, qui daignes me visiter, moi qui suis un ver abominable et vil ? » Et en cette flamme que tu vis était Dieu, lequel, sous cette forme, me parlait, comme il avait anciennement parlé à Moïse. Et parmi les autres choses qu'il me dit, il me demanda que je lui fisse trois dons; et je lui répondais : « Seigneur, je suis tout à toi; tu sais bien que je n'ai rien d'autre que la tunique, la corde et les vêtements de dessous, et aussi que ces trois choses sont tiennes; que puis-je donc offrir et donner à ta majesté ? » Alors Dieu me dit : « Cherche dans ton sein et offre-moi ce que tu y trouveras. » J'y cherchai et trouvai une balle d'or et je l'offris à Dieu, et ainsi fis-je trois fois, selon que Dieu trois fois me commanda; et puis je m'agenouillai trois fois, et bénis, et remerciai Dieu qui m'avait donné de quoi faire offrande. Et, immédiatement, il me fut donné à comprendre que ces trois dons signifiaient

la sainte Obéissance, la très haute Pauvreté et la Chasteté infiniment splendide, lesquelles Dieu, par sa grâce, m'a concédé d'observer si parfaitement que ma conscience ne me reproche rien. Et, comme tu me vis mettre les mains dans mon sein et offrir à Dieu ces trois vertus, signifiées par ces trois balles d'or, que Dieu m'avait mises dans le sein, ainsi Dieu a mis cette vertu dans mon âme que, de tous les biens et de toutes les grâces qu'il m'a concédées par sa très sainte bonté, moi, toujours, avec le cœur et avec la bouche, je l'en loue et magnifie. Et voilà les paroles que tu entendis lorsque tu me vis lever trois fois les mains. Mais garde-toi, frère petite brebis, que tu ailles m'observant, et retourne à ta cellule avec la bénédiction de Dieu, et aie soin de moi, parce que, d'ici à peu de temps, Dieu fera de si grandes et de si merveilleuses choses sur ce mont, que le monde entier s'en émerveillera, car il fera des choses nouvelles, qu'il ne fit jamais à aucune créature en ce monde. » Et ces paroles dites, il se fit apporter le livre des Evangiles, parce que Dieu lui avait mis dans l'âme que, en ouvrant trois fois le livre des Evangiles, il lui serait montré ce qu'il plairait à Dieu de faire de lui. Et le livre ayant été apporté, saint François se jeta en oraison et, l'oraison finie, il fit trois fois ouvrir le livre par la main de frère Léon, au nom de la très sainte Trinité; et, comme il plut à la divine volonté, les trois fois se présenta toujours à lui la Passion du Christ. Par quoi il lui fut donné à comprendre que, comme il avait suivi le Christ dans les actes de sa vie, ainsi il devait le suivre et se conformer à lui, dans les afflictions et douleurs et dans la Passion, avant qu'il passât de cette vie. Et, à partir de ce moment, saint François commença à goûter et à sentir plus abondamment la douceur de la divine contemplation et des divines visitations.

Entre lesquelles, il en eut une, immédiate et préparatoire à l'impression des sacro-saints stigmates, en cette manière : Le jour qui précède la fête de la très sainte Croix du mois de septembre, saint François étant en oraison secrètement dans sa cellule, l'ange de Dieu lui apparut, et lui dit de la part de Dieu : « Je t'exhorte et t'avertis que tu t'apprêtes et te disposes humblement, avec patience, à recevoir ce que Dieu te voudra donner et faire en toi. » Saint François répondit : « Je suis prêt à soutenir patiemment toute chose que mon Seigneur me veut faire. » Et cela dit, l'ange s'en alla. Arrive le jour suivant, c'est-à-dire le jour de la très sainte Croix, et saint François, le matin, quelque temps avant le jour, se jette en oraison devant la porte de sa cellule, et tournant la face vers l'orient, prie en cette forme : « O mon Seigneur Jésus-Christ, je te demande que tu me fasses deux grâces avant que je ne meure : la première, qu'en ma vie, je sente dans mon âme et dans mon corps, autant qu'il est possible, cette douleur que toi, doux Seigneur, soutins à l'heure de ta très dure Passion ; la seconde est que je sente dans mon cœur, autant qu'il est possible, cet excessif amour duquel toi, fils de Dieu, étais enflammé à soutenir volontiers une telle Passion pour nous, pécheurs. » Et, restant longuement en cette oraison, il comprit que Dieu l'exaucerait et que, autant qu'il était possible à une simple créature, il lui serait concédé de ressentir les prédites choses. Saint François, ayant cette promesse, commença à contempler très dévotement la Passion du Christ et son infinie charité. Et la ferveur de la dévotion

croissait tant en lui, qu'il se transformait tout en Christ, et par amour, et par compassion. Et étant ainsi, s'enflammant en cette contemplation, en cette même matinée, il voit venir du ciel un séraphin avec six ailes resplendissantes, enflammées, lequel séraphin s'approchant d'un vol rapide, saint François pouvait discerner et connut clairement qu'il portait l'image d'un homme crucifié; et les six ailes étaient disposées ainsi, que deux ailes se déployaient sur la tête, deux se déployaient à voler et les deux autres couvraient tout le corps. Voyant cela, saint François fut fortement épouvanté et, à la fin, plein d'allégresse et de douloureuse admiration. Il avait très grande joie du gracieux aspect du Christ, qui lui apparaissait si familièrement et le regardait si gracieusement, mais, d'un autre côté, le voyant crucifié sur la croix, il avait une démesurée douleur de compassion. Après, il s'émerveillait beaucoup d'une si étonnante et insolite vision, sachant bien que l'infirmité de la Passion ne s'accorde pas avec l'immortalité de l'esprit séraphique. Et restant en cette admiration, il lui fut révélé par celui qui lui apparaissait que, par divine providence, cette vision lui était montrée en une telle forme, afin qu'il comprît que, non par martyr corporel, mais par embrasement spirituel, il devait être tout transformé en l'expresse ressemblance du Christ crucifié, en cette apparition admirable. Alors tout le mont de la Vernia paraissait brûler d'une flamme très splendide, laquelle resplendissait et illuminait tous les monts et les vallées d'alentour, comme si le soleil était descendu sur la terre. De sorte que les bergers qui veillaient dans la contrée, voyant le mont enflammé et tant de lumière alentour, eurent très grande peur, selon qu'ils racontèrent ensuite aux frères, affirmant que cette flamme avait duré sur le mont de la Vernia l'espace d'une heure et plus. Semblablement, à la splendeur de cette lumière qui resplendissait, par les fenêtres, dans les auberges de la contrée, certains muletiers, qui allaient en Romagne, se levèrent, croyant que le soleil était levé, sellèrent et chargèrent leurs bêtes, puis, cheminant, ils virent ladite lumière décroître, et se lever le soleil matériel. Dans ladite apparition, Christ qui apparaissait parla à saint François de certaines choses hautes et secrètes, lesquelles saint François ne voulut révéler à personne pendant sa vie, mais après sa vie, il les révéla comme on le montrera plus loin; et ces paroles furent celles-ci : « Sais-tu, dit le Christ, ce que je t'ai fait? Je t'ai donné les stigmates, qui sont les signes de ma Passion, afin que tu sois mon gonfalonier. Et comme le jour de ma mort, je descendis aux limbes, et toutes les âmes que j'y trouvai, en tirai, en vertu de ces mêmes stigmates, ainsi te concédé-je que, chaque année, le jour de ta mort, tu ailles au Purgatoire, et toutes les âmes de tes trois Ordres, mineurs, sœurs et continents (1), et aussi des autres, qui t'auront été très dévots, que tu y trouveras, tu les en tires, en vertu de tes stigmates, et les mènes à la gloire du Paradis, afin que tu sois conforme à moi dans la mort, comme tu l'es dans la vie. » Cette vision admirable disparaissant donc, après grand espace de temps et entretien secret, elle laissa dans

(1) Les frères mineurs; les Pauvres Dames, ou Clarisses, et les membres du Tiers-Ordre.

le cœur de saint François une ardeur excessive et une flamme d'amour divin; et dans sa chair elle laissa une merveilleuse image et marque de la Passion du Christ. Immédiatement, dans les mains et dans les pieds de saint François commencèrent à apparaître les marques des clous, de la façon qu'il avait vue dans le corps de Jésus-Christ crucifié, qui lui était apparu sous la figure du séraphin; et ainsi ses mains et ses pieds paraissaient transpercés au milieu avec des clous, dont les têtes étaient dans les paumes des mains et à la plante des pieds, hors de la chair, et leurs pointes ressortaient sur le dos des mains et des pieds, et ils paraissaient retordus et rivés, de sorte qu'on aurait pu aisément y mettre le doigt de la main, de même qu'en un anneau; et les têtes des clous étaient rondes et noires. Semblablement, dans le côté droit apparut l'image d'un coup de lance, non cicatrisé, rouge et sanglant, laquelle souvent jetait du sang, en ensanglantant la tunique et les vêtements de saint François. D'où ses compagnons, s'apercevant qu'il ne se découvrait les mains, ni les pieds, et qu'il ne pouvait poser la plante des pieds à terre; trouvant, ensuite, ensanglantés sa tunique et ses vêtements de dessous, quand ils les lavaient, comprirent, avant que de lui ils ne l'apprirent, que, dans les mains et les pieds et, semblablement, dans le côté, il avait empreinte l'image et ressemblance de Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié.

Et bien qu'il s'ingéniât à cacher et à celer ces sacro-saints stigmates glorieux, si clairement imprimés dans sa chair, voyant, d'un autre côté, que difficilement il les pourrait celer à ses compagnons familiers et craignant, néanmoins, de publier les secrets de Dieu, il fut mis en grand doute s'il devait révéler la vision séraphique et l'impression des sacro-saints stigmates. Finalement, par scrupule de conscience, il appela à lui quelques-uns de ses frères les plus familiers, et leur proposant le doute sous des paroles générales, sans leur exprimer le fait, il leur demanda conseil. Parmi lesquels frères, il y en avait un de grande sainteté, qui avait nom frère Illuminé; celui-là, vraiment illuminé de Dieu, comprenant que saint François devait avoir vu des choses merveilleuses, lui répondit ainsi : « Frère François, sache que, non seulement pour toi, mais aussi pour les autres, Dieu te montre quelquefois ses saints secrets, et pour cela tu as raisonnablement à craindre que, si tu tiens celé celui que Dieu t'a montré pour l'utilité d'autrui, tu ne sois digne de répréhension. » Alors saint François poussé par cette parole, avec très grande crainte, leur raconte toute la manière et la forme de la susdite vision, ajoutant que le Christ, qui lui était apparu, lui avait dit certaines choses, qu'il ne dirait jamais tandis qu'il vivait. Et bien que ces très saintes plaies, en tant qu'imprimées par le Christ, lui donnassent au cœur une très grande allégresse, néanmoins elles lui donnaient, dans sa chair, une intolérable douleur. Contraint par la nécessité, il choisit frère Léon, entre les autres le plus simple et le plus pur, auquel il révéla tout; il lui laissait voir ces saintes plaies, et toucher et bander avec des linges, et adoucir la douleur et recevoir le sang qui desdites plaies s'écoulait; lesquels bandages, lorsqu'il était malade, il se laissait changer souvent, même chaque jour, excepté du jeudi soir jusqu'au samedi matin, parce qu'il ne voulait que, par aucune médecine ou remède humain, lui fut adoucie la

douleur de la Passion du Christ, qu'il portait dans son corps, durant le temps où Notre Sauveur Jésus-Christ avait été, pour nous, pris et crucifié, était mort et avait été enterré. Il advint quelquefois que, tandis que frère Léon lui changeait le bandage de la plaie du côté, saint François, à cause de la douleur qu'il ressentait dans l'enlèvement de la bande ensanglantée, posât la main sur la poitrine de frère Léon, et dans le toucher de ces mains sacrées, frère Léon sentait une telle douceur de dévotion en son cœur, que, un peu plus, et il tombait à terre, évanoui. Et, finalement, quant à cette troisième considération, saint François ayant terminé le carême de saint Michel archange, il se disposa, par divine révélation, à retourner à Sainte-Marie des Anges. Il appela à lui frère Masseo et frère Ange et, après beaucoup de paroles et de saints enseignements, leur recommanda, avec toute l'efficacité possible, ce saint mont, leur disant comment il convenait qu'il retournât, avec frère Léon, à Sainte-Marie des Anges. Et cela dit, prenant congé d'eux et les bénissant au nom de Jésus-Christ crucifié, condescendant à leur prière, il leur tendit ses très saintes mains ornées de ces glorieux et sacro-saints stigmates à voir, toucher et baiser; et les laissant ainsi consolés, il les quitta et descendit de la montagne sainte (1).

IV. — DE LA QUATRIÈME CONSIDÉRATION DES SACRO-SAINTS STIGMATES

QUANT à la quatrième considération, il est à savoir que, après que le véritable amour du Christ eut parfaitement transformé saint François en Dieu et en la vraie image de Christ crucifié, ayant achevé le carême de quarante jours, en l'honneur de saint Michel archange, sur le saint mont de la Vernia, l'homme angélique, saint François, après la solennité de saint Michel, descendit du mont avec frère Léon et avec un pieux paysan, sur l'âne duquel il était assis, parce que, à cause des clous des pieds, il ne pouvait pas bien marcher. Et saint François étant donc descendu du mont, parce que la renommée de sa sainteté était déjà divulguée par le pays et que, par les bergers, s'était répandu comment ils avaient vu le mont de la Vernia tout enflammé, ce qui était signe de quelque grand miracle que Dieu avait fait à saint François, les gens de la contrée, apprenant qu'il passait, s'en venaient pour le voir, hommes et femmes, petits et grands, lesquels tous, avec grande dévotion et désir, s'ingéniaient à

(1) La réalité des stigmates a été contestée par Renan et des historiens protestants allemands qui n'ont voulu y voir qu'une pieuse supercherie imaginée par les frères, après la mort du saint. M. Sabatier, protestant, également, et dont les beaux travaux sur saint François font autorité, n'émet aucun doute sur leur authenticité : « Les témoignages, dit-il, m'ont paru à la fois trop nombreux et trop précis pour n'entraîner point la conviction. » (*Vie de S. F.*, 17^e édition, p. 402.)

le toucher ou à lui baiser les mains. Et lui, ne pouvant les refuser à la dévotion des gens, bien qu'il se fût bandé les paumes, néanmoins, pour cacher davantage les sacro-saints stigmates, les bandait encore et les couvrait avec ses manches et tendait seulement à baiser ses doigts découverts.

Mais quoiqu'il s'efforçât à celer et à cacher le secret des sacro-saints stigmates, pour fuir toute occasion de gloire mondaine, il plut à Dieu, pour sa gloire, d'opérer beaucoup de miracles par la vertu desdits sacro-saints stigmates, et particulièrement en ce voyage de la Vernia à Sainte-Marie des Anges; et ensuite, en grand nombre, en diverses parties du monde, pendant la vie de saint François, et après sa mort glorieuse, afin que l'excessive charité et miséricorde du Christ envers saint François, auquel il avait merveilleusement donné les stigmates, et la vertu merveilleuse et cachée de ceux-ci, se manifestassent au monde par clairs et évidents miracles, desquels nous placerons quelques-uns ici : Saint François, s'approchant alors d'un village situé sur les confins du territoire d'Arezzo, une femme toute en larmes parut devant lui, portant dans ses bras un de ses fils qui avait huit ans, et, depuis quatre ans, était hydropique et si déplorablement enflé du ventre, qu'étant debout il ne pouvait voir ses pieds. Et cette femme, mettant ce fils devant lui, et le priant qu'il priât Dieu pour lui, saint François se mit d'abord en oraison et, faite l'oraison, mit ses saintes mains sur le ventre de l'enfant; et subitement fut dissipée toute enflure et il fut parfaitement guéri. Et il le rend à sa mère, laquelle le recevant avec très grande allégresse et l'emmenant à la maison, remercia Dieu et saint François. Et elle montrait volontiers son fils guéri à tous ceux du pays qui venaient chez elle pour le voir.

Le même jour, saint François passa par le bourg de Santo Sepolcro, et avant qu'il s'approchât du château, les habitants du château et des villages vinrent à sa rencontre, et un grand nombre d'entr'eux marchaient devant lui, avec des rameaux d'oliviers à la main et criant fort : — « Voici le saint! Voici le saint! » Et, par dévotion et désir que les gens avaient de le toucher, ils faisaient grande foule et presse autour de lui; mais lui, allant l'esprit élevé et ravi en Dieu, par la contemplation, quoiqu'il fût touché, ou tenu, ou tiré par les gens, à la manière d'une personne insensible, il ne sentit rien des choses qui furent dites ou faites autour de lui, ni ne s'aperçut non plus qu'il passât par ce château, ni par ce pays. Le bourg passé et les gens retournés chez eux, en arrivant à un hôpital de lépreux, bien à un mille au delà du bourg, saint François, revenant à lui comme s'il venait de l'autre monde en contemplation céleste, demanda au compagnon : — « Quand serons-nous près du bourg? » Vraiment, son âme, fixée et ravie en contemplation des choses célestes, n'avait point senti les choses terrestres, ni la variété des lieux et du temps, ni les personnes rencontrées. Et cela advint plusieurs autres fois, ce qu'éprouvèrent ses compagnons par expérience.

Le soir, saint François arriva au couvent des frères de Monte Casale, dans lequel il y avait un frère si cruellement malade et si horriblement tourmenté de la maladie, que son mal paraissait plutôt une tribulation et un tourment du démon qu'une maladie naturelle; car, quelquefois, il se jetait à terre avec un très grand tremblement et avec l'écume à la bouche; tantôt tous les nerfs de

son corps se contractaient, tantôt ils se détendaient, se pliaient, se tordaient; tantôt ils le courbaient, et il se jetait en l'air et, immédiatement, retombait couché sur le dos. Et saint François, étant à table et entendant parler par les frères de ce frère si misérablement malade, et sans remède, il en eut compassion, prit le morceau de pain qu'il mangeait, fit dessus le signe de la très sainte croix avec ses saintes mains stigmatisées et l'envoya au frère malade, lequel, dès qu'il l'eut mangé, fut parfaitement guéri et jamais plus ne se ressentit de cette maladie. Le matin suivant, saint François envoie deux de ces frères, qui étaient en ce couvent, pour demeurer à la Vernia, et il renvoie avec eux le paysan qui était venu avec lui, derrière l'âne qu'il lui avait prêté, voulant qu'avec eux il retournât chez lui. Les frères allèrent avec ledit paysan, et arrivant dans les environs d'Arezzo, certains du pays les virent et en eurent grande allégresse, pensant que c'était saint François, qui était passé deux jours auparavant, parce qu'ils pensaient avoir saine et guérie la femme de l'un d'eux, laquelle se mourait, si saint François lui imposait ses saintes mains. Mais lesdits frères s'approchant, lorsque ces hommes eurent connu que saint François n'en était pas, ils en eurent grande mélancolie; mais là où le saint n'était pas corporellement, sa vertu ne manqua pourtant pas, parce que ne manqua pas la foi. Admirable chose! la femme se mourait et avait déjà le masque de la mort. Ils demandèrent aux frères s'ils n'avaient point une chose touchée par les mains très saintes de saint François. Les frères diligemment pensaient et cherchaient et, enfin, ils ne trouvèrent aucune chose que saint François eût touchée avec les mains, sinon la bride de l'âne sur lequel il était venu. Ils prirent cette bride avec grande dévotion et révérence et la mirent sur le corps de la femme; celle-ci cria, appelant dévotement saint François et se recommandant à lui avec foi. Et quoi de plus? Aussitôt que la femme eut sur elle la susdite bride, immédiatement elle fut libérée de tout péril.

Après qu'il fut resté quelques jours dans ledit couvent, saint François partit et s'en alla à la cité de Castello; et voici beaucoup de citadins, qui menaient devant eux une femme depuis longtemps possédée du démon; et ils le priaient humblement pour sa libération, car par ses hurlements douloureux, ses cris féroces et ses aboiements, elle troublait toute la contrée. Alors saint François, ayant fait d'abord oraison et, sur elle, le signe de la très sainte croix, commanda au démon qu'il sortit d'elle, et aussitôt il s'en alla, la laissant saine de corps et d'esprit. Et ce miracle se divulguant dans le peuple, une autre femme lui porta avec grande foi un sien enfant, gravement malade d'une plaie cruelle, et le pria dévotement qu'il lui plût de faire sur lui le signe de la croix. Alors saint François, accédant à sa dévotion, prend cet enfant et lève le bandage de la plaie et la bénit, faisant trois fois le signe de la très sainte croix sur la plaie, et puis il refait de ses mains le bandage et rend l'enfant à sa mère; et, parce que c'était le soir, elle le mit immédiatement au lit pour dormir. Le lendemain, elle va pour tirer son fils du lit et le trouve sans bandage, et elle regarde et le trouve parfaitement guéri, comme si jamais il n'avait eu aucun mal, excepté qu'à l'endroit de la plaie s'était formée une excroissance de chair, en forme de rose vermeille, et cela plutôt en témoignage du miracle, qu'en cicatrice de la plaie; car ladite rose persistant

pendant tout le temps de sa vie, souvent l'induisait à dévotion envers saint François qui l'avait sauvé. Saint François demeura alors un mois en cette cité, à la prière des dévots citoyens, pendant lequel temps il fit beaucoup d'autres miracles, et puis il s'en alla de là pour aller à Sainte-Marie des Anges, avec frère Léon et avec un bon homme, qui prêtait l'âne sur lequel saint François allait. Il advint que, soit à cause des mauvais chemins, soit à cause du grand froid, cheminant tout le jour, ils ne purent arriver à aucun endroit où ils pussent loger, de sorte que, contraints par la nuit et le mauvais temps, ils se réfugièrent sous le bord d'un rocher creux, pour éviter la neige et la nuit qui survenait. Et, étant ainsi mal à l'aise et, aussi, mal couvert, le bon homme auquel était l'âne, ne pouvant dormir à cause du froid, et il n'y avait pas moyen de faire du feu, commença à se lamenter doucement en lui-même et à se plaindre, et il murmurait presque contre saint François, qui en ce lieu l'avait conduit. Alors saint François, entendant cela, en eut compassion, et en ferveur d'esprit il étend la main sur le dos de ce paysan et le touche. Admirable chose ! dès qu'il l'eut touché avec sa main enflammée et transpercée du feu du séraphin, tout froid disparut, et une telle chaleur entra en lui, qu'il lui paraissait être à la bouche d'une fournaise ardente ; et, immédiatement réconforté dans l'âme et dans le corps, il s'endormit et, selon son dire, il dormit plus suavement cette nuit, parmi les rochers et la neige, jusqu'au matin, qu'il n'avait jamais dormi dans son propre lit. Ils cheminèrent ensuite le lendemain et arrivèrent à Sainte-Marie des Anges ; et ils en approchaient, lorsque frère Léon lève les yeux en l'air, regardant vers ledit couvent de Sainte-Marie des Anges, et il voit une croix très belle, dans laquelle était la figure du Crucifié, aller devant saint François, qui marchait devant lui. Et ladite croix allait devant la face de saint François, de sorte que, quand il s'arrêtait, elle s'arrêtait et, quand il allait, elle allait ; et cette croix était de tant de splendeur que, non seulement elle resplendissait sur la face de saint François, mais aussi que tout le chemin alentour était illuminé ; et elle dura jusqu'à ce que saint François entra à Sainte-Marie des Anges. Saint François arrivant donc avec frère Léon, ils furent reçus par les frères avec la plus grande allégresse et charité. Et, désormais, saint François demeura la plupart du temps en ce couvent de Sainte-Marie des Anges, jusqu'à sa mort. Et, continuellement, se répandait de plus en plus, dans l'Ordre et par le monde, la renommée de sa sainteté et de ses miracles, bien que, dans sa très profonde humilité, il cachât, autant qu'il pouvait, les dons et les grâces de Dieu et s'appelât lui-même un très grand pécheur. De quoi s'étonnant une fois frère Léon, il pensait avec simplicité en lui-même : — « Voici celui-là qui s'appelle très grand pécheur en public, et il vint âgé à l'Ordre, et il est tellement honoré de Dieu et, néanmoins, en secret, il ne confesse jamais aucun péché (1). » Et, sur cela, commença à lui venir très grande volonté d'en savoir la vérité, mais il n'était pas assez hardi pour la demander à saint François. Il recourut à Dieu, le priant instamment qu'il lui révélât ce qu'il désirait savoir et, par ses nom-

(1) Frère Léon était le confesseur de saint François.

breuses oraisons et par les mérites de saint François, il fut exaucé et il lui fut certifié que saint François était vraiment vierge de corps, par une semblable vision : car il voit en vision saint François siéger en un lieu haut et excellent, auquel personne ne pouvait atteindre, ni arriver à lui; et il lui fut dit en esprit que cet endroit si haut et excellent signifiait, en saint François, l'excellence de la chasteté originelle, laquelle raisonnablement convenait à la chair qui devait être ornée des sacro-saints stigmates du Christ.

Saint François, se voyant, par la raison des stigmates, diminuer peu à peu la force du corps, et ne pouvant plus avoir soin du gouvernement de l'Ordre, il pressa le chapitre général, lequel étant réuni, humblement il s'excusa devant les frères de l'impotence à cause de laquelle il ne pouvait plus s'appliquer au soin de l'Ordre, quant à l'exercice du généralat, bien qu'il ne renonçât point à l'office du généralat, parce qu'il ne le pouvait pas, ayant été fait général par le Pape; et, pour cela, il ne pouvait laisser l'office, ni se substituer un successeur, sans expresse licence du Pape, mais il constitua son vicaire frère Pierre Cattani, lui recommandant, et aux ministres provinciaux, l'Ordre, affectueusement et autant qu'il pouvait (1). Et cela fait, saint François, réconforté en esprit, levant les yeux et les mains au ciel, dit ainsi : — « A toi, Seigneur, mon Dieu, à toi je recommande la famille que, jusqu'à présent, tu m'as commise et dont, à cette heure, à cause de mes infirmités, que tu connais, mon très doux Seigneur, je ne puis plus conserver le soin. Je la recommande aussi aux ministres provinciaux; qu'ils soient tenus de t'en rendre compte le jour du jugement, si quelque frère, par leur négligence, par leur mauvais exemple ou par leur trop âpre correction, périt. » Et, en ces paroles, comme il plut à Dieu, tous les frères du chapitre comprirent qu'en s'excusant pour maladie, il parlait des sacro-saints stigmates; et, par dévotion, aucun d'eux ne se put tenir de ne pas pleurer. Et, dorénavant, saint François laissa tout le soin et le gouvernement de l'Ordre aux mains de son vicaire et des ministres provinciaux; et il disait : — « A présent, depuis que j'ai laissé le soin de l'Ordre, à cause de mes infirmités, je ne suis tenu, sinon à prier Dieu pour notre Religion et à donner bon exemple aux frères. Et je sais bien, en vérité, que, si la maladie me laissait, la plus grande aide que je pourrais donner à la Religion serait de prier continuellement Dieu pour elle, afin qu'il la défende et gouverne, et conserve. » Bien que, ainsi qu'il est dit ci-dessus, saint François s'ingéniât, autant qu'il pouvait, à cacher les sacro-saints stigmates et, depuis qu'il les avait reçus, allât toujours ou restât avec les mains bandées et les pieds chaussés, il ne put pourtant faire que beaucoup de frères, en diverses manières, ne les vissent et touchassent, et particulièrement la plaie du côté, laquelle, avec plus grande attention, il s'efforçait de dissimuler. Une fois, un frère qui le servait l'induisit, par une pieuse ruse, à ôter sa tunique pour en

(1) C'est au chapitre général du 29 septembre 1220 que saint François résigna ses pouvoirs entre les mains de Pierre de Catane, institué vicaire général. L'annaliste des *Fioretti* a donc établi une relation inexacte entre cette abdication et l'impression des stigmates (14 septembre 1224). Sauf cet anachronisme, son récit est à peu près conforme à celui des témoins contemporains (*Lég. des trois comp.*, édition citée, ch. LIX).

secouer la poussière, et, la tirant en sa présence, ce frère vit clairement la plaie du côté; et lui mettant la main rapidement dans le sein, il la toucha avec trois doigts, et en mesura ainsi la grandeur. Et de la même façon la vit son vicaire; mais plus clairement en fut assuré frère Rufin, lequel était homme de très grande contemplation, dont saint François dit quelquefois qu'il n'y avait pas de plus saint homme dans le monde que lui; et, pour sa sainteté, il l'aimait intimement et lui complaisait en ce qu'il voulait.

Ce frère Rufin en trois façons certifia les autres et lui-même desdits sacro-saints stigmates et, spécialement, de celui du côté. La première fut que, devant laver les vêtements de dessous de saint François qu'il portait si grands, qu'en les tirant bien haut, il couvrait avec eux la plaie du côté droit, ledit frère Rufin les regardait et considérait diligemment et, chaque fois, les trouvait ensanglantés du côté droit; et ainsi il s'apercevait certainement que c'était du sang, et qu'il sortait de ladite plaie; de quoi saint François le reprenait quand il le voyait et qu'il déployait les draps qu'il ôtait, pour voir lesdits signes. La seconde manière fut que ledit frère Rufin, frictionnant une fois saint François, passa vite la main et mit le doigt dans la plaie du côté; de quoi saint François, à cause de la douleur qu'il éprouva, cria fort : — « Dieu te pardonne, ô frère Rufin, parce que tu as fait cela ! » La troisième manière fut qu'une fois, avec grande instance, il demanda à saint François, comme une très grande grâce, qu'il lui donnât sa cape et prit la sienne, par amour de la charité, à laquelle demande, le charitable père, bien qu'y condescendant malaisément, se tira la cape et la lui donna et prit la sienne; et alors, dans cet échange de vêtements, frère Rufin vit clairement ladite plaie. Frère Léon, semblablement, et beaucoup d'autres frères, virent lesdits sacro-saints stigmates de saint François, tandis qu'il vivait, lesquels frères, bien que, à cause de leur sainteté, ils fussent hommes dignes de foi et d'être crus sur leur simple parole, jurèrent, néanmoins, sur le saint Livre, pour ôter tout doute des cœurs, qu'ils les avaient vus clairement (1).

Plusieurs cardinaux aussi les virent, lesquels avaient avec saint François grande familiarité; et en respect desdits sacro-saints stigmates de saint François, ils composèrent et firent de belles et pieuses hymnes, et des antiphones et des proses. Le Souverain Pontife Alexandre, Pape (2), prêchant au peuple, devant tous les cardinaux, parmi lesquels était le saint frère Bonaventure (3), qui était cardinal, il dit et affirma qu'il avait vu de ses yeux les sacro-

(1) Thomas de Celano, dans sa seconde Légende, rapporte un trait qui montre au vif la pudeur douloureuse du *poverello* en ce qui touchait ces stigmates : Frère Pacifique était parvenu, à la faveur d'un petit subterfuge, à les faire voir à un frère de Brescia. Après le départ de celui-ci, saint François, qui s'était aperçu de la ruse, dit à frère Pacifique : — « Dieu vous pardonne, mon frère : vous me faites quelquefois bien de la peine ». — « Comment cela, mère très douce », répondit Pacifique, en se prosternant devant lui. Mais, saint François garda le silence.

(2) Alexandre IV (1254-61).

(3) Frère Bonaventure de Bagnorea, élu ministre-général de l'Ordre, le 2 février 1257, en remplacement de Jean de Parme.

saints stigmates de saint François, quand il était vivant. Et Madame Jacopa de Settenso, de Rome, laquelle était la principale dame de Rome, en son temps, et était très dévote à saint François, et le vit avant qu'il ne mourût et après sa mort, les vit et les baisa plusieurs fois avec beaucoup de respect, parce qu'elle vint de Rome à Assise, pour la mort de saint François, par divine révélation; et ce fut en cette façon : Saint François, quelques jours avant sa mort, était malade à Assise, dans le palais de l'évêque, avec quelques-uns de ses compagnons, et, malgré toute sa maladie, souvent il chantait certaines louanges du Christ. Un jour, un de ses compagnons (1) lui dit : — « Père, tu sais que ces citoyens ont grande foi en toi, et te réputent un saint homme; et, pour cela, ils peuvent penser que, si tu es tel qu'ils croient, tu devrais en cette tienne maladie penser à la mort et pleurer plutôt que de chanter, puisque tu es si gravement malade; et comprends que ton chant et le nôtre, que tu nous fais faire, s'entend de beaucoup de gens, et du palais et dehors, parce que ce palais est gardé à cause de toi par beaucoup d'hommes armés, lesquels, peut-être, en pourraient recevoir mauvais exemple. D'où je crois, dit ce frère, que tu ferais bien de t'en aller d'ici, et que nous nous en retournions tous à Sainte-Marie des Anges, parce que nous ne sommes pas bien ici, parmi les séculiers. » Saint François lui répondit : — « Très cher frère, tu sais qu'il y a à présent deux ans, quand nous étions à Foligno, Dieu te révéla le terme de ma vie, et aussi il me le révéla encore à moi et que, d'ici à peu de jours, en cette maladie, ledit terme arrivera; et en cette révélation, Dieu me rendit certain de la rémission de tous mes péchés et de la béatitude du Paradis. Jusqu'à cette révélation, je pleurais de la mort et de mes péchés, mais, depuis que j'eus cette révélation, je suis si plein d'allégresse, que je ne puis plus pleurer; et pour cela, je chante et chanterai à Dieu, lequel m'a donné le bien de sa grâce et m'a rendu certain des biens de la gloire du Paradis. Quant à notre départ d'ici, je consens et il me plaît, mais trouvez moyen de me porter, car, à cause de la maladie, je ne puis marcher. » Alors les frères le prirent à bras et ainsi le portèrent, accompagnés de beaucoup de citadins. Et, arrivant à un hôpital qui était sur le chemin, saint François dit à ceux qui le portaient : — « Posez-moi à terre et retournez-moi vers la cité »; et placé qu'il fut la face vers Assise, il bénit la cité de beaucoup de bénédictions, disant : — « Bénie sois-tu par Dieu, cité sainte, parce que, par toi, beaucoup d'âmes se sauveront, et, en toi, beaucoup de serviteurs de Dieu habiteront et beaucoup des tiens seront élus au Royaume de la vie éternelle (2). » Et ces paroles dites, il se fit porter à Sainte-Marie des Anges. Et, arrivés qu'ils furent à Sainte-Marie des Anges, ils le portèrent à l'infirmierie, et là, le mirent à reposer; alors saint François appela à lui l'un de ses compagnons, et lui dit ainsi : — « Très cher frère, Dieu m'a révélé que, de

(1) Ce « compagnon » si préoccupé du qu'en-dira-t-on, était le frère Elie auquel, d'après la *Légende des trois compagnons* (Ch. LXXVI), fut faite la révélation dont parle saint François. Sur frère Elie, voir la première partie des *Fioretti*, p. 29, note.

(2) Cette bénédiction a été gravée au-dessus de la porte principale d'Assise.

cette maladie, tel jour, je passerai de cette vie; et tu sais que Madame Jacopa de Settensoli, très chère et dévouée à notre Ordre, si elle apprenait ma mort et n'y avait pas été présente, s'en contristerait trop, et, pour cela, avertis-la que, si elle veut me voir vivant, elle vienne immédiatement ici. » Le frère répond : — « Tu dis très bien, père, et, vraiment, pour le grand dévouement qu'elle te porte, il serait bien messéant qu'elle ne fût pas à ta mort. » — « Va donc, dit saint François, et apporte-moi l'encre, le papier et la plume, et écris comme je te dis. » Et saint François dicta la lettre en ces termes : — « A Madame Jacopa, servante de Dieu, frère François, petit pauvre du Christ, salut et communion du Saint-Esprit, en notre Seigneur Jésus-Christ. Sache, très chère, que Christ béni, par sa grâce, m'a révélé la fin de ma vie, laquelle sera sous peu. Et pour cela, si tu veux me trouver vivant, tu te mettras en route au reçu de cette lettre; et viens à Sainte-Marie des Anges, car, si pour tel jour tu n'es pas venue, tu ne pourras me trouver vivant; et apporte avec toi le drap de cilice, dans lequel on enveloppera mon corps, et la cire nécessaire pour la sépulture. Je te prie encore que tu m'apportes de cette chose à manger, de laquelle tu avais l'habitude de me faire, quand j'étais malade à Rome. » Et, pendant que cette lettre s'écrivait, il fut de Dieu révélé à saint François que Madame Jacopa venant à lui, était près du couvent, et apportait avec elle toutes ces choses qu'il faisait demander par la lettre. Ayant reçu cette révélation, saint François dit au frère qui écrivait la lettre qu'il n'écrivît pas davantage, parce que ce n'était pas nécessaire, mais qu'il mît la lettre de côté. Et les frères s'étonnaient beaucoup, parce qu'il n'achevait pas la lettre et ne voulait pas qu'on l'envoyât. Et, après quelque temps, la porte du couvent fut heurtée fort, et saint François envoya le portier ouvrir, et, ouvrant la porte, Madame Jacopa, très noble dame de Rome, était là, avec deux de ses fils, sénateurs de Rome, et avec grande compagnie d'hommes à cheval. Et ils entrèrent; et Madame Jacopa s'en va droit à l'infirmerie, auprès de saint François. De laquelle venue, saint François eut grande allégresse et consolation, et elle semblablement, le voyant vivant et lui parlant. Alors elle lui exposa comment Dieu lui avait révélé, elle étant à Rome en oraison, le terme bref de sa vie et comment il devait envoyer la chercher et demander ces choses, lesquelles toutes elle dit qu'elle avait apportées; et elle les lui fit apporter et les lui donna à manger. Et après qu'il eut mangé et qu'il fut très réconforté, cette Madame Jacopa s'agenouilla aux pieds de saint François et prit ses très saints pieds, marqués et ornés des plaies du Christ, et avec si grand excès de dévotion elle les baisait et baignait de larmes, qu'il paraissait aux frères qui étaient là voir la Madeleine aux pieds de Jésus-Christ; et par aucun moyen, ils ne parvenaient à l'en détacher. Et, finalement, après un grand espace de temps, ils la levèrent de là et la tirèrent à part, et lui demandèrent comment elle était venue si à propos et pourvue ainsi de toutes ces choses qui étaient nécessaires à la vie et à la sépulture de saint François. Madame Jacopa répondit que, priant une nuit, à Rome, elle entendit une voix du ciel qui dit : — « Si tu veux trouver saint François vivant, va sans délai à Assise, et porte avec toi ces choses que tu avais l'habitude de lui donner quand il était malade, et ces choses qui seront utiles à la sépulture; et moi, dit-elle, j'ai fait ainsi. »

Ladite Madame Jacopa resta donc là jusqu'à ce que saint François passa de cette vie et qu'il fut enterré, et à sa sépulture elle fit très grand honneur avec toute sa compagnie, et elle fit toute la dépense de ce qui fut nécessaire. Et puis, s'en retournant à Rome, à peu de temps de là, cette gentille dame mourut saintement et, par dévotion à saint François, elle voulut être portée et enterrée à Sainte-Marie des Anges; et ainsi fut-il (1).

V. — COMMENT MESSER JÉRÔME TOUCHA ET VIT LES SACRO-SAINTS STIGMATES DE SAINT FRANÇOIS, AUXQUELS IL NE CROYAIT PAS D'ABORD.

A la mort de saint François, non seulement ladite Madame Jacopa et ses fils avec sa compagnie virent et baisèrent ses glorieux et sacro-saints stigmates, mais aussi beaucoup de citoyens d'Assise, parmi lesquels un chevalier très renommé et homme puissant, qui avait nom messer Jérôme, et en doutait beaucoup et en était incrédule, comme saint Thomas de ceux du Christ. Et pour s'en assurer, lui et les autres, hardiment, devant les frères et les séculiers, il bougeait les clous des mains et des pieds et tâtait la plaie du côté. De sorte que, depuis, il fut témoin constant de leur vérité, jurant sur le Livre qu'il en était ainsi et qu'ainsi il l'avait vu et touché. Sainte Claire et ses religieuses, lesquelles furent présentes à sa sépulture, virent aussi et baisèrent les glorieux sacro-saints stigmates de saint François.

VI. — DU JOUR ET DE L'ANNÉE DE LA MORT DE SAINT FRANÇOIS

Le glorieux confesseur du Christ, messer saint François, passa de cette vie l'année de Notre-Seigneur, 1226, le quatrième jour d'octobre, le samedi,

(1) *Les trois compagnons* (éd. citée, ch. LXXVIII) rapportent, à peu près avec les mêmes détails, l'histoire de la venue de Madame Jacopa. Nous leur empruntons leur beau récit, sobre et poignant, de la mort du Saint : — « Le soir avant sa mort, ayant fait la cène avec les frères qui, très amèrement, pleuraient et ne pouvaient se consoler, le bienheureux François, avec très grande dévotion et respect, étendit les mains vers Dieu et dit avec grande joie : — « Bienvenue, soit ma sœur, la Mort. » Et après la lecture de l'Evangile (le récit de la Passion, d'après saint Jean) et qu'il eut béni les frères, il se fit dépouiller de sa tunique et poser nu sur la terre. Et peu après il passa de cette vie et s'unit à Dieu dans le ciel, le 4 octobre 1226, à la nuit. Le matin tout le peuple et le clergé d'Assise vinrent à Sainte-Marie-de-la-Portiuncule, et levèrent le saint corps du bien où il était mort avec des hymnes et des louanges; et tous portaient des rameaux d'arbres. Et ainsi ils le portèrent à Saint-Damien pour consoler ses filles et ses servantes. Et le grillage de fer par lequel on pouvait communiquer ayant été retiré, les frères ôtèrent le saint corps du cercueil, et le tinrent jusqu'à ce que Madame Claire et ses sœurs fussent consolées par la vue de ses plaies, bien que pleines de tristesse et affligées de beaucoup de larmes, en se voyant privées des consolations et admirations du bienheureux François, leur guide et leur maître. » (Ch. LXXIX.)

et il fut inhumé le dimanche. Cette année était la vingtième de sa conversion, c'est-à-dire depuis qu'il avait commencé à faire pénitence; et c'était la seconde année depuis l'impression des sacro-saints stigmates, et la quarante-cinquième depuis sa naissance.

VII. — DE LA CANONISATION DE SAINT FRANÇOIS

Saint François fut canonisé en 1228, par le pape Grégoire IX, lequel vint personnellement à Assise pour le canoniser. Et cela suffit pour la quatrième considération.

VIII. — DE LA CINQUIÈME ET DERNIÈRE CONSIDÉRATION DES SACRO-SAINTS STIGMATES

La cinquième et dernière considération est de certaines considérations, révélations et miracles, lesquels Dieu fit et montra depuis la mort de saint François, en confirmation de ses sacro-saints stigmates et en révélation du jour et de l'heure auxquels le Christ les lui donna. Et quant à cela, il est à savoir que, dans l'année du Seigneur, 1282, au mois d'octobre, frère Philippe, ministre de Toscane, par commandement de frère Jean Buonagrazia, ministre général, requit, par sainte obéissance, frère Mathieu de Castiglione Aretino, homme de grande dévotion et sainteté, qu'il lui dit ce qu'il savait du jour et de l'heure auxquels les sacro-saints stigmates furent, par le Christ, imprimés dans le corps de saint François, parce qu'il connaissait qu'il en avait eu révélation. Lequel frère Mathieu, contraint par la sainte obéissance, lui répondit ainsi : — « Etant au couvent de la Vernia, l'année passée, au mois de mai, je me mis, un jour, en oraison dans la cellule où l'on croit qu'eut lieu cette apparition séraphique. Et, dans mon oraison, je priai Dieu, très dévotement, qu'il lui plût de révéler à quelqu'un le jour, et l'heure, et le lieu auxquels les sacro-saints stigmates furent imprimés dans le corps de saint François. Et, persévérant en cette oraison et en cette prière au delà du premier sommeil, saint François m'apparut avec une très grande clarté, et me dit ainsi : — « Mon fils, de quoi pries-tu Dieu ? » — Et je lui dis : — « Père, je prie pour telle chose. » Et il me dit : — « Je suis ton père François; me reconnais-tu bien ? » — « Père, dis-je, oui. » — Alors il me montra les sacro-saints stigmates des mains, des pieds et du côté, et dit : — « Le temps est venu auquel Dieu veut qu'à sa gloire se manifeste ce que les frères, jusqu'ici, ne se sont pas préoccupés de savoir : sache que Celui qui m'apparut ne fut pas un ange, mais fut Jésus-Christ, sous l'apparence d'un séraphin, lequel, de ses mains, imprima ces plaies dans mon corps, comme lui-même les reçut dans son corps, sur la croix. Et ce fut de cette façon : la veille de l'Exaltation de la

sainte Croix, un ange vint à moi, qui me dit, de la part de Dieu, de m'apprêter avec patience à recevoir ce que Dieu me voudrait envoyer. Et je répondis que j'étais prêt à recevoir et à soutenir toute chose, selon le plaisir de Dieu. Puis, le matin suivant, c'est-à-dire le matin de la sainte Croix, qui était cette année un vendredi, à l'aurore, je sortis de la cellule, en ferveur d'esprit très grande et allai me mettre en oraison en ce lieu où tu es à présent, dans lequel lieu je priais souvent. Et priant, voici que descendit du ciel, dans l'air, avec grande impétuosité, un jeune homme crucifié, en forme de séraphin, avec six ailes, au merveilleux aspect duquel je m'agenouillai humblement et commençai à contempler dévotement l'amour démesuré de Jésus-Christ crucifié et la douleur démesurée de sa Passion; et son aspect engendra en moi une telle compassion qu'il me paraissait sentir sa Passion dans mon corps, et pendant sa présence tout ce mont resplendissait comme un soleil. Et descendant ainsi, il vint près de moi. Et, étant devant moi, il me dit certaines paroles secrètes, que je n'ai encore révélées à personne, mais le temps s'approche qu'elles se révéleront. Puis, après quelque temps, Christ s'en alla et retourna au Ciel, et je me trouvai ainsi marqué de ces plaies. Va donc, dit saint François, et dis ces choses avec confiance à ton ministre, car ce sont des œuvres de Dieu et non de l'homme. » Et ces paroles dites, saint François me bénit et s'en retourna au Ciel, avec une grande multitude de jeunes gens très splendides. » Toutes ces choses ledit frère Mathieu dit les avoir vues et entendues, non en dormant, mais en veillant. Et il jura avoir dit ainsi audit ministre à Florence, dans sa cellule, quand il en fut requis par obéissance.

IX. — COMMENT UN SAINT FRÈRE, LISANT LA LÉGENDE DE SAINT FRANÇOIS, AU CHAPITRE DES SACRO-SAINTS STIGMATES ET DES PAROLES SECRÈTES QUE LE SÉRAPHIN DIT A SAINT FRANÇOIS, QUAND IL LUI APPARUT, PRIA TELLEMENT DIEU QUE SAINT FRANÇOIS LES LUI RÉVÉLA.

Une autre fois, un frère pieux et saint, lisant la légende de saint François, au chapitre des sacro-saints stigmates, commença à se demander, avec grande anxiété d'esprit, quelles paroles si secrètes le séraphin pouvait lui avoir dites, quand il lui apparut, lesquelles saint François dit qu'il ne révélerait à personne, tandis qu'il vivait. Et ce frère se disait en lui-même : — « Ces paroles, saint François ne voulut les dire à personne pendant sa vie; mais, à présent, depuis la mort corporelle, peut-être les dirait-il, s'il en était prié dévotement. » Et le pieux frère commença dorénavant à prier Dieu et saint François, qu'il leur plut de révéler ces paroles; et ce frère, persévérant huit ans en cette prière, la huitième année il mérita d'être exaucé en cette façon : Un jour, après le repas et la récitation des grâces à l'église, restant en oraison dans un coin de l'église et priant Dieu et saint François pour cela, plus dévotement que d'habitude et avec beaucoup de larmes, il est appelé

par un autre frère qui lui commande, de la part du gardien, qu'il l'accompagne à la ville pour l'utilité du couvent. Et lui, ne doutant pas que l'obéissance est plus méritoire que la prière, aussitôt qu'il entend le commandement du prélat, laisse l'oraison, humblement, et va avec ce frère qui l'appelait. Et, comme il plut à Dieu, en cet acte de prompte obéissance, il mérita ce que par un long temps d'oraison il n'avait pas mérité. Dès qu'ils furent hors de la porte du couvent, ils rencontrèrent deux frères étrangers, lesquels paraissaient venir de pays éloignés; et l'un d'eux paraissait jeune, l'autre vieux et maigre, et, à cause du mauvais temps, ils étaient tout fangeux et mouillés. De quoi cet obéissant frère, ayant grande compassion d'eux, dit au compagnon avec lequel il allait : — « Oh ! mon très cher frère, si l'affaire pour laquelle nous allons se peut un peu retarder, je te prie, parce que ces frères étrangers ont grand besoin d'être reçus charitablement, que tu me laisses d'abord aller leur laver les pieds, et, particulièrement, à ce vieux frère, qui en a plus grand besoin; et vous pourrez les laver au plus jeune, et puis nous irons pour les affaires du couvent. » Ce frère, condescendant à la charité de son compagnon, ils rentrèrent et, recevant ces frères étrangers très charitablement, ils les menèrent auprès du feu, dans la cuisine, pour se réchauffer et se sécher; auquel feu se réchauffaient huit autres frères du couvent. Et après qu'ils furent restés un peu auprès du feu, ils les tirèrent à part pour leur laver les pieds, selon qu'ensemble ils avaient convenu; et ce frère obéissant et pieux lavant les pieds à ce frère plus vieux, et en ôtant la boue parce qu'ils étaient très souillés, et regardant il voit les sacro-saints stigmates, et subitement, les embrassant étroitement, il commença à crier d'allégresse et de stupeur : — « Ou tu es le Christ, ou tu es saint François! » — A ce cri et à ces paroles, les frères qui étaient près du feu se lèvent et ils s'approchent pour voir avec grande crainte et respect ces glorieux stigmates. Et, alors, ce vieux frère, à leur prière, permit qu'ils les vissent clairement, les touchassent et les baisassent. Et eux, s'émerveillant encore plus dans leur allégresse, il leur dit : — « Ne doutez ni ne craignez, frères et fils très chers, je suis votre père, frère François, qui, selon la volonté de Dieu, fondai l'Ordre. Et, bien que j'aie été prié, depuis huit ans déjà, par ce frère qui me lave les pieds, et, aujourd'hui, plus fervemment que jamais, que je lui révèle les paroles secrètes que me dit le séraphin, quand il me donna les stigmates, lesquelles paroles je ne voulus jamais révéler durant ma vie, aujourd'hui, par le commandement de Dieu et pour la persévérance de ce frère, pour la prompte obéissance avec laquelle il laissa la douceur de la contemplation, je suis envoyé par Dieu pour lui révéler devant vous ce qu'il demandait. » Et alors, se tournant vers ce frère, saint François dit ainsi : — « Sache, très cher frère, qu'étant sur le mont de la Vernia, tout absorbé dans la mémoire de la Passion du Christ, en cette apparition séraphique, je fus ainsi stigmatisé dans mon corps par le Christ; et le Christ me dit alors : — « Sais-tu ce que je t'ai fait? Je t'ai donné les signes de ma Passion; et ce que j'ai fait de toi? Je t'ai donné que tu sois mon gonfalonier. Et comme moi, le jour de ma mort, descendis aux limbes et toutes les âmes que j'y trouvai, en tirai et les menai au Paradis, en vertu de mes stigmates; ainsi je te concède, afin que tu me sois conforme

dans la mort, comme tu l'as été dans la vie, que, après que tu seras passé de cette vie, tu ailles, chaque année, le jour de ta mort, et toutes les âmes de tes trois Ordres, c'est-à-dire mineurs, religieuses et continents, et, en outre, celles de tes dévots que tu y trouveras, en tires en vertu des stigmates que je t'ai donnés, et les mènes au Paradis. « Et je ne répétais jamais ces paroles, tant que je vécus dans le monde. » Et ces paroles dites, saint François et son compagnon subitement disparurent. Beaucoup de frères, depuis, entendirent rapporter cela par ces huit frères qui furent présents à cette apparition et paroles de saint François.

X. — COMMENT SAINT FRANÇOIS APPARUT, APRÈS SA MORT,
A FRÈRE JEAN DE LA VERNIA, QUI ÉTAIT EN ORAISON

Saint François apparut une fois, sur le mont de la Vernia, à frère Jean de la Vernia (1), homme de grande sainteté, tandis qu'il se trouvait en oraison; et il resta et parla avec lui un très grand espace de temps; et finalement, voulant s'en aller, il dit ainsi : — « Demande-moi ce que tu veux. » Frère Jean dit : « Père, je te prie que tu me dises ceci que j'ai longtemps désiré savoir, ce que vous faisiez et où vous vous trouviez quand vous apparut le séraphin? » Saint François répond : — « Je priais en cet endroit où est à présent la chapelle du comte Simon de Battifolle et demandais deux grâces à mon Seigneur Jésus-Christ, la première était qu'il me concédât que je sente, pendant ma vie, dans mon âme et dans mon corps, autant qu'il était possible, toute cette douleur qu'il avait sentie en lui-même, au temps de sa très amère Passion. La seconde grâce que je lui demandai était, semblablement, que je sentisse dans mon cœur cet excessif amour duquel il s'enflammait à soutenir une telle Passion pour nous, pécheurs. Et alors, Dieu me mit dans le cœur qu'il me concéderait de sentir l'une et l'autre, autant qu'il était possible à une simple créature, laquelle chose fut bien accomplie dans l'impression des stigmates. » Alors frère Jean lui demanda si ces paroles secrètes, que lui avait dites le séraphin, avaient bien été en cette façon que rapportait le saint frère dit ci-dessus, lequel affirmait qu'il les avait entendues de saint François, en présence de huit frères. Saint François répondit que la vérité était ainsi que ce frère avait dit. Alors frère Jean, s'enhardissant, à cause de la condescendance de saint François, dit ainsi : — « O père! je te prie avec instance que tu me laisses voir et baiser tes sacro-saints stigmates glorieux, non parce que j'en doute nullement, mais seulement pour ma consolation, parce que j'ai toujours désiré cela. » Et saint François les lui montrant généreusement, frère Jean les vit clairement, les toucha et baisa et, finalement, lui demanda : — « Père, quelle consolation eut votre âme en voyant Christ béni venir à vous et vous donner les signes de sa très sainte Passion! A présent, veuille Dieu que je sente un peu de cette suavité. » Saint François répond alors : — « Vois-tu ces clous? » — « Oui, père », dit frère Jean. — « Touche encore

(1) Voir sur le bienheureux Jean de la Vernia († 1322), *I Fioretti*, première partie, pp. 147 et suiv.

une fois (dit saint François) ce clou qui est dans ma main. » Alors, frère Jean, avec grand respect et crainte, toucha ce clou et, aussitôt, en cet attouchement, une telle odeur en sortit ainsi qu'un jet de vapeur d'encens, remplissant l'âme et le corps du frère Jean d'une telle suavité, que, immédiatement, il fut ravi en Dieu, en extase; et devenu insensible, et ravi ainsi, il resta depuis cette heure, qui était l'heure de tierce, jusqu'à vêpres. Et frère Jean ne dit jamais cette vision et cet entretien familier avec saint François à d'autres qu'à son confesseur, sinon quand il vint à sa fin; mais, étant prêt à mourir, il la révéla à plusieurs frères.

XI. — D'UN SAINT FRÈRE QUI VIT UNE ADMIRABLE VISION D'UN DE SES COMPAGNONS MORT

Dans la province de Rome, un frère très pieux et saint vit cette admirable vision : un frère, son très cher compagnon, étant mort, une nuit, et ayant été enterré, le matin, devant l'entrée du chapitre, le même jour ce frère se recueillit en un coin du chapitre, après-dîner, pour prier Dieu et saint François, dévotement, pour l'âme du frère défunt, son compagnon; et persévérant en oraison, avec prières et larmes, l'après-midi, quand tous les autres étaient allés dormir, voici qu'il entend une grande rumeur dans le cloître, et, dirigeant les yeux vers le sépulcre de ce sien compagnon, il voit à l'entrée du cloître saint François et, derrière lui, une grande multitude de frères, autour dudit sépulcre. Il regarde plus loin et voit, au milieu du cloître, le feu d'une très grande flamme et, au milieu de la flamme, l'âme de ce sien compagnon mort. Il regarde autour du cloître et voit Jésus-Christ marcher autour du cloître avec grande compagnie d'anges et de saints. Considérant ces choses avec grande stupeur, il vit que, quand Christ passa devant le chapitre, saint François, avec tous ses frères, s'agenouilla et dit ainsi : — « Je te prie, mon très cher Père et Seigneur, par cette inestimable charité que tu montras au genre humain dans ton incarnation, que tu aies miséricorde de l'âme de ce mien frère, laquelle brûle en ce feu. » Mais Christ ne répondait rien, et passa outre. Et revenant une seconde fois et passant devant le chapitre, saint François s'agenouilla encore avec ses frères, comme la première fois, et le pria en cette forme : — « Je te prie, pitoyable Père et Seigneur, par la démesurée charité que tu montras au genre humain quand tu mourus sur le bois de la croix, que tu aies miséricorde de l'âme de ce mien frère. » Et Christ, semblablement, passait et ne l'exauçait pas, et, tournant autour du cloître, il revenait une troisième fois et passait devant le chapitre; et alors, saint François, s'agenouillant comme la première fois, lui montra ses mains et ses pieds, et sa poitrine, et dit ainsi : — « Je te prie, pitoyable Père et Seigneur, par ces grandes douleurs et grandes consolations que je soutins, quand tu mis ces stigmates dans ma chair, que tu aies miséricorde de l'âme de ce mien frère, qui est en ce feu du Purgatoire. » Admirable chose! Christ étant prié, cette troisième fois, au nom des stigmates, immédiatement s'arrêta, regarda les stigmates, exauça la prière de saint François et dit ainsi : — « A toi, François, je concède l'âme de ton frère. » Et en cela, certainement,

il voulut honorer et confirmer les glorieux stigmates de saint François et signifier ouvertement que les âmes de ses frères, qui vont au Purgatoire, ne peuvent plus aisément être libérées des peines et menées à la gloire du Paradis qu'en vertu de ses stigmates, selon la parole que dit le Christ à saint François, en les lui imprimant. Aussitôt dites ces paroles, le feu du cloître s'évanouit, le frère mort s'en vient à saint François, et avec lui et avec Christ, toute cette bienheureuse compagnie, avec son glorieux Roi, s'en va au Ciel. De quoi ce sien compagnon, qui avait prié pour lui, le voyant libéré des peines et mené au Paradis, eut très grande allégresse, et raconta ensuite aux autres frères, par ordre, toute la vision et, ensemble avec eux, loua et remercia Dieu.

XII. — COMMENT UN NOBLE CHEVALIER, DÉVOT DE SAINT FRANÇOIS, FUT ASSURÉ DE SA MORT ET DE SES SACRO-SAINTS STIGMATES

Un noble chevalier de Massa di Santo Piero, nommé messer Landolfo, qui était très dévot à saint François, et, finalement, reçut de ses mains l'habit du tiers-ordre, fut assuré de cette façon de la mort de saint François et de ses sacro-saints et glorieux stigmates : Au temps où saint François était proche de la mort, le démon entra en une femme dudit château ; et cruellement il la tourmentait et la faisait parler comme une lettrée, si subtilement que tous les savants hommes et les lettrés, qui venaient discuter avec elle, elle les vainquait. Il advint que le démon, s'en allant d'elle, la laissa libre deux jours, et, revenant le troisième jour, il l'affligeait beaucoup plus cruellement que d'abord. Messer Landolfo, apprenant cela, s'en va à cette femme et demande au démon qui habitait en elle la raison pour laquelle il l'avait abandonnée deux jours, pour revenir ensuite et la tourmenter plus âprement qu'auparavant. Le démon répond : — « Quand je la laissai, ce fut que moi, avec tous mes compagnons qui sont en ce pays, nous nous réunîmes et allâmes en force à la mort du mendiant François pour disputer avec lui et prendre son âme ; mais elle, étant entourée et défendue par une multitude d'anges, plus grande que nous n'étions, et ayant été portée directement au Ciel, nous nous sommes retirés, confus ; de sorte que je tourmente cette misérable femme, en dédommagement des deux jours pendant lesquels je l'ai laissée. » Et alors, messer Landolfo le conjura, de la part de Dieu, de lui dire la vérité de la sainteté de saint François, qu'il disait être mort, et de sainte Claire, qui était vivante. Le démon répond : — « Je te dirai, que je le veuille ou non, ce qui est vrai. Dieu le Père était si indigné contre les péchés du monde qu'il paraissait qu'il voulût donner contre les hommes et contre les femmes la sentence définitive et les exterminer du monde, s'ils ne se corrigeaient. Mais Christ, son fils, priant pour les pécheurs, promit de renouveler sa vie et sa Passion en un homme, c'est-à-dire François, petit pauvre et mendiant, par la vie et doctrine duquel il réduirait tout à fait le monde et beaucoup de gens à la voie de la vérité, et beaucoup d'autres encore à pénitence. Et, à présent, pour montrer au monde qu'il avait fait cela en saint François,

il a voulu que les stigmates de la Passion, qu'il lui avait imprimés dans le corps pendant sa vie, soient vus et touchés à sa mort par beaucoup de gens. Semblablement, la mère du Christ promet de renouveler sa pureté virginale et son humilité en une femme, c'est-à-dire en sainte Claire, de telle façon que, par son exemple, elle tirerait beaucoup de milliers de femmes de nos mains. Et ainsi, à cause de ces promesses, Dieu le Père retarda sa sentence définitive. » Alors, messer Landolfo, voulant savoir, certainement, si le démon, qui est la demeure et le père du mensonge, en ces choses et, spécialement, de la mort de saint François, disait vrai, envoya un de ses fidèles valets à Assise, à Sainte-Marie des Anges, pour savoir si saint François était vivant ou mort; lequel valet, arrivant là, trouva en effet, ainsi qu'en revenant il le raconta à son seigneur, que le jour et à l'heure que le démon avait dits, saint François était passé de cette vie.

XIII. — COMMENT LE PAPE GRÉGOIRE IX, DOUTANT DES STIGMATES DE SAINT FRANÇOIS, EN FUT ASSURÉ

Laissant tous les miracles des sacro-saints stigmates de saint François, lesquels se lisent dans sa légende, pour conclusion de ces cinq considérations, il est à savoir que le pape Grégoire IX, doutant un peu de la plaie du côté de saint François, selon ce qu'il raconta plus tard, saint François lui apparut une nuit, et levant un peu haut le bras droit, découvrit la blessure du côté et lui demanda un vase. Et il le faisait chercher, et saint François se le faisait mettre sous la blessure du côté, et il parut vraiment au Pape qu'il se remplit jusqu'au bord de sang mêlé avec de l'eau, qui sortait de ladite blessure. Et, dorénavant, tout doute l'abandonna. Et puis, de l'avis de tous les cardinaux, il approuva les sacro-saints stigmates de saint François, et il donna aux frères privilège spécial, par une bulle; et il fit cela à Viterbe la onzième année de son pontificat. Et ensuite la douzième année il en donna un autre plus étendu (1). Les papes Nicolas III et Alexandre donnèrent aussi de considérables privilèges, par lesquels on pourrait procéder contre quiconque niait les sacro-saints stigmates de saint François, comme contre un hérétique. Et cela suffit quant à la cinquième considération des glorieux et sacro-saints stigmates de notre père saint François, dont Dieu nous donne la grâce d'imiter la vie en ce monde, afin que, par la vertu de ses stigmates glorieux, nous méritions d'être sauvés avec lui en Paradis. A la louange de Jésus-Christ et du petit pauvre saint François. Amen.

(A suivre.)

Traduction littérale d'ARNOLD GOFFIN.

(1) Grégoire IX occupa le siège pontifical de 1227 à 1241; Alexandre IV, de 1254 à 1261; Nicolas III, de 1277 à 1281.

Bulle du 31 mars 1237 qui invite tous les fidèles à ajouter foi aux stigmates; bulle du 29 octobre 1255 dans laquelle le Pape raconte « qu'étant prélat domestique du cardinal » Hugolin (protecteur de l'Ordre et, plus tard, Souverain Pontife, sous le nom de Grégoire IX), il connut familièrement saint François, et s'appuie sur ces relations pour sa description des stigmates. » (SABATIER : *Vie de S. F.*, 17^e édition, p. 407.)

Les Matins

*Quand l'alouette a bu la perle de rosée
Qui tremble aux rouges cœurs des grands coquelicots,
Elle part dans l'azur, allègrement, grisée,
Et sonne le réveil des vigilants échos.*

*Elle égrène en planant ses vibrantes matines
Et va s'évanouir dans les soleils lointains. —
En la virginité sereine des matins
Eclosent des clochers les gammes argentines ;*

*Fusent parmi les prés les rires enfantins,
Le cri gai des pinsons et des moineaux mutins ;
Un petit pâtre siffle en guidant aux prairies
D'un troupeau bigarré les lentes théories ;*

*Une bergère chante auprès de ses agneaux
Et mire ses cheveux dans les calmes ruisseaux.
Les fils de la Vierge ont épinglé sur les haies
Et les bosquets de blancs voiles de mariées.*

*Vole aux premiers parfums l'abeille, se sauvant
De la ruche d'or où naîtra le pieux cierge. —
Une novice blanche, aux jardins du couvent
Cueille, en priant, des lys pour l'autel de la Vierge.*

*A l'église un vitrail ruisselant de soleil,
Profile un nimbe d'or sur l'ostensoir vermeil
Tandis qu'en la nef rit la neige d'un baptême. —
Le matin villageois est un chaste poème.*

EDGAR BONEHILL.

Pour être Célèbres!



DANS le Parc, où le soleil de juin dorait la terre battue des allées et faisait luire comme l'émail les gazons fraîchement arrosés, le poète Harpel et le professeur Malbecque se promenaient à l'ombre des marronniers. — Cher maître, dit Malbecque, les temps sont durs pour les poètes, voire pour les romanciers, les conteurs et tous les écrivains en général, s'ils aspirent à la gloire, car la gloire se dérobe devant le talent : c'est un fait douloureux que l'on constate de toute part. Avez-vous lu ce qu'en ont dit, dans le *Journal des Gens de lettres*, M. l'abbé Theys; dans la *Liberté*, de Fribourg, M. Emile Savoy; dans le *Journal de Bruxelles*, M. Jacques Darthez; enfin dans la *Revue des Revues*, de Paris, M. Paul Stapfer? Dans l'espace de quelques jours, ils ont tous apporté le même témoignage.

— J'ai lu les articles de ces messieurs, répondit le poète Harpel, et en les lisant j'ai d'abord été confus de me découvrir si peu glorieux, étonné ensuite d'y avoir si peu pensé jusqu'à ce jour et de me voir tout à coup, avec mes pareils, l'objet d'une pitié si publique et si abondante, charmé enfin de trouver la critique si chagrine de notre obscurité et si désireuse de nous en faire sortir. On ne saurait trop louer cette tendre sollicitude. Ces messieurs ont d'ailleurs raison : la gloire nous manque ; mais ils n'ont pas raison tous de la même manière. Ainsi M. l'abbé Theys, M. Darthez et M. Emile Savoy ne considèrent que les écrivains belges ; ils semblent convaincus que ceux-ci souffrent seuls du défaut de gloire ; ils en recherchent la cause et prétendent la trouver dans l'impiété et l'immoralité des ouvrages offerts au public. Ce serait fort bien si en Belgique les auteurs catholiques avaient plus de succès que les autres, mais on doit convenir qu'il n'en est rien. Le public belge lit peu d'ouvrages littéraires et il néglige de préférence les écrits de ses compatriotes ; mais les livres français auxquels il accorde sa faveur, croyez-vous que ce soient les plus pieux ou les plus moraux ? Mon pauvre ami, les livres qui

obtiennent le plus de succès en Belgique sont tout justement les mêmes qui obtiennent le plus de succès en France, et dans ce succès soyez assuré que la religion et la morale entrent pour peu de chose. Sur ce point particulier, j'estime donc que MM. Theys, Darthez et Savoy se sont trompés. Ils se trompent de même quand se fondant sur leur première erreur, ils déclarent qu'il suffirait à nos écrivains de respecter la morale et la religion pour arriver à la gloire. Enfin, ils se trompent encore lorsqu'ils imaginent que la « pénurie de gloire », comme dit si expressivement M. l'abbé Theys, est un mal local, particulier à la Belgique et aux écrivains belges. Les jeunes Français n'en souffrent guère moins que nous ! Et il en est plus d'un qui envie la célébrité du Belge Maurice Maeterlinck.

— Vous dites vrai, répondit Malbecque, et les Français, plus clairvoyants que nos amis, ont reconnu le caractère général du mal dont ils se plaignent. M. Fuster a écrit dans le *Semeur* : « La gloire fait banqueroute parce qu'elle a trop de créanciers. Trop de gens ont des droits sur elle ; elle ne sait plus qui choisir pour se libérer, même partiellement ; elle est en faillite par embarras. » Le philosophe Caro disait à Jules Simon que la réputation d'un académicien, quand cet académicien n'est ni Corneille ni Victor Hugo, dure deux ans ; et Jules Simon trouvait cette moyenne exagérée. M. Stapfer est bien plus pessimiste encore : « A moins, dit-il, d'une catastrophe qu'on ne peut concevoir que sous la forme d'un bouleversement de notre planète et d'un renouvellement de la vie humaine, l'activité littéraire ira en s'étendant de plus en plus sur une immense surface et les chances de se distinguer éminemment dans la masse énorme des talents estimables diminueront toujours davantage. »

— Je crois, répliqua le poète Harpel, que la réalité est moins cruelle que M. Stapfer et, quoi qu'il en soit, si la gloire doit désormais manquer aux jeunes poètes, il est beau pourtant de l'espérer et de travailler pour elle. Si les écrivains devaient renoncer à ce noble espoir, s'ils bornaient toute leur ambition aux succès monnayés, on serait vite épouvanté de la bassesse de leurs productions, car, la concurrence s'en mêlant, ils rivaliseraient de complaisances honteuses envers la clientèle qui paie. Et quelle est celle-ci, je vous prie ? Elle n'est faite, hélas ! ni des gens de bonnes mœurs, ni des gens de goût. Par bonheur, tout chimérique qu'il peut être, l'amour de la gloire brûlera longtemps encore le cœur des jeunes écrivains. Par bonheur aussi cet amour ne sera pas fatalement et toujours une duperie. Croyez bien que s'il naît quelque part un Victor Hugo, un Gœthe ou un Shakespeare, tôt ou tard la gloire posera sur son front une couronne brillante. La Renommée n'est même pas si exigeante et il n'est pas indispensable, pour obtenir la célébrité, d'être égal à ces grands génies. On ne l'est point quand on est jeune encore. Et la célébrité n'a-t-elle point illuminé de rayons magnifiques la jeunesse de Maeterlinck et de Gabriele d'Annunzio ?

Il n'est pas impossible d'atteindre à la célébrité. C'est, j'en conviens, fort difficile, mais peut-être est-ce moins difficile à l'heure présente en Belgique qu'en France.

— Vous m'étonnez, fit Malbecque.

— Pour arriver à la gloire, continua Harpel, il faut d'abord arriver au public. C'est là ce qui est malaisé. Et ce qui est plus malaisé encore, c'est, dans ce public étourdi sous l'avalanche des centaines et des milliers de livres que lui jettent les libraires, de rassembler un grand nombre de suffrages sur un petit nombre de noms. Si les écrivains restent livrés à leurs propres forces, M. Stapfer a raison : ils ne sauraient réussir ; en dépit de leur talent, ils ne parviendront à la célébrité que si le hasard s'en mêle.

— Vous voyez bien ! interrompit Malbecque.

— Il s'en mêle quelquefois, reprit Harpel, mais on peut souhaiter une intervention plus sérieuse, plus sûre et plus régulière. Telle était naguère l'intervention de la critique.

— Vous savez bien, mon cher poète, que la critique n'existe plus. Le public se moque des articles des journaux et des revues. Il y a tout juste, en France, quatre ou cinq critiques influents, seuls capables de faire la réputation d'un écrivain. Mais que lisent-ils ? les livres des auteurs déjà connus, de leurs amis et de leurs protégés. Ce n'est pas leur faute s'ils ne peuvent prendre connaissance de tous les ouvrages qu'on leur envoie. Ils n'ont pas le temps.

— Nous sommes d'accord, reprit Harpel. Je dis précisément que la critique est devenue impuissante. C'est elle qui ne suffit plus à sa tâche ; elle qui se dérobe devant les auteurs et qui a cessé de procurer la gloire à ceux qui en sont dignes en cessant de diriger les jugements du public et de lui crier les noms qu'il devrait répéter. Ce n'est pas la gloire qui a fait faillite, c'est la critique.

— Eh ! que voulez-vous qu'elle fasse ? s'écria Malbecque.

— Se réformer selon les nécessités du temps pour retrouver sa puissance et remplir dignement ses grands devoirs. Si la cause de sa faiblesse est dans son ignorance et son éparpillement, il faut, pour qu'elle se fortifie, qu'elle s'instruise et se concentre. Puisque j'en arrive aux conseils pratiques, laissez-moi n'envisager que la littérature et la critique de mon pays. Les Belges veulent-ils donner à la Belgique une renommée littéraire ? Il faut alors qu'ils l'organisent. Qu'au lieu de disperser indistinctement sa bienveillante inattention, ses feuilletons et ses articulets sur tous nos gens de lettres, la critique des journaux, et plus encore la critique des revues concentre ses travaux sur quelques auteurs d'élite. Je ne demande pas qu'elle fasse le silence complet sur les autres ; mais je veux que l'on marque les distances. Aux uns le vague articulet de complaisance ou d'encouragement ; aux autres des études sérieuses, approfondies, étendues et fréquemment renouvelées, et, en outre, de nombreuses allusions dans les articles traitant d'autres sujets. Mais la critique des journaux a peu d'importance en regard de la force dont disposent les professeurs. Oui, mon cher Malbecque, c'est de vous et de vos collègues que dépend notre gloire, la gloire littéraire de notre cher pays. Vous formez l'esprit de la jeunesse et vous inscrivez dans sa mémoire en traits ineffaçables les noms que vous avez choisis. S'il se trouve parmi vos élèves des âmes sensibles au charme de la poésie, vous dirigez leur sentiment vers les ouvrages qu'il vous plaît : pourquoi ne le conduisez-vous pas vers nos écrivains nationaux ? Faites-nous connaître, faites-nous aimer, faites-nous admirer. Cette

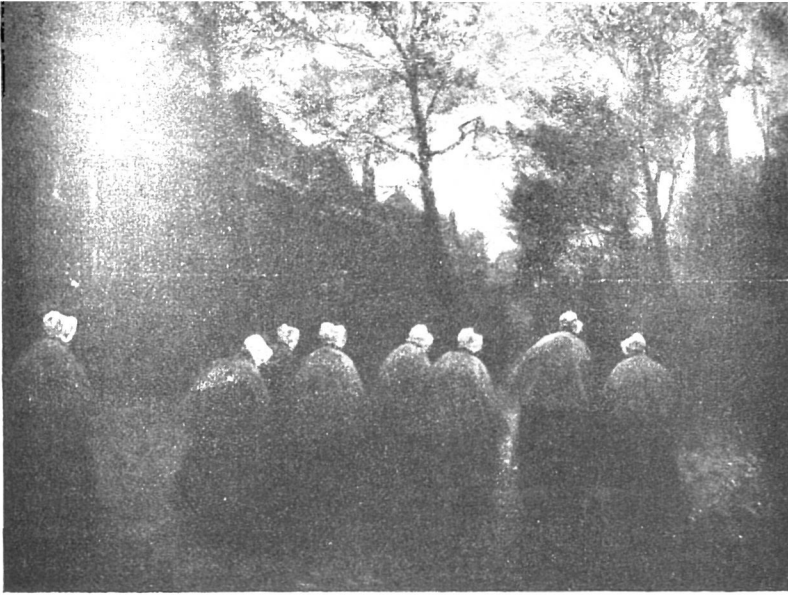
concentration de l'admiration publique sur les noms des meilleurs d'entre nous, dont je parlais tout à l'heure, nul n'est mieux que vous à même de l'opérer. Et votre action s'exercera aussi utilement sur les jeunes hommes indifférents aux lettres que sur les natures poétiques et rêveuses. Ecoutez à votre tour ce que dit M. Stapfer : « Sortis du collège, les hommes, qui ne » sont pas des artistes pour la plupart, qui ne sont pas des critiques non plus » et qui se moquent bien de savoir ce qu'il faut penser de Gautier et de » Chateaubriand, de Tourgueneff, de Zola et de Flaubert, de Musset et » d'Hugo, de Pascal et de Bossuet, continuent d'accepter sans examen » l'ancienne parole du maître et forment le grand troupeau de la tradition. » Vous le voyez, notre gloire est dans vos mains. Lisez-nous, étudiez-nous, et si vous trouvez dans nos ouvrages quelques fragments dignes de faire l'objet de vos leçons, mettez-vous à l'œuvre sans retard.

Et travaillez de concert, je vous en conjure, sinon vous ne ferez rien qui vaille. Assemblez-vous une fois l'an pendant les vacances pour discuter nos œuvres et fixer votre choix ; mettez-vous bien dans l'esprit que s'il vous est possible de rendre glorieux cinq ou six noms, il vous est radicalement impossible d'en glorifier trente ou quarante. Si vous ne vous limitez point, si vous ne concentrez pas votre effort, celui-ci sera inutile. Ici, comme en toute chose dans la vie moderne, on ne peut réussir que par la centralisation, la discipline et les mouvements d'ensemble. « L'union fait la force », et la convergence des efforts n'est pas moins nécessaire que l'union. Tenez donc des conférences, des meetings, des congrès, les uns strictement entre vous, pour prendre les décisions, les autres plus larges, où vous convièriez les critiques des journaux ou des revues et les étudiants des universités, pour faire œuvre de propagande, pour provoquer la discussion et pour vous éclairer vous-mêmes.

Quant aux nombreux auteurs que vous écarterez tout d'abord, soyez persuadés qu'ils n'y perdront rien. S'ils ont beaucoup de talent ou s'ils en acquièrent dans la suite, ils finiront inévitablement par prendre place dans l'élite de votre choix et peut-être par y remplacer les moins dignes. Les auteurs de deuxième rang profiteront d'autre part de tout ce que vous ferez pour répandre le goût des lettres belges et leur renommée. Ainsi votre apparent exclusivisme vous donnera la force que vous ne pourriez trouver autrement, il forcera l'attention de l'étranger, qu'il fixera aisément sur quelques personnalités et qui resterait au contraire indifférente devant un groupe nombreux et par là-même indistinct ; enfin il ne sera ni injuste ni véritablement exclusif, puisque en fin de compte il profitera à quiconque a du talent.

Voilà, mon cher Malbecque, ce que j'avais à dire sur la question que vous avez soulevée. Remarquez, je vous prie, que je ne vous demandais rien et ne me plaignais de rien. Ce sont des critiques et des professeurs qui tout d'un coup ont éclaté en gémissements sur le triste sort des poètes privés de gloire. Si ces gémissements viennent de votre bon cœur, je vous montre qu'il dépend de vous de nous donner ce qui nous manque : vous pourrez aisément sécher vos larmes en améliorant notre sort.

IWAN GILKIN.



(Cliché d'Alexandre, de Bruxelles)

VIEILLES DE L'HOSPICE DE SCHIEDAM (SOIR)

FR. COURTENS

Le Salon des Beaux-Arts⁽¹⁾

Il fait quelque peu figure d'exposition rétrospective, ce Salon. Il réunit, en effet, un nombre considérable de tableaux de Charles Degroux, d'Alfred Stevens, de Jongkind (1822-1891) et d'un élève de Corot, Antoine Chintreuil.

Le contraste entre ces toiles et les œuvres des artistes vivants qui les entourent n'est pas fort sensible : la plupart des exposants sont d'esprit rassis, pondéré, partisans des vieilles disciplines, des rubriques de l'« ancienne musique ». Pour établir un parallèle intéressant, il eût fallu, par exemple, confronter les Claus et les Van Rysselberghe, les Monet et les Pissarro de la *Libre Esthétique*, avec les Charles Degroux et les Stevens; la disparate eût été violente et, nous le craignons bien, ceux-ci eussent semblé plus lourds, d'une épaisse et morne couleur, sans vibration et sans éclat à côté des études de lumière des modernes. Mais c'est pour le fond, surtout, que la différence est saisissante : le paysage a pris, pour ainsi dire, chez nos artistes, une dignité plus haute et plus simple; il est plus éloquent, parce que plus naturel. Il n'est plus, comme trop souvent chez Degroux, le vague décor d'une action pathétique, d'une anecdote pour la délectation des âmes larmoyantes : séparations; regrets; conscrits mélancoliques; élégiaques et pâles pèlerins...

(1) Les clichés illustrant cet article nous ont été gracieusement prêtés par la Société des Beaux-Arts.

Il n'est parmi les nombreux tableaux de Degroux, réunis au Salon des Beaux-Arts, rien qui vaille, de loin, le *Benedicite*, si mâle et d'une émotion si contenue, du Musée de Bruxelles.

Alfred Stevens, aussi, a fait fortement vibrer la corde sentimentale, mais



(Cliché d'Alexandre, de Bruxelles)

LA RIXE
CHARLES DEGROUX

ses douleurs sont aristocratiques, et ses belles éplorées, ses jolies songeuses sont d'élégantes mondaines du second Empire. On a dit, méchamment, de lui que c'était un merveilleux couturier pour dames. Il est certain que son art est tout superficiel, mais s'il ne dépasse point les apparences, il les retrace avec l'habile *maestria* d'un virtuose. Voilà deux cadres : *Tous les bonheurs*, une mère qui câline son enfant retiré du berceau :

c'est là un bonheur ; quels sont les autres ? d'être jeune, jolie, riche et d'être parée d'une belle robe ? *Regrets*, une femme, encore, chargée de la graisse de l'âge, qui rêve devant une chiffonnière où, soudain, elle a découvert son cœur, plus jauni que les papiers, plus desséché que les fleurs conservés dans ce meuble. Il y a des gens que cet art attendrit !

Après cela, traversez la salle et allez regarder, pour vous rafraîchir l'âme d'une senteur de nature, un paysage de Léon Frédéric. De même, après un rapide coup d'œil au *Triomphe de la femme*, de M. Lambeaux, le maître de l'école du « brutalisme » qui, si étrange que cela puisse paraître, n'est nullement un réaliste, allez regarder les travaux du probe et perspicace Lagae, son beau buste de l'archevêque de Malines, entre autres, œuvre réfléchie, pleine de force contenue et de vie. Si vous tenez à tout voir, mais en vous réservant des compensations, après avoir considéré les incroyables et prétentieuses effigies de MM. Benezur, Boldini, etc., passez à cette belle physiologie de simplicité et de jeunesse : la *Comtesse de Mérode-Westerloo*, par M. de Lalaing ; au portrait d'enfant, de M. Haverman ; à celui de M^{me} J. G., par M. Jean Gouweloos ; de l'abbé Mugnier, par M. Lauth.

Il est superflu de dire, une fois de plus, les mérites de MM. Cassiers, Courtens, Hermanus, René Janssens, Legout-Gérard, Gustave-Max Stevens,

Stacquet, Uytterschaut, Alfred Verhaeren et Rodolphe Wytzman qui exposent de nombreuses œuvres où leur talent connu s'affirme toujours davantage.

M. Mellery a un ensemble de peintures sur fond d'or et de dessins, dont nous avons vu une partie, jadis, à la *Libre Esthétique* : Les peintures, d'une allégorie quelquefois un peu laborieuse; les unes, d'une noble ligne plastique, telles, par exemple, *Fierté maternelle* et la *Justice conquiert l'humanité*; les autres, plutôt gauches et disgracieuses. Les dessins, d'un trait puissant et décisif, avec cette pénétration particulière de l'intimité essentielle des choses, habituelle à l'artiste.

M. Charles Samuel nous montre un buste de M. Mesdach de Ter Kiele; M. Victor Rousseau, deux bronzes, *Révérie*, notamment, où se marque, une fois de plus, le talent nerveux et délicat de cet excellent artiste.

Anch'io son pittore! Depuis que ce mot apocryphe n'a pas été prononcé, il a dû servir surtout à la race redoutable des amateurs : il en est quelques-uns au Salon des Beaux-Arts, mais nous ne dirons rien de leurs œuvres, de crainte de nous exposer au courroux de leur famille et de leurs amis et connaissances.



(Cliché d'Alexandre, de Bruxelles)

BUSTE DE S. E. LE CARDINAL GOOSSENS

J. LAGAE

ARNOLD GOFFIN.



Gazette des Faits et des Livres

I

A l'abbé HUGO VERRIEST.

Que par ces clairs et doux jours printaniers, je vous ai envié souvent, mon cher ami — vous et le délicieux site de Flandre où vous coulez vos jours d'apostolat et de rêve... C'est, je gage, en vous promenant au crépuscule — l'heure des souvenirs! — sur les pentes boisées du bois de Tieghem que vous avez conçu le beau livre (1) que vous venez d'écrire et que, du fond du passé, sont venus vers vous, amicaux et fraternels, tous ces poètes de Westflandre dont vous évoquez les silhouettes d'une palette si attachante et si personnelle; que si vis-à-vis de l'un ou l'autre de vos modèles, votre complaisante affection vous induit à des éloges exagérés, on vous le pardonne aisément, parce que, malgré l'insignifiance du sujet, le peintre en vue demeure original et si amusant. Pourtant où vous êtes tout à fait vous, tel que je vous connais et vous aime, avec votre fin esprit et votre cœur ardent, c'est quand vous ressuscitez, d'un burin à la fois énergique et délicat, les figures de ceux qui, vos compagnons de lutte ou vos disciples, furent avec vous les artisans du relèvement artistique de la Flandre. Que bien et bellement vous avez parlé ainsi de Pieter Busschaert, cette âme dévouée de prêtre, si passionnément aigrettée du culte de la beauté, et surtout comme dans la précision de votre dessin et sous le coloris chatoyant de votre style revit dans toute sa fiévreuse vaillance de renouveau, l'adolescent ardent, frôlé vraiment de l'aile du génie et qui esquissa au-dessus du pays flamand un si noble geste de rénovation — que la mort, hélas! vint trop tôt briser!

Ces pages émues et superbes que vous vouez au souvenir d'Albrecht Rodenbach, je voudrais que les lisent tous ceux qu'intéresse et exalte l'art patrial — quelque soit d'ailleurs la forme d'expression dont il se revêt... Laissons, n'est-ce pas, les politiciens exploiter pluralement et envenimer com-

(1) HUGO VERRIEST : *Twintig vlaamsche koppen*. Roulers, imprimerie De Meester.

mercialement la question de langues ; ce sont là des jeux indignes de lettrés qui doivent même vénération et gratitude égale à tous ceux, quels qu'ils soient et d'où qu'ils viennent, qui ont, comme Albrecht Rodenbach, agrandi et augmenté le patrimoine intellectuel de la Belgique.

Dans nos chers entretiens de jadis, que de fois, mon cher ami, ne vous l'ai-je point dit : l'art belge, nonobstant l'interprétation linguistique différente, acquerrait un incomparable éclat si tous les artistes savaient le comprendre largement et l'aimer de haut, ainsi qu'il doit être compris et aimé et si, se gardant de la prostitution politicienne, les artistes d'expression flamande osaient, par exemple, reconnaître et saluer le talent d'un Georges Rodenbach, comme les artistes d'expression française reconnaissent et saluent le talent d'Albrecht Rodenbach.

Le poète de la *Jeunesse Blanche* aura bientôt son monument à Gand ; j'espère et je souhaite que, sans tarder, le marbre ou le bronze matérialiseront à Bruges le souvenir de l'écrivain de *Gudrun* ; c'est une glorification justicière dont vous êtes tout désigné, mon cher ami, pour prendre l'initiative ; et ce jour-là, où pieux pèlerin de la commémoration du grand poète et du jeune semeur d'idéal qui fut votre élève, vous solliciterez l'obole des écrivains et des artistes, vous ne doutez point, n'est-ce pas, quoiqu'en dise les bateleurs de flamingantisme, que *Durendal* sera heureux et fier d'être hospitalier à votre idée.

C'est, mon cher ami, le moindre mérite de votre nouveau livre que de m'avoir permis de vous donner cette assurance.

II

A Madame X...

Des livres de villégiature, dites-vous ?

Des livres à lire devant la mer qui déferlera à vos pieds en blanches dentelles d'écume, ou sous le dôme vert et ombrageux des puissants chênes séculaires...

Un Bourget, peut-être ?

Le *Fantôme* (1) alors ? Seulement, pas d'équivoque, n'est-ce pas ? Il ne s'agit point d'un Bourget « dernière manière », le Bourget « conversion », le Bourget « chemin de Damas ». Non !... Que par besoin de tendresse ou par vanité, un monsieur aime une femme, et que cette femme lui soit enlevée dans une brusque tourmente de la destinée — voilà un fait divers qui, si simple et si banal soit-il, peut induire un écrivain à des thèmes bienfaisants de philosophie morale... Mais attendez : cette femme, cette morte laisse une fille qui naturellement lui ressemble... Le vivant portrait de sa mère !... Et voici que par une curiosité d'ordre fort spécial, l'amant de la mère s'éprend de la fille et l'épouse... Naturellement, au début, belle et ardente flambée de passion —

(1) PAUL BOURGET : *Le Fantôme*. Paris, Plon.

puis les cendres du dégoût, de l'angoisse et du remords... Bien fait! concluez-vous? Parfaitement; mais le cas de ce Malclerc — c'est le nom de l'expérimentateur — est tellement anormal et exceptionnel, et si rares heureusement sont les cœurs humains qui peuvent s'y mirer, que la partie évangélistique du livre m'échappe... *Le Fantôme*, du reste, a toutes les hautes qualités de style et de pénétration psychologique coutumières à M. Bourget, mais il faut plus que de la bonne volonté et même quelque naïveté pour y découvrir autre chose qu'un paradoxe d'observation, renouvelé des *Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly.

Chaque matin, madame, amène son Sienkiewicz... C'est une invasion sinon une conquête!... Défiiez-vous : *Par le fer et par le feu* est une machine épique bien lourde et *Suivons-le* est un pastel trop menu et quelque peu truqué... Décidément il faut renoncer à retrouver l'impression puissante à la fois et émouvante de *Quo vadis*, cette fresque en dyptique, ou la rouge fulgurance des crépuscules païens faisait face à la grisaille pacifique et apaisante de l'aube chrétienne. Sienkiewicz a nui à son talent en voulant refaire ce chef-d'œuvre autrement, et les traducteurs nuisent à sa gloire en nous révélant ces transpositions... Pardonnez l'irrévérence : cela tourne à la scie !

Je fais exception pour *Hania* (1)... Une exquise idylle dans de moelleux et silencieux paysages de neige, quelque chose comme du Loti en traîneau, et des sentiments très doux et très purs alternant avec de belles fougues passionnelles : *Hania* est une petite Lygie sibérienne — et au moins, cette fois, il n'y a pas de conversion à la clef !

Connaissez-vous René Boylesve? Vous faites une petite moue de dédain et vous répondez : Inconnu. Que vous avez donc tort! Car vous manquâtes ainsi l'occasion de vivre — dans *Sainte Marie-des-Fleurs* — un adorable roman d'amour devant les fresques de l'Angelico; de savourer, dans le *Parfum des Iles Borromées*, une voluptueuse synthèse des lacs italiens, et dans *Mademoiselle Cloque*, de débrouiller l'écheveau des si humaines intrigues de la vie de province... Au moins, je vous en prie, ne ratez pas la *Becquée* (2).

La *Becquée* est une trouvaille et un chef-d'œuvre.

C'est, vue à travers les yeux clairs et un peu fiévreux, d'un enfant trop sensible, élevé à la campagne, toute la si compliquée et si variée psychologie de la bourgeoisie terrienne, avec ses tares et ses qualités, son amour fanatique du sol et ses rivalités sourdes et roublardes, ses générosités spontanées, ses âpres rapacités et ses mesquineries calculées, ses habitudes, ses manies et ses routines — une monographie, en un mot, extraordinairement vivante et saisissamment observée du paysan parvenu, se déroulant dans des sites qui ont la plus intense vérité de rendu et sont décrits d'une plume qui est réellement la sœur du pinceau de Corot, de Millet et de Rousseau.

Retenez, Madame, le nom de René Boylesve : c'est une des réserves les meilleures du roman français !

(1) H. SIENKIEWICZ : *Hania*. Paris, Calmann-Lévy.

(2) RENÉ BOYLESVE : *La Becquée*. Edition de la *Revue Blanche*.

Si, après cela, l'envie vous prenait de lectures plus sérieuses que ces purs romans et que si vous vouliez doser l'imagination d'un léger contrepoids d'histoire, je vous recommanderais les *Tronçons du Glaive* (1) des frères Margueritte... Ces deux fils d'un général français, tué à la guerre de 1870, sont, en littérature, restés des soldats... Que ce soit par piété filiale, ou que ce soit par un sentiment élevé de nationalisme — les deux mobiles sont également respectables — ils s'attachent à tisser, sur une trame technique consciencieusement étudiée, des récits de guerre d'un puissant et émouvant relief; ils écrivirent ainsi le *Désastre*, poignante évocation de l'année terrible, et voici que dans les *Tronçons du Glaive* ils abordent les incidents tragiques de la défense nationale. Le livre est compact, un peu long et quelquefois diffus; mais la lecture, ingrate au début, devient singulièrement passionnante à mesure que se succèdent les étapes de ce calvaire d'un peuple; et les sécheresses des digressions historiques sont compensées et rachetées par tant de pages fleurant bon la poésie — une poésie exquise, mélancolique et compatissante.

Les frères Margueritte, Madame, sont de beaux écrivains et des braves gens.

FIRMIN VANDEN BOSCH



(1) PAUL et VICTOR MARGUERITTE : *Les Tronçons du Glaive*. Paris, Plon.

LES LIVRES

LA POÉSIE :

La Planète, poème, par HENRI VANDEPUTTE. — (Bruxelles, Larcier. Edition de *l'Idée libre*.)

Désireux de connaître le vaste monde, le poète a suivi le vol léger de ses rêves. Lyriquement bonhomme, il a interpellé le sphinx; vu, tout en umant sa pipe, danser les négresses et les négrellons; abordé enfin à cette Asie féérique des conteurs « que Mardrus ressuscita ».

Et voici surgir un port d'Orient, une ville aux cent tours, un beau prince des mille et une nuits, des fleurs, des fruits, des soies; des danses d'almées au son des tambourins et des sistres. De délices en délices, le voyageur arrive au jardin de voluptés, merveilleux comme les paradis du haschich, où, se trouvant bien, il oublie son vain désir de faire, comme Philéas Fog, le tour de la Planète, et reconnaît qu'il fut :

*Celui qui joue au Robinson
Dans le jardin de sa maison.*

Les vers dont M. Vandeputte illustra cette histoire, rythmés selon les procédés de Laforgue et de G. Kahn, charment, étonnent, irritent même parfois, par leur laisser-aller fantasque. Bariolés, allègres, bizarres, clinquants, ils semblent pleins de l'allégresse d'un chef nègre, qui se croirait soudain transformé en Surhomme!

Flandre, par LÉON BOCQUET. — (Paris, Maison des Poètes.)

De beaux sonnets rêveurs, dépeignant les larges horizons de Flandre, pleins du regret des splendeurs mortes d'autrefois, dont les choses ont perpétué douloureusement le souvenir. M. Bocquet a de réels dons de poète. Il devrait néanmoins resserrer davantage la forme, parfois relâchée, de ses vers. Pour montrer à quelle belle poésie l'auteur peut atteindre, citons une strophe des *Moulins*, l'un des meilleurs sonnets du recueil :

*Un murmure de flots au gonflement des voiles,
Ils tournent sur le ciel, ils tournent dans le vent,
De l'aube au crépuscule, ils tournent, soulevant
La bonne odeur des blonds épis vers les étoiles.*

Une voix disait..., par EUGÈNE BILSTEIN. — (Verviers, Xhoffer.)

Si M. Bilstein voulait débarrasser ses vers de quelques expressions malencontreuses, rudes et prosaïques, ainsi que de l'une ou l'autre incorrection qui les déparent, il nous donnerait sans aucun doute les bons poèmes que plusieurs de ses strophes semblent présager. Parmi les courtes pièces qui composent ce recueil, il en est dont le charme subsiste après la lecture et contraint de rouvrir le livre.

CH. DE S.

LE ROMAN :

Au Pays des Pardons, par ANATOLE LE BRAZ. — (Paris, Calmann-Lévy.)

La Bretagne n'a point donné à la France, depuis ces gloires littéraires : Chateaubriand, Lamennais, Brizeux, Renan, Villiers de l'Isle-Adam, de meilleur écrivain que M. Anatole Le Braz. Nos lecteurs connaissent déjà et estiment ce nom. Ils n'ont oublié ni le poème publié naguère ici de l'auteur de la *Chanson de Bretagne*, ni les pages consacrées à ce recueil par M. Georges de Golesco. Ceux qui lurent *Pâques d'Islande* et le *Gardien du Feu* savent à quel point M. Le Braz révèle, même en prose, un grand poète et applaudissent à sa renommée montante. Paru en 1894, le livre que voici devint rare bientôt et, depuis un certain temps, on le demandait vainement aux libraires. Il faut savoir gré à l'auteur de ne pas avoir fait languir davantage, après une réédition, les amateurs de nobles et pittoresques légendes. Nul n'ignore que le pays où conduit ce livre est la Bretagne : M. Le Braz, qui s'est affirmé, dans sa *Légende de la Mort*, un folkloriste passionné, ne mène jamais ailleurs. Quant aux fêtes religieuses locales que l'on nomme *Pardons*, si tout le monde n'en a point vu, chacun sait en quoi elles consistent. C'est à leur propos qu'un autre romancier breton, des plus distingués lui aussi, M. Charles Le Goffic, écrivait ces lignes rappelées par M. Le Braz : « Les *pardons* sont les mêmes qu'ils étaient il y a deux cents ans, et vous ne trouverez rien de si délicieusement suranné. Ils ne ressemblent point aux autres fêtes. Ce ne sont point des prétextes à ripailles comme les kermesses flamandes, ni des rendez-vous de somnambules et d'hommes-troncs, comme les foires de Paris. L'attrait vient de plus haut : ces pardons sont restés des fêtes de l'âme. On y rit peu et on y prie beaucoup. »

Les cinq *pardons* que décrit ici M. Le Braz comptent parmi les plus populaires de l'Armorique et se rattachent, par leurs origines, aux pages les plus poétiques de la légende bretonne. M. Le Braz les évoque en peintre puissant autant qu'en profond poète. Le pardon des Chanteurs et celui de la Montagne, surtout, sont des poèmes en prose qu'envieraient les plus grands écrivains et qui attestent un maître. Il est des livres qui firent, ces temps-ci, plus de tapage que *Au Pays des Pardons* : j'en sais très peu qui méritent autant d'être lus. C'est une joie de le signaler à ceux qui ne se rassasient pas plus des hautes émotions et des beaux spectacles, que de la prose harmonieuse et pure.

M. D.

Mon Amie, par JACQUES DES GACHONS. — (Paris, F. Juven.)

Un joli roman, de style simple, léger, coquet et très artiste. Le héros, Robert Miral, y raconte avec infiniment de grâce comment, pour n'avoir pas choisi habilement entre un amour humble et un amour compliqué et n'avoir pas préféré la petite compagne prévenante et douce à la riche héritière, il se trouva un beau jour frustré de l'une et de l'autre. Les caractères allègrement troussés, parfois marqués au coin d'une fine ironie, les tableaux de mœurs ultra-contemporaines, les remarques originales sur hommes, choses et sentiments d'aujourd'hui, donnent un grand charme à la lecture de ce roman, où tout est naturel avec un peu de complication, modéré avec un peu d'excès, comme la vie.

CH. DE S.

LE THÉÂTRE :

Drames et Comédies, par MARTIN SCHWEISTHAL. — (Paris, Flammarion.)

C'est presque un lien commun aujourd'hui de dire que le théâtre a dégénéré au point de vue moral. Bossuet, qui jugea si sévèrement Molière, ne trouverait pas de mots assez violents pour qualifier la plupart de nos comédies contemporaines.

Mais, si tout le monde sait, à l'occasion, aligner quelques phrases compassées sur la décadence des mœurs, bien peu d'auteurs s'efforcent d'y remédier par des œuvres saines et pures. Essayer de telles œuvres, capables de développer les beaux sentiments qui donnent du cœur au peuple, prêts à s'y réveiller au souffle d'une grande parole, constitue une tentative toujours louable, quelque soit du reste son résultat.

M. Martin Schweisthal réunit, dans le volume qu'il vient de publier, quatre pièces d'inspiration diverse, propres à faire passer dans l'âme d'un auditoire populaire la mélodie du sentiment ou la flamme de l'héroïsme viril.

Dans le *Tableau*, il nous montre un intérieur brugeois, où tout est fidèle aux simples traditions du passé.

Anne de Laval, drame historique, nous conduit au cœur du XVII^e siècle. Parmi le tumulte des guerres, nous voyons une jeune fille énergique ceindre, nouvelle Jeanne d'Arc, la cuirasse et brandir l'épée pour la défense de la patrie.

Dans *les Corsaires*, nous assistons à un émouvant épisode des longues luttes soutenues par les chrétiens d'Espagne contre les pirates de Mauritanie, qui, du temps de Cervantès et de Philippe II, ravageaient les côtes de la Méditerranée.

Enfin, *Justice perdue* prêche généreusement la cause de ces Templiers que la jalousie et la cupidité de Philippe le Bel conduisit aux gloires du Martyre.

Il importe de louer hautement des entreprises telles que celle de M. Schweisthal. Puisque le peuple a la passion du théâtre, pourquoi ne pas utiliser ce penchant et l'employer à sa moralisation, en exaltant à ses yeux les grands sentiments qui sont le plus bel apanage de l'homme ?

Un testament original, comédie, par JACQUES ANDRÉE. — (Bruxelles, Schepens.)

Le style de cette comédie de salon, en cinq actes, est moins original que le testament dont il y est question. Si nous ajoutons qu'il est correct, c'est le plus que nous puissions en dire. Quant à l'histoire, elle est assez amusante, ce qui compense bien des défauts. Aussi bien, l'auteur a-t-il fort probablement voulu s'amuser, et non faire œuvre transcendente.

CH. DE S.

DIVERS :

Jérusalem et les Lieux Saints, par l'abbé L. COURTOIS. — (Namur, Godenne.)

M. l'abbé Léon Courtois est professeur au collège Saint-Joseph, à Virton. Je le connaissais déjà comme excellent musicien, ancien élève du maître Edgar Tinel; il vient de se révéler excellent conteur dans cette magnifique relation de son pèlerinage en Terre Sainte, qu'il intitule modestement : *Impressions et Souvenirs*. On rencontre trop peu souvent des voyageurs qui possèdent en même temps l'art d'écrire et la science d'intéresser. M. l'abbé Courtois a l'âme profondément artiste et il sait rendre ses impressions dans une langue originale et imagée. Ses notations sont d'un observateur méticuleux et d'un fin psychologue. Il décrit merveilleusement les soirs méditerranéens et les soleils orientaux, les fauves déserts caillouteux et les oasis de verdure, les bâtiments aux architectures bizarres et la diversité babélique des habitants des villes saintes. Combien vivante cette rue de Jérusalem où passent des théories de femmes grecques, des Arabes, des Turcs, des Abyssins parmi le remous des chameaux en longues files! Puis ce sont les mœurs étranges de tous ces peuples qui nous apparaissent comme dans un rêve. Enfin, tout le livre est imprégné de ce profond sentiment chrétien de douleur et d'amour que l'on sent étreindre l'âme du pèlerin devant les souvenirs pieux qui se dressent à chaque pas dans les monuments, dans les pierres, les arbres, les montagnes de ces Lieux qui ont vu vivre, souffrir et mourir le Sauveur.

Il est à souhaiter que de tels livres soient mis entre toutes les mains, et spécialement entre les mains de nos jeunes gens, dans les distributions de prix.

E. N.

L'Abbazia di S. Galgano, *monografia storico-artistica*, par ANTONIO CANESTRELLI. — (Firenze, Fratelli Alinari.)

L'abbaye de Saint-Galgano, près de Chiusdino, dans la province de Sienne, doit son nom et son origine à un habitant de Chiusdino, Galgano Guidotti qui, vers 1280, se retira sur le mont Siepi pour y mener la vie érémitique. La légende rapporte ce détail pittoresque que son épée fichée dans un rocher lui tint lieu de crucifix.

Plus tard, une chapelle fut construite à l'endroit qu'avait habité le solitaire, puis un monastère cistercien. La première subsiste encore; et les ruines du second, édifié dans le style ogival, au cours du XIII^e siècle, forme un des plus magnifiques ensembles architecturaux de cette époque.

M. Canestrelli en a fait une étude approfondie et érudite, illustrée par la maison Alinari de nombreuses vues qui n'ajoutent pas médiocrement à l'intérêt de cette excellente monographie.

Les Saints. Saint Antoine de Padoue (1195-1221), par M. l'abbé ALBERT LEPITRE. — (Paris, Lecoffre.)

M. l'abbé Lepître est d'une sévérité inflexible pour les chroniqueurs et les hagiographes du moyen âge : il les accuse, dans un langage réprobateur, d'être dénués de critique et ignorants des bonnes méthodes. Et ces reproches sont justifiés : c'était de simples gens, un peu crédules; enclins, volontiers, à accueillir les récits les plus incertains, pourvu qu'ils fussent merveilleux et ornés de fleurs éblouissantes et naïves de dévotion. M. Lepître fait besogne d'historien; eux, ils ne visaient qu'à exalter leur saint, à remplir les fidèles d'admiration et de piété, par des récits auxquels, peut-être bien, le conteur et les auditeurs ne croyaient qu'à moitié. Mais il restait toujours assez de beaux traits candides, de gestes émerveillés de dévotion, de resplendissantes apparitions d'anges, d'effusions de suavité et d'amour pour ravir les imaginations et les cœurs. Et ce résultat atteint, toute l'ambition de ces doux enlumineurs d'histoires était satisfaite.

Il faut tenir un autre langage, aujourd'hui; nous n'accordons plus crédit au miracle, qu'il ne soit dûment vérifié et enregistré en des actes authentiques et paraphés. La raillerie des incrédules est là, d'ailleurs, qui guette. C'est la raison éminente d'être d'une collection comme celle-ci, de livres tels que celui de M. l'abbé Lepître qui, usant avec habileté et circonspection des rares documents certains qui nous restent, montre la figure de saint Antoine dans son vrai jour où elle ne paraît ni moins belle ni moins rayonnante que dans la lumière où la légende l'avait placée.

ARNOLD GOFFIN.

Madame de Sévigné en Bretagne, par LÉON DE LA BRIÈRE. — (Paris, Retaux.)

Ce livre, bien écrit et sérieusement documenté, contient une multitude de détails intéressants sur les séjours de Madame de Sévigné au château des Rochers et sur la vie simple et studieuse qu'elle y menait. Dans ce merveilleux tableau de la société du XVII^e siècle que constituent les lettres de la célèbre marquise, l'auteur a recueilli tous les traits concernant la Bretagne, ses habitants, ses mœurs, ses usages. Il s'est ainsi ménagé une collaboration précieuse, dont il sut profiter avec grâce.

L'Administration d'une grande ville. — Londres, par JOSEPH E. NÈVE. — (Gand, A. Huysbauer.)

Ce volume, publié dans la collection de l'École des sciences politiques et sociales de l'Université de Louvain, expose, de façon intéressante, l'administration de la ville de Londres, cette province couverte de maisons, selon une expression chère aux Anglais. La statistique, l'histoire, l'organisation du Conseil de comté, des paroisses, de la bienfaisance publique, des grandes compagnies, du régime foncier, y sont fort savamment étudiées.

CH. DE S.

NOTULES

Sainte-Godelive à Louvain. — Une grande solennité musicale se prépare à Louvain. Le 13 juin prochain on y exécutera la *Sainte Godelive* d'Edgar Tinel (texte flamand d'Hilda Ram) avec l'orchestre des *Concerts Populaires*, le *Choral mixte bruxellois* et des solistes de tout premier ordre, l'auteur au pupitre. Parmi les solistes citons : M^{me} Noordewier-Reddingius, dont l'admirable voix a fait sensation dans la récente exécution à Bruxelles de la *Missa Solemnis* de Beethoven, et qui est réengagée pour chanter la même messe au prochain festival rhénan; M. Orélio, premier baryton de l'Opéra d'Amsterdam; M^{me} Feltesse-Oscombre qui vient de signer un engagement au Théâtre Royal de la Monnaie; M^{lle} Tilly Koenen (contralto) qui vient d'être invitée par M^{me} Cosima Wagner à se produire à Bayreuth; M. L. Bicquet (basse), du Conservatoire de Bruxelles, etc.

L'œuvre de Tinel fut exécutée en 1897 à l'Exposition de Bruxelles, d'une façon remarquable, mais dans des conditions tellement défectueuses, au point de vue de l'acoustique, que l'exécution de Louvain pourra presque être considérée comme une première en Belgique.

Un comité d'honneur est en train de se constituer.

Le comité organisateur local est formé comme suit :

Présidents : MM. Schollaert, vice-président de la Chambre, et Alberdingk Thym, professeur à l'Université; vice-président : M. Dubois, directeur de l'Ecole de musique; trésorier : le Chanoine Sencie; secrétaires : MM. Ch. Martens et Vliebergh, avocats; membres : M^{lles} Alberdingk Thym et Belpaire, MM. Adams, directeur de musique, baron de Dieudonné de Corbeek-over Loo, Ponthière, professeur à l'Université, Vanden Eynde, étudiant.

Le concert aura lieu à l'occasion des fêtes jubilaires du *Dauidsfonds* et sous les auspices de cette société, de la société académique *Met Tijd en Vlijt* et de la société *Eigen leven*.

L'exécution se fera à 1 heure de relevée à la salle de Bériot, rue des Orphelins. Pour les cartes on peut s'adresser dès maintenant au secrétariat général, 10, rue au Vent, à Louvain. Prix des places : premières : 10 francs; secondes : 7 francs; galeries numérotées : 4 francs; non numérotées : 3 francs. On est prié d'ajouter à la demande d'inscription le montant du prix.

Le Messager de Bruxelles a publié récemment sur *Durendal* un charmant article. La rédaction l'en remercie vivement. Elle remercie surtout l'auteur de l'article, ETHÈREL. Ce pseudonyme cache un de nos plus exquis écrivains. Son âme de poète se révèle toute entière dans ses appréciations sur la jeune littérature. On sent qu'il l'aime d'amour, qu'il la comprend, qu'il vibre avec elle. Lisez, si vous voulez vous en convaincre, ces extraits de son délicieux article :

« *Durendal*... ce nom épique suggérera à quelques-uns qu'ils sont en présence d'une savante dissertation sur l'épée de Roland; ils se tromperont. « La France dans un siècle eut deux nobles épées », dans un siècle barbare, et deux épées lourdes, maniées par de solides héros; la Belgique en ce siècle possède une *Durendal* toute spirituelle, maniée par des mains souples et ne pourfendant que les esprits. *Durendal* est le nom d'une *Revue catholique d'art et de littérature*, revue d'aspect luxueux, enrichie d'illustrations remarquables, et qui — poèmes, critiques, contes, esthétique — paraît chaque mois en un gros fascicule auquel ont collaboré d'intéressants écrivains.

» *Durendal*, il m'en souvient, n'eut point toujours cette apparence de riche arrivée, cette couverture moirée et symbolique où une imposante colicemarde partage en deux la montagne. *Durendal* m'apparut jadis en un pauvre petit fascicule de quelques feuillets. Oh! il y a longtemps. Il faut se réjouir de sa fortune actuelle. C'est un signe des temps et un bon signe. Il prouve que la Belgique — dans ce cas la Belgique catholique spécialement — s'intéresse aux choses de l'art. Belle histoire, dorée comme l'aurore, que celle d'une revue... qui réussit. Ces minces plaquettes que vous découvrez aux vitrines des libraires ont des histoires romanesques et émouvantes. En règle générale, un jeune poète a toujours tué cinq ou six revues sous lui. A l'âge adorable où sa parole se vêt naturellement de rythme et de rimes, affamé d'effusion, désireux de se partager à tous, de se répandre dans la vie en éclats miraculeux : le jeune écrivain fonde une revue. Dame! il faut bien, puisqu'il veut, puisqu'il doit écrire et que les grands journaux sont assaillis par des visiteurs aux coudes serrés. Cette revue dure ce que durent les roses.

» Parfois — *apparenti vari* — une revue survit à cette gelée printanière, à cette lune rousse qui brûle et tue les jeunes pousses. Son développement alors est superbe. C'est l'histoire de la défunte (mais après avoir vécu) *Jeune Belgique*, c'est l'histoire de *Durendal*; ce sera l'histoire d'autres jeunes revues qui triomphent gaillardement des obstacles. Alors la revue progresse comme ces églises gothiques qui n'étaient à l'origine qu'un modeste sanctuaire : il leur pousse naturellement une voûte, des nefs, un chœur; une flèche y grandit qui transperce l'azur, et de jour en jour de nouveaux arcs-boutants assurent ses flancs contre les assauts de la marée.

» *Durendal* est catholique, ce qui, il faut l'avouer, ne la gêne pas dans ses appréciations.

» *Durendal* a organisé, il y a un an, un *Salon d'art religieux*, qui était, en même temps qu'une manifestation de foi, une protestation contre les laides et odieuses iconies qui déshonorent tant de sanctuaires catholiques.

» On comprend par là le beau rôle que doit jouer une revue; les journaux

envahis par l'actualité ne peuvent pas souvent parler des choses de l'esprit. La revue alors les remplace. *Durendal*, par exemple, a consacré d'intéressantes études à Guido Gezelle, ce prêtre-poète flamand, dont la vie, dont les œuvres eussent été à jamais ignorées de beaucoup sans cette révélation.

» Il ne faut pas songer ici à énumérer ceux qui doivent à *Durendal* de pouvoir se faire entendre. Pourtant, je citerai le poète Fernand Séverin, l'auteur des *Poèmes ingénus*, un beau et fier poète, au langage limpide et pur. Il vit à l'écart, insouciant du bruit. Lisez ses vers et dites si ce poète ne devrait pas être connu de ce pays comme l'égal de poètes français fameux.

» En lisant les vers de Séverin qui luisent par eux-mêmes, qui laissent transparaître leur âme sans la vêtir de clinquant, on songe : le poète qui écrivit cela, et qui vit dans l'ombre, sans rechercher le bruit, prouvera par l'issue de son existence s'il suffit qu'une âme grande et belle fleurisse en quelque retraits pour que la gloire aille l'y éclairer.

» *Durendal* est cotée, classée, appréciée. Elle poursuit commodément sa fastueuse existence. Saluez-la quand vous la rencontrerez ; mais souriez aussi aux petites revues qui — roses, bleues, indécises, timidement enluminées — essaient gauchement de vous tirer l'œil. Certes parfois elles abritent d'extraordinaires naïvetés et des prétentions que demain ne justifiera pas... Qu'importe !

» Ah, lecteurs ! de ces pages de petites revues il émane un souffle vivifiant de matin. La belle vaillance de ceux qui entrent dans la vie, les talons sonores qui claquent sur la grand'route et les chants du départ vont réveiller, rassurer, les aînés partis en avant et un peu lassés déjà par le soleil de midi. Remuez les feuillets des revues, vous sentirez le même souffle qui gonfle les voiles ardentes et blanches.

» Quelquefois, à l'étalage du libraire, souriez à la petite revue délaissée. Et ne résistez pas au bon mouvement. Prenez-la et lisez. Prenez et mangez, car cela c'est la jeunesse.

» Communiquez au même calice avec les adolescents rêveurs ; intoxiquez-vous — pour pas longtemps — du haschich du rêve. Vous vous sentirez plus beaux, plus forts d'avoir un instant été touchés par la confiance, par l'illusion, par la candeur, voire par la naïveté.

» Le journaliste qui peut parler des poètes inconnus se prend à aimer sa besogne, à l'aimer avec orgueil. Dans le grand compte rendu de la fête de la vie, il signale ceux qui vendent au public fatigué d'ingénus rafraîchissements : les jeunes, les rêveurs, les chanteurs. Voici les marchands de bonheur qui passent. Lecteurs ! Achetez. »

* * *

L'art et l'autel (Revue de Beauté chrétienne). — Sous ce titre vient de paraître à Paris le premier numéro d'une revue dont l'idéal est le nôtre : la restauration du véritable art chrétien. Elle a pour but de chasser les vendeurs du temple et de faire une guerre sans merci à tout cet art de pacotille et de clinquant qui s'est substitué d'une façon si impudente dans nos

églises à l'admirable art religieux qu'ont connu nos ancêtres. Nos abonnés savent si un idéal pareil nous est à cœur. C'est pour le réaliser dans toute son ampleur que nous avons fondé *Durendal*. C'est pour l'exalter que nous avons fondé les *Salons d'art religieux* dont le premier a eu lieu l'an passé à Bruxelles.

* * *

De Vlaamse School. — Voici une revue d'art absolument remarquable à tous les points de vue. C'est une revue illustrée. Les reproductions d'œuvres d'art, et ancien et moderne, qu'elle donne chaque mois sont splendides. Il suffit, du reste, de dire que la revue est éditée par la maison BUSCHMANN, d'Anvers, une des premières maisons d'éditions d'art de la Belgique, dont la réputation n'est plus à faire, pour qu'on nous croie lorsque nous affirmons que *De Vlaamse School* est la plus belle revue d'art que nous ayons en Belgique. Nous avons droit d'en être fiers. C'est un honneur pour un petit pays que de pouvoir éditer des revues pareilles. Le rédacteur en chef de cette revue est POL DE MONT, un écrivain et un artiste de tout premier ordre. Il n'y a peut-être pas un homme en Belgique qui ait en art une compétence comparable à la sienne. Les critiques d'art qu'il publie dans sa revue sont de tout premier ordre.

* * *

Un roman catholique. — Un jeune écrivain français, LOUIS DIMIER, vient de débiter dans la carrière des lettres par un coup de maître. Il a publié sous le titre *La Souricière* un roman superbe, profondément pensé, admirablement écrit et tout imprégné de vrai christianisme. Nous lui rendrons prochainement l'hommage qu'il mérite. Mais nous ne pouvons nous empêcher de le féliciter dès maintenant pour la publication de ce chef-d'œuvre et de le signaler à l'attention des amateurs de belle littérature.

* * *

Accusé de réception : L. DIMIER : *La Souricière* (Paris, Perrin). E. ZOLA : *Travail* (Paris, Fasquelle). L. COURTOIS : *Jérusalem et les Lieux Saints* (Namur, Godenne). Almanac du jeune barreau pour 1901 (Bruxelles, Monnon). T. MAURER : *Les femmes de Shakespeare* (Paris, Maison des Poètes). J. MAILLARD : *Yolaine* (Mons, Boland). L. COUROUBLE : *Profil blanc et frimousses noires* (Bruxelles, Lacomblez). J. PERRÉE : *Au jardin de mélancolie* (Liège, Henry).



Les Fleurs Légendaires

des Pays du Ciel

A mes toutes petites élèves
MARIE, HÉLÈNE et PAULE G.

I

Comment la Terre fut fleurie du Sang

et des Larmes des Dieux



Il y avait autrefois dans la Grèce une nymphe appelée Myrrha, qui fut changée à sa mort en un arbre parfumé. Et c'était l'arbre de Myrrhe dont la sève était un baume.

Et l'arbre de Myrrhe, un printemps, s'ouvrit, et de l'écorce parfumée sortit un beau jeune garçon qui s'appelle *Adonis*.

Et la plus belle des déesses, la blonde Cypris toute blanche et rose, le rencontra dans la forêt et le voulut pour elle et qu'il ne la quittât jamais.

Mais une autre déesse le rencontra aussi. C'était la reine des moissons qui s'appelait Perséphoné; et Perséphoné elle aussi voulait emmener Adonis.

Alors, le roi des dieux qui faisait la justice, décida qu'Adonis appartiendrait quatre mois à Cypris, quatre mois à Perséphoné, et puis quatre mois à lui-même. Et cela ferait une année, et puis on recommencerait.

Mais le beau petit Adonis préférait vivre avec Cypris qui était plus douce et plus gaie, et à la fin des quatre premiers mois, il oublia qu'il devait la quitter et ne descendit pas sous terre où demeurait Perséphoné. Et celle-ci fut très jalouse et s'en alla dans la forêt chercher son amie Artémis, qui avait un arc et des flèches et qui chassait avec ses chiens les sangliers sauvages.

Et Artémis envoya contre le jeune homme le plus terrible sanglier. Et le sanglier le mordit avec ses dents blanches pointues. Et quand le sang coula, toute l'herbe mouillée devint un rosier plein de roses.

Et quand Cypris vint et pleura parce que Adonis était mort, ses larmes en tombant firent pousser les anémones.

II

La chanson de Dionysos

Dans une ville très ancienne du très ancien pays de Grèce, et qu'on appelle Thèbes, naquit un jour le bel enfant Dionysos.

Son père était le Roi des Airs, sa mère était la Reine de la Terre. On l'enveloppa tout petit de beau lierre vert et luisant, puis il fut porté par Hermès jusqu'au rivage de la mer.

Hermès avait aux pieds des ailes très rapides : il vola vers la douce nymphe qui habitait avec ses sœurs une grotte humide et jolie auprès des jolies vagues bleues. Et c'est là qu'il fut élevé, nourri de lait de chèvre, de miel et de raisin, le bel enfant Dionysos !

Il avait un très vieil ami, le bon Silène, gros et gai, qui le portait sur ses épaules et lui faisait cueillir des grappes ornées de leurs branches en feuilles.

Puis il avait un autre ami qui était un chanteur et qui s'appelait Pan.

Pan avait des jambes de bouc, de grands bras forts brunis par la pluie et le vent et par le soleil et par l'air. Pan avait de fines oreilles en pointes sous ses cheveux roux. Pan avait une belle flûte faite avec des roseaux.

Dionysos apprit à souffler dans la flûte, à danser en cadence au son de la musique, à courir dans la plaine quand la lune brillait, à se rouler dans la forêt sur l'herbe et sur les feuilles en jouant avec les panthères. Et toujours il était joyeux et ne se fatigait jamais.

Ce qu'il aimait le plus après les beaux raisins, après les airs de flûte et les danses au clair de lune, c'était de faire un grand tapage en courant dans son char attelé de quatre panthères qui volaient à travers la plaine. Et tous ses amis le suivaient, riant, jouant, faisant résonner des musiques, et Dionysos, au milieu, s'écriait de joie et disait : « J'ai mangé du tambour et bu de la cymbale ! »

Un jour Dionysos, qui était devenu un très merveilleux petit dieu, et beau comme un prince et puissant, fut pris par des marins et emmené par eux pour être vendu comme esclave. On lui lia les mains, on attachait ses pieds avec de lourdes chaînes... Mais, tout à coup, Dionysos sourit, et le pilote qui conduisait le navire sur la mer eut peur, car il reconnut son sourire et dit au capitaine de le laisser aller. Et cependant le chef ne voulait point le croire. Alors, Dionysos, doucement, se mit à chanter. Et une vigne, à l'instant même, descendit du grand mât, et elle entortilla ses branches dans les voiles, et sur les rames, et sur le gouvernail. Et le navire s'ouvrit comme un tonneau immense, et la mer devint rouge, toute pleine de vin. Et l'écume des vagues, en moussant, devenait des roses, et plus loin c'était des champs verts avec de blancs moutons bêlant, et plus loin c'était la forêt avec des serpents qui sifflaient et des monstres terribles, des ours et des lions.

Et les marins voyant tout cela, tout cela, et que c'était un Dieu qu'ils avaient enchaîné, furent épouvantés, et dans leur grande peur se jetèrent à l'eau, où ils devinrent des poissons.

Mais le pilote resta sur le navire avec Dionysos qui riait, et disait : « Je suis Dionysos, le fils du Roi des Airs et de la Reine de la Terre ! »

III

Les beaux yeux de Psyché

Psyché était fille d'un roi et Psyché était belle. Comme sont les plus belles choses, elle était douce à regarder, — comme le ciel de son pays, la mer dorée, la terre en fleurs. — Et le roi, son père, l'aimait à cause de son cœur charmant.

Il arriva que la déesse Vénus aux yeux jaloux, voyant que les dieux et les hommes trouvaient la beauté de Psyché plus merveilleuse que la sienne, voulut qu'elle mourût et envoya pour lui percer le cœur son fils Eros, le petit dieu qui porte un arc et des flèches aiguës.

Eros partit avec son arc, et rencontra Psyché et l'aima tout de suite. Il vit ses yeux transparents comme l'eau, ses mains fines et douces, ses cheveux caressants, et il n'eut pas envie de lui faire du mal, mais restait devant elle et mordait, par timidité le bout d'une flèche apprêtée et ainsi se blessa aux lèvres.

Puis il s'en retourna auprès de la déesse et lui conta son mal et qu'il n'y pouvait rien.

Mais Vénus avait un ami, le très puissant dieu Apollon. Et pour l'aider, cet Apollon fit savoir au bon roi, le père de Psyché, que s'il n'exilait point sa fille dans un désert sauvage, des maux terribles viendraient dans le pays, et la maladie et la mort.

Et le pauvre vieux roi pleura, puis embrassa Psyché et la conduisit tristement sur une montagne éloignée où le vent soufflait sans repos. Et puis l'abandonna pour obéir aux dieux.

Psyché avait peur, Psyché avait froid, Psyché était bien seule et faible... Mais le soir vint, et la terre fut noire, et Psyché sommeillait sans joie, quand tout à coup elle aperçut qu'elle n'était plus toute seule, que quelqu'un était là qui réchauffait ses mains, qui lui parlait très doucement et qui l'appelait par son nom. Et la voix lui disait aussi que celui qui était près d'elle ne pouvait montrer son visage, mais veillerait fidèlement et lui serait un doux ami.

Et chaque nuit, ce fut ainsi. Et chaque jour, Psyché sans soif ni faim et ne songeant qu'à son ami, attendait qu'il fût l'heure et que l'ombre cachât le ciel. Alors, il revenait vers elle, et elle était heureuse et ne demandait rien, obéissante et sage.

Une nuit cependant, Psyché voulut savoir, et devint curieuse et ne se souvint plus qu'elle avait tant promis de ne rien souhaiter et de ne pas chercher à connaître le nom de son ami aimé.

Et tandis qu'il dormait un peu, elle se leva doucement, prit une lampe et l'alluma et se pencha pour voir... C'était Eros qui dormait là, beau comme les plus belles choses, comme le ciel ensoleillé, la mer dorée, la terre en fleurs... — Et Psyché se pencha encore et voulut l'embrasser... Alors, de sa petite lampe, une goutte d'huile coula et tomba sur la joue d'Eros. — Il s'éveilla; il regarda Psyché et devint triste et pâle, et lui apprit sa faute : dès cet instant, ils seraient séparés, et plus jamais Eros ne reviendrait la visiter, et la consoler de sa voix, car les dieux ne permettent pas qu'on ne leur obéisse point !

Eros disparut pour toujours.

Et Psyché, malheureuse, s'en allait à travers les roches, si aveuglée de larmes qu'elle ne voyait les chemins. Et elle tomba dans une eau, profonde et transparente comme ses beaux yeux curieux, et cette eau claire l'emporta jusqu'à la mer qui touche au ciel.

JEAN DOMINIQUE.



Le Lin Céleste⁽¹⁾

*La bienheureuse paix du jour à son déclin
est virginale et maternelle ainsi qu'une Aube
où les Anges de Dieu dans le lin de leurs robes
viendraient en souriant cueillir ces fleurs de lin.*

*Or ce lin fut semé au Printemps sur la Terre
par un Adolescent vêtu de lin très pur
et dont les yeux d'enfant reflètent les Mystères
prédits aux temps passés par ceux des temps futurs.*

*Mais le voici qui vient entouré de lumière
dans le soir pacifique une rose à la main ;
son pied ne heurte point les pierres du chemin
qui mène sa splendeur jusqu'au cœur des linières.*

*Il sourit ; son sourire éblouit le couchant,
l'éclat de son sourire illumine la plaine,
où les oiseaux du ciel n'ont pas mangé ses graines,
où l'onde et la lumière ont fécondé son champ.*

*Une oraison d'amour s'échappe de sa bouche
comme un oiseau d'Avril d'un calice de fleurs.
« Mon Père, par ma Croix, ma Chair et ma Douleur,
daignez bénir ce lin et que l'Impur n'y touche.*

(1) D'un volume à paraître sous le titre : *Les saisons mystiques.*

*Faites qu'il soit cueilli par des doigts sans péché;
qu'il devienne l'orgueil de ceux qui s'agenouillent
quand ils verront vers eux ma Mère se pencher
pour les vêtir du lin filé à sa quenouille.*

*Et lorsque mes amants triomphant du sommeil
appellent dans la nuit le Lever du Soleil,
qu'il soit l'huile éclairant l'ombre du sanctuaire;
qu'il soit pour mes Martyrs un pur électuaire.*

*Qu'il soit le linge blanc, la neige des berceaux,
la nappe de ma Table et l'Aube de mes prêtres,
mon Père, et le linceul de ceux qui vont renaître
et les cordages d'or du mystique Vaisseau.»*

GEORGES RAMAEKERS.



Le Chanoine Guillaume

Proses d'Adam de Saint-Victor et Odes d'Horace

Livre de l'Élève et Livre du Maître

(Desclée, De Brouwer et C^{ie}, Editeurs, Bruxelles)

Le 9 août 1894, dans une conférence d'Ecclésiastiques réunie au Val-des-Bois, pour l'étude des questions sociales, M. le chanoine Perriot, ancien vicaire général et supérieur du grand séminaire de Langres, parlant de l'introduction des classiques chrétiens dans les études humanitaires, et préconisant fortement l'étude de ces auteurs, disait : « Il est à regretter que les auteurs de collections de textes n'aient pas suffisamment connu la littérature chrétienne et qu'ils n'aient pas eu un sentiment assez profond des conditions à réaliser. Leurs compilations sont la plupart imparfaites. Les plus récen-



LE CHANOINE GUILLAUME

tes accusent déjà un progrès sur les plus anciennes. *On nous fait espérer mieux encore du côté de la Belgique.* »

Les espoirs d'alors sont devenus aujourd'hui des réalités magnifiques, plus belles qu'on n'osait le souhaiter. Et ce n'est pas un mince honneur pour nous qu'il se soit rencontré en Belgique, plutôt qu'ailleurs, des hommes éminents par leur caractère et par leur

Le cliché ornant cet article nous a été gracieusement prêté par M. Schepens, éditeur-libraire de Bruxelles.

science, des professeurs érudits dans la philologie et la littérature des Pères, pour donner aux collèges chrétiens des éditions aussi complètes que savantes des œuvres des écrivains de la latinité chrétienne.

J'ai déjà eu l'occasion, dans cette chère *Durendal* qui défend toutes les bonnes causes, de parler des travaux de M. le chanoine Guillaume. Je sais gré à la direction de m'avoir réservé la joie d'en parler encore ici.

Après avoir publié une série de livres classiques d'auteurs chrétiens comprenant des morceaux séparés de différents poètes ou prosateurs, série déjà très remarquée par nos meilleurs critiques et adoptée dans beaucoup d'établissements de notre pays, M. le chanoine Guillaume, que l'on avait pour ainsi dire défié d'appliquer son ingénieux système de comparaison à des œuvres complètes, vient de relever le gant que lui avaient jeté ses adversaires et de commencer une nouvelle série de classiques comparés avec les œuvres d'Adam de Saint-Victor et les poèmes d'Horace.

On nous fait espérer mieux du côté de la Belgique, disait M. le chanoine Perriot. A la réception du livre nouveau de M. le chanoine Guillaume, un des plus savants professeurs de l'Université de Liège, qui est aussi un de nos plus célèbres philologues, M. Waltzing, disait : « Voilà donc un excellent livre, un livre neuf qui sort de l'infâme routine et qui répond à merveille à toutes les exigences de la philologie et de l'éducation modernes. »

Le livre de l'élève, qui contient le texte des poèmes d'Horace et des proses du moine parisien Adam de Saint-Victor, est enrichi de précieuses et savantes annotations dues aux plumes érudites de MM. les abbés Baelde et Legrain.

Le livre du maître est plus remarquable encore. Il contient d'abord une étude sur la vie et les œuvres du moine mystique, sur la rythmique de ses hymnes et de ses proses, sur les particularités stylistiques de sa poésie, sur le lumineux et clair symbolisme chrétien, que nos jeunes gens ignorent totalement appliqués qu'ils sont au cacophonique concert de la ferblanterie mythologique païenne, — symbolisme plantaire qui parfume comme le baume et le cinname les strophes du maître, symbolisme bestiaire qui anime d'un corps d'agneau ou de colombe les plus belles et les plus pures idées chrétiennes, symbolisme lapidaire qui encercle d'or la royauté du Christ ou d'un limpide cristal la chasteté de Marie.

A cette étude fait suite la traduction des œuvres d'Horace et de Saint-Victor, que M. le chanoine Guillaume a voulu écrire lui-même et qui prouve chez son auteur non seulement une profonde connaissance de la langue latine et de la phrase française, mais encore une recherche originale de vouloir conserver dans le français l'élégance de la période latine et la cadence du vers.

J'arrive aux études de comparaison. On a fait à M. le chanoine Guillaume le reproche de prétendre comparer des choses qui n'ont aucun point de contact et d'induire ainsi à des rapprochements forcés et contre nature.

Que les adversaires du système de comparaison lisent attentivement les études qui couronnent ce livre, et je suis persuadé qu'ils sortiront de cette

lecture pleinement convertis. Et s'ils sont chargés de l'éducation des jeunes intelligences, ils appliqueront avec fruit cette méthode nouvelle et féconde qui mûrit les esprits et fortifie les cœurs.

Mgr Heylen, évêque de Namur, encourage et bénit l'œuvre entreprise, les savants professeurs et philologues ne lui ménagent pas leurs louangeuses critiques, le gouvernement s'apprête à lui ouvrir les portes de ses établissements d'instruction. Que M. le chanoine Guillaume sache que les artistes et les poètes eux aussi le remercient de la révélation d'art qu'est ce nouveau livre qui leur offre la mystique pâture des plus beaux symboles chrétiens.

EDOUARD NED.



Hypothèses et Gloses

autour et au sujet des

“ CHARITÉ ROMAINE ”



Le conseil des sept œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle fut une des sources d'inspiration les plus fréquentées par les Primitifs.

Dès lors le goût de l'antique et la tendance humanisante et agnostique à aligner des parallèles entre les motifs de la foi chrétienne, les épisodes de l'histoire nationale et ce que narraient Plutarque, Tite-Live, Cornelius Nepos, etc., se devaient de rencontrer quelques traits mythologiques ou classiques qui pussent remplir cette rubrique.

A cet esprit d'anagogisme la Renaissance satisfera, non moins qu'à son emphatique sentimentalité et pour un peu à l'instinct humain, en fondant quelques clichés édifiants : Bélisaire et son jeune guide, Cimon et Péra, etc. Ce sera cette dernière anecdote qui aura pour fonction d'illustrer désormais le *consoler les captifs* traditionnel.

Entre experts et chez les conservateurs de musée, il y a coutume d'étiqueter ce sujet : LA CHARITÉ ROMAINE ; mais une dissertation du chevalier Quaranta, de Naples, nous prémunit contre ce titre et propose de lui substituer : LA CHARITÉ GRECQUE.

L'histoire de Cimon et Péra, que nous rapporte Festus, est en effet plutôt un pendant qu'une réplique du trait de charité romaine élucidé par Valère Maxime et Pline à peu près ainsi : Une Romaine libre condamnée à être étranglée inspire compassion au triumvir. Sans doute pour lui éviter l'ignominie de l'exécution, celui-ci lui permet une manière de suicide : la mort par

la faim en prison. (Cette façon de tempérament, qui est catégoriquement chinoise, paraît en effet suffisamment quirite.) Personne ne pourra approcher de la captive, hormis sa fille, préalablement fouillée afin qu'elle n'introduise pas d'aliments dans ce réduit. Deux, trois, quatre jours plus tard, la prisonnière vivote en bonne santé. Etonnement du triumvir. Il fait épier la visiteuse : celle-ci, qui se relevait de couches, allaitait sa mère. O délire sublime ! le préteur mis au courant lève l'écrou et le trésor public concède à la mère et à la fille une pension.

Substituez un père à cette mère, la charité deviendra grecque, mais la mise en scène y gagnera. Plus dramatique, moins ambigu. Imaginez un vieillard chétif et barbu. Un nu de vieillard ! le beau morceau à peindre : Cimon va poser comme Sénèque, après Job, avant Ugolin.

Cette représentation de Cimon et Péra on l'intitulera encore : La Piété filiale ; elle pourra démontrer aussi le dévouement plus fort que la pudeur ; de nos jours elle figurerait l'étroite solidarité familiale ; elle symbolisait plus grandement la Charité, tout court. « *En pia nata, suum, proprio fovet ubere, patrem.* » Les anciens peignirent cette historiette (on croit la voir au musée des Studii, à Naples) et M. Jules-J. Lefebvre estima, en 1864, qu'il n'était pas trop tard pour nous la raconter à nouveau. Le Parmesan (au musée de Naples) et le Fiammingo (à la villa Albani) s'y attachèrent. Mais ce fut surtout le Guide qui s'attribua mission de la vulgariser : diverses estampes ont rendu célèbre son tableau du musée de Marseille, mais on en signale un second à la galerie Durazzo, à Gênes et lui en attribue, sans préjudice de quelques autres, un troisième au musée de Cologne. La Pinacothèque étale le même sujet peint par Gérard Honthorst (lithographié par Piloty) et le Louvre le détient, exécuté par Bachelier au grand émoi de Diderot.

En plus de la noblesse du sujet et de son adaptation facile, qui en faisait un article courant de commande pour asiles et hospices, l'attrait de la scène à faire séduisit peintres et sculpteurs. Il y avait prétexte à têtes d'expression, à une décente nudité.

Tout cela, moral et physique, était bien au goût du xvii^e siècle. Aussi ce dût être à cette époque le sujet d'académie, le morceau d'épreuve, qui publie hors conteste parmi le frémissement de la foule le brio des maîtres et auquel les disciples aspirent ; et sans doute doit-on trouver des répliques d'une même pose pour tout un atelier, éclairées par des jours différents selon l'emplacement des camarades de travail.

Comme on était alors au beau temps de l'École d'Anvers, à priori il n'y a pas à douter que Rubens, Jordaens, Quellin et tous leurs élèves n'en aient exécuté quelques exemplaires. C'est de ce fait que les ventes anversoises voient défiler fréquemment de pareilles dépouilles, attribuées à ces maîtres ou plus timidement à leurs écoles. Le musée Danicourt, à Péronne, en expose une de ce genre. De Rubens on connaît néanmoins quelques réalisations authentiques de ce motif : on peut en examiner des reproductions dans la galerie des estampes d'après Rubens au sous-sol du musée d'Anvers. Mais à notre étonnement, ni ce musée ni celui de Bruxelles ne détiennent aucun spécimen de cette sorte de productions.

Aussi le plus important simulacre flamand que nous possédions de cette légende est le grand relief cintré qui surmonte la porte du xvii^e siècle de la Prison de Gand, au marché au Beurre, derrière le Beffroi. Il constitue pour cet édifice un pannonceau plutôt trompeur. Le peuple, qui n'a pas lu Festus, dénomme pittoresquement ce relief : *De Mammelokker* (le tireur de mamelle), ce qui est infiniment plus lucide que « La charité romaine » ; et même, par extension, il désigne le tout par la partie et le bâtiment par l'enseigne : voilà pourquoi cet immodeste sobriquet y est devenu synonyme de prison, à l'ahurissement futur des linguistes et folkloristes.

Pline raconte que Rome démolit la prison qui abrita notre touchante histoire et qu'elle édifia sur son emplacement un temple dédié à la Piété filiale. Qu'il soit dit à Pline que Gand a reconstruit la prison et qu'ainsi les jeux d'esprit se jouent aussi bien en monuments qu'en paroles.

EDMOND DE BRUIJN.



A une qui voulait être savante

*Mon amie, il est temps de cesser ta méprise.
Ta lèvre s'est fanée et ton front s'est pâli
A chercher le savoir au livre enseveli...
Et la leçon d'amour, l'as-tu point désapprise?*

*Ton œil clair a perdu son bel étonnement,
Tu sais bien mieux que moi les effets et les causes,
Tu connais la logique et l'algèbre. .. Les choses
D'amour, tu ne sais plus les dire à ton amant!*

*Mon amie aux yeux clairs, ne deviens pas savante!
Ne vois-tu pas en nos minutes décevantes,
S'envoler mes désirs et mes rêves pieux*

*Vers ces êtres charmants dont c'est le rôle unique
D'être la Forme seule, au contour angélique
Et de tenir le ciel enchâssé dans leurs yeux?...*

Hymne à Séléné

*« Permits qu'en élevant nos fronts rassérénés,
Nous mêlions nos chants clairs aux nocturnes haleines
Pour te remercier d'épandre, ô Séléné!
La paix de ta lumière à la cime des chênes...*

» *Pour que ton pâle front s'étonne dans les nues,
Regarde! nous faisons, dans les bises du soir,
Monter l'encens capricieux des encensoirs,
O triste voyageuse aux plaines inconnues!*

» *Nous venons, toutes timides et toutes blanches,
Le long des étangs bleus où, douce, tu te penches,
O Séléné, déesse écouteuse des cœurs!*

» *Car nous rêvons parfois, filles de l'Ausonie,
Sous ta lumière pâle aux douceurs infinies,
D'un amoureux guerrier, intrépide et vainqueur!* »

Plainte d'automne

*Tu luis dans le ciel pâle et sur la plaine vide,
O Soleil autumnal, Soleil des derniers jours!
Vivace et jeune encor comme un vieillard splendide,
Qui n'a pas oublié tout son passé d'amour...*

*La feuille en ce temps-là n'était pas couleur d'ambre...
Nous avons caressé tes rayons bien souvent,
Nous deux, ma mie — elle amoureuse et moi rêvant :
Tu dois te rappeler, vieux soleil de Décembre?...*

*Elle n'a pu porter le poids du souvenir,
L'Absente qui m'avait promis de revenir
Et, frivole, son cœur, d'un coup d'aile, s'allège....*

*Mais nos cœurs sont plus fiers et nous nous souvenons,
Vieux soleil d'or! pendant qu'à la cime des monts
Tu caresses la chair divine de la neige...*

A la lune

*Pour le mystère ailé que tu mets dans les choses,
Pour l'attendrissement sublime que tu causes,*

*Pour ta clarté — douceur, divin mensonge, ivresse! —
Aussi suave au cœur qu'un regard de maîtresse,*

*Pour les reflets furtifs que tu poses sur l'onde,
Fée aux doigts lumineux, mélancolique et blonde!*

*Pour l'étrange lueur des bois où tu te penches,
Danseuse de vertige à la cime des branches!*

*Au nom des chiens errants qu'étonne ton mystère,
Au nom des fous et des poètes de la terre,*

*Au nom des malheureux, au nom des amoureuses,
Au nom de l'eau, du ciel et des forêts ombreuses,*

*Au nom de tous ceux-là, je te salue et t'aime,
O Lune douce — ô Lune triste — ô Lune blême!*

La Tombe

*La troupe convulsive et lente des pleureuses
S'est assise sur l'herbe au penchant d'un beau soir
Et dans l'air ont gémì des voix de malheureuses,
Plus lugubres sous les immenses voiles noirs...*

*Les prêtres solennels et les vestales blanches,
Près de la voie antique avaient enseveli,
Parmi les touffes de bruyère et de pervenches,
Les deux amants trouvés morts dans le même lit...*

*Et depuis, quand les beaux amants crépusculaires
Frôlent, sans y songer, la dalle funéraire,
Un souffle étrange passe en l'air énamouré*

*Et, dans la nuit du ciel et dans les pleurs des branches,
Les deux amants rêveurs, enlacés par les hanches,
Ont entendu la voix qui nous dit : vous mourrez...*

PIERRE DE LA BATHIE.





(Photo Alinari, de Florence)

LE PARADIS (LE JUGEMENT DERNIER-DÉTAIL)

(FRA ANGELICO)

Galerie antique et moderne de Florence

Siméon

Pour mon Fils.



AVANT qu'il plaise à Dieu de dépêcher, sur nos prières, des enfants en ce monde, ils séjournent en d'agréables Limbes, baignées de la lumière tempérée d'une perpétuelle aurore. Ignorant le chagrin, le désir, la fatigue, ces petits êtres s'occupent librement à des jeux paisibles. Ils ont à leur usage de vastes pelouses lisses où l'on tombe sans se blesser, des vergers remplis de fruits inoffensifs, des dunes de sable blond qui se prête à toutes les fantaisies. Les talus les plus inclinés sont de faciles pentes sans danger; et ruisseaux et bassins peu redoutables glissent ou dorment au ras de leur lit de gravier. Des papillons aux brillantes ailes de soie voltigent au-dessus des fleurs, mettant la meilleure grâce à se laisser prendre. Les fleurs s'inclinent vers les doigts avec un air d'inviter à les cueillir pour des bouquets, des couronnes et des guirlandes. Et les oiseaux peu timides ne s'arrêtent point de gazouiller aussitôt qu'on les approche.

En vérité, ce pays est une dépendance du Paradis où les futurs personnages de la tragi-comédie humaine attendent en récréation le tour de jouer leur rôle. Ils sont si nombreux et si semblables les uns aux autres, ces enfants, que lorsque l'un d'eux

disparaît pour entrer sur la scène terrestre, personne ne s'aperçoit de son départ; ainsi sont évités de prématurés regrets. Et d'autre part, comme la mémoire nous vient seulement avec ce que nous appelons la vie, nous sommes bien empêchés de nous rappeler cette période bienheureuse, et cela sans doute est préférable, car plus d'un passerait ses jours à y songer tristement.

Or, il y avait, ici-bas, un homme qui, pour le divertissement des autres hommes, écrivait des histoires imaginaires. Il ne faut point cependant croire qu'il le fit par pure charité; comme la plupart des gens, il obéissait innocemment à d'égoïstes motifs. Il ne donnait pas ces histoires en présent à qui avait envie de les lire, mais il les vendait fort cher, réunies en volume, sous le nom de romans et de contes. Et, malgré tout le mal qu'il prenait à les composer, il y trouvait un plaisir qui le dédommageait de ses peines, et au delà. Il se rendait à la double nécessité de gagner son pain et de satisfaire à sa vocation. L'agrément d'autrui ne venait que par surcroît.

Cet homme se nommait Siméon. Il avait une barbe bien taillée et peu de cheveux, et il se vêtait comme tout le monde. Avant qu'il connût le succès, il affectait un poil et une mise contraires. Mais son extérieur nous intéresse peu.

A l'opposé du plus grand nombre de ses confrères, il était fort scrupuleux envers soi-même, et il eut méprisé ses bénéfices s'il les avait réalisés au prix d'une piètre invention ou d'un mauvais langage. Les scrupules de cette sorte ne vont pas sans de pénibles inquiétudes, car où prendre la certitude que l'on ne s'illusionne pas sur sa faiblesse ou sur son mérite. Sa sévérité ne le contentait point; elle pouvait être encore de l'indulgence ou même de l'injustice. Quant au jugement des amis, fallait-il s'en défier plus que du silence ou des injures des rivaux. Trop de passions aveuglent les hommes pour qu'on puisse jamais se fier à leurs avis.

Dans sa perplexité, Siméon se souvint du proverbe selon quoi la bouche des enfants serait une source de vérité. Il pensa écrire un conte à leur intention, mais vite il se moqua de son projet. — Belle trouvaille! se dit-il. Le proverbe est usé jusque dans le tissu des lettres qui en composent les mots. Nos enfants ne sont pas plus véridiques que nous. Ils représentent notre image en un fidèle raccourci, et leurs mensonges sont tout simplement

proportionnés à leur taille. Je me garderai bien de prendre leur opinion.

Il retomba donc dans sa mélancolie, et il eut renoncé, comme nous tous, à résoudre le problème, si l'idée singulière ne lui était venue, d'aller aux Limbes même consulter les petites créatures dont aucune passion terrestre ne déforma encore l'esprit. Sur le champ, il s'achemina vers le royaume chimérique, et il n'est pas surprenant s'il en trouva l'accès sans difficulté. Il avait assez d'imagination pour arriver, comme tout véritable poète, à découvrir les réalités invisibles.

Son but atteint, Siméon fut arrêté par une muraille qui s'étendait d'un bord à l'autre de l'horizon et dont le sommet se confondait avec la voûte du ciel. Cette muraille était du bleu pur et profond des parois d'une grotte de glace. En son milieu, une porte d'argent brillait comme le clair de lune sur un lac.

Comme il n'y avait ni cloche ni marteau, Siméon frappa discrètement du doigt contre le vantail, et aussitôt un guichet s'ouvrit dans lequel s'encadra la tête du portier. C'était la belle tête d'un vieillard qui semblait de l'âge du Temps, mais qui témoignait de beaucoup plus de bienveillance que le personnage à la faux. Sur ce visage rose à la longue barbe de neige, couronné de blanches boucles, un affable sourire était répandu. Et ce fut de la voix la plus engageante que le portier s'enquît des motifs qui avaient amené Siméon à frapper à la porte. Celui-ci avoua sans détours l'objet de sa visite.

Cette explication eut la vertu d'assombrir le vieillard; persuadé qu'il avait affaire à l'évadé d'une maison de fous, il en éprouvait grand'pitié.

— Comment vous ouvrirais-je, mon ami, dit-il? Vous me demandez une chose impossible, car...

Mais il ne poursuivit pas, trouvant superflu de donner des raisons à quelqu'un dont la rebelle intelligence ne s'en pénétrerait pas.

— J'entends, dit Siméon; vous n'avez aucune bonne excuse à me fournir. Peut-être me prenez-vous pour dément; je ne m'en défendrai pas, ce qui vous renforcerait dans votre conviction. Pensez donc ce qu'il vous plaira sur la qualité de mon cerveau, et laissez-moi entrer. Vous me rendrez un service dont toute ma reconnaissance ne sera qu'un modique paiement. Ici seulement

je puis apaiser mon appétit de sincérité. Me laisserez-vous affamé au dehors? Votre visage ne s'accorde pourtant guère avec cette barbarie.

Le vieillard resta muet et pensif; sa main apparut dans l'ouverture du guichet, et se mit à remuer la longue barbe, à la manière des gens perplexes. Siméon suivait sur son visage les étapes de cette méditation; il le vit redevenir peu à peu souriant, et il se demanda même si un semblant de moquerie ne finissait pas par se mélanger à ce sourire.

— Allons! soyez donc contenté! dit enfin le gardien en retirant la tête.

Siméon, fort aise, entendit un bruit musical de clés, et la pesante porte d'argent tourna sans un grincement sur ses gonds.

Un gracieux tableau s'offrit au visiteur. Sur la prairie de velours, des milliers de petits enfants étaient répandus comme une jonchée de pétales de roses qu'une brise légère sans cesse déplace. Ils jouaient tranquillement sous le ciel aux nuances d'aube, et le concert de leurs grêles voix imitait un ramage d'oiselets. Siméon n'avancait pas d'une semelle et s'abandonnait à une contemplation émue.

— Eh bien! dit le portier, vous étiez si pressé d'entrer tout à l'heure. Vous n'êtes pas venu, je suppose, pour vous attendrir.

— Je m'attendris, il est vrai, dit Siméon, car je suis père, mais en même temps j'observe; je suis homme de lettres. Il y aurait un bon parti à tirer de ceci.

Et, maintenant que tous les détails de la scène s'étaient gravés dans sa mémoire, il se dirigea vers le plus épais de la nuée enfantine. Là, il s'assit sur un tertre de gazon, tira de sa poche un rouleau de papier griffonné et frappa dans ses mains pour attirer une attention silencieuse. Il se forma autour de lui un cercle de spectateurs étonnés qui avaient un doigt enfoui dans la narine ou accroché au coin de la bouche.

Siméon commença la lecture; c'était une histoire féerique aux péripéties émouvantes ou gaies, les plus imprévues qu'il avait pu inventer, et il l'avait habillée d'un style délicat et transparent. Il prenait tant de plaisir à mettre sa prose en valeur qu'il ne pensa pas d'abord à lever les yeux de dessus les feuillets pour

juger de l'effet produit. Mais les enfants firent un tel gazouillement qu'il ne s'entendait plus lui-même, et impatienté il s'interrompit pour les rappeler à l'ordre.

Il n'en eut pas la peine. Le cercle s'était rompu et le vide fait alentour. Les enfants étaient retournés à leurs amusements sans se soucier du tout de sa présence. Siméon fut interdit au point de rester bêtement la bouche ouverte, et son manuscrit à bout de bras. A cette attitude déconfitte, un dépit rageur succéda, quand il vit, à son côté, le vieux gardien qui souriait, certes avec une ombre de raillerie. Il froissa son papier, le réduisit en boule, et il l'aurait jeté à terre si la main du vieillard n'avait retenu son geste.

— Eh malheureux ! dit celui-ci, qu'allez-vous faire ? Je trouve, pour ma part, ce récit très séduisant, et je ne doute pas qu'il ne recueille autre part le plus mérité succès.

— Inutile de me flatter pour me consoler, dit Siméon avec aigreur. Je n'en crois pas un mot. Ces enfants m'ont jugé en revenant à leurs jeux. Mon conte était stupide ; et tout ce que j'écris ne vaut pas mieux. Je cherchais une opinion loyale et pure de mélange ; me voici édifié.

— Erreur ! ce n'est pas encore aujourd'hui que vous trouverez la paix dans une certitude, voire déplaisante. Il faudra, comme devant, vous mécontenter avec d'approximatives vérités. Vous aurais-je ouvert, en dépit de mon devoir, s'il y avait eu à cela le moindre danger. Quand vous arrivâtes, votre proposition saugrenue me fit d'abord vous refuser la porte ; mais ensuite j'ai réfléchi que votre présence ici ne compterait point. Racontez à ces êtres innocents tout ce qu'il vous passera par l'esprit ; ils trouveront leur existence beaucoup plus intéressante, et vos paroles glisseront sur eux comme le vent sur une route nue. Vous n'altérerez pas l'égalité de leur humeur, et il n'est pas en votre pouvoir de diminuer ou d'aviver leur joie. Ces nourrissons n'ont aucune envie de la pâture que vous leur apportez. Ont-ils besoin d'oubli, de consolation ? Plus tard, quand ils seront descendus dans le monde, ils iront vous demander le nécessaire aliment. Que ne pourront-ils, hélas ! se passer de votre secours. Aujourd'hui vous êtes pour eux un étranger négligeable ; ils sont heureux. S'il arrivait qu'un jour les hommes jouissent de cette innocente félicité, vos pareils risqueraient fort de succomber d'inanition dans l'oubli.

— Souhaitons à cette hypothèse une tardive réalisation, dit Siméon. S'il me fallait renoncer à tacher d'encre mes doigts, qu'en ferais-je?

— Rassurez-vous. Le bonheur parfait ne dorera jamais que les rêves.

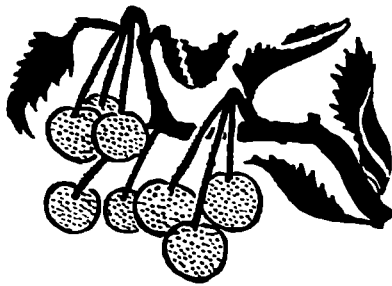
— En ce cas, dit en riant Siméon, je puis bien convenir que cela est profondément regrettable.

— Du coup vous voici tout à fait consolé, dit le portier, riant aussi. Et vous en êtes quitte pour une heure de temps perdu.

— Du temps perdu! se récria Siméon. Et comment donc? Je remporte le sujet d'un conte à écrire pour les enfants de là-bas qui, eux, ont toujours quelque menu chagrin à oublier.

Ils étaient, tout en conversant, revenus à la porte d'argent. Siméon remercia le vieillard et prit congé de lui. Puis, du pas le plus rapide, il retourna dans sa maison y rédiger cette histoire.

EDOUARD DUCOTÉ.



Le Bonheur

I

*Le Bonheur est venu vers moi portant des fleurs,
Comme le doux Printemps s'approche de l'Hiver ;
Sans doute il a compris combien j'avais souffert
En voyant mon front las et mes yeux lourds de pleurs.*

*Alors, il m'a tendu la gerbe de ses fleurs
Pour que je garde au moins un peu de leur sourire
Sur mes lèvres en feu, tremblantes de maudire
La vie et son cortège immense de douleurs.*

*Et moi, j'ai cru pouvoir retenir le Bonheur
Et je lui dis : « Dans la fraîcheur de ces prairies
Nous vivrions heureux quelques heures bénies ;
Tu dois chérir les prés, toi qui portes des fleurs ! »*

*Le Bonheur d'un baiser a fait sécher mes pleurs,
J'ai connu des instants dont l'âme est embaumée,
Et j'ai rythmé sous tes regards, ô bien aimée,
Des vers subtils et doux, comme un parfum de fleurs.*

II

*Nous écoutions vibrer les cloches matinales ;
Nul ne dira jamais combien l'air était pur,
Il semblait y passer dans le limpide azur
Des vols mélodieux d'âmes et d'anges pâles.*

*Le cantique du monde aux mille voix d'amour,
Des champs couverts encor des lourds épis de vie
Que mûrit le soleil et rafraîchit la pluie,
Montait pieusement vers la gloire du jour.*

*Et de tant de beautés sur nos âmes émues
La tranquille douceur s'épanchait lentement,
Et le charme exhalé de nos deux cœurs aimants
Faisait chanter la brise au long des avenues.*

*Du manoir des jours morts que hante ma Douleur
Sans doute pour longtemps les portes étaient closes,
Au détours d'un sentier où fleurissaient des roses
Je vis derrière nous l'ombre d'or du Bonheur !*

III

*Soir tendre ! ton baiser se posait sur notre âme,
Tes brises nous portaient de languissants aveux
Et ta clarté dormait dans l'or de ses cheveux...
Le jour errait encor, comme une pâle flamme*

*Mourante, à l'horizon des grands bois recueillis.
Tout s'unissait dans la candeur d'une prière,
Et l'ombre consacrait l'exil de la lumière
Et la terre sombrait au sein calme des nuits.*

*Seules, nos voix troublaient l'apaisement des choses,
Nos voix où tant d'amour rendait les mots plus doux,
Mon front languissamment fléchit sur tes genoux
Et tu posas sur mes lèvres de chastes roses.*

*Et notre aveu s'épanouit dans un rayon
De la lune apparue au sommet des collines
Et nous vîmes alors sur ces heures divines
Les ailes du Bonheur planer à l'horizon.*

IV

*Le ciel se fend, l'orage éclate, le vent gronde ;
L'âpre bise du nord ramène les frimas,
Les routes ont perdu la trace de nos pas,
L'Automne étend un voile d'ombre sur le monde.*

*Ah! ne viens pas gémir à l'âtre du bonheur,
Vent cruel, j'ai fermé la fenêtre et la porte!
Porte plus loin tes lourdes mains et ta voix forte,
Ne trouble pas la paix où repose mon cœur.*

*Ma douce aimée a clos les yeux, mon âme est morte!
Les ais de la maison résonnent de chocs sourds;
Ta voix hurle, les murs tremblent sous tes poings lourds,
O vent froid du malheur, ton souffle ouvre la porte!*

*Et si noire est la nuit qu'on ne voit point les cieux...
Quel vide funéraire a glacé ma demeure?
Avec le vent du nord qui gronde, siffle et pleure,
Le Bonheur est parti!... Que d'autres soient heureux!*

Fontanilia

I

REINE DES EAUX

*La clairière attentive au doux bruit des fontaines
T'offre un ample tapis d'herbe haute et de fleurs;
Les formes, les parfums, les sons et les couleurs
S'accordent pour louer tes grâces souveraines.*

*La source harmonieuse et le jet d'eau qui chante
Répandent dans l'air pur la fraîcheur de leurs voix,
Le bocage est vibrant d'oiseaux comme autrefois,
Tout se pare d'une jeunesse renaissante.*

*Reviens! L'enfant songeur, rêvant de voir éclore,
A ses yeux éblouis du soir et de l'aurore,
La Nympe liliale entre les verts roseaux,*

*T'évoque, des lointains où tu dors, blanche Reine
Du royaume fluide et musical des eaux,
Toi que la mort rendit plus proche et plus lointaine!*

II

LA FONTAINE AUX BAISERS

*A l'heure matinale où le chant des oiseaux
Jaillissait des forêts, des coteaux et des plaines,
Un enfant est venu se mirer aux fontaines
Et rire allègrement de s'y trouver si beau.*

*Tour à tour il cueillit et jeta dans les flots
Pour en orner sa face au sein de l'onde éclose,
Muguets, lilas et lys, anémones et roses.
Et sa voix tout le jour chanta dans les échos.*

*Mais quand, au lent déclin du tiède crépuscule,
Il se fut éloigné vers le couchant qui brûle,
Nous trouvâmes enfin l'unique et cher séjour,*

*Terme tant désiré de routes différentes,
Et la source fleurie où se mira l'Amour
Réfléchit le baiser de nos lèvres mourantes.*

Allégorie

*L'étang que le soleil vient baigner d'or au soir
T'invite à contempler ses flots rieurs et roses,
A l'heure d'ineffable abandon où les choses
Sous l'aile du sommeil sont plus douces à voir.*

*Mollement encerclé de collines lointaines,
Il garde tour à tour prisonnier de ses eaux
Le double aspect du ciel où le vol des oiseaux
Remplace avec le jour les étoiles sereines.*

*Regarde le beau lac où le Printemps sourit
A la même clarté qui vit pleurer l'Automne...
Qu'au miroir de tes jours pareillement rayonne
La douleur fléchissante et l'amour qui fleurit.*

*Et puissé-je, en tes yeux qu'aucune ombre ne voile,
Si dans ta voix les doux oiseaux ne chantaient plus,
Voir renaître leurs vols, d'azur libre éperdus,
Transformés par ta grâce en clairs essaims d'étoiles !*

CHARLES DE SPRIMONT.



Restaurations et Restaurateurs



Il y a des gens qui aiment les restaurations de monuments, de statues, de tableaux. Je dois reconnaître que l'immense majorité de la population belge, à cause sans doute de sa vieille et chère habitude de propreté, ne supporte que difficilement la vue d'un édifice noirci par le temps, et s'épanouit d'aise en contemplant des monuments lavés, raclés, récurés de haut en bas, rendus à leur blancheur première par quelque nettoyage triomphal des gratteurs officiels. Il y a des gens qui déplorent cette manie réparatrice, qui trouvent en tout cas qu'elle s'exerce dans notre pays à tort et à travers, qui considèrent l'excès où l'on est tombé comme une menace perpétuelle pour nos trésors d'art. J'appartiens à cette seconde catégorie et je m'honore d'y rencontrer tous les artistes qui sont la gloire présente de la Belgique. Notre indignation en présence d'une absence totale de goût chez les restaurateurs est absolument désintéressée. Par malheur ce qui devrait faire notre force arrête notre élan, car cette indignation reste platonique plus qu'il ne faudrait et ne se traduit point par un effort sérieux contre des abus criants et sans cesse répétés. Nos adversaires, au contraire, défendent une industrie à laquelle le gouvernement, les provinces, les communes consacrent tous les ans des sommes énormes; ils sont organisés d'une manière formidable; ils ont des écoles, des revues, des journaux; ils siègent en nombre imposant dans les commissions chargées de décréter les restaurations et de les approuver; (n'est-ce point une très grave erreur d'introduire dans la Commission des Monuments des architectes-restaurateurs, des peintres-pasticheurs, et aussi des entrepreneurs de travaux qui ne sauraient avoir une vue indépendante de la question et sont, par souci personnel, portés non pas seulement à entretenir, mais à développer de toutes leurs forces le goût des réfections?) Il en peut donc coûter cher à l'audacieux qui s'avise de protester contre l'influence et la force grandissantes de ces

messieurs, qui prétend qualifier sévèrement leur zèle malheureux et leurs inspirations toujours médiocres. M'étant promené en Flandre et en Wallonie l'année dernière, j'ai noté les méfaits de nos racommodeurs d'art; je les ai signalés avec la vivacité de mon indignation encore fraîche dans la *Chronique des Arts*, et dans l'*Art Moderne*. J'ai supplié mes confrères belges d'entendre mon cri d'alarme. J'ai fait remarquer qu'il était un peu ridicule d'adresser à la municipalité de Venise une protestation belge, comme on venait de le faire, contre un projet, d'ailleurs odieux, dénoncé par la *Revue de Paris*, alors que l'on permettait à nos nettoyeurs publics de rafistoler et de défigurer tout à leur aise nos édifices et nos ruines illustres... Je n'ai trouvé qu'une sympathie tiède dans la presse belge. Les restaurateurs, par contre, ont mis tout en œuvre pour étouffer ma voix, pour jeter le ridicule sur mon opposition.

Me suis-je donc trompé ?

Si vraiment mon attaque avait été inconsiderée, je n'aurais aucune peine à l'avouer. Mais ma croyance première s'est affirmée. J'ai laissé les restaurateurs commenter dans leurs revues ce qu'ils appellent mes « catilinaires » — ces gens ont le goût immodéré de l'archaïsme; — j'ai admiré la cohésion de leurs rangs; j'ai remarqué aussi quelques maladresses dans leur tactique. Voici la principale. Elle m'est toute personnelle et je m'excuse en vérité de la signaler. Mais elle prouvera que les restaurateurs ne font pas toujours preuve de la bonne foi dont ils prétendent posséder le monopole. Ils m'envoyaient autrefois des brochures portant des dédicaces flatteuses et accompagnées de lettres charmantes; on louait et on reproduisait mes travaux dans leurs revues. Depuis que j'ai dit mon sentiment sur les restaurations, changement complet dans leur attitude. Mes opinions archéologiques et artistiques deviennent de nulle valeur, même celles qui avaient été approuvées jadis avec éclat. En vérité, il y avait une insistance un peu trop grossière à condamner mes travaux pour que je m'en inquiétasse; non seulement ces critiques acerbes me semblaient indignes d'attention, mais elles me faisaient douter de la liberté de jugement de mes adversaires, elles me mettaient en garde contre la valeur de leur défense dans le débat sur les restaurations. Toutefois cela me semblait insuffisant pour étayer ma religion personnelle. J'entrepris toute une enquête. Je vis à Paris des architectes éminents, entre autres : M. Bonnier, l'architecte de l'Elysée, par qui j'entendis condamner presque toutes les restaurations effectuées en France depuis Viollet-le-Duc; puis M. Bernier, membre de l'Institut, qui me fournit des renseignements techniques sur les limites infiniment restreintes où l'on peut maintenir les restaurateurs. A Bruxelles j'ai tenu à voir M. Lagasse de Loch, président de la Commission des Monuments, qui, tout en n'approuvant pas mon attitude — ce qui semble assez naturel, — m'a déclaré textuellement : « Vous avez raison sur certains points. » Ces mots assurément n'étaient pas fait pour diminuer mon ardeur. Après cette entrevue j'ai repris mes excursions annuelles dans le pays. Pendant mon enquête et mes voyages les restaurateurs continuaient de clouer mon nom dans les colonnes vengeresses de leur moniteur : la *Revue de l'Art chrétien*. Ils seraient bien surpris toutefois si, après ces exécutions présidées par MM. Cloquet et Helbig, je faisais le mort. *Durendal* m'offre l'hospitalité. Je remonte sur la brèche. Si

j'écris ici, et non dans une revue française, comme on me l'a grossièrement reproché, c'est pour bien marquer qu'il y a un intérêt patriotique à lutter contre la grandeur insolente des restaurateurs, c'est pour faire comprendre que je m'élève en qualité de catholique et non simplement de critique ou de dilettante contre le traitement trop souvent injustifiable que l'on inflige à nos belles églises.

*
* *

Je voudrais me garder autant que possible ici des théories. Il serait vain de vouloir établir des *principes* pour les restaurations; chaque cas exige un examen particulier et puisque l'on prétend que je me suis avancé *étourdiment*, sur un terrain que je ne connais pas, je ne saurais mieux faire que de passer en revue les principales restaurations effectuées ces temps derniers dans notre pays; elles me seront des exemples excellents pour montrer avec quelle maladresse, quelle absence de tact (et souvent de scrupules) la *science* de nos arrangeurs s'est exercée sur les plus illustres de nos édifices. Je range dans une première catégorie les monuments encore en usage :

Notre-Dame du Sablon : Une victime lamentable de nos écorcheurs de vieilles pierres. On l'a améliorée il y a cinquante ou soixante ans, et on y a ajouté à cette époque une sacristie (rue de la Régence) dans la *manière gothique* chère à la génération qui nous a précédés. Cette addition, bien entendu, est sévèrement condamnée par les restaurateurs d'aujourd'hui; car, remarquons en passant, qu'un raccommodeur de monuments n'approuve jamais que ses propres travaux. Au surplus, cette sacristie est malencontreuse. On prétend qu'elle va disparaître. Si j'en parle, c'est que je tiens à montrer combien ces sortes de pastiches, mis à la mode par Viollet-le-Duc, Lassus, etc., sont devenus insupportables (1). L'archéologie a fait des progrès grâce à la photographie, aux innombrables renseignements graphiques dont on dispose. On s'aperçoit que les reconstitutions et imitations réalisées il y a un demi-siècle, et jugées alors absolument parfaites sont en vérité ridicules. Les copies et réfections de Viollet-le-Duc lui-même font sourire les architectes les plus ignorants. Cette impuissance d'un constructeur illustre, admirablement renseigné sur son art, cette incapacité absolue et flagrante de tous ceux qui ont copié servilement les styles morts (et surtout notre gothique, d'une fantaisie si indisciplinée) devraient faire réfléchir, semble-t-il, nos restaurateurs, les empêcher de verser dans des mésaventures de ce genre! Nullement. Quand on leur confie un monument, ils ont la rage de le reconstruire entièrement, de remplacer l'original par un pastiche de leur façon. Notre-Dame-des-Vic-

(1) A ce propos je renvoie M. Helbig à un article qui doit paraître dans la *Revue Universelle* et où je signale les principales restaurations exécutées en France depuis l'adoption des idées de Viollet-le-Duc. M. Helbig, je ne sais trop pour quelle raison, affirmait récemment à ses lecteurs de la *Revue de l'Art chrétien* que j'ignorais les méfaits commis à Pierrefonds, Carcassonne, etc.

toires (Sablon) en est le témoignage éclatant. On complète et on *corrige* la restauration qui nous a valu la sacristie parasite de la rue de la Régence. On a déjà reconstruit deux portails. L'un d'eux (rue des Sablons) était autrefois une pure merveille ; les pierres, avec leurs charmants détails ornementaux finement patinés s'animaient d'une vie inimitable. On les a arrachées et remplacées par un pastiche criard et sec. Dans trente ans, dit-on, les pierres nouvelles auront retrouvé ces belles nuances vétustes que l'on admirait dans le portail ancien. Admettons-le. Mais pense-t-on que pour cela cette copie moderne égalera jamais l'œuvre originale ? Les volets de l'*Adoration de l'Agneau*, peints par Coxcie et conservés à Gand, sont une copie brillante et très savante des originaux conservés à Berlin. Qui confondra la manière du grand copiste avec celle du maître ? Le nouveau portail du Sablon ne perdra jamais sa froideur et son allure de schéma. Dans quarante ans, les spécialistes l'estimeront peut-être aussi médiocre que la sacristie, par la raison qu'on y aura constaté des erreurs architectoniques. Un problème se pose à ce propos. L'architecte, tout en reconstituant entièrement le portail avec son pignon, ses tourelles, sa double balustrade, etc., n'a pas osé placer de nouvelles statuettes dans les niches du porche (tympan et voussures), parce qu'il reconnaissait apparemment qu'on ne refait pas la sculpture du moyen âge. Pourquoi se permettait-il dès lors de refaire les figurines des consoles et tous les ornements ? N'est-ce point aussi de la sculpture ? Du moment que l'on reconstruisait ou reconstituait cette partie de l'édifice dans sa totalité, je ne vois point pourquoi on s'est abstenu d'y placer des « images » de pierres. Refaire des consoles et ménager des niches pour n'y rien mettre, c'est bien là une de ces absurdités auxquelles se plaît le goût singulier — mais savant ! — de nos maquilleurs de vieilles pierres.

L'église du Sablon a conservé un portail ancien donnant sur la rue de la Régence. Il est privé de ses statuettes et très appauvri ; mais une exquise guirlande sculpturale est conservée presque intacte. Telle quelle, cette entrée constitue certes le vestige le plus intéressant de l'extérieur ancien. Il faudrait la conserver avec un respect pieux et ne livrer aux architectes que les parties où la brique apparaît et leur demander l'achèvement du gâble. Ils entendent hélas ! faire mieux. Il y a quelques années, l'architecte chargé de *reconstruire* (comment employer un autre mot ?) l'église, a commencé la destruction de ce portail avant même, assure-t-on, d'en avoir relevé le dessin ! Pendant quelques jours ses ouvriers poursuivirent leur besogne criminelle. Ils détruisaient méthodiquement le chef-d'œuvre architectonique en commençant par le bas ! Quelques artistes s'émurent et momentanément ce vandalisme éhonté cessa. Alors les vieilles pierres furent remplacées par des briques !! Après quoi l'architecte entreprit la reconstruction du portail de la rue des Sablons. Son travail coûta près de 2 millions. Le gouvernement, la province et la ville consentent encore à dépenser la moitié de cette somme pour détruire ce qui reste extérieurement de l'ancienne église et pour faire embellir l'intérieur ! Car il est, me dit-on, dans la Commission des Monuments certains membres qui rêvent de livrer Notre-Dame-du-Sablon aux décorateurs d'une célèbre académie de copistes ! Qu'on débarrasse l'église de son badigeonnage, soit !

Mais on parle d'enlever les apôtres de la nef, de sacrifier les monuments funéraires qui décorent les piliers à l'intersection de la nef et du transept, puis de « polychromer » tout l'édifice d'après les méthodes chères à Saint-Luc ! C'est ainsi que l'on veut traiter aussi la très belle église de Saint-Hubert. Ce serait intolérable. Notre pays de bon sens ne laissera pas s'accomplir cette besogne dévastatrice.

Hôtel de ville de Louvain : On refait toute la façade de droite !! Tout entière, vous entendez bien, bas-reliefs, statuettes, le tout, du haut en bas. C'est l'un des exploits les plus hardis de nos restaurateurs. Les pierres, dit-on, se détachaient de l'édifice et menaçaient d'écraser les passants. Était-il bien nécessaire pour cela de remplacer toute la façade ? N'est-ce pas le comble de la prétention de vouloir recommencer le chef-d'œuvre de Mathieu de Layens et des inimitables tailleurs d'images qui travaillèrent sous sa direction ! Il est vrai que le respect des sculptures anciennes est peu développé en Belgique. Qu'on veuille bien croire que je n'exagère rien. On ne recule pas devant des restaurations sacrilèges. Partout ailleurs on se moque aujourd'hui des sculpteurs qui ont eu la prétention de remettre des nez et des bras aux statues antiques. Le règne des Thorwaldsen n'est point terminé chez nous. A Mons, après avis favorable de la Commission des Monuments, paraît-il, on va remettre des ailes et des mains à un merveilleux archange saint Michel du xv^e siècle — la plus belle sculpture peut-être que nous possédions de cette époque — et qui se trouve actuellement dans une chapelle de l'église Sainte-Waudru, derrière le chœur. On lessivera l'admirable statue, on grattera le visage qui est un peu entamé et on placera l'archange sous un beau dais flamboyant commandé à Saint-Luc. Si la Belgique possédait la *Victoire de Samothrace*, on ferait une campagne dans les journaux pour lui mettre des bras, et la Commission des Monuments réclamerait la restauration du rostre qui lui sert de piédestal...

Chose extraordinaire ! Quand il s'agit d'un édifice « rococo » on consent à le restaurer discrètement, au moyen de quelques pierres adroitement introduites dans les murailles. Dès qu'il s'agit d'un monument gothique on ne trouve qu'un moyen de le conserver : le reconstruire. Parlez avec des architectes de la question des restaurations. Ils admettront toujours qu'un restaurateur doit être avant tout un conservateur, qu'il doit se contenter de remplacer les vieilles pierres, qu'il est insensé de vouloir reconstituer des ensembles avec sculpture. En théorie, je m'entends pour ma part à merveille avec eux. Mais dès qu'ils sont appelés au grave et délicat honneur de consolider un ancien édifice, ils oublient leurs excellents principes et, sans vergogne, élèvent à la place de la merveille ancienne une copie de leur façon. C'est ainsi qu'on agit à Louvain.

Et ce que je dis du chef-d'œuvre de Mathieu de Layens, je puis le dire aussi de l'église de *Saint-Pierre* dans la même ville (on la remet à neuf à l'extérieur), de *Saint-Rombaut* (sur presque toute la hauteur du côté droit, on a arraché la pierre, et pour le moment, les briques apparaissent à nu, comme la chair rouge d'un écorché, en attendant que l'on commence la « restitution »), de *Notre-Dame de Hal*, de l'église de *Walcourt* (on semble disposé à les rebâtir entière-

ment), de la *Maison des Bateliers de Gand* (on ne sait quel mystère s'accomplit derrière le triple balcon noir, impénétrable, qui entoure l'illustre hôtel corporatif, depuis des mois et des mois, comme un immense et infâme appareil orthopédique ! Que se passe-t-il derrière cette cuirasse de bois ? Cette énigme tourmente tout Gand. Que les descendants d'Arvelde se rassurent. Dans quelques années on enlèvera l'échafaudage et ils auront la joie de contempler une nouvelle *Maison des Bateliers*, surmontée sans doute de chevalets téléphoniques, car le vénérable et charmant édifice doit devenir un *Hôtel des Postes*)...

* * *

Comment agiriez-vous ? me dira-t-on.

Je ne suis point architecte et je ne voudrais point m'égarer dans des théories vagues. Les restaurateurs savent très bien quel est leur devoir. Pour des raisons, hélas ! presque toujours budgétaires et parce que je ne sais quel besoin irrépressible les pousse à exécuter pour leur compte le programme de l'architecte créateur, ils oublient toute mesure. Ils ne lâchent le monument qu'à regret. Il faut donc refréner leur ardeur destructrice en diminuant les crédits. Il ne faut jamais leur permettre de refaire les sculptures monumentales. De la sorte on ne trompera personne. Les pierres historiées et refouillées ne doivent être remplacées que par des pierres simplement épannelées. On peut reconstituer exactement un ornement géométrique, une moulure, un tore ; on ne saurait retrouver les accents admirables de nos vieux imagiers. Et si l'on juge que par suite d'un manque de solidité une façade doit être reconstruite tout entière, relevez-en le dessin avec un scrupule religieux, faites-en peindre des reproductions, photographiez-la pour les musées. Puis qu'on en confie la réfection à un artiste original et non à un copiste. Les architectes créateurs ne manquent pas en Belgique et surtout dans la jeune génération. J'ai plus de confiance en eux qu'en n'importe quel pasticheur. S'il leur faut construire une sacristie, une chapelle nouvelle pour un vieil édifice, ils auront assez de tact pour édifier une œuvre en harmonie avec les parties anciennes ; leur création, de plus, aura une valeur propre et vivante. Quand un « maître des œuvres » du xv^e siècle restaurait une église du xiii^e siècle, copiait-il le style de l'architecte primitif ? Le xviii^e siècle, dont on a beaucoup médité à tort et à travers, avait là-dessus encore des idées très saines. Les De Bruyn, les Dewez, les Agneessens n'étaient pas tourmentés de nos soucis archéologiques, de notre conception abstraite et glaciale qui consiste à vouloir rétablir, dans un édifice de plusieurs siècles, je ne sais quelle illusoire unité de style. Ils ont commis des écarts de goûts. Mais ils créaient ; leur imagination avait souvent une ampleur magnifique. Aujourd'hui la science de nos copistes et de nos restaurateurs tue froidement nos monuments, fige leur beauté grâce à des combinaisons de lessive, de raclage et d'embaumement dont notre époque, féconde en invention, aurait tort en effet de ne point s'enorgueillir.

* * *

Je passe aux ruines. Voici ce que j'ai écrit à ce sujet dans la *Chronique des Arts* : « Où la raison se perd, où l'on ne trouve plus l'ombre d'explication, où l'on se sent en présence d'une négation absolue non seulement de l'art, mais du plus simple bon sens, c'est devant les *restaurations de ruines* ! On restaure les ruines des célèbres abbayes d'Aulne et de Villers. C'est un crime, une profanation. Il n'y a donc personne en Belgique parmi les membres du Gouvernement et des commissions compétentes pour sentir le profond ridicule qui s'attache à la réunion de ces mots : *restauration de ruines* ? Une ruine restaurée est-elle encore une ruine ? N'est-ce pas proprement une aberration de vouloir arranger, relever, rejointoyer, ravalier de vieilles pierres dont la séduction consistait précisément dans un désordre imprévu, qui tiraient leur charme tragique de leurs blessures mêmes, des traces de la dévastation et du temps ? Et ne sait-on pas que l'on détruit la beauté des paysages environnants — ceux de Villers et d'Aulne sont admirables — en se livrant à des reconstitutions sacrilèges ?

» A Villers, le chœur de l'église abbatiale est occupé par un énorme échafaudage qui ne disparaîtra peut-être plus. Ne vaudrait-il pas mieux que les murailles fussent perdues ? Un rédacteur du *Petit Bleu*, de Bruxelles, écrivait ces jours-ci : « Il ya dans le chœur de l'église un formidable échafaudage, dressé » là depuis le commencement des travaux, qui a dû coûter cher, qui n'a, » paraît-il, jamais servi et qui est aujourd'hui si moussu, si moisi, qu'aucun » entrepreneur soucieux de la vie humaine n'oserait permettre à ses ouvriers » de s'en servir ».

» La restauration de l'abbaye d'Aulne est conduite avec science, je n'en disconviens pas. Mais quelle joie a-t-on à contempler les immenses câbles qui traversent l'église et retiennent les meneaux des grandes ogives ? quel plaisir d'art peut-on éprouver à voir des tronçons de colonnes rangés symétriquement dans les nefs ? Les corniches du chœur et du transept sont égalisées, certaines voûtes sont reconstruites. Ce n'est plus une ruine, ce n'est pas une reconstitution. En réalité, on a l'air de visiter un chantier de construction abandonné depuis la veille par les marbriers et tailleurs de pierre. L'église est devenue un local idéal pour conférences sur l'art du moyen âge. »

M. Cloquet est le restaurateur des ruines de l'abbaye d'Aulne. Il s'est défendu en s'accusant. « Non, m'a-t-il dit, on ne restaure pas les ruines ! » Précieux aveu suivi d'autres révélations. « *Mais on remet aux verrières leur prestigieuse résille ! On repose sur leur base les fûts exhumés des colonnes, qui désormais jalonnent la vieille nef et rappelleront l'ordonnance du majestueux édifice* (je constate le fait et on me reproche cette constatation) ; enfin *on empile avec ordre certaines pierres retrouvées, qui constituent des documents architectoniques !* (1) » Cet *avec ordre* est tout un poème. Les restaurateurs de ruines n'ont jamais avoué plus ingénument à quel point la poésie des ruines leur était indifférente. Avec ordre ! Une ménagère sommeille dans l'âme de nos embaumeurs d'édifices morts. Avec ordre ! Nettoyons les ronçons, se disent-ils, enlevons les mauvaises herbes, rangeons

(1) Extrait textuel de la *Revue de l'Art Chrétien*.

ces tronçons mutilés, déblayons l'église, reconstruisons les contreforts, les murs du chœur et du transept, rétablissons leur couronnement ébréché, refaisons les corniches avec leurs chaperons, reconstruisons les voûtes du grand réfectoire, la fenêtre et le pignon du transept nord; enfin, pour prouver la sûreté de notre science, reconstituons, pour l'une des fenêtres du chevet, une résille tout entière devant laquelle les spécialistes ne pourront retenir un cri d'admiration! Avec ordre, avec ordre! Bientôt l'abbaye sera reconstruite entièrement, mais avec ordre...

Je n'invente rien. Tous les travaux que je viens de citer ont été exécutés à Aulne. J'en ai trouvé l'énumération, avec commentaires élogieux, dans un quotidien bruxellois. Et ces gens prétendent qu'ils aiment les ruines!!

Que se passe-t-il donc à Villers? On reconstruit, on reconstruit. La brasserie abbatiale pourrait être livrée demain à un fabricant de *geuze lambic*. On rêve de reconstituer la voûte de l'église! Que sais-je encore. Voilà donc deux ruines fameuses dont la beauté se trouve à jamais compromise. Les restaurateurs — d'ailleurs encouragés par certains membres de la Commission des Monuments — se préparent à envahir les ruines d'Orval. Et le propriétaire, assure-t-on, ne les défendra pas. Tous nos beaux sites monastiques vont perdre les uns après les autres leur splendeur mystérieuse. On farde les ruines, on met un masque sur ces cadavres, on cache leurs blessures, on met de l'*ordre* dans ces squelettes d'architecture. Des architectes, des contremaîtres, de nombreux ouvriers sont employés à cette lessive funèbre, alors qu'il suffirait d'un maçon, conseillé par un artiste, pour entretenir ces grandes tombes impressionnantes et pour en conserver ce qui est menacé de destruction complète...

Vous savez aussi l'étonnant projet (dans quelle cervelle a-t-il pu germer?) d'une reconstruction totale du château de Bouillon! Il semble enterré sous le ridicule. Mais le château des Comtes, à Gand, se reconstruit tranquillement sans que personne ait une idée précise de sa disposition et de son aspect primitifs. « On a entièrement reconstruit (ai-je dit dans la *Chronique des Arts*) le beau chemin de ronde du magnifique burg des comtes de Flandre: 'S *Gravensteen*, conservé à Gand. Il y a deux ans (1), en signalant ce superbe type de l'architecture militaire du XII^e siècle, nous avons supplié les architectes de ne point toucher aux échauguettes si joliment posées sur la muraille d'enceinte. Elles ont été impitoyablement refaites. Nous avons eu tort de nous en mêler, sans doute. Les restaurateurs n'aiment point que l'on mette le nez dans leurs affaires. Notre prière aura fouetté leur zèle réparateur. Notez qu'on les avait chargés tout simplement de désencombrer les ruines du manoir comtal. Ils n'ont pas encore reconstitué le donjon. Ne désespérons point; cela ne saurait tarder et le château des Comtes sera bientôt un « vestige » aussi odieux que le *Steen* de Gérard le Diable, autre monument de Gand restauré jadis d'une manière abominable (2). »

(1) Voir, dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 1^{er} juin 1898, notre article sur *Le Château des comtes de Gand*.

(2) On applique en ce moment contre le *Steen* déjà si maltraité de Gérard le Diable, je ne sais quel édicule...

Au-dessus des murailles d'enceinte, le donjon éventré produit un effet superbe. On ne peut se décider à le conserver tel quel en l'étayant de manière suffisante. Pourtant nul ne sait la forme ancienne du toit, nul n'a pu déterminer la structure intérieure, etc. Et néanmoins on veut le reconstruire. On va mettre de l'ordre dans ces vieilles pierres. Quelques membres de la Commission des Monuments voudraient simplement reconstruire les murailles extérieures. Cette solution me paraît inacceptable. Un de nos ministres montre un esprit plus logique en demandant une reconstruction totale. Au moins la ruine pourra servir à quelque chose. Tout le monde sait que le Belge est un être pratique... Mon ami, M. Baertsoen, a mené jadis une courageuse campagne contre la reconstruction du 'S *Gravensteen*, de Gand; mais les artistes, surtout quand ils ont beaucoup de talent, sont considérés comme de doux rêveurs. On se moque de leurs conseils particulièrement quand ils se mêlent de questions esthétiques. Si Rubens revivait on lui ferait bien voir qu'il a eu tort de s'occuper d'architecture. Quant aux écrivains, fourvoyés dans ces questions, on les traite avec une ironie qui rendrait Socrate et Platon jaloux. On s'amuse de leur indignation (dans un langage d'ailleurs doucement joyeux). Dans les réunions d'architectes-racommodeurs on se frotte les mains d'aise, on se donne de cordiales et fraternelles tapes sur le ventre, on se « gondole » littéralement en lisant la prose bénévole des gens naïfs qui réclament le respect des chefs-d'œuvre anciens. Pauvre Baertsoen! Nous sommes mis dans le même sac. Qu'allions-nous faire dans cette galère? Qu'ils achèvent le château des Comtes. Ne nous mêlons plus de leurs travaux. Qu'ils raclent, grattent, peignent, maquillent, reconstruisent, blanchissent, fardent, enjolivent, rafistolent nos édifices anciens, qu'ils traitent nos monuments à la façon du couteau de Jeannot, qu'ils vivent et engraisent dans nos ruines, qu'ils récurent nos tableaux, qu'ils écorchent nos statues, que dans leur immense et superbe délire de propreté et d'ordre ils dévastent à leur aise nos trésors d'art, qu'ils achèvent leur besogne insensée... Ne nous mêlons de rien. Les restaurateurs sont plus forts que nous. Ils saperont notre réputation, ils dénigreront nos travaux, ils empoisonneront toutes nos modestes satisfactions d'art et d'amour-propre. Jouissons tranquillement en égoïstes des faveurs de la fortune. Les gens qui font entendre une idée nouvelle à voix claire sont suspects. Rentrons dans notre coquille. Cachons-nous. Fermons la bouche...

* * *

Eh bien non, cent mille fois non! Ma cartouchière n'est pas épuisée. Je lutterai jusqu'au bout. J'ai l'ardente conviction que toute la jeunesse artistique me suivra. L'avenir nous appartient.

Restaurateurs! En garde!

H. FIÉRENS-GEVAERT.



Symphonie de Mai

*Voici mai. Le printemps ouvre sa symphonie
Par un accord dans les hautes notes du vert.
Pendant qu'ifs et sapins, funèbre écho d'hiver,
Prolongent **morendo** leur basse rembrunie,
Déjà les hêtres noirs les dominant souvent
D'un son jeune et cuivré de cor ; déjà la neige
Des vergers blancs de fleurs ondule au gré du vent,
Comme une enveloppante arabesque d'arpège.
Enfin, un leit-motiv de pastorale sort,
Tendre et mélodieux, du primitif accord,
Suivant le contrepoint de la Beauté suprême :
Et, dans l'immense orchestre, éclate ce grand thème
Où la gamme des tons chante tout à la fois,
L'un foncé d'un bémol, l'autre éclairci d'un dièse,
En fugue chromatique, en canon à cent voix,
En groupes dissonnants, dont telle est la synthèse.
Qu'urne trop frêle, l'âme humaine éclaterait
Pour peu qu'elle vibrât à l'unisson des choses :
Car, l'oreille tendue au palpitant secret
Que lui porte le vent de ses destins moroses,
Se croyant sur le point toujours de le saisir,
Et n'y réussissant jamais, notre âme en peine
Confond avec les voix dont la nature est pleine,
Celle de Dieu qui chante au fond de son désir.*

GASTON DELLA FAILLE DE LÉVERGHEM.

Mai 1901.

I FIORETTI

(Suite)

EXEMPLE DE FRÈRE LÉON ET COMMENT SAINT FRANÇOIS LUI COMMANDA QU'IL LAVAT LA PIERRE

SAINT François parlant avec frère Léon sur le mont de la Vernia dit : — « Frère, petite brebis, lave cette pierre avec de l'eau ». Frère Léon se dépêche et lave la pierre avec de l'eau.

Saint François dit avec grande gaieté et joie : — « Lave-la avec du vin », et il le fit. — « Lave-la avec de l'huile », et il le fit. Saint François dit : — « Frère, petite brebis, lave cette pierre avec du baume ». Frère Léon répond : — « O doux père, comment pourrais-je avoir du baume en un lieu aussi sauvage ? » Saint François répond : — « Sache, frère petite brebis du Christ, que c'est là la pierre où siégeait le Christ, quand une fois il m'apparut ici. Et, pour cela, je t'ai dit quatre fois de la laver et de te taire, parce que Jésus-Christ m'a promis quatre grâces singulières pour mon Ordre : la première est que tous ceux qui aimeront cordialement mon Ordre, et les frères qui persévéreront, feront, par la grâce de Dieu, une bonne fin. La seconde, que les persécuteurs de cette sainte Religion seront notablement punis. La troisième, qu'aucun mauvais homme, persistant dans sa perversité, ne pourra rester longtemps dans cet Ordre. La quatrième, que cette Religion durera jusqu'au jugement dernier (1).

(1) Dans son édition du *Speculum Perfectionis* (Paris, Fischbacher, 1898, p. 302), M. Paul Sabatier reproduit, d'après une publication franciscaine du XVIII^e siècle, une lettre attribuée au frère Masseo, qui contient le récit des adieux de saint François au mont de la Vernia. Le savant historien du *Poverello* admet l'authenticité de cette pièce, bien qu'il n'en ait pu retrouver l'original, ni une copie ancienne, dans les archives des couvents de l'Ordre. Nous n'avons pas qualité pour nous prononcer sur cette question; mais il semble bien



JÉROME, GENTILHOMME INCRÉDULE, EXAMINANT LES STIGMATES
DE SAINT FRANÇOIS

(GIOTTO)

Eglise supérieure de Saint-François à Assise

COMMENT SAINT FRANÇOIS APPARUT A FRÈRE LÉON

SAINT François étant déjà passé de cette vie, il vint une fois à frère Léon désir de voir ce doux père que, vivant, il avait si tendrement aimé. Et pour obtenir l'accomplissement de ce désir, il s'affligeait le corps plus que de coutume par des prières et des jeûnes, et il pria Dieu avec grande ferveur qu'il accomplît son désir. Et enflammé ainsi en cette oraison, saint François lui apparut tout glorieux, avec des ailes; et il avait les ongles des mains et des pieds à la manière des aigles, et dorés. Et frère Léon, étant tout récréé et consolé de cette si merveilleuse apparition, il dit avec admiration : — « Pourquoi, mon très révérend Père, m'es-tu apparu sous une figure si admirable? » Saint François répond : — « Entre les autres grâces que la divine bonté m'a données et concédées, sont ces ailes, afin que, dès que je suis invoqué, je secoure les dévots de cette sainte Religion dans leurs tribulations et nécessités; et que j'emporte leurs âmes et celles de mes frères en volant, à la gloire suprême. Et ces ongles si grands et forts, et dorés, me sont donnés contre le démon, contre les persécuteurs de mon Ordre, contre les frères réprouvés de ce saint Ordre, afin que je les punisse par de dures et âpres égratignures et d'amères punitions ». A la louange du Christ. Amen.

que cette page, tout imprégnée de vie émouvante, et dont tous les traits sont en une si parfaite harmonie avec ce que nous savons de saint François, ne peut émaner que d'un témoin oculaire :

Frère Masseo, pécheur, indigne serviteur de Jésus-Christ, compagnon de frère François d'Assise, homme très agréable à Dieu; paix et salut à tous les frères et fils du grand patriarche François, gonfalonier du Christ.

Le grand patriarche, se décidant à dire le dernier adieu à ce mont sacré le 30 septembre 1224, le jour de la fête de saint Jérôme, le comte Orlando, comte de Chiusi, lui envoya un âne, afin qu'il pût chevaucher dessus, ne pouvant poser les pieds à terre, pour les avoir blessés et transpercés de clous. Le matin, de bonne heure, ayant entendu la messe à Sainte-Marie des Anges (*), conformément à son habitude, tous ayant été appelés dans l'oratoire, il leur commanda, par obéissance, qu'ils restassent tous en charité, qu'ils s'appliquassent à l'oraison, qu'ils eussent toujours soin dudit lieu et qu'ils y fissent l'office jour et nuit. De plus, il recommanda à tous le mont sacré, exhortant tous ses frères, présents comme futurs, de ne jamais permettre que ledit lieu fût jamais profané, mais toujours respecté et vénéré; donnant sa bénédiction à tous ceux qui y habiteraient et à tous ceux qui y porteraient révérence et respect. Et, pour l'opposé, il dit : — « Qu'ils soient confus (*confondus*) ceux qui audit lieu ne seront pas respectueux et que de Dieu ils en attendent le châtiment mérité ». Il me dit : — « Sache, frère Masseo, que mon intention est que sur ce mont restent des religieux dans la crainte de Dieu et des meilleurs qui soient dans mon Ordre; et pour cela les supérieurs s'efforceront d'y mettre les meilleurs des frères; ah ! ah ! ah ! frère Masseo, je ne dirai rien d'autre ».

(*) C'est le nom que l'on donne encore à la principale église de la Vernia (P. S.).

COMMENT FRÈRE LÉON VIT UNE TERRIBLE VISION EN SONGE

FRÈRE Léon vit une fois en songe s'apprêter le jugement divin. Il vit les anges avec des trompettes et divers instruments jouer et convoquer une innombrable multitude, dans une prairie. Et d'un côté de la prairie fut mise une échelle toute vermeille qui rejoignait la terre au ciel; et de l'autre côté de la prairie fut mise une autre échelle toute blanche qui, du ciel, descendait sur la terre.

Au sommet de l'échelle vermeille apparut le Christ, comme Seigneur offensé et très courroucé. Et saint François était quelques degrés plus bas que le Christ, et il descendit encore l'échelle et avec une voix très haute et fervente, il disait et appelait: — « Venez, mes frères, venez avec confiance; ne craignez rien; venez, approchez-vous du Seigneur, car il vous appelle ». A la voix de saint François et à son appel les frères allaient et ils montaient sur l'échelle vermeille avec grande confiance. Mais tous étant montés, l'un tombait du troisième échelon; l'autre du quatrième échelon; d'autres du cinquième et du sixième; et tous, l'un après l'autre, tombaient, de sorte qu'aucun ne resta sur l'échelle.

Saint François, à une telle ruine de ses frères, ému de compassion, comme pitoyable père, pria le juge pour ses fils, afin qu'il les reçût à miséricorde. Et Christ montrait ses plaies toutes sanglantes et disait à saint François: — « Voilà ce que m'ont fait tes frères ». Et peu après, en faisant cette supplication, saint François descendit quelques degrés et appela les frères tombés de l'échelle vermeille; et dit: — « Venez, prenez courage, mes fils et mes

Il ordonna ensuite et imposa à moi, frère Masseo, à frère Ange (*Tancrède de Rieti?*), à frère Sylvestre et à frère Illuminé que nous eussions spécial soin du lieu où arriva cette grande merveille de l'impression des sacrés stigmates. Cela dit, il dit: — « Adieu, adieu, adieu! frère Masseo ». Puis, retourné vers frère Ange, il dit: — « Adieu, adieu! », et il dit de même à frère Sylvestre et à frère Illuminé: — « Restez en paix, frères très chers; adieu! mon corps s'en va de vous, mais je vous laisse mon cœur; je m'en vais avec frère petite brebis de Dieu, et je m'en vais à Sainte-Marie des Anges, et ici je ne reviendrai plus; je m'en vais, adieu, adieu, adieu tous! adieu, mont sacré! adieu, mont de la Vernia! adieu, mont des Anges! adieu, très cher frère faucon, je te remercie de la charité dont tu usas envers moi; adieu! Adieu, roche Spicco (*), jamais plus je ne viendrai te visiter; adieu, adieu, adieu, rocher qui entre tes entrailles me reçus, le démon restant par toi dupé, jamais plus nous ne nous reverrons! Adieu, Sainte-Marie des Anges, je te recommande ces miens fils, Mère du Verbe éternel! »

Pendant que notre chère père disait ces paroles, nos yeux versaient des fontaines de larmes, et il s'en alla pleurant, lui aussi, emportant nos cœurs; nous autres restant orphelins par le départ d'un tel père.

Moi, frère Masseo, j'ai écrit ceci, avec larmes.
Que Dieu nous bénisse.

(*) Enorme rocher au pied duquel François allait se recueillir (P. S.).

frères, ayez confiance, ne vous désespérez pas; courez à l'échelle blanche et montez-y, car, par elle, vous serez reçus dans le royaume du ciel; courez, mes frères, selon mon exhortation paternelle, à l'échelle blanche ».

Et, au sommet de l'échelle apparut la glorieuse Vierge Marie, mère de Jésus-Christ, toute pitoyable et clémente; et elle recevait ces frères et, sans aucune peine, ils entrèrent dans le Royaume éternel. A la louange du Christ. Amen (1).

(1) Frère Léon, c'est le « disciple bien-aimé » de saint François; l'enfant de sa pensée; le confesseur et, aussi, le confident de toutes les heures, car sa simplicité tendre fait la joie plus exaltée et la douleur moins oppressante.

Frère Léon fut parmi les premiers qui vinrent grossir la petite troupe pénitente, après l'approbation de la Règle primitive par Innocent III (1210); il connut les temps héroïques de l'Ordre, la hutte de Rivo-Forto où la prière était si belle et le dénûment si généreux. Il résida, plus tard, à Bologne, en ce couvent trop fastueux et duquel saint François fit déloger les frères; ensuite, nous le retrouvons, toujours avec le maître séraphique, à la Portiuncule, à l'ermitage de Fonte-Colombo, où le *Poverello* s'était retiré pour composer la Règle définitive. Dès lors, il ne le quitte plus, l'accompagne à Rome, à la Vernia, où il assiste à l'impression des stigmates, enfin à Sainte-Marie des Anges. Pendant les dernières années de la vie de François, il l'entoure de ses soins affectueux et délicats, a avec lui ces longs entretiens rapportés dans le *Speculum Perfectionis* où ne resplendit plus, comme dans les dialogues, purs et clairs comme une annonce, des *Fioretti*, l'illumination d'une joie inconnue, mais bien l'amertume de l'idéal restreint et de l'avenir contrarié. Au lit funèbre du Petit Pauvre, il est là encore et, avec frère Ange, chante en pleurant le cantique des créatures.

Après la disparition du fondateur de l'Ordre, frère Léon compte avec frère Egide parmi les opposants les plus déterminés aux projets somptuaires de frère Elie. Afin de faire écarter la candidature de celui-ci à la direction de l'Ordre, il écrit, en 1227, le *Speculum Perfectionis*, où la pensée de François se reflète dans toute sa grandeur vive et audacieuse; déjà, il avait été chassé d'Assise, avec violence, parce qu'il avait brisé le tronc de marbre, disposé sur une place de la cité, et destiné à recevoir les offrandes pour l'érection commencée du somptueux couvent et de la Basilique de saint François.

Sainte Claire, fidèle au primitif esprit franciscain, secourt les compagnons de saint François dans leur détresse, pendant la persécution dirigée contre eux par frère Elie, au cours de son généralat (1232-39). Elle cache et conserve les écrits de frère Léon qui, par reconnaissance, sans doute, copie pour elle un missel admirablement calligraphié et conservé encore actuellement dans le trésor de saint Damien. Avec frère Ange et frère Junipère, il assiste la supérieure des Pauvres-Dames à ses derniers moments (11 août 1253), et meurt lui-même à la Portiuncule, peu après frère Rufin, dernier survivant des compagnons de saint François, le 14 ou le 15 novembre 1271.

Outre le *Speculum Perfectionis*, il écrivit, en collaboration avec les frères Ange et Rufin, la légende dite des Trois Compagnons (1246); on lui attribue également les récits de la vie de frère Egide que l'auteur des appendices des *Fioretti* a reproduits en partie dans son travail. (V. *Fioretti*, première partie, pp. 39, 42, 113; *Speculum Perfectionis*, édition Sabatier, p. LXII.)

ICI COMMENCE LA VIE DE FRÈRE JUNIPÈRE

I. — COMMENT FRÈRE JUNIPÈRE COUPE LE PIED A UN PORC POUR LE DONNER A UN MALADE

FRÈRE Junipère (1), homme de profonde humilité, de grande ferveur et charité, fut parmi les plus dévoués disciples et premiers compagnons de saint François; duquel saint François, parlant une fois avec ses saints compagnons, dit : — « Celui-là serait un bon frère mineur, qui aurait autant vaincu, et le monde, et soi-même, que frère Junipère ».

Une fois, à Sainte-Marie des Anges, comme enflammé de la charité de Dieu, il visitait un frère malade et lui demandait avec beaucoup de compassion : — « Puis-je te rendre quelque service? » le malade répondit : — « Il me serait de grande consolation si tu pouvais faire que j'aie un pied de porc ». Et frère Junipère dit de suite : — « Laissez-moi faire et je l'aurai immédiatement »; et il va, prend un couteau de cuisine et, en ferveur d'esprit, va par le bois où étaient certains porcs qui paissaient, et se jette sur l'un d'eux, lui coupe le pied et fuit, laissant le porc avec le pied tranché. Puis il revient, accommode et cuit le pied; et, avec beaucoup de diligence, il porte au malade ledit pied bien apprêté, avec beaucoup de charité. Et ce malade le mange avec grande avidité, non sans beaucoup de consolation et de joie de frère Junipère qui, avec grande réjouissance, pour faire fête à ce malade, racontait les assauts qu'il avait fait subir à ce porc.

Cependant, celui qui gardait les porcs, et qui vit ce frère couper le pied, rapporta, avec grande affliction, toute l'histoire à son maître. Et, informé du fait, celui-ci vient au couvent des frères, et les appelant hypocrites, petits voleurs, faussaires, malandrins, et mauvaises gens : — « Pourquoi avez-vous coupé le pied à mon porc? » Au bruit que cet homme faisait, saint François et tous les frères arrivent, et saint François, comme ignorant du fait, en

(1) Les détails biographiques sur frère Junipère n'abondent point dans les œuvres des annalistes contemporains de saint François. Nous savons qu'il fût reçu dans l'Ordre par celui-ci et qu'il mourût le 4 janvier 1258. Sainte Claire disait de lui, en souriant, qu'il était le « jouet de Jésus-Christ », et le père seraphique dénombrant un jour, à ses compagnons, les qualités et vertus dont il voulait que fût orné le frère mineur parfait, après l'avoir doué de la foi de frère Bernard, de la pureté et de la simplicité de frère Léon, de la courtoisie de frère Ange, « qui fut le premier chevalier qui entra dans l'Ordre », il lui confère « la patience de frère Junipère, qui parvint à l'état parfait de patience, par la parfaite abnégation de sa volonté propre et par le désir de suivre le Christ sur la voie de la Croix ». (*Spec. Perf.*, c. 85.)

toute humilité excuse ses frères et, pour apaiser cet homme, lui promet de lui faire réparation de tout dommage. Mais de tout cela il ne fut pas satisfait, et, avec beaucoup de colère, de vilénies et de menaces, furieux, il quitta les frères, répétant sans cesse qu'ils avaient coupé le pied à son porc par malice ; et n'acceptant aucune excuse ou promesse, il s'en alla ainsi, courroucé.

Et tous les frères étaient stupéfaits, et saint François, plein de prudence, pensa et dit dans son cœur : — « Frère Junipère aura fait cela par zèle indiscret ». Et il fait secrètement appeler à lui frère Junipère et il lui demande, disant : « As-tu coupé le pied à un porc dans le bois ? » Et frère Junipère, non pas comme quelqu'un qui aurait commis une faute, mais comme quelqu'un qui lui paraissait avoir fait une grande charité, répondit, tout joyeux, et dit ainsi : — « Mon doux père, il est vrai que j'ai coupé un pied audit porc ; et, si tu veux en connaître la raison, mon père, écoute : — « J'allai par charité visiter un tel frère malade ... » et il raconte tout le fait, puis ajoute : — « Et moi, je te dis, considérant la consolation que notre frère eût et le réconfort qu'il prit dudit pied que, si j'avais tranché le pied à cent porcs comme à un, je crois certainement que Dieu l'aurait eu pour bon. » Et saint François, rempli de l'ardeur de la justice et avec grande affliction, dit : — « O frère Junipère, pourquoi as-tu fait un si grand scandale ? non sans raison, cet homme se plaint et est ainsi courroucé contre nous ; et, peut-être, qu'il est à présent par la cité, nous diffamant à cause d'une telle faute, et il en a grand raison. Je te commande, par la sainte obéissance, que tu coures après lui tant que tu le rejoindras et jette-toi à terre devant lui et dis-lui ta faute, lui promettant de faire telle satisfaction, et de telle sorte, qu'il n'ait plus matière à se plaindre de nous ; car, certes, ceci a été un trop grand excès ».

Frère Junipère fut très surpris desdites paroles, s'étonnant que d'un tel acte charitable l'on pût en rien se fâcher, parce que les choses temporelles ne lui paraissaient rien que dans la mesure où elles sont charitablement distribuées au prochain.

Frère Junipère répondit : — « Soyez tranquille, mon père, je le rendrai de suite content. Et pourquoi dois-je être ainsi troublé, alors que ce porc auquel j'ai coupé le pied était plutôt à Dieu qu'à cet homme, et qu'il en a été fait une si grande charité ? » Et, ainsi, il se met en route et rejoint cet homme, qui était fâché hors de toute mesure et chez lequel il n'était resté aucune patience. Et il raconte à cet homme comment et par quelle raison il avait coupé le pied audit porc ; et cela avec la ferveur, l'exultation et la joie de quelqu'un qui lui aurait rendu un grand service, pour lequel il aurait dû être très récompensé. Plein de colère et dominé par la fureur, celui-là dit à frère Junipère beaucoup de vilénies, l'appelant fantastique et fou, petit voleur et méchant malandrin. Et frère Junipère n'avait cure de ces vilaines paroles, mais s'en étonnait, bien qu'il se délectât dans les injures ; et croyant qu'il ne l'avait pas bien compris, parce que cela lui paraissait matière de joie et non de rancœur, il répète de nouveau ladite histoire et il se jette au cou de cet homme, et l'embrasse, et lui dit comment cela fut fait seulement par charité, l'invitant et le priant de faire de même avec le reste de l'animal, avec tant de charité, de simplicité et d'humilité que cet homme, retourné en lui-même, non sans beaucoup de

larmes, se jeta à terre, et se confessant des injures adressées aux frères, il va et prend ce porc, et le tue, le cuit et le porte, avec beaucoup de dévotion et de larmes, à Sainte-Marie des Anges, et le donne à manger à ces saints frères, en réparation desdites injures.

Saint François, considérant la simplicité et la patience dans l'adversité dudit saint frère Junipère, dit à ses compagnons et aux autres personnes présentes : — « Dieu veuille, mes frères, que, de tels genévriers (1), j'en aie une grande forêt ».

II. — EXEMPLE DE LA GRANDE PUISSANCE DE FRÈRE JUNIPÈRE SUR LES DÉMONS

Les démons ne pouvaient soutenir la pureté de l'innocence et la profonde humilité de frère Junipère, ainsi qu'il apparaît en ceci : qu'une fois un démoniaque, contre toutes ses habitudes et avec beaucoup de détours, se jetant hors du chemin, dans une soudaine course, s'enfuit par divers sentiers, durant sept milles.

Et ses parents, qui le suivaient avec grande anxiété, lui ayant demandé pourquoi il avait fait tant de détours en fuyant, il répondit : — « La raison en est celle-ci : parce que cet insensé de Junipère passait par ce chemin ; et ne pouvant soutenir sa présence, ni attendre, j'ai fui à travers bois ». Et, s'assurant de la vérité du fait, on trouva que frère Junipère avait passé à cette heure, comme le démon avait dit.

Et saint François, quand des possédés lui étaient menés, afin qu'il les guérit, si les démons ne partaient pas de suite à son commandement, disait : — « Si tu ne sors pas de suite de cette créature, je ferai venir contre toi frère Junipère » et, alors, le démon, craignant la présence de frère Junipère et ne pouvant soutenir la vertu et l'humilité de saint François, de suite s'en allait.

III. — COMMENT, PAR L'INDUSTRIE DU DÉMON, FRÈRE JUNIPÈRE FUT CONDAMNÉ AUX FOURCHES

Une fois, le démon, voulant effrayer frère Junipère et lui donner déshonneur et tribulation, s'en alla à un cruel tyran, qui avait nom Nicolas, lequel était alors en guerre avec la cité de Viterbe, et lui dit : — « Seigneur, gardez bien votre château, parce que, bientôt, doit venir ici un grand traître, envoyé par les gens de Viterbe, afin qu'il vous tue et mette le feu en ce château. Et de ce que cela est vrai, je vous donne ces signes : il va à la manière d'un petit pauvre, avec des vêtements tout déchirés et rapiécés, et avec le capuchon déchiré retourné sur l'épaule ; et il porte avec lui une alène avec laquelle il doit vous

(1) Junipère, en italien *Ginapro*, signifie genévrier.

tuer, et il a au côté un briquet avec lequel il doit mettre le feu en ce château ; et si vous trouvez que cela n'est pas vrai, faites de moi toute justice ». A ces paroles, Nicolas se troubla et eut grand'peur, parce que celui qui lui disait ces paroles lui paraissait une personne de bien. Et il commande que la garde se fasse avec diligence et que, si un homme avec les susdits signes vient, de suite il soit amené devant lui.

Entre-temps arrive tout seul frère Junipère, auquel, à cause de sa perfection, on avait permis d'aller et de demeurer seul, comme il lui plaisait. Frère Junipère se rencontra avec quelques jeunes gens, lesquels, se moquant de lui, commencèrent à faire grande raillerie. De tout cela il ne se troublait, mais plutôt induisait ceux-là à faire encore plus grandes moqueries de lui. Et, arrivant à la porte du château, les gardes le voyant si défiguré, avec l'habit étroit, déchiré, parce que, en partie, par le chemin, il l'avait donné, pour l'amour de Dieu, aux pauvres ; et il n'avait aucune apparence de frère mineur ; et parce que les signes donnés manifestement apparaissaient, avec fureur il est mené devant ce tyran Nicolas. Et fouillé par les gardes, pour voir s'il avait des armes offensives, ils lui trouvèrent dans la manche une alène, avec laquelle il raccommodait les semelles, et encore lui trouvèrent-ils un briquet, lequel il portait pour faire du feu parce qu'il en avait besoin quelquefois et souvent habitait par les bois et les déserts.

Nicolas voyant les signes en celui-ci, selon l'information du démon accusateur, il commande qu'il soit garroté ; et ainsi fut fait, et avec tant de cruauté que toute la corde lui entra dans la chair. Et puis il le fit mettre à l'estrapade, et lui fit tirer et rompre les bras et tourmenter tout le corps, sans aucune miséricorde. On lui demanda qui il était, et il répondit : — « Je suis un très grand pécheur ». Et on lui demanda s'il voulait trahir le château et le donner aux gens de Viterbe, et il répondit : — « Je suis un très grand traître et incapable d'aucun bien ». Et on lui demanda s'il voulait occire le tyran Nicolas avec cette alène, et brûler le château, et il répondit : — « Je ferais des choses bien pires, si Dieu le permettait ». Et Nicolas, emporté par la colère, ne voulut faire plus ample examen, mais, sans aucun délai, et avec fureur, il condamna frère Junipère, comme traître et assassin ; et il ordonne qu'il soit lié à la queue d'un cheval et traîné par terre jusqu'aux fourches patibulaires, et qu'alors il soit de suite pendu par la gorge.

Et frère Junipère ne faisait aucune justification, mais, comme quelqu'un qui, pour l'amour de Dieu, se félicitait dans les tribulations, il restait tout joyeux et allègre.

Et, le commandement du tyran mis à exécution, frère Junipère lié par les pieds à la queue d'un cheval et traîné par terre, il ne se plaignait pas, mais, comme un doux agneau mené à la boucherie, il allait en toute humilité. A ce spectacle de justice sommaire courut, alors, tout le peuple, pour voir exécuter cet homme avec promptitude et cruauté ; et il n'était pas connu. Néanmoins, grâce à Dieu, un bon homme, qui avait vu prendre frère Junipère et le voyait supplicier, courut au couvent des frères mineurs, et dit : — « Pour l'amour de Dieu, je vous prie que vous veniez aussitôt, car il a été pris un petit pauvre ; et de suite a été donnée la sentence, et on l'a mené à la mort ; venez,

qu'il puisse, au moins, remettre l'âme entre vos mains, car il me paraît une bonne personne, et il n'a pas eu le temps de pouvoir se confesser, et il est mené aux fourches, et il ne paraît pas que la mort l'inquiète, ni le salut de son âme. Dites! qu'il vous plaise de venir aussitôt ».

Le gardien, qui était un homme charitable, va de suite pour subvenir au salut du condamné, et arrivant, la foule était déjà si multipliée pour voir cette exécution qu'il ne pouvait avancer; et il attendait le moment d'approcher, et ainsi observant, il entendit une voix parmi la foule qui disait : « Cessez, cessez, méchants, vous me faites mal aux jambes. » A cette voix, le gardien prit soupçon que c'était frère Junipère et, en ferveur d'esprit, il se jette parmi la foule et enlève le bandeau de la face du patient, et alors il connut vraiment que c'était frère Junipère. Et à cause de cela, le gardien voulut, par compassion, ôter sa tunique et en revêtir frère Junipère; mais lui, avec un visage joyeux, presque riant, dit : « O gardien, je ne veux pas ! » Alors, le gardien, avec beaucoup de larmes, prie les exécuteurs et tout le peuple qu'ils attendent un peu par pitié, jusqu'à ce qu'il aille prier le tyran pour frère Junipère, afin qu'il veuille lui faire grâce. Les exécuteurs consentirent, croyant qu'il était de sa parenté. Et le dévoué et compatissant gardien va au tyran Nicolas avec des larmes amères, et dit : « Seigneur, je suis en un tel étonnement et affliction, qu'à peine saurais-je le dire, parce qu'il me paraît qu'en ce pays soit, aujourd'hui, commis plus grand péché et plus grand mal qu'il n'en fut jamais fait aux jours de nos ancêtres, et je crois qu'il a été fait par ignorance. » Nicolas écoute le gardien avec patience et lui demande : « Quelle est la grande erreur et le mal qui ont été aujourd'hui commis en ce pays? » Le gardien répond : « Monseigneur, qu'un des plus saints frères qui soit à présent dans l'Ordre de Saint-François, dont vous êtes singulièrement dévot, vous avez condamné par un cruel jugement, et je crois, certainement, sans raison. » Nicolas dit : « Dis-moi, gardien, qui est celui-là, car, peut-être, ne le connaissant pas, ai-je commis une grande erreur. » Le gardien dit : « Celui que vous avez condamné à mort est frère Junipère, compagnon de saint François. »

Et le tyran Nicolas resta stupéfait, parce qu'il avait entendu parler de la renommée et de la sainte vie de frère Junipère et, tout étonné, tout pâle, il court avec le gardien, et arrive auprès de frère Junipère, le détache de la queue du cheval, le libère et, devant tout le peuple, il se jette à terre devant frère Junipère et, avec très grande abondance de larmes, demande pardon de l'injure et de la vilénie qu'il avait fait faire à ce saint frère; et il ajoutait : « Je crois, vraiment, que les jours de ma mauvaise vie approchent de leur fin, depuis que j'ai ainsi maltraité ce saint homme, sans aucune raison. Dieu permettra que ma mauvaise vie se termine dans peu de jours, de mâle mort, bien que je l'aie fait par ignorance. »

Frère Junipère pardonna au tyran Nicolas, absolument, mais Dieu permit, à quelques jours de là, que ce tyran Nicolas finit sa vie par une mort très cruelle; et frère Junipère s'en alla, laissant tout le peuple bien édifié.

IV — COMMENT FRÈRE JUNIPÈRE DONNAIT AUX PAUVRES
CE QU'IL POUVAIT, POUR L'AMOUR DE DIEU

Frère Junipère avait tant de pitié et de compassion pour les pauvres que, quand il voyait quelqu'un qui était mal vêtu, ou nu, de suite il ôtait sa tunique ou le capuchon de sa cape et les donnait au pauvre ; et, pour cela, le gardien lui commanda, par obéissance, qu'il ne donnât à aucun pauvre sa tunique ou une partie de son habit (1).

Il advint que, peu de jours après, il rencontra un pauvre presque nu, lui demandant l'aumône pour l'amour de Dieu, et auquel, avec beaucoup de compassion, il dit : « Je n'ai rien que je puisse te donner, sinon ma tunique, et mon supérieur, par obéissance, m'a défendu de la donner, ni aucune partie de mon habit, mais si tu me la tires du dos, je ne te contredirai pas. » Il ne parla pas à un sourd ; car, de suite, ce pauvre lui tira la tunique du dos et s'en alla avec elle, laissant frère Junipère nu. Et, retournant au couvent, il lui fut demandé où était la tunique ? Et il répond : « Une bonne personne me l'arracha du dos et s'en alla avec elle. » Et croissant en lui la vertu de la pitié, non content de donner sa tunique, il donnait les livres, ornements et manteaux, et ce qui lui tombait sous la main. Et pour cette raison, les frères ne laissaient pas traîner les choses, car frère Junipère donnait tout pour l'amour de Dieu et à sa louange.

(A suivre.)

Traduction littérale d'ARNOLD GOFFIN.



(1) La vertu, chez frère Junipère, avait des mouvements inattendus : Aucune considération de respect humain, de convenances ne séparait, pour la logique de cet esprit simpliste, la pensée de l'acte, pourvu que celui-ci lui parût propre à son humiliation personnelle ou au soulagement d'autrui.

Mais, encore que d'une façon un peu tumultueuse et insolite, ne suivait-il pas, selon ses capacités, l'exemple de saint François ? L'ardeur de la charité était telle chez ce dernier que le ministre général et son gardien durent également lui faire défense de donner ses vêtements aux mendiants, sans leur permission.

Dans les commencements de l'Ordre, il fit donner à une pauvre l'unique Evangile que possédait la Portiuncule, car, disait-il : « je crois fermement que cela sera plus agréable à Dieu et à la bienheureuse Vierge Marie que si nous y lisions ». Frère Léon ne nous montre-t-il pas son maître, honteux des mets plus relevés qu'il avait été obligé de consommer durant une maladie, se faire mener, à peine convalescent et en plein hiver, par la place d'Assise, la corde au cou et à moitié dépouillé de ses vêtements, en manière de pénitence publique et pour confesser devant tout le peuple sa faute prétendue ? (*Spec. Perf.*, 33, 39, 61.)

Gazette des Faits et des Livres

Mai 1901.

Tout doucement le Congo se fait une littérature... On le chanta d'abord dans de minables alexandrins, puis il fut brossé de chic sur les carnets de touristes trop hâtifs ou en frousse des fièvres; il était temps qu'un vrai voyageur, naturalisé Congolais par la fonction et un long séjour, ayant pénétré dans le détail de ce là-bas mystérieux et s'étant laissé pénétrer par lui; indépendant du reste, et sachant voir et écrire, nous donna ses impressions... C'est la valeur, l'agrément et la nouveauté du livre de M. Léopold Courouble : *Profils blancs et Frimousses noires* (1).

Léopold Courouble?... Attendez donc!... N'est-ce pas le M^e Chamailac de jadis qui, dans les quotidiens d'il y a dix ans, croqua le jour-au-jour de la vie judiciaire en des tableautins d'une si pimpante finesse et d'un si mordant contour? De Bruxelles, M^e Chamailac est allé à Boma; d'avocat il est devenu magistrat, mais en changeant de latitude et en passant de l'autre côté de la barre, il n'a point cru devoir modifier la jurisprudence de son observation si pénétrante, de son style si personnel et si primesautier, de son humour bien spéciale — une humour de gavroche bruxellois, étincelante et frondeuse, avec, de-ci de-là, une adorable teinte de sentimentalité.

Et de ceci surtout je féliciterai M. Léopold Courouble — car c'est à l'honneur de l'homme autant que de l'écrivain : dans la littérature appliquée à l'œuvre coloniale du Roi, où jusqu'ici il n'y avait eu place que pour la systématique flagornerie ou le débinage préconçu, il a su et osé être tout simplement sincère — et donner à ses lecteurs la sensation d'un compagnon de route dont la franchise de caractère et la loyale perspicacité de vision se fleurit de la plus délicieuse faculté d'évocation artistique.

* * *

(1) LÉOPOLD COUROUBLE : *Profils blancs et Frimousses noires*. Bruxelles, Lacomblez.

M. Jules Destrée transpose la *Robe Rouge* en un conte en prose ; le *Secret de Frédéric Marcinel* (1) (cela pourrait s'appeler la *Conversion par le Gendarme*) met en scène un Pandore bon, humanitaire, sentimental et qui se fait parmi les juges, « ses amis », le propagateur de l'Évangile selon le Président Magnaud ; cet honorable gardien de l'ordre a le verbe éloquent, distingué et parlementaire ; il parle bien, car il parle comme parlera M. Jules Destrée lors de la prochaine discussion du budget de la justice. Marcinel est un intellectuel de la maréchaussée — et là est le secret de son influence sur les magistrats dont c'est sa vocation de redresser ce qu'il appelle si originalement « la déformation professionnelle ».

Il y a dans ce livre deux choses vraiment d'art : la scène de la chambre du conseil, qui est un amusant et pittoresque croquis à la Daumier et un tableau d'intérieur pauvre sobrement empoignant.

* * *

Ces chers critiques de France!... Ils appellent et implorent, et attirent l'exotisme — et à peine un écrivain étranger s'est-il chez eux installé dans la vogue qu'ils l'insinuent plagiaire ; M. Brunetière vient de découvrir que *Quo Vadis* était transposé des *Martyrs* ; et les premiers livres de Gabriele d'Annunzio suscitèrent des rapprochements malveillants avec les œuvres de Bourget et de France ; il serait étonnant que Hugues Rebelle ou Jean Lorrain ne revendiquent point aujourd'hui leur part du... *Feu* (2).

La vérité est que, dans la littérature européenne d'à présent, d'Annunzio apparaît comme une personnalité bien nette et bien tranchée ; c'est, au sens absolu du mot, un païen ; et toute l'ardeur de vivre, de sentir et d'aimer des vieux lyriques romains et des artistes de la Renaissance afflue en lui. Le *Feu* — un feu qui brûle en cassolettes d'or dans le décor toujours prestigieusement approprié de Venise — est un nouvel hymne à l'Amour et à l'Art ; il eut plu à Pétrone et au Titien ; Véronèse se serait miré d'admiration dans ce paysage soyeux et purpurin, et Raphaël eut souri à la Foscarine comme à l'âme même de sa Fornarine.

Une telle conception de la vie où l'art est dieu et la volupté déesse, proférée après dix-huit siècles de christianisme, semblera plutôt une très brillante gageure de rhétorique, mais dans sa fiévreuse et cynique brutalité, je la préfère peut-être à tant d'équivoques tentatives actuelles où l'idéalité et la roserie se servent réciproquement de condiments dans la confection de perverses tablettes du sérail.

* * *

Il en est ainsi de d'Annunzio comme de Zola ; si opposé que soit l'angle sous lequel l'un et l'autre considère la vie, il n'est pas, avec eux, d'erreur ou de surprise possible. Le *Travail* (3) n'a d'autre portée et n'aura d'autre résultat que

(1) JULES DESTREE : *Le Secret de Frédéric Marcinel*. Bruxelles, Larcier.

(2) GABRIELE D'ANNUNZIO : *Le Feu*. Paris, Calmann-Lévy.

(3) EMILE ZOLA : *Le Travail*. Paris, Fasquelle.

d'ajouter un massif et lourd moellon de plus à l'édifice patiemment élevé par le chef du naturalisme; nul artiste de ce temps ne demeura davantage — *qualis ab incepto* — fidèle à ses origines, esclave de ses préalables théories, imperméable aux évolutions, revêche au renouvellement. A sa façon, M. Zola est un classique qui, après s'être tracé la voie en un *art poétique*, dont il fut lui-même le Boileau, a suivi cette voie avec la plus consciencieuse et la plus ponctuelle ténacité. De la *Fortune des Rougon*, son premier livre, au *Travail*, son second, il y a vingt-trois volumes, et la vision des choses que l'écrivain s'impose n'a point dévié d'un systématique pessimisme; sous d'autres noms, les mêmes personnages gravitent dans le même cercle de déprimante médiocrité morale; le même style, lourd, gris, dépourvu de toute grâce et de toutes nuances, les drape; et finalement, des mêmes détails assemblés, répétés et accumulés, surgit l'une des diverses synthèses — cathédrale, assommoir ou usine — qui dominent chacune des œuvres de Zola comme l'un des *Ananké* symbolique de la vie moderne.

M. Zola fut peut-être l'ouvrier le plus laborieux de l'art, en notre siècle; mais cet énorme travail n'aura-t-il pas été assez vain, puisque tous ses livres furent systématiquement identiques de vision et de procédé.

Flaubert n'a pas écrit que *Madame Bovary*, tandis que l'auteur du *Travail* n'a jamais produit une *Salambô* ou une *Légende de saint Julien l'Hospitalier*.

M. Zola fut le théologien du naturalisme — rigide, intransigeant et mortellement monotone.

* * *

Sous ce titre assez énigmatique : *la Souricière* (1), M. Louis Dimier dédie à Maurice Barrès, ce qu'il appelle « un roman d'hygiène morale de la jeunesse ». Cet hommage, revenait de droit au maître des *Déracinés* et de l'*Appel au Soldat*, car ces deux œuvres déterminèrent en maintes parties de son livre la vision psychologique et sociale du jeune auteur, comme en d'autres chapitres, plus spécialement orientés vers le mysticisme, se fait sentir l'influence, même de verbe, de J.-K. Huysmans.

On pourrait, en vérité, plus mal choisir ses maîtres; ceci ne soit donc point un reproche, mais simplement l'indication de la catégorie littéraire où M. Dimier s'est rangé et où il est appelé, par des travaux plus personnels, à prendre une place très en vue.

Tel quel — avec son intrigue un peu compacte et alourdie d'incidents, avec son style dont la concentration voulue exclut trop l'harmonie et la grâce, — *la Souricière* est un noble effort et un vaillant début!

Ces années si périlleuses dans la vie de l'homme et si décisives de son avenir, et qui vont du collège au mariage, M. Dimier s'en est fait l'historiographe extraordinairement minutieux et bellement sincère; le cadre où son héros déroule sa psychologie adolescente est peut-être un peu diffus à force de minutie; mais cette psychologie elle-même, en ses reflux contradic-

(1) LOUIS DIMIER : *La Souricière*. Paris, Perrin.

toires, est déduite avec une vérité qui empoigne et séduit; et telle scène de café-concert, comme tel épisode de la confession, sont l'une et l'autre en leur genre des chefs-d'œuvre.

Toute l'œuvre, du reste, — et jusqu'en ses défauts — profère cette qualité haute et rare d'être, tant dans l'observation que dans la forme, une œuvre de conscience; et en des jours où sévit dans le roman français le plus extravagant automobilisme, voilà qui mérite, n'est-ce pas, mieux qu'un encouragement, de l'admiration et du respect.

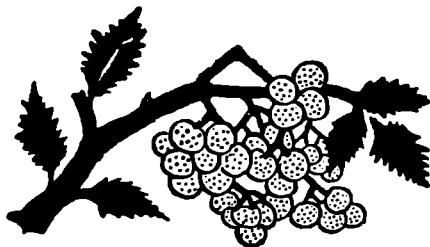
* * *

Maître Thomas Braun étant en même temps délicieux poète, exquisement bénisseur, fut chargé, en l'an de grâce 1901, d'entretenir, dans la confrérie des gens de robe et de toque, la cassolette parfumée où couve, sous la cendre des affaires, le feu discret de l'art; de son souffle juvénil, il en fit essorer cette jolie et pittoresque flambée, amusante et capricieuse comme un toupet de clown: l'*Almanach du Jeune Barreau* (1).

Oui, la jolie fusée d'observation, de poésie, d'ironie et d'impertinence, éclairant en taquinerie, dans les recoins sombres du Palais, les menus tics, les petites manies, les mignons défauts — la joyeuse gerbe étoilée de potins, de croquis, de souvenirs et de pointes — l'étonnant moulinet d'esprit au-dessus des ailes duquel évoluent bonnets, codes et dossiers — tout un feu d'artifice enfin tiré par le Droit en goguette et en bonne fortune à l'honneur de la Littérature!...

Et la Littérature reconnaissante fait retrouver à M^e Edmond Picard les meilleurs de ses vers anciens, autorise M^e Spaak à se souvenir du procès de Rennes avec sérénité, met M^e Jules Destrée sur la piste d'un bon gendarme, stimule la candeur rabelaisienne de M. Fritz Ninauve, octroie à M^e Eug. Stevens la grâce d'avoir, en quelques pages, de l'esprit pour tous les jours de l'année, et nous donne enfin l'original spectacle de M. le Ministre de la justice, disant « *Quo Vadis?* » à M^e Léon Delacroix.

FIRMIN VANDEN BOSCH.



(1) *Jeune Barreau de Bruxelles*. Almanach 1901. Bruxelles, veuve Monnom.

LES LIVRES

LA POÉSIE :

Les Femmes de Shakespeare, poème, par THÉODORE MAURER. — (Paris, Édition de la Maison des Poètes.)

Les Femmes de Shakespeare! Une galerie de portraits où se rencontrent, auprès des figures tragiques de Lady Macbeth et de Cléopâtre, ces douces et chastes silhouettes de songe : Desdémone, Miranda, Juliette, Ophélie; auprès des grimaçantes sorcières, le groupe enchanteur des fées, la Reine Mab et Titania! Le rêve de fixer les traits caractéristiques de ces physionomies dans la forme impeccable du sonnet a tenté M. Théodore Maurer, pour la plus grande joie de ceux qui reconnurent en lui un véritable poète, épris de rythmes sûrs et de couleurs vives.

Les autres parties du recueil : le *Cantique des Cantiques*; *Sur la Cimaise*; *Talons rouges*, etc., sans donner une impression d'art aussi intense que *les Femmes de Shakespeare*, contribuent à faire du volume de M. Maurer un ensemble harmonieux et charmeur.

Au Jardin de Mélancolie, poésies, par JOSÉ PERRÉE. — (Liège, Librairie, J. Henry et Cie.)

M. José Perrée, dont l'imagination aime les demi-teintes et les nuances vagues, ferait de bien meilleures poèmes s'il s'astreignait à travailler davantage la forme de ses vers. Pourquoi ces incorrections, évidemment conscientes, qu'un labeur plus sérieux ferait disparaître?

Ces réserves faites, nous aimons à trouver, dans ce petit recueil, l'expression d'une âme rêveuse et tendre, qui se plaît à errer par les jardins désolés d'automne, au crépuscule, quand la lune, de ses larges traînées lumineuses, caresse les feuilles mortes.

CH. DE S.

LE ROMAN :

Une Rançon, roman, par ERNEST MALTRAVERS. — (Paris, Librairie A.-L. Charles.)

Ceci est un véritable roman et un livre rare. Je m'explique : un véritable roman parce que l'auteur s'est attaché à dépeindre des caractères et à analyser

une crise psychologique résultant du concours de ces caractères à un moment et sous des rapports donnés; un livre rare, parce que jusqu'à présent nos écrivains belges se sont plutôt ingénies à donner carrière à leur talent héréditaire de coloristes, en brossant de larges tableaux, et ont dédaigné un tant soit peu ce souci d'étudier des âmes, qui fait la gloire du roman français.

C'est dire que l'ouvrage par lequel M. Ernest Maltravers se révèle au public, se recommande surtout par l'analyse des personnages. Ses principales qualités sont l'étude sérieuse des caractères et la logique serrée des situations. Ici, rien n'obéit au hasard. Chaque événement trouve sa raison d'être dans l'état d'âme de ceux qui concourent à le produire. Tout est ordonné et justifié, comme dans un problème mathématique.

Octave Rheid, homme d'intelligence profonde et de cœur noble, se trouve au chevet de son frère Fernand, victime d'un accident de chasse, avec une jeune veuve, M^{me} de Falhaën, qui a recueilli le blessé dans sa demeure. Au-dessus de ces trois êtres plane un double amour. A l'ancienne passion insoupçonnée de Fernand pour M^{me} de Falhaën s'ajoute l'amour grandissant, irrésistible et bientôt partagé d'Octave. Mais la vie du blessé est attachée à sa passion. En nobles cœurs, M^{me} de Falhaën et Octave se sacrifieront, celle-là, en s'efforçant d'aimer Fernand qu'elle épousera pour le sauver de la mort, celui-ci en s'éloignant pour longtemps d'un séjour que le bonheur de son frère et sa tristesse lui rendraient insupportable. Mais le temps passe, et l'auteur montre à merveille comment chez M^{me} de Falhaën la compassion se transforme peu à peu en amour, ce qui accentue la désillusion d'Octave, condamné à payer la rançon du bonheur d'autrui.

Ce roman serait presque une œuvre de premier ordre si le style y était à la hauteur de la pensée. Aussi espérons-nous sincèrement que M. Ernest Maltravers accordera un peu plus de soin à la forme des autres romans qu'il se doit à lui-même de nous donner.

CH. DE S.

Coupable, par JOSÉ DE COPPIN. — (Godenne, Namur.)

Le nouveau roman du baron José de Coppin se distingue par les qualités précieuses que l'on découvre en ses œuvres précédentes. Le lecteur se laisse prendre au charme entraînant du récit, captivé par les caractères si attachants, si finement dessinés de Jeanne, de Monique, d'Octave. En outre, l'intérêt est constamment éveillé, mérite qui provient surtout de ce que le livre n'est pas embarrassé de ces lourdeurs, de ces longueurs affadissantes qu'on rencontre souvent chez des romanciers, pourtant célèbres, qui tiennent absolument à remplir leurs cinq cents pages d'impression. Le style est charmant, d'une discrète simplicité en son élégance de bon ton, évocatif dans les descriptions où fleurissent des images qui décèlent le poète. M. José de Coppin se complaît dans ce que la critique appelle parfois le roman *idéaliste*. Ses tendances sont hautes, et il aime à mettre en relief les véritables éléments de bonheur de l'existence. Cependant, qui oserait dire que des caractères comme ceux de Jeanne, d'Octave, de l'abbé Bondroit ne se retrouveraient pas dans la réalité? Et alors même qu'ils constitueraient des exceptions, pourquoi le romancier ne serait-il pas en droit de les faire vivre en son œuvre?

Sans vouloir dire que la morale peut remplacer l'art, il est évident qu'à valeur artistique égale, une œuvre d'art morale dépasse l'œuvre d'art immorale de tout l'abîme qui sépare le bien du mal. M. José de Coppin l'a compris. Pourquoi le beau qui, selon la définition classique, est la splendeur du vrai, ne serait-il pas aussi la splendeur du bien? Entrevue à ces clartés du ciel qui dissipent les brouillards, s'évanouit aussi la distinction factice entre l'idéalisme et le réalisme, suivant la parole admirable d'un philosophe aux larges perspectives de pensée, aux intuitions rapides projetant des splendeurs d'éclair sur les problèmes les plus obscurs de notre âme et de notre destinée. J'ai nommé l'ami de José de Coppin, le tant regretté Octave Pirmez qui s'exprime ainsi qu'il suit en ses *Heures de Philosophie* (xv) : « L'homme de génie est celui qui est bien pénétré de la commune origine de la réalité et de l'idéal, et qui non seulement saisit le rapport des deux mondes, mais peut le faire sentir après une élaboration intime . »

G. de G.

LE THÉÂTRE :

Bjoernstjerne Bjoernson. — Le Roi. — Le Journaliste,
dramas. — (Paris, P.-V. Stock.)

Il n'y a pas, au point de vue littéraire, un composé plus étrange, plus complexe, plus hétéroclite qu'un écrivain du Nord — j'entends originaire de la bienheureuse péninsule scandinave d'où nous vient aujourd'hui un gros rayon de cette fameuse lumière indispensable à la vie intellectuelle — car ne parlons pas des Russes qui demeurent essentiellement réalistes, ni d'autres, tel le récent Sienkiewicz qui est tout ce qu'on veut, mais avec cette réserve qu'il ne mêle les « genres » que dans son œuvre total et non dans ses romans particuliers. Prenez à contre-pied cette remarque et vous aurez la caractéristique des plus notoires dramaturges norvégiens. Un drame d'Ibsen contient presque toujours une thèse, une étude de caractères, une synthèse de classe sociale, un conflit d'idées, une opposition de sentiments, le tout enveloppé dans suffisamment d'actions pour que l'ensemble vive au théâtre. Voilà pour la contexture. La forme passe du réalisme le plus strict à la poésie la plus large, sans compter le merveilleux, le mystique, l'humoristique, les femmes voilées, les génies tant terrestres, aériens, que marins, sans compter les chœurs et tout le personnel de diverses mythologies insérés tour à tour dans les éléments naturels aux fins de dire leur petit mot, à l'occasion, dans la pièce! Eh bien, c'est du Romantisme, ça! Et je pose en thèse que les écrivains norvégiens, désormais cosmopolitement admirés, en raison de leur talent d'une part et du snobisme contemporain de l'autre, que ces écrivains sont les derniers romantiques de l'Europe. Ne nous attardons d'ailleurs pas à cette thèse éminemment contredisable comme toute bonne thèse et arrivons aux deux drames épigraphant ces lignes.

Bjoernstjerne Bjoernson nous est surtout connu par *Au-dessus des forces humaines* dont j'ai eu occasion de parler ici même. Le drame et le livre eurent un succès sérieux en pays latin; et comme succès oblige, on s'est empressé d'en traduire deux autres. On n'a eu ni complètement tort — vu que ces

pièces sont intéressantes — ni tout à fait raison, car elles sont loin de valoir la devancière. Ne vous imaginez pas que *le Roi* soit une « peinture » de la Royauté; non, c'est une « étude de roi », d'un type particulier, bien particulier de souverain : bourgeois, voulant se marier bourgeoisement, et socialisant, c'est-à-dire amené doucement à ne plus croire du tout, relativement à lui « que c'est arrivé » ! Il est facilement imaginable qu'un pareil monarque doit s'attirer des ennuis. Ce sont ces ennuis, ceux qui y collaborent et y participent : fiancée, courtisans, notables industriels, conseillers privés, dames d'honneur, etc., qui constituent le sujet de la pièce. Je ne puis entrer dans la tâche d'esquisser « les actions » du drame. Je ne veux que noter ce trait : un roi démocrate et un peuple royaliste conservateur; conflit entre les deux tendances naturellement; mais n'est-ce pas piquant, inattendu, un peu romanesque et très romantique que cette interversion des rôles!?

Avec *Le Journaliste* nous tombons dans un tout autre genre. Ici c'est une âpre satire sociale : celle du Journalisme, et une thèse : La Politique est bonne en soi, mais la Presse l'entrave, l'annihile, la corrompt. La pièce est conçue dans la manière des « Corbeaux » de Becque. Reconnaissons qu'elle a de la force, des situations vigoureusement dramatiques et que, malgré son convenu, son outrance voulûment paradoxale, elle porte. Ce portrait de « Sâle Monsieur » si discutablement représentatif qu'il puisse paraître de toute une classe, de toute une force sociale, fait néanmoins plaisir à lire. *Le Journaliste* est la meilleure des deux œuvres de Bjoernstjerne réunies dans ce volume. Et maintenant, pour terminer, y a-t-il moyen de porter un jugement d'ensemble sur l'une et l'autre?... Difficilement. Il faut dire, pour être sincère, qu'elles n'apportent rien de nouveau au théâtre comme conception, comme genre de thèses, ni comme manière, ni comme types. Pourtant elles sont intéressantes intrinsèquement. Et puis l'on sent que lues dans leur langue, elles apparaîtraient dans un relief autrement accusé. Si bien traduite que soit une œuvre elle donnera forcément l'impression d'une femme élégante portant la robe d'une autre femme élégante; elle sera certes encore jolie, mais malheureusement plus de sa beauté à elle.

G. B.

Yolaine, drame en quatre actes, par JEHAN MAILLART. — (Mons, L. Boland, Édition de l'*Idee libre*.)

Un drame, d'allure hiératique, et dont le symbolisme ardu n'apparaît guère qu'après un assez long examen. Détrôné par Coliane, la reine mystérieuse dont la présence suffit pour faire jaillir vers elle, de tous les cœurs, de pourpres floraisons d'amour, le roi d'un pays de rêve n'a pas de plus dévoués partisans que Gualbert, vieux châtelain d'un burg antique, Olgonde sa femme et Arvor, son fils. Sur le conseil d'Aryll, ministre équivoque et mauvais génie de la reine, Coliane fait exécuter Gualbert, qui représente la résistance à son absolu pouvoir. Stimulé par Olgonde, la Haine, le prince Arvor se voue à l'œuvre de vengeance. Mais, comme Hamlet, Arvor doute : sa pensée lui dicte tour à tour des devoirs et des idées contraires, et il est aussi une créature de chair, soumise aux lois de la passion et de l'épouvante. Sitôt qu'il a vu Coliane, il s'est

senti entraîné vers elle, malgré le sang qui les sépare. Dès lors, la fatalité le pousse, irrésistible. Il tue Yolaine, la douce enfant du vieux roi, qui lui offrait le jeune et poétique amour. Le roi lui-même se courbe devant la Destinée. Coliane et Arvor régneront, après avoir lavé leur empire de la présence d'Aryll.

Ce drame, qui n'est évidemment pas destiné à la scène, contient plusieurs passages d'une grande beauté. L'auteur a développé les qualités de style contenues en germe dans ses *Contes chimériques*. Il sait l'art des longues tirades, qui se déroulent comme des manteaux de pourpre chargés de pierreries. Sans doute pourrait-on lui reprocher parfois un peu trop d'obscurité dans le symbole et quelques maladresses dans l'expression.

CH. DE S.

DIVERS :

La Vie des Abeilles, par MAURICE MAETERLINCK. — (Paris, Fasquelle.)

Ce livre est écrit, si je puis m'exprimer ainsi, en un style d'abeilles, ailé et bruissant, d'or, de cire et de miel. C'est un vrai poème en prose : le poème de la ruche. Je ne crois pas qu'on ait jamais écrit sur ce sujet, bien digne d'inspirer un artiste, un livre plus exquis.

Il nous fait aimer ce charmant petit monde des abeilles, si merveilleux et si génial, intéressant au premier chef, mille fois plus que le vilain monde des hommes. Il est tout embaumé du parfum des fleurs des champs, dans le calice desquelles l'abeille va s'enivrer chaque jour du nectar d'or dont elle fait son miel succulent.

De Maeterlinck nous aimions déjà le théâtre naïf et étonnant, si vrai et si naturel, si puissant qu'il peut se passer et se passe en réalité de la mise en scène de fantaisie qui cache le vide de tant d'autres théâtres.

De Maeterlinck encore nous aimions cet évangile de la beauté et de la bonté, qu'est le *Trésor des humbles*, bréviaire mystique de la philosophie des êtres et des choses, dont la méditation nous a fait passer de si bonnes et belles heures.

Voici maintenant que dans ce traité des abeilles, Maeterlinck nous commente une des plus radieuses pages du divin livre de la nature en une de ses manifestations les plus touchantes.

D'aucuns me diront peut-être que ce petit monde bourdonnant n'a point toute l'intelligence profonde que Maeterlinck lui prête. D'abord en est-on bien sûr ? Et puis que m'importe ! Il l'idéalise et j'aime l'idéal. L'idéal, c'est pour moi la plus belle et la plus puissante des réalités. C'est la seule réalité pour le penseur. Il le poétise et j'aime la poésie. Elle nous fait oublier, elle nous cache la médiocrité et la laideur du monde. Il le chante et il le fait chanter en des accents émus et vibrants et j'aime la chanson des arbres, des montagnes, des sources, des fleurs, des oiseaux, des abeilles, de tous ces millions d'êtres qui sont l'âme du monde et dont les voix harmonisées en un sublime concert constituent l'hymne éternel de la terre à Dieu.

M. Maeterlinck, en nous exposant d'une façon si gracieuse la vie et les mœurs des abeilles, nous les fait aimer, comme il les aime lui-même en vrai poète qu'il est.

Elle est délicieuse cette interprétation de l'âme des abeilles que nous donne ce curieux livre qui forme un traité complet de la psychologie de ce petit peuple.

Quel dommage que ce charmant livre soit entâchée d'erreurs philosophiques incompatibles avec les principes chrétiens, les nôtres.

H. M.

Psychologie d'une Ville, Essai sur Bruges, par H. FIÉRENS-GEVAERT.
(Paris, Alcan, éditeur.)

Dans le chapitre capital de ce nouveau livre, M. Fiérens-Gevaert observe que la théorie du milieu, professée par Taine avec quelque exagération, pourrait trouver une excellente application dans l'étude psychologique des villes, des centres urbains où fleurissent les grandes écoles d'art. « Toute cité, dit-il, est un organisme comparable à l'être humain. Considérées de la sorte, les grandes communes belges : Ypres, Bruges, Gand, Anvers offriraient des passionnants sujets d'observation aux historiens, aux archéologues, aux artistes. Bruges serait l'exemple le plus frappant que pourrait fournir la Flandre. » Cet exemple à mettre en lumière a tenté M. Fiérens-Gevaert, pour sa propre joie et pour le plaisir esthétique de ceux que passionne l'art.

L'âme même de Bruges, ce qui palpita, au cours de dix siècles dans la noble cité, ce qui la fit splendide et pathétique, ce qui caractérisa sa beauté, s'évoque ici. M. Fiérens prend la ville à sa naissance dont il indique les conditions, la montre grandissant en puissance autant qu'en génie pendant l'héroïque période communale, jetant sous les ducs de Bourgogne les feux éblouissants de sa splendeur épanouie, puis s'affaiblissant, déclinant peu à peu à la fin du xv^e siècle, pour entrer, cent ans plus tard, après un crépuscule parfois éclatant encore, dans une nuit profonde d'où elle cherche, depuis quelques années, à remonter vers la lumière et vers la vie. Spectacle émouvant et grandiose ! Pour chaque siècle, M. Fiérens montre comment les besoins sociaux et économiques, l'organisation intérieure, la richesse ou le dépérissement de la ville, l'énergie, l'héroïsme ou les faiblesses des habitants s'extériorisent dans la physionomie monumentale et dans l'ornementation artistique de la Commune. Dans une série de tableaux, pittoresques, vivants et somptueux, il ressuscite ainsi Bruges aux diverses époques de son existence.

Nous n'étonnerons personne en disant que l'histoire de l'art brugeois tient dans ce livre une place prépondérante et légitime. C'est même l'art flamand tout entier qui, par moments, y apparaît dans sa gloire. M. Fiérens étudie avec plus d'amour et une remarquable compétence critique l'âge d'or de la peinture en Flandre, sous les ducs de Bourgogne. Les érudits belges, comme il le remarque avec raison, se sont livré sur ce sujet à de précieux travaux chronologiques, dont il faut louer le scrupule et la patience. Ils ont tiré du néant certains maîtres oubliés ou inconnus, détruit les légendes dont s'enveloppent presque toujours les grandes figures disparues. Leur patriotisme, d'ailleurs respectable, a maintenu leurs études dans le domaine limité des faits et des événements locaux, et nous devons bien reconnaître que, seuls, des

écrivains étrangers aux goûts et à l'idéal flamands, mais dégagés des partis pris particularistes, ont examiné avec fruit l'évolution historique des écoles brugeoise et anversoise, ont donné à la Belgique les seuls ouvrages où les créations de ses peintres fussent étudiées avec une compréhension esthétique réellement évocatrice. M. Fiérens, diverses études signées de son nom en témoignent avec le présent livre, semble avoir l'ambition très belle de donner à la Belgique une œuvre belge sur l'art national. Son passé, qui n'est pas long encore, mais qui est brillant déjà, le désigne comme un des rares qui puissent mener une telle œuvre à bonne fin. Qu'il l'entreprenne résolument. Nous nous consolerons de l'attente inévitable en relisant souvent quelqu'un des beaux chapitres de son essai sur Bruges.

M. D.

LITTÉRATURE FLAMANDE :

De Vlaamse school d'Anvers. — Cette superbe revue d'art éditée par Buschman, publie dans son numéro de juin un intéressant article de William Ritter sur Boecklin, rehaussé par deux belles reproductions de tableaux du maître. Ce beau fascicule contient encore la reproduction de deux merveilleuses gravures de Düres.

Dietsche Warande en Belford publie chaque mois une revue des revues belges et étrangères qui est faite d'une façon absolument remarquable. C'est une analyse intelligente et admirablement résumé des plus importants périodiques du monde intellectuel. C'est une des parties les plus intéressantes de cette jeune revue flamande, qui publie, en outre, chaque mois des articles très littéraires et très artistiques.



NOTULES

Les Conférences de M. du Chastain sur le Théâtre Contemporain en France. — M. du Chastain a brillamment clôturé la série de ses très intéressantes conférences sur le théâtre contemporain en France. En ces fines causeries, le maître conférencier dont on connaît l'esprit souple et le talent d'improvisation s'est montré tour à tour spirituel, philosophe, amusant, profond, attendri.

Après avoir retracé brièvement l'histoire du théâtre en France depuis la faillite du romantisme jusqu'à nos jours et dégagé l'esprit de trois grandes méthodes critiques, celle de M^{me} de Staël, celle de Sainte-Beuve et celle de Taine, M. du Chastain a étudié successivement Lavedan, Donnay, Lemaître, Hervieu, Brieux dans la comédie proprement dite, Courteline dans le vaudeville, Rostand et Richepin dans le drame en vers. M. du Chastain a apprécié l'œuvre des premiers avec une sagacité consciencieuse, se guidant à la lumière des principes les plus élevés.

Partant de ce point de départ qu'en toute pièce de théâtre il faut considérer trois choses : la charpente, l'idée et le style, et tout en rendant hommage aux qualités de verve, d'esprit, d'observation qui distinguent la plupart des pièces de ces auteurs dont les talents si divers sont incontestables, il a constaté à peu près partout, avec des nuances et des différences subtiles, impossibles à reproduire ici vu le cadre restreint dont nous disposons, ou que la philosophie était absolument absente de ces œuvres, ou bien que celle dont ils s'inspiraient n'y était ni très perspicace ni très solide. M. du Chastain nous a fait là-dessus deux ou trois éloquents conférences, où il a mis, par exemple, en regard, Molière, le grand comique, et Donnay, l'ironiste destructeur ; le premier, éclairant, guidant l'Humanité vers un idéal par l'étude de nos plaies morales, le second considérant la vie comme une mystification, aboutissant ainsi logiquement à la dissolution sociale et à la déliquescence. Ainsi encore Lavedan

qui, en des pièces comme *Viveurs*, *Le Nouveau Feu*, se complaît dans des milieux d'exception et de détraqués. Ces pièces peuvent être absolument amusantes, mais ne sauraient avoir la prétention de peindre la société. Hervieu, le féministe militant, oublie dans ses *Tenailles* que le mariage a été surtout institué pour sauvegarder la dignité et le bonheur de la femme. M. du Chastain reproche à Brioux une tendance aux solutions trop radicales, et, en un autre ordre d'idées, le relâchement du style par qui seul vivent les œuvres d'art.

En une conférence de couronnement, il a étudié les grands courants philosophiques qui parcourent l'âme contemporaine, et dont les tendances prépondérantes se personnifient en trois noms célèbres : Schopenhauer, Tolstoï et Nietzsche. Ces concepts de la vie et de la société séduisent à coup sûr les esprits amoureux de théories, mais sont dépourvus d'efficacité pour susciter en pratique une direction philosophique saine et positive. Où la trouverons-nous ? Dans le panthéisme pessimiste du premier ? Assurément non. Dans l'idéalisme humanitaire du second, le plus sympathique des trois ? Mais le Paradis évangélique qu'il fait miroiter dans un horizon lointain et trompeur est séparé de nous par une longue route hantée de visions funèbres et arrosée de sang. Dans l'éblouissement factice du Surhomme ? N'insistons pas sur cette écœurante déification de l'Egoïsme, tout en reconnaissant que par un certain côté, un tout petit côté, la doctrine nietzschéenne a pu avoir quelque influence favorable sur le développement de la force, de la conscience de la personnalité humaine.

Mais ne désespérons pas. Une aube douce illumine de ses rayons roses le seuil du xx^e siècle. Le réveil philosophique ne tardera pas à sonner, et ce réveil viendra de la France, du pays qui vit naître saint Bernard et saint François de Sales, Descartes et Pascal, Bossuet et de Maistre, Lacordaire et Hello. C'est l'avis de M. du Chastain. C'est aussi le nôtre.

GEORGES DE GOLESCO.

* * *

L'Art et l'Autel, nouvelle revue fondée à Paris, en vue de rendre à l'art religieux la splendeur des temps anciens, expose, dans son programme, quelques idées sur la décadence actuelle de cet art, bonnes à méditer dans notre pays aussi et que, pour ce motif, nous croyons utiles de résumer :

« La décadence ne devrait pas atteindre ceux qui mettent au-dessus de l'art le rayon divin de la Foi.

Que la matière impuissante, stupide, vide et lâche se refuse sous la main de ceux qui ne croient qu'en elle, cela est naturel parmi la perversion des cerveaux. La laideur, c'est la fin naturelle et légitime du matérialisme.

Mais le catholique, par cela seul qu'il est catholique, doit avoir l'horreur de cette fange et en dégager son âme, avec l'image de Dieu. Voilà pourquoi l'art chrétien, si bas qu'il soit descendu, doit remonter vers la spiritualité céleste.

L'ascension sera rude : Parcourez les églises de France et de partout.

Admirez ce que les ancêtres ont mis là de foi, de délicatesse et de goût. Puis, contemplez ce que le dix-neuvième siècle écoulé y a ajouté de laideur.

Vous resterez épouvanté! Notez que la dépense pour l'entretien, la restauration ou la décoration des temples catholiques a égalé, depuis le Concordat jusqu'à hier, les dépenses de n'importe quel autre siècle. Jamais les catholiques n'ont autant répandu leurs largesses au pied de l'autel, sous la voûte semblable à un ciel fixé sur la terre par la main de l'homme.

Mais quel débordement de laideur et de mauvais goût! quelle succession de monstres à léguer aux temps prochains!

Les archéologues de l'avenir se demanderont quelle était la mentalité des hommes qui choisissaient les statues modernes, les répugnantes images, placées sur les autels sous pseudonyme de saints et de saintes, sans parler des sacrés cœurs sanguinolents, des vierges chlorotiques, des autels en plâtre, des ostensoirs en zinc.

L'art religieux a été le plus grand du monde. Il a fait l'éducation du goût dans la société. Le moyen âge a jeté sur ses œuvres le manteau d'azur et les étoiles d'or arrachées au ciel. Il a fait ce que n'avait pas accompli la Grèce, en insinuant l'âme dans la pierre et dans le marbre. Les siècles suivants ont continué le labeur. Mais, tout à coup, ce qui était au sommet est tombé sur le sol. L'art chrétien est devenu un vil article sorti du bazar pour aller à l'égout.

L'architecture, direz-vous, s'est sauvée du désastre. Si le dix-neuvième siècle n'a pas eu de style original, il a restauré les anciennes constructions; il en a même sauvé. Et vous citez le grand nom de Viollet-le-Duc, avec les petits noms qui l'entourent.

Viollet-le-Duc, pourtant, a fait plus de mal que de bien. Une église, c'est l'histoire lapidaire d'une ville. Le cœur de la cité a battu là, aux heures de gloire, aux heures d'anxiété. Les Viollet-le-Duc, morts ou vivants, ont pris le droit d'ôter ce que les siècles avaient lentement ajouté à chaque église. C'est ainsi qu'à Notre-Dame de Paris on a détruit un autel offert par Louis XIV pour le remplacer par un autel « de style ». Le nouvel objet n'est pas gothique, puisqu'il est moderne. Il n'est pas historique, puisqu'il ne rappelle aucun événement.

Si de l'architecture vous passez à la décoration, il faut descendre dans le mauvais goût. Ici, on a déniché les saints à plaisir, on a envoyé dans les greniers les vieux et expressifs patrons en bois ou en pierre pour installer les abominations du plâtre coloré. Sa laideur sans naïveté, l'infamie de la matière mariée à la grossièreté du travail, voilà ce que vous trouvez partout. Éclairez cela par les vitraux hurlants qu'ont inventés les modernes, à moins que vous ne préfériez la lumière des lustres en zinc doré, et vous aurez la caricature du temple.

Le chant — malgré les efforts courageux de quelques réformateurs — ne vaut pas mieux que le reste. Dans les églises de Paris, vous entendez les mêmes airs qu'à l'Opéra-Comique, donnés par les mêmes voix.

Ce tableau n'est pas poussé au noir. Il est l'image exacte et adoucie de l'état où est la plus grande institution d'art de tous les temps. Ce n'est plus ni

la simplicité des catacombes, ni la splendeur du moyen âge. C'est le faux luxe du café-concert.

Puisse bientôt cesser d'être exact ce portrait actuel. Ce jour-là, *l'Art et l'Autel* disparaîtra joyeusement dans un chant de triomphe et de reconnaissance. Son œuvre sera finie. » (J. DE BONNEFON.)

* * *

Restaurations d'église. — « Les archéologues ont raison quand ils veulent conserver les vestiges du passé, les monuments anciens, tout ce qui revêt un caractère vraiment archaïque et artistique. Oui, dans nos constructions et restaurations modernes, conserver une tour noircie par les siècles, une chapelle où les ancêtres sont venus prier, un vitrail rempli de souvenirs, une arcature remarquable par ses proportions et par la finesse de son dessin, c'est faire acte de haute intelligence et de vraie sagesse archéologique. » (L'évêque DE QUIMPER.)

* * *

Décoration d'église. — « En un seul cas, nous conseillons la décoration picturale de la totalité d'une église. Nous croyons qu'il faut éviter ces tentatives dans le roman, le gothique et même les églises de la Renaissance. Rien n'est plus beau que le ton sombre de la pierre éclairée par la folie lumineuse de beaux vitraux. Mais le cas est indifférent pour une église blanchie à la chaux, sans vitraux. » (*L'Art et l'Autel*).

* * *

Mois de Marie. — **La décoration de l'autel de la Vierge.** — « Il a fallu que la laideur ne perdît pas ses droits dans la pratique toute de poésie et de beauté du mois de Marie.

En ce mois où la beauté de la nature peut facilement se répandre du fond des bois et des champs jusqu'au pied de la virgine statue, que d'horreurs sont commises !

Les fleurs artificielles sous leur globe, les décorations de papier sous leur poussière, les arrangements de bazar sont les plus répandus. Tout ce que le mauvais goût peut accumuler de clinquant et de tarlatanesque entoure la statue.

Et qu'il serait facile, peu coûteux de faire beau dans la fraîcheur et la simplicité ! Un fond de verdure sombre sur une draperie de satinette gris argent ou sur le fond de la boiserie ; des corbeilles en osier emplies de mousse très serrée et bien mouillée ; dans cette mousse des fleurs naturelles, les plus simples, celles des champs, celles des pommiers, piquées en désordre ; au

ped même de l'autel, sur les côtés, de la verdure encore, répandue comme la broderie d'un tapis ; parmi cette décoration printanière, la lueur tremblante des cierges et quelques veilleuses distribuées adroitement derrière le feuillage, pour que la lumière venant du fond se tamise à travers la verdure ; et l'autel sera paré d'une exquise manière. » (*L'Art et l'Autel.*)

* * *

La musique à l'église. — « A part quelques exceptions, très louables, je l'accorde, il faut bien reconnaître que nous ne saurions être trop modestes, toutes les fois que nous avons à parler de notre musique d'église et de la façon dont on l'interprète habituellement.

C'est d'abord que, *musique d'église*, à vrai dire, nous n'en n'avons pas. Car je pense bien qu'on m'accorde que la *musique d'église* n'est pas simplement la *musique qu'on fait à l'église*, et je me garderai bien de donner un brevet de religion à tous les artistes dont un maître de chapelle vient de faire exécuter les inventions.

Nous voulons garder, des anciennes mélopées, celles que la liturgie a consacrées, et qui sont, par là même, restées populaires. L'office pascal en a de splendides.

Une fois sauvegardés les chants liturgiques, qu'on fasse de la musique à l'église, en attendant qu'il nous soit donné d'entendre de la musique d'église. Mais, de grâce, que ce soit du moins honnêtement présenté? Puisqu'il est entendu qu'aux jours de grandes fêtes beaucoup de gens vont à l'église, sinon pour y prier, du moins pour y écouter *de la belle musique*, ne leur donnons pas prétexte à faire des rapprochements pleins de désobligeance avec les cafés-concerts où ils fréquentent habituellement. » (Abbé BROUSSELLE.)

* * *

Coups de trique :

Il n'est pas trop tard pour signaler — sans plus — que les œuvres complètes de Verlaine ont servi de pelote aux épingles de cette vieille fille de lettres qui a nom René Doumic.

Les œuvres de Verlaine? « Maigre et pâle floraison qui s'attarde sur un arbre mort !! »

Ramassez les branches, ma vieille !

* * *

Première réception académique : Faguet-Olivier.

Pour récompenser M. Cherbuliez de lui avoir par sa mort, assuré une place à l'Académie, M. Emile Faguet a élevé les œuvres de M. Cherbuliez à la hauteur de l'immortalité — et il appelle cela de « l'idéalisme de bon aloi ».

M. Emile Olivier — diplomate en disponibilité — est devenu directeur du panorama littéraire du siècle.

Ce vieux rameau d'Olivier !

* * *

Deuxième réception : Berthelot-Lemaître.

Un vieux dogue, gardien de laboratoire, jouait avec une boule.

La boule s'ouvrit et devint un hérissou.

Le vieux dogue s'enfuit : il avait trouvé son Lemaître.

GAVROCHE.

* * *

La rédaction de la revue L'Art et l'Autel envoie gratuitement un numéro spécimen à toute personne qui lui en fait la demande. S'adresser Palais Sully, rue Saint-Antoine, 62, à Paris.

Elle est disposée à laisser l'abonnement à 6 francs au lieu de 10 francs aux abonnés de *Durendal*. S'adresser à notre rédaction, 14, rue du Grand-Cerf, à Bruxelles.

* * *

Sainte-Lydwine de Schiedam, le nouveau livre de notre ami J.-K. HUYSMANS, vient de paraître. On peut se le procurer en s'adressant à M. Edgard Lyon, avenue Brugman, 451, Uccle (Bruxelles). Prix de l'édition ordinaire fr. 3 fr. 50; exemplaire de luxe 10 francs.

* * *

Accusé de réception. — CARLYLE : Cathédrales d'autrefois et usines d'aujourd'hui (Paris, Éditions de la *Revue Blanche*). — M. MAETERLINCK : La vie des abeilles (Paris, Fasquelle). — E. DEMOLDER : Le cœur des pauvres (Paris, Éditions du *Mercur de France*). — TH. JOUFFROY : Correspondance publiée par A. Lair (Paris, Perrin). — M. DES OMBIAUX : Nos rustres (Liège, Édition de *La Meuse*). — L. CHABAUD : Les précurseurs du féminisme (Paris, Plon). — Comte DU BOIS : Les rapsodies passionnées (Paris, Lemerre). — R. DE GOEIJ : Jephthah victorieux ! (Paris, Fischbacher). — P. LE ROHN : L'autre rive (Paris, Perrin). — M. PALÉOLOGUE : Le cilice (Paris, Plon). — CH. GUÉRIN : Le semeur de cendres (Paris, Éditions du *Mercur de France*). — E. VERHAEREN : PHILIPPE II (Idem). — J. GAUGUIN et CH. MORICE : Noa Noa (Paris, Éditions de *La Plume*).





(Photo Maucourt, de Bruxelles)

EDGAR TINEL

Sainte Godelive, d'Edgar Tinel



LA Sainte Godelive, de Tinel, vient d'être exécutée à Louvain dans des conditions de perfection notablement supérieures à l'interprétation qui en fut donnée à Bruxelles il y a quatre ans.

Cette solennité musicale fait le plus grand honneur à la ville de Louvain, à la Société *Dauidsfonds*, à tous les organisateurs de l'audition et spécialement à M. Alberdingk Thym qui a été la cheville ouvrière et l'âme de l'entreprise. Il s'était assuré des éléments d'interprétation de tout premier ordre : le superbe orchestre des *Concerts Populaires*, le *Choral mixte*, si admirablement discipliné, sous la très artistique direction de M. Soubre; puis, comme solistes, trois remarquables artistes hollandais, M^{me} Noordewier-Reddingius (Godelive) qui possède une voix d'un timbre moelleux, délicieusement expressive, et nous a apparu la Godelive idéale, M^{lle} Tilly Koenen qui a su imprimer aux deux rôles d'Iselinde et de Riprim un accent profondément dramatique, M. Orelie (Bertholf) (de l'Opéra d'Amsterdam) un chanteur d'élite qui peut être mis de pair avec les plus célèbres interprètes allemands. Citons encore M^{me} Feltesse-Ocsombre, du théâtre de la Monnaie, charmante dans le rôle d'Elsa, M. Bicquet (de Louvain) et M. De Jonghe (de Bruges) excellents dans les rôles secondaires de Heinfried, Radbod, Eustache. Le succès a été grand, l'œuvre acclamée par un public électrisé, où l'on remarquait des sommités artistiques venues de tous les coins du

pays. Saisissons ici l'occasion de rendre hommage au Gouvernement belge qui a favorisé d'un important subside cette belle manifestation de notre art national.

C'est là un événement musical de la plus haute portée et d'où le nom si aimé, si respecté de Tinel sort encore grandi. Par la sévère pureté de la forme, la splendeur et l'opulence des mélodies qui y fleurissent, par la continuité, la sincérité profonde et émue de l'inspiration, par l'art tour à tour délicat et puissant d'une orchestration merveilleuse de souplesse et de transparence, où chaque instrument sonne distinctement, fait clairement entendre sa voix douce ou irritée dans l'ensemble symphonique, par la vie intense qui circule, bouillonne dans le poème et le fait palpiter ainsi qu'une âme, *Sainte Godelive* nous apparaît une œuvre magistrale, d'une simplicité et d'une grandeur émouvantes, où la science de la facture qu'il ne faut point confondre avec le savoir-faire, est d'autant plus appréciable qu'elle ne masque pas le vide de l'idée, qu'elle sert, suit, illustre et couronne l'inspiration sans jamais la dominer, l'asservir ou l'étouffer.

Si Tinel a nourri sa pensée de l'œuvre des plus beaux génies qui l'ont précédé, il ne s'en est assimilé que l'esprit et a su se créer un style éminemment personnel, assez souple, mobile et protéiforme, où la gravité et la profondeur de l'art classique s'allient souvent à une grâce exquise et enveloppante, et que pare la poussée généreuse d'une flore mélodique aussi luxuriante et somptueuse que nette et précise en son contour. Et ces divers éléments de beauté s'enchaînent, se fondent sans effort en une harmonieuse ordonnance, constituant l'œuvre d'art telle qu'on la rêve, une en son inépuisable variété, fier monument où la multiple diversité des détails ne nuit pas à l'impression d'ensemble, parce que l'art souverain de l'architecte a su mettre chacun de ces détails en sa place.

Il n'entre point dans notre intention de donner ici une analyse musicale complète de *Godelive*, mais de noter certaines impressions maîtresses de l'œuvre, parmi celles qui nous ont paru plus particulièrement pénétrantes. A ceux qui voudraient pousser plus avant l'étude du drame de Tinel, nous ne saurions trop recommander l'analyse thématique si claire, si parachevée de M. Ernest Closson. Elle suit fidèlement la pensée du musicien

en tous ses développements, marque et justifie l'apparition des différents thèmes, ainsi que leurs transformations au cours de l'œuvre, constitue de la sorte un précieux auxiliaire pour la compréhension parfaite de la partition.

Signalons tout d'abord l'ouverture qui, écrite dans un style large et épique, synthétise l'esprit du poème.

Le premier acte, dans lequel dominant les scènes gracieuses et charmantes, apparaît tout enguirlandé de chœurs délicieux exprimant la joie naïve du peuple de Londefort, et il est bon de le remarquer, si elle a toujours un accent profond et sincère, cette joie garde néanmoins en ses manifestations une certaine réserve en rapport avec la noblesse du poème, elle ruisselle, elle déborde, mais n'est jamais populacière. L'apparition de Godelive et le chant d'amour de Bertholf soutenu par le chœur, est une merveille de grâce et de séduction mélodiques. La phrase ondule, se déroule amoureusement, chante dans la lumière, modulant à l'infini. Pour suggérer les mauves reflets du clair de lune, elle s'embrume un instant dans des tonalités assombries et inattendues, puis reparaît dépouillée de ce nuage, gonflée de passion et vient expirer en une impression de sérénité qui est comme l'auréole de l'œuvre tout entière. Citons encore les ensembles : *Gezegend Godelieve, Heil den machtigen Graaf Eustaas*, la chanson de table si profondément caractéristique, puis le chœur des pauvres avec l'admirable réponse de Godelive.

Il nous est impossible de ne pas attirer l'attention tout spécialement sur les parties d'ensemble, à cause de leur extrême importance dans la partition. Mais que le dialogue, lui aussi, est absolument beau, d'un intérêt constant, écrit en une langue musicale aussi suggestive qu'expressive des caractères ! Les thèmes que M. Closson appelle *typiques*, par opposition aux thèmes *conducteurs* de Wagner, apparaissent dans les situations proprement dramatiques, mais ont un rôle beaucoup plus accessoire et plus restreint que dans l'œuvre du poète de Bayreuth.

« Le motif typique », dit excellemment M. Closson, « n'a pas le caractère obsédant et tyrannique du thème conducteur. Ses apparitions sont moins fréquentes, ses transformations plus sobres. Ils n'absorbent jamais l'intérêt musical aux dépens de la voix humaine, et c'est à celle-ci surtout que la mélodie est confiée. Qu'on n'en conclue pas à un manque d'intérêt dans la

partie orchestrale. Celle-ci est au contraire d'une variété constante et d'une rare force d'expression; c'est un accompagnement, si l'on veut, mais un accompagnement polyphonique toujours intéressant, faisant corps avec l'action. »

Le second tableau met en relief la patience angélique et inlassable de la sainte en présence de la monstrueuse brutalité de Bertholf et de sa mère. Le dialogue a un accent merveilleux, les thèmes de Bertholf et d'Iselinde éclatent aigus dans toute leur diabolique férocité et le thème de la sainte plane radieux au-dessus des orages de l'orchestre dont la partie est en cet endroit très nourrie et fouillée. La rage des bourreaux se heurte, impuissante, contre un roc inébranlable d'infinie douceur. Il est incontestable que l'impression de ce tableau est pénible. Tinel a beau nous dire que les caractères de Bertholf et d'Iselinde sont modelés d'après d'irréfutables documents historiques, l'âme frémit, le cœur bondit devant ces atroces démons. Godelive en paraîtrait presque diminuée si nous ne tâchions de réagir contre cette impression en nous disant que nous sommes au-dessus de la terre, en ce domaine de la Sainteté dont les profondeurs insoupçonnées ne sauraient être jaugées avec nos misérables mesures humaines.

Au troisième tableau, après les accents joyeux de la chasse et le charmant épisode de l'oiselet dont Elsa suit mélancoliquement du regard le vol vers la patrie perdue, rappelons l'admirable dialogue entre Godelive et les pauvres étonnés d'entendre la voix d'un ange compatissant en ce palais maudit dont jusqu'alors l'accès leur avait été rigoureusement fermé. Avez-vous remarqué combien, en ce choral d'une éloquence si simple, et qu'un chrétien seul a pu écrire, transparait le caractère AUGUSTE de la pauvreté, notion exclusivement propre à notre divine religion? C'est la grande voix de Dieu qui parle par la bouche de ses pauvres et la voix émue de la sainte leur répond avec tendresse et respect.

La scène entre Godelive et Riprim, la malheureuse que Bertholf a séduite, est d'une grande beauté tragique et l'orchestre commente admirablement par le rappel des thèmes fondamentaux, les sentiments de Riprim et le sublime travail d'âme de la sainte, de cette âme oubliant l'injure, se parfumant de pardon et d'amour au contact de l'infortune de Riprim.

Signalons enfin l'émouvante scène entre Bertholf et Godelive, illuminée d'un éclair de bonheur au moment où le barbare se sent reconquis par son épouse. La cantilène passionnée du premier tableau renaît alors, s'épanouit embaumée comme une fleur d'amour, au milieu des frissonnements de l'orchestre, qui module délicieusement en sourdine jusqu'au moment de l'apparition diabolique d'Iselinde. Désormais, l'heure du martyr de Godelive est définitivement marquée et le drame s'assombrit jusqu'au dénouement.

Au troisième acte, la scène où l'évêque Radbod profère contre Bertholf des menaces d'excommunication respire une grandeur divine, et nous mentionnerons aussi la si belle imploration de Godelive, répondant au repentir simulé de Bartholf : « Pardonne-moi..., reprends ta femme, accueille sa prière. »

La scène du meurtre est traitée avec discrétion, d'une façon brève et rapide, et c'est ici que le poème, baigné d'une lumière d'apothéose, atteint sa plus significative hauteur d'expression. Un lointain appel d'êtres célestes retentit. D'exquises voix épandent en l'azur de Dieu leurs moelleuses sonorités. Les éternelles portes d'or de la patrie se sont ébranlées devant la sainte, laissant échapper du ciel entr'ouvert des effluves de bonheur suaves comme des baisers d'anges. Tout l'orchestre rayonne, une paix immense enveloppe l'âme de son manteau de miel. Et le cantique berceur se renforce, s'amplifie peu à peu. C'est le ciel qui s'approche. Des splendeurs roses, faisant sentir l'Infini, commencent à errer devant le regard ébloui. Et, au milieu de la symphonie pacifique célébrant l'apothéose de la Bonté, écoutez... voici l'orgue qui tonne et le thème géant de la Voix de l'Eglise pénétrant le tissu orchestral, dominant les masses chorales, trône vainqueur de la terre et de la mort. Tout ce tableau est irrésistible de grandeur, de puissance, de majesté. La scène de la conversion de Bertholf paraît quelque peu longue et terne après ces éminentes impressions d'art.

L'esthétique musicale de Tinel n'a aucune espèce d'affinité, ni d'analogie même lointaine avec celle de Wagner. Elles n'ont rien de commun, si ce n'est la hauteur d'inspiration dont elles rayonnent l'une et l'autre. Et pour cette indépendance vraiment rare, nous devons féliciter l'auteur de *Franciscus*. Wagner qui, par son influence sur l'évolution générale de l'art, reste la plus

grande figure du XIX^e siècle, a hanté l'imagination de nos plus éminents musiciens. Souvent, une œuvre musicale n'apparaît haute à la critique que lorsque, de près ou de loin, elle s'inspire des procédés et de l'esthétique du dieu. Sans vouloir accuser de tendances au pastiche les œuvres très nobles qui, en France et en Allemagne, s'y rattachent plus ou moins directement, il faut, nous semble-t-il, estimer encore davantage des poèmes qui, comme ceux de Tinel, s'affranchissent de cette chaîne d'or, atteignant le summum de l'expression musicale sans que leur auteur se souvienne même, en une œuvre profondément religieuse, que *Parsifal* a été écrit un jour.

Si Wagner a renouvelé les sources de la poésie, s'il a fait du drame lyrique l'expression musicale la plus complète, si son idéalisme hautain, son sens profond de l'art et de la vie, ses dons d'incomparable poète unis à ceux d'incomparable musicien, marquent son œuvre du sceau de l'éternité, n'oublions pas cependant qu'avant Wagner, Bach et Beethoven ont aussi existé. N'oublions pas, au point de vue musical pur, que si la langue où s'exprime le génie de Bayreuth est plus pénétrante qu'aucune autre, elle paraît aussi et souvent (sauf dans *Lohengrin*, les *Maîtres Chanteurs* et *Parsifal*, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre) distiller une sorte de sensualité âpre et morbide à laquelle vient se mêler je ne sais quel relent d'amertume schopenhauerienne dont sont exemptes les œuvres lumineuses de vérité et de santé conçues par les musiciens que je viens de nommer et qui, eux aussi, dédièrent à l'Immortelle Beauté des monuments d'art non surpassés.

Ceci soit dit non pour diminuer en quoi que ce soit le colosse de Bayreuth, mais pour rappeler que l'admiration profonde due au Génie ne doit jamais dégénérer en fétichisme. Hello a moulé cette pensée en une phrase lapidaire : « Quand l'idolâtrie s'attaque à un homme, la critique a un grand devoir, c'est de venir au secours de cet homme et de prendre sa défense, car l'idolâtrie diminue tout ce qu'elle touche, c'est une agression, un manque de respect. »

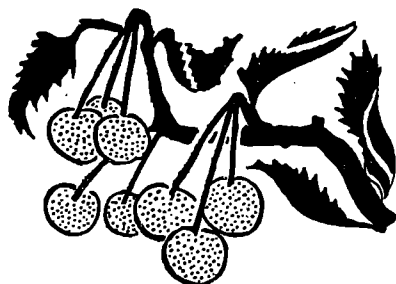
Sachons donc nous départir, quand il le faut, d'un point de comparaison qui pourrait devenir tyrannique, sachons oublier un instant Wagner. Et venons saluer avec enthousiasme cette belle et douce Godelive, une des gloires historiques de la patrie.

Oui, saluons-la, cette œuvre éclore dans l'amour, poursuivie et achevée dans toute la sincérité d'un sentiment profond, le plus grand et le plus respectable de tous pour quiconque ayant le regard ouvert sur la vie, ne peut méconnaître dans la religion chrétienne la plus haute force humaine et sociale. Sachons nous affranchir de toute prévention mesquine et admirer de tout notre cœur une œuvre acclamée partout en Allemagne, cette terre promise du grand art.

La Belgique est en ce moment le foyer d'une radieuse efflorescence de poètes, de penseurs, de peintres, de musiciens. Nous en préoccuons-nous assez? Les Belges, principalement dans les classes dirigeantes, remplissent-ils, vis-à-vis de l'art national, tout leur devoir? Hello l'a encore dit : « L'indifférence et la mort sont deux synonymes. »

Souhaitons que *Godelive* soit montée à Bruxelles l'hiver prochain, dans les conditions de perfection absolument indispensables à la compréhension de la véritable portée de l'œuvre. Et nous pourrons ainsi saluer de nouveau en Tinel un des plus merveilleux musiciens de notre époque, une des plus pures gloires de la Belgique contemporaine.

GEORGES DE GOLESCO.



Le Soir

—

*O pèlerin tardif! tu ne l'atteindras pas
Ce gîte que l'espoir montre à ceux qui sont las ;
Le jour baisse, et déjà voici le crépuscule. ...*

*Que te faut-il de plus, pauvre âme trop crédule?
Songe, ah! songe aux instants vainement dépensés!
Tant d'erreurs, tant d'oublis ont dû t'apprendre assez
Que ton courage est lâche et ta force débile...*

*Ceux-là seuls sont entrés dans l'angélique asyle,
Qui, partis avec toi, sous la garde de Dieu,
Ont su tenir leur âme au niveau de leur vœu.
Ils ont pris, comme toi, la morne et l'âpre route ;
Comme toi, tour à tour, le regret et le doute
Les a surpris, à l'heure où les vents attiédís
Apportaient le parfum des jardins interdits...
Lorsque la nuit tombait, lourde de lassitude,
Ils s'asseyaient sans force au bord du sentier rude
Où leurs pieds, si longtemps, s'étaient meurtris en vain,
Et pleuraient, comme toi, dans leur soif et leur faim.*

*Mais la foi, l'humble foi qui guide et qui redresse,
O pécheur, consolait jusque dans leur détresse
Ceux que n'égarait point ton frivole savoir ;
Et leurs yeux, clairvoyants d'un ineffable espoir,
Sondaient éperdument la muette étendue
Où brillait, prophétique, une étoile inconnue.....*

L'Humble Espoir

*Le temps passe, pauvre âme, et tes vœux sont stériles.
Malgré nos longs travaux et nos veilles fébriles,
Que savons-nous, sinon que nous ne savons rien ?*

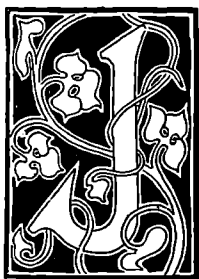
*Comme l'enfant distrait par l'insecte qui vole,
Je me suis égaré dans maint sentier frivole,
Et me voici tremblant devant le soir qui vient.*

*Et pourtant je n'ai pas désespéré du Maître ;
Tout faible que je suis, il bénira peut-être
La bonne volonté d'un effort vers le bien...*

FERNAND SÉVERIN



Fideline ⁽¹⁾



J'AI connu cette enfant à l'époque où elle devint orpheline. Elle n'était pas jolie, ah ! Dieu, non ! Mais elle avait de fort beaux yeux qui donnaient à son visage une expression inoubliable. C'étaient des yeux de chien, des yeux profonds et aimants, qui se fixaient sur vous avec une attention émue et qui vous caressaient doucement, de loin. Ces yeux-là faisaient oublier la disgrâce de sa petite personne malingre. Il existe un mot en Wallonie pour caractériser de tels yeux : on dit qu'ils sont *fidèles*. Et voyez comme il y a de singuliers hasards dans la vie : l'enfant ne s'appelait-elle pas Fideline ?

Six mois après son père, quand on eut enterré sa maman, Fideline demeura seule au monde. Elle ne possédait rien, que ses dix ans affamés. Mon oncle, alors, la recueillit et la destina aux menus travaux de la maison. Je me souviens encore des ennuis que lui causa au début cette adoption. La petite, chaque soir, s'échappait et retournait à son ancienne maison. On la trouvait, couchée sur le seuil, les yeux secs, la bouche tordue, les mains crispées. Ma tante l'emportait dans ses bras, la baisait, la consolait de son mieux. Mais la petite ne se plaignait pas, ne disait pas une parole et, le lendemain, quand l'ombre

(1) *Les Ames Blanches*, volume de contes à paraître.

s'était faite, elle disparaissait de nouveau et fuyait vers la chaumière. Avec le temps, ce désespoir muet s'apaisa et elle devint une active et silencieuse servante mignonne. Toutefois, elle ne perdait pas son caractère farouche, et mon oncle disait parfois, en riant :

« Ce n'est pas une enfant, cela, c'est un chien de garde ! »
Il ne croyait pas si bien dire.

*
* *

Mon oncle occupait, en dehors du village, une vaste maison blanche au milieu d'un jardin potager. C'était le domaine de Fidéline. Tout le jour, elle errait de salle en salle, époussetant ici, balayant là, rangeant les meubles, nettoyant la vaisselle, prétendant tout faire et ne se reposant jamais. On la voyait circuler avec des seaux d'eau plus lourds qu'elle-même, tout un faisceau de brosses serré contre sa poitrine, la jupe relevée, les pieds dans des sabots, s'arrêtant parfois pour rejeter d'une main rapide ses cheveux embroussaillés qui lui tombaient dans les yeux. Lorsque son nettoyage était fini, elle passait au jardin, enlevait les mauvaises herbes, arrosait les plantes, ratissait les chemins, échenillait les arbres. Puis elle préparait le manger des bêtes : la caboulée du porc, l'herbe de la vache, le grain des poules. A peine prenait-elle le temps, à midi, d'avalier toute brûlante une assiettée de soupe épaisse. C'était le génie du travail, cette enfant. Et, pourtant, ses protecteurs ne parvenaient pas à l'aimer.....

Que se passait-il dans cette petite tête sauvage ? Quelles pensées roulaient derrière ce front étroit, jonché de taches de rousseur ? Personne ne pouvait le deviner, car elle ne parlait à personne. Maintes fois, ma tante avait voulu forcer sa confiance, pénétrer dans son âme mystérieuse. Mais les discours les plus doux ne l'attendrissaient pas. Elle les écoutait, impassible, les mains jointes, le visage baissé, toute sa vie réfugiée dans ses grands yeux sombres qui regardaient le vide, fixement.

— « Parle au mur ! criait alors mon oncle avec colère. Tu auras une meilleure réponse ! »

Ma tante soupirait, mon oncle s'en allait : et ni l'un ni l'autre

ne voyait le bon regard animal, un peu triste mais chargé d'amour, dont la petite les enveloppait tous deux avant de retourner à son travail.

*
* * *

Il n'y a pas d'âme muette sur la terre. Les plus insensibles ont des désirs d'expansion et des besoins de confidences. On croyait Fidéline brutale et sèche. Elle n'était que timide. Elle avait peur de mon oncle et de ma tante, ces gens trop riches, qui parlaient trop bien. Certes, elle eût bien voulu répondre à leurs caresses, mais elle n'osait point dire tout haut ce qu'elle sentait tout bas. Alors, elle se dédommageait, la nuit, de son silence et elle allait chanter aux étoiles, ce qu'elle ne pouvait pas exprimer aux hommes.

Bizarre enfant ! Quand la maison était endormie, elle descendait doucement l'escalier, soulevait le loquet de la porte et allait se promener dans le jardin. Les ténèbres les plus denses ne l'effrayaient pas. Elle connaissait toutes les allées et rôdait longtemps sous les arbres. Les fleurs nocturnes ont des parfums divins que peut-être elle respirait avec délice. Des voisins racontèrent dans la suite qu'ils l'avaient vue souvent, par les nuits de lune, se pencher sur les parterres et baiser les roses en pleurant. Parmi ces ombres lourdes et ces senteurs capiteuses, son âme se délivrait peu à peu du silence et enfin, débordant sans doute de bonheur intime, livrée peut-être au souvenir mélancolique de sa maman, de son papa, elle renversait sa tête, regardait le ciel et chantait.

Mon Dieu, elle chantait très bas, très bas, elle murmurait plutôt ses cantilènes. Les voisins qui l'entendirent, ne purent comprendre les paroles qu'elle fredonnait. Mais où allait-elle chercher les airs délicieux qu'elle adressait aux étoiles ? A la grand'messe, pendant l'élévation, assuraient ces gens simples, l'orgue ne fait pas de plus douce musique.

Fidéline chantait comme chante l'oiseau et comme la fleur parfume. Allez donc demander au rossignol le secret de ses harmonies ! Fidéline chantait parce que son âme était pleine d'amour pour cette maison où on l'avait recueillie, pour ces

murs, pour ces plantes, pour ses maîtres endormis, et aussi pour la belle nuit immense, ruisselante d'étoiles, qui reposait autour d'elle sur le feuillage et sur les fleurs.

*
* *

Une nuit d'été, obscure et orageuse, l'enfant descendit au jardin vers 11 heures. Dans le village, au loin, toutes les lumières étaient éteintes. Il faisait très sombre et la température, chargée d'électricité, était énervante à l'excès.

Fideline, avant de s'engager dans les allées, demeura un instant sur la terrasse. Le ciel l'épouvantait, cette nuit-là. Jamais elle ne l'avait vu si noir, si bas, si couvert. Des nuages d'encre paraissaient s'abaisser toujours comme s'ils eussent voulu envelopper la terre.

Les enfants ont des terreurs profondes dont ils jouissent avec un plaisir aiguisé de douleur. Ils se sentent mourir de peur et, malgré cela, les moins courageux ne fuient pas. Le danger a pour eux des attrait irrésistibles. Ils tremblent de tous leurs membres, leur cœur bat à se décrocher et, au milieu de cette crainte affreuse, ils s'amuse comme des dieux.

Vaillamment, Fideline s'aventura dans le jardin. Elle marchait plus lentement que de coutume et ses mains, devant elle, tâtonnaient dans l'ombre affreuse. Elle n'avait pas de pensée. Tout entière, elle se livrait au charme angoissant de cette promenade dans le néant. Soudain, un éclair immense, terrible, éblouissant balafra l'espace et là, à deux pas, sur le chemin, Fideline vit un homme inconnu qui s'avavançait. Déjà les ténèbres étaient retombées plus épaisses. L'enfant fit un pas en arrière, mais l'homme l'avait vue et, d'un bond, l'avait saisie et lui tenait les poignets.

— « Tais-toi, siffla une voix étouffée, tais-toi où tu es morte! »

En même temps, la petite sentit l'étreinte se desserrer et une lame froide toucher sa gorge.

Elle n'hésita pas, Fideline aux yeux fidèles!

De toutes ses forces, dans la nuit profonde, elle poussa un grand cri d'appel.

— « Ne crie plus, dit la voix, où je te tue! »

Et Fidéline, qui voulait être entendue, cria une seconde fois, lança une clameur prolongée qui éveilla tout le village. Des fenêtres s'ouvrirent partout. On entendit des voix s'interroger. Et mon oncle parut presque aussitôt sur le seuil de la maison avec une lumière.

— « Qu'y a-t-il? Quoi? Qu'est-ce qui se passe? » demanda-t-il très haut.

Personne ne répondit. Là-bas, une ombre franchissait la muraille. Un second éclair la montra distinctement aux paysans qui accouraient sur la route. Alors, à la lueur des éclairs, une poursuite ardente commença dont le tumulte bientôt emplit tout le village.

Dans le jardin régnait un silence de mort. Ma tante était descendue. Qui avait crié? Où était Fidéline? Mon oncle fit deux pas dans l'allée centrale et toucha du pied quelque chose. On se pencha : c'était l'enfant. Elle avait tout le poignard dans la gorge et sa blessure ne saignait pas. On la releva, on la porta dans son lit. Personne n'osait toucher à l'arme meurtrière, on attendait le médecin. La petite ne disait rien. Elle regardait ses maîtres. Et, enfin, ceux-ci comprenaient ce regard, ce regard plus ardent que des caresses, qui murmurait à sa façon :

— « Voilà, vous m'aviez recueillie et je vous aimais beaucoup. Je vous ai donné la seule chose que je possédais, ma pauvre petite vie. Maintenant, je vais m'en aller chez mon vrai papa et ma vraie maman, qui sont dans la terre... »

Oui, oui, le regard disait tout cela! Ma tante sanglotait au chevet du lit. Mon oncle allait et venait, désespéré, s'irritant contre ce médecin qui n'arrivait pas. Il apportait aussi des nouvelles du dehors. L'assassin était arrêté. C'était un chemineau qui était venu pour voler. Il avait frappé l'enfant, expliquait-il, pour qu'elle ne pût pas donner son signalement.

— « Elle nous a sauvés, vois-tu! disait mon oncle. Sans elle, nous aurions été massacrés dans notre lit! »

— « Mon Dieu, mon Dieu! suppliait ma tante, faites qu'elle guérisse, faites qu'elle ne meure pas! »

Puis elle se penchait sur l'enfant :

— « As-tu mal? Pauvre amour, le médecin va venir. Aie encore un peu de patience; il te soulagera... »

Le médecin arriva à l'aube. Délicatement, il enleva l'arme,

lava la plaie et la pansa. Mais il ne donna aucun espoir. Au soir de cette journée, sans souffrances apparentes, l'enfant ferma ses beaux yeux aimants et mourut. On lui fit des funérailles blanches. Des fleurs, de l'encens, des prières et des larmes glorifièrent son âme héroïque. Mais personne ne lui adressa un plus bel éloge que mon oncle, quand il rentra désolé du cimetière et dit à ma tante en soupirant :

— « Il n'y a pas à dire, c'était un chien de garde, cette enfant ! Un chien de garde fidèle jusqu'à la mort ! »

Eh bien, mon oncle, n'était-ce pas sa destinée, à celle qui, sur la terre, s'appelait Fidéline ?

GEORGES RENCY.

Namur, le 10 mai 1901.



Sonnets

Elie

*Elevant son courroux vers le Dieu d'Israël,
Elie entend gronder, comme une voix vivante,
Une tempête aux flancs de l'Horeb qu'elle évente,
Mais dans l'ouragan noir n'était point l'Eternel.*

*Quand disparut l'orage, un feu surnaturel
Illumina l'espace, et sa pourpre mouvante
Enveloppa le mont d'un manteau d'épouvante :
Le Seigneur n'était point dans la flamme du ciel.*

*Voici qu'une ineffable et sereine harmonie
Verse parmi l'effroi sa douceur infinie,
Et l'Homme de Thesbé sentit passer l'Esprit ;*

*Et l'âme du Voyant, dont la sombre démence
S'armait au nom vengeur de Jéhovah, comprit
Qu'à l'appel de ce nom répondait la Clémence.*

Printemps

*Avril ! Le carillon des heures fortunées
Tinte dans notre cœur dès que rit le matin ;
Le cristal du ruisseau paraît plus argentin,
Plus brillante la perle au front des graminées.*

*La vierge que déjà troublent les hyménées
Précipite ses vœux au devant du destin,
Et, tournant ses regrets vers un passé lointain,
La vieillesse fait signe à ses jeunes années.*

*Les chênes hauts et durs ainsi que des donjons
Tressaillent de tendresse à sentir leurs bourgeons ;
Le rejeton frissonne au travail de la sève ;*

*Et de molles vapeurs, dans les cieux éclatants,
Vêtent de pourpre et d'or le Désir et le Rêve
Qui viennent, doux hérauts, proclamer le Printemps.*

Suivant Catulle

*Vivons, ô Lesbia ! Moquons-nous des sermons
Qu'inflige à nos plaisirs la vieillesse morose ;
Aimons-nous, car le Temps, maître de toute chose,
Emportera bientôt cette heure où nous aimons.*

*Le soleil disparu, le soir, aux flancs des monts,
Renaît à chaque aurore en sa jeunesse rose ;
Quand sur nos yeux éteints le doigt fatal se pose,
Quelle nuit éternelle et noire nous dormons !*

*Je veux plus de baisers qu'aux déserts de Cyrène
Ne peut couler de sable en la main qui l'égrène ;
Qu'il n'est d'astres au ciel éclairant nos amours ;*

*Mais nous en cacherons jalousement le nombre,
Pour ne point accabler sous des regrets trop lourds
Le cœur des envieux qui nous guettent dans l'ombre.*

Le Soir

(D'après un pastel de Marie-Joseph Iwil)

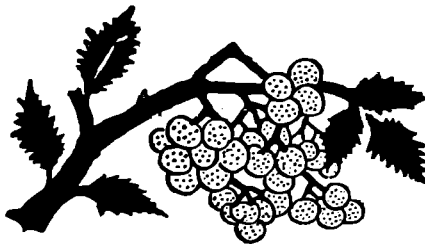
*Sous un dais de feuillage embaumé qui se mire
Dans le golfe, où la lune au visage blêmi
Epanche la clarté de son regard ami,
La vierge se recueille en effleurant sa lyre.*

*Elle égrène des chants que ses yeux semblent lire
Au beau livre du ciel entr'ouvert, et parmi
Les lames, bleus feuilletés déroulés à demi
Par le doigt invisible et léger du zéphyre.*

*Le rêve voilé d'ombre, et qui sommeille encor,
Tressaille aux sons glissant le long des cordes d'or;
Du silence s'élève une lente harmonie;*

*Et des fleurs, dont un souffle agite l'encensoir,
Juqu'aux astres épars dans la sphère infinie,
S'exhale avec douceur l'âme errante du soir.*

MAURICE OLIVAIN.



Saint François d'Assise

I



LA vie du fondateur de l'Ordre mineur, l'histoire des temps originels de ce dernier sont, depuis quelques années, en Italie, en Allemagne et en France, l'objet de nombreux et brillants travaux, grâce auxquels elles nous apparaissent claires, de plus en plus, et vivantes. Sans négliger ce qu'il y a de vérité significative dans la légende, la réalité s'est dégagée, peu à peu, de celle-ci, plus rayonnante encore. La simple beauté des faits authentiques a été débarrassée des redondances lourdement merveilleuses, de tout l'artificiel dont la dévotion ignorante et la crédulité séculaire l'avaient défigurée.

On aurait dit d'un bas-relief aux arêtes vives, aux lignes éloquentes, tout frissonnant d'inspiration heureuse; une de ces images de sainteté, à la fois rudes et délicates, taillées sous le porche d'une cathédrale par quelque artisan laborieux et génial du moyen âge, et noyée, depuis, sous le badigeon stupide de la propreté ou sous le plâtre insolent des restaurations. Mais voici que des mains adroites et respectueuses ont nettoyé l'œuvre originale des surcharges qui en travestissaient le caractère et elle nous est révélée dans tout l'éclat puissant et naïf de sa robustesse primitive.

Le temps est passé où les vies de saints n'étaient que des *ana* de miracles apocryphes, des compilations de récits fantastiques narrés dans un style hideusement douceâtre. L'influence des méthodes sûres et sévères des Bollandistes a transformé l'hagiographie, et l'application à l'histoire religieuse des principes critiques modernes a produit nombre d'ouvrages de premier ordre, entre autres *l'Histoire de Saint François*, de l'abbé Le Monnier (1); *l'Histoire de Sainte Jeanne Frémyot de Chantal*, de l'abbé Bougaud (2), un des modèles les plus accomplis du genre, sans parler de la série d'excellentes monographies publiée sous le titre : *Les Saints*, par la librairie Lecoffre.

Le principal honneur de la rénovation de l'histoire franciscaine appartient sans conteste, à M. Paul Sabatier, dont la *Vie de Saint François* (3), parue il y a une dizaine d'années, est devenue le point de départ, la cause stimulante de la plupart des travaux et des recherches effectués depuis.

L'œuvre de M. Sabatier est savoureuse et forte, mais en trop d'endroits on pourrait la soupçonner de tendance, bien que la scrupuleuse sincérité de l'écrivain soit évidente. En effet, à certaines pages, le *Poverello* prend un peu, sous la plume de son biographe, l'allure d'un insurgé contre la discipline, la hiérarchie et même la liturgie de l'Église; l'accent d'un apôtre d'on ne sait quelle religion personnelle, contrarié par la Papauté et duquel celle-ci se serait servi, en mutilant sa pensée. La façon dont l'auteur commentait les explicables hésitations de l'évêque d'Assise et d'Innocent III, aux débuts de l'Ordre, aurait donné à croire, comme nous l'écrivions ailleurs (4), que son admiration pour saint François était plutôt faite d'aversion pour le catholicisme.

Cette impression était inexacte, à en juger d'après ce que M. Sabatier écrivait récemment :

« Vivre en communion d'idées avec l'âme de l'Église fut la préoccupation constante de François; il fut aussi simplement qu'ardemment soumis au Siège apostolique, mais cette fidélité était si profonde et si naturelle à son cœur

(1) 2 vol. in-8°. Paris, Lecoffre.

(2) 2 vol. in-18°. Paris, Poussielgue.

(3) 1 vol. in-8°. Paris, Fischbacher.

(4) *Revue générale*, janvier 1901 : *Assise*.

qu'il ne sentait aucun besoin de la voir attester par des pièces et des parchemins.

» Y eut-il, dans son horreur pour les bulles, une sorte de protestation tacite contre les abus dont il était le témoin, contre tous ces Ordres plus experts à se procurer les menues faveurs de la curie qu'à pratiquer l'Évangile? Je ne le pense même pas...

» Ce qui est bien sûr, c'est qu'Innocent III approuva la Règle, mais qu'il ne fut fait aucune bulle pour attester cette approbation. Est-ce le Pape qui ne voulut pas la donner, ou est-ce François qui en déclina l'offre? Dans le silence des documents, il est bien difficile de se prononcer. Mais la seconde hypothèse a au moins autant de chances que la première de correspondre à la vérité des faits. L'impression dominante d'Innocent III recevant François semble avoir été celle de l'étonnement (1). »

Il est incontestable que le clergé, surtout l'épiscopat, dont les sièges étaient devenus, en quelque sorte, des fiefs de la noblesse, et turbulent et belliqueux à l'égal de celle-ci, perdit trop souvent, au XIII^e siècle, le sentiment de sa véritable mission. Le Pape et le Sacré-Collège se préoccupaient, autant que saint François, des conséquences néfastes de cette situation et nous voyons le cardinal d'Ostie, le futur Grégoire IX, demander au Petit Pauvre et à saint Dominique de lui donner de bons frères pour les investir de prélatures ou d'évêchés, « afin que par leurs œuvres et leur exemple » ils servent de modèle aux autres (2).

François, comme tous les fondateurs d'Ordres, avait tenté une sorte de rajeunissement de la foi par des voies singulières et nouvelles... Quoi d'étonnant à ce que des hommes de gouvernement, des esprits prudents, inquiets, déjà, des hérésies multiformes qui infestaient l'Europe, aient craint une approbation trop précipitée et dénuée de garanties? Les saints sont dans l'Église, comme les hommes de génie dans le siècle : leurs idées sont controversées ; leur action entravée, parce que l'on en aperçoit d'abord plutôt les dangers immédiats que les conséquences fructueuses.

L'idéal de saint François était très haut et ne pouvait soulever dans le cœur des hommes que la risée — ou le plus

(1) *De l'authenticité de la Légende des trois compagnons*, par P. Sabatier. Paris, 1901. Extrait de la *Revue historique* (hors commerce), p. 25.

(2) *Leggenda di S. F. scritta da tre suoi compagni*, c. 50; *Speculum perfectionis*, 43.

ardent enthousiasme. Son entreprise, M. Sabatier le constate en excellents termes, fut « une des tentatives les plus énergiques accomplies par l'humanité pour conquérir sa virilité spirituelle (1) ». François savait bien que l'intransigeance était une condition essentielle du succès. Il avait une foi, et allait jusqu'au bout de sa foi : force ou faiblesse ? Il avait des convictions, et qui ne tourbillonnaient pas en lui, à tous les vents, comme les sables stériles du désert : pourquoi ne pas l'avouer ? c'était ce que nous appellerions aujourd'hui un fanatique !

Cependant, de son vivant même, l'intégrité de sa pensée fut méconnue et trahie par frère Elie, plus tard vicaire général, et ses adhérents. François, « vraiment humble », se retira, alors, et, plutôt que d'user de rigueur et de châtiments, abdiqua le gouvernement de l'Ordre (septembre 1220), demandant qu'on lui donnât un gardien auquel il obéirait. Plus d'une fois, ensuite, dans les confidences qu'il fait à ses compagnons, une involontaire amertume transparait :

« Pendant tout le temps que je retins l'office de prélat sur les frères, et qu'ils se maintinrent dans leur vocation et profession, et bien que, depuis le début de ma conversion, je rencontrais toujours des contrariétés, disait-il à un frère qui l'interrogeait; toutefois, sans grand'peine, je les satisfaisais par l'exemple et par la prédication; mais, depuis que je considérai que Dieu augmentait le nombre des frères et que, eux, par froideur et manque de piété, se détournaient de la voie droite et sûre, par laquelle nous étions accoutumés de cheminer; et que, se dirigeant par une voie plus large qui mène à la mort, ils étaient oublieux de leur vocation et profession et du bon exemple, et ne voulaient se retirer de la voie périlleuse et mortelle qu'ils avaient prise, malgré mes prédications et admonitions, et l'exemple que, sans cesse, je leur montrais, alors je résignai au Seigneur et aux Ministres la prélation et le soin de la Religion, bien que, depuis le temps où je refusai l'office de la prélation des frères, m'excusant en leur présence, au chapitre général, parce que, à cause de mes infirmités, je ne pouvais avoir soin d'eux, néanmoins si les frères avaient voulu cheminer selon ma volonté, jamais je n'aurais voulu, pour leur consolation et utilité, qu'ils eussent d'autre Ministre que moi, jusqu'au jour de ma mort... Puisque je ne suis pas capable de les corriger et amender par la prédication, admonitions et bon exemple, je ne veux pas devenir bourreau, avec la punition et le châtiment, comme les puissances de ce monde...

» Mon frère, ajouta-t-il, j'aime les frères autant que je le puis; mais, s'ils avaient marché sur mes traces, certes je les aurais aimés d'un plus grand

(1) *Spec. perf.* Introduction, CXXXI.

amour, et ne me rendrais pas étranger à eux... Il n'y a dans le monde aucun supérieur qui soit autant craint de ses sujets que Dieu ferait que je sois craint de mes frères, si je le voulais, mais Dieu m'a fait cette grâce de demeurer content de tous, comme le plus humble qui soit dans l'Ordre (1).

En attendant, l'apparition annoncée et curieusement attendue de sa *Vie* revisée de saint François, M. Sabatier publie une collection de documents franciscains dont les textes scientifiquement établis sont éclairés de notes et d'introductions du plus vif et du plus saisissant intérêt.

En 1898, il nous donnait d'abord le *Speculum perfectionis* (2), écrit par le frère Léon, à Sainte-Marie de la Portiuncule, en 1227, au lendemain de la mort de saint François, dans le but de faire échouer la candidature de l'ambitieux frère Elie au généralat. Le patriarche séraphique, à peine disparu, la lutte éclatait avec violence entre les partisans de la règle stricte, à la tête desquels se trouvaient les premiers disciples du Petit Pauvre, Ange, Rufin, Egide, Léon, et les relâchés, ceux qui voulaient faire l'Ordre puissant et riche, conduits par frère Elie. L'œuvre du frère Léon n'est point polémique, cependant, au moins dans la forme, et on concevrait mal, d'ailleurs, des paroles d'invective sous la plume du compagnon préféré du Stigmatisé, de « frère petite brebis du bon Dieu ! » Cependant, de quelle indignation douloureuse et véhémement dut être remplie cette âme évangélique, en voyant déjà désobéi et méprisé l'enseignement du maître qu'elle avait tant aimé ! Ce seul fait suffit à témoigner de l'intensité du désespoir de frère Léon, qu'il se laissa aller à briser le tronc de marbre installé sur une des places d'Assise, pour recueillir les offrandes destinées à l'érection du somptueux couvent et de la basilique de saint François ; mais les pages de son livre sont douces, tout imprégnées de l'esprit de François ; c'est son exemple même, ses paroles, ses actes, dans toute la vivacité ingénue de leur grâce religieuse. Le blâme contre les tendances nouvelles n'est pas personnel, mais implicite ; les faits expriment d'eux-mêmes, et réprouvent... C'est un portrait moral, d'une singulière perfection, dont chaque trait accentue et

(1) *Spec. perf.*, 71 et 46; v. aussi 41 et 81.

(2) *Speculum perfectionis seu S. Francisci assisiensis legenda antiquissima auctore fratre Leone, nunc primum edidit* PAUL SABATIER. Un vol. in-8. Paris, Fischbacher, 1898.

précise la suave et virile physionomie de l'apôtre de la pauvreté et de l'humilité (1).

La Légende (2) dite des trois compagnons, écrite au couvent de Greccio, en 1246, par les frères Léon, Rufin et Ange, « compagnons, bien qu'indignes, du bienheureux frère François », dépositaires et, en quelque sorte, témoins de la pensée de celui-ci, et qui, comme l'exprime le titre de leur travail, « vivaient toujours avec lui », constitue une biographie à peu près complète du saint. Un grand nombre des épisodes narrés dans le *Speculum* se retrouvent dans la *Légende*, mais celle-ci comme celui-là ne font mention, pour des raisons d'opportunité assez obscures, ni des stigmates, ni de la canonisation.

Le texte de la *Légende*, tel qu'il nous est parvenu, ne comporte que dix-huit chapitres. Dans l'étude critique des sources, préliminaire à sa *Vie de Saint François*, M. Sabatier avait démontré, d'une façon irréfutable, que ce n'étaient là que les débris de l'ouvrage complet, détruit par ordre du chapitre général tenu à Paris, en 1266, sous le généralat de saint Bonaventure, qui avait reçu mission de rédiger une Légende officielle, conçue de façon à satisfaire également les tièdes et les zélés, les conventuels et les spirituels. Heureusement, les écrivains du moyen âge, moins pointilleux que nous sur la propriété littéraire, s'empruntaient fraternellement et sans vergogne des chapitres entiers : M. Sabatier désignait, spécialement, la seconde Vie de saint François, par Thomas de Celano, comme devant receler la plus grande partie des pages disparues de la *Légende des trois compagnons*. Ces inductions se sont pleinement vérifiées, grâce aux RR. PP. Marcellino da Civezza et Teofilo Domenicelli O. M., qui, avec une science, une sagacité et un goût parfaits, sont parvenus à reconstituer la *Légende* dans son intégrité (3). L'œuvre

(1) Une édition italienne du *Speculum perfectionis* a été publiée par M. Francesco Pennacchi, d'après le texte établi par M. Sabatier : *Lo Specchio di perfezione*. Un vol. petit in-8°. Assisi. Tip. Matastasio, 1899.

(2) On appelait *Légende*, au moyen âge, le récit complet de la vie et des miracles d'un saint.

(3) *La Leggenda di S. F. scritta da tre suoi compagni pubblicata per la prima volta nella vera sua integrità dai Padri MARCELLINO DA CIVEZZA e TEOFILO DOMENICELLI, dei Minori*. Un vol. in-8°. Roma. Tip. Sallustiana, 1899.

restituée des très humbles compagnons du *Poverello*, accompagnée d'une substantielle préface et suivie d'un éloquent et nerveux discours du R. P. Teofilo sur la caractéristique de saint François, est un beau monument élevé par les deux éminents franciscains au Patriarche d'Assise. Et tous les admirateurs de celui-ci leur voueront une cordiale reconnaissance (1).

La comparaison du récit des mêmes faits dans le *Speculum*, la *Légende des trois compagnons*, les *Fioretti*, et, bien davantage, dans les compilations postérieures, permet de suivre le lent et presque inconscient travail grâce auquel toute l'existence d'un saint est absorbée, pour ainsi dire, par le miracle; chacune de ses démarches nimbée de merveilleux; la moindre de ses paroles transformée en prophétie. La progression est déjà notable des *Trois compagnons* aux *Fioretti*, et il suffit pour s'en convaincre de mettre en parallèle la façon dont, à un demi-siècle, peut-être, d'intervalle, le même événement est rapporté : la conversion, par exemple, de Bernard, de Sylvestre et d'Egide.

Les *Fioretti*, cependant, dans leur grâce inimitable, la naïveté délicate de leurs nuances, leurs colorations et leur dessin simples et éclatants, le charme de fraîcheur et d'impromptu des tableaux qu'ils évoquent, nous restituent vraiment une image, véridique dans l'ensemble, des origines franciscaines. L'habile écrivain qui a assemblé cette gerbe exquise l'a arrangée un peu pour le plaisir des yeux, avec un art qui se dissimule, un goût instinctif très fin qui corse, quelquefois, la nudité des faits, mais, aussi, en atténue ou en émousse la vigueur expressive. Ce livre adorable symbolise surtout l'idéal d'imperfectible douceur et d'humilité de saint François, en laissant trop dans l'ombre l'héroïsme de sa vocation, les qualités viriles de cette âme intrépide : il nous y apparaît plus passif qu'actif, prêt à tout supporter plutôt qu'à tout entreprendre pour faire prévaloir sa pensée.

La physionomie du *Poverello* conserve un bien autre relief dans le souvenir des trois compagnons, ses disciples les plus

(1) Nous nous permettrons d'exprimer ici notre gratitude particulière aux RR. PP. Marcellino et Teofilo qui ont bien voulu, et de la façon la plus gracieuse, nous autoriser à publier une traduction française de la *Légende* restaurée par leurs soins diligents et pieux.

La maison Oudin, de Paris, en donnera prochainement une édition illustrée.

familiers et les plus aimés ; on sent, chez eux, la volonté d'une exactitude scrupuleuse et, aussi, l'accent d'émotion et de nostalgie d'hommes qui racontent les heures les plus enchantées d'une vie, à présent contrariée ou diminuée.

Il semble que ces récits, d'un caractère et d'un style parfaitement homogènes, portent les indices implicites de l'authenticité. Le R. P. Van Ortro, bollandiste, a cependant contesté celle-ci et voulu ne voir dans la *Légende des trois compagnons* qu'un très habile pastiche de la fin du XIII^e siècle. Dans une dissertation (1) d'une argumentation serrée et probante, M. Sabatier a démontré, péremptoirement, que nous tenions bien en ce document l'œuvre originale de frère Léon et de ses compagnons.

L'indulgence plénière du 2 août, accordée par le Pape Honorius III, à saint François, en juillet 1216, pour tous ceux qui visiteraient la Portiuncule, contrits, confessés et absous, a été un sujet de longues controverses entre les deux branches de l'Ordre franciscain.

La tradition rapportait qu'après avoir obtenu verbalement du Saint-Père cette faveur exceptionnelle, malgré l'opposition des cardinaux, « le bienheureux François, ayant incliné la tête, sortit du palais. Et messer le Pape, voyant qu'il s'en allait, l'appela, disant : « O très simple ! où vas-tu et qu'emportes-tu de cette indulgence ? » Et le bienheureux François répondit : « Votre parole suffit, et, si l'œuvre est de Dieu, il la manifesterà. »

Les chroniqueurs primitifs de l'Ordre et, notamment, les *Trois compagnons*, dans leur texte mutilé, ne faisant aucune mention de l'Indulgence, M. Sabatier avait exprimé d'abord l'opinion que les récits qui la concernaient, et qui dataient, d'ailleurs, du XIV^e siècle, étaient supposés ou apocryphes. Depuis, l'éminent historien a repris l'étude de la question, exhumé le manuscrit d'un traité sur l'Indulgence, écrit par un frère mineur d'Assise, au XIV^e siècle, recherché toutes les preuves et les témoignages, pour conclure enfin à la véracité de la version traditionnelle.

(1) *De l'authenticité de la Légende... des trois compagnons*. Une brochure in-8°. Paris, 1901.

L'œuvre de frère François Bartholi della Rossa (1), mise au jour par M. Sabatier, est une compilation où l'on retrouve, à côté d'une fastidieuse énumération de faits miraculeux advenus à la Portiuncule, des fragments des ouvrages de Thomas de Celano, de la *Légende des trois compagnons* et du *Speculum perfectionis*. Le bon moine, préoccupé surtout de grossir son panégyrique de l'Indulgence, a entassé, sans critique ni vérification, tout ce que la crédulité d'un siècle avait pu ajouter de fables à la réalité. Celle-ci a germé dans les imaginations; chaque détail s'est amplifié, magnifié de merveilleux; c'est le travail naturel et presque instinctif de la tradition qui tend mécaniquement à éliminer la substance précise des faits pour y substituer le vague et le surprenant. Les *Trois compagnons* rapportent qu'il fut révélé, une nuit, « au bienheureux François, qu'il devait se rendre à Pérouse, où résidait le Pape, pour solliciter l'indulgence de la part de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Ce récit simple et nu a passé de bouche en bouche, de l'origine à Bartholi, et il est arrivé à celui-ci, qui l'enregistre, chargé de détails parasites, de particularités nouvelles, de circonstances qui ne sont que le développement des indications nettes et brèves données par les contemporains. Bartholi narre deux visites de François à Honorius, l'une à Pérouse; l'autre à Rome, cette dernière à la suite d'une nouvelle visitation du Sauveur, de sa Mère et d'une « multitude d'anges » à la Portiuncule, afin de déterminer la date à laquelle les fidèles devront accomplir leur pèlerinage afin de bénéficier du Pardon... Et saint François se présente à cette seconde audience porteur de six des roses, trois blanches, trois rouges, qui ont jailli des ronces et des épines couvertes de neige sur lesquelles il s'était roulé, pour chasser une tentation du Malin... L'épisode — que les incorruptibles Bollandistes n'ont pas voulu consacrer de leur autorité — est ravissant. Et n'est-ce pas ainsi que l'on aime à se représenter le petit Pauvre du Christ, transfiguré dans la gloire de son humiliation; d'autant plus simple qu'il est victorieux; les mains, ces mains que la Passion devait percer, pleines des douces roses incandescentes du miracle, escorté des âmes dont il a réchauffé la froideur, consolé les détresses et fait tout à coup fructifier l'aridité?...

(1) *Fratris Francisci Bartholi de Assisio Tractatus de Indulgentia S. Mariæ de Portiuncula nunc primum integre edidit* PAUL SABATIER. Un vol. in-8. Paris, Fischbacher, 1900.

II

Des hommes paraissent, d'âge en âge, dont les gestes et les paroles sont marqués du sceau du divin — interprètes, providentiellement suscités, d'une volonté supérieure à la leur, et qui se lèvent tout à coup, au milieu du banquet de la matière, pour refaire le signe oublié — ou méprisé — de l'esprit.

Les paroles qu'ils apportent ne sont pas nouvelles : la Galilée, jadis, les rives du lac de Génézareth, le jardin des oliviers, les ont entendues. L'humanité les a recueillies et emportées dans son cœur, mais elles s'y sont assoupies, à la longue, étouffées sous les fleurs éphémères et brûlantes des plaisirs et des convoitises de la terre. Et la mission de ces hommes est de les ressusciter, de les tirer de la mémoire obscurcie du passé, pour les replacer dans la pleine et vibrante lumière de la vie.

Les apôtres ainsi sont de tous les temps : ils vaquent à leur labeur quotidien, gagnent le pain de leur subsistance, pêcheurs ou publicains — l'éternel Christ passe devant eux, s'arrête, les regarde et leur dit : « Suis-moi ! » — et ils le suivent.

L'Eglise existe, cependant, héritière du suprême pontificat, mais quelque effort qu'elle fasse pour maintenir la société dans les voies de l'idéal évangélique, son influence, pour être accoutumée et régulière, tend à s'amoindrir ; hiérarchisée, trop souvent confondue avec les autres organes dirigeants de notre civilisation, elle apparaît plutôt aux peuples sous l'aspect de l'autorité. Et son crédit s'affaiblit encore lorsque, comme au moyen âge, grâce à la confiscation des dignités ecclésiastiques par les nobles et les souverains, le haut clergé participe des vices et des abus du régime politique.

La persévérante lutte du Saint-Siège contre l'Empire eut pour but initial d'émanciper le sacerdoce de l'intrusion d'éléments nuisibles qui paralysaient et stérilisaient son action. Celle-ci s'exerçait, pourtant, mais ses résultats étaient lents et ordinaires ; pour en obtenir de rapides et d'extraordinaires, pour tracer dans le monde, oscillant entre les passions et la prière, des sillons profonds et durables, pour soulever en lui les

révolutions de la pénitence et du repentir, il fallait la prestigieuse apparition d'hommes semblables aux prophètes de l'ancienne Loi — nouveaux, inconnus, dénués, d'abord, de tout caractère consacré, surgis, soudain, d'entre la foule, pour se vouer généreusement à une vie d'autant plus joyeuse qu'elle était pauvre et humiliée, d'hommes exorbitants qui, pour user de l'emportement sublime des expressions de saint François lui-même, forcent le Royaume de Dieu « par la violence de leur humilité et de leur simplicité, de leurs oraisons et de leurs larmes (1) » :

« Ou ils se sont réunis à Dieu pour la plus haute perfection, disait les gens à la vue des premiers frères mineurs courant le pays, misérablement vêtus, les pieds déchaux, — ou ils sont insensés et fous, car leur existence paraît désespérée (2). »

Mais le secret de l'influence de ces indigents missionnaires gisait précisément dans leur parfait dénûment. Ils dominaient les puissances du sang et de l'argent parce qu'ils n'avaient point besoin d'elles. L'absolu de leur abnégation, l'absence radicale en eux de toute visée égoïste, de toute ambition pour les objets accoutumés des espérances humaines, saisissaient les âmes du sentiment d'une grandeur insolite, donnaient à leurs actes et à leurs propos une irrésistible énergie persuasive. Saint François avait la claire et perspicace conscience des nécessités de son œuvre et des ressorts de son succès, lorsqu'il refusait absolument d'accéder aux vœux du cardinal d'Ostie qui désirait placer des frères sur les sièges épiscopaux : « Messer, lui disait-il, mes frères sont nommés mineurs afin qu'ils n'aient jamais la présomption de vouloir se faire grands; leur vocation leur enseigne à rester dans les lieux bas et à suivre les traces de l'humilité du Christ... Si vous voulez qu'ils fassent fruit dans l'Eglise du Christ, maintenez-les et conservez-les dans l'état de leur vocation. »

Saint François apparaît au milieu d'une époque de véhémence et de sang, de vie encolérée et frénétique. Tous les pou-

(1) *Spec. perf.*, 72.

(2) Tous les passages cités, sans indication de source, appartiennent à la *Légende des trois compagnons* (texte reconstitué par les RR. PP. Marcellino da Civezza et Teofilo Domenichelli).

voirs sont debouts, menaçants, bardés de fer, toujours prêts à s'assaillir : Empereur, rois; feudataires; petits seigneurs pillards, retranchés dans leurs repaires, veillant sur les remparts de leurs châteaux hérissés de l'hostilité tranchante des armes. La multitude est foulée aux pieds sous le galop féodal des chevaliers; l'existence de quiconque est hors d'état de se défendre, son honneur, son patrimoine sont en aventure. Les grandes communes commencent seulement de s'organiser, d'imposer leur vouloir démocratique au patriciat qui les subjuge. La guerre, la peste, la lèpre et la famine sévissent à la fois parmi les populations, comme l'ouragan, et le vent, et la grêle sur les moissons bouleversées et saccagées. Les âmes, désorbitées par la perpétuelle instabilité et la transe du péril toujours imminent, soulevées en tourbillons comme du sable ou des feuilles mortes, sont toutes en alternatives immodérées, affolées de crime et de luxure ou précipitées, soudain, contagieusement, en expiations unanimes, poussées en masses halelantes et paniques sur les chemins des pèlerinages célèbres ou sur les routes de l'Orient, aux croisades.

Au milieu de ce tumulte, un homme, citoyen d'une petite ville perdue dans les montagnes d'une province reculée, un jeune marchand dont la puérité avait rêvé la fortune et la gloire, les prouesses lointaines, l'éclat des aventures et avait mis sa vanité dans le luxe des vêtements et des festins; un homme apparaît, presque un enfant, traversé de la subite intuition des causes du malheur du monde, mu par une étrange, une immense volonté de perfection et de liberté.

Les Romains de l'Empire, traqués dans leur existence, dans leur fortune et leurs sentiments, dans leurs paroles et jusque dans leur silence par les Césars, ne connaissaient plus d'autre liberté que celle de la mort : « Vois-tu ce précipice? s'écriait Sénèque; c'est par-là que l'on descend à la liberté. Vois-tu cette mer, ce fleuve, ce puits? Au fond de leurs eaux se cache la liberté! »

Ce n'était pas ce remède, assez fier mais désespéré, que François venait enseigner : « Par la grâce de Dieu, je suis devenu libre », répondit-il, aux premiers jours de sa conversion, au messager par lequel les consuls d'Assise le citaient à comparaître pour se justifier des accusations portées contre lui

par son père. Le Christ, son maître, n'avait-il pas dit : « Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libre (1)? »

Toute souffrance naît du désir; toute douleur et tout regret de la possession, et nous sommes d'autant moins libres, indépendants devant nous-mêmes que nos désirs sont exaucés et nos possessions étendues.

François connaît cela; il fait mieux que de le connaître, il le sent, et ce ne sont point en lui des théories spéculatives, d'utopiques conceptions formulées pour le vague usage d'autrui: c'est la règle vivante et effective de sa vie. Elle est inscrite dans l'Évangile, mais l'idéal qu'elle dicte a bientôt semblé ou trop humble ou trop hautain pour les hommes, et digne seulement d'un Dieu.

« Si tu veux être parfait, va et vends ce que tu as, donne-le aux pauvres et suis-moi. » Le précepte est précis, sans équivoque et il ne se peut pas qu'il soit inapplicable, étant sorti de la bouche miséricordieuse de Celui qui a le mieux aimé et compris l'humanité. Et le fils de Bernardone obéit, abandonne ses parents, son héritage, sa maison, l'estime du monde et ses préjugés; s'enfuit enfin de la présence des siens comme un autre enfant prodigue, non pour la sensualité et la dissipation, mais pour se prodiguer lui-même, et son exemple et son amour.

Car c'est par l'exemple uniquement qu'il prêché et veut convertir; et son existence sera, désormais, ainsi qu'une vivante parabole de la Pauvreté. Indigent et dénué, il va, annonçant la paix, la grande paix profonde du renoncement; et toute son éloquence est dans l'affabilité de son sourire et de ses yeux, dans les paroles exaltées et chantantes de prière et d'extase que la joie lui inspire : « L'homme de Dieu ne prêchait pas alors au peuple; pourtant, quand il passait par les villes et les villages, il priait chacun qu'il aimât et craignît Dieu, et fit pénitence de ses péchés. Et frère Egide exhortait les assistants à ce qu'ils crussent en lui, parce que parfaitement il les conseillait. »

Ses discours, comme ses écrits, sont « de peu de paroles simples », et cette simplicité pleine de relief, de substance et d'émotion restera sienne jusqu'à la fin; et la gloire efflorescente

(1) Saint-Jean, VIII, 32.

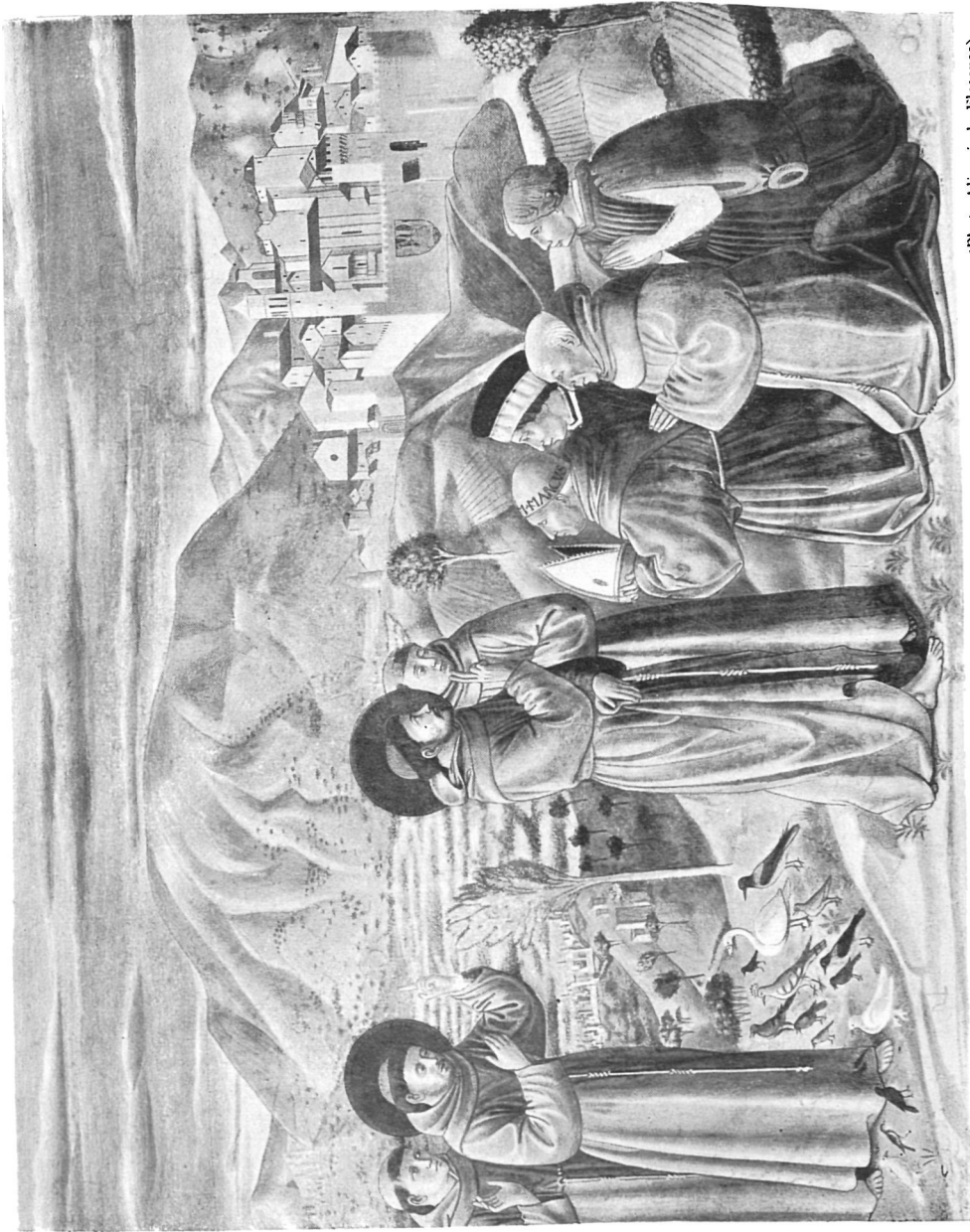
de son nom et de son ordre n'enfleront ni son cœur, ni son langage : « A tous les gardiens des frères mineurs, auxquels ces lettres parviendront, le frère François, leur serviteur et leur tout petit dans le Seigneur, envoie son salut... (1) ». Ainsi débute une de ces belles lettres-circulaires, au sujet desquelles M. Paul Sabatier dit éloquemment : « Les mêmes idées, les mêmes phrases reviennent sans cesse ; mais, sous la plume de François, le mot n'est rien, il n'est jamais là pour lui. Celui qui le voit, le remarque, fait une erreur, il commet presque une faute : le mot n'est ici que le porteur d'une idée ou plutôt d'une force (2). » Il dit peu de chose, mais précisément ce qu'il fallait dire, les mots décisifs et limpides que beaucoup d'âmes troublées attendaient ; les mots d'abnégation et d'innocence, à l'accent surnaturel, où ne s'évoquent ni l'éclair des armes, ni le tintement de l'or, ni la séduction de la chair, mais l'amour, le seul amour, puissant et ingénu... Il aime ; et c'est sa vertu, toute, et son pouvoir, et son triomphe... Il aime de son humilité ; il aime de sa pauvreté ; et plus il se diminue lui-même, plus son amour grandit. Rien ne l'entrave ; rien ne crée en lui l'hésitation ou la perplexité ; rien ne le détourne ou ne le tire en arrière, ne brise les élans de sa foi ou de son ardeur, car son amour est désintéressement et sacrifice et, s'il se mêle au monde, c'est pour l'aimer et le sauver, et non pour en jouir.

L'amour rayonne de lui et, déjà, il est auréolé ; les prudents, les formalistes et les timorés cèdent devant la communicative chaleur de sa conviction et de son enthousiasme : la voie qu'il a choisie est ardue et insolite, trop dure, peut-être, pour la faiblesse invétérée des hommes ; cependant l'évêque d'Assise et le Pape approuvent la Règle qu'ils considéraient d'abord comme excessive ; la curie romaine pallie, en sa faveur, des principes dont elle ne se départit jamais.

Cet amour lui concilie même et lui rend dociles et familières les bêtes effarouchées par la cruauté coutumière des hommes. La simplicité de son cœur fait qu'il est, pour ainsi dire, de plain-pied avec la nature : il ne laisse rien échapper de sa beauté et goûte avec ravissement la saveur des choses les plus humbles et

(1) P. SABATIER : *Tractatus*, p. 135.

(2) *Tractatus*, p. 120.



(Photo Alinari, de Florence)

SAINTE FRANÇOIS PRÊCHANT AUX HOMMES ET AUX OISEAUX

GOZZOLI

Eglise de Saint-François, à Montefalco

les plus usuelles. Tout est beauté à la joie pénétrante de ses yeux; tout est richesse pour sa pauvreté, tout splendeur, don gratuit et inattendu : les morceaux de pain de froment noir de l'aumône; l'eau pétillante et « chaste » de la source ou de la fontaine; le chant des oiseaux; l'immobile azur sur les roches étincelantes de la Vernia; les modestes fleurs sauvages qui ourlent les chemins où il erre, vagabond du bon Dieu, avec frère Léon — *frate pecorella* — frère petite brebis.

La Pauvreté est sa Dame; le Sauveur la lui a fiancée en ces paroles : « Ne portez aucune chose par la route, ni bâton, ni besace, ni chaussures, ni argent. » Et quelle pénurie serait jamais assez parfaite pour nous, alors que le Fils de Dieu a souffert la faim? : « Étant un jour assis à manger, un frère lui dit que la Bienheureuse Vierge Marie, à l'heure du repas, avait été si pauvre qu'elle n'avait eu de quoi donner à manger à son fils. Et, entendant cela, l'homme de Dieu soupira avec grande douleur et, abandonnant la table, mangea son pain par terre. »

Toutes les choses à l'usage des frères, habitations, vaisselle, aliments, il veut qu'elles « chantent le pèlerinage et l'exil ». Il s'effarouche parce que l'on a parlé devant lui de la « cellule du frère François ». Il trouve toujours sa pauvreté insuffisante et encombrée de trop de superfluités. Rencontrant un mendiant, il dit à son compagnon : « Grande honte nous a donnée la pauvreté de cet homme et elle reprend fortement notre pauvreté. Car ce m'est une très grande honte quand je trouve quelqu'un de plus pauvre que moi, qui a choisi la sainte Pauvreté pour femme, et pour mes délicatesses et mes richesses corporelles et spirituelles; et cette renommée est allée par le monde entier, à savoir que j'ai fait profession de la sainte Pauvreté devant Dieu et devant les hommes. »

Si dépourvu qu'il soit, d'ailleurs, et parce que Jésus a dit : « A quiconque te demande, toi, donne », il ne repousse jamais une sollicitation et, plutôt que de refuser, se dépouille de ses propres vêtements; à ses yeux, ce n'est qu'une restitution : le manteau qui le couvre ne l'a-t-il pas seulement reçu en prêt, jusqu'à ce qu'il rencontre un plus besogneux que lui?

Un jour, à la Portiuncule, n'ayant rien de quoi faire aumône à une vieille femme, il veut lui donner l'unique Evangile du couvent. Son vicaire-général, Pierre de Catane, lui objectant

que ce Nouveau-Testament est indispensable aux offices : « Donne-le, répond saint François, cela plaira davantage à Dieu que si nous y lisions. »

Il voit, avec raison, dans l'aumône humblement reçue ou distribuée, un grand moyen de perfection, une école de constance et de virilité.

Que de répugnances il avait dû détruire en lui-même avant d'affronter allègrement la risée et l'incompréhension du monde ! La première fois qu'il essaya de se nourrir des restes d'aliments qu'il avait recueillis, en mendiant, dans son écuelle, il fut saisi d'un haut-le-cœur, mais « finalement, se vainquant lui-même, il commença à manger et il lui parut que, s'il mangeait un électuaire, il ne serait pas aussi délicat ».

Un jour, au début, qu'il allait, de porte en porte, à Assise, demandant de l'huile pour les lampes de Saint-Damien, « venant près d'une maison et voyant là les hommes réunis à jouer, il prit honte de demander l'aumône devant eux et s'en alla. Puis, se parlant à lui-même, il se reprit d'avoir péché ; et, courant à l'endroit où se faisait le jeu, il dit sa faute devant tous ceux qui étaient là et qu'il avait pris honte de demander l'aumône à cause d'eux ».

Mais son intention n'est point que les frères vivent, oisifs, de la mendicité, de la « table de Jésus-Christ » ; il faut qu'ils travaillent : « Va, dit-il avec son innocente ironie à ce frère « qui ne priait, ni ne travaillait, mais mangeait bien », va ton chemin, frère mouche — *frate mosca* — car tu veux manger la fatigue de tes frères, et être oisif dans l'œuvre de Dieu, comme le frelon qui ne fait aucun gain et mange d'abord la fatigue des autres. » « Souvent, pour ne pas rester oisifs, les frères aidaient les pauvres gens dans leurs champs, et ceux-ci ensuite les subvenaient de pain, pour l'amour de Dieu (1). »

La Pauvreté est la dignité essentielle des frères mineurs, et tous les actes de saint François témoignent de la vénération où il la tient : Il va à la rencontre du frère qui, ayant été mendier à Assise, redescend à Sainte-Marie de la Portiuncule, en chantant et en louant Dieu à haute voix ; il baise la besace qu'il porte, l'en débarrasse et, rentré au couvent, dit devant tous les

(1) *Speculum perfectionis*, C. 55.

frères : « Béni soit mon frère qui va et cherche, et revient, joyeux, avec l'aumône. »

Il sait qu'il n'est que d'embrasser la croix, étroitement; que le dévouement absolu, l'immolation complète, sans restriction, seule, rendront son œuvre de rédemption significative, lui conféreront toute son efficace puissance, toute sa convaincante vertu : « Tenez pour certain, dit-il aux frères qui l'accompagnaient à la Vernia (1), que plus nous fuirons la pauvreté, plus le monde nous fuira. »

Il maintient l'inflexible rigueur de la Règle sur ce point avec une presque farouche énergie, la fait prévaloir longtemps, malgré les sourdes oppositions qu'il rencontre, les menées sournoises de frère Elie; en dépit des conseils du cardinal Hugolin, préoccupé de la tempérer pour la rendre supportable aux hommes qui, vraisemblablement, devaient succéder aux saints de la première génération franciscaine.

Il souffre de tout ce qui porte atteinte à son idéal et cette âme de douceur et de suavité en prend presque de la violence et de la dureté : il veut détruire de ses propres mains une maison construite, par la municipalité d'Assise, pour abriter le chapitre général; il ordonne aux mineurs de Bologne, et même aux malades, d'abandonner sur le champ un couvent trop confortable qui leur avait été donné à son insu.

Il ne craignait pas, du reste, de faire asseoir la Pauvreté avec lui chez les prélats et les nobles; de l'amener ainsi qu'une commensale inattendue et un peu rude parmi les convives élégants et mondains des princes de l'Eglise : Se trouvant un jour, chez le protecteur de l'Ordre, le cardinal Hugolin, il s'échappa « presque furtivement pour aller à l'aumône et, revenant, il posa sur la table les morceaux de pain noir » qu'il avait récoltés :

« Le bienheureux François prenait de ses aumônes et en donnait à chacun des chevaliers et chapelains de Messer le Cardinal, avec un visage joyeux; et les uns les mangeaient, et les autres les conservaient par dévotion. Après le repas, le cardinal embrassa le bienheureux François avec beaucoup d'allégresse et de plaisir, lui disant : « Pourquoi m'as-tu fait aujourd'hui un tel

(1) I FIORETTI : Deuxième considération sur les stigmates.

affront que, venant dans ma maison, qui est la maison de tes frères, tu sois allé à l'aumône? » Le bienheureux François répondit : « Messer, je vous ai encore fait plus d'honneur en honorant mon Seigneur, auquel plaît la pauvreté, et, surtout, celle qui est volontaire. Et je veux avoir et tenir pour très grande noblesse et dignité royale de suivre le Seigneur qui, étant riche, voulut se faire pauvre. »

Tout ce que l'homme acquiert, et que ne possèdent point les autres, richesses, pouvoirs, science, engendre en lui la conception de sa supériorité, alimente son orgueil, offusque les libres mouvements de cet amour dont, seule, la pure et inextinguible ardeur entraînera le monde et le sauvera. Ce n'est pas par le savoir et l'éloquence que François a rassemblé autour de lui cette multitude de disciples, mais bien par la secrète et rayonnante vertu de sa pauvreté volontaire et de sa simplicité. Il a récolté d'autant plus qu'il s'est donné davantage; non point des paroles apprises dans les livres, habiles ou élégantes, mais lui-même, lui-même...

Le religieux qui s'efforce pour acquérir une science superflue, aux dépens de sa vraie vocation, enfreint, à ses yeux, son serment de pauvreté, puisque cette science étant stérile et impropre à émouvoir et à rallier les âmes, il ne la convoite que pour sa propre satisfaction, pour l'ornement vaniteux de son esprit. La victoire n'appartient qu'à l'amour; l'amour est la seule arme dont il veut que soient munis ses frères, en vrais « chevaliers de la Table-Ronde » (1). Mais, parmi les hommes qui l'ont suivi ou qui le conseillent, si pieux et zélés qu'ils soient, il en est trop qui sont du temps et du moment, et cessent bientôt de le comprendre, lui qui est de toujours; leur pensée est fondée selon la raison, judicieuse dans l'espace circonscrit qu'elle envisage; la sienne s'enlève d'un coup d'aile et plane dans une lumière trop éblouissante qui les aveugle. Ils prêchent, argumentent, citent, discutent — lui, il aime. Cependant, si l'amour est sainteté chez lui, il est génie aussi, et intelligence : la science peut séduire, amuser, l'amour seul convainc; et, d'ailleurs, est-ce celui-ci ou celle-là que le Sauveur a apporté à la Terre? Aussi avec quelle véhémence il défend, là également, l'intégrité

(1) *Spec. perf.*, 72.

de son œuvre lorsqu'elle lui semble en péril ! Et son inquiétude donne à sa voix une âpreté bien inattendue :

De quelle manière il reprit les frères qui aspiraient à aller par la voie de la science, et non plus par la voie de l'humilité, et leur prédit comment l'Ordre serait réformé et remis dans son état primitif.

Le bienheureux François se trouvant au chapitre général de Sainte-Marie de la Portiuncule, qui fut appelé le chapitre des nattes, parce qu'il n'y avait là d'autres habitations que de nattes, et s'y rassemblèrent bien cinq mille frères; beaucoup de frères lettrés et savants allèrent à Monseigneur d'Ostie, qui s'y trouvait, et lui dirent : « Monseigneur, notre désir est que vous persuadiez au bienheureux François de suivre le conseil des frères plus savants et qu'il promette de s'en tenir quelquefois à leur conseil. » Et ils alléguaient la Règle de saint Benoît, de saint Augustin et de saint Bernard, qui enseignent à vivre de telle et telle façon. Le cardinal, ayant rapporté toutes ces choses au bienheureux François, par manière d'admonition, le bienheureux François, ne lui répondant rien, le prit par la main et ainsi le mena en présence des frères réunis en chapitre. Et il parla aux frères en ferveur et vertu de l'Esprit-Saint, de cette façon : « Mes frères, mes frères, le Seigneur m'appela par la voie de la simplicité et de l'humilité, et il me montra une telle voie, en vérité, pour mon salut et le salut de ceux qui veulent me croire et m'imiter. Pourtant, je vous enjoins de ne rien me dire d'aucune Règle, ni de saint Benoît, ni de saint Augustin, ni de saint Bernard, ni d'une autre voie et forme de vie, en dehors de celle qui, par Dieu, me fut montrée et, par sa miséricorde, me fut donnée. Et ainsi me dit Dieu être son intention que je sois comme un nouveau pacte en ce monde, et il ne voulut point nous conduire par une autre voie que celle de cette science-là. Mais, par votre doctrine et sagesse, Dieu vous confondra, et ainsi je me fie aux intendants du Seigneur, par lesquels Dieu vous punira, et il vous réduira ainsi à votre état, à votre grande confusion, que vous le vouliez ou non. »

Alors, le cardinal eut grande stupeur et ne répondit rien, et tous les frères furent pris d'une grande crainte (1).

Son âme est comme un admirable équilibre de forces, forces d'énergie, forces de douceur; et son humilité s'allie très bien avec une parfaite plénitude de sécurité sur la destinée de son œuvre : il sait bien qu'elle ne peut être que folie aux yeux des hommes, qu'ils la contrarieront et que la réussite ne leur en appartiendra pas.

(1) *Spec. perf.* 68. M. Sabatier (*Spec. perf.* LXXXVIII) présume que cette scène se passa au Chapitre général de la Pentecôte, 3 juin 1218, où se trouvait également saint Dominique (v. *Fioretti*, 18). Le docteur Lemp (*Frère Elie*, p. 47), lui assigne la date de 1221.

A l'origine, alors qu'il n'avait que trois compagnons, frère Bernard, frère Sylvestre et frère Egide, il était parti avec ce dernier et avait envoyé les deux autres, pour convertir le pays à pénitence. Ils allaient, comme les ménestrels ou les troubadours, de ville en village, de château en château, en « jongleurs du bon Dieu », plus pauvres que les pauvres, et plus humbles, aventuriers de l'Évangile, vêtus comme des pèlerins, soulevant des sentiments contradictoires : là, l'enthousiasme de la dévotion ; ici, la défiance ; rebutés plus souvent qu'accueillis ; pris pour des voleurs ou des hommes sauvages ; si étranges qu'ils épouvantaient les femmes et les petits enfants. Et ainsi, en dépit des injures et des avanies, isolés dans l'hostilité du monde qui paraissait conjuré contre eux, saint François émerveillait son compagnon en lui prédisant, avec la confiance la plus exaltée dans l'avenir, que l'Ordre se propagerait par toute la terre. Et, rempli de joie, il chantait...

Les biographes primitifs nous le représentent presque toujours avec un visage joyeux. Ses moines doivent, du reste, être tels ; ils ne peuvent se montrer avec « une face troublée ». Il aurait trouvé de belles et candides paroles de louange pour cette mère Anne-Eugénie Arnauld, de Port-Royal des Champs, qui racontait si joliment : « Depuis ma profession, je demeurai dans une si grande joie d'être religieuse, qu'une fois je dansai étant seule ; et quand je voyais une religieuse triste, je pensais qu'elle n'avait qu'à regarder son voile noir pour ne l'être plus... il me souvient, ajoutait-elle — et ces émotions n'ont-elles pas une saveur toute franciscaine ? — il me souvient qu'ayant une fois l'esprit fort abattu, je fus toute ravie en voyant seulement les étoiles et, une autre fois, en entendant sonner nos trois cloches qui faisaient une douce harmonie (1). »

La tristesse nous affaiblit, pensait le *Poverello*, nous livre en proie désarmée aux suggestions du Malin qui en profite pour jeter des poignées de poussière par les ouvertures d'une âme mal défendue, afin d'en troubler la pureté et la quiétude (2). « Que les frères se gardent, dit la première Règle, de montrer un extérieur mélancolique, sombre ou hypocrite, mais qu'ils se montrent joyeux dans le Seigneur, souriants et aimables. »

(1) SAINTE-BRUYE : *Port-Royal*.

(2) THOMAS DE CELANO. Seconde légende.

Le frère mineur doit être fidèle et joyeux, et simple; ne pas s'enorgueillir de sa vocation ni mépriser, du haut de sa pauvreté, les gens du monde livrés aux futilités du luxe et de l'apparat. Il ne faut pas les reprendre avec amertume et blâme, mais, au contraire, leur être aimable et courtois: « Sache, frère très cher, que la courtoisie est un des attributs de Dieu, qui donne son soleil et sa pluie aux justes comme aux injustes, par courtoisie, et la courtoisie est la sœur de la charité et, par elle, s'éteint la haine et se conserve l'amour (1). »

Lorsque, au printemps de l'Ordre, il parcourait avec frère Egide la marche d'Ancône, cette belle province entre la montagne et la mer, les régions ardues de l'Apennin central, le pays de Nocera, sauvage et boisé, les pentes de la chaîne d'où l'on aperçoit la plaine fertile, entrecoupée de rivières, et les rivages, hantés de troupeaux de moutons, que l'Adriatique festonne de l'ondulation glauque de ses eaux argentées, saint François chantait...

Il chantait des hymnes et des psaumes où son âme s'exprimait elle-même, lui dictait des paroles pénétrantes comme la flamme, pures comme la lumière :

Laudato sia, mio Signore, per suor luna et per le stelle, il quale in cielo le hai formate chiare e belle.

« Loué sois-tu, Seigneur, pour notre sœur la Lune et pour les étoiles, que, dans le ciel, tu as formées claires et belles... »

Il ne fait presque que nommer les choses, mais il leur communique son âme passionnée et candide. Chorège de la création, d'un geste ample et simple, il agenouille autour de lui, dans l'infini radieux de l'adoration, le soleil, la lune et les étoiles, et l'eau, et le feu — et la mort... Fleurs ardentes et fraîches, liées en gerbe par l'amour et que l'on dirait présentées en offrande mystique par la main d'un enfant, d'un poète et d'un saint...

La jubilation spirituelle, parfois, lui remplissait l'âme de mélodies divines; les foudroiements et les visitations célestes suscitaient en lui une telle et si excessive félicité qu'ils se

(1) FIORETTI.

marquaient par des actes mêlés de gravité et d'enfance, par de poignantes effusions où la joie s'unissait aux larmes :

Quelquefois, il cueillait une baguette, et la soutenant sur le bras gauche, il posait dessus une autre baguette à la façon d'un arc et, avec la main droite, tirait sur celui-ci, presque comme sur (les cordes d') une viole ou d'un autre instrument; et prenant une attitude appropriée, il chantait en français du Seigneur Jésus-Christ. Et tous ces chants et danses se terminaient ensuite en larmes et compassion du Christ, pour se résoudre enfin en allégresse où, distrait des objets qu'il tenait en main, il était ravi au ciel.

Lorsque, un soir de sa jeunesse, livrée encore à l'étourdissement du siècle, après un repas avec ses compagnons de plaisir qui allaient en chantant par les rues d'Assise, il se sentit tout à coup envahi par la suavité douloureuse et brûlante de la grâce, « il ne chantait pas, mais songeait diligemment... » Le soir, maintenant, descendait de nouveau; sa journée était à son déclin, elle était presque passée de l'aube de candeur au crépuscule de sacrifice : Il avait accompli son œuvre, mendié, prié, souffert, reçu les stigmates, la certitude de la rémission de ses péchés et de la béatitude du Paradis : « Et, depuis que j'eus cette révélation, disait-il à frère Elie, je suis si plein d'allégresse que je ne puis plus pleurer; et pour cela, je chante et chanterai à Dieu... (1) »

La foi chantait, en lui, et la jubilation, et l'amour. Et il chante, et fait chanter, en effet, jusqu'à la fin...

Deux ans avant sa mort, alors qu'il se trouvait au couvent de Saint-Damien, malade des yeux, logé dans une hutte de nattes, hantée par des souris qui l'incommodaient fort, il fut secouru d'une visitation divine, dans la jubilation de laquelle il composa le cantique de frère Soleil et apprit à ses compagnons à le réciter et à le chanter. Laissons frère Léon nous en raconter la merveilleuse histoire (2) :

Son esprit était alors en une telle consolation et douceur qu'il voulait envoyer chercher frère Pacifique qui, dans le siècle, avait été couronné roi des vers et fut très noble conteur; et il entendait lui donner comme compa-

(1) FIORETTI. *Quatrième considération sur les stigmates.*

(2) *Spec. perf.* C. 100, 101, 123.

gnons quelques frères afin qu'ils allassent avec lui par le monde, prêchant et chantant les louanges du Seigneur. Et il disait être son intention que celui qui, parmi eux, saurait le mieux prêcher, prêchât d'abord au peuple, et fini le sermon, que tous ensemble chantassent les louanges du Seigneur, comme les jongleurs du Seigneur...

.

Il advint qu'une grande discorde naquît entre l'évêque et le podestat de la cité d'Assise, tellement que l'évêque excommunia le podestat et que le podestat manda un édit pour que personne ne vendît rien à l'évêque, ni ne lui achetât, ni ne fit aucun contrat avec lui.

Lorsqu'il eut appris cela, le bienheureux François, qui était malade et gardait le lit, fut ému de pitié pour eux, particulièrement parce que personne ne se faisait médiateur de la paix ; et il dit à ses compagnons : « Grande honte est pour nous, serviteurs de Dieu, que l'évêque et le podestat se portent une telle haine réciproque et que personne ne se fasse médiateur de leur paix. » Et alors, il fit vite ces vers des Laudes susdites, à l'occasion de cette paix, et dit :

Loué sois-tu, Seigneur, pour ceux qui pardonnent pour ton amour...

Il appela ensuite un de ses compagnons et lui dit ainsi : « Va au podestat, et prie-le de ma part qu'avec les principaux de la cité et les autres qu'il peut conduire avec lui, il aille à l'évêché. » Et après que ce frère s'en fût allé, il dit à deux autres de ses compagnons : « Allez devant l'évêque et le podestat et les autres qui sont avec eux, et chantez le cantique du frère Soleil, et j'ai confiance que Dieu voudra humilier leurs cœurs et les rétablir dans leur primitive alliance et amitié. » Et quand tous furent réunis sur la place du cloître de l'évêché, ces deux frères se levèrent, et l'un d'eux dit : « Le bienheureux François a fait, dans sa maladie, les Laudes du Seigneur pour ses créatures, à la louange du Seigneur et pour l'édification du prochain ; et pour cela je vous prie affectueusement que vous les écoutiez en grande dévotion. » Et ils se mirent à les réciter et à les chanter.

Alors le podestat immédiatement se leva, et les bras et les mains joints, les écouta attentivement, à très grande dévotion, et avec grande effusion de larmes, comme s'il entendait l'Évangile du Seigneur ; car il avait grande foi et dévotion au bienheureux François.

Comme ils eurent fini de chanter les Laudes du Seigneur, le podestat parla ainsi en présence de tous : « En vérité, je vous dis que j'accorderais mon pardon, non seulement à Monseigneur l'évêque, que je veux et ai l'intention d'avoir toujours pour mon seigneur, mais aussi à celui qui aurait tué mon frère ou mon fils. » Parlant ainsi, il se jeta aux pieds de l'évêque et lui dit : « Me voici, je suis prêt à vous donner en toute chose la satisfaction qui vous plaira davantage, pour l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ et du bienheureux François, son serviteur ».

Alors l'évêque l'embrassant, le releva de ses mains et lui dit ainsi : « A cause de mon office, il me conviendrait d'avoir de l'humilité, et puisque par inclination naturelle, je suis prompt à la colère, je te prie que tu m'accordes ton pardon... »

Apprenant d'un frère que sœur Mort était pour lui venir bientôt, le bienheureux François, toutefois, reçut de ces paroles une nouvelle joie spirituelle, et, avec grande ferveur d'esprit, il loua le Seigneur, disant à ce frère : « Allons, s'il plaît à mon Seigneur que je meure bientôt, fais venir à moi frère Ange et frère Léon qu'ils me chantent notre sœur, la Mort. »

Lorsque ces deux frères furent devant lui, ils chantèrent, avec grande amertume et douleur, le cantique de frère Soleil et des autres créatures, que le saint lui-même avait fait. Et alors, avant le dernier vers de ce chant, il ajouta quelques vers sur notre sœur, la Mort, disant :

Loué sois-tu, Seigneur, pour notre sœur, la mort corporelle...

Il avait chanté la splendeur des choses; il avait chanté pour le salut et pour la paix; il chante à présent, et d'une âme plus que jamais joyeuse et libre, pour la mort...

Il avait coutume de recommander au frère jardinier de réserver une partie {du potager, un beau petit jardin, où planter des herbes balsamiques, des plantes verdoyantes qui, en leur temps, porteraient des fleurs, pour l'amour de Celui qui est appelé *fleur des champs et lys des vallées* (1)... Et ce jardin de légumes et de fleurs, très humble, très utile et très beau, n'est-il point comme un emblème de l'œuvre puissante et admirable du séraphique *Poverello*; — de cette terre violente et riche, et sauvage, du moyen âge qu'il a labourée pour en faire jaillir des fruits de miséricorde et de liberté, en même temps qu'il y parsemait les fleurs de sa vie, qu'il y faisait épanouir, en parfums d'extase et de souffrance, les fleurs de ses actes, de ses paroles, de ses chants — les fleurs miraculeuses et sanglantes de ses stigmates?

ARNOLD GOFFIN.

(1) *Spec. perf.* C. 118.

Poèmes

La Mer Phosphorescente

A EDMOND GLESENER.

*La mer, ce soir d'été, sanglote doucement.
Dans un mystérieux et pâle embrasement,
Ses vagues, maintenant libres de toutes voiles,
Roulent à l'infini leur poussière d'étoiles.
D'heure en heure on entend la voix des flots grandir,
Et d'heure en heure on voit la mer mieux resplendir
Comme une plaine en feu qu'un long râle traverse...
Moi, penché sur ta houle où mon rêve se berce,
J'écoute seul, ô mer ! tes nocturnes sanglots :
Et devant l'incendie immense de tes flots,
Je songe à ces grands cœurs ignorés de la foule
Qui roulent des soleils dans leur ardente houle !*

La Jeune Fille au Miroir

*C'est l'aube. A son miroir, la blonde enfant déroule
Ses tresses, dont la masse opulente s'écroule
Et ruisselle à longs flots sur son torse cambré.
La voici qui se coiffe : un éclair d'or ambré,*

*Dans la lumière pure et chaude qui la baigne,
S'allume à chaque boucle au passage du peigne...
O charme merveilleux ! sa chevelure a l'air,
En ondulant dans la splendeur du soleil clair,
D'une moisson d'été frissonnant sous l'aurore ;
Et ses petites mains, qui voltigent encore
A travers les cheveux qu'elles ont rassemblés,
Semblent de blancs oiseaux dans la blondeur des blés.*

Baisers d'Automne

*Ainsi qu'un suprême beau jour
Sur un triste et doux paysage,
Ton languissant, ton pâle amour
Eclaire à peine ton visage.*

*Tes baisers graves et pensifs
Ont le parfum plein de mystère
Des fleurs qui meurent sous les ifs
D'un cimetière solitaire.*

*Et ta parole se confond,
Lente, berceuse et monotone,
Avec le bruit plaintif que font
Les feuilles mortes de l'automne.*

Crépuscule d'Adieux

*Le soir de nos derniers baisers,
Toute triste en ta robe noire,
Tu promenais tes doigts rosés
Sur les touches de pâle ivoire.*

*Ton lamento mélodieux
Accompagnait notre souffrance,
Chantant l'angoisse des adieux
Qui nous serrait le cœur d'avance.*

*L'âme ardente du piano
Sanglotait sous tes mains errantes,
Et la perle de ton anneau
S'allumait aux clartés mourantes...*

*L'ombre chère aux cœurs affligés
Vint, lente comme une agonie,
Etouffer sous tes doigts légers
La toute suprême harmonie.*

*A mesure que le jour bleu
Se fondait en nuit diaphane,
Ta main pâlisait peu à peu
Comme une rose qui se fane...*

*Mais la perle de l'anneau d'or,
Douloureusement irisée,
La perle scintillait ençor
Comme une larme de rosée.....*

La Maison Close

AU COMTE D'ARSHOT.

*Pour que rien du passé ne meure
Dans la maison de notre amour,
J'ai fermé la chère demeure
Jusqu'à l'heure de ton retour.*

*La voici donc silencieuse
Et sourde à tout ce qui n'est pas
Le bruit de ta voix, de tes pas
Ou de ta jupe harmonieuse.*

*Nul ne s'assied sur le fauteuil
Où rêvait ta grâce fluette;
Le salon garde un air de deuil,
Et la vieille horloge est muette.*

*Ainsi, les volets clos au jour,
Un linceul de lierre à la porte,
La demeure semble une morte,
Une pauvre morte d'amour !...*

*Mais ton retour fera renaître,
Douce enfant, la chère maison :
Le regard clair de la fenêtre
Se rouvrira sur l'horizon ;*

*Tandis qu'on entendra revivre
Dans le salon ensoleillé,
Comme un cœur soudain réveillé,
La fidèle horloge de cuivre.*

Avril

*Comme un enfant dont le réveil
N'est qu'un sourire d'allégresse,
Avril renaît dans le soleil
Qui l'auréole et le carresse.*

*Un souffle amoureux vient lécher
Le seuil qu'un flot de pourpre arrose,
Et les fleurs tendres du pêcher
Font la muraille toute rose.*

*O délice ineffable et pur
De la fenêtre enfin ouverte
Entre le ciel baigné d'azur
Et le jardin plein d'ombre verte !*

*Voici de nouveau qu'on entend,
Dans le vent tiède et la lumière,
Frémir le feuillage chantant
De la tonnelle familière.*

*Et voici qu'une fois encor,
Le bois dont nous aimons les sentes
Quitte son manteau de vieil or
Pour se parer de fleurs naissantes ;*

*Tandis qu'au fond du parc ombreux
Où sont les colombes plaintives,
On revoit, glissant deux à deux,
Des silhouettes fugitives.*

—

*L'Avril, sans cesse renaissant
Dans l'immortalité des choses,
Est l'éternel adolescent
Couronné d'éternelles roses.*

*Tous, prompts à se désagréger,
Les hommes et les peuples meurent :
Ils passent comme un vent léger,
Et les fleurs fragiles demeurent...*

*Nous mourrons avec nos amours :
Mais les roses et les colombes
Reviendront, toujours et toujours,
Fleurir et chanter sur nos tombes !*

FRANZ ANSEL.



Rouge-Cloître

I



EN 1366, maître Gilles Oliviers vivait seul comme un dévot ermite, dans la petite espinette qu'il s'était construite en paille, bois, torchis et argile, dans les fonds marécageux d'un val solitaire. L'endroit était malsain, sans doute, et propre à engendrer les rhumatismes, — *locus insanus et reumaticus*, dira plus tard le moine-historien de Rouge-Cloître — mais il était sûr et merveilleusement propre à doucement entraîner l'âme de la contemplation des beautés de la nature à celle des splendeurs du Créateur.

Ces ermites, ces fondateurs de monastères avaient le sens de la nature. Comme Villers, Orval, Groenendael, Aulne, Sept-Fontaines, ainsi Rouge-Cloître.

Avec ses glauques étangs qui sommeillent à l'orée du bois profond, avec les molles ondulations d'une terre plissée comme une robe de brocard, plutôt blotti, comme une frileuse fille, entre les collines boisées qui le préservent du nord que caché sous les épaisses frondaisons, l'emplacement du futur prieuré a quelque chose qui traduit en lignes et couleurs l'âme des cénobites qui viendront l'habiter. Le paysage est gracieux, délicat, doux, suffisamment ascétique.

Cependant, pour être exact, je dois dire que les moines des xv^e et xvi^e siècles n'envisageaient pas ces choses comme nous. Ce qu'ils admiraient dans l'emplacement choisi c'est, comme le leur disait un moine de Windesheim qui venait les visiter, « homme très sensé », remarque le chroniqueur, c'est, dis-je, qu'on y rencontrait au *summum* les quatre éléments. Il n'y manquait que le sel, ajoutait un chanoine de Sainte-Gudule, et le bon chroniqueur continue : « Mais cela on pouvait se le procurer pas loin et à bon marché. »

Telle était donc la « Bruxkens-Cluse » et tel le paysage avoisinant quand Messire Guillaume Danneels, de Boendale, prêtre, chapelain de Sainte-Gudule et fils de Henri Danneels, riche négociant bruxellois, vint frapper à la porte du calybite et obtint de partager sa vie. Après Danneels, ce fut Gautier Van der Meulen et Henri Van der Hornecke et Henri Wisse, et des autres et des autres, tant et si bien qu'il fallût demander et obtenir de la bonne duchesse Jeanne, celle qui fut la femme de Wenceslas, grande aumônière de Nonnains, le terrain et les prairies, et les champs et les viviers, et les arbres idoines à construire et entretenir tout un prieuré d'ermes de Saint-Augustin.

Ce premier monastère tout en bois et pisé, avec sa petite chapelle et sa cloche, qui, d'après le mandement de Monseigneur l'Évêque de Cambrai, ne pouvait peser plus de 16 livres, et son enceinte palissadée et frottée d'un enduit rouge — d'où le nom de Rouge-Cloître — était fort pauvre et partant fort édifiant.

Les neuf cellules abritaient neuf ermites très saints et très mortifiés, qui ne songeaient qu'à se faire oublier du monde et à mourir en Dieu. Aussi les dons des personnes dévotes affluèrent-ils de toutes parts et à Bruxelles l'on ne parlait que des pieux hommes de la rouge vallée. C'est ainsi que bientôt l'on songea à remplacer le bois par la pierre et à développer les bâtiments : justement Guillaume Braçke venait de découvrir dans les terres du couvent une carrière de pierres à chaux et de pierres de construction.

Survinrent alors les troubles qui désolèrent le Brabant en cette fin de moyen âge et lors du transfert de la couronne ducale de Brabant en la maison de Bourgogne. Comme si les passions humaines ne suffisaient pas à remplir le calice d'amertume des pauvres gens, la grande peste, la peste noire, celle qui enleva à Bruxelles trente-trois mille hommes, vint mettre le comble à la misère « des mauvais temps ».

Ophuys, le continuateur du bon Gielemans, en son œuvre d'historiographe du monastère, a, contrairement à son habitude de mauvais pédant frotté de latin et de biblisme, quelques paroles éloquentes pour décrire ce qu'il voyait : « En ce temps-là, sous notre vénérable prieur, le Père Corneille de Rycke, surgit, en ce duché de Brabant, une guerre très amère. Ce n'était plus seulement entre les princes à qui aurait la couronne, mais même entre les villes : Anvers et Malines contre Louvain et Bruxelles. Tout cela se fit sous prétexte d'acquérir la paix. Les villes réclamaient contre les garnisons. Ces soudards, dans les bourgs, faisaient des exactions; et dans la campagne, ils rongeaient le pauvre homme jusqu'aux os. Ces voleurs et ces brigands, qui devaient nous faire une paix, faisaient de tout une proie et un butin. Pas un endroit qui ne fut pillé!... Quand le peuple du Brabant fut écorché et appauvri, l'on songea à faire la paix : parce qu'il n'y avait plus rien à prendre, parce que Tirlemont était complètement détruite et parce que la peste éclata. Les soudards avaient peur de ne point jouir de leur butin!... »

Les religieux se réfugièrent à Bruxelles, à Windesheim ou ailleurs. Quand la tourmente fut apaisée, les fourmis se remirent à construire leur fourmière;

les bâtiments surgirent dans le style charmant de la transition gothico-classique. Ce fut l'âge d'or de la pierre, mais les âmes n'étaient plus celles des moines anciens; pour elles c'était l'âge d'argent.

Avec les troubles du xvi^e siècle, nouvel exode vers Bruxelles; temps difficiles, destruction partielle, traits de courage et traits de défection. Enfin l'horizon se rassérène et les ermites vagabonds réintègrent le domicile monacal.

C'est en ce moment que nous pouvons, à l'exemple de Sanderus dans sa *Topographia sacra Brabantia*, décrire le prieuré de Rouge-Cloître. Désormais on n'en remuera plus une pierre que pour le démolir. L'hiver aura tué les abeilles; et la ruche, lamentablement, s'effondrera en un paquet de bâtiments déformés et ruinés, sans significations ni couleurs!...

Au centre il y a l'église, surmontée d'une gracieuse flèche et ornée à l'intérieur d'un maître-autel tout en marbre, dans le style emphatique de la Renaissance, qui a coûté 8,000 florins. Le tableau, qui représente la décollation de saint Paul, est de Rubens et a coûté 15 florins du Rhin. D'admirables peintures de Hugo Van der Goes, qui mourut en ce prieuré, et de Van Artois, qui aimait à y vivre et à pourtraire les sites environnants, décoraient les murs élevés par Antoine Van Baedeghem et Gilles de Tervueren; cependant, que de superbes verrières, don des derniers grands-ducs de Bourgogne, tamisent délicatement une discrète lumière.

À côté de l'église, la cour d'honneur qu'environnaient quatre bâtiments: la bibliothèque, le réfectoire des Pères, la maison des hôtes masculins, l'infirmierie et la maison de Savoie réservée aux hôtes de distinction; puis une seconde cour avec les écuries, la brasserie, le moulin, la ferme et la maison affectée aux hôtes féminins; partout des fontaines; et autour, des jardins à la mode d'antan; enfin le mur de clôture, haut et solide. Tout cela, à part quelques remaniements, faits en suite des troubles religieux, dans le style classique lourd, prétentieux et froid, avait ce joli aspect de grâce légère et d'élégante fantaisie qui signalent les œuvres flamandes intermédiaires entre le gothique et le néo-grec.

Une quarantaine de personnes mangeaient là un revenu de près de 8,000 francs, plus les produits de la ferme. Celle-ci renfermait 80 vaches, 200 moutons, 60 porcs, 1 verrat, 1 taureau, une douzaine de chevaux, sans compter un nombre incalculable de poules, dindes et paons qui picoraient dans les cours et un nombre non moins incalculable de carpes qui sautillaient après les mouches dans les trois superbes viviers du monastère.

On vivait sans trop de mysticisme et sans trop de relâchement, quand Joseph II, en 1784, vint brutalement mettre les moines à la porte, fit transporter la riche bibliothèque à Bruxelles, conserva les œuvres d'art qui, en ce temps d'imbéciles, semblaient valoir la peine et fit vendre les autres. Un superbe H. Van der Goes fut vendu à un fripier d'Anvers pour la somme de 2 florins! Le monastère lui-même fut vendu pour 24,000 florins à un particulier qui le transforma en une fabrique d'objets en osier. Chose piquante, c'était par la fabrication et la vente d'objets en osier que le premier habitant de Rouge-Cloître, Gilles Oliviers, gagnait sa vie, et c'est en une oseraie que

vint piteusement échouer le séjour favori des peintres bruxellois. Par la Révolution brabançonne et la Restauration le prieuré eut un dernier spasme avant son ultime et définitif soupir : Les moines rentrèrent dans le monastère dénudé aux bruits des salves tirées par les paysans d'Auderghem et les volontaires bruxellois.

Mais le bruit de ces pétarades s'était à peine éteint que l'on entendit une autre et plus puissante voix du canon : c'était Valmy, c'était Fleurus, c'était Jemmapes, c'était l'incorporation de la Belgique à la France républicaine.....

Pleurez, fontaines, qui sanglotiez nuit et jour dans les vasques moussues, Rouge-Cloître ne sera plus qu'un mélancolique souvenir.

Certes les avatars d'une construction, surtout si celle-ci est œuvre d'art, sont intéressants à connaître, mais ce qui est infiniment plus intéressant, c'est de connaître ceux qui ont élevé ces constructions, ceux qui ont laissé à ces murs familiers quelque chose d'eux-mêmes, qui vécurent là, qui y prièrent, qui y moururent et dont les âmes semblent encore planer au milieu de ces choses mortes qu'ils vivifièrent et qu'ils aimèrent d'un si puissant amour. C'est cela qui attire les rêveurs et les poètes dans les cloîtres éventrés. Leur imagination revit les époques lointaines, restaure les arceaux tremblants et remplace toute cette folle et cruelle végétation des ruines par les coules blanches qui se profilent silencieusement sur les murs assombris des longs et sonores promenoirs. Et tous répètent un peu les beaux vers de Musset :

« Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer !
Ce sont vos froides nefs, vos pavés et vos pierres,
Que jamais lèvres en feu n'a baisés sans pâmer.
Oh ! venez donc rouvrir vos profondes entrailles...
Frappez-leur donc le cœur sur vos saintes murailles,
Que la haine sanglante y fasse entrer ses clous.
Trempez-leur donc le front dans les eaux baptismales,
Dites-leur donc un peu ce qu'avec leurs genoux
Il leur faudrait user de pierres sépulcrales
Avant de soupçonner qu'on aime comme vous !
Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices,
Vous buviez à pleins cœurs, moines mystérieux !
La tête du Sauveur errait sur vos calices
Lorsque le doux sommeil avait fermé vos yeux,
Et quand l'orgue clantait aux rayons de l'aurore,
Dans vos vitraux dorés vous la cherchiez encore.
Vous aimiez ardemment ! Oh ! Vous étiez heureux ! »

Cette imprécision poétique manque aux visiteurs de Rouge-Cloître. Grâce à Jehan Gielemans et à Gaspard Ofhuys nous connaissons et de près l'âme des moines qui peuplaient le monastère. Si la rêverie solitaire a perdu de cette

estampe qui fait le charme des paysages lointains, en revanche nous possédons là un précieux document sur l'esprit qui animait et l'ermitage de Saint-Paul en la forêt de Soignes et les ermitages nombreux qui lui étaient unis par les liens d'une règle commune et les multiples abbayes que cachaient dans tous les coins de la Belgique quelque val pittoresque et solitaire.

Or, le résultat est à égale distance et de ceux qui imaginent les moines du xv^e et xvi^e siècles semblables à ceux qu'apostrophe Musset et de ceux qui se forgent toute abbaye ruinée comme une espèce de Thélème, un réceptacle de vices énormes et hideux sur lequel aurait plu la colère du Ciel.

Ni trop haut, ni trop bas, dans cet honnête train-train de la vie quotidienne qui ne permet ni les ascensions sublimes d'une ascèse supérieure, ni les chutes irrémédiables du relâchement absolu. Rouge-Cloître ne connaîtra pas les jours de sainteté, de haute mystique, de vie surnaturelle qui signalèrent les commencements de Groenendael, mais il ignorera ces décadences lamentables qui font crier le prophète : *quomodo sedet sola civitas plena populorum ? mutatus est color optimus...*

.....

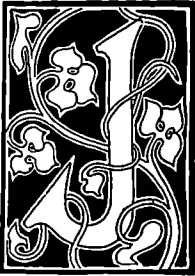
Entrons.

(*A continuer.*)

PAUL CUYLITS.



Jules-Jacques Van Ysendyck



JULES Van Ysendyck, l'architecte distingué que nous avons perdu récemment et qui disparaît avant d'avoir pu terminer une entreprise qui lui était chère, la restauration de la belle église du Sablon, à Bruxelles, était né à Paris, le 17 octobre 1836. Il était fils d'un peintre anversois, qui fut de son vivant directeur de l'Académie de Mons.

Jules, qui se destina de bonne heure à l'architecture, fit ses études à l'Académie des Beaux-Arts, à Bruxelles, où il se fit remarquer de suite en remportant le prix de composition monumentale. Il fut nommé un des premiers élèves architectes attachés à la Commission des Monuments. Dès l'aube de sa carrière, il s'adonna d'une façon spéciale à l'étude approfondie de l'architecture médiévale.

A peine âgé de 22 ans, il fut chargé de la construction des églises de Jemmapes et d'Anthée.

Aussitôt ses études terminées à Bruxelles, il alla les compléter et les parfaire à Paris, où il fréquenta les cours de l'école impériale des Beaux-Arts, sous la direction des professeurs Lesueur, Lebas et Viollet-le-Duc.

De retour en Belgique, il commença une carrière des plus actives et construisit nombre de villas, châteaux, écoles, presbytères.

Il entreprit bientôt aussi la restauration de plusieurs monuments religieux, tels que les églises de Saint-Quentin, à Tournai; la merveilleuse église de Notre-Dame d'Alseberg, à laquelle il rendit avec un talent hors de pair sa splendeur primitive; les églises de Sainte-Gertrude, à Ternath; de Saint-Bertin et de Saint-Jacques, à Poperingue; la collégiale de Saint-Martin, à Ypres. C'est à lui aussi que fut confiée la restauration des incomparables Halles de cette dernière ville. Il reconstruisit également la flèche de l'église de Loo et le dôme de Grimberghen. Ces reconstructions furent faites avec un art si consommé qu'il est difficile de distinguer la partie nouvelle, œuvre personnelle de l'architecte, de l'ancienne.

Il fut chargé encore de la restauration de la splendide église d'Anderlecht, un de nos plus beaux joyaux d'architecture religieuse, qu'il couronna d'une flèche si svelte, si élancée et si élégante.

Enfin, outre la restauration de l'église de Saint-Martin, à Hal, il entreprit celle de la gracieuse église du Sablon. Il laisse inachevé ce dernier travail, qui devait être le couronnement de sa belle carrière d'artiste, mais dont il a laissé le projet d'ensemble à celui qui reprendra son outil.

* * *

J'ouvre ici une parenthèse pour dire que je ne suis pas du tout d'accord avec mon ami Fiérens-Gevaert quant au sujet de la restauration de l'église du Sablon, qu'il critique dans notre dernier numéro.

Et d'abord, si je partage absolument son aversion bien légitime pour la restauration des ruines, que je trouve absurde, je ne partage pas tous ses principes de restauration. Il est de toute évidence qu'il faut empêcher un monument non encore en ruines de le devenir. Mais il y a manière et manière de le faire. Evidemment, on peut abîmer un monument en le restaurant. C'est le cas quand le travail est confié à un homme inexpérimenté, maladroit, dépourvu de toute science archéologique et architecturale et n'ayant — car la science ne suffit pas — aucune valeur personnelle. C'est une œuvre des plus ardues et des plus délicates que la restauration d'un monument.

Je prétends qu'elle est possible, qu'elle peut être faite et que, dans certains cas même, elle s'impose. Et ce dernier cas se présente quand il s'agit d'un monument qui est encore en usage, mais qui menace d'être réduit à l'état de ruines si on ne le restaure pas.

C'était, ou jamais, le cas pour l'église du Sablon, au moins pour l'extérieur du monument, dont il ne restait presque plus rien du tout. Sans doute, l'église présentait dans cet état de ruines un certain pittoresque. Mais le pittoresque, à mon avis, est l'accessoire ici; le pittoresque eut, du reste, disparu avec le temps, car les sculptures, déjà à peu près détruites, n'auraient fait que s'effriter davantage et il serait venu un moment où il n'en serait plus rien resté du tout, plus même de quoi servir de point de départ au restaurateur.

Il était absolument temps de restaurer l'église du Sablon. Mais la restauration à l'état primitif était-elle possible? M. Fiérens-Gevaert le nie, moi je le prétends. Je ne puis admettre sa thèse, à savoir qu'*a priori* il est impossible de reproduire les sculptures anciennés, de les reconstituer identiquement telles qu'elles étaient au temps où elles furent faites. Pourquoi un artiste habile et adroit n'y parviendrait-il pas? Sans doute, ce n'est pas l'affaire du premier venu. Mais un sculpteur parfaitement maître de son métier, muni d'une connaissance approfondie des anciens styles, doublé d'un vrai talent personnel, peut aussi bien, à mon avis, restaurer une ancienne sculpture qu'en créer une originale. J'ai beau me creuser la tête pour trouver une impossibilité en cela. Et M. Fiérens-Gevaert ne m'en a pas convaincu.

M. Van Ysendyck a-t-il réussi? C'est une autre question. Je n'ai pas suffisamment étudié le siècle où l'église du Sablon a été construite, au point de

vue de l'architecture, pour la résoudre. Mais des juges compétents y ont répondu affirmativement et je me range à leur avis. *L'Art Moderne* s'est prononcé dans ce sens. On y a approuvé hautement la restauration de cette église et la façon dont M. Van Ysendyck l'a comprise et exécutée.

Voici ce que nous lisons à ce sujet dans *L'Art Moderne* (année 1896) : « On met en ce moment, sous la *savante et artistique* direction de M. l'architecte Van Ysendyck, la dernière main à la restauration du transept nord de l'église du Sablon. Demain les échafaudages auront disparus et le public pourra se rendre compte de *l'importance et de l'intérêt des travaux*, entièrement achevés pour la partie supérieure de l'édifice. Le travail qu'on vient d'exécuter comporte une dépense de 130,000 francs (1). Ainsi qu'on peut en juger, *le travail accompli a été fait avec un goût et un souci d'art irréprochables*. Pour conserver au monument toute son homogénéité, M. Van Ysendyck a eu l'idée d'utiliser, en grande partie, les matériaux de l'église elle-même. Les contreforts, les fonds plats sont reconstruits avec les anciennes pierres. Pour les moulures et les sculptures, *dont les anciens types ont été rigoureusement reproduits*, l'architecte s'est servi d'une pierre dont la tonalité est en harmonie avec celle de l'ensemble. L'aspect métallique et grêle de la fenêtre édifiée il y a vingt ans, et qu'il a nécessairement fallu respecter, révèle, au surplus, à quel point une *restauration banale s'écarte d'un travail artistique, tel que celui qui vient d'être si heureusement effectué*. »

Il y a au sujet de la restauration de l'église du Sablon, dans l'article de M. Fiérens-Gevaert, des inexactitudes qui veulent être relevées.

Ainsi, il reproche au restaurateur d'avoir reconstitué des niches sans y avoir installé des statues, ce que M. Fiérens-Gevaert appelle un non-sens. Or, c'est par excès de scrupule que M. Van Ysendyck n'a point muni les niches de statues, pour le bon motif qu'il n'y en a jamais eu et qu'il voulait reconstituer le monument tel que l'architecte créateur l'avait exécuté. Il suffit de voir les anciennes gravures, représentant le monument à l'état primitif, pour s'en convaincre. Je tiens ces détails du fils même du restaurateur.

M. Fiérens-Gevaert dit encore, dans son article, que M. Van Ysendyck a démoli de gaité de cœur une partie du portail faisant face à la rue de la Régence et a substitué aux parties démolies un amas de briques. C'est là du vandalisme, sans doute, je suis d'accord avec mon contradicteur d'un instant en ce point, mais il se trompe du tout au tout quand il en attribue la paternité à ce restaurateur. Ça été l'œuvre d'un entrepreneur devenu fou, qui, s'étant mis dans la tête qu'il avait été chargé de la restauration de l'église du Sablon, s'en est allé quérir une horde d'ouvriers et les a chargé de démolir ce portail. On s'empressa d'aller en prévenir M. Van Ysendyck en lui demandant s'il avait donné des ordres dans ce sens. Il fut ahuri d'apprendre ce que l'on avait fait et il consigna immédiatement la police qui fit arrêter et colloquer

(1) En ajoutant cette somme à celle qui a été dépensée pour la continuation de la restauration, on est arrivé à la somme de 240,000 francs, et non pas de 2 millions ! comme l'affirme très inexactement M. Fiérens-Gevaert. Tout l'ensemble de la restauration ne dépassera du reste pas la somme d'un million !

l'halluciné, Ce que M. Fiérens-Gevaert raconte à ce sujet est une pure légende, inventée de toute pièce par les ennemis du restaurateur et en vue de lui nuire.

Enfin, il n'est pas exact non plus que M. Van Ysendyck n'aurait pas relevé les dessins des sculptures existantes encore pour les étudier à fond et en reproduire les merveilleuses lignes. Il a fait tout l'opposé. Il a pris soigneusement le moule des sculptures trop endommagées pour pouvoir être conservées; chaque fois que la chose était possible, il a laissé les anciennes pierres qui n'étaient pas trop détériorées et quand il n'y avait qu'un petit éclat, il a tout simplement complété la sculpture à l'aide d'un ciment spécial très dur, plutôt que de l'enlever. Il s'est, en un mot, donné des peines inouïes pour reproduire les lignes de l'ancienne architecture dans tous ses détails et d'aucuns affirment qu'il a réussi au delà de tout ce qu'on pouvait espérer à ressusciter l'ancien style dans toute sa splendeur primitive.

Si je regrette de devoir contredire mon ami en ce point, je lui tends les deux mains pour le soutenir dans son indignation à l'idée qu'on livrerait l'admirable église du Sablon aux mains de polychromeurs qui saliraient le merveilleux sanctuaire par un peinturlurage odieux et grotesque. On a déjà abîmé trop de belles églises anciennes, en Belgique, de cette façon, en les coloriant — je n'ose dire en les peignant — d'une façon absolument grotesque, qui a enlevé à ces admirables monuments toute grandeur, les a dépouillés de tout cachet artistique et les a transformés en salles de théâtre ou de concert.

Je ne discuterai pas ici la restauration des autres monuments anciens critiquée par M. Fiérens-Gevaert, parce que ce n'est pas le lieu ici. Toutefois, un de mes amis m'affirme qu'il se trompe encore en critiquant la restauration du *Steen*, de Gérard-le-Diable, qui, à son avis, aurait été très artistiquement restauré. Le contraire m'eut étonné, car ce travail a été fait par un artiste dont j'admire hautement le talent et la compétence, M. Arthur Verhaegen.

* * *

En fait de monuments civils, Jules Van Ysendyck s'est distingué d'une façon tout à fait étonnante par la construction des Maisons communales d'Anderlecht et de Schaerbeek. Dans cette dernière œuvre surtout, il fit preuve d'un talent absolument personnel et tout à fait original. C'est un des plus beaux hôtels de ville en style moderne que nous ayons en Belgique.

On lui doit aussi le Marché de Saint-Josse et la façade de l'église de cette commune.

Il construisit, en collaboration avec l'architecte Léon Gérard, les trois coquets instituts scientifiques du Parc Léopold.

Nous n'en finissons pas si nous devons citer tous les travaux de cet artiste infatigable.

Outre les nombreux travaux publics qui l'ont rendu célèbre et auxquels son souvenir est attaché pour toujours, il entreprit des constructions privées et, entre autres, celles de charmantes villas auxquelles il imprima un cachet très personnel et où il tira merveilleusement parti des modes de constructions

usitées jadis en les adaptant avec un art conformé aux exigences du confort moderne. Il faut citer notamment les villas : de M. Van den Corput, au Bois de la Cambre ; du baron Lieds, à Audenaerde ; de M. de Laveleye, à Boitsfort.

Non content de faire des œuvres, et au milieu de tous ces travaux qui eussent suffi pour absorber tout le temps et occuper toute la vie d'un homme, il publia un ouvrage superbe, intitulé : *Documents classés de l'art des Pays-Bas*, ouvrage remarquable auquel il travailla pendant dix ans et où il a reproduit tout ce que les anciens Pays-Bas nous ont légué de plus beau et de plus délicat dans tous les domaines de l'art.

On est vraiment stupéfait quand on songe à l'activité prodigieuse de cet artiste aussi distingué que modeste et qui a disparu dans toute sa vigueur, laissant inachevées tant d'œuvres qu'il eut voulu et pu couronner, ayant conservé jusqu'au dernier jour toute la virilité et la verdeur de son beau talent.

Comme tous les vrais artistes, Van Ysendyck était sans prétention. Il ne rechercha jamais la gloire. Mais les distinctions honorifiques lui vinrent spontanément et il serait trop long de les énumérer toutes. Bien que cela n'ajoute rien à la gloire d'un artiste dont toute la valeur vient de lui-même et jaillit de sa haute personnalité, nous ajouterons, pour être complet, que Van Ysendyck fut membre de l'Académie royale de Belgique et de la Commission royale des Monuments, et membre correspondant de l'Institut impérial des architectes britanniques.

Enfin, il reçut de nombreuses décorations, entre autres celles d'Officier de l'Ordre de Léopold et de la Couronne de chêne des Pays-Bas.

M. Van Ysendyck laisse un fils, architecte comme lui. Il a été à bonne école. Nous espérons qu'il reprendra et continuera les traditions paternelles, et que l'activité et le talent du père revivront avec la même intensité et le même élan dans le fils, si bien préparé à reprendre une aussi glorieuse et lourde succession.

HENRY MÖLLER.



LES LIVRES

LA POÉSIE :

Le Semeur de Cendres, par CHARLES GUÉRIN. — (Paris, Société du *Mercur de France*.)

Je n'avais lu jusqu'ici, de M. Charles Guérin, que quelques pièces détachées, qui m'avaient charmé par quelque chose de frais, de robuste et de savoureux. L'occasion que j'attendais de lier avec lui plus ample connaissance, voici que son nouveau livre : *Le Semeur de Cendres*, me l'apporte à souhait.

Et je veux vous dire tout de suite que ceci est un beau, un tendre, un noble recueil de vers. Depuis l'apparition du *Jardin de l'Infante*, du regretté Albert Samain, je doute qu'il se soit révélé en France rien d'aussi pur et d'aussi harmonieux. Encore préféré-je, à la mélancolie un peu mièvre et artificielle du *Jardin de l'Infante*, la mélancolie profonde, éloquente et bien humaine du *Semeur de Cendres*. Je le répète, ce livre m'est à la fois une révélation et un soulagement : quelque chose comme l'aurore après la longue nuit. Mon Dieu ! je ne m'en cache pas : l'obscurité, d'heure en heure plus épaisse, qui enténébrait le nouveau Parnasse français, en écartait mes dévotions ; on y vénérât, à mon sens, trop d'idoles creuses. M. Charles Guérin m'y ramène : il est solide, simple et clair. Oh ! quant à la simplicité, je sais bien que nous avons MM. Jammes et Ghéon ; mais, — n'en déplaise à mon ami Thomas Braun, — ces messieurs mettent, à être simples, une affectation trop évidente. La simplicité qui ne s'ignore pas n'en est plus une. M. Guérin est simple, lui, à la façon d'un rosier qui fleurit et embaume sans le savoir, mais dont la simplicité ne va pas sans opulence.

Je me suis laissé dire que l'auteur du *Semeur de Cendres* appartenait au groupe des « naturistes ». Qu'il se rattache ou non à une école quelconque, voilà qui m'importe peu : l'étiquette ne fait rien à la chose. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il comprend la Nature, qu'il communique avec elle de toute sa ferveur, qu'il s'émeut à ses frissons, vibre à ses bruits comme un écho sonore,

lui rend sa lumière en reflets de gloire, s'imprègne l'âme de ses parfums, et participe d'un cœur sympathique à ses métamorphoses, à ses joies et à ses deuils. Ecoutez les accents qu'il trouva pour la célébrer :

Les fenêtres qu'on ouvre échangent des éclairs...

Le vent secoue un arbre encor chargé de pluie...

*Vivre est doux aux rayons du soir, le long des murs,
Quand un air tiède émeut la treille jaune et mêle
L'odeur de l'Océan aux parfums des fruits mûrs...*

*Ainsi qu'un lierre obscur ceint le bord d'une coupe,
La montagne en traits noirs sur le ciel se découpe...*

Le ciel gris où le vent creuse des puits d'azur...

*Goûter la douceur des soirées
Où l'automne, le long des murs,
Racle avec ses jupes dorées
Le sable jonché de fruits mûrs...*

Est-ce pas, que tout cela fleurit bon ?

Mais si M. Guérin ouvre sa fenêtre au soleil, à la brise, aux parfums des prés, aux chansons des bois, il ne dédaigne point de descendre en son âme et d'y creuser les grands problèmes de l'humaine destinée. C'est un inquiet; il ne se contente pas, comme les voyageurs vulgaires, de regarder autour de lui les arbres et la mer; mais, avec tous les hauts poètes de tous les temps, il se demande si son pèlerinage s'achèvera au gouffre d'Ombre ou au seuil de Lumière. C'est aussi un orgueilleux, que son orgueil empêche longtemps de s'agenouiller devant le Dieu de son enfance. Mais c'est, malgré tout, un croyant; et quand il a semé, « dans les cœurs large ouverts », ses dernières poignées de cendres, il se prosterne et confesse son erreur. Et alors, il pousse des cris d'espoir, de repentir et d'amour, qui sont parmi les plus sincères et les plus éloquents de la poésie chrétienne.

Vous voyez que M. Charles Guérin sait faire vibrer plus d'une corde; et il suffit de l'entendre préluder, pour se convaincre que son jeu est tout ensemble délicat et puissant. Sa langue unit la limpidité à la richesse, la sobriété à la couleur; sa phrase est souple et nombreuse. Et quant à son vers, il est presque toujours, quoique énergiquement martelé, tendrement mélodieux : bruit d'enclume et soupire de feuilles. On dirait d'une médaille de bronze où se dégage un suave bas-relief. Des images s'y accusent partout, empreintes d'harmonieuse noblesse et de vie expressive :

*Bientôt, comme un joyau candide, va paraître
A l'occident la belle étoile de l'amour
Qui fiance en tremblant la nuit avec le jour...*

La ville

*Assoupit sa profonde et confuse rumeur,
Et, d'étoile en étoile agitant ses fumées,*

Sembles offrir à son Dieu l'encens de son labeur. .

*Il ouvre son cœur vide à la gloire ; il attend
Comme une église où va tonner l'orgue éclatant. .*

Et mon cœur se répand comme un fruit éclaté...

*Et je vois mon ombre s'étendre
Comme un chien fidèle à mes pieds...*

*Adieu, reçois encor mon âme, pays clair
Dont les rivages d'or se creusent en faucilles
Pour trancher les moissons houleuses de la mer !*

La pensée du poète se répand ainsi, à chaque page, en ampleurs fastueuses. Peut être même pourrait-on lui reprocher, çà et là, une exubérance excessive. *Le Semeur de Cendres* fait penser à ces jardins d'automne, magnifiques et dorés, que les chaleurs et les pluies de l'été ont fécondés, et qui débordent de fruits.

A l'en croire, le poète du *Semeur de Cendres* est un laborieux ; il est de la race des artistes patients et lents, qui conçoivent dans les souffrances,

*Et qui se tordent sur le lit
Des maternités douloureuses.*

Il met une complaisance particulière à nous dire les longues soirées de travail, au feu mourant de l'âtre, tandis que l'on écoute

La lampe gazouiller dans son nid transparent.

Et il se demande si, au soir de sa vie, la récolte ne sera pas indigne de son dur et probe labeur... Mais son livre se ferme sur un élan d'espérance :

Alors, et me ceignant l'immortel laurier vert, etc...

Puisse-t-il ne point se tromper ; puisse-t-il n'être point

Châtié par l'oubli d'avoir tenté la gloire ;

et puisse le souffle fougueux, salubre et vivifiant de ses poèmes, ouvrir un jour

Un sillon frissonnant dans les peuples troublés !...

Pour moi, je le lui souhaite du fond du cœur. Du reste, malgré le siècle ingrat, sa hautaine confiance ne me paraît point démesurée. *Le Semeur de Cendres* affirme un noble talent, et qu'il faut mettre hors de pair. Si M. Charles Guérin n'est pas encore le Rédempteur si longtemps attendu du Parnasse français, au moins en est-il un des Précurseurs. C'est l'aube avant le grand jour... Et je ne saurais mieux couronner ce sincère hommage d'admiration qu'en m'appropriant, à peu près, la conclusion de Jules Lemaître à son étude sur Lamartine : je dirai donc de M. Charles Guérin « non pas qu'il est — car on n'est jamais sûr de ces choses-là ; — mais que je le sens, à l'heure actuelle », le meilleur des jeunes poètes de France.

FRANZ ANSEL.

LE ROMAN :

Contes de poupées, par AD. VAN BEVER. — (Paris, Bibliothèque de l'Association.)

En furetant dans mes rayons je trouve ce petit bouquin de contes, et bien qu'il ait paru il y a déjà quelque temps, je crois utile de le signaler à l'attention de ceux qui aiment les jolis contes. Les aimez-vous? Moi je les adore. J'aime les contes comme un enfant, mais à condition qu'ils soient bien écrits. Ceux-ci le sont d'une façon charmante. Il y en a un surtout : *A force de le dire*, qui m'a ravi et je remercie l'auteur des douces et poétiques émotions que sa lecture m'a procurées. C'est l'histoire d'un poète mendiant, qui enjole par la douceur de ses chansons, le cœur d'une princesse au point qu'elle ne veut d'autre époux que lui. Mais il avait déjà fiancée son âme à l'Idéal. Et le soir même des royales noces il mourut en chantant son hymne aux étoiles, parce qu'il était de ceux qui ne peuvent vivre des voluptés d'ici-bas.

M. Van Bever est, je pense, l'auteur d'un recueil de poésies françaises, publié l'an passé grâce à ses soins, par le *Mercuré de France*, recueil qui a été composé avec beaucoup de sagacité. On ne peut toujours comme on le voudrait acheter tous les volumes de poésies qui paraissent. Et sous ce rapport des recueils de ce genre, donnant les plus jolies compositions de nos poètes sont d'une grande utilité, à condition d'être faits par un homme de goût et de jugement. C'est le cas, ou jamais, pour le recueil dont nous parlons.

Contes extraordinaires, par ERNEST HELLO. — (Paris, Perrin.)

On réédite peu à peu, et avec raison, toutes les œuvres d'Ernest Hello, le grand penseur chrétien. Ces œuvres sont très inégales sans doute. En somme Hello n'a fait qu'un livre qui restera : *L'Homme*, livre qui devrait se trouver dans toute bibliothèque, surtout dans celle d'un catholique. Hello est et restera un de nos plus étonnants et remarquables écrivains catholiques. *Duwendal* s'est fait un devoir de rendre hommage à sa mémoire plus d'une fois. Dès le principe nous lui avons même consacré un numéro spécial. Bien que les autres livres d'Hello ne soient pas d'une portée aussi haute que *L'Homme*, ils sont tous intéressants. Tous renferment de belles et fortes pages. Dans tous s'affirme l'acuité philosophique de ce fastueux penseur chrétien. A chaque instant on rencontre une de ces puissantes idées qui arrêtent le lecteur et qui sont comme des éclairs de génie. Les contes d'Hello qu'on vient de rééditer sont à lire sous ce rapport aussi et ils intéresseront tous ceux qui aiment l'écrivain. Ils ne sont pas aussi extraordinaires que le titre semble l'insinuer. Soit. Mais ils renferment tous des perles, des bijoux, des fleurs de pensée et de poésie. Un de ces contes : *L'Avare*, est superbe à notre avis et vaut à lui seul qu'on achète le volume.

H. M.



NOTULES

Le Roman en France pendant le XIX^e siècle (1), de notre ami EUGÈNE GILBERT, a été couronné par l'Académie française. Distinction hautement méritée et dont nous félicitons de tout cœur l'auteur. Son livre est une histoire admirablement condensée, impeccablement écrite, dénotant une sagacité de critique peu commune, du roman au siècle qui vient de mourir. C'est le résumé le plus complet que l'on puisse souhaiter de l'histoire du roman. Tous les romanciers du siècle y sont cités. Les principaux y sont scrupuleusement étudiés et finement analysés. Quiconque veut se renseigner sur le roman français, y trouvera absolument toutes les indications désirées. En outre, il sera tout le temps de sa lecture sous le charme du style pimpant de l'auteur. Son livre n'est pas une sèche nomenclature. Il est riche en hautes et fortes pensées, en jugements nets et précis, en sentiments de la plus exquise délicatesse. Enfin, ce qui rend le livre infiniment précieux pour nous autres catholiques, c'est que l'auteur, selon sa louable habitude et je dirais même son programme, a envisagé et étudié l'histoire du roman en se plaçant toujours au point de vue chrétien. Nous sommes heureux d'avoir une nouvelle occasion de rendre hommage à la fois au talent primesautier de notre ami et à son beau caractère. Il est le digne héritier des hautes qualités intellectuelles et morales de son regretté Père, qui a laissé à l'Université de Louvain, dont il fut un des plus remarquables et des plus aimés professeurs, un souvenir impérissable. Tous ceux qui ont connu cet homme éminent et vertueux ne s'en rappellent jamais qu'avec amour, avec émotion et avec vénération. C'était un homme d'une rare distinction, d'une élévation d'esprit incomparable, d'une intelligence vaste, puissamment cultivée, ornée d'une foule de connaissances. Il avait un cœur chaud et enthousiaste. Il était adoré à Louvain de ses collègues et de ses disciples. J'ai rarement vu une nature aussi complète que celle-là. C'était, dans toute la beauté de l'expression, une âme d'élite, une âme rare, une âme vraiment royale, sanctuaire de toutes les qualités naturelles en même temps que de toutes les vertus chrétiennes, aimant avec passion la science et toutes les choses élevées. Sa vocation avait

(1) Plon, éditeur, Paris, 1896.

orienté son esprit vers la culture austère de la science. Mais il ne la concevait qu'enrobée d'art. C'était en effet un parfait lettré. Il avait le souci le plus grand de l'écriture. Ses travaux scientifiques en font foi. Ils sont supérieurement écrits dans une langue forte et nerveuse, imagée et poétique. Que de fois je me suis plu à les lire uniquement pour en savourer le style délicat. Peu de savants catholiques ont fait autant d'honneur à Dieu et à son Eglise, dont il fut le fils fervent et pieux, en même temps qu'à la science catholique et à l'Université dont il fut une des gloires:

HENRY MÖLLER.

* * *

Sainte-Lydwine, le merveilleux chef-d'œuvre de notre ami et collaborateur J.-K. HUYSMANS, fera l'objet d'une étude approfondie, comme il le mérite, dans notre prochain fascicule. L'abondance des matières ne nous a pas permis d'en insérer le compte rendu dans le présent numéro. Nous engageons vivement dès maintenant nos lecteurs à faire l'acquisition de cet admirable livre. Jamais nous n'avons lu une vie de Saint plus étonnante et plus intéressante. Et au point de vue de la pensée et de l'écriture, c'est une des plus magistrales pages d'art catholique et de mysticisme chrétien qu'on ait jamais écrites.

On peut se procurer le livre en écrivant à M. Edgar Lyon, avenue Brugman, 451, à Uccle (Bruxelles). Prix de l'édition ordinaire : fr. 3.50; de l'édition de luxe : 10 fr. Cette dernière est superbe. Elle a été imprimée à Hambourg. Les caractères employés ont été dessinés par le graveur impérial, M. G. Schiller; ces caractères ont été spécialement fondu pour cette édition avec les matrices fournies par l'imprimerie impériale.

* * *

Le cœur des pauvres, tel est le titre de la dernière œuvre de notre collaborateur EUGÈNE DEMOLDER. Un sujet pareil, traité par un tel écrivain, ne peut être que délicieux, on le devinera sans peine. Nous n'en ferons pas l'analyse aujourd'hui, notre co-rédacteur Firmin Van den Bosch se proposant de publier très prochainement, ici, une étude d'ensemble sur l'œuvre de M. Demolder. Qu'il nous suffise de dire que c'est une analyse exquise du cœur du pauvre, incarnée en des contes écrits avec un art consommé. Il n'y a pas que les enfants, pour qui l'auteur les a écrits, qui les liront avec joie. Ils intéresseront tous ceux qui aiment l'art. Nous le recommandons instamment à l'attention de nos lecteurs. Deux de ces contes ont paru dans *Durendal* et nous ont valu des lettres de félicitations enthousiastes de plusieurs de nos abonnés. Nous ne saurions assez engager nos lecteurs à faire l'acquisition de ce livre, illustré par Couturier. Il est en vente chez les principaux libraires de Bruxelles, mais il suffit de le demander par carte postale à M. Vallette, directeur du *Mercure de France*, 15, rue de l'Echaudé, Saint-Germain (Paris), pour le recevoir franco contre remboursement de fr. 3.50.

* * *

M. Camille Gaspar, un de nos nouveaux collaborateurs, vient d'obtenir, à l'unanimité du jury, le premier prix au concours universitaire de Belgique pour sa thèse : *La chronologie pindarique*, qui, au dire des hommes compétents, est un des plus intéressants et des plus savants travaux de philologie qui aient été jamais présentés aux concours universitaires. Nous félicitons chaleureusement notre jeune et distingué collaborateur, dont nos abonnés auront sous peu l'occasion d'apprécier le talent. Nous publierons incessamment de lui une belle étude sur l'art grec.

* * *

L'abbé H. Hoornaert a été décoré de l'Ordre de Charles d'Espagne pour la publication de son livre, *Les Maîtres Espagnols*, que nous avons fait connaître en son temps à nos lecteurs en en publiant les bonnes pages. Nous offrons à notre ami nos plus affectueuses félicitations.

* * *

Accusé de réception : PAUL BOURGET : Œuvres complètes. Romans. II. Mensonges; Physiologie de l'amour moderne (Paris, Plon). — E. HELLO : Contes extraordinaires (Paris, Perrin). — P. LAPEYRE : Le catholicisme social, 3 vol. (Paris, Lethielleux). — R. PLANEIX : Constitution de l'Église (id.). — H. SIENKIEWICZ : Allons à Lui (id.). — SPALDING : Opportunité, traduit par P. KLEIN (id.). — AZAR DU MAREST : A travers l'idéal (Paris, Perrin). — H. WELSCHLINGER : Sainte Odile (Paris, Lecoffre). — A. LE BRAZ : Le sang de la sirène (Paris, Calmann-Lévy). — M. GRIVEAU : La sphère de la beauté (Paris, Alcan). — A. DE MARGERIE : Dante. La divine comédie, 2 vol. (Paris, Retaux). — E. VEUILLOT : Louis Veillot, 2^e vol. (id.). — P. DELAPORTE : A travers les âges; Patria; Genovefa (id.). — J. SERRE : Les deux ailes de l'âme (id.). — P. LECLERCQ : Jouets de Paris (Paris, Librairie de la Madeleine). — A. SAMAIN : Le chariot d'or (Paris, Éditions du *Mercur de France*). — SAINT-POL-ROUX : La rose et les épines du chemin (id.). — L. DUMONT-WILDEN : Visages de décadence (Bruxelles, Lamertin). — L. HENNEBICQ : L'Orient grec; Grèce et Sicile (Paris, Éditions de *L'Humanité nouvelle*). — A. WILLETTE : Œuvres choisies (Paris, Simonis-Empis). — A. GUILLAUME : Mon sursis (id.). — H. AIMÉ : Les fragments de la vie radieuse (Paris, Éditions du *Mercur de France*). — A. COUVREUR : La source fatale (Paris, Plon). — H. GREVILLE : Le cœur de Louise (Paris, Plon). — P. CLAUDEL : L'arbre (Paris, *Mercur de France*). — G. HAUPTMANN : Le voiturier Henschel, traduction de J. THOREL (Paris, Éditions de la *Revue Blanche*). — J. PRAVIEUX : Un vieux célibataire (Paris, Plon). — H. DUMONT : Idylle bourgeoise (Bruxelles, Lamertin). — H. DRUON, Michel Roschine (Paris, Lethielleux). — C. LEMONNIER : Le vent dans les moulins (Paris, Ollendorf). — A. FONTAINAS : Le jardin des îles claires (Paris, Editions du *Mercur de France*).

Mademoiselle Euphrosine Beernaert



LE dimanche 5 juillet, aux premières lueurs de l'aube, M^{lle} Euphrosine Beernaert, — depuis longtemps minée par des souffrances physiques qu'elle supportait avec cette sérénité et cette vaillance qui formaient le fond même de son caractère, — rendait son âme à Dieu.

Avec M^{lle} Beernaert, disparaît une des physionomies les plus intéressantes et les plus séduisantes de notre monde artistique.

Peintre et femme, elle était admirablement douée, sans que l'originalité de l'artiste ait jamais fait tort aux qualités de simplicité et de bonté parfaites de la femme, sans que la délicatesse naturelle de la femme ait jamais atténué de faiblesse ou de mièvrerie son art très personnel et souvent puissant.

Elle était née à Ostende, le 11 avril 1831, et avait partagé les premières études d'un frère qu'elle adorait et qui était destiné à devenir le plus grand homme d'Etat dont la Belgique indépendante puisse s'honorer.

Les hasards de la carrière de son père, fonctionnaire de l'enregistrement, amenèrent la famille Beernaert à Namur. Ce fut dans cette charmante cité, au cadre si pittoresque, que s'éveilla la vocation artistique de la jeune fille. Elle eut comme premier maître un paysagiste namurois, le « père Marinus », dont elle eut vite fait, semble-t-il, d'épuiser la science.

Dans ses œuvres, qui, à partir de 1860, affirmèrent sa maîtrise, on ne trouve point de trace, en effet, de la manière très conventionnelle et essentiellement décorative du père Marinus. Son style tranche aussi sur celui des Verboeckhaven, des Roffiaen, des Robbs qui passaient, vers cette époque, pour nos paysagistes les plus cotés. Il s'apparente bien plutôt à la manière des Boulanger, des Baron, des Courtens par le sens du coloris et la passion de la sincérité.

Cette femme fut, dans son art comme dans sa vie, *un caractère*. Elle ne sacrifie pas, comme beaucoup de femmes-peintres, au brio ou à l'afféterie. Comme Rosa Bonheur, elle a les grâces de son sexe, sans en avoir la faiblesse. Elle aime et exprime la poésie des frondaisons, des eaux calmes, des beaux couchants, sans jamais tomber dans le sentimentalisme des M^{me} Deshoulières du paysage.

Les sites de notre pays, qu'elle fut une des premières à révéler, et aussi une des plus ardentes à défendre (la Société nationale pour la protection des sites l'avait élue en qualité de vice-présidente) eurent toujours ses préférences : les bruyères campinoises, les dunes et les vergers des Flandres, les vallées d'Ardenne lui inspirèrent tour à tour ses meilleures toiles. Après la Belgique, la Zélande et la Norvège furent ses thèmes de prédilection.

D'année en année, son talent devenait plus solide, — tandis qu'elle gardait toujours ce scrupule de mieux faire, ce « perpétuel mécontentement de soi », qui est le stimulant des natures fortes.

Les honneurs l'avaient comblée sans l'étourdir : médailles d'or, décorations, titres d'académicien...

Mais, — et il est permis, au lendemain de sa mort, — de soulever un peu le voile de son intimité, — toutes ses ressources de crédit ou de fortune, elle ne songea jamais à s'en servir que de la façon la plus noble et la plus intelligente.

Que de jeunes artistes, dans des heures de désespérances, lui durent une protection aussi discrète que généreuse !... Et avec quel beau souci d'augmenter notre patrimoine d'art elle contribua à enrichir nos collections publiques, notamment par les dons de Gainsborough, de Raiburn, de Leone Leoni, de Van Alsloot, de Teniers, de Snyders, de Weninx, de Memling et d'autres qu'elle fit, — largesses princières, — à nos musées de Bruxelles et d'Anvers.

Le pays conservera d'elle le souvenir d'une artiste qui, avec Marie Collart, occupe dans notre école moderne le premier rang parmi nos paysagistes féminins. Tous ceux qui eurent le bonheur de l'approcher se souviendront de la femme au cœur simple, vaillant et bienveillant, qui doublait le talent par la bonté.

Durendal se devait de louer une telle mémoire et d'exprimer ses profondes sympathies à l'éminent homme d'Etat qui pleure, en cette sœur disparue, une compagne qui fut vraiment digne de lui.

DURENDAL.



Deux Chaînes

(Conte d'aujourd'hui)

POUR GEORGES VIRRÈS



Il se nommait Brice-Jacques-Jérôme. Les vieux paysans d'ici n'accolaient jamais, sinon par mépris, un nom à un prénom. Ils n'en finissaient point d'aligner, à côté du leur, une longue kyrielle de prénoms d'ancêtres. Ça luisait doucement dans leur souvenir comme les gros clous de cuivre, dont ils aimaient orner la poignée de leur fouet. Ça sonnait, clair et loin, souvent la pauvreté, toujours la droiture et l'honneur, aux oreilles des gens d'alors qui ne connaissaient guère plus belle musique que celle-là. — Jacques donc, le père, et Jérôme, l'aïeul sans doute, aussi les pères et les aïeux d'avant eux, — avaient ouvré à la Capellerie, depuis que la Capellerie était une cense et qu'il y avait des Ambroise-Pierre-Antoine là-dedans. Ouvré s'entend : peiné, souffert souvent, pris du bon temps parfois, comme leurs maîtres et avec eux. Après un labeur de quasi trois quarts de siècle, Jérôme l'aïeul s'était assis au coin du feu de la Capellerie, à la place chaude encore de Pierre et y était resté quelque dix ans, grand ennemi et grande terreur des chats, qu'il entendait

être de la grange, non pas du foyer, ne se levant jamais de son escabelle, sinon pour Pierrot Labbé, le vieux pèlerin pauvre qui, nouveau Benoît Lâbre, portait, accroché à ses loques et fourmillant le long de son collier de médailles, un essaim nombreux de poux, ces petites bêtes du Christ. Jacques, le fils, ne s'était point passé longtemps de la bénédiction du père, qu'il se fut fait scrupule de ne pas réclamer chaque soir — tout droit et la casquette en main dans l'embrasure de la porte — avant d'aller s'étendre derrière les culs des chevaux de la Capellerie. Il avait 50 ans sonnés quand on le ramassa, couché sur le dos dans la rigole de l'écurie, agonisant d'une ruade reçue en pleine poitrine, et ce fut en râlant qu'il dit à Brice, qui se lamentait au pied du grand lit, où plusieurs des siens avaient remplacé des censières pour y mourir : « Mon fieu, ne pleure point. Tu ne seras point plus perdu ici, moi mort, que tu n'étais de trop lorsque ton parrain et moi nous étions vivants. Reste ici. Fais ce que tu verras faire et va tout droit en toute pauvreté et honneur ». Et, avec une dernière larme : « Tu es plus le garçon de Marie-Sainte que celui de ta pauvre Mame (1), mon fieu ». Marie-Sainte était la censière de la Capellerie. Ç'avait été en pensant à elle surtout que Jacques avait dit à son fieu, le passé étant bon garant pour l'avenir : « Fais ce que tu verras faire ». Car, pour couper au plus court, il n'y avait point une lettre de trop à ce nom. Il devait venir tout seul aux lèvres de quiconque avait vécu une heure avec cette paysanne qui semblait, quant à l'âme, avoir émigré tout droit de ces temps où ceux des terres qui furent toujours très près du Christ, l'étaient plus encore, et quant au corps, être descendu hier de ces piliers ou de ces verrières d'Eglises où les Primitifs prièrent des Saintes, et s'être incarnée par miracle sous la futaine et le calicot bleu. Marie-Sainte, elle avait sûrement fait en sa vie un prodige ! La première vieille femme qui s'était penchée sur le tablier où la jeune censière de Capellerie rapportait aussi précieusement qu'une relique le paquet de chair vagissant et sanguinolent, qui, la pauvre Mame étant morte sans l'avoir regardé, avait quand même prétendu vivre, celle-là s'était signée en reculant : « Je dirai à None un chapelet, ma fille, pour que celui-ci s'en aille

(1) Maman.

dans le cercueil de sa Mame!» Et la Méquenne (1), une luronne qui ne mâchait point ses mots, avait opiné tout uniment, qu'avec le front large et plat que le nouveau-né avait, le menton qu'il n'avait pas, le bas du visage étant presque entièrement pris par une échancrure buccale dont les pareilles se nomment d'ordinaire autrement — avec ses oreilles énormes à « rebrousse-face » qu'un duvet blanc vêtait — tout bien considéré enfin, les grands yeux ronds à fleur de tête et la structure spéciale de l'orifice nasal, l'unique rejeton des Jacques-Jérôme eut été aussi bien à sa place sur la litière des veaux que dans la banne, où déjà il dormait à pattes closes — puisqu'il prétendait vivre! — à la bonne place, près du foyer. Au décès du père, il ne s'en fallait toujours que des cornes heureusement absentes pour que ne fut outrageusement vraie la sentence physiologique portée sur Brice par la Méquenne. A 20 ans, grâce d'abord au bon lait de Marie-Sainte qu'il avait aussi goulûment sucé qu'il prétendait vivre, grâce à l'héroïsme d'une fleur qui se laisse manger par un crapaud, Brice, l'être mal éclos et sanguinolent, était devenu un gars colossal, large et gras à fendre à l'ongle comme un fier censier. Mais sa tête était toujours là, prolifée, phénoménale, placide et cocasse en diable, portée à s'y méprendre telle celle d'un bon ruminant repu qui vous regarderait par-dessus la haie ou la barrière d'une pâture. Et Marie-Sainte fermait les yeux maintenant, vaincue dans sa lutte contre la nature, comme frôlée d'un vague vent de malheur, — pour ne point voir, assis côte à côte à table, ces deux fruits de ses seins, cette Marie-Fleur, son unique enfant dont les gens disaient entre eux, quand elle passait, qu'elle était trop belle pour vivre, et ce Brice des Jérôme, qu'on se montrait avec des yeux de prodige, en murmurant qu'il n'avait point prétendu mourir.

Le fait est qu'ainsi déconvenue, n'ayant point pu humaniser cette face, Marie-Sainte s'était rattrapée sur l'âme qu'elle avait soigneusement modelée, à ce malchanceux, une belle âme des terres, sentant bon — comme elles au printemps — la simplicité, la naïveté et l'honneur, une belle âme fruste et droite, pieuse et tout en Dieu joyeuse, une de ces âmes figées en Christ, puissamment amarrées à tout le passé glébéen et croyant.

(1) Servante.

Mais ces âmes étaient, pour la plupart, déjà mortes. Il y avait du temps que le premier coup de fouet d'un roulier étrange, qui, tout à coup, sans qu'on sût au juste d'où il venait et où il allait, s'était mis à courir les glèbes, avait retenti, éveillant à la fois la cabane, la cense et le château. Et c'était étrange de voir comme tant de portes, jusque-là pieusement closes sur toutes les choses si fidèlement gardées du passé, s'étaient ouvertes toutes grandes devant lui; étonnant de voir avec quel empressement on le logeait partout, ce nouveau, ce passant, sans doute, des guêtres au chapeau, tout reluisant d'or, et déclinant à qui voulait l'entendre un nom fameux, mais riant et se gaussant également de tous les hôtes et de toutes les auberges. Ce que ces gauseries portaient, prenaient force de lois, lassaient à qui mieux les paysans de faire ce qu'ils avaient toujours vu faire, d'être ce qu'ils avaient toujours été! Il entra, le beau fieu, dans une de ces censes, si bien filles de la glèbe qu'on les fabriquait toutes de terre et que le chaume des seiglières les recouvrait, il disait : « Mes garçons, ceci n'est que nid à puces et à rats, indigne de vous. Vous êtes logés comme vos pourceaux. Garçons, il y a trop longtemps qu'on vous prend, à vos sarraus et à vos guêtres, pour vos valets, et vous, mes filles, à vos coiffes, à vos petits sabots, à vos mantelets, pour vos méquennes ». Il n'était point sorti, que le chaume et le torchis de dix censes étaient par terre, que les briques et les tuiles des maisons, où il n'y avait plus guère de place, hélas! ni pour les poux du Christ ni pour ceux qui les portaient, grimaçaient dans la superbe verdure des terres d'été, dans la mélancolique sombreur des glèbes d'automne. Et à l'église, les jours de fête, des dindes travesties, portant des têtes de pommiers bizarrement fleuris, s'empaquetaient, gloussant des prières à un Dieu caché derrière de risibles parterres — remplaçant les femmes d'hier vêtues de sombres mantes à capuchons, sous lesquels on n'était gêné par rien pour regarder, ainsi que des nonnes, le Christ. A l'église, une bande d'étourneaux raides, aux plumes étriquées, occupaient le côté des sarraus anciens, couleur de glèbe et couleur de ciel, qui n'avaient pas à souffrir du voisinage des chapelets. — Et le beau gars avait fait claquer son fouet sous les poternes des gentilhommières rustiques : « Allons! Toujours ici? La terre aujourd'hui pousse de l'or. La saison est passée de la charité, de l'aumône, de l'exemple du travail au paysan. Voulez-vous à la fin tourner

à vulgaires remueurs de terre? » Du coup la superbe vie des seigneurs terriens croulant, la grande vie des inutiles citoyens du monde commençait. Tels savaient encore qu'il leur restait des paysans et des terres, à cause du gibier qu'on engraisait pour eux et des gras fermages qu'ils affermaient partout. L'on voyait ces bonnes vieilles carrioles, amenant jadis les belles dames à leur banc le dimanche, les portant partout aussi dans leurs terres où l'on souffrait et de corps et d'âme — devenir le lot de censiers papegeais, prétendant se hausser au rang de la noblesse absente. — Il tirait, l'ensorceleur, par un coin de sa blouse, en riant dans sa barbe, un fils de ces ouvriers, qui depuis toujours mouraient dans les censes, chez eux, un beau brin d'ouvrière, par un coin de sa robe de futaine : « Etes-vous bêtes, mes enfants, vous, d'ouvrer pour une tartine et un chapeau, et vous, d'aller tout le jour, comme vous irez toute votre vie, avec une cotte et des mollets pleins de bouse? » Et tandis que l'exode commençait vers des Golgonde terriennes, où les écus pendaient, disait-on, au lieu d'épis, à la pointe des chaumes, le mirage d'or des villes hallucinait. C'était là un bon coup de fait : assoiffer d'or les âmes de qui devaient être les pères et les mères de l'avenir. — Et le chariot peinturluré, mené par ce gars, portant à son chapeau le mot qui fit tressaillir et s'emballer tout le monde moderne, sur lequel il est resté comme une étiquette spéciale, difficile à décoller, de misère — stationnait à la porte d'une de ces églises moussues et vieilles dont les chemins prolongeaient les croix centrales de salut jusqu'au fond des terres. Les actes de Foi, d'Amour, d'Espérance en Christ des aïeux, qui, toujours chauds, palpitaient rivés à ces pierres croulantes, mais superbes, avaient-ils brouillé les yeux du sournois rieur? S'était-il soudain trouvé mal au sein de l'haleine pieuse de tant de siècles emmagasinée là? Cette Voix toute-puissante, puisque seule écoutée, qui depuis toujours arrangeait en Dieu la vie intellectuelle, morale et sociale de ce coin de glèbe, l'avait-elle désagréablement assourdi? Vite une grange moderne, surmontée d'une moderne croix, attestait sa prétention au monument, empiétait sur le clos des morts, les reléguait, ces derniers, sans doute pour que plus grand encore fut fait le vide autour de Dieu, loin du clocher, comme des bêtes crevées, en pleine terre; et l'on se mettait à croire que ceux que n'avaient pas empoisonnés de leur voisinage des défunts ayant vécu cent ans, devaient nécessai-

rement, étant morts eux-mêmes, empoisonner les vivants! Finalement, aux paysans dotés du moderne confort, débarrassés de coutumes et d'idées vieillottes, sensiblement allégés de croyances surannées, démarrés du passé, le progrès — c'était lui, ce beau feu — offrait, en d'énormes carrés de papier tout pleins de lettres moulées, le cadeau du départ. Et ils se mettaient à anonner, la sueur au front, des vérités et des sottises, à mâcher, avec toute l'ardeur vorace qu'on apporte à un met nouveau, des viandes saines et des viandes frelatées, des détritrus et du pain bis, à avaler d'invraisemblables breuvages intellectuels et moraux avec cette belle candeur d'ignorants, pour qui toute lettre moulée fait autorité de Coran. Et la silhouette dorée de l'homme au mot fameux n'était pas tout à fait disparue à l'horizon, que les charrues croyant en Dieu et celles croyant n'en avoir plus labouraient un sol où auraient dû rester, monde en dehors de l'autre, les paysans de toujours.

Mais voilà. Le beau roulier avait, avec la Capellerie, perdu ses peines. Elle n'était mie si facile que cela à démarrer du passé. Il eut fait bon parler à Broise (1) de toucher à une feuille de ces noyers qu'avaient plantés ses pères et qui éborgnaient sa porte, à un pan de ces torchis qu'ils avaient cent fois replâtrés de leurs mains. C'était un colosse dur pour lui et froid d'apparence, mais bon pour les autres comme le bon pain, un de ceux-là dont il ne manquait point alors et dont la devise à laquelle on n'était jamais félon était toujours : fais ce que tu as vu faire, apparemment parce que l'on n'avait jamais vu forfaire. Et dans tout ce tohu-bohu, ce lâcher-tout de mœurs et d'idées, ce démarrage général loin du Christ et hors la terre, le vieux censier se reprenait à avoir, ainsi qu'il ne l'avait jamais eu, l'orgueil de tout ce passé dont il était et dont on était las, l'orgueil de son chaume, l'orgueil de son sarrau, l'orgueil de son chariot de roulier qui s'en allait plus que jamais paré aux neuvaines, l'orgueil de la terre qui l'avait vu naître, celui de jeter dehors, rien qu'au vu de son habit, tel freluquet se posant un jour en prétendant de Marie-Fleur : « Tu viendras avec un sarrau sentant le cheval » ; celui de dire aux censiers ses voisins, quand ils vantaient devant lui l'inouïe prospérité de la terre : « On dirait, mes feux, que vous avez eu faim, dans le temps ».

(1) Ambroise.

Bientôt avec l'âge venant, quand il vit le chancre enraciné, sans remède, qu'il lui fallut de plus en plus se hausser pour percevoir, par-dessus la tintamarresque liesse du temps présent, les dernières musiquettes du passé, sa belle indifférence d'ancien tomba. Il eut souvent la bouche pleine de huées, de crachats et de plaintes. Volontiers il vaticinait maintenant des débâcles et des catastrophes, et demeurait assis devant la vitre de la cense, les après-midi de dimanche, à regarder le trop grand soleil qu'il faisait dehors, avec des yeux pareils à ceux dont on fixe l'incendie et la tempête. Il « éprouvait » de trouver le bout des choses d'aujourd'hui et parlait d'un chariot énigmatique s'en allant seul, au soir tombant, le long d'une charroyère déserte, les chevaux faisant trop d'embarras sous leurs grelots et leur pompons ... et pas de charton en croupe! « Tu t'useras les cerveaux à penser du noir et le gosier à chanter malheur. Laisse donc faire le bon Dieu ». Nenne (1) Marie-Sainte effectivement, douce et tranquille, allant droit devant elle comme si de rien n'eût été, laissait faire le bon Dieu et se laissait faire de lui comme se laissent faire du bon soleil les oiseaux, les herbes et les fleurs. Brice, ces fois-là, avait les yeux, ces gros yeux ronds écarquillés, d'un brave ruminant à qui le vacher présente au bout d'une fourche une provende nouvelle, inouïe. Est-ce que pour lui les choses d'aujourd'hui n'étaient pas les choses de toujours, celles de son père et de ceux d'avant lui? Y avait-il quelque chose de plus grand au monde que savoir bien tenir un fouet et « ruer un sillon droit »? Non, il n'avait jamais songé qu'on put l'atteler jamais à autre chose qu'à ce coin de glèbe qui jamais n'avait prétendu dételer du passé...

*
* *

Il y avait tout juste un an que Marie-Fleur était morte, fauchée tout d'un coup, frappée de ce je ne sais quoi doucement implacable comme la miséricordieuse volonté de Dieu finissant les braves races, quand elles n'ont plus que faire ici-bas, sinon déchoir et pourrir. Il y avait tout juste un an qu'un beau matin embaumé, chantant et joyeux de juin où des chants d'oiseaux

1) Morraine.

montaient des seiglières fleuries vers les branches d'arbres en fleurs, Brice-Jérôme, ramenant le chariot à bêche grise et à herse de cuivre, avait encadré sa face chavirée de bon animal flagellé de la première grande douleur, dans l'embrasure de la porte de ferme. Nenne allait traînant ses chaussons sur les dalles, mains jointes, et tenant sur ses yeux son tablier bleu tout moucheté, ainsi que la glèbe avant l'orage, de lourdes larmes, disait entre chaque sanglot : « Que votre volonté soit faite, bon Jésus » ; « Sainte-Marie, mettez notre Marie-Fleur en paradis ». Et l'homme à face de bœuf avait eu soudain un mot superbe, qu'il n'avait appris ni lu nulle part, sachant tout au plus qu'un *i* ressemblait à un manche de fourche bien droit coiffé d'une espèce de petit chapeau et qu'un *o* ressemblait assez à une roue de chariot vide de son moyeu et de ses rayons : « Je vous tiendrai pied, Nenne ». Ce à quoi Nenne n'avait point répondu puisqu'elle croyait à cela vraiment depuis toujours.

Il y avait juste un an. Assis devant la vitre, retour des vêpres, qu'on chantait plus que jamais devant des chaises vides, le vieux censier de la Capellerie regardait le trop grand soleil qu'il faisait dehors, avec des yeux pareils à ceux dont on fixe l'incendie et la tempête, où quelque chose de vous est mort et enfoui. Derrière lui, dans la pénombre tombant de solives noires de la fumée des siècles, coiffée de travers d'un bonnet, dont la blancheur faisait foi d'yeux qui n'y voyaient plus guère, et les gaufres, de mains qui chaviraient à chaque pincée du fer, Nenne pleurait ses prières et mouchetait de larmes son tablier. Un pas lourd d'homme chaussé de souliers ferrés, écrasa les pavés devant la porte, racla les courtes planches en chêne qui servaient de marches, et l'huis céda. Machinalement les vieux s'étaient retournés, puis d'un bond s'étaient levés, puis accroupis devant l'arrivant, pris d'un rire fou, déchaussant les grimaçantes genives de ceux qui ne rient plus, tapaient dans une indescriptible torsion de tout l'être leurs mains à leurs genoux. Ah ! leur bœuf ! Ah ! leur brave bœuf de Brice-Jérôme ! Jamais la bêtise inouïe, la satanée cocasserie du costume moderne adapté au paysan, n'avait été plus péremptoirement démontrée. Jamais costume anglais carrelé, bigarré ainsi qu'une peau de zèbre ayant traîné longtemps dans la poussière d'un jardin de plantes, n'avait eu l'avantage de jurer plus avec la nature. Il ressemblait à s'y méprendre, ce Brice carnavalesque en juin, dans son veston qui

l'engainait et l'écrasait à ne pouvoir souffler ni remuer le torse, avec sa tête énorme d'animal congestionné, coiffée d'un minuscule chapeau de paille à ruban écarlate, avec son pantalon d'une telle phénoménale ampleur qu'il formait cotte à chaque jambe, à je ne sais quel bizarre bucéphale pommelé, à quelque monstre dont l'humanité eut été à rebours, dans les soubassements. « Vite une longe, que je mène ce bidailon à cotte de femme à l'écurie », hennissait de rire Broise. « Que tu es bête là-dedans, mon pauvre fieu », ajoutait Nenne.

« Faut pas rire, faut braire (1) ». Le gars prenait un accent bourru et chagrin qu'ils ne lui avaient jamais connu. Leurs vieux cœurs se mirent à battre, comme ils battent à l'approche du danger des catastrophes. Maintenant le fieu gueulait, comme font les timides qui veulent aller jusqu'au bout. Et sur ces vieilles âmes, ainsi que des maillets revêtus de dards, les mots brutaux tombaient. — « Je m'en vas demain ouvrir aux betteraves en France. Nom de... (il jurait déjà!). Suis las d'être traité de fainéant, de vaurien par les autres, de piétiner pour rien dans la terre. Hé! Hé! J'ai ouvré deux mois pour ceci (il montrait le costume pommelé). Je vas gagner cinq francs par jour en France, avez ouï? cinq francs ».

Le vieux s'était campé devant lui, le visage tourné à la blancheur de la chaux de muraille, tout le corps hochant. « Ah! Ah! tu t'en vas! »

« Pour Dieu, Broise, ne dis rien. Ne te monte pas encore. Tu as bu, mon fieu. Va-t-en dormir. C'est ta tête qui s'en va. Ce n'est pas toi ».

« Si fait, c'est moi, la mère ». La mère? Où avait-il pris de l'effronterie, ce mal venu, maintenant?

« Tu t'en vas? — Je ne pensais point que tu serais un jour bête assez pour suivre des lumerottes. Car, c'est des lumerottes, ça, tes cinq francs : combien ça va-t-il durer? Je pensais bien que tu avais toudis (2) eu du sang dans tes poignets, que tu avais toujours su lever tes pieds au-dessus des mottes. Tu ne gagnes rien! Quand Nenne t'a ramassé dans son tablier d'à côté ta brave mère — que Dieu ait son âme! — tu étais un lapin écor-

(1) Pleurer.

(2) Toujours.

ché, et tu ne bougeais pas plus qu'un poulet tombé à l'eau, qu'on réchauffe près du feu. Ah ! tu n'as rien gagné ? Tu n'es pas gras comme un porceau et fort ? Tu n'as pas eu du bon temps comme les meilleurs fioux de cense ? Tu n'as pas toujours été notre fiou, et t'a-t-on dit qu'il n'y aurait jamais rien d'ici pour toi, quand Nenne et moi nous nous en irions ? »

Broise, ces choses dites à moitié calme, eut devant le silence obstiné de Brice, un violent sursaut de colère : « Tu es un vaurien..., tu es un lâche. Je ne te peux plus supporter une minute devant moi. Tu es comme un chien qui a la gale. Tu pues... Tu as nié ce que tu avais promis à ton père, à sa mort. Faut plus parler de tes menteries aux vivants... Va-t-en dehors ! »

Et il n'avait plus eu un mot depuis, de ce Brice-Jérôme, aveuglé aussi par l'éclat d'or du présent, hors un mot dur à Nenne, qui se lamentait, ce qui depuis quarante ans de vie ensemble ne lui avait pu être même une fois reproché. Maintenant, Nenne, quand elle priait et pleurait, priait et pleurait double, devant deux images de plus en plus embrumées dans le recul du passé, une image de morte et une image de vivant, dont la dernière n'avait pas l'aspect le moins dolent des deux.

*
* *

Soudain, au milieu de la dislocation sans cesse grandissante de la glèbe au point de vue chrétien et moral par l'or, de sa dislocation sociale pour l'or, les premiers craquements de la débâclé économique. D'abord c'est le blé qui croule, arrive à une telle dérision de prix, que cela arrache des exclamations de surprise et de colère à Broise lui-même, qui n'a jamais vu le grain si bas. Puis, pendant que les censiers se regardent interdits, au milieu des ouvriers qui battent des mains comme s'il s'agissait de leur salut décidément assuré, le lin tout à coup ne marche plus, se dégoûte des terres et bientôt, sous les charpentes abimées des hangars à teiller, voici que beaucoup cherchent en vain — beaucoup dont les moins nombreux ne sont pas les ouvriers — les bas de laine, où l'on secouait si aisément hier et si drus les écus cachés dans les tresses des bottelées. La terre suit comme frappée d'une malédiction inconcevable, tourne à rien, fait à peine ses frais, geint sous l'hypothèque, pesant à peine hier sur elle comme

un caillou, aujourd'hui l'écrasant ainsi qu'une montagne. Une résurrection, plutôt un dernier regain de vie avant l'agonie longue et lente. La betterave paraît. C'est le dernier cadeau du progrès aux paysans de ce coin de terre, la panacée, celle qui leur fera oublier que les pays d'outre-mer leur charrient le blé qu'ils mangent, et les pays de Russie, la toile dont est faite la chemise qu'ils portent. Les cheminées se dressent et fument. Mais il y a trop d'avisants sur le chemin, près des hangars à teiller croulés, où chaque bras qui se levait était de chair et d'os, non de fer ou d'acier. Que faire? Retourner aux vieilles censes du passé? C'est loin déjà, difficile, et elles sont pour la plupart bien mortes. Puis, pour cela, il faudrait savoir encore que l'argent n'est point le tout de ce monde. Il faudrait reprendre sans haut-de-cœur, le sarrau et la coiffe, bouter dehors des terres tant de choses, dont ceux des châteaux, des fermes, des chaumines se fussent plus aisément passés que de manger ensemble de cette même terre, où depuis si longtemps en Christ ils mangeaient. Ah! oui, le recul! Et comme il est payé cher aujourd'hui par tous ce « nous ne pouvons plus » exaspéré, méprisant, quand crié au passé rudé et croyant! Et comme sur le moderne et trompeur décor de civilisation, d'embourgeoisement, de matériel confort, elles tranchent et saignent, mes chaînes de misère. L'une court la glèbe, va partout, passe, repasse, entortille et enlace. Regardez ceux qui y étant rivés se meuvent dedans et songez à ceux des dîmes et des corvées, des bastonnades et des pendaisons des temps mauvais : il n'y a que le masque qui diffère des serfs terriens d'aujourd'hui. Hue! l'échine basse sur le coin de glèbe dont plus une motte n'est à eux! Hue! les sans-indépendance, les sans-repos, les sans-dimanche! Hue! pour dix! Et ceux d'antan trouvaient parfois des seigneurs, et toujours des moines et des prêtres, pour de temps en temps desserrer la chaîne et les laisser souffler. Voici l'autre. Longue à n'en pas avoir le bout, toujours bruissante, n'ayant qu'un point de contact avec la circulaire, une chaîne qui bouge et qui marche, tirant par le col ceux qui y sont rivés vers les terres étrangères. Ils marchent. Les avez-vous reconnus? Sont-ils bien les pauvres victimes de la terre trop pauvre pour les nourrir aujourd'hui? Sont-ils bien ceux que démantellent les sucreries, dessèchent les briqueteries, avalent les rudés étés du Sud? Sont-ils assez les sans-foyer, les sans-famille, les sans-dimanche et les sans-Dieu, les sans-repos, les

exilés à jamais du pain quotidien? Ils marchent, et ceux des terres étrangères qui les croisent au passage ont le rictus du mépris et la moue du dégoût aux lèvres, comme s'ils croisaient, besace au dos, pouilleux et déguenillés, des mendiants.

La Capellerie avait aisément tenu tête au progrès. Dans la grande détresse qui soudain étreignait la terre, et dont cette fois Broise ne voyait plus le bout, il ne devait plus y avoir de place pour elle. La cense ne croula point tout d'un coup, comme beaucoup d'autres, elle disparut de dépérissement lent, sans agonie, comme sans fracas. Broise vieillissait. Il avait de la peine maintenant à harnacher « la blonde », sa dernière jument; et Nenne venait, de droite et de gauche étançonnée, à l'église. Broise remit, coin par coin, ses bonniers à des mendiants agraires las des routes méprisantes de l'étranger, pris tout à coup du véhément désir de se hausser jusqu'à la condition de serfs. Il garda, autour de la cense, quelques lopins qu'il soigna seul. Les « trimbaleurs » qu'il se lassa d'engager n'étaient point des Brice, mais de la racaille de sac et de corde, le rebut des terres et des travaux industriels où l'on embauche des terriens. Puis il ne lui plaisait point d'être autre qu'il n'avait été : l'esclave et la chose de l'ouvrier d'aujourd'hui, lui qui en avait été le maître fraternel. D'autre part, il exérait l'engrais, enherber des terres si bonnes donneuses de blé et de lin jadis, les machines, toutes les choses neuves, vantées comme des panacées, qui, d'après lui, galvanisaient le sol et n'avaient rien à faire contre les pâtis de plus en plus nombreux de chiendents et les emblavures sans cesse prolifées de sénés en parterres. « Les machines? Quand, rejetés d'ailleurs, tous ces malheureux reviendraient les bras ballants, qu'est-ce qu'on ferait d'elles et d'eux? » Mais elle était triste ainsi à fendre l'âme, la superbe remueuse de glèbe d'antan, tournée à rien, amoindrie, châtrée, devenue ainsi qu'une « aroterie » (1) quelconque du vieux temps.

*
* *

Brice-Jérôme était revenu. Le même pas lourd, mais combien las! avait écrasé les pavés devant la porte. Les mêmes souliers

(1) Petite ferme.

ferrés avaient raclé, en traînant, les planches mangées par l'eau qui servaient de marches. Mais aussi les larmes avaient « campé » des yeux de Marie-Sainte. La chute de son chapelet, à gros grains et à grosses mailles, avait fait se dresser en sursaut la pululante lignée de ces chats, que bâtonnait Jérôme, feu le maître-charton de la Capellerie. Et les bêtes, et les gens, et la maison elle-même assombrie dès quatre heures en été, quand le soleil quittait l'unique « vitre » à petits carreaux sur lesquels, pour s'y promener encore, les mains de Nenne tremblaient trop — devant cette apparition de bœuf étique et larmoyant, à peine lourd comme un bouvillon d'hiver, perdu, ainsi qu'en une aube étrange de misère, dans la toujours même peau d'étalon pommelé, salement jauni d'un crottin qu'on n'étrille plus, éraflé aux hanches et aux genoux — semblaient ouïr pour la première fois le mot d'insolente vantardise du départ : « Faut pas rire, faut braire ! » Et tout de lui, à ce malheureux, pleurerait ! Et il avait besoin, ce teneur de pied, d'être étançoné plus que ces vieillards !

Il s'était assis à la place d'autrefois, où depuis toujours s'étaient assis les Jérôme jeunes et vieux, sur l'escabelle des enfantelets et la chaise des ruinés de forces. Et tel qu'il était là, avec sa pauvre grosse tête de bœuf racornie, ainsi que celle qui eut traîné sur l'étal deux journées de grand soleil, tombant sur ses genoux de vieux limonier « reboulé » ; tel qu'il était là, rétréci de la poitrine qui cornait pis qu'après un « coup de flanc » ; renflé du dos, les bras comme déboîtés des épaules, emmanchant des mains sur lesquelles, telles de pourrissantes fistules de « mauvais sang », dégoûtaient des cicatrices de furoncles et de charbons, — ainsi affaissé, sans un mot ni une plainte, sans même la force de se ressouvenir, d'hennir, de pleurer, qui reste à la rosse en route pour le clos d'équarrissage par la cense où bonne autrefois fut la provende et léger le labeur, il criait tout le monstrueux, le hors-nature de ce travail moderne, toléré par les lois, lâchement escompté par ceux-là qui délivrent à l'ouvrier du pain, non point comme prix de la sueur de son front, mais comme salaire du triturement de tout son être.

Devant Nenne, qui l'écoutait les yeux grands ouverts d'horreur, ainsi qu'on écouterait un revenant révéler l'enfer, devant Broise qui branlait la tête, ayant tout à coup trouvé le triste bout des choses de maintenant, — en un sirvente confus,

brouillé, pénible, tout en mots hachés appuyés de blasphèmes tantôt sourds et tantôt furieux, pavé d'interjections, de huées et de plaintes, affreux de rires niais, brutaux, lamentables, il contait et crachait son affaire, celle de milliers de parias terriens d'aujourd'hui : « Trois mois avec la sangle des brouettes à briques aux épaules; trois mois de piquet (1) et de binette, nourri et logé comme les pourceaux; après, la sucrerie et la terrasse (2), ça c'était quelque chose et c'était rien... C'est rien d'ouvrer. Mais ne pas avoir une minute sa paix et son contentement en se faisant crever tout le temps? Disent encore qu'il y a un bon Dieu! Pourquoi faut-il que j'aie nié ce que j'avais promis au père, à sa mort? Pourquoi faut-il que j'aie été assez vaurien et assez bête pour ne pas vous tenir pied, Nenne? Pour qui? Pour une salope, pour une garce. Ça a traîné dans les services en ville, ça a fait les cent coups, ça en remonterait à une lice histoire de saloperie et d'ordure. Bon Dieu de bon Dieu! Avoir ramassé ça, ce paillason dont le moins « narreux » (3) des garçons d'ici ne voulait être suivi qu'après le soir tombé... Faut ouvrer, faut des toilettes, des cottes, des souliers luisants à madame... Et elles sont toudis pleines, ses cottes. Une femelle de lapin. Et je n'en sais jamais rien; et quand je jure on me traite de jaloux, de fainéant; on me fait ruer dehors et rosser par une nichée de canailles. Faudra bientôt que je rue l'argent du milieu du chemin dans la turne, quand je reviens des briques ou d'ailleurs et que je m'encoure après. Ah! Nenne! Ah! Nenne! faudra faire une fin, que je vous dis... Et cette racaille de marmousets! Pas un ne finira dans un lit. Ça fait comme la truie. Pas plus haut que ça, ça jure, me rit au nez, me pisse dans les jambes. Ils me pousseront tous dehors. Ah! ouvrer! Et quand je passe devant les cabarets et les boutiques, on tape à chaque carreau : « Brice! vous passez? Vous feriez mieux d'entrer et de payer vos dettes. » Ah! Nenne. Disent qu'il y a un bon Dieu! faudra faire une fin! »

Mais il n'en faisait jamais de fin, le malheureux. Il y a de ces bêtes à qui, pour avoir été trop souvent battues, un coup de plus ou de moins est égal. Puis il avait remis le pied à la Capellerie.

(1) Sape.

(2) Terrassement.

(3) Dégoûté.

Il y accourait chaque fois que la chaîne tombait, qu'il était un instant délié, ainsi qu'il disait. Et se sentir une heure repiqué dans la bonne terre des anciens, s'en aller par les sillons ouverts, voir les dernières récoltes des derniers lopins que ceux de chez lui avaient tant de fois remués, deviser avec « la blonde » qui le reconnaissait après tant d'ans et faisait, sous ses caresses, de plaisantes risettes au ratelier, s'asseoir près de Nenne qui trouvait toujours moyen de lui retaper l'âme, de lui rendre du cœur, à son fieu, c'était pour lui l'illusion du temps heureux, l'oubli, le paradis. Il refit ses Pâques. Il croisa ses bras détruits, chaque dimanche, quand il était délié, pendant la promenade que font aujourd'hui, aux environs de l'église, pour la goutte, tous ses camarades de misère, il croisa ses bras détruits sous le Christ en croix du porche.

C'était non plus de chez lui, où il n'avait pas une bonne parole à attendre, mais de la vieille cense, où il n'en avait jamais entendu de mauvaise, que Brice s'en allait, besace au dos, à la saison des briques ou des sucreries, vers les trains qui les charrient alors tous ces jetés dehors, comme des inutiles, de la terre patriale.

« Sois sage, mon fieu, disait Broise. Dépend pas de moi que la terre d'ici ne nourrisse plus tous ses garçons. » Et il avait les larmes aux yeux en bourrant de tabac la besace.

« Va, va. On te déliera encore. Tu reviendras, mon fieu. Avise bien à ton scapulaire. » Et Nenne priait déjà, tandis qu'il était encore là, comme s'il eut été loin et en danger.

Il fut vite fait, ce déliement. Il s'en fallut de peu que, comme dans le sombre récit de Dostoïevsky, la chaîne ne tombât du col d'un mort. Voilà. Brice ouvrait au drainage d'une moderne nécropole établie tout exprès, semblait-il, dans un bas-fond, pour y conserver des cadavres qui eussent dû y être pourris le lendemain. L'équipe coupait par le milieu du champ, à la bêche, vieilles ou récentes, les tranchées funèbres; puis, à la pioche, vieux ou récents, dépeçait les cercueils; finalement, dans une charrette attelée d'une rosse, on vidait ce quelque chose qui n'avait plus de nom dans les langues humaines, et ce quelque chose qui en avait encore. Brice donna bien quelques coups de bêche, mais dépecer des cercueils, poignarder à la pioche des cadavres et les charger comme un fumier! Ce paysan s'épouvanta, se vida plusieurs fois jusqu'aux entrailles. Les uns de

l'équipe rirent. Les autres s'apitoyèrent : « Fallait pourtant ouvrir ! fallait rapporter à la salope et aux galopins sa paie, ce bougre ! » Il devint conducteur de la charrette : n'était-il pas charroyeur de morts, au village, dans le temps ? Une heure plus tard, mal chargé, le véhicule tombait à cul ; les morts faisaient faire le « saut du crapaud » à ce vivant. Lancé en l'air par les brancards comme par une catapulte, il allait s'aplatir à dix pas, les reins broyés. Huit heures après, ayant à jamais les yeux clos sur les superbes joies de juin de la terre de chez lui, une voiture peinte en bleu et numérotée le ramena, camionné à fond de train, ainsi qu'un quelconque colis. Déballé, jeté sur un misérable lit à ressorts trop durs, où ce qui restait du bœuf gras d'antan n'enfonçait guère, il ouvrit des yeux grands et luisants comme cette louche d'argent qu'on posait sur la table aux ducasses à la Capellerie, chercha longtemps vers la cheminée, où pendait en pleine lumière l'ordure encadrée d'une donzelle grasse, outrageusement dépoitraillée, — le Christ de cuivre jauné des Jacques-Jérôme qui n'y était plus. Et cet œil large ouvert, qui s'était froidement promené sur toutes les faces des gueux ses frères, suant la peur et songeant à de pareils lendemains, qui s'était vite détourné des galopins piaillant, de la salope hurlant de joie, s'illumina tout à coup d'une grande flamme. Broise et Nenne venaient d'entrer, l'un tenant l'autre, et il avait ses mains déjà mortes dans leurs mains. « Faut pas braire, Nenne. Me voilà délié. » « Oui, oui, mon fieu. » Elle avait déjà la pensée très douce qu'elle lui tiendrait encore pied dans la mort, par ses prières et par des messes. « On va dételer, Broise. Donnez un bon picotin pour moi à « la blonde ». « Oui, ôui, mon fieu. » Et il songeait en hochant la tête et en essuyant du revers de sa manche ses yeux : dépend pas de moi, Seigneur, que la terre d'ici ne puisse plus nourrir tous ses fieux !

Deux chaînes. Et quand il faudrait pilonner en Christ ces chaînes, on lève, avec des gestes de Don Quichotte, sur leurs mailles, des plumeaux. Un peu de vent. Les mouches qui sucent les cous saignants des forçats n'ont même pas bougé.

GEORGES DELAUNOY.



Sainte Lydwine de Schiedam

par J.-K. Huysmans



LE dernier volumè de notre ami J.-K. Huysmans fait renaître une double et intéressante question : De quels saints faut-il rénover ou rééditer la biographie? Comment faut-il l'écrire?

J'ai toujours eu du plaisir à lire un prospectus de l'ancienne maison Palmès qui éditait les bollandistes et poussait à l'achat de la fameuse publication, en assurant qu'elle était une mine féconde de renseignements précieux pour les historiens. Le brave homme ajoutait deux, trois exemples, et me rappelait ce farceur, qui disait : « Il faut créer des chemins de fer. Personne ne contestera leur utilité, car ils laminent toutes les chenilles et limaces qui s'aventurent sur les rails ».

L'histoire, celle qu'on appelle la grande histoire, est quelque chose de très mince à côté de la biographie des saints, si l'on envisage la littérature sous son angle d'utilité. L'humble et anonyme légendaire, qui convertit Ignace de Loyola, a plus fait pour l'humanité que l'immortel roman de Cervantès, et je reconnais volontiers que Catherine Emmerich m'a fait beaucoup plus de bien que Taine, infiniment plus.

C'est que normalement et logiquement, ces christicoles, comme les appelle Huysmans, sont les seuls qui méritent d'être immortalisés, étant les seuls êtres en vue desquels Dieu maintient notre planète, les seuls pour lesquels, par ses fonctionnaires particuliers, il fasse entériner un diplôme de pérennité de gloire sérieuse et de béate vie.

Pauvres petits diables d'Alexandre ou de Napoléon ! Ou ils ne sont plus, on les magnifie; où ils sont, on les supplicie. Labre que mangeait la vermine est d'une plus haute leçon pour les hommes que son contemporain le roi Voltaire que mangent les vers...

Et toute cette immense machine de l'empire romain, avec son merveilleux filet de routes n'est pas faite pour le César-araignée monstrueusement blotti

au centre du système, mais pour quelques moinillons, Colomban ou Martin qui prêchent les paysans...

Donc les saints, tous les saints, rien que les saints sont la matière propre de l'histoire : *magistra veritatis, nutrix populorum, lux temporum*, disait le rhéteur Cicéron. Mais il y a saints et saints; il y a ceux qui passent bonnement leur chemin de vie sans qu'on les voie, les entende, sans qu'on en parle. Ils roulent comme ces ruisseaux de campagne limpides et quiets dont on ne perçoit la trace qu'aux méandres de verdure fraîche et de floraisons subtiles que nourrit leur eau de cristal. Il y en a qui, à grand fracas de miracles, de contradictions, de persécutions, dans les heures troubles aux époques critiques, mènent grand tapage de sainteté et se nimbent d'une auréole de surnaturel, demi-dieux de l'histoire, François d'Assise ou François-Xavier.

Parfois c'est une vierge, par laquelle Dieu s'amuse à faire la nique aux savants qui étudient les lois naturelles en les inversant toutes, ou quelque chenapan, espèce de bohème céleste, qui renverse à son tour les règles d'une morale sagement et bourgeoisement chrétienne.

Si tous ces drames humains finissent par le même finale d'apothéose, combien sont différents les quatre premiers actes! Même chez ceux qu'apparentent des similitudes de circonstance, des analogies de mission, des ressemblances de caractère, quelle variété, quelle délicatesse de nuances psychiques.

Madeleine et Marguerite de Cortone sont deux grandes amoureuses; mais il y a entre elles plus de distance d'âme qu'entre Charlotte et Madame Bovary.

Le bouquet est donc composé de fleurs rares, choisies, toutes différentes de couleur, de parfum et d'inflorescence. Chacun peut manifester son goût. Pourquoi sainte Lydwine a-t-elle séduit M. Huysmans? Est-ce parce que compatriote, étant comme lui issue de cette terre de Hollande « peu fertile en miracles »?

Est-ce parce que sa vie est tissée comme un conte de fée et semble plus ressortir à Jacques de Voragine qu'à un disciple de Zola, sorte de gageure d'artiste qui refait « le rêve » du maître? Ou n'est-ce pas plutôt parce que la vierge de Schiedam est une mystique, une de ces inquiétantes et affolantes mystiques qui vivent dans l'au delà et font brèche à tout moment dans le mur d'invisible qui nous enserme.

Oui, c'est bien là le besoin de l'âme outrancière de Durtal. Il lui avait fallu connaître les rites diaboliques de la messe de Satan; il lui avait fallu que l'abbé de Notre-Dame de l'Atre lui fit le quasi-miracle de lui donner la communion; il a eu comme tous les néophytes, cet enthousiasme de la première heure, cette fringale de la piété sensible, cet étourdissement du naufragé dans lequel rentre la vie; et maintenant que Dieu le sèvre de ce lait des primes consolations; comme un nourrisson assoiffé, il se cramponne à ces vies idéales, veut les revivre au moins de cerveau, se défend par cette débauche de surnaturel contre les retours offensifs du scepticisme d'antan et se campe devant nous avec Lydwine, comme Polyeucte se dressait devant le proconsul avec son : « Je suis chrétien ». Vraiment il a bon air dans cette fière attitude de chevalier du Christ.

Les aryens ont toujours aimé les francs-tireurs du droit, les écervelés de la

foi, ces natures généreuses, prime-sautières, aventureuses qui ambitionnent les places où l'on reçoit des coups et des horions. C'est un beau geste. Quand l'on compare la Lydwine d'Huysmans, nerveuse, gracieuse, vibrante, énamourée, pâmée de souffrances amoureuses, avec la piètre statuette d'Antoine qu'a modelée un pauvre diable d'abbé qui porte un nom malheureux ! Ce brave homme pendant toute la durée d'un livre interminable ne s'inquiète que de savoir si tel miracle est authentique, si tel fait est arrivé, si tel discours a été dit. Quelle misère ! Peu me chaut que les membres de l'une ou l'autre docte académie donnent leur imprimatur à un livre qui doit être une nourriture d'âme.

Combien différent aussi le buste très académique de Bernardin de Sienne, par Thureau-Dangin.

Est-ce un saint ? Est-ce un sage ? A coup sûr, cette très correcte composition n'a pas été découverte dans les fouilles de quelque vieille cathédrale du moyen âge, mais à Tibur, dans la villa d'Adrien, à côté d'un Sénèque et d'un Epictète. J'admire ce Bernardin, mais l'envie de le suivre, de l'imiter ne prend aucune racine dans mes aîres. Ce livre devrait porter la date de 1650.

François d'Assise, dont la vie extraordinaire offre tant d'analogie avec la merveilleuse malade des Pays-Bas, offre un exemple topique de ma thèse. Il a eu cependant l'extraordinaire fortune d'avoir comme historien Bonaventure, le docteur séraphique, un saint de grande envergure et un disciple parfait. Et pourtant... pourtant il y a un abîme entre le saint François tel que l'a modelé l'écrivain toscan et l'éblouissant petit Pauvre que créèrent les anonymes auteurs des *Fioretti*. Qui cependant, plus que Bonaventure, était à même de pénétrer sûrement, en connaissance de cause, avec délicatesse et onction, dans ce glissant domaine de la vie mystique ? Qui pouvait mieux nous expliquer le point de gravitation de toutes ces courbes excentriques en même temps qu'harmonieuses, nous dire le foyer lumineux et chaud d'où émanaient tous ces rayons, la source profonde d'où jaillissaient tous ces flots ? Personne, assurément ; et s'il faillit à la tâche, c'est peut-être que son instrument, sa plume, trahit sa pensée. Un saint n'est pas toujours un artiste ; tous les moines ne sont pas l'Angelico ou Bartholomeo.

Ceci nous amène à la seconde question : Comment faut-il écrire la vie du saint que Dieu vous a fait choisir ?

Il y a du choix dans les hagiographes ; comme il y a du choix dans les hagiols.

Il existe une vie du Bienheureux Hofbauer, écrite par un excellent rédemptoriste, dont la lecture est un véritable supplice ; il y a l'admirable monographie de François-Xavier, par le Père Bouhours, modèle classique du style Louis XIV ; il est uné Elisabeth de Montalembert à panache romantique, un Pie V charpenté par de Falloux comme s'il était un Richelieu, des *Fioretti*, des Joinville qui sont des poèmes délicats ; tous les genres, même et surtout le genre ennuyeux. A celui-là, certes, n'appartient pas notre *Lydwine*. C'est un livre attachant, écrit artistement et dont il est malaisé de déterminer la place en hagiographie.

Tout d'abord, il n'entre pas dans l'innombrable série de « Vies de saints », écrites pour les gens simples. Ces sortes de lecteurs sont peu habitués au

style haut en couleur, tout imprégné de latinisme que semble affectionner Durtal. Voici, au hasard : « un étrange sacerdote », — « un corps en charpie, d'où émane une fragrance à la fois énergique et douillette, quelque chose comme un fumet bien biblique de cinnamome et bien hollandais de cannelle », — « Les papes se livraient à des pugilats de bulles », — « elle fouillait sans pitié les hypocrites », — « les allures outrées d'une bigote », — « son âme craque », etc...

Mais quoi? Quand j'aurai ainsi composé tout un volume des expressions tapageuses qui tirent l'œil dans ce livre comme les coquelicots dans un champ de froment, est-ce que j'aurai prouvé que Durtal a tort? Que les saints ont besoin d'être magnifiés par des imbéciles? Qu'un style veule, amorphe, asexué, endormant est le propre style du légendaire? Oh! que nenni. Mais je fais une querelle à Karl Joris, qui en fait une — d'Allemand — à ce bon Gerlac et à ce melliflue Thomas de Kempis pour avoir rempli leur biographie de ponts-neufs nauséux. Eh! mais, à cette époque, l'on trouvait admirable précisément ce que vous leur reprochez; c'était le beau style du temps, quelque chose de semblable à ces ornements naturistes que nous prisons fort aujourd'hui.

Si, dans trois cents ans, quelque écrivain de talent est retenté d'écrire l'histoire de l'héroïne de Schiedam, oserions-nous prédire le jugement qu'il portera sur l'œuvre actuelle.

Au point de vue du style, s'entend. Car, ce que l'on admirera toujours et partout, c'est la parfaite franchise du débit, le souffle de conviction sincère, l'admiration contenue, le simple étalage de surnaturel, la psychologie mystique et cet art exquisite et raffiné d'enrober sa pensée dans un peplum souple en même temps que chatoyant. Ce livre n'aura donc pas la fortune des *Fioretti* : d'être à la fois le régal des délicats et l'eucologe des humbles. C'est un livre d'artiste pour les artistes.

Et c'est bien ainsi que l'oblat de Ligugé a fait une œuvre bonne, qui le place sur le même rang que les merveilleux conteurs du moyen âge. Chez les « intellectuels », d'où sort et pour qui écrit Huysmans, il n'est qu'une œuvre pareille qui puisse produire quelque fruit de conversion ou de perfection. En lisant dans le style qu'ils aiment cette vie étonnante où chaque détail est une révélation; où, dans un savant mélange, le savoureux de la forme le dispute au merveilleux du fond, qui sait? peut-être qu'il naîtra ou reverdira dans quelque cerveau paganisé, amoureux des émotions subtiles et nouvelles, quelque racine de surnaturel qui prolongera ses stollons de plus en plus loin jusqu'à Notre-Dame de l'Atre, jusqu'à Chartres, jusqu'à Ligugé?

Evidemment, si la grande paix du monastère est descendue dans l'âme du rare écrivain; si, dans son cerveau inquiet, enténébré, est née la lumière « qui éclaire tout homme venant en ce monde », ce lui sera sa vraie récompense d'avoir atteint son seul et unique but.

Quant à nous, réjouissons-nous d'avoir une œuvre d'hagiographie qui est à égale distance et des livres bêtes et des livres incroyants;

Que Christ soit glorifié dans ses saints!

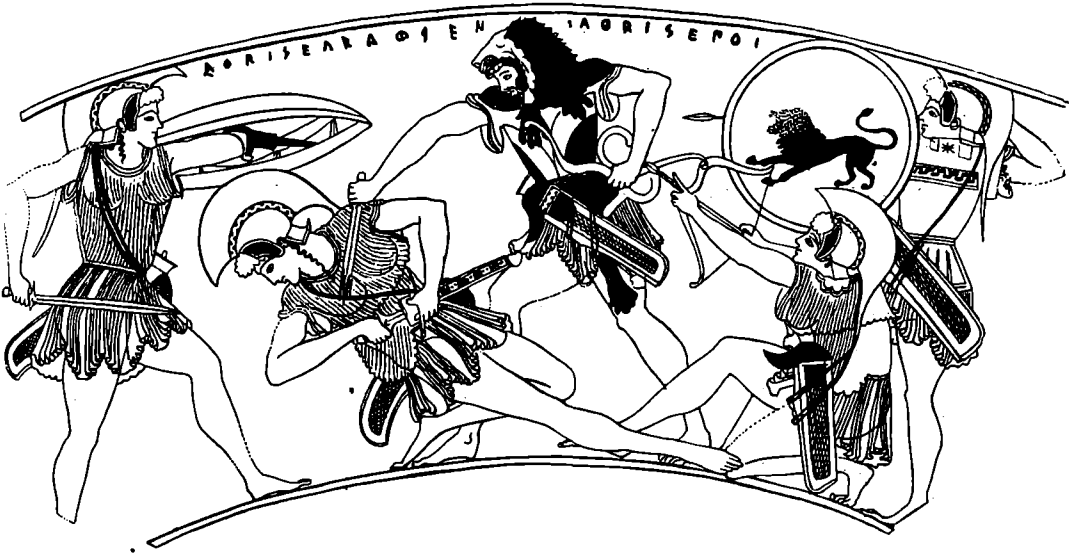


Fig. 1. — FACE PRINCIPALE D'UN CANTHARE DE DURIS
(Commencement du v^e siècle avant J.-C.)

La Céramique Grecque

au Musée du Cinquantenaire

Un des plus illustres hellénistes anglais de notre époque, Jowett, le commentateur et le traducteur de Platon, a très justement fait remarquer que « l'histoire des Idées grecques est l'histoire des Idées du monde civilisé ». Ceci est surtout vrai dans le domaine artistique.

La mission spéciale des Hellènes, dans l'évolution de l'humanité, a été la révélation de l'idéal dans l'Art. Avant eux, la Beauté telle que nous la concevons n'avait été, dans les monuments hiératiques et les chroniques peintes ou sculptées des Egyptiens et des Assyriens, qu'un simple accident; chez les Grecs, elle devint le but suprême et l'essence même de l'Art.

L'idéal de Beauté qu'ils perçurent et qu'ils furent les premiers à révéler au monde, leur a survécu : leur concept du Beau est devenu le nôtre, et n'a jamais cessé d'être la loi suprême en Art depuis les Romains jusqu'à l'époque actuelle.

Pour bien saisir ce concept, il est essentiel de l'étudier dans toutes ses manifestations et de suivre les diverses phases qu'il a traversées avant que l'héritage ne nous en ait été transmis.

Les monuments de la sculpture et de l'architecture, bien qu'ils nous soient parvenus pour la plupart mutilés et incomplets, sont encore suffisamment nombreux pour qu'il soit possible de retracer l'histoire de ces deux grandes branches de l'art grec sans avoir, pour ainsi dire à laisser de page blanche.

Mais, si les temples en ruines révèlent encore toute l'harmonieuse pureté de leurs lignes, toute la science de leur construction; si les statues de marbre et de bronze, que nos musées préservent de nouvelles mutilations, nous enchantent toujours de la sublime beauté de leurs formes, aucune fresque, hélas! ne nous dit plus ce que fut la peinture grecque.

Nous savons cependant qu'elle brilla d'un éclat aussi vif que la sculpture et que l'architecture, et qu'un Polygnote fut illustre à l'égal d'un Polyclète ou d'un Phidias. Mais le temps ne fut point respectueux de l'œuvre plus fragile du peintre. Il ne nous reste rien des compositions merveilleuses dont les Polygnote, les Micon, les Apollodore, les Zeuxis décorèrent les murs des temples et des portiques.

Notre ignorance de leur art serait complète, si les tombeaux et les ruines des cités mortes ne nous avaient conservé d'innombrables vases peints. En l'absence d'autres œuvres, les peintures céramiques, que la cuisson rendit inaltérables aux flancs des vases, peuvent seules, avec l'aide des textes anciens, nous faire entrevoir ce que fut chez les grands peintres grecs l'art du dessin et de la composition. Bien plus, celles où les figures se détachent en couleur sur le fond blanc mat du vase ne sont-elles pas comme des réductions de fresques? Le potier ne pouvait manquer d'être influencé par les productions du grand art; ses œuvres nous en donnent le reflet immédiat.

La céramique n'était pas, du reste, un art purement industriel; le potier grec était plus qu'un artisan. Les fouilles de l'Acropole d'Athènes ont mis au jour des *ex-voto* de céramistes qui prouvent à toute évidence que ceux-ci étaient des personnages fort importants, des artistes dont le renom devait être très grand. Andokidès, Smikros, Euphronios, Duris étaient autant de maîtres dont on se disputait les œuvres.



Fig. 2. — VASE FUNÉRAIRE TROUVÉ A TANAGRA
(VIII^e SIÈCLE AVANT J.-C.)

En dehors de leur valeur d'art, les vases peints sont encore intéressants pour d'autres raisons. Par la variété des sujets qui les décorent, ils sont, comme le dit très bien M. Collignon, le commentaire illustré de toute l'antiquité grecque, qu'ils font revivre dans les manifestations les plus diverses de sa vie religieuse ou familière. Que de textes anciens seraient pour nous lettre morte, si tel ou tel décor de vase ne venait l'éclairer de son témoignage irrécusable!

Et de quelle richesse est ce commentaire figuré! Découverts dans toutes les parties du monde grec, les vases peints nous renseignent abondamment sur les évolutions successives de la civilisation hellénique. Le grossier pot de terre, sommairement façonné pour les nécessités domestiques, et qui nous révèle presque à lui seul certaines sociétés primitives, comme celles qui se sont succédées dans la plaine de Troie, est le point de départ très humble de l'industrie du céramiste. Cette industrie, nous pouvons, grâce au nombre considérable d'œuvres conservées, la suivre sans peine dans ses transformations graduelles, jusqu'aux belles époques où le vase peint peut rivaliser avec les productions du grand art, puis jusqu'à la période de décadence où, après Chéronée et l'asservissement de la Grèce, les ateliers des potiers se transportent à Tarente et dans l'Italie méridionale.

Mais pour qu'une collection de vases peints réponde à son but et à son objet, dans les termes que je viens d'indiquer, il faut de toute nécessité que l'ordre et la méthode aient présidé à son arrangement, et que le classement en soit tel, que le visiteur, — initié ou profane, — puisse suivre facilement l'ordre chronologique dans lequel les monuments doivent être étudiés. Il faut de plus que des notices explicatives, sobrement mais clairement rédigées, renseignent tant l'étudiant que le simple visiteur, sur la date et l'origine des pièces exposées, et sur les sujets que celles-ci représentent.

Jusque tout récemment, la collection réunie au Musée du Cinquantenaire, quelque riche qu'elle fût, ne répondait guère à ces conditions, et était pour le grand nombre lettre morte au point de vue de l'enseignement. Elle renferme cependant les éléments nécessaires pour illustrer, en une série presque ininterrompue, toute l'histoire de la céramique grecque.

L'état d'abandon dans lequel elle a été trop longtemps

laissée, a heureusement pris fin. Sous l'influence impulsive d'une direction aussi dévouée que persévérante, les différents départements du musée se transforment rapidement pour le plus grand bien du public et de son éducation artistique. La section des antiquités grecques et romaines a été l'une des premières à profiter de ce changement d'orientation. Un classement méthodique et chronologique des vases a déjà été commencé; les horribles meubles dans lesquels ils étaient entassés sans aucune distinction d'époque ni de technique, vont faire place à d'élégantes vitrines qui inviteront la curiosité du public à se faire plus attentive; des étiquettes, des catalogues scientifiques renseigneront le visiteur et l'engageront à revenir (1).

La collection mérite mieux, en effet, qu'une visite sommaire. En dehors de fort bonnes séries illustrant les diverses périodes de l'histoire de la céramique grecque, elle renferme des monuments de tout premier ordre, qui peuvent rivaliser avec les meilleures pièces des grands musées d'Europe.

Tel est, par exemple, le magnifique *stamnos* (2), signé par le peintre Smikros, sur lequel l'artiste s'est représenté lui-même festoyant avec ses amis et des hétaires. C'est un des deux seuls vases connus (l'autre est au Musée Britannique) qui portent la signature de ce maître potier de la fin du vi^e siècle.

Un autre maître également fort rare, mais d'une époque un peu plus récente, Polygnote, — l'homonyme et le contemporain de l'illustre auteur des fresques du Poecile d'Athènes et de la Leschè de Delphes, — est représenté par une pièce superbe, également un *stamnos*, qui montre, d'un côté, deux Centaures combattant le Lapithe Kaineus, — de l'autre, une Ménade entre deux Silènes.

Mais la perle de toute la collection est certainement le *can-*

(1) Il est à espérer qu'à l'occasion de cette réorganisation, on se décidera à réunir à la collection du Cinquantenaire les merveilleux vases du legs de Hirsch, qui se trouvent actuellement à la Bibliothèque Royale, où personne n'est admis à les voir, — et où personne n'ira les voir quand on se sera enfin résolu à les exposer. Il est bien évident que si on laisse là ces quinze vases, qui appartiennent aux époques et aux styles les plus différents, — ils sont fatalement destinés à y rester toujours isolés et comme exilés au milieu des médailliers mystérieux de M. Picqué. Au musée du Cinquantenaire, ils seraient au contraire admirablement mis en lumière et complèteraient très utilement les séries existantes.

(2) Sorte de jarre ou d'amphore à deux anses et à col et pied surbaissés.

thare d'une forme si élégante, signé par Duris (1), à la fois comme peintre et comme potier; c'est un des chefs-d'œuvre, sinon *le* chef-d'œuvre du maître. Le décor, d'une finesse extrême, représente un combat entre Grecs et Amazones; il est à fleur de coin et a conservé même les délicats rehauts de vernis jaune qui mettent en relief certains détails de costume.

Tout le monde connaît les deux délicieuses petites coupes à fond blanc de l'ancienne collection van Branteghem. L'une, qui représente une scène d'une intimité charmante, une jeune mère jouant avec son enfant, est très certainement du maître Sotadès. L'autre, portant la signature unique du maître Hégésiboulos, nous montre une jeune fille jouant à la toupie. Ces deux coupes ont été découvertes avec sept autres d'une technique identique et la plupart signées par Sotadès (les six plus belles sont aujourd'hui au Musée Britannique), dans un même tombeau mis à découvert en creusant les fondations d'une maison de la rue du Stade, à Athènes (2). Celles qui sont décorées de sujets, se distinguent de tous les autres vases grecs connus par l'extrême ténuité de leurs parois et par leurs formes empruntées à la technique du métal. Ce sont sans doute des œuvres de maîtrise.

Un autre joyau que la vente de la collection van Branteghem a fait entrer au Cinquantenaire, est le superbe torse de jeune fille, fragment d'un vase à relief. Tous les musées nous envient cette pièce incomparable et presque unique. Elle appartient à la seconde moitié du v^e siècle avant notre ère, comme son pendant retrouvé depuis.

Il faut mentionner aussi parmi les pièces capitales, le petit vase de Cumes, du iv^e siècle, qui représente en creux la légende de Persée et des Gorgones. Le héros vient de tuer Méduse, et fuit devant les deux autres sœurs; du cou décapité du monstre s'élançe Pégase, le cheval ailé, tandis que Chrysaor, sous la forme d'un enfant nu, est accroupi par terre. La scène se passe en présence d'Athèna et d'Hermès.

Le legs de Meester de Ravenstein qui forme, comme on le sait, près des deux tiers de la collection, est remarquable par les

(1) Fig. 1. — Le *canthare* était un vase à boire à deux anses surélevées.

(2) L'on peut voir exposées au musée d'excellentes aquarelles de ces neuf coupes.

suites très complètes qu'elle renferme pour presque toutes les époques, et spécialement pour le VII^e et le VI^e siècle, mais ne compte qu'un petit nombre de pièces de tout premier choix.

Il faut signaler cependant une coupe fort rare fabriquée très probablement à Cyrène (1), et remontant à la première moitié du VI^e siècle. Le décor intérieur, d'une raideur tout archaïque, se détache en noir sur fond blanc; il représente une scène de banquet. L'extérieur, couvert également d'un enduit blanc, est orné d'un décor rouge et noir extrêmement riche. On ne connaît guère plus d'une douzaine de vases de ce style; le plus important est la fameuse coupe du Cabinet des Médailles de Paris, représentant le roi de Cyrène, Arkésilas II, présidant à la récolte du silphium (2).

Comme vases signés, le legs de Ravenstein renferme une intéressante amphore de Nicosthène, et une belle coupe de Hiéron, malheureusement fort endommagée, représentant un thiasse bachique.

L'un des monuments les plus curieux de toute la collection de Meester est une de ces amphores noires à couleurs d'applique, qu'on désigne généralement sous le nom de vases de Gnathia, — lieu de provenance de la plupart d'entre elles, — mais qui sont très probablement de fabrique tarentine. Le décor de celle-ci, qui provient de la vente du Prince Napoléon, est fort amusant en raison des inscriptions qui l'accompagnent. On y voit entre de hauts herbages, un coq et une oie arrêtés en face l'un de l'autre, et qui semblent se considérer avec surprise : Tiens, l'oie! dit le coq. — Tiens, le coq! répond l'oie étonnée. Le vase appartient au III^e siècle.

*
* *

Tout récemment des acquisitions et des donations importantes sont venues enrichir la collection d'une série de monuments céramiques fort précieux.

(1) Colonie doricque fondée au VII^e siècle, en Lybie.

(2) Studniczka, *Kyrene*. — C'est à tort, je crois, que M. Babelon rapporte le vase à Arkésilas IV, qui fut chanté par Pindare (Pythiques IV et V) et qui mourut assassiné en 450 av. J.-C.



Fig. 5. — ARYBALLE ATHÉNIEN

{FIN DU IV^e SIÈCLE AVANT J.-C.}

Le plus intéressant est assurément le grand vase (1) du style dit du Dipylon, offert au musée par le comte Charles d'Ursel. Nous ne possédions aucun spécimen de ce style, qui nous fait remonter aux origines de la poterie attique.

A l'époque, troublée des migrations doriennes, il semble que ce soit la céramique qui ait eu le moins à souffrir du temps d'arrêt qui se produisit alors dans l'évolution générale de l'art et de la civilisation. L'industrie du potier est trop intimement liée aux besoins quotidiens de la vie pour qu'elle puisse chômer longtemps. Les premiers vases de terre cuite postérieurs à ces migrations, sont caractérisés par leur décor constitué uniquement par des combinaisons de lignes : c'est le style géométrique. Mais cette décoration devient bien vite insuffisante; le potier mêle alors à ses motifs géométriques des représentations d'animaux, puis il se hasarde à dessiner la figure humaine. C'est en Attique que s'opère ce progrès décisif. La plupart des vases de style géométrique à figures ont été découverts à Athènes même, dans le cimetière du Céramique extérieur, situé près du Dipylon (2). Ces vases avaient une destination funéraire nettement déterminée : on les dressait sur les tombes en guise de cippe ou de stèle. « Ils avaient la forme d'une » amphore ou d'un cratère, et présentaient des dimensions inu- » sitées. On en a reconstitué qui atteignaient jusque 1^m60 et 1^m80 » de haut. Le pied en était enterré dans le creux qui existait » au-dessus du plafond de la fosse, ce qui leur donnait de » l'assiette. Les parois, très épaisses, n'étaient pas à la merci » d'un choc accidentel et léger. Pour les rompre, il fallait les » battre à coup de pierre ou de marteau, et ce danger n'était » pas à craindre, tant que la piété des descendants veillait sur » la sépulture des aïeux (3) ». Les peintures qui les décorent s'inspirent généralement des cérémonies funèbres en usage : exposition du mort, transport au cimetière, jeux funéraires.

Les vases de cette catégorie découverts en dehors de l'Attique, sont ou des produits de l'exportation ou des imitations

(1) Fig. 2.

(2) « La double porte » qui séparait l'un de l'autre deux quartiers d'Athènes : le Céramique intérieur et le Céramique extérieur.

(3) Georges Perrot. — La religion de la mort et les rites funéraires en Grèce. (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} novembre 1895).

de modèles créés par les potiers athéniens. Le spécimen qui nous occupe a été trouvé dans la partie la plus ancienne de la nécropole de Tanagra (1) : c'est un cratère de 95 centimètres de haut. Le décor en est partagé en trois registres séparés par des ornements géométriques. Dans la zone supérieure se développe une file de chevaux; l'un d'eux est attelé à un char que conduit son aurige; dans le champ, on distingue des poissons. La zone centrale est occupée par une série de biges (chars à deux chevaux) avec leurs auriges; ils prennent part sans doute à des jeux en l'honneur du mort. Des antilopes remplissent la zone inférieure. Sur le rebord supérieur, on voit d'un côté un taureau, de l'autre, deux taureaux paissant. Malgré leur naïveté toute primitive, ces images ne manquent pas d'une certaine finesse élégante. Le vase est assurément l'un des plus beaux du genre.



Fig. 3. — AMPHORE TARENTINE
(Fin du IV^e siècle avant J.-C.)

La magnifique amphore à volutes (2), don de M. Beernaert, témoigne à quatre siècles de distance de la survivance de l'usage funéraire auquel nous devons les curieux monuments du Dipylon. Cette amphore de dimensions très considérables et d'une conservation presque parfaite est un excellent spécimen de la céramique tarentine du IV^e siècle, alors que l'art du potier avait émigré d'Athènes dans l'Italie méridionale. Les deux faces du vase sont ornées d'une décoration qui, si elle n'a plus le grand style des œuvres du V^e siècle, est tout au moins d'une extrême richesse; elle est divisée en plusieurs registres. Les scènes principales sont : d'un côté, l'apothéose d'Héraklès, de l'autre, un combat entre Grecs et Amazones.

A côté de ces deux monuments, qui constituent comme des

(1) Ville de Béotie, située sur la route d'Athènes à Thèbes.

(2) Fig. 3.

jalons extrêmes placés, l'un à l'origine, l'autre vers le déclin de la peinture vasculaire, les nouvelles acquisitions comprennent pour les époques intermédiaires toute une série de pièces du plus haut intérêt, parmi lesquelles on remarque une *cotyle* (1) corinthienne de style très archaïque, trouvée à Erétrie, — deux petits vases en forme de bouteille, provenant de Thèbes, et montrant des scènes d'école d'une intimité charmante, — une *lépastè* (2) athénienne à figures rouges, dont le couvercle est décoré de dessins d'une pureté et d'une fraîcheur admirables, — des vases à dorures provenant d'Athènes, — des *aryballes* (3) à reliefs polychromes trouvés en Grande-Grèce et rappelant certains morceaux de la prise du temple de Phigalie et du sarcophage dit d'Alexandre.

Mais ce qu'il faut surtout admirer, ce sont deux vases à fond blanc qui comptent parmi les plus belles productions de l'art grec à son apogée. Ils ont tous les deux fait partie de la collection van Branteghem. L'un est un *lécythe* (4) polychrome trouvé en Sicile et appartenant au début du ^ve siècle. C'est une pièce d'une insigne rareté. On y voit deux figures féminines : une joueuse de lyre et une joueuse de double flûte, debout, l'une en face de l'autre, la première écoutant la seconde. Vêtues d'un péplos serré



Fig. 4. — LÉCYTHE POLYCHROME
(^ve siècle avant J.-C.)

(1) La *cotyle* était une sorte de grande tasse à deux anses.

(2) Sorte de boîte plate à deux anses, avec couvercle.

(3) L'*aryballe* est un vase à une anse, à panse arrondie en forme de bourse resserrée au goulot.

(4) Fig. 4. — Vase cylindrique à une anse et à goulot étroit. La plupart des *lécythes* blancs avaient une destination exclusivement funéraire.

à la taille, qui pour l'une est de couleur noire, pour l'autre mi-partie rouge, mi-partie bleu pâle; elles ont, dans la raideur un peu archaïque de leur style, une grandeur pleine de majesté.

C'est, au contraire, la grâce et l'abandon qui font le charme de la délicieuse figure décorant le petit *aryballe* athénien (1), que le musée doit à la générosité de M. de Somzée. Le dessin d'une élégance et d'une pureté admirables, se détache en bistre sur le fond blanc du vase; il représente une Nikè—déesse de la victoire— assise sur un promontoire, les ailes relevées. Le menton posé sur la main gauche, le coude appuyé sur le bras droit qui repose sur les genoux, elle paraît méditer, le regard perdu dans le lointain du rêve.

Avant de classer ces différents vases dans les vitrines où leur place est marquée, les conservateurs ont eu l'heureuse idée de les réunir d'abord en une exposition temporaire avec d'autres acquisitions récentes : marbres, terres-cuites, inscriptions, sur lesquelles j'aurai l'occasion de revenir. La méthode et le goût parfait avec lesquels cette exposition a été ordonnée, fait bien augurer de la prochaine réorganisation de la section des antiquités grecques et romaines.

CAMILLE GASPAR.



11.

(1) Fig. 5.

I FIORETTI

(Suite)

V. — COMMENT FRÈRE JUNIPÈRE DÉTACHA CERTAINES CLOCHETTES DE L'AUTEL, ET LES DONNA, POUR L'AMOUR DE DIEU

Frère Junipère était une fois à Assise, lors de la nativité du Christ, en haute méditation devant l'autel du couvent, lequel autel était bien paré et orné. Et à la prière du sacristain, frère Junipère resta à la garde dudit autel, tandis que le sacristain allait manger. Et, étant en dévote méditation, une pauvre petite femme lui demanda l'aumône, pour l'amour de Dieu ; à laquelle frère Junipère répondit ainsi : « Attends un peu ; et je verrai si, de cet autel si orné, je puis te donner quelque chose. » Il y avait à cet autel un lambris d'or très orné et magnifique, avec des clochettes d'argent de grande valeur. Frère Junipère dit : « Ces clochettes nous sont de trop », et il prend un couteau et les détache toutes du lambris et les donne toutes à cette pauvre petite femme, par pitié. Le sacristain, ayant mangé deux ou trois bouchées, se rappela les façons de frère Junipère et commença fortement à craindre qu'à l'autel ainsi orné, qu'il avait laissé à la garde de frère Junipère, celui-ci ne fit quelque dommage, par zèle de charité. Et de suite, il se lève de table, s'en va à l'église et regarde si l'ornementation de l'autel n'est pas enlevée ou si rien n'est ôté, et il voit que les clochettes du lambris ont été coupées et détachées, de quoi, il fut hors de toute mesure troublé et indigné.

Frère Junipère, qui le voit ainsi agité, lui dit : — « Ne t'inquiète pas de ces clochettes, parce que je les ai données à une pauvre femme qui en avait très grand besoin ; et du reste, elles ne servaient à rien et n'étaient rien d'autre qu'une somptuosité mondaine et vaine ». Ayant entendu cela, le sacristain de suite court par l'église et par toute la cité, affligé, pour voir si, par aventure, il pouvait retrouver cette femme ; mais, non seulement il ne la retrouva pas, mais il ne trouva personne qui l'eût vue.

Il revint au couvent et, en furie, enleva le lambris et le porta au général, qui était à Assise, et dit : — « Père général, je vous demande justice du frère Junipère, lequel m'a dégradé ce lambris qui était le plus magnifique qui fût

dans la sacristie; à présent, voyez comme il l'a gâté en en détachant toutes les clochettes d'argent; et il dit qu'il les a données à une pauvre femme ». Le général répondit : — « C'est ta folie, et non frère Junipère, qui a fait cela; car tu devais bien le connaître, à présent. Et je te dis que je m'émerveille qu'il n'ait pas donné tout le reste, mais, néanmoins, je le corrigerai bien de cette faute ».

Et, tous les frères convoqués au chapitre, il fait appeler frère Junipère et, en présence de tout le couvent, il le reprit très âprement à propos des susdites clochettes, et tellement crut en fureur, élevant la voix, qu'il devint presque enroué. Frère Junipère, de ces paroles, peu ou pas du tout se préoccupa; car il se délectait des injures et de se voir bien avili; mais, par contre, il songea à l'enrouement du général et commença à penser au remède.

Et, ayant reçu cette réprimande du général, frère Junipère va dans la cité et commande et fait faire une bonne écuelle de bouillie au beurre, et, la nuit étant déjà bien avancée, va et retourne, et allume une chandelle et s'en va avec cette écuelle de bouillie à la cellule du général, et frappe. Le général ouvrit et vit celui-là avec la chandelle allumée et l'écuelle en main; et doucement, il demanda : « Qu'est-ce ? » Frère Junipère répondit : « Mon père, aujourd'hui quand vous me reprîtes de mes défauts, je vis que la voix vous devint rauque, à cause de trop de fatigue, je crois; et pour cela, je pensai au remède et fis faire cette bouillie pour toi; et à cause de cela, je te prie que tu la manges et je te dis qu'elle te soulagera la poitrine et la gorge ». Le général dit : « Quelle heure est celle-ci pour que tu ailles inquiétant autrui ? » Frère Junipère répond : « Vois, pour toi elle est faite; je te prie que tu la manges, car elle te fera beaucoup de bien ». Et le général, fâché de l'heure tardive et de son importunité, commanda qu'il s'en allât, car il ne voulait pas manger à une telle heure, l'appelant par de mauvais noms très vils. Frère Junipère, voyant que ni prières, ni flatteries ne réussiraient, dit ainsi : « Mon père, puisque tu ne veux pas manger, bien que pour toi ait été faite cette bouillie, fais-moi au moins ceci, que tu me tiennes la lumière et je mangerai, moi ». Et le général, comme une pieuse et dévote personne, considérant la piété et la simplicité de frère Junipère, et qu'il avait fait tout cela par dévotion, répond : « Voici, puisque pourtant tu le veux, mangeons, toi et moi, ensemble ». Et tous deux mangèrent cette écuelle de bouillie à cause d'une charité importune; et ils furent beaucoup plus restaurés d'édification que du repas.

VI. — COMMENT FRÈRE JUNIPÈRE OBSERVA LE SILENCE PENDANT SIX MOIS

Frère Junipère s'imposa, une fois, d'observer le silence pendant six mois, de cette façon : le premier jour, par amour du Père Céleste; le second, par amour de Jésus-Christ, son fils; le troisième, par amour du Saint-Esprit; le quatrième, par révérence envers la très sainte Vierge Marie, et ainsi, par ordre, chaque jour et pour l'amour de quelque saint, il resta six mois sans parler.

VII. — EXEMPLES CONTRE LES TENTATIONS DE LA CHAIR

Frère Egide et frère Simon d'Assise, et frère Rufin et frère Junipère étant une fois réunis à parler de Dieu et du salut des âmes, frère Egide dit aux autres : — « Comment faites-vous avec les tentations du péché de la chair ? » — Frère Simon dit : — « Je considère la laideur et la turpitude du péché charnel, et de cela succède en moi une grande abomination, et ainsi je me délivre ». — Frère Rufin dit : — « Je me jette à terre et reste si longtemps en oraison, priant la clémence de Dieu et la mère de Jésus-Christ, que je me sens du tout délivré ». — Frère Junipère répond : — « Quand je sens arriver la diabolique tentation charnelle, de suite je cours et je ferme la porte de mon cœur, et pour garantir la force de mon cœur, je m'occupe en saintes méditations et en saints désirs; de sorte que, quand vient la suggestion charnelle et qu'elle frappe à la porte du cœur, moi derrière, je réponds : « Dehors, parce que l'auberge est déjà prise et il ne peut entrer plus de monde ». Et ainsi je ne permets jamais à pensée charnelle d'entrer dans mon cœur, de quoi, le démon, se voyant vaincu et déconfit, il s'en va, non seulement de moi, mais de toute la contrée ».

Frère Egide répond et dit : — « Frère Junipère, je tiens avec toi parce que, avec l'ennemi de la chair, mieux vaut fuir que combattre, parce que, ne fuyant pas, on ne peut vaincre un tel et si fort ennemi, vous attaquant dedans par le perfide appétit charnel, dehors, par les sens du corps. Et, pour cela, celui qui veut autrement combattre a la fatigue de la bataille et rarement la victoire. Fuis donc le vice et tu seras victorieux ».

VIII. — COMMENT FRÈRE JUNIPÈRE S'AVILIT LUI-MÊME,
A LA LOUANGE DE DIEU

Une fois, frère Junipère, voulant bien s'avilir, se dépouilla de ses habits, et, ne conservant que ses vêtements de dessous, roula ses habits en un paquet qu'il posa sur sa tête; et il entre ainsi, nu, à Viterbe, et s'en va sur la place publique, pour sa dérision. Et étant nu, les enfants et les jeunes gens, le réputant hors de sens, lui firent beaucoup de vilénies, lui jetant beaucoup de boue, le frappant avec des pierres, le poussant avec force de-ci de-là, avec beaucoup de paroles de dérision; et ainsi affligé et berné, il resta là pendant un grand espace de temps, puis s'en alla au couvent déshabillé de la sorte. Et le voyant ainsi déshabillé, les frères eurent grand trouble à son propos, et surtout parce que, au travers toute la cité, il était venu ainsi, nu, avec son fardeau sur la tête. Ils le reprirèrent très durement, lui faisant grandes menaces. Et l'un disait : « Mettons-le au cachot », et l'autre disait : « Pendons-le! »; et les autres disaient : « On ne pourrait faire trop grande justice du trop mauvais exemple que celui-ci a donné, aujourd'hui, de lui-même et de tout l'Ordre. » Et frère Junipère, tout joyeux, en toute humilité répondit : « Vous dites bien vrai, car de toutes ces peines je suis digne, et de beaucoup davantage. »

IX. — COMMENT FRÈRE JUNIPÈRE, POUR S'AVILIR,
JOUÉ AU JEU DE LA BALANÇOIRE

Frère Junipère allant une fois à Rome, où la renommée de sa sainteté était déjà divulguée, beaucoup de Romains, par grande dévotion, allèrent à sa rencontre; et frère Junipère, voyant venir tant de gens, s'imagina de faire tourner leur dévotion pour lui en fable et en dérision.

Il y avait là deux enfants qui jouaient à la balançoire, c'est-à-dire qu'ils avaient placé une planche en travers d'un autre morceau de bois, et chacun était de son côté, et ils allaient de haut en bas. Frère Junipère va et ôte un de ces enfants de la planche, monte dessus et commence à balancer. Cependant, les gens arrivèrent et s'ébahirent de la balançoire de frère Junipère; néanmoins, avec grand respect, ils le saluèrent, attendant que le jeu de la balançoire s'achevât, pour l'accompagner ensuite honorablement jusqu'au couvent. Et frère Junipère de leur salutation, de leur respect et de leur attente se souciait peu, mais prenait grand cœur à la balançoire.

Et, ayant attendu ainsi un grand espace de temps, quelques-uns commencèrent à s'ennuyer et à dire : « Quel stupide est celui-ci ? » Quelques-uns, connaissant ses manières, prirent plus de dévotion pour lui; néanmoins tous partirent et laissèrent frère Junipère sur la balançoire.

Et tous étant partis, frère Junipère resta tout consolé, parce qu'il vit quelques-uns qui avaient fait moquerie de lui. Il se mit en route et entra dans Rome, en toute paix et humilité, et parvint au couvent des frères mineurs.

X. — COMMENT FRÈRE JUNIPÈRE FIT UNE FOIS LA CUISINE AUX FRÈRES
POUR QUINZE JOURS

Frère Junipère étant une fois en un petit couvent de frères, tous les frères durent, pour certaine importante raison, aller dehors et, seul, frère Junipère, resta à la maison. Le gardien dit : « Frère Junipère, nous allons tous dehors et, pour cela, fais que, quand nous reviendrons, tu aies fait un peu de cuisine, pour le réconfort des frères. » Frère Junipère répondit : « Bien volontiers; laissez-moi faire. »

Tous les frères étant allés dehors, comme il est dit, frère Junipère se dit : « Quel soin superflu est celui-là, qu'un frère reste perdu dans la cuisine et écarté de toute oraison? Certainement que moi, qui suis resté à cuisiner, cette fois, j'en ferai tellement que tous les frères, même s'ils étaient encore plus nombreux, en auraient trop pour quinze jours. »

Et ainsi, tout empressé, il va au village et emprunte plusieurs grandes marmites pour cuire, se procure de la viande fraîche et sèche, des poulets, des œufs et des herbes, et emprunte beaucoup de bois et met tout au feu, c'est-à-dire les poulets avec leurs plumes, les œufs avec leurs écailles, et ainsi de toutes les autres choses.

Les frères rentrant au couvent, l'un d'eux, qui connaissait la simplicité de frère Junipère, entre dans la cuisine et voit tant et de si grandes marmites sur un feu démesuré; et il s'assied et considère avec admiration, sans rien dire, et regarde avec quel soin frère Junipère fait cette cuisine, car, parce que le feu était très grand et qu'on ne pouvait pas trop s'approcher pour écumer, il avait pris une planche et, avec une corde, se l'était liée bien étroitement au corps, et il sautait d'une marmite à l'autre que c'était un plaisir.

Ayant considéré chaque chose, à son grand amusement, ce frère sort de la cuisine, trouve les autres frères, et dit : « Je puis vous dire que frère Junipère fait une belle noce. » Les frères prirent cette parole pour une plaisanterie.

Et frère Junipère lève ses marmites du feu et fait sonner pour manger, et les frères se mettent à table, et il s'en vient au réfectoire avec sa cuisine, tout rouge de la fatigue et de la chaleur du feu, et dit aux frères : « Mangez bien et puis allons tous à l'oraison, et qu'il n'y ait plus personne qui songe de quelque temps à cuire; car j'ai fait tant de cuisine aujourd'hui que j'en aurai pour beaucoup plus de quinze jours », et il pose à table, devant les frères, cette pâtée, qu'il n'y a porc si affamé en terre de Rome qui en eût mangé.

Frère Junipère loue cette sienne cuisine, pour allécher les convives, mais il voit que les autres frères n'en mangent pas, et dit : « Ces poulets vous conforteront l'estomac et cette cuisine vous tiendra le corps humide, car elle est bonne. »

Les frères restant en admiration et dévotion à considérer la dévotion et la simplicité de frère Junipère, le gardien, fâché d'une telle fatuité et de tant de bien perdu, reprit très âprement frère Junipère.

Alors frère Junipère se jette subitement à terre, à genoux devant le gardien et dit humblement sa coulpe à lui et à tous les frères, disant : « Je suis un mauvais homme. Un tel commit tel péché, pour lequel les yeux lui furent arrachés; mais moi j'en suis beaucoup plus digne que lui. Un tel fut pendu pour ses fautes, mais je le mérite bien davantage pour mes œuvres perverses. Et maintenant, j'ai été dilapidateur des biens de Dieu et de l'Ordre. » Et tout affligé, il s'en alla et de tout le jour n'approcha pas des frères.

Et alors le gardien dit : « Mes chers frères, je voudrais que, chaque jour, comme aujourd'hui, ce frère gaspillât autant de bien, si nous en avions le moyen, afin qu'il en eût l'édification; car grande simplicité et charité lui ont fait faire ceci. »

XI. — COMMENT FRÈRE JUNIPÈRE ALLA UNE FOIS A ASSISE POUR SA CONFUSION

Frère Junipère, demeurant une fois dans le val de Spolète, voyant qu'il y avait à Assise une grande solennité et que beaucoup de gens y allaient avec grande dévotion, il lui vint envie d'aller aussi à cette solennité. Et écoutez comment : Frère Junipère se déshabilla presque complètement et s'en vint ainsi, passant par le milieu de la cité de Spolète, au couvent.

Les frères, très troublés et scandalisés, le reprirent très âprement, l'appelant fou, insensé, honte de l'Ordre de saint François et dirent que, comme un fou, on devrait l'enchaîner. Et le général, qui était alors dans le couvent, fait appeler tous les frères et frère Junipère et, devant tout le couvent, lui fait une dure et âpre remontrance. Et après beaucoup de paroles, par rigueur de justice, il dit ainsi à frère Junipère : — « Ta faute est telle et si grande que je ne sais quelle pénitence digne d'elle te donner ». Frère Junipère répond, comme quelqu'un qui se délecte de sa propre confusion : — « Père, je veux te l'enseigner : que nu, comme je suis venu jusqu'ici, je retourne de même, par pénitence, jusqu'à l'endroit d'où je suis parti pour venir à cette fête ».

XII. — COMMENT FRÈRE JUNIPÈRE FUT RAVI EN ESPRIT PENDANT QUE SE CÉLÉBRAIT LA MESSE

Frère Junipère étant, une fois, à entendre la messe avec beaucoup de dévotion, il fut ravi en élévation d'esprit et pour un grand espace de temps; et laissé là par tous les autres frères, revenant à lui, il commença à dire avec grande ferveur : — « O mes frères, qui est tellement noble en cette vie, qu'il ne portât volontiers le panier de fumier par toute la terre, s'il lui était donné ensuite une maison toute pleine d'or? » — Et il disait : — « Hélas! pourquoi ne voulons-nous pas supporter un peu de honte, afin que nous puissions gagner la béatitude? »

XIII. — DE LA TRISTESSE QU'EUT FRÈRE JUNIPÈRE DE LA MORT DE SON COMPAGNON, FRÈRE AMAZIALBENE

Frère Junipère avait parmi les frères un compagnon qu'il aimait intimement et qui avait nom Amazialbene. Et celui-ci avait en lui une grande vertu de patience et d'obéissance; car, s'il avait été battu durant tout le jour, jamais il ne se serait plaint, ni n'aurait réclamé seulement d'un mot; il était souvent envoyé en des couvents où étaient des religieux désagréables, desquels il recevait beaucoup de persécutions qu'il soutenait très patiemment, sans aucune plainte. Et, au commandement de frère Junipère, il pleurait ou riait.

A la fin, comme il plut à Dieu, ce frère Amazialbene mourut, avec la meilleure renommée. Et frère Junipère, apprenant sa mort, en reçut dans son esprit une tristesse comme il n'en avait jamais eu dans sa vie d'aucune chose temporelle. Et ainsi il montrait extérieurement la grande amertume qui était en lui, et disait : — « Hélas, malheureux, il ne m'est resté aucun bien, et le monde entier est détruit par la mort de mon doux et très aimé frère Amazialbene. »

XIV. — DE LA MAIN QUE FRÈRE JUNIPÈRE VIT EN L'AIR

Frère Junipère étant une fois en oraison, et peut-être pensait-il de lui-même des choses élogieuses, il lui parut voir une main en l'air, et il entendit avec ses oreilles corporelles une voix qui lui dit ainsi : — « O frère Junipère, sans cette main tu ne peux rien faire ! » A la suite de quoi, il se leva de suite et, dirigeant les yeux au ciel, il dit à haute voix, en courant par le couvent : — « C'est bien vrai ! c'est bien vrai ! » Et il répéta cela un bon espace de temps.

(.i suivre.)

Traduction littérale d'ARNOLD GOFFIN.



Les Précurseurs du Féminisme

—

Madame de Maintenon

Madame de Genlis et Madame Campan

par **Louis CHABAUD** (1)

—



EN ce temps où l'attention se porte sur l'éducation des femmes, un livre qui nous initie aux idées de trois *institutrices* qui ont précédé le mouvement féministe, intéresse nécessairement. L'ouvrage de M. Chabaud doit être lu, non pas, peut être, par ceux qui ne veulent étudier cette question qu'au point de vue pratique, mais par ceux qui aiment à constater dans le passé les promesses de l'avenir, à ressusciter le charme vieilli des siècles écoulés, et enfin à glaner les bonnes choses partout où il s'en trouve, à écouter l'esprit partout où il souffle.

En voyant sur la couverture jaune les noms de M^{me} de Maintenon, M^{me} de Genlis et de M^{me} Campan, j'avoue que je ne pus me défendre d'un mouvement de surprise. Il me semblait qu'on avait beaucoup parlé de la première, trop de la deuxième et que M^{me} Campan ne présentait guère d'attrait à la curiosité. M. Chabaud a évoqué, avec intelligence et finesse, tout ce qui pouvait rendre la lecture de son livre instructive et attrayante. Il fait ressortir, avec un tact exquis, les traits communs à ces trois femmes, tout en indiquant ce qui les distingue à tant de points de vue. Après la lecture de ce joli

(1) Ce livre a été édité par la maison Plon, de Paris.

volume, M^{me} de Maintenon demeure la femme d'âme et d'intelligence élevées, « qui serait une sainte, si elle n'était pas orgueilleuse ». M^{me} de Genlis nous apparaît sous les traits déjà connus : jolie, charmeuse, un peu pédante, avec plus de sensiblerie que de cœur, pouvant écrire (ce qu'elle n'écrit pas) : faites ce que je dis et non ce que je fais. M^{me} Campan, plus sincère, plus consciencieuse, nous laisse, comme avant, l'impression d'un caractère estimable, d'une nature aimante, d'une valeur réelle au service d'une vocation d'institutrice. Ma surprise venait aussi des mots : *précurseurs du féminisme*. Je n'avais pas trouvé, jusqu'à présent, trace d'une pensée, d'un acte, qui fut, chez ces *institutrices*, l'indice d'une tendance vers le féminisme moderne. La lecture du présent livre ne m'a pas démontré l'opportunité de ce titre. Peut-être M. Chabaud veut-il l'expliquer en faisant une juste opposition entre l'instruction très sérieuse et l'émancipation de la femme ? Nous nous demandons aussi si ce livre charmant est appelé à rendre des services au *féminisme* bien compris ? Oui et non. Il ne donnera pas des idées neuves à ceux qui ont fait une étude sérieuse de la question, Mais il sera lu là où d'autres ouvrages ne le seraient pas et il détruira des préjugés.

Nous devons nous borner, malgré notre désir de faire apprécier tout ce que ces pages ont d'intéressant, à ne souligner que celles qui se rapportent plutôt à l'étude des principes de ces trois institutrices, au lieu de butiner sur le terrain anecdotique et biographique.

Dès la préface, M. L. Chabaud peint, en quelques mots, la situation déplorable faite par l'esprit sectaire à la tendance d'élargir le rayon intellectuel de la femme par une instruction plus étendue, plus solide. Il constate qu'en sacrifiant la religion et la vraie liberté, les établissements officiels « ont peut-être, dans une certaine mesure, aidé à perfectionner l'enseignement littéraire et scientifique des jeunes filles, mais qu'ils n'ont que fort peu contribué à former leur cœur et à élever leur esprit ».

Jadis l'instruction était très mince et très bornée. Le programme de Fénelon réduit les études à l'orthographe et à la grammaire. L'éducation (histoire, sainte, religion, morale) était heureusement plus complète.

M^{me} de Maintenon fut la première à mettre en pratique les velléités d'élargir ce cercle si restreint. Elle demanda qu'on enseignât à la femme à distinguer le bien d'avec le mal, à discerner la vérité de l'erreur, et le beau du laid, et qu'on lui donnât, de la littérature, de la science et des arts, une notion suffisante pour élever son cœur, développer son intelligence et faire figure dans le monde.

M. Chabaud est loin de réclamer pour les femmes toutes les tristes libertés qui ont coulé le féminisme aux yeux de tant de gens honnêtes et sensés. Il affirme sa pensée en citant des paroles de M^{me} de Maintenon et de M^{me} de Genlis, qui la résument parfaitement et en des termes que nous tenons à reproduire :

« Dieu vous a marquées de son élection pour cette haute mission. Institutrices, vous l'êtes dès le berceau et le serez toute votre vie. Institutrices de vos enfants d'abord, institutrices de vos maris plus souvent qu'on ne pense, institutrices partout, institutrices toujours ! »

Tout ce qu'il dit de l'enfance, de la jeunesse et de la vieillesse de M^{me} de Maintenon, est dit d'une manière charmante avec un accent convaincu et communicatif. Nous renvoyons le lecteur à ses pages, ainsi que pour le résumé de la vie de M^{me} de Genlis, qui se prête si bien à l'esprit fin et observateur et au style vivant de l'auteur. Nous ferons peu de citations afin de ne pas nous éloigner du but de cet article, mais nous tenons à dire à quel point M. Chabaud a su publier les textes les plus caractéristiques, mettant infiniment de goût et de finesse dans son choix. Voici, par exemple, quelques lignes qui dévoilent bien la piété éclairée et l'esprit prudent de la fondatrice de Saint-Cyr : « Mettez en paix votre esprit, votre cœur et votre zèle, et ne picotez pas votre chère conscience », écrivait-elle à ses filles; et encore : « Ne soyez pas pointilleuses avec vous-mêmes, Dieu ne l'est pas avec vous ». Et cette prière, recueillie par une dame de Saint-Louis : « Mon Dieu, vous m'avez fait la grâce de ne pas haïr mes ennemis... Vous m'ordonnez de prier pour eux. Je vous demande de souffrir patiemment leur haine, leurs médisances, leurs calomnies, leurs injures. Faites-moi la grâce de ne leur en jamais donner aucun sujet », ne révèle-t-elle pas du cœur et de la générosité ?

Napoléon disait : « Je préfère les lettres de M^{me} de Maintenon à celles de M^{me} de Sévigné, elles disent plus de choses. » Ce jugement est vrai. Le charme manque parfois, mais la phrase est plus nette et plus correcte. « Le style de M^{me} de Maintenon, dit spirituellement l'auteur, est uni comme son caractère et sage comme sa personne. Dans son culte pour la correction, elle se refuse à pécher même contre la syntaxe. Aussi, faut-il voir comme elle respecte les imparfaits du subjonctif. Ils sont quelquefois trois ou quatre à la file, qui, sans doute, ont grand air et donnent au discours une allure majestueuse, mais parfois un peu languissante et allourdie. »

L'auteur nous montre M^{me} Scarron, traversant dignement et vertueusement les épreuves d'une union mal assortie et d'une vie dans un monde rien moins que sévère. Il nous la montre veuve, appelée à élever les enfants du roi et de M^{me} de Montespan, et accomplissant ce devoir (qu'elle n'avait pas recherché) avec une admirable conscience.

« Dès lors, rompant avec le monde, renonçant à toute société, à toute distraction, pour se donner tout entière à ces nouveaux devoirs qu'elle a acceptés; cette femme, jeune encore, plus belle que jamais, retirée d'abord dans une petite maison du Marais, établie ensuite, avec les enfants et les nourrices, dans une grande maison perdue dans les jardins de Vaugirard, se voue entièrement à sa tâche, s'occupant des jeunes princes nuit et jour, veillant sur eux avec une telle vigilance et un tel dévouement, une telle tendresse, « qu'elle achète à force de soins le droit de les aimer plus que leur mère », et de lui être préférée par eux, pourrait-on ajouter ».

A partir de ce moment elle est mise continuellement en contact avec Louis XIV. M^{me} Scarron (qui lui avait d'abord singulièrement déplu) gagne sa confiance, grâce à la droiture et à la sagesse de son aimable esprit. Elle lui devient peu à peu tout à fait indispensable. Ses aptitudes d'institutrice se révèlent pendant les années qu'elle passe auprès de ses enfants. Elle les élève avec une affection sincère, leur sacrifie sa liberté, les plus belles années de sa

vie, et mérite l'éloge du jeune duc du Maine. Comme le roi le complimentait un jour d'être si raisonnable : « Il faut bien que je le sois, répondit l'enfant, j'ai auprès de moi une dame qui est la raison même. »

Après la mort de la reine, M^{me} de Maintenon ne put pas quitter Versailles. Un mariage secret l'unit bientôt au roi. Il avait plus de 40 ans et elle plus de 50. Arrivée à ce que l'on pouvait considérer comme le comble du bonheur, elle écrit : « Avant d'être à la Cour, je pouvais me rendre le témoignage que je n'avais pas connu l'ennui ; mais j'en ai tâté depuis, et je crois que je ne pourrais y résister si je ne pensais que c'est là que Dieu me veut. Il n'y a de vrai bonheur qu'à servir Dieu. »

Et bientôt son unique distraction, sa joie et son repos seront les heures qu'elle passera à Saint-Cyr.

Car, arrivée au pouvoir, ses instincts d'institutrice se réveilleront plus ardents que jamais. Elle ne se bornera plus à instruire quelques enfants. Il lui faudra un horizon plus vaste. Aidée par Louis XIV, elle fondera la maison royale de Saint-Cyr. Pendant trente ans, elle dirigera cette grande œuvre et on mettra sur sa tombe cette inscription : Le dix-septième jour du mois d'avril 1719, a été inhumée très haute et très puissante dame Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon et institutrice de la maison royale de Saint-Louis. « Il semble que ce titre d'institutrice soit le seul que M^{me} de Maintenon ait voulu prendre devant la postérité ».

« Institutrice, elle l'était dans l'âme, dit notre auteur. Cette vocation n'avait pas attendu pour se manifester, les beaux jours de l'Institut royal de Saint-Cyr, elle a eu des entrailles de charité pour les misérables et surtout l'amour de donner aux jeunes filles pauvres une éducation sainte et laborieuse, et elle n'y épargnait rien. »

On sait que, pendant les voyages de la Cour à Fontainebleau, elle catéchisait les petits paysans d'Avon. « Madame continue toujours sa vie d'apôtre : elle catéchise où elle peut ; elle fut l'autre jour dans une école de petits garçons et retourna à Avon dans celle des filles. »

M^{me} de Maintenon exigeait une très grande douceur dans l'application du règlement et des punitions. Elle blâmait les peines corporelles. Elle préférait les moyens de persuasion. « Soyez des mères, disait-elle aux dames de Saint-Cyr, par la sollicitude, la tendresse, le dévouement, la fermeté de main sans rudesse, qui font la mère de famille obéie autant que chérie ; des mères en tout et toujours. » Elle ne voulait pas que la vie des jeunes filles fut triste. Elle recommandait qu'on leur épargnât l'ennui.

Une chrétienne admirable, à laquelle Dieu a refusé la consolation d'assister au succès de l'œuvre, qui fut le but unique de sa vie et de ses cruels sacrifices, M^{me} Marie du Sacré-Cœur, partageait l'avis de l'illustre fondatrice de Saint-Cyr en bien des points, mais en particulier au sujet de l'esprit patriotique qu'il faut inspirer aux élèves et de la nécessité de ne pas laisser des jeunes filles destinées au monde, dans l'ignorance complète de leurs devoirs futurs. M^{me} de Maintenon avait choisi pour coadjutrices des femmes raisonnables et expérimentées. « Elles savent, dit le chevalier de Boufflers, tout ce qu'il faut savoir. Le monde n'est étranger qu'à leur cœur. »

La noble institutrice allait même plus loin. On parlait du mariage à Saint-Cyr. Sainte-Beuve nous le dit en ces termes : « Aussi voulait-elle qu'on les élevât non comme des nonnes ou des filles ignorantes, mais en vue du mariage ». A l'appui de son dire, il cite M^{me} de Maintenon elle-même : « La plupart des religieuses, disait-elle, n'osent prononcer le nom de mariage; saint Paul n'avait pas cette délicatesse, car il en parle ouvertement », et elle était la première, ajoute l'illustre critique, à en parler comme d'un état honnête, hasardeux, nécessaire : « Quand vos demoiselles auront passé par le mariage, elles verront qu'il n'y a pas de quoi rire. Il faut s'accoutumer à en parler sérieusement, chrétiennement et même tristement. C'est l'état où on éprouve le plus de tribulations, même dans les meilleurs, et il faut leur apprendre que plus des trois quarts sont malheureux. »

Plus loin, elle écrit à M^{me} du Pérou : « Exhorte les maîtresses de classes à instruire sur les obligations du mariage, et sur la piété convenable aux gens du monde. On ne parle jamais chez vous que de couvent, et Dieu n'y veut pas tout le monde ! »

Pour donner une idée de ce que cet esprit, si sévère à la Cour, avait de grâce au milieu de ses enfants d'adoption, nous citerons M. Chabaud : « Elle prenait la religion trop au sérieux pour prendre la dévotion au tragique, aussi ne manquait-elle pas d'intervenir quand quelqu'une des maîtresses faisait mine de s'écarter d'une sage tolérance, dont elle avait fait la règle de la maison. C'est ainsi qu'un jour, l'une d'elles parlait de punir toute la classe parce que les élèves avaient ri, à la chapelle, de la prononciation d'un prêtre italien : « Eh bien ! dit-elle, mettez-moi donc aussi en pénitence, car j'ai ri toute la première. »

Puisque cet article est destiné à une revue d'art, je me permettrai de citer encore l'auteur sur un point qui touche l'esthétique : « Elle cherchait à réagir contre le mauvais goût particulier aux religieuses et voulait qu'on ait de l'élégance et de l'harmonie jusque dans les choses du culte. » Madame dit un jour à la sœur sacristine : « J'ai vu de près dans l'église, du dehors, les bouquets fanés qui sont sur l'autel. Rien n'est plus sale. Ne songez pas à en avoir d'autres. N'en faites jamais. Quand votre jardin vous donnera des fleurs, mettez-les simplement dans les vases, sans art et sans perdre le temps à les arranger. Quand vous n'en aurez pas, passez-vous de cette parure. La propreté, le respect, les lumières, le silence, la ferveur, honorent bien plus Dieu que ces ajustements, qui ne font que dissiper ceux qui les font et ceux qui les voient. »

Lorsque Louis XIV mourut, M^{me} de Maintenon se retira là où elle vivait par le cœur depuis des années. Mettant de côté le luxe et le bien-être que réclamait sa position, elle vendit ses voitures, congédia ses domestiques, habita un appartement petit et simple, ayant transformé en infirmerie celui que le roi lui avait fait bâtir. Comme le dit M. Chabaud, « ce n'est plus une grande dame de la Cour, c'est une chrétienne retirée du monde. »

Sa vie était absolument vouée à cette fondation. Elle se montrait partout, à la chapelle, dans les classes, aux récréations, et pendant les dernières années de son existence, elle fut, autant que le permettait son âge, l'institu-

trice, la directrice de la maison. Sa fin elle-même fut un admirable enseignement de patience, de douceur et de pitié: « Je ne veux que la mort », s'écriait-elle, et elle ajoutait : « Si nous savions tout ce que Dieu sait, nous voudrions tout ce qu'Il veut. »

En lisant les pages que M. Louis Chabaud a consacrées à cette belle figure, nous avons senti s'effacer bien des préjugés que l'histoire avait laissés dans notre esprit. L'enseignement actuel diffère sur bien des points de celui de Saint-Cyr, et pourtant il serait peut-être bon que les institutrices modernes allassent puiser dans les lettres de M^{me} de Maintenon la droiture d'intention, la pitié éclairée, la douce fermeté qui avaient su lui assurer l'affection, la confiance et le respect des maîtresses et des élèves de la maison royale de Saint-Louis.

(A continuer.)

Ctesse ED. DE LIEDEKERKE.



Correspondance

Gand, le 1^{er} août 1901.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

M. Fierens-Gevaert se vante d'être « avec tous les artistes qui sont la gloire présente de la Belgique » quand il s'indigne dans vos colonnes « de l'absence totale de goût chez les restaurateurs des anciens monuments de notre pays », « chez ces pasticheurs, ces raccommodeurs d'art, chez ces nettoyeurs publics qui sont organisés d'une manière formidable pour pratiquer leur industrie, qui, dans les Commissions officielles, sont, par souci personnel, portés à pousser aux réfections, qui vivent et engraisent dans nos ruines, qui écorchent nos statues et qui, dans leur immense et superbe délire de propriété et d'ordre, dévalisent à l'aise nos trésors d'art ».

Etant de ceux auxquels s'adressent nominalement ces aménités de votre correspondant, laissez-moi lui dire ici que nous voudrions bien volontiers discuter avec lui, mais qu'il nous faudrait avoir affaire à de bons arguments plutôt qu'à ces virulences de style.

J'ai peine à dégager de ce torrent de gros mots, qui composent son article paru dans votre numéro de juin, ce que veut M. Fierens.

Apparemment, il veut qu'on laisse tomber à l'état de décombres les ruines des abbayes de Villers, d'Aulne et d'Orval; il défend qu'on raffermissse les contreforts qui croulent; il s'oppose à la réfection des murs ébréchés, qui, sans leurs nouveaux chaperons, ne pourraient résister aux intempéries. Il a pitié de nous, « en l'âme de qui, dit-il, sommeille une ménagère », parce que nous trouvons bon de replacer en ordre de vieilles et belles pierres détériorées, au lieu de les rejeter dans le tas; parce que, au lieu de laisser enfouir dans les éboulis les claveaux des arcs et des nervures, nous avons aligné ces pierres et restitué sur le sol le tracé des majestueuses ogives des nefs; parce que nous avons bouché (avec les anciennes briques) les trous béants des voûtes du grand réfectoire, lesquelles, sans cela, seraient fatalement par terre avant peu d'années. Ceux qui ont connu Villers il y a quarante ans savent

que si l'on en avait agi de même avec les nefs de la fameuse abbatiale, sa superstructure superbe aurait été sauvée. Mon contradicteur préfère sans doute un pittoresque monticule « de tristes débris couchés dans la poussière ». Et dernier crime, cause de son grand courroux : j'ai recomposé et même complété les fenestragés du transept et du chœur d'Aulne ! Si M. Fierens voulait se désenfler, descendre de son grand cheval de bataille, examiner les choses, il reconnaîtrait qu'on n'a pas ôté, ni retaillé une seule pierre des vieux murs sans nécessité absolue. Qu'il regarde attentivement les contreforts du chœur, il pourra constater encore les vestiges d'un quadrillage tracé à la craie rouge au travers de l'appareil ; après dépose et repose des pierres, ce tracé s'est trouvé reproduit : témoin authentique de la fidélité observée dans la remise en place des matériaux anciens, qu'il avait fallu de toute nécessité enlever et remettre pour sauver l'édifice. Depuis, le même procédé a été suivi au château des Comtes, à Gand, pour la consolidation des échanguettes si joliment posées sur la muraille d'enceinte, travail très méritoire, impitoyablement condamné par M. Fierens.

Parlons des meneaux rétablis à Aulne. La gracieuse résille de telle lancette du chœur pendait dans le vide, se maintenant comme par habitude sur ses barlotières ; ai-je donc eu tort de rétablir les montants inférieurs ? M. Fierens oserait-il le prétendre et l'écrire dans *Durendal* ? Alors, il y a donc des choses qu'il faut faire ? Mais s'il en est ainsi, où est la limite, quelle est la règle ? Question d'appréciation, M. Fierens le reconnaît lui-même quelque part, question délicate, et qu'on ne résout point par des invectives.

J'ai fait plus et je ne puis m'en repentir. J'ai eu la chance de pouvoir recomposer la fameuse verrière du transept Sud, une des plus riches et des plus vastes que l'on puisse voir. Quel tort cette restitution peut-elle faire à l'intangible intégrité des parties anciennes, dont les vieilles pierres ont été scrupuleusement et consciencieusement conservées ? En quoi peut en souffrir le pittoresque des ruines ? Cette résille flamboyante, qui se silhouette en une claire broderie sur les sombres arrière-plans des nefs entrevues derrière elle, n'ajoute-t-elle pas son charme à la magie des ruines ? De l'avis de tous pareils fenestragés ne sont-ils pas un des plus prestigieux décors de l'architecture gothique, et ne sont-ce pas des résilles semblables, moins belles, qui constituent la principale beauté des ruines fameuses de Melrose, en Ecosse, et de Renilworth, en Angleterre ?

Enfin, faut-il m'attarder à me défendre de ce que l'église d'Aulne ressemble présentement à un chantier ? On y trouve évidemment des ouvriers et des échafaudages. M. Fierens a-t-il le secret de consolider des murs sans matériel et sans ouvriers ?

Je ne veux pas, M. le Directeur, abuser des belles pages de *Durendal*. J'ai à ma disposition une autre Revue pour y traiter les questions de principe quand on voudra laisser les incriminations pour la controverse. Mais je me devais de me défendre ici. C'est fait.

Je vous prie d'agréer, M. le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

L. CLOQUET.

LES LIVRES

LA POÉSIE :

Le Chariot d'or, par ALBERT SAMAIN. — (Paris, Société du *Mercur*e de France.)

Albert Samain, par ses origines, était presque notre compatriote : né à Lille, il avait en lui quelque chose de l'âme des Flandres ; et, par ses œuvres, il se rattachait un peu à cette magnifique pléiade de poètes qui illumina la Belgique en ces vingt dernières années. L'auteur du *Jardin de l'Infante* s'apparente à la fois, me semble-t-il, à deux de nos plus hauts artistes : il fait penser à Albert Giraud par la somptueuse richesse de sa palette, et il rappelle Fernand Séverin par la noble pureté et la sereine douceur de son inspiration. Peintre flamand, songeur wallon.

Mais Albert Samain est avant tout un coloriste. Vous ne trouverez, dans ses œuvres discrètes, ni la couleur aveuglante et crue de Victor Hugo, ni la couleur précise et brutale de Théophile Gautier. Ce que vous rencontrerez, ce que vous goûterez en lui, c'est, essentiellement, la « Nuance ». Avec l'admirable Paul Verlaine, auquel il tient du reste par plusieurs côtés, il est inimitable en ce domaine des teintes indécises et des dessins noyés de brume. Nul mieux que lui — si ce n'est, peut-être, le prestigieux évocateur des *Fêtes galantes* — n'a su transposer, en rythmes ondoyants, l'âme fine et vaporeuse de Watteau, et tout ce qu'il y a dans ses toiles de grâce mignarde et d'exquise élégance. L'assidue fréquentation du musée de Lille, où se trouvent de nombreux chefs-d'œuvre du peintre de l'*Embarquement pour Cythère*, est le secret, sans doute, de la préférence d'Albert Samain pour le bleu tendre, le rose mourant, le violet. Cette préférence pour les couleurs pâles, timides, effacées, s'accuse à chaque pas dans son œuvre :

Des verts angélisés... des roses d'anémie...

Les coteaux violets qu'un pâle rayon dore...

Exalter la couleur rose à la couleur grise...

Ce mélancolique aimait, par-dessus tout, les heures indécises de l'aube et du crépuscule, où le jour se fond dans la nuit. Tel un enfant malade, dont les rayons du soleil blesseraient la paupière.

Et il en est ainsi de son âme : elle va à tout ce qui est discret, fuyant, léger et nuageux,

*Tout ce qui tremble, ondule, et frissonne, et chatoie,
Les femmes et les fleurs, l'eau, les feuilles, la soie,
Et la spiritualité des formes grêles...*

Cette âme délicate, malade un peu, se replie comme une sensitive et s'effarouche d'un rien :

*Une voix qui voudrait sangloter et qui n'ose...
Baisser l'éclat des voix ; calmer l'ardeur des feux...*

Et c'est dans cette note attendrie, virginale et pénétrante, que Samain nous charme le plus sûrement ; il a découvert, au pays du rêve, de petits coins ombreux, inconnus avant lui, et dont il s'est fait le roi sans conteste.

Dans ce volume, *le Chariot d'or*, ce sont surtout les *Élégies* qu'il faut lire et retenir. La première d'entre elles :

*C'était un soir de grâce et de mansuétude
Où l'Amour sur les yeux baise la Solitude,*

est un pur, un suprême chef-d'œuvre de sentimentalité poignante et d'harmonieuse élégance. Musset et Lamartine réunis n'auraient pas ciselé cet incomparable bijou.

Sous le ciel pâle et doux qu'affectionnait ce poète adorable, un éclair de passion s'allume parfois, mais pareil à ces exhalaisons des belles nuits d'été, qui luisent et ne brûlent pas. Il arrive aussi que Samain se réveille de son indolence, pour jeter du fond de l'ombre quelque cri de profonde éloquence : tel *le Berceau* ; tels aussi certains vers épars dans son œuvre, comme ceux ci :

*Les cloches, s'ébranlant aux vieilles tours gothiques
Et revenant du fond des siècles catholiques,
Font tressaillir quand même aux frissons anciens
Ce qui reste de foi dans nos vieux os chrétiens!*

Dans le sonnet, et malgré que la maîtrise de José-Maria de Heredia semblât interdire en ce genre l'audace d'une tentative nouvelle, Albert Samain a su se créer une manière personnelle, quitter les routes battues, et ciseler quelques bijoux de prix.

Le Chariot d'or se termine par une *Symphonie héroïque* qui, sans détonner, étonne pourtant chez ce rêveur. Chacune des parties de cette symphonie est

belle d'une majestueuse beauté ; *le Fleuve*, surtout, roule dans sa course hardie des alexandrins mâles et fiers. Après avoir, et avec quel bonheur ! ramassé dans l'herbe de la campagne parisienne la flûte des bergers d'Arcadie, Albert Samain nous a prouvé qu'il pouvait, sans paraître ridicule, emboucher la trompette héroïque. Et ceci doit nous faire regretter davantage la mort prématurée de ce précieux artiste, — qui s'en est allé discrètement et sans bruit, comme il avait chanté, comme chanteront longtemps ses vers légers dans quelques mémoires fidèles.

Je vous assure que c'était là un beau, un pur poète. Et cette voix mélodieuse, qui s'est tue à jamais, vaut d'être pleurée sincèrement par quiconque reste épris de rêve et d'harmonie.

P. S. — J'écrivais dernièrement ici même : « Je me suis laissé dire que l'auteur du *Semur de Cendres* appartenait au groupe des *naturistes*. » Dans la lettre qu'il m'envoie, M. Charles Guérin m'assure qu'il n'en est rien : « Jamais je n'ai eu de rapports avec ces messieurs, jamais je n'ai rien signé dans leurs revues, jamais je n'ai adhéré en quoi que ce soit à leurs programmes. D'ailleurs, j'ai toujours eu l'horreur des chapelles. » Voilà qui est bien, et je ne demande pas mieux que de corriger mon erreur.

F. A.

Le Jardin des Iles claires, poèmes, par ANDRÉ FONTAINAS. — (Paris, *Mercur de France*.)

A part quelques combinaisons trop fréquentes de nombres pairs et impairs, peu mélodieuses à notre sens, nous aimons le vers libre dont use M. Fontainas dans ce recueil. Harmonieux et lent, il déroule au cours de ses amples périodes des images vives, neuves et fleuries. *L'Or*, le *Désir*, les *Vents*, la *Pluie* sont de belles pages de rêve, vagues et chatoyantes. Mais nous goûtons surtout le poème des *Iles*, où se trouvent de tels vers :

*J'explorerai tous les rivages,
Je fendrai l'eau de tous les golfes
Et les odeurs du large et les souffles du ciel
Mes lèvres les boiront à de pures corolles
Offertes à ma soif tour à tour par la mer
Et je leur donnerai, selon l'heure, les noms
Tendres des plus lointaines îles...
Jusqu'au suprême crépuscule
Où vers moi flamboira des plaines de la mer
La mystérieuse Ceylan
Qui brûle
Comme une perle dans la mer.*

Les Fragments de la Vie radieuse, par HENRI AIMÉ, poèmes, ornés d'une eau-forte de V. PROUVÉ. — (Paris, *Mercur de France*.)

Nombre de vers de ce recueil prouvent que M. Henri Aimé a de réelles qualités de poète. Certaines de ses strophes bercent et charment, tant par la

grâce des pensées y incluses que par l'harmonie des mots qui les expriment. Nous aimerions néanmoins y trouver un souci plus constant du rythme, nous voudrions en voir bannies quelques recherches d'expressions qui, loin de l'embellir, ne font que déparer le clair manteau de la pensée. Et si nous formulons ce reproche, c'est que les *Fragments de la Vie radieuse* ont enchanté l'heure où nous les lûmes de quelques douces lueurs, présage d'une œuvre que M. H. Aimé saura bien accomplir.

Jephtah Victorieux! drame lyrique, par ROGER DE GOEIJ. — (Paris, Fischbacher.)

Bien que précédés d'une préface un peu trop pontifiante, où l'auteur entreprend, Dieu sait pourquoi, de démontrer la nécessité du rythme et de la mesure dans la versification (choses que nous croyions connues depuis une très haute antiquité), les vers de M. de Goeij sont loin de charmer par leur harmonie, et, si nous voulions être méchant, il nous suffirait d'en citer quelques-uns. Aussi, nous contenterons-nous de lui conseiller, puisqu'il a si bien étudié les règles de la composition, de rechercher dorénavant celles qui président à l'inspiration! Mais surtout qu'il ne publie plus de manifeste! Depuis l'avènement de certaine école, ce n'est plus guère original...

Patria, drame biblique en trois actes, en vers. — **Genovefa**, mystère en trois tableaux, en vers. — **A travers les Ages**, récits et légendes, par P.-V. DELAPORTE, S. J. — (Paris, Victor Retaux.)

Patria et *Genovefa* sont de ces pièces de collègues, admirablement adaptées à l'esthétique des distributions de prix, et qu'on jurerait composées par un bon élève de rhétorique, en rupture de discours latin, et préférant les charmes de l'alexandrin classique à la période cicéronienne.

A travers les Ages vaut mieux. Cette petite légende des siècles, qui a surtout retenu de la « grande » son caractère anecdotique, contient plusieurs pièces très aptes à être déclamées avec succès et renfermant en germe des effets lacrymatoires sublimes. Sous ce rapport, l'œuvre s'apparente aux *Récits épiques* de F. Coppée, sans toutefois atteindre leur héroïque bonhomie. On pourrait risquer aussi une comparaison avec les *Chants du Soldat* de Deroulède. Les grandes idées de religion, de patrie y sont reprises et exaltées à nouveau, non sans adresse et avec un talent qui, pour être secondaire, n'est pas moins incontestable. Bon professeur, homme de cœur, patriote, le père Delaporte manie le vers français, d'une façon correcte, toujours, et parfois même en poète, ce qui vaut beaucoup mieux.

Les Deux Ailes de l'Âme, poésies, par JOSEPH SERRE. — (Paris, V. Retaux.)

Ce livre vaut surtout par les pensées purement chrétiennes qui s'en dégagent, malgré l'insuffisance quasi-absolue de la forme. Par instants, quelques vers bien réussis, parfois même un passage d'une assez belle venue,

prouvent que l'auteur, s'il le voulait, pourrait sans doute atteindre plus haut. Tant de pensées humaines sont belles et nobles, mais savoir les exprimer harmonieusement est le privilège d'un petit nombre. M. J. Serre parviendra-t il à être de ceux-là ?

CH. DE S.

LE ROMAN :

Le Sang de la Sirène, par ANATOLE LE BRAZ. — (Paris, Calmann-Levy.)

L'occasion me fut donnée déjà de dire, ici même, la haute estime due à l'œuvre de M. Anatole Le Braz. Poète, folkloriste, conteur, romancier, nul ne fait plus que lui honneur à la Bretagne. Les trois contes, qu'il vient de réunir sous le titre de l'un d'eux, le montrent une fois de plus évocateur puissant, profond et noble poète. Ils nous donnent à respirer la merveilleuse fleur d'idéalisme qui s'épanouit dans l'âme attique. Ils nous conduisent aux rivages cimmériens, dont les filles hantaient le souvenir de Renan jusque sur les marches de l'Acropole et dont il comparait les yeux aux vertes fontaines de leur pays, où « sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel, » Marie-Ange Morvarc'h, la Fleur d'Ouessant, Véfa Lézongar, la fille du fraudeur, Marie-Anne Guyomar, la veuve de Guernaham, types inoubliables, purs, graves, tragiques. Un mystère est en elles qui émeut et qui captive. Elles retiennent longtemps le rêve. L'une surtout, cette fille de Morvarc'h le Têtre, qui fut roi de la mer, et de la sirène dont il fut aimé. « C'était une toute jeune femme, aussi fraîche, aussi gracieuse que son nom. Je la vois encore, debout dans la barque, au milieu des rameurs, rajustant sa coiffe de linon brodée de fleurs peintes, sa coiffe carrée d'Ouessantine, les bras arrondis au-dessus de sa tête, en un geste harmonieux de canéphore. La lumière rosée du matin se jouait dans ses vêtements et sur son visage dont le vent de la course avait avivé les couleurs. Sous ses paupières battantes, ses yeux brillaient. Elle était délicieuse à regarder venir de la sorte, détachée en fine silhouette sur le calme miroir des eaux, telle qu'une apparition de légende ou quelque fée radieuse des anciens mythes de la mer. » Une fatalité la guette, comme toutes celles de sa race en qui s'épanouit le sang immortel de la Morgane. A peine mariée à quelque franc gars de la mer, elle est frappée soudain, brutalement, en plein bonheur. Un beau jour, le mari s'embarque pour la pêche, comme d'habitude. Il fait temps joli, brise douce et ciel clair. Et l'homme ne rentre plus : les Sirènes, en l'emportant, continuent de châtier la trahison antique de leur sœur. *Le Sang de la Sirène* est la perle du livre. Et cela n'empêche que *Fille de Fraudeur* et les *Noces noires de Guernaham* ne soient eux aussi, de superbes récits. Toute la vie intime de la Bretagne y palpite : c'est intense et vrai, simple et fort. Comme dans le *Gardien du Feu* et dans *Pâques d'Islande*, M. Le Braz, « fils des monts adopté par la mer », révèle ici ce sens de l'océan qui fait de lui un mariniste admirable.

Le Joyau de la Mitre, par MAURICE DES OMBIAUX. — (Paris, Ollendorff.)

Voici un roman qui ne brasse point mélancolie. Tuidieu ! quelle noce ! Monsieur Saint-Aubin, dont M. des Ombiaux célèbre, sur un mode joyeuse-

ment lyrique, les prodigieux exploits de vide-bouteille, est assurément apparenté à ce saint Dodon, de malédifiante mémoire, dont on n'a pas oublié la mirifique histoire. La Wallonnie liégeoise, qui fut toujours irrévérencieuse, vénère en lui le patron des buveurs. Sa vie n'est qu'une beuverie. Comme Gargantua, « au seul son des pinthes et flacons il entra en extase, comme s'il goustait les joyes de paradis ». On ne s'étonnera point qu'un bienheureux de cette trempe soit mêlé à mainte aventure suspecte et s'exhibe avec innocence dans un rôle qui ressemble étonnamment à celui d'entremetteur. Puisque nous sommes dans le domaine de la fantaisie truculente et bouffonne, il serait naïf de s'en trop choquer. Ce qui chante ici, c'est, dans la légende et la farce, l'âme allègre et joviale de la Wallonnie. Le rire éclate, franc, débridé, gras, irrespectueux, mais bon enfant. *Le Joyau de la Mitre* est écrit d'un jet et déborde d'une verve puissante. Le banquet, qui met aux prises Monsieur Saint-Aubin et les plus illustres buveurs dinantais, est, parmi bien d'autres, un épisode de haute graisse que l'on n'oubliera pas.

M. D.

Noa Noa, par PAUL GAUGUIN et CHARLES MORICE. — (Paris, Éditions de la Plume.)

Une idylle vécue dans l'exubérance de la nature chaude, se déroulant entre les montagnes boisées de Tahiti et la mer de Corail aux infinies nuances; voilà la part prise dans l'élaboration de cet ouvrage par un peintre auquel ne fut pas refusé le don d'écrire. Avec son talent de prestigieux évocateur, M. Charles Morice a dégagé des récits de son collaborateur, en même temps qu'une poésie rêveuse et colorée, une philosophie des choses que les paysages, vus à travers l'œuvre de Gauguin, lui ont suggérée. Quelques poèmes constituent le lien mélodique rattachant les divers morceaux dont le livre est composé. On y rencontre de ces amples vers, dont certains passages de la *Littérature de Tout à l'heure* faisaient pressentir la création. Et ceci nous fait attendre avec impatience le jour où M. Morice livrera au public l'ensemble de belles strophes qu'il détient dans ses cahiers et dont l'*Action Humaine* nous apporte des fragments. Dans *Noa Noa*, il a su grandir jusqu'à la symbolisation le destin d'une race, qui, dédaigneuse des ironiques bienfaits que lui apportent les civilisés d'Europe, et préférant affirmer noblement sa puissance par une mort volontaire, remonte vers ses dieux.

Visages de Décadence, contes, sous couverture d'HENRY MEUNIER, par LOUIS DUMONT-WILDEN. — (Paris, A. Lemoigne; Bruxelles, H. Lamertin.)

D'une écriture subtile et chatoyante, les huit contes réunis sous ce titre par M. Dumont-Wilden, évoquent des parcs somptueux où s'attarde rêveusement l'automne, de vieilles demeures dont les habitants glissent comme des ombres lentes, des petites villes en proie au crépuscule, à la nostalgie des splendeurs d'autrefois. Les personnages frêles et passionnés qui animent ces décors portent tous la marque du déclin. Ce sont des forces qui s'anéantissent, des

illusions qui meurent, des rêves dont s'éteint la flamme exaspérée. De ces êtres que les choses ambiantes ont lentement imprégnés de leur tristesse, les uns s'acheminent vers une vie passionnelle contemplative, les autres renoncent à la douleur ou à la gloire, pour la mort ou l'amour. Leurs cerveaux se sont épanouis dans un air artificiel, comme des plantes de serre chaude, et leurs visages pâlis par l'amertume, leurs visages aux yeux curieux et brûlants, sont bien des visages de décadence.

Dans la glose lumineuse de son livre, l'auteur entend renier ces délicates créatures de son rêve; mais l'aube étincelante saurait-elle faire oublier, à ceux qui se sont laissés pénétrer un seul jour par leur mélancolie, la chute des soleils couchants?

L'Autre Rive, par PIERRE LE ROHU. — (Paris, Perrin.)

Voici une œuvre rare, originale et captivante. L'auteur y analyse rien moins que les remords éveillés dans une âme chrétienne, un instant relâchée, par le péché de chair. Paul Deluz, esprit droit, hanté de mysticisme, un peu janséniste parfois même, a aimé, sous l'empire d'une impulsion perverse quasi-irrésistible, M^{me} Rianceu, la femme de perdition, l'Etrangère des Ecritures. Resté conscient du mal jusque dans l'enivrement passager de la faute, il se voit immédiatement tenaillé par les remords, qui le poursuivra sans répit jusqu'à ce que la confession l'ait purifié du péché et qu'un amour pur et légitime ait rasséréiné sa vie en y répandant sa lumière.

Certains trouveront peut-être hasardeux de mêler ainsi dans un roman le sacré au profane. Mais il faut convenir qu'un état psychologique d'une importance telle que les remords du péché charnel n'avait guère été étudié jusqu'à présent par les romanciers. M. Le Rohu a traité ce sujet, non seulement en chrétien, mais aussi en écrivain de talent, comme le prouve son style ferme et sobre.

Le Cilice, par MAURICE PALÉOLOGUE. — (Paris, Plon.)

Trois femmes aimèrent un homme, tour à tour chéries par lui avec une passion folle, — puis délaissées. L'une, haute et noble, eut voulu que son amour restât dans les sphères de la pensée et du sentiment pur, qu'il fût une affection rare, précieuse et réconfortante, de l'âme à l'âme. Mais elle ne put empêcher son amant de rechercher ailleurs ce qu'elle ne voulait pas lui donner, et elle ne put s'empêcher elle-même de souffrir de ces infidélités qu'elle avait prévues. Et finalement, sans qu'elle le voulût, poussée par l'irrésistible, elle fut à lui.

Tel est ce roman de M. Paléologue. Ce que nous venons d'en dire indique qu'il ne s'adresse pas indifféremment à tous les lecteurs. Ajoutons qu'il est bien écrit, d'une lecture facile, et que la psychologie des caractères, sans être étudiée très à fond, y est pourtant assez nettement indiquée pour que les personnages intéressent.

Idylle bourgeoise, nouvelle, par HERMANN DUMONT. — (Bruxelles, Lamertin.)

Touchant récit qui introduit le lecteur dans le monde, littérairement par-

lant peu exploré, des petits employés. Les caractères de M. Alexandre, M^{me} Roubenon, M^{me} Fauvel, semblent calqués sur la réalité, tant l'auteur a su les animer de vie véritable. Le style est minutieux, sec, un peu renfermé, comme le milieu qu'il décrit.

CH. DE S.

Un vieux célibataire, par JULES PRAVIEUX. — (Paris, Plon.)

Le vieux célibataire n'est autre que le curé de Romaney, qui se raconte lui-même, ou plutôt sa carrière sacerdotale, sous forme de roman, d'une façon ma fois ! assez spirituelle et humoristique. Sans être de la haute littérature, ce livre est gentiment écrit. J'en aime surtout les pages qui vengent le célibat sacerdotal de tous les quolibets des sots et de toutes les attaques frivoles ou imbéciles de la libre pensée. Présentée sous une forme imagée et vivante, cette apologie est cent fois plus convaincante qu'un raisonnement métaphysique. Les preuves les plus fortes de la beauté et de la nécessité de la virginité sacerdotale se trouvent du reste dans ce livre, mais habillées d'une forme élégante qui ne leur donne que plus de vigueur, en les mettant à la portée de tous.

H. M.

Trio d'Amour, par ADRIENNE CAMBRY. — (Paris, Plon.)

Un jeune homme rencontra trois jeunes filles, l'une, Rose, blonde et rêveuse; la seconde, Thalie, cheveux d'or et cœur léger; la troisième, Sophie, aussi sage que brune. Hésitant entre les trois, il perdit la seule qui valût d'être aimée, laquelle, dans sa sagesse, ne jugea pas sérieux le monsieur qui s'amusait à goûter les délices d'une triple cour.

Ceci fait le sujet d'un petit roman gentiment écrit et qui se lit sans peine.

Trio d'Amour cède un tiers du volume qui le contient à *Dernier Rayon*, amusante histoire d'une jeune fille qui, rêvant de connaître son écrivain favori, vit ce désir réalisé juste à temps pour être aimée de son héros, lui promettre sa main et le voir mourir de ce bonheur inattendu.

Jouets de Paris, par PAUL LECLERCQ. — (Paris, Librairie de la Madeleine.)

Abrités sous une jolie couverture de Henri de Toulouse-Lautrec, de gracieux poèmes en prose, où sont esquissées de légères silhouettes; depuis le marmot qui « représente à lui tout seul une horde d'Iroquois et une armée d'Européens » jusqu'au petit cheval de bois qui « ne se cabre pas, ne rue jamais, mais sent la colle », non sans passer par le tuyau acoustique « ver solitaire de la maison ». Peu de chose, dira-t-on. Eh! qu'importe! Faut-il blâmer les bulles de savon d'être frêles, alors qu'on peut y voir un instant reflétée la joie des couleurs et de la lumière!

CH. DE S.

Quo Vadis, par H. SIENKIEWICZ, nouvelle édition expurgée à l'usage de la jeunesse. — (Paris, Lethielleux.)

Nous avons, en temps opportun, dit notre avis au sujet du chef-d'œuvre de Sienkiewicz. Nous n'avons rien à en retrancher et nous n'y reviendrons donc pas. A notre sens, il n'y avait pas lieu de publier une édition *expurgée* de ce livre, que nous considérons comme parfaitement honnête et correct au point de

vue moral. Sans doute on y parle de la corruption romaine et on la décrit même. Mais où est le mal du moment que la description est faite d'une façon chaste ? Et c'est absolument le cas. Que ce livre ne soit pas écrit pour tout le monde. Soit. Mais quel est le livre qui est écrit pour tout le monde. Un livre peut être très moral et ne pas s'adresser à tous.

Enfin, ceux qui veulent lire une édition expurgée savent qu'il en existe une, celle-ci. Nous y avons remarqué entre autres choses qu'on a changé parfois le sexe des personnages. Ainsi, les négresses sont devenues des nègres !

Ce dont il faut louer par contre l'auteur de cette nouvelle édition, c'est d'avoir ajouté la conversation de saint Paul avec Pétrone omise, nous nous demandons pour quel motif, dans l'édition de la *Revue Blanche*.

H. M.

Allons à Lui, par HENRYK SIENKIEWICZ, traduction de C. ALBIN DE CIGALA. — (Paris, P. Lethielleux.)

Ce conte renferme la réponse à la question posée dans *Quo Vadis*. Où aller ? Le récit des tortures morales et physiques de Cinna et de la douce Anthéa, une sœur aimante de Lygie, prouve qu'il faut aller au Christ, qui seul peut guérir les maux dont souffrent les hommes. L'auteur nous conduit de Rome à Jérusalem, où il dépeint, avec sa puissance d'évocation habituelle, la passion du Sauveur. On croirait, par moments, lire un épisode détaché de *Quo vadis*, un exemple proposé par saint Paul à Pétrone pour l'amener à se convertir.

Le Logis, par GEORGES DE LYS. — (Paris, P. Lethielleux.)

Voici un petit roman dont la lecture pourra faire passer agréablement une heure ou deux à ceux qui l'entreprendront. L'histoire du lieutenant Lamblin, attachante par sa simplicité douloureuse, y est racontée non sans talent. Pas d'artifices de style, mais une prose ferme, nerveuse et, quand il le faut, sincèrement émue. M. de Lys aime les choses dont il parle et a le don de les faire aimer.

Michel Roschine, par HENRI DRUON. — (Paris, P. Lethielleux.)

M. Druon réunit en ce volume deux intéressants récits militaires, narrants, en un style simple et aisé, des épisodes de la grande invasion de 1815. Un des principaux mérites du livre est de pouvoir être mis entre toutes les mains.

CH. DE S.

LITTÉRATURE CHRÉTIENNE :

Faut-il lire dans nos classes les Proses d'Adam de Saint-Victor ? Réponse à M. Collard. — (Schepens, Bruxelles.)

Le débat vient de se rouvrir entre les défenseurs des auteurs chrétiens et leurs détracteurs. Jusqu'ici, parmi les professeurs de nos universités, quelques-uns avaient pris parti dans la querelle, entre autres MM. Waltzing, Kurth, Wilmotte, tous trois de l'Université officielle de Liège, et M. Dwelshauvers, professeur à l'Université libre de Bruxelles. Tous ceux-ci ont affirmé

maintes fois leurs sympathies pour les écrivains de la latinité chrétienne, et n'ont point ménagé les éloges à l'œuvre entreprise par le chanoine Guillaume et ses collaborateurs avec tant d'autorité et de compétence.

Louvain n'avait jusqu'ici parlé, que sous le couvert de l'anonymat. M. Collard vient de faire paraître, sous son nom, dans le *Musée Belge*, un article très faible, très maladroit, mais très violent contre le dernier livre du chanoine Guillaume, *Les proses d'Adam de Saint-Victor comparées aux odes d'Horace*, et contre les auteurs chrétiens en général. Et quelque temps après, M. le professeur Remy, écrivit dans la *Revue des Humanités* un autre article abondant dans le sens de M. Collard.

M. Collard traite de très haut Adam de Saint-Victor : « C'est un brave et digne moine, très orthodoxe, c'est tout ce qu'on peut dire du fond. Quant à la forme de ses proses, on y rencontre tel et tel défaut, c'est plein de symbolisme (*horrendum!*), etc., etc. !!! » Et, armé de sa seule grammaire, M. le professeur foudroie, du haut de sa cathèdre, le grand poète du moyen âge.

Le chanoine Guillaume n'a pas eu de peine à répondre à une aussi faible attaque. Il suit son adversaire pas à pas, l'épée dans les reins. Il fait tomber un à un les châteaux de cartes des objections péniblement édifiées dans les chantiers de la routine et des vieilles formules. Il retourne contre Horace, les arguments du détracteur d'Adam de Saint-Victor. Puis, entrant dans la partie générale du débat, le chanoine Guillaume avec la maîtrise qu'il avait affirmé une première fois, reprend ses arguments en faveur du système de comparaison entre les auteurs chrétiens et les auteurs païens, et les développe avec une nouvelle vigueur.

Voici ce qu'écrivait dans la *Revue d'Edinbourg* M. Saroléa, professeur de l'Université protestante de cette ville :

« De quelque côté que j'envisage la question, la méthode proposée par l'abbé Guillaume me semble la bonne. Cette méthode sera éminemment favorable aux humanités païennes, parce que, je le répète, on ne comprend que par contraste et par comparaison, et l'on ne goûte que ce que l'on comprend. Cette méthode sera favorable aux humanités chrétiennes, parce qu'elle révélera aux jeunes gens l'âge héroïque du christianisme. Cette méthode sera favorable aux humanités, dans le sens le plus étendu du mot, parce qu'elle étudiera la littérature du moment le plus critique et le plus tragique de l'histoire : du moment de la décadence de la société antique, du moment de la naissance des sociétés modernes ».

Le chanoine Guillaume répondra prochainement à l'article du professeur Remy, de Louvain. Nous en reparlerons alors.

E. N.

LITTÉRATURE FLAMANDE :

Marioline, roman versierd met platen op Japaansch papier door EDMOND VAN OFFEL — DIRK DE VOS. — (Uitgevers : de Vos en Van der Groen, Antwerpen. Prix : 4 francs.)

Ce roman, au titre musical, est un essai remarquable d'un jeune littérateur flamand qui donnera à la littérature flamande ce qui lui manque encore : le roman psychologique.

Le sujet est l'histoire de la lutte entre l'amitié et l'amour dans une âme élevée.

Jean Van Ryen et Vermeylen, deux amis, aiment tous deux la même jeune fille.

Van Ryen est un intellectuel aux aspirations très hautes, à l'âme passionnée et artiste; Vermeylen, son rival, est plutôt un homme médiocre. L'analyse des souffrances intimes et des luttes qu'endurent Van Ryen et Emma pour rester noblement fidèles, l'une au fiancé auquel elle s'est promise, l'autre à l'ami qu'il ne veut pas trahir, est bien menée.

La rencontre, en Suisse, d'une jeune fille idéale, Marioline, qu'il n'a fait qu'entrevoir, a rendu Van Ryen capable d'endurer noblement une première désillusion et de garder intact son idéal de la vie, le souvenir de cet être quasi-céleste le fortifie contre sa passion pour Emma et le décide à sacrifier son amour pour elle aux devoirs de l'amitié.

Ivo, le frère d'Emma, et Servaas, l'ami commun de Van Ryen et de Vermeylen, sont des figures secondaires, mais attachantes.

L'œuvre de Dirk de Vos, que je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement, dénote un talent sérieux, quoique encore jeune.

Ce qui me prouve la jeunesse de l'auteur, ce sont les tirades et les conversations sur l'Art introduites dans le récit : l'auteur y expose ses théories préférées par la bouche de ses héros. Aussi ces héros eux-mêmes me paraissent trop fictifs; ils portent tous en eux quelque côté du caractère de l'auteur, qui s'est incarné, tour à tour, me semble-t-il, dans Van Ryen, Ivo et Servaas.

Quoi qu'il en soit, la tendance de l'œuvre est noble et pure. Il s'en dégage un parfum de pureté, de respect pour la femme, qui est d'autant plus agréable qu'il est plus rare dans la littérature moderne. La décision idéalement héroïque de Van Ryen et d'Emma, quoique bellement invraisemblable, me plaît quand même. Parmi tant d'œuvres de jeunes qui ont « la passion du malheur », celle-ci fait exception par la foi à l'idéal que l'auteur professe et qui domine toute son inspiration.

La langue de Dirk de Vos me plaît moins. Elle est trop « hollandisée »; c'est une langue de tête, non une langue de cœur; ce n'est surtout pas du flamand, mais plutôt du français transposé en flamand.

Que Dirk de Vos lise Styn Streuvels, pour apprendre à connaître la richesse de sa langue maternelle et sa verdure magnifique.

STYN STREUVELS. — Ce jeune écrivain, que j'ai déjà eu l'occasion de signaler à l'attention des lecteurs flamands de *Durendal*, est entré définitivement, je crois, dans la gloire.

Chose curieuse, la Hollande, naguère si revêche à la Flandre, lui fait un accueil encore plus enthousiaste que sa mère-patrie.

La littérature hollandaise moderne se meurt de raffinement outré, d'intellectualité suraiguë et... de désespérance.

C'est inouï ce que les écrivains de là-bas dépensent de talent, d'effort artis-

tique, pour arriver à accoucher de sonnets fabuleusement impeccables de forme et aussi fabuleusement vides de sens vrai !

Styn Streuvels arrive avec sa prose luxuriante qui chante plus que tous leurs poèmes, avec ses contes enfantins, ses naïvetés de primitif, et voilà que toute la Hollande s'émeut et le fête. Le vieux « Gids » et le « Nieuwe Gids », le doctrinaire Netscher, les revues de toutes couleurs et tendances — sont-elles légion en Hollande ! — se disputent ses écrits, reproduisent ses portraits, l'admirent et l'exaltent sur tous les tons

Si Guido Gezelle — dont Styn Streuvels n'est pas seulement le neveu par le sang — vivait encore, eh ! qu'il jubilerait et qu'il serait étonné !

Il est mort, lui, avec le désespoir de voir jamais les Hollandais reconnaître leur sœur, la Flandre.

Il est vrai que Guido Gezelle mort a ouvert la porte à Styn Streuvels vivant.

Je recommande aux enthousiastes d'art sincère et profond toutes les œuvres de notre jeune héros : *Lenteleven* (1) ; *Zonnetij* ; *Zomerland* ; *Doodendans*, qui vient de paraître, et *Langs de Wegen*, qui n'est pas encore imprimé en volume. Ceux qui voudraient faire la connaissance de sa manière et de sa force, pourront se procurer un de ses plus beaux écrits : *Oogst*, un chef-d'œuvre qui va être réédité avec le portrait de l'auteur dans la *Duimpjes uitgave*, de M. Victor De Lille, à Maldeghem, qui publia aussi sa première œuvre : *Lenteleven*.

A. CUPPENS.

DIVERS :

LES SAINTS. — Sainte Odile, patronne de l'Alsace,

par HENRI WELSCHINGER. — (Paris, Victor Lecoffre.)

Sainte Odile, fille d'Adalric, troisième duc d'Alsace, la fondatrice des monastères de Hohenburg et de Niedermunster, encore vénérée actuellement en ces lieux et en divers autres endroits de l'Alsace, vécut dans le VII^e et le VIII^e siècle. Elle a souvent été confondue avec diverses homonymes ou même avec des saintes dont le nom n'avait qu'une similitude lointaine avec le sien : sainte Adèle, sœur de saint Bavon, par exemple, qui est particulièrement honorée à Orp-le-Grand, près de Jodoigne. Les faits mêmes de la vie de sainte Odile étaient mélangés de beaucoup de fables, de légendes, et la réalité de ceux qui paraissent incontestables a été combattue par divers écrivains. Enfin, les sources sont peu nombreuses et peu sûres. La tâche de M. Henri Welschinger était donc passablement ardue, étant donnée, au surplus, la conscience extrême qu'il apporte à ses travaux historiques. Disons qu'il a parfaitement résolu les problèmes complexes que présentait le sujet qu'il avait choisi, et que sa vie de *sainte Odile* prendra une place brillante dans la belle collection formée par M. Lecoffre.

A. G.

Les Horizons évanouis, par JULES GILLARD. — (Namur, Godenne.)

Voici, imprégnée d'une belle philosophie spiritualiste, une suite de médita-

(1) Les œuvres de Styn Streuvels se vendent au Nederlandsche Boekhandel, Marché-Saint-Jacques, Anvers.

tions sur l'état de la société considérée, tour à tour, dans le passé, le présent et l'avenir. Les trois chapitres qui composent le livre : les *Voix d'Outre-Tombé*, les *Derniers soirs des générations actuelles* et *Rayons d'Éternité*, s'occupent successivement des principaux problèmes posés par l'homme à l'inconnu et affirment une foi vibrante et éclairée dans les vérités éternelles. Sans doute, le style est parfois trop relâché, parfois aussi un tant soit peu emphatique, mais il faut louer l'auteur d'avoir parlé de grandes et belles choses, d'en avoir parlé sur-tout « avec son âme et avec son cœur.

Les Médailles et les Jetons d'Inauguration, frappés par ordre du Gouvernement général aux Pays-Bas Autrichiens, 1717-1794, par ALPHONSE DE WITTE, secrétaire de la Société royale de Numismatique de Belgique. — (Bruxelles, J. Goemare.)

Toutes les personnes soucieuses d'art connaissent et apprécient la réelle compétence de M. Alphonse de Witte en matière de numismatique, compétence affirmée du reste par de nombreux et savants travaux qu'il a composés sur ce sujet. Le livre qu'il publie aujourd'hui contient une intéressante étude sur les distributions de jetons commémoratifs faites en Belgique aux inaugurations de Charles VI, Marie-Thérèse, Joseph II, Léopold II et François II. On y trouve de précieux détails historiques et la description d'un grand nombre de médailles. Des planches très finement gravées, jointes à l'ouvrage, montrent d'admirables spécimens qui font apprécier mieux encore la belle tentative entreprise par la *Société des Amis de la Médaille*, dont l'auteur est un des membres les plus influents, pour relever un art trop dédaigné aujourd'hui.

Au Pays des Castes, Voyage à la Côte de la Pêcherie, par STEPHEN COUBÉ, S. J. — (Paris, Retaux.)

En ce livre sont agréablement narrées les péripéties d'un voyage que l'auteur fit aux Missions si bien établies par la Compagnie de Jésus en Hindoustan. Esprit souple, sachant exprimer en un style simple et clair les observations originales que lui suggèrent hommes et choses, le Père Coubé nous donne nombre de détails intéressants sur la vie indoue et le développement croissant du christianisme au pays des Brahmanes. Aussi, son beau livre ne manquera-t-il pas de récolter tout le succès qu'il mérite.

CH. DE S.

Solution de la question romaine, traduit de l'italien, par M.-E. GUÉRIN. — (Paris, P. Lethielleux.)

La question romaine n'est pas autre chose que celle de l'entière indépendance du Pontife romain, indépendance absolument nécessaire à l'exercice de son magistère suprême. Il importe que sur ce grave sujet on se fasse des idées aussi exactes que possible. L'ouvrage traduit par M. Guérin peut, à cet égard, rendre service.

A. M.

NOTULES

Sainte Godelive, d'EDGAR TINEL. — Toutes les revues d'art ont rendu un éclatant et enthousiaste hommage d'admiration au merveilleux chef-d'œuvre de notre cher et incomparable artiste catholique, EDGAR TINEL. Voici, entre autres, un extrait du bel éloge que lui a consacré le *Guide Musical*, sous la plume de notre ami, Charles Martens :

« Edgar Tinel est sans contredit, à l'heure actuelle, le *maître de l'oratorio*. Sur ce terrain, aucun musicien actuellement vivant ne peut lui être comparé. Le succès retentissant de *Franciscus* dans les deux mondes, succès de bon aloi s'il en fut jamais (il en est d'autres, comme on sait), dont l'unique facteur fut la beauté charmante de l'œuvre, la fraîcheur de son inspiration, l'émotion qui en débordait, paraît significative à ce point de vue. Ce n'est pas une mince gloire d'avoir, à la suite de César Franck, non pas seulement soutenu, mais renouvelé véritablement cette noble forme d'art édifiée par Carissimi, Schütz, Bach, Hændel, développée dans le sens de la recherche pittoresque et de l'effet dramatique par Berlioz, Liszt, Saint-Saëns, et qui semblait devoir se figer et s'affadir définitivement entre les mains molles de Gounod et de Massenet lorsque le génial auteur des *Béatitudes* la réveilla en y versant les trésors de son âme ardente et croyante. Avec la même ardeur et la même foi, une foi plus simple et plus naïve encore, semble-t-il, Tinel écrivit *Franciscus* dont l'inspiration moins profonde, moins large, moins *souffrante* que celle de Franck, mais plus fraîche, plus vive, plus passionnée, a un caractère incontestablement original.

» Ce qui frappe dans la langue musicale de Tinel plus encore que sa science et la magistrale fermeté de son écriture orchestrale et chorale, toujours claire quoique très touffue, c'est sa richesse mélodique remarquable : de là, cette variété constante et charmante de formes qui soutient et ravive l'intérêt et permet d'écouter sans fatigue, même au concert, cette longue partition. Chez

l'auteur de *Franciscus* et de *Godelive*, l'inspiration religieuse apparaît d'une sincérité, d'une élévation, d'une pureté tout à fait rares et d'un caractère qui lui est bien propre, à la fois chaste et passionné. Une douceur souveraine enveloppe le personnage de l'héroïne, crée autour d'elle une atmosphère lumineuse et sainte. Quelle élévation émouvante dans les scènes entre Godelive et les pauvres ! Une vraie trouvaille que ce chœur des pauvres apparaissant à chaque acte, comme la voix de Dieu, et en constituant, pour ainsi dire, le sommet. Voilà où réside essentiellement l'originalité d'Edgar Tinel. Il exprime, dans le domaine de l'inspiration religieuse, une note bien personnelle. »

* * *

M. Godfroid Guffens, l'artiste peintre bien connu, est mort à l'âge de 78 ans, en notre ville. On se souvient qu'il exposa quelques-unes de ses anciennes œuvres à notre *Salon d'art religieux*. Trop âgé pour entreprendre de nouvelles œuvres, il consacra les dernières années de sa vie à reproduire les tableaux des Primitifs Italiens, qu'il aimait d'amour. Ces copies qui, pour la plupart, sont au Musée du Cinquantenaire, sont des chefs-d'œuvre du genre. Elles sont peintes avec un art consommé. Elles sont si merveilleusement et si minutieusement exécutées qu'elles donnent l'illusion de l'original et qu'elles procurent au spectateur toutes les émotions d'art que la vue de la toile originale eut éveillées. Et il était si heureux, le brave vieux Guffens, quand il voyait les visiteurs de son atelier s'extasier devant ses admirables copies.

* * *

A l'Ecole de Musique d'Ixelles. — Cette vaillante et intéressante école a clôturé son année scolaire par une belle audition musicale, le 14 juillet. Chœurs, morceaux de pianos, déclamations, tout était parfait, sans accroc, sans hésitation. Nous félicitons une fois de plus M. Thiébaud de la maîtrise avec laquelle il dirige son école, comme le public peut le constater à chaque audition qui s'y donne. On a exécuté cette fois, d'une façon merveilleuse, des œuvres intéressantes de Radoux, Blockx, d'Indy, et un beau *Choral d'enfants*, du directeur. Puisse cette école progresser sans cesse et marcher de succès en succès. Nous nous intéressons si vivement à son avenir, parce que nous avons constaté toutes les ressources qu'elle renferme, la sérieuse éducation qu'on y reçoit, le talent et le zèle des maîtres, et le caractère vraiment artistique que son directeur a su lui donner et qui s'y affirme de plus en plus.

* * *

L'Art religieux. — Nous faisons nôtre cette déclaration d'ALPHONSE GERMAIN, dans la charmante et artistique revue *L'Hémicycle*, au sujet de l'art religieux :

« Comme toujours, maints professionnels ont tenté, *sans amour réel ou sans qualités suffisantes*, la représentation historique ou l'interprétation symbolique

des sujets sacrés. Et, comme toujours, les superficiels vont répétant que l'art religieux se meurt. C'est à peu près comme si l'on niait la vigueur de notre littérature parce que la postérité de d'Ennery et de Richebourg encombre les théâtres de drame et les périodiques à feuilletons. L'art religieux, en effet, n'est point manifesté par les peintres qui traduisent *en tableaux de genre* l'Écriture Sainte ou les sculpteurs qui donnent à *des figures quelconques* les noms de Jésus, de Marie, de Bienheureux, mais bien par des artistes *en état d'écrire les sentiments pieux*. Or, des artistes ainsi doués, il en est encore. » C'est notre avis aussi et notre *Salon d'art religieux* en a fourni abondamment la preuve. Les fresques des moines de l'école de *Beuron* notamment sont d'admirables chefs-d'œuvre d'art vraiment religieux. Nous les mettons bien au-dessus de tout ce que l'on a produit dans ce genre en ce siècle. Et nos compatriotes De Vriend, Janssens, Wante, Rosier, Arthur Lefever, Lagaë et d'autres encore méritent aussi d'être cités parmi les sincères et les convaincus. Nous apprécions leur talent et nous aimons leurs œuvres.

* * *

Le Cœur des pauvres, le merveilleux chef-d'œuvre de notre collaborateur, EUGÈNE DEMOLDER, que nous avons recommandé et que nous recommandons encore avec enthousiasme à nos lecteurs, est admirablement apprécié par notre ami Eugène Gilbert, dont l'âme fine et délicate devait aimer un livre aussi exquis. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer quelques extraits de sa judicieuse critique :

« M. Eugène Demolder, l'un des plus merveilleusement doués d'entre tous nos romanciers, vient d'enrichir la littérature enfantine d'un petit volume de contes — *Le Cœur des Pauvres* — qui renferme à tout le moins deux ou trois chefs-d'œuvre en miniature : « Colombe, la petite servante » ; « Le Tambour des Corneilles » et « L'Héritage de la mère Labouvole ». Dans ces trois contes en particulier, M. Demolder a atteint une intensité d'émotion sobre, de bonne humeur résignée, de délicatesse ingénue, dont nous serions demeurés bien surpris si nous ne savions que le trop truculent auteur de la *Route d'Émeraude*, que le poète fantasmagorique des *Patins de la Reine de Hollande* fut aussi le conteur merveilleux et sagement naïf du *Royaume authentique du grand Saint Nicolas*.

» Comme tout apparaît doux, sobre, mesuré, dans *Le Cœur des Pauvres* ! Comme les teintes paraissent nettes et appropriées par une mise en valeur adroite qui écarte tout clinquant, tout ton trop vif, toute note criarde ! C'est que ces contes furent vraiment écrits pour les enfants, écrits comme s'ils étaient simplement et bonnement racontés par l'auteur tenant un de ses petiots sur ses genoux ; et c'est enfin parce que l'émotion qui vibre en sourdine sous chacun des récits est une émotion vraie, sincère et spontanée.

» J'ai déjà dit quel accent de vie véritable et de haute sincérité, cette simplicité du style — si méritoire et si imprévue chez un écrivain presque Joor-daenesque et Rabelaisien à ses heures — communique aux contes ici rassemblés. Par un heureux retour, le relief des scènes ou des physionomies décrites

n'en est que plus vigoureux et plus net. Les multiples visages enfantins esquissés au cours de ces récits ont toute la fraîcheur, toute la grâce et toute l'admirable mutinerie attendues. Les visages graves et douloureux des vieux guenilleux, braves malchanceux, des bonnes vieilles entêtées aux labeurs qui meurtrissent; des frêles jeunes femmes qui toussent et que ronge l'anémie, toutes ces faces lamentables et ennoblies par la souffrance jettent de doux rayons à travers les pages frémissantes du livre. Et partout surgissent des scènes exactes et attendrissantes, des petits tableaux où la vie éclate et parfois gronde.

» Les Pauvres ne sont ni méchants ni vils, dit M. Demolder dans sa préface. Et c'est parce qu'ils nous les a montrés bons et nobles que nos cœurs sympathisent et commuient avec leur cœur. Ce sont, ici, des pauvres vaillants, résignés et doux qui s'entr'aident les uns les autres. Nous ne retrouvons pas, parmi eux, l'abominable pauvre « littéraire » conventionnel et malfaisant que brandissent les partis. Ce ne sont pas des réfractaires et des vicieux, exaltés dans leurs rêves de massacre et sublimisés dans leurs emportements passionnels. Les dénouements de ces émouvantes histoires sont, pour cela, tous éclairés par une petite lueur rassérénante et forte, qui caresse et attendrit de son mystérieux éclat... Ce sont ici des pauvres bons, vaillants, résignés et doux, qui s'entr'aident les uns les autres... Et voilà le spectacle qui réjouit les dominations célestes et qui, sur nos fronts coupables, sur nos fronts que la boue et le sang submergent, retient le redoutable bras, le bras vengeur du Juge Eternel. »

Nous répétons, à ceux qui voudraient faire l'acquisition du charmant livre de M. Demolder, qu'on peut se le procurer en envoyant un mandat de 3 fr., 50 à M. Valette, directeur du *Mercur de France*, rue de l'Echaudé-St-Germain, 15, à Paris, ainsi que chez les principaux libraires de Bruxelles.

* * *

Accusé de réception : E. DE NOAILLES : Le cœur innombrable (Paris, Calmann-Lévy). — J.-H. ROSNY : Une reine (Paris, Plon). — A. CAMBRY : Trio d'amour (id.). — G. DE LYS : Le logis (Paris, Lethielleux.) — R. BUCHANAN : Pather Antony (id.). — H. SIENKIEWICZ : Journal d'un artiste (Paris, Rougier). — F. BERNARD : Les diaphanes (Tournai, Decalonne-Liagre). — J. VAN DEN GHEYN : Catalogue des manuscrits de la bibliothèque royale de Belgique. T. I. Ecriture sainte et Liturgie (Bruxelles, Lameitin). — J. VIGNAUD : L'accueil (Paris, Ollendorf). — H. SIENKIEWICZ : A la source du bonheur (Paris, Lethielleux). — E. ROD : Mademoiselle Anette (Paris, Perrin). — G. KURTH : Clovis, 2^e édition, 2 volumes (Paris, Retaux).



Madame Marie du Sacré-Cœur

A Madame la Comtesse ED. DE LIEDEKERKE.



MADAME Marie du Sacré-Cœur vient de mourir en France. Nos lecteurs se souviennent de l'intéressante et remarquable étude que consacra à l'œuvre de cette femme éminente, notre collaboratrice Madame la Comtesse Ed. de Liedekerke. On se rappelle les discussions que la publication des livres de Madame Marie du Sacré-Cœur suscita. Il n'en pouvait être autrement. Elle bousculait des préjugés, elle éventrait la routine, elle stigmatisait les tares, elle flagellait les abus, elle lançait des idées neuves, larges et originales. Et c'était *une femme* qui avait ces belles audaces. Bien plus, c'était une femme *catholique*, que dis-je, *une religieuse* qui prenait cette fière attitude et avait ce noble courage. On devait nécessairement la contrecarrer stupidement et la combattre bêtement. C'était fatal! Car le monde est peuplé de sots, qui ont peur des grandes idées, parce que leur cervelle éclaterait si par impossible elles y entraient.

Chaque fois qu'une personnalité supérieure s'affirme, toute la cohue des imbéciles, qui, au dire des Saintes Écritures, sont innombrables et qui pourrissent le monde par leur bêtise, se rue sur elle pour l'empêcher d'accomplir sa mission. Heureusement, il y a toujours le petit troupeau des âmes d'élite pour recueillir la bonne semence jetée au monde par le penseur. Et cette semence prend racine et se développe dans ces âmes et, communiquée par elles à d'autres âmes, finit par couvrir la terre de fleurs et de fruits.

Madame Marie du Sacré-Cœur a quitté ce monde qui n'était pas digne d'elle, mais ses enseignements restent. Ils ont déjà produit l'impression nécessaire sur un nombre suffisant d'esprits réfléchis et leur salutaire influence s'affirmera de plus en plus dans l'avenir. Nous engageons vivement tous ceux qui ont charge d'âme, qui ont embrassé cette sublime, mais délicate mission de l'éducation de la jeune fille catholique, à méditer et à pratiquer les livres de cette femme de cœur et de génie.

Jamais éducatrice n'a compris comme elle la nature de la jeune fille et ce qu'il faut pour en faire, non pas une poupée, un joujou de bébé, un bibelot de salon, mais un être fort, sensé et distingué.

Madame Marie du Sacré-Cœur était une femme vraiment supérieure et cela en tous les domaines. Elle était douée d'une rare intelligence et d'un jugement incomparable. Son cœur était un trésor de bonté et d'affection dont elle distribuait sans compter les richesses.

D'un œil sain et serein elle contemplait l'évolution des événements de son temps pour en dégager la philosophie et en déduire les conséquences logiques.

Les événements humains, bien qu'humains, sont absolument indépendants des volontés humaines. L'homme qui se berce éternellement d'illusions et dont l'existence n'est qu'un enchaînement de désillusions, se figure volontiers dans son orgueil qu'il les dirige. Il n'en est rien. Ils arrivent et se succèdent indépendamment de son bon plaisir. Et alors qu'il croit les diriger, il est tout simplement mené, et mené comme un enfant, par eux. S'il regimbe, ce n'est pas l'événement qui rate, c'est l'homme qui est brisé par lui. L'homme supérieur a le sens de ce fait, et il fait tous ses efforts pour saisir la philosophie intime des événements de son temps, pour se mettre à leur hauteur, pour en tirer parti le plus possible et pour les rendre féconds en œuvres de bonté et de beauté. Ce qui se peut toujours, car chaque siècle, si bousculé soit-il par les passions des hommes, a son beau côté.

C'est ce qu'avait compris Madame Marie du Sacré-Cœur. Elle comprit son temps comme personne ne le comprenait, du moins au point de vue où elle se plaçait. Elle étudiait les événements du passé, elle regardait ceux du présent, elle préparait ceux de l'avenir. Les événements du passé lui donnaient de fortes leçons. Ceux du présent l'effrayaient, et avec raison. Toute son ambition était d'adapter les âmes à ceux de l'avenir.

Créer des AMES pour les donner à Dieu, à l'Église, à la société, voilà ce qu'elle ambitionnait; créer des âmes et non pas des avortons, des âmes et non pas des êtres pusillanimes, débiles, malingres, névrosés, sans volonté, sans idée, sans foi, sans amour. Tel fut le rêve magnifique de cette âme, qui était encore plus magnifique que son rêve. Et ce rêve, c'est dans l'éducation de la jeune fille qu'elle chercha surtout à en faire une réalité.

La jeune âme qui serait élevée d'après les principes d'éducation contenus dans les livres de Madame Marie du Sacré-Cœur, serait, au point de vue de la piété, le plus bel idéal de jeune fille chrétienne qui se puisse rêver, généreuse et virile dans sa Foi et passionnée d'amour pour Dieu, non d'un amour de bigote concentré en d'in vraisemblables et innommables petites pratiques de dévotion niaises, mais de cet amour fort qui engendre les martyrs et qui,

en fait de dévotion, s'affirme par la pratique de l'essentielle, celle de l'Eglise, celle de la splendide, merveilleuse et si poétique liturgie catholique (1).

« Le Christianisme, écrivait cette admirable éducatrice chrétienne, ne consiste pas uniquement dans les *pratiques extérieures*, dans la *multiplicité des dévotions sans âme*, et souvent sans raison, pas plus qu'il ne suffit, pour être chrétien, d'être collectionneur de médailles, de scapulaires et autres dévotions. Le Christianisme est une doctrine qui, s'infusant, pour en devenir partie intégrante, dans la vie du chrétien, fait circuler dans son être, dans toutes ses actions, une sève spéciale, ayant sa source dans le *Credo*. Cette Foi là, doit faire battre le cœur et circuler le sang, être le régulateur de la vie, le principe directif de toute l'existence. Le chrétien est l'être énergique et fort qui, né du sang de la flagellation, pénétré de la grandeur du Calvaire, met au second plan dans sa vie l'intérêt personnel, pour sacrifier tout au devoir et à l'abnégation. S'il faut donner son sang, il sait que Jésus a versé tout le sien; s'il faut abandonner des honneurs pour accepter l'ignominie, il a assisté au couronnement d'épine, et ce n'est pas en vain qu'il est disciple de Jésus. »

Quelle sublime leçon! Une seule page de cette élévation devrait suffire pour faire aimer et vénérer celle qui l'a écrite avec une plume trempée dans le sang du Christ!

Les leçons de religion que Madame Marie du Sacré-Cœur inscrivit dans son programme d'éducation, feront de la jeune fille un esprit à la Foi robuste, fortement trempé et inébranlable. Les vaines querelles des petits philosophes humains contemporains, les sots préjugés antireligieux d'un monde fat et sensuel, les grotesques et abracadabrantes calomnies sans cesse renouvelées et ressassées, et contre l'Evangile, et contre le Christ, et contre l'Eglise, n'auront aucune prise sur des intelligences féminines cuirassées par un tel enseignement.

Quant à l'éducation de l'esprit, on sait combien pauvre et maigre est la ration qu'on sert en général à la jeune fille. Tous les livres à l'usage des élèves du sexe féminin en font foi. La jeune fille sort de classe avec un bagage intellectuel excessivement mince. En réalité, c'est le néant! Elle ne sait rien ou presque rien. Elle ne connaît les choses que par leur petit côté. Elle a une toute petite idée de tout. Elle ne connaît rien à fond. Madame Marie du Sacré-Cœur voulait meubler l'intelligence de la femme, non seulement d'une connaissance raisonnée de la Foi, mais aussi de solides notions philosophiques, morales, scientifiques et même économiques.

« Pourquoi donc, écrivait-elle encore, au lieu de retenir si longtemps nos jeunes filles sur l'histoire antique, grecque et romaine, ne leur donnerions-nous pas des notions élémentaires de droit et de législation, étudiées à la lumière des grands principes de justice et d'honnêteté? Pourquoi aussi ne les mettrions-nous pas un peu au courant des grandes questions qui sont les

(1) « N'habitons pas nos enfants à toutes ces *jolies* prières qui font *pleurer*, contentons-nous des formules si *belles*, si *substantielles*, si *chrétiennes* surtout de la *Sainte Liturgie*. »

(M^{me} MARIE DU SACRÉ-CŒUR.)

causes initiales des secousses actuelles : questions religieuses, questions philosophiques, questions sociales, questions d'économie politique ? Non pour qu'elles en fassent leur occupation, mais pour que, lorsqu'elles en parleront, puisque tout le monde en parle, elles y apportent des idées saines et justes, pour qu'elles puissent défendre la cause de Dieu, celle de la justice, et pour qu'elle ne risquent pas de perdre leur Foi ».

Il est inutile que j'insiste davantage sur le programme d'éducation à la fois religieuse et intellectuelle de cette grande éducatrice. Il a été suffisamment exposé ici, et d'une façon très sérieuse en même temps que très ferme, par M^{me} la Comtesse Ed. de Liedekerke. Je ne pourrais que répéter moins bien ce qu'elle a si parfaitement écrit.

Mais je n'ai pas voulu laisser partir cette âme vaillante de ce monde, sans rendre hommage à son zèle de feu et à son courage, et sans lui envoyer, au nom de *Durendal*, un salut de regret, d'affection et de haute et enthousiaste sympathie. Les femmes supérieures sont tellement nécessaires à notre monde inquiet, désesparé et échevelé, qu'on ne saurait trop regretter le départ prématuré d'une seule.

Heureusement celle que nous regrettons n'est pas morte tout entière. Elle vit et vivra éternellement dans son œuvre écrite, si puissante et si vigoureuse, si merveilleusement, si fortement pensée et si délicatement formulée. Mères de famille, éducatrices, institutrices, lisez cette œuvre. Faites-en votre livre de chevet. Méditez-le. Il ne suffit pas de le lire. Il est trop substantiel pour qu'une simple lecture suffise à en épuiser la sève exubérante. Vous en tirerez plus de profit, qu'en lisant toute la bibliothèque de tant de livres fades composés par des médiocrités, sur la grande question de l'éducation féminine, qui préoccupe comme de juste, de plus en plus, ce dont nous nous réjouissons, tous les gens qui pensent et qui ont l'âme un peu haute.

On sait les idiots calomnies dont les sots ont abreuvé M^{me} Marie du Sacré-Cœur aux premières heures. Il est difficile de se faire une idée de la haute fantaisie des fables inventées sur son compte par ses ennemis, où « la religieuse, pas plus que la femme, n'était épargnée ». On alla jusqu'à dire qu'elle supprimait la messe de son programme d'éducation ! On lui imputait des phrases qu'elle n'avait jamais écrites. « Que de phrases ont été placées entre guillemets et reproduites à l'infini comme extraites de mon livre, et qui ne renferment pas un mot de moi ! D'autres sont si foncièrement dénaturées qu'elles laissent l'impression radicalement contraire à celle que j'ai eu l'intention de produire. » Ce fut une bien douloureuse et cruelle amertume pour cette âme délicate et exquise.

Mais les beaux jours ne sont-ils pas précédés du brouillard ? Celui-ci ne tarde pas à être évaporé par la force du beau et bon soleil. Il lance en gerbes lumineuses sur la terre ses rayons d'or et aussitôt tout rit dans la nature. Le ciel déploie son voile d'azur. Les fleurs ouvrent leur calice et parfument l'atmosphère. Les oiseaux gazouillent dans les arbres. Les grillons chantent dans les blés. Les abeilles bourdonnent dans le cœur des roses. Les poules caquètent dans la basse-cour. L'âme humaine s'épanouit dans la vie et partage la joie universelle.

Le mélancolique hiver aux journées noires assombries d'épais nuages, qui inaugura le laborieux apostolat de la vaillante éducatrice dans la vigne du Maître, ne tarda pas à faire place à un serein et joyeux printemps plein de promesses pour l'été à venir. Le Christ consola et soutint lui-même sa Fille, sa Vierge, son Epouse, par la bouche de son Vicaire : « Lève-toi, mon amie, lui dit-il avec l'auteur du *Cantique*, et viens. Voilà que l'hiver est passé, la froide bise s'est évanouie et les fleurs ont fait leur apparition dans notre vigne ».

Si M^{me} Marie du Sacré-Cœur fut combattue, et combien durement et injustement, même par des catholiques, elle eut la consolation bientôt d'être puissamment encouragée et soutenue par la plus auguste autorité qu'il y ait sur la terre. Et ce détail nous le tenons d'elle-même. Elle nous avait prié, dans sa douce modestie, de ne pas trop en faire état durant sa vie. Mais sa mort nous autorise à le faire maintenant.

Léon XIII fit venir à Rome l'illustre religieuse. Elle n'eut pas de peine à convaincre un esprit aussi pénétrant et aussi élevé, et qui est sans conteste le plus puissant cerveau de ce siècle. Du coup, le Pape saisit l'élévation et la portée des puissantes et fécondes idées éducatrices de la religieuse. Il devina les desseins de Dieu sur elle. Il lui dit qu'elle avait une mission et une mission magnifique à accomplir en France, et qu'elle ne devait pas broncher, ni se laisser intimider par les faibles et les pusillanimes. « Ils vous attaqueront, lui disait le Saint Père, ils vous calomnieront. Il y a même des catholiques qui ne vous comprendront pas. Moi-même je serai peut-être impuissant à vous aider. Mais je vous approuve, je vous bénis et Dieu est avec vous. Cela doit vous suffire ! »

Elle fut bien vengée, par ces fortes paroles venant de si haut, de toutes les vilénies dont elle fut l'objet dans le principe.

La voilà partie, mais son œuvre reste. Elle est en bonnes mains. On nous écrit de Paris que l'institution de Sainte-Paul est florissante, que le nombre des élèves s'accroît sans cesse, qu'ils remportent des succès inouïs même aux examens officiels.

Et ce qui reste surtout, c'est l'œuvre écrite de cette âme d'élite, cet admirable manuel de l'éducation de la femme catholique, où tous ceux qui ont pris à leur charge la redoutable mission de faire de grandes et vraies chrétiennes, des femmes fortes et distinguées, trouveront éternellement les enseignements les plus sérieux, les plus complets et les plus remarquables qui aient jamais été donnés sur cette matière délicate. Ce livre suffit, à mon avis. Il remplace avantageusement et définitivement tous ceux qui ont été écrits jusqu'à ce jour sur ce sujet.

M^{me} Marie du Sacré-Cœur a traité la matière à fond; elle l'a épuisée, pour ainsi dire, et elle l'a fait avec une maîtrise sans égale.

HENRY MÖLLER.



Les Fleurs Légendaires

des Pays du Ciel

(Suite)

—

IV

Les Titans Malheureux



AVANT les dieux, les Titans possédaient le Ciel, la Terre et l'Eau. Mais les dieux vinrent, et Zeus gardait les foudres dans sa main, et le Feu lui obéissait.

Il y avait le vieux Titan Atlas qui était plein d'orgueil à cause de sa force, et de son corps si grand et de ses bras robustes qui portaient, sans fatigue, un monde. Et Zeus punit Atlas en chargeant ses épaules du Ciel immense et courbe qu'il devait soutenir.

Et il était là, sans ami, immobile et pesant comme une montagne très haute. Et le Jour et la Nuit passaient devant ses yeux sans s'arrêter jamais. Et la porte de l'Orient, et la porte de l'Occident s'ouvraient et se fermaient en même temps sur eux, aux deux bouts du Ciel étoilé que soutenait le vieil Atlas.

C'est ainsi qu'il vécut sa longue éternité.

Et Prométhée, frère du grand Atlas, était l'ami des hommes. Il allumait pour eux le feu de leur foyer et le faisait jaillir des branches sèches et le faisait brûler avec des flammes claires. Mais Zeus souffla sur le foyer des hommes et éteignit la joie de leurs maisons. Alors Prométhée s'éleva dans un char ailé merveilleux; il s'éleva jusqu'au Soleil, en prit une étincelle, la mit dans un roseau et la porta aux hommes. Mais tandis que le feu du Ciel brillait dans la maison des hommes, Zeus châtiât durement Prométhée. Il l'enchaîna sur un rocher au bord de l'Océan, et les douces Océanides, les filles de la Mer, pleurant comme des femmes, le plaignaient dans leurs chants, et toute la Mer gémissait autour du grand captif qui ne voulait se lamenter. Et Zeus lui envoyait chaque matin son aigle, et l'aigle, vorace et cruel, mangeait le foie de Prométhée dans sa poitrine; le foie se reformait sans cesse et le supplice était sans fin.

Mais Hercule vint un jour : il était *le plus fort*, il était bon et Zeus l'aimait. Hercule brisa les anneaux dans la pierre et délivra le triste Prométhée.

Il y avait encore Epiméthée, le frère des autres Titans, et qui vivait parmi les hommes. Et Zeus, pour se venger d'eux tous, leur envoya Pandore.

Elle était parfaitement belle. Les dieux l'avaient pétrie de terre, avec des larmes et de l'eau, et Zeus l'avait touchée pour lui donner la vie.

Pandore vint parmi les hommes et demeura auprès d'Epiméthée. Elle avait apporté du Ciel un vase clos renfermant des choses précieuses qu'elle-même ne savait pas. Et chez Epiméthée, par un ordre de Zeus, elle avait déposé le vase. Mais, à la fin, parce qu'Epiméthée et les hommes l'en suppliaient, Pandore prit le vase avec ses belles mains et en souleva le couvercle. Alors il en sortit, dans un tourbillon noir, tous les maux de la terre : les maladies, les fatigues, la faim, la pauvreté, tous les tourments...

Mais, près des hommes, au bord du vase refermé, restait avec ses ailes pures, l'Espérance aux beaux yeux que retenait Pandore afin de consoler le monde.

Et ceci est l'histoire des Titans malheureux que les dieux ont vaincus.

V

Narcisse à la Fontaine

Narcisse, l'enfant du fleuve qui coule dans la Grèce en formant de belles fontaines, s'étant assis, regardait l'eau.

Et dans l'eau, les yeux de Narcisse le regardaient aussi comme une double image. Et Narcisse fut joyeux et se pencha plus fort, se pencha, se pencha comme une tige souple et riait de bonheur à l'autre visage approché.

Narcisse mira son front, ses cheveux, son cou blanc, son regard bleu, ses lèvres. Narcisse aima l'autre Narcisse et voulut l'embrasser. Mais la Fontaine recevant le baiser, prit l'enfant tout entier dans ses eaux transparentes et le changea en fleur.

Et la fleur mira sa corolle, son col penché, sa grâce fine, au bord de la fontaine où s'accomplit ainsi sa merveilleuse destinée.

VI

Le Berger endormi

Dans les plaines du Ciel, Argos aux yeux nombreux gardait une génisse blanche. Et c'était Io, la jeune fille qu'une déesse avait ainsi changée. Et Io portait au front la lune dont on voit les cornes brillantes dès que le jour s'enfuit.

Argos, le pâtre aux cent yeux vigilants, surveillait Io, la prisonnière. Mais Hermès, traversant le ciel au point du jour, s'en vint fermer les portes de la nuit. Il s'arrêta voyant la tristesse de Io, immobile au milieu des étoiles brillantes qui étaient les cent yeux d'Argos. Il s'arrêta et prit sa flûte et en joua très doucement.

Et le berger du ciel peu à peu s'endormit. Hermès, éteignant les étoiles, fermait ses nombreuses paupières et la génisse blanche, libre enfin, disparut emportant à son front le croissant rose de la lune.

VII

Les Cinquante Pleureuses

Un grand vaisseau passait sur les flots de la mer. Il venait de l'Égypte et volait vers la Grèce comme un oiseau rapide, et portait sous ses voiles Danaos et ses filles.

Car Danaos, le roi, et les cinquante Danaïdes s'enfuyaient poursuivis par Egyptos et tous ses fils.

Et les fils d'Egyptos voulaient prendre pour femmes, les filles de Danaos qui ne le voulaient pas. Et quand le grand vaisseau toucha la terre grecque, on voyait au loin sur les eaux se hâter les barques d'Égypte. Et Pélasgos, le bon roi de la ville où avaient abordé les tristes Danaïdes, promit qu'il les protégerait.

Mais les fils d'Egyptos venus sur le rivage luttèrent contre les guerriers de la ville et enlevèrent les filles de Danaos, qui criaient de détresse, et détestant leurs maîtres, cherchaient à les faire mourir.

Or, une nuit les filles de Danaos, devenues folles de douleur, tuèrent les fils d'Egyptos. Alors commença leur supplice. Et les cinquante sœurs condamnées par les dieux à n'espérer jamais, se suivaient en marchant de la source à la tonne qu'elles s'efforçaient de remplir. La tonne immense était sans fond. L'eau des cruches fuyait comme leur courage épuisé et leurs larmes tombaient avec cette eau méchante dans le vide éternel.

VIII

Eurydice au Doux Nom

En ce temps-là, vivait dans le pays de Thrace, un merveilleux enfant. Il s'appelait Orphée, et son nom signifie *lumière qui guérit*, car ceux qui l'approchaient, voyant ses beaux regards, et sa chevelure dorée, et toute la splendeur et la douceur de sa bonté, en recevaient, comme une vraie lumière, la bénédiction et la joie. Mais quand Orphée chantait, avec sa lyre en main,

des prières aux dieux, les feuilles mêmes dans les arbres frissonnaient de bonheur, et les panthères adoucies suivaient ses pas mélodieux en caressant de leur fourrure ses pieds nus.

Orphée un jour quitta son pays, et partit. Il voyagea par les montagnes, et le long de la mer et dans la vieille Egypte où des prêtres savants lui enseignèrent maintes choses. Alors, étant venu dans la Grèce au ciel clair, il comprit tout à coup la langue de ses dieux, et servait Zeus, Dionysos et Apollon et chantait pour eux tous ses chants.

Ce fut dans un lieu plein de fleurs qu'Orphée rencontra Eurydice. Il l'aima plus que tout au monde et devint son époux. Et quand Orphée disait le doux nom d'Eurydice, il n'y avait nulle musique qui fût plus belle que sa voix.

Mais Eurydice, un jour, courant dans la forêt, fut atteinte par un serpent dont la morsure la tua. Son ombre descendit où les dieux de la mort gardent tous ceux qui meurent. Et Orphée s'en alla, et seul avec sa lyre, marchait sous les grands arbres, chantant comme l'on pleure.

Et les dieux l'ayant entendu, pour ces chants merveilleux eurent pitié de lui. Et Orphée sut par eux le chemin bien caché du royaume des Ombres, et qu'ayant trouvé Eurydice, il pourrait l'emmener s'il marchait devant elle détournant le visage et ne prononçait pas son nom avant d'avoir revu la clarté du soleil.

Orphée portant sa lyre, gagna les plaines d'ombre où les dieux de la mort gardaient son Eurydice. Il la vit, et son nom s'échappa de ses lèvres, et, malgré lui, parce qu'il aimait tant et que sa joie était immense et le chemin trop long jusqu'au Soleil promis, il se retourna lui parlant avec sa voix mélodieuse.

Mais, dans cet instant même, elle s'effaça de sa vue et retourna parmi les ombres : Ainsi l'avaient voulu les dieux.

Orphée revit le jour ; et chantant comme on pleure, le doux nom d'Eurydice, bientôt se coucha et mourut.

Et c'était dans un lieu rempli de fleurs nouvelles et dans une saison pleine de souvenirs.

(A continuer.)

JEAN DOMINIQUE.





(Photo Alinari & Co., Florence.)

LA RENCONTRE DE SAINT FRANÇOIS ET DE SAINT DOMINIQUE

GOZZOLI

(Eglise de Saint-François, à Montefalco)

Introduction à un Cours

d'Histoire de la Peinture ⁽¹⁾



LORS des belles fêtes par lesquelles Anvers célébra naguère avec tant d'éclat le trois-centième anniversaire de la naissance d'Antoine Van Dyck, parmi tous les discours prononcés dans la grande séance académique et au pied de la statue de l'illustre peintre, deux paroles me frappèrent particulièrement et sont restées gravées dans ma mémoire.

Chargé de palmes et de couronnes, le long cortège des nombreuses délégations envoyées par tous les pays de l'Europe, venait de déboucher sur la petite place de l'Ancien Musée et se massait en rangs serrés autour de la statue. Les derniers accents d'un hymne chanté par des chœurs d'enfants cachés dans les bosquets du jardin de l'Académie venaient de s'éteindre.

Par cette chaude et calme après-midi d'été, cette place remplie d'hommes recueillis devenait comme un sanctuaire au centre de la vieille ville. Un silence absolu s'était établi, lorsque le bourgmestre Van Ryswyck monta les marches du socle de la statue et se mit à parler de l'aimable et glorieux enfant d'Anvers, avec l'éloquence émouvante et facile qu'on lui connaît :

« Les rares qualités, dit-il, qui distinguaient l'artiste que nous remémorons aujourd'hui, cette compréhension innée du Beau avec cette force étonnante

(1) Cette conférence fut donnée devant l'auditoire de l'extension universitaire catholique pour dames d'Anvers, en manière d'introduction à un cours d'histoire de la peinture.

au travail, à qui les devait-il? Après Dieu c'était l'esprit profondément artistique du peuple anversois qui les lui avait données. Sa mère était une femme d'élite, probe, active et vouant à l'art ce culte qui distingue notre population depuis de longs siècles.

» Et de nos jours encore, continua-t-il, lorsqu'une jeune mère rêve près du berceau de son premier-né, quel genre de bonheur, de succès et de gloire entrevoit-elle pour lui? Le voit-elle couvert des lauriers du soldat victorieux, rêve-t-elle de le voir briller dans les assemblées politiques et devenir un personnage influent dans l'Etat? Son idéal est plus modeste et en même temps plus élevé. A travers ses sourires et ses larmes, elle le voit couronné dans les concours de l'académie, fêté par les touchantes acclamations de ses concitoyens et plus tard devenu l'émule de ces grands artistes qui font la gloire de sa ville natale et dont les noms lui sont rarement inconnus. Voilà le rêve de la vraie mère anversoise près du berceau de son fils, et ces rêves ne sont pas sans influence sur la première éducation (1). »

Et dans la grande séance académique où les orateurs des plus illustres corps artistiques s'étaient fait applaudir, notre savant historien, M. Max Rooses, analysant le talent si complexe de Van Dyck, s'arrêtait avec une profonde admiration devant ses : *Mater Dolorosa* et ses *Pieta*. De toutes ses peintures religieuses, disait-il, celles où il traite ce sujet et il semble l'avoir abordé souvent avec prédilection, sont les plus empoignantes et les mieux exécutées. Il a réussi à exprimer d'une manière aussi intime que magistrale la douleur de la Vierge-mère devant le corps inanimé de son divin Fils.

Ces paroles me paraissent un juste hommage rendu à l'influence de la femme dans les arts et spécialement dans la peinture. Ses joies les plus intimes comme ses douleurs les plus sacrées s'y trouvent en contact direct avec les émotions artistiques, les pénètrent et les exaltent.

La femme effectivement occupe une large part dans la formation de l'âme de l'artiste. Cette influence exercée dès l'enfance est souvent décisive. Et plus tard, c'est en elle encore que l'artiste trouve l'inspiratrice de ses compositions les plus attrayantes, les plus délicates et les plus expressives.

Aussi voyons-nous que, dans le cours des temps, l'art s'est élevé ou rabaissé d'après que l'idéal de la femme s'est modifié dans l'un ou dans l'autre sens chez les artistes. Suivre de près cette transformation à travers l'histoire de l'art serait une étude capable de constituer à elle seule l'objet de ces causeries. On pourrait en quelque sorte y rattacher toute l'histoire de la Peinture.

Quelque féconde que cette idée se présente à moi, je ne ferai que l'esquisser en quelques traits.

Dans la société antique, la femme n'occupait certes pas la place à laquelle elle a droit et qu'elle conquiert tous les jours davantage par la force expansive de l'idée chrétienne. La recherche du plaisir brutal alliée à l'abus de la force matérielle dominait l'humanité.

(1) Je ne prétends pas faire ici une citation textuelle; je rapporte de mémoire.

Les poètes et les artistes grecs néanmoins, mieux encore que les philosophes, avaient célébré la dignité de la femme. Il suffit de rappeler les figures immortelles d'Iphigénie et d'Antigone. La sagesse et la chasteté symbolisées par Minerve et l'héroïsme par les Amazones ont été les thèmes favoris de l'art grec à son apogée. L'Athena Parthenos, de Phidias, a été autant et plus fêtée dans l'antiquité que son grand Zeus d'Olympie.

C'était l'époque de la plus haute culture intellectuelle et morale des Grecs. Tant que le culte de Minerve sût dominer celui de Vénus, cette grandeur se maintint, et l'art grec commence à décliner du moment que les artistes, suivant la pente générale et accélérant eux-mêmes la chute, cherchèrent leurs inspirations non plus sur les hauteurs de l'acropole, mais dans les bouges de Corinthe. Vénus eut dorénavant plus d'admirateurs que Minerve et sa beauté célébrée d'abord avec un sens esthétique fort élevé, d'où le sentiment d'une supériorité quasi-divine n'est pas exclu, comme dans la Vénus de Capoue, par exemple, devint bientôt toute humaine et alla toujours se matérialisant. Le raffinement remplaça de plus en plus l'inspiration. Les bacchantes prirent la place des Amazones et l'idéal de la femme, à part quelques retours momentanés, ne conserva presque plus rien de sa pureté première.

Rome antique n'avait pas d'art à elle, mais à la suite des légions victorieuses elle importait l'art parmi les dépouilles de la Grèce vaincue. L'art était moins un produit du sol romain qu'une conquête; il ne répondait pas à une aspiration naturelle du peuple-roi, mais à un besoin de luxe. Ce n'est qu'en architecture, l'art pratique par excellence que Rome sût innover. Pour la sculpture et la peinture, elle fut entièrement tributaire de la Grèce et la décadence de l'art grec un moment ralenti sur le sol nouveau, où il était transporté, se précipita bientôt parallèlement à la décadence romaine. Mais Rome avait son idéal de la femme très caractérisé et bien différent de celui des Grecs. Cet idéal plus concret, si je puis ainsi m'exprimer, plus pratique se personnifiait dans les vestales et dans les matrones romaines. Dans les vierges chargées de veiller au feu sacré, symbole de l'éternité et de la divinité de la patrie. On avait foi en elles. Elles savaient qu'un instant d'oubli valait la mort et elles veillaient froides, dures et fortes comme une rangée de cariatides de marbre supportant le poids du grand édifice.

L'autre idéal était l'épouse respectée, partageant la vie et les honneurs de son mari dans une beaucoup plus large mesure que les autres peuples de l'antiquité ne l'avaient connu. La matrone romaine a laissé une trace bien nette dans l'art. Ce sont bien des commandes faites par des Romains, ce sont des portraits de leurs femmes que ces statues majestueuses aux savantes coiffures et drapées dans leurs larges pallas. Ces grandes dames redisent encore avec leurs physionomies si particulières et si fières tous les honneurs dont on les entourait et toute la dignité que représentait l'épouse d'un patricien romain. En les contemplant, on comprend que, semblables à la femme de César, elles ne pouvaient pas même être soupçonnées, tant il y a de grandeur et d'austère vertu dans leurs traits et dans leur maintien.

A l'époque où le christianisme s'introduisit à Rome, cet idéal de la matrone romaine existait toujours, quoique rarement réalisé dans toute son intégrité

ailleurs que dans les statues. Les premières peintures, représentant la mère de Dieu, sont absolument semblables au type convenu des matrones romaines. On sent que les modestes artistes qui les ont tracées dans les catacombes n'ont pas trouvé de manière plus digne et n'ont cru devoir rien changer à ce type pour représenter celle qui avoisine de plus près à la sainteté même.

Un autre idéal féminin, plus souvent reproduit dans ces peintures chrétiennes primitives, sont les orantes. On personnifiait les âmes en prières par des femmes simplement revêtues de la longue stola, les mains et les yeux levés au Ciel. Ces peintures se retrouvent en grand nombre dans les catacombes et cette personnification de l'âme en prières par une femme idéale, quoique se rattachant par certains côtés à la tradition grecque, devient un des traits caractéristiques de l'art des premiers chrétiens.

Pour des raisons diverses la représentation des personnes sacrées était plutôt rare tant que durèrent les persécutions, mais au sortir des catacombes après trois siècles d'obscurité et de souffrances lorsque les premières églises s'élevèrent glorieuses à la face du soleil et que la munificence des empereurs convertis se plût à les décorer somptueusement, les figures triomphantes du Christ et de la Vierge devinrent le centre de toutes les peintures décoratives et des mosaïques dont on recouvrit les murs des basiliques, et depuis lors on peut dire que la figure de Marie devint et ne cessa plus d'être l'idéal de l'art chrétien.

Tous les attraits et toutes les vertus de la femme se concentraient en elle. Elle résumait, en effet, tout ce l'antiquité avait entrevu de grandeur et de beauté avec en plus des vertus et des tendresses que Rome ou la Grèce n'avaient jamais pu comprendre. En elle l'art glorifia l'humilité et la souffrance, ce qu'il n'avait jamais fait jusqu'alors, car son nouvel idéal avait été une femme pauvre et souffrante de toutes les souffrances de son divin Fils. On peut dire que tout l'art chrétien et spécialement toute la peinture se rattache à cette figure unique, qui est le trait d'union entre Dieu et l'humanité. D'après l'esprit dominant des époques et le tempérament spécial des artistes, on la représenta glorieuse, douloureuse ou joyeuse même de nos joies humaines. Isolée ou mêlée aux grandes compositions bibliques, c'est elle qui se trouve au premier plan de l'art, dont elle semble devenue l'inspiratrice par excellence. L'idéal de la femme, cherché et rêvé durant tant de siècles, était enfin trouvé, et lorsque désormais l'art s'en écartera de propos délibéré et que dans l'interprétation de la beauté féminine, il oubliera les principes qui sont venus l'annoblir et la relever, il retournera fatalement au paganisme, mais ira plus loin en s'enfonçant dans un matérialisme pessimiste où la femme nous apparaîtra frivole, sensuelle, provoquante ou simplement abjecte.

Il importe grandement pour le bonheur de l'humanité et pour le respect et la dignité de la femme que l'idéal féminin dans l'art soit très élevé.

L'influence de l'art dans l'éducation est grande et tend à se développer de jour en jour davantage par la facilité des moyens de reproduction que la photographie, avec ses multiples applications, nous apporte.

L'art n'est pas d'une importance aussi secondaire que paraîtraient le faire croire les programmes des maisons d'éducation où en dehors de la littérature,

l'art n'est qu'un simple agrément. L'appellation d'arts d'agrément peut avoir du bon, si l'on veut tout simplement reconnaître que les leçons d'art sont en général moins ennuyeuses que beaucoup d'autres, mais il faut avouer que l'art d'agrément n'aboutit, quand tout va bien, qu'au joli, tandis qu'il importe de faire comprendre aux jeunes intelligences que l'art et la poésie, sous toutes ses formes, doivent répondre à l'aspiration innée de notre cœur vers le beau, et que tout en goûtant les plaisirs que l'art nous procure, nous ne pouvons nourrir sûrement cette aspiration que par tout ce qui tend à la beauté absolue, que l'objet dernier de cette aspiration est supra-terrestre, que le contempler sans voiles sera la récompense de ceux qui auront su remonter jusqu'à sa source le rayon de la beauté, qui vient nous réjouir ici-bas et que ce rayon ne se met jamais en travers de celui qui nous éclaire et de cet autre qui nous réchauffe, c'est-à-dire du vrai et du bien, mais qu'ensemble ils convergent vers le même foyer, et que ce foyer est Dieu lui-même.

Et ici, il faut bien que je rencontre la fameuse théorie de l'art pour l'art.

L'art peut-il être à lui-même sa fin dernière et les artistes n'ont-ils à tenir compte en rien, ni de la vérité philosophique, ni du bien moral? Cette question se pose souvent dans des circonstances parfois fort épineuses, et des débats aigus ont surgi autour d'elle.

En principe la réponse ne pourrait être douteuse. La fantaisie de l'artiste ne saurait tout excuser et il est faux de dire que l'art purifie tout ce qu'il touche.

Parmi les nombreuses définitions qu'on a données du beau, les deux qui ont paru les plus complètes, sont : que le beau est la splendeur du vrai et que le beau est la splendeur de l'ordre. L'ordre semble impliquer l'idée de vrai et de bien, et résumer plus complètement tout ce qui est digne de resplendir. Mais plus la chose à définir est simple, plus la définition tend à répondre par la question. La splendeur n'est-elle pas déjà synonyme de la beauté?

L'idée du beau est innée dans l'homme, et l'art dans ses différentes formes s'applique à le célébrer. Si par la thèse de l'art pour l'art on veut entendre l'art pour le beau, nous pourrions parfaitement l'admettre, pourvu qu'il s'agisse du beau absolu, mais s'il s'agit d'une beauté relative uniquement à la satisfaction de nos sens, cet art-là, en s'éloignant du bien moral ou s'identifiant avec la recherche du plaisir, nous éloignera souvent du bonheur. Il lui arrivera trop facilement de remuer des fanges et je doute qu'il les touche avec le désir de les purifier.

Il est vrai qu'en pratique, bien des genres d'art n'ont à se préoccuper de cette question que d'une manière générale. Si dans certaines de ses formes l'art peut servir d'interprétation au dogme ou revêtir un caractère directement moralisateur, tel n'est pas cependant son rôle essentiel. Son influence sera heureuse, rien qu'en nous faisant jouir du beau, et la peinture, par exemple, est fidèle à sa mission en nous faisant admirer la ligne ou la couleur des objets les plus infimes de la création; l'œil de l'artiste découvre des perles et des pierres précieuses où le vulgaire ne les chercherait point, et la main du maître seule peut les polir et les sertir. Mais du moment que l'art met l'homme en scène, il n'est pas indifférent qu'il y apparaisse de telle ou de

telle manière, il y apporte toujours sa responsabilité et ne pourrait s'y soustraire. Prétendre le contraire serait aboutir à la fameuse assertion d'un poète paradoxal : « n'importe l'action pourvu que le geste soit beau ».

La peinture si impressionnante et si entraînante des passions humaines est une puissance pour le bien comme pour le mal, et si l'art ne doit pas toujours prêcher, il ne peut en aucun cas exciter au mal. Et même lorsqu'il nous invite à la simple contemplation des attraits de la beauté corporelle, son rôle est épineux et à mesure qu'il découvre les perfections du corps son intention doit s'épurer. Si vous soustrayez à l'âme, à l'esprit, ce que vous accordez au corps et à la matière vous risquez d'entraîner le spectateur dans cette voie descendante où l'art lui-même ne tardera pas à s'abîmer.

L'art a donc une mission supérieure à celle d'amuser simplement, il doit élever et annoblir.

On semble l'avoir bien compris aux grandes époques. L'art était alors avant tout réservé à l'expression des plus nobles sentiments. Il était comme la fleur poussant tout naturellement du sol de la patrie, des croyances du peuple et de ses aspirations. Ceci nous explique l'enthousiasme qui transportait les foules à l'apparition de certaines œuvres. Les exemples de ces triomphes sont nombreux dans l'antiquité. Ils se répétèrent à la fin du moyen âge et au commencement de la Renaissance avec les caractères de grandeur et d'exubérance propres à cette époque inoubliable.

Lorsqu'en 1310, Duccio acheva, pour la cathédrale de Sienne, sa célèbre vierge entourée d'anges et de saints, un immense rétable dont les plus importantes parties nous ont été conservées jusqu'à ce jour, malgré le vandalisme des esthètes de là-bas au xvii^e siècle; « elle fut portée en procession au dôme, dans un beau jour de juin, au milieu des manifestations les plus joyeuses, au son des cloches et au bruit des fanfares, avec un immense cortège, où figurait le clergé, les magistrats et tous les ordres religieux, derrière lesquels se pressait une multitude de citoyens, avec leurs femmes et leurs enfants. Pour le grand nombre, c'était une fête à la fois patriotique et religieuse, car beaucoup marchaient en priant et tenant un cierge à la main; les boutiques de la ville étaient fermées et, suivant un usage constamment pratiqué par les Siennois, il y eût, en guise d'actions de grâces, d'abondantes distributions d'aumônes ». Ces détails, racontés par Rio dans le premier volume de son *Histoire de l'Art chrétien*, sont puisés dans Vasari et dans les archives de la ville de Sienne.

La madone que Cimabue peignit pour Santa Maria Novella avait été visitée dans l'atelier par Charles d'Anjou, en 1267, et ensuite triomphalement portée en procession jusqu'à l'église.

Cent ans plus tard, dans notre Flandre, un triomphe analogue fut fait au magnifique polyptique des frères Van Eyck : l'*Adoration de l'Agneau*, et l'on pourrait citer une foule d'autres exemples de l'enthousiasme de tout un peuple acclamant une œuvre commandée pour un endroit déterminé et dont l'exécution satisfaisait pleinement l'attente de ceux qui l'avaient demandée à l'artiste de leur choix.

Les plus beaux tableaux de nos musées, de nos palais et de nos églises, sans parler des fresques qui décorent encore les murs où elles furent tracées,

sont toutes ou presque toutes des œuvres commandées aux artistes pour un endroit désigné, des œuvres d'art appliqué, comme on les appelle aujourd'hui, en opposition avec l'art pur ou libre, celui-ci relevant uniquement de l'inspiration ou de la fantaisie.

Il semble donc que l'état d'esclavage où languissaient ces pauvres artistes condamnés à travailler sur commande et contre qui on poussait la tyrannie jusqu'à leur imposer un sujet, même à y faire reproduire les traits d'un personnage que peut-être ils n'aimaient pas et qui révoltait leur sens esthétique, que tout cet attirail d'instruments de torture et d'éteignoirs n'a pas été fatal aux envolées les plus hautes du génie.

Et je crois qu'en règle générale, et sans vouloir nier que l'art vive de liberté dans son expression et que souvent il faille suivre la muse par les chemins les moins frayés du Parnasse, l'artiste n'est jamais plus sûr de lui-même et plus entièrement maître de ses moyens que lorsqu'il peut se proposer un but défini, qu'il voit d'avance l'endroit pour lequel il travaille et qu'il tâche de réaliser le vœu de tout un peuple dont les aspirations trouvent tout naturellement un écho dans son propre cœur.

De nos jours, malgré sa grande vitalité et nonobstant une production surabondante où l'offre dépasse de loin la demande, l'art est moins qu'autrefois en contact avec le sentiment du peuple, il est pris en tutelle par l'aréopage des critiques et des esthètes, et les artistes travaillent surtout pour l'amusement de quelques-uns et pour obtenir les suffrages des lettrés. Il nous est fort difficile de juger l'époque à laquelle nous vivons, la distance nous manque pour avoir un coup d'œil d'ensemble et l'avenir seul pourra démêler ce qu'il y a de bien et de mal. Loin de moi l'idée de vouloir médire de l'art contemporain. Il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître que, par certains côtés du moins, l'art a progressé et que nous avons vu naître des œuvres dignes d'être comparées à celles des meilleures époques ; mais il est un fait, c'est que jamais on n'a vu se produire une effervescence aussi malade, jamais les courants contraires ne se sont heurtés avec plus de violence et d'animosité, et plus que jamais *la mode tend à remplacer le goût*. Cela tient en grande partie à ce que notre époque n'a d'autre tendance générale philosophique et religieuse que de n'en pas avoir, et à ce fait que l'opinion publique est trop influencée par la critique d'art du journalisme qui veut du neuf à tout prix et à chaque Salon, ne fût-ce que pour pouvoir placer quelques mots nouveaux, mais la grande raison, me semble-t-il, est celle-ci : c'est qu'en fait d'art aussi bien qu'ailleurs on a abusé de cette belle et sainte liberté qu'on s'imagine avoir enfin conquise. L'art ne sert plus les princes, il ne sert plus l'église, il est désormais son propre maître. Voilà la théorie, mais en pratique il faut bien cependant que les œuvres d'art s'écoulent, qu'elles trouvent acquéreur, que l'art soit protégé, en d'autres termes, ou encouragé. Monsieur l'État protège l'art en achetant pour ses musées, et Monsieur X. en achète pour son fumoir et pour le salon de Madame.

Les œuvres d'art les plus appréciées par les priseurs officiels, passent au musée. C'est l'honneur suprême. Le musée est une nécessité moderne. On les créa d'abord pour abriter les tableaux détournés de leur destination primitive et enlevés aux endroits pour lesquels ils étaient peints. Il fallait bien les

conserver quelque part. Beaucoup de musées ressemblent un peu à des maisons de receleurs, mais comme il y a prescription depuis longtemps, on pourrait encore mieux les comparer à l'Hôtel des Invalides. Les vétérans y sont bien soignés, restaurés et s'y conservent longtemps. On écoute volontiers leurs histoires et l'État s'honore à les traiter si bien, mais il semble toujours curieux d'y voir entrer des jeunes qui n'ont jamais servi. Il est vrai que la plupart du temps, et de l'aveu même de leurs pères et parrains, ils ne seraient pas capables de servir. Le musée moderne est bien la place de l'art sans but et encourage puissamment l'art pour l'art. Aussi les œuvres qui s'y trouvent amalgamées sans aucune idée de suite ne parlent-elles généralement qu'aux hommes du métier. Leur influence esthétique ou morale, si influence il y a, est perdue pour l'ensemble du peuple : les musées ne se trouvent pas sur sa route. Les initiés l'apprécient comme chaufferie et dortoir. Notez bien qu'ici je ne juge pas, je constate et je crois que, dans l'état actuel, il est très heureux que certaines manifestations de l'art pur puissent trouver place dans des maisons aussi bien rentées. Autrefois, on ne connaissait pas les musées. Les chefs-d'œuvre d'Athènes, de Rome, de Florence, de Bruges et d'Anvers se trouvaient là où le peuple accomplissait ses devoirs et servaient à rehausser les actes de la vie civile et religieuse.

Et nous qui vivons en plein siècle de démocratie, nous assistons à l'étrange spectacle de voir l'art libre s'aristocratiser et se plutocratiser tous les jours davantage.

Et suivant la loi des contrastes, alors qu'il développait autrefois aux yeux du peuple des théories de rois et de princesses avec une profusion de velours et de soies ou de lumineuses visions des gloires d'un monde meilleur, il remplit aujourd'hui les salles de nos musées ou les cabinets de quelques riches particuliers de la représentation des objets les plus vulgaires; de choux verts ou rouges magistralement peints, de très habiles caricatures de nos paysans et des scènes les plus hideuses de la souffrance du pauvre peuple. Ou plutôt on prend un sujet quelconque, car il était décrété jusqu'en ces derniers temps que seule la manière et le procédé ont de la valeur, et que le sujet et l'idée sont absolument indifférents, et celui qui, hanté par cet idéal ancien, mais toujours nouveau, préférerait une belle tête animée d'un regard où transparait l'âme à la plus géniale des betteraves, fût-elle « irradiée d'une lumière prismatique », comme je l'ai lu un jour, celui-là retardait considérablement et se voyait traité d'encyclopédiste et de béotien. Un certain revirement semble s'ébaucher de ce côté.

J'admets parfaitement le *suffrage universel* des formes et des couleurs en peinture où chaque objet à sa valeur, mais pas *le pur et simple*, et j'entends conserver quatre voix à l'homme alors que j'en accorderais deux aux vaches et une seule aux betteraves. Il va de soi que le sujet ne fait pas l'œuvre et que la betterave dont nous parlons faisait un meilleur tableau que mainte scène historique faussement comprise et mal peinte, mais il s'agit ici de savoir si tous les sujets sont également dignes de tenter le pinceau d'un homme de talent; si nous sommes matérialisés au point d'admettre que le peintre habile à reproduire d'une façon pittoresque les objets les plus vulgaires s'immorta-

lisera au même chef que l'artiste qui parvient à faire palpiter dans ses œuvres la vie de l'homme et ses états d'âme, en un mot, si le simple plaisir des yeux vaut autant qu'un tressaillement du cœur.

Voilà pourtant où la théorie de l'art pour l'art tend à nous mener. L'œuvre d'art devient un simple objet de luxe et change rapidement de mode avec tout ce qui l'entoure dans les salons. Il sert à amuser les privilégiés et les riches, mais ne concourt plus au bonheur de tout un peuple, comme il le faisait alors qu'il était plus humble et servait une idée ou une cause.

* * *

Dans le courant de ces causeries sur l'histoire de l'art, où je parlerai, aussi objectivement que j'en suis capable, des différentes époques et des écoles, il m'arrivera souvent de faire une distinction entre la partie pittoresque et technique d'une œuvre et l'esprit qui l'anime. Bien des tendances en art resteraient inexplicables et un grand nombre d'œuvres resteraient lettre morte si on ne les examinait à ce double point de vue. J'aimais à faire d'abord une espèce de profession de foi artistique et à faire connaître le point de vue auquel je me trouve.

* * *

Le sujet que je suis appelé à traiter est fort vaste et il faut nécessairement se limiter. Je n'étonnerai pas en avouant que je me sens un peu embarrassé de redire bien des choses qu'un grand nombre connaît autant et mieux que moi.

Voici le plan que je me suis tracé :

Je compte d'abord dire un mot de l'origine de la peinture, de ce qui constitue son domaine et de la place qu'elle occupe relativement aux autres arts.

Nous verrons rapidement ensuite ce que fût la peinture dans l'antiquité, dans les premiers siècles du christianisme et jusqu'à la fin du moyen âge.

Arrivés au xiv^e siècle, nous serons retenus davantage par ceux qu'on est convenu d'appeler les primitifs italiens et nous ferons des haltes à Sienne, à Florence, en Ombrie, à Venise et en Lombardie.

De là nous passerons aux écoles primitives du nord et nous visiterons tour à tour Cologne, Bruges, Bâle, Nuremberg et la France, en étudiant les points de contact de ces écoles entre elles et avec celles du midi, ainsi que les principaux caractères qui les séparent.

Enfin, nous aborderons les grands maîtres de la Renaissance ou tout au moins quelques-uns d'entre eux autour desquels se groupent assez facilement les autres. Nous irons aussi les voir chez eux dans leur entourage. Nous retournerons donc à Florence et de là nous irons faire un séjour à Rome, et nous reviendrons dans les Pays-Bas, mais en route nous nous attarderons de nouveau à Milan et à Venise.

C'est Anvers qui nous retiendra ensuite jusque vers la fin, mais nous nous permettrons une excursion à Amsterdam et une autre plus éloignée à Madrid, et à Séville, s'il nous reste du temps. C'est assez dire que je ne compte parler que des anciens et que je laisserai à d'autres le plaisir de parler des modernes et des contemporains.

* * *

Je me suis demandé, s'il fallait parler des différentes techniques de peinture, j'entends ici les principaux procédés comme l'encaustique, la fresque, la détrempe, la peinture à l'huile, l'aquarelle, le pastel, etc. L'étude même superficielle de cette question nous prendrait beaucoup de temps. Depuis quelques années on s'est occupé beaucoup de rechercher les secrets des procédés employés aux époques anciennes, et dont plusieurs des plus intéressantes paraissent être complètement tombées dans l'oubli. De fort savants ouvrages ont été publiés, surtout à Paris et en Allemagne, sur les origines de la peinture à l'huile. D'aucuns, et parmi eux le peintre Franz Cremer, de Dusseldorf, dont l'ouvrage : *Untersuchungen über den Beginn der Ölmalerei*, occupe beaucoup l'attention du monde savant, prétendent que les Grecs connaissaient la peinture à l'huile, non seulement comme usage industriel pour enduire le bois ou le métal, mais aussi pour la peinture de leurs tableaux sur panneaux. Cremer cite un grand nombre de textes peu compris jusqu'ici à l'appui de sa thèse, mais en somme la question ne paraît pas encore résolue. Les systèmes de peinture murale dans l'antiquité ne sont pas connus avec une certitude beaucoup plus grande. On connaît les noms de plusieurs procédés, mais quant à définir en matériaux actuellement connus ce que ces noms signifient, c'est autre chose. Les recherches faites dans ce sens sont fort intéressantes au point de vue de l'étude de l'art ancien et de son histoire, mais somme toute, je crois qu'il vaut mieux ne pas traiter cette question *ex professo* et y toucher seulement lorsqu'un intérêt tout spécial s'y attache par suite des changements que les procédés ont parfois apporté au caractère de l'art lui-même.

* * *

Quand les hommes se sont-ils mis à peindre ? Lorsqu'on a pour programme de parler de la peinture depuis ses origines, ce serait bien le moins que de pouvoir répondre à cette question. Hélas ! les origines de tous les arts et de toutes les sciences se perdent dans la nuit des temps. Personne n'a pu noter les premiers essais ni enregistrer les progrès de la peinture naissante. Il est certain qu'on peignait avant la naissance du premier chroniqueur, et il est très probable que chez la plupart des peuples, la peinture, du moins le dessin et la peinture rudimentaire, ont précédé l'écriture. Parfois les deux se sont confondus d'une manière plus ou moins complète et les hiéroglyphes sont là pour

servir de preuve et d'exemple. C'est grâce à cette écriture figurée que la civilisation égyptienne nous est mieux connue dans ses détails que celles de la plupart des autres peuples anciens.

Quoique les éléments de toute peinture ou dessin décoratifs soient aussi empruntés à la nature, et que les hommes n'aient fait que les découvrir et les assembler de différentes manières, il faut distinguer cependant, même à l'origine, entre cette peinture décorative ou architecturale et celle où l'imitation des objets, tels qu'ils existent dans la nature, joue le rôle principal.

On peut admettre, sans courir grand risque de se tromper, que la première idée du dessin d'après nature est venue à l'homme par la vue de l'ombre des objets ou des personnes se profilant contre une paroi ou sur le sol. Imiter ce contour dessiné par le soleil paraît tout naturel, du moment que l'homme avait à sa disposition une surface, un mur, une planche ou un panneau. Cette ressource indiquait déjà un degré de civilisation relativement avancé. De là à remplir ce dessin d'une couleur qu'on employait déjà probablement à des usages plus directement pratiques, il n'y a pas loin, et voilà la peinture née. On dira que ce n'était pas encore là de la peinture artistique. Si fait. Du moment qu'on s'est amusé à dessiner ou à peindre, on a fait de l'art. L'art coûte bien des peines et des larmes à celui qui le pratique, mais il ne se conçoit pas sans joie et sans bonheur. C'est même cette jouissance spéciale attachée à la pratique des beaux-arts qui les distinguent des autres plus uniquement utilitaires. Et les beaux-arts dans leur enfance n'ont, je crois, connu que la joie. Il y avait tout à découvrir, tout à conquérir et chaque effort était facilement un pas en avant. La trace de ce bonheur naïf de l'art à son enfance ne se retrouve pas toujours dans les œuvres de ces époques. Ces figures rudimentaires ont souvent quelque chose de terrible et leurs poses maladroitement donnent un sentiment de malaise. Tous les premiers essais ont sous ce rapport des traits de ressemblance, qu'ils nous viennent des peuples du Congo, de l'Extrême-Orient ou des Scandinaves primitifs et on aurait tort d'y trouver un indice de relations ayant pu exister entre ces peuples, il y a plutôt une preuve en faveur de la communauté d'origine entre les différentes races d'hommes. Il y a une analogie entre les œuvres d'art primitives des différents peuples et les façons de jouer des enfants beaucoup plus semblables entre elles que les mœurs des adultes.

Certaines œuvres d'art primitives ont été des coups de génie dont nous ne sommes presque plus capables d'apprécier la portée dans notre état actuel de civilisation. Pour le spectateur superficiel et ignorant, certain chef-d'œuvre d'une époque même moins reculée, mettons une vierge de Cimabue, paraîtra de beaucoup inférieure à telle image fort insignifiante de la rue Saint-Sulpice. Cette dernière, en effet, quoique n'ayant aucun cachet réellement artistique, a participé cependant à l'ensemble des progrès réalisés, et ce résultat se reflète nécessairement dans une œuvre même moins que médiocre. Pour juger de la valeur d'une œuvre d'art, il convient donc de la comparer à ce qui était contemporain et antérieur, et cette manière d'apprécier devient familière, presque instinctive à l'homme exercé à reconnaître l'origine et la date d'une œuvre. Malgré tout cela, il est certaines œuvres primitives dont la

beauté s'impose à tous à travers toutes les naïvetés et tous les défauts d'exécution. Souvent elles plairont plus aux âmes frustes qu'aux demi-savants. Les premiers écoutant davantage le sentiment et ces derniers se trouvant si encombrés de science que le chemin du cœur en est complètement obstruée.

Rien ne peut remplacer l'élan du cœur dans une œuvre d'art. L'émotion artistique ne se contrefait jamais entièrement, pas même sur les planches. L'art vit autant et plus par le cœur que par l'esprit, et de tous les arts plastiques, la peinture est celui qui s'adresse le plus à nos facultés affectives.

*
* *

Le domaine de la peinture est des plus vastes. Tout ce que l'œil peut contempler lui appartient. Pour arriver à faire en sorte qu'une simple surface plane nous parle de perspectives infinies, des profondeurs du ciel, de la transparence des eaux, de tous les chatoiements de la lumière sur les plantes, les animaux et les hommes ; qu'elle nous fasse sentir la beauté de leurs formes et nous traduise même les mouvements des âmes dans les traits des physiologies, il suffit, comme le disait assez plaisamment un vieux professeur, que le peintre pose la couleur exacte à la place voulue. C'est très vrai, mais aussi tout est là : dessin, couleur, plan et valeur. Si nous disons que tout ce que nos yeux contemplent est du domaine de la peinture, il ne faut pas confondre cependant le beau pittoresque avec toute beauté perçue par les yeux. Tout ce qui est beau à voir n'est pas par là même beau à peindre. Certaines beautés de la nature échappent aux moyens dont le peintre dispose. Il peut les rappeler, mais il est impuissant à en communiquer l'émotion. Il me souvient d'avoir vu dans les Pyrénées, une nuit étoilée, telle qu'il ne m'avait jamais été donné d'en contempler, même dans les Abruzzes, où l'air est pourtant si pur. Jamais le souvenir de cette nuit ne s'effacera de ma mémoire reconnaissante et peu de spectacles m'ont frappé, comme ce scintillement des mondes, dans la sombre profondeur de cet espace troublant, où la pensée s'enfonce et se perd. Voilà pourtant une chose admirable à voir et pas pittoresque, parce qu'impossible à peindre. Il ne faut pas aller aussi loin dans l'impossible pour sentir la différence entre le beau à voir et le beau à peindre. Les grands paysages alpestres, par exemple, avec leurs imposantes assemblées de sommets, leurs vastes champs de neige et leurs mers de glaces, provoquent souvent chez celui qui les contemple des transports d'enthousiasme ou le frappent d'un sentiment d'admiration voisin de la stupeur. Et pourtant, est-il besoin de le dire, ces paysages échappent à la peinture et ne sont pas pittoresques dans le vrai sens du mot. Ils ne plaisent que dans la peinture panoramique où une certaine illusion peut être obtenue par des trucs et des ficelles. Le vrai peintre paysagiste n'y trouve pas son compte, et ce sera souvent dans un coin de pays, en apparence vulgaire, où le touriste n'est pas tenté de s'arrêter et qu'aucun Badeker ne renseigne, qu'il trouvera cette subtile harmonie de tons et de valeurs qui font éclore un chef-d'œuvre.

Il en résulte qu'à force de voir la nature sous l'angle qui lui est spécial, le peintre devient souvent trop exclusif et ne trouve beau que ce qu'il sait peindre.

Quelque soit le parti que la peinture puisse tirer de la nature tout entière, c'est la représentation de l'homme qui a toujours été son problème et son thème favori, et ce n'est que justice. Nous en avons déjà dit un mot.

La création, visible tout entière, étant son domaine, il est juste que le centre et le roi de la création soit son objectif principal. C'est l'homme qui, nécessairement, nous intéresse le plus et que nous comprenons le mieux. L'expression de la physionomie humaine restera toujours le champ d'action par excellence de la peinture : celui où il a remporté ses triomphes les plus manifestes et celui aussi où les plus grands maîtres seuls ont complètement réussi. Les trucs d'exécution, les curiosités de la technique et toutes les formes de la mode varient moins et tombent en grande partie quand il s'agit de l'interprétation de la figure humaine. Il y a là trop de points sur lesquels tout le monde est nécessairement d'accord pour permettre les grands écarts et autres tours de force qui font se pâmer les esthètes dans le train. On n'admet plus de nos jours de classification permettant de parler de genres accessoires. Tout se trouve au premier plan, c'est entendu. Mais il y a chez l'homme des habitudes invétérées d'égoïsme de race, qu'il est pourtant bien difficile de déraciner et qui font que tout ce qui touche à l'homme a le don de l'intéresser plus spécialement. Ne sommes-nous pas sensibles aux souffrances des animaux dans la mesure que l'expression de leurs souffrances ressemble à la nôtre? Les douleurs du cheval, du chien et du singe nous vont au cœur, mais les membres les plus sensibles des Sociétés protectrices des animaux n'ont protesté que très vaguement jusqu'ici contre cette abominable coutume qu'ont beaucoup d'hommes et même quelques femmes d'avaler toutes vivantes de pauvres huîtres, après avoir versé des jus corrosifs dans leurs plaies béantes. Et pourquoi ne proteste-t-on pas?... tout simplement parce qu'en général il y a peu de ressemblance entre la physionomie de l'huître et celle de l'homme, et que par là les expressions d'imploration de ce cher mollusque nous apparaissent moins clairement et que ses souffrances les plus aiguës et les affres de leur cruelle agonie ne nous disent rien. Malgré tout l'altruisme le plus panthéiste, c'est par comparaison avec l'homme que nous jugerons toujours d'instinct et non par raisonnement. C'est aussi ce fatal égoïsme qui nous portera toujours à nous intéresser davantage à nos semblables et à l'art qui les représente. Sans vouloir donc amoindrir en rien la valeur de la peinture des animaux, du paysage et de la nature morte, nous pouvons dire, et l'histoire de l'art tout entière nous le prouvera, que c'est l'homme et tout ce qui lui touche de plus près, qui fait l'objet principal de la peinture qui se trouve au centre de son domaine.

Et l'homme tout entier, sa beauté comme ses laideurs sont pittoresques. Chez lui rien n'échappe à la peinture, soit qu'on le considère au point de vue du caractère ou de l'eurythmie de ses formes, de la violence, du calme ou de la pureté de ses expressions. Et que dire de la couleur. Nos moyens ici, quelque limités qu'ils paraissent, sont mieux en rapport avec le résultat à

obtenir que pour n'importe quel autre objet à représenter. L'homme appartient réellement corps et âme à la peinture.

*
* *

Qu'est-ce qui constitue le grand attrait de la peinture ? Est-ce l'exactitude mathématique du rendu, l'illusion de la vérité en un mot ? Certainement, c'est là ce qui frappe davantage le spectateur vulgaire, mais peindre est encore autre chose cependant que fixer ce qui se reflète dans une glace. Si c'était là tout, la peinture serait bien près de mourir le jour où la photographie en couleurs aura dit son dernier mot et pourtant il est probable que cette invention ne fera que rendre service à l'art, en circonscrivant plus nettement son domaine, en détachant de la vraie peinture ce qui n'est que de la vulgaire imitation. L'art véritable ne commence que là où la simple imitation finit, et celle-ci n'est qu'un des moyens dont l'art se sert. Ce moyen est nécessairement d'une grande importance, et il importe qu'il soit aussi parfait que possible, mais il fait partie du métier plutôt que de l'art dans sa plus haute acception. Pour qu'une œuvre d'art se produise, il faut le concours d'une étincelle créatrice. Elle n'est pas une simple impression sur une plaque sensibilisée, mais l'image de la nature dans l'âme humaine, et, en plus de cette image renvoyée, l'œuvre d'art nous apporte le tressaillement de cette âme au contact de la beauté. Et c'est la révélation de cette émotion plus ou moins vive qui nous empoigne. Nous sommes avides d'entendre le son de ces harpes invisibles que le doigt de la beauté fait vibrer, souvent en accord complet et parfois en dissonance avec les cordes qui résonnent dans notre propre cœur. C'est l'interprétation de la nature et tout ce que l'imagination peut échaffauder de mondes, au moyen des éléments fournis par la nature, qui est le vrai camp retranché de la peinture. Aucune invention de la science ne pourra monter à l'assaut de cette forteresse.

L'art commence donc en quelque sorte où la nature finit.

Même alors qu'il se contente de peindre un site, un portrait ou une scène qu'il a sous les yeux, mais surtout lorsqu'il s'agit d'une œuvre d'imagination, l'artiste doit voir en esprit son œuvre à faire, détachée de ce qu'il a sous les yeux pour l'exécuter et en quelque sorte conçue à nouveau. Dans sa forme dernière et complète, l'œuvre est l'enfantement de cette conception. Avant d'être extériorisée elle existe dans l'âme de l'artiste et plus elle y est définie et concrète, plus aussi son apparition sera vivante et puissamment organisée. C'est ce qui faisait dire au cardinal Wiseman, en parlant de Michel-Ange, que lorsque ce titan de l'art avait un bloc de marbre devant lui, il y voyait sa statue tout achevée à travers les voiles de matière opaque qui l'entouraient, et que son ouvrage ne consistait qu'à écarter ces voiles pour faire resplendir la forme qu'il avait pensée.

*
* *

Ces quelques considérations sur l'origine de la peinture, et sur ce qui constitue sa sphère et son domaine spécial, nous amène assez naturellement à la question de savoir quelle place la peinture occupe parmi les beaux-arts.

Souvent ce que nous avons dit de la peinture pouvait aussi bien s'appliquer à un autre art. Sur bien des points, la sculpture et la peinture, ces deux arts les plus voisins, se confondent. Souvent on dit que le poète peint et que le peintre raconte. Le musicien parle de couleur locale et le peintre de tons et d'harmonies. Les arts se font des emprunts mutuels sans esprit de rivalité. Ils ne peuvent que gagner à vivre en bonne intelligence. Dans ces rapprochements fraternels ils ne se trompent que lorsqu'ils veulent se substituer l'un à l'autre. Il en résulte des travestissements carnavalesques comme certaines symphonies peintes et quelques descriptions musicales aussi incomprises les unes que les autres.

Tout en se complétant et pouvant même se superposer, comme c'est parfois le cas pour la sculpture et la peinture, et plus souvent pour la poésie et la musique, les différents arts ont leur domaine propre bien délimité. Ce domaine est assez vaste, cette puissance assez étendue pour qu'ils puissent s'en contenter. Il est inutile aussi de rechercher quel art doit avoir le pas sur un autre, et il ne peut y avoir question de préséance. Ce n'est pas à la file indienne, mais de front et la main dans la main que les muses viennent sourire à la terre et répandre la joie parmi les hommes. Chacune d'elles a sa beauté spéciale et ses attraits particuliers, et toutes sont inspirées par la Poésie, c'est-à-dire éclairées par un rayon de beauté infinie.

Avant d'aborder l'histoire de la peinture, disons un mot de ce qui constitue la grandeur et la puissance de cet art.

Par certains côtés, la jouissance que nous procurent les beaux-arts sont comme un avant-goût de ce que l'homme peut rêver du bonheur d'un monde meilleur. Si le rythme, la mélodie et l'harmonie nous font pressentir quelque chose de cette éternelle succession des cantiques extatiques et du *Sanctus* se renouvelant sans cesse, où l'âme trouve un aliment inépuisable à ses aspirations sans limites, n'y a-t-il pas aussi comme une lointaine révélation de la vision béatifique dans la contemplation de la beauté répandue sur toute la nature et spécialement sur la figure humaine où parfois, à travers la transparence des chairs presque immatérialisées, la présence de l'Esprit immortel se manifeste déjà avec tant de majesté!

Et cette contemplation de la beauté presque toujours mêlée dans notre existence actuelle à quelque inquiétude, à quelque trouble, résultat de notre pauvre nature, l'art peut la rasséréner, l'épurer, la rendre plus voisine de la perfection et enlever les dangers et les laideurs accidentelles, dont les vicissitudes de la vie n'ont jamais manqué de ternir l'éclat des plus belles créatures.

Et ces chefs-d'œuvre immortels que le génie de quelques hommes nous ont légués, où se condensent les fruits de longs travaux et de profondes méditations, ces pages sublimes d'où rayonnent les splendeurs de la forme et la magie des couleurs, sont ouvertes toutes grandes au spectateur. D'un coup d'œil il les saisit et les contemple sans peine comme dans une vision. Ici il ne

faut pas même l'effort de la lecture ni de l'audition, il suffit d'y laisser errer le regard. Vous partez, vous revenez, elles sont toujours là, muettes, mais combien éloquentes dans leur silence.

Qui ne se rappelle quelque heure heureuse passée devant l'un ou l'autre de ses chefs-d'œuvre de prédilection.

Lorsqu'on franchit le seuil de ce petit sanctuaire aménagé tout spécialement dans le musée de Dresde pour abriter cette merveille de Raphaël, qu'on nomme là-bas la sixtina ; le respect vous saisit tout de suite par le reflet de l'œuvre sur les visages de tous ces hommes qui la contemplant en silence et qui ont les yeux grands ouverts comme des visionnaires. C'est comme si vous sentiez matériellement les rayons de l'œuvre qui dardent sur vous. Au premier coup d'œil c'est déjà une joie, une satisfaction et comme une effluve de fraîcheur élyséenne qui vous pénètre. Ah oui, c'est bien elle ! Vous la connaissiez déjà par tant de gravures et de reproductions et par de nombreux livres qu'elle a fait écrire, cette chère sixtina, mais la voilà enfin, bien plus belle, bien plus vivante que vous ne l'aviez devinée et vous attendez un moment avant de savourer davantage. Vous êtes fier de votre humanité en la voyant rapprochée tant et si facilement de la divinité ! Ah ! qu'elle est donc grande, puissante et simplement bonne, cette Vierge si complètement femme cependant, mais comme aucune autre. Elle porte son Dieu, et ce Dieu est bien à elle, mais elle est encore plus à Lui, et dans ce Dieu-enfant, quelle majesté, quelle intensité de regard ! Les mots ne suffisent pas à le dire...

Quelle envolée dans le mouvement et dans la draperie qui l'accompagne et le souligne ! Puis on contemple saint Sixte. Quel beau pape, quelle tête, quelle adoration, quelle vie, quel dessin, quelle couleur et avec quelle substance immatérielle, le maître a-t-il donc peint cette chape ! Puis on admire sainte Barbe, mais on l'admire autrement, on songe trop au peintre. Puis on est subjugué par la grâce des deux angelets qui viennent s'appuyer au bas contre le cadre ; ils semblent saisis de la même admiration que vous même et suivant leur regard vous remontez vers la scène qu'ils contemplant, et vous les voyez de nouveau, Elle et Lui ! Mais ils sont plus beaux encore que tout à l'heure et d'une beauté qui maintenant, vous attendrit davantage et vous ferait presque dire : Assez Seigneur !...

Je ne sais si mon enthousiasme était exagéré, mais je suis allé admirer d'autres œuvres de la galerie, et d'abord je ne pouvais pas, puis l'intérêt renaissait et après une longue promenade, revenant au point de départ et rentrant parmi ces hommes silencieux et extasiés, la même émotion m'étreignit, et je m'y laissais aller désormais sans crainte et sans retenue !...

Je le sais, la peinture produit rarement un sentiment d'enthousiasme aussi intense et on ne l'applaudit pas comme la musique, mais les travaux des peintres ont laissé une trace profonde dans l'histoire. Nous comptons la suivre dans ces grandes lignes et nous attarder quelque peu aux étapes les plus intéressantes.

L'ÉDELWEISS

Souvenir des Alpes

—

A FIRMIN VANDEN BOSCH.

I

*L'Edelweiss fleurit aux sommets
Vêtus de neige et ceints de brume,
Et c'est à peine s'il parfume ;
Mais il ne se fane jamais.*

*Telle cette fleur pâle, et telle
Cette chaste amour dont l'odeur
Me parfume à peine le cœur,
Mais dont la fleur est immortelle !*

II

*Des esquifs passaient, pavoisés
De lumineuses banderoles,
Dans un bruit joyeux de paroles,
D'éclats de rire et de baisers.*

*Fleuris de la poupe à la proue,
Des esquifs coupaient les flots bleus.
Au ciel, comme un paon fabuleux,
Le couchant d'or faisait la roue.*

*Les couples rêvaient, balancés
Au rythme égal et doux des rames,
Et les yeux souriants des femmes
Parlaient aux yeux des fiancés.....*

*Mais vous demeuriez roide et grave
Dans les plis de votre manteau,
Tandis que notre noir bateau
Fendait le lac de son étrave.*

*Vos beaux yeux, froids comme l'acier,
S'attachant sur un pic austère,
Semblaient refléter le mystère
Glauque et profond de son glacier.*

*Au loin, mourait le bruit des rames....
Et lorsque l'Amour fut passé,
Ses barques n'avaient pas laissé
Le moindre sillage en votre âme.*

III

*Le soir tombait : plus une vague
Ne creusait le lac endormi.
Et le bateau glissait parmi
Le crépuscule tendre et vague.*

*L'un à l'autre encore étrangers,
Accoudés au noir bastingage,
Nous parlions le muet langage
Des regards dans l'ombre échangés.*

*Tandis que, parsemé de voiles,
Le lac rallumait ses fanaux,
Le ciel et vos yeux virginaux
S'emplissaient d'un réveil d'étoiles....*

*Et, me berçant au bruit joyeux
De l'eau qui fuyait sous l'hélice,
J'aspirais le triple délice
Du lac, du ciel et de vos yeux!*

IV

*Ah! rêveuse enfant d'outre-mer!
Pourquoi, dans l'heureuse vallée
Où je vous connus exilée,
L'exil vous était-il amer?*

*Pourquoi parliez-vous, tout de suite,
De vous en retourner là-bas,
Si bien, hélas! que vos chers pas
Avaient l'air déjà d'une fuite?*

*Et pourquoi sentais-je, ô mon Dieu!
Tant de peine en ces heures folles,
Et dans vos premières paroles
La langueur d'un dernier adieu?....*

V

*Elle était belle à souhait
Sous sa chevelure noire,
Quand, pensive, elle nouait
A son cou ses bras d'ivoire.*

*Elle était douce à ravir
Quand, de l'air d'un cœur qui souffre,
Elle parlait de gravir
La montagne au mortel gouffre....*

*Et j'étais triste à mourir,
Dans ma tendresse ingénue,
Quand je la voyais souffrir
Cette souffrance inconnue.*

VI

*Je ne sais pas les noms austères
Qu'on donne aux étoiles des cieux ;
Mais leurs rayons, pleins de mystères,
N'en sont que plus doux à mes yeux.*

*Je ne sais pas comment s'appelle
La fleur que je cueille en chemin,
Mais je sais qu'elle est fraîche et belle
Et me parfumera la main.*

*Je ne sais pas le nom que porte
L'enfant en robe de linon
Qui prit mon cœur, — mais que m'importe ?
AIMÉE est le plus joli nom !*

VII

*C'était le jour de nos adieux.
Pour la première fois, ses yeux
Me parlaient un tendre langage.*

*Alors, fou d'amour — sans songer
Qu'elle allait fuir d'un pas léger, —
Je lui donnai mon cœur en gage....*

*Elle prit mon cœur en partant ;
Puis vint à penser que, pourtant,
C'était cruauté de le prendre :*

*Mais elle était si loin déjà,
Si loin que, lorsqu'elle y songea,
Il était trop tard pour le rendre !*

VIII

« Douce petite fleur d'Amérique, l'âpre vent des Alpes vous faisait peur. Lorsque, seuls et d'un pied hardi, nous gravissions les mystérieuses montagnes, vous y portiez un front rêveur et un cœur d'exilée. Pourtant ce pays de neiges vierges, de cimes inacces-

sibles et de gouffres sans fond, ce pays vous retenait, vous charmait invinciblement par un je ne sais quoi de grave et d'ombrageux qui était toute votre image. L'éblouissante Jungfrau vous attirait à elle, ainsi qu'une sœur aînée appelant sa cadette; car vous étiez vraiment sa sœur : blanche et farouche comme elle, vous demeuriez pour moi aussi immaculée, aussi lointaine, aussi sacrée — et plus dangereuse! »

(Lettre inédite).

*Tandis qu'elle était encor là, que n'ai-je
Révélé d'un mot mon émoi profond?
Ah ! c'est qu'elle avait, au cœur comme au front,
La sainte candeur des cimes de neige!*

*Et voilà pourquoi, muet, je l'aimais
D'un amour mêlé de crainte et de doute;
Car son pur orgueil la couronnait toute
Du charme mortel des lointains sommets.*

*Je la regardais rêver, grave et blanche :
Un seul mot, peut-être, aurait fait soudain
Se détacher d'elle un pesant dédain,
Qui m'eût écrasé comme une avalanche.*

*Et, pareille au pic dont nul n'a tenté
De fouler la neige éclatante et pure,
J'admirais, du fond de mon âme obscure,
Son inaccessible et claire beauté.*

.

*Ses yeux ont revu le ciel d'Amérique;
Mais son souvenir dort encore au fond
De mon cœur, ainsi qu'en un lac profond
Dort le vain reflet d'un mont chimérique!*

Oberland bernois, août 1892.

FRANZ ANSEL.



Rouge-Cloître

(Suite)

—

II



GAUCHE de la grand'porte pittoresque, infiniment, avec ses pentures qui la zigzaguent comme une vigne de métal, avec son toit suraigu que barbèlent de minuscules tabatières, s'allonge le grand bâtiment des hôtes avec ses trois salles contiguës. Le premier salon, dit la chambre rouge, est tellement beau, nous conte Gaspard Ofhuys, que le noble duc de Brabant, avec sa brillante cour, aime à venir s'y reposer ; le second, plus modeste, est réservé aux gens de la catégorie de saint Martin, qu'on nous représente bien comme étant un chevalier, mais sans beaucoup d'argent, ajoute le naïf chroniqueur. C'est là qu'on restaure les Franciscains voyageurs, bien que très pauvres mais parce qu'ils sont prêtres. La troisième pièce est comme une espèce d'hôtellerie où l'on héberge les gens du commun. Plus loin est une grande pièce entièrement commode parce qu'elle est attenante à la cuisine et chaude, où l'on reçoit les parents des moines, les bienfaiteurs et les intimes. Tout autour règne un épais revêtement de chêne que la bonne duchesse Jeanne, fort friande des excellents fromages fabriqués par le Frère Gauthier, de Dielbeek, lui a permis de prendre dans la forêt voisine. Et c'est le Frère Jean Lybeek, un habile ouvrier menuisier que Groenendael a cédé à Rouge-Cloître, qui a sculpté les anges joufflus qui se répandent d'un panneau à l'autre, c'est lui qui a confectionné les bancs inusables et larges chevillés pour des siècles dans l'imposant lambris, c'est lui qui a charpenté

la lourde et monumentale table qui se tasse comme une masse trapue sur le rouge dallage, comme c'est lui, l'homme à tout faire, qui a combiné le toit indestructible et svelte qui donne à notre abbaye ce cachet de solidité, de force en même temps que d'élégance et de fantaisie dont nos architectes ont perdu le secret.

Pauvre Frère Jean? Il semble que l'ange de la mort n'ait pu le séparer de cette œuvre qui fut sa vie et son orgueil! On disait, en 1485, que son âme revenait dans cette maison des hôtes dont il fit si longtemps les honneurs, pour laquelle il savoura avec une vanité mal déguisée tant d'éloges bien mérités. Et les Pères, du chœur, durent chanter bien des messes avant que cessèrent dans son humble cellule les étranges bruits qui effrayèrent si longtemps les autres Frères convers.

En dehors des chefs-d'œuvre de Jean Lybeeck, il y a encore sur la nudité des murs crépis, deux merveilleux tableaux, peints par le célèbre peintre bruxellois Maître Hugo Van der Goes avant qu'il ne devînt le frère Hugo, de Rouge-Cloître, et acquis, en 1472, par le Frère Jean Bac, d'Alost, en échange de livres artistement enluminés; l'on représentait notre doux Seigneur en croix et l'autre Madame la Vierge allaitant son divin enfant.

En temps ordinaire, cette salle servait de lieu de récréation pour les Pères. C'est là, quand le Père prieur trouvait que la vendange ou la moisson avait été dure que les braves moines avalaient un broc de cette bonne bière que leur fabriquait le Frère Francon, de Diest; et quand on n'en recevait pas, ajoute le même chroniqueur, nos Pères se désaltéraient en parlant.

C'est là aussi que nous trouvons, en un jour de grande largesse et beuverie, après une chaude vendange, le bon Frère Jean Gielemans, savant écrivain de son métier, expert ès-arts de calligraphie et d'enluminure, le plus habile et le plus rapide copiste — il a copié plus de vingt volumes qui ornent la bibliothèque — et le plus fécond polygraphe de tous les moines qui ont vécu dans le poétique monastère, en train d'énumérer au novice Arnold Buys les fastes et gloires de son bien-aimé Rouge-Cloître. Nous ne devons qu'écouter ce naïf, aimable chanoine, un peu bavard, pour pénétrer dans l'âme d'un cloître flamand vers la fin du xv^e siècle, c'est dire que nous allons traduire en abrégé de-çà de-là son *Novalis sanctorum* ou *Nouveau Champ des Saints*, qui est une savoureuse conversation entre un vieux et jeune moine de l'abbaye, exhumée à Vienne par les savants Bollandistes.

Et tout d'abord n'allons pas croire que Jean Gielemans a quitté sa bonne ville de Bruxelles pour continuer et parfaire comme le divin Ruusbroec, une vie de thérapeute dans le silence des grandes forêts. Tout le monde n'a pas l'envol de l'aigle. Ce qui l'a séduit dans Rouge-Cloître, ce n'est pas ce merveilleux fond de bois d'où sort un ruisseau cristallin, ni ces molles pentes ombreuses qui font un écrin de verdure à un lac d'argent, ni cette solitude, remplie de chants d'oiseaux ou de cantilènes sylvestres, non, on n'avait pas en 1483, des âmes romantiques; ce qui mettait le val rouge au-dessus de toutes les abbayes des Flandres en général et de celles des chanoines réguliers de Saint-Augustin en particulier, c'était, comme l'avait si bien dit le Frère Guillaume, venu du monastère de Windesheim: « qu'on y trouvait à un degré

maximal les quatre éléments ». Or, savoir comment avait raison le Frère Guillaume, le bon chanoine n'en a cure. Nous osons exprimer l'opinion que le vent d'ouest s'engouffrait plus souvent qu'à son tour dans la vallée et jouait de mauvais tours au Frère toiturier à qui incombait la garde de ce fouillis de toits pittoresques, que le bois de la forêt qui encerclait l'enclos représentait l'élément igné, que ces méchantes collines aplanies en beaux champs de beau rapport et s'étendant au loin, sont la terre.

Et quant à l'eau, oh l'eau ! nous nous ferions un crime de ne pas servir au bienveillant lecteur le commentaire authentique du Frère Gaspard : « Et pour parler en général, écrit ce jovial Frère, cet endroit est si privilégié qu'on y trouve partout de l'eau et des sources circulant dans des conduits de plomb.

J'ai vu beaucoup d'abbayes et de biens d'ordres différents, mais je n'ai trouvé nulle part une abondance d'eau de fontaine semblable à celle que l'on trouve dans notre monastère. Il y a une fontaine chez le portier, il y en a deux, à l'étage et au rez-de-chaussée dans le quartier des visiteuses. Il y en a une, très puissante dans la brasserie qui, à l'aide d'une gouttière de bois, remplit nos marmites et brassins. Chose très heureuse, ajoute en forme de parenthèse l'excellent chroniqueur, parce que nos laïcs une fois admis contractent une étrange maladie qu'on nomme en français : couardise (paresse) ou *miscitiet*, en flamand leuardie, qui leur fait mal aux bras et jambes et qui disparaît du moment que, pour un motif quelconque, ils quittent la maison et doivent servir un maître séculier. Au lavatoire, il y a une fontaine intérieure et une autre extérieure ; à la cuisine, une autre de la grosseur du bras ; les deux réfectoires des profès et des convers ont chacun leur eau courante ; la sacristie en a aussi deux, l'une à l'usage des célébrants, l'autre pour les moines qui après le repas, veulent se laver les mains ou se rincer la bouche et les dents. Il ne manque pas d'eau non plus à la pièce où l'on se rase. Et la cellule de notre révérend Prieur ? et le jardin ? et le chœur même si l'on voulait capter ce qui coule en dessous et même le dortoir aurait, si on le désirait, sa fontaine, au dire de nos Pères, qui remplaceraient avantageusement l'eau que maintenant y transportent les jeunes novices pour nettoyer les vases de nuit. » Puis le joyeux chrono-graphe poursuit : « Ce dixième prieur, Jean Doyenberch, voûta le ruisseau depuis le moulin jusqu'à la grand'porte. Ouvrage très utile et très surprenant, car là-dessus sont bâtis et le lavatoire et l'infirmierie et les latrines et la porte majeure. L'on ne voit rien et partout coule de l'eau vive. O combien nos prédécesseurs étaient gens habiles et remarquables ! Partout, hiver comme été, nos ventres, soit malades soit bien portants, se vident dans des eaux courantes ! »

Que dites-vous de ce petit plaidoyer à la Kneipp ? de ces moines dits crasseux qui devançant les Anglais les plus sélects dans leurs inventions sanitaires ou hygiéniques.

Poursuivons.

Le bon Gielemans ne croyait donc pas exagérer en disant qu'en dehors de la ville de Rome, il n'existait pas au monde d'endroit plus délicieux que Rouge-Cloître. Et si le brave chanoine avait vu la Rome du xv^e siècle avec ses coupe-jarrets et ses casse-cou, il serait rentré *presto subito* dans son délicieux

ermitage « riche en quatre éléments » pour ne plus mettre au-dessus que le paradis terrestre.

Mais ce serait se tromper grossièrement que de croire la vocation du dévot bruxellois uniquement sollicitée par les avantages physiques de sa retraite. Il y a aussi la longue énumération des nombreuses indulgences et des non moins nombreux privilèges concédés à l'ordre des chanoines de Saint-Augustin, notamment par Pierre d'Ailly, le célèbre légat qui semble avoir beaucoup aimé l'ordre. Entre ces privilèges, notons celui qui permettait aux moines en voyage de célébrer dans des chambres particulières sans devoir en demander la permission à l'ordinaire. C'est probablement ensuite de cet indult que le Frère Jean Struven, de Saint-Trond, en 1581, disait la messe dans une chambre secrète, pas si secrète cependant qu'un coup de mousquet, tiré par un gueux de Bruxelles, ne vint l'atteindre au moment où il célébrait.

Et par-dessus toutes ces richesses, tous ces avantages, tous ces privilèges tant matériels que spirituels, comme point culminant et fin fond de son âme religieuse, il y a la singulière estime où Gielemans tient l'ordre des chanoines de Saint-Augustin dont il est une étoile dans l'abbaye privilégiée de Rouge-Cloître.

Oh! cet ordre de Saint-Augustin! Quand il est sur ce chapitre-là, le verbeux religieux devient intarissable et aussi copieux que les eaux vives du val rouge. Je ne dis pas, quand il déroule les fastes de l'ordre, qu'il soit d'une sévère critique historique ni qu'il montre la sagace érudition d'un Bollandiste. Ce n'est pas aussi savant, loin de là, mais c'est beaucoup plus amusant. Et puis son public était de si bonne volonté! Ainsi nous apprenons que la seule congrégation de Windesheim a conservé la vraie règle de Saint-Augustin, contrairement à ce que disent faussement et les Dominicains et les Prémontrés et les ermites de Saint-Augustin et n'importe quel chanoine de n'importe quelle congrégation autre que celle de Windesheim. Nous écoutons aussi, bouche bée, comment il y avait anciennement quatre grands monastères, l'un à Jérusalem, fondé par Godefroid de Bouillon, qui lui donna les premières cloches que l'on entendit dans un clocher; l'autre, bâti par Charlemagne, à Toulouse, et renfermant six corps complets d'apôtres, sans compter d'autres reliques de moindre importance; le troisième est le célèbre couvent de Saint-Bernard, sur la montagne de ce nom et créé par ce saint ensuite d'une vision céleste et de la destruction d'une idole; enfin le quatrième et pas le moins fameux, fondé par saint Patrice, tout près du purgatoire de Saint-Patrice, qui est en Irlande, vers le pôle Nord. C'est là qu'avant d'entrer dans le purgatoire se confessaient et communiaient ceux qui osaient, vivants, entrer dans l'autre monde.

Mais il n'y a pas qu'Augustin, Bernard et Patrice qui aient illustré l'ordre. Eh donc! que croyez-vous? Il y a Jean d'Angleterre, Thomas de Cantorbéry, et Malachie et Léger, et Théobald et Meynulphe, et Heydulphe et un tas d'autres que nous ignorons, mais que Dieu connaît. Voilà des saints, voici maintenant des personnages illustres par leur science en même temps que leur sainteté. D'abord l'unique saint Augustin, auteur de mille volumes, si bien que celui-là ment qui prétend l'avoir lu en entier, puis Hugues de Saint-Victor

et Hugues de Folieto, et Richard et Adam de Saint-Victor et Prosper d'Aquitaine, et Yves de Chartres et Jacques de Vitry. L'on comprend qu'après une aussi royale énumération, le vieux moine se donne le luxe de raconter des histoires terrifiantes, bien propres à enlever pour toujours aux novices l'envie d'entrer dans un autre ordre, même plus sévère, même chez les Chartreux.

Je vous le répète : il n'y a que Rouge-Cloître.

On trouve là, et là seulement, précisément ce qu'il faut. Ni trop ni trop peu. Trop d'austérité amène le relâchement, trop peu amène la dissolution, trop de prières est une perfection quasi-impossible, trop peu est le chemin de la chute. Une juste modération en tout.

D'ailleurs, si vous voulez voir les fruits de cette merveilleuse discipline, nous allons, avec votre permission, passer la revue de quelques Pères. Lors se levant et faisant avec le novice le tour du cloître, le vieux moine commença à sa façon la scène des « portraits » d'Hernani :

Et d'abord quelques prieurs.

Voici Guillaume Brocke, de Zélande, que Monseigneur l'Évêque de Cambrai venait expressément de Bruxelles voir célébrer la messe, tant il la disait saintement : Gog, de Gheel, savant dans l'art architectural, qui construisit à lui seul plus que vingt autres prieurs. Je ne dis pas que le cloître qu'il a édifié soit monumental comme un palais, mais « un couvent doit ressembler plus à l'étable de Bethléem qu'au palais du duc de Brabant ». N'oublions pas Jean Doyenberch, Brabançon, sous lequel l'on commença le voûtage du ruisseau et qui fit le corridor sans autre ouverture que la porte de l'église et la porte de sortie par où doivent passer les femmes qui veulent assister à nos offices. Saint homme qui savait qu'en regardant ces créatures de Dieu, il naît en nous, non une flamme d'amour divin, mais une autre flamme. Du reste, il les connaissait bien, car il ne put demeurer le directeur des religieuses de Sainte-Elisabeth, à Bruxelles. Demeurer en bonne grâce chez les Sœurs n'est pas un héritage fixe, ajoute en souriant le Tacite d'Auderghem. Quand ce pauvre prieur fut frappé de paralysie, son successeur Jean Véron, de nationalité française, né à Tournai, lui fit faire une merveilleuse chaise tournante qui lui permit longtemps de dire la messe et l'autorisa à boire du vin tous les jours. Devant l'autel majeur vous trouverez la pierre d'Henri Wisse, notre second prieur. Cet homme, très saint et très sagace, soigna surtout les intérêts temporels de la maison ; c'est à lui que nous devons de pouvoir pâturer dans la forêt de Soignes avec nos vaches, nos porcs et nos brebis, d'avoir un garde dans notre forêt particulière, de ne pas devoir entretenir les chiens de chasse ducaux et le vivier « de Flessche » moyennant une redevance de quatre cents carpes par an. Le premier à droite, dans le cloître, est un de nos poètes, Chrétien de Vere, qui chanta comme Virgile et écrivit nos premiers livres de chœur ; puis vient Hugo, qui découvrit notre carrière de pierres ; après lui devrait venir le Frère Laurent, de Zélande, qui demanda à être démis de sa fonction de prieur pour travailler à la réforme d'un couvent de Johannites, à Diest. L'on croit généralement que ces moines opiniâtres et endurcis l'ont empoisonné. A Jean Stakenbosch, nous devons la fondation de l'abbaye de Remerswale, notre fille aînée. Avant de mourir, il eut une terrible vision de son juge-

ment, et cela probablement parce qu'il nous avait quittés quelque temps pour la vie du Carmel. Daniel de Backer, de Hoeylaert, qui écrivit pour la bibliothèque une partie des œuvres de saint Grégoire, de saint Augustin et d'Hugues de Saint-Victor obtint de notre Supérieur général des lettres qui lui permettaient de redevenir simple moine. Arrêtons-nous un instant devant la pierre que voici : Là-dessous repose Arnold Borderic, ancien protonotaire de l'Évêque de Messines, auquel le pape Boniface IX confia diverses missions importantes. Il fonda l'abbaye d'Elseghem et montra par la sagesse de sa conduite et la sainteté de ses mœurs qu'il serait à désirer que bien des moines contemporains n'entrassent pas immédiatement de l'école au cloître. Que savent-ils ? Qu'ont-ils vu ? Quelle expérience ont-ils ? Vous m'objecterez saint Antoine et saint Chrysostome ! Ah ! nos moineillons ne sont pas des Antoine ni des Chrysostome ! Voici Pierre de Campenhout dont le père nous fit un joyeux héritage, car il nous légua une hypothèque de 22 couronnes d'or à prélever sur son château de Tugoets, somme qui sert à payer les pitances tri-hebdomadaires de vin de Reims, que nous avons de la quinquagésime à Pâques. Après vient Arnold De Cortte, célèbre par sa modestie dans les regards depuis qu'il reçut du démon un vigoureux soufflet pour avoir trop curieusement fixé une femme. Du Frère qui suit nous ne savons rien ; il faut croire qu'étant mort en hiver, l'encre qui devait écrire sa notice funèbre était congelée. Frère Jean Herphuys. Ah ! celui-là, nous en connaissons trop. Il était notre procureur et convaincu d'avoir dilapidé nos biens pour en faire jouir sa famille, il fut mis dans notre prison qui est en haut près de la cuisine ; et il n'en sortit plus, préférant vivre là que passer la nuit et le jour au chœur. La nuit surtout, aimant mieux dormir que battre la mesure des pieds et de la tête comme font nos Pères du chœur pour chasser le sommeil. Frère Jean, Frère Jean, pourquoi es-tu venu ici ? Est-ce pour être enfermé à la façon des bêtes féroces, lions et ours ?... Passons. Anselme Vrint, qui envoya de nombreux pains et deux cents œufs à nos Frères de Groenendael, dont un incendie avait réduit en cendres le monastère, qui construisit notre brasserie, se démit de son priorat et voulut, par humilité, être enterré parmi les simples religieux. Le nom que voici est celui d'un saint ; l'on a vu une lumière extraordinaire briller sur sa tête pendant qu'il élevait l'hostie à la messe. Jean de Wyse n'a jamais voulu être plus que sous-prieur et mourut en prédestiné.

Touwart, le meilleur relieur que nous ayions jamais eu et si attaché à son royaume de France qu'il vantait toujours et partout ; Vasseur, trop bon, qui laissa le relâchement, sous prétexte de santé, s'introduire dans la maison ; et ce bon Jean de Castre, qui avait imaginé, lorsqu'il disait la messe à Sainte-Gudule, de tenir les seigneurs et les dames à honnête distance de son autel en jetant tout autour et copieusement de l'eau. Cette dernière tombe fraîche est celle de François de Severdonck, longtemps notre portier et copiste excellent. C'est lui qui enlumina nos livres de chœur. Il veilla trop et dormit trop peu, le pauvre homme ; il en devint fou et s'imaginait être Dieu le Père. On le mit dans la cellule de saint Pierre-ès-liens non pour ses fautes, mais pour éviter des malheurs. On le trouva mort dans sa prison ; et ce fut la faute d'un Frère qui voulut être plus sage que les autres, parce que l'infirmier avait toujours réclamé son transfert à l'infirmierie où l'on pouvait mieux le soigner.

Rentrons maintenant; nous avons fini avec le cloître. Le reste, c'est nous qui le remplirons... Et puisse-t-on dire de nous ce que j'ai dit de mes prédécesseurs!

Il faut cependant que je vous fasse lire dans le cimetière des convers la belle inscription placée sur la tombe du plus illustre d'entre eux :

Pictor Hugo Van der Goes humatus hic quiescit.

Dolet ars; cum similem sibi modo nescit.

Hélas! ce grand peintre fut aussi fou! A la mort de sa maîtresse, il entra ici comme Frère convers, et grâce à son talent il était devenu plus célèbre que s'il était resté dans le monde. Et comme il était un homme de la même nature que les autres, par suite des honneurs qui lui étaient rendus, des visites de personnages qu'il recevait, son orgueil se sera exalté et Dieu, qui ne voulait pas le laisser succomber, lui aura envoyé cette infirmité dégradante, qui l'humiliait réellement d'une manière extrême. Lui-même, aussitôt qu'il se porta mieux, le comprit, il abandonna de son gré notre réfectoire et prit modestement ses repas avec les Frères lais...

Allons, quittons ces tristes souvenirs et venons boire notre pitance de vin.

Et sur ce, le bon Gielemans entraîne vers la salle de récréation le novice auquel il va lire son dernier manuscrit : la merveilleuse histoire de sainte Godwin, belle et véridique comme un conte de fée

PAUL CUYLITS.





(Photo Alinari, de Florence)

SAINT FRANÇOIS CHASSE LES DÉMONS DE LA CITÉ D'AREZZO

GOZZOLI

(Eglise de Saint-François, à Montefalco)

I FIORETTI

(Suite)

ICI COMMENCE LA VIE DU BIENHEUREUX
FRÈRE EGIDE, COMPAGNON DE SAINT FRANÇOIS

I. — COMMENT FRÈRE EGIDE ET TROIS COMPAGNONS FURENT
REÇUS DANS L'ORDRE DES MINEURS

PARCE que les exemples des saints hommes mettent dans l'esprit des dévots auditeurs le mépris des plaisirs transitoires, et incitent en eux le désir du salut éternel, à l'honneur de Dieu et de sa très révérende Mère, Notre-Dame sainte Marie, et à l'utilité de tous les auditeurs, je dirai quelques mots des œuvres que l'Esprit-Saint a opérées dans notre saint frère Egide qui, étant encore en habit séculier, et touché par l'Esprit-Saint, commença de lui-même à se demander comment, en tous ses actes, il pourrait plaire à Dieu seul. En ce temps-là, saint François était comme un nouveau héraut désigné par Dieu en exemple de vie, d'humilité et de sainte pénitence; deux ans après sa conversion il attira à lui et induisit à l'observance évangélique et à la pauvreté un homme armé d'une prudence admirable et très riche de biens temporels, lequel avait nom messer Bernard, et Pierre Cattani. De sorte que, par le conseil de saint François, ils distribuèrent tous leurs biens temporels aux pauvres, pour l'amour de Dieu, et ils prirent la gloire de la patience; et ils promirent de conserver la perfection évangélique et l'habit des frères mineurs, avec grande ferveur, tout le temps de leur vie; et ainsi firent-ils, en toute perfection. Huit jours après la susdite conversion et distribution de biens, frère Egide étant encore en habit séculier, voyant le mépris du monde d'aussi nobles chevaliers d'Assise, dont toute la terre était en admiration, le jour suivant, qui était la fête de Saint-Georges, l'année du Seigneur 1209, de très bonne heure, tout enflammé de

l'amour divin et comme empressé pour son salut, il alla à l'église de Saint-Georges, où est maintenant le monastère de sainte Claire. Et son oraison faite, ayant grand désir de voir saint François, il alla à l'hôpital des lépreux, où il habitait avec frère Bernard et frère Pierre Cattani, enfermé en une hutte très humble (1).

Et, étant arrivé à un carrefour, et ne sachant par quel chemin aller, avant de continuer, il dit l'oraison à Christ, précieux guide, lequel le mena à ladite hutte par la route directe. Et désirant savoir pourquoi il était venu, saint François, qui venait du bois dans lequel il avait été prier, vint à sa rencontre; et de suite il se jeta à terre devant saint François, s'agenouilla et, humblement, lui demanda qu'il le reçût dans sa compagnie, pour l'amour de Dieu.

Saint François, considérant l'apparence dévote de frère Egide, répondit, disant : — « Très cher petit frère, Dieu t'a fait une grande grâce. Si l'Empereur venait à Assise et voulait faire quelque citoyen son chevalier ou camérier secret, ne devrait-il pas beaucoup s'en réjouir? Combien plus tu dois avoir de la joie de ce que Dieu t'a élu son chevalier et très cher serviteur, pour observer la perfection du saint Evangile? Et pour cela, reste ferme et constant dans la vocation où Dieu t'a appelé. » Et il le prit par la main, le releva et l'introduisit dans la susdite cabane; et il appela frère Bernard, et dit : — « Notre Seigneur Dieu nous a envoyé un bon frère, de quoi soyons tous réjouis dans le Seigneur; et mangeons en esprit de charité. » Et après qu'ils eurent mangé, saint François, avec cet Egide, alla à Assise pour se procurer du drap pour faire l'habit du frère Egide. Ils trouvèrent par le chemin une pauvre femme qui leur demanda l'aumône, pour l'amour de Dieu; et, ne sachant de quoi secourir la pauvre femme, saint François se retourna vers frère Egide avec un visage angélique, et dit : — « Pour l'amour de Dieu, très cher frère, donnons ce tien manteau à la pauvre femme » et frère Egide obéit d'un cœur si prompt au père saint, qu'il parût à saint François voir voler cette aumône tout droit au ciel, et frère Egide avec elle, directement; de quoi il sentit en son âme une indicible joie et une nouvelle transformation (2). S'étant procuré le drap et l'habit étant fait, saint François reçut dans l'Ordre frère Egide, lequel fut un des plus glorieux religieux que le monde eut en ce temps-là dans la vie contemplative.

Après la réception de frère Egide, saint François alla de suite avec lui dans la marche d'Ancône, chantant avec lui et louant magnifiquement le Seigneur du Ciel et de la Terre. Et il dit à frère Egide : — « Mon fils, notre Ordre sera semblable au pêcheur qui jette les filets dans l'eau, et prend une multitude de poissons, et retient les gros et laisse les petits dans l'eau. » Frère Egide s'émerveilla de cette prophétie, parce qu'il n'y avait encore dans l'Ordre

(1) La conversion de Bernard de Quintanelle et de Pierre Cattani eut lieu le 16 avril 1209; celle d'Egide le 23. Voir, pour les deux premières, *Fioretti*, 2, et *Lég. des 3 Comp.*, 7; pour le second, *3 Comp.*, 9.

(2) Comparer *Spec. perf.*, 36, et *Légende des 3 Comp.*, 11, le récit du même épisode. Voir SABATIER, *Spec. perf.*, p. 263.

que trois frères et saint François. Et bien que saint François ne prêchât pas encore publiquement au peuple, en allant par les chemins il exhortait et corrigeait les hommes et les femmes, en disant simplement avec amour : — « Aimez et craignez Dieu, et faites digne pénitence de vos péchés. » Et frère Egide disait : — « Faites ce que vous dit mon père spirituel, car ce qu'il dit est parfait (1). »

II. — COMMENT FRÈRE EGIDE ALLA A SAINT-JACQUES-LE-MAJEUR

Une fois, par la suite du temps, frère Egide alla, avec la permission de saint François, à Saint-Jacques-le-Majeur, en Galice (2), et en tout ce voyage, il n'apaisa pas une seule fois sa faim, à cause de la grande pénurie qu'il y avait par tout le pays. Un soir, allant à l'aumône et ne trouvant personne qui lui fit aucune charité, il entra par hasard dans l'aire d'une grange, où étaient restées quelques fèves, qu'il recueillit et dont il fit son souper; et il dormit là la nuit, car il habitait volontiers en des lieux solitaires et retirés, pour pouvoir mieux vaquer aux oraisons et aux vigiles. Et il fut de ce souper tellement réconforté par Dieu, qu'il croyait qu'il n'aurait pas eu une telle réfection, s'il avait mangé de divers mets. Continuant plus avant, il trouva par le chemin un petit pauvre qui lui demanda l'aumône pour Dieu. Et frère Egide, tout rempli de charité, n'avait rien que l'habit sur le dos et il en coupa le capuchon et le donna à ce pauvre, pour l'amour de Dieu; et ainsi il chemina vingt jours de suite sans capuchon. Et, revenant par la Lombardie, il fut appelé par un homme, auquel il alla volontiers, croyant recevoir de lui quelque aumône; et tendant la main à cet homme, celui-ci y mit une paire de dés, lui demandant s'il voulait jouer. Frère Egide répondit très humblement : — « Dieu te pardonne, mon fils. » — Et, allant ainsi par le monde, il subit beaucoup de dérisions, et les reçut paisiblement.

III. — DE LA FAÇON DE VIVRE QU'OBSERVA FRÈRE EGIDE QUAND IL ALLA AU SAINT SÉPULCRE

Frère Egide alla visiter le saint Sépulcre du Christ, avec la permission de saint François; et il parvint au port de Brindisi, et là il fut retardé plusieurs jours, parce qu'il n'y avait pas de navire prêt. Et frère Egide, voulant vivre de son travail, acheta une cruche et la remplit d'eau, allant criant par la cité : — « Qui veut de l'eau? », et par son travail, il recevait le pain et les choses

(1) Voir 3 *Comp*, 5

(2) Saint-Jacques de Compostelle. Saint François fit également ce pèlerinage (1214-15?), de même que frère Bernard. Voir *Fioretti*, 4.

nécessaires à la vie corporelle pour lui et pour son compagnon. Et, ensuite, il passa la mer et visita le saint Sépulcre du Christ et les autres saints lieux avec grande dévotion. Et revenant, il resta plusieurs jours dans la cité d'Ancône et, comme il avait coutume de vivre de son travail, il faisait des corbeilles de jonc et les vendait, non pour de l'argent, mais pour le pain pour lui et pour son compagnon; et il portait les morts à la sépulture pour le susdit salaire. Et quand cela lui manquait, il retournait à la table de Jésus-Christ, demandant l'aumône de porte en porte. Et ainsi, avec beaucoup de travail et de pauvreté, il retourna à Sainte-Marie des Anges (1).

IX. — COMMENT FRÈRE EGIDE LOUE PLUS L'OBÉISSANCE QUE L'ORAISON

Un frère était une fois dans sa cellule en oraison, et son gardien lui envoya dire qu'il allât, par obéissance, à l'aumône. A la suite de quoi il alla à frère Egide, et dit : — « Mon Père, j'étais en oraison et le gardien m'a commandé que j'aïlle pour le pain; et il me paraît qu'il serait mieux de rester en oraison. » Frère Egide répondit : — « Mon fils, n'as-tu pas encore reconnu et compris quelle chose c'est que la prière? » La vraie oraison est de faire la volonté de son supérieur; et c'est un signe de grande superbe à celui qui a mis le cou sous le joug de la sainte obéissance, quand, pour quelque raison, il l'évite pour faire sa volonté, même s'il lui paraît opérer plus parfaitement. Le religieux parfait obéissant est semblable au cavalier qui est sur un fort cheval, par la vertu duquel il passe, intrépide, par le milieu du chemin; et, au contraire, le religieux désobéissant, rétif ou qui obéit peu volontiers est semblable à celui qui est monté sur un cheval maigre et malade et vicieux, car, après peu de fatigue, il reste, ou mort, ou pris par les ennemis. Je te dis que, si l'homme était d'une telle dévotion et élévation d'esprit, qu'il parlât avec les anges, et, qu'en cet entretien il fût appelé par son prélat, de suite, il devrait laisser la conversation des anges et obéir à son supérieur. »

V. — COMMENT FRÈRE EGIDE VIVAIT DE SON TRAVAIL

Frère Egide étant une fois dans un couvent à Rome, il voulait, comme c'était sa coutume depuis qu'il entra dans l'Ordre, vivre en travaillant corporellement; et il fit de cette façon : le matin, de bonne heure, il entendait une messe avec beaucoup de dévotion, puis, il s'en allait au bois qui était à huit

(1) A l'origine de l'Ordre, tous les frères devaient travailler : « que tous les frères qui savent travailler, travaillent et exercent l'art (le métier) qu'ils auront appris, s'il n'est pas contraire au salut de leur âme... Et pour leur travail, ils peuvent recevoir toutes les

milles de Rome, en rapportait une charge de bois sur son dos et la vendait pour du pain et d'autres choses à manger. Une fois, entre autres, revenant avec une charge de bois, une dame lui demanda à l'acheter; et, ayant fait accord pour le prix, il la lui porta à la maison. La dame, nonobstant l'accord, parce qu'elle vit qu'il était religieux, lui donna beaucoup plus qu'elle ne lui avait promis. Frère Egide dit : — « Bonne dame, je ne veux pas que le vice de l'avarice me vaille, et pour cela, je ne veux pas plus que le prix dont je fis accord avec toi. » Et, non seulement il ne prit pas plus, mais du prix convenu il ne prit que la moitié et s'en alla; d'où cette dame conçut pour lui grande dévotion.

Frère Egide faisait tout travail rétribué, mais en observant toujours la sainte bienséance; il aidait les ouvriers à cueillir les olives et à fouler le vin. Un jour, étant sur la place, un homme voulant faire abattre des noix, pria un autre qu'il les lui abattît, moyennant salaire; et celui-ci s'excusait parce que c'était très loin et très malaisé de monter sur les arbres. Frère Egide dit : — « Si tu veux me donner, mon ami, une partie des noix, je viendrai avec toi pour les abattre. » Et, les conditions faites, il alla; et, ayant fait d'abord le signe de la très sainte croix, il monta sur le haut noyer, pour en abattre les fruits, avec grande crainte; et, abattus qu'ils furent, il lui en tomba tellement en partage qu'il ne pouvait les porter dans les pans de sa tunique : il ôte son habit, et liant les manches et le capuchon, il fait de l'habit un sac, restant nu seulement avec ses vêtements de dessous; et il se pose sur le dos son habit plein de noix, le porte à Rome, et, avec grande joie, les donne toutes aux pauvres, pour l'amour de Dieu. Quand on moisonnait le grain, frère Egide allait avec les autres pauvres recueillir les épis; et, si quelqu'un lui offrait une javelle de grain, il répondait : — « Mon frère, je n'ai pas de grenier où le placer », et il donnait le plus souvent les épis, pour l'amour de Dieu. Frère Egide aidait rarement quelqu'un toute la journée, car il faisait accord pour avoir quelque temps pour pouvoir dire les heures canoniques et ne pas manquer aux oraisons mentales.

Une fois, frère Egide alla à la fontaine de Saint-Sixte, chercher de l'eau pour des moines; et un homme lui demanda à boire. Frère Egide répond : — « Et, comment porterai-je le vase entamé aux moines? » Fâché, cet homme dit à frère Egide beaucoup de paroles injurieuses, de vilénies, et frère Egide retourna chez les moines, très affligé. Il emprunte un grand vase et retourne de suite à ladite fontaine, prend de l'eau, retrouve cet homme, et dit : — « Mon ami, prends et bois tant que le cœur t'en dira, et ne te fâche pas, parce qu'il me paraissait une vilaine chose de porter l'eau entamée à ces moines. » Chagriné, et contraint par la charité et l'humilité de frère Egide, il reconnut sa faute, et, désormais, l'eut en grande dévotion.

choses nécessaires, sauf l'argent; et en cas de nécessité, qu'ils aillent demander l'aumône, comme les autres pauvres » (*Règle de 1221*). Voir sur l'obligation du travail, *Spec. perf.*, 75; *Lég. des 3 Comp.*, 24, et la délicieuse histoire de *frate mosca*, frère mouche, qui se nourrissait de la fatigue des autres.

VI. — COMMENT FRÈRE EGIDE FUT POURVU MIRACULEUSEMENT EN UNE GRANDE NÉCESSITÉ, ALORS QUE, A CAUSE DE L'ABONDANCE DE LA NEIGE, IL NE POUVAIT ALLER A L'AUMONE.

Frère Egide, habitant à Rome, chez un cardinal, le grand carême approchant, n'ayant pas cette quiétude d'esprit qu'il désirait, il dit au cardinal : — « Mon père, avec votre permission, je veux, pour ma tranquillité, aller faire ce carême avec mon compagnon en quelque lieu solitaire. » Messer le cardinal répond : « — Eh! mon très cher père, et où veux-tu aller? la famine est grande et vous êtes encore peu connus dans le pays; de grâce, qu'il te plaise de vouloir rester à ma cour, car ce me sera une grâce singulière de vous faire donner ce qui vous sera nécessaire, pour l'amour de Dieu. » Frère Egide voulut, pourtant, s'en aller, et il alla hors de Rome, sur une haute montagne, où il y avait eu anciennement un château, et y trouva une église abandonnée, qui s'appelait Saint-Laurent; et là il entra, lui et le compagnon, et ils y restaient en oraison et en grandes méditations. Ils n'étaient pas connus et, à cause de cela, avaient obtenu peu de respect et de dévotion; c'est pourquoi ils souffraient grande pénurie et, par surcroît, vint une grande abondance de neige. De sorte qu'ils ne pouvaient sortir; et il ne leur était envoyé aucune chose pour vivre, et ils n'en avaient pas avec eux. Et ils restèrent ainsi reclus trois jours. Frère Egide, voyant qu'il ne pouvait vivre de son travail et qu'il ne pouvait aller à l'aumône, dit au compagnon : — « Mon très cher frère, appelons Notre-Seigneur à haute voix, afin que, par sa pitié, il nous pourvoie en une telle extrémité et nécessité, parce que quelques frères mineurs, étant en grande nécessité, appelèrent Dieu et, ainsi, la divine Providence les pourvut dans leurs besoins. » Et, à l'exemple de ceux-là, ils se mirent en oraison, priant Dieu avec tout leur amour, qu'à une telle nécessité il portât remède. Dieu, qui est toute pitié, eut égard à la foi, à la dévotion, à la simplicité et à la ferveur de ces frères de cette façon : un homme, regardant du côté de l'église où étaient frère Egide et le compagnon, se dit en lui-même, inspiré de Dieu : — « Peut-être qu'en cette église, quelque bonne personne est à faire pénitence, et, à cause de la neige si abondante, elle n'a pas le nécessaire et, conséquemment, elle pourrait mourir de faim. » Et poussé par l'Esprit-Saint, il dit : — « Certainement, je veux aller savoir si mon imagination est vraie ou non », et il prit du pain et un vase de vin, et se mit en route et, avec très grandes difficultés, parvint à la prédite église, où il trouva frère Egide, avec le compagnon, très dévotement en oraison; et ils étaient tellement affaiblis par la faim, que dans leur apparence, ils montraient plutôt des hommes morts que des vivants. Il eut grande compassion d'eux, et les ayant rafraîchis et réconfortés, il retourna chez lui et dit à ses voisins l'extrémité et nécessité de ces frères, et les induit et les prie, pour Dieu, qu'il soit pourvu à leurs besoins. Et beaucoup, à l'exemple de celui-là, leur portèrent du pain et du vin, et d'autres choses nécessaires à manger, pour l'amour de Dieu; et, pour tout ce

carême, ils convinrent entre eux qu'ils les pourvoiraient en leurs nécessités. Et frère Egide, considérant la grande miséricorde de Dieu et la charité de ceux-là, il dit au compagnon : — « Mon très chère frère, jusqu'à présent nous avons prié Dieu qu'il nous pourvoie en nos nécessités, et nous avons été exaucés ; et pour cela, il convient de lui rendre grâce et gloire, et de prier pour ceux qui nous ont nourris de leurs aumônes, et pour tout le peuple chrétien. » Et, par sa grande ferveur et dévotion, Dieu concéda une telle grâce à frère Egide que beaucoup, à son exemple, laissèrent ce monde aveugle, et beaucoup d'autres, qui n'étaient pas disposés à être religieux, firent dans leur maison très grande pénitence.

VII. — DU JOUR DE LA MORT DU SAINT FRÈRE EGIDE

La veille de saint Georges, à l'heure des matines, ayant cinquante-deux ans de religion, car il reçut l'habit de saint François le jour de la fête de saint Georges, l'âme de frère Egide fut reçue par Dieu dans la gloire du Paradis.

VIII. — COMMENT UN SAINT HOMME, ÉTANT EN ORAISON, VIT L'ÂME DE FRÈRE ÉGIDE ALLER A LA VIE ÉTERNELLE

Un bon homme, étant en oraison quand frère Egide passa de cette vie, vit son âme avec une multitude d'âmes, sortir alors du Purgatoire et aller au ciel, et Jésus-Christ aller à la rencontre de l'âme de frère Egide, et avec une multitude d'anges et avec toutes ces âmes, avec grande mélodie, s'élever à la gloire du Paradis.

IX. — COMMENT, PAR LES MÉRITES DE FRÈRE EGIDE, L'ÂME DE L'AMI D'UN FRÈRE PRÊCHEUR FUT LIBÉRÉE DES PEINES DU PURGATOIRE

Frère Egide souffrant de la maladie de laquelle, à peu de jours de là, il mourut, un frère de saint Dominique devint mortellement malade. Ce frère malade avait un ami, frère, qui, le voyant approcher de la mort, lui dit : — « Mon frère, je veux que, si Dieu le permet, tu reviennes à moi après ta mort, et que tu me dises en quel état tu es. » Le malade promit de revenir, pour autant qu'il serait possible. Frère Egide mourut le même jour. Et le frère prêcheur apparut après sa mort à son ami vivant, et dit : — « C'est la volonté de Dieu que j'observe ma promesse. » Le vivant dit au mort : — « Qu'en est-il de toi ? » Le mort répondit : — « Très bien, parce que je mourus le jour où passa de cette vie un saint frère mineur, qui avait nom frère Egide, auquel,

pour sa grande sainteté, Jésus-Christ concéda qu'il menât au Paradis toutes les âmes qui étaient au Purgatoire, avec lesquelles j'étais dans de grands tourments; et, à cause des mérites du saint frère Egide, j'en suis libéré. »

Et ayant dit cela, il disparut subitement. Ce frère ne révéla cette vision à personne, mais, étant tombé malade, soupçonnant de suite que Dieu l'avait frappé parce qu'il n'avait pas révélé la vertu et gloire de frère Egide, il envoya mander les frères mineurs, et il en vint dix, devant lesquels, en même temps que devant les frères prêcheurs, il révéla la susdite vision. Et, cherchant très exactement, ils trouvèrent que frère Egide et le frère prêcheur défunt passèrent de cette vie le même jour.

X. — COMMENT DIEU AVAIT DONNÉ DES GRACES A FRÈRE EGIDE, ET DE L'ANNÉE DE SA MORT

Frère Bonaventure de Bagnioreggio disait de frère Egide que Dieu lui avait concédé des grâces spéciales pour tous ceux qui se recommandaient à lui, avec dévotion, en ces choses qui appartiennent à l'âme. Il fit beaucoup de miracles pendant sa vie et après sa mort, comme il apparaît dans sa légende; et il passa de cette vie à la gloire céleste en l'an du Seigneur, 1252, le jour de la fête de saint Georges; et il est enterré à Pérouse dans le couvent des frères mineurs (1).

(1) Ces récits de la vie de frère Egide ont été empruntés par le rédacteur des appendices des *Fioretti* à la légende écrite par frère Léon et insérée, en partie, plus tard, dans la *Chronique des XXIV Généraux*. Notre texte, de même que celui du *Speculum perfectionis*, dû également à frère Léon, place la réception de frère Egide à Rivotarto, alors que la *Légende des 3 Compagnons*, à laquelle l'ami de saint François collabora également, la situe à la Portiuncule. La contradiction se résoud facilement si l'on admet, avec M. Sabatier, que les frères, résidant à Rivotarto pour y soigner les lépreux, se rendaient à la Portiuncule, pour remplir les actes de leur vie religieuse.

La date assignée à la mort d'Egide, au ch. X — 1252 — provient, sans doute, d'un lapsus du copiste, qui a opéré une confusion avec les cinquante années de religion dont il est question au ch. VIII : si ce dernier chiffre est exact, l'entrée dans l'Ordre d'Egide remontant à 1209, il aurait trépassé le 23 avril 1261.

Saint François avait frère Egide en grande vénération, à cause de « l'esprit élevé en contemplation, par lequel il parvint à la très haute perfection ». C'était une âme profonde à force de simplicité, toute pénétrée de la doctrine de pauvreté et d'amour du père sraphique; une intelligence très fine, servie par une imagination heureuse et parfois doucement narquoise. Ses *dits* reflètent, certainement, en plus d'un passage, la parole même cordiale et pittoresque du Petit Pauvre.

Egide assista celui-ci et frère Bernard à leur lit de mort. Il va sans dire que, comme Léon, Ange et Rufin, les « trois compagnons »; comme sainte Claire, il compta parmi les fidèles de la pure tradition franciscaine et eut à souffrir durant le généralat de frère Elie. Il finit son existence dans l'ermitage de Monte Ripido, près de Pérouse, où la bonne madame Jacopa de Settesoli venait fréquemment le visiter et l'entendre. (V. sur Egide, *trois comp.*, 9, 11; *spec. perf.*, 36, 85, 107; *Fioretti*, 6 et 34.)

Madame de Genlis⁽¹⁾



MADAME de Genlis est plus compliquée que la fondatrice de Saint-Cyr. L'auteur ne cherche pas à la réhabiliter. Elle est elle-même très indulgente pour ses défauts. Fille du XVIII^e siècle, cette très jolie et très charmante femme incarne la beauté piquante, l'esprit fin, la morale facile de ce temps. « La vie de M^{me} Genlis, écrit M. Chabaud, est loin d'avoir cette admirable unité qui fait l'honneur et constitue un des traits les plus originaux de celle de M^{me} de Maintenon. Elle n'en eut pas non plus, nous venons de l'avouer, la pureté de mœurs, et tout en faisant la part de la malignité, de l'exagération et même de la calomnie, tout en réduisant, à ce qui ne saurait être nié, la nomenclature de ses aventures galantes, il en restera toujours assez pour ternir sa réputation. N'a-t-elle pas dit d'elle-même : *Je crois qu'il est infiniment plus aisé de trouver une femme qui n'ait pas eu d'amant que d'en trouver qui n'en ait eu qu'un.* »

Il cite d'elle un mot étrange, qui la peint malheureusement trop bien : *Je suis fausse.* L'aveu complète le portrait.

La piété de M^{me} de Genlis est sujette à caution. Elle fut l'amie de Voltaire. Elle connut Rousseau. Elle vécut dans l'intimité des encyclopédistes. Cependant elle enseignât consciencieusement et correctement la religion aux princes d'Orléans, dont elle fut le *précepteur*. Plus tard ses sentiments sont meilleurs. Sont-ils sincères, ou suivent-ils le courant? Il ne nous appartient pas de la juger. Nous louerons avec M. Chabaud tout ce que ses écrits contiennent de bon sens sous le rapport religieux.

(1) Suite de l'article sur *Les Précurseurs du féminisme : M^{me} de Maintenon, M^{me} de Genlis et M^{me} Campan*, par L. CHABAUD (Paris, Plon).

M^{me} de Genlis est douée de l'instinct de l'éducation. Enfant, elle donne des conférences à des petits paysans. Jeune, elle accepte la mission d'élever les enfants du duc de Chartres. Plus âgée, elle écrit des ouvrages sur ce sujet qui la passionne. Malheureusement elle ne cherche pas uniquement le bien. « Pour elle, l'enseignement fut une occupation et un but ; mais il fut encore plus un moyen de conquérir la célébrité, après laquelle elle courut toute sa vie. »

Peut-être eut-il mieux valu que l'intelligence de cette femme fut moins universelle. Rien ne lui échappait. La profondeur des pensées souffrait chez elle de l'étendue des connaissances. La vanité avait plus de part que la raison dans cet étalage de science : hygiène, religion, mythologie, langues, dont elle fait état dans ses programmes.

La biographie de M^{me} de Genlis est intéressante. Nous y renvoyons le lecteur, en y cueillant cependant quelques traits, qui présagent l'avenir. Elle raconte notamment dans ses mémoires, qu'à 5 ans, elle jouait le rôle de l'amour dans le prologue d'un opéra. « Je n'oublierai jamais que mon habit d'amour était couleur de rose, recouvert de dentelle de point, parsemée de petites fleurs artificielles de toutes les couleurs ; il ne me venait qu'aux genoux ; j'avais de petites bottines couleur de paille et d'argent, mes longs cheveux abattus et des ailes bleues. »

La suite de la citation est caractéristique : « Ce déguisement seyait à ravir à la jolie fillette aux cheveux d'or, et comme la mère n'avait guère plus de raison que l'enfant, il devint, pendant quelque temps, son vêtement ordinaire. »

Ces déguisements ne l'empêcheront pas d'être, à 6 ans, dame chanoinesse du chapitre noble d'Alix, près de Lyon.

Elle se marie à l'âge de 16 ans au comte de Genlis. Son zèle d'institutrice ne se ralentit pas. Elle écrit les *Reflexions d'une mère de vingt ans*, en attendant la naissance de son premier enfant. Dès lors, elle ne cesse plus d'écrire. Son œuvre comporte soixante-quatorze volumes in-octavo. Ses romans ne se lisent plus. Ses livres historiques sont des ouvrages de fantaisie. Seuls, les ouvrages qu'elle a laissés sur l'éducation ont de la valeur.

M^{me} de Genlis, entra au Palais royal, grâce à la protection de M^{me} de Montesson (mariée morganatiquement au père du duc de Chartres). Elle devint l'amie de la duchesse, qui lui confia l'éducation de ses filles. Plus tard, le duc « qui était sous le charme », nomma la belle et séduisante femme, *gouverneur* de son fils. Ce choix ne pouvait passer inaperçu. Il fut vivement critiqué. « Quant au roi, le jour où le duc s'ouvrit à lui de son projet, il se contenta de répondre : *F'ai heureusement un dauphin ; la comtesse d'Artois a des enfants ; vous pouvez faire des vôtres ce qu'il vous plaira.* »

Voici M^{me} de Genlis institutrice de trois enfants, et elle est convaincue, non pas de la sainteté de sa mission, mais « de la possibilité de faire une chose grande et glorieuse ». Très jalouse de son autorité et de son influence, elle finit par s'occuper de tout et de tous. Elle se brouille avec l'abbé Guillot qui *prétendait* enseigner la religion, avec les domestiques qui sont trop indépendants, etc., etc... et elle décrit ces événements, ces discussions, ces explications avec une persévérance et une abondance étonnantes.

Malgré ses torts et ses ridicules, elle est bonne; elle charme; elle se fait aimer. « Il ne faudrait pas croire non plus que ce fut une éducatrice médiocre ou fantaisiste. Très sérieuse, au contraire, et très consciencieuse dans l'accomplissement de sa mission, grâce au don merveilleux d'observation qu'elle possédait, elle sut approprier ses méthodes à ses élèves avec un admirable discernement, suivant leur âge, leur sexe, leur caractère, leurs aptitudes, et diriger leurs études avec une grande sûreté de vues. »

Les théories abondent dans tous ses volumes pédagogiques. Il est difficile de séparer le bon du mauvais. Nous noterons cependant, avec M. Chabaud, ces principes généraux : « Le but général des études est de former le cœur et l'esprit, c'est-à-dire de cultiver, d'étendre et de perfectionner les facultés intellectuelles de l'élève, de lui offrir un cours complet de moralité, de lui donner le goût de la science, de la littérature et des beaux-arts. »

Dans ses nombreux essais de réforme et ses innovations, une idée frappe et elle devrait préoccuper davantage ceux qui s'occupent d'éducation, c'est la volonté d'orienter les études vers les points pour lesquels chacun affirme des aptitudes et vers les sciences qui pourront leur être utiles.

Cette pensée fort juste inspirera M^{me} de Genlis, et ses élèves princiers lui en sauront gré dans les vicissitudes de leurs vies agitées.

Elle aimait les *leçons de choses* dont la pédagogie moderne a souligné l'utilité. Elle attachait une importance extrême aux exercices du corps, aux jeux d'adresse, à l'escrime, au tir au pistolet, etc...

La réalisation de ce programme fut facilitée par le charme de cette étrange femme. Elle se faisait aimer de ses élèves. N'y a-t-il même pas de l'exagération dans les sentiments qu'ils lui témoignaient, et que M^{me} de Gontaut nous décrit en ces termes, non sans une jolie pointe de malicieuse ironie : « L'enthousiasme que les jeunes princes avaient pour M^{me} de Genlis fut vite partagée par moi. J'aurais rougi de rester en arrière de cette passion romanesque que chacun cherchait à lui prouver. J'ai vu les princes et Mademoiselle baiser les pas où elle avait marché, et j'avoue, à ma honte, qu'un jour, voulant me distinguer en sentiment, je me précipitai sur le fauteuil qu'elle venait de quitter, et l'ayant baisé avec ardeur, je me remplis la bouche de poussière, ce qui calma mon zèle. »

Le ciel ne resta pas tout le temps sans nuages. Nous passerons sur les incidents qui faillirent éloigner du Palais royal celle qui avait rendu de réels services, mais qu'une impardonnable légèreté de conduite rendait suspecte à la mère de ses élèves.

Malgré l'agrément qu'elle répand autour d'elle, M^{me} de Genlis ne nous satisfait nullement. Nous reconnaissons la valeur de son esprit observateur, l'audace de ses innovations, le sérieux avec lequel ce système nouveau est appliqué. Mais nous restons méfiants; cette femme ne nous inspire pas la sécurité que donnent la conscience et une religion convaincue autant qu'éclairée.

Cependant ses théories sont presque rassurantes. Elles le seraient tout à fait si elles étaient confirmées par sa conduite. Lisez ceci : « Mon premier principe est qu'il faut préserver son élève d'un défaut commun à presque

toutes les femmes et qui entraîne tant d'autres, la coquetterie... » et encore : « Mais qu'entend-on par la conscience ? un sentiment intérieur qui, par le remords qu'il nous cause, nous punit de nos fautes... La conscience n'est qu'un guide peu sûr sans la religion. Donnez donc à votre élève des sentiments religieux, persuadez-la bien que, dans tous les moments de sa vie, Dieu la voit et l'entend. »

Une institutrice congréganiste ne dirait pas mieux, mais on ne se demanderait pas d'où viennent Paméla et Herminie?...

M^{me} de Genlis songeait à former une école rurale pour l'éducation des filles.

Nous n'en parlerons que pour souligner sa pensée et nous copierons quelques lignes de son projet.

On enseignerait dans cette école ce qui suit :

La religion, qui comprend la morale ; l'écriture, l'arithmétique, l'anglais, l'allemand, l'italien (les langues seulement, sans la poésie et la littérature). On donnerait aux élèves quelques notions élémentaires d'histoire et de géographie. On les ferait dessiner, peindre des fleurs. On leur apprendrait tout ce qui concerne l'économie intérieure d'une maison :

1° A diriger une lessive ;

2° A savonner et repasser elle-même (une fois par jour) ;

3° A conduire une basse-cour ;

4° A conduire une laiterie ;

5° A prendre soin du fruitier ;

6° A diriger une cuisinière : faire elles-même la cuisine... Connaître le prix des choses, leur dose, et à discerner d'un coup-d'œil celles qui sont de mauvaise, médiocre ou bonne qualité ;

7° On leur apprendrait ce qui a rapport à l'office et à l'art de la distillation ;

8° Elles présideraient tour à tour à la boulangerie et connaîtraient toutes les différentes manières de faire du pain de ménage...

On leur ferait connaître de la botanique seulement les plantes usuelles. Elles auraient la même connaissance des principales drogues de la médecine.

L'idée de M^{me} de Genlis est louable. Il serait bon que les femmes des petites villes et des campagnes reçussent une éducation plus adaptée à leurs occupations. Celle des écoles et des couvents les éloigne de la vie champêtre et ne les prépare pas à l'existence à laquelle elles sont destinées... Mais nous ne pensons pas que le programme ci-dessus remplisse les conditions voulues pour atteindre ce but.

Nous ne suivrons pas, avec M. Chabaud, M^{me} de Genlis pendant l'émigration. L'auteur y parle aussi de Paméla et Herminie. Nous renvoyons le lecteur à ce chapitre. Ces études vraiment intéressantes allongeraient trop cet article.

Nous retrouvons cette institutrice peu banale à Paris, où le Premier consul lui donne un superbe logement à l'arsenal et une pension de 6,000 livres. « Il goûtait fort son intelligence qu'il estimait sans doute plus que son

caractère, car il disait d'elle, avec plus d'esprit qu'on est en droit d'en demander aux hommes de génie : *Lorsque M^{me} de Genlis parle de vertu, il semble toujours qu'elle vient de la découvrir.* En quoi il se trompe d'ailleurs, la vertu n'était pas, pour M^{me} de Genlis une nouvelle connaissance. C'était une vieille amie, une amie d'enfance, avec laquelle elle s'était brouillée à certain moment; qu'elle avait un peu négligée dans sa seconde jeunesse, mais qu'elle retrouvait avec plaisir dans sa vieillesse et qu'elle se mettait à aimer passionnément, surtout quand il s'agissait de l'enseigner aux autres. »

A la chute de l'empire, M^{me} de Genlis se tourna vers le soleil levant, Louis XVIII. Le succès de ce virement ne fut pas complet. Elle perdit l'appartement et conserva la pension. Quelques années encore et elle verra son élève sur le trône. Il y mit en pratique les avis de son précepteur. On peut admettre que Louis-Philippe fit honneur à son éducation.

Il ne faut pas juger trop sévèrement une femme qui ne résista pas à l'influence de son siècle, à la séduction de sa beauté, et, aux dangers d'un esprit mobile, affamé de succès. N'étant plus sous le charme, comme l'étaient ses contemporains, nous pourrions attacher une importance exagérée à ses fautes, mais au point de vue de la morale et de la vertu l'enseignement de M^{me} de Genlis pêche, à notre avis, par la base : elle ne donne pas le bon exemple et elle n'inspire pas le respect.

Ctesse ED. DE LIEDEKERKE.

A continuer).



LES LIVRES

LA POÉSIE :

Le Cœur innombrable, par la comtesse DE NOAILLES. — (Paris, Calmann-Lévy.)

Deux grands noms français, deux noms dans lesquels résonne encore le double écho des combats du moyen âge et des fêtes de la Renaissance, flamboient à présent sur deux œuvres lyriques bien différentes l'une de l'autre. D'un côté, des hortensias bleus, des fragrances de boudoir, un monotone chapelet de mots aussi sonores que vains, et, par-dessus tout, la préciosité dans ce qu'elle a de plus puéril, le fin du fin quintessencié. De l'autre côté, la Nature multiple et changeante, la forêt qui bouge et bruit, les jardins qui vivent au soleil leur belle vie végétale, un parfum de robuste virilité, et le plus ardent, le plus large panthéisme... Un lecteur mal averti devinerait une femme dans le premier poète, et dans le second un homme. Eh bien ! pas du tout : les hortensias bleus, c'est M. de Montesquiou ; la grande forêt, c'est la comtesse de Noailles. Voilà, n'est-ce pas, un curieux et piquant rapprochement. Et il serait superflu d'indiquer à l'honneur de qui il tourne.

Le fond de la pensée du *Cœur innombrable*, c'est un profond désenchantement, qu'apaise seul l'amour de la Nature maternelle. Il se peut que la comtesse de Noailles soit très heureuse, — mais le spectacle des misères d'autrui et de la fragilité des choses, l'émeut pour tous les êtres d'une pitié infinie, qui est une vraie souffrance. Un noble souffle humanitaire traverse ses poèmes. Un incurable scepticisme la ronge douloureusement, elle ne croit même plus à l'Amour, — mais sa mélancolie à elle, ce n'est pas cette mélancolie douce qui se nourrit d'un clair de lune ou d'un sanglot de violon, c'est la mélancolie amère qu'engendre l'irréparable tristesse de la vie. Et c'est pourquoi elle fait ce rêve, cher à tant de cœurs blessés, de s'en aller dormir du grand repos parmi les herbes grasses, et de revivre un jour dans l'âme heureuse des plantes.

La Nature lui apparaît comme une mère secourable, aux bras de qui elle connaîtra quelque soir la douceur du sommeil sans fin. Aussi, tandis qu'elle accomplit encore le pèlerinage pénible des années, étreint-elle dans un vaste amour cette Nature indulgente et bonne, le ciel et la mer, les bêtes et les arbres.

Que, parmi ces sentiments, certains ne soient pas précisément ceux d'un esprit chrétien, il faut en convenir; mais on ne peut nier non plus qu'ils n'enferment en eux une haute poésie. Et je vous assure qu'une femme atteignant à de pareils sommets, c'est quelque chose de tout à fait admirable et d'entièrement nouveau, — au moins dans le domaine du lyrisme. Nous voilà loin, avec la comtesse de Noailles, des sentimentalités suaves d'une Deshoulières ou d'une Desbordes-Valmore.

Il se dégage du *Cœur innombrable* une personnalité nettement définie, qui s'imprime dans la mémoire en traits ineffaçables. Et ceci encore est chose bien rare chez une poétesse (fi! le vilain mot!). La comtesse de Noailles reste bien elle-même, de la première jusqu'à la dernière page de son livre, aussi bien par la substance de ses idées que par la facture de son vers. Ce vers, qui n'emprunte rien à personne, brille par un je ne sais quoi d'opulent, d'étrange et de savoureux; il est juteux et parfumé comme un beau fruit, mélodieux comme les feuilles, frissonnant et nombreux comme les moissons. La strophe se déroule avec une ampleur aisée et fastueuse, accompagnant d'harmonieuses draperies la marche rythmique de la Pensée. La langue est tout ensemble savante et naturelle, l'expression constamment imagée; et l'on n'imagine rien de moins clinquant, de moins artificiel que ces images: il n'y en a pas une qui ne soit puisée au cœur de la Nature, et beaucoup d'entre elles font penser aux simples images bibliques.

Si la noble et belle impératrice Elisabeth vivait encore, le *Cœur innombrable* deviendrait son livre de chevet avec les poèmes de Heine; et je ne doute pas qu'elle n'eût élevé un monument à la comtesse de Noailles, sœur de son âme souffrante et douce.

F. ANSEL.

L'Accueil, poésies, par JEAN VIGNAUD. — (Paris, Ollendorf.)

Après le *Semur de Cendres*, de M. Ch. Guérin, et le *Chariot d'Or*, de Albert Samain, dont M. F. Ansel a dit ici même la douce mélancolie et l'héroïque amertume, voici un recueil qui, sans atteindre des cimes d'art aussi hautes, n'en est pas moins un des mieux réussis de la présente année. C'est bien véritablement et profondément le poème de l'accueil d'une âme fraternelle aux âmes qui lui demandent un peu d'amour. Un être vint en visiter un autre; tous deux goûtèrent la paix de la maison riant au bord de la route et des campagnes où mûrissaient le pain et le vin futurs. Après les confidences échangées, graves ou légères selon l'heure, le départ les sépara, laissant l'un plus riche de connaître la souffrance du monde; l'autre, d'avoir goûté l'hospitalité aimante, plus fort pour souffrir encore. Et ces vers du dernier poème montreront qu'elle est la façon émouvante et simple de l'auteur, qui sut y enclore ce long regard jeté sur les choses chéries par celui qui les va quitter pour toujours :

*Il va dans le jardin que parfument les roses,
Aux fleurs qu'il aime il dit des mots mystérieux
Et l'on croirait qu'il veut emporter toutes choses
Dans le miroir vivant et profond de ses yeux.*

Les Diaphanes, poésies, par FERNAND BERNARD. — (Tournai, Decalonne, Liagre.)

Malgré certaines faiblesses dans le rythme et l'expression, trahissant l'inexpérience, les vers de M. Bernard font pressentir une âme de poète qui, une fois parvenue à dompter la forme rebelle, saura peut-être harmonieusement s'affirmer. Aussi bien y semble-t-elle réussir déjà, dans l'une ou l'autre piécette d'un sentiment délicat et d'une convenable écriture. Poésie reposante, sans appels vers la gloire fabuleuse, s'attachant aux êtres et aux choses qui hantent la vie habituelle. En somme, un frêle collier de bulles diaphanes...

CH. DE S.

LE ROMAN :

Le Vent dans les Moulins, roman, 1 vol., par CAMILLE LEMONNIER. — (Paul Ollendorff, Paris.)

Pendant ce mois de lumière, j'ai lu lentement, — savourant chaque page ainsi qu'un fruit sapide, — le nouveau livre de Camille Lemonnier. Ceci est un merveilleux poème à la gloire de notre terre de Flandre. Jamais peut-être dans l'œuvre aux périples divers du maître, sa vision ne fut aussi profonde. Les paysages frissonnants de vie, la couleur qui chante comme sur les toiles de Claus, l'existence liée aux apparences du monde, le battement de la glèbe sacrée qui se répercute dans le cœur de ses enfants, ceux-ci personnifiant l'essence de la race, tout dans ce livre, depuis les notations des petites coutumes naïves jusqu'aux grandes clameurs de cette humanité paysanne, apparaît dans une réalisation plénière.

Une beauté grave et simple flotte sur ces évocations. Le *moyen* d'art disparaît; le décor lui-même donne cette voix et ces nuances à la page dans laquelle il se mire, et des paysans passent, menant leur vie selon la norme, ils mettent leurs actions, peines et joies, sous l'égide du bon Dieu qui peut, dans le grand ciel, sourire à la terre et réjouir ainsi ses fils fidèles.

On pense aux *Eglogues* pendant tels chapitres, un sentiment virgilien les anime devant les aurores embaumées ou les rayonnements attiédés des couchants, mais le livre ne veut pas que notre âme soit seulement enchantée à la splendeur du monde. Il y a dans les choses elles-mêmes une leçon, il y a sous la féerie des cieux de Flandre, au milieu des guérets verdoyants ou des éteules dorées, près de la Lys bleue et blanche, la leçon de vie qui s'érige, la loi du travail qui s'impose à l'homme.

Et ainsi le poème révèle, à côté des musicalités, parfums, couleurs, émois de nos sens ravis, la morale que l'apôtre formula, que les paysans se répètent religieusement : Celui qui ne travaille point n'a pas le droit de manger; il faut que tous les hommes travaillent, s'ils veulent goûter en paix la joie d'avoir été mis au monde; celui qui ne fait pas œuvre de ses mains n'a pas le droit d'être considéré comme un frère par les autres hommes... Une atmosphère mystique baigne ce livre.

Quand l'hiver a durci la terre, des petits paysans gagnent quelquefois de vieilles villes, et les halles, le beffroi, le rêve gothique des églises, montent contre l'horizon froid. Car c'est au-dessus de la vie flamande entière, que l'écrivain s'est penché.

L'été flamboya sur les plaines de Flandre, la brise qui venait de la mer faisait tourner tous les moulins dans les flammes de l'horizon; des houles sombres, les pluies et les vents d'automne, s'agitèrent au fond des étendues; la neige et le firmament ont voué la terre aux couleurs de la Vierge et Noël carillonne; puis les froidures étreignirent la vie du monde, enfin :

« Dans un ciel rose, Pâques benoitement se leva comme une aube d'annonciation. Les pigeons comme des Saint-Esprit, avec leurs battements d'ailes secouaient les chatons des arbres sur les gens qui allaient à l'église. La terre était fraîche comme au premier jour du monde. Le bon Dieu encore une fois avait fait un geste et tout avait recommencé. »

Après des études de volupté noire, Camille Lemonnier s'est arrêté, dans ce poème, aux causes initiales du bonheur, à la sérénité première, et la conscience de l'homme d'autant plus rapprochée de la Beauté qu'elle suit la leçon divine et prend la place indiquée par Dieu dans sa création, déterminait ici une magnifique expansion de force et de bonté.

G. V.

Mademoiselle Annette, par EDOUARD ROD. — (Paris, Perrin.)

Il est des romans — et je les admire — qui sont non seulement de beaux livres, mais encore de bonnes actions. De ce nombre est celui-ci. Et il en est de même de la plupart des romans de l'auteur. Une idée supérieure le domine toujours dans la composition de ses œuvres. On sent que l'auteur veut non seulement charmer l'esprit, mais encore élever l'âme. C'est une qualité dont il faut louer même un littérateur. Il y a dans ce livre d'admirables caractères, finement silhouettés par l'auteur qui les revêt des plus exquis qualités morales. Ce livre est une thèse. Je l'aime parce qu'il prêche le mépris de l'or et de l'opulence et qu'il enseigne d'une façon qui porte, parce qu'elle est vivante, que l'égoïsme n'est pas le bonheur et que la vraie joie n'est point dehors, mais dans l'âme. Cette vérité essentielle découle d'une façon merveilleuse du parallèle qui se poursuit durant tout le livre entre les deux principaux héros, dont l'idéal est contradictoire, d'une part M^{lle} Annette, être tout de bonté, de simplicité, de sacrifices et d'oubli de soi, qui vit sa vie non pour elle mais pour les autres, et d'autre part son oncle, M. Nicolet, qui après n'avoir vécu que pour soi, pour s'enrichir, ce à quoi il est parvenu en Amérique, s'en vient finir sa vie auprès de sa nièce, dont il découvre peu à peu la supériorité morale, dont il envie trop tard le passé, et dont il voudrait avoir vécu la vie qu'il reconnaît enfin être la seule qui vaille la peine d'être vécu.

Toute la morale de ce beau et bon roman se résume dans les paroles par lesquelles l'oncle, au déclin de ses jours, exprime l'amère déception qu'il éprouve d'avoir mené une vie utile *peut-être*, extérieurement du moins, mais de n'avoir guère, ou si peu, vécu l'autre vie, l'intérieure, la vraie, celle qui porte en elle-même sa récompense :

« Mon Dieu que j'ai mal employé mon temps. Je n'ai jamais songé au bonheur, ni pour en prendre, ni pour en donner. Je n'ai joui de rien, que d'augmenter constamment mes conquêtes : si bien qu'elles pèsent sur moi, maintenant, comme si je portais sur mon dos tous mes millions fondus en un énorme lingot. J'ignore les plaisirs que connaissent les plus pauvres gens ; à présent, il est trop tard pour les poursuivre. Je n'en ai plus qu'un seul : faire du bien ; et c'est un art très difficile, que je ne sais pas ! »

Ce roman contient de fortes pensées. Il dénote chez l'auteur de nobles sentiments. Il ne peut qu'en inspirer de très élevés aux lecteurs que je lui souhaite nombreux et aussi enthousiastes que moi.

H. M.

Father Antony, par ROBERT BUCHANAN, traduit de l'anglais. — (Paris, P. Lethielleux.)

Ce roman analyse une des crises les plus affreuses qui puissent torturer une âme de prêtre, la lutte entre le devoir qui exige le secret de la confession, et l'amour fraternel. Une traduction correcte en fait pressentir les qualités de style. Les paysages et les mœurs de l'ouest de l'Irlande y sont agréablement décrits.

Journal d'un artiste, par HENDRYK SIENKIEWICKZ. — (Paris, G. Rougier.)

Les romans et nouvelles de H. Sienkiewickz, que chaque semaine nous apporte, sont d'ordinaire loin d'égaliser *Quo Vadis*, *Sans Dogme*, ou même *Par le Fer et par le Feu*. Pourtant, il n'est pas un récit de Sienkiewickz qui ne porte l'empreinte distinctive du grand écrivain, et ne soit, de ce fait, intéressant. *Le Journal d'un artiste* nous montre des peintres, des critiques, des acteurs ; bref, toute la *bohème* polonaise.

A la source du bonheur, par HENRYK SIENKIEWICKZ. — (Paris, P. Lethielleux.)

A la source du bonheur et *Le vieux serviteur* sont des récits touchants, non sans intérêt ni charme. On y a joint une nouvelle traduction de *Au sommet de l'Olympe*.

CH. DE S.

LE THÉÂTRE :

L'Arbre, par PAUL CLAUDEL. — (Paris, *Mercur de France*.)

Sous ce titre, M. Paul Claudel, dont M. Remy de Gourmont, en son *Livre des Masques*, fit naguère un sérieux éloge, réunit cinq drames d'affabulation bizarre, écrits en versets qui semblent rythmés et martelés selon les heurts de la pensée. Sujets, langue et style font de ce livre une œuvre hautement originale et, hâtons-nous de le dire, d'art intense, dont l'impression très particulière est profonde et inquiétante. C'est aussi une œuvre de pensée, car,

au cours de ses pièces, l'auteur traite des problèmes d'humanité essentiels, tels que les fondements de la société, dans *La Ville*; le pouvoir royal et l'usurpation par la force, dans *Tête d'Or*; le mariage et l'amour libre, dans *L'Echange*. Nous franchirions les limites de cette notice, si nous voulions analyser et discuter les solutions que l'on pourrait déduire de ces drames. *Tête d'Or*, selon nous le plus beau de ceux-ci, est le puissant et rude poème de la violence qui pousse les hommes en une chevauchée effrénée vers la gloire du sang répandu. Quand M. Claudel, au dernier acte, nous montre le victorieux usurpateur, blessé à mort, détachant de la croix où l'a cloué le caprice d'un soldat brutal, la princesse dont il massacra la famille, et expirant auprès d'elle, aux bornes de la fortune et du monde, il atteint ce sublime de situation et d'expression qui se fait de plus en plus rare aujourd'hui.

CH. DE S.

LITTÉRATURE CLASSIQUE :

Essai de chronologie pindarique, par CAMILLE GASPAR. — (Bruxelles, Lamertin.)

Quel nom évocateur que celui de Pindare ! Il représente presque à lui seul l'une des trois grandes phases de la poésie grecque : la phase lyrique, qui remplit tout l'intervalle entre les dernières productions de l'épopée ionienne et les premières créations du théâtre athénien.

Son œuvre appartient à l'histoire autant qu'à la littérature. Car chacune de ses cantates triomphales était un événement artistique, qui mettait en mouvement dans la cité en fête un personnel choral considérable et devait y attirer un concours d'auditeurs, comme fait aujourd'hui un festival rhénan ou une représentation de Bayreuth. Aussi était-il de la plus haute importance de replacer ces créations du génie de Pindare dans leur cadre chronologique.

C'est ce que M. Gaspar a entrepris après des maîtres, tels que Boeckh et Bergk, avec lesquels il n'a pas craint de se mesurer, et il a réussi, en effet, à compléter les études de ses devanciers ou à les corriger, à l'aide des éléments nouveaux fournis par un papyrus précieux de la trouvaille faite, en 1899, à Oxycrhychos, en Egypte. Mais, pour utiliser ces données, il fallait y joindre une connaissance approfondie des textes grecs et des travaux modernes, dont la bibliographie très complète ne remplit pas moins de huit pages; il fallait encore fouiller les moindres recoins de l'histoire de ce temps, auquel Pindare fait de fréquentes, mais discrètes allusions; il fallait enfin suppléer par des conjectures ingénieuses aux lacunes qui subsisteront toujours dans les documents d'une époque aussi reculée. A tous ces points de vue, le travail de M. Gaspar est des plus réussis et a mérité le premier prix qui vient de lui être décerné à l'unanimité par le jury des concours universitaires.

Sans doute, le côté esthétique de l'œuvre de Pindare n'est ici qu'effleuré. Mais on ne pourra l'aborder qu'après des travaux préparatoires comme celui-ci, qui aura fourni à la haute critique littéraire un cadre objectif inébranlable.

De travaux de ce genre, se dégagent, en effet, des conclusions très importantes. C'en est une déjà que de nous permettre de suivre l'évolution pro-

gressive du génie d'un auteur. Ce n'est que par une chronologie patiente et rigoureuse que l'on parviendra, de plus, à découvrir ce que l'on cherche aujourd'hui à mettre davantage en lumière dans la littérature, à savoir l'influence exercée par les œuvres sur les œuvres (1); et enfin, dans l'histoire générale, on n'en demeure plus à l'aphorisme banal qui ne voyait dans la littérature que l'expression de la société; à mesure que l'on creuse les sciences historiques, on arrive à reconnaître que la littérature est un des facteurs les plus importants dans la formation des sociétés policées, en propageant ou en détruisant les croyances et les idées dont elles vivent.

CH. M.

PHILOSOPHIE :

La sphère de beauté, par MAURICE GRIVEAU. — (Paris, Alcan.)

Cet ouvrage présente, en près d'un millier de pages, une véritable *somme* des arts, car l'ensemble des lois qui président aux phénomènes esthétiques y est exposé, non seulement au point de vue particulier de chaque art pris en soi, mais aussi quant aux relations intimes et profondes qui unissent, à travers les modes d'expression divers, poésie, sculpture, peinture, musique et leurs dérivés en une gigantesque synthèse.

Après un essai de conciliation de la science et de la poésie, c'est-à-dire du « suggestif » avec « l'utilitaire », du « sentimental » avec le « rationnel », au triple point de vue des mobiles, des procédés et des fins, l'auteur aborde l'étude des lois fondamentales qu'il groupe sous ce titre général : *Théorie de la polarité*. Les lois de *péjoratisme des extrêmes*, d'*indifférence du milieu* et de *contraste des côtés*, se résument en la loi générale de *polarité*.

Ainsi M. Griveau considère le beau comme un état situé entre le laid et l'indifférent, et puisqu'il y a un laid par excès et un laid par défaut, étant donnée une ligne idéale, prise pour *schéma*, dont le milieu représente l'indifférent, le beau se trouve de part et d'autre de celui-ci, donc en deux points. C'est dans cette conception que réside le caractère véritablement original de M. Griveau.

Celle-ci est appliquée, dans les chapitres suivants, aux différents arts, et, à cette occasion, sont étudiées les gammes des températures, des odeurs et des saveurs, des sons musicaux, des couleurs, du poids et du contact, des formes. La suite de l'ouvrage comprend un intéressant tableau des arts décoratifs, et l'exposé d'une méthode pour apprécier l'œuvre d'art, basée sur les sept circonstances classiques : *Quis? Quid? Ubi?* etc.

(1) « Considérant que de toutes les influences qui s'exercent dans l'histoire d'une littérature, la principale est celle des *œuvres sur les œuvres*, c'est elle que je me suis surtout attaché à suivre et à ressaisir dans le temps ». BRUNETIÈRE, *Manuel de l'histoire de la littérature française*. Il y a vingt ans, notre professeur de Louvain, le regretté Léon de Monge, dans ses excellents *Sommaires*, avait déjà inauguré cette conception de l'histoire littéraire, non plus fractionnée en autant de chapitres que de genres, mais faisant marcher ceux-ci de front dans la succession rigoureuse des années.

Mentionnons aussi, et spécialement, la savante étude sur la musique, envisagée tour à tour comme dessin, mouvement et langage, et définie enfin : *la transcription sonore systématisée de tous les mouvements secrets provoqués en nous, soit par la perception du monde extérieur, soit par celle de nos propres états physiologiques et psychologiques.*

Il serait intéressant d'approfondir et de discuter certaines parties de ce savant ouvrage. Nous avons dû nous borner aujourd'hui à en indiquer brièvement les lignes principales. Du reste, ce livre fortement pensé est à relire et mérite qu'on en reparle.

CH. DE S.

DIVERS :

CARLYLE. — Cathédrales d'autrefois et Usines d'aujourd'hui — Passé et Présent. — Traduction de CAMILLE BOS. Introduction par JEAN IZOULET. — (Paris, Editions de la *Revue Blanche.*)

« Il n'y a pas encore de méthodisme parmi nous — c'est le moine Jocelin, simple et un peu rude, qui est censé parler — et nous parlons beaucoup des choses du siècle : il n'y a pas de méthodisme ; notre religion n'est pas encore un horrible doute s'agitant sans répit, encore moins est-elle ce *cant* en règle, qui est de beaucoup plus horrible ; c'est une haute incontestabilité dont le sommet touche le ciel et qui enserre, qui pénètre la vie tout entière. Si parfaits que nous soyons, nous sommes assemblés là, avec nos litanies, nos crânes tonsurés, nos vœux de pauvreté, pour publier sans cesse et sans que notre cœur nous objecte rien : Que cette vie terrestre, ses richesses et ses possessions, ses bonnes et ses mauvaises fortunes, ne sont, en aucune façon, prises en elles-mêmes, des choses réelles, mais ne sont que l'ombre de réalités éternelles, infinies ; que ce monde fini, pareil à une apparition, *emblème* terrible, passe et repasse toujours flottant sur le grand miroir de l'Eternité ; que la courte vie de l'homme renferme des devoirs qui sont immenses, et qui, seuls, sont immenses et montent jusqu'au ciel ou descendent jusqu'aux enfers. Voilà ce que publient nos pauvres litanies, ce que, par elles, nous nous efforçons de publier.

» Publié ou non, présent à la mémoire des hommes ou effacé de leur souvenir, c'est cela qui reste le fait essentiel, même à l'époque des Awkright et des Joe. Mais c'est chose inouïe, quand les litanies deviennent surannées, quand... tous les devoirs humains et les obligations réciproques se trouvent transformés en un grand devoir de *paiement en espèces* ; quand le devoir de l'homme envers l'homme se trouve réduit à lui remettre quelques pièces de métal ou un salaire stipulé, et à le mettre ensuite à la porte ; quand le devoir de l'homme envers Dieu devient un *cant*, un doute, une pure insanité, « plaisir de la vertu » ou quelque chose de ce genre... c'est chose inouïe, dis-je, de voir quel changement se trouve alors introduit dans les choses humaines ! »

Nous copions cette page. C'est l'argument du livre, et celui-ci est touffu, étrange et divers; familier et rempli de la plus haute éloquence, et narquois; plein de railleries qui prennent l'accent de l'humour ou de la bonhomie; de sentences profondes proférées sur le ton de la conversation, et d'images imprévues, d'allusions obscures, obscures et lumineuses comme le latin du moine Jocelin, ou les yeux clairs de l'obéissant et silencieux moine Samson.

Carlyle nous fait un merveilleux commentaire du texte de la chronique, écrite, comme il le dit, par un « pauvre moine, ignorant, stupide, superstitieux ». Quelles figures de vie profonde, sérieuse et ardente il nous fait apparaître dans les phrases embryonnaires de son vieil et naïf auteur; et quelles leçons elles nous donnent, non par des paroles, des tirades romantiques, gonflés du vain sentiment d'une liberté illusoire et vide, mais par leurs actes...

Ecoutez encore ceci; il s'agit de l'abbé Samson :

« Le grand cœur antique : si semblable à un enfant dans sa simplicité, si bien homme dans sa grave solennité, dans sa profondeur ! Le ciel est au-dessus de lui où qu'il aille, où qu'il s'arrête sur cette terre, lui faisant de la terre tout entière un temple mystique, des besognes terrestres une façon de culte. Des créatures brillantes jettent des lueurs à travers la lumière ordinaire du soleil; des anges voltigent encore dans l'air, portant les messages de Dieu parmi les hommes; voilà un arc-en-ciel qui a été mis entre les nuages par la main de Dieu. Le merveilleux, le miracle entourent l'homme, il vit dans un élément de miracle : la splendeur du ciel au-dessus de sa tête, les ténèbres de l'enfer sous ses pieds. Une grande loi de devoir, aussi haute que ces deux infinis, rapetisse tout le reste et annihile tout le reste, fait le royal Richard aussi petit que le paysan Samson, plus petit, s'il y a lieu. — Les « facultés imaginatives » ? Ces « rudes âges poétiques » ? L'« élément poétique primitif » ? Oh ! pour l'amour de Dieu, bon lecteur, ne parle plus de tout cela ! Ce n'était pas du dilettantisme, chez l'abbé Samson. C'était une réalité et c'en est une encore. »

« Passé et Présent » ! — Monuments et poussière ! Et c'est une confusion de pensées, de réflexions, d'éclats de rire, amers ou indignés, de sentences, où passent des allusions aux choses du moment et des évocations de vérité éternelle : un pamphlet et un livre de foi ; des pages où l'écrivain parle tantôt en satirique, tantôt en prophète, où surgissent, comme les termes d'une espèce d'argot personnel et emblématique, l'érudit Poussière, le « va et vient des perruques de crin », les « marchandises ficelées de rouge »... Il n'y a pas d'obscurité chez Carlyle : c'est un génie de clarté et d'ordre, et il sait passionnément ce qu'il veut et ce qu'il croit ; mais c'est un génie gothique, dont les idées se formulent et s'incarnent en inépuisables images animées d'une vie intense, combative et enfiévrée... Regardez attentivement toutes ces images, sans vous laisser déconcerter par leur profusion éclatante et colorée; et elles portent toutes le même signe — le signe de l'Esprit.

M. Camille Bos nous a donné une traduction très fidèle, ingénieuse et pénétrante, du chef-d'œuvre de Carlyle.

A. G.

A travers l'Idéal, fragments du *Journal d'un Peintre*, par AZAR DU MAREST. — (Paris, Perrin.)

Préfacié d'agréable façon par M. François Coppée, ce livre d'un artiste contient d'intéressantes études sur *Eugène Carrière*, *l'Art au Panthéon*, les *Peintres Poètes*, *Alfred Bell*, la *Muraille* et le *Lauraquais* de J. Paul Laurens.

Ce n'est pas le lieu de discuter ici ce que M. du Marest écrit au sujet de l'esthétique générale et des rapports des arts entre eux. Cet ouvrage bien pensé, d'un style facile, parfois même un peu trop relâché, se recommande par son allure vive et cavalière et le sincère amour de l'art qui semble animer son auteur.

CH. DE S.



NOTULES

Collège Saint-Jean Berchmans, Anvers. — Le 4 août, a eu lieu, au collège Saint-Jean Berchmans, la première représentation de la *Rencontre des Rois Mages*, mystère évangélique en vers par Gaston della Faille de Leverghem, mis en musique par le savant et délicat musicologue qu'est l'abbé Verhelst.

S'il ne s'agissait que d'une représentation quelconque de distribution de prix, nous n'en importunerions pas les lecteurs de *Duendal*. Mais nous croyons en en parlant, les mettre au courant d'un vrai événement artistique et leur signaler ce fait à noter : qu'avec les ressources restreintes d'une scène de collège, on peut arriver à un très puissant effet. Analyser le libretto et la musique nous entraînerait trop loin ; et nous devons nous contenter, ici, de parler de l'exécution seule. L'orchestre était celui des *concerts populaires*, dont on connaît la supériorité ; les chanteurs étaient des amateurs et des professeurs qui ont fait le plus grand honneur aux espérances qu'on avait mis en eux ; les principaux rôles, ceux des trois rois, étaient tenus par des élèves du collège, avec une conviction émue, un enthousiasme religieux et une aisance de diction parfaite.

L'abbé Verhelst, qui cultive la peinture aussi brillamment que la musique, s'était chargé des décors et de la mise en scène ; et c'était plaisir de voir dans cette fraîche oasis, dont un couchant sur le désert rehaussait les éclatantes végétations, défiler les trois caravanes en costume oriental, d'une harmonie de tons délicieuse, ayant chacune à leur tête son roi, dans toute la majesté des draperies hiératiques et des scintillants bijoux. Nous félicitons tout spécialement, l'abbé Verhelst, de son *hymne de foi*, de sa *chanson du gynécée*, de ses danses orientales et du chœur final à *l'étoile*. Il y a là, plus qu'une œuvre méritoire : c'est de belle et bonne venue, d'un lyrisme de haut envol et d'une technique très sûre. Mené par l'auteur lui-même, l'orchestre a nuancé délicatement, vigoureusement soutenu les voix sans les noyer. Certains traits

de flûte, de cor, de harpe ont été rendus avec une légèreté aérienne ; et le morceau final, où le splendide thème de l'étoile monte comme l'espérance, au milieu de cette nuit de Judée, tandis que la scène demeure vide, a été salué par des applaudissements émus et, d'ailleurs, fort mérités. Il est question d'une reprise de la *Rencontre des mages*, cet hiver, au profit d'une œuvre charitable... Espérons que M. le directeur du collège Saint-Jean Berchmans, qui a sa large part à cette manifestation d'art, en favorisera une seconde, qui est, nous n'en doutons pas, appelée au même succès et dont les pauvres recueilleront un bénéfice ; n'est-ce pas la destinée la plus sublime qu'on puisse souhaiter à l'Art, que de louer Dieu et secourir la misère ?

* * *

Un exemple à imiter. — L'Association des CHANTEURS DE SAINT-BONIFACE a exécuté, à l'occasion de la fête de l'Assomption, la messe du jour en *Plain-chant grégorien*. Nous ne saurions assez l'en louer. Dans toutes nos églises, sous prétexte de rehausser les cérémonies des grandes fêtes, on exécute des messes tintamaresques, d'un goût déplorable, à grand fracas, sans piété et sans art. On en sort abasourdi et en se demandant si c'est à un opéra ou à une fête religieuse qu'on a assisté.

Pourquoi ne pas exécuter tout simplement la messe du jour. Les messes du répertoire grégorien sont d'une beauté merveilleuse dans leur grandiose et majestueuse simplicité. L'Église a son art à elle et il est prestigieux. Nous n'avons pas besoin de recourir au répertoire des théâtres dont la musique n'est pas à sa place à l'église. Il y est tout à fait indécent. Nous ne nous lasserons pas de protester contre cet abus sacrilège.

Ce dont il faut aussi hautement féliciter les *Chanteurs de Saint-Boniface*, c'est d'avoir exécuté *intégralement* la messe grégorienne, ce qui ne se fait plus dans aucune église, pas même dans celles où par hasard on exécute parfois, par distraction sans doute, ou pour ne pas en perdre l'habitude, du plain-chant.

Ces messes grégoriennes sont de toute beauté quand elles sont convenablement et intégralement exécutées, comme elles le sont, par exemple, à l'abbaye de Maredsous et comme la messe de l'Assomption l'a été à l'église Saint-Boniface.

Plus jamais on n'exécute dans nos églises ni l'*Introit*, ni le *Graduel*, ni l'*Offertoire*, ni la *Communion*, qui sont la plupart du temps des chefs-d'œuvre d'art musical religieux et qui élèvent l'âme tant par la beauté des paroles inspirées, que par la musique suave et forte qui les chante.

Ces chants incomparables sont remplacés dans nos églises par des *Ave Maria* et des *O Salutaris* tout à fait grotesques, roucoulés par des soi-disant virtuoses et à défaut de ceux-ci par des stupides solos de violon ou de violoncelle !

Tout cela est lamentable et hautement méprisable.

Nous félicitons vivement les *Chanteurs de Saint-Boniface* d'avoir remplacé ces exaspérantes musiques de kermesse par la splendide musique religieuse que nous ont légué les grands siècles catholiques.

Puissent-ils avoir de nombreux imitateurs en Belgique !

Hélas ! n'est-ce pas un vœu platonique que nous formons-là !

Nous le craignons.

* * *

La Gazette numismatique de M. CHARLES DUPRIÉ, a donné dans deux de ses récents fascicules d'admirables reproductions d'œuvres d'art de nos plus distingués artistes modernes de la médaille. Une des planches reproduit des plaquettes exquises de Dupré et Roty, deux artistes français. On se souvient sans doute des belles médailles religieuses exposées par ce dernier à notre *Salon d'art religieux*. Elles ont fait l'admiration de tous les visiteurs. Les œuvres de Dupré et Roty sont d'une poésie intense et pénétrante. Une autre planche reproduit la superbe médaille commandée à notre compatriote Devreese par la ville de Bruxelles et frappée en l'honneur de notre ancien bourgmestre Charles Buls, ainsi que deux autres médailles du même artiste. Elles sont splendides toutes les trois et font le plus grand honneur à l'artiste graveur.

* * *

Le Livre d'or de la révélation chrétienne, tel est le titre d'un ouvrage ayant pour auteurs deux dominicains, les PÈRES SERTILLONGES et DIDON, et qui vient d'être luxueusement édité en deux volumes in-folio, orné de cent vingt-six reproductions chromolithographiques des chefs-d'œuvre de l'art chrétien, par les éditeurs Le Soudier, de Paris et O. Schepens, de Bruxelles. Le *Nouveau Testament*, œuvre du Père Didon, a seul paru. Le prix de chaque volume relié est de 150 francs. On a fait une édition de luxe sans reproductions, avec les portraits des auteurs, dont le prix est de 50 francs, relié. Le second volume, seul paru jusqu'ici des deux éditions, est en vente chez Schepens et C^{ie}, rue Treurenberg, 16, à Bruxelles.

Nous reparlerons de ce livre. L'abondance des matières nous force à en remettre à plus tard le compte rendu.



A SON ALTESSE ROYALE
Madame la Comtesse de Flandre

qui a daigné en agréer l'hommage,
je dédie ces pages respectueusement.

G. F. L.

Les Larmes

(NOUVELLE)

— « Ne vous arrêtez point à ceux qui accusent
» ces larmes de faiblesses ; il y a des larmes sem-
» blables à celles d'un David, à celles d'un Paul,
» à celles de Jésus-Christ même, et s'opposer au
» cours de telles larmes, c'est s'opposer à la doc-
» trine de tous les saints. »

BOSSUET. Lettre sur l'Eucharistic.

LETTRE I

Du capitaine baron Hugues de Valgis

à l'abbé Louis de Bury, des Pères blancs d'Afrique

La Marlière, ce 2 septembre 1895 (minuit).

CHER EXCELLENT AMI,

Trop souvent je t'ai importuné de mes lamentations, pendant notre exil au Tanganika, pour ne pas rendre justice à la vie, quand d'aventure elle me devient clémente. Eh bien, oui, je suis heureux aujourd'hui, heureux ! heureux ! Je me sens des envies folles de convier l'univers entier à partager ma joie ! Je ris, je pleure, je t'embrasserais volontiers sur les deux joues, toi, les miens, mes fermiers, mon chien, tout le monde ! Ne souris pas sous ton tricorne neuf : mes vœux les plus chers se réalisent et, encore qu'ils diffèrent des tiens, tu peux te réjouir saintement. Toi, le compagnon de ma jeunesse, le premier confident de mon amour, sois aussi le premier à me féliciter de mon mariage avec... ma cousine Marguerite : tu l'as dit ! Ah ! tu la mérites bien, cette confiance : n'as-tu pas contribué à mon bonheur, en assurant ma fiancée que ma vie avait toujours été digne d'elle ?

Lorsque j'écris *ma fiancée*, j'anticipe sur les événements, mais si peu! Ecoute plutôt. Laisse-moi te conter mon bonheur en grand détail. J'ai besoin de répandre au dehors la joie qui m'étouffe, et — vieille habitude — ma confiance se tourne vers toi.

Sache, d'abord, que j'ai envoyé ce matin au Gouverneur militaire du Congo ma démission d'officier de la Force publique. Bien gaiement, je t'assure, le fougueux capitaine de Valgis dépose, après un an, ses galons durement conquis! L'amour nous fait ainsi changer notre fusil d'épaule. Hercule a bien filé aux pieds d'Omphale! Mon unique regret, et combien profond! ce sont ces chers camarades laissés là-bas; c'est toi surtout, qui retourneras bientôt, seul, au Tanganika, avec un crucifix au lieu de carabine. Qui donc viendra désormais, sous tes palmiers, fumer près de toi la pipe du soir et causer affectueusement du vieux temps et du doux pays? Qui défendra, comme moi, ta baraque de missionnaire contre ces sacripants d'Arabes? Non, vois-tu, cette perspective de t'abandonner au fort du danger empoisonne ma joie: ah! pourquoi toujours, au fond de tout, cette lie amère du sacrifice? Pourquoi ce nuage dans mon ciel si serein?...

Toutefois, je te le confesse, il ne parvient pas, si noir soit-il, à voiler l'éclat radieux de mon soleil, tant le souci d'amour me rend égoïste! Pardonne moi, très cher Louis! Mon excuse, vois-tu, c'est mon adorable fiancée. Tu l'as connue lors de ton séjour à la Marlière, et tu l'apprécies à sa valeur: te l'avais-je assez vantée et louée en vers et en prose, depuis l'école militaire? Pour elle, tu le sais, j'ai pioché examen sur examen; pour elle, j'ai décroché à la pointe de l'épée grades et décorations. Aucun effort ne me coûtait, à la pensée qu'il me rapprochait d'elle. Pas plus que toi, je n'avais jamais regardé de femme: toutes me semblaient insignifiantes en comparaison de l'aimée, si pure, si intelligente, si affable, si belle. Voilà le secret de ma vertu et de mon courage. Ton mobile était plus élevé, mais n'étions-nous pas tous deux des braves?... Nous pouvons bien en convenir de toi à moi, n'est-ce pas?

Dieu est bon. Il me récompense généreusement du passé; il arrange à souhait les moindres événements de l'avenir.

Du jour où, orphelin de quatre ans, je fus recueilli chez mon oncle, il accepta en conscience son rôle de père, à la tendresse près. Car si, d'une part, il remplit, et au delà, ses devoirs de parrain, en faisant de moi un homme et un chrétien, et ses obligations de tuteur par une gestion brillante qui doubla mon avoir; en revanche, son attachement répugnait aux moindres manifestations extérieures. J'en essayai quelques-unes, en de graves circonstances: ce fut peine perdue. J'ai souffert, autrefois surtout, de ce dévouement sans tendresse; puis la réflexion me fit négliger la forme un peu sèche pour la solidité du fond. La maison de mon oncle, ses gens ont été les miens. Il m'a élevé avec sa fille. Somme toute, il a droit à mon estime, à ma confiance, à ma profonde gratitude; et je les lui accorde de grand cœur.

Moins heureux dans ses propres affaires que dans les miennes, à mon retour d'Afrique, voici un an, de sérieux revers de fortune l'avaient obligé d'hypothéquer la Marlière. C'était l'occasion providentielle de lui prouver ma reconnaissance. Je rachetai en secret toutes les dettes de mon tuteur. Mon premier

mouvement fut de lui apporter, tout fier de ma bonne action, ses onéreuses signatures; le second, d'une délicatesse plus fine, a été d'y allumer mes cigares. Ce papier timbré leur prêtait un arôme incomparable! L'âge et ses récentes épreuves ont comme détaché mon oncle de ses intérêts matériels. Je l'ai toujours connu d'une haute piété. Elle seule maintenant accapare ses journées, les partageant entre d'interminables oraisons et des œuvres de charité. Aussi, dès mon retour, m'avait-il confié la direction de la Marlière, dont je ne m'acquitte pas trop mal, eu égard à mes préoccupations amoureuses.

Cependant notre intérieur était morose. Au contact du mutisme inquiet de son père, ma vive et brillante Marguerite avait perdu sa belle humeur. Elle demeurait mélancolique, en dépit de mes efforts pour l'égayer. J'essayai de toutes les distractions imaginables : hélas! mon exubérance semblait détonner près d'elle. Nos causeries de plus en plus intimes ramenaient une joie passagère sur ses traits, mais elle retombait, l'instant d'après, dans je ne sais bien quels soucis cruels. Enfin, lassé de mes puérides hésitations, j'ai tenté, ce soir même, ma démarche décisive. La présence d'hôtes qui, depuis une huitaine, chassent à courre ici, me donnait confiance. Tout à coup, en plein salon, j'ai pris à part mon oncle et, à brûle-pourpoint, lui ai décoché ma demande : les timides et les poltrons acculés ont de ces audaces! Ah! mon vieux Louis, j'aurais mieux aimé, dans ce moment-là, affronter cinquante moricauds les armes au poing, que ce pauvre vieillard obligé de m'avouer ses malheurs! Nos chuchotements prolongés commençaient à éveiller l'attention. J'eus l'instinct de ma maladresse, et quoique, devant ses invités, il fit courageuse contenance, je l'entraînai au fumoir. Tête à tête, nous nous sommes expliqués et, d'un mot, je l'ai mis au courant de ses propres affaires. Pour tout remerciement, le digne homme me serra les mains, avec une certaine effusion, en m'appelant : « son fils, son cher fils!... »

J'avais emporté la place. Quant à ma tendre cousinette, j'en répons : elle avait capitulé d'avance! Sa rougeur est d'une singulière éloquence, lorsque je l'embrasse et qu'elle murmure : « Fi! tu abuses, parce que tu te sais aimé! » Ne va pas te scandaliser au moins : nous sommes déjà fiancés *in partibus*, et nous le serons demain pour de bon... demain? non, tantôt; car il est deux heures du matin!

Dort-elle?... Suis-je des rêves purs qui enchantent son sommeil?... Ou s'inquiète-t-elle à mon sujet, la pauvre mignonne?... Figure-toi qu'à diverses reprises, elle m'a parlé d'un certain OBSTACLE MYSTÉRIeux entre nous : quelle idée mon oncle a-t-il eue d'initier cette innocente à ses revers? Pourvu qu'elle ne me soupçonne pas de subordonner mon amour à ces misérables questions d'argent! Je saurais être pauvre avec elle... mais, Dieu merci! je suis riche pour deux!

Oh! la vie charmante ouverte devant moi! Epoux tendrement épris de la plus exquise des femmes, j'en veux faire la plus heureuse. J'habiterai donc cette belle Marlière, à laquelle se rattachent tous mes souvenirs d'enfance, dont les derniers récoins me racontent mille anecdotes familières, où je dois être fiancé aujourd'hui même, où mon bonheur sera de travailler à celui de ses chers habitants, conseillé et guidé par mon adorable compagne! Et puis,

s'il plaît à Dieu de nous envoyer des enfants, je me consacrerai à eux, j'en ferai des hommes de conviction et de devoir! Ah! c'est trop de bonheur pour moi! La tête me tourne, je verse des larmes de joie et les paroles du *Magnificat* jaillissent brûlantes de mes lèvres!

Cher excellent Louis, viens donc prendre ta part à ce festin royal! Viens au plus vite et le plus longtemps possible, te réjouir avec nous à la Marlière! Nous reprendrons, le matin, nos longues flâneries à cheval, par les bois; l'après-midi nous chasserons (lièvres et perdreaux ont merveilleusement réussi cette année); on danse chaque soir, nos hôtes sont d'une gaieté charmante. Tu verras la petite. Bon! voilà que j'oublie ta soutane! C'est d'ailleurs un détail insignifiant : cette soutane sera la très bien-venue. Tu diras la messe à mon oncle. Il sera enchanté de te revoir, et nous tous aussi, je t'assure; car vieux et jeunes n'ont pas oublié le boute-en-train qu'était ici, il y a quelque trois ans, le beau lieutenant de Bury! A bientôt donc! Télégraphie-moi ton arrivée, afin que je te cherche à la gare. Je te serre les mains, dans une allégresse délirante,

HUGUES.

II

De Marguerite de la Marlière au baron Hugues de Valgis

La Marlière, 2 septembre 1895 (minuit).

MON BIEN CHER COUSIN,

Tu connais ma devise : DROIT EST ADROIT. Vraie ou paradoxale, très chevaleresque en tout cas, elle me peint en trois mots : la franchise ne remplace-t-elle pas en moi, la finesse et le tact féminins? Peut-être aussi me tient-elle lieu de tout, et suis-je un être créé pour blesser les miens aux angles de mon caractère. Je suis assez près de le croire et, si tu en doutes, cette lettre, je le crains, te rangera à mon opinion.

Cher, très cher ami, pour la première fois tu viens de me déplaire : mon devoir est de t'en avertir. Quoiqu'il m'en coûte, je m'y résous et je t'écris, n'osant affronter un tel sujet de vive voix. Les mots s'étrangleraient dans ma gorge et j'ai trop de raisons d'appréhender mes défaillances.

Pourquoi ce soir, au bal, as-tu demandé ma main à mon père? Pendant notre promenade à cheval de cet après-midi, ne t'avais-je pas fait comprendre ma ferme résolution de n'être pas ta femme? Ton refus de m'entendre à demi-mot m'oblige maintenant à une franchise brutale. Me voici, en effet, conduite par ta faute à meurtrir ton cœur et ton amour-propre, à répéter un acte de renoncement presque au-dessus de mes forces et à t'en confesser le motif. Je

m'en tairais au prix de ma vie! Te fais-tu donc un jeu cruel de mes souffrances ou mets-tu mon amour en doute? C'est mal, Hugues, et c'est injuste. De gaieté de cœur, tu aggraves mon sacrifice en un vrai martyr! Ma vanité, ma coquetterie de femme qui aime m'inquiètent peu : je les foule aux pieds pour grandir d'autant à tes yeux. Mais de quel crime me punis-tu, en m'infligeant la torture de disséquer à froid, devant toi, nos cœurs sur le point de se fondre en une communion de tendresse ; de te découvrir l'impossibilité de ce bonheur, et de te dire avec ces mêmes lèvres dont les baisers brûlent encore ta joue : « Notre rêve était de ceux qui précèdent les plus affreux réveils. Ouvre les yeux! Connais par moi la suprême illusion! »?

Tà folle passion a superposé son mirage à la réalité. Tu n'as eu de regards que pour ma jeunesse, mon élégance, mon habileté à tous les sports, la vivacité de mes reparties et quelques autres qualités secondaires, dont le mari est, de tous les hommes, celui qui jouit le moins après six mois de vie commune. Parfois, tu as entrevu l'OBSTACLE qui nous sépare ; jamais tu n'as eu le courage de le mesurer. Je l'ai eu pour toi, ce courage, et la vision m'est apparue claire, épouvantablement claire, du malheur au devant duquel tu courais en liant ton sort au mien ! En pensée, je te vois demain, non, ce matin, décachetant cette lettre : tu lis sans en croire tes yeux, tu pleures... tu te laisses dominer par tes sanglots, comme un enfant. Et moi qui assume cette tâche effrayante, je trace ces lignes, la mort dans l'âme, mais la main ferme et l'œil sec.

Tout notre malheur tient dans cette différence.

J'ignore les larmes ; je ne les comprends pas. Elles sont en dehors de ma nature et je conçois mal les sentiments dont elles sont, à ce qu'on prétend, l'expression physique. Lacune ou supériorité, peu importe, tel est l'OBSTACLE qui, hélas ! me ferme l'éden de mes rêves.

Mes parents ont traversé leurs pires épreuves sans pleurer. Ils s'en gardaient comme d'une impardonnable faiblesse. Leur bonne entente s'accommodait d'une réserve glaciale tempérée par une grande déférence réciproque. Ces idées sucées avec le lait, ont grandi depuis l'éveil de ma raison, jusqu'à tarir en moi la source même des larmes. Rappelle-toi notre éducation sous les ordres toujours également secs d'un pédagogue allemand : durant ces six années, où nous nous voyions à peine hors des leçons, pas un épanchement, pas une parole tendre, pas une confidence : le devoir, rien que l'inflexible devoir ! J'ai lu, plus tard, que le cœur aussi réclame une formation. Nul n'a eu cure du mien. Par quel miracle, le tien s'est-il épanoui tout d'un coup, au contact de la vie extérieure ? Je ne sais, et longtemps je suis demeurée inquiète, perplexe, lorsque, chaque été, aux vacances, je constatais les progrès de ta métamorphose. Mon cœur est probablement atrophié par la solitude : à présent, je m'en rends compte, ton amour y étoufferait. Et pourtant je t'aime de mon mieux ! Et le souvenir de notre intimité, si proche et déjà si lointaine, me hante, pareil à une tentation tenace ! Et cet adieu, je le gémis !

Oh ! ces larmes, je te les envie, tout en les accablant de mépris et de malédictions ! Elles ont désagrégé pierre à pierre le fragile édifice de notre amour. Je me souviens des premières que je te vis répandre, à la mort de ton frère, sans comprendre qu'un homme, qu'un chrétien surtout, pût se livrer à ces

vaines et puérides manifestations de douleur. Nos peines doivent demeurer entre Dieu et nous. Elles ont leur pudeur, et c'est une profanation que de violer leur secret. Et tu sanglotais bruyamment, et tu te désolais devant tous, et tu couvrais de baisers le portrait d'Yves, et tu nous montrais des mèches de ses cheveux, et tu portais chaque jour des fleurs au cimetière!... Je te croyais fou, en vérité! La mort de ma mère fut l'occasion de scènes semblables : ta pusillanimité m'indignait. Une irritation involontaire, mélange de dédain et de pitié, s'élevait implacablement contre toi du fond de moi-même. J'adorais maman. Pour un peu, j'aurais suivi ton exemple, mais mon devoir n'était-il pas de t'humilier par mon stoïcisme? Rends-moi justice : avais-je pleuré en rapportant ma pauvre mère couverte de sang, le crâne entr'ouvert par cette horrible chute de cheval? Non, eh bien, je l'ai veillée durant sept nuits, Dieu sait dans quelles angoisses! Je l'ai soignée sans une heure de repos ; de ma main j'ai noté ses recommandations suprêmes, je l'ai ensevelie et déposée au cercueil; j'ai assisté à ses obsèques et ne l'ai abandonnée que les portes du caveau funéraire refermées sur sa dépouille. Alors seulement, à bout de forces, j'ai été terrassée par cette terrible fièvre dont tes soins fraternels m'ont sauvée. Mais, ni mon père, ni moi, n'avions pleuré, pendant que tes larmes et ton désespoir nous privaient d'un secours précieux. Qui de nous, à en croire les actes, prouvait à la défunte l'attachement le plus efficace?... N'avais-tu pas honte? Ta conscience ne te reprochait-elle pas, comme une insulte à la Providence, cette faiblesse, voire ce manque de résignation?

Mon ami, je péche peut-être par excès de sévérité. Excuse et pardonne-moi, si l'étroitesse de mon cœur rétrécit mes vues et fausse mon jugement. Problème insoluble! Comment concilier ton extrême sensibilité avec la haute valeur morale que je me plais à te reconnaître? Tes blessures, ton grade, tes croix militaires en témoignent éloquemment. Une ruine à bref délai menaçait, guettait ton bienfaiteur; tu l'en as sauvé avec une délicatesse digne de toi. Je tiens à t'en remercier ici, bien que la reconnaissance semble une amère dérision dans le rôle odieux qui m'échoit. Je suis fier de toi et j'ai lieu de l'être. Toutefois, cette conclusion s'impose : ta force d'âme diffère essentiellement de la mienne. Une face de ton caractère m'échappe. Ayant l'amour pour guide, j'avais espéré qu'à la longue, les détours de ce monde mystérieux me deviendraient familiers; et me voici perdue au milieu de tes incohérences sentimentales, comme au premier jour!

Les pires malheurs peuvent naître de ce malentendu fondamental.

A tout propos, mon affection franche et rude exciterait à son insu, les susceptibilités de la tienne. Tes attentions raffinées me demeureraient étrangères; et nous ne tarderions pas à être l'un pour l'autre une cause involontaire de souffrances. Car je me suis convaincue, à force de patientes observations, que ton amour se multipliait autour de moi en délicatesses quintessenciées. Elles m'ont peu touchée. Je n'en saisis ni l'importance, ni la valeur, les jugeant un condiment fade, un jeu d'esprit alambiqué, un concetto de précieuse... Beaucoup ont dû passer inaperçues et je t'ai sans doute chagriné bien des fois, pauvre cher Hugues, quand je foulais d'un pied distrait tes fleurettes laborieusement plantées au bord de mon chemin : trop souvent ton regard mélancolique trahissait tes peines secrètes!

Ainsi, pas plus tard qu'hier, de retrouver abandonnées sur NOTRE banc les violettes que tu venais de m'offrir, t'a fait mal au cœur : je l'ai lu dans tes yeux pleins de timides reproches. Et cependant, il était fort raisonnable de ne pas me charger inutilement jusqu'au château, où les mêmes fleurs encombrant tous les vases, de ce gros bouquet, lourd de rosée, qui eût taché mes gants blancs. Pas une ombre de tristesse ne m'aurait traversé l'esprit, si, dans le cas inverse, tu avais agi comme moi. Quel rapport établir entre ces violettes et notre amour? M'apprenaient-elles tes sentiments, les exprimaient-elles, y ajoutaient-elles la moindre nuance? Mon cœur est un camée où ton image est profondément burinée. N'est-ce point assez? et faudrait-il par surcroît, apprendre à m'exprimer en énigmes sentimentales et, à ton instar, me désoler de ne les voir pas résolues aussitôt proposées? Non, vois-tu, jamais un mot de cette langue ne me sera intelligible et je te rendrais par trop malheureux! Depuis six mois, chaque jour m'en persuade davantage. Crois-moi, ne tentons pas une aventure grosse d'inévitables désenchantements!

N'essaye pas de me démentir au nom d'un amour si imparfait. Nous nous connaissons trop et dès trop longtemps, pour nous payer de mauvaises raisons. On ne fonde rien de stable sur le mensonge; et, le pourrait-on, ce serait indigne de nous. Quelle tentation pourtant! Ah! ta Marguerite te supplie de ne plus raviver de tes regrets inutiles l'amertume de son sacrifice! Elle se sent encore si peu ferme dans sa bonne résolution; elle a peur à présent de l'enivrement de tes paroles; te revoir lui est une terreur! Le tremblement de ton bras contre le sien, l'interrogation anxieuse de tes yeux, les caresses de ta voix prête à fondre en sanglots, le charme étrange et délicieux de ta présence, tous les souvenirs de son amour brisé conspirent contre elle. Sa volonté chancelle, et le OUI coupable lui brûle les lèvres...

N'abuse pas de sa faiblesse! Par pitié, Hugues, désormais ne retiens plus mes doigts entre les tiens : je n'aurais pas le courage de te les retirer! Ne me serre plus sur ton cœur : sa fièvre gagnerait le mien! Détourne de moi ces regards passionnés qui me donnent le vertige! Laisse-moi redevenir ta petite sœur de jadis, ton bon ange gardien, ton rayon de soleil, ta confidente, la compagne de la vie que tu aimes, à cheval par les forêts, à tes côtés à la chasse, chez nos pauvres, à la promenade, partout... Comme autrefois, après la lecture ou la paisible conversation du soir, tu mettras à mon front un baiser fraternel, sans arrière-pensée, le même qu'y dépose mon père...

Hélas! hélas! de quelles illusions je me leurre à plaisir! Ta seule pensée me bouleverse, et j'affronterais ta présence avec un masque d'indifférence : mais il me brûlerait le visage, mais je l'arracherais en criant : « Aimons-nous tels que nous sommes! Le sort en est jeté!... » — Non, non, assez de compromis avec ma lâcheté. Le devoir n'admet pas ces transactions. IL FAUT NOUS QUITTER, au moins le temps de me ressaisir; IL LE FAUT, mon Hugues trop chéri! Dieu l'exige de nous. Ne te laisses pas vaincre en générosité par une femme. Hausse ton amour au niveau de mon dévouement. Si tu redoutes une trahison de ton cœur au moment des adieux, je t'en conjure, pars sans me revoir!

— Et maintenant, ma douloureuse confession terminée, permets que je

fasse la tienne. Tu as voulu presque publique ta demande en mariage, afin de te compromettre et ainsi de me rendre difficile un refus dont souffrirait ton amour-propre. Mes précautions étaient prises, car avec toi, il faut prévoir même l'in vraisemblable. J'ai donc intercepté une lettre adressé à ton Gouverneur militaire : démission ou demande de congé en vue de ton mariage, évidemment. Tu la trouveras ci-jointe. Accorde-moi, comme dernière faveur, de remplacer ces projets par un nouvel engagement de trois ans au Congo. La vie active te sera salutaire, puisque ta santé, m'as-tu affirmé, s'accommode de ce climat. Ce délai expiré, je te jure, si tu le désires encore, de reviser ma sentence, sans appel d'ici là.

Quant à mon père, dis-lui, seul à seul, que tes supérieurs te réclament d'urgence, que ton honneur et ta carrière sont en jeu et que tu surseois par conséquent à nos fiançailles. Sa surprise sera médiocre : je l'y ai préparé de longue main, l'ayant persuadé qu'inévitablement tu me ferais la cour. Par reconnaissance, par politesse d'hôte, tu devais bien cet hommage à la fille de ton oncle, tuteur et parrain : c'est l'idylle traditionnelle des jeunes gens élevés ensemble. Papa sourira, haussera les épaules, t'offrira un cigare... et seuls nous saurons que le vent de nos destinées a éteint la joyeuse flambée de notre jeunesse. Du moins, m'a-t-elle éclairée ! Sans moi, ton avenir tout entier s'y consumait.

Garde-moi ton estime et ton amitié, ou mieux encore, si tu le peux, oublie-moi. Ce serait sage. Telle que je suis, je ne vaux pas tes regrets. Mais, qui sait ? tout n'est peut-être pas dit entre nous. Je prierai.

Je t'embrasse accablée sous mon sacrifice ! je t'embrasse comme une veuve épanchant sa douleur dans le cœur d'un frère aussi à plaindre qu'elle ! Courage, ami !!...

Si, quelque jour, une autre femme te rend parfaitement heureux, d'avance j'aime cette élue, et je la remercie ! car c'est pour céder à une plus digne ma place à tes côtés, que volontairement s'exile de ta vie ta désolée

MARGUERITE.

III

Du Gouverneur militaire du Congo belge

au Marquis de la Marlière

(CÂBLOGRAMME)

Boma, 15 février 1897.

Capitaine Valgis décédé 2 janvier, fièvre hématurique, au Tanganika. Détails suivront prochain courrier. Bien sincères condoléances.

IV

Du capitaine baron Hugues de Valgis**à Mademoiselle Marguerite de la Marlière**

Tanganika, ce 28 décembre 1896.

MA CHÈRE COUSINE,

Vous avez été obéie sans murmures, sans récriminations, militairement : soyez contente ! Me voici, depuis onze mois, à la tête de mon ancien poste d'avant-garde. Vous connaissiez, en m'y envoyant, les dangers de toutes sortes qui me guettent ici jour et nuit. Je les ai bravés pour vous : soyez contente ! Pourtant, si vous n'avez pas oublié notre « idylle », redoublez de prières, car je souffre.

Les privations matérielles, l'isolement au milieu de ce désert, les étapes sous un soleil de plomb, les fièvres me sont de peu ; mais je porte là, du côté gauche, une plaie qui saigne et par où ma vie s'échappe goutte à goutte. Jamais je n'atteindrai le terme de vos trois ans. Mon âme est trop lasse du fardeau qui l'accable et ne soutient plus mon corps. Notre vieil ami, le Père de Bury vient de m'administrer les derniers Sacrements. Il me quitte à l'instant et m'a promis de revenir demain. Son amitié me console. Il est mon bon Samaritain, mais le mal de son triste voyageur est incurable.

Que cette lettre vous attendrisse ou non, n'y voyez ni reproches, ni appel à votre clémence : tous deux seraient bien tardifs et bien inutiles. Et puis, que me servirait de traîner par d'autres exils une douleur qui vous importune et que vous seule auriez pu guérir ? J'ai tort de me plaindre : l'accomplissement de votre volonté jusqu'au sacrifice de ma vie, proclame l'humble soumission de mon amour. Vous ne me permettez pas davantage ; aussi, ce peu, qui est tout, je veux vous l'offrir avec un sourire, comme les violettes d'antan... Seulement, je ne sais pas mourir loin de vous, sans vous adresser mes adieux. Vous m'avez imposé cette épreuve, quand un vague espoir brillait au bout de l'absence. De grâce, ne l'exigez plus ! Au seuil des grandes ténèbres, je ne me sens plus le courage d'autrefois. Pardonnez-moi cette faiblesse, elle sera la dernière. Oui, la dernière, car la douleur m'a fait semblable à vous : mes yeux sont maintenant sans larmes. Ils en sont épuisés et, au fond de mes orbites, une brûlure atroce les remplace. Un étau d'acier m'écrase la poitrine à la briser ; mais je ne sanglote plus...

O Marguerite adorée, qu'as-tu fait de notre bonheur ?

« Le cœur a des raisons que la raison ignore. » Tu ne l'as pas compris. Sans daigner m'entendre, tu m'as condamné sur la foi d'un préjugé. Tu te méconnaissais, quand tu te jugeais incapable de pénétrer les délicatesses de mon amour. Façonner ton âme exquise à l'image de mon idéal eût été l'unique but de ma vie, sa joie, son orgueil, sa plus noble conquête. J'y aurais réussi, te sachant digne de cet effort, et Dieu aurait béni cette belle œuvre d'amour. Ah! chère, la sagesse des hommes est vaine et trompeuse. Un fantôme de devoir t'a séduite. La crainte d'un mal passager t'a jetée dans l'irréparable, car déjà la grande Intruse se dresse entre nous. Tu ne t'es confiée qu'en toi-même, oubliant le Maître souverain de toutes nos affections et le secours tout puissant de mon dévouement. La pureté de tes intentions ne me voile pas l'inutile cruauté du sacrifice, mais elle couvre le passé de pardons et d'oubli.

Je ne te demande pas de m'aimer par delà la tombe. Je n'en ai pas le droit. Il est écrit que les morts ensevelissent les morts et qu'ils ne troublent pas la destinée des vivants.

Je m'en irais satisfait à la condition de te savoir heureuse. Hélas! j'emporte la conviction, peut-être bien orgueilleuse, que tu ne l'aurais été que par moi. Ton cher visage me révélait tes moindres pensées; tes désirs étaient accomplis avant d'avoir franchi tes lèvres : c'était toute ma joie! Qui donc sera ce devin toujours attentif? Qui t'offrira toujours le meilleur de soi-même, sans se rebuter de ton dédain et sans espérance de réciprocité? Crois en l'aveu d'un mourant : j'avais mesuré l'OBSTACLE avant toi. Et je maudis aujourd'hui mes ridicules mélancolies, qui te l'ont découvert. Mon abnégation était imparfaite; mon dévouement renfermait encore assez d'égoïsme pour te permettre un doute sur sa pureté. Je t'ai perdue en me recherchant moi-même, comme si le rôle d'humble esclave à tes pieds ne m'eût pas été un sort divin!

Pardonnons-nous nos erreurs et quittons-nous ici-bas sur des paroles tendres et réconfortantes! Le ferme espoir que Là-Haut, nos âmes se confondront éternellement dans le même Amour infini, adoucira mon agonie. C'est ma suprême consolation. Toutes les autres, une à une, se sont effondrées sur moi. Celle-ci, la plus efficace, me demeurera. Elle me vient de toi, chère aimée, mon bon ange gardien : je la bénis!

Ces épanchements m'ont soulagé. J'ai commencé cette lettre, en lutte avec le désespoir; je suis presque rasséréiné,... voici qu'une larme, la première depuis de longs mois, roule de mes joues et mouille ce papier! La mort me semble un commencement de réunion. Je te précède à son rendez-vous et j'ose la regarder en face, ainsi que le doit un soldat, fût-il un vaincu de la vie...

Je crois en Dieu. J'espère en sa miséricordieuse bonté. Et je meurs dans son amour, humblement résigné à sa volonté.

J'ai aussi foi en toi, ma fiancée de la terre; j'espère te retrouver au Ciel et je t'aime selon l'immense charité du Christ. Accepte, comme gage de ce chaste amour, le suprême baiser de ton fidèle

HUGUES.

P.-S. — J'aurais voulu encore écrire une lettre très affectueuse à ton père. La fièvre ne m'en laisse plus la force. Dis-lui que, du fond du cœur, je le

remercie de tout ce qu'il a fait pour moi et que je le chéris comme le plus reconnaissant des fils... Le testament par lequel je l'institue mon légataire universel, est déposé chez le notaire de la Marlière.

Priez beaucoup pour moi ! A Dieu ! à Dieu !

V

De la Révérende Mère Bénédicte
Supérieure de Tanganika-St-Hugues
à l'Abbé Louis de Bury, des Pères blancs.

Monastère de Tanganika-St-Hugues, ce 11 décembre 1898.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Le bon frère Xavier vient de me remettre de votre part les chapelets et les médailles que vous m'aviez promis. Je vous en suis sincèrement reconnaissante, car notre petite provision tirait à sa fin. Je profite de ce messager sûr pour répondre à votre dernière lettre. Vous avez la bonté de vous informer des deux chères sœurs arrivées ici depuis quatre mois. C'est une marque d'intérêt à laquelle je suis fort sensible. Je m'empresse de vous satisfaire.

La sœur Monique, — dans le monde, M^{lle} Goubet, — fut, pendant quelques semaines, la dame de compagnie de sœur Agnès, alors M^{lle} de la Marlière, fille unique de ce marquis de la Marlière qui a fondé notre établissement de Tanganika-St-Hugues et qui l'a si généreusement doté à sa mort. Quand la vocation religieuse de la jeune demoiselle se manifesta, M^{lle} Goubet, dès longtemps sollicitée par la grâce, se décida à l'imiter. Une étroite intimité s'était rapidement nouée entre ces deux dignes femmes. Elles se communiquèrent leurs pieux desseins et prirent ensemble le voile dans notre congrégation, demandant qu'on leur permit de travailler côte à côte à la conversion des noirs.

Sœur Monique, d'une santé médiocre et déjà d'un certain âge, n'est pas, je le crains, appelée à nous rendre bien grands services.

Par contre, sœur Agnès est la vaillance même. Sa vie actuelle doit contraster étrangement avec ses vides et capricieux loisirs du monde. Néanmoins, elle suffit à toutes choses : deux classes, l'une de vingt-cinq, l'autre de trente jeunes filles, à discipliner, à instruire, à amuser, à civiliser enfin ; la surveillance d'un dortoir, sans compter l'entretien du jardin qu'elle bêche, plante, sarcle, arrose, à plaisir, comme si elle était née dans cet emploi ! Nos petites sauvages l'adorent. De temps en temps, je me crois obligée de lui imposer une heure de récréation ou de sieste, de peur qu'elle ne se surmène.

Cependant sa profonde mélancolie m'inquiète. On dirait qu'elle veut, à force de labeurs et d'activité, mater son chagrin, dont elle m'a confié la cause. Vous vous souvenez, n'est-ce pas? d'avoir soigné durant sa longue et triste agonie, un officier d'une grande piété : le capitaine de Valgis, qui a si vaillamment défendu notre couvent, lors de la dernière incursion arabe et qui mourut ici-même, en janvier 1897. C'était le fiancé de M^{lle} de la Marlière. Chaque soir, sœur Agnès s'en va prier sur sa tombe. Elle y porte des fleurs et, tout à l'entour, en a planté à profusion. Le portrait du défunt ne la quitte pas et je l'ai surprise le portant à ses lèvres. Je n'ai pas le courage de le lui retirer. Sa douleur est calme; jamais elle ne pleure. A mon humble avis, toutefois, cet amour terrestre, si épuré qu'il soit par la mort, cadre mal avec le renoncement d'une véritable vocation religieuse. Vous serez son confesseur mon Révérend Père; je remets donc entre vos mains le soin de diriger cette âme selon les vues de Dieu, et je me bornerai à seconder vos conseils dans la mesure où l'intervention de mon autorité vous paraîtra efficace.

Par respect de la vérité, je vous répète que la courageuse sœur Agnès nous est à toutes un sujet d'édification. Aucune besogne ne la rebute, aucune maladie ne l'effraye. La semaine dernière, Pierre Kalassa, fiancé à une de nos catéchumènes, est mort d'une fièvre infectieuse qui l'avait couvert de gangrène. Notre chère sœur l'a soigné, veillé sans relâche, pansant ses plaies, l'encourageant de ses douces paroles et de sa tendre pitié (elle s'exprime déjà en *fote* avec une étonnante facilité). Ce jeune homme, grâce à elle, expira dans la paix et la joie du Seigneur. Sa résignation et celle de sa fiancée, que sœur Agnès a prise en grande compassion, nous ont conduites à admirer une fois de plus le pouvoir consolateur de notre belle Religion.

Dieu soit loué! notre récolte de riz est superbe et notre petit troupeau de chèvres prospère à souhait.

Quand viendrez-vous nous célébrer la Sainte-Messe? Nous en avons un bien vif désir!

En attendant, mon Révérend Père, daignez bénir ma chère communauté, ses élèves, ses travaux et celle, très indigne, que la Providence a marquée pour la conduire dans les voies du salut; et veuillez, je vous prie, me croire respectueusement

Votre servante dévouée en N.-S.,
R.-M. BÉNEDICTA.

VI

De la Sœur Agnès au Père de Bury

Tanganika-St-Hugues, ce 2 janvier 1900.

† PAX

MON RÉVÉREND PÈRE,

L'anniversaire d'un jour bien pénible à tous deux nous trouve, pour la troisième fois, unis de prières devant Dieu; par un dessein visible de la Pro-

vidence, me voici votre pénitente depuis plus d'un an : et, jusqu'à présent, je me suis bornée à l'aveu de mes fautes, sans oser, ni vous parler de notre cher Hugues, ni vous découvrir les replis douloureux de mon âme ! Mon silence me pèse trop, à la fin ! Je me le reproche comme une défiance injustifiable, et je veux réparer ma faute, car c'en est une : j'ai douté de votre magnanimité, craignant que jamais vous ne me pardonneriez la mort de votre meilleur ami. Votre dévouement fraternel envers mon cousin, le pénible voyage que vous vous êtes imposé, afin que me parvienne plus tôt sa sublime lettre d'adieu, la délicatesse même de votre réserve vis-à-vis de mon silence auraient dû m'inspirer, m'imposer plus de confiance. Tant de générosité dépassait tous remerciements : et je me contentais de prier pour vous, dans le secret de mon cœur ! Aujourd'hui, cette reconnaissance cachée ne me suffit plus. Elle s'ouvre à des besoins d'expansion nouveaux. Dieu a daigné m'éclairer sur moi-même ; et je souhaite que vous me jugiez à la lumière de l'épreuve, dans l'espoir de faciliter la direction spirituelle que je viens humblement vous demander.

Hugues doit vous avoir montré ma confession d'autrefois ; celle-ci sera bien différente, et cependant la même timidité qui me forçait à la lui écrire, m'empêche encore de vous la faire de vive voix... Est-ce vraiment timidité, ou fausse honte, orgueil, lâcheté ? Je ne sais ; mais qu'importe ? vous ne m'en tiendrez pas rigueur, puisque vous vous êtes vengé de mes pires cruautés par un redoublement de compassion et de bonté !

Et puis, mon Révérend Père, je ne suis plus celle qui se confiait aveuglément dans sa raison altière, qui prenait la sécheresse de son cœur pour de la grandeur d'âme et qui se croyait maîtresse souveraine de sa destinée... et de celle d'autrui, hélas ! La douleur a brisé mon orgueil, amolli mon cœur et transfiguré mon amour. Je la bénis ! Que la volonté de Dieu s'accomplisse, en moi sur la terre, comme pour Hugues au Ciel !

Quoique l'aveu m'en coûte, je veux confesser ici qu'après la mort de mon pauvre père, lorsque je suis entrée en religion, pendant mon noviciat, voire bien des mois après mon arrivée en Afrique, la paix du Christ était loin de mon âme. Et ce n'est pas en esprit et vérité que, trois fois le jour, je répétais avec mes sœurs, à l'*Angelus* : « Voici la servante du Seigneur : qu'il m'arrive selon sa parole ! »

Pourquoi m'être alors cramponnée à l'autel d'un geste désespéré ? Dans le premier affolement de mes deuils et de mes remords, je ne voyais pas d'autre asile tranquille et sûr ; j'obéissais aux sollicitations de la pieuse M^{lle} Goubet et à de vagues aspirations de religiosité, bien plus qu'à la volonté formelle de déposer mes souffrances au pied de la Croix.

Je ne tenterai pas d'excuses ; mais il importe, mon Révérend Père, que vous sachiez avec quelle obsédante ténacité et quelle netteté d'hallucination, le fantôme d'Hugues hantait mon imagination malade. Elle le caressait d'ailleurs, s'y complaisant nuit et jour, s'en repaissant, pour ainsi dire. Je vivais du passé, dans le passé, uniquement pour le passé : le présent et l'avenir ne m'étaient rien, puisqu'ils ne s'y trouvait pas. En moi, ni révolte, ni résignation, ni lointain espoir, mais une espèce d'instinct douloureux qui me rivait à des souvenirs matériels. J'entourais d'un culte presque païen ses

lettres, son portrait, la croix même de sa tombe et tout ce qui l'avait touché de près ou de loin. Mon dévouement aux malheureux, mon mépris des contagions, mes labeurs, mes oraisons n'étaient que des actes demi-conscients. Pareille à un mécanisme dont la force acquise entretient le mouvement, j'accomplissais ma résolution d'obéissance passive prise en même temps que le voile. Et je me demande comment cette dépression morale ne m'a pas conduite à la folie ou au désespoir...

La tombe d'Hugues m'attirait invinciblement, car c'est là que je pensais le mieux à lui. Parfois même, après un grand effort, je m'y ressaisissais un instant et une vraie prière jaillissait de mon cœur. Aussi Dieu choisit-il cet endroit béni pour me visiter de sa grâce. Me rappelant combien le cher défunt aimait les fleurs, je semai sur la terre où il dort, celles dont le symbole et le parfum sont le plus doux; et, chaque matin, je lui en apportai de fraîches, à pleine brassée... Et d'aventure, je me pris à songer un jour : « Si, aussi bien, j'étais morte avant lui, il eût d'une main pieuse jouché mon tombeau des mêmes fleurs quotidiennes, mais comme il les aurait arrosées de ses larmes!... Et moi, je ne parviens seulement pas à en tirer une de mon pauvre cœur aride!... Seigneur, Seigneur, ouvrez mon esprit au sens mystérieux des larmes et mon âme à leur suavité! Elles doivent être bien belles, et nobles, et bonnes, puisque vous en versâtes sur votre fidèle Lazare; leur vertu doit être d'une merveilleuse efficacité, puisqu'une seule des vôtres aurait lavé la terre de tous ses crimes!... »

Peu à peu, je pris l'habitude de cette invocation, jusqu'à la répéter tout le long du jour : et enfin, le bon Dieu a eu pitié!

C'était un soir. Je m'étais attardée sur la tombe aimée. Tout à coup, un grand frisson m'a saisie; je suis tombée à genoux, le front contre la croix de bois; quelque chose a paru se fondre dans ma poitrine, la soulageant d'un poids immense; et là, seule entre Dieu et l'âme de mon fiancé qui tressaillait de joie, j'ai connu pour la première fois l'ineffable douceur des larmes! Ah! j'ai pleuré, pleuré comme la Vierge et Madeleine sur le sépulcre du Christ! et au fur et à mesure que je pleurais, un apaisement et une sérénité inconnus descendaient en moi!

— A travers le pur cristal de mes larmes, j'ai vu l'inanité de ma douleur trop humaine et de ma fierté; la résignation m'est apparue dans toute sa consolante grandeur, et j'ai distingué parmi les routes de l'avenir, la seule qui me conduira au *rendez-vous* bienheureux dont Hugues me parlait avec tant de confiance. J'ai compris également qu'entre les mains de l'ancienne Marguerite, chaque battement de ce noble cœur eut tourné en souffrance, tandis que la sœur Agnès d'aujourd'hui assurera sa Félicité en se dévouant pour l'amour de lui. Fondent sur moi maintenant, fatigues, maladies, épreuves quelconques : je les accueillerai à bras ouverts! Qu'est-ce que le courage de les supporter, comparé à celui de vivre?

Et je vivrai pour réparer. Je vivrai de mes larmes. Elles me seront tout ensemble un breuvage généreux et fortifiant, un baume sur la plaie de mon cœur, une communion avec celui qu'elles pleurent, une offrande, bien volontaire cette fois, de satisfaction, de repentir et de conformité à la volonté divine.

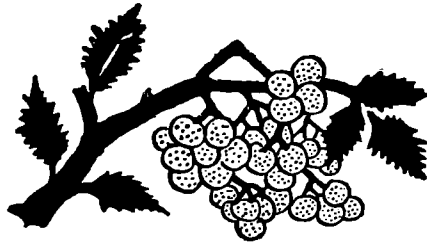
Mon amour, ainsi réfugié en Dieu, est, je l'espère, compatible avec la perfection religieuse. Si je me trompe, mon Révérend Père, éclairez-moi! D'avance, j'accepte tout, je veux tout ce que vous m'imposez au nom du devoir!

Merci encore pour Hugues : il s'était confié dans une âme digne de son amitié! Merci pour moi, la fière aveugle qui, faute de guide, ai foulé aux pieds toutes les fleurs de mon bonheur terrestre... Grâce au Ciel, les lys et les palmes éternelles m'attendent toujours sur la montagne du sacrifice! En souvenir de celui que vous avez aimé avant moi et mieux que moi, par charité surtout, aidez-moi à les cueillir, afin qu'au dernier jour, je marche au devant de l'Époux, les mains pleines de fleurs, comme la fiancée du Cantique.

Que votre bénédiction, mon Révérend Père, appelle celles du divin Maître sur ces bonnes résolutions!

Votre servante dévouée en N. S.,
SŒUR AGNÈS.

Gaston della Faille de Léverghem.



Renoncement

Je crois te voir encor, toi que j'ai tant aimée,
Telle que tu passais à l'heure accoutumée,
Royale et grande, avec ton visage d'enfant !...

Est-il donc revenu, ce temps irréparable
Où l'amour emplissait de son trouble adorable
Mon cœur, qui s'entr'ouvrait si simple et si fervent?...

Tu t'en viens, à pas lents, dans la douceur de l'aube ;
En ondulant au gré de ta marche, ta robe
Révèle ta beauté dans chacun de ses plis.

Mais tout désir obscur, toute passion vile
S'exalte en pur amour devant ton front tranquille ;
Quand on te voit, on pense à la fierté des lys.

Quel décret t'exila sous notre ciel morose ?
Dans quel jardin fermé ta grâce est-elle éclos
Parmi les séraphins qui t'appelaient leur sœur ?

Tantôt tu souriais, mystérieuse et grave :
J'ai cru que la douceur de ce printemps suave
N'était que le reflet de ta propre douceur...

**Te voici près de moi dans l'ombre, ô fleur d'enfance ;
Mon cœur bat, éperdu, de ta seule présence,
Et je ne sais plus rien, sinon que je te vois.**

**Tu parles... Je t'écoute avec un trouble tendre ;
Tes propos ingénus, je ne puis les comprendre ;
Mais tout mon être vibre au seul son de ta voix...**

**Vains regrets ! Le Destin, dans son cruel caprice,
M'a donné tout entière en cet instant propice,
La part d'amour qu'il mêle aux longs soucis humains.**

**Reprends, ô faible cœur, ta route aride et sombre ;
Tu ne la verras plus que comme une vaine ombre,
Celle dont le sourire éclairait tes chemins...**

FERNAND SÉVERIN





RHYTON EN FORME DE TÊTE D'AIGLE (Réd. 1/2)

Le Legs de la Baronne de Hirsch à la Nation Belge



LUCIEN DE HIRSCH DE GEREUTH

En 1887, le baron et la baronne de Hirsch furent frappés au sein de leur faste royal à Paris, par un des coups les plus terribles qui puissent atteindre des êtres humains : ils perdirent leur fils, Lucien, leur enfant unique, emporté en quelques jours par une fièvre typhoïde.

Ce qu'avait été ce fils dans le monde de l'art et de la science, M. Frœhner l'a éloquemment retracé dans une communication qu'il fit, peu de temps après la catastrophe, à la Société de Numismatique, et que je ne saurais mieux faire que de reproduire ici :

« La Société de Numismatique, disait l'éminent archéologue, » doit un mot d'adieu et une parole d'affection au baron Lucien

» de Hirsch, mort après une courte maladie, le 6 avril 1887.
 » Nous n'étions pas préparés à une telle perte. Qui aurait dit
 » que ce jeune homme de trente ans, plein de vie et de force,
 » avait atteint sa limite et que nous ne le reverrions plus?
 » M. de Hirsch était un numismate éminemment doué.
 » Encore un enfant, lors de son premier voyage à Constanti-
 » nople (1869), il avait vu les trésors réunis par le comte de
 » Prokesch-Osten, et le souvenir de cette collection admirable
 » lui inspira le goût des médailles. Dès 1878, il possédait une
 » série de monnaies grecques qui fut très remarquée à l'Expo-
 » sition du Trocadéro. A cette date, il n'avait pas achevé ses
 » études de droit. Tous les matins, après son cours, le Code
 » Napoléon sous le bras, on le voyait arriver chez les marchands
 » et choisir ce qu'il y trouvait de plus beau et de plus précieux.
 » De plus beau, parce qu'il avait un sentiment d'art très éveillé
 » et qu'il n'aimait que les pièces de premier ordre au point de
 » vue du style et de la conservation. Ses monnaies de Sicile
 » formaient déjà une suite nombreuse, lorsqu'il acheta les
 » cuivres de la collection di Stefano, de Catane. Depuis ce
 » moment, il comprit que la médaille est avant tout un docu-
 » ment historique. Placé dans une situation de fortune qui rend
 » généralement indifférent aux choses de la science, il se mit au
 » service de la science, et la numismatique, au lieu de compter
 » un amateur de plus, ce qui n'est rien, comptait un ouvrier de
 » plus, ce qui est beaucoup. J'ai lu trois mémoires de M. de
 » Hirsch. Le premier est un compte rendu de son Exposition
 » de 1878 (*Annuaire*, t. V, 204-208); un autre est consacré à
 » quelques pièces inédites de la Sicile, notamment à deux
 » médailles uniques d'Aetna et de Zaclè (*Num. Chronicle*,
 » 3^e série, t. III, 165-170); le troisième s'occupe des monnaies
 » de Thrace et de Macédoine (*Annuaire*, 1884, p. 30-41). Dans
 » tous ces travaux, je remarque deux qualités qui font honneur
 » à celui qui les possède : la conscience et la modestie. L'auteur
 » est maître de son sujet; il sait ce qu'il y a dans les livres et
 » dans les musées, mais il n'en tire pas orgueil; aux pièces
 » connues, il ajoute simplement celles qui ne le sont pas, et des
 » aperçus pleins de finesse et de perspicacité distinguent sa
 » manière de traiter les questions connexes. On vient de m'ap-
 » prendre qu'un quatrième mémoire, sur un des satrapes de
 » Perse, va paraître incessamment dans la *Revue*.

» L'événement principal dans la carrière numismatique de
 » M. de Hirsch fut l'acquisition, faite en 1880, de la collection
 » Sandes. Le capitaine Sandes, un Irlandais, avait vendu à
 » M. Hoffmann sa collection de médailles grecques et romaines,
 » dont tous les exemplaires se recommandaient par un état de
 » conservation merveilleux. La série romaine alla au Musée de
 » Berlin et chez M. de Belfort; la série grecque fut achetée par
 » M. de Hirsch, dont le cabinet devint ainsi, d'un seul coup,
 » une des plus belles collections particulières de l'Europe.
 » Il était digne de la posséder. Les talents indispensables à un
 » numismate, il les avait tous, même le plus rare et que l'on
 » rencontre une fois ou deux dans toute une génération de
 » savants. Je veux parler de l'art, si délicat, de reconnaître à
 » première vue les pièces fausses; dans cet art, il était passé
 » maître.

» Et cependant la médaille n'était pas la seule passion de
 » M. de Hirsch. Les terres cuites grecques, les vases, les
 » bronzes, les bijoux n'ont pas manqué d'exercer sur lui leur
 » attrait irrésistible. Bien des monuments que j'ai publiés sont
 » entrés dans ses vitrines: la pyxis de Mégacles (*Catalogue Barre*,
 » pl. VII), Bacchus combattant un géant (*Vases peints du prince*
 » *Napoléon*, pl. V), Vénus et l'Amour, cette adorable terre cuite
 » dorée de Smyrne (*Terres cuites d'Asie*, pl. III). Les figurines
 » de Tanagra et les groupes d'Asie-Mineure sont représentés
 » magnifiquement dans cette collection naissante; une tête de
 » Jupiter, en bronze, est le chef-d'œuvre de la plastique grecque.
 » Là aussi, à côté de la question d'art et de goût, nous retrou-
 » vons des préoccupations plus élevées. A la vente Castellani,
 » l'objet que M. de Hirsch appréciait le mieux fut le poignard
 » d'Amosis, ce beau bijou égyptien que Mariette avait retiré
 » de la momie du roi. Quelques années encore, et ce petit
 » musée, qui n'est resté qu'un début et qu'une promesse, serait
 » devenu un musée prodigieux.

» Est-ce donc si difficile de vieillir? Les jeunes hommes ne
 » veulent plus vieillir. C'est désolant comme on les voit tomber
 » autour de soi; on sème l'espérance et on récolte le deuil.
 » M. de Hirsch avait un caractère charmant, plein de douceur,
 » de gaieté native, d'affabilité. Aujourd'hui que son image est
 « encore présente à nos yeux, on ne s'habitue guère à la pensée

» qu'il ait pu nous quitter pour toujours; c'est demain qu'il va
 » nous manquer. Je le salue une dernière fois, lui qui nous
 » laisse un souvenir si pur, si aimable et si douloureux (1). »

Ce jeune homme qui donnait de si nobles espérances, le baron et la baronne de Hirsch ne cessèrent de le pleurer jusqu'à leur mort. La baronne avait conservé avec un soin jaloux le précieux musée formé par son fils : lorsque, demeurée veuve, elle vit à son tour approcher sa fin, elle voulut perpétuer le souvenir de l'enfant qu'elle avait perdu, en léguant les trésors d'art qu'il avait accumulés, à quelque institution publique qui les conservât à jamais dans leur ensemble et dans leur intégrité. Ce fut à la Belgique, sa patrie à elle, qu'elle décida de confier ce qu'elle avait de plus précieux au monde : la mémoire de son fils, — et lorsqu'elle mourut, en 1898, son testament disposait que la collection deviendrait la propriété de notre pays, pour être conservée là où sont conservées les médailles grecques appartenant à la nation.

Or, depuis près de deux ans que ces dernières volontés ont été exécutées, et que le Cabinet de Numismatique de la Bibliothèque Royale est entré en possession des objets légués, personne n'a été admis à les voir, sauf un très petit nombre de privilégiés à qui on a bien voulu montrer quelques médailles; la pieuse intention de la baronne de Hirsch demeure donc pour le moment lettre morte et l'admirable réunion d'œuvres d'art formée par son fils reste enfouie, soigneusement cachée aux regards de tous, dans quelque recoin obscur du local de la rue des Musées (2).

En attendant que cette anomalie (j'emploie un terme très adouci) cesse, et qu'on laisse voir au public ce qui lui appartient, je me suis livré à une enquête privée sur la collection de Hirsch, — et, grâce surtout à l'obligeance de M. Frœhner qui a bien voulu m'aider de ses souvenirs personnels, je suis en mesure de donner ici tout au moins une idée sommaire des

(1) *Annuaire de la Société française de Numismatique*, 1887, p. 225.

(2) Je constate un fait, sans vouloir incriminer personne en particulier; pour ce qui me concerne, j'ai eu plutôt à me louer de l'obligeance des conservateurs, qui ont bien voulu me permettre d'admirer, il y a quelques mois, un choix de médailles de la collection, — ce dont je leur suis fort reconnaissant.

nouveaux trésors dont notre patrimoine artistique vient de s'enrichir (1).

A l'exception de quelques verres phéniciens fort beaux, — et du fameux poignard en bronze doré, à manche d'argent orné de plaques d'or, trouvé par Mariette sur la momie du pharaon Aah-mès (Amosis) (2), la collection ne renferme que des monuments de l'art grec. Ils comprennent trois séries principales : médailles, vases et terres cuites, — plus quelques bronzes de tout premier choix.

Parmi ces bronzes, les deux morceaux capitaux sont la belle tête de Zeus signalée par M. Frœhner, — et une exquise statuette d'Aphrodite au bain (3), représentant ce que l'art a produit de plus charmant et de plus gracieux à l'époque alexandrine.

La série la plus riche et la plus nombreuse est celle de la numismatique; les médailles de Sicile y tiennent la place d'honneur, comme c'est justice. Dans aucune partie du monde hellénique, l'art du graveur en médailles n'a atteint une perfection aussi grande qu'en Sicile: Athènes et Corinthe elles-mêmes n'ont jamais pu rivaliser avec la grande île pour cette branche spéciale. Je signalerai avant tout deux pièces uniques, deux tétradrachmes d'argent, l'un de Zanklè, l'autre d'Aetna, qui comptent parmi les médailles les plus importantes qui existent. La chronologie de l'une comme de l'autre se rattache à des événements connus, qui permettent de leur assigner une date précise dans l'histoire de l'art.

Dans les toutes premières années du ve siècle avant notre ère, Zanklè (la moderne Messine) a joué un rôle important au milieu des luttes et des rivalités des princes grecs qui se disputaient alors la partie hellénique de la Sicile. Lors de la prise de Milet par les Perses, en 494, le dorien Skythès, qui régnait à Zanklè, invita les Grecs d'Ionie fuyant leurs foyers dévastés, à venir

(1) Pour les illustrations, je me suis servi de publications existantes : le *Catalogue de la vente Castellani* (Rome, 1884), pl. I et III ; les *Musées de France*, de M. Frœhner, pl. VI ; le *Catalogue de la vente Barre* (Paris, 1878), pl. VII ; la *Numismatic Chronicle*, série III, t. III, pl. 9, etc.

(2) Ce poignard avait été donné par le vice-roi Saïd-Pacha au prince Napoléon ; plus tard, il passa dans la collection Castellani. Lors de la vente de celle-ci, à Rome, en 1884, il fut acquis pour le baron Lucien de Hirsch.

(3) Acquis à la vente de la seconde partie de la collection Castellani, à Paris, en 1884. La statuette n'a jamais été figurée.

s'établir sur la côte nord de la Sicile, où de vastes plages attendaient encore les colonisateurs hellènes. Les notables de l'île de Samos, où Darius venait de rétablir la tyrannie de son partisan Aiakès, — et une poignée de Milésiens, acceptèrent l'offre qui leur était faite, et firent voile vers l'occident. En cours de route, ils s'arrêtèrent à Locres, sur la côte sud-est de la Grande-Grèce, où ils reçurent un message d'Anaxilas, tyran de Rhegion (1), qui avait ses vues à lui sur la Sicile : il était en guerre avec Skythès, et celui-ci était engagé avec son armée dans une expédition qui le retenait loin de Zanklè. « Pourquoi, dit Anaxilas aux exilés, fonder une nouvelle ville? Une cité toute prête, riche et bien bâtie, vous est ouverte : Zanklè vous tend les bras; que ne vous en emparez-vous? » Les Samiens obéirent à la suggestion perfide du tyran de Rhegion. Ils débarquèrent à Zanklè et y entrèrent sans coup férir. Quand Skythès revint, il trouva la ville occupée, et dût appeler à son secours Hippokratès, le tyran de Géla, qui se considérait comme son suzerain. Hippokratès accourut avec son lieutenant, le Deinoménide Gélon, le futur tyran de Syracuse; mais au lieu de réinstaller le roi dépossédé qu'il traitait en vassal, il le punit de s'être laissé surprendre et le jeta dans les fers, après avoir fait son armée prisonnière. Entre les Samiens et les Zankliens, il n'hésita pas; la politique lui commandait de ménager les plus forts. Il laissa donc les premiers en possession de la ville, et leur livra les anciens habitants. Mais les Samiens eurent à se repentir de leur trahison et de leur ingratitude envers Skythès. Quelques années plus tard, Anaxilas les expulsa à leur tour, peupla Zanklè de colons étrangers, et en fit une cité nouvelle qu'il appela Messana, en l'honneur du pays d'où ses ancêtres prétendaient tirer leur origine.

La médaille de la collection de Hirsch doit être



MÉDAILLE
DE ZANKLÈ

(1) C'est le même Anaxilas de la tyrannie duquel Hiéron, de Syracuse, sauva les Locriens, en 477 av. J.-C. Le fait est rappelé par Pindare dans la II^e Pythique adressée à Hiéron (v. 18-20) : « Mais toi, ô fils de Deinoménès, la vierge zéphiro-locrienne te chante devant sa demeure, délivrée grâce à ta puissance des maux sans remèdes de la guerre. »

contemporaine des événements que je viens de résumer : d'une part, le nom de Zanklè à l'avvers, empêche qu'on ne la reporte à une date postérieure à la prise de possession de la ville par Anaxilas, — prise de possession dont on ne connaît pas la date précise, mais qui a évidemment eu lieu avant la mort du tyran, avenue en 476 av. J.-C.; — d'autre part, son style, déjà très avancé, ne permet pas qu'elle soit antérieure à l'année 490. C'est entre ces deux dates extrêmes que la médaille a dû être frappée, et c'est très probablement vers l'année 480 qu'il convient de la placer. Elle représente à l'avvers Poseidon (ou Zeus), nu, le bras gauche tendu en avant, le bras droit levé, et tenant un trident (ou un foudre); sur ses épaules, un manteau; devant lui, un autel. Au revers, un dauphin et une coquille de Saint-Jacques, avec l'inscription : DANKLAION.

J'ai décrit comme suit, d'après Barclay Head (1), le tétradrachme d'Aetna, dans mon *Essai de Chronologie Pindarique*, p. 132, n. 2 : « La pièce, à fleur de coin, est de toute beauté : » elle porte à l'avvers une tête de silène chauve et barbu, de » profil, à droite, avec l'inscription : AITNAION, et un scara- » bée dans le bas, — et au revers, Zeus Aetnéen, assis, à droite, » sur un trône, tenant un foudre ailé de la main gauche, et » appuyant la droite sur un cep de vigne : dans le champ, » devant la figure, on voit un aigle perché au sommet d'un pin. »

La médaille, d'une plus haute valeur artistique et d'une meilleure conservation encore que celle de Zanklè, égale celle-ci en intérêt historique,

Lorsque Gélon, le premier roi de Syracuse, celui qui, à la bataille d'Himèra gagnée sur les Carthaginois, avait sauvé le monde hellénique du côté de l'occident, tandis qu'Athènes et ses alliés repoussaient l'assaut des barbares à Salamine, — lorsque Gélon, dis-je, mourut chargé de gloire, en 478 av. J.-C., son frère Hiéron, le second des fils de Deinoménès, s'empara du pouvoir qui revenait de droit au fils de Gélon, encore mineur. Jaloux des lauriers de son aîné, à qui Syracuse avait rendu lors de sa mort les honneurs héroïques, — et voulant assurer définitivement l'avenir de sa dynastie, il résolut de fonder à son tour une ville qui fut bien à lui, et où la légitimité

(1) *Historia Numorum*, p. 114.

de son pouvoir ne pût être contestée. A l'exemple de ce qu'Anaxilas avait fait à Zanklè, il choisit une ville existant déjà, à savoir Catane, — à qui il imposa un nouveau nom, celui d'Aetna, emprunté à la montagne voisine, et dont il expulsa en masse la population ionienne, pour la remplacer par des colons doriens. La fondation d'Aetna-ville date de l'année 476 av. J.-C. : Pindare la célèbre dans deux de ses plus belles odes, la IX^e Néméenne (476-475 av. J.-C.), adressée à Chromios, le beau-frère de Hiéron, que celui-ci avait chargé provisoirement du gouvernement de la nouvelle cité, — et la I^{re} Pythique (470 av. J.-C.), adressée à Hiéron lui-même, et à son fils Deinoménès qui venait d'être intronisé roi d'Aetna.

La création de Hiéron n'eut qu'une durée éphémère. A la mort de son fondateur, en 466 av. J.-C., Aetna lui rendit ces honneurs héroïques qu'il avait ambitionnés, mais la dynastie des Deinoménides fut renversée, à Syracuse, moins d'une année plus tard, et en 461 les doriens d'Aetna, qui étaient restés fidèles au successeur de leur premier maître, furent chassés à leur tour : Catane reprit son nom et fut rendue à ses anciens habitants.

Notre tétradrachme, qui porte l'inscription, *Aitnaion*, n'a naturellement pu être frappé que pendant cette courte période de quinze ans pendant laquelle Catane s'est appelée Aetna; il est même tout naturel de supposer qu'il l'a été peu après la fondation de la nouvelle ville dont Hiéron était si fier, et qu'il a fait si magnifiquement célébrer.

Les moindres détails de la médaille rappellent la montagne puissante au pied de laquelle s'élevait la ville que le caprice d'un tyran syracusain avait faite homonyme du volcan. Zeus qui occupe le revers, Zeus, la divinité des hauteurs, était le dieu par excellence de l'Aetna, comme l'indique le surnom d'*Aitnaios* qu'on lui donnait par toute la Sicile. Le cep de vigne sur lequel il s'appuie du bras droit, le pin qu'il a devant lui font songer à la fois aux vignobles fameux qui couvraient les versants de la montagne, et aux forêts qui dans l'antiquité couronnaient ses « sommets au noir feuillage », comme Pindare les dépeint dans la I^{re} Pythique. Le silène aussi, figuré à l'avert de la médaille,



MÉDAILLE
D'AETNA

était une des divinités familières de l'Aetna, ainsi qu'on le voit dans le *Cyclope* d'Euripide. Il n'est pas jusqu'à l'énorme scarabée qui ne soit caractéristique de l'Aetna, où ces insectes étaient censés atteindre des proportions extraordinaires.

Dans le domaine artistique, les deux médailles sur lesquelles je viens de m'étendre un peu longuement à raison de leur importance exceptionnelle, sont contemporaines de l'admirable statue en bronze, découverte par les Français à Delphes en 1896, et représentant un conducteur de char, un aurige, debout : l'aurige et quelques débris peu importants sont tout ce qui reste du quadriges en bronze que Polyzèlos, le frère puîné de Hiéron, avait consacré à Apollon, en mémoire des victoires remportées par son aîné aux jeux pythiques. Commandé par un Sicilien, peut-être le monument a-t-il été exécuté aussi en Sicile, où nos médailles montrent jusqu'à quel degré de perfection l'art était arrivé à cette époque dans la grande île.

Vers le même temps, Simonide et Bacchylide, Pindare et Eschyle étaient les commensaux habituels de l'un tout au moins des princes qui ont fait frapper les deux tétradrachmes, — je veux naturellement parler de Hiéron. Des pièces semblables à celle d'Aetna ont dû passer par leurs mains : l'imagination aidant, on aime à se figurer Pindare recevant de son illustre patron, en monnaie frappée à l'effigie de Zeus Aetnéen, le prix de la I^{re} Pythique, qui célèbre à la fois la fondation d'Aetna et la victoire de Hiéron au quadriges.

Parmi les médailles siciliennes de date plus récente que renferme la collection, les types rares ou remarquables par leur beauté artistique et par leur conservation exceptionnelle, ne manquent pas : je signalerai avant tout la série superbe des grands médaillons de Syracuse, par les graveurs Kimôn et Euainetos, appartenant à l'époque où l'art de la gravure en médailles avait atteint son apogée, c'est-à-dire à la fin du v^e et au commencement du iv^e siècle avant notre ère. Il faut mettre hors de pair l'admirable médaille de Kimôn, représentant la nymphe Aréthuse de face, — dont la conservation est absolument extraordinaire.



MÉDAILLE DE SYRACUSE
signée par KIMÔN

Mais je ne fais pas un catalogue, et je dois nécessairement me borner, parmi les nombreuses merveilles qu'on signale à mon attention. Avant d'abandonner la numismatique, il faut cependant mentionner, en dehors des séries siciliennes, deux pièces rarissimes : le décadrachme d'Athènes, contemporain de la tyrannie d'Hippias (527-510 av. J.-C.), avec, à l'avvers, le buste archaïque d'Athèna, et au revers le hibou de la déesse, — dont on ne connaît que cinq exemplaires, — et, à plus de six siècles de distance, l'admirable « grand bronze » portant l'effigie d'Antinoüs, qu'Hadrien fit frapper après la mort et l'apothéose du favori qui avait donné sa vie pour lui. Ce médaillon est à fleur de coin et revêtu de la plus admirable patine turquoise qui se puisse rêver.

Les vases de la collection sont au nombre de quinze ou de seize; l'on m'affirme qu'ils sont tous de premier ordre. Je ne puis malheureusement m'occuper que de ceux qui ont été figurés.

Le plus ancien, et peut-être aussi le plus important, est fort connu et a été publié à diverses reprises (1). C'est une coupe profonde, de fabrication corinthienne, trouvée à Corinthe il y a plus d'un demi-siècle (2). Elle est décorée à l'extérieur de scènes de combat, en noir et pourpre sur le fond clair du vase. Chacun des personnages porte son nom inscrit au-dessus de lui en caractères empruntés à l'alphabet corinthien. D'un côté, l'on voit Achille combattant Hector, en présence de deux jeunes écuyers montés tenant chacun un second cheval en laisse. Le peintre a affublé ces écuyers de noms qui ne leur conviennent

(1) Il a été décrit pour la première fois par Papsliotis dans un périodique grec, l'*Athèna*, n° 2399 (avril 1855); c'est d'après cette description que Curtius a publié les inscriptions dans le t. IV (1856) du *Corp. Insc. Gr.* (Préf., p. XVIII). On le trouve signalé par Gerhard, *Arch. Anzeiger*, 1856, p. 187, — puis par Michaëlis, *Boll. dell'Inst.*, 1860, p. 117. Rhusopoulos et Michaëlis l'ont publié d'une façon plus complète dans les *Annali*, 1862, p. 56, pl. B. Il appartenait à cette époque à la veuve d'un imprimeur d'Athènes, du nom de Koromilas. Il est également reproduit *Wiener Vorlegeblätter*, sér. III, 1, 3, — Willisch, *Allhorinthische Thonindustrie*, pl. 5, — et S. Reinach, *Répertoire des Vases peints*, I, p. 306. Voir aussi C. Wachsmuth, *Rhein. Mus.*, 1863, p. 180, — Dumont et Chaplain, *Les Céramiques de la Grèce propre*, I, p. 235 (Pottier), — et Kretschmer, *Die Griechischen Vasenschriften*, p. 18.

(2) Rhusopoulos la donne comme de provenance inconnue, — mais le témoignage de Postolacca, le numismate bien connu, ne permet pas de douter qu'elle n'ait été réellement trouvée à Corinthe.

certainement pas : il les appelle Phénix et Sarpédon. L'autre côté reproduit le combat d'Ajax et d'Enée, accompagnés d'écuyers semblables à ceux qui suivent Achille et Hector, et qui portent les noms d'Ajax et d'Hippoklès. Sous l'une des anses, Dolon, un genou en terre. « Le peintre, comme l'a fort bien dit M. Pottier, a représenté la scène ordinaire du combat



œNOCHOË ATTIQUE (côté droit)
(Réd. 2/5)

et l'a accompagnée de noms de fantaisie qui ne sont pas d'accord avec les traditions mythologiques. » Le vase appartient à la fin du VII^e ou au commencement du VI^e siècle avant notre ère, soit à l'époque où Périan-dre régnait à Corinthe et où le fameux coffre décrit par Pausanias, fut dédié par le tyran à Zeus Olympien en mémoire de son père Kypselos; il représente l'art que Sappho, Alcée et Stésichore, — Thalès et Solon, ont eu sous les yeux. La petite cotyle à inscriptions corinthiennes de la collection Tyzskiewicz, achetée à la vente Somzée pour le Musée du Cinquantenaire, est contemporaine de la coupe de Hirsch; les deux vases sont antérieurs à l'œnochoé représentant le deuil d'Achille, des collections van Branteghem et Somzée, actuellement exposée dans les vitrines du Cinquantenaire.

Après la coupe corinthienne, vient, dans l'ordre chronologique, une superbe œnochoé attique à figures noires sur fond blanc, d'une forme délicieuse, achetée à la vente Castel-

lani, à Rome, en 1884. On y voit d'un côté un lion attaquant un sanglier gigantesque; de l'autre, une vache allaitant son veau : les deux sujets sont séparés par un arbre. Le sanglier, et surtout le lion, sont traités dans un style conventionnel, qui rappelle les pierres gravées très archaïques portant des sujets



PYXIDE SIGNÉE PAR MÉGAKLÈS. — COUVERCLE ET DÉCOR DU POURTOUR DU VASE (réd. 4/5)

analogues; au contraire, la vache et le veau sont pris sur le vif, et d'un naturalisme parfait. L'œnochoé représente la technique des vases attiques à peintures noires sur fond clair à l'époque de sa perfection, qui correspond au troisième quart du VI^e siècle av. J.-C., alors que Pisistrate régnait à Athènes, qu'Anacréon, Ibycos et Théognis composaient leurs chants, et que Pythagore enseignait.

De la même vente provient l'admirable rhyton (le plus beau que l'on connaisse) en forme de tête d'aigle, que reproduit la vignette en tête de l'article. Le style en est d'une grandeur et d'une majesté incomparable. Il a très probablement été trouvé dans une des riches nécropoles étrusques de l'Italie, mais sa provenance exacte n'est pas mentionnée. En tout cas, c'est une œuvre attique du commencement du V^e siècle.

Mais le bijou de la série est l'exquise petite pyxide à couvercle du maître Mégaklès (1), trouvée en Attique et provenant de la vente Barre (1878). Elle est ornée d'une frise représentant l'intérieur d'un gynécée (2). « Une colonne cannelée d'ordre dorique », (j'emprunte la description de M. Frœhner dans le *Catalogue Barre*), « supporte le plafond. Six jeunes filles divisées » en trois groupes, sont assises sur des fauteuils ou des sièges » sans dossier. L'une d'elles achève sa toilette en se regardant » dans son miroir; une autre met ses chaussures; la troisième » joue aux balles, pendant que sa sœur tresse une couronne. » Plus loin, on voit une femme, assise de face, et tenant une » fleur à la main droite levée. Elle tourne la tête vers sa com- » pagne qui semble lui présenter une seconde fleur et qui porte » un fruit dans la main gauche. Ce dernier groupe est séparé » par une corbeille à ouvrage... Sur le couvercle, on voit deux » arbustes, et cinq lièvres dans des poses diverses. Le lièvre » était un symbole d'amour. »

(1) Publiée par Frœhner, *Collection de M. Albert B.*, Paris 1878, n° 356, pl. VII. Voir *Bollettino dell'I.*, 1878, p. 561; Klein, *Meistersign.*, p. 205, Kretschmer, *Vaseninsch*, p. 144.

(2) « Figures rouges sur fond noir. La couronne, les chaussures et l'inscription sont » peintes en pourpre. Les bijoux, les bandelettes, les balles, la pomme, les fleurs et les » feuilles qui servent de parure sont en relief, ce qui prouve qu'ils étaient dorés... Le bou- » ton du couvercle, en bronze, a été arraché, et la brisure a emporté une partie du fleuron » central. L'intérieur de la pyxis est peint en noir. » (Frœhner.)

En dehors de son mérite artistique, le vase présente un intérêt de premier ordre à raison de la signature d'artiste qu'il porte : le maître Mégaklès qui y a inscrit son nom, ne nous est connu que par ce seul spécimen. Par son style, Mégaklès appartient au cycle des maîtres autonomes qui ont illustré l'art attique dans les premières années du ^ve siècle av. J.-C. Les yeux représentés de face, la raideur des plis des vêtements et la forme primitive de la colonne dorique décèlent encore l'archaïsme. Par contre, la technique avec ses nombreux rehauts d'or (1) et de pourpre annonce déjà celle qui fut surtout en usage dans la seconde moitié du même siècle. Mégaklès semble avoir été le précurseur de ces maîtres anonymes charmants, qui nous ont laissé les nombreux vases polychromes à dorures, de provenance attique, que nous admirons dans les vitrines de la plupart des musées.

Faute de documents, je n'ai plus qu'un seul vase à signaler : c'est la très curieuse et très belle coupe apode, à figures rouges (2), de l'ancienne collection du prince Napoléon, représentant d'un côté Dionysos combattant un géant, de l'autre, un silène arrivant à la rescousse dans un char attelé de deux autres silènes. L'arme principale dont Dionysos menace le géant, est un canthare qu'il brandit du bras gauche tendu en avant, tandis que du bras droit il tient un thyrsos qu'il a transformé en lance. Devant lui, le géant tombé est mordu à la poitrine par le serpent mystique du dieu. La note caricaturale domine dans la seconde scène : la hâte belliqueuse des silènes, leurs attitudes martiales contrastant avec leurs formes grotesques, produisent un effet du plus haut comique. Ces peintures rappellent tout à fait la seconde manière du peintre Douris, alors qu'il était en pleine possession de son individualité, et il est probable que la coupe, postérieure de quelques années à la pyxide de Mégaklès, est sortie de l'atelier du grand émule d'Euphronios. Le vase, qui provient de la nécropole de Capoue (Santa Maria di Capua), est d'une conservation absolument parfaite.

(1) Les autres maîtres de la même époque qui ont employé la dorure sont Euphronios et Brygos. Meidias appartient déjà à une époque plus récente.

(2) Publiée par Froehner, *Choix de vases grecs inédits de la collection du prince Napoléon* (Paris, 1867), pl. V.; *Les Musées de France* (Paris 1873), pl. 6.

A l'exception de l'Eros doré trouvé à Smyrne, publié par M. Frœhner, *Terres cuites d'Asie-Mineure*, pl. III, aucune des terres cuites de la collection de Hirsch n'a été figurée; je ne puis donc guère en parler. On me signale néanmoins une « Tanagra » : une jeune femme allaitant son enfant, qui égale, paraît-il, ce que l'art des coroplastes béotiens a produit de plus parfait et de plus exquis.

Telles sont les pièces principales de l'admirable collection, dont la piété maternelle d'une grande dame a confié le dépôt à notre pays. L'objet que s'était proposé, en la formant, le jeune homme dont le legs de la baronne de Hirsch est destiné à perpétuer la mémoire, est clair : numismate avant tout, mais numismate doublé d'esthète, Lucien de Hirsch avait compris que pour mettre en pleine lumière tant la valeur d'art que la valeur historique des médailles grecques, il est essentiel de les associer aux autres branches de l'activité artistique des Hellènes, et qu'elles ne constituent dans l'histoire de l'art grec qu'un chapitre qu'on ne lit bien que quand on a le livre entier ouvert devant soi.

Si la plupart des collectionneurs sont forcés de limiter leur ambition à l'une ou l'autre série isolée, c'est que pour réunir à la fois les médailles et les vases, les bronzes, les marbres et les terres cuites, les pierres gravées et les bijoux, il faut des fortunes dont bien peu disposent. Lucien de Hirsch était parmi les privilégiés qui, à l'instar du duc de Luynes, peuvent satisfaire sans compter leurs goûts artistiques et scientifiques. Il forma donc le rêve de grouper autour de sa collection de médailles tout ce qu'il pourrait rassembler de chefs-d'œuvre dans les autres branches de l'art grec.

Ce rêve était en bonne voie de se réaliser, lorsqu'hélas! la mort est venu l'interrompre : il aurait pu se réaliser encore, grâce à la libéralité de la baronne de Hirsch, si, par une interprétation peut-être un peu étroite du testament de la généreuse donatrice, on n'avait confiné les merveilles déjà réunies, dans le local de la terre le moins fait pour les recevoir, je veux dire le Cabinet de Numismatique de la Bibliothèque Royale, où elles sont destinées à rester à jamais isolées dans une pénombre obscure, loin du voisinage d'autres monuments semblables, qui peut seul les mettre en pleine valeur. Combien ces beaux vases,

ces bronzes, ces terres cuites, ces verres, ces médailles elles-mêmes seraient mieux à leur place et répondraient mieux à la pensée de celui qui les a réunis avec tant de goût et de science, si on les logeait au Musée du Cinquantenaire où le jour et l'espace ne leur manqueraient pas, et où ils seraient véritablement chez eux au milieu des admirables vases, des beaux bronzes, des délicieuses terres cuites et des autres monuments antiques de premier ordre qu'on y admire déjà!

CAMILLE GASPAR.



GRAND MÉDAILLON DE SYRACUSE, signé par KIMÔN

Stances

*Sois très douce à ce cœur blessé qui se ranime
Sous la caresse un peu tremblante de tes mains :
Déjà la folle erreur dont il fut la victime
S'envole au seul émoi de tes gestes divins.*

*Tu vins le consoler à l'heure où sans asile,
Brisé par le malheur, il errait dans la nuit
Reniant son amour désormais inutile
Et ses rêves hautains qui semblaient avec lui.*

*Du merveilleux espoir qui charma son enfance,
Des désirs et des vœux dont il s'était paré,
Il ne lui restait plus qu'une grande souffrance
Et d'amers souvenirs qui le faisaient pleurer.*

*Le Séraphin pensif de l'Eternelle Aurore
Chaque jour le trouvait sur le bord du chemin
Trop las pour l'accueillir et lui sourire encore,
Trop faible pour le suivre et lui prendre la main.*

*Voluptueusement, il cherchait les ténèbres
Dont la complicité dérobaux regards
La sombre éclosion des fantômes funèbres
Parmi ses rêves morts et son bonheur épars.*

*Mais tu veillais, Enfant sublime et secourable,
Bel Ange Gardien aux ailes de clarté
Et tu vins épancher dans ce cœur misérable
Tes trésors de candeur et de sérénité.*

*Il pleurait : Doucement tu recueillis ses larmes
En lui tendant le Lys de ton cœur souriant
Et pendant que ta voix endormait ses alarmes
De magiques lueurs naissaient à l'orient.*

*Il souffrait : ta bonté fut son divin dictame,
Il maudissait son rêve et tu le lui rendis,
Il doutait de l'amour : Tu lui donnas ton âme
Et son tragique enfer devint un Paradis.*

*Il se réjouissait de sa métamorphose
Sans oser te le dire et le trouble béni
Qu'il éprouvait devant ton âme à peine éclose
Le faisait tressaillir d'un espoir infini.*

*Pouvait-il révéler l'adorable souffrance
Qu'avait fait naître en lui ta pure flamme d'or
O jeune Ame où régnait la céleste Innocence,
Blanche Enfant, que la vie émerveillait encor?*

*Mystérieuse énigme, insondable problème!
La peur d'effaroucher ton amour ingénu
Longtemps lui défendit le tendre aveu suprême
Qui devait t'éclairer d'un sourire inconnu...*

*Un jour pourtant, cédant à l'ineffable ivresse
De ce rêve imprévu qui descendait des cieux,
Il ne put étouffer ses chansons d'allégresse
Et tu lui répondis en baissant tes grands yeux.*

*En cet instant, le ciel entr'ouvrit ses longs voiles,
Un Ange s'avança dans la rosée en pleurs,
Et tandis qu'il ornait ton front de mille étoiles,
Ce cœur, enfin sauvé, t'offrit toutes ses fleurs.*

Guido Gezelle

(Suite)



l'œuvre tout entière du Prêtre-Poète flamand est un hymne à Dieu, de sorte qu'on a pu dire à son très grand honneur, qu'il n'y a guère de poésie de lui où le nom du Seigneur ne soit magnifié, il y a cependant un de ses recueils que l'on pourrait appeler un manuel poétique de prières. Il l'a intitulé lui-même *Gedichten, gezangen en gebeden* (Poèmes, chants et prières).

Beaucoup de prêtres, de religieux même, à ce qu'il paraît, emploient ce volume en guise de livre de prières. Je sais qu'il y a des missionnaires de l'héroïque West-Flandre qui l'ont emporté avec eux en Afrique et en Mongolie, trouvant dans les magnifiques épanchements en Dieu qu'il renferme, l'expression la plus haute et la plus pure de leur forte piété, la plus charmante et la plus douce à leurs cœurs d'apôtres flamands.

*
* *

Avant l'apparition des deux œuvres capitales de Gezelle, *Tijdkrans* et *Rijmsnoer*, qui nous occuperont longuement et qui le rangeront un jour parmi les plus grands poètes du XIX^e siècle, les meilleurs critiques considéraient ce petit livre comme son chef-d'œuvre.

Il est sans conteste le plus beau des volumes parus avant les deux derniers. Il renferme beaucoup moins de poésies de circonstance que les autres et la plupart des pièces qui s'y trouvent, se distinguent par une finesse, une perfection de forme, une profondeur de pensée et une puissance évocatrice et plastique qui en font des poésies classiques, c'est-à-dire impérissables.

C'est dans ce volume qu'on rencontre cette poésie merveilleusement belle, au verbe cristallin, qu'on ne se lasse pas de redire aux moments de douce solitude et de mélancolie tendre, lorsque le souvenir des belles choses mortes hante l'âme, et qui s'appelle *Le Chant des Saules*. — *Van de Wilgen*.

Essayons d'en donner une pâle idée par une traduction qui ne peut être qu'approximative. Ce sont hélas! les plus belles poésies de Gezelle qu'on profane le plus en essayant de les traduire en français! Aucune traduction ne saurait rendre la cadence merveilleuse, la mélodie délicate, le coloris splendide de ces courtes strophes. Il est tout à fait impossible, me semble-t-il, de traduire en français les autres petits chefs-d'œuvre descriptifs qui se trouvent dans ce volume, tels que *Het Meezenestje* (1), *Hoort* (2), *Hei da, lieve dreupel water* (3), *Hoor, 't is de wind* (4), etc., que je signale aux lecteurs flamands qui auraient encore des doutes sur le caractère mélodieux de leur langue. C'est de la musique pure.

Van de Wilgen == Les Saules

Que de fois j'ai déchiré un feuillet de mon album — éparpillant les morceaux sur la Mandel sinueuse!

Que de fois, là-bas, assis sur le banc, au fond du jardin — j'ai soupiré en songeant à vous, ô saules luisants!

Mais qui donc est capable de sculpter ton image, ô noble nature — et vous, saules au brillant feuillage — qui est à même de vous reproduire par le pinceau?

(1) Le nid de mésanges. (2) Ecoutez! (3) Hé! charmante goutte d'eau! (4) Ecoutez! c'est le vent.

Là-bas, au bout de la prairie immense, là-bas tout au fond — qui sculptera, votre image, oh ! mes saules étincelants ?

Hélas ! il vient, celui qui compte et suppute : à quel prix sa main va vous livrer.

Le voilà ! — ô mes saules, baissez la tête, cachez le tronc : — ils arrivent, ils sont là !

Ils s'asseient ! Déjà ils aiguisent l'acier sur la pierre — et la pierre sur l'acier, j'entends des grincements.

O terre, toi, la mère de tout ce qui vit — tu enfantas et nourris les saules :

Ils se cramponnent si fort et si tendrement à toi, mère ! — ah ! devront-ils, devront-ils céder, arrachés de tes entrailles ?

Que de fois j'ai déchiré un feuillet de mon album ! — et soupiré à votre sujet, ô saules luisants !

Nobles saules d'antan, vous étiez encore debout alors — maintenant vous gisez abattus !

Que de fois je vous contemplai le matin, — à la pointe du jour naissant.

Un bandeau bleuâtre, semblable à l'auréole qui ceint la tête des anges, ceignait votre front d'argent.

Le soleil surgissait et défaisait le bandeau — qui se fondait dans l'azur du ciel.

Et, resplendissants, vous vous projetiez dans la lumière — debout, dans la plénitude de votre beauté simple.

C'est ainsi que souleva la pierre du tombeau, Celui qui créa le matin et le jour, le ciel et la terre.

Ainsi, mon âme ! briseras-tu un jour tes liens pour t'envoler sur tes propres ailes.

Que de fois j'ai déchiré un feuillet de mon album — en éparpillant les débris sur les bords de la Mandel plaintive !

O nobles saules vous étiez là, naguère — secouant au matin votre robe, qui bruissait, en s'agitant, comme de l'argent et de l'or — et dont les plis étaient remplis d'oiseaux chantants et tapageurs.

Et le soleil matinal la transperçait de ses dards — y traçant mille sentiers coloriés,

aux teintes sombres et ténébreuses, obscures et vertes — ruisselants de couleurs indéfinissables,

où dominaient le rouge écarlate, le blanc éblouissant, — le pourpre bleuâtre et châtoyant ;

où brillaient des étoiles, des escarboucles, des pierreries somptueuses — qui tombaient et choiaient dans l'eau avec un tintement d'argent.

Ainsi vous étiez là debout naguère, saules vénérables — magnifiquement beaux au brillant soleil du matin,

appuyés l'un sur l'autre comme deux amis ; le bras sur le col et le col au bras,

formant une voûte gigantesque, — comme celle d'une église qui serait bâtie sur l'eau,

sur l'eau qui passait entre vous deux — et s'enfuyait, lente et rieuse.

J'ai maintes fois déchiré un feuillet de mon album — et en ai éparpillé les débris sur la Mandel sinueuse.

Cette fois je conserve un billet dans mon album — signé : « Une feuille des Saules ».

Il y a quelque chose de l'enthousiasme mystique d'un saint François — dont Gezelle traduit *le Cantique au Soleil* — dans la pièce suivante :

Een bonke keerzen, kind =-Enfant! une poignée de cerises!

*Enfant, une poignée de cerises!
Une poignée de cerises, mon enfant!
épanouies dans l'éclat
et la lumière d'or
de l'été!*

*Craquant de jus,
pleines de sève douce,
et acidulée,
de sève juteuse,
et délicieuse.*

*Elles brillaient sur la branche,
et semblaient dire :*

*« cueillez-nous, cueillez-nous,
cueillez-nous,
cueillez, étanchez votre soif,
nous sommes mûres et belles! »*

*Elles pendaient un peu penchées,
se balançant
dans le vent,
le vent tiède
de l'été.*

*« Cueillez-nous, cueillez-nous,
cueillez-nous!*

*Criaient-elles et je les cueillis
et elles pesaient si lourdes :*

elles étaient lourdes de la bénédiction du Seigneur!

*Prenez et remerciez Celui
 qui les a faites,
 qui les fit germer.
 Dites-lui merci, merci,
 Merci!
 Regardez le Ciel,
 c'est là qu'Il est,
 Il est là,
 Dieu!
 Levez les yeux,
 comme l'oiseau
 qui boit
 et lève sa petite tête
 innocente.
 Dites-Lui merci, merci,
 Merci!*

*Soyez fidèle comme le pauvre animal
 fidèle comme la floraison et les fruits,
 fidèle comme la petite fleur,
 fidèle comme
 l'humble poussière qu'on foule aux pieds.
 Remerciez-le!*

*Oh! jouissez, c'est si doux, si doux
 de jouir d'un fruit
 mûr,
 et de sentir monter au cœur
 la joie et la gratitude!*

*Apprenez le langage que parlent
 des milliers de bouches qui toujours
 crient : « Grâces au Seigneur,
 Merci!
 Merci pour la vie,
 merci pour la lumière,
 merci pour la lumière et la vie,
 merci pour l'air et la lumière,
 et pour la vue et l'ouïe
 et pour tout!
 Grâces au Seigneur! »*

*Enfant! une poignée de cerises,
 une poignée de soleil...! dites-Lui
 Merci!*

J'ai toujours beaucoup admiré une autre pièce de ce recueil pour la vigueur bien germanique, la belle allure et la chaude cordialité qu'elle affirme. Elle fut dédiée à *Hugo Verriest*, l'élève et l'ami de Gezelle, sans doute pour honorer sa jeune Majesté de Roi des patineurs. Elle a pour titre :

't Edele Spel der vlugge Schaverdijnders : Le Noble Jeu des agiles Patineurs :

Eau qui fus faite par Dieu — au premier des jours; — eau qui fus divisée, — au jour de la création de la terre et des eaux; — puissant élément des eaux, — aide et consolation de tout être humain, — tu as nourri la terre, tu lui donnes à boire, — comme une mère fait pour son enfant; — tu as abrité le poisson, — tu as porté le cygne, — nacelle étincelante! noble cygne! — Reine nageuse des eaux! — tu as coulé des mains du prêtre, — sur le front des nations — puissant élément du Baptême; — tu as tinté en tombant dans le vase sacré — coupe d'or des mystères : — que ce soit fini... et ce sera assez! — Couches-toi maintenant et dors, tombe, repose un lantinet! — Et vous, poissons, restez là et cachez-vous — à cause du froid qui peut vous nuire : — dormez, promeneurs aux nageoires rapides! — Oiseaux que la main du Seigneur — fit pour vous promener sur l'air — et vous qui, vous reposant sur les eaux, — avec vos doigts rassemblés en nageoires, — savez naviguer et nous l'avez appris, — envolez-vous, oiseaux ailés, vite, allez — chercher votre nourriture dans d'autres régions : — l'eau est couchée, elle dort, elle sommeille. — Et elle gît paralysée et immobile — dans son sommeil profond, — aucun bruit ne saurait la réveiller, — aucun chariot, passant sur elle, — aucun sabot de cheval sonnait l'acier — ne saurait plus émouvoir l'eau endormie : — l'eau s'est couchée, elle repose et fait une courte sieste. — Viens! jeunesse, radieuse jeunesse, — toi... tu ne reposes, ni ne dors : — eh! foin des voiles, des pieux et des crochets! — Frottons et faisons briller le fer agile — aiguisons-le avec la lime et vissons-le — au pied rapide! — Voilà qui te va bien! — Viens! les canards sont partis, — viens! aucun poisson ne montre plus la tête, — il fait trop froid; mais toi, jeune homme, — tu braves le froid; — il ne fait pas froid là où bat une poitrine flamande! — Sus donc. Aiguisons l'acier; âpre est la — morsure du vent, mais plus âpre — le travail vivant qui brûle en toi — la noble ambition de ta jeunesse — la flamme de ton orgueil viril. — Volez! vents agiles du Nord, — passez en ronflant sur la glace, — mordez-la avec un âpre sifflement, car — le jeune homme se rue sur vos pas; — vents du Nord, vous êtes vaincus! — Voyez-vous là-bas ce nuage

hivernal — flamboyant comme la flamme d'incendie? — Ainsi passe sur la glace — l'agile jeunesse; — les voyez-vous, au ciel, — ces longues théories d'oiseaux étrangers, — pareils à de petits points ou plus petits encore, — les voyez-vous tracer des lettres — sur le dôme du ciel, — volant toujours, à une hauteur incommensurable, — et dans les lointains infinis, se hâtant vers le Sud? — Ainsi vole le patineur — le rapide patineur. — Lorsque les vents de tempête — bouleversent tout dans l'atmosphère — et que les lourdes nuées volent — les cloches se plaignent, — la cloche d'alarme gémit, geint et crie « au malheur », — tandis que les paroles, encore à la bouche, — retentissent à cent pas plus loin, — avant qu'on puisse penser : que disais-je? — Aussi rapides et encore plus rapides — sont ceux qui patinent — les agiles patineurs. — La main dans la main, mes amis, regardez — cette branche légère à peu près effeuillée, — il ne reste plus qu'une feuille, la toute dernière — de l'été, qui l'avait faite toute verdoyante; — fixez des yeux la brindille que je porte en mains devant vous, — c'est la palme du combat : qui viendra la chercher, — qui me l'arrachera de la main? — A lui je donnerai la brindille, palme de victoire — et je crierai « hourrah ! » à ce vaillant, — à celui dont le poing ailé est capable — d'arracher cette brindille de ma main : — qu'il soit roi et maître! — qu'il soit le premier patineur! — celui qui, patinant avec ou devant moi — arrachera la branche de ma main. — Qu'il soit roi, qu'il soit empereur — violent comme la tempête — âpre comme les brises du Nord — celui qui, sur son soulier glissant d'acier, — patinant à côté de moi ou devant, — abordant à terre avec ou avant moi — touchera la brindille que je tiens dans cette main! — Et, à la chute du soir, — il s'assera et se reposera — roi des patineurs — dans le fauteuil, près du foyer, — où notre maître et seigneur l'ancêtre — que Dieu ait son âme! — était assis autrefois, se reposant et faisant sa sieste — près du feu, au temps d'hiver — lorsque la bûche de Noël brûlait encore dans l'âtre, — lorsque nous, enfants, étions petits — et ne savions encore rien du noble jeu — des agiles patineurs.

* * *

Guido Gezelle n'était pas seulement un grand poète, c'était aussi un saint prêtre. Je n'ai pas connu de prêtre qui m'ai donné plus que lui, chaque fois que j'eus l'honneur de l'approcher, cette impression que je me trouvais en présence d'un prêtre saint. Or les saints ont la haine du mal, la passion de la pureté, de l'innocence, de la simplicité. Cet homme de génie, savant en toute science divine et humaine, était d'une simplicité enfantine. Et il aimait par-dessus tout les enfants, les animaux, les arbres et les fleurs. Tout ce qui était simple, vrai, non entamé par le vice, tout ce qui était resté intègre et virginal, tel qu'il était sorti des mains du Créateur, tout ce qui faisait simplement son devoir et allait droit au but fixé par Dieu, fût-ce

inçonsciemment, excitait l'enthousiasme de ce grand enfant. Que de choses délicieuses n'a-t-il pas écrites sur les enfants, sur les oiseaux, sur les fleurs!

Citons deux poésies du recueil qui nous occupe; parmi tant et tant d'autres, germées de la même pensée-maîtresse; et toutes également ravissantes :

Schuldeloos blommeke lief! Chère fleurette innocente!

Innocente et chère fleurette — que je rencontre sur mon chemin, — laisse-moi donc un instant, — un tout petit instant, m'arrêter près de toi!

Chère fleurette innocente — est-ce que jamais homme osera te fouler aux pieds, toi, que Dieu lui-même a pensée — créée et faite?

Il fut ton Créateur, Il pensa — Il arrangea tes petites feuilles, Il tissa — cette couronne brillante autour de ta tête — Il te fit, ma bien-aimée fleurette.

Il prit un peu de la lumière du soleil — un de ses éblouissants rayons, — qui se fondit en toi — et colora ta bouche souriante.

Il te donna le miel liquide — que fleuront tes lèvres odorantes — réjouissant quiconque s'approche de toi : — ou fût-ce un autre que Lui?

Dieu! comme la plus petite chose — est l'œuvre infinie de tes mains, — Dieu! comme la moindre chose — est donc admirable, pour qui te connaît!

Chère fleurette innocente — de tout le temps que tu pus être fleur — il n'y eut pas un instant, aucun — que Dieu ne t'aimât!

Seule peut déplaire à ce Dieu — qui aime tout — l'humanité, qu'Il aime plus — que tout ce qu'il aime.

Te cueillant elle te dit : « Sers-moi! — fleur magnifique... » tu te fanas — et, morte sur sa tête coupable — tu ne la servis pas.

Chère fleurette innocente — que je rencontre sur mon chemin — laisse-moi un instant — encore... laisse-moi m'arrêter un instant près de toi.

Blijde Kinderen. Joyeux Enfants.

Joyeux enfants! — fleur de la vie — eh! petite Eglise du Christ! trois fois vous devez — vous appeler bienheureux — vous qui êtes sans péchés et sans soucis!

Joyeux enfants! — vous me faites songer — non pas à un Dieu ulcéré — ni à un Dieu — crucifié — ni à un Dieu rayonnant sur le Thabor, —

Mais au Dieu qui, — dans la crèche — fut couché, enfant, comme vous, ravissant — près de Marie — près de saint Joseph — près de l'âne et du bœuf.

Courez maintenant et jouez, — joyeux enfants, — et ne vous arrêtez — pas, parce que je suis — haut et grand et — au-dessus de vous : — allez donc, et jouez, enfants... allez.

J'ai, il est vrai, un — front plus ridé — mais il fut joyeux et lisse jadis — oh ! pût-il — encore être maintenant — comme le vôtre — enfantelets !

J'ai des feuilles — j'ai des fleurs — j'ai ma main pleine de fruits, — où... où... — tant d'épines étaient devant pour me piquer — lorsque je les rassemblai !

Allez et jouez, et — ne m'enviez pas de savoir — ah ! trop bien — ce que c'est — que ne pas aimer le Seigneur de toutes choses — comme vous l'aimez !

Allez et jouez — ils vont venir ceux — qui voudront vous apprendre — que ce doit être un autre — que le vrai — qui est Dieu de vos cœurs ;

qu'en dehors de — votre monde — monde de fleurs et de plantes, où vous courez maintenant — en jouant et en chantant, — il y a un autre monde qui veille ;

un autre monde, — une autre vie — que celle qui est la vôtre maintenant : aimer Dieu — votre père, votre mère — et votre jeu.

La vie, c'est — vous aimer vous-mêmes — avant tout et par-dessus tout, — puis, donner tout à vous-mêmes — et ne vous donner vous-mêmes.. à aucun !

Joyeux enfants, — fleur de la vie, — petite Eglise du Christ, ah ! — puissiez-vous toujours — rester des enfants — et puissé-je, moi, être — un des vôtres!... Hélas !

AUGUSTE CUPPENS.

(*A suivre.*)



Laissons entrer la Nuit !

*Regarde : pâle et belle en sa robe de deuil,
La nuit silencieuse est debout sur le seuil.*

*Oh! laissons dans la chambre entrer la Nuit divine!
Ne te voir qu'à demi m'est doux : je te devine,
Derrière le rideau léger du soir obscur,
Comme un ange au travers d'un nuage d'azur.
Malgré l'ombre croissante, un rayonnement vague
Frémit encor sous tes cils d'or et sur ta bague :
Dans le lait de sa perle et dans l'eau de tes yeux
La lumière exilée attarde ses adieux,
Et mon amour se guide à ces lueurs dernières
Pour caresser tes doigts et baiser tes paupières...
Laissons la tendre Nuit se reposer chez nous !*

*Tu m'as pris, comme un frêle enfant, sur tes genoux.
O langueur ! j'ai blotti ma tête à la renverse
Contre ta chère épaule, et mon rêve se berce
Aux soupirs longs et doux qui vont la soulevant :
Tel dort un paresseux navire, que le vent
Balance avec lenteur en un golfe paisible...
Dans ta poitrine, ainsi qu'un ramier invisible
Qui bat de l'aile et tremble au fond d'un nid soyeux,
J'écoute palpiter ton cœur mystérieux.*

*Laissons entrer la Nuit, la Nuit discrète : il semble
Que l'ombre rend meilleur le bonheur d'être ensemble !
Je sens mieux, maintenant, à travers les parfums
Qui flottent sur ta gorge et sur tes cheveux bruns,
Et sur ta robe noire encor toute embaumée
Des suaves odeurs de la tonnelle aimée,
Toute ton âme en fleur s'exhaler dans le soir...*

*Vois : debout sur le seuil, la Nuit voudrait s'asseoir
Entre nous, resserrer nos deux cœurs dans sa trame,
Et confondre en rêvant son âme avec notre âme.*

*Laissons la Nuit pensive et pleine de douceur
S'asseoir à nos côtés comme une grande sœur !*

FRANZ ANSEL.

Octobre 1896.



Madame Campan⁽¹⁾



ES grâces légères du XVIII^e siècle, nous voici transportés dans un milieu austère, plus apte à développer la vocation d'éducatrice, milieu honnête et chrétien, qui favorisera l'éclosion de l'esprit de devoir et d'abnégation.

M^{me} Campan fut l'institutrice consciencieuse, vertueuse et convaincue que l'on admire, qui impose l'estime, qui inspire la confiance. L'étude de son caractère suggère à M. Chabaud un parallèle très juste entre elle et ses devancières : « Pour être moins originale et moins puissante que celle de M^{me} de Maintenon, moins brillante que celle de M^{me} de Genlis, l'influence de M^{me} Campan sur l'éducation de la femme ne manque pas d'intérêt et sollicite l'attention, autant par la précision et la netteté du plan, la suite et l'enchaînement des idées, que par la consciencieuse honnêteté du but poursuivi. »

« Pour M^{me} de Maintenon, l'enseignement avait été presque un sacerdoce; pour M^{me} de Genlis, il était un entraînement, une gymnastique de l'esprit, nous aurions dit un sport, si le mot avait passé la Manche de son vivant; pour M^{me} Campan il fut un métier et une carrière. »

« Esprit cultivé, laborieux et judicieux; cœur chaud, fidèle et dévoué; caractère droit, sûr, affable; douée de plus de facilité et d'ingéniosité que d'originalité et de puissance, scrupuleuse observatrice de toutes les règles, bonne catholique, tendre mère et admirable institutrice, M^{me} Campan, si on écarte de sa mémoire les calomnies odieuses qui ont empoisonné la fin de sa vie,

(1) Fin de l'article sur *Les Précurseurs du féminisme : M^{me} de Maintenon, M^{me} de Genlis et M^{me} Campan*, par L. CHABAUD (Paris, Plon).

laissera dans l'histoire de son temps la trace discrète d'une personne honnête, loyale et courageuse, qui, dévoué corps et âme à la tâche délicate de restaurer en France l'éducation des femmes, s'en acquitta de façon à mériter la reconnaissance publique. »

M^{me} Campan, née en 1752, reçut une éducation très soignée. Elle se distingua très jeune par des dons exceptionnels et une aptitude remarquable pour les langues étrangères. Son talent pour la lecture la fit admettre à la place de lectrice de Mesdames (filles de Louis XV). Ce fut à Versailles qu'elle épousa M. Campan, dont le père était secrétaire du cabinet de la Reine. Le Roi lui donna une dot de 5,000 livres de rentes et elle devint femme de chambre de M^{me} la Dauphine tout en continuant son office auprès de Mesdames.

M^{me} Campan donna au Roi, le 10 août, les preuves d'un courage et d'une fidélité remarquable. Laissons la parole à M. Chabaud : « ... les événements se sont précipités, la funeste journée du 10 août a éclairé l'arrestation des personnes royales et le massacre de l'infortunée princesse de Lamballe. Le Roi a confié à M^{me} Campan un portefeuille rempli de papiers, dont elle connaît l'importance et qu'il l'a chargée de remettre à un homme sûr pour les sauver. Elle va avoir besoin de toute son énergie, de toute sa présence d'esprit pour remplir cette mission de confiance. Elle est suspecte, sa maison vient d'être incendiée ; elle s'est réfugiée dans celle de sa sœur, M^{me} Auguié. Au moment où on vient l'avertir que cinquante hommes se dirigent sur la maison pour la cerner, le maître d'hôtel du Roi, Gougenod, receveur général de la régie, entre dans la pièce où elle était et de la houppe dont il s'était couvert, tire le portefeuille du Roi, en lui disant : « J'ai rempli ma tâche », et il veut sortir. Elle le supplie de rester, de l'aider à sauver les précieux papiers. Il consent. N'ayant pas la clef du portefeuille, on l'ouvre avec des ciseaux ; on prend à la hâte connaissance des papiers, on met de côté une pièce signalée par la Reine comme pouvant être utile au Roi dans son procès. « C'est le procès-verbal, signé de tous les ministres, de la délibération où Louis XVI avait donné un avis contraire à la déclaration de guerre ». Gougenod consent à reprendre le portefeuille et à brûler les papiers dans un endroit sûr. Dans l'après-midi, l'alerte étant passée, il revient apportant un état des papiers détruits et le procès-verbal qui doit sauver le Roi et qu'elle s'empresse de porter à son avocat, M. de Malesherbes, qui, d'ailleurs, ne crut pas devoir en faire usage pour sa défense. »

M^{me} Campan demanda à partager la captivité de la Reine. Pétion ne répondit jamais à ses continuelles sollicitations. Elle ne put entrer au Temple. Dénoncée, poursuivie et menacée par la vengeance de Robespierre, elle quitte Paris avec ses nièces, et choisissant la carrière à laquelle elle se sent le plus apte, elle ouvre à Coubertin la maison de Saint-Germain, où elle élèvera des jeunes filles.

Le succès couronna les efforts de la directrice, dont le caractère et l'intelligence donnaient toutes garanties. Les meilleures familles furent représentées dans ce pensionnat. M^{me} de Beauharnais y mit sa fille Hortense et sa nièce Emilie, et c'est là que Napoléon I^{er}, qui cherchait une surintendante pour la

maison d'Ecouen qu'il venait de fonder, vint la choisir. Appelée à cette haute mission M^{me} Campan rêve non seulement d'imiter M^{me} de Maintenon, mais de la surpasser et elle ne cache pas son ambition. M. Chabaud étudie le système qu'elle applique à cet établissement impérial. Il nous en donne le mot : *c'est la préoccupation de former des mères*. Dans son programme d'éducation on voit se dérouler toutes les pensées qui mèneront à ce but. Il prend l'enfant à la mamelle, lui apprend à cinq ans la lecture et l'écriture. Dès la troisième année il s'occupe du devoir de la prière qui, de sept à douze ans, devra être éclairé par l'étude de l'histoire sainte. La géographie, la diction, la grammaire, le calcul sont déjà soigneusement enseignés. On développera chez les jeunes filles le goût des ouvrages manuels, surtout de ceux qui sont utiles. Elles seront initiées à la charité et aux notions d'économie. L'étude de l'Evangile les fortifiera dans la pratique de la religion. Aux jeunes filles arrivées à la treizième année on défendra la lecture des romans. « Les meilleurs ne valent rien à cet âge. » Pour les jeunes filles de dix-huit ans il faut être plus prudent encore. Les livres et les conversations romanesques doivent être évités; les représentations théâtrales sont interdites; en un mot, tout ce qui peut exalter l'imagination est défendu très sagement.

M^{me} Campan peut être fière d'un système dont M^{me} Carette fait un éloge qui a une valeur sérieuse : « Au milieu du désordre de la société renaissante du commencement du siècle, c'était un titre de distinction pour une jeune femme, de pouvoir se dire l'élève de M^{me} Campan. »

Cette femme éminemment observatrice, préfère les *pensions de jour* aux internats. Elle anticipe ainsi sur les tendances actuelles qui s'affirment de plus en plus pour l'éducation de la famille. Elle recommande avec instance l'ordre, la discipline, l'exactitude, la propreté. Rien n'échappe à son esprit aussi sage que pratique. Nous remarquons aussi que la messe quotidienne est inscrite au règlement.

Ses moyens d'action sont l'émulation et, comme châtiment exceptionnel, l'humiliation publique. Elle rejette les peines corporelles. La délation lui est odieuse. A ce propos nous citerons un passage charmant, tiré de l'ouvrage intitulé : *Lettres de deux amies d'Ecouen*. « La dame institutrice allait se plaindre à M^{me} la directrice; mais l'esprit de corps nous empêchait de dénoncer la coupable. M^{me} la directrice approuve cette coutume de ne pas se trahir entre compagnes, et dernièrement elle nous disait : N'imites pas le mal mesdemoiselles; mais ne le dénoncez pas. Assez d'yeux clairvoyants brillent sur vous et le découvriront. La délation entre camarades est un vice et les délateurs sont voués au mépris de la société. »

La chute de l'Empire entraîna la ruine de la maison d'Ecouen, et M^{me} Campan, rentrée dans la vie privée avec une fortune modeste, trouva encore le loisir d'écrire. Elle composa un grand traité d'éducation et un volume pratique destiné à l'éducation élémentaire, c'est-à-dire à celle qui conviendrait le mieux aux jeunes filles des classes pauvres. Elle donne d'excellents conseils, parle de la religion, de l'amour de la famille, du travail, de la sensibilité dans des termes clairs et heureux. Citons le paragraphe sur le respect de la propriété : « Votre maman vous a donné un déshabillé neuf et

un bonnet pour le jour de votre première communion, *il est à vous*. Vous avez acheté un fichu, avec un écu de trois francs que vous aviez gagné à ourler des serviettes, le *fichu est à vous*. Mais les cerises qui sont sur les cerisiers de mon verger, que vous traversez tous les jours, ne sont pas à vous. »

« Il est essentiel que vous sachiez la valeur des choses qui se mangent : Deux pommes cuites valent deux liards ; une livre de cerises vaut deux sous ; une livre de raisins vaut deux sous ; un petit pain d'épice vaut six sous. »

« Quoi ! vous respecteriez deux liards, deux sous, six sous, qui se trouveront à votre portée chez votre mère ou chez vos voisins, et vous croiriez rien dérober en prenant une pomme cuite, une livre de cerises, un petit pain d'épice ? C'est une funeste erreur qui a souvent ouvert la carrière du vice. »

Quelques livres, vrais petits traités de morale en action, accompagnaient ce premier volume. Ces œuvres respirent toutes la vertu, l'honnêteté, la simplicité. M^{me} Campan écrivit beaucoup de pièces pour le théâtre, mais elles se distinguent plutôt par leur morale impeccable que par l'intérêt qu'elles présentent. Ce qui est assez remarquable, c'est qu'après avoir fait représenter à Saint-Germain *Esther*, quelques comédies de M^{me} de Genlis et les siennes, elle arrive à la même conclusion que M^{me} de Maintenon, ainsi qu'on le verra dans ce passage : « Ces représentations chez moi furent hautement blâmées, et je trouvai que l'intervalle d'un siècle ramenait la même opposition qu'avait éprouvée M^{me} de Maintenon pour les exercices dramatiques dans son royal établissement. »

« Une maison particulière ne devait pas lutter contre l'opposition du grand nombre. Je supprimai donc cet usage cinq ans avant d'avoir quitté Saint-Germain, et je crois très convenable d'interdire aux écoles toute représentation théâtrale. »

M^{me} Campan finit assez tristement sa vie. Les Bourbons ne lui confièrent pas la direction de la seconde maison de la Légion d'honneur. On avait oublié son dévouement à Louis XVI et sa longue fidélité à Marie-Antoinette. Renonçant à toute ambition, elle se retira à Nantes auprès d'une de ses anciennes élèves qui avait épousé le docteur Maigne, médecin des hôpitaux de cette ville. Elle y vivait dans une véritable aisance, mais ce repos si mérité fut cruellement troublé par la mort de son fils et ce fut la fin. Elle lui survécut peu et mourut pieusement, entièrement résigné, et entre les mains de la Providence.

Nous emprunterons à M. Chabaud les lignes qui termineront ce travail parce qu'elles rendent justice au beau caractère de cette honnête femme : « Tout être humain possède une qualité maîtresse : c'est ce que Charles Fourier appelle la dominante passionnelle. La dominante de M^{me} Campan était la bonté, la qualité la plus enviable chez une femme qui a voué sa vie à la direction de l'enfance. M^{me} Campan n'était pas seulement bonne, elle était excellente. Aussi eut-elle beaucoup d'amis et encore plus d'amies. »

L'intérêt du livre de M. Chabaud se trouve non seulement dans les faits, dans le charme de la narration, mais encore et surtout dans la comparaison que le lecteur établit entre les trois précurseurs du féminisme. On eut voulu connaître M^{me} de Maintenon, rencontrer M^{me} de Genlis et être l'amie de

M^{me} Campan. Le mérite de cet attachant volume est de dissiper en une certaine mesure les préjugés qui enveloppaient ces femmes remarquables. Il les rend intéressantes alors même qu'il ne peut pas les faire toutes respecter. Nous conseillons donc aux personnes sérieuses, comme à celles qui ne cherchent qu'une lecture amusante, cet ouvrage si agréable, malgré les études pédagogiques qu'annonce le titre et qu'il réalise sans pédantisme.

Ctesse ED. DE LIEDEKERKE.



La Dernière Conquête

I.

*Le manoir merveilleux depuis longtemps fermé,
Sur le dernier plateau de la montagne sainte
Etage les remparts de sa quadruple enceinte
Où veillent des lions au regard enflammé.*

*Défiant l'infini de sa masse éclatante,
Il drape des rameaux touffus du lierre noir
Ses murs où le soleil suspend, de l'aube au soir,
Un lourd manteau d'or vif ou de pourpre brûlante.*

*Droits, au faite des tours, s'érigent des condors ;
Le griffon héraldique et gardien des trésors
Recouvre le donjon de ses immenses ailes.*

*Et devant le portail, en plein granit sculpté,
S'allonge, indifférent à ces choses mortelles,
Le Sphinx mystérieux, — semblable à ta beauté.*

II.

*Saignant sous l'éperon qui lui meurtrit la chair,
Se cabrant et ruant de terreur, blanc d'écume,
Devant l'altier manoir que le couchant allume
L'étalon révolté hennit vers le ciel clair.*

*Et moi, saisi d'un long et chaud frisson de gloire,
Écoutant mon sang battre, et d'un seul cri jeté,
J'ai salué le burg où mon pennon planté
Va dire à tout jamais mon nom et ma victoire.*

*Mes flèches ont troué la gorge des lions
Et rejoint dans leur vol les grands alérions,
Le griffon gît, percé par le glaive intrépide ;*

*Mais sous un dur regard soudainement dardé
De ses yeux, dévoilant l'horreur du palais vide,
Aux pieds de l'impassible Sphinx, je suis tombé !*

CHARLES DE SPRIMONT.

I FIORETTI

(Suite)

ICI COMMENCENT LES CHAPITRES DE CERTAINES
DOCTRINES ET DITS NOTABLES DE FRÈRE ÉGIDE

I. — CHAPITRE DES VICES ET DES VERTUS

LA grâce de Dieu et les vertus sont la voie et les degrés pour monter au ciel; mais les vices et les péchés sont la voie et les degrés pour descendre dans le profond de l'enfer. Les vices et les péchés sont un poison et un venin mortel; mais les vertus et les bonnes œuvres sont une thériaque médicinale. Une grâce conduit et en tire une autre après elle; un vice entraîne l'autre. La grâce ne désire pas être louée; et le vice ne peut souffrir d'être méprisé. Dans l'humilité, l'esprit est dans la quiétude et le repos; la patience est sa fille. Et la sainte pureté du cœur voit Dieu, mais la vraie dévotion le goûte. Si tu aimes, tu seras aimé. Si tu sers, tu seras servi. Si tu crains, tu seras craint. Si tu te comportes bien envers les autres, il convient que les autres se comportent bien envers toi. Mais bienheureux est celui qui aime vraiment, et ne désire pas être aimé. Bienheureux est celui qui sert et ne désire pas être servi. Bienheureux est celui qui craint et ne désire pas être craint. Bienheureux est celui qui se comporte bien envers les autres et ne désire pas que les autres se comportent bien envers lui. Mais, parce que ces choses sont des choses très hautes et de grande perfection, les insensés ne les peuvent connaître et goûter.

Trois choses sont infiniment hautes et utiles, lesquelles, celui qui les aurait acquises ne pourrait jamais faillir. La première est si tu soutiens volontiers, avec allégresse, toute tribulation qui t'advient pour l'amour de Jésus-Christ. La seconde est si tu t'humilies chaque jour en toute chose que tu fais et en toute chose que tu vois. La troisième est que, fidèlement, et de tout ton cœur, tu aimes

ce Bien suprême, invisible et céleste, qui ne se peut voir avec les yeux corporels. Les choses, qui sont plus méprisées et plus décriées par les hommes mondains, sont vraiment plus acceptées et plus reçues de Dieu et de ses saints; et les choses qui sont plus aimées et plus honorées, et plaisent plus aux hommes mondains, sont plus méprisées et décriées, et haïes de Dieu et de ses saints. Ce laid contraste provient de l'ignorance et de la malice humaines, parce que l'homme misérable aime plus ces choses qu'il devrait avoir en haine, et a en haine ces choses qu'il devrait aimer.

Frère Egide demanda une fois à un autre frère, disant : — « Dis-moi, très cher, as-tu une bonne âme? » Le frère répondit : — « Je ne sais », et alors, frère Egide dit : — « Mon frère, je veux que tu saches que la sainte contrition, et la sainte humilité, et la sainte charité, et la sainte dévotion, et la sainte joie font l'âme bonne et bienheureuse. »

II. — CHAPITRE DE LA FOI

Toutes ces choses que l'on peut penser dans son cœur, ou dire avec sa langue, ou voir avec ses yeux, ou palper avec ses mains, toutes sont presque rien au regard et en comparaison de ces choses que l'on ne peut penser, ni voir, ni toucher.

Tous les saints et tous les sages qui sont passés, et tous ceux qui viendront après nous, qui parlèrent ou écrivirent, ou parleront et écriront de Dieu, ne dirent ni, jamais, ne pourront dire rien de Dieu qui ne soit comme un grain de mil au regard et en comparaison du ciel et de la terre, et encore mille millions de fois moins. Car toute l'Écriture, qui parle de Dieu, en parle presque en balbutiant, comme fait la mère qui balbutie avec son fils, lequel ne pourrait comprendre ses paroles si elle parlait d'une autre façon.

Frère Egide dit une fois à un juge séculier : — « Crois-tu que les dons de Dieu soient grands? » Le juge répondit : — « Je le crois. » Frère Egide lui dit : — « Je veux te montrer que tu ne crois pas sincèrement. » Et puis il dit : — « Que vaut ce que tu possèdes en ce monde? » Le juge répondit : — « Peut-être mille lires. » Alors frère Egide dit : — « Donnerais-tu ce que tu possèdes pour dix mille lires? » Le juge répondit avec empressement : — « Certes, je le donnerais volontiers! » Et frère Egide dit : — « Il est certain que toutes les possessions de ce monde ne sont rien vis-à-vis des choses célestes; donc, pourquoi ne donnes-tu pas ces tiennes possessions à Christ, pour pouvoir acheter les célestes et les éternelles? » Alors le juge, sage de l'insensée science mondaine, répondit à frère Egide, simple et pur : — « Dieu t'a rempli de la folie de la sagesse divine. Crois-tu, frère Egide, qu'il y ait aucun homme qui agisse à un tel point d'accord avec ses croyances intimes? » Frère Egide répondit : — « Vois, très cher, une chose certaine est que tous les saints se sont étudiés à accomplir effectivement toutes les choses qu'ils pouvaient et devaient connaître, selon la possibilité; et toutes ces choses qu'ils ne pouvaient accomplir effectivement, ils les accomplissaient

dans les saints désirs de leur volonté et de telle façon, qu'à défaut de l'accomplissement impossible, elles s'accomplissaient par le désir de l'âme et les satisfaisaient. » Frère Egide dit encore : — « Si quelque homme se trouvait, qui aurait une foi parfaite, en peu de temps il viendrait à un état parfait, en lequel lui serait donnée pleine certitude de son salut. L'homme qui, avec une foi ferme, attend cet éternel et suprême et très haut Bien, quel dommage ou quel mal lui pourrait faire quelque adversité temporelle en cette vie présente? Et l'homme misérable, qui attend le mal éternel, quel bien lui pourra faire quelque prospérité et bien temporel en ce monde? Et, pourtant, quelque pécheur que l'homme soit, il ne doit pas pour cela désespérer, tant qu'il vit, de l'infinie miséricorde de Dieu; car il n'est pas d'arbre dans le monde, si épineux, ou tellement raboteux, ni tellement noueux, que les hommes ne puissent l'aplanir et le polir, et l'orner et le rendre beau; et ainsi, il n'est nul homme si inique, ni si pécheur en ce monde, que Dieu ne le convertisse et ne le doue de singulières grâces et de beaucoup de dons de vertu. »

III. — CHAPITRE DE LA SAINTE HUMILITÉ

Personne ne peut parvenir à aucune connaissance de Dieu, sinon par la vertu de la sainte humilité; parce que le chemin direct pour s'élever est de s'abaisser. Tous les périls et les grandes chutes qui sont advenus en ce monde, ne sont pas provenus d'une autre raison que de l'élévation de la tête, c'est-à-dire de l'esprit en superbe; et cela se prouve par la chute du démon, qui fut chassé du ciel, et par la chute de notre premier père, c'est-à-dire Adam, qui fut chassé du Paradis à cause de l'élévation de la tête, c'est-à-dire pour sa désobéissance; et encore par le Pharisien, duquel parle Christ dans l'Évangile, et par beaucoup d'autres exemples; et aussi par le contraire, c'est-à-dire que tous les grands biens qui jamais arrivèrent en ce monde sont tous provenus de l'abaissement de la tête, c'est-à-dire par l'humiliation de l'esprit, comme il se prouve par la bienheureuse et très humble Vierge Marie et par le publicain, et par le saint larron de la croix et par beaucoup d'autres exemples de l'Écriture. Et pour cela, il serait bon, si nous pouvions trouver quelque poids grand et lourd, que nous puissions sans cesse nous le tenir attaché au col, afin que toujours il nous tire en bas, c'est-à-dire que toujours il nous fasse nous humilier.

Un frère demanda à frère Egide : — « Dis-moi, père, de quelle façon nous pourrions fuir cet orgueil? » Auquel frère Egide répondit : — « Mon frère, persuade-toi de ceci, que tu ne pourras jamais fuir la superbe si, d'abord, tu ne poses la bouche où tu tiens les pieds; mais si tu considères bien les bienfaits de Dieu, alors tu connaîtras bien que, par devoir, tu es tenu d'incliner la tête. Et, encore, si tu penses bien à tes défauts et aux nombreuses offenses que tu as faites à Dieu, tu auras raison de l'humilier en conséquence. Mais malheur à ceux qui veulent être honorés à cause de leur malice. Un degré d'humilité est en celui qui connaît être nuisible lui-même à son propre bien.

Un degré d'humilité est de rendre à autrui ce qui lui appartient, et non de se l'approprier à soi-même, c'est-à-dire que tout bien et toute vertu que l'homme trouve en soi, il ne doit pas se les exproprier, mais seulement à Dieu, duquel procède toute grâce, toute vertu et tout bien ; mais tout péché et passion de l'âme, ou quelque vice que l'homme trouve en soi, il doit se les approprier, considérant qu'ils procèdent de lui-même et de sa propre malice, et non d'autrui. Bienheureux cet homme qui se connaît et se répute vil devant Dieu et, aussi, devant les hommes. Bienheureux celui qui, toujours, se juge et se condamne lui-même et non autrui, parce qu'il ne sera pas condamné par ce terrible et dernier jugement éternel. Bienheureux celui qui ira humblement sous le joug et l'obéissance et sous le jugement d'autrui, comme firent les saints apôtres avant qu'ils ne reçussent l'Esprit-Saint, et depuis. » Frère Egide dit encore : — « Celui qui veut acquérir et posséder parfaite paix et quiétude, il convient qu'il répute tout homme pour son supérieur, et il convient qu'il se trouve toujours sujet et inférieur de tous. Bienheureux cet homme qui ne veut, dans ses mœurs et dans son langage, être vu ni connu, sinon en cette disposition pure et en est ornement de simplicité dont Dieu l'a orné. Bienheureux cet homme qui sait conserver et cacher les révélations et les consolations divines parce qu'il n'est aucune chose tellement secrète, que Dieu ne la révèle, quand il lui plaît. Si quelque homme était le plus parfait et le plus saint homme du monde, et se réputait et croyait être le plus misérable pécheur et le plus vil homme du monde, en cela serait la vraie humilité. La sainte humilité ne sait discourir, et la crainte bienheureuse de Dieu ne sait parler » Frère Egide dit : — « Il me paraît que l'humilité soit semblable à la foudre, parce que, ainsi que la foudre fait une déflagration terrible, en rompant, fracassant et brûlant ce qu'elle atteint, et puis disparaît sans que rien s'en retrouve, semblablement l'humilité frappe, et dissipe, et brûle, et consume toute malice, et tout vice, et tout péché, et puis se trouve n'être rien en elle-même. Cet homme qui possède l'humilité, par l'humilité trouve grâce auprès de Dieu et paix parfaite avec le prochain. »

IV.— CHAPITRE DE LA SAINTE CRAINTE DE DIEU

Celui qui ne craint pas montre qu'il n'a rien à perdre. La sainte crainte de Dieu ordonne, gouverne et soutient l'âme, et la fait venir en grâce. Si quelqu'un possède quelque grâce ou vertu divine, la sainte crainte est ce qui la conserve. Et celui qui n'a pas encore acquis la vertu et la grâce, la sainte crainte les lui fait acquérir. La sainte crainte de Dieu achemine à la grâce divine, parce qu'elle fait bientôt parvenir l'âme où elle habite à la vertu sainte et à la grâce divine. Toutes les créatures qui tombèrent jamais en péché, n'y seraient jamais tombées, si elles avaient eu la sainte crainte de Dieu. Mais ce saint don de la crainte n'est pas donné, sinon aux parfaits, parce que, plus l'homme est parfait, plus il est craintif et humble.

Bienheureux cet homme qui connaît être en une prison en ce monde et se rappelle toujours combien gravement il a offensé son Seigneur! L'homme devrait toujours beaucoup craindre la superbe, qui le pousse et le fait choir de l'état de grâce dans lequel il est; parce que l'homme ne peut jamais être en sûreté, étant parmi ses ennemis; et ses ennemis sont les illusions de ce misérable monde et notre propre chair, laquelle, avec les démons, est toujours ennemie de l'âme. Il faut que l'homme ait plus grande crainte que sa propre malice ne le vaille et le trompe, que d'aucun autre de ses ennemis. C'est une chose impossible que l'homme puisse monter et s'élever à aucune grâce ou vertu divine, ni persévérer en elles, sans la sainte crainte. Celui qui n'a pas la crainte de Dieu, va en danger de périr et, davantage, d'être du tout perdu.

La crainte de Dieu fait obéir humblement l'homme et lui fait incliner la tête sous le joug de l'obéissance; et plus l'homme possède de crainte, plus il adore fervemment, et ce n'est pas un petit don, que celui de l'oraison, pour celui auquel il est donné. Les œuvres vertueuses des hommes, quelque grandes qu'elles me paraissent, ne sont pourtant point comptées, ni rémunérées selon notre estimation, mais selon l'estimation et le bon plaisir de Dieu; parce que Dieu ne regarde pas à la quantité du travail, mais à la quantité de l'amour et de l'humilité; et, pour cela, le plus sûr pour nous est de toujours aimer et craindre avec humilité et de ne nous fier jamais à nous-mêmes pour aucun bien, ayant toujours en soupçon les pensées qui naissent dans l'esprit sous les apparences du bien.

Traduction littérale d'ARNOLD GOFFIN.

(A continuer).



J.-K Huysmans

et la Critique Catholique de France

A mon ami J.-K. Huysmans.

Sainte Lydwine de Schiedam, le beau livre de notre ami J.-K. Huysmans, vient d'être critiqué d'une façon absolument puéride par les *Études*, de Paris. Quand il s'agit d'art, cette revue n'y est plus ; son critique perd la tête et il écrit des sottises. « Le style de Huysmans n'est pas catholique!!! Il est immoral!!! Ce n'est pas du français!!! »

Il est malade, ce critique !

Tout cela est ridicule. Il ne vaudrait pas la peine de relever ces inepties, sans doute. D'autant plus que la revue : les *Études*, est absolument nulle en art et n'existe pas littérairement parlant. Mais il y a en France, parmi les catholiques, même parmi les jeunes, hélas ! un tas de jansénistes et de réactionnaires de cette trempe. Et il est bon, nécessaire même, de les avertir des gaffes qu'ils commettent et de leur crier : casse-cou ! En fait de littérature, ils en sont encore toujours au siècle de Louis XIV. Impossible de les en faire démarrer. Ils sont de ces gens, qui, selon la spirituelle expression de l'illustre évêque Ireland, passent leur vie à pleurer à la porte d'un cimetière ! Pendant ce temps, une vie intellectuelle intense s'affirme autour d'eux en de merveilleux chefs-d'œuvre. Ils ne les lisent pas. Ils ne veulent pas les connaître. Si par hasard ils lisent un livre artistement écrit, ils ne le comprennent pas n'étant pas à sa hauteur et ils l'éreintent avec un pédantisme ineffable. Si des catholiques se hasardent dans cette voie féconde et écrivent avec un tel art qu'ils s'imposent à l'admiration même de leurs adversaires, ils leur jettent la pierre. « Votre style n'est pas catholique ! » leur crient-ils en des termes plus

ou moins voilés, mais qui signifient bien cela ! Et le *Télémaque* de votre Fénelon est-il si catholique que ça ? Les nymphes de Calypso étaient-elles des saintes ?

J.-K. Huysmans s'est converti. Cela ne suffit pas à ces catholiques étranges. Il faut que son style se convertisse aussi ! Il écrit une admirable vie de saint en une langue d'un art prestigieux. « De quel droit ? » On lui interdit d'introduire l'art dans l'Eglise. L'artiste qui y entre doit laisser son art à la porte ! C'est insensé, mais c'est comme cela ! Lisez la critique de *Sainte Lydwine*, dans les *Études* de Paris.

Si J.-K. Huysmans veut écrire des vies de saints, « il faut qu'il écrive comme tout le monde », c'est-à-dire très mal, dans le style des *Études*, c'est-à-dire *sans style*. On connaît ce style veule, en lequel sont enrobées la plupart de nos *vies de saints*. C'est à vous en donner la nausée et à vous dégoûter à tout jamais d'en lire encore. Il y a heureusement une réaction depuis que l'abbé Bougaud a écrit *Sainte Chantal*.

Mais notre étonnant critique fait un reproche bien plus grave à notre ami Huysmans. Il taxe son style d'immoralité ! Ceci est absolument grotesque. Si le style de Huysmans est immoral, celui de certains chapitres de la *Bible*, le livre de Dieu, l'est aussi. Nous nous faisons fort de fournir à notre critique, quand il le voudra, des citations de la Bible, qui sont d'un réalisme autrement haut en couleur que les passages incriminés de *Sainte Lydwine*. Est-ce que, par hasard, la Bible ne serait pas écrite en style catholique non plus ? Ou bien notre critique l'a-t-il lu dans une édition expurgée ?

Nous soupçonnons fort le critique des *Études* d'aller à confesse chez M. Brunetière, dont on vante le « haut bon sens » dans cette revue et dont on trouve le style très catholique, sans doute parce qu'il est absolument dépourvu d'art. L'illustre académicien doit, du reste, s'il est logique avec lui-même, être d'avis que l'art n'est pas catholique, puisqu'il a écrit toute une brochure pour défendre cette thèse ébouriffante que *l'Art est essentiellement immoral !!!*

Où il devient tout à fait amusant, le brave critique des *Études*, c'est quand il écrit que Huysmans « parle de moins en moins français ! », pour ceux qui ne savent pas le français, soit ! Mais qu'ils l'apprennent, sapristi ! « L'auteur de *Sainte Lydwine* s'obstine à faire rétrograder la langue jusqu'au xvi^e siècle ! » Reproche étrange, n'est-il pas vrai, dans la bouche d'un critique qui s'obstine, lui, à vouloir nous figer pour l'éternité dans le style mort du xiv^e siècle. Merci, mon cher ! A d'autres. On nous en a donné une indigestion au collège. J.-K. Huysmans ressuscite de vieilles expressions très françaises, mais tombées en désuétude, ou plutôt brutalement supprimées par la Renaissance. Ces expressions sont charmantes, d'un pittoresque exquis, pleines de couleur et de vie. Elles ne sont « barbares » que pour ceux qui ne comprennent pas le français. Quel mal y a-t-il à les employer ? Le Fénelon des classiques intransigeants, devant lequel les écrivains des *Études* se pâment dans une béate admiration comme un païen devant son idole, a écrit tout un discours pour prouver qu'on peut introduire de *nouveaux* mots dans la langue. Pourquoi, si sa thèse est vraie, ne pourrait-on en ressusciter d'anciens ? Soyez donc logiques !

Toutes ces polémiques contre Huysmans sont lamentables, parce qu'à la

longue elles finissent par rendre le catholicisme ridicule aux yeux de nos adversaires, en faisant croire que l'Eglise est hostile à l'art, ce qui est absurde, et que les catholiques sont des crétins, ce qui est odieux !

Et voilà pourquoi nous protestons. Nous ne voulons pas que l'on ferme l'Eglise aux artistes, ce que l'on fait quand on exige d'eux qu'ils renient l'art, sous peine de ne pas y être reçus, ou sous peine, si d'aventure un prêtre intelligent les admet, d'être houspillés par des catholiques maladroits.

Nous voulons réintroduire l'art dans l'Eglise. Il n'en est, hélas ! que trop sorti, et il a été remplacé par des caricatures de l'art. Nous remercions Huysmans, au nom de l'Eglise, d'avoir si splendidement réintégré l'art dans l'Eglise, son vrai domaine. Et grâce à Dieu, il fait école. Déjà des jeunes écrivains catholiques de talent marchent sur ses traces et suivent son exemple. Lisez *A mi-côte*, de J. Esquirol, et *La Souricière*, de L. Dimier, *En pleine Terre* et *Bruyère ardente*, de Georges Virrès. Ce sont de beaux livres, de bons livres, fortement pensés, bien charpentés, écrits avec art et avec goût, et, n'en déplaise au critique des *Etudes*, en un style très catholique. Avec Huysmans, ils ont créé le *roman catholique moderne*. Et nous les en félicitons et nous ne cesserons de les exalter au risque d'être excommuniés à notre tour par le critique des *Etudes*, ce qui, du reste, nous est absolument indifférent.

Nous écrirons au Pape pour qu'il nomme le critique des *Etudes* professeur de style catholique pour l'Eglise universelle, sous le contrôle de M. Brunetière.

HENRY MÖLLER.



NOTULES

Léon Frédéric est non seulement une des plus remarquables personnalités artistiques de la Belgique, et dont nous devons nous glorifier; c'est, en outre, un des plus merveilleux peintres de ce siècle. Il est surtout doué d'une puissante originalité. C'est un talent si personnel qu'on ne saurait le comparer à aucun artiste contemporain. OCTAVE MAUS vient de lui consacrer, dans l'*Art Moderne*, une étude digne de lui. Il y passe en revue l'œuvre déjà considérable du grand artiste et l'analyse d'une façon magistrale. Voici quelques extraits de son superbe article :

« Si j'avais à fixer l'ancestralité spirituelle de Léon Frédéric, je serais tenté de la rechercher, d'une part, dans les maîtres italiens du xvi^e siècle, Botticelli Ghirlandajo ou tel autre peintre candide et recueilli; de l'autre, parmi les vieux Flamands que passionnait l'étude directe de la nature et qui, tout à la joie de peindre, trouvèrent autour d'eux, dans l'intimité familiale, les sources d'une inspiration sans cesse renouvelée. Les uns paraissent lui avoir légué, avec le souci du décor harmonieux, une inclination de la pensée vers les grâces mystiques de la beauté féminine et de l'enfance. Il tient des autres l'amour des êtres et des choses qui l'entourent et qu'il ne se lasse pas de reproduire avec la plus scrupuleuse exactitude, convaincu que rien ne surpasse en beauté la nature et que l'œuvre d'art la plus haute n'atteint pas à la splendeur d'une fleur épanouie, d'un champ de blé ondulant sous la brise, du plumage versicolore d'un oiseau, du jeu mouvant des nuées, de la fuite des eaux entre les berges gazonnées d'un ruisseau.

» La double influence, en apparence contradictoire, que subit Frédéric, donne à son art un caractère très spécial. A la fois idéaliste et fortement imprégné de réalité, il exprime d'éternels symboles par les images les plus ordinaires de la vie. Les types dont il s'inspire sont pris au hasard des rencontres et fixés sur la toile dans la vérité naïve de leurs attitudes, de leurs gestes, de leur physiologie, avec la saveur parfois un peu âcre d'une rusticité qui contraste avec la noblesse du rôle qu'il leur assigne. En poète, Léon Frédéric transpose mentalement les visions que lui offre la nature, et sans doute, quand une jeune mère lui apparaît dans les champs, doit-il, par un phénomène inconscient, y découvrir la silhouette ingénue de la Madone.

» Il n'y a, dans cette adaptation de la réalité au rêve, ni volonté préconçue, ni ascendant littéraire. Il suffit de causer pendant quelques moments avec l'artiste pour sentir en lui une sincérité, une spontanéité d'impressions qui écarte toute idée d'un art théorique ou spéculatif. Le peintre obéit visiblement à son tempérament et s'y abandonne avec simplicité. Des forces inconnues guident sa main, assouplie par un travail obstiné à vaincre toutes les difficultés techniques. A de très rares exceptions près, on ne pourrait trouver dans son atelier d'esquisses préliminaires à ses grandes compositions : presque toutes sont peintes directement et définitivement, avec une sûreté et une fermeté qui dénotent une singulière décision. Ses œuvres les plus importantes, qui enferment généralement un cycle d'idées métaphysiques dans des groupements de figures étudiées sur le vif, ont été commencées et poursuivies sans qu'aucun projet d'ensemble ait précédé leur exécution. Je ne loue ni ne désapprouve cette méthode : je me borne à constater un fait assez rare pour être signalé comme une des caractéristiques de l'artiste dont je cherche à analyser la personnalité.

» Par le scrupule de l'exécution, la manière du peintre rappelle celle des maîtres gothiques. Qu'il couvre de larges surfaces de toile ou qu'il limite son cadre à un tableau de chevalet, Frédéric garde une « écriture » serrée, régulière, identique. Il n'y a pas un coin de l'œuvre qui ne soit aussi soigneusement calligraphié que les parties principales. Etranger aux voluptés de la « belle facture », du « morceau de bravoure », de la « coulée de pâte », indifférent aussi aux problèmes récemment posés et victorieusement résolus par certains de la décomposition de la lumière et de sa reconstitution prismatique. Léon Frédéric subordonne toute technique à l'expression de la pensée, à l'observation du caractère physique des êtres et des sites qu'il reproduit. La couleur lui apparaît plutôt comme élément expressif que comme une joie des yeux, et le rythme des lignes n'a pour lui qu'un intérêt subjectif; celui-ci accentue la composition sans avoir par lui-même de sens ornemental. Il en résulte que les œuvres de Léon Frédéric pèchent souvent par l'équilibre comme elles heurtent les regards par les crudités d'un coloris acide ou brutal. Mais combien l'expression et, souvent, le style rachètent ces défauts ! Le temps se charge d'ailleurs d'harmoniser, d'adoucir et de fondre les colorations audacieuses du peintre.

» Ce travailleur obstiné, à quarante-quatre ans, a produit plus d'œuvres importantes que beaucoup d'artistes parvenus à l'expiration d'une longue carrière. Ce qui surprend, c'est qu'aucune d'elles ne trahit une négligence, la hâte de l'exécution ou le moindre relâchement. Toutes sont conçues et réalisées avec une conscience digne de tout éloge. Toutes sont menées, de l'ébauche au dernier coup de brosse, avec une assurance paisible, une sûreté toujours égale. Si elles manquent de fantaisie, d'imprévu, de passion, la probité artistique qu'elles révèlent commande la sympathie et l'admiration. Elles reflètent l'âme pensive de l'artiste, son amour de la vérité et de la justice, la charité de son esprit. On y trouve un écho des sentiments qui font battre, à notre époque, les cœurs virils.

» C'est bien un peintre de notre temps, malgré les liens qui le rattachent

aux origines reculées de l'art. Dans le domaine exclusif de la vie des champs et du labeur de l'atelier, il a trouvé une source sans cesse rafraîchie d'inspirations parce qu'à travers l'aspect extérieur de ces modèles d'élection, sous le bourgeron des ouvriers ou sous la camisole des femmes du peuple, il s'efforce de pénétrer les sensations humaines, qu'il concrète avec une force paisible. Ses paysans de Nafraiture, ses ouvriers de la banlieue bruxelloise ne sont que des prétextes à généraliser les activités, les luttes et les espoirs du peuple. Bien que marqués du signe de leur race, ils échappent aux classifications, aux catégories, et révèlent l'universelle humanité. En même temps qu'elle s'élève au-dessus de toute localisation, la conception de l'artiste bannit l'épisode. Son besoin de synthèse s'affirme de plus en plus, à mesure que mûrit sa pensée, et une philosophie se dégage peu à peu du cycle de ses travaux.

» Aux confins d'une expression idéaliste et du « document humain », l'art de Léon Frédéric affirme, dans l'école belge, une personnalité haute, qui impose le respect. violemment contesté jadis, il rallie aujourd'hui les incrédules et les indifférents, et déjà son influence s'étend sur la génération nouvelle. Il ne cessera de grandir dans l'opinion parce qu'il ne s'inspire d'aucune formule et marque l'éclosion spontanée d'un tempérament original servi par un métier approfondi. »

* * *

Exposition du Cercle Le Labeur. De bonnes choses, de médiocres, de pires. Une tendance presque unanime à des interprétations romantiques, un peu conventionnelles, avec, chez certains, quelque chose de suranné, de vieillot, non sans charme, ni sans habileté : volontaire, quelquefois, comme dans la série *Au pays monastique*, de M. Delaunois.

Il faut, du reste, louer l'effort des membres du jeune Cercle, tout empreint de persévérance et de sincérité. Signalons particulièrement la *Vierge et l'enfant*, de M. Baudrenghien; la *Drève*, de M. Bäumer; les notations vives et lumineuses de M. Louis G. Cambier; un éclatant site africain de M. A. Collin; la page très fine de M. de Baugnies : *Après l'averse*; les cadres de M. Marten-Melsen, savoureux et narquois; un portrait très étudié de *Vieille femme* de M. Nykerk; les *Sous-bois* un peu lourds de M. Werlemann.

A. G.

* * *

La Scola Cantorum, de Paris, école de musique religieuse et classique, rouvrira, le 4 novembre prochain, sa sixième année d'études. On sait que cette école, fondée par M. Ch. Bordes, directeur des Chanteurs de Saint-Gervais, est dirigée par les artistes les plus éminents : MM. Vincent d'Indy, Alex. Guilmant, F. de la Tombelle, et que les premiers professeurs y enseignent. Installée depuis un an dans un spacieux immeuble, rue Saint-Jacques, 269, elle s'est développée à ce point de devenir un conservatoire libre, à l'instar des conservatoires allemands. Non seulement on y prépare des maîtres de chapelle et des organistes, mais aussi des compositeurs et des

virtuoses. Les classes d'instruments, fondées il y a un an, sont dirigées par des artistes éminents : MM. Armand Parent, Casadesus, Dressens, Grovlez, Barrère, Bleuzet, Mimart, Reine, etc., etc. Des cours libres pour les jeunes filles y sont annexés et sont très suivis. Y professent : M^{me} Jeanne Raunay, M^{lle} de La Mare, M^{me} Henri Jossic, etc.

La *Scola* possède, en outre, une salle de concert, où la Maison Cavaillé-Coll est en train de lui installer un orgue de vingt-six jeux. De nombreuses auditions artistiques et d'application furent données dans cette salle l'an passé. On se souvient des exécutions des cantates de Bach, d'actes entiers de vieux maîtres de l'opéra français, des dix-sept quatuors de Beethoven. Non seulement ces séries d'auditions seront renouvelées pendant la prochaine saison, mais il y sera donné de nouvelles attractions qui feront de la *Scola* un centre musical des plus importants de Paris.

Une maison de famille, absolument indépendante de l'école, y est annexée pour les jeunes gens de province qui voudraient y parfaire leur éducation musicale.

* * *

Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles, pour dames et jeunes filles (local : École primaire, 53, rue d'Orléans). — L'enseignement gratuit comprend le solfège, le chant individuel, le chant d'ensemble, la diction, l'harmonie, l'histoire de la littérature. Des cours de déclamation, de piano d'ensemble complètent le programme de ces cours.

Inscriptions et renseignements : Le dimanche de 9 à 11 heures, et le jeudi, de 2 à 4 heures.

* * *

Au Conservatoire. — A partir du 29 octobre, le mardi, à 4 h. 1/4, M. MAURICE CHOMÉ fera dans la petite salle du Conservatoire six conférences lectures : *Les Origines du théâtre* ; *Ronsard et la Pliade-Malherbe* ; *L'Hôtel de Rambouillet* ; *Les Grands Classiques* ; *Le Théâtre romantique* ; *Lectures et récitations.* — Pour les places et les abonnements, s'adresser, 30^a, rue de la Régence, Bruxelles.

* * *

L'A Capella Gantois, Association palestrinienne créée à Gand pour la propagation de la musique ancienne par M. EMILE HULLEBROECK, entrera bientôt dans sa troisième année d'existence. On peut souscrire dès maintenant aux auditions de l'année 1901-1902, au prix de 5 francs. S'adresser à M. Emile Hullebroeck, Vieux Chemin de Bruxelles, 23, à Gentbrugge (Gand).

La Société des Beaux-Arts de Florence a décidé d'ouvrir du 19 décembre prochain au 6 janvier 1902, dans ses locaux, *Via del Campidoglio, 1*, une exposition internationale de dessins et d'aquarelles pour cartes postales illustrées; de cartes illustrées; d'éventails peints à l'huile, à l'aquarelle, *a tempera*, ou dessinés sur satin, soie, parchemin, papier, bois, etc. Toutes ces œuvres doivent être originales. L'exposition comprendra, également, les éventails artistiques anciens, de toutes les époques.

Les envois seront reçus du 1^{er} au 15 novembre prochain. Deux prix de 100 et deux de 200 francs seront décernés.

S'adresser pour obtenir de plus amples renseignements, à la Société des Beaux-Arts ou à la maison Alinari (*Via Nazionale*), à Florence.

* * *

La Revue de Bruxelles, par suite de circonstances indépendantes de la volonté de ses rédacteurs, est obligée de suspendre la publication de ses fascicules. Pour tenir ses abonnés indemnes de tout préjudice, elle leur servira, à partir du mois de septembre, des numéros de notre revue *Durendal*, au sommaire de laquelle ils retrouveront d'ailleurs les noms des anciens collaborateurs de *La Lutte*. A ceux de ses abonnés qui l'étaient aussi à *Durendal*, elle enverra, en compensation, un livre de sa collection d'éditions.

* * *

Accusé de réception : H. SIENKIEWICZ : Le déluge (Paris, Edition de la *Revue Blanche*). — H. ARDEL : Seule (Paris, Plon). — E. DUCOTÉ : Le barbier de Midas (Paris, Edition de l'*Ermitage*). — LUSINI : I san Giovanni di Sienna e i suoi restauri (Florence, Alinari). — P. et V. MARGUERITE : Les braves gens (Paris, Plon). — G. MARC-SENCIER : Les vies closes (Paris, Perrin). — V^{te} DE SPOELBERGH DE LOVENJOL : La genèse d'un roman de Balzac (Paris, Ollendorff). — CH. GUILLAUME : Faut-il lire dans nos classes l'Horace des classiques comparés? Réponse au chanoine Remy (Bruxelles, Schepens). — D. BAELE : Portrait ou caricature? Réponse au chanoine Remy (Ibid.). — P. SUAU : L'Inde Tamoule (Paris, Oudin). — E. DEMOLDER : L'agonie d'Albion (Paris, Edition du *Mercur de France*). — L. COUROUBLE : La famille Kaekebroeck (Bruxelles, Lacomblez). — M. MAETERLINCK : Théâtre, tomes I et III (Ibid.). — M. TURMANN : Au sortir de l'école (Paris, Lecoffre). — G. VICAIRE : Au pays des ajoncs (Paris, Leclercq).



Poèmes

Un Fleuve au Couchant

*Ce fleuve obscur et sans renom est plein de gloire
Tant ses flots opulents roulent de pourpre et d'or
Sous un ciel écarlate où de grands blocs d'ivoire,
D'ébène et de paros s'effondrent dans la Mort.*

*Le couchant somptueux, l'heure crépusculaire
Teintent diversement de moire et d'argent clair
Les eaux lentes portant leur beauté passagère
Vers un horizon pathétique et vers la mer.*

*Des branches et des fleurs que le courant entraîne,
Des plantes et des fruits à ses bords arrachés
L'emplissent tout entier d'odorantes haleines
Où passent en sifflant des oiseaux enivrés.*

*De vieux saules tordus mêlent leur chevelure
Au premier poudrolement des astres reflétés
Tandis qu'au flanc du ciel se ferme la blessure
Que le soleil marqua d'un scéau de royauté.*

*C'est l'heure où les cités au levant s'assombrissent
Et se peuplent d'amants qui viennent se pencher
Frissonnants et rêveurs sur le fleuve complice
Murmurant à mi-voix un chant inachevé.*

*Le flot obscur battant les piliers et les arches
Emporte dans ses plis l'écho des doux secrets
Et le pêcheur amarrant sa barque à la marche
Des quais ramène un peu d'amour dans ses filets...*

La Dame d'Automne

*Votre robe effacée et vos yeux alanguis
Aux tendresses du soir d'automne se marient,
Dame en mauve, qui promenez sous les taillis
Le regret douloureux d'une absente patrie.*

*On n'entend plus la voix des oiseaux bocagers,
Les arbres d'or sentent venir le crépuscule,
La feuille morte danse et choit d'un vol léger
Sur les prés adoucis où le brouillard ondule.*

*Vous prenez les chemins vers l'ombre et vers la nuit
Et détournez les yeux des somptueux nuages
Éclairant vaguement l'horizon qui reluit
Comme un bouclier lourd de sang et de carnage.*

*Du haut de ce perron où me glaça l'adieu
Je vous vois disparaître au pays des ténèbres
Et comme une âme errante aux rivages fameux
Vous hésitez devant votre destin funèbre.*

*Quel départ plus poignant, quels baisers plus amers !
Une odeur d'herbe humide et de foin qui se gâte
Précipite le temps et présage l'hiver ;
Un vol de grands oiseaux sous les cieus gris se hâte.*

*Un noir pressentiment étreint le cœur gonflé
Devant tant de beauté qui meurt et qui s'efface
Et votre robe que, là-bas, rien n'a frôlé
N'a plus le bruit soyeux des abeilles qui passent.*

*Vous me laissez inconsolable et désolé
 Quand tournant à demi votre tête charmante
 Vous fixez pour jamais dans mes yeux éplorés
 L'image du bonheur et d'une douce amante.*

*Le vent fraîchit, la nuit s'aggrave et la forêt
 Qui vous accueille avec son ombre et son silence
 Ferme sur vous son impénétrable secret
 Sans connaître les clairs rayons de la présence...*

*La maison blanche où nous coulâmes d'heureux jours
 Est vide et morne et pleine de mélancolie
 Et refrenant en moi les élans de l'amour
 Je franchis le seuil noir pour oublier la vie!*

La Statue

*Dans le parc oublié se dresse la statue
 Que dégrossit jadis un habile ciseau
 De sculpteur inconnu ; au bout de l'avenue
 Elle élève son bras tendu comme un flambeau.*

*Le marbre est noble et pur et les saisons diverses
 L'ont verdi de la nuque au beau talon divin
 Qui cambre encor sous le soleil et sous l'averse
 Sa forme irréprochable et son ferme dessin.*

*Le temps attaque mal la pierre inaltérable,
 La mousse a beau ronger le poli des contours
 Elle ne masque point les formes admirables
 Qui subissent en vain l'assaut des mauvais jours.*

*L'âme d'un dieu palpite au cœur de la statue
 Et protège du feu de la grêle et du vent
 Les jardins délaissés où pousse l'herbe drue
 Et rôde le regret d'un souvenir troublant.*

*Le passé tout entier revit dans ses yeux vides
En évoquant d'harmonieux et clairs décors
Qu'emplissait la chanson des fontaines limpides
Et la voix de la mer battant la côte d'or.*

*
* *

*Tu n'es pas insensible à la beauté des choses
O marbre frémissant, né d'un génie obscur,
Et sur ton piédestal enguirlandé de roses
Le geste de ta main indique le futur.*

*Tu prends part à la vie innombrable et terrestre
Qui naît, grandit et meurt partout autour de toi
Sur les monts verdoyants, sous les halliers sylvestres,
Et gonfle de vibrations le sol des bois.*

*Quand l'aurore adorable en souriant s'éveille
Et laisse choir sur l'horizon les rayons d'or
De ses cheveux plus doux que le miel des abeilles;
Quand le jour finissant s'assoupit et s'endort*

*Bercé par les langueurs du soir long et paisible
Dont la voix assourdie est pleine de baisers,
Sur ton socle d'airain tu n'es pas impassible
Et tu tends tes bras blancs vers les lointains sacrés.*

*Le mirage éclatant de l'antique patrie
Fait affluer le sang à ton front blême et pur
Et ton corps orgueilleux de la superbe vie
Dresse comme autrefois son torse sur l'azur.*

*
* *

*Pour le rêveur élu qui passe et l'interroge
La statue a disjoint ses lèvres de granit
Et, toute heure immobile à l'éternelle horloge
Du temps, elle a parlé du fond de l'infini.*

*Le sens était profond et la parole grave ;
Sous l'aspect sybillin des lents mots prononcés
Le poète a compris la nature suave
De ce qui vit et meurt dans l'éternel été.*

*Le printemps nouveau-né, le déclinant automne
Rouillant la forêt d'ambre et les gazons jaunés,
Le triste hiver, avec les neiges en couronne,
Qui dans les arbres noirs disloque les vieux nids ;*

*Le successif enchantement des heures brèves
Se nuancant selon la lumière du jour,
Joyeuses sous le ciel et grises sous la drève,
Le repos accueillant de ces calmes séjours,*

*Tout parle par sa bouche hautaine et prophétique
Que la douleur marqua d'un pli désenchanté
Et révèle au passant de ce domaine antique
Un monde occulte et sourd à soi-même étranger.*

PAUL MUSSCHE.



Petits Poèmes en Prose

—

A M^{lle} MARIE POIRSON.

Brahms



E la terre jeune et du soleil clair, des roses, à l'aurore, sont nées.

La terre heureuse les fit éclore parmi des tapis de mousse et les caressa de l'haleine musicale des brises.

Le soleil, comme un roi veillant près d'un berceau, sourit de son plus doux rayon.

Et les roses s'épanouirent entre ces deux tendresses durant toute une matinée de printemps.

Mais, à midi, les ardeurs de la terre enfièvreèrent le cœur des roses ;

Et la chaleur du soleil brûla leurs frais calices ;

Et ceux qui s'endormirent auprès du ruisseau dont elles embaumaient la fraîcheur, ne se réveillèrent plus, grisés d'amour...

Au crépuscule, les adieux du soleil à la terre teignirent d'un sang divin leurs frêles tuniques.

Et la brise tiède venue des forêts essaima leurs pétales par les allées du parc solitaire.

— Des roses sont en nous, nées de nous-mêmes, avant nos pensées, au premier des jours :

Des roses souriantes d'amour, enfiévrées de passion, empourprées de douleur.

Et la musique de Brahms les caresse, les berce et les emporte, quand son souffle voluptueux traverse le jardin du cœur.

Schumann

Mon âme désirerait quitter cette chair, qui souvent lui parut si lourde, par un beau crépuscule...

Un beau crépuscule d'automne, tout chargé de rêve et de mystère, de voix éteintes et de parfums expirants; un beau crépuscule d'automne, devant la mer...

Devant la mer semblable à ma douleur, puisqu'elle aussi s'efforce de s'étourdir au bruit de sa propre plainte...

Sa plainte chantante, sonore, lamentable, qui tour à tour gémit et râle, sanglote et rugit vers les étoiles...

Les étoiles — ô mon Ame, les étoiles! — dont les vallons fleuris d'éternelle lumière t'abriteront, peut-être, un jour...

Au jour de la renaissance promise! Mourir par un beau crépuscule d'automne, devant la mer et sous les étoiles, en écoutant un doux lied de Schumann...

Un doux lied de Schumann, venu d'on ne sait où, de l'infini stellaire ou du fond de moi-même, et qui me raconterait mon enfance lointaine, mon amour, mes larmes : tout le passé...

Tout le passé de songe qui ne fut jamais, jamais, hélas! tout le passé qui n'est rien qu'un vain mensonge...

Un vain mensonge murmuré par le doux lied de Schumann, devant la mer, sous les étoiles, par un beau crépuscule d'automne, — et qui s'évanouirait lentement, avec mon âme et le dernier accord; et qui survivrait, peut-être, comme mon âme éternelle, comme la résonnance infinie du dernier accord!

Wagner

Une claire sonnerie de trompettes, élargissant son thème de volée en volée, s'unit au grave chant des cloches claustrales; des blancheurs d'étole m'environnèrent; des anges vêtus de lin et cuirassés d'argent balancèrent dans l'air un rythme d'encensoirs.

Et je vis Parsifal élevant vers le ciel, traversé d'un vol de colombes, le Graal où le sang de la terre flamboyait dans l'or du soleil.

Une plainte de douleur infinie monta d'un cœur brisé; un frémissement de violons, pareil au battement d'ailes des séraphins, lui répondit des hauteurs inaccessibles et, s'unissant à elle, la transforma en une prière d'ineffable espoir.

Et je vis Lohengrin, penchant vers les lèvres ravies d'Elsa, son front marqué du chrême et son baiser d'archange.

Un chant fiévreux, secoué d'une volupté tour à tour cuisante et glaciale, où l'on distinguait deux voix qui semblaient sortir d'une même bouche, s'éleva de moi-même et fit, en les caressant, pâlir, se flétrir et mourir les fleurs.

Et je vis Tristan et Yseult étreignant leur amour entre leurs lèvres à jamais unies...

Les frêles images ont disparu, mais quand de longs accords préludent, quand une voix musicale monte dans la paix du soir, je tressaille et je comprends qu'elles sont pour toujours fixées dans mon âme.

CHARLES DE SPRIMONT.



Poèmes

Nocturne

*La terre est noire avec des arbres de velours,
Sous un ciel bas, chargé de nuages d'orage,
Et les gnomes de nuit hantent le paysage.
Il fait un temps voilé, voluptueux et sourd.
Dans la ténèbre tiède on éprouve un malaise
Et telle est la chaleur qu'un drap de lit nous pèse,
Et qu'à la fin, trempé de sueur, on se lève
Et qu'on marche à travers la chambre, comme en rêve.
On ouvre doucement la fenêtre. O minuit!
On dirait que le vent craint de faire du bruit,
Telle est la sainteté profonde du mystère
Qui s'accomplit dans les entrailles de la terre.
On s'arrête, éperdu, grave, écoutant son cœur
Battre comme une horloge aux pulsations sourdes.
Puis, plus calme, on s'assied ; on s'accoude, rêveur,
Regardant les nuées immobiles et lourdes
Et les jardins d'où monte en puissantes odeurs
La transpiration des arbres et des fleurs.*

Aurore

*De grand matin les tourterelles
Roucoulent dans les bois d'aunelles...*

*Lorsque le crépuscule en fraîche pâmoison
D'une barre d'argent souligne l'horizon ;*

*Lorsque la terre est grise et blonde de rosée
Et semble défaillir d'un émoi d'épousée ;*

*Lorsque l'odeur sauvage et fauve des forêts
Se mêle au virginal arôme des mugnets :*

*Lorsqu'au profond azur les étoiles divines
Expirent dans la paix des lueurs opalines ;*

*Lorsque la brise a des caresses de satin
Et les oiseaux des voix de rosée et de thym ;*

*Lorsqu'on perçoit au loin des rumeurs étouffées
Et que dans les vallons flotte un peuple de fées ;*

*Lorsqu'on devine en l'air, parfumé comme un miel,
L'amoureuse union de la terre et du ciel ;*

*Eperdument les tourterelles
Roucoulent dans les bois d'aunelles...*

*Et soudain, orbe d'or aux cent millions d'yeux,
Le soleil éclatant s'enflamme dans les cieux !*

Élégie

*Qu'il fait bon reposer sous les chênes touffus,
Au bord de la prairie en fleurs, où midi brûle,
Cependant qu'alentour le paysage ondule
Dans la lumière et les bourdonnements confus...*

*Mon cœur a retrouvé des battements plus calmes,
Enfin!... La douce paix m'est dévolue un peu ;
Des ramiers roucoulants traversent le ciel bleu,
Des arbres verdoyants entrelacent leurs palmes...*

*Seigneur, j'eus tort ! j'ai trop rêvé, j'ai trop pensé,
J'ai voulu, dans ma fougue insensée et ravie,
Supprimer la laideur brutale de la vie,
Et voici que mon cœur est un oiseau blessé.*

*Les tristesses, de jour en jour accumulées,
Se lèvent, emplissant mon âme d'un émoi
Presque voluptueux, et je sens sourdre en moi
La folle explosion des larmes refoulées.*

*Oh ! puisqu'on a proscrit les belles passions,
Puisque les hommes sont trafiquants jusqu'aux moelles,
Puisqu'ils osent jeter de la boue aux étoiles
Et l'anathème au chœur des exaltations ;*

*Puisqu'un vil intérêt fait cligner les paupières,
Puisque la main tendue est un calcul obscur,
Puisqu'un éclair de chair luit dans les yeux d'azur,
Puisque tout est boueux dans nos villes de pierre,*

*O Seigneur, laissez-moi communier un peu
De l'intime bonté des choses naturelles,
Des rayons, des parfums et des battements d'ailes
Et du ravissement immense du ciel bleu !*

*Laissez-moi reposer dans l'ombre parfumée,
Que l'herbe ait une voix et la source des yeux,
Que tout arbre me soit un ami sérieux,
Que toute fleur me soit une sœur bien-aimée...*

*Laissez-moi reposer, suivant de l'œil au loin
La ligne sinueuse, à travers la lumière,
Des saules bleus et blancs qui bordent la rivière,
Et humant l'air chargé de l'arome du foin...*

*Je suis las ; j'ai souffert du cœur et de la tête ;
La vie âpre a broyé la moelle de mes os ;
O Seigneur, permettez cette heure de repos,
Et que la terre soit maternelle au poète !*

VICTOR KINON.



Restaurateurs et Restaurations

Lettres et opinions de MM. Léon Abry, A. Baertsoen, E. Claus, A. Crespin, Jean Delville, Paul Dubois, L. Govaerts, Victor Horta, A. Heins, Léon Frédéric, F. Khnopff, Xavier Mellery, Constantin Meunier, G. Minne, G. Morren, Ch. Samuel, Jacob Smits, A. Struys, Van der Stappen.

M. Léon Cloquet dans une lettre adressée à *Durendal* (août 1901) en réponse à mon article sur les restaurations de nos ruines et monuments illustres, déclare que je me *vante* en prétendant que « tous les artistes qui sont la gloire présente de la Belgique » approuvent ma campagne contre nos maquilleurs de vieux édifices. J'apporte à M. Cloquet une réponse péremptoire. Spontanément les premiers architectes, peintres et sculpteurs belges m'ont engagé à poursuivre la lutte. La plupart des lettres que je publie ci-dessous me sont parvenues sans que j'eusse besoin de les solliciter. Ce referendum offre en outre ceci de particulier, c'est qu'au lieu d'obscurcir la question par la variété contradictoire des avis exprimés (remarquez que ces sortes d'interviews cycliques ne créent en général que de la confusion), il éclaire un très grave problème par la conformité essentielle et unanime des opinions recueillies.

M. Cloquet défend sa restauration de l'abbaye d'Aulne et répète qu'il a bien fait de « remettre *en ordre* de vieilles et belles pierres détériorées. » M. Cloquet est un *homme d'ordre*, c'est entendu et nous le félicitons d'être resté fidèle à l'une des plus précieuses qualités de notre race. Mais hélas! les ruines ne sont belles que par leur *désordre*. Désignez-moi l'artiste, l'homme de

bon sens, le bourgeois le plus endurci qui prétendrait le contraire? Le méthodique M. Cloquet ne pousse-t-il pas un peu loin le respect des vertus ancestrales? Notre cher directeur, M. l'abbé Møller, dans un article sur l'architecte Van Ysendyck, a pleinement approuvé mes idées sur les restaurations de ruines. Il a fait des réserves en ce qui concerne mon opinion sur les réfections de monuments encore en usage. Il prétend qu'il est possible « de reproduire les sculptures anciennes, de les reconstituer identiquement telles qu'elles étaient au temps où elles furent faites ». Aucun de mes correspondants ne partage là-dessus l'avis de mon ami M. Møller. Je leur abandonne volontiers le soin de me défendre sur ce point. — En parlant de la restauration intégrale du Sablon, œuvre de feu Van Ysendyck, M. Møller relève quelques-unes de mes assertions concernant cette besogne déplorable. J'y veux répondre rapidement. Mon ami s'est d'ailleurs contenté d'interpréter le très louable éloge que M. Van Ysendyck fils est venu lui faire de l'œuvre paternelle.

M. Van Ysendyck, dit-il, « voulait reconstituer le monument tel que l'architecte créateur l'avait exécuté. Il n'a point muni les niches de statues pour le bon motif qu'il n'y en a jamais eu ». Cet argument filial sème l'équivoque. Restaurer le monument tel que le créateur l'avait exécuté, cela ne veut pas dire suivant M. Van Ysendyck fils, le restaurer d'après la *conception* primitive du créateur, sinon son père n'aurait plus eu les mêmes scrupules à l'endroit des statues, puisque dans l'esprit du maître gothique les niches devaient évidemment servir à quelque chose. Comment se fait-il dès lors que cette délicatesse professionnelle n'ait pas empêché le restaurateur de *créer* de toutes pièces les deux tourelles ajourées qui flanquent le pignon donnant sur la rue du Sablon? Van Ysendyck fils peut-il nous prouver que ces tourelles avaient été exécutées par l'architecte médiéval?

M. Møller, toujours d'après le fils du restaurateur, dit que l'ensemble des travaux de réfections ne dépassera pas la somme d'un million. Or, je lis dans la *Revue de l'Art Chrétien*, moniteur des restaurateurs belges (XLIV^e volume, cinquième série, tome XII, 1^{re} livraison, janvier 1901, p. 86), le renseignement suivant : « Des restaurations nombreuses sont en voie de réalisation à Bruxelles. Celle de l'église du Sablon suspendue durant quelques mois vient d'être reprise. Les travaux du Sablon coûteront 1,800,000 francs, dont la moitié est supportée par la ville de Bruxelles et l'autre moitié par l'Etat et la province. » Comme toujours, ce budget sera dépassé et vous verrez que l'on atteindra les deux millions dont j'ai parlé. Quel essor on donnerait à l'art créateur avec ce bel argent!

Je n'insiste pas sur l'extraordinaire démolition du portail de la rue de la Régence entreprise non point par M. Van Ysendyck, mais par un fou que la police a, dit-on colloqué, — sans toutefois nous révéler son nom.

M. Møller n'a pas vu la restauration du *Steen* de Gérard le Diable, à Gand, mais un de ses amis lui écrit qu'elle est *très artistique!* Cet ami admire-t-il aussi les abominables et sottes constructions que le restaurateur « dépose » en ce moment le long du pauvre *Steen*?

Maintenant que mes petites affaires personnelles sont réglées, je laisse la parole aux artistes par ordre alphabétique.

L. Abry :

Durendal accueille votre argumentation et contribue à détruire le prestige dusaint-lucquismesinéfaste. N'est-ce pas là la preuve d'un revirement, le présage d'une victoire prochaine pour nous qui voulons le respect du monument historique et le prestige de l'église, écrin précieux de bijoux d'art, comme aux belles époques de foi ?

Vos idées si justes et si carrément exprimées s'imposent déjà ; mais il faut, je vous l'ai dit, les répandre dans tous les journaux, combattre chaque jour, ne remettre l'épée au fourreau qu'après la victoire complète ; car nous nous attaquons à des intérêts professionnels : la restauration des édifices anciens est devenu un métier lucratif.

Mais votre cartouchière n'est pas vide et nous vous passerons des munitions.

Ce qu'il faudrait avant tout, c'est introduire d'autres éléments dans la Commission des Monuments. Vous parlez de l'église du Sablon ; et Sainte-Waudru, à Mons ? Les iconoclastes n'ont pas agi autrement.

J'ai trouvé dans l'église de Lisseweghe un pavement de chœur de la fabrique de Boch, digne d'un corridor d'hôtel moderne.

Vous ai-je signalé les projets de ces gens qui couvent de l'œil Saint-Nicolas à Gand ? L'un de ces jours l'on commencera la démolition des maisons qui l'entourent (1), et alors apparaîtront des murailles lépreuses qu'il faudra refaire comme cela a été le cas pour le château des Comtes : « Nous ne pouvons cependant conserver une ruine au milieu de notre ville », disaient les Gantois il y a dix ans. Vous savez ce qu'on leur a fabriqué... sous prétexte d'enceinte d'un château de Philippe d'Alsace — rebâti en pierres taillées mécaniquement selon les procédés modernes.

Ce qui vous édifierait à ce sujet serait de lire les articles publiés en 1896, dans l'*Art Moderne* où j'ai soutenu une polémique avec le restaurateur ou plutôt le reconstruteur du château.

Je crois y avoir démontré que la reconstitution arbitraire de cette enceinte a été faite sans études préalables et en se basant sur des données générales, étrangères, sans rapport avec le Steen gantois. J'ai posé dans le n° 47 de l'*Art Moderne*, du 22 novembre 1896, diverses questions auxquelles il n'a jamais été répondu.

Mais les travaux ont continué malgré tout, effaçant le document ancien, empêchant à l'avenir toute étude de ces problèmes !

J'appelle aujourd'hui votre attention sur les projets de la ville d'Anvers, qui ayant racheté cette pittoresque halle des Bouchers, enfouie dans un dédale savoureux de ruelles espagnoles non encore disparues de la vieille ville, va en commencer la « restauration ». L'architecte chargé des travaux promet que ce sera *sérieux*, que les matériaux seront « choisis ». C'est rassurant !

Mais mieux encore : on médite un *dégagement* de l'édifice ! D'abord on a

(1) Ces travaux sont commencés.

pensé à un jardin — la verdure fait si bien autour des vieilles pierres! Maintenant l'on veut une place publique ou une rue nouvelle reliant la Boucherie au Steen qui fait l'orgueil de l'administration depuis son retapage fantaisiste — et cette rue sera bâtie en « style flamand » évidemment : du vieil-Anvers postiche — encore une fois!

Mais pour effectuer ce beau travail il faut détruire la plus étonnante succession de cours et de couloirs que je connaisse, quelque chose qui serait une attraction si c'était plus connu : je parle de la cour dite « le Gans », rue du Sac.

Si vous venez à Anvers, ne manquez pas de me prévenir, je vous y conduirai (1).

J'espère que vous nous aiderez à défendre ce coin historique de la ville.

A. Baertsoen :

Faut-il vous dire que j'approuve, sans réserves, la campagne que vous menez contre les retapeurs de monuments anciens? Vous connaissez depuis longtemps mon avis à ce sujet : j'ai véritablement la haine de ces gens-là. Vous n'en direz jamais trop de mal!

A bas le « truqué », le « vieux neuf »!

Emile Claus :

J'applaudis à votre admirable plaidoirie dans *Durendal*, « Restaurations et Restaurateurs ».

Je tiens à vous dire sans retard et simplement ce que je vois ici dans les champs à l'entour de moi. Ce qui se passe dans mon petit coin est vraiment navrant; les églises qui reçoivent tous les ans leur badigeonnage étaient propres, et cette blancheur immaculée donnait à nos églises villageoises une impression douce et consolatrice. C'est fini tout cela, le démon tentateur triomphe. Trop souvent, hélas! les modestes temples deviennent des salles de café concert! les milliers de petites lignes, de fioritures, de tons criards, hurlant l'un à côté de l'autre, tiennent le campagnard avec la bouche ouverte d'admiration devant ces horreurs. Adieu, dans pareil milieu, le recueillement des fidèles.

Que dire des tableaux que ces messieurs osent peindre sur les murs. Car, toute toile, bonne ou mauvaise, doit disparaître. Je crois même, fût-ce

(1) Je me suis rendu récemment à Anvers. J'ai visité le *Gans* en compagnie de M. Abry. Il serait criminel de faire disparaître ce coin pittoresque. Je soutiendrai de toutes mes forces la protestation de M. Abry. Je profite de l'occasion qui m'est offerte ici pour féliciter l'excellent peintre militaire, de l'énergique combat qu'il soutient contre les restaurateurs, dans les journaux d'Anvers, dans *l'Art Moderne*, la *Fédération Artistique*, etc.

un Jordaens. La place d'honneur aux travaux de ces messieurs, et quelle abomination pour les yeux des paysans; voilà une plaie comme éducation artistique; et le Gouvernement envoie la jeunesse en Italie admirer les chefs-d'œuvre et, ici, pour les naïfs on cultive la négation de l'art!

Les restaurations?... Je pense toujours à ces vieilles fermes.

Remarquez qu'un locataire harcèle continuellement le propriétaire pour avoir une nouvelle grange, une étable et, finalement une maison, car il plonge dans la caisse du propriétaire (pour le restaurateur lisez gouvernement): ce même locataire devient propriétaire d'une vieille bicoque, la soigne avec mille précautions et, à peu de frais; cette vieille bicoque qu'on a vu dans cet état étant enfant, à l'âge mûr on la retrouve toujours vieille bicoque.

Je conclus qu'on peut consolider modestement: mais aujourd'hui, il me semble que le restaurateur a surtout soin qu'on apprécie son propre travail. Vous le dites avec raison, la bourse du Gouvernement est trop largement ouverte pour ces sortes de choses.

Voilà le mal.

A. Crespin :

En matière de restauration de monuments anciens, il faut partir de cette vérité qu'il est impossible, matériellement, de copier exactement une œuvre d'un art aboli, même intacte, *a fortiori* de la reproduire si elle est fortement endommagée et surtout si elle est détruite. L'auteur même d'un tableau ne saurait en donner une réplique absolument semblable à l'original. Toute copie implique changement de caractère. Voyez les gravures des meilleurs artistes et comparez-les aux originaux, elles peuvent leur être supérieures ou inférieures, jamais elles ne donneront autant d'exactitude qu'une photographie, et celle-ci encore est inexacte dans un certain sens, les valeurs étant modifiées mécaniquement dans le procédé lui-même.

La technique des arts change avec les époques, l'œil exercé de l'artiste archéologue reconnaît l'âge et l'origine d'un fragment, au caractère particulier qui en fait en grande partie le charme. De même on retrouve l'époque à laquelle a été effectuée une restauration architecturale à ce que les manouvriers y ont mis de contemporain, à leur insu. Ceci est fait pour condamner les restaurations qui s'étendent jusqu'à la reconstruction.

Il fut un temps où on envisageait comme possible et hautement désirable de remettre des bras à la Vénus de Milo. On en est heureusement revenu, non seulement pour ce qui regarde ce chef-d'œuvre, mais aussi pour tout ce que nous a légué l'antiquité. Les monuments d'Athènes et ceux du Forum romain ne sont pas reconstruits; on s'est heureusement borné à les consolider et à les empêcher de se ruiner davantage (1). Nous n'avons pas à faire le procès

(1) Avec un ciment-colle et des ancrages — système excellent que nos restaurateurs feraient bien d'étudier, dans une communication qu'Herman Van Duyse fit naguère au Cercle archéologique de Gand.

des architectes qui, dans toute l'Europe ont copié le temple antique en l'affectant à toutes espèces de destinations les plus disparates : Bourses de commerce, églises, palais nationaux, etc. Le respect qu'on a pour les antiques devrait s'étendre aux œuvres de toutes les époques; toutes, au point de vue de l'humanité, offrent un intérêt égal sinon au point de vue de l'art pur et simple. Et pour nous celles du moyen âge devraient être doublement sacrées. Ne sont-elles pas les plus sublimes créations du génie occidental dégagé de toute servitude, ne caractérisent-elles pas la pensée puissante d'une race à l'aurore d'aspirations nouvelles?

Et c'est précisément à ces œuvres que le vandalisme des mauvais ouvriers s'attaque avec le plus d'acharnement. Chacun se croit capable de faire gothique! Il y a même, suprême aberration, une école où on l'enseigne; méconnaissant l'esprit des artistes du moyen âge qui tirèrent leur art des mathématiques et de l'observation de la nature; cette école ne se préoccupe plus des sources, elle copie froidement, à jet continu, les motifs architectoniques et décoratifs créés par d'autres, et, sans payer de droits d'auteurs, elle copie, comme feraient des châtés ayant abandonné toute espérance en leurs propres forces.

Qui nous débarrassera de ces marchands du temple?

Respect aux morts! Il est temps qu'on ait pour les œuvres plastiques des prédécesseurs la vénération qu'ont les gouvernements pour les documents écrits ou imprimés gardés dans les archives. Les pierres sculptées sont des archives vivantes, nul ne devrait pouvoir y porter une main sacrilège. Cette déférence devrait être enseignée sur les bancs des écoles. On devrait faire comprendre à tous qu'il suffit de quelques vestiges retrouvés de l'Art d'un Peuple disparu, pour que le penseur puisse lui assigner sa place dans l'Histoire et le degré de sa civilisation, et il devrait être interdit d'en altérer la signification. Les pouvoirs publics ayant en leur possession ou sous leur tutelle la plupart des monuments anciens, ont assumé la responsabilité de leur entretien et de leur conservation. Ils doivent, lorsqu'un édifice est en ruine, faire le strict nécessaire pour en assurer le *statu quo*. Prendre les mesures nécessaires pour en empêcher la destruction complète, relever les détails intéressants par voie de moulages, photographies, dessins et en enrichir les musées.

Si un monument est en état d'être affecté à un service public qu'on en surveille attentivement la structure, les fondations et les toitures, qu'on l'entretienne avec un soin jaloux sans en changer le caractère consacré par le temps, cet admirable collaborateur des artistes. Qu'on retienne les pierres par des agrafes, qu'on consolide les murs par des ancrages, qu'on enlève les superfétations qui n'offrent aucun intérêt d'art, qu'on refasse des détails de sculptures ou des moulures dont des témoins subsistent, mais avec la plus stricte probité artistique; mais qu'on ne repeigne pas d'anciennes fresques, qu'on ne resculpte pas de figures ou de motifs importants et qu'on laisse dormir dans la paix des temps ces témoins de la vie des peuples, expression de leur âme et de leur intellectualité, et, partant de cette vérité qu'on ne recrée pas ce qui est mort, pas plus un art qu'un individu, qu'on abandonne

cette sotte prétention de refaire des monuments dans un style donné. Respectez, admirez les artistes du passé, mais n'essayez pas de vous mettre à leur place. On ne recommence pas Phidias, Robert de Luzarches et Rembrandt, et plus tard on ne recommencera pas Puvis de Chavannes et Wagner. Si on consacrait à encourager l'Art individuel, qui est celui de notre époque, une faible partie des sommes qu'on dépense avec profusion aux pasticheurs de tous genres, quel élan cela ne donnerait-il pas aux arts, à en juger par ce qu'a déjà créé en ces derniers temps la volonté de quelques esprits d'élite, et ce malgré l'indifférence des masses et la sourde hostilité de ceux que la fortune ou la puissance favorise et dont le devoir devrait être d'aider les novateurs et les chercheurs au lieu de s'entourer d'imitations plus ou moins réussies des styles finis.

Jean Delville :

J'approuve d'une manière absolue vos légitimes protestations contre les méfaits d'art de cette espèce nouvelle de vandales que l'on est convenu d'appeler de nos jours les *restaurateurs*. De trop tristes exemples, de trop grands flagrants délits sont là pour démontrer l'indubitable bien fondé des arguments que vous invoquez. Le savant Viollet-le-Duc, qui était, lui, un archéologue de génie, ne parvint jamais qu'à réaliser, sous prétexte de restaurations ou de restitutions, d'intéressants mais déplorables pastiches. Que dire, dès lors, du menu fretin de l'Architecture, les restaurateurs officiels, les Commissions des Monuments, etc., qui suivent aveuglément, en les exagérant souvent et en les appliquant d'une façon profanatrice, les érudites erreurs du Maître?

Les œuvres d'art, qu'elles soient architecturales, sculpturales, picturales, musicales ou littéraires, sont des manifestations *sacrées* du génie humain, personnel ou collectif. *Un monument, a dit quelque part Peladan, appartient, devant Dieu et devant les hommes, à celui qui l'a construit.* Les œuvres d'art, quand elles vivent de la vie du passé, n'appartiennent plus qu'à *elles-mêmes*, ajoutons-nous.

Nul n'a le *droit* d'y toucher ou de les retoucher. L'on a seulement le *devoir* de les préserver pieusement autant que possible d'une destruction immédiate, accidentelle.

Il y a abîme entre conserver, préserver et restaurer ou restituer! Les restaurations et les restitutions n'ont été le plus souvent que des sortes d'attentats esthétiques, des œuvres artificielles ou mortes, des profanations. Quel est l'artiste lucide qui n'a pas souffert devant le *Cenacolo*, la fresque de Léonard de Vinci, à Milan, fresque qui a été *retouchée, restaurée, reconstituée, tripotée* par d'innombrables et innomables sots. Comme si un seul fragment, une tête, une main, une jambe, un bras, un torse, un pied, une draperie, resté, çà et là, intact et de la seule et divine main du Maître, n'eut point suffi pour faire vibrer l'imagination du spectateur conscient, au point de reconstituer intuitivement l'œuvre originale, au lieu de devoir être obsédé par le froid fantôme de ce criminel pastiche!

Il en est de même du monument que d'une peinture, n'est-ce pas? Les

monuments ont une âme. Ils ont aussi une personnalité. Ils sont l'aspect matériel et synthétique d'une pensée, d'une sensibilité. Les idées et les formes ont entre eux un lien mystérieux, harmonique, à la fois puissant et délicat et qui ne supporte pas le moindre contact maladroit ou brutal. C'est cette âme et cette sensibilité que la plupart des restaurateurs souillent de leurs vandalismes. Il me paraît aussi absurde et aussi illogique de restaurer un monument que de vouloir restaurer une forêt. Or, un monument, cathédrale ou autre, est une forêt de pierres et de formes. L'un procède de l'autre, on le sait.

L'âme des choses seule importe. Et c'est cette âme que les pratiques matérialistes, les entrepreneurs de squelettes, les déterreurs de pierres mortes, fabricants de contrefaçon, maçonners de copies, détruisent avec l'implacabilité de l'inconscience. Je sais que les constructeurs qui se décorent encore de nos jours du grand nom d'architectes et de celui de restaurateurs, dédaigneusement taxeront nos dires de « poésie ». Mais à cela, je répondrai que les architectes qui ne sont point poètes ne sont jamais que de stériles et grotesques manouvriers !

Je me résume en disant que là où l'artiste ou le génie d'une époque ont fixé leur inspiration, le restaurateur n'a rien à voir, n'a rien à faire, parce que cette inspiration est inséparable de la pierre, de la forme, quelque soient les harmonieux ravages du temps, et parce que cette œuvre est la cristallisation du génie qui l'a créé. On peut retrouver une œuvre, mutilée, après des milliers d'années qu'elle est sortie du cerveau ou de la main de son créateur, mais la restaurer, la copier, la compléter, jamais, jamais ! Toute œuvre suit le processus de la loi d'évolution : naître, grandir, s'embellir, se détériorer et disparaître.

Paul Dubois :

Mes félicitations, cher ami, pour votre beau courage. J'ai lu avec joie votre article sur les restaurations de nos pauvres monuments.

Combien vous avez raison et combien je suis d'accord avec vous : malheureusement, nos adversaires sont nombreux et la lutte n'est pas facile.

Que cela ne vous décourage pas.

Je suis malheureusement trop occupé pour vous seconder très activement dans ce beau mouvement.

Mais si, toutefois, mon approbation pouvait vous être utile, croyez, cher ami, que bien sincèrement elle vous est entièrement acquise.

Armand Heins :

M. Armand Heins, après le regretté H. Van Duyse (le premier et l'un des plus rudes adversaires des restaurateurs en Belgique), peut être appelé l'*ami des monuments de Gand*. L'excellent peintre-écrivain a commenté notre article de *Durendal* dans la *Petite Revue illustrée de l'art et de l'archéologie en Flandre*, qu'il dirige avec une vaillance et un dévouement dignes d'admiration. Sa note est trop élogieuse pour que je la reproduise. Je me réjouis de trouver un tel

appui à Gand, dans l'une des villes les plus menacées par nos embaumeurs de ruines et de constructions séculaires. M. Armand Heins, dans le dernier numéro de la même *Petite Revue* signale un article que j'ai publié dans la *Revue Universelle Larousse*, sous ce titre : *Restaurations monumentales* (14 septembre 1901). M. Heins écrit que ma campagne porte ses fruits à Gand même. Ici je ne résiste pas à la satisfaction de citer : « On peut admirer, dit-il, le beau zèle » que met l'auteur de ces lignes à essayer de sauver le peu qui reste encore » chez nous de *monuments authentiques*. Et l'on peut aussi se demander si c'est » son ardeur à faire valoir le point de vue nouveau auquel se placent les *vrais* » amis des monuments qui fait triompher nos efforts locaux en vue de la conservation de la Maison des Bateliers. »

Si vraiment j'ai pu contribuer à préserver la Maison des Bateliers, j'en suis profondément heureux et toute la rédaction de *Durendal* se réjouira avec moi. M. L. Cloquet, disons-le à son honneur — il est bon et consolant parfois de féliciter un adversaire — refuse d'entreprendre la restauration du célèbre hôtel corporatif. Son collaborateur aux travaux de la nouvelle poste de Gand (où la Maison des Bateliers doit être enclavée), après avoir voulu la réfection complète de l'édifice recule à présent devant l'attentat. Mais il paraît qu'en « haut lieu » on s'obstine à désirer la restauration intégrale de l'illustre façade. Est-ce possible? Non! Non! Nous apprendrons bientôt que ce joyau d'architecture est définitivement sauvé.

J'aurais voulu reproduire à cette place, du moins en partie, cet article de la *Revue Larousse*. Il répond au reproche qui m'a été adressé par M. Helbig, d'ignorer les restaurations françaises. Peut-être pourrait-il éclairer M. Cloquet, qui, dans sa lettre du 1^{er} août 1901, assure qu'il est incapable « de dégager ce que veut M. Fiérens. » Mais je craindrais d'abuser...

Léon Frédéric :

J'ai lu l'article que vous consacrez dans *Durendal* à la soi-disant restauration des monuments. Je suis tout à fait de votre avis. Je ne sais si vous avez visité les ruines de Pompéi et d'Herculanum. Il me semble que là on s'est montré plus intelligent et plus artiste : on consolide les murs, mais on ne les reconstruit pas, et malgré qu'aucun monument ne soit complet, en se promenant dans ces admirables ruines, on est bien plus dans l'illusion que si on avait sottement reconstruit les temples et les maisons.

F. Khnopff :

En lisant dans *Durendal* votre énergique protestation contre les odieux ou stupides travaux de restauration, exécutés de toutes parts en Belgique, j'ai songé à ce mot de Jules de Goncourt :

« L'antiquité a peut-être été faite pour être le pain des professeurs. »

En effet, n'est-il pas plus facile pour plus d'un pédant de l'encrier d'expliquer par le menu la confection du parfait poème épique, que de rédiger un

simple télégramme et n'y a-t-il pas plus d'un cuistre de l'équerre prêt à commencer immédiatement — avec, cependant, les crédits nécessaires — la reconstitution de la Tour de Babel, qui ne pourrait construire une maison « bourgeoise » vraiment moderne, c'est-à-dire, confortable dans le profond et beau sens du mot?

Vos attaques, vous le savez, d'ailleurs, menacent non seulement des principes, mais surtout des professionnels qui résisteront d'autant plus qu'à présent, le pain de ces professeurs est devenu de la bonne galette.

Enfin, bon succès, je l'espère; bon courage, je le sais.

X. Mellery :

Je crois fermement que l'on ne refait plus un art du passé qui est né fatalement de l'esprit de l'époque; mais les édifices que nous a laissés le passé, nous les approprions encore au même usage pour lequel ils ont été créés; ils ne peuvent donc devenir des ruines, il faut les entretenir, les restaurer.

J'aime les ruines au delà de toute expression, mais si j'y trouve encore un coin d'architecture resté intact, comme je me souviens à Villers autrefois, ce n'est plus la ruine que j'admirais, c'était l'œuvre d'art, et si je me dirigeais vers d'autres coins envahis par les plantes grimpantes ou parasites, j'admirais en artiste la façon dont la nature se tire d'affaire pour couvrir ou appliquer une ornementation sur une surface plane : quelle riche et abondante source d'inspirations et d'études pour l'ornemaniste et l'architecte; il me restait alors déjà très peu de gens autour de moi pour admirer, et quand en sortant de la ruine je m'arrêtais au coin de la route pour contempler ce beau chêne, ces belles plantes, que la nature avait librement guidés, je restais tout seul dans mon admiration, admiration bien grande, peut-être plus belle et plus légitime encore pour l'artiste et pour l'avenir de l'art.

Je crois qu'on restaurera bien ou mal, mais qu'on restaurera toujours; car les grandes époques d'art ne se renouvellent pas à chaque génération d'hommes et forcément hélas nous verrons par la ruine ou par la restauration, diminuer la pureté et l'existence des belles œuvres d'architecture du passé.

Nous devons donc avoir le souci de l'entretien du passé, avec celui d'assurer un avenir digne de le remplacer.

On doit pouvoir restaurer, et un artiste qui comprend et sent l'âme de l'art gothique ou d'un autre doit pouvoir le faire.

L'art gothique par exemple monte comme la plante dans une même et belle harmonie vers le ciel; chaque degré plus élevé est réglé par celui qui le suit et l'autre qui le précède, en tenant compte de son point d'attache à la terre et de son élévation dans le ciel. Cette harmonie dans cette charpente architectonique règle le caprice et la fantaisie des détails; et elle est tellement bien éprouvée que tout en faisant un ensemble homogène elle peut varier indéfiniment ses détails sans nuire à l'ensemble.

C'est cette pondération que les architectes gothiques possédaient si bien dans la conception de leurs monuments; ce point est celui sur lequel viennent se heurter les difficultés de la restauration; car il faut un artiste, et un artiste

ému pour faire une bonne restauration, et encore préfère-t-il créer lui-même et poursuivre ses efforts dans ce but.

Cette harmonie, nous la retrouvons d'ailleurs dans tout ce que nous montre la nature, et la froideur de la correction avec toute sa science ne sera jamais qu'un mauvais instrument mis au service de la restauration.

Avez-vous vu les somptueux hôtels de la rue Leys, à Anvers (1), et ne les trouvez-vous pas une dérision plus grande encore pour notre art moderne ?

Notre avenir, certes, est surtout dans la création, l'originalité et nos efforts dans ce sens devraient être plus grands, plus sains et plus vrais, sans chercher d'autre apparence que celle de l'art ; car tout est faux excepté l'art ; aussi rien n'est moins aléatoire que l'art et on ne nous y trompera jamais.

La postérité recueillera et admirera toutes les œuvres d'art des différents siècles du passé et elle pourra encore, comme si rien n'avait été fait, trouver dans l'admiration pour elles, dans ce qui en restera, et dans le langage de la nature, des forces nouvelles et neuves propres à résister à la fatalité de la ruine et de la restauration.

Je vous félicite pour l'active et belle mission d'art que vous poursuivez, c'est si beau et si bon de pouvoir s'exprimer en art et d'avoir quelque chose à dire, parce qu'on l'a éprouvé.

P.-S. — En somme je n'aime pas les restaurations, on en fait trop et souvent trop mal. Ne pourrait-on par des enduits chimiques souvent renouvelés, arrêter les désastres de la ruine dans nos monuments et éviter ainsi les restaurations.

Ah ! si l'on pouvait figer, fixer et la forme et la patine de ces détails usés par l'intempérie des saisons ; ils sont si beaux et si renseignants ainsi, nous ne demanderions pas à savoir comment ils étaient étant neufs et nous garderions ainsi de beaux spécimens d'art à servir d'exemple et à opposer à notre architecture moderne.

Constantin Meunier :

Une ruine est belle parce que ruine et il faudrait le génie de ceux qui ont fait l'œuvre pour oser y toucher de même un tableau, de même une sculpture.

G. Morren :

J'admire le courage et la persévérance que vous avez à mener votre campagne contre les restaurateurs. Est-il possible qu'il vous faille tant de mal pour lutter contre ces destructeurs de la Beauté, alors qu'il semble que vous devriez être soutenu par tout le monde, puisque tout le monde devrait être soucieux des richesses architecturales de son pays. Mais vous luttez, malheureusement, contre une muraille immense, tellement forte et solide, qu'elle

(1) Hélas ! si je les ai vus !

n'aura jamais, celle-là, besoin d'une retouche, celle de la « Bêtise et des Intérêts personnels ». Les gaffes commises par les architectes paraissent parfois faites à plaisir, exprès. Ce qui est ailleurs est également à Anvers; vous savez combien, vers 1880, lors de la rectification des quais, combien de ruelles curieuses, de maisons de bois, de chapelles ont été détruites, — on a tenu à conserver le vieux burg : le Steen, mais on ne l'a pas respecté et vous connaissez, certes, l'aspect baroque qu'il a, avec ses tourelles octogonales à pignons pointus, alors que l'exemple des tours rondes et massives à créneaux, dans la partie ancienne, existant encore, n'était qu'à suivre. Pourquoi ces désaccords? Maintenant le tout est bon à faire sauter. En ce moment on est en train de gratter au canif, de poncer, de râcler Notre-Dame : la cathédrale; on a commencé par le porche orné récemment de statuettes hideuses. Le ton neuf de la pierre blanche est affreux, anémique, on dirait d'un gâteau de biscuit; — adieu à jamais les belles patines, amenées par les temps. La jouissance des harmonies riches, des tons chauds doit être, sans doute, un don spécial et rare; mais si le plaisir des yeux n'existe pas pour tout le monde, il est certain que la sottise est générale.

La restauration des monuments anciens devrait se borner à soutenir, à étayer les affaissements et les crevasses, amenés forcément par les intempéries; mais on devrait mener au baigne quiconque y ajoute ou en enlève inutilement une seule pierre.

Ch. Samuel :

Il y a peu de jours, de passage à Reims, arrêté devant sa merveilleuse cathédrale, anxieusement, je me demandais ce qui se passait derrière les vastes échafaudages la couvrant en grande partie, quels forfaits se commettaient à l'abri de ces planches, de ces madriers, par quelles pierres, par quelles sculptures médiocres et banales seraient remplacées ces moulures, ces ornements, ces figures admirables, naïves, mystiques, si habilement usées et patinées par le temps, expressions d'une foi ardente et sincère...

Faisant escale à Paris, avant de rentrer au pays, j'y trouve votre excellent et judicieux article de *Duwendal* « Restaurations et Restaurateurs. » Puis-je en faire éloge plus sincère, puis-je y donner approbation plus complète qu'en vous disant que votre étude est, comme l'écho — si bien exprimé par vous — des réflexions qui me hantaient devant le vieil édifice rémois, livré lui aussi, comme tant de monuments de notre pays, aux mains des implacables restaurateurs!

Quelques jours auparavant, « de sombres pensées » m'étaient venues à Heidelberg devant les réfections plutôt maladroitement du vieux château!

Nous sommes donc, hélas! « logés à la même enseigne » que nos grands voisins!

Marchez donc de l'avant, cher ami, pour la défense de notre patrimoine artistique, je joins de grand cœur, ma faible voix à vos énergiques cris d'alarmes!

Jacob Smits :

Tâchez d'organiser une vaste association artistique (membre, 10 francs par an).

Société pour la restauration des monuments et pour la propagande de l'art moderne religieux.

Opposez une force *vitale, visible, existante* à l'ennemi. Une campagne sans relâche, c'est très bien, mais il faut donner signe DE VIE. On n'a peur que d'argent ou de force.

A Anvers, un architecte a mis des volets en chêne à l'ancien hôpital, rue de l'Hôpital, construction très belle du XVI^e siècle, quoique cette construction ne soit pas faite pour recevoir des volets. Le caractère s'y oppose, puis la place manque. De sorte que, lorsque les volets sont ouverts, ils se contrarient en se superposant. C'est peu de chose, mais cela dit tout.

Contre la cathédrale, on a placé des urinoirs *gothiques*. La piscine du puits de Quentin Metsys a été *améliorée* par ces brigands.

A Hoogstraeten, l'école Saint-Luc a complètement badigeonné et naturellement gâté la belle église; et à Moll, la même chose : des autels gothiques Saint-Luc. C'est décidément une excellente affaire.

A Anvers, dans un concours d'architecture, on a posé le problème suivant : COMPLÉTEZ les tours d'une église gothique, (je ne sais plus *laquelle*). Sentez-vous où est *le mal*???? Il n'est pas facile à déraciner.

Alexandre Struijs :

A cause de la reconstruction d'un monument de Malines, à côté des Halles, longeant la rue Beffer, je voudrais justement entamer une correspondance ouverte de protestations contre la disparition des œuvres architecturales de nos plus éminents maîtres des siècles passés, et quoique les travaux soient confiés à des architectes de talent, je crains fort que, encore une fois, ces superbes restes ne tombent sous les marteaux des maçons, sous prétexte qu'ils ne peuvent supporter le poids de leur maçonnerie. Depuis de longues années, je sens en moi une révolte grandissante. Je m'indigne, et je souffre intérieurement de voir disparaître, morceau par morceau, nos plus beaux monuments. Dire qu'il ne reste presque plus rien de l'ancienne église Saint-Rombaut, de ses belles sculptures dans lesquelles vibrait un incomparable souffle d'art, de toute cette gigantesque création qui avait grandi sous la direction d'un architecte de génie; je ne puis vous dire ma tristesse en voyant enlever ces beaux morceaux qui parlaient un langage si persuasif?

Ce colosse, qui vous impose encore par la silhouette, ne vous parle plus au cœur; ce n'est plus qu'une froide reproduction. Cela s'appelle restaurer. Moi, j'appelle cela une vache à lait.

La Commission des Monuments ne fait pas son devoir, elle protège ce vandalisme, et sera cause que bientôt nous posséderons, en place de ces monuments merveilleux, des mauvaises copies qui donneront à la future génération une bien faible idée de la création d'antan.

A l'intérieur des églises, même barbarie ; le mot est trouvé : unification de styles ! Donc, tout ce qui n'est pas de l'époque de l'église doit s'en aller ; combien de belles choses, tombées dans les mains des brocanteurs, sont allées à l'étranger enrichir les musées ! N'est-ce pas d'un coup détruire l'histoire de l'église.

Il y a quelques semaines, je passais devant une petite et des plus vieilles églises de Malines, en restauration. Au-dessus de l'entrée est percée une grande fenêtre ; on était occupé à enlever les vitraux. Le lendemain, tout avait disparu, plus rien qu'un trou béant !

Votre pensée, cher ami, est la mienne ; chaque mot tracé par vous, pour entreprendre cette noble lutte contre ces barbares, vibre en moi comme un écho familier et tous ceux qui ne craignent de se prononcer ouvertement, ne peuvent qu'applaudir à votre initiative.

J'ai été voir dans l'église Saint-Jean, à Gouda, les superbes vitraux peints par les célèbres frères Coobeth. Je vous conseille d'aller voir ces merveilles, j'ai pu apprécier là une belle restauration faite avec le plus grand respect. Sur la Grand'place se trouve l'hôtel de ville ; il y a un escalier soutenu par des cariatides ; nos restaurateurs pourraient aller là-bas étudier ce que c'est que la restauration.

Je pourrais continuer à l'infini sur ce sujet, sur les congrès archéologiques, etc. Mais je veux finir avec les sages paroles prononcées par M. le ministre Beernaert, au Congrès archéologique de Malines, en 1897 :

« Défiez-vous de certains médecins ; il y a des gens et parfois d'habiles gens qui, sous prétexte de restaurer, démolissent et reconstruisent — reconstruisent en perfectionnant, comme pour montrer qu'ils en savent plus long que leurs aînés.

» Pour les vieux monuments, voilà des amis aussi dangereux que des ennemis, et je souhaite que M. le Ministre de l'Intérieur les protège contre les uns comme contre les autres. (*Applaudissements.*)

» Buvons donc, Mesdames et Messieurs, à nos pauvres et chers malades, aux impotents, à ceux qui, dans la bataille des armées, ont perdu un bras ou une jambe. Pussions-nous toujours *garder respectueusement ce qui reste* et inspirons-nous de leurs modèles. »

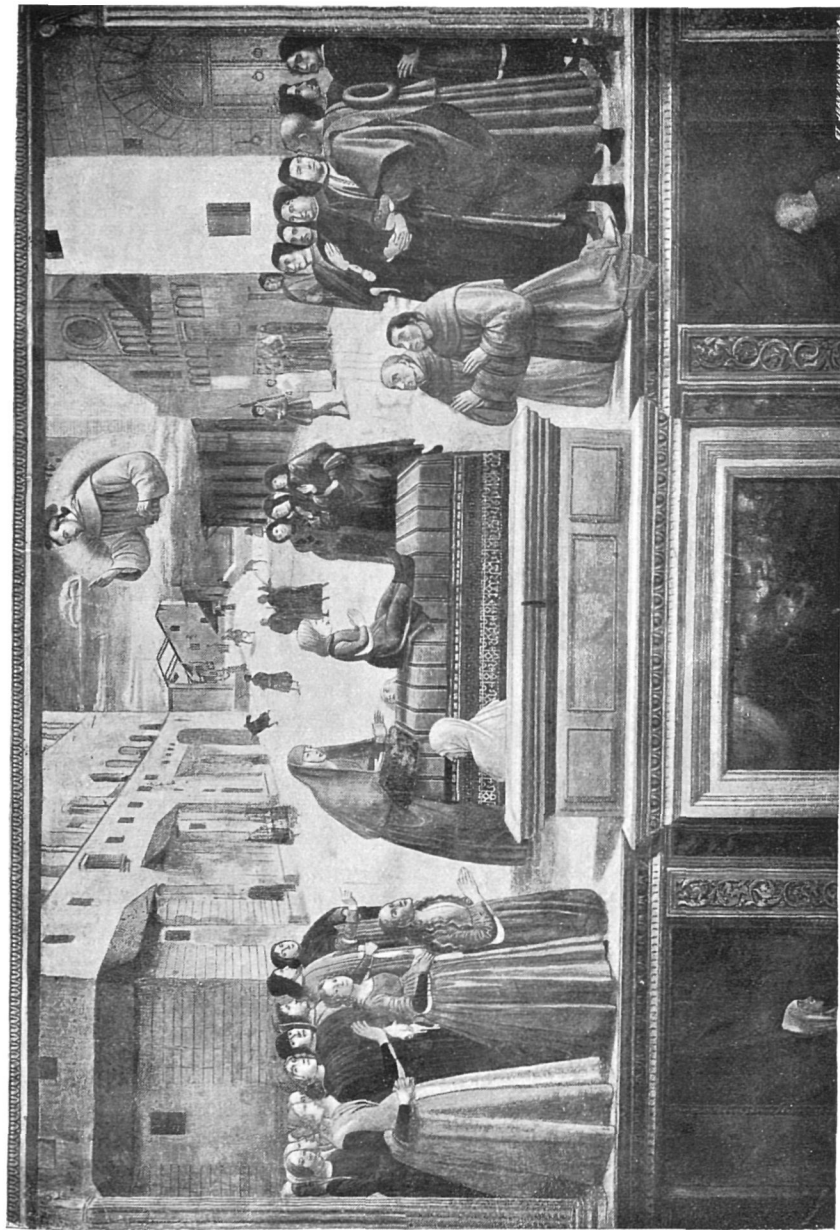
Je voudrais rapporter ici mes longues et édifiantes conversations avec MM. Victor Horta, Van der Stappen, L. Govaerts. Mais il faut se borner. M. Van der Stappen, très renseigné sur la question, m'a promis une longue contribution personnelle que je publierai quelque jour. M. L. Govaerts, président de la Société centrale d'architecture belge, m'a annoncé que son Cercle discuterait prochainement, en séance publique et contradictoire, les ravages de nos retapeurs officiels. Un rapport sera rédigé. Qu'on ne dise donc plus que les poètes, les peintres et les sculpteurs — ceux qu'avec un hautain mépris on appelle les *pittoresques* — condamnent seuls les restaurations. La jeune architecture tout entière s'insurge. Les jeunes constructeurs, et à leur tête M. V. Horta, réclament leur droit à la vie et à la libre création. Ils prétendent rompre avec les misérables copistes et pasticheurs qui, trop longtemps,

ont déshonoré leur art. Le restaurateur mourra bientôt, tué par l'architecte. En attendant, nous lutterons de toutes nos forces. Les encouragements, d'ailleurs, viennent à présent de toutes parts. Un député, M. Carton de Wiart, s'est courageusement rallié à nous. Les truqueurs sont traqués : à Gand, par MM. Heins, Baertsoen et d'autres ; à Anvers, par MM. Abry, Morren et J. Smits ; à Malines, par M. Struijs ; dans nos campagnes flamandes, par MM. E. Claus et G. Minne ; dans le pays wallon, par de jeunes artistes — M. G. Lebrun, entre autres — qui m'ont envoyé également la chaude expression de leur sympathie. C'est le devoir des hommes de lettres de faire triompher cette œuvre d'assainissement artistique, car de notre succès dépend la revivification de l'art architectural et la réinstallation légitime des peintres et sculpteurs originaux dans nos grands édifices publics. Nous aussi nous avons notre *Delenda Carthago*.

Du Restaurateur, délivrez-nous, Seigneur!

H. FIÉRENS-GEVAERT.





(Photo. Aliciani, de Florence.)

SAINTE FRANÇOIS RESSUSCITE UN ENFANT

GHIRLANDAIO

(Eglise de la Sainte-Trinité, à Florence)

La Restauration de l'Église du Sablon



ES quelques mots d'introduction dont mon ami Fiérens-Gevaert fait précéder son interview de divers artistes, que j'aime et estime comme lui, et dont le sentiment est d'un grand poids à mes yeux comme aux siens, contient encore quelques inexactitudes involontaires, qui veulent être relevées. Et tout d'abord ce n'est point du fils de M. Van Ysendyck que je tenais *tous* les détails en question. Ce n'est point lui, par exemple, qui m'avait dit que la restauration de l'église du Sablon ne coûterait qu'un million. Lui-même m'avait fait remarquer mon erreur à ce sujet, dans une causerie, alors qu'il était trop tard pour la relever, ayant déjà donné le bon à titer pour mon article. Comme le dit très exactement la revue citée par M. Fiérens-Gevaert, la somme allouée à la restauration susdite est de 1,800,000 francs. Et c'est précisément ce que M. Van Ysendyck fils m'avait dit. Mais M. Fiérens-Gevaert semble oublier qu'il avait prétendu qu'on avait déjà dépassé la somme de 2 millions à l'heure actuelle. Ce qui est erroné. Et c'est à quoi j'ai répondu.

C'est là, du reste, une question secondaire.

La question principale est de savoir si on a bien fait ou mal fait d'entreprendre la restauration de l'église du Sablon.

Et d'abord, une restauration était-elle nécessaire? A cette question je réponds catégoriquement oui. Tout le monde sait que la dite église était dans un état lamentable, voisin de la ruine, pour ne pas dire que c'était déjà une vraie ruine. Les pierres s'en détachaient par pièces et morceaux, au point de devenir un danger public. Récemment encore on a été obligé, par ordre de police, d'enlever des pierres qui menaçaient la sécurité des passants.

La façade s'effritait à tel point que, dans certains endroits, les sculptures étaient devenues méconnaissables; dans d'autres, elles n'existaient en réalité plus du tout. Pour peu qu'on eût attendu encore, il ne fut plus resté l'ombre même d'une sculpture.

Il me semble que, dans ces conditions, une restauration s'imposait d'urgence.

Celle qui a été entreprise par l'architecte Van Ysendyck est-elle satisfaisante? On se souvient que je n'ai pas voulu me prononcer. Je m'en suis rapporté à des juges que je considère comme compétents et qui affirment que la restauration a été bien faite. J'ai cité l'*Art Moderne*, dont j'ai toujours considéré l'avis comme de la plus haute importance, vu la compétence remarquable de la rédaction en tout domaine de l'art. Il est vrai que cet éloge visait seulement la restauration du transept nord, seul achevé au moment où cet article parut.

Mais la restauration de la façade principale a été exécutée absolument d'après la même méthode. Il y a, il est vrai, deux tourelles qui sont l'œuvre personnelle du restaurateur. Elles offusquent visiblement M. Fiérens-Gevaert, et, à dire vrai, elles ne me gênent pas moins. Je les trouve absolument déplaisantes. Je voudrais même les voir disparaître. Elles sont lourdes et disgracieuses. Elles jurent avec la sveltesse du reste de la façade. J'avoue qu'ici l'art du restaurateur s'est trouvé en défaut. Et j'eus préféré qu'il laissât plutôt inachevé ce qui l'était avant la restauration. Il a bien laissé les niches sans statues et M. Fiérens-Gevaert lui en fait un reproche qu'il base sur le fait d'avoir commis les deux tourelles. C'est une inconséquence, d'après mon ami. Soit! Sans doute, comme le dit M. Fiérens-Gevaert, une statue est une sculpture aussi. Seulement, un architecte n'est pas nécessairement un statuaire. Je me demande même s'il l'est jamais. Voyez la Belgique. Nos architectes ne sont pas des statuaires et nos statuaires ne sont pas des architectes. Et on a mainte fois reproché, et avec combien de raison, à une certaine école, de ne pas s'être cantonnée exclusivement dans l'architecture, où elle a réussi souvent, et d'avoir abordé la statuaire où elle a lamentablement échoué. Si, d'après M. Fiérens-Gevaert, il est impossible de refaire l'architecture ingénue et si savoureuse dans son ingénuité du naïf moyen âge, que dirons-nous de la statuaire de cette époque? A s'efforcer de reproduire celle-ci, on n'a jusqu'ici abouti qu'à des caricatures grotesques, et on se demande s'il ne faut pas renoncer à tout jamais à refaire les statues moyenâgeuses. M. Van Ysendyck père a avoué lui-même son impuissance et a d'autant moins osé meubler les niches de saints qu'il n'avait pas même de modèles à copier, l'architecte primitif ayant laissé les niches vides. Il faut le louer, me semble-t-il, de sa discrétion.

Une idée me vient. Nous avons, en Belgique, un groupe de sculpteurs de la plus haute envergure, d'une puissante originalité, dont la personnalité artistique est reconnue par le monde entier. Qu'il me suffise de nommer Meunier, Samuel, Van der Stappen, De Vreese, Vinçotte, Lagaë, de Lalaing, etc., etc. Pourquoi ne s'adresserait-on pas à ces maîtres et ne leur confierait-on pas le soin de meubler les niches du Sablon de saints. Ils en

feraient de merveilleux. Sans doute, ces statues ne seraient-elles pas dans le style de l'époque et, par conséquent, du monument. Mais qu'importe! si elles sont belles, si ce sont de vraies œuvres d'art.

De même que j'ai en haine tous les restaurateurs qui bannissent impitoyablement des églises qu'ils restaurent tout ce que l'art des siècles suivants y a introduit peu à peu, sous prétexte que c'est étranger au style de l'édifice, et quand même ce seraient de purs chefs-d'œuvre, de même je trouve absurde la thèse qui soutient qu'on ne peut orner une église construite dans un style déterminé, en y plaçant des œuvres d'art d'un autre style. Il y a plusieurs styles dans la cathédrale de Tournai, et cependant ce monument n'est-il pas admirable?

En tous cas, ce à quoi il faut s'opposer avec la dernière énergie, c'est à confier ce travail aux pasticheurs de style gothique que l'on connaît et dont les statues sont horribles.

Pour conclure, je répète encore une fois, qu'en général je partage la manière de voir de mon ami, M. Fiérens-Gevaert. Et d'abord je trouve odieux toute restauration de ruines. En ce point nous sommes absolument d'accord. Mais quant aux monuments qui sont encore en usage, je crois qu'une restauration s'impose lorsque le monument menace ruine. Aucun des artistes interviewés par mon ami, pas plus que M. Fiérens-Gevaert lui-même, ne m'a donné un argument péremptoire de l'impossibilité absolue d'une restauration, que je n'admets, je le répète, que dans des cas exceptionnels. Le grand et prestigieux artiste, X. MELLERY, partage mon sentiment puisqu'il dit : **On doit pouvoir restaurer, et un artiste qui comprend et sent l'âme de l'art gothique ou d'un autre doit pouvoir le faire.** Je n'ai pas dit autre chose et ce sera mon idée jusqu'au moment où on m'en démontrera la fausseté.

HENRY MØLLER.



La Forêt des Fées

Fragment

UN BARDE CHANTE

*Brocéliande ! l'aube a doré tes grands chênes,
La chanson du matin s'éveille en tes fontaines,
Le jour qui t'éblouit de ses vives couleurs
Vient doucement rouvrir les lèvres de tes fleurs
Pleines encor des diamants de la rosée ;
O forêt ! tu souris, ainsi qu'une épousée,
Au radieux soleil dont l'embrassement pur
Te revêt des clartés éparses dans l'azur
Comme d'un voile immense, ô forêt qui frissonne,
Et ton joyeux printemps attriste notre automne !*

*Sol foulé des héros, les Poladins sont morts !
Tu ne vibreras plus au mâle appel des cors ;
Les grands cerfs roux qui viennent boire aux sources claires
N'entendront plus des voix parler dans tes clairières ;
Le lierre drapera les créneaux des manoirs
Lourdement endormis dans le sommeil des soirs
Et, seul, le grave écho de tes profondeurs mornes
Écouterà hennir la harde des licornes !*

*Toi qui vis tant de gloire éclater au soleil
 Et dont le chant sonore, au bruit des mers pareil,
 Garde à jamais le rythme immortel de l'Épée ;
 Toi dont chaque sentier vit passer l'équipée
 Des chevaliers fleuris de sang clair et d'amour,
 Ouvre-moi les chemins qui mènent au séjour
 Où les preux d'autrefois reposent, loin du monde !
 Lancelot, Galahad, Tristan, la Table-Ronde !
 Dans ses jardins riants d'un éternel avril,
 Quel royaume de rêve abrite votre exil ?*

*O Forêt ! tu connais l'ineffable mystère !
 Tu sais où resplendit l'honneur héréditaire
 Des pères et des fils que réunit la Mort.
 Les comtes de Cambrie et les barons d'Armor
 Reviennent-ils le soir, quand la lune songeuse
 Revêt de pâle argent ta robe somptueuse,
 Errant par la prairie où sommeillent les fleurs,
 Oïr les virelais des antiques jongleurs
 Ou s'enivrer, au son des chansons étouffées,
 Du cher déduit d'amour, sur les lèvres des fées ?*

*J'évoque les secrets de ton royaume vert,
 Forêt où, par amour, les braves ont souffert !
 Sous ton riche manteau de lierre et de liane,
 Manoir mystérieux qu'enchante Viviane,
 Surgis dans la lumière éclatante du jour !
 Parmi les frondaisons, grandis et montre, ô tour,
 Mélusine, tordant sa chevelure brune
 Sous les longs baisers verts qui glissent de la lune !
 Et toi, clairière, si ton ombrage sacré
 Vit, dans l'aurore en fleurs, le jongleur inspiré
 Rythmer des lais troublants, d'une grâce nouvelle,
 Au rire harmonieux de la rêveuse Urgèle,
 Apparais moi ! Le chant des harpes vibre encor
 Dans la flore d'azur, de pourpre chaude et d'or
 Et dans la brise où passe une odeur de trophées.
 O Mélusine ! Viviane ! Urgèle ! ô fées !
 Cœurs orageux et doux, profonds comme la mer !
 Corps caressés par les étoiles, — lys de chair !*

*Sous la hêtraie, où le soleil pleut par les branches,
Offrez à la clarté vos belles formes blanches
Et vous, preux d'autrefois dont je suis le retour,
Renaissiez, fleurissez et croissez dans l'Amour!*

Fontanalia

(SUITE)

III. FONTAINE FLEURIE

*Les flots sont parsemés des pétales de roses
Dont la brise de mai joncha leur pur cristal;
Ame aimante, revois le paradis natal
Où tu grandis parmi la nouveauté des choses!*

*Le merveilleux pays de joie et de douceur
Offre aux feux du soleil ses lacs bordés de vignes
Où la flottille errante et glissante des cygnes
Caresse mollement le flot souple et jaseur.*

*L'angélique clarté languissamment s'épanche
Et sa chute amoureuse est douce au cœur lassé
Plus qu'à la lèvre chaude un chaste et frais baiser.*

*Ton enfance vers toi s'approche en robe blanche,
Elle a cueilli des fleurs et des feuilles aux branches
Pour vêtir de printemps l'image du Passé.*

IV. FONTAINE AUX PLEURS

*Ariane, vos pleurs, par ce long soir d'automne,
Coulent plus doucement de vos yeux étoilés;
La source, — dont les flots, à vos larmes mêlés,
Bercent votre douleur de leur chant monotone —*

*Mire en son frais bassin, que ride un souffle ailé,
Votre grâce de fleur qui plie et s'abandonne,
Et toute l'amertume éparse de l'Automne
Emplit l'ombre sacrée où les dieux ont parlé.*

*Mais voici que la nuit lente et grave s'élève;
Les flûtes des pasteurs rappellent, comme en rêve,
Les amours tour à tour bienheureux ou déçus...*

*Le ciel plein d'astres clairs dans l'onde se dévoile;
— Douce Ariane au front pâli, ne pleurez plus :
Vos larmes troubleraient l'image des étoiles!*

V. FONTAINE MORTELLE

*Au tintement lointain d'argentines clarines
Un beau soir mauve et bleu glisse sur le gazon
Et le jour qui s'efface et saigne à l'horizon
Dore encor d'un rayon le front vert des collines.*

*C'est l'heure où l'adorable adoré de soi-même
Dont la chair des lys purs déroba les pâleurs
Confie au clair miroir d'une source aux longs pleurs
Sa troublante beauté qui se contemple et s'aime.*

*Délicieux de grâce et fleuri d'un sourire
Le bel émerveillé se regarde dans l'eau :
Il s'approche, il se penche, il effleure le flot*

*Dont la bouche fluide en un baiser l'aspire
Et dans les souples bras qui se sont refermés
Il meurt divinement d'avoir voulu s'aimer!*

VI. L'AMOUR ET LA MORT

*La nuit ombre le ciel de son aile légère...
Parmi les saules bas du vallon endormi
S'élève doucement et tendrement gémit
L'obscur voix des eaux qui sourdent de la terre.*

*Deux anges enlacés et les lèvres unies
En un long baiser chaste où vit l'âme des soirs,
L'un dont les yeux sont bleus et l'autre aux cheveux noirs,
Écoutent s'égrener les lentes harmonies.*

*Ah ! je te reconnais, ô toi qui, l'autre jour,
Te penchant vers ma source y miras ton front lourd,
Enfant pâle, enfant grave et doux, enfant Amour !*

*Mais toi, frère ignoré qui ne vins pas encor,
Qui donc es-tu ? pour qui chantera ta voix d'or ?
O plus pâle ! ô plus grave ! et doux comme la Mort !*

VII. FONTAINE D'OUBLI

*Mon enfance crédule aux nymphes des fontaines
Consacrait chaque jour les prémices des fleurs,
Mes lèvres ignorant l'amertume des pleurs
Buvaient dans les parfums l'âme errante des plaines.*

*Sur l'herbe épaisse et chaude où riaient les verveines,
Au bois dont le soleil caressait les oiseaux,
J'écoutais se mêler la voix frêle des eaux
Avec cette autre voix qui chantait dans mes veines.*

*Le roi des rêves las, l'Automne au règne d'or
Vient jeter aujourd'hui son aumône au parc mort
Où les dieux d'autrefois ont cessé de sourire...*

*Et grisé des senteurs mourantes du verger,
Au bassin de la source où mon ennui se mire,
Je m'apparais songeur, à moi-même étranger !*

CHARLES DE SPRIMONT.



Souvenir d'enfance

Affectueusement à M. l'abbé H. Møeller.



Q'ÉTAIT un dimanche de printemps.

Le verger était en fête. Cerisiers et pommiers fleurissaient en immenses bouquets d'innocence au soleil, éblouissant de blancheur dans un ciel pâle et très pur.

Il avait l'air nouveau, ce ciel tout bleu ; et tout rajeuni, ce soleil, qui follement dansait entre les branches, au-dessus de l'herbe haute.

On eut dit, qu'en une nuit étoilée, des anges aux blanches ailes étaient venus poudrer les arbres, avec une neige rosée recueillie au paradis.

Les fauvettes gazouillaient dans les buissons. Les merles sifflaient dans les peupliers. Un léger zéphyr embaumait l'air du parfum tendre des lilas.

Et tout était si doux, si limpide et si joyeux que nos petits cœurs d'enfants tressaillaient d'aise et semblaient chanter, au dedans de nous-mêmes, un hymne au renouveau. Pour témoigner notre joie, nous sautions gaiement dans l'herbe molle du verger. De temps à autre, un pétale rosé tombait d'un arbre, tel un papillon clair enrobé d'un rayon de soleil.

* * *

On nous les amena toutes trois. Elles avaient des robes blanches et des petites figures sages auréolées de cheveux fins. On nous dit :

« Ce sont des cousines. Jouez gentiment. »

Et on nous laissa les unes en face des autres, intimidées soudain et nous regardant curieusement. Personne n'osait parler la première. On se contentait de sourire. Une alouette invisible chantait de toute son âme, perdue dans l'azur. Un gros bourdon — pareil à une petite balle d'or — passait et repassait en zonzonnant sourdement. Le silence bruissait dans la campagne par toutes les cymbales des cri-cri.

Un papillon bleu nous tira d'embarras. Il arrivait titubant, comme enivré de rosée printanière, joli comme un amour, beau comme une parcelle de ciel. La plus petite fille le désigna du doigt : « oh ! », et s'écria :

« Courons après ! »

Nous nous prîmes les mains et nous mîmes à la poursuite de l'insecte qui semblait s'amuser à nous lasser. Vingt fois nous crûmes le tenir ; vingt fois — tout bleu — il échappa à nos six paires de menottes tendues. On se bousculait. Les plus jeunes roulaient par terre en riant. On courait en tous sens sous les branches fleuries, les yeux fixant un point papillotant dans l'espace ; enfin il disparut, s'évanouit dans la brise, et nous tombâmes au pied d'un vieux pommier dont les rameaux touchaient terre.

Très vite alors, on fit connaissance. On disait les noms :

— « Moi, c'est Marie.

— Moi, Madeleine et puis Nelly.

— Ici, Marguerite, et ça, Yvonne... »

La petite, celle qui était la plus blonde, demanda :

— « Si on jouait ? »

De suite les jeux s'organisèrent. Jeux très simples et très compliqués à la fois. Jeux d'enfants qui ont soif de remuer, d'user la belle santé qui les rend si roses, de cabrioler dans la prairie, d'y glaner de gros bouquets de pâquerettes et de reprendre sans cesse des courses folles et sans but, rien que pour le plaisir de se sentir vivre, de se baigner dans le soleil, et d'aspirer à pleins poumons le parfum délicat des muguets nouveaux et d'encore timides violettes.

Le jardin nous paraissait si grand, que nous n'osions pas nous aventurer dans les allées pleines d'ombre silencieuse, et, tout le jour, nous restâmes dans le verger blanc où tremblait la lumière d'un jour radieux.

Ce verger, grâce à la magie du souvenir des choses mortes, me semble aujourd'hui quelque verger de rêve, quelque chose immatérielle et vague, comme un coin d'une contrée bénie et à jamais disparue, hélas!

Nous avions toutes des robes fraîches, nous étions gaies et sourions au ciel de printemps et aux fleurs nouvelles. Nos âmes, ainsi que nos petites robes, étaient virginales, et les fleurs de bleuets nous envoyaient comme des sourires leur regard d'enfant.

Avant que la nuit ne s'annonçât, les mamans étaient venues nous chercher pour rentrer.

Et en des baisers et des câlineries un peu brusques, nous disions combien nous nous étions amusées, combien c'était très bon de gambader sous les arbres fleuris et parés comme des fiancées, combien c'était très doux de retrouver sa maman quand il commence à se faire tard.

Nous embrassâmes les petites cousines, en disant : « à demain » et leur trois robes claires disparurent au tournant du chemin déjà assombri.

.

*
* *

Il y a longtemps, longtemps. En disant un confiant « à demain », nous ne savions pas que ce « demain » n'arriverait jamais. O le bon souvenir d'une douce journée toute d'innocence et de francs rires! Le temps marche à grands pas. Il n'est plus revenu, jamais, le jour de printemps candide, où nous avions couru après un papillon bleu dans un verger en fleurs.

Mais parfois j'y songe dans le jardin assoupi et silencieux, lorsque le vent d'automne fait bruire les feuilles mortes, comme si quelqu'un passait dans les allées envahies par la nuit.

Et, là-haut, dans l'immensité bleue qui pâlit insensiblement et s'éclaire d'une lueur d'aurore à mesure que l'ombre noie la terre, là-bas du côté où s'endort le soleil, là où tout est gloire, espoir et paix, il m'a semblé souvent voir glisser, dans un pré de rêve, des robes mignonnes, toutes blanches, qui s'en allaient lentement, côte à côte, vers Dieu sait quelle lointaine contrée d'éternel bonheur.

MAD.

Le Bonheur Ingénu

*Mon âme, tu n'es plus cette enfant délaissée,
Cette pâle orpheline aux yeux mouillés de pleurs
Qui suivait le fantôme obscur de sa pensée
Sous un ciel sans clarté, dans un jardin sans fleurs.*

*Tu n'es plus la pensive amante du silence
Qui fuyait le spectacle enchanté du matin
Pour regarder mourir au fond de son enfance
Le vague souvenir d'un bonheur incertain.*

*Les soirs tristes et froids, les mornes soirs d'automne
Où tu venais errer dans les bois dépouillés,
Les soirs où s'éplorait ta plainte monotone
Comme en songe, se sont un à un effeuillés.*

*Il ne te restera de ces heures moroses
Dont la Mort offensait le cadran de tes jours,
Qu'un plus fervent désir de récolter des roses
Pour Celle qui t'invite à de saintes amours.*

*Lève-toi ! tes chagrins sont finis, ô mon âme,
Les temps où tu pleurais se sont évanouis...
Regarde : Au seul baiser de l'Orient en flamme
Tes grands lys ignorés se sont épanouis.*

*Brise ton vain sommeil et, comme la jeune Eve,
Dans l'éblouissement du mortel à son éveil,
Accueille en souriant la fleur du premier rêve
Qui tend son urne d'or aux lèvres du soleil.*

*Les brumes de la nuit ont fait place aux féeries
De l'aube qui t'attend comme une blanche sœur
Sur le seuil d'un beau temple, où ses gerbes fleuries
Miraculeusement se dressent vers ton cœur.*

*Déjà l'hymne joyeux des lyres et des harpes
Pour fêter ta venue éclate dans les bois
Où des rayons vermeils s'enlacent aux écharpes
Des Nymphes dont l'amour fait tressaillir la voix.*

*Tu vas pouvoir enfin saluer la lumière
Puisée au clair foyer d'un doux sourire ailé,
O toi, qui trop longtemps as trainé ta misère
Dans les déserts sans fin d'un pays désolé.*

*Mon âme, les beaux jours vont naître sous l'égide
De cette simple Enfant aux vœux immaculés :
Tu suivras désormais ce noble et chaste Guide
Qui porte ton bonheur dans ses yeux étoilés.*

*Chante et recueille-toi : te voici fiancée
A cet être ingénu qui recueillit tes pleurs
Et fit se réveiller doucement ta pensée
Sous un ciel lumineux, dans un jardin en fleurs.*

GEORGES ARMEL.



Le Roman chrétien



N ne peut nier que le roman ne tienne, à notre époque, la plus large place dans notre littérature. Il est l'objet des préoccupations de la critique contemporaine. Grâce à la variété infinie des formes auxquelles il se prête, il embrasse toutes les questions, étudie tous les problèmes de la vie, scrute les cœurs et les reins des individus et des peuples, et pénètre dans tous les milieux, est lu et commenté par toutes les classes de la société, qu'il guide vers un idéal de bien ou vers un excès de mal, suivant la ligne de sa philosophie.

Le roman n'est plus, comme au temps de Vitet, une œuvre d'imagination qui doive nous amuser sans fatigue, qui doive nous donner tout simplement dans un miroir légèrement moqueur, mais lucide et fidèle, le spectacle de la vie humaine. L'unique souci du romancier était alors de distraire, d'émouvoir son lecteur par tous les moyens que lui suggérait son imagination dégagée de toute entrave.

Aujourd'hui, l'art doit être, selon la belle définition de M. Paul Adam, le fécond écrivain de « La Force », *l'œuvre d'inscrire un dogme dans un symbole* et le roman d'art, qui a pour objet de nous procurer l'émotion de pensée, doit se définir « la métaphore d'une philosophie ».

Le romantisme est mort, après avoir détrôné le classicisme. Le naturalisme, qui vint ensuite, prit comme suprême but de l'art la peinture exacte de la nature, la photographie fidèle de l'individu, de ses actes, de ses gestes, de ses pensées. Il étala sans pudeur les difformités des hommes, les corruptions morales et physiques des familles, les affaissements graduels ou subits des peuples. On connaît les tristes spécimens d'humanité qui grouillent abjectement dans les livres de Zola, de Maupassant et tant d'autres. Et l'on ne peut s'empêcher de comparer, dans son esprit, ces êtres laids, vicieux, analysés avec amour par ces écrivains réalistes, avec ces autres individus que l'on a soi-même étudiés, pris sur le vif, et qui cachent sous une écorce précieuse ou rude des âmes de beauté, de véritable amour et de vertu.

Aujourd'hui, le naturalisme porte les signes évidents de cette décrépitude, qui fait prévoir une ruine prochaine. Déjà on s'est tourné vers un autre idéal. Les Ibsen et les Tolstoï ont mis en honneur, en France, des religions vagues, des évangiles nouveaux, où passent, comme des oiseaux de lumière sur une mer sombre, les grandes idées de pitié et de justice. De lumineux symboles

s'érigent bien au-dessus des réalités malsaines où l'on était plongé. Dans la lutte entre l'Esprit et la matière, celle-ci semble épuiser ses dernières ressources, et brûler dans la nuit qu'éclaire une nouvelle aurore les dernières flammes de ses bûchers.

Dumas fils l'avouait déjà : « La génération qui va venir, ceux qui jouent aux barres à l'heure où j'écris ces lignes vont donner une telle poussée au spiritualisme qu'on n'aura peut-être vu jamais la pareille... » Marcel Prévost n'est pas moins explicite : « La doctrine matérialiste s'abolit, car la philosophie d'où elle est née, — celle de Taine — frère de l'école naturaliste comme de l'école psychologique, est déjà tombée dans un discrédit profond... La jeunesse scientifique s'est aperçue que la doctrine positiviste reposait, comme les autres, sur un postulat de métaphysique, qu'elle laissait systématiquement sans réponse les plus cruels problèmes de la vie sentimentale. Inquiète, désenchantée du ciel qui ne livre point son secret, incroyante aux démonstrations, la jeunesse contemporaine demande à l'avenir, en même temps qu'une philosophie mieux informée, une littérature moins dédaigneuse de les refléter ».

Cette philosophie vers laquelle on aspire, sera-t-elle subordonnée aux dogmes et à la morale de l'Eglise catholique? Le roman évoluera-t-il vers le christianisme? Il semble qu'on peut dès à présent répondre à ces questions par une affirmation catégorique. Il semble que déjà dans le vaste domaine de l'art, aussi bien dans les jardins clos des poètes que dans les larges champs des romanciers, s'élèvent, sous la féconde poussée d'une sève mystérieuse et chrétienne, de splendides et odorantes fleurs de foi, d'espérance et d'amour.

Le catholique ose relever la tête et étudier les problèmes de la vie à la lumière de sa philosophie. Un instant, il s'est incliné sous l'esprit de scepticisme et d'erreur qui lui déniait, non seulement le droit, mais le pouvoir de faire une œuvre chrétienne qui fût une œuvre d'art. Autrefois, Julien l'Apostat interdisait aux chrétiens d'étudier les auteurs de l'antiquité, d'écrire et d'occuper des chaires de littérature ou de philosophie. Les auteurs chrétiens de l'époque n'en écrivirent pas moins des poèmes, des tragédies et des comédies qui, au dire de Sozomène qui les avaient lus, égalaient les œuvres des antiques. Boileau, le législateur du Parnasse au xvii^e siècle, écartait des machines poétiques les dogmes chrétiens et les mystères de notre religion. Cela n'a pas empêché que les œuvres de Milton, du Dante et de Klopstock fussent de purs chefs-d'œuvre. On nous a fait entendre les mêmes gammes et les mêmes aphorismes. On nous a dit que le roman ne peut être que nuisible à la religion et la religion nuisible au roman, que notre morale nous défend l'étude des passions du cœur humain et en particulier de la passion primordiale : l'Amour. Pauvres esprits, qui ne savent point que l'Amour est la base de la religion chrétienne, que c'est là seulement que se retrouve le véritable Amour, le seul Amour! Mais je ferai tout à l'heure justice de cette gratuite et folle affirmation.

Cependant, de retentissantes conversions de grands écrivains à la religion catholique ont été comme les premiers coups de tonnerre de ces orages qui, parfois, en avril, bouleversent l'atmosphère et annoncent le renouveau de la nature. L'attention s'est éveillée à ces prodromes d'une nouvelle ère. M. Paul Bourget voit le christianisme plus que jamais conciliable avec tout

le monde moderne, il affirme Dieu et sa Providence gouvernant toutes choses, il revient à l'idéal catholique, le seul qui puisse guider l'Humanité et lui procurer le bonheur.

M. J.-K. Huysmans, parti de *Là-Bas*, a noté dans *En Route* les phases de sa conversion, les souffrances du calvaire où son âme s'est complue pour ascendre, malgré les chutes et les rechutes, vers le Dieu de miséricorde et de paix. Arrivé là, Durtal eût, par l'effet de la divine grâce, la vision du refuge mystique, du port d'attente aux ondes calmes et sereines, aux ondes lumineuses et parfumées comme des claires Méditerranées. Dans *La Cathédrale*, il a entendu la voix de Dieu, il a écouté les voix de dix-neuf siècles de christianisme, il a compris le chant mystérieux des ogives et des verrières, il a saisi le sens profond et caché des pierres et des gemmes, des musiques et des couleurs, il a vu surgir devant ses yeux émerveillés les innombrables symboles chrétiens que le mystique moyen âge a créés et dont nous avons, pour un grand nombre, perdu la clef. Du naturaliste qu'il fut autrefois, il a gardé la minutie des détails, le fouillé de l'observation, la phrase artiste. Mais un nouveau souffle anime les œuvres de l'écrivain, une âme nouvelle frissonne et s'émeut dans ses livres, et guide le lecteur, par les routes claires des émotions pures et réconfortantes, vers des sommets majestueux de sérénité et d'amour. Tel, ce dernier et admirable livre où il retrace la vie mystique de *Sainte Lydwine de Schiedam*, douce figure victimale de l'Eglise souffrante en Hollande, au xiv^e siècle.

Pendant que M. J.-K. Huysmans, à l'ombre du cloître de Ligugé, prépare, dans le recueillement et la prière, de nouvelles œuvres, les jeunes (1), de leur côté, ont commencé à produire des romans remarquables de conscience littéraire et de sincérité chrétienne.

Voici d'abord J. Esquirol, avec *A mi-côte*, le roman d'un jeune homme qui se croit appelé à la vie religieuse, entre au séminaire de Saint-Sulpice, dont il flagelle avec verve le formalisme ridicule et dont il sort pour aller retrouver, à Lyon, la vie paisible et le charme mystique des églises qu'il aime à visiter au crépuscule. Sans doute, M. J. Esquirol est encore inexpérimenté dans ce début, on aperçoit trop qu'il procède du maître Huysmans, à qui fut dédié le livre; mais que sa personnalité se dégage, que son talent se fortifie, que sa plume s'exerce, il produira des œuvres saines, fortes et belles qui seront, auprès des intellectuels inquiets, égarés à la recherche de la vérité, des œuvres d'apologétique et d'apostolat, — et cela d'autant plus que ces écrivains dont je parle auront un extrême souci d'art et n'exagéreront point la préoccupation utilitaire et moralisatrice du roman au point de nuire à sa beauté.

Telle me semble avoir été la pensée de M. Louis Dimier, en écrivant *La Souricière* (2), heureux et vaillant début d'un jeune romancier catholique,

(1) Le cadre restreint de cette étude ne me permet pas de m'arrêter, comme il conviendrait et comme je me réserve de le faire, aux œuvres d'autres écrivains catholiques comme Bazin, de Vogué, Bloy, Clésio, Poictevin et d'autres, ni aux œuvres des poètes, tels que Verlaine, des philosophes comme Brunetière, qui aident ou ont aidé au retour vers l'Idéal chrétien.

(2) Librairie académique Perrin, Paris, fr. 3.50.

qui paraît appelé à prendre dans les lettres une très belle place. C'est l'histoire d'un jeune homme qui, dès le collège, se bute au pionisme de ses professeurs ; dans la vie, se prend de dégoût pour la religion que servent mal les idiots mesquineries, s'écarte du devoir et de Dieu pour tomber dans la souricière des plaisirs faux et des voluptés malsaines, d'où le retire la main secourable d'un vrai prêtre selon le cœur de Dieu et selon l'Évangile.

S'il y a dans ce livre des pages satiriques et sûrement flagellantes, il y en a de douces, d'infiniment reposantes et délicieuses comme cette page d'amour humain où, dans le vert décor d'une grotte sur les bords de la Marne, le héros du roman, Alexandre Hannequin, avoue à celle qu'il aime son affection pure et chaste. Et c'est un dialogue idyllique à l'antique, une conversation naïve de deux âmes simples et sûres d'elles-mêmes, comme une chanson d'amour des temps bibliques. Que ceux-là lisent cette page, qui croient que le romancier catholique ne peut peindre l'amour !

Louis Veuillot, s'adressant aux écrivains chrétiens, disait : « Que la belle littérature nous parle du bel amour ; que l'écrivain en répande le charme sur tout ce qu'il conçoit. Je ne demande pas que tous les personnages de romans et d'histoires poétiques soient des saints, que la peinture ne peigne que des saints, que la musique ne chante que des hymnes. Je sais qu'il y a une hiérarchie dans les arts comme dans la vie humaine. Je demande seulement que l'art ne se traîne pas misérablement dans la poussière, à travers toutes les misères de la vie réelle, et ne sorte pas de là pour se précipiter au hasard et en trébuchant dans un idéal insensé ; mais qu'il s'élève par des actes du divin amour jusqu'à cette sphère privilégiée, surnaturelle, où l'on apprend à dire sans retour et sans effort : « Seigneur, je vous aime ! »... Poètes, osez aimer Dieu... »

M. Louis Dimier, après avoir peint le bel amour humain, a osé aimer Dieu. Dans les scènes finales où Alexandre, aux paroles du chanoine Planté, revient à la religion, il a placé d'admirables considérations sur l'amour de Jésus-Christ. Il a montré les trésors de miséricorde et de pitié que renferme le cœur de Jésus, notre ami, comme dit l'Évangile. Il s'est élevé jusqu'à la joie suave de vivre pour Dieu, uniquement pour Dieu.

C'est un bon livre, un livre sincère, et c'est un beau livre, un livre d'art.

La voie est ouverte. Il reste aux jeunes écrivains catholiques de la suivre, d'aller puiser aux sources vives du christianisme l'inspiration qui fera vibrer leurs œuvres plus divinement et plus humainement aussi, d'utiliser le cadre merveilleux que leur donne le catholicisme en même temps que les trésors de bonté, de miséricorde et de charité que l'Église conserve précieusement dans sa coupe d'or pur. Aux catholiques le devoir d'encourager leurs écrivains et de rejeter enfin loin d'eux, comme une défroque d'un autre siècle, cette croyance que le roman ne peut être en même temps catholique et œuvre d'art.

EDOUARD NED.



A Psyché

*Le ciel est une fleur songeuse qui se fane
Sous les doigts caressants des brumes diaphanes.*

*Réveille-toi, Psyché ! Ta beauté solitaire
Fleurira doucement le sommeil de la terre.*

*Nul ne reconnaîtra dans ta forme voilée
L'âme exquise du monde, ô Divine Exilée !*

*Tu te perdras parmi les foules sans qu'une âme
Sente jaillir en elle une nouvelle flamme :*

*Les hommes ont l'horreur native des beaux rêves
Et leur orgueil a peur des regards qui s'élèvent.*

*Tout est bien mort, Psyché : Sauf l'Idole éternelle,
Rien ne resplendit plus dans la nuit solennelle.*

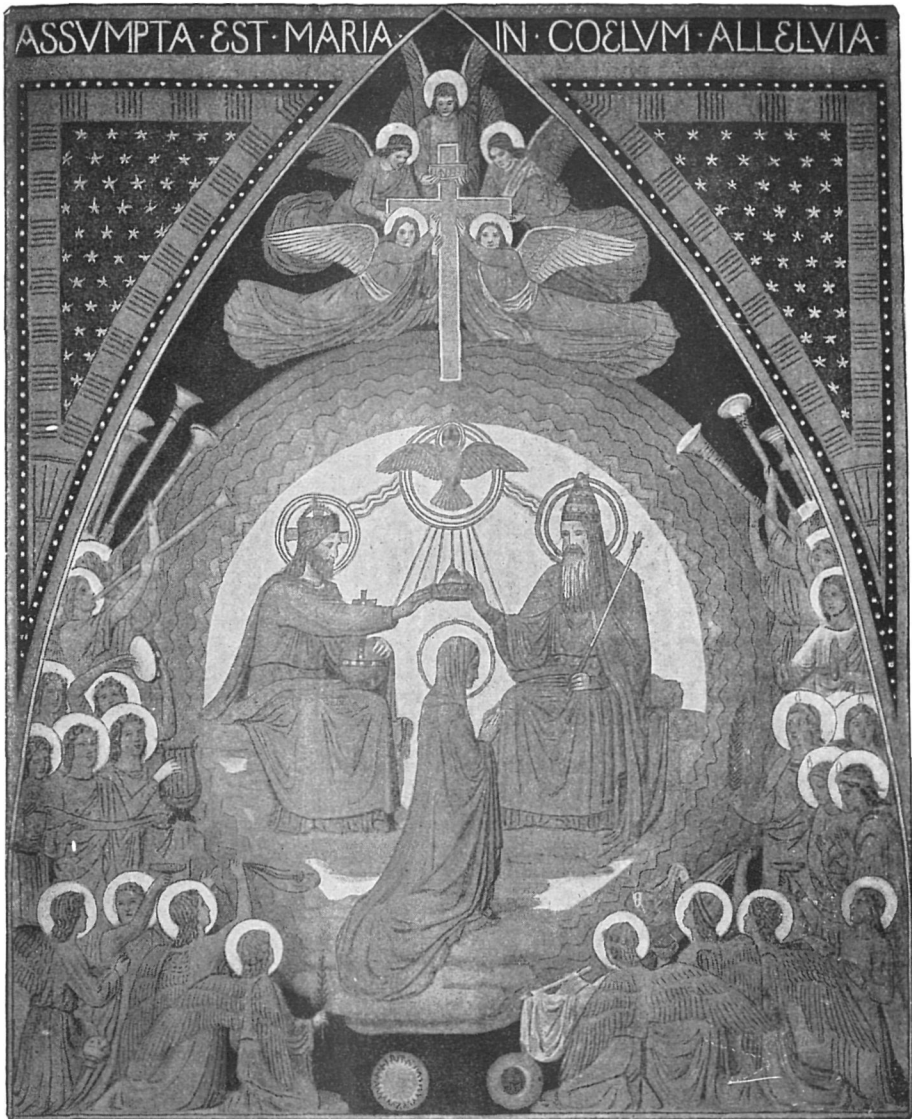
*Tu peux me suivre : Au fond d'un grave et pur asile
Nous nous reposerons de nos luttes stériles.*

*Et sous le tiède abri de la nuit étoilée
Tu sécheras tes yeux, ô Vierge désolée.*

*Car tes pleurs, las d'avoir coulé sur nos désastres,
Fleuriront l'horizon d'un diadème d'astres.*

*Le ciel est une fleur songeuse qui se fane
Sous les doigts caressants des brumes diaphanes.*

GEORGES MARLOW.



LE COURONNEMENT DE LA VIERGE

(Ecole de Beuron)

Deux Albums d'Art Religieux ⁽¹⁾

AVE MARIA! Sechzehn blätter nach darstellungen eines spätgothischen westphalischen liebfrau enaltares. Un album, B. Kühlen, M. Gladbach. — **AUS DEM LEBEN UNSERER LIEBEN FRAU.** Siebzehn Kunstblätter nach den originalcartons der malerschule von Beuron. Un album oblong, B. Kühlen, M. Gladbach.



LES plus précieuses, les plus pures œuvres de l'art chrétien ont jailli sous l'inspiration de la Vierge, et n'ont été qu'une libre offrande à sa grâce et à sa souveraine candeur. Toutes les cathédrales, érigées par les pieux et vaillants ouvriers du moyen âge, furent placées sous son invocation, et les tailleurs d'images, les sculpteurs naïfs et fins du bois et de la pierre, comme les peintres excellents de l'Italie, de la Flandre et de l'Allemagne ne se lassèrent point de célébrer sur le parchemin des missels, les panneaux des retables et les murailles des églises la gloire innocente de l'Immaculée.

(1) N. B. — Les deux reproductions qui ornent cet article sont des réductions faites d'après des clichés de catalogue. Elle ne donnent qu'une idée très imparfaite des illustrations originales de l'album de l'école de Beuron.

Voici deux albums qui reproduisent dans la perfection de leurs gravures deux séries d'œuvres consacrées également à illustrer la vie de Marie : l'une qui date de la fin du xv^e siècle, et se trouve dans l'église de Hohenbudberg, près de Uerdingen ; l'autre, moderne, exécutée par l'école bénédictine de Beuron, dans l'église conventuelle d'Emaüs, à Prague.

On sent dans le travail du vieux peintre westphalien, l'influence de l'école flamande et de celle de Cologne, avec des détails d'une naïveté particulière et charmante. Visiblement, le brave artiste s'est appliqué à faire de son mieux, à rendre expressive la placide physionomie germanique de ses personnages, à les environner de belles architectures et de paysages accidentés : et il en est résulté une œuvre pleine d'une gaucherie grave et exquise.

L'école de Beuron, venue en un siècle dont l'art, ou, pour mieux dire, les artistes sont devenus inaptes à l'interprétation religieuse, a voulu tenter de restaurer l'esthétique chrétienne, de substituer aux affligeantes imageries pieuses en vogue, des

œuvres éloquentes et simples. Il fallait éviter également l'imitation servile des gothiques et l'introduction dans ces œuvres d'éléments plastiques qui eussent nui à leur caractère.

Et ce sont de belles images, graves et simples, d'un style à la fois sévère et tendre, qui n'a pas oublié les enseignements d'harmonie de la Grèce, et où la noblesse des attitudes et la suavité de l'expression s'unissent en un rythme pur... Certes l'art tourmenté, nerveux d'aujourd'hui, anxieux de formules nouvelles, avide d'inso-



LA FUITE EN ÉGYPTÉ

(Ecole de Beuron)

luite plutôt que de beauté ; — les inquiets, les épileptiques et les irrésolus, incapables de sentir des musiques qui ne soient pas excessives ; de s'émouvoir de paroles qui ne fassent pas émeute dans l'anarchie blasée de leur intelligence, feuilleteront avec dédain cet album et n'y découvriront que poncifs raides et sans vie.

Poncifs, si l'on veut! Tous les grands artistes ont créé un poncif, une figure, une expression où leur âme, pétrie de joie, de douleur et d'enthousiasme s'est, pour ainsi dire, extravasée; une figure créée à leur ressemblance, l'être idéal et cher que la destruction de la vie et l'horreur de la réalité ne sauraient atteindre ni amoindrir.

L'artiste ici est un moine, sa vie est fixée, et son but : il possède toutes les allégresses et les fiertés de la certitude — il sait où il va; son chemin est tracé, large et magnifique, parfois; parfois, dur et difficile, mais sûr. Son temps se divise entre le travail et la prière — se divise? à peine, car pour lui, l'inspiration, aussi, est une oraison. La majesté impérieuse et douce des récits de l'évangile qu'il écoute, chaque jour, au chœur; les psaumes qu'il y chante font à sa vie une atmosphère, pleine de l'éclosion incessante des prières...

Son œuvre est comme le symbole de la quiétude et de l'équilibre heureux de ses jours, entretenus par l'ardeur égale d'une dévotion intelligente. La ligne et la couleur s'y conjuguent en une harmonie ample, solennelle, persuasive, et dont la monotonie même est éloquente comme un chant grégorien.

ARNOLD GOFFIN.



I FIORETTI

(Suite)

DOCTRINES ET DITS NOTABLES DE FRÈRE ÉGIDE

V. — CHAPITRE DE LA SAINTE PATIENCE

CELUI qui, avec ferme humilité et patience, souffre et soutient les tribulations, pour le fervent amour de Dieu, bientôt viendra en grandes grâces et vertus, et sera seigneur de ce monde, et de l'autre, glorieux, recevra le gage. Chaque chose que l'homme fait, ou bien, ou mal, il la fait à lui-même; et pour cela, tu ne dois pas te scandaliser contre celui qui te fait injure, mais avoir beaucoup de patience et, seulement, avoir la douleur de son péché, l'ayant en compassion et priant efficacement Dieu pour lui. Plus l'homme est fort à soutenir et à souffrir patiemment les injures et les tribulations, pour l'amour de Dieu, plus il est grand auprès de Dieu; et plus l'homme est faible à soutenir les douleurs et les adversités, pour l'amour de Dieu, plus il est petit auprès de Dieu. Si quelque homme te loue, disant du bien de toi, rend ces louanges à Dieu seul; et si quelqu'un dit du mal de toi, ou te méprise, aide-le, disant de toi-même aussi mal, ou pis. Si tu veux faire ta part bonne, étudie-toi toujours à la faire mauvaise et celle du compagnon bonne, toujours t'accusant toi-même et toujours louant ou excusant vraiment le prochain. Quand quelqu'un veut contester ou discuter avec toi, si tu veux vaincre, perds, et tu vaincras, parce que, si tu voulais discuter pour vaincre, quand tu croirais avoir vaincu, alors tu te trouverais avoir perdu grandement. Et, pour cela, frère, crois pour certain que la voie directe du salut est la voie de la perte. Mais, quand nous ne portons pas bien les tribulations, nous ne pouvons prétendre aux éternelles consolations. C'est une beaucoup plus grande consolation et une chose beaucoup plus méritoire de soutenir les injures et les

reproches, patiemment et sans murmure, pour l'amour de Dieu, que de nourrir cent pauvres et de jeûner chaque jour, continuellement.

Mais de quelle utilité est à l'homme, ou que lui sert de se mépriser lui-même et de donner beaucoup de tribulations à son corps, avec grands jeûnes et vigiles et disciplines, s'il ne peut soutenir une petite injure de son prochain ? De laquelle chose l'homme retirera beaucoup plus grande récompense et plus grand mérite, que de toutes les afflictions qu'il se peut infliger de sa propre volonté, parce que, à soutenir les reproches et les injures de son prochain avec une humble patience et sans murmure ; il se purifiera beaucoup plus vite de ses péchés qu'il ne le pourrait faire par une fontaine de larmes.

Bienheureux cet homme qui, toujours, tient devant les yeux de son esprit la mémoire de ses péchés et des bienfaits de Dieu ; parce qu'il soutiendra avec patience toute tribulation et adversité, desquelles choses il attend grandes consolations. L'homme qui est vraiment humble n'attend de Dieu ni récompense, ni mérite, mais s'étudie seulement toujours à savoir comment il peut le satisfaire en toutes choses, connaissant être son débiteur ; et tout bien qu'il possède, il reconnaît l'avoir seulement par la bonté de Dieu, et non par quelqu'un de ses mérites ; et toute adversité qui lui survient, il reconnaît vraiment la subir pour ses péchés.

Un frère demande à frère Egide, disant : — « Père, si dans nos temps survenait quelque grande adversité ou tribulation, que devrions-nous faire ? » — « Mon frère, je veux que tu saches que, si le Seigneur faisait pleuvoir du ciel des pierres et des flèches, elles ne pourraient nous nuire, ni nous faire aucun dommage, si nous étions des hommes tels que nous devrions être ; parce que l'homme étant celui qu'il devrait être, tout mal et toute tribulation se convertiraient, pour lui, en bien ; car nous savons que l'Apôtre dit que, à ceux qui aiment Dieu, toute chose se convertit en bien ; et ainsi, semblablement, à l'homme qui a la volonté mauvaise tous les biens se convertissent pour lui en mal et en jugement. Si tu veux te sauver et aller à la gloire céleste, il ne te faut jamais désirer vengeance ni justice d'aucune créature ; parce que le partage des saints est de faire toujours bien et de recevoir toujours mal. Si tu connaissais, en vérité, comment et combien gravement tu as offensé ton Créateur, tu connaîtrais que c'est une chose convenable et juste que toutes les créatures devraient te persécuter et te donner peine et tribulation ; afin que ces créatures tirent vengeance des offenses que tu fis à leur Créateur. C'est une très grande vertu à l'homme que de se vaincre lui-même, parce que celui qui se vainc lui-même, vaincra ses ennemis et parviendra à tout bien. Plus grande vertu serait encore, si l'homme se laissait vaincre par tous les hommes, car il serait seigneur de tous les ennemis, c'est-à-dire des vices et des démons, et du monde, et de sa propre chair. Si tu veux te sauver, renonce et méprise toute consolation que te peuvent donner toutes les choses du monde et toutes les créatures mortelles ; car plus grandes et plus fréquentes sont les chutes qui viennent par la prospérité et les consolations, que ne sont celles qui viennent par les adversités et les tribulations.

Un religieux murmurait, une fois, en présence de frère Egide, à cause

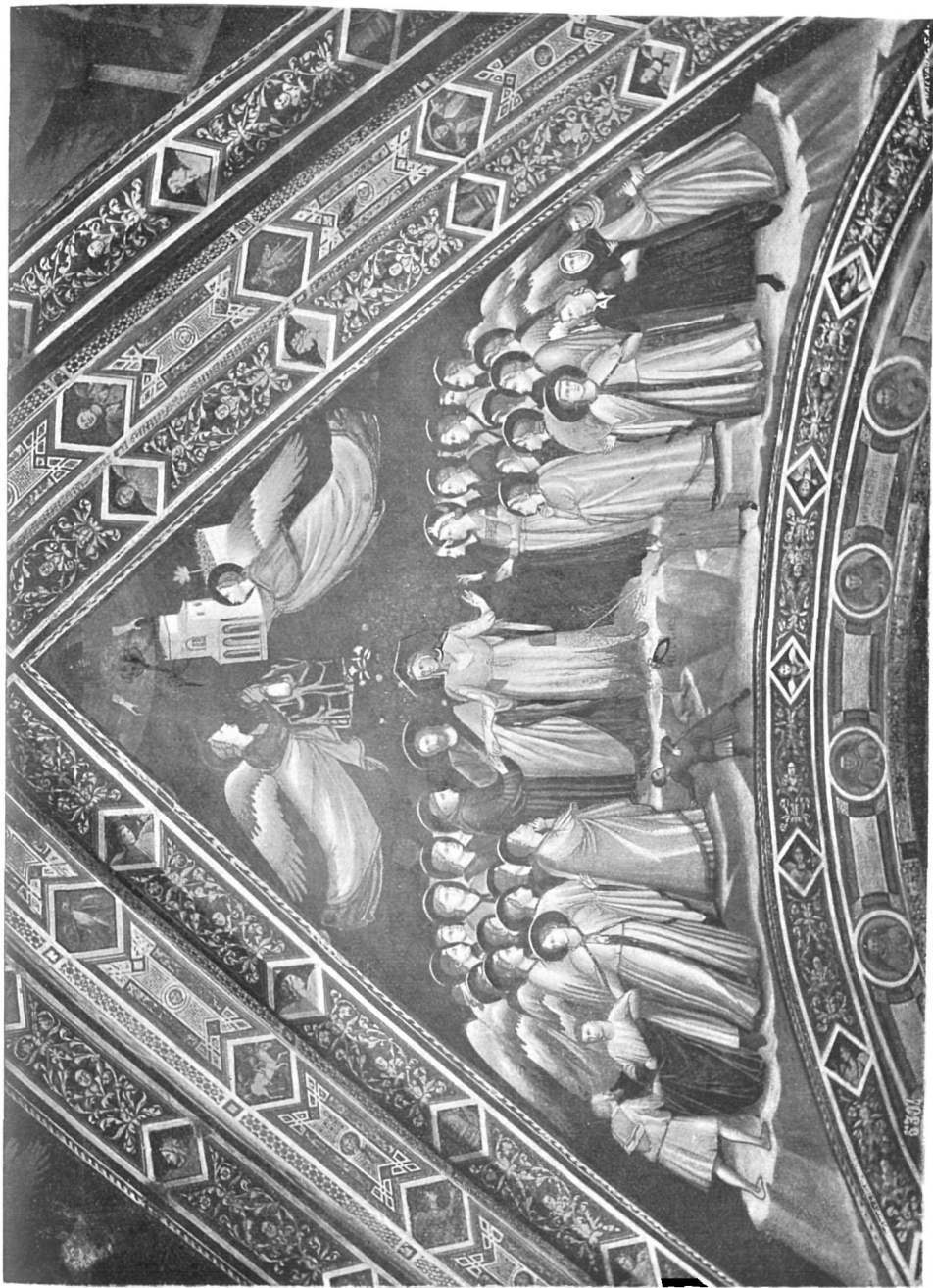
d'une âpre obéissance que lui avait commandée son prélat. Frère Egide lui dit : — « Très cher, plus tu murmureras, plus tu appesantiras ton fardeau, et plus lourd il te sera à porter ; et d'autant plus humblement et dévotement tu te soumettras au joug de l'obéissance sainte, plus léger et plus suave te sera à porter cette obéissance. Mais, il me paraît que tu ne veux pas être méprisé en ce monde pour l'amour du Christ, et que tu veux être honoré dans l'autre, avec Christ; tu ne veux pas être persécuté en ce monde, ni maudit, pour Christ; et, dans l'autre monde, tu veux être béni et reçu par Christ; tu ne veux pas te fatiguer dans ce monde et, dans l'autre, tu voudrais être dans la quiétude et reposer. Je te dis, frère, que tu es mâlement trompé, car, par la voie de l'abaissement et des hontes, et des injures, l'homme parvient au véritable honneur céleste; et, en soutenant patiemment les dérisions et les malédictions, pour l'amour du Christ, l'homme parvient à la gloire du Christ; et pour cela dit vrai un proverbe mondain, qui dit : — « Celui qui ne donne pas de ce qui lui coûte, ne reçoit pas de ce qu'il désire. » C'est une bonne nature que celle du cheval, parce que, bien que le cheval aille courant rapidement, il se laisse pourtant conduire, guider et tourner de droite et de gauche, en avant ou en arrière, selon la volonté du cavalier; et ainsi doit faire le serviteur de Dieu, c'est-à-dire qu'il doit se laisser diriger, guider, tourner et plier, selon la volonté de son supérieur, et aussi par tout autre, pour l'amour du Christ. Si tu veux être parfait, étudie-toi très soigneusement à être agréable et vertueux et combats vaillamment contre les vices, soutenant patiemment toute adversité pour l'amour de ton Seigneur, tourmenté, affligé, injurié, battu, crucifié et mort pour ton amour, et non pour sa faute, ni pour sa gloire, ni pour son utilité, mais seulement pour ton salut. Et pour faire ce que je t'ai dit, il faut enfin que tu te vainques toi-même, car peu vaut à l'homme d'induire et d'attirer les âmes à Dieu, s'il ne se vainc et ne s'y attire d'abord lui-même. »

VI. — CHAPITRE DE L'OISIVETÉ

L'HOMME qui reste oisif perd ce monde et l'autre, parce qu'il n'est d'aucun fruit à lui-même et d'aucune utilité aux autres. Il est impossible que l'homme puisse acquérir les vertus sans application et sans grand'peine.

Quand tu peux rester en lieu sûr, ne reste pas en lieu douteux; celui-là reste en lieu sûr qui s'applique, et travaille et se fatigue, selon la volonté de Dieu et pour Dieu, et non par crainte du châtement, ni pour la récompense, mais pour Dieu.

L'homme qui récuse les afflictions et les fatigues pour Christ, récuse vraiment la gloire de Christ; et de même que l'application nous est utile et nous sert, la négligence nous est toujours contraire. Une oisiveté vicieuse est le chemin pour aller en Enfer. L'homme devrait être très soigneux d'acquérir et de



MARIAGE MYSTIQUE DE SAINT FRANÇOIS ET DE LA PAUVRETÉ

GIOTTO

(Eglise inférieure de Saint-François, à Assise)

conserver les vertus et la grâce de Dieu, travaillant toujours fidèlement, avec grande vertu; car, souvent, il advient à l'homme qui ne travaille pas fidèlement qu'il perd le fruit par les feuilles, ou le grain par la paille. A l'un, Dieu concède gracieusement le bon fruit avec peu de feuilles, et à l'autre il donne à la fois le fruit avec les feuilles; et il y en a d'autres qui n'ont ni fruits, ni feuilles.

Plus grande chose me paraît de bien garder et conserver secrètement les biens et les grâces donnés par le Seigneur, que de savoir les acquérir; parce que, bien que l'homme sache bien gagner, s'il ne sait pas bien épargner et conserver, il ne sera jamais riche; mais d'aucuns gagnent peu à peu et s'enrichissent, parce qu'ils conservent bien leur gain et leur trésor. — Oh! quelle quantité d'eau aurait recueilli le Tibre, si elle ne s'échappait d'aucun côté!

L'homme demande à Dieu un don infini qui est sans mesure et sans fin, et il ne veut pas aimer Dieu, sinon avec mesure et avec fin. Qui veut être aimé de Dieu et recevoir de lui mérite infini, excessif et sans mesure, doit aimer Dieu extraordinairement et outre mesure, et le servir toujours infiniment. Bienheureux celui qui, de tout son cœur et de toute sa pensée, aime Dieu, et toujours afflige son corps et son esprit, pour l'amour de Dieu; et ne cherche aucune récompense sous le ciel, mais se reconnaît toujours son débiteur! Si un homme était très pauvre et besogneux, et qu'un autre homme lui disait: — « Je te veux prêter une chose très précieuse pour un espace de trois jours, et sache que, si tu emploies bien cette chose, en ce terme de trois jours tu gagneras un trésor infini qui te fera riche pour toujours. » Il est certain que ce pauvre homme serait bien soigneux d'employer bien et diligemment cette chose si précieuse, et il s'étudierait beaucoup à la faire bien fructifier; et je dis que, semblablement, la chose à nous prêtée de la main de Dieu est notre corps, lequel Dieu nous a prêté pour trois jours, car tout notre temps et nos années ne sont pas davantage. Donc, si tu veux être riche et jouir éternellement de la divine douceur, étudie-toi à bien travailler et à bien faire fructifier cette chose prêtée de la main de Dieu, c'est-à-dire ton corps, en cet espace de trois jours, c'est-à-dire le terme bref de ta vie; parce que, si tu ne t'appliques pas à gagner dans la vie présente, tant que tu en as le temps, tu ne pourras plus jouir de cette éternelle richesse, ni ne pourras te reposer saintement en cette quiétude céleste, éternellement.

Si toutes les possessions du monde étaient à une seule personne, qui ne les travaillerait pas et ne les ferait pas travailler aux autres, quel fruit et quelle utilité aurait-elle de ces choses? Il est certain qu'elle n'en aurait ni utilité, ni fruit, mais il pourrait se faire que quelque homme ayant peu de possessions et les travaillant bien, en aurait beaucoup d'utilité pour lui-même, et abondamment de fruit pour les autres. Un proverbe mondain dit: « Ne jamais mettre une marmite vide au feu, en comptant sur le voisin. » Et ainsi, semblablement, Dieu ne veut pas qu'aucune grâce reste inutile; car lui, bon Dieu, ne donne jamais de grâces à l'homme pour qu'il les tienne oisives, mais il les donne pour que l'homme les rende effectives par de bonnes œuvres; car la bonne volonté ne le satisfait pas, si l'homme ne s'étudie point à la suivre, ni à l'employer, en effet, à de saintes œuvres.

Une fois, un vagabond dit à frère Egide : — « Père, je te prie que tu me donnes quelque consolation », auquel frère Egide répondit : — « Mon frère, étudie-toi à rester bien avec Dieu, et tu auras incontinent la consolation dont tu as besoin ; parce que, si l'homme n'apprête dans son âme une habitation propre dans laquelle puisse habiter et reposer Dieu, il ne trouvera jamais ni lieu, ni repos, ni consolation vraie chez les créatures. Quand un homme veut faire mal, il ne demande jamais beaucoup de conseils pour le faire ; mais, pour faire le bien, beaucoup cherchent conseil et font longue réflexion. »

Une fois, frère Egide dit à ses compagnons : — « Mes frères, il me paraît, qu'au jour d'aujourd'hui, personne ne se trouve qui veuille faire les choses qui lui seraient les plus avantageuses, non seulement à l'âme, mais encore au corps. Croyez-moi, mes frères, je pourrais jurer, en vérité, que plus l'homme fuit et esquive le poids et le joug de Christ, plus il se le rend lourd à lui-même et le sent plus puissant et de plus grand poids ; et plus l'homme l'assume ardemment, plus il y ajoute volontairement, plus il le sent léger et suave à porter.

» Plût à Dieu que l'homme, en ce monde, travaille dans l'intérêt de son corps, et, en même temps, dans celui de son âme ; car, sans aucun doute, le corps et l'âme doivent, ou toujours souffrir, ou toujours jouir, unis, c'est-à-dire ou souffrir éternellement des peines et des tourments inimaginables dans l'Enfer, ou jouir avec les saints et avec les anges des joies et des consolations inestimables et inénarrables, perpétuellement, en Paradis, par les mérites des bonnes œuvres. Que l'homme fasse le bien ou pardonne, sans l'humilité cela même se convertirait en mal ; car il y en a beaucoup qui ont fait beaucoup d'œuvres qui paraissaient bonnes et louables, mais parce qu'ils n'avaient pas l'humilité, il s'est découvert et connu qu'elles étaient faites par orgueil ; et les œuvres l'ont démontré, parce que les choses faites avec humilité, jamais ne se corrompent. »

Un frère dit à frère Egide : — « Père, il me paraît que nous ne sachions encore connaître nos intérêts », auquel frère Egide répondit : — « Mon frère, une chose certaine est que chacun exerce l'art qu'il a appris, parce que personne ne peut bien travailler si, d'abord, il n'apprend ; d'où je veux que tu saches, mon frère, que l'art le plus noble qui soit dans le monde est de bien travailler, et qui pourrait le savoir si, d'abord, il ne l'apprend ? Bienheureux cet homme auquel aucune chose créée ne peut donner mauvaise édification ! mais plus bienheureux encore est celui qui, de toute chose qu'il voit et entend, reçoit pour lui-même bonne édification. »

VII. — CHAPITRE DU DÉGOUT DES CHOSES TEMPORELLES

BEAUCOUP de douleurs et beaucoup de malheurs aura l'homme misérable qui met son désir, et son cœur, et son espérance dans les choses terrestres, pour lesquelles il perd et abandonne les choses célestes, et finalement, pourtant, il perdra encore les terrestres. L'aigle vole très haut, mais, s'il avait lié un poids à ses ailes, il ne pourrait voler si haut ; et ainsi, l'homme, par le poids des choses terrestres,

ne peut voler en haut, c'est-à-dire qu'il ne peut arriver à la perfection ; mais l'homme sage qui lie le poids du souvenir de la mort et du jugement aux ailes de son cœur, ne pourrait, à cause de la grande crainte, courir ni voler pour les vanités, ni pour les richesses de ce monde, qui sont des raisons de damnation. Nous voyons chaque jour les hommes du monde travailler et se fatiguer, et se mettre en grands périls corporels, pour acquérir ces richesses fallacieuses ; et, après qu'ils auront beaucoup travaillé et acquis, en un instant ils mourront et laisseront ce qu'ils auront acquis pendant leur vie ; et pour cela, il ne faut pas se fier à ce monde fallacieux, qui trompe tout homme qui le croit, parce qu'il est mauvais. Mais celui qui désire et veut être vraiment grand et riche, cherche et aime les richesses et les biens éternels qui toujours rassasient et jamais ne déçoivent, et jamais ne diminuent.

Si nous ne voulons errer, prenons exemple des bêtes et des oiseaux qui, quand ils sont rassasiés, sont contents et ne cherchent rien que leur subsistance d'heure en heure, lorsqu'elle leur est nécessaire ; et, de même, l'homme devrait être content seulement de ce qui lui est nécessaire, avec tempérance et non inutilement.

Frère Egide dit que les fourmis ne plaisaient pas à saint François comme les autres animaux, par le grand soin qu'elles ont de réunir et cacher une abondance de grains au temps de l'été, pour l'hiver ; mais il disait que les oiseaux lui plaisaient beaucoup plus, parce qu'ils n'assemblaient rien un jour pour l'autre. Mais la fourmi nous donne cet exemple que nous ne devons pas rester oisifs au temps de l'été de cette vie présente, afin que nous ne soyons dépourvus et sans fruit dans l'hiver du jugement dernier.

VIII. — CHAPITRE DE LA SAINTE CHASTÉTÉ

NOTRE misérable et fragile chair humaine est semblable au porc, qui, toujours, se délecte à se vautrer et à se salir dans la fange, réputant la fange pour sa grande délectation. Notre chair est le chevalier du démon, parce qu'elle combat et résiste à toutes ces choses qui sont selon Dieu et selon notre salut.

Un frère demanda à frère Egide, lui disant : — « Père, enseigne-moi de quelle manière nous pouvons nous garder du vice charnel ? » auquel frère Egide répondit : — « Mon frère, à celui qui veut remuer un grand poids ou quelque grande pierre, et la changer de place, il convient qu'il s'étudie à la mouvoir plutôt par adresse que par force. Et nous, ainsi, semblablement, si nous voulons vaincre les vices charnels et acquérir les vertus de la chasteté, plutôt les pourrons-nous acquérir par l'humilité et par une bonne et discrète règle spirituelle que par notre présomptueuse austérité et force de pénitence. Chaque vice trouble et obscurcit la sainte et resplendissante chasteté, parce que la chasteté est semblable au miroir clair, qui s'obscurcit et se trouble,

non seulement par le contact des choses malpropres, mais aussi par l'haleine de l'homme.

» C'est une chose impossible que l'homme puisse parvenir à aucune grâce spirituelle tant qu'il a inclination aux concupiscences charnelles. Et, pour cela, tourne-toi et retourne-toi comme il te plaira, tu ne trouveras pourtant aucun moyen de parvenir à la grâce spirituelle, si tu ne domptes tout vice charnel. Combats vaillamment contre ta chair fragile et sensuelle, laquelle est proprement ton ennemie, et te veut contredire de jour et de nuit; et qui la vaincra sera certain qu'il a vaincu et déconfit tous ses ennemis, et bientôt il parviendra à la grâce spirituelle et à tout bon état de vertu et de perfection. »

Frère Egide disait : — « Entre toutes les autres vertus, je citerai plutôt la vertu de chasteté, parce que la très suave chasteté par elle-même a en soi toute perfection; mais il n'est aucune autre vertu qui puisse être parfaite sans la chasteté. »

Un frère demanda à frère Egide, disant : — « Père, la vertu de la charité n'est-elle pas plus grande et plus excellente que n'est celle de la chasteté? » — Et frère Egide dit : — « Dis-moi, frère, quelle chose se trouve en ce monde, plus chaste que la sainte charité? »

Frère Egide chantait souvent ce sonnet : « O sainte chasteté, combien tu es excellente! Vraiment tu es précieuse, et ton odeur est telle et si suave, que qui ne te goûte ne sait combien tu vaux; car les insensés ne connaissent pas ta valeur. »

Un frère demanda à frère Egide, disant : — « Père, toi qui recommande tant la vertu de chasteté, je te prie que tu m'expliques quelle chose est la chasteté »; auquel frère Egide répondit : — « Mon frère, je te dis que justement est appelée chasteté la gardienne soigneuse et continuelle des sens corporels et spirituels qui les conserve, pour Dieu seul, purs et immaculés. »

Traduction littéraire d'ARNOLD GOFFIN.

(A continuer).



LES LIVRES

LE ROMAN :

Les braves Gens, par PAUL et VICTOR MARGUERITTE. — (Paris, Plon-Nourrit.)

Voici le troisième volume d'*Une Epoque*, cette œuvre de patriotisme viril que les frères Margueritte ont entreprise. J'y admire surtout *la Chevauchée au Gouffre* où, en des pages émues, ils ont évoqué le désastre de Sedan et la mort glorieuse du général Margueritte, frappé au moment où sa division allait s'abîmer dans le sacrifice pour l'honneur des armes et du drapeau.

Ce qui anime ce récit et lui donne sa formidable intensité de vie, ce n'est pas le chauvinisme exalté de certains, mais le sincère et pur amour du sol natal et de la race, qui depuis des siècles y est attachée par les liens indestructibles du sang et de la mort. Et c'est là un sentiment que les soi-disant humanitaires n'arracheront pas du cœur des peuples aussi longtemps que de tels livres en seront les sûrs garants.

Faut-il parler de littérature, quand il s'agit d'œuvres où le cœur fut l'inspirateur fécond, et louer des qualités de style, si précieuses soient-elles, quand on devrait surtout proclamer des qualités d'âme? Que les auteurs dépeignent les galops tumultueux des charges, rythmés au cliquetis des sabres, au heurt sec des sabots sur le sol, au cri strident des cuivres; qu'ils évoquent les régiments croulant sous la tempête des obus et des balles; qu'ils montrent Strasbourg luttant jusqu'à ce que ses édifices incendiés s'effondrent sur les cadavres de ses défenseurs et Belfort résistant *quand même*; il se dégage de leurs récits une émotion virile qui élève et assainit.

Disons-le bien ouvertement, ce livre, pensé avec le cœur, est écrit de même, et c'est pourquoi il atteint aux cimes de l'art véritable. Ses auteurs sont de ceux dont tout un peuple, sans distinction de partis ou de croyances, a le devoir d'être fier, à moins de se condamner à déchoir.

Une Reine, par J.-H. ROSNY. — (Paris, Plon-Nourrit.)

Depuis tantôt vingt ans, les romanciers aiment à s'occuper des rois. Il semble que la triste destinée de races autrefois triomphales, la chute lente de dynasties courbées sous le poids d'un passé de gloire, leur lutte contre le flot

grondant des démocraties éveillent dans les cœurs épris de beauté cette mélancolique émotion que l'on éprouve en face des prestigieux couchants d'automne.

Cette émotion, que Daudet ressentit sans doute quand il écrivait *les Rois en Exil*, empreint *les Rois* de Jules Lemaitre, *le Crépuscule des Dieux* d'Elémir Bourges et la gracieuse idylle, tragiquement dénouée, qui est la raison d'être de ces lignes. En esquissant la touchante figure d'Hélène-Marie, reine du Weissberg, les Rosny ont prouvé une fois de plus leurs dons si riches d'évoqueurs de beauté. Hélène-Marie, la princesse de songe, épouse d'un roi glacial et triste, lentement, irrésistiblement, glisse vers l'amour jeune et libre qui l'attire. Mais sa fierté héréditaire ne pouvant accepter les hontes de la chute, elle mourra d'une mort de douceur et de rêve, sur un lac enchanté.

CH. DE S.

LE THÉÂTRE :

Le Voiturier Henschel, par GERHARDT HAUPTMANN, pièce en cinq actes, traduite de l'allemand par JEAN THOREL. — (Paris, Édition de la *Revue Blanche*.)

A dire vrai, je ne vois pas l'utilité qu'il y avait, pour le lecteur français et la gloire de l'auteur, à traduire la dernière œuvre du célèbre dramaturge allemand; certes, elle n'a pu apporter à la scène d'autre nouveauté que la nouveauté de sa parution; ce qui, à la rigueur, n'est pas suffisant. Ceci dit, je me vois fort embarrassé de continuer mon compte-rendu. La pièce, en effet, est de celles qui vous incitent doucement à n'en rien dire. Non pas qu'elle n'ait du mérite, mais ce mérite est d'une nature si moyenne qu'on se sent pour le vanter sans forces sincères. Au reste, voici de quoi il s'agit : Henschel perd sa femme au premier acte; il lui a juré, à son lit de mort, de ne point épouser Hanné, leur servante, ... — et maintenant, continue, ami lecteur, car je crois t'avoir mis en main un de ces petits os à la Cuvier dont la réputation reconstitutive n'est plus à faire... Allons, allons... — « Monsieur, je devine que Henschel est un brave homme, puisqu'il rassérène les derniers moments de sa femme par une promesse consolante; je lui devine aussi un caractère simple et honnête, puisqu'il fait ce serment tout bonnement, sans trop en prévoir l'importance; je devine enfin que M^{lle} Hanné est une de ces Gothons intrigantes et rusées, au surplus coquette, de vertu indécise et qui a toujours deux pensées : celle de devant et celle de derrière. Est-ce bien ainsi? » — Parfaitement Tu es perspicace, ami lecteur. D'ailleurs, tu ne m'étonnes pas. Continue donc... — « Heu, heu... Etant donné ces prémisses, je ne vois d'autre moyen pour en tirer une pièce que de faire s'épouser la servante et le maître?!... » — Admirable, admirable!... tu as tout deviné, ou du moins l'essentiel. Mais, dis-moi, je te prie, ta vive intelligence mise de côté, comment as-tu pu si aisément découvrir le ressort principal du drame qui nous occupe? — « Mon Dieu, c'est bien simple. Question de mémoire : j'ai lu au moins dix romans et vu cinq pièces qui roulaient sur le même thème... » — Comme tu as raison! je dois reconnaître avec toi que cette affabulation est terriblement banale. Or donc, pour ne point te fournir la suite d'un jeu trop

facile et sans gloire, permets qu'en deux mots je te narre le reste. — Henschel, depuis son mariage, voit peu à peu la sympathie, la considération du village l'abandonner. Hanné, avaricieuse, dure et d'une infidélité très généreuse, en est naturellement cause. Pourtant, l'excellent homme, tout à son voiturage, ne s'aperçoit pas beaucoup de cet air hostile qu'il respire. Une scène au cabaret, avec son ex-beau-frère et quelques autres, lui désille le cœur. Nature simple et crédule, il sent d'un coup tout son malheur. La tristesse l'entoure, le bat en brèche, le mine. Et peu à peu, il sombre dans le remords de son serment trahi. Henschel honnête, en somme, mais mou, Henschel, dont la raison s'en va à vau les cauchemars, les obsessions et les hantises, au lieu de tuer sa misérable femme, se suicide lui-même au dernier acte.

Un grand dramaturge comme Hauptmann a le droit d'écrire une pièce sur une donnée aussi rudimentaire que celle du voiturier Henschel, mais à une condition : d'y mettre des caractères d'une frappe, d'une nouveauté, d'une profondeur ou d'un fouillé qui révèlent le génie et soient originaux par eux-mêmes. Or, c'est ce qui manque ici. Rien n'est saillant, ni tranché; rien ne donne l'impression de ce « neuf » spécial au talent qui consiste à rajeunir, à différentier un fonds, souvent le même chez tous et toujours, par la forme, ou mieux la manière. Pièce au demeurant agréable à lire, bien traduite, et même habilement, me semble-t-il, en français campagnard par M. Jean Thorel, mais qu'il est absolument inutile de lire quand on connaît le beau, le fort théâtre de Brieux.

G. B.

Le Barbier de Midas, comédie en trois actes en vers, par ED. DUCOTÉ.

— (Paris, Collection de l'*Ermitage*.)

On connaît l'aventure de Midas. Ce roi de Phrygie, ayant préféré la flûte de Pan à la lyre d'Apollon et s'étant permis de le dire, le dieu des poètes irrité lui fit don d'une paire d'oreilles d'âne. Voulant cacher sa honte, Midas adopta pour coiffure perpétuelle un bonnet phrygien. Seul, un barbier connaissait l'infirmité royale. Bien qu'il eut juré par le Styx de n'en jamais rien dire, il crut pouvoir confier aux roseaux du Pactole le secret qui lui brûlait les lèvres. Et voici que les roseaux ayant poussé se mirent à chuchoter dans la brise : « Le roi Midas a des oreilles d'âne ! »

Sur ce thème gracieux, M. Edouard Ducoté a brodé une ingénieuse comédie dont les trois actes fleuris de bons mots nouent et dénouent l'intrigue frêle, mais fine.

Nos lecteurs apprécient depuis longtemps déjà le talent de celui qui publia, ici même, des contes aussi aimablement écrits que spirituellement pensés. Ils trouveront dans le *Barbier de Midas* la même grâce pimentée du meilleur esprit latin qu'ils savent être propre à M. Ducoté.

CH. DE S.

DIVERS :

L'ORIENT GREC : Grèce et Sicile, par LÉON HENNEBICQ. — (Paris, Editions de l'*Humanité Nouvelle*).

Ce livre n'est pas, comme ses premières pages pourraient le faire supposer,

un simple récit de voyage. M. Hennebicq ne se contente pas de raconter et de décrire les choses qu'il a vues en parcourant l'Hellade, l'Asie Mineure et la Sicile : il les interprète, il en dégage le sens profond, il cherche à en tirer un enseignement et une morale, — et c'est cette interprétation tout à la fois historique et sentimentale, qui fait le charme et l'intérêt de son livre. « En » face du déroulement immense du paysage, il me semble, dit-il, que je ne » pourrais l'honorer plus dignement qu'en associant à sa vaste amplitude la » vaste ambition des visions mentales où processionnent, au milieu des populations européennes, les nobles fantômes du peuple grec. »

En réalité, les impressions de voyage tiennent ici fort peu de place : elles ne sont guère que le lien parfois un peu mince, un peu artificiel, qui rattache entre elles des pages d'érudition et de philosophie, savantes évocations du passé nées du souvenir de telle ruine ou de telle paysage antique, et dans lesquelles l'auteur se plaît à affirmer les idées et les thèses qui lui sont chères. C'est l'une de ces thèses, qui, réapparaissant tel un leitmotiv, à travers tout le livre, en caractérise en quelque sorte l'unité de pensée. M. Hennebicq la formule ainsi dans sa préface : « L'Histoire est » un vaste et perpétuel combat. Ceux qui négligent leur veille un seul instant » ne sont bientôt plus qu'un gibier esclave. Européens du Nord, nous » possédons un patrimoine héréditaire. Il y a deux mille ans, le même vertige » cupide qui nous menace ruina la splendeur de l'Orient grec. Aujourd'hui les » mêmes infiltrations nous entament. La Fatalité veut que notre tour soit » venu... Voilà ce que m'ont murmuré les Ruines parsemées et branlantes, » l'air fluide et bleu, les ondes de la Mer. Voilà la foi que je me suis trouvée ». C'est, en d'autres termes, la thèse nationaliste de M. Maurice Barrès : M. Hennebicq l'applique à l'histoire de la race grecque avec une très remarquable virtuosité.

Suivant le fil de ses rêveries et de ses souvenirs, il nous guide au beau pays d'Hellas, parmi les paysages et les hommes de jadis et d'aujourd'hui... Au milieu des ruines de « Delphes la brûlante », centre principal du culte de Phoibos-Apollon, il évoque la grandeur du dieu Pythien, « Symbole de la race et Portrait de sa moralité », du dieu de Lumière, de Force et d'Harmonie, dont le sanctuaire delphien eut sur l'hellénisme tout entier une influence si considérable. M. Hennebicq excelle à indiquer la parenté des idées et des sites, l'intime relation du mythe au sol où il s'est développé et à la race qui l'a formulé. Olympie est la demeure fastueuse de « l'empereur du ciel ». C'est là que tous les quatre ans, battait, pendant quelques jours, le cœur même du peuple grec. C'est là que la force d'un même culte acheminait vers les solennités splendides des jeux les peuples de l'Hellade entière. Quelques fûts de colonne semés dans l'herbe, un musée où s'entassaient et s'étouffaient des chefs-d'œuvre mutilés témoignent seuls aujourd'hui de ce phénomène unique et colossal.

L'un des chapitres les plus intéressants du livre est celui qui est consacré à Athènes. M. Hennebicq s'attache à montrer surtout l'évolution sociale et économique de la capitale de l'Attique, et comment, peu à peu pénétrée par l'esprit mercantile de l'étranger, elle finit, comme telle autre capitale contem-

poraine, par être submergée par le flot cosmopolite des banquiers et des sophistes. Ces pages fortement documentées nous font entrevoir une Athènes « toute frémissante de vie », dépouillée de l'appareil souvent trop décoratif et trop pompeux de la grande histoire.

Mais ce n'est pas toujours l'antiquité classique qui retient l'attention de M. Hennebicq. Une visite aux monastères célèbres du mont Athos lui remet en mémoire l'histoire tourmentée de la fin de l'empire grec de Byzance. Sur le fond un peu confus de trop de détails des figures très intéressantes se détachent avec vigueur : Saint Athanase, Nicéphore Phocas, l'impératrice Théophane...

En parcourant la Sicile, ce champ de bataille de tant de civilisations diverses, les occasions ne lui manquent pas de tonner contre Cosmopolis et ses richesses énervantes.

Je ne puis indiquer que fort brièvement l'intérêt multiple de ce livre extrêmement touffu. En général, l'auteur est fort bien renseigné, fort bien documenté. La bibliographie très complète qui accompagne chaque chapitre suffit à montrer sur quelles bases solides le livre est construit. On pourrait toutefois critiquer de nombreux points de détail. Je ne vois pas aussi bien que M. Hennebicq la parenté qui existe entre la figure du Christ et celle d'Apollon : cette parenté me paraît toute extérieure et superficielle. — Je ne puis guère admettre non plus que ce qui intéressait le public grec au théâtre, c'était moins les péripéties du drame qui se déroulait devant lui, que l'harmonie du paysage ambiant et des évolutions scéniques. Le lyrisme de M. Hennebicq l'entraîne souvent un peu loin : il manie le paradoxe avec une maîtrise incontestable.

Plus loin, reprenant une idée de Freeman, qui compare la colonisation hellénique en Sicile à celle des Anglo-Saxons en Amérique, M. Hennebicq ajoute que la Sicile n'a pas eu elle non plus d'art véritable. Il oublie que c'est en Sicile que la comédie grecque s'est condensée et a assumé pour la première fois une forme littéraire avec Phormos et Epicharme, et que c'est là que le mime est né et que Sophron et Xénarque l'ont porté à son plus haut point de perfection. Et Stésichore d'Himéra, qu'en fait-il ? Quant à l'art proprement dit, il ne devrait pas ignorer que c'est en Sicile qu'ont été élevés quelques-uns des premiers temples grecs en pierre, et qu'une branche particulière, l'art du graveur en médailles y a atteint un point de perfection qu'il n'a atteint nulle part ailleurs, pas même à Athènes et à Corinthe.

Je crois que M. Hennebicq se trompe quand il dit que l'*Orestie*, d'Eschyle, a été représentée à Syracuse, en 458. Il est vrai qu'après que sa trilogie eut, cette même année, remporté le prix à Athènes, le grand tragique se rendit pour la seconde fois en Sicile, où il mourut en 456 ; mais c'est à Géla et non à Syracuse qu'il séjourna à cette époque. Hiéron était mort depuis longtemps (en 466), et son successeur n'avait pas tardé à être renversé par un gouvernement démocratique. Ce sont les *Perses* et les *Etnéennes* et non l'*Orestie* qui ont été représentés à la cour de Hiéron, entre les années 472 et 470 av. J.-C.

Une autre erreur : La formule dont les Grecs d'aujourd'hui se saluent le jour de Pâques, n'est pas $\chi\rho\iota\sigma\theta\acute{o}\varsigma \acute{\epsilon}\nu\epsilon\sigma\tau\iota$, ce qui ne signifie rien, mais $\chi\rho\iota\sigma\tau\acute{o}\varsigma$

ἀνάστα (Christ est ressuscité)... Mais ne soyons pas pédant. M. Hennebicq déteste les érudits et les archéologues, et il ne se fait pas faute de le leur dire ! C'est peut-être un peu ingrat, quand on a, comme lui, lu et consulté avec profit tous les « bouquins » que renseignent ses notes bibliographiques.

M. Hennebicq devait visiter cette année Rhodes, Chypre, la Palestine ; il nous aurait sans doute rapporté de là-bas des pages pleines d'intérêt. Mais vous savez la triste aventure du *Sénégal*. Nous ne pardonnerons jamais aux Messageries maritimes de nous avoir privés indirectement d'un beau livre. Espérons que nous ne perdrons rien pour attendre.

C. G.

Opuscules de critique historique, FASCICULE I. Regula antiqua fratrum et sororum de paenitentia seu tertii Ordinis sancti Francisci. — Nunc primum edidit PAUL SABATIER (Paris, Fischbacher).

On fixe généralement à 1221 la date de la fondation du Tiers-Ordre franciscain, mais, à vrai dire, il existait probablement depuis des années, sans avoir pris la forme ordonnée et régulière qu'il reçut lorsque, par la nécessité interne de leur constitution aussi bien que par l'influence réfléchie du Saint Siège, les trois branches de l'association de Pénitence créée par saint François se divisèrent.

Nous ne connaissions jusqu'à présent que la Règle du Tiers-Ordre confirmée par Nicolas IV, le 12 août 1289. M. Sabatier publie aujourd'hui, d'après un manuscrit conservé au couvent franciscain de Capistran, dans les Abruzzes, le texte inédit d'une règle antérieure qui, d'après ses conjectures, se place entre les années 1228 et 1234. Il est curieux de conférer les prescriptions de cette Règle avec celles de la Règle sanctionnée par le Siège Apostolique, plus tard ; on aperçoit fort clairement l'action persévérante de celui-ci pour donner à l'association une cohésion plus étroite, pour en former un faisceau qui, entre les mains du Pape, deviendrait un formidable instrument de puissance et prosélytisme.

Cette publication forme le premier fascicule d'une série d'opuscules qui paraîtront à intervalles irréguliers, et contiendront des documents inédits, des descriptions de manuscrits, voire des pièces déjà publiées, mais devenues très rares ; le troisième fascicule, par exemple, nous donnera une légende inédite de saint François, d'après un manuscrit ombrien de la première moitié du XIII^e siècle (1).

Benvenuto Cellini, par I.-B. SUPINO, un vol. illustré. — (Firenze, Alinari).

Les amusants et verveux mémoires de Cellini, sa bonne humeur, ses rodomontades, sa vanité extravagante et naïve ; le tableau animé et vivant

(1) On peut s'abonner à la première série, au prix de 10 francs, en s'adressant à M^{me} Veuve A. Ducros, 41, rue du Tunnel, Valence (Drôme) France.

qu'en se racontant et se célébrant lui-même, il a laissé de son temps, ont plus fait pour sa gloire que son œuvre même de sculpteur et d'orfèvre.

De cette dernière, il ne reste pas grand'chose ; de l'autre, on connaît, surtout, la Nymphe, plutôt disgracieuse, de Fontainebleau, et le Persée, de Florence.

Il suffit d'examiner, au musée du *Palazzo Vecchio*, les esquisses charmantes, sveltes du Persée pour connaître que Benvenuto, excellent dans les œuvres de petite dimension, échouait lorsqu'il voulait se hausser jusqu'à la grande sculpture. La figure agrandie et définitive du vainqueur de Méduse est bien loin de réaliser en beauté ce que le maître avait su mettre dans ses projets ; le corps a perdu son bel élan, sa grâce adolescente : il est trapu, lourd, semble, on l'a dit, composé de deux fragments mal agencés. Et, cependant, avec le geste héroïque de son glaive, la tête brandie, sanglante et triste de Méduse, placé là, sous les arcades de la *loggia*, dans l'*agora* illustre de la cité du Lys, ce bronze est inoubliable et splendide : tout le prestige du lieu et des siècles l'auréole et on en conserve l'image, dans le souvenir, comme un symbole

M. Supino s'est attaché, surtout, à remettre Benvenuto à sa véritable place dans l'évolution de la sculpture et de l'orfèvrerie florentine, à montrer que le rôle du bouillant et présomptueux artiste, et son influence, furent singulièrement inférieurs à ceux qu'on lui a prêtés. Au fond, si ses *Mémoires* n'avaient point signalé son nom à la mémoire de la postérité, il serait à peu près confondu avec ceux de ses émules florentins, Ammanati, Bandinelli, des épigones maladroits de Michel-Ange.

L'ouvrage est illustré avec le soin habituel à la maison Alinari et accompagné d'un intéressant extrait de l'inventaire du trésor du grand duc de Florence, François I^{er}, dressé en 1587, après la mort de ce prince.

ARNOLD GOFFIN.



NOTULES

Avis important aux abonnés de « DURENDAL ». —

Nous nous permettrons, pour éviter l'encombrement postal de fin d'année, d'envoyer nos quittances postales dès le commencement du mois de DÉCEMBRE. Nous prions instamment nos abonnés d'en prévenir leur personnel et de le charger au besoin de payer, en leur place, en cas d'absence, pour nous épargner la corvée d'un nouvel envoi de quittances. Nous leur serions reconnaissants aussi s'ils voulaient bien faire un peu de propagande autour d'eux, pour notre chère revue. Si chacun d'eux nous amenait ne fût-ce qu'un abonné en plus, le nombre en étant doublé du coup, nous permettrait de rendre la revue doublement intéressante. Le luxe avec lequel la revue est éditée coûte cher. Nous désirons vivement perfectionner encore davantage le côté artistique de la revue. Nous ne reculerons devant aucun sacrifice pour atteindre ce but. Mais il est nécessaire pour cela que nos abonnés nous aident, comme plusieurs du reste, le font chaque année, en nous amenant de nouveaux adhérents.

* * *

Nous commencerons la publication d'un ROMAN au numéro de *Décembre*. Notre collaborateur GEORGES VIRRÈS a bien voulu réserver à nos abonnés la primeur de son prochain roman : *Bonnes gens dans leur petite ville*. Cette publication sera continuée dans nos fascicule de janvier, février et mars de l'an prochain.

Un second roman nous est déjà promis et annoncé par un autre collaborateur pour l'an prochain.

* * *

Une Exposition d'art moderne, à Turin, en 1902. —

Voici, sur cette prochaine Exposition, quelques détails intéressants donnés par notre ami Paul Mussche dans l'*Art Moderne* :

« C'est sur le sol d'une terre illustre entre toutes et que la gloire artistique consacre au tournant de chaque chemin que tous ceux qui s'intéressent à la rénovation de l'art décoratif pourront voir, pour la première fois, assemblées au même lieu, les productions des écoles et des artistes qui, las des formules anciennes, travaillent dans le silence des ateliers à nous doter d'un style nouveau et sèment les futures moissons de Beauté.

» C'est l'Italie qui prépare pour le prochain printemps cette fête internationale en l'honneur de ce « modern-style » tant décrié par des critiques

maladroits, le jugeant sur les copies malhabiles et déformées d'industriels à l'affût de l'exploitation du snobisme et qui auraient pu compromettre, sans la vie qui l'anime, sa merveilleuse efflorescence.

» L'Exposition s'annonce comme un gros succès. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, la Suède, la Norvège, les Etats-Unis, le Japon y délèguent leurs meilleurs artistes épris de modernité : architectes, décorateurs, orfèvres, ferronniers, sculpteurs, relieurs, brodeurs, artisans experts qui illuminent des reflets de l'art les objets usuels et tous les jours maniés.

» La Belgique se devait à elle-même de prendre part à ce rendez-vous international, elle qui figure avec honneur au premier rang des nations qu'inquiète la recherche des formes nouvelles.

» Nous disposerons d'un vaste hall dont MM. Horta et Goovaerts ont distribué le plan général en divers compartiments que nous allons, si vous voulez bien, passer en revue.

» Cette arcade historiée, là, devant vous, ouvre sa baie sur un double escalier aux parois duquel M. Crespin dispose une sélection de nos meilleures affiches et fait l'histoire de nos écoles d'Art. Cet escalier mène au salon du Livre dont M. Octave Maus a bien voulu assumer l'organisation. L'ameublement de cette salle est de MM. Goovaerts et Crespin, qui ont confié l'exécution des fauteuils, sièges, table, bibliothèques et vitrine à MM. Dewaele.

» D'ici, le visiteur jouit d'une vue panoramique de l'exposition et découvre en enfilade les divers compartiments.

» Voici d'abord de M. Horta, le maître de notre école d'architecture moderne, un salon blanc auquel fait suite une salle à manger conçue dans une note tout à fait originale.

» Plus loin, deux chambres d'Hobé se faisant face et dans lesquelles des panneaux décoratifs de M. R. Wytsman synthétisent des sites flamands et wallons. Puis un « studio » Hankar, où MM. Sneyers et Crespin retracent, par ses œuvres, la carrière trop tôt interrompue de cet admirable précurseur. Vis-à-vis, un salonnet photographique où l'on admirera des reproductions de nos édifices et monuments modernes.

» MM. Limbosch-Desneux meublent cet intérieur charmant, tandis que M. Baertsoen groupe dans cet autre une collectivité gantoise qui révélera un mouvement tout à fait intéressant. MM. Morren et Rassenfosse groupent respectivement des collectivités anversoise et liégeoise dans les chambres attenantes.

» Enfin, voici dans la grande salle du fond le salon des objets d'art. M. Paul Du Bois a été chargé de recueillir ici les adhésions ; elles sont des plus précieuses : Meunier, Van der Stappen, De Rudder, Lemmen, Wolfers, Hoosemans, F. Dubois, Van Strydonck, etc., etc. »

* * *

La Commission des Monuments a rejeté le projet grotesque, qui lui avait été soumis, par nous ne savons quel fumiste, de polychromer, c'est-à-dire d'abîmer la belle *église du Sablon*. C'eût été un véritable crime. Cette bonne nouvelle réjouira tous les artistes en même temps que tous les gens intelligents.

Nous félicitons vivement la Commission des monuments de sa décision. Et nous espérons bien qu'elle s'opposera énergiquement dans l'avenir à toute entreprise de ce genre. On n'a déjà gâté que trop d'églises en Belgique par ces odieux peinturlurages. Il est grand temps de mettre fin à ce vandalisme injustifiable, qui est un véritable attentat à la Beauté. Tous les vrais artistes approuveront l'attitude de la Commission des Monuments. Le jour où elle se laissera corrompre ou bien se sentira impuissante à résister à l'invasion des barbares qui voudraient s'emparer de nos Monuments religieux, pour les abîmer odieusement, elle n'aura plus qu'à disparaître. Car, au lieu d'être une institution bienfaisante, elle ne sera plus qu'inutile et néfaste.

* * *

Sous le titre « De Tout », J.-K. Huysmans a réuni une série de pages d'art du plus haut intérêt. Nous recommandons vivement ce nouveau livre du célèbre écrivain catholique à nos abonnés. Nous en rendrons compte prochainement.

* * *

L'éditeur E. Deman vient de faire paraître en superbes plaquettes deux belles études d'art de notre collaborateur EUGÈNE DEMOLDER :

Trois contemporains : H. de Braecheleer, C. Meunier et F. Rops. Un volume in-4°, avec les portraits des trois artistes. Tirage à 300 exemplaires numérotés.

Constantin Meunier. Un volume in-4°, renfermant un portrait et douze reproductions des œuvres capitales de C. Meunier. Tirage à 500 exemplaires numérotés.

* * *

Accusé de réception : A. LICHTENBERGER : Père (Paris, Plon). — F. NICOLAY : Histoire des croyances, 3 vol. (Paris, Retaux). — P.-G. LONGHAYE : Dix-neuvième siècle. Esquisses littéraires et morales, 2^e vol. (Ibid.). — R. BAZIN : Les Oberlé (Paris, Calmann-Lévy). — A. VAN BEVER et LEAUTAUD : Poètes d'aujourd'hui 1880-1900, 6^e édition (Paris, Edition du *Mercur de France*). — H. DE RÉGNIER : Les amants singuliers (Ibid.). — A. DELACOUR : Le pape rouge (Ibid.). — A. MITHOUARD : Le tourment de l'unité (Ibid.). — E. LECOMTE : Vers une aube (Bruxelles, Lacomblez). J. MORGAN : Thérèse Heurtot (Paris, Plon). — LEROUX-CESBRON : L'étrangère (Ibid.). — G. GARNIR : La ferme aux grives (Paris, *Soc. d'édit. littér. et artistiq.*, libr. Ollendorf). — E. GROSSE : Les débuts de l'art (Paris, Alcan). — J.-K. HUYSMANS : De tout (Paris, Stock). — L. DESCAVES : La colonne (Ibid.). — E. DEMOLDER : Trois contemporains : de Braecheleer, Meunier et Rops (Bruxelles, Deman). — E. DEMOLDER : Constantin Meunier (Ibid.). — A. VAN HASSELT : Poésies choisies (Paris, Fischbacher). — H. JOLY : Sainte Thérèse (Paris, Lecoffre). — A. HATZFELD, A. DARMESTETER et A. THOMAS : Dictionnaire général de la langue française, précédé d'un traité de la formation de la langue, 2 vol. in-4° (Paris, Delagrave; Bruxelles, Schepens). — R. VAN BASTELAER : La rivalité de la gravure et de la photographie (Bruxelles, Hayez).



(Galerie ancienne et moderne, Florence)

(Photo' Alinari)

L'ADORATION DES BERGERS

GHIRLANDAIO

Messe des Bergers

Orgues

Elle arrive parmi les étoiles du ciel,
Parmi les lis de lune et les palmiers de gel,
Avec chanson de brise et de harpes... écoute!
Et de la terre au ciel déployée en vols d'anges
Portant sapins fleuris de cierges et d'oranges,
Elle arrive, — et c'est l'heure émouvante entre toutes.
La crèche avec l'Enfant s'illuminent en or,
Et la Vierge, debout et jointes mains, adore
Le divin Nouveau-né qui sourit dans ses langes.
Et de la terre au ciel ondulent les vols d'anges
Avec chanson de brise et de harpes... Il dort
Et l'âne avec le bœuf réchauffent son sommeil.
Mais du fond des vallons jà viennent flageoler
Les flûtes des bergers et les hautbois légers...
L'autel brûle, touffe de lis en plein soleil.

Introït

Bergers, quel est Celui que vous cherchez?
Il est nommé l'Ange du grand conseil
Et son regard fait pâlir le soleil.
Il est le Roi de gloire, et l'Univers,
Avec ses monts, ses plaines et ses mers,
Tremble en sa main comme un roseau léger.

Bergers, bergers, où L'avez-vous trouvé?
 A Bethléem, ainsi qu'il est écrit.
 Nous avons vu la Mère et le Petit,
 Mignon et dans une crèche couché,
 Tout nu, tenant pour sceptre entre ses doigts
 Un brin de paille, et frissonnant de froid...
 Mais des voix chantaient au ciel étoilé :
 Alleluia ! un Enfant nous est né !

Allez, bergers, annoncez la nouvelle.
 Un grand mystère ici s'est accompli.
 Le monde entier bénira Celui-ci
 Qui vient ouvrir les cieux de sa main frêle...
 Et donc, bergers, allez et proclamez :
 Alleluia ! un Enfant nous est né !

Kyrié

Seigneur Jésus, ayez pitié de nous,
 Maintenant que Vous êtes si petit
 Et que votre bouche frêle a le pli
 D'ignorer l'ombre et les péchés commis...
 Seigneur Jésus, ayez pitié de nous.

O Christ-Jésus, ayez pitié de nous,
 Voyez comme nous sommes prosternés
 Et jointes mains, avec des cœurs brisés
 Qui ne comprennent plus le fou passé...
 O Christ-Jésus, ayez pitié de nous.

Seigneur Jésus, ayez pitié de nous,
 Car Vous voulez en somme, n'est-ce pas?
 Que nous venions, puisque Vous êtes là
 Si souriant et nous tendant les bras...
 Seigneur Jésus, ayez pitié de nous.

Gloria

Et trillant d'or parmi les étoiles du ciel,
Et trillant d'or et de cristal parmi les claires
Robes de neige immaculée et de lumière,
Les harpes, sous des doigts de brise, son à son,
Pudiquement, énoncent l'absolu Frisson, —
Cependant que, joignant leurs ailes de lumière,
Annonçant la nouvelle aux quatre vents du ciel,
Parmi les lis de lune et les palmiers de gel,
Les séraphins brûlants soufflent dans les trompettes!

Noël! Noël! Or, assemblez vos blondes têtes
Et bellement faites risette à l'Enfant-Dieu,
Vous, les chérubins aux yeux bleus! Noël! Noël!
Notre-Dame la Vierge a les larmes aux yeux,
Parce que ses doigts joints tressaillent de bonheur
Et qu'Elle entend une musique dans son cœur,
Toutes les fois qu'Elle regarde le Petit
Qui est nu, potelé et frais, et qui sourit
Comme une rose et comme un oiseau dans son nid...

Noël! Noël! Or, approchez, vous, les bergers.
L'Enfantelet vous mande et, du haut de sa crèche,
Etend complaisamment sa petite main fraîche
Au-dessus de vos fronts humbles et résignés.
Noël! Noël! voici venu le temps de paix
Et de vivre en douceur et calme désormais,
Affectueusement, entre frères et sœurs,
Chacun selon la grâce aimable de son cœur...

Noël aussi pour la brebis aux pas rapides,
Noël pour l'âne simple et pour le bœuf stupide,
Noël pour les oiseaux sautillant sur le toit
Et voletant autour de la crèche parfois,
Tourterelles, pinsons, verdiers, mésanges bleues,
Rouges-gorges, serins, linottes, hochequeues...
Noël! Noël! c'est grande fête dans le ciel!
Maintenant tous les cœurs défont de tendresse,

Et les cloches sonnont, les cierges crépitant,
 Les ostensoirs parmi les nuages d'encens
 Et les cent mille bras levés dans l'allégresse
 Proclament la douceur unique de l'Enfant!

Graduel

L'étoile blanche au nimbe de rosée
 A rayonné sur la terre embrasée
 De haine rouge et d'ancienne rancœur...
 Qu'annonces-tu, étoile blanche et belle?
 Paix à présent aux hommes de bon cœur!
 Ecoutez bien, voilà la Loi nouvelle
 Et l'Enfant-Christ est le Législateur.

En ce temps-là, sellant leurs dromadaires,
 Les mages bruns aux turbans de velours
 Au firmament l'étoile saluèrent,
 Et les hérauts, frappant sur les tambours,
 Criaient au loin : « Voici le temps meilleur.
 Un signe heureux dans l'azur étincelle.
 Allons-nous-en chercher la Loi nouvelle
 Dont l'Enfant-Christ est le Législateur. »

Haines, fureurs, duretés, jalousies,
 Arrachez donc ces mauvaises orties
 Et tout cela qui vous fait mal au cœur ;
 Mais aimez-vous les uns les autres, telle
 En vérité, telle est la Loi nouvelle
 Et l'Enfant-Christ est le Législateur.

Credo

D'abord hautbois légers et flûtes de bergers
 Et gazouillis de mois de mai dans un verger,
 Car aussi bien ce n'est encore que l'Eglise
 Naissante, avec le charpentier à barbe grise,
 Notre-Dame la Vierge aux jointes mains fluettes
 Et les gais pastoureaux soufflant dans leurs musettes...

Mais voici retentir l'âpre appel des buccins!
Car ici c'est le sang de l'Eglise en fontaines
Jaillissant, comme un vin impétueux, du sein
Des vierges expirant au sable de l'arène,
Car ici c'est le sang de l'Eglise romaine
Qui fait monter au front du proconsul rêveur,
Mélancolique et las, une faible roseur...

Et voici résonner des trompettes de gloire!
Le concile assemblé tonne dans l'ombre noire
Et chasse à coups d'éclairs les nuages broyés,
Jusqu'à ce qu'en l'azur du ciel purifié,
Au-dessus des camails et des mitres gemmées
Et des bras étendus et des crosses levées,
Les dogmes éclatants et beaux prennent l'essor
Majestueusement, comme un vol d'aigles d'or.

O Seigneur Christ, nous avons cru et nous croirons!
La Foi brûle en nos cœurs en brasier d'incendie,
Et l'abîme, soufflant sa rage et sa furie,
Ne fera qu'attiser les rouges tourbillons...
O Seigneur Christ, nous avons cru et nous croirons!

Vous êtes Fils de Dieu, et nous le confessons!
Pourquoi chancellent-ils, ces Balthazars en fête,
Et tous ceux-ci, faux dieux, faux sages, faux prophètes?
Votre droite a dardé la foudre sur leurs fronts...
Vous êtes Fils de Dieu, et nous le confessons!

Gloire selon la chair, gloire selon l'esprit,
Nous ressusciterons, ainsi qu'il est écrit.
Nous attendons l'appel des trompettes suprêmes
Qui, soulevant des monts d'os et de crânes blêmes,
Feront huler vers les collines de Sion
L'océan éperdu des générations.

Gloire selon la chair, gloire selon l'esprit,
Alors vous paraîtrez, ô Seigneur Jésus-Christ,
Au-dessus des nuées, armé de la Balance.
Votre droite, en l'ampleur calme d'un geste immense,
Séparera, selon le verdict absolu,
La meute des damnés du troupeau des élus.

Gloire selon la chair, gloire selon l'esprit,
 Votre règne est sans fin, ainsi qu'il est écrit.
 L'enfer brûle, et le feu rugissant du supplice
 Dévore les péchés et les mue en justice.
 Le ciel soleille, immense, éclatant, radieux,
 Incendié par l'œil et par le cœur de Dieu.
 Et tous les saints, massés en profondes phalanges,
 Avec les millions et les millions d'anges,
 Et tout ce brasier d'or formé des cœurs élus,
 Et tout cet hémicycle étincelant acclame,
 Avec des yeux d'extase et des bras éperdus,
 Avec le roulement d'un tonnerre absolu,
 L'immuable splendeur du Triangle de flamme !

Offertoire

A l'autel où c'est comme en rêve,
 Parmi les nuages d'encens,
 Le prêtre des deux mains élève
 Le calice resplendissant.

En silence les cœurs fidèles
 S'épanouissent, quand soudain,
 En sourdine, les orgues frêles
 Font un jeu de flûtes lointain,

Font un jeu de flûtes qui semble
 Venir des monts de Bethléem
 Et qui papillonne et qui tremble
 Comme un bouquet de cyclamens...

Lors c'est bonne fête d'étrennes
 A l'Enfantelet rayonnant :
 Tourterelles aux blanches pennes,
 Agnelets, sonnailles sonnante,

Et tous les cœurs qui sont des roses
 Auxquelles la Vierge sourit
 Et que, tout heureuse, Elle pose
 Devant la crèche du Petit...

Sanctus

La terre est vaste, avec des plaines et des monts,
Avec des océans et des gouffres profonds.
Mais le Dieu trois fois saint trône dans la lumière,
Et la terre à ses pieds n'est qu'un grain de poussière.

Il a levé le doigt dans le firmament bleu,
Et voici qu'à l'entour de son doigt, les planètes,
Les soleils éclatants et les fauves comètes
Volent comme un essaim de moucherons de feu.

Les séraphins brûlants se voilent de leurs ailes
Et les archanges, beaux et purs comme des dieux,
Tremblent devant le Saint des Saints mystérieux
Où arde son Essence en foudres éternelles.

Gloire au Dieu trois fois saint qui descend parmi nous!
Gloire à cœurs haletants, à prosternements fous,
Gloire à clairons sonnans, à palmes remuées,
A tonnerres roulant au delà des nuées,
Gloire au Dieu trois fois saint qui descend parmi nous!...

Benedictus

Béni soit Celui-ci qui vient dans la lumière
Assumer le fardeau des crimes de la terre.

Béni soit Celui-ci qui vient parmi les fleurs
Et qui fait tressaillir éperdument nos cœurs.

Béni soit Celui-ci qui vient dans la rosée
Apporter le printemps aux âmes épuisées.

Voici qu'Il est venu comme un petit Enfant,
Voici que nous L'avons adoré en pleurant.

Sa bouche a prononcé des paroles pareilles
Aux lis pleins de soleil, de parfums et d'abeilles.

Oh! nous n'aurions jamais soupçonné de tels mots,
Et nos cœurs attendris sont brisés de sanglots.

Que soit béni l'Enfant plein de miséricorde,
Béni ce frêle Corps que cingleront les cordes,

Que soient bénies ces Mains que perceront les clous,
Bénis ces Pieds divins qui saigneront pour nous,

Béni ce Front très pur que la branche d'épines
Ceindra d'un diadème aux gemmes purpurines,

Béni ce Flanc, plus immaculé que le lis,
Qui sera constellé d'adorables rubis...

Oh! puisque Vous avez voulu, d'une caresse,
Nous faire défaillir de joie et de tendresse,

O Seigneur! agréez nos pleurs et nos frissons...
Vous êtes très suave et nous Vous bénissons.

Et qu'importe à présent la mort et la souffrance?
Vous nous avez rendu la robe d'innocence,

Vous nous avez rendu la paix et le bonheur,
Et des magnificat éclatent dans nos cœurs.

Agnus Dei

Agneau de Dieu, ô frêle Enfant couché
Entre le bœuf et l'âne dans la crèche,
Que votre main toute mignonne et fraîche
Efface en nous la tache du péché.

Agneau de Dieu, ô frêle Enfant chargé
Du faix pesant des crimes de la terre,
Que de vos yeux l'innocente lumière
Dissipe en nous les ombres du péché.

Agneau de Dieu, ô frêle Enfant, laissez,
De votre bouche aux fraîcheurs aurorales,
Laissez tomber en suaves pétales,
Laissez tomber les syllabes de paix.

Postcommunion

Il fait une douceur
Exquise dans nos cœurs.
Les paroles sont dites,
Les cierges d'or crépitent
Parmi l'encens du chœur.

Le silence est étrange...
Une paix sans mélange
A comprimé les cris,
On est parmi les lis.
On est parmi les anges...

Les yeux voilés de pleurs
Disent les âmes closes
En qui Jésus repose...
Il fait une douceur
A mourir de bonheur.

Orgues

Et maintenant, la messe dite, allez, fidèles,
Gardant ce souvenir en vos cœurs rajeunis,
Pareils à des oiseaux qui regagnent leurs nids
Avec des cris joyeux et des battements d'ailes ;
Et maintenant, la messe dite, allez en paix
Vers la vie attrayante et bonne désormais.
Voyez comme la neige au soleil étincelle,
Voyez la fumée bleue au-dessus des maisons,

Et comme expire, au pâle azur de l'horizon,
Le croissant vaporeux de la lune irréalée.
Et sentez ce bon vent qui mordille le sang
Et qui stimule en nous la bonne ardeur de vivre.
Allez, tout chauds du ciel encore et frémissants,
Allez, foulant la neige éclatante et le givre,
Allez vers le bonheur et le charmant Noël,
Parmi les pignons blancs et les palmiers de gel ;
Allez vers la douceur des fêtes de famille,
Vers le grillon qui chante et la lampe qui brille,
Allez vers les enfants et le bonhomme Hiver
Qui s'assied au foyer avec un sapin vert...
Hommes, femmes, vous tous de bonne volonté,
Allez! que ce soit fête et charmante gaîté!
Un Sauveur nous est né! Un Sauveur nous est né!
Un long tressaillement a traversé la terre,
Et les chérubins bleus chantent dans la lumière.
Noël! Noël! anges, chantez! cloches, sonnez!
Noël! Noël! tous les péchés sont pardonnés.

VICTOR KINON.



Bonnes Gens dans leur Petite Ville

ROMAN

—

I



EN cet après-midi de novembre, la tour de l'église primaire de Tiest entraît dans un ciel bas et gris. Massive et carrée jusqu'à son sommet inachevé, elle accusait des arêtes noires et rigides au-dessus des toitures du temple, mais bientôt, à mi-hauteur, les angles s'imprécisaient; puis elle fusait presque légère, en se perdant dans le brouillard... Un désir lointain, cher à un habitant de la petite ville, pouvait paraître réalisé. La tour ne prolongeait-elle pas sa flèche, jusqu'au vertige de la croix plantée sur le faite du clocher?

Déjà, dès les dentelures qui entouraient les auvents, la brume accrochait aux pierres en saillie une légèreté nouvelle, c'était comme une broderie que le vent agiterait bientôt, ou que des corneilles en s'envolant, si la cloche sonnait l'heure, allaient emporter par lambeaux au travers de ce ciel mystérieux.

— La tour achevée !

Monsieur Demans élargissait sa songerie. Les travaux de restauration interrompus depuis quinze ans, pouvaient être repris avec la volonté d'un homme décidé. Cet homme, il le trouverait !

Voici que Monsieur Demans marche plus vite, rempli de cette ardeur que donne l'espoir, surtout aux âmes un peu candides. Lui-même s'affaissait dans la réalité, en présence des obstacles que la vie dressait devant lui; son rêve, seul, n'avait jamais connu l'impossibilité de parvenir, malgré tout. Dans le domaine irréel, il atteignait des cimes d'héroïsme.

Monsieur Demans suivait les rues et les ruelles de la petite ville ; son regard était vague, il ne saluait pas les rares passants qui ne s'étonnaient plus de cet oubli des convenances ; des gestes soulignaient sa pensée... il affirmait, et sa main s'abaissait résolument... ou bien il répondait à des objections, et sa main traçait une ligne courbe depuis l'épaule gauche jusqu'au point extrême qu'elle pouvait atteindre, le bras raidi. Il fallut que son pied buttât contre un carreau soulevé dans le trottoir, pour le rappeler aux apparences ; alors, il sourit. L'avant-veille, Demans avait heurté cette même pierre, et comme l'avant-veille, il leva la tête et contempla, immobile, dans un ravissement, l'enseigne qui se balançait à la porte d'un cabaret. *Au Cochon heureux!* L'animal, peint sur la tôle, était un superbe représentant de la race porcine. Ventre, rose et blanc, il reposait sur une large assise, d'où sortait — au bas de l'épine dorsale — une queue tire-bouchonnante. Quoique vu de profil, cet heureux cochon tournait presque la tête en face du spectateur, et le groin levé il frôlait et aspirait goulûment des glands énormes suspendus à une branche, tandis que sa langue posait une appétissante tache rouge dans le tableau. La grand'rue s'allongeait devant Demans, arborant ses enseignes, et il avançait, le nez en l'air, entièrement à la joie de revoir *la Cloche d'argent* du pâtissier, qui sonne réellement les jours de grand vent, *le Moulin* du boulanger, dont les ailes tournent à la moindre brise, *les Trois livres* qui, dressés sur leurs pattes de derrière, gambadent comme de jeunes fous à l'entrée d'un estaminet où l'on danse, *l'Ours blanc*, féroce devant un verre à bière, *la Pompe*, annonçant la demeure du zingueur. Demans embrassait à présent tout le fouillis des enseignes, qui monte avec la grand'rue vers le marché, lui donnant joie et lumière, même par cette journée grise.

— Bonjour!

— Ah!... Bonjour Aubrie!

— Eh bien, on ne vous a pas vu...

— On ne m'a pas vu?

Demans, perplexe, réfléchit. L'idée point soudain :

— Sapristi, j'avais oublié cette réunion. Et tout s'est bien passé?

— Van Doornen démissionnant, il fallait craindre l'élection de Manster, qui n'a pas beaucoup de partisans à « la Société ». Vous savez ses idées avancées... Mais il est si intrigant! J'avais peur, je vous l'avoue... et vous n'étiez pas là...

— J'avais oublié, mon cher, j'avais...

— Vous aviez, comme à l'ordinaire, des distractions dignes d'un amoureux... N'allez pas si vite, Demans! Je rentre. M'accompagnez-vous?

Ils obliquèrent, gagnant une rue en pente douce, qui descendait vers la partie basse de la ville.

Aubrie reprit :

— Manster n'a eu que dix-sept voix, et c'est Pioot qui devient président.

Demans n'en éprouva pas une grande satisfaction. Ce Pioot était un avocat notoire, un beau parleur dont l'exubérance étonnait les habitants de Tiest. Quoiqu'il fut de toutes les œuvres pieuses, il aimait les propos osés après boire. Demans tolérait ces licences, car s'il ne goûtait pas les plaisirs favoris

de Pioot, il admirait sa robustesse bien flamande, sa taille large, son teint vermeil, qui eussent figurés avec honneur sur les toiles des vieux peintres patriaux ; Pioot avait les gestes et les paroles de ceux qui inspirèrent le génie ancestral... Cependant l'inquiétude de Demans perça dans cette question :

— Croyez-vous que Pioot ait des visées politiques ?

— Tiens, tiens ! Vous m'y faites penser. Peut-être s'est-il laissé élire, aujourd'hui, pour planter un premier jalon...

L'anxiété de Monsieur Demans fut complète. Si la tarentule électorale hantait le cerveau de Pioot, c'en était fait de son espoir. La tour ne serait pas achevée. Non, Pioot ne prendrait pas cette question à cœur. Demans en était si certain, qu'il exprima sa pensée à voix haute :

— Ce n'est pas l'homme qu'il nous faudrait au Conseil communal !

Et tandis qu'Aubrie s'arrêtait en faisant une grimace et, un peu courbé, frottait la main sur sa cuisse, son interlocuteur continuait de marcher, sans s'apercevoir qu'il n'était plus accompagné. Il fit ainsi une vingtaine de pas, puis, soudain, regarda avec surprise à gauche, à droite, et se retourna.

Aubrie approchait, clopinant, mais il portait la taille droite et tâchait de donner à son allure une contenance fière, malgré le malencontreux dandinement. Il vit qu'une dame allait passer près de lui et effila rapidement sa moustache, avant de décocher un coup de chapeau.

Les deux amis arrivaient dans ce coin de Tiest, que l'ancien Béguinage adornait d'un charme suranné. Quelques maisons gardaient des élégances abolies. Les façades en encorbellement déployaient le treillis des croix de Saint-André. Sous un dais, à l'angle d'une demeure, la Vierge et l'Enfant se blotissaient et souriaient ; une herse tenait la lanterne qui brûlait dévotement au pied de la statuette. Les corniches immenses versaient du recueillement aux fenêtres encadrées de l'appareil mosan.

Aubrie et Demans débouchèrent sur la place du Tilleul ; ils étaient dans le centre de la communauté religieuse. Les petites habitations, où vivaient jadis les pieuses filles, fidèles à l'exemple de sainte Begghe, bordaient en demicercle un terre-plein ; au milieu, l'arbre qui donnait actuellement son nom à l'endroit, élevait ses branches dénudées et reluisantes dans l'atmosphère humide. Les petites habitations, derrière le mur bâti devant chacune d'elles, avaient toujours l'air d'enclorre les existences d'autrefois. De la place, l'étage de ces retraites se voyait sous l'avancement des toits, et maintenant que les baies aux carreaux plombés n'étaient plus givrées par la blancheur des rideaux, chers à la pudeur des nonnes, Demans ressuscitait encore cette présentation du passé avec ses attributs de jadis. Il attendait qu'un huis s'ouvrit furtivement, et qu'apparussent les béguins clairs recouverts de la sombre faille. Il n'entendait pas qu'une marmaille tapageuse grouillait autour du Tilleul, ce quartier étant habité, aujourd'hui, par une population de travailleurs, il espérait que dans le clocheton de la chapelle voisine s'animent des sonneries fraîches, appelant toutes les recluses pour un renouveau de prières.

Un cours d'eau, au delà duquel s'apercevait la campagne, entre les arbres d'un boulevard, longeait la place. Comme Demans s'était retourné,

son esprit revint tout à coup dans l'époque présente. Il songea avec amertume, que le collègue échevinal projetait de remplacer la passerelle par un pont au-dessus de la rivière, afin d'éviter le détour que devaient faire les attelages arrivant de Wallonie, les jours de foire. Son époque était décidément bien triste... Ici, le pas sonore des chevaux, les jurons des charretiers... ce serait la profanation complète. Il étendit horizontalement les bras, les laissa retomber pesamment le long de ses jambes, il secoua sa tête blanche, pendant que son imagination cherchait le suprême moyen qui sauverait le vieux Béguinage du projet des administrateurs modernes.

Aubrie soufflait un peu, pendant les rêvasseries de son ami. Il le héla avec une moquerie sympathique.

— Allons, mon cher, nous rentrons... et regarde plutôt cette jolie fille!

Une ouvrière accorte les dépassa, non sans qu'Aubrie lui eût souri aimablement.

— Voilà ce qui nous rajeunit l'âme. Vrai, lorsque je puis regarder deux yeux brillants dans une frimousse appétissante, je me crois encore au service du roi, tandis que ton amour des antiquités...

— Rue Sainte-Catherine... interrompit Demans, qui lisait distraitement une plaque indicatrice.

— Oui, fit en riant Aubrie, elle est bien nommée puisque mes deux sœurs y demeurent. Tu ne veux pas te reposer chez moi?

— Merci... il faut que je m'occupe... Tu présenteras mes hommages à ces demoiselles.

Après que son ami fut rentré, Demans fixa l'habitation des Aubrie bien qu'elle n'offrit aucun caractère architectural. Mélancoliquement, il reprit sa marche vers le bout de la rue, où se profilait les volutes d'un pignon tourmenté, les obélisques et les niches de la chapelle du Béguinage; mais il oublia de la regarder.

Aubrie accrochait son pardessus à un portemanteau, en réprimant une plainte. Il n'était pas entré dans la petite pièce habituellement occupée par ses sœurs, et déjà l'une d'elles, Zoé, l'aînée de la famille, surgissait et l'apostropha :

— Toute la besogne est pour nous, les femmes, et surtout pour moi, car Rose ne m'aide guère. Pendant que je prépare la chambre du petit, que je veille à tout, vous vous distrayez, vous vous promenez. Les hommes sont tous les mêmes!

Aubrie la repoussa doucement, avisa un fauteuil et s'installa commodément. Puis, comme sa sœur répétait sur un autre mode ses plaintes, il déploya un journal et disparut derrière la feuille.

Quand il fut seul, il tira de sa poche une pipe et la bourra avec attention. Les premières bouffées ennuageaient la chambre, lorsque Rose entra :

Elle s'arrêta près de son frère, et aussitôt :

— Paul sera ici, dans trois jours!

— Et bien portant, regaillardi, plein de science!

— Il a été courageux! Renoncer à ses vacances, rester au collège pendant quatre mois, afin de regagner le temps perdu!...

Aubrie, en étirant lentement sa jambe :

— Ne t'étonne pas, ses pauvres parents étaient aussi des gens d'énergie. A la mort de sa femme, mon frère malgré ses revers de fortune — tous les malheurs s'abattaient sur lui — déclinait notre assistance. Je le revois entrant ici, j'entends encore ses paroles... « J'ai signé un engagement, je pars pour les possessions d'Afrique; i me reste un peu d'argent qui devra servir à payer l'instruction de l'enfant, voilà! » Je refusais... je le suppliais de reprendre ce portefeuille usé, qu'il avait déposé devant moi et qui m'arrachait des larmes. Mais il s'en allait. Six mois plus tard, nous recevions l'affreux avis officiel laconique et froid... Il avait déjà rejoint sa femme.

— Nous ne le reverrons qu'auprès du bon Dieu, dit Rose, en s'essuyant les yeux.

Et ainsi qu'il arrivait souvent, lorsque les chers disparus étaient évoqués, le silence rempli tout entier par ce dramatique souvenir, s'interposait entre leurs cœurs battant plus vite.

Zoé était revenue. Sur sa taille anguleuse à peine courbée, une tête aux apparences rébarbatives, portée par un coup long et maigre, remuait comme le battant d'une horloge.

— Encore assise, toujours assise ! Il est heureux que les deux tantes de Paul ne se ressemblent pas.

Elle toussa avec affectation : — Au temps de ma jeunesse, on ne fumait pas devant les dames. Victor, vous m'entendez ?

Aubrie lançait des bouffées de tabac, sans s'inquiéter de la remarque; cependant, ses lèvres remuèrent nerveusement, il allait répondre. Rose prévit des paroles aigres :

— Zoé a été souffrante ces jours derniers, elle se plaignait de la gorge. Il ne faut pas qu'elle soit indisposée pour le retour de Paul...

Le vieux garçon avait déposé sa pipe sur la cheminée, et haussait les épaules.

En ce moment, tous les trois, instinctivement, contemplèrent un portrait suspendu contre le mur et que la lumière pâle du jour, au travers d'un léger nuage de fumée, noyait d'indécision. C'était comme une figure de rêve qui s'évanouissait. Ses contours ne se précisaient plus; seules, sur la tache claire du visage, deux grandes pupilles les fixaient, dans l'immobilité résolue du regard.

— Il a ces yeux, dit Zoé, les beaux yeux de son père. Quand j'ai trouvé Paul, déjà abattu par la fièvre que l'on nous avait d'abord cachée, c'est ainsi qu'il me considérait.

Victor et Rose se rapprochèrent de Zoé. Elle leur répétait ce qu'ils avaient entendu tant de fois, mais leur émotion était toujours pareille :

— Je ne vous avais pas montré le télégramme, il vous aurait trop alarmés. Le préfet des études me reçut avec une gravité qui révélait déjà l'état du petit. Je montais les escaliers du grand collège... ils paraissaient sans fin. J'ai pu me contenir pour ne pas effrayer l'enfant...

— Il s'informait de nous, tout de suite, n'est-ce pas ?

— Oui, Rose, et puis il tomba dans le délire.

— Et nous venions vous rejoindre, épouvantés. Ah! dit Aubrie, je n'oublierai jamais ce voyage.

Leurs âmes s'étaient unies, ils ne représentaient plus qu'une même affection, un même dévouement en trois personnes, devant l'avenir de l'enfant, et chacun cherchait à percevoir les prunelles profondes, qui s'effaçaient, elles aussi, avec la chute du jour, pour les prendre à témoin d'un muet serment d'amour que ce mort devait entendre.

Rose rappela la convalescence, la première sortie dans la ville étrangère par une chaude matinée de juillet, puis elle exalta — pour la quatrième fois! — la vaillante décision de Paul, qui, afin de compléter ses études interrompues, se décidait à passer les vacances, là-bas.

Sa sœur n'intervint pas dans son récit.

Ce fut Aubrie qui, gaiement, remarqua :

— Décidément, nous n'avions pas besoin du mariage, pour aimer comme un père, comme une mère. J'ai vu notre voisine, Madame Laton, qui reconduisait sa fille au pensionnat, elle était moins triste que nous, à chaque départ de notre neveu!

— Vous eussiez mieux fait en vous mariant, répondit sèchement Zoé.

Rose restait silencieuse.

Zoé, reprise par ses occupations de ménagère, s'exclama : — La taie n'est pas encore mise à l'oreiller. Si Paul avait froid... Pensez-vous que trois couvertures suffiront?

— Mais Zoé, dit doucement Aubrie, le petit ne nous arrive que jeudi.

— Oui, et vous ne bougerez pas, et la besogne se fera d'elle-même, pendant que vous empestez la maison de tabac!

Son frère, qui s'était approché de la fenêtre et tambourinait sur le verre, remarqua : — Tiens, voilà qu'il pleut.

Le bruit de la pluie s'entendit aussitôt contre les vitres, et la chambre fut plongée dans une obscurité presque complète.

— Rose, allez prendre la lampe!

Rose sortit, obéissant à l'ordre de sa sœur.

II.

Tous les matins, aux coups de six heures, Rose luttait contre des instincts de paresse. Le lit était tiède, la rêverie s'offrait douce, et ses membres semblaient engourdis par les fatigues de la veille. Mais elle ne tergiversait pas longtemps. « Une, deux, trois! » Au dernier chiffre compté mentalement, elle se trouvait debout, et pour bien ouvrir la journée elle faisait un grand signe de croix. En novembre, l'eau était déjà froide dans l'aiguière; Rose frissonnait pendant qu'elle promenait l'éponge sur sa figure potelée.

L'eau chaude lui avait paru longtemps une volupté défendue. Pourtant, une fois — il avait gelé extraordinairement cette nuit-là — Rose, en voulant

remplir le bassin du lavabo, s'aperçut qu'il y avait de la glace dans son aiguière. Elle se décidait à appeler une servante. Penchée sur la rampe de l'escalier, le froid qui montait vers elle faisait claquer ses dents. Mais Zoé qui se levait toujours la première, s'était indignée de façon virulente, en apprenant que Rose demandait de l'eau chaude. Elle n'osa plus insister et trouva même, plus tard, la remontrance de sa sœur très juste, son exemple très méritoire. Elle s'excusa envers sa conscience, et ensuite vis-à-vis de Zoé. La belle énergie, celle qui rend les âmes fortes dans toutes les vicissitudes de la vie, elle ne sentait que trop, combien cette vertu manquait à sa nature pusillanime.

La flamme tremblante d'une bougie agitait les statuette de la sainte Vierge, de saint Joseph et de saint Antoine, sur une console d'acajou. Une armoire ouverte creusait un trou noir dans un coin de la chambre. Des chaises de paille étaient rangées le long de la muraille. Il y avait dans leur alignement un espace laissé vide par le siège sur lequel Rose posait ses effets, près du lit ; elle le remettait à sa place, aussitôt la toilette terminée.

Ce matin, les stores étant levés, Rose écarta les rideaux de la fenêtre, et voulut se rendre compte du temps qu'il faisait ; comme l'obscurité était complète, elle mit ses mains ouvertes contre ses tempes, et elle put s'assurer que des étoiles brillaient au firmament. « Il fera beau quand Paul reviendra. » Cette idée donnait à son cœur une douce joie. A vrai dire, puisque son neveu devait arriver le surlendemain, la prévision était aléatoire. Rose ne doutait cependant pas que le ciel fut clair et ensoleillé à cette date. Sa nature timide présentait des oppositions. Si Rose prenait une décision dans la vie pratique, il fallait que d'autres l'approuvassent, seule, elle n'avait jamais accompli un acte de volonté ; mais si son rêve la plaçait devant des incertitudes, elle trouvait instantanément une solution ; lui parut-elle excellente, Rose ne s'y attachait qu'avec le consentement de son frère ou de sa sœur. Dans la suite, elle aurait pu s'apercevoir, parfois, que leurs avis ne valaient pas le sien. Sa confiance et sa modestie étaient trop grandes, pour qu'elle se permit des réflexions pareilles. Donc le temps était beau, et le soleil brillerait sur Tiest, lorsque Paul descendrait à la gare... à moins que tantôt, Zoé ou Victor ne s'écriassent en lorgnant la nue, que le ciel annonçait sûrement de la pluie.

Dans les ténèbres de l'escalier, où la flamme de la bougie projetait son ombre démesurément agrandie et mouvante contre la muraille, elle descendait avec précaution. Au rez-de-chaussée, elle s'engageait, hésitante, sur les pierres mouillées du corridor, entre les seaux, les torchons et les brosses. Anna, la servante, saluait Rose sans interrompre sa besogne. Rose gagnait la cuisine et enlevait la cafetière du fourneau. Ici, c'était Marie qui, invariablement, depuis trente ans, lui disait : — Une heureuse journée, Mademoiselle ! Quand Rose se trouvait à table, Zoé entrait un instant dans la chambre ; son bonjour était bref, jamais elle ne tendait la main à sa sœur, mais tout de suite elle énumérait les besognes qui leur incombaient.

Victor ne se levait qu'avec la clarté du jour. Lorsque la nuit avait été bonne, il sifflotait en se versant une tasse de café. Malgré les remarques de Zoé qui lui reprochait ses grasses matinées, il bavardait, rappelait des aventures de garnison, quelquefois un tantinet égrillardes, quand ses rhumatismes l'oubliaient

complètement. Rose qui ne pouvait se résoudre à blâmer son frère, trouvait le moyen de ne rien entendre; elle s'absorbait dans des pensées favorites. L'aînée, au contraire, ne reculait devant aucun qualificatif, et à l'appellation de soudard elle ajoutait un luxe d'épithètes qui transportait d'aise le vieil Aubrie.

Aujourd'hui, les heures de la matinée furent consacrées à l'arrangement du salon et de la salle à manger; ces deux pièces situées du côté de la rue donnaient dans le corridor; vis-à-vis, près de l'escalier, s'ouvrait « le cabinet ». Les Aubrie dénommaient ainsi la pièce où ils avaient l'habitude de séjourner, elle communiquait avec la cuisine, et offrait des facilités pour le service. Le corridor, de dimensions exigües, qui partait d'un large porche, était éclairé par deux fenêtres au travers desquelles on voyait un grand jardin. Comme la plupart des maisons de maître, celle-ci était disposée de façon que l'occupant put avoir cheval et voiture. Une seconde porte cochère, aux vitres mates, aux carreaux bleus et jaunes, faisait face à celle de l'entrée, et sur la gauche le corridor conduisait aux chambres.

Zoé et Rose repoussèrent les volets du salon. Une odeur de renfermé saturait l'air; les murs, les meubles recouverts de housses blanches, le tapis fané, dégageaient ces relents de choses vieilles et humides. Un piano et un appui chargé de papiers de musique jaunis, remplissaient un angle du salon. Les housses ayant été enlevées, le velours rouge des chaises, des fauteuils et du canapé, rompit l'uniformité blanche de la pièce, car la tapisserie, qu'égayait jadis le feuillage d'or d'une vigne capricante, avait perdu ses dessins de vermeil; elle était uniformément pâle.

Soudain, le lustre à pendeloques fut touché par un rayon de soleil, et à travers les prismes de cristal scintillèrent les couleurs de l'arc-en-ciel.

Zoé guidait le travail de la servante, qui frottait les meubles dans le corridor et allait secouer le tapis à l'extérieur, Rose époussetait au hasard.

Une porte à deux battants séparait le salon de la salle à manger, dans laquelle un peu de leur vie se retrouvait. Chaque lundi, on allumait le poêle, et si un ami se rendait ce jour chez les Aubrie, on l'y recevait plus au large et avec une cordialité plus grande. Mais Zoé, Victor et Rose ne prenaient de repas dans cette salle, qu'à l'occasion de circonstances exceptionnelles. Deux glaces étaient le plus bel ornement des murs; longues et étroites, entre des colonnettes avec chapiteaux de cuivre, elles exhibaient dans la partie supérieure de l'encadrement à angles droits, en un enfoncement carré de l'acajou, un amour, innocemment indécent, qui agitait des fleurs et une banderolle. Souvent, un visiteur s'arrêtait devant les glaces, et reconnaissait leur caractère « empire » en joignant à la remarque des éloges. La présence hebdomadaire des Aubrie se révélait ici par certaines apparences. Le fauteuil de cuir où Victor s'acagnardait, gardait quelques creux et quelques renflements. Malgré l'ordre méticuleux de Zoé, des cendres de tabac s'introduisaient, parfois, sous le support de la pendule à globe, ou une aiguille à tricoter de Rose était oubliée sur un meuble, et puis le plancher peint se ressentait de la station des Aubrie aux mêmes endroits de la chambre, sa couleur disparaissait peu à peu, à cause du frottement des pieds; il en était surtout ainsi, devant le fauteuil de Victor.

Zoé fit préparer le feu. Elle ouvrit un buffet et choisit le linge de table. Elle donnait des indications touchant la vaisselle :

— Anna vous prendrez les verres étoilés. Ils sont très fragiles, vous serez prudente.

Se tournant vers Rose, qui se regardait distraitemment dans une glace :

— Nous inviterons, jeudi, Monsieur Demans.

Rose répondit par un signe d'assentiment, et fut prise d'un beau zèle :

— Dites-moi ce que je dois faire. Donnez-moi du travail, beaucoup de travail.

L'autre, après avoir réfléchi, s'exclama :

— Le parapluie qui devait être recouvert, on ne l'a pas rapporté ! Paul aura peut-être oublié le sien... Pensez donc, s'il pleuvait !

— Il fera beau.

— Qu'en savez-vous ?

Rose reconnut à l'instant son ignorance, elle déclara :

— Je vais aller le réclamer moi-même.

Sur sa robe très simple, qui dessinait ses formes restées rondes et fermes, Mademoiselle Rose avait mis un manteau bien ajusté à la taille. Son chapeau, avec des rubans de satin noir se nouant sous le menton en un large nœud, faisait ressortir son teint blanc et rose. A la voir si fraîche et souriante, ceux qui ne savaient pas son âge, ne lui eussent jamais attribué quarante-neuf ans. Sa démarche cependant était hésitante, une gêne arrêtait quelquefois ses mouvements ; Rose avait la vue basse, ses yeux un peu gros, pâlement bleus, offraient la bonté rêveuse de certains regards de myopes. Ses attitudes malhabiles ne manquaient pas de charme, elles paraissaient conserver des timidités ingénues. D'ailleurs, eut-elle les prunelles perçantes de Zoé, jamais elle n'aurait acquis l'assurance de sa sœur devant les aspects de la vie. Dieu avait façonné son corps, à l'égal de son âme.

Mademoiselle Rose sortit du magasin, et le marchand, en la reconduisant, lui affirmait que ses ordres étaient exécutés et que la commande serait portée à domicile.

Elle se tourna vers divers points ; elle tergiversa, immobile au milieu de la rue. On la saluait, et elle inclinait aimablement la tête, ne reconnaissant guère les passants. Un vent léger la caressait, elle le respirait avec délices. Les clartés, qui glissaient par moments entre les nuages, égayaient la blancheur des vieilles maisons badigeonnées ; l'irrégularité des toits rouges et bleus se découpait nettement sur le ciel ; ensuite, dans une saute brusque de lumière, les rues se prolongeaient en une atmosphère opaline, brouillant les visages de la ville.

A l'aventure, sans que sa pensée se posât, sans qu'un désir la conduisît, Rose se trouva sur la place du Tribunal.

A côté des petites charrettes attelées de grands chiens au poil roux, qui dormaient entre les brancards inclinés, des verdurières avaient étalé, devant elles, leurs nattes recouvertes des légumes de la saison. Les salsifis, les

carottes, les oignons, le céleri et les poireaux, parfumaient. Des paysannes présentaient des paniers remplis d'œufs, des amas de beurre appétissant. Rose se promenait parmi les étalages, curieuse et ignoranté. Zoé se chargeait de l'approvisionnement du ménage, connaissait les prix et surveillait les achats des domestiques. Rose fut interpellée; des propositions, avantageuses sans doute, lui étaient faites. Elle souriait à l'erreur des braves gens qui ne savaient pas son incompetence. Pourtant, une marchande avançait un gros bouquet de violettes et, Rose s'arrêtant, elle le lui mit sous le nez. « — Les dernières violettes, mademoiselle! » L'odeur était exquise, légèrement grisante; Rose l'aspira, et elle sentit descendre jusque dans sa poitrine, comme un cordial. Elle se ressaisit, un instant après. « Que dirait Zoé en voyant ces fleurs?... » Presque honteuse, elle s'en alla.

« Je vais rentrer... »

La petite ville, pendant les matinées, offrait quelque animation; les courses des ménagères; le mouvement provoqué par le tribunal, surtout aux jours d'audience correctionnelle, quand les prévenus des villages voisins avaient à répondre de leurs attrapades continuelles; l'habitude de ceux qui, vers midi, vont prendre la goutte au cabaret; tout cela, c'était un peu d'existence remuante avant l'assoupissement de l'après-dîner.

A peine Rose approcha-t-elle du Béguinage, que déjà les venelles étaient mortes. On n'entendait le bruit des voix, le pas des hommes, qu'aux heures où les tâcherons revenaient du labeur et gagnaient la place du Tilleul; l'écho des jeux d'enfants, autour de l'arbre, troublait seul, parfois, le silence des rues avoisinantes durant la longue journée. Mais le matin, dès l'aube, une clochette tintait à la chapelle du Béguinage, avant la messe. « Notre chapelle... », disaient les voisins, et, en effet, elle était bien aux quelques familles qui demeuraient dans un court rayon autour de son campanile ajouré. Ceux du quartier avaient l'autorisation d'y faire leur communion pascale. L'esprit de l'ancienne communauté, la solidarité et l'amour chrétien qui régnaient jadis dans ces lieux, liaient encore leurs habitants. Les inimitiés étaient choses inconnues entre eux; bien souvent, à des heures pénibles, les gens qui économisaient avec bonheur — ce bonheur d'amasser lentement et sûrement dans le calme des villettes! — vinrent en aide à des frères malheureux. Le Béguinage ne pensait pas toujours comme le restant de Tiest. On y gardait des traditions politiques et religieuses. Les allures des gens étaient plus graves et leurs actions plus réfléchies, et peut-être, si l'on exemptait de cette remarque une grosse rentière de l'endroit, Madame Laton, leurs costumes voulaient-ils s'harmoniser avec les briques vétustes des ruelles. Ici, maisons et maisonnettes n'étaient point peinturlurées d'ocre, de couleurs blanches ou rouges, et les vêtements, comme les pierres, avaient les teintes assourdies, tranquilles, presque pieuses du passé, qui s'attachait à chaque pan de mur. Les demeures de rentier, aux façades régulières, ayant remplacé les pittoresques logis flamands, prenaient dans l'air ambiant des aspects d'un charme désuet, d'une douce monotonie. La population ouvrière ne donnait pas dans les idées nouvelles. « Sans doute, les âmes des filles de Begghe prient pour nous. Le Béguinage est imprégné de leurs présences invisibles et bienheureuses. »

Rose formulait cette pensée avec reconnaissance et, dans la rue Sainte-Catherine, près d'atteindre sa maison, elle voulut entrer à la chapelle.

La chapelle était déserte. Rose prit dans sa poche une *Imitation de Jésus-Christ*, en petit format, qui ne la quittait jamais. Selon son habitude, elle l'ouvrit au hasard :

Il faut que vous appreniez à vous vaincre en beaucoup de choses, si vous voulez conserver la paix et l'union avec les autres.

Le souvenir de Zoé se précisa. Humblement, Rose fouillait les plis et les replis de sa conscience. Elle trouvait, chaque fois, dans la lecture de l'admirable livre, une leçon qui l'éclairait sur ses défauts.

Dans les bas-côtés, qu'ornaient des lambris curieusement sculptés, un homme marchait maintenant, s'arrêtait quelquefois pour examiner les panneaux et les pilastres des boiseries. Ses pas, qui résonnaient irrégulièrement, troublèrent Rose.

Elle se retourna, sans reconnaître l'importun.

Abandonnant la lecture de *l'Imitation*, elle pensa : « C'est un étranger ; il ne prie pas. »

L'inconnu était arrivé dans la nef, et lorsqu'il passa devant le chœur, il fit une gémulation en regard du maître-autel.

Rose se sentit satisfaite. Alors, comme il se détournait, elle crut voir Monsieur Demans.

« C'est lui... ce n'est pas lui... c'est lui. » Elle en était certaine. « Comment n'avais-je pas deviné?... Il aime tant les antiquités. » Puis, se replongeant dans sa lecture :

Si vous voulez être affermi et avancer dans la vertu, regardez-vous comme exilé et étranger sur la terre.

« Comme exilée... » Mademoiselle Rose réfléchit et pensa à tout autre chose, puis, soudain repentante : « Je veux dire trois *Ave* pour l'heureux retour de Paul. »

Les trois *Ave* ne l'occupèrent pas longtemps, et le bon Dieu dût bien s'en contenter.

Sans trop savoir pourquoi, elle se signa en hâte, se dirigea vivement vers la sortie et, dans sa précipitation, elle renversait une chaise.

Monsieur Demans, abandonnant les lambris, s'empressa, courut presque, et arriva, quand Rose était baissée.

Comme ils se redressaient, l'un et l'autre purent s'apercevoir que le sang leur montait vite au visage.

Rose, par respect pour le lieu où ils se trouvaient, n'osa point tendre la main à Monsieur Demans. Elle murmura : « Je suis si maladroite!... »

Pendant que Monsieur Demans, déjà seul, prolongeait un geste de protestation.

III

Marie avait ouvert l'*Économie Culinnaire* de Cauderlier, et, le front plissé, elle s'évertuait à retenir les diverses phases d'une préparation.

Anna contemplant, satisfaite, les cuivres jaunes et rouges, magnifiques de luisances, les étains aussi blancs que des casseroles étamées. Elle venait de ranger ces ustensiles sur des rayons, après le récurage. Afin de les faire valoir, elle avait découpé, dans des journaux, la dentelle de papier qui bordait ces rayons.

— Je crois que l'on ne pourrait plus ramasser un grain de poussière dans la maison.

Marie, sans répondre, jeta tout à coup son livre sur la table, dans un mouvement de mauvaise humeur :

— Le diable n'en sortirait pas. Cela ne ressemble point aux recettes de Mademoiselle Zoé, si claires, que je comprends en lisant d'un œil.

Après s'être recueillie, elle décida :

— Je ferai un pain perdu.

— Paul aime beaucoup le pain perdu.

— Oui, quand c'est moi qui le prépare ! Demandez donc à Monsieur Victor, comment il trouvait celui qu'on a servi chez Pioot, l'année dernière !...

Elle tira de son gros corsage un papier grasseyé. Un sourire élargissait ses joues rebondies, son bonnet remuait de gauche à droite :

— Le menu sera suffisant, je crois.

Son sourire perdurait ; elle se relisait ; enfin, après avoir plié son écrit :

— Portez le menu à Mademoiselle Zoé.

Elle regarda l'horloge, et sursauta, autant que le permettait sa corpulence :

— Dix heures, et rien sur le fourneau !...

Puis, reprenant tout son calme :

— Bah ! ils m'excuseront, quand ils sauront que j'ai dû soigner pour le petit.

Et sans trop de hâte, elle tisonna le feu, et s'occupa de faire bouillir la soupe.

Anna, qui rentrait, lui rendit le papier :

— Il paraît que c'est trop long...

Marie, en voyant le menu raturé, s'encoléra. Elle ne parlait pas, mais lançait des gestes d'indignation. Ensuite elle gémit :

— Ils le laisseraient mourir de faim, l'enfant ! Ne savent-ils pas, qu'à son âge, il faut une nourriture fortifiante et abondante ? Il devra se refaire, lui, si petit et si pâle !...

Anna, aussi, donnait tort à ses maîtres :

— Quand on est jeunet, pas plus haut que cela... (elle plaçait sa main au niveau de la table) vous avez raison... Pourvu qu'ils ne s'en repentent point !

— Toute la journée dans leur « cabinet », ils oublient que Paul n'est qu'un enfant. Ils n'ont plus d'appétit, eux, ils sont vieux !

Anna se dit que Mademoiselle Zoé et Marie « pourraient bien être de la même année », cependant elle garda cette réflexion.

Les domestiques soupirèrent, et dirent ensemble :

— Pauvre petit !

Puis elles reprirent leur besogne, remplies d'appréhensions.

Paul demeurait pour elles, le gamin qui vint passer tant d'heures chez ses oncle et tantes, alors que ses pauvres parents vivaient encore. La maisonnée caressait le bambin, le bourrait de friandises, s'extasiait à ses espiègleries. Son image, d'abord en robe bleue — sa mère l'avait voué à la sainte Vierge, dont il porta la couleur jusqu'à cinq ans — s'était lentement effacée. Mais le gamin, frisotté, un peu chétif en cette culotte qui découvrait ses mollets maigres, restait dans leur mémoire. A chacun de ses retours, les deux servantes étaient stupéfaites. Elles ne reconnaissaient plus le petit, tant il grandissait ; voilà qu'il allait être bientôt un homme. Elles répétaient, à l'infini : « Comme le temps passe ! » Ensuite venait le départ, la longue absence du neveu, et elles oubliaient ce qui les avait frappées, pour ne plus apercevoir, dans un coin de leur souvenir, que l'enfant à culotte courte, qui goûtait les sauces dans la cuisine, et ne s'attirait jamais de gronderies.

Ainsi que Marie l'avait prévu, le dîner fut servi tardivement, et personne ne se plaignit, parce qu'à la première réclamation de Mademoiselle Zoé, la cuisinière avait répondu :

— On peut bien se gêner, depuis si longtemps que nous n'avons plus vu le chéri ! Je croyais que nous l'aimions mieux.

Cette insinuation visait les plats supprimés sur le menu. Zoé fit semblant de ne pas comprendre, et rentra dans le « cabinet ».

Victor et Rose étaient attablés, leur sœur s'asseyait.

— Paul sera ici, demain. Nous sommes donc d'accord. Il fera ses études à Louvain.

Zoé ne protesta plus. Elle eut préféré une université de l'État, mais son frère avait tenu bon.

Rose ne disait rien, très satisfaite.

— Vous êtes toujours de mon avis, quant au choix de sa carrière ?

— Il deviendra docteur en droit.

Rose osa une remarque :

— Les avocats doivent avoir la conscience bien large... Notre neveu n'éprouvera-t-il pas des répugnances ?

— Oh ! vous, vous en feriez un curé ! répliqua Zoé, sarcastiquement.

Aubrie exposait ses raisons :

— Nous disposons de certaines influences. Le juge de paix est vieux ; si Paul pouvait le remplacer, il aurait le pied dans l'étrier. J'en ai rencontré plusieurs, qui, suivant la filière, arrivaient à la Cour d'appel, et qui étaient moins intelligents que Paul.

Ils furent unanimes, pour attribuer des aptitudes remarquables au futur magistrat.

Maintenant, Anna servait le dîner. Aubrie reconnut que le repas ne se ressentait point des émotions de la cuisinière. Son appétit, bien ouvert, le rendait joyeux. Malgré ses cinquante-cinq ans, il portait beau. Sa figure était à peine ridée, et ses yeux noirs, très vivants, gardaient un éclat de jeunesse; les pointes verticales de ses moustaches donnaient à sa physionomie une allure conquérante.

Rose, en le contemplant, lui opposa la figure de Monsieur Demans avec son expression de douceur, sous une abondante chevelure blanche, et cependant Monsieur Demans était plus jeune que Victor, dont les cheveux, portés « à la brosse », grisonnaient seulement.

Aubrie s'écria :

— Je serais capable de reprendre mon service! Vrai, quand mes rhumatismes me fichent la paix, je me demande si j'ai bien quitté l'armée, et si tantôt mon ordonnance ne m'apportera pas les instructions du colonel.

Ce rappel de la carrière qu'il avait abandonnée, forcément, à quarante ans, avec le grade de capitaine-commandant au régiment des lanciers, n'émut pas les deux sœurs. Rose avait regretté la vocation de son frère, craignant les dangers moraux qui entourent le soldat. Zoé tenait en médiocre estime l'état militaire, comme la plupart de ses compatriotes de Belgique, à cause de l'avancement difficile et de la solde restreinte dans ce pays toujours pacifique. Et puis, à son retour chez les vieilles filles, leur existence devint moins monotone. Malgré l'abus que Victor faisait de la pipe, Zoé jouissait de sa présence, et Rose pensait que les douleurs rhumatismales avaient été utiles à la sauvegarde de son âme.

Aubrie se versait largement à boire; le premier plat lui laissait cette satisfaction de l'homme bien portant qui, à table, se sent l'estomac encore dispos, et se prépare à la jouissance du rassasiement.

Le second plat occasionna une déception.

— Ce poulet est cru, remarqua Victor.

En toute autre circonstance, Zoé se serait précipitée dans la cuisine, pour morigéner la cuisinière. Aujourd'hui, elle se contenta de répondre :

— Vous n'avez pas de bonnes dents.

Et payant d'exemple, elle s'efforça de venir à bout d'un morceau filandreux. Rose, pendant ce temps, se félicitait que sa sœur n'eût point remarqué qu'elle ne s'était pas servie.

Un coup de sonnette, cassant et bref, retentit dans le corridor.

Ils se regardèrent, avec étonnement. Rose s'était effrayée.

— Une visite à cette heure... dit Zoé.

Et Anna traversant la chambre, afin d'aller ouvrir, sous le porche :

— Nous n'y sommes pour personne!

Le coup de sonnette avait ébranlé leur quiétude. Il prit très vite, dans la régularité de leur vie, l'importance d'un événement mystérieux.

— Ce n'est pas le garçon boulanger... Vous avez réclamé le parapluie de Paul? demanda l'aînée à sa sœur avec l'espoir, immédiatement déçu, d'une réponse négative, car tous les trois, craintifs, fixaient la porte. Elle allait s'ouvrir, ils le sentaient, sur un présage grave.

Anna fit tourner le bouton ; elle était devant eux :

— Un télégramme ! s'écrièrent-ils.

Aucun n'osait le prendre. Des images confuses, mais mauvaises, les assaillaient.

Anna, tout à coup, se mit à pleurer, et comme personne ne lui avait enlevé la dépêche, elle s'essuya les yeux du revers de la main droite, remuant devant son visage, le papier bleuâtre.

Zoé comprit son devoir.

Elle arracha le télégramme, le dépla fébrilement et le tint loin de son visage. Sa vue se voilait ; elle lut, enfin, dans un grand effort de volonté :

Reviendrai demain train onze heures.

PAUL AUBRIE.

— Il ne nous avait pas écrit l'heure de son arrivée ! hurla Victor qui s'esclaffa aussitôt.

— Mais oui, mais oui... faisait Rose, pleurant de joie.

— Vous êtes des imbéciles, vous ne pensez à rien ! cria Zoé.

Elle était furieuse contre elle-même et contre les autres. Une pareille distraction ! Des frayeurs aussi ridicules !

Une diversion s'offrit à sa honte : Elle se souvenait du poulet mal cuit, elle lança le télégramme parmi les verres et les assiettes, et fit irruption dans la cuisine.

Le bruit de sa voix était terrible et grotesque.

Aubrie aurait longtemps ri, s'il ne se fut aperçu, avec ennui, que sa digestion était troublée, et que l'après-midi serait pénible.

Rose remerciait le bon Dieu.

IV.

L'hiver tomba du ciel cette nuit-là, mais un hiver coquet avec du givre sur les toitures et aux branches des arbres, et un gai soleil les faisant scintiller. Les gens qui mettaient le nez à la porte, chassaient sous leur narine une petite buée, et se sentaient ravigourés. La gelée avait purifié l'air, limpide comme un cristal dans les hauteurs du firmament. Il semblait que le ciel se fut agrandi. Journée joyeuse !

Les magnificences d'automne donnent à la terre la beauté et la tristesse des dernières fêtes. Derrière l'or et la pourpre des feuillages, après la brise attiédie qui porte les senteurs des fleurs mourantes, soufflera le vent mauvais, grimaçant et dur ; il effeuillera les grands arbres, les fleurs seront brisées. L'amertume est dans la beauté de l'heure passagère.

Et cependant, les pluies ont sali l'horizon, la terre était noire, la bise sifflante, et voilà que les froidures fleurissent de charme toutes choses. Le boulevard de Tiest n'est-il pas, ce matin, orné de gros bouquets blancs où le soleil trille ses rayons ; les rues n'ont-elles pas un frisson de jeunesse, parmi les vapeurs ténues qui vibrent dans un coup de lumière

Ecoutez les gens qui passent : « Ah ! le bon temps, madame ! Ah ! la saine journée, monsieur ! » Voyez leurs figures : les nez sont un peu rouges, les yeux un peu mouillés, mais leurs poitrines se dilatent, leurs poumons s'activent, et leurs cœurs sont joyeux comme le jour

Il y a de l'illusion à croire que le soleil chauffe ; mais l'air est si calme, et les reflets argentés du givre intensifient la clarté de l'espace, lumineux comme au renouveau.

— Commandant, vous mettrez votre gros pardessus !

— Regardez donc, Marie, on dirait le printemps !

— Victor ne faites pas d'imprudences. (C'est Rose qui parle).

— Victor, obéissez, ou sinon vous vous repentirez. (C'est Zoé qui parle).

— Voilà, voilà. Je mettrai même mon foulard. Des matins, pareils à celui-ci, combien j'aimais courir les campagnes, sur le dos de Cocotte. Pauvre Cocotte, elle n'a pas survécu longtemps à mon départ du régiment. Ici, elle ne s'acclimatait pas. Plus de jambes, plus de cheval... Tiens, si Paul travaille bien je lui achèterai un cheval.

— Commandant, vous manquerez l'arrivée du train.

Zoé et Rose entendirent la prédiction de Marie.

La première dégringola l'escalier, aussi leste qu'une jeunesse. Un beau châle croisait sur sa poitrine plate, de longues boucles d'oreilles se balançaient de chaque côté de ses joues osseuses. Elle remuait les sourcils, plissait les yeux, en glissant ses doigts dans de gros gants de laine. Elle avait soigneusement lissé les bandeaux de ses cheveux gris, sous un chapeau brun, sobre et raide.

Rose qui venait de descendre, s'aperçut qu'elle avait oublié son mouchoir, et remonta quoique sa sœur lui eût crié : — Je vous prêterai le mien !

Zoé sortit avec Victor, sans l'attendre.

Dans la rue, l'atmosphère sapide les ondoya. Aubrie se sentait léger, prêt à courir, sa compagne négligea, quelques instants, l'attitude gourmée, qu'elle avait l'habitude de prendre comme demoiselle de qualité. Les Aubrie étaient de bonne famille, parmi les premières de la ville, on s'en apercevait aux saluts respectueux qui leur étaient adressés. Quand Rose les rejoignit, chacun occupa la place qui lui revenait. L'aînée marchait entre son frère et sa sœur, celle-ci tenant la droite.

Les petits bourgeois se retournaient pour les examiner ; leur endimanchement provoquait des curiosités. Aubrie qui venait de consulter sa montre, déclara qu'on arriverait à temps. Alors, leurs pensées heureuses les occupèrent plus librement. Rose unissait son contentement au bel aspect du ciel et de la terre ; elle voulut se rappeler une poésie qui s'appliquait à cette matinée d'hiver...

Tous les trois furent désagréablement surpris, au tournant d'une rue.

Madame Laton les accostait, et chacun connaissait et redoutait son verbiage.

— Mes chers amis, je vous envie ! Hier, j'ai reconduit ma fillette au pensionnat. Elle avait été indisposée. Madame Laton cligna de l'œil, en regardant Rose : — C'est de son âge, vous savez.

Personne ne lui répondant, elle commençait l'éloge de la superbe journée. Victor dut brusquer :

— Nous n'avons plus que quelques minutes, avant l'arrivée de Paul

Elle leur serra les mains, avec effusion :

— Je viendrai l'embrasser, votre gentil neveu !

Les Aubrie lui tournaient le dos, sinon Madame Laton les eût encore congratulés.

— Qu'elle aille au...

Un coup de sifflet interrompit Aubrie. La gare était devant eux ; ils l'atteignirent en toute hâte.

Sur le quai, le vieux garçon rassura ses sœurs :

-- Ce n'est pas le train de Liège.

Ils déambulèrent, au milieu des voyageurs, sans se parler.

Zoé, qui avait la vue perçante, remarqua, la première, un panache blanc dans le lointain. Rose clignota, s'efforça d'apercevoir la fumée de la locomotive, elle y parvint lorsque le bruit de la machine grondait déjà à ses oreilles.

Les gardes couraient aux portières : — Tiest ! Tiest !

— Le voilà ! cria Zoé.

Ils se précipitèrent vers le compartiment, d'où Paul, avant de descendre, promenait son regard sur le public.

— Mon oncle ! Mes tantes !

Ils s'embrassèrent et se réembrassèrent.

— Cornichon ! Cornichon ! répétait Aubrie, très ému.

— Tu as bonne mine !

— Vous vous portez très bien aussi. Et Anna et Marie ?

— Viens, disait Zoé, il faut prendre un commissionnaire, mais elle vit que trois hommes se disputaient la valise de son neveu. D'un geste, elle les sépara, et désigna celui qui paraissait le plus honnête : — Vous nous suivrez.

— Ta grande malle, Paul ?

— Elle me sera envoyée, demain.

Ils gagnaient la sortie.

— Monsieur Demans vit toujours ?

— Il est plus jeune que nous, gamin !

En dehors du brouhaha de l'arrivée et la première émotion étant passée, ils contemplèrent leur neveu à l'aise.

Vraiment, Paul se présentait bien. Il avait la tournure dégagée. D'une jolie taille, mince et gracieux, il marchait délibérément. Son assurance n'était pas démentie par ses yeux clairs — maintenant un peu espiègles — nuancés d'azur.

— Dieu me pardonne, tu as déjà de la barbe ! dit Zoé.

Sous son nez effilé, une légère mousse blonde estompait sa lèvre. Paul avançait, la bouche entr'ouverte dans un sourire qui découvrait ses dents blanches. Il s'informait des habitudes et des gens de Tiest.

— Vous allez encore tous les jours à « la Société », mon oncle ?

Les autres l'interrogeaient sur la façon dont il avait passé, là-bas, ses mois d'étude supplémentaires. A ce propos, ils ne lui ménagèrent pas leurs compliments.

Le joli garçon !... pensaient-ils, tous les trois, et ils regardaient avec un air de fierté aimable ceux qui les croisaient dans la rue ; Zoé avait complètement oublié son attitude de demoiselle de qualité.

— Comme nous allons vivre heureux ! Quand tes études seront terminées à l'université, tu reviendras dans ta chère ville, tu demeureras chez nous.

— Oui, oui, bon oncle. Paul avait des réponses détachées de toute préoccupation, l'avenir luisait, pareil à ce beau ciel bleu, sans un nuage.

Les premières ruelles du Béguinage déroulaient leurs contours ; les pignons grêles baignaient dans le soleil, les croisées à meneaux brillaient, une vieille âme familière riait dans les façades.

— Il est là ! Anna signalait, par cette exclamation, l'approche des Aubrie.

Les deux servantes s'étaient impatientées et venaient au devant de Paul. Marie s'essuyait déjà la bouche. Elles éprouvèrent une stupeur.

— C'est un monsieur !

Marie qui croyait l'embrasser, osa à peine lui prendre la main.

Paul les mit à l'aise, rappelant une espièglerie de jadis, et faisant se pavaner d'orgueil la cuisinière, tant il gardait souvenir de ses mérites culinaires.

— Il est toujours aussi charmant, confia Marie à Anna.

— Oui, mais comme il a grandi ! Et elle garda sa désillusion.

Paul, dans la maison, s'exclama : — Vous avez fait repeindre le corridor !

— Monte vite à ta chambre !

Ils le suivaient, un peu haletants.

— Oh, le charmant papier ! C'est vous qui l'avez choisi, tante Rose ?

— Nous l'avons choisi tous ensemble, déclara Zoé, conciliante.

— Et voilà un bureau, où tu pourras travailler à l'aise. Un bureau de consultation pour Monsieur l'avocat.

— Je serai avocat, avocat ! Il gambadait devant les bons parents, dont les figures restaient épanouies. Et soudain :

— Tante Rose, allons voir le jardin.

Paul l'entraînait. Victor avait ouvert la fenêtre, et quand il les aperçut dans le jardin :

— Tu sais, polisson, il n'y a pas encore de cerises !

Le cerisier de son enfance ! L'arbre sur lequel il s'était déchiré souvent les culottes, en y grimpant pour cueillir les fruits. Il paraissait couvert de fleurs, comme au joli mois de mai.

— Là, dans ce coin, tante Rose, vous m'avez grondé.

— Oh, je ne crois pas !

— Si, si, une seule fois !

— Et les bonnes œuvres, tantante, car je suis égoïste en ne pensant qu'à moi... vous dirigez encore les Dames des Églises pauvres ?

— Ces dames ont bien voulu me maintenir dans mes fonctions, et je m'efforce...

— Ta, ta, ta ! Avouez que vous leur rendez un grand service. Qui donc est plus dévouée que tante Rose !

Il entourait sa taille ; il l'embrassa de façon retentissante.

Zoé les rappelait.

— Monsieur Demans est au salon, venez vite.

Les mains tendues, souriant, Demans attira Paul, et sa barbe blanche noya le visage du jeune homme.

Ses yeux caressèrent l'heureuse famille, tandis qu'un pli mettait une petite amertume à ses lèvres :

— Voilà le bonheur! Il fit un geste circulaire qui désignait les quatre Aubrie.

A table, les conversations s'éparpillèrent dans une gaîté douce. Paul ne s'attachait à une idée que pendant quelques instants; c'était lui, qui menait la pensée des braves vieux, parmi les sujets les plus divers. Sa mobilité d'esprit parut à Monsieur Demans, semblable au vol du papillon dans un rayon de soleil. Il communiqua cette comparaison à sa voisine, Mademoiselle Rose, qui s'en imprégna, évoquant aussitôt le paysage d'été. Une inquiétude, pas bien grosse cependant, la traversa : « Paul serait-il assez sérieux? » Son neveu l'ayant regardée, mutin et charmant, comme s'il eut lu sous son front, Rose se sentit l'âme élargie; une tendresse, soudain indicible, palpita dans sa voix, dans son regard. Depuis l'arrivée de Paul, elle n'avait pas été aussi émue. Quand elle s'adressa ensuite à Demans, celui-ci se troubla. Combien les yeux de sa vieille amie étaient profonds, aujourd'hui, d'un rêve qui paraissait lointain, mais vibrant encore! Ils se complurent dans les paroles courtes que l'un donnait à l'autre, sans cesser de participer à la conversation de Victor, de Zoé et de Paul. Mademoiselle Rose lui demandait un très simple conseil, concernant une banalité de sa vie de fille pieuse. Demans l'accueillit, comme une offrande de sa confiance, et ses paroles furent tremblantes en répondant très simplement... Il trouvait le charme exquis, qui mettait autour de leurs propos quelconques, une lueur qu'eux seuls pouvaient apercevoir. Mais, chez Rose, c'était le bonheur du retour, l'atmosphère d'affection familiale, qui la disposait, pour la première fois de sa vie, à une effusion auprès de l'ami, sans qu'elle se rendit bien compte des sentiments qui faisaient lever davantage sa gorge...

— Ainsi, vous trouvez que l'œuvre du Patronage des jeunes filles peut prolonger désormais la leçon du soir, jusqu'à huit heures? Rassurerai-je les dames qui instruisent ces chers enfants?

Elle avait renouvelé sa demande. Elle regardait Paul, avec le ravissement d'une mère, et elle attendait, impatiente, la voix de Demans; une langueur l'enveloppa pendant sa réponse, et cependant l'ami ne parlait que pour se répéter; mais les inflexions de ses paroles furent de nouveau tièdes, mollement enveloppantes, et tout à coup Rose se raidit, regarda devant elle, les oreilles bruissantes. Demans venait d'ajouter, sans transition :

— ... Mademoiselle, vos cheveux blonds... c'est toujours le printemps, et qui côtoie l'hiver, hélas, la neige de mon front...

Qu'allait-elle dire? Mon Dieu, comme son cœur martelait sa poitrine! Elle voyait Zoé et Victor et Paul, aux visages qui souriaient; leurs propos animés remplissaient d'éclats joyeux cette chambre. Et elle était prête à pleurer...

La porte s'ouvrit, Anna vint annoncer :

— Monsieur Pioot désirerait vous voir.

— Introduisez-le au salon. Victor nous allons prendre le café. Votre bras, mon cher Monsieur Demans.

Puisque Demans ne l'avait pas entendue, Zoé lui toucha l'épaule :

— Ce sont toujours les antiquités, qui vous rendent si distrait ?

— Oh, non ! Il mit une ferveur dans sa négation.

— Vous avez maintenant d'autres amours ?

Il fit une figure drôle, ses doux yeux s'effarèrent, et Zoé pensa que les facultés du vieil ami déclinaient.

Dans le salon rouge et blanc, deux lampes sous des abat-jour transparents glissaient une clarté fine sur les meubles et jusqu'à la tapisserie déteinte, mais des tasses dorées, des cuillères de vermeil, dans un plateau de laque noire, châtoyaient entre les deux lampes.

Ils quittaient tous la salle à manger où l'obscurité commençait à s'épandre, et ils ressentirent ici, comme une chaleur nouvelle de cordialité.

A peine Monsieur Pioot fut-il introduit, que Zoé prit une tasse et la lui offrit. Il tenait la fine porcelaine dorée, qui reluisait à ses doigts, et son visage au-dessus de son torse large sanglé, dans une redingote, s'éclairait aussi de rutilances. Les salutations avaient été affables ; le nouveau venu félicita les Aubrie, à propos de leur neveu. Une sympathie régnait. Pourtant Monsieur Demans se tenait à l'écart.

— Je n'irai point par quatre chemins ; je sais que vous êtes des amis. Un siège est devenu vacant au conseil communal ; je serai candidat à la prochaine élection, et j'ai l'honneur, commandant, de vous demander votre voix.

— Elle vous est acquise Pioot. La politique ne m'intéresse guère, mais vous êtes des nôtres.

— Du parti le plus religieux, ajouta Rose.

— Du parti le plus modéré, spécifia Zoé.

— Mon compétiteur serait, assure-t-on, Manster. Il suffit de le nommer, pour que chacun sache à quoi s'en tenir.

Monsieur Demans ne se rapprochait pas. Pioot s'en aperçut, et rondement :

— Mon vieux camarade, j'aurais été chez vous, mais puisque j'ai la chance de vous rencontrer...

Demans marcha vers lui.

— Eh bien ! c'est un beau rôle qui vous incombe, vous relèverez enfin le niveau des séances municipales ; je vous recommande...

— La défense des grands principes qui ont fait notre honneur et notre gloire. La protection de l'âme de nos enfants, dans la question de l'enseignement... Il s'était redressé, et sa voix de stentor éclata. De sa main restée libre, il gesticulait avec fougue.

On fut étonné de voir Demans l'interrompre, en arrêtant l'essor de son bras, si bien que Pioot se tut.

— Oui, oui, vous exposerez votre programme, après tant d'autres. Mais vous devriez être, enfin, celui qui comprend et fait comprendre, que le rôle de l'administration ne consiste pas seulement dans la défense des bons principes, dans l'organisation économique et intelligente de tous les services... Elle a également une mission de beauté !

Pioot le regardait, les yeux ronds, et Zoé lui présentant un petit verre de fine champagne, il déposa sa tasse de café et avala, d'un trait, la liqueur ambrée.

— Tiest, son ancien Béguinage, l'enceinte romaine dans la plaine où flotte encore le souvenir de César, les débris de nos remparts défendant la cité au moyen âge et qui s'effritent chaque jour. Voilà, ce qu'il faut sauver de la pioche utilitaire, si nous voulons prolonger notre vie au delà de cette époque veule. Et les vandales sont à nos portes!

Jamais Monsieur Demans n'avait exprimé ses idées aussi véhémentement. Les Aubrie furent stupéfaits. Rose avec une admiration secrète dans le cœur, n'en revenait pas.

Pioot se versa, lui-même, un deuxième verre de cognac : — Fameux, dit-il, en claquant la langue. Il n'était plus impressionné par la sortie de Demans. Sa roublardise apparut : — Nous tâcherons d'unir l'utile à l'agréable. Quel artiste vous faites, vieux camarade! Hé! Hé! C'est qu'il n'a pas tout à fait tort!

Demans était exténué. Sa gorge se contractait; des palpitations l'opprimaient. Il prit d'une main tremblante le cigare que lui tendait Victor, et s'affala dans un fauteuil. Des projets héroïques traversèrent son imagination, et il n'entendit plus personne.

Paul le contemplait d'un regard interrogateur. Un étonnement se marquait dans ses sourcils relevés; son esprit s'attachait tout à coup à la vision confuse d'un inconnu mystérieux, dont on venait de lever un voile devant lui.

— Les idées de Demans sont enracinées, répondait Victor à Monsieur Pioot. Mais vous pouvez compter sur lui, je vous en réponds.

Zoé était méconnaissable aujourd'hui. Le sans-gêne du visiteur, qui considérait avec insistance le flacon de cognac, l'amusa, et elle remplit encore son verre.

— Le coup de l'étrier! annonça Pioot.

Et pressant et secouant des mains :

— Vous verrez que tout le monde sera content. Je donnerai satisfaction à tous.

— Oui... si tu es élu! grommela Demans, qui avait quitté son fauteuil.

Rose seule l'entendit; son frère et sa sœur reconduisaient Monsieur Pioot jusque sous le porche.

— Mon ami, deviendriez-vous vindicatif?

Elle souriait :

— Vous savez bien qu'il sera le représentant de la bonne cause.

— Fut-il le pape, je le combattrais!

— Oh! vous voulez rire?

— Non!

La réponse catégorique de Demans brutalisa Rose. Blessée et craintive, elle chercha son regard sans le rencontrer.

Paul assis au fond de la pièce, inattentif à leur conversation, suivait les volutes d'une cigarette. Après les fantaisies légères qui l'animèrent, un rêve agrandissait et calmait sa pensée.

Victor et Zoé rentrèrent vivement. A leur attitude, à leurs physionomies perplexes, on voyait qu'il se passait une chose imprévue et considérable.

Victor, mi-sérieux, les prévint :

— Monsieur Manster fait certainement une tournée électorale. Quand Pioot nous a quittés, j'ai mis un instant la tête à la porte... Manster passait, il m'a salué très bas. Vous verrez qu'il sera bientôt ici.

— Vous ne pouvez le recevoir.

Rose prononça ces mots avec énergie.

Une pointe de malice brilla dans le regard de Zoé :

— Soyons aimables ; nous ne serons pas excommuniés pour si peu, ma sœur.

— Vlan ! On venait de sonner et Victor esquissa, en même temps que son exclamation, un geste résigné.

Ils furent silencieux et entendirent un bruit de pas qui se rapprochait.

— Monsieur Manster ! annonça la servante, en introduisant le visiteur.

Ils chuchotèrent un bonsoir discret. Une désignation menue de Zoé engagea l'étranger à s'asseoir.

Victor toussa, Rose se mouchait, Zoé regardait les bouts de ses bottines. Paul et Demans fixaient le nouvel arrivé, curieusement.

Monsieur Manster parla. Sa voix était fêlée et d'une émission contenue :

— Je suis heureux que certaines circonstances de la vie permettent parfois l'espoir d'un rapprochement entre gens honorables ; des malentendus peuvent séparer, momentanément, ceux qui étaient faits pour s'entendre. Je ne me crée point d'illusions : vous ne me connaissez pas. J'ai souffert... beaucoup souffert...

Les Aubrie pensèrent que la dernière affirmation était véridique, en examinant cet homme si pâle et si maigre, dont la face blafarde paraissait sortir d'un étui noir. « Sans doute, il a une infirmité... », se dirent-ils. Et ses yeux bridés, à peine ouverts, qui ne regardaient jamais personne en face, et ses lèvres courbées vers le menton aigu, son front bas qui fuyait aussitôt vers l'occiput dénudé, semblèrent moins vilains, à cause de cette triste mine de malade.

— ... J'ai beaucoup souffert de la méchanceté des gens. Moi, qui voudrais écrire sur mon drapeau : « Tolérance !... », on me reproche un esprit de persécution. Je désire le bien, dans la concorde et la liberté de tous les citoyens ; le respect de toutes les consciences, le règne de la justice...

Demans, qu'une idée tourmentait, l'interrompit :

— Voulez-vous aussi l'achèvement de la tour ?

Les Aubrie rirent franchement à cette question inopinée. Elle rompit presque la glace, et chacun se félicita de l'intervention du vieil enfant.

Manster ne s'était pas déridé ; il continua d'un ton sentencieux :

— Je veux aussi le règne de l'art. C'est le propre d'un esprit émancipé, de travailler à sa réalisation dans tous les domaines.

Il espéra une réponse, et se recueillit.

— Celui qui s'attacherait à ce noble but aurait bien mérité de la cité ! proclama Demans.

Et il avait des yeux audacieux et une voix halotante, parce que l'émoi le reprenait.

Sur le même mode contenu, Manster acheva :

— Toutes les bonnes œuvres ont également ma sympathie. Qu'elles se réclament de mon appui ! Je ne distingue pas entre les pauvres, et quand une nouvelle entreprise, dans le domaine de la charité, s'annonce sous de sûres auspices, j'y applaudis de tout cœur.

Il tourna sa tête malsaine et sournoise du côté de Mademoiselle Rose. Celle-ci rougit, mais ne dit rien. Il insista :

— Le Dieu de charité, ce Dieu auquel nous croyons tous, doit aimer ce logis.

Zoé remua sur sa chaise, et consulta sa montre.

— Je n'abuserai pas de vos instants précieux. J'aurais voulu me découvrir davantage, vous dire mon patriotisme, mon amour pour notre belle armée que j'espère plus grande et plus forte... Peut-être devrai-je prochainement abandonner de chères habitudes...

— Vous serez candidat à l'élection communale ?

Victor posait cette question à la bonne franquette, sans une intention de raillerie, mais plutôt afin de placer à son tour quelques mots. Zoé ne réprima pas un sourire.

Manster s'étant levé, se plaignit sourdement :

— A mon corps défendant, je devrai me soumettre au désir de mes amis. Maintenant vous savez ma vie et ses aspirations. Je serai l'esclave des principes qui la guidèrent toujours.

Il s'inclina profondément, et sortit à reculons.

Zoé eut un rire sonore :

— Allons ! l'existence est encore bienfaisante, puisqu'elle offre des aspects si divers et si réjouissants. Toi, Paul, tu étudieras bientôt la philosophie, c'est une science que je te recommande, mon garçon.

— Manster est un homme intelligent, remarqua Victor.

— D'autant plus dangereux, ajouta Rose.

— Entre Pioot et lui, quelle différence cependant !

Et Demans prit congé sur cette constatation, en leur souhaitant une bonne nuit et en réembrassant le neveu ; tout cela avec fébrilité. Dans l'embrasement de la porte, il s'arrêta :

— Je me mets en campagne, demain, et nous verrons bien si l'odieux utilitarisme sera toujours vainqueur !

Une angoisse serra le cœur de Rose. Victor bourra tranquillement une pipe, il ne s'étonnait plus :

— Cela lui passera, bien vite, cette lubie !

Zoé débarrassait la table :

— Comme je me suis amusée !

Paul s'assit devant le piano, et réveilla ses accords grêles.

— Joue la *Brabançonne*, gamin !

Aubrie effila ses moustaches et bomba sa poitrine, en se regardant dans la glace, au-dessus de la cheminée.

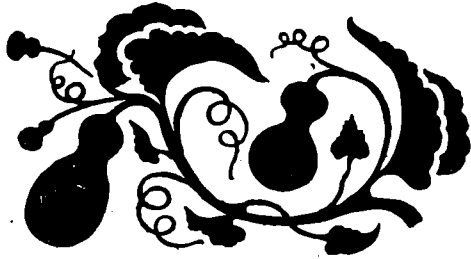
Rose, qui se délivrait petit à petit de ses appréhensions, demanda timidement :

— Connais-tu le cantique de Lourdes ?

Et la romance pieuse succéda à l'air martial, et les notes chantèrent jusque bien avant dans la nuit, entre les vieux murs étonnés.

(A continuer.)

GEORGES VIRRÈS.



La Divine Comédie

de Dante Alighieri

M. Amédée de Margerie vient de nous donner une admirable traduction en vers de la *Divine Comédie* (1). C'est, il nous le dit, et on l'en croira sans peine, l'œuvre d'une vie entière. Œuvre de courage et de foi, comme on n'en fait plus guère dans nos temps de production hâtive et d'activité éparpillée. C'est presque un lieu commun qu'une traduction en vers français est chose impossible. Et qu'est-ce donc quand celui qu'il s'agit de traduire s'appelle Dante Alighieri, c'est-à-dire le plus intraduisible, le plus ésotérique de tous les poètes, dont la pensée se voile de son propre éclat, comme les bienheureux de son paradis se voilent de leur propre lumière; dont le style, d'une personnalité si intense, semble à première vue présenter des énigmes au lecteur, dont le rythme même, savant et compliqué comme aucun autre, enferme pour ainsi dire l'idée dans l'étroit et indestructible tissu de ses mailles d'or. Ceux qui avaient tenté l'entreprise avaient péri victimes de leur témérité; leurs noms écrits au frontispice de l'œuvre y sont comme au pilori. Les lecteurs qui ont souvenance de la lamentable traduction rimée de L. Ratisbonne diront si j'exagère. Il semble que ce soit surtout pour les traducteurs de Dante qu'a été fait le proverbe italien : *Traduttore traditore*.

M. de Margerie ne s'est pas laissé décourager par l'insuccès des tentatives antérieures. Ayant, comme il l'a fait, vécu toute sa vie dans l'intimité du grand Florentin, il avait le droit de croire qu'il possédait assez la pensée du

(1) DANTE : *La Divine Comédie*, traduction en vers français, texte italien, introduction et notes explicatives, par Amédée de Margerie. Paris, Victor Retaux, 1900; deux volumes in-8° de LXXXVIII-382 et 507 pages.

maître pour pouvoir espérer un meilleur succès. Il ne s'est fait aucune illusion sur les difficultés de la tâche, lui-même les expose avec verve et *humour* dans sa préface, et c'est justice de dire qu'il les a surmontées dans la mesure où c'était possible. Sa traduction nous rend fidèlement l'œuvre du poète avec la grande allure de sa diction et le mouvement harmonieux de son rythme. M. de Margerie a trop de tact littéraire pour avoir pensé à reproduire toute la complication de ce dernier; il a recouru à un procédé en quelque sorte transactionnel, c'est-à-dire qu'il a gardé la coupe des tercets, mais qu'il a renoncé à la *terza rima*. L'emploi des rimes plates se succédant toujours deux par deux, et se présentant alternativement en tête et à la fin de chaque tercet, produit ici une combinaison qui rappelle, dans une certaine mesure, le rythme dantesque et ne laisse pas d'en donner au lecteur une impression plus ou moins heureuse.

C'était tout ce qui pouvait être tenté pour faire passer au moins en partie, dans une traduction, le merveilleux réseau des rimes dantesques : aller plus loin, c'eût été de la témérité, c'eût été même un manque de goût, et M. de Margerie a su s'en préserver.

J'ai écrit que cette traduction est admirable et je ne m'en dédis pas, encore bien que je sois loin de ne pas en voir les imperfections peut-être inévitables, des tournures obscures ou gauches, une littéralité parfois excessive. Mais qu'importe? Ce que je puis affirmer, c'est que cette traduction de Dante, plus qu'aucune de celles que j'ai maniées (1), vous fait éprouver la jouissance de l'original. Et c'est pourquoi je dis aux lecteurs de *Durendal* : *Tolle, lege!* Voici un livre qui vous fera pénétrer dans l'intimité d'un des plus merveilleux génies poétiques qui aient paru dans l'humanité. Il écartera pour vous la plupart des obstacles qu'on rencontre quand on l'aborde sans une longue préparation; il vous ouvrira sans effort toutes les portes qu'il faut franchir pour pénétrer dans ce sanctuaire mystérieux de poésie qui s'appelle la *Divine Comédie*. Si, sous la direction du guide expérimenté qui vous en expliquera les merveilles, vous apprenez à les admirer, votre éducation esthétique sera faite; si, au contraire, vous quittez le *poème sacré* sans être parvenu à y trouver du goût, alors dites-vous bien que la poésie est pour vous un livre à jamais fermé, et *soyez plutôt maçon!*...

Je voudrais, puisque M. de Margerie m'en fournit l'occasion, dire aux lecteurs de *Durendal* pourquoi ils doivent lire la *Divine Comédie*. Ce sera le sujet d'une étude que je leur offrirai, s'il plaît à Dieu, dans la prochaine livraison.

GODEFROID KURTH.



(1) Je parle, bien entendu, des françaises. D'autres langues sont moins rétives, l'allemand et le flamand en particulier.



(Galerie ancienne et moderne, Florence)

(Photo Alinari)

LA NATIVITÉ

FILIPPO LIPPI

Guido Gezelle

(Suite)

—
Écoutons prier Gezelle :

Jesu = Jésus

—

Jésus, abandonné de tous, — secourez ma pauvre âme — car je suis si miséreux — moi qui compte tant d'amis.

Merci, de ce que, rebuté — vous ne vous êtes pourtant jamais lassé — mais avez attendu, mon Jésus — que je fusse las des autres;

de ce que vous avez persisté à — frapper à mon cœur — exhalant votre plainte amère — : « Ah ! ouvre-moi donc la porte ! »

Eh ! il me faudra rougir de juste honte — pour ce que vous daignez vous emparer de force d'un cœur — et réclamer une place — dont je vous ai moi-même expulsé !

Le monde ferait fi — d'un pareil amour — et chacun dirait — que c'est folie.

Jésus, délaissé de tous — venez en aide à ma pauvre âme — car je suis tout penaud — et ne vois pas d'issue.

Vivrai-je ? Mourrai-je ? — Serai-je privé de la contemplation de votre face adorable — et ne vous rendrai-je hommage que par mon châtement — loin de vos enfants ?

Oserai-je réitérer des promesses — que dès demain je foulerai aux pieds, plus méchant que jamais — vous abandonnant de nouveau ?

Laissez-moi me jeter dans vos bras — car, pour m'appuyer sur moi-même — je n'ai rien et ne sais rien faire — que le péché que vous voyez.

Jésus ! je me sens défaillir ! — Tomberai-je entre vos bras vengeurs ?... Ah !... Jésus ! Jésus ! je remets, — mon âme anxieuse entre vos mains !

La prière suivante n'est-elle pas naïve comme celle d'un enfant?

Jesu, waar 't den mensch gegeven

Jésus, s'il était donné à l'homme...

Jésus, il s'était donné à l'homme — de vous prier une seule fois en sa vie — oh! comme il prierait, Seigneur!

S'il n'y avait un jour qu'une seule église — tout à fait isolée, loin de tout bruit — où un seul homme pourrait pénétrer — oh! comme il prierait, celui-là!

Mais vous daignez nous contraindre à implorer — journallement aide et secours, — et vous écoutez, et êtes sans cesse aux aguets — pour savoir si vous ne nous entendez pas prier!

Vous nous ordonnez, et nous le devons (dites-vous), de nous jeter à vos pieds avec des prières — à chaque instant que vous nous octroyez la vie.

Pourquoi donc est-ce, hélas! si rarement — que je viens remplir mon devoir? — Vous, qui voyez tout mon cœur : — je n'ai, certes, pas mieux prié que les autres?

Car elles sont si minables et si pauvres — mes prières; presque nulles — sont les demandes que je vous fais : — vous en êtes sans doute las depuis longtemps.

Et, pourtant, oh! Jésus — débonnaire, vous payez de tant de richesses — ce qui a peu de valeur — lorsqu'on donne ce peu avec toute son âme!

Que de fois j'ai expérimenté — comme vous savez panser — les brûlantes blessures de mon cœur — quand je vais à vous.

Oh! oui... mais des dix lépreux — neuf furent sans honte — un seul revint — vers Celui qui guérit son mal.

Et je me suis conduit, moi, — comme les neuf, et non comme le dixième, — j'ai oublié, mon Jésus, la reconnaissance — que je vous dois.

Voulez-vous encore de moi, est-ce trop tard? — Puis-je encore me convertir et me sauver? — Me revoici, alors, Jésus — faites que je vous reste fidèle.

Je veux à l'instant, dès aujourd'hui — vous assaillir de prières. — Jésus, je vous prends à témoin — aidez-moi, et faites que je puisse prier...

Je veux travailler, me reposer, lire et apprendre — au nom du Seigneur — C'est la prière, qui donne la vie — c'est la prière, qui rend douce la mort.

La « méditation » suivante n'est-elle pas d'une envolée superbe?

O 'k sta mij zoo geren

Oh! que volontiers je me tiens debout!

Oh! que volontiers je m'arrête debout au milieu des champs — à contempler les profondeurs du ciel! — Alors mon cœur grandit et je frémis : — oh! je sens alors que je ne suis pas de la boue...; — je suis un esprit, je suis roi, je suis maître de l'univers, — je suis noble, je suis puissant et je donne des ordres : — vous, ciels d'azur, là-haut, ciels si profonds — vous ne m'échappez pas, quelque profonds que vous soyez! — Nuages, je chevauche sur vos faites, je vous guide — nuages capricieux, je vous jette la bride au col et je vous enchaîne; — terre, qui est là si bas au-dessous de moi, je te mesure et je pénètre — le mystère de tes abîmes; — vous, montagnes et arbres, votre tête altière — se reflète — dans mon âme et la fait monter avec elle — et toi, plante, qui gis à mes pieds — mon cœur comprend tes humbles brindilles.

O Dieu! — à genoux, j'ose parler maintenant, — ô Dieu! — je sais que Vous êtes, je Vous connais, je Vous aime! — O Dieu! moi seul je suis votre prêtre sur terre, — votre création est mon temple — et vous voulez recevoir toute créature — de mes mains. — Je suis le prêtre, l'autel et la victime, — je suis roi de tout ce qui m'entoure — et tout ce qui m'entoure, Vous l'avez créé, vous me l'avez donné — pour que je vous le rende; — mais si je ne vous le donne pas, — ô mystère divin! — vous l'abandonnez et il est perdu pour vous! — Dieu laissa tomber des pierreries de sa main divine, — il semença les champs de l'abîme, et dit — : « Homme, rapportez-moi tout et venez à moi, le sceptre royal à la main. — Si vous vous laissez séduire par le joyau, si vous prétendez rester, — comme un voleur, dans les ténèbres en gardant pour vous le trésor — restez-y, avec le trésor, et que celui-ci soit maudit pour vous : — restez dans l'abîme avec lui! » — Seigneur! cette main est à vos ordres — mais mon cœur est faible, je pémis, au secours! — Je vous trahirai certainement, si vous ne m'aidez, ô miséricordieux Jésus! — Seigneur, ah! vous me connaissez, ne vous fiez pas — à votre serviteur : si vous ne le surveillez de près — aussitôt il s'encourt, et donnant son amour à un autre, il s'en va — et le veau d'or devient son dieu; — mais si vous l'aidez, Seigneur, et si vous lui dévoilez — les rayons de votre aimable face; — et s'il sait que vous avez sans cesse l'œil sur lui — alors il craint, il tremble et il vous reste fidèle. — O Jésus, signez mon front de votre sang — et lorsqu'il viendra, le monde séducteur — qu'alors ce sang brille et qu'il le remarque de loin — qu'il reste à distance et qu'il ne mette pas la main sur moi! — Ah!

s'il savait comme mon cœur est troublé — lorsqu'il me regarde, de son regard de serpent! — Ah! s'il savait comme je dois lutter — pour ne pas tomber dans ses bras, — fasciné ainsi que l'oiseau innocent; il viendrait, — viendrait et me capturerait pour toujours! — Mais, Jésus, ondoyez ma tête — de votre sang, s'il vous plaît, — oui, répandez votre sang sur ma tête, marquez en mon front: — pour que chacun puisse le voir, et le voie, — et sache que vous êtes mien et que je suis vôtre! — Et alors je marcherai en toute quiétude, et ne craindrai pas — les combats et ne me soucierai pas des rumeurs qui m'obsèdent — ni des ennemis qui se pressent, si nombreux, autour de moi — ni de ce que personne, oh! personne n'est mon ami: — Vous dans mon cœur! — Votre sang sur ma tête! — et sur mon front coupable! — car ce front mérite ce qualificatif — Vous dans mon cœur! mes yeux rivés à la croix! — encore dix pas! trois pas! un pas! — encore — trois fois Hosannah! — un pas! et un appel de votre voix — et je tombe dans Vos bras sauveurs, ô Jésus!

Le Prêtre-Poète exhale magnifiquement les joies d'une sainte Communion dans la pièce suivante, qui fut sans doute chantée en un de ces jours bénis, où il avait la conscience sensible de la radieuse présence en lui du Dieu eucharistique :

Blijdschap = Joie

Où il y a encore des jours radieux dans la vie, — si peu qu'il y en ait, il y en a encore, en vérité, — et volontiers je donnerais tout, oui tout — pour un seul, mon Dieu, oui rien que pour un seul de ces jours où je Vous sens, Vous possède, Vous porte, — où je suis inconscient de moi-même, où je suis Vous-même, et non plus moi, — où je puis Vous nommer: mon Dieu, et répéter — sans arrière-pensée: Dieu! mon Dieu et cher Seigneur! — Oh! restez auprès de moi, Soleil éblouissant de toutes les clartés, — oh! restez, et embrassez tout mon être, — oh! restez auprès de moi; une seule chose, une seule est vérité — tout est mensonge, en dehors de Vous! — Vous êtes ma consolation, quand toute consolation est du venin — mon secours, quand personne ne me vient en aide, et que tous s'enfuient, — Vous êtes ma joie, quand toute joie est une douleur, — mon *Alleluia* quand tout pleure et se lamente. — Vous, le Dieu de tout ce qui est ou sera jamais, — pourquoi donc venez-vous si près d'une pauvre chose comme moi, — comment ai-je pu m'élever jusqu'au Ciel — moi si bas et ancré dans ma misère! — Qu'est-ce donc qui m'arrive dans ces instants merveilleux — où mon cœur brûle et mes yeux se fondent et, — où ivre de larmes, je me pâme et tombe à terre en

frémissant, — où j'étouffe dans une tempête d'amour et de joie! — Est-ce bien moi qui pleure? Mon cœur — sait-il encore parler la noble langue de l'amour, lui qui, — blessé et douloureux est rivé depuis si longtemps, — aux chaînes du mal, et qui souhaite la mort? — Est-ce bien moi qui entends — Votre langage dans la voix du vent, mon Jésus, et qui le reconnaît dans tout langage, si faible soit-il, — qui vois Votre image dans chaque fleur? — Est-ce bien moi qui aime tous ceux qui me haïssent, — qui voudrais donner mille vies — pour Vous, oh! mon Dieu, et pour chacun des hommes — et qui, oublieux de moi-même, mourrais le sourire aux lèvres? — Oh! il y a encore des moments joyeux dans la vie — et Votre Ciel, mon Dieu, ne fût-il — qu'un de ces moments, encore donnerais-je tout — pour un de ceux-là, que je goûte maintenant... oui maintenant.

N'est-elle pas aussi une aspiration mystique à l'Hostie vivifiante cette prière symbolique de la fleur au soleil?

Tot de Zonne = Au Soleil

O soleil, quand, paré de feuilles verdoyantes — et brillant du scintillement d'innombrables perles de rosée, j'attends ta venue — et que tu apparais tout à coup, — alors mon cœur fleuri s'élève vers toi, te suit et te contemple — O toi qui as pour trône la rougeoyante aurore — ne dédaignes pas la petite fleur — qui soupirait après toi et qui t'attend.

Je te suis, soleil infatigable dans ton ascension — quand tu escalades les hauts sentiers du firmament — dès que j'ouvre mes pétales — avec l'aurore : viens donc, cherches et découvre mon cœur, — il t'appartient en tout temps — il t'attend et il t'aime — toi, mon amant céleste.

Et le soir, quand la terre s'enténébre — et que tu descends à l'ouest en feu — je contemple tes derniers rayons — et je penche la tête avec toi. — Affalée sur ma faible tige — je pleure et pleure toute la nuit, — de ne pouvoir te contempler : — reviens donc, oh! soleil! oh! reviens!

* * *

Dans les *Gedichten, Gezangen en Gebeden*, on trouve aussi nombre de poésies qui resteront comme un témoignage éternel de la profonde, sainte et tendre amitié que le professeur-poète du Petit Séminaire de Roulers portait à des élèves qui furent les *Hugo Verriest, Karel de Gheldere, Eugène Van Oye*, tous trois

poètes flamands distingués, surtout le second, et à d'autres jeunes gens qui devinrent de saints prêtres ou des hommes du monde remarquables par leurs talents, leur science et leurs vertus chrétiennes.

La West-Flandre est sans conteste celle des provinces flamandes où l'idéal religieux, artistique et intellectuel des gens instruits est le plus élevé, où l'on trouve le plus d'hommes remarquables dans différentes sciences et surtout dans le noble métier des beaux-arts.

C'est à Gezelle que la West-Flandre doit cette prééminence si enviable, et la puissance éducatrice qu'il possédait, non seulement comme grand artiste, mais aussi comme éducateur et conducteur de jeunes âmes privilégiées, est loin d'avoir sorti ses derniers effets; et si un *Albrecht Rodenbach*, cet enfant de génie que la Flandre pleure encore, était le fruit glorieux du professorat d'un Hugo Verriest, il procédait cependant de Guido Gezelle, qui avait formé son maître.

Je m'imagine que la vénération et l'amour que l'élite de la West-Flandre portait à Guido Gezelle devait être une des choses les plus belles et les plus pures que notre petit pays ait jamais vues, et qui devait singulièrement consoler le grand poète des haines sourdes, des contrariétés mesquines, des moqueries stupides même, qui ne lui furent pas épargnées jusque vers la fin de sa glorieuse vie et qu'on pourrait appeler : la revanche de la médiocrité.

Je me trouvais naguère chez un des représentants les plus sympathiques de la jeune Hollande catholique, chez mon ami, M. l'abbé Binnewiertz, vicaire de Sainte-Agnès, à La Haye, et poète distingué. Et nous causions de Guido Gezelle, qu'il ne connaissait que par ses œuvres, lesquelles commencent heureusement à être admirées en Hollande avec une intensité d'autant plus grande qu'elle s'est fait attendre longtemps.

Et pendant que mon interlocuteur pleurait en apprenant certains détails magnifiques et touchants de la vie du saint Prêtre-Poète, il s'écria tout à coup : « Ah! comme il devait aimer! » Et il me cita la pièce suivante du recueil qui nous occupe, en ajoutant que cette poésie était, selon lui, une des plus belles de la littérature néerlandaise :

Hoe vaart gij? = Comment va-t-il?

Comment va-t-il, comment vas-tu maintenant, mon enfant, — toi que j'ai, quand tu luttais contre la tempête, — porté quelquefois — et j'en étais fier! — porté vraiment dans mes bras : — comment vas-tu donc?

Bien souvent, quand le vent rugit la nuit — que l'atmosphère est bouleversé par les bourrasques — et que les battements du cœur s'arrêtent presque — de terreur, c'est à toi — que je pense : comment vas-tu?

Que tu ailles au nord ou à l'ouest — que tu voyages vers le sud ou vers l'est — que tu... ah! mon enfant, mon enfant, te reverrai-je — un jour, en dépit des vents et des tempêtes, — te reverrai-je dans l'au-delà?

Oh! lien qui enlace un cœur à un autre cœur — tiens bon et ne te brise pas — avant que, — descendus tous deux dans la tombe, — nous battions l'air de nos blanches ailes — et fassions — ressuscités — le joyeux voyage — vers Celui — qui, nous ayant fait signe si longtemps peut-être, — nous vit si longtemps refuser de répondre à son appel — et d'écouter sa voix chérie!

Comment va-t-il, mon enfant — eh! comment vas-tu donc? — Ah! dis-le-moi, je te supplie, comment, ah! comment vas-tu?

La pièce suivante, qu'il adressa à son élève et ami, le charmant poète des roses, M. le docteur *de Gheldere van Hondswalle*, à l'apparition de ses premières poésies, comme je suppose, n'est pas moins touchante par la tendresse qu'elle respire :

Tranen = Larmes

Le vieux laboureur grisonnant verse des larmes — qu'il ne cache à personne — lorsque, ayant été éloigné de la maison et des terres de ses ancêtres — il lui est donné, par la grâce de Dieu — de revoir la terre où il fut enfant ; — la terre qui vit naître et grandir son père et sa mère — la terre bien-aimée des labours et des semailles ; — il pleure, il verse des larmes d'amour, — car aucune tristesse n'opresse maintenant son cœur, — tandis qu'il marche avec amour — sur le sol fertile. — Mais que dit son cœur, qu'affirme-t-il, non en paroles ni par des sons — mais en un fleuve de larmes muettes — lorsqu'il voit que tout germe — bourgeonne, se couvre de verdure, s'épanouit

en fleurs et en fruits — à cette même place où il se trouve, lui maintenant un inconnu, pour tous, — et qu'il pense : Mon Dieu ! personne sinon Vous, — ne sait — que c'est moi qui donnai ici le premier coup de bêche ?

Et quelle éducateur d'âmes devait-il être, celui qui adressa ces vers sublimes à un jeune poète en guise de félicitations :

Gij, dichter, die de Leeuwk zongt

Toi, poète, qui chantas l'alouette

Oh ! chante de l'alouette, — toi qui, brûlant d'aspirations — fendais les nuages avec elle — et avec elle y planais et contempiais — toi, qui toujours perdu en Dieu, — reposes, avec un si vif regret ton pied déshabitué — sur cette terre où tu ne rencontrais que vanité et que péchés ; — oh ! dis-moi, quelles sont tes joies — et ce que tu éprouves — quand Dieu lui-même fait vibrer ton âme comme une harpe — et qu'ainsi Lui-même vibre en toi ; — quand Il te ravit à toi-même — et que tu t'abîmes en Lui, — quand, étincelle de Dieu, tu te rives à Lui et — qu'Il s'attache à toi ? — Qu'est-ce donc que ce rayon qui brille dans ton œil — et que cette flamme qui colore tes joues — quand je te montre le Seigneur — et que tu t'approches de Lui ? — Quelle langue ton âme alors parle-t-elle ? — Est-ce que tu parles ou est-ce que tu chantes ? — Es-tu tellement ému qu'on peut l'entendre — ou es-tu paralysé dans une contemplation muette ? — Disparais-tu insensiblement comme le brouillard du matin — qui enrobe les prairies de blancheur et s'évanouit, lorsque le soleil brûlant — répand ses rayons d'or ? — Ou bien ton chant retentit-il comme le chœur des oiseaux — aux premières lueurs de l'Aurore — lorsqu'ils font tinter mille et mille — clochettes dans les forêts frémissantes ? — Oh ! si je pouvais apprendre cette langue — ou en approfondir les abîmes — si j'en savais épeler un seul petit mot — eh ! je le chanterais toute ma vie ! — Oh ! Jésus, puisse ce cœur, le mien — ainsi que le cœur de celui qui me lit — être un poème dont Vous soyez le Poète — dans tous les siècles ! *Amen !*

Comme il fait gracieusement la leçon à un autre jeune poète, lorsqu'il lui chante :

Pas op, Mon = Edmond, prends garde

Tandis que tu es couché, que tu te reposes, et dors, Edmond, — à trois petits pas seulement de moi, — je me prends souvent à rêver et j'attrape,

Edmond, — la petite mouche volage qui s'appelle Poésie. — Je l'enserme dans un fil de soie, Edmond, — et te l'envoie de suite; — n'as-tu jamais trouvé, Edmond, — la mouchette froissée par ma rudesse? — C'est une chose merveilleuse, Edmond, — que la mouchette dont je te parle; elle s'enfuit si vite, elle a le vol si agile. Edmond, — eh! son vol est très rapide, je te l'assure! — Elle est belle et de fine nuance, Edmond, — elle sent aussi bon que l'ambroisie, — non, il ne peut y avoir parfum plus doux que le sien — ni mouchette plus charmante qu'elle. — Elle ronfle, ronfle, — eh! comme elle bourdonne! Edmond, — sais-tu bien que, maintes fois déjà, — encore que tu l'aies attrapée une fois ou deux, Edmond, — elle a passé, en ronflant, à côté de toi, bien sûr. — Oh! qu'elle bourdonne donc gentiment, ma mouchette, Edmond, — mais... je m'arrête, j'ai déjà beaucoup trop longtemps rimé, — pour te dire : Prends garde, Edmond, — la mouchette se brûle si vite les ailes!

(*A suivre.*)

AUGUSTE CUPPENS.



Expositions

Exposition Guffens. — Le Sillon. — Exposition Le Roy



PADOUE est comme un cloître démesuré et silencieux : les passants cheminent, rares et inaperçus, sous les portiques qui précèdent, de leurs arcades, toutes les maisons; et l'on y passe des heures tranquilles à ambuler du *Santo*, de l'église de Saint-Antoine, à l'église des *Eremitani* et à la chapelle de la *Madonna dell'Arena*; situées aux extrémités opposées de la ville, en se reposant au passage dans l'une des salles empire, au meuble vert, rouge ou gris, du solennel café Pedrocchi!

Deux figures résument l'histoire de Padoue, celle de saint Antoine, frère mineur, et celle d'Ezzelino, un de ces tyrans monstrueux, à la fois, et attrayants, car, au moins, ils savaient ce qu'ils voulaient et avaient, parfois, de beaux gestes de poètes et d'hommes d'action : celui-ci, par exemple, descendant de cheval devant les remparts de la ville, pour marquer sa prise de possession en en baisant la porte à genoux ! — Ezzelino a passé, et sa renommée, et la terreur gibeline de son nom, et c'est le *Santo* qui règne à Padoue... Le grand tyran n'a même point de sépulture; le petit moine a vu croître au-dessus de la sienne un immense monument où l'art s'est prodigué; et sa renommée est universelle comme l'Eglise. Cependant, cet orgueilleux charbon et cette fleur d'humilité ont surgi sous le même ciel et se sont nourris de la même terre... Il n'y a, décidément, que l'Eglise pour imprimer le nom de ses héros dans la mémoire des hommes ! « Si vous voulez gagner, perdez ! » dit frère Egide...

Au fond d'un jardin triste, se trouve la chapelle de l'Arena, dont tout le faste, et incomparable, est dû aux registres de fresques dont Giotto en a revêtu, du haut en bas, les murailles. Non loin de là se trouve l'église des *Eremitani* dont la chapelle des SS. *Jacopo e Cristoforo* contient les célèbres fresques de Mantegna. A un siècle de distance, ces deux cycles d'œuvres géniales exercèrent une influence décisive sur le développement de la peinture italienne.

L'invention des fresques de Giotto est admirable de force dramatique et de sobriété; il a fixé là en traits profonds toutes les scènes de la vie de la Vierge et du Sauveur que ses successeurs ne feront que commenter; celles de Mantegna, consacrées à la vie de saint Jacques et de saint Christophe, sont tout imprégnées de l'antique, dont le maître du peintre, Squarcione, lui avait communiqué la passion; mais on n'y découvre point encore la froideur et la pédanterie servile qui stériliseront l'art italien, au siècle suivant: les tendances instinctives de cet art viennent, en quelque sorte, de retrouver leurs propres traditions et, de cette communion féconde avec un passé où il se reconnaît, s'engendrent des œuvres d'une beauté exquise, spontanée et vivante...

Le bon peintre Godfroid Guffens avait consacré sa vie à copier avec une patience pieuse et avec une minutie intelligente, les œuvres de ces vieux maîtres que le temps — et les restaurations — détruisent. Il excellait, surtout, à reproduire les fresques des primitifs du XIV^e siècle. Il a ainsi copié à Padoue, outre des fragments, l'une des plus belles fresques de la chapelle de l'Arena: la rencontre de saint Joachim et de sainte Anne sous la porte d'or; à la chapelle Saint-Georges, qui se trouve près du *Santo*, une fresque de Jacopo Avanzo, un giottesque véronais, représentant le miracle de sainte Lucie; aux Eremitani, enfin, la fresque de Mantegna, avec son beau paysage de ville et de collines étagées, le *Martyre de saint Jacques*.

Toutes ces copies ont été exposées au Cercle artistique, en novembre dernier, en même temps que d'autres, d'après Gozzoli, Botticelli, Domenico Ghirlandaio, Gentile Bellini, Carpaccio, etc., intéressantes, mais où Guffens n'a pas su saisir le secret de vie et de couleur des originaux.

* * *

En nous promenant dans les salles de l'exposition du *Sillon*, nous entendions un groupe de jeunes peintres, de la maison, sans doute, qui discutaient avec animation des droits de la critique. Ils n'étaient pas d'accord sur cette grave question, et quelques-uns tenaient que l'artiste conservait toujours la faculté de rétorquer les arguments de l'aristarque — à coups de canne!... Il est vrai que le critique pourrait toujours se draper dans le *peplos* de Thémistocle et répondre: « Frappe, mais écoute! » — « Ecoute! », c'est très bien, mais il faudrait avoir quelque chose à dire, et, j'avoue que, même sous la menace de coups, le courage me manquerait pour accrocher à chacune des deux cent cinquante œuvres exhibées au *Sillon*, l'adjectif laudativement descriptif qui pourrait en satisfaire les auteurs.

La plupart des exposants sont paysagistes et chacun d'eux expose une série de tableaux qui témoigne d'un persévérant et fructueux labeur et de l'émulation saine qui règne entre les membres du Cercle. Nous avons pointé particulièrement le *Paysage brabançon*, de M. Apol; de M. Bastien, toujours très enclin aux colorations brunes et sombres, l'*Etang à Boitsfort* et la *Neige dans mon jardin*; *Après la pluie* de M. P. De Wit; l'*Etang de Saint-Job*, de M. Haustraet; les paysages maritimes, de M. Pinot; le *Cabaret Mignolet*, de M. Smeers; le *Pont-Neuf* (temps gris), de M. Swyncop; un *Etang* et *Paysage à Boitsfort*, de M. Tordeur et, parmi les bonnes pages, d'une couleur franche et solide, de M. Wagemans, la *Ferme rose* et la *Petite ferme Mignolet*. Signalons aussi un beau dessin de M. Lefebvre, *Songeuse*; d'habiles copies de Botticelli, Burne Jones, Metsys, etc., par feu Jsinsi; le buste de *Zélandais*, par M. De Haen.

* * *

Une riche moisson finira par sortir de ce *Sillon*! Tous ces jeunes artistes se développent, d'année en année; leur manière s'affirme peu à peu, et leur personnalité. Il aurait été, peut-être, curieux de placer l'une quelconque de leurs œuvres parmi les tableaux que les frères Le Roy ont réuni, pour inaugurer le vaste *hall* de leur nouvelle installation de la rue du Grand-Cerf. C'est le secret de l'ancienne musique que l'on apprend ici; et il apparaît, à la comparaison, qu'elle avait ou ne sait quelle pondération, quelle gravité, quelle conscience sérieuse, quelquefois un peu pesante, que nous avons perdues.

L'exposition Le Roy compte un grand nombre de Delacroix, de Corot, de Diaz, de Courbet, de Leys, etc. Mais tout l'intérêt en allait, en dehors de magnifiques pages de De Braekeleer, la *Salle à manger de Leys* et la *Leçon de lecture*; aux Alfred Stevens: la *Visite*, un *Sphinx parisien*, dont deux ou trois touches de Rops auraient achevé de faire un chef-d'œuvre; la *Lettre de faire part*; *Derniers jours de veuvage*, etc., où les étonnants prestiges de coloriste raffiné et subtil de ce grand petit-maître dissimulent admirablement tout ce qu'il y a de superficiel dans son art.

ARNOLD GOFFIN.



LES LIVRES

LE ROMAN :

La Colonne, par LUCIEN DESCAVES. — (Paris, Stock.)

Une épigraphe d'Elisée Reclus : « Il n'est pas, en ce siècle, de signe des temps qui ait une signification plus imposante que le renversement de la Colonne impériale sur sa couche de fumier, » et cette dédicace : « A la descendance des Héros de la Commune, dont la gloire est d'avoir jeté bas le mât de cocagne impérial, les hommes de bronze qui grimpent après et le César qui excite leur émulation, je dédie cet encouragement à recommencer », précisent avec toute la netteté souhaitable le sens du nouveau roman de M. Descaves.

On se doute, je pense, que nous sommes assez loin de partager l'admiration vouée par l'auteur de *Sous-Offs* aux sinistres bandits de 1871 et qu'en particulier, le déboulonnage du 16 mai ne nous inspire aucun enthousiasme. La seule excuse que puisse invoquer la Terreur rouge, lorsqu'elle s'en prend à l'épopée impériale, c'est l'exemple donné, en 1814, par la Terreur blanche, qui tenta, elle aussi, sous les yeux de l'ennemi, de décapiter l'histoire de France; et c'est une piètre excuse, toujours, qu'un plagiat.

Cela dit, ce n'est que justice d'ajouter que M. Descaves a su nous donner, dans la *Colonne*, un tableau pittoresque de Paris pendant l'insurrection communaliste. Les types vivants, curieux et vrais y abondent. On y coudoie toutes les variétés du révolutionnaire : l'illuminé, le naïf, l'ambitieux, le phraseur, le « gueulard » de tribune et de cabaret, le gavroche. Et, parmi les personnages qui représentent, au contraire, le vieil esprit militaire, il se rencontre de stupéfiantes incarnations du ratapoilisme. L'auteur s'est complu, d'ailleurs, à exagérer, chez eux, les ridicules professionnels. C'est à leurs dépens, surtout, que s'exerce son humour féroce et sa verve caricaturale. On peut regretter, dans la *Colonne*, le défaut d'action : on y disserte copieusement, on y agit très peu; le livre, en somme, ne *marche* guère. Mais on ne saurait nier que M. Descaves y affirme de belles qualités d'observateur et de styliste.

Le Pape Rouge, roman par ALBERT DELACOUR. — (Paris, Société du *Mercure de France*.)

Le nouveau roman de M. Delacour nous transporte en plein *quattrocento*. Il a pour décors successifs la Rome de Sixte IV et la Florence du Magnifique.

Le drame qui s'y déroule dans le sang et la boue est la fameuse conjuration des Pazzi. On reconnaît au romancier le droit de prendre quelques libertés avec l'histoire. Aussi ne reprochons-nous pas à M. Delacour d'avoir démesurément grandi le rêve de son héros, Francesco de Pazzi, et l'idéal poursuivi par les adversaires des Médicis. Mais comment ne pas regretter que M. Delacour traîne son lecteur à travers tant de cloaques immondes, étale si complaisamment les abominations ressuscitées de Sodome et de Lesbos?

Trop de pages, dans le *Pape Rouge*, donnent la nausée. Il le faut regretter d'autant plus que l'auteur révèle de fortes qualités de peintre et d'écrivain.

Le Déluge, roman héroïque, par HENRYK SIENKIEWICZ. Traduction du comte WODZINSKI et de B. KOZEKIEWICZ. — (Paris, éditions de la *Revue Blanche*.)

Le *Déluge* continue la vaste trilogie qu'ouvrait *Par le Fer et par le Feu* et que ferme *Messire Wolodowski*. Il évoque, à son tour, l'épopée polonaise du XVII^e siècle : après l'invasion tartare, voici la Pologne submergée par l'invasion suédoise. On retrouve ici, non sans plaisir, plusieurs des héros dont la bravoure, la faconde ou la coquetterie avaient ébloui, charmé ou amusé dans *Par le Fer et par le Feu* : Jean Kretuski, Michel Wolodowski, Annette Krajienska, l'intarissable Zagloba, le célèbre Ulysse polonais. Comment s'y prit le jeune André Kmita, banneret d'Orsza, pour se couvrir de gloire après s'être couvert de honte et mériter, à la dernière page, la main de la noble damoiselle Olenka Billewicz, c'est une histoire infiniment trop compliquée pour qu'il soit possible de la résumer en quelques lignes : elle est digne de tout point d'un roman de cape et d'épée comme celui-ci. Est-il besoin de dire que l'on y tue énormément? Ce ne sont que sièges, combats, incendies, sacs, massacres, enlèvements, trahisons. « Ici, les gens ont oublié ce qu'est la joie ; ici, les vents ne soufflent plus, ils ne font que gémir ; ici, la pluie ne tombe plus, elle ne fait plus que pleurer. » Qu'un couple d'amoureux survive à tant de carnages pour convoler en justes noces, en vérité, c'est miracle. La Pologne de Jean-Casimir, vices et vertus, revit tout entière sous la plume du romancier national : étonnant amalgame d'instincts barbares et de goûts civilisés, de fougue et d'indolence, de légèreté et de chevalerie, d'indiscipline et d'héroïsme, de férocité sauvage et de foi. Et ces Gascons du Nord ont vraiment des gestes sublimes!

M. D.

La Ferme aux grives, par G. GARNIR. — (Paris, Ollendorff.)

A placer dans le rayon des auteurs belges dont il ne déparera certes pas la collection déjà si riche de nos romanciers. C'est un beau roman que celui-ci. Il est bien charpenté, puissamment pensé, et écrit en une langue vigoureuse, bellement imagée, imprégnée d'une poésie intense. Il y a là des coins de nature adorables, pleins de soleil, tout embaumés du parfum des fleurs des champs, sentant bon l'arome du foin, égayés par le joyeux concert des oiseaux de la campagne. Ces tableautins sont charmants de naturel et d'un coloris délicieux.

C'est une histoire simple et émouvante dans sa simplicité que celle-ci. Elle incarne et dépeint d'une façon impressionnante la lutte entre les attrait factices et trompeurs des plaisirs mauvais et déprimants de la ville et les charmes familiers et doux des joies sereines, élevantes et fortes de la vie des champs. Le héros du roman a beau s'être détaché du sol paternel et avoir rivé son sort, et enchaîné toute son existence à la ville, un attrait mystérieux et irrésistible le ramène sans cesse au village de ses pères. Et au moment où il semblait s'être attaché définitivement à la ville, en changeant ses chaînes de jouisseur libre en celles d'un esclavage éternel, il rompt lui-même violemment ses liens, dans un dégoût infini de tout, pour venir échouer misérablement et mourir tristement à la *Ferme aux grives* qu'il avait renié, dans les bras de son pauvre père qui déjà ne voulait plus reconnaître en lui un fils. Le désespoir et les angoises du père, les luttes entre le mauvais fils et les enfants restés fidèles aux traditions des anciens, les scènes de la vie échevelée et sans but comme sans ressort, toute en dehors, du jeune décafé, les douceurs intimes de la vie du plein air, au beau soleil et dans la chaude atmosphère du pays ancestral, enfin, toutes les émotions et tous les incidents qui forment la trame de ce beau roman sont magistralement décrits. Cette nouvelle œuvre de Georges Garnir ne fera qu'accroître la réputation de vrai artiste, de penseur et de poète qu'il s'était déjà faite dans le monde intellectuel par ses écrits antérieurs. Nous souhaitons à l'auteur d'écrire encore souvent d'aussi beaux romans que celui-ci.

H. M.

Les Oberlé, par RENÉ BAZIN. — (Paris, Calman-Lévy.)

Dans le dernier numéro de *Durendal*, j'eus le plaisir de rendre compte d'une œuvre de patriotisme sain et viril : *les Braves gens*, de MM. P. et V. Margueritte. Voici un autre livre, dû à la plume d'un des plus délicats, des plus pénétrants romanciers français d'aujourd'hui, dont je me hâte de recommander la lecture à tous ceux qui aiment la littérature réconfortante, dégageant une émotion féconde en enseignements.

M. Bazin étudie en ce roman le problème de la germanisation de l'Alsace. Au sein de la famille du vieux patriote irréductible, Philippe Oberlé, Joseph Oberlé et sa fille Lucienne représentent activement la tendance allemande. Lucienne est fiancée à un officier prussien et son père s'efforce par tous les moyens de gagner les faveurs de l'administration impériale, nécessaires à ses intérêts non moins qu'à ses ambitions.

Ils se heurtent à la résistance passive de l'aïeul, Philippe Oberlé, dont la présence est une perpétuelle protestation contre le régime de la conquête, et aux sentiments nettement français du fils de Joseph, Jean, que portent vers la patrie vaincue ses sympathies naturelles et son amour pour Odile Bastian.

Dans cette famille aussi profondément divisée, M^{me} Oberlé, Française de cœur, représente la douloureuse résignation.

Pour échapper définitivement à l'influence allemande et, surtout, pour se rendre digne de l'amour et des regrets d'Odile qu'il ne reverra plus, Jean sera déserteur. Il quittera le régiment où il accomplit son temps de service et s'enfuira en France, brisant du coup les fiançailles de sa sœur avec le lieutenant prussien Wilhelm von Farnow.

Ainsi s'achève ce récit, dont la vraisemblance douloureuse émeut fortement. M. Bazin y a employé les précieuses qualités qui donnent une si haute valeur à son style à décrire les paysages d'Alsace. On pourrait caractériser le livre par une de ses dernières phrases : « C'est la France qui chante ! » Oui, la France qui chante, en attendant l'aube, le regret des provinces perdues.

Seule, par HENRI ARDEL. — (Paris, Plon-Nourrit.)

Ghislaine de Vorges est une de ces délicates figures de jeunes filles, franches, aimantes et douces, telles que M. Ardel se plaît à les dépeindre avec son joli talent un peu mièvre. Douloureusement frappée par la vie, elle se consacre tout entière à l'éducation de la folle et charmante Josette de Moraines. Elle se dévouera au point d'épouser M. de Moraines expirant, pour donner une mère à la fille du moribond, sacrifiant l'amour de Marc de Bresles, qui pourrait la rendre heureuse. Car, écrit l'auteur, elle est de celles pour qui aimer, c'est se dévouer et souffrir.

Les jeunes filles aimeront ce roman, qui les dédommagera un instant de l'incurable ennui des Fleuriot et autres confiseries.

Père, par ANDRÉ LICHTENBERGER. — (Paris, Plon-Nourrit.)

Ce roman étudie un curieux cas de psychologie familiale. Une jeune fille au caractère aventureux et enthousiaste, Estelle Lormier, découvre, en fouillant dans un tiroir dont le hasard lui a livré le secret, une correspondance qui lui dévoile les relations coupables entretenues par sa mère, quelques années avant sa mort, avec un bellâtre séducteur, Xavier de Puyjalon. Ainsi, Estelle n'est pas la fille de M. Lormier ; en son cerveau romanesque, une foule d'impressions s'éveillent et se mêlent : ressentiment aggravé de mépris pour l'homme dont la médiocrité, croit-elle, a poussé sa mère, qu'elle innocente en son cœur, vers l'abîme des amours illégitimes ; culte d'admiration pour le héros du roman, qu'elle imagine loyal et noble, paré de toutes les séductions de l'idéal. Mais ces rêveries exaltées ne dureront guère. Elle comprendra bientôt que le don Juan ne fut qu'un vulgaire lâcheur, tandis que M. Lormier, en pardonnant et accueillant comme sien l'enfant de la faute, se montra dans ce drame le seul véritable héros. Un instant menacé de périr, son affection pour son père adoptif s'accroîtra dès lors d'admiration et de reconnaissance.

Le style de ce livre est vif, pénétrant et sobre, digne en tous points de l'auteur de *Mon petit Trott* et de *la Mort de Corinthe*.

CH. DE S.

DIVERS :

L'Italie du XVI^e siècle. Jean des Bandes noires (1498-1526), par PIERRE GAUTHIEZ, un vol. in-8°. — (Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques.)

C'est une étrange figure de condottière que ce *Giovanni delle bande nere*, dont M. Gauthiez, dans un livre frappé avec le relief savoureux et les ombres tranchées d'une médaille de Pisanello, fait revivre la farouche figure.

L'historien le dit en termes sûrs, quelque part, ce n'est pas le portrait d'un homme qu'il trace, ce n'est pas une conscience qu'il étudie, une âme qu'il

analyse, mais simplement une force, une énergie obscure qui fend, se précipite, déchire, ravage, obéissant à l'impulsion de son instinct, fatalement et qui, presque, est irresponsable. Un tel être obéit à la nécessité de détruire; c'est sa fonction prédestinée; le seul objectif, l'unique emploi d'une puissance purement animale, et, pourrait-on dire, carnassière. Il fond comme une avalanche; déflagre comme un cataclysme, passe en arrachant, en dévastant tout sur son parcours, jusqu'à ce qu'une résistance, un accident le brise à son tour.

C'est une vie par soubresauts, par saccades, depuis l'enfance violente et déchaînée, avec des jeux comme ceux d'un fils de géant, qui démolit les êtres qu'il veut caresser; depuis la jeunesse à outrance, agrémentée de meurtres et de rixes sanglantes dans les rues de Florence, jusqu'aux chevauchées de la guerre, avec son escorte de massacres, d'incendies et de pillages, jusqu'à la mort épique de sang-froid sous la scie maladroite d'un chirurgien.

Et ce n'était pas un mauvais homme; il était sans ruse et sans diplomatie, désintéressé. parmi toute la duplicité et les convoitises de ce temps; espèce d'enfant de proie, enclin à la joie de la bataille, prêt aussi bien à mourir qu'à tuer! Héroïque? non; cruel? non. Tuant, parce que la vie n'a point d'autre but à ses yeux que de se battre, d'échanger des coups, de déployer sa force dans la volupté ou dans le sang.

Ce soudard débridé, aux gros plaisirs, aux mœurs populacières, avec ses rires à faire trembler les vitres et ses plaisirs dangereux, qui ne se sentait les coudées franches que parmi sa soldatesque, au camp, avait été uni à la plus délicate des femmes, Marie Salviati, dont la physionomie fleurit, aux pages d'un rouge violacé de cette histoire, comme une belle fleur violette de mélancolie et de distinction, comme un de ces frêles et purs iris que Florence a cueillis pour les mettre dans ses armoiries...

M. Pierre Gauthiez nous a donné, jadis, un beau livre, mordant et justicier, sur l'Arétin; il nous en promet un sur Bartolommeo Colleone, autre condottière, non des lettres comme celui-là, mais des armes comme Jean des Bandes noires. Et ce sont de belles et savoureuses études, écrites d'une langue pleine de couleur, de force et d'entrain, pétries de sagacité, d'art et d'amour — de cet amour dont restent imprégnés tous ceux qui ont hanté la divine terre d'Italie.

Il San Giovanni di Siena e i suoi restauri, par V. LUSINI, un vol. illustré. — (Firenze, Fratelli Alinari.)

C'est une question difficile que celle des restaurations! M. Fiérens-Gevaert, notre excellent et bouillant ami, l'abbé Møller, et d'autres encore, sont engagés dans une belle passe d'armes, ou le *pour* et le *contre* croisent, courtoisement, le fer. Etant incompetent, nous nous tenons prudemment dans la galerie, nourrissant de secrètes sympathies pour les anti-restaurateurs. Les artistes ont l'âme casanière, et la physionomie des choses fait partie, pour eux, des rêves où elles les ont induits. C'est pourquoi nous regrettons la noble figure tronquée de Notre-Dame du Sablon et la patine illustre de ses porches...

Cependant, on restaure partout, avec un zèle plus ou moins intempérant : en France, en Italie, en Allemagne ; et, non seulement on restaure, mais on unifie, on veut donner à tels édifices l'unité organique qu'ils n'ont jamais connue. La faute en est à Viollet-le-Duc ? Non ! au néant, à la nullité de notre architecture qui, à la Renaissance, a renié ses parents gothiques et vit, à présent, déshéritée comme un^e bâtarde, d'expédients — et de restes !... Elle est revenue, à la fin, comme l'enfant prodigue, à la maison de ses pères, qu' à l'époque de sa prospérité elle laissait tomber en ruines ; mais l'adversité ne lui ayant pas enseigné la modestie, elle veut bouleverser la vieille demeure, la remettre à neuf et jeter dehors les meubles de tous les temps que la famille y avait accumulés !...

La délicieuse Sienne, toute resplendissante de siècles, avec ses palais rouges et ses maisons noires ; dont les rues en cascades, en torrents, en ravins, dessinent sur le ciel profond leur ligne accidentée et charmante, Sienne se couronne là-haut, sur la plus élevée de ses collines, de son Dôme blanc et noir, accolé du campanile dressé comme un gonfalon.

Il fait doux et cher, là, dans le soleil, et le silence, et cette solitude de pierres magnifiques... Un passant, rarement ; une religieuse de l'hôpital della Scala, quelquefois ; un prêtre de l'évêché ; un ouvrier... La belle cathédrale colorée qui est comme une violente joie proclamée de foi, de beauté et de liberté, resplendit et chatoie. Et il faut s'asseoir sur cette place, loin de sa propre vie et des routes fréquentées, et, lentement, avec minutie et allégresse, à loisir, examiner les figures de la façade que les bons sculpteurs ont taillées avec toute leur ardeur consciencieuse, et leur sûr instinct de simplicité et d'amour.

Nous songions aux heures meilleures que l'on cueille ainsi, en feuilletant l'intéressante monographie que M. V. Lusini a consacrée à la restauration du Baptistère de Sienne, exécutée sous la direction du professeur Agenore Socini, architecte siennois. A l'époque où nous étions à Sienne, le Baptistère était encombré des échafaudages du travail que l'on poursuivait et dont on ne pouvait pressentir les résultats. A en juger d'après les renseignements donnés par M. Lusini et les vues photographiques dont est orné son livre, la restauration aurait restitué avec tact et délicatesse l'aspect primitif du monument, sans nuire à son ornementation originale et en n'ayant à sacrifier que de ridicules « ajoutés », sans valeur artistique, des xvii^e et xviii^e siècles.

M. Lusini donne en appendice, d'après les textes publiés par le célèbre érudit Milanese, toute une série de documents du plus grand intérêt : lettres de Ghiberti et de Donatello, relatives à leurs bas-reliefs pour les fonts baptismaux ; de della Quercia, etc.

ARNOLD GOFFIN.



NOTULES

Nos abonnés de l'étranger seraient bien aimables, s'ils voulaient avoir l'extrême obligeance de nous envoyer le montant de leur abonnement, en adressant un mandat-poste de douze francs à la Rédaction, rue du Grand-Cerf, 14, à Bruxelles.

* * *

Le Comité « Victor Hugo ». — Un Comité vient de se constituer pour célébrer à Bruxelles le centenaire de Victor Hugo. Il se compose des poètes Valère Gille, Iwan Gilkin, Albert Giraud, Fernand Séverin, Charles Van Lerberghe, Emile Verhaeren, membres, et notre collaborateur Paul Mussche, secrétaire.

* * *

L'Occident, tel est le titre d'une nouvelle revue littéraire et artistique de Paris. Le premier numéro contient des pages superbes du grand artiste Vincent d'Indy. Elles sont intitulées : *L'Artiste moderne*. En voici quelques extraits :

« Est-ce que, dans l'esprit de bien des gens, *Artiste moderne* ne voudrait pas dire : Créateur apportant au vieil édifice artistique, éternellement en construction, des matériaux nouveaux, solides, cohérents avec les anciens, matériaux extraits de la carrière de son cœur et taillés par son intelligence dans le but de servir au bien et d'alimenter la vie progressive de l'humanité ?

» Cette définition me satisfait pleinement, mais, à la bien considérer, ne serait-elle point précisément celle de l'*artiste* en général, de l'artiste de tous les temps véritablement digne de ce beau nom et y aurait-il une lettre à y changer si l'on faisait simplement tomber le terme *moderne* comme inutile et même un peu ridicule ?

» Faisons donc, nous aussi, justice de cette expression boursouflée et disons, plus simplement et plus largement : « Il n'y a pas à proprement parler » d'*artistes modernes*, il y a seulement, parmi les individus qui s'occupent d'art, » *ceux qui sont artistes et ceux qui ne le sont pas.* »

— « Mais alors, » m'objectera-t-on, « vous vous faites le champion des » vieilles idées, vous prétendez qu'il faut toujours ressasser les mêmes choses » et que l'homme qui créerait de toutes pièces un art nouveau ne serait point » l'artiste moderne rêvé? »

» Et je répondrai : « Il n'y a pas de vieilles idées, il n'y a que de vieilles » formules, de vieux vêtements nés de la mode et passant avec elle. »

» Et voilà précisément le sophisme actuel contre lequel je m'inscris en faux qui en arriverait à faire consister l'art soit dans la formule inemployée, soit dans le vocable, le décor ou le costume contemporains.

» Quant à l'homme prodige duquel sort tout à coup et sans préparation un art tout nouveau, je demande aux historiens de la musique, de la peinture, de l'architecture, de vouloir bien me le dénicher.

» L'artiste ne peut pas être *révolutionnaire*, car qui dit *révolution* veut dire *destruction*, et la mission de l'artiste n'est point de détruire mais de créer, il n'est et ne peut être fatalement qu'une fonction de la sûre et lente *évolution* artistique, car *évolution* signifie *progrès*.

» Je ne puis me représenter le progrès comme une route droite se prolongeant dans une plaine, mais je vois, au contraire, le *monument-art*, en forme de spirale dont les volutes seraient reliées entre elles et consolidées par des étais, des contreforts : les immuables sentiments humains, sur lesquels chacune des volutes s'appuie au passage, tout en allongeant la spirale toujours plus haut vers l'infini.

» Seuls, restent et contribuent à l'édification du monument, les artistes, les vrais artistes, qui, appuyés solidement sur les vieilles bases ancestrales, savent trouver en eux-mêmes les matériaux propres à consolider, toujours plus haut, la ligne verticale des toujours mêmes sentiments humains.

» Et voilà précisément ce qui fait du nom d'*artiste* un titre sublime, c'est que, en dépit de l'ancienneté des fondations sur lesquelles il bâtit son œuvre nouvelle, l'artiste reste libre, complètement libre.

» Regardez autour de vous et dites si, à ce point de vue, il est quelque carrière plus belle que celle de l'artiste conscient de la dignité de sa mission?

» La liberté, voilà le vrai bien, le plus précieux apanage de l'artiste.

» La liberté de penser — cette liberté que ceux qui s'intitulent pompeusement : libres penseurs, s'efforcent d'enlever à l'homme — et aussi la liberté que personne au monde n'a le pouvoir d'ôter à l'artiste, celle de construire son œuvre selon sa conscience.

» Mais cette liberté qu'ont glorieusement pratiquée les vrais artistes de tous les temps, elle a été, elle sera toujours battue en brèche par ceux qui ne veulent point ou ne savent point s'en servir.

» Il ne suffit pas de savoir, comme les académiques, pratiquer impeccablement un métier, il faut encore, sous peine de rester un demi-artiste, situation lamentable, s'assimiler les hautes manifestations d'art de tous les temps et *les aimer*, ce qui est le seul moyen d'arriver à la création d'œuvres utiles au progrès.

» Du côté révolutionnaire, on vous dira : « L'artiste doit exprimer la *vie* ». Exprimer la vie?... mais est-ce que les vrais artistes de toutes les époques ont jamais fait autre chose?

» N'est-ce pas la vie même dans ce qu'elle a de plus humainement vrai que l'on trouve aux portails des cathédrales du XIII^e siècle et dans les œuvres de ces peintres antérieurs à la Renaissance qui furent les véritables ancêtres de nos actuels impressionnistes ?

» Qu'est-ce que la *vie* en art, sinon le sentiment humain exprimé dans l'œuvre par un artiste ému ? Et voilà ce qui rend les grandes œuvres éternellement jeunes, éternellement belles.

» Oui, certes, ils vivent et nous émeuvent parce qu'ils vivent de notre propre vie, ces graves syndics de Rembrandt, à Amsterdam, ces varlets et ces paysans de Gozzoli au palais Riccardi, ces élus et ces réprouvés des tympanes de nos cathédrales françaises ; oui, certes, nous revivons nos impressions de nature dans la sixième symphonie et tant d'autres pièces de Beethoven, et ce n'est point seulement la magicienne Armide qui fait vibrer notre âme dans le sublime monologue qui termine l'œuvre de Gluck, mais la femme, la femme souffrante, la femme délaissée. Revêtez cette Armide d'une robe de paysanne ou d'ouvrière, nommez-la Angèle ou Marguerite, l'impression de la scène n'en sera ni plus ni moins poignante, elle restera identiquement la même sans qu'il y ait une note à modifier dans la musique, parce qu'elle est vraiment humaine et humainement pensée.

» Laissons de côté, comme inutiles et négligeables toutes les théories officielles et révolutionnaires, l'artiste véritablement digne de ce nom ne s'embarassera point dans ces broussailles du chemin, il gardera noblement sa liberté, sans haine contre les hommes, reconnaissant envers ceux qui lui offrent de belles œuvres, sans distinction de bâtiment, mais impitoyable contre les faux principes.

» Il s'efforcera, après avoir non pas seulement effleuré, mais approfondi la connaissance des grandes manifestations d'art antérieures, d'édifier sur les fondations immuables un nouveau cycle de la magnifique spirale en exprimant loyalement, tels qu'il les sent, tels qu'il les souffre, les toujours mêmes sentiments humains.

» A ce prix seulement, il acquerra la personnalité et pourra servir à la haute et saine alimentation des âmes futures, ce qui est le but suprême de l'art.

» Et, pour résumer tout ce que je viens de dire, je ne trouve pas mieux qu'une citation d'un livre, bien démodé à l'heure actuelle dans les sphères de l'enseignement officiel, mais auquel il faut cependant bien revenir toutes les fois qu'il s'agit de morale, le catéchisme. « Dieu », dit ce livre, « a créé l'homme » pour le connaître, l'aimer et le servir. »

» L'art — émanation divine — ne donne point à ses fervents d'autre maxime : *connaître, aimer, servir*, car la connaissance qui rend fort et qui rend juste, l'amour qui provoque la création et la conscience d'une haute mission éducatrice, tels sont, je l'affirme, les trois points essentiels du caractère de l'artiste, je ne dirai pas *moderne*, je dirai mieux, de *l'artiste libre*. »

La grand'messe en si mineur, de J.-J. Bach. — Sous ce titre la *Tribune de Saint-Gervais*, de Paris, a publié un remarquable article de Camille Benoit, un élève de César Franck. Nous en extrayons le passage suivant :

« Bach et Beethoven, quelque fut leur supériorité d'esprit, ne devaient pas être leur propre poète. Mais où auraient-ils pu trouver, de leur temps, un sujet plus auguste, plus grandiose, que ce drame symbolique de la *Messe*, ce sacrifice d'un Dieu pour le rachat de l'homme? Et cet accompagnement des chants, des prières de toute l'humanité, n'était-il pas un chœur plus sublime que le chœur antique? Où auraient-ils pu découvrir, ailleurs, un texte d'une langue universellement comprise en pays civilisés, un texte consacré par des millions de bouches en des milliers de temples, depuis des milliers d'années?

» Cette *Divine Tragédie*, ce *Mystère des mystères*, était tout prêt pour eux. Ces paroles latines, où des peuples entiers avaient laissé de leur âme, ces effusions du cœur humain, trésor commun des humbles et des grands, des pauvres d'esprit et des génies, elles appartenaient de droit à des hommes comme Bach et Beethoven; elles les attendaient, elles les appelaient. Ne nous étonnons donc pas de les voir tous deux après une vie certes bien remplie, après tant d'essais admirables pour traduire leur sentiment de l'infini, se tourner vers ce texte de la *Messe* dans la plénitude de leur conscience; ce fut un acte de lucidité suprême qui les fit s'en servir pour écrire leur *Testament* à eux, pour exprimer leurs aspirations vers l'Inconnaissable, pour frapper à la porte muette de l'Invisible un de ces coups qui retentissent longuement. Mozart aussi, voyant sa vie se briser au moment où il entre dans la pleine possession de son génie, se jette sur le *Requiem* pour exhaler les dernières palpitations de son âme troublée. De même pour Schumann et la dernière partie mystique du second *Faust*, de même pour Wagner et son *Parsifal* » (1).

* * *

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface a exécuté, à l'occasion de la Sainte-Cécile, une messe digne de son programme, en parfaite harmonie avec le but élevé qu'elle poursuit et qui devrait lui attirer la sympathie de tous les catholiques et de tous les amis du véritable art religieux. Dans la plupart de nos églises, la Sainte-Cécile est l'occasion de l'exécution de musiques tapageuses, absolument dénuées d'art, dépourvues de toute inspiration religieuse.

L'art musical religieux s'est incarné en deux affirmations magnifiques, qui jusqu'ici n'ont pas été égalées et encore moins dépassées : le plain-chant grégorien et la polyphonie paëstrinienne.

(1) Le *Requiem*, de Brahms, les *Béatitudes*, de César Franck, fruit de la maturité de ces deux maîtres, demeurant l'expression caractéristique et complète de leur nature.

Les chanteurs de Saint-Boniface ont voulu, à l'occasion de la fête de la patronne des musiciens, donner une idée complète de l'art musical religieux, en exécutant à la fois du plain-chant et de la musique palestrinienne.

Ils ont, avec l'art qu'on leur connaît, exécuté le propre de la messe d'un confesseur tel qu'il est noté dans le graduel de l'Eglise et la *Missa brevis*, de Palestrina.

Nous leur offrons toutes nos félicitations, que nous adressons spécialement au directeur de la vaillante et artistique phalange, M. Henri Carpay, et au digne curé de Saint-Boniface, M. Hallaux, qui, artiste lui-même, est un si puissant soutien pour la belle œuvre des chanteurs de Saint-Boniface établie dans son église.

Nous engageons vivement tous ceux qu'intéresse le véritable art catholique à soutenir par un don annuel (la souscription n'est que de 10 francs) cette œuvre si méritoire et si belle, que nous ne cesserons d'exalter. On peut adresser les souscriptions, soit à M. l'abbé Hallaux, curé de Saint-Boniface, rue de la Paix, 19, soit à M. Henri Carpay, chaussée de Wavre, 123. Nous nous chargerons aussi bien volontiers de transmettre à l'Association des *Chanteurs de Saint-Boniface*, les souscriptions que nos abonnés voudraient bien nous adresser pour cette œuvre admirable, qui n'est pas encouragée comme elle mériterait de l'être.

* * *

L'A Capella Gantois a fêté, elle aussi, dignement la Sainte-Cécile, en exécutant d'une façon irréprochable et telles qu'on devait l'attendre d'une association dirigée par un artiste de la valeur de M. Hullebroeck, des œuvres de l'école flamande ancienne, des mélodies recueillies et harmonisées par son directeur et les chansons françaises des XIV^e et XV^e siècles, qui avaient obtenu tant de succès l'an passé et dont le public avait demandé instamment une nouvelle audition cette année.

Nous souhaitons bon courage et de nouveaux succès à notre ami E. Hullebroeck et à ses artistes.

* * *

L'abbé Broussolle de Paris a publié un ouvrage remarquable sur *la Jeunesse de Pérugin et l'origine de l'école ombrienne*, dont nous avons fait l'éloge ici-même. L'Académie française vient de couronner ce beau travail. Dans son rapport, le secrétaire perpétuel, Gaston Boissier, parlant de son livre, dit un mot que nous tenons à souligner :

« L'abbé Broussolle a tiré de ses études toute une théorie de la peinture chrétienne, et c'est pour elle en réalité que son livre est écrit. Il soutient que, tout en obéissant aux inspirations de la foi, elle ne doit pas se désintéresser des règles de l'art, qu'il n'est pas indispensable, pour reproduire la naïveté des œuvres primitives, d'en copier les incorrections, qu'il faut d'abord étudier la nature pour arriver à la dépasser et atteindre ce qui est au-dessus d'elle, que sous prétexte de peindre les âmes, on n'a pas le droit de négliger les corps dans lesquels elles

habitent. Ces préceptes ne sont pas nouveaux ; mais, puisqu'il y a des écoles qui les contestent ou les oublient, il est bon de le répéter. »

Avis à tous ceux qui sous prétexte de ressusciter l'art du moyen âge fabriquent des statues de saints qui sont de vraies caricatures.

* * *

Une exposition d'œuvres de Paul De Vigne sera ouverte au *Cercle Artistique* le 30 décembre. Elle comprendra la plupart des œuvres non monumentales de l'artiste, des études, des projets et des œuvres inédites.

* * *

La collection Lucien de Hirsch. — On s'est enfin décidé à exposer dans une petite salle du Cabinet de Numismatique de la Bibliothèque Royale les beaux vases grecs, les terres cuites, les bronzes dont j'ai parlé récemment ici. L'exposition n'est pas parfaite, — il s'en faut de beaucoup (1), — et tout le monde paraît être d'accord pour souhaiter le transfert de ces merveilles au Musée du Cinquantenaire.

Quant aux médailles, — il y en a, paraît-il, près de deux mille, — on n'en montre qu'un choix, toujours le même depuis plus d'un an. Il ne saurait évidemment être question de permettre au public de manier toutes les médailles de la collection, il est déjà fort imprudent d'en laisser palper une cinquantaine; mais ne pourrait-on pas, comme au Musée Britannique, en faire exécuter des fac-simile, qu'il n'y aurait aucun danger à mettre entre les mains de tous. En tout cas, il faudrait qu'un catalogue complet et abondamment illustré renseignât les amateurs et les savants sur les incomparables richesses de cette admirable série numismatique. Mais voilà, on a mis deux ans à classer (?) quelques vases et quelques terres cuites : calculez combien il faudrait d'années pour cataloguer deux milles médailles. Ah, fichtre ! ce n'est pas une sinécure que d'être Conservateur du Cabinet Numismatique ! C'est à peine si on a le temps de... *siffler* !

C. G.

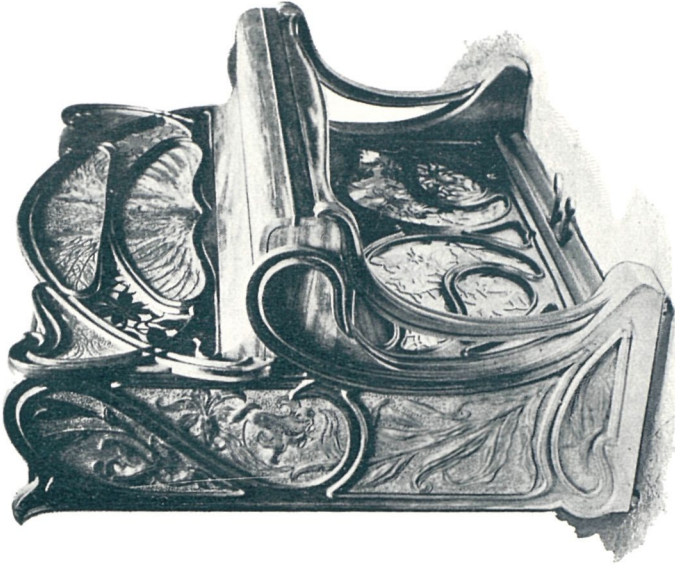
* * *

Accusé de réception : **MARIE PHILIPPE :** Les enfants sur la scène (Bruxelles, Lacomblez). **A. DE GIBERGUES :** Le mari, le père, l'apôtre (Paris, Poussielgue; Bruxelles, Schepens). **O. MARUCCHI :** Une page d'histoire (Paris, Lethielleux). **J. ESQUIROL :** Epreuves... d'imprimerie (Paris, Librairie Molière). **A. CAMPAUX :** Les pêcheurs de Galilée (Paris, Lethielleux). **A. HEPP :** Cœur d'amant (Paris, Fasquelle). **M. OLIVAIN :** Les deux gentilhommes de Vérone (Paris, Lemerre). **M. GORKI :** Les déçus (Paris, Société du *Mercur de France*). **DIMITRI DE BENCKENDORFF :** La favorite d'un tzar (ibid.). **E. HORN :** Sainte Elisabeth de Hongrie (Paris, Perrin). **VICTOR HUGO :** Post-Scriptum de ma vie (Paris, Calmann-Lévy). **A. HEPP :** Cœur d'Amant (Paris, Fasquelle). **E. HARAUCOURT :** Le XIX^e siècle (ibid.). **M. GORKI :** Caïn et Artème (Paris-Perrin). **K. VAN DEN OEVER :** In schemergloed der morgenveste (Anvers, F. Gilliams-Lambrechts).

(1) Voir l'*Art Moderne* du 1^{er} et du 8 décembre.



(Dessiné et sculpté, par R. CARABIN, de Paris)



(Dessiné et sculpté, par HELVILLE, de Paris)

Pianos HENRI HERTZ

Table générale

des Matières classées par Noms d'Auteurs

	PAGES
ANSEL (FRANZ). — Edmond Rostand	223
Petits Poèmes : Le Poète et le Conquérant — Bourrasques — Canzonetta	231
Poèmes : La Mer Phosphorescente — La Jeune Fille au Miroir — Baiser d'Automne — Crépuscule d'Adieux — La Maison Close — Avril	435
L'Edelweis — Souvenir des Alpes	547
Laissons entrer la Nuit!	628
ARMEL (GEORGES) — Stances	617
Le Bonheur Ingénu	686
BONEHILL (EDGARD). — Vers	253
Les Matins	308
BORDEAUX (HENRY). — L'âme des races	201
BRIGODE (GEORGES). — Au-dessus des Forces Humaines (Drame de Bjoernstjerne Bjoernson)	184
CUPPENS (AUGUSTE). — Guido Gezelle (suite)	6, 619, 749
CUYLITS (PAUL). — Rouge-Cloître	440, 552
Sainte Lydwine de Schiedam, par J.-K. Huysmans	475
DE BRUIJN (EDMOND). — Hypothèses et Gloses autour et au sujet des « Charité Romaine »	339
DE GOLESCO (GEORGES). — Notes Musicales	47, 176
Les Conférences du Mois	187, 249
Sainte Godelive d'Edgar Tinel	393
DE LA BATHIE. (PIERRE). — A une qui voulait être Savante — Hymne à Sélène — Plainte d'Automne — A la Lune — La Tombe	342
DELAUNOY (GEORGES). — Deux Chaînes	459
DE LIEDEKERKE (C ^{tesse} EDOUARD). — Les Précurseurs du Féminisme : M ^{me} de Maintenon, M ^{me} de Genlis et M ^{me} Campan, par L. Chabaud	496, 567, 630
DELLA FAILLE DE LEVERGHEM (GASTON). — Songe	112
Symphonie de Mai	365
Les Larmes	585
DEMOLDER (EUGÈNE). — Une Préface	73
La fin du Père Lasacoche	74
DE SPRIMONT (CHARLES). — A S. A. R. M ^{me} la Princesse Albert de Belgique	5
Elaine	220
Représentation de Philippe II, drame d'E. Verhaeren au Théâtre du Parc	241
Les Conférences du Mois	249
I Fioretti	282
Le Bonheur	351
Allégorie	354
Fontanalia	353, 680
La Dernière Conquête	635
Petits Poèmes en Prose	654
La Forêt des Fées	678
DUCOTÉ (EDOUARD). — Siméon	345
DURENDAL — Mademoiselle Euphrosine Beernaert	457
FIERENS-GEVAERT (H.). — Restaurations et Restaurateurs	356, 660

	PAGES
GOFFIN (ARNOLD) — Les Conférences de l'Année	55, 119, 187, 249
Les Primitifs Italiens : <i>Le Pérugin — Sandro Botticelli</i>	104
La IX ^e Exposition du Cercle « Pour l'Art »	105
I Fioretti (Traduction Littérale)	165, 235, 366, 489, 559, 636, 696
Le Salon de la Libre Esthétique	244
Giorgione	275
Le Salon des Beaux-Arts	313
Saint François d'Assise	411
Deux Albums d'Art Religieux	693
Les Expositions Guffens, Le Sillon et Le Roy	758
GILKIN (IWAN). — Pour être Célèbres!	309
GASPAR (CAMILLE). — La Céramique Grecque au Musée du Cinquantenaire	479
Le Legs de Hirsch à la Nation Belge	602
HUYSMANS (J.-K.). — Sainte Lydwine de Schiedam	137
JEAN DOMINIQUE. — Les Fleurs Légendaires du Pays du Ciel	329, 526
JANSSENS (JOZEF). — Introduction à un Cours d'Histoire de la Peinture	531
KINON (VICTOR). — Poèmes : Nocturne — Aurore — Elégie	657
Messe des bergers	713
KURTH (GODEFROID). — La divine comédie de Dante Alighieri	747
LE CARDONNEL (LOUIS). — Poèmes : Pour un tableau de saint Benoît — A une	
Bénédictine — A Albert Samain	23
Saint François à la Cigale	285
LAGASSE DE LOCHT (CHARLES). — Saint Paul et Pétrone	171
MAD. — Souvenir d'enfance	683
MARLOW (GEORGES). — La Guirlande de Sourires : Camée — Odelette — Les	
Violons chantaient — Messe nocturne — Bibelot de	
Saxe — Fleur de Rêve	34
Albert Guequier	158
Chansons d'Aube et de Soir : Des Mains .. — Eventail	
— Sur un Air ancien — Vers pour Salomé — Façon	
de Madrigal — Ophélie au bord de l'eau	160
La Couronne d'Ombre : Conseil — Solitude — Men-	
songe — A une Femme de trente ans — Le Prophète	
— Les Miroirs — La Vaine Conquête — L'Infant —	
L'Erreur	270
A Psyché	692
MÖLLER (HENRY). — Jules-Jacques Van Ysendyck	445
Madame Marie du Sacré-Coeur	521
J.-K. HUYSMANS et la Critique catholique de France	641
La Restauration de l'Eglise du Sablon	675
MUSSCHE (PAUL). — Poèmes : Un Fleuve au Couchant — La Dame d'Automne	
— La Statue	649
NED (EDOUARD). — La Main qui Frappe	26
Le chanoine Guillaume : Proses d'Adam de Saint-Victor et	
Odes d'Horace	336
Le Roman Chrétien	688
OLIVAIN (MAURICE). — Printemps	208
Sonnets : Elie — Printemps — Suivant Catulle —	
Le Soir	408
RAMÆKERS (GEORGES). — Le Lin Céleste	334
REMY (GEORGES). — Fidéline	402
SÉVERIN (FERNAND). — Le Soir — L'Humble Espoir	400
Renoncement	600
VAES (GEORGES). — Exposition d'Alex. Marcette et Oscar Halle	121
VANDEN BOSCH (FIRMIN). — Gazette des Faits et des Livres	50, 180, 316, 376
Paris Nocturne	265
VERHAEGEN (Pierre). — Les Aquarellistes	38
VERHELST (FR.). — Musique Religieuse	115
Peter Benoit	210
VIRRÈS (GEORGES). — Bonnes gens dans leur petite ville (roman)	723
WAPPERS (JACQUES). — La Légende du Page Guy	84
Les Livres	58, 122, 192, 254, 320, 380, 450, 504, 572, 703, 761
Notules	63, 132, 197, 259, 325, 387, 454, 517, 582, 644, 710, 767

Table des Illustrations

L'ART GREC :

	PAGES
Vase Funéraire trouvé à Tanagra.	480
Aryballe Athénien.	484
Face principale d'un Canthare de Duris	478
Amphore Funéraire de fabrication Tarentine	486
Lécythe Polychrome trouvé en Sicile.	487
Rhyton en forme de Tête d'Aigle	602
Médaille de Zanklè	607
Médaille d'Aetna	609
Médaille de Syracuse.	610
Æchonoé attique	612
Pyxide signée par Mégaklès	613
Grand Médaillon de Syracuse.	616

PEINTURE

ART ANCIEN :

ANGELICO (FRA). — Le Paradis.	344
BOTTICELLI. — La Descente de Croix.	40
L'Adoration des Rois Mages	89
GHIRLANDAIO — Saint François ressuscite un enfant	675
L'adoration des rois Mages (<i>Couverture du N^o de Noël</i>).	
L'adoration des bergers	713
GIORGIONE. — Le Concert.	275
GIOTTO. — La Source Miraculeuse.	164
Saint François mort vénéré par sainte Claire et ses compagnes	235
Mort et funérailles de saint François	287
Jérôme, gentilhomme incrédule, examinant les stigmates de saint François	366
Mariage mystique de saint François et de la Pauvreté.	698
GOZZOLI. — Saint François prêchant aux hommes et aux oiseaux	424
La rencontre de saint François et de saint Dominique	531
Saint François chasse les démons de la ville d'Arezzo.	558
LIPPI (FILIPPO). — La Nativité	749
PÉRUGIN (LE). — La Vierge et l'Enfant	104
PUCCIO CAPANNA — Saint François recevant les stygmates	168

ART MODERNE :

BEURON (Ecole de). — Le Couronnement de la Vierge	692
La Fuite en Egypte	694
COURTENS. — Vieilles de l'Hospice de Schiedam	312
DEGROUX (CH.). — La Rixe	314
VAN WELIE (Anton). — Sainte Cécile	17
Le Musicien.	32
Ophélie	162

SCULPTURE :

	PAGES
LAGAE. — Buste de S. E. le Cardinal Goossens . . .	315

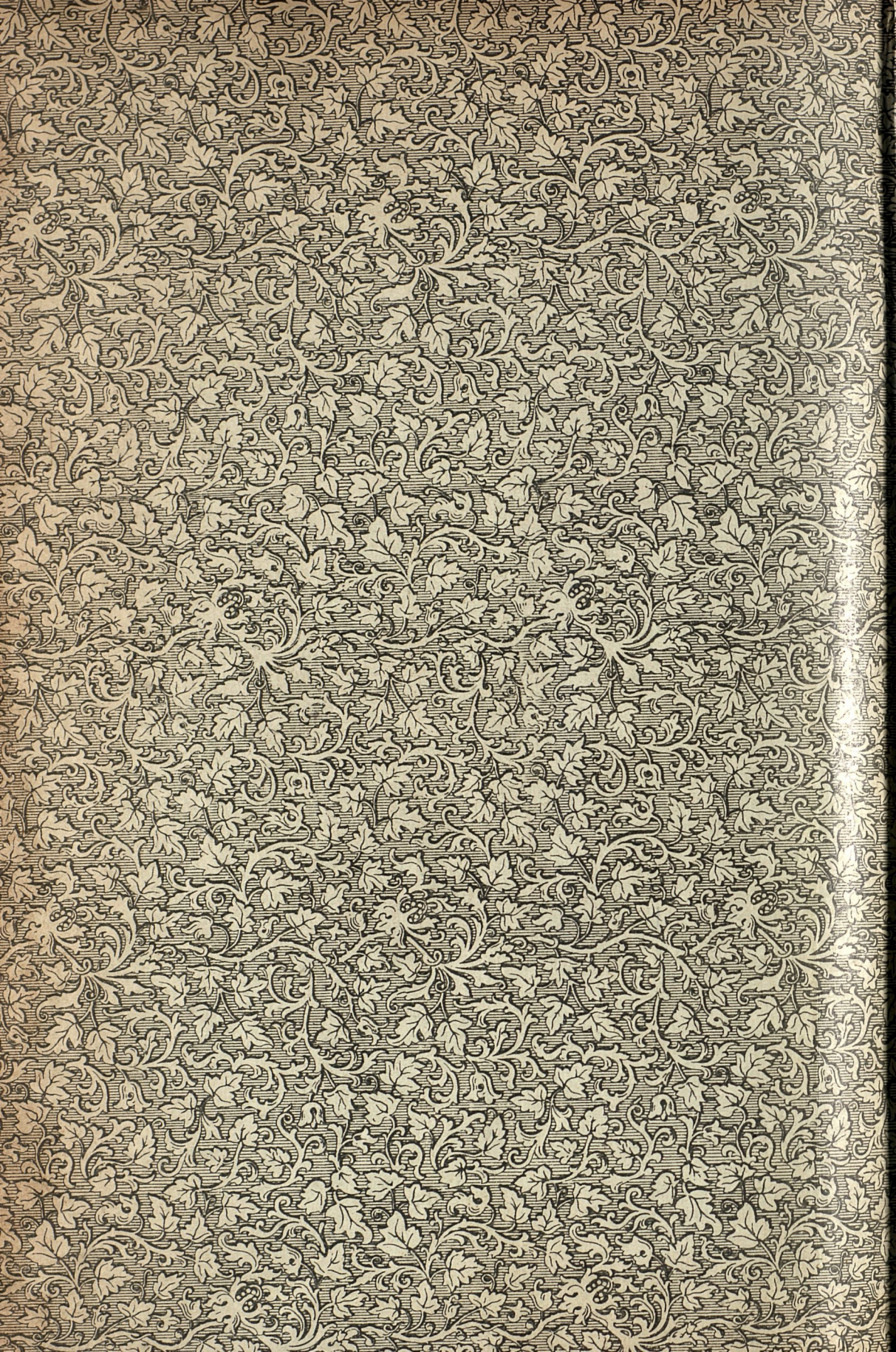
PORTRAITS DE :

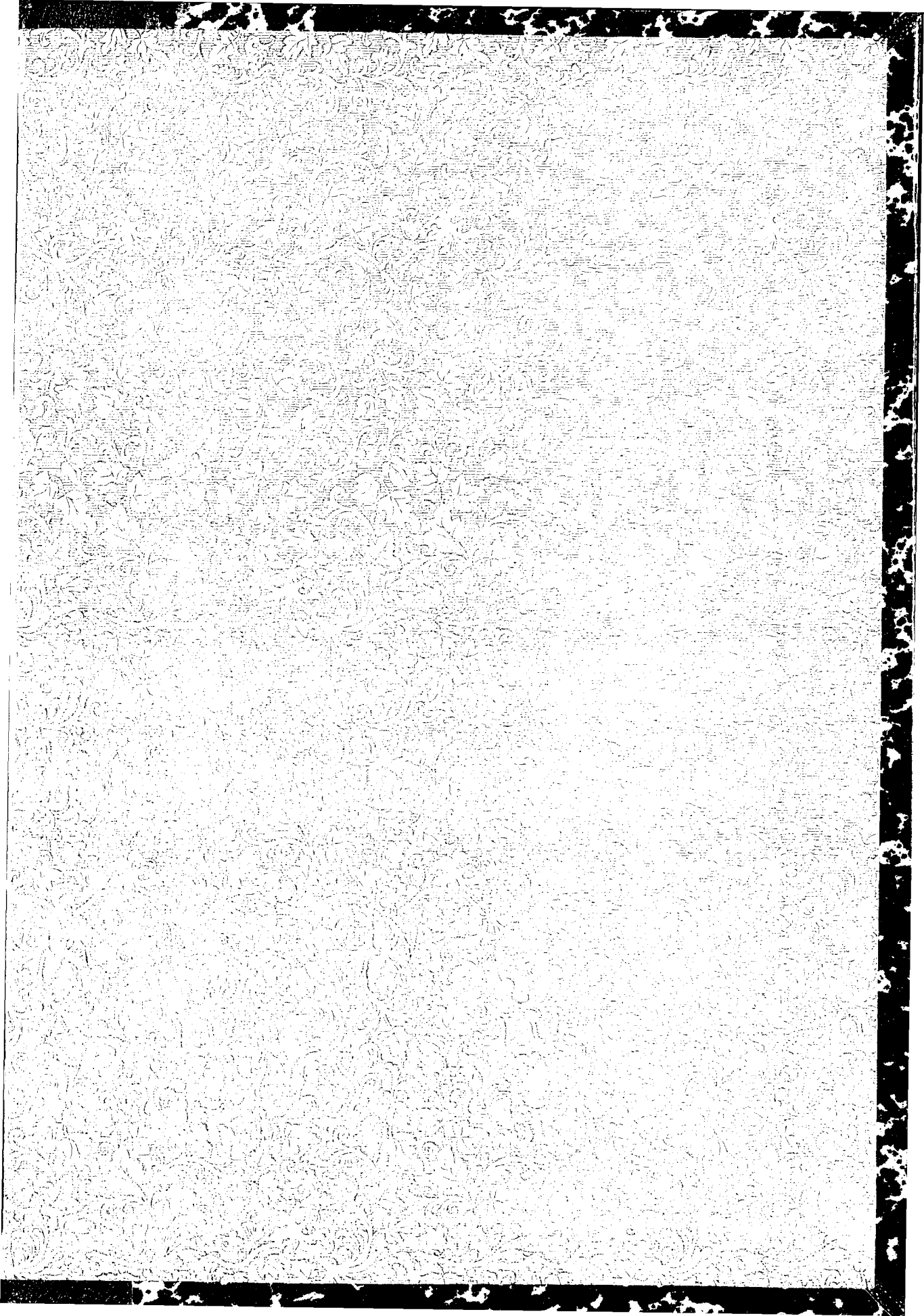
S. A. R. Madame la Princesse Albert de Belgique	5
Benoit (Peter)	210
de Hirsch (baron L.)	602
Gezelle (Guido)	6
Guillaume (chanoine)	336
Huysmans (J.-K.), à Ligugé	137
Tinel (Edgard)	393

VUES, PAYSAGES :

Anvers. — L'Hôtel de Ville	210
Ligugé. — Maison de Notre-Dame (habitation de J.-K. Huysmans)	137









Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.